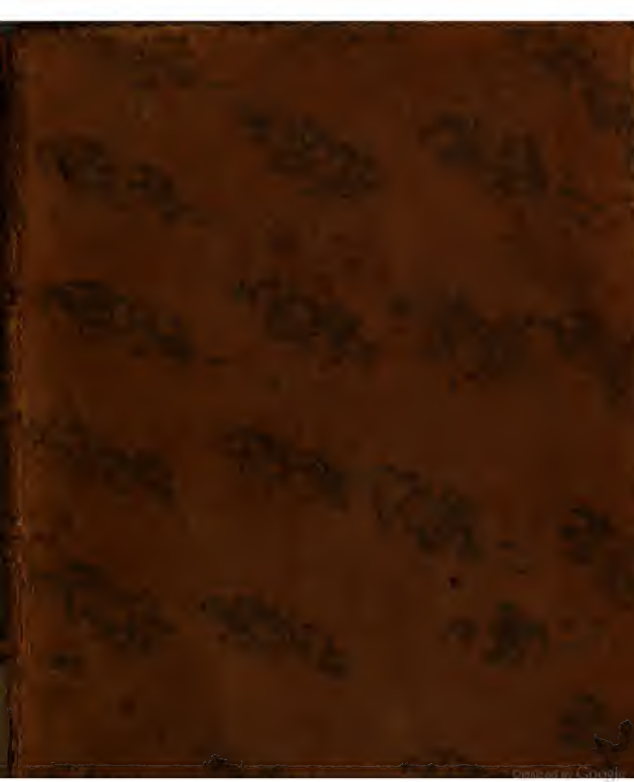






BIBLIOTECA
S.A.R.
DUCHESSA HELENE D'AROSTA
CAPODIMONTE

LC

XVII

76





N. 331 S.

176844

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues
de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE,
ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS
ONT PÉNÉTRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE,
leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions,
leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs
principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES,
LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE,
qui représentera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHIE

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques,
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX,
Habits, Antiquités, &c.

TOME DIXIÈME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





AVERTISSEMENT.



VOUS ce Volume contienne l'exécution de mes dernières promesses, & qu'il ne demande pas d'autre Exorde que les Introductions ordinaires, qui en forment un pour chaque article, il me paroît important d'y joindre quelques observations générales sur la nature & l'étendue de mon sujet. Si l'on se rappelle que dans un autre Avertissement, j'ai comparé les divisions & les variétés de cet Ouvrage aux détours d'une immense Forêt, on sentira combien l'embarras doit croître, à mesure qu'on s'engage dans ce Labyrinthe & que les routes s'y multiplient. L'obscurité s'y joint quelquefois à l'incertitude, pour le tourment de ceux qui veulent y pénétrer. Avec un fil pour se reconnoître, il faut un flambeau pour voir clair autour de soi. Il faut aussi quelques lumières d'avance, sur les lieux où l'on peut trouver de l'utilité & du plaisir à s'arrêter. Enfin, dans un Recueil de Voyages, chaque Lecteur doit se regarder comme un Voyageur lui-même, qui a besoin, non-seulement de guides, pour marcher par des routes qu'il ignore, mais encore d'officieux avant-coureurs, pour lui préparer des hospices, des séjours & d'agréables délassemens.

Les Auteurs Anglois, qu'on a fait profession de suivre dans les premiers Tomes, n'avoient pas bien mesuré leur carrière. Soit qu'ils en ignorassent l'étendue, ou que leur dessein ne fût pas de s'arrêter aux bornes qu'ils s'étoient imposées, il est certain qu'au lieu d'un petit nombre de Volumes, à la vérité fort épais, mais qui n'en devoient faire que dix de la grosseur des miens, ils avoient pris un essor qui les auroit menés dix fois plus loin. Il auroit fallu se consoler du mécompte, & le regarder même comme une erreur utile, si tous les Voyageurs méritoient assez également d'être recueillis, pour ne pas faire regretter la longueur, ni par conséquent le prix du Recueil. Mais j'avouerai librement qu'entre les Relations des premiers Tomes, plusieurs occupent une place qui pouvoit être mieux remplie. La prévention nationale paroît avoir emporté les Auteurs, jusqu'à leur faire oublier les plus curieuses Navigations des Etrangers.

Lorsqu'abandonnant leur entreprise ils m'ont laissé le droit d'en juger sans intérêt, & de consulter mes propres idées pour la con-

tinuer, j'ai regretté d'abord de me trouver comme enchaîné à leur Plan, & j'y ai fait observer quelques défauts essentiels. Mais, après l'avoir suivi si long-temps (a), il étoit trop tard pour le réformer. Cependant je me suis fait un devoir de suppléer à leurs omissions, par quantité de Relations importantes. J'ai mis plus de rapport & de dépendance entre les articles, pour les faire servir mutuellement, comme dans un tableau bien ordonné, à se prêter du jour & des ombres. J'ai supprimé les détails inutiles, les ennuyeuses répétitions, & tout ce que je n'ai pas jugé capable de plaire ou d'instruire. En un mot, je me suis efforcé, autant qu'il est possible dans un sujet fort inégal, & dans la nécessité de s'assujétir au Plan d'autrui, de donner à l'Ouvrage un air plus historique; c'est-à-dire, comme je l'ai déjà fait remarquer, de le rendre plus digne de son titre.

Je n'ai pas moins senti le danger d'une excessive longueur; & chaque jour me faisant découvrir quantité de Voyageurs ignorés des Anglois; auxquels il ne m'étoit pas permis néanmoins de fermer absolument l'entrée de ce Recueil, j'ai cherché quelque moyen de resserrer leurs droits sans les violer. Un peu de réflexion m'en a fait trouver un, dont je m'applaudis: c'est de ne les faire paroître que dans le degré de distinction qui leur convient. Cette règle, qui auroit épargné, jusqu'à présent, beaucoup d'inutilités aux Lecteurs, ne demande que d'être expliquée pour être approuvée; & c'est le principal but que je me suis proposé dans cet Avertissement:

On a dû reconnoître, par des exemples continuels, que tous les Voyageurs ne méritent pas la même estime. Mais cette différence ne vient pas seulement de celle de l'esprit & de l'habileté. Il me semble même que par rapport à l'objet de cet Ouvrage, elle ne doit être prise que des occasions & des facilités qu'ils ont eues pour s'instruire. Celui qui n'a fait que traverser un Pays, ou qui ne s'y est pas arrêté long-temps, ne doit pas entrer en comparaison avec celui qui s'y est familiarisé par un long séjour. Le Marchand, qui ne s'est pas éloigné du Port où son Commerce l'a conduit, qui souvent n'est pas sorti de son Vaisseau, ou du Comptoir de sa Nation, & qui ne reçoit par conséquent les informations que du témoignage d'autrui, n'a pas droit de s'égalér au Curieux qui s'est transporté dans tous les lieux qu'il décrit, & qui ne s'en est

(a) On sait que feu M. le Chancelier m'ayant engagé à ce travail, je recevois sous son enveloppe, les feuilles Angloises, à me-

surer qu'elles étoient imprimées à Londres, & que je les envoyois de même à la Presse, à mesure qu'elles sortoient de ma plume.

fié qu'à ses propres yeux. Sans pousser le détail plus loin, je me flatte que sur cette seule idée, on approuvera le parti que je prends de supprimer tout ce que je nomme Voyageurs subalternes; c'est-à-dire, ceux dont les observations se trouvent comme supprimées d'elles-mêmes, par d'autres observations plus exactes & plus complètes. On doit comprendre, du moins, qu'il est impossible autrement de réduire cet Ouvrage à de justes bornes.

Cependant, pour n'être pas accusé de renoncer au premier Projet, qui embrasse toutes les Relations de Voyages, je trouve un autre moyen, aussi naturel, aussi simple, d'en supprimer une partie sans les exclure; c'est de les renvoyer, dans les Index, à la Table alphabétique que j'ai promise: avec cette différence, que celles qui auront paru avec honneur dans le cours de l'Ouvrage, n'y seront indiquées que par leurs noms; au lieu que les autres y seront accompagnées de quelques remarques sur leurs Auteurs, & sur le fond de leur sujet, pour ne laisser rien ignorer qui appartienne à l'histoire des Voyages, & pour les sauver du moins de l'oubli dont elles sont menacées.

Cet éclaircissement étoit d'autant plus nécessaire, à la tête du Volume que j'offre au Public, que j'y ai déjà mis ma nouvelle règle en usage. Je me suis borné (*b*) pour l'Indoustan (*b*) & pour le Japon (*c*), aux Voyageurs les mieux instruits, à ceux qui ont fait

(*b*) La Boulaie, Herbert, Hawkins, le Bruyn, & quantité d'autres, n'ont fait que passer légèrement dans les Etats du Mogol. Aussi leurs Remarques sont-elles fort superficielles. Heibert fera un plus grand rôle pour la Description de la Perse, dans les Voyages par Terre.

(*c*) On peut voir, dans la Préface de M. Naudé, Traducteur de Kämpfer, & dans le neuvième Tome de la nouvelle Histoire du Japon, combien de Relations, d'Histoires, d'âges, de Lettres, & d'autres éclaircissements, on a publié sur cette fameuse Contrée. On y trouve peu de Voyageurs, qui méritent proprement ce nom, & la plupart ont déjà paru dans les premiers Tomes de cet Ouvrage. Ceux qui seroient tenus de regretter qu'on n'ait pas fait entrer ici les Ambassades mémorables de la Compagnie Hollandoise aux Empereurs du Japon, doivent savoir qu'elles sont absolument décriées. Voici le jugement qu'en porte le Traducteur de Kämpfer: « Ces fameuses Ambassades furent d'abord
« décriées en Flamand par Arnoldus Montanus, & publiées à Amsterdam en 1669, in-
« fol. Il en parut une Traduction Angloise

« de Jean Ogilby, en 1670, & une Fran-
« coise en 1680, avec quelques changemens
« & quelques Additions; mais les mêmes
« Planches servirent pour les trois Editions.
« Cet Ouvrage ne répond ni aux dépenses
« qu'on fit pour l'imprimer, ni aux promesses
« magnifiques du Titre, ni enfin à l'ac-
« cueil favorable qu'on lui fit dans le monde;
« outre qu'il est plein de longues digressions,
« souvent étrangères au sujet. Malgré ce
« qu'on avance, qu'il est tiré des Mémoires
« & des Journaux des Ambassadeurs mêmes,
« je crois que si l'on en retranchoit ce qui est
« copié des Lettres des Jésuites, & d'autres
« Auteurs, le reste se trouveroit réduit à peu
« de feuilles. D'ailleurs, la meilleure partie
« des Planches, qui sont les principaux em-
« bellissemens, & pour ainsi dire l'ame des
« Ouvrages de cette espèce, ne peut servir
« qu'à jeter dans l'erreur, parce qu'elles re-
« présentent les choses, non comme elles
« sont, mais comme le Peintre les imagi-
« noit. Quant à la Description même, il faut
« avouer que le Public a quelque obligation
« à l'Auteur d'avoir ramassé tout ce qui avoit
« été dit sur ce sujet, & qui étoit dispersé

une étude profonde de ces deux fameuses Régions; surtout, pour le Japon, à Kämpfer, qui réunissant les qualités les plus distinguées d'un Voyageur, ne laisse à désirer qu'une meilleure forme pour la perfection de son Ouvrage.

Il se trouve des Relations uniques, que cette raison oblige quelquefois de conserver, sans égard pour leur sécheresse & leur pesanteur. Telles sont celles qui font l'ouverture des Voyages par le Sud-Ouest. Mais j'ai pris soin de les relever par diverses Descriptions, qui leur servent d'intermedes, & par l'article du Japon, pour lequel je me promets hardiment tous les suffrages. La suite des mêmes Voyages doit faire espérer plus d'agrément, si j'annonce qu'elle contiendra les Relations de Drake, de Narborough, de M. Frezier, de M. Anson, &c. avec leurs Cartes, & tout ce qui peut servir à l'illustration de la route aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.

Ne finissons pas sans féliciter nos Lecteurs, des éclaircissemens que M. de Lisle vient de leur procurer sur les pages 532 & 547 de la Description du Japon, dans une belle Carte, qui contient les nouvelles découvertes au Nord de la Mer du Sud.

Ajoutons, pour aller au devant des moindres reproches, qu'en nous servant des termes de Hierarchie, de Clergé, de Prélats, de Monastères, &c. dans l'article qui regarde la Religion du même Pays, nous en connoissons une application plus sainte, pour laquelle notre respect est tel qu'il doit être. Mais c'est un langage reçu, auquel il ne seroit pas aisé de suppléer, & qui est autorisé par l'exemple de nos plus religieux Ecrivains.

« en je ne sais combien de Livres. *Préface du Traducteur.* Le P. de Charlevoix ajoute, à cette critique, qu'il n'y a nul ordre dans l'Ouvrage, que tout y est plein de redites & de contradictions, & qu'on y défigure presque

toujours ce qu'on a tiré d'ailleurs; en un mot, qu'il ne peut être d'aucun usage, que pour quelques points de Géographie. *Hist. du Japon, Tome IX. p. 53.*

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le dixième Volume des Voyages. A Paris, ce dix Août mil sept cent cinquante-deux.

BELLEY.



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.
SECONDE PARTIE.
LIVRE SECOND.
~~~~~  
**VOYAGES DANS L'INDOUSTAN.**

---

*I N T R O D U C T I O N .*



I c'étoit l'Histoire des Indes Orientales qu'on eût entrepris de traiter dans cet Ouvrage, les Mogols ne se présenteroient pas si loin des Tartares, dont ils tirent leur origine; & la liaison qu'un Historien doit observer, entre les événemens qui dépendent les uns des autres, auroit fait placer l'Article de l'Indoustan parmi les Exploits du grand Timur (1), qui joignit dans le cours du quatorzième siècle, cette belle partie de l'Inde à ses conquêtes.

(1) Ou Tamerlan. Voyez ci-dessus son Article au Tome VI.

A ij

tes. Cet ordre auroit été d'aurant plus naturel, qu'elle avoit été peu connue jusqu'alors, & qu'elle n'a dû qu'à ses Conquérens sa puissance & sa splendeur. Mais ne nous laissons pas de répéter que l'objet de ce Recueil est tout-à-fait différent; & pour Introduction générale à la nouvelle carrière qui va s'ouvrir, rappelons une ancienne remarque (1), sans laquelle on ne jugera jamais bien de l'entreprise dont je donne la continuation.

« Les Auteurs Anglois, ai-je dit dans le premier Tome, promettent avec raison, un Système complet d'Histoire & de Géographie moderne. Cependant ils ne font pas assez remarquer que leur objet n'est pas l'Histoire des Pays où les Voyageurs ont pénétré, mais seulement l'Histoire de leurs Voyages & de leurs Observations; de sorte que s'il en résulte effectivement de grandes lumières pour la Géographie & l'Histoire en général, c'est par accident, si j'ose employer ce terme, & parce qu'en visitant divers Pays, ils n'ont pu manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur attention. La plupart s'en sont fait une étude, suivant les occasions & leur propre capacité; mais, par ces deux raisons mêmes, avec un succès fort inégal. Ainsi tout ce qui se trouve ici d'utile à l'Histoire & à la Géographie, n'est au fond que le résultat du principal objet, qui est de représenter le Voyageur tel qu'il est en lui-même. Ensuite, on tire de tous ceux qui ont voyagé dans les mêmes Pays, ce qui appartient à l'Histoire & à la Géographie des mêmes lieux, pour en composer un Corps que les Anglois ont nommé Rédaction, auquel chaque Voyageur contribue suivant ses lumières.

Quand l'Ouvrage devoit être encore aussi long qu'il est proche de sa fin, je n'ai pas d'autre réponse à faire aux objections, ni d'autre défense contre la critique, dans une entreprise dont je répere que je n'ai pas formé le Plan. Qui me condamnera même, si j'ose m'attribuer quelque droit à la reconnaissance du Public, pour les petites réparations que je viens d'expliquer dans mon Avertissement? Je m'arrête à cette flatteuse idée. Elle soutiendra mon courage jusqu'au terme.

(1) Avertissement du premier Tome.



VOYAGE

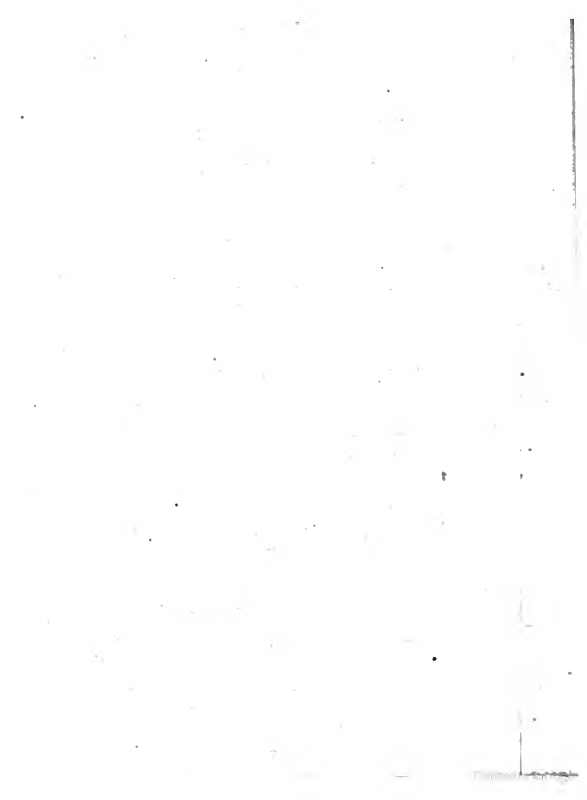




Suite de la Carte de  
**L'INDOUSTAN**  
 II<sup>e</sup> Feuille, Comprenant  
**LA PRESQU'ISLE DE L'INDE**  
 Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages  
 Echelles  
 Lignes communes de France de 25 au Pouce  
 Contour notée dans l'Indoustan



















# V O Y A G E

## D E T H O M A S R H O E

### D A N S L' I N D O U S T A N.



ET habile & judicieux Voyageur fut envoyé au Mogol en 1675, avec la qualité d'Ambassadeur du Roi d'Angleterre, mais aux frais de la Compagnie des Indes Orientales, dont le Commerce étoit déjà florissant. Comme son Voyage n'avoit pas d'autre objet que les intérêts de la Compagnie, sa Relation étoit remplie de discussions importantes, que Purchas (1), qui l'a publiée dans son Recueil, nomme les mystères de ce Commerce. Elles en ont été retranchées, par la même politique qui porte la Compagnie de Hollande à garder un grand secret sur l'état de ses affaires dans l'Indoustan. Mais cette mutilation n'empêche pas que le Journal de Rhoe ne soit également estimable, & par le caractère judicieux de son Auteur, & par mille détails intéressans qui font connoître l'ancienne Cour du Mogol.

La Flotte Angloise qui portoit Rhoe, ayant jetté l'ancre au Port de Surate le 26 de Septembre, il ne s'arrêta dans la Ville que pour donner le tems au Capitaine Harris, qui fut nommé pour l'escorter, de rassembler cent Mousquetaires, dont l'escorte devoit être composée. On se mit en marche. L'Auteur fit peu d'observations dans une route de deux cens vingt-trois milles, qu'il compte à l'Est de Surate jusqu'à Brampour (2). Le Pays, dit-il, est pauvre & peu habité. Ses Villes & ses Villages sont bâties de terre. Mais, à deux milles de Brampour, il arriva dans un Village nommé *Baterpore*, qui exerça plus agréablement sa curiosité. C'est l'Arсенal du Mogol. Il y vit des pieces de fonte de divers calibres, quoique généralement trop courtes & trop minces.

Le Kutual, ou le Magistrat de la Police, vint au-devant de lui dans ce lieu, avec une suite nombreuse, & précédé de seize drapeaux. Il le conduisit jusqu'à *Serralia*, où l'on avoit marqué son logement. Mais à l'entrée de cette Ville, Rhoe fut surpris de voir disparaître tous les Mogols qui l'avoient conduit, & de ne pas trouver d'autre logement que quatre petites chambres, ou plutôt quatre fours, dont la voute étoit si basse qu'elle permettoit à peine d'y être debout. Cette demeure lui parut si choquante, qu'ayant recours à ses propres équipages, il donna ordre que ses tentes fussent dressées dans la plaine; & parmi les plaintes qu'il envoya faire au Kutual, il lui fit déclarer

Motif du voyage  
gr.

Arrivée de  
Rhoe à Surate.

Sa route jus-  
qu'à Brampour.

Baterpore, Ar-  
сенal du Mogol.

Embarras de  
Rhoe à Serralia.

(1) Thevenot l'a donnée dans le sien.

(2) On verra dans les Relations suivantes,

*Tome X.*

& dans la description, toutes ces routes mieux observées.

R H O L.

1615.

Il s'y présente  
au trône du  
Mogol.

Histoire de  
l'Ambassadeur  
Anglais.

Comment est  
la cour.

Le Prince en-  
tre du vin des  
Anglais.

qu'il vouloit partir à l'instant. Cet Officier vint le supplier, avec beaucoup d'excuses, de prendre patience jusqu'au lendemain. Sultan *Pervis*, troisième fils de l'Empereur *Jehan Guit*, résidoit dans cette ville, avec la qualité de Lieutenant général de son pere. Sa Cour occupoit les principaux logemens : sans compter que *Chan-Canna*, Général des armées du Mogol, & le plus puissant sujet de l'Empire, gouvernant sous lui avec une pleine autorité, avoit toujours quatre mille cavaliers à sa suite.

Le 18 d'Octobre, Rhoe se fit conduire au Palais du Prince, non-seulement pour observer les usages de cette Cour, mais dans la vue d'obtenir, à la faveur de quelques présents, la liberté d'y établir un Comptoir. Il avoit reconnu, par sa propre expérience, que les lames d'épée se vendoient bien dans l'armée Mogole. En arrivant à l'audience, il trouva cent cavaliers, qui attendoient le Prince, & qui formoient une haie des deux côtés de l'entrée du Palais. Le Prince étoit dans la seconde cour, sous un dais, avec un riche tapis sous ses pieds; dans un équipage magnifique, mais barbare. Rhoe, qui s'avançoit vers lui, au travers du peuple, fut arrêté par un Officier, qui l'avertit de baisser la tête jusqu'à terre. Il répondit que sa condition le dispensoit de cet honnage servile; & continuant de marcher jusqu'à la balustrade, il s'y arrêta pour faire une profonde révérence, que le Prince lui rendit par une inclination de corps. Ensuite, il ne fit pas difficulté d'entrer dans la balustrade, où il trouva les principaux Seigneurs de la ville, prosternés comme autant d'Esclaves. Son embarras étoit sur la place qu'il y devoit prendre; & dans cette incertitude, il se présenta droit devant le trône. Un Secrétaire, qui étoit assis sur les degrés de la seconde estrade, lui demanda ce qu'il desiroit. » Je lui exposai, dit Rhoe, que le Roi d'Angleterre m'envoyant pour Ambassadeur auprès de l'Empereur son pere, & me trouvant dans une ville où le Prince tenoit sa Cour, je m'étois cru obligé de lui faire la révérence. Alors le Prince, s'adressant lui-même à moi, me dit qu'il étoit fort satisfait de me voir. Il me fit diverses questions sur le Roi mon maître, & mes réponses furent écoutées avec plaisir. Mais comme j'étois toujours au bas des degrés, je demandai la permission de monter, pour entretenir le Prince de plus près. Il me répondit lui-même, que le Roi de Perse & le grand Turc n'obtiendroient pas ce que je desirois. Je répliquai que ma demande méritoit quelque excuse, parce que je m'étois figuré que pour de si grands Monarques il auroit pris la peine d'aller jusqu'à la porte; & qu'enfin je ne prétendois pas d'autre traitement que ceux qu'il feroit à leurs Ambassadeurs. Il m'assura que j'étois traité sur le même pied, & que je le serois dans toutes les occasions. Je demandai du moins une chaise. On me répondit que jamais personne ne s'étoit assis dans ce lieu; & l'on m'offrit, comme une grâce particulière, la liberté de m'appuyer contre une colonne couverte de plaques d'argent, qui soutenoit le dais. Je demandai la permission d'établir un Magasin dans la ville, & d'y laisser des Facteurs. Elle me fut accordée; & le Prince donna ordre que les Patentes fussent dressées sur le champ (3).

Entre plusieurs présents, Rhoe lui avoit offert une caisse remplie de bou-

(3) *Ibid.* page 2.

tailles de vin. A peine les eut-ils reçues qu'il en fit ouvrir plusieurs ; & le goût qu'il prit à les boire ayant été jusqu'à s'enivrer, l'Ambassadeur, qui s'étoit retiré pour attendre l'expédition des Parentes, reçut bien-tôt des excuses, par lesquelles on le prioit de remettre la conclusion de cette affaire au lendemain. Il reprit le chemin de son logement, où la fièvre le saisit & l'arrêta plus de six semaines.

Après s'être un peu rétabli, il obtint les faveurs qui avoient été différées ; & quittant Serralia, il passa la nuit du 6 de Décembre dans un bois qui n'est pas fort éloigné du fameux Château de Mandoa. Cette Forteresse est située sur une Montagne fort escarpée, & ceinte d'un mur dont le circuit n'a pas moins de sept lieues. Elle est belle, & d'une grandeur étonnante (4). Le 7, Rhoe fut agréablement surpris de rencontrer Edouard Terry, Facteur de la Nation (5), qui venoit au-devant de lui avec un autre Anglois, nommé Coriat, célèbre par le courage qu'il avoit eu de faire à pied le voyage d'Angleterre aux Indes. Cinq colles plus loin, on lui fit observer, sur une Montagne, l'ancienne ville de Chitor, dont la grandeur éclate encore dans ses ruines. On y voit les restes de quantité de superbes Temples, de plusieurs belles Tours, d'un grand nombre de colonnes, & d'une multitude infinie de Maisons, sans qu'il s'y trouve un seul Habitant. Rhoe fut étonné de ne découvrir qu'un endroit par lequel on y puisse monter ; encore n'est-ce qu'un précipice. On passa quatre portes sur le panchant de la Montagne, avant que d'arriver à celle de la Ville, qui est magnifique. Le sommet de la Montagne n'a pas moins de huit colles de circuit ; & vers le Sud-Ouest, on y découvre un vieux Château, assez bien conservé. Cette ville est dans les Etats du Prince Ranna, qui s'étoit soumis depuis peu au Mogol, ou plutôt, qui avoit reçu de l'argent de lui pour prendre la qualité de son Tributaire. C'étoit Eskbar, pere du Mogol regnant, qui avoit fait cette Conquête (6). Ranna descendoit, en ligne directe, du fameux Porus qui fut vaincu par Alexandre le Grand. Rhoe est persuadé que la ville de Chitor étoit anciennement la résidence de Porus ; quoique Dehly, qui est beaucoup plus avancée vers le Nord, ait été la Capitale de ses Etats. Dehly même n'est maintenant fameuse que par ses ruines. On voit, proche de la ville, une colonne dressée par Alexandre, avec une longue inscription. Le Mogol regnant, & ses ancêtres, descendus de Tamerlan, avoient ruiné toutes les villes anciennes, avec défense de les rebâtir ; dans la vue, apparemment, d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avoit eu de plus grand & de plus ancien que la puissance de leur Maison (7).

Le 25, Rhoe arriva heureusement à *Afmire*, où l'on compte, de Bram-pour, deux cens neuf colles, qui font quatre cens dix-huit milles d'Angleterre ; & le 10 de Janvier, il entra dans les murs de cette ville Imperiale.

L'impairance d'exécuter les ordres de sa Compagnie le fit aller dès le jour suivant, au Durbal, c'est-à-dire, au lieu d'où le Mogol, donnoit ses Audien-

RHOE.  
1615.

Château de  
Mandoa.

Anciennes ruines  
de Clusur.

1616.  
Afmire.

Rhoe arrive à  
la Cour du Mogol.

(4) *Ibid.* page 9.

(5) Voyageur Anglois, dont Purchas a publié aussi la Relation : mais elle ne contient que des observations sur les mœurs & les

usages ; qui trouveront place dans la description de l'Indoustan.

(6) Page 9.

(7) *Ibidem.*

R H O E.  
1616.  
Usages qu'il  
trouve établis.

ces & ses ordres pour le gouvernement de l'Erat. L'entrée des appartemens du Palais n'étoit ouverte qu'aux Eunuques ; & la Garde intérieure étoit composée de femmes, chargées de toutes sortes d'armes. Chaque jour au matin, ce Monarque se présentoit à une fenêtre tournée vers l'Orient, qui se nommoit le *Jarneo*, & dont la vue donnoit sur une grande Place. C'étoit-là que tout le Peuple s'assembloit pour le voir. Il y retournoit vers le midi ; & quelquefois il y étoit retenu assez long-tems, par le spectacle des combats d'Eléphans & de diverses bêtes sauvages. Les Seigneurs de la Cour étoient au-dessous de lui, sur un échaffaut. Après cet amusement, il se retiroit dans l'appartement de ses femmes ; mais c'étoit pour retourner encore au Durbal ou au Jarneo, sur les huit heures du soir. Il soupoit ensuite. En sortant de table, il descendoit au Gouzalkan (\*), grande Cour, au milieu de laquelle il s'étoit fait élever un trône de pierre de taille, sur lequel il se plaçoit, lorsqu'il n'auroit pas mieux s'asseoir sur une simple chaise, qui étoit à côté du trône. On ne recevoit dans cette Cour que les premiers Seigneurs de l'Empire, qui ne devoient pas même s'y présenter sans être appelés. On n'y parloit point d'affaires d'Erat, parce qu'elles ne se traitoient qu'au Durbal ou au Jarneo. Les résolutions les plus importantes se prenoient en public, & s'enregistroient de même. Pour un Teston, chacun avoit la liberté de voir le registre. Ainsi le Peuple étoit aussi bien informé des affaires que les Ministres, & jouissoit du droit d'en porter son jugement. Cet ordre & cette méthode s'exécutoient si régulièrement, que l'Empereur ne manquoit pas de se trouver, aux mêmes heures, dans les lieux où il devoit paroître ; à moins qu'il ne fût ivre ou malade ; & dans cette supposition, il s'étoit assujéti à le faire sçavoir au Public. Ses sujets étoient ses Esclaves ; mais il s'étoit imposé si solennellement toutes ces loix, que s'il avoit manqué un jour à le faire voir, sans rendre raison de ce changement, le Peuple se seroit soulevé (8). L'Auteur a cru ces éclaircissemens nécessaires, pour l'intelligence du détail qui doit les suivre.

Première Audience qu'il reçoit du Mogol.

Il fut conduit au Durbal. A l'entrée de la première balustrade, deux Officiers vinrent au-devant de lui, pour le recevoir. Il avoit demandé qu'il lui fût permis de rendre ses premières soumissions à la manière de son pays, & cette faveur lui avoit été promise. En entrant dans la première balustrade, il fit une révérence. Il en fit une autre, dans la seconde ; & une troisième, lorsqu'il se trouva dans le lieu qui étoit au-dessous de l'Empereur. Ce Prince étoit assis dans une espèce de petite galerie, ou de balcon, élevée au-dessus du rez-de-chaussée de la cour. Les Ambassadeurs, les Grands du pays, & les Etrangers de quelque distinction étoient admis dans l'enceinte d'une balustrade qui étoit au-dessous de lui, & dont le plan étoit un peu plus haut que le rez-de-chaussée. Tout l'espace qu'elle renfermoit étoit tendu de grandes peaux de velours, & le plancher couvert de riches tapis. Les personnes de

(\*) Le *Durbal*, le *Jarneo*, & le *Gouzalkan*, ne sont pas les noms qu'on lira dans Bernier. Chaque Nation représente les mêmes choses sous des noms différents.

(8) Page 10. Cette Etiquette étoit poussée si loin, que dans le cas d'une maladie ou de

quelque autre nécessité, le Mogol devoit faire ouvrir les portes du Palais & se montrer à quelques-uns de ses sujets, pour satisfaire les autres. *Ibidem*. Il paroît que Durbal est le nom d'une Cour ; & Jarneo, celui d'une Place où le Roi se fait voir. Ainsi ce sont deux lieux différens :

condition médiocre étoient dans la seconde balustrade. Jamais le Peuple n'entre dans cette cour. Il s'arrête dans une cour plus basse, mais disposée de manière que tout le monde peut voir l'Empereur. Ce lieu a beaucoup de ressemblance avec la perspective générale d'un théâtre, où les principaux Seigneurs seroient placés comme les Acteurs, sur la scène, & le Peuple plus bas, comme dans le parterre (9).

L'Empereur prévint l'Interprete des Anglois. Il félicita Rhoe du succès de son voyage; & dans toute la suite du discours, il traita le Roi d'Angleterre de frere & d'allié. Rhoe lui présenta ses lettres, traduites dans la langue du pays; la commission, qui fut examinée soigneusement; enfin ses présens, dont le Monarque parut fort satisfait. Ce Prince lui fit diverses questions. Il lui témoigna de l'inquiétude pour sa santé, qui n'étoit qu'imparfaitement rétablie. Il lui offrit même ses Medecins, en lui conseillant de ne pas prendre l'air jusqu'au retour de ses forces. Jamais il n'avoit traité d'Ambassadeur avec tant de marques d'affection, sans excepter ceux de la Perse & de la Turquie (10).

Rhoe apprenant que le Prince Sultan Coronne, second fils de l'Empereur, étoit Viceroy de Surate, & que son amitié par conséquent étoit fort importante aux Anglois, lui fit demander audience, quoiqu'on publiât qu'il étoit ennemi des Chrétiens. On lui fit attendre l'honneur de le voir, jusqu'au 11. Mais lorsqu'il s'approcha de son Palais, un Officier considérable vint au-devant lui, & le conduisit dans un Appartement intérieur, qu'on n'avoit jamais ouvert aux Etrangers. Tandis qu'ils s'y entretenoient avec son guide, le Prince se fit un plaisir de le surprendre, en se présentant sans s'être fait annoncer. Il ne lui témoigna que de l'inclination à l'obliger; & quelques présens augmentèrent si vivement cette disposition, qu'il promit de faire justice aux Anglois, sur tous les sujets de mécontentement qu'ils avoient reçus dans son Domaine de Surate. Peu de jours après, Rhoe étant retourné au Durbal ne reçut pas des promesses moins flatteuses, de la bouche même de l'Empereur. Ce Monarque, l'ayant découvert de loin, lui fit signe de la main qu'il n'avoit pas besoin de faite demander audience, & qu'il pouvoit s'approcher librement. Il lui fit donner une place au-dessus de tous les Seigneurs qui se trouvoient dans la balustrade; honneur si singulier, que dans la suite il crut devoir employer tous ses soins à s'en conserver la possession (11).

Le premier de Février, on lui proposa de visiter une maison de plaisance, qu'Asaph-Kam avoit donnée à l'Empereur. Elle est située à deux mille d'Asmire, entre deux roches fort hautes, qui la mettent tellement à couvert du Soleil, qu'à peine y trouve-t-on un seul endroit d'où l'on puisse le voir. Le roc, taillé en quelques endroits, sert de fondement & de muraille. Le reste est de pierre vive; avec un petit jardin, qui a cinq fontaines, & deux grands Etangs, dont l'un est de trente marches plus élevé que l'autre. Le chemin qui conduit à cette maison est si étroit, que deux personnes n'y peuvent passer de front. Il est roide & pierretux. En un mot, ce Château est une solitude très-

RHOI.  
1616.

Le Prince Coronne, second  
fils du Mogul.

Maison de cam-  
pagne du Mogul.

(9) Page 10.

(10) *Ibidem*.

(11) Page 11. Les Facteurs Anglois avoient

été fort maltraités dans plusieurs Villes, telles que Surate, Amadabath, &c.

R H O E.  
1616.

Fête du Nou-  
roux.

Richesse  
des  
généralis.

Description du  
trône.

agréable & très-sûre, où l'on ne trouve pas d'autre compagnie que celle des paons sauvages, des rourterelles, & d'autres oiseaux, mais sur-tout des singes, qui se montrent de tous côtés sur les pointes des rochers (12)!

Le 2 de Mars, on commença, dès le soir, la fête qui se nomme Nouroux (13), par laquelle les Mogols, comme les Persians, solennifient le commencement de leur nouvelle année. Elle se célèbre ordinairement à la première Lune. On avoit élevé un Trône, quatre pieds plus haut que la cour du Durbal. L'espace, entre ce Trône & le lieu par lequel l'Empereur devoit entrer, étoit une estrade de cinquante-six pieds de long, & large de quarante-trois, fermée de balustrades, & couverte d'étoffes d'or & de soie, qui étoient soutenues par de grosses cannes revêtues du même drap. Au bout de cet espace, on avoit placé les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Elisabeth, des Comtesses de Sommerfet & de Salisbury, & celui de la femme d'un Bourgeois de Londres. Au-dessous, on voyoit celui de Thomas Smith, Gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales. Sur l'estrade, on avoit étendu des tapis de Perse d'une grande largeur. Cette place étoit pour les personnes de qualité, à la réserve d'un petit nombre qui avoient un autre poste, enfermé aussi d'une balustrade, vis-à-vis le Trône, pour recevoir de plus près les ordres du Monarque; & dans cette seconde balustrade, on avoit placé, entre plusieurs curiosités précieuses, une maison d'argent. Le côté gauche de la même cour offroit le pavillon du Prince Sultan Coronne, dont les piliers étoient revêtus d'argent comme ceux du Trône Impérial. La forme de ce Trône étoit carrée. Les quatre piliers portoit un dais de drap d'or, dont la frange ou la crépine étoit enfilée de perles fines: & d'espace en espace, il y avoit des grenades, des poires, des pommes, & d'autres fruits d'or massif. L'Empereur étoit assis sur des coussins, couverts de perles & de pierres précieuses. Les principaux Seigneurs avoient leurs rentes dressées le long de la Cour; les unes de taffetas, d'autres de damas, & d'autres de drap d'or, mais en petit nombre. Ils étalloient ordinairement routes leurs richesses dans ces tentes; & l'Empereur y entroit autrefois, pour y prendre tout ce qui flattoit son goût: mais il avoit changé cet usage, & chacun lui portoit sur son Trône les présents ou les étrennes.

Rhoc choisit le dernier jour de la fête, pour faire son présent. L'Empereur le reçut avec beaucoup de satisfaction, & donna ordre qu'on le fit entrer dans sa balustrade. Cependant, comme on ne lui permit pas de monter sur l'estrade du trône, il n'en voyoit d'abord qu'une partie, parce que la balustrade qui le fermoit par devant étoit haute & couverte de tapis; mais il ne laissa pas de le voir à la fin jusqu'au fond. » On ne peut désavouer, dit-il, que le dedans ne fût richement paré: mais il étoit de tant de pièces différentes, & qui avoient si peu de rapport entre elles, que le mauvais ordre en diminuoit beaucoup l'éclat. Il sembloit qu'on n'eût pensé qu'à rassembler dans ce lieu tout ce que l'Empire avoit de plus riche, sans

(12) Page 71.

(13) Rhoe se trompe, avec quantité d'autres Auteurs, lorsqu'il prétend que Nouroux signifie neuf jours, qui sont la durée de la Fête. Thevenot rapporte l'origine de ce nom,

& s'en sert pour expliquer une Epoque Persane dont nos chronologistes n'ont pas eu de connoissance, & qu'il nomme années Schaliennes. Voyez sa Collection, Tome I.



» consulter aucune règle de goût. L'après midi un jeune Prince, fils de Ranna, nouveau Vassal du Mogol, se présenta devant le Trône avec beaucoup de cérémonie. Il se mit trois fois à genoux, en frappant la terre de sa tête. Il apportoit le présent de son père. On le fit entrer dans la petite balustrade, & l'Empereur lui pressa la tête entre ses bras pour le remercier. Son présent consistoit dans une grande caisse d'or (14). Quelques Courtisanes finirent la fête par des sauts & des danses.

R H O E,  
1616.

Le 30, Rhoe se rendit le soir au Gouzalkan, qui lui avoit paru, des trois lieux d'audience, le plus propre à lui donner toute la liberté dont il avoit besoin pour s'expliquer. Malgré les promesses de l'Empereur, ses affaires avançaient si peu, qu'il commençoit à se lasser de cette incertitude. Les difficultés qu'il trouva pour faire entendre ses plaintes, ne donnent pas une trop haute idée de l'ordre qui regnoit autour du Mogol. Ce récit mérite d'autant plus d'être rapporté dans ses termes, que c'est par ces détails mêmes qu'il relève le prix de sa relation. Mais on doit faire observer, que les obstacles dont il se plaint venoient de la faction Portugaise, qui avoit engagé Afaph-Kam, un des plus grands Seigneurs & des premiers Officiers de la Cour, à traverser les prétentions des Anglois.

Audience de  
Gouzalkan.

» On me fit entrer, dit Rhoe, avec mon Agent ou mon Facteur Indien, qui étoit un vieillard ; mais on refusa l'entrée à mon Interprète, par l'adresse d'Afaph-Kam, qui craignoit mes explications. Sa Majesté me fit faire diverses questions sur la personne du Roi d'Angleterre, & sur mes papiers. Je répondis à quelques-unes ; mais enfin je déclarai que je ne savois pas assez la langue Portugaise pour satisfaire à toutes les demandes de l'Empereur, si l'on n'accordoit à mon Interprète la liberté d'entrer. On le fit appeler, malgré les oppositions d'Afaph-Kam. Je lui donnai ordre de dire à Sa Majesté que je détirois de m'expliquer sur les affaires qui me retenoient à la Cour. Elle répondit qu'elle m'entendrait volontiers. Mais le fils d'Afaph-Kam tira l'Interprète avec assez de violence, & ne lui permit pas d'en dire davantage. Ceux de la faction, s'étant mis aussitôt devant moi, m'empêchoient de me faire voir à l'Empereur, & n'empêchoient pas moins l'Interprète d'approcher (15). Je lui ordonnai d'élever la voix, & de dire à l'Empereur que je demandois audience. Il eut le courage de m'obéir. L'Empereur l'entendit. Je fus appelé ; & tous mes adversaires furent obligés de me faire place. Cependant Afaph-Kam eut l'audace de s'avancer à l'un des côtés de mon Interprète. J'étois à l'autre ; mais pendant que je lui faisois entendre ce qu'il devoit dire, ce redoutable ennemi s'efforçoit de l'embarrasser en m'interrompant.

Combien elle  
estuse d'embarras  
à Rhoe.

» Je ne laissai pas de faire représenter à l'Empereur que j'étois à la Cour depuis deux mois, dont j'avois passé l'un dans une fâcheuse maladie ; qu'on m'avoit fait perdre l'autre, en vaines cérémonies ; & qu'on paroïsoit marquer peu d'attention pour les principaux motifs de mon voyage, qui étoient de conclure une amitié constante entre les deux Nations, d'établir la sûreté du commerce, & celle de la résidence des marchands Anglois, qui feroient quelque séjour dans l'Empire. On me répondit que ces

(14) Page 13.

(15) Ibidem.

R H O E.  
1616.

» trois points m'avoient été accordés dès la première audience. Oui, repli-  
» quai-je, mais avec des conditions onéreuses ou mal expliquées. L'Empereur  
» me demanda lui-même quel présent je lui promettois. Je répondis que  
» notre commerce étoit encore naissant & mal établi; mais que notre pays  
» produisoit diverses curiosités, que le Roi mon Maître s'empreseroit de lui  
» envoyer; & que les marchands en feroient chercher de toutes parts, s'il  
» leur accoutoit sa protection. Il me demanda de quelles curiosités je vou-  
» lois parler, & si c'étoient des diamans ou d'autres pierres précieuses. Je  
» lui dis que des curiosités, qui venoient d'un pays dont il étoit le maître,  
» ne me paroissent pas un présent digne de lui; mais que je m'efforcerois  
» de trouver, pour Sa Majesté, diverses richesses qui n'avoient point encore  
» été vues dans ses Etats, telles que d'excellentes peintures, de belles sculp-  
» tures, des figures de pierre ou de fonte, des broderies, des étoffes d'or &  
» d'argent. Cela est bien, me dit-il; mais j'aimerois mieux un cheval An-  
» glois. Je lui répondis qu'il étoit impossible de le faire venir par mer; &  
» que par terre, le Turc ne le permettoit pas. L'entreprise, repliqua-t-il,  
» n'étoit pas impossible par mer. Je lui représentai les difficultés des tempê-  
» tes & la longueur de la navigation. Il me dit que si l'on mettoit six che-  
» vaux dans un navire, on pouvoit espérer d'en sauver un; & que s'il arri-  
» voit fort maître, on trouveroit le moyen de l'engraisser. Je continuai de  
» l'assurer que le succès étoit fort incertain; mais j'ajoutai que pour le satis-  
» faire j'écrierois dans ma patrie, & qu'on tenteroit l'expérience.

» Alors il me demanda ce que je voulois de lui. Je répondis nettement  
» que je desirois des conditions raisonnables, qui paroissent nécessaires  
» pour l'établissement d'une amitié constante, pour la sûreté de nos person-  
» nes, & pour la liberté de notre commerce; qu'après les mauvais traitemens  
» que nous avions essuyés, cette précaution étoit indispensable; & que je  
» n'entrois point dans le sujet de nos justes plaintes, parce que j'espérois  
» qu'il seroit bien-tôt réparé.

» A ces mots, Asaph-Kam s'avança, pour pousser mon Interprete: mais  
» opposant l'audace à l'audace, je le retins par le bras, & je ne lui laissai  
» que le pouvoir de marquer son ressentiment par des signes. L'Empereur  
» qui découvrit quelque chaleur dans mes mouvemens, se mit en colère, &  
» déclara d'un air si furieux qu'il vouloit sçavoir de qui j'avois à me plain-  
» dre, que je ne crus pas devoir l'exciter davantage. J'ordonnai à mon In-  
» terprete, en assez mauvais Italien, de répondre que je ne voulois pas im-  
» porter à Sa Majesté par le récit de nos peines, mais que je m'adresse-  
» rois au Prince son fils, pour obtenir justice, dans la confiance de le trou-  
» ver bien disposé pour nous. L'Empereur n'attendit pas que mon In-  
» terprete eut achevé; & lui entendant nommer son fils, il se figura que je me  
» plaignois de ce jeune Prince. *Mio-Figlio, Mio-Figlio*, répéta-t-il deux  
» fois, dans la langue dont je m'étois servi; & sur le champ il le fit ap-  
» peler. Le Prince vint aussi-tôt. La frayeur & la soumission étoient peintes  
» sur son visage. Asaph-Kam ne trembloit pas moins, & tous les specta-  
» teurs paroissent fort étonnés. L'Empereur traita fort mal son fils, qui  
» s'excusoit avec beaucoup d'embarras, sans pénétrer la cause de cette qua-  
» relle. Pour moi, qui compris heureusement l'équivoque, j'eus recours à la  
» » bonné

» bonté d'un Prince Persan, avec lequel j'avois lié connoissance, & que je  
 » priai de suppléer au défaut de mon Interprète, qui s'étoit mal expliqué.  
 » Il remit l'esprit de l'Empereur & du Prince, en déclarant que loin d'a-  
 » voir accusé le Prince, je demandois la permission d'avoir recours à lui, pour  
 » tout ce qui se passeroit dans les pays de son Domaine. L'Empereur consen-  
 » rit à cette proposition.

» Le Prince, revenu de son trouble, me dit qu'il m'avoit offert un Firman  
 » que j'avois refusé, & me pressa d'expliquer les raisons de ce refus. Je ne  
 » fis pas difficulté de répondre que le Firman renfermoit des conditions que  
 » je ne pouvois accepter. L'Empereur voulut savoir quelles étoient ces con-  
 » ditions, auxquelles je refusois de m'assujettir. Je les expliquai; & l'on se  
 » mit à disputer là-dessus avec beaucoup de chaleur. Un Seigneur, nommé  
 » Mukreb-Kam, déclara qu'il ne pouvoir abandonner l'intérêt de la Na-  
 » tion Portugaise; & parlant de la nôtre avec mépris, il soutint que Sa Ma-  
 » jesté ne signeroit jamais aucun article à leur désavantage. Je répondis que  
 » mes propositions n'avoient rien de préjudiciable aux Portugais, & que je  
 » n'aurois pas crû la Cour Mogole si dévouée à cette Nation. Les Jesui-  
 » tes & d'autres Partisans de la même cause, insisterent avec tant de cha-  
 » leur sur la déclaration de Mukreb-Kam, que je fus obligé d'entrer dans  
 » d'autres explications. Elles consistèrent à leur offrir une paix conditionnelle,  
 » en témoignant néanmoins que leur haine ou leur amitié nous étoient pres-  
 » que indifférentes. L'Empereur prit la parole; & reconnoissant que mes  
 » demandes étoient justes, & ma réponse généreuse, il me pressa de faire  
 » mes propositions. Asaph-Kam, qui avoit été muet pendant tout ce dis-  
 » cours, & qui étoit impatient d'en voir la fin, représenta qu'après les plus  
 » longues disputes, il faudroit revenir à mettre mes demandes par écrit;  
 » que c'étoit par conséquent le parti auquel on devoit s'arrêter, & que si  
 » le Conseil les trouvoit raisonnables, elles seroient signées du sceau Impé-  
 » rial. L'Empereur approuva cette ouverture; & je témoignai que j'en étois  
 » satisfait, pourvu que le Prince y donnât son approbation, qu'il promit  
 » aussi (16).

Le lendemain, Rhoe envoya chez Asaph-Kam, pour lui faire compren-  
 dre, que l'Empereur s'étoit fâché sur une équivoque; que c'étoit uniquement  
 la faute de l'Interprète; que les Anglois n'avoient aucune intention de se  
 plaindre du Prince ni de lui, mais que ne pouvant supporter qu'il déguis-  
 ât leurs affaires à l'Empereur, ou qu'il ne l'en informât qu'à demi, ils le  
 prioient de trouver bon, qu'ils n'employassent plus désormais son entre-  
 mise à la Cour. Sa réponse fut, que ni lui ni le Prince n'avoient aucune rai-  
 son de croire que l'Ambassadeur Anglois eût voulu se plaindre d'eux; que  
 l'équivoque étoit évidente; qu'il avoit toujours aimé la nation Angloise, &  
 qu'il conservoit les mêmes sentimens. Cependant Rhoe fut averti, deux jours  
 après, que le Prince avoit demandé à l'Empereur pourquoi il recevoit si  
 bien les Anglois, & qu'il lui avoit représenté que cette préférence éloignoit  
 les Portugais de ses ports; que leur commerce lui apportoit néanmoins plus  
 d'utilité que celui des Anglois, qui n'y venoient que pour s'enrichir, & qui

Les Anglois  
s'attirent la haine  
du Prince  
Catonna.

R H O L.  
1616.

n'avoient que des marchandises de peu de valeur, telles que des draps, des épées & des couteaux; au lieu que les autres apportoiert des perles, des rubis, & toutes sortes de pierres précieuses. Ce discours prouvant assez que ce Prince avoit peu d'affection pour l'Angleterre, Rhoe prit la résolution de se tenir sur ses gardes & de tourner tous ses soins à se conserver la protection de l'Empereur. Un autre incident lui apprit encore mieux combien sa défiance étoit juste.

Aventure d'un  
jeune Anglois  
qui se livre aux  
Bia Rihs.

» J'eus le chagrin, dit-il, de perdre un jeune Anglois, qui abandonna mon service pour se retirer chez un Italien; & les honteuses raisons de sa fuite firent peu d'honneur à notre Nation. Comme tous les Italiens s'étoient réunis pour le protéger, j'allai demander justice au Durbal. L'Empereur donna ordre aussitôt que le Déserteur fût remis entre mes mains. Mais le Prince, qui n'attendoit que l'occasion pour me nuire, proposa de le faire amener dans l'assemblée. Il parut le soir au Gouzalkam; & se voyant appuyé du Prince, il eut la hardiesse de passer devant moi, pour supplier l'Empereur de lui accorder la vie. Ce Monarque, touché de compassion, permit le dessein de me le rendre; & résolut de l'envoyer prisonnier à Surate. Mais le Prince, dans la seule vue de me braver, le demanda au Roi pour son service; & cette faveur lui fut accordée malgré toutes mes objections. Il lui donna aussitôt cent cinquante roupies, & la paye de deux chevaux; & joignant l'insulte à l'injustice, il me fit défense d'entretenir aucun commerce avec lui.

» Cependant ce jeune homme ouvrit les yeux sur sa faute. Il prit le temps de la nuit pour venir chez moi; & s'étant jeté à mes pieds, il me demanda pardon de son extravagance, avec offre de la réparer par toutes sortes de soumissions. Je lui dis que je ne voulois pas le retenir, puisqu'il étoit au service du Prince; mais que pour lui faire grâce, j'exigerois qu'il me fit une satisfaction publique. Dès le jour suivant, il trouva le moyen d'entrer au Gouzalkam, où demandant pardon à l'Empereur, il retraça toutes ses impostures. Il avoua que c'étoit un nouveau crime, dont il s'étoit rendu coupable, pour se mettre à couvert de mes justes chârimens. Il supplia même Sa Majesté de me faire appeler, pour lui donner le pouvoir de me demander grâce en sa présence. L'Empereur étoit prêt d'y consentir; mais le Prince, fort piqué d'un événement si peu prévu, suscita quelques affaires qui lui firent abandonner cette idée. Je me rendis le lendemain au Gouzalkam. L'Empereur me protesta qu'il n'avoit jamais pensé à protéger contre ma justice un Anglois fugitif & criminel, mais qu'il n'avoit pu se défendre de le recevoir lorsqu'il s'étoit jeté comme entre ses bras. On le fit amener. Il me demanda pardon à genoux. Il jura devant l'Empereur qu'il n'avoit pas dit un mot de vérité, & qu'il faisoit cette déclaration volontairement, sans aucune espérance de retourner jamais en Angleterre. Le Prince, qui étoit présent, s'échauffa beaucoup, & l'excita vivement à persister dans sa première déposition. Mais ayant refusé de changer de langage, il eut ordre de se retirer. Le Prince, dans un despit qu'il ne put déguiser, le rappella publiquement, & lui donna ordre, avec beaucoup de bassesse, de rapporter les cent cinquantes roupies qu'il avoit reçues, sous prétexte que cette somme, qui lui avoit été donnée

« pour un autre service que le mien, ne lui appartenoit plus lorsqu'il faisoit  
 « sa paix avec moi (17).

Les Anglois esuyèrent d'autres mortifications, auxquelles Rhoe fut obligé de paroître insensible, parce qu'il ne lui restoit aucun moyen de demander satisfaction. Il n'avoit plus rien à donner à la Cour ; & l'Empereur ne recevoit jamais une requête avec faveur, lorsqu'elle n'étoit pas accompagnée de quelque présent. Le Prince faisoit tourner les circonstances à l'avantage des Portugais, en les pressant d'apporter des pierreties, des rubis & des perles. Ils se présentèrent devant l'Empereur avec un présent considérable, & un rubis Balais qu'ils lui proposèrent d'acheter. Il pesoit treize tolles, dont deux & demi font une once. Mais au lieu de cinq lecks de roupies, qu'ils avoient espéré de le vendre, l'Empereur ne leur en offrit qu'un. Cependant ils se rendirent si agréables à la Cour, que les Anglois n'osoient plus s'y présenter. « Jusq'alors, dit l'Auteur, j'avois jugé de ce pays-là sur le rapport  
 « d'autrui : mais je commençai à connoître, par une fâcheuse expérience,  
 « la distinction qu'on y mettoit entre les Portugais & nous. Tous les Indiens  
 « courroient après eux. Au contraire, lorsqu'ils achetoient nos marchandises,  
 « ils croyoient nous faire l'aumône. Outre l'avantage que les Portugais avoient  
 « dans les Indes, d'être voisins du Mogol, ils pouvoient empêcher le Com-  
 « merce de la mer rouge. D'ailleurs, le nôtre n'étoit rien en comparaison  
 « de leur. Aussi la crainte de nos Vaisseaux étoit-elle l'unique motif qui  
 « portât le Mogol à nous recevoir (18).

Le 12 de Juin, Sultan Coronne fut nommé pour commander les trou-  
 pes qui devoient faire la guerre dans le Decan. On consulta les Bramines  
 sur le choix du jour de son départ ; & le Prince Pervis reçut ordre de se  
 rendre à la Cour. On racontoit assez ouvertement que ce jeune Prince avoit  
 écrit à l'Empereur son pere, qu'il verroit volontiers le commandement dans  
 les mains de son frere aîné, mais qu'il croyoit son honneur blessé par la  
 préférence qu'on donnoit sur lui au Sultan Coronne, & qu'il étoit résolu  
 de s'attaquer à sa personne pour en tirer raison. Les principaux Officiers dé-  
 clarèrent aussi qu'ils demanderoient la permission de se retirer, s'ils étoient  
 obligés de servir sous cet odieux Général, qui étoit plus redouté que l'Em-  
 pereur même. Cependant Rhoe prévint que son éléction subsisteroit, parce  
 que l'Empereur, dit-il, n'avoit pas le pouvoir de la changer. Ce Monarque se  
 proposoit de marcher lui-même à la tête de l'armée ; & les Anglois crai-  
 gnoient beaucoup que s'il exécutoit ce dessein, avec Sulphekar-kam, son  
 favori, on ne leur payât jamais un sou de l'argent qui leur étoit dû (19).

Le 18 un des Neveux du Mogol, qui avoit embrassé la Foi Chrétienne,  
 eut ordre, de ce Prince, d'aller se mettre sur le cou d'un lion, qu'on avoit  
 amené à la Cour. La crainte l'ayant empêché d'obéir, son frere cadet reçut  
 le même ordre, & l'exécuta intrépidement, sans que le lion lui fit aucun  
 mal. L'Empereur en prit occasion d'envoyer l'aîné dans un cachot, d'où l'on  
 jugea qu'il ne sortiroit jamais. Le 24, la Princesse femme de Sultan Co-  
 ronne accoucha d'un fils. Ce nouveau Général continuant ses préparatifs  
 pour la campagne, on lui donna pour appointemens vingt lecks (20) de

R H O E.  
 1616.  
 Mortifications  
 qu'éuyent les  
 Anglois.

Réflexions de  
 l'Auteur.

Différend en-  
 tre les deux Prin-  
 ces fils du Mo-  
 gol.

Ordre barba-  
 re, qui coûte la  
 liberté à un de  
 ses Neveux.

R. H. O. S.  
1616.

roupies, dont il commença généreusement à faire usage, pour se concilier les cœurs par ses libéralités. Un des principaux Seigneurs de la Cour avertit l'Empereur que le Prince Pervis, dont l'honneur étoit offensé par le choix qu'on avoit fait de son frère, étoit capable de s'en ressentir. Qu'ils se battenent, répondit ce Monarque, j'en suis content. Le plus vaillant commandera mes armées.

A l'issue des soldats Mirois à tirer au blanc.

Rhoc crut devoir une visite à l'Emir Abdalla Hassan, Lieutenant Général & Treforier des troupes Mogoles, qui partoît pour se rendre au quartier d'assemblée. Il en fut reçu avec beaucoup de distinction. Ce Seigneur fit tirer ses soldats au blanc devant lui. La plupart, avec leurs flèches, ou leurs mousquets chargés d'une seule balle, donnerent dans le blanc, qui n'étoit pas plus large que la main.

Incident qui met Rhoe en faveur à la Cour.

Pendant que les Anglois auguroient fort mal du succès de leur Ambassade, un léger incident releva tout d'un coup leurs espérances. Un jour que Rhoe se trouvoit au Durbal, l'Empereur lui fit dire, par Afaph-Kam, qu'il avoit appris qu'entre les Anglois de sa suite, il avoit un excellent Peintre, & qu'il souhaitoit de voir quelqu'un de ses ouvrages. Je n'avois pas de Peintre, dit Rhoe; mais j'avois amené un jeune Anglois, qui faisoit, pour son amusement, des figures à la plume, & qui étoit fort éloigné de la perfection d'un bon Peintre. Cette réponse, que je fis à l'Empereur, lui fit croire que je le soupçonnois de vouloir m'enlever mon Artiste. Il s'efforça de me guérir de cette crainte. Mais je lui protestai qu'elle n'avoit point eu de part à ma réponse, & je lui promis de mener le jeune homme au Gouzalkan, où je lui ferois porter ses desseins, qui pouvoient être quelques figures d'éléphant ou de cerf. A ce discours, l'Empereur fit une inclination, & me dit que si ma curiosité me faisoit désirer un éléphant, ou sa figure, ou quelque chose qui pût se trouver dans ses Etats, je ne devois pas faire la dépense de l'acheter, ni chercher à me le procurer par une autre voye que la sienne; qu'il m'offroit tout ce qui pouvoit me plaire; que je pouvois parler librement; qu'il étoit mon ami; enfin qu'il me prioit de revenir le soir avec le jeune homme & ses peintures. Afaph-Kam prit occasion de-là pour me presser d'aller chez lui, & d'y mener aussi le Peintre. Jamais l'Empereur ne m'avoit traité avec tant d'affection. Toute la Cour en fut informée; & je m'en apprêtais au changement que je remarquai, aussi-tôt, dans les manières que les Courtisans avoient eues pour moi. Il arriva fort plaisamment que pour interprète de ses caresses, l'Empereur choisit un Jésuite, qui n'avoit cherché que l'occasion de me nuire (21).

Demoiselle surprise avec un Eunuque.

Le même jour, une Demoiselle de la Princesse Nohormal, favorite de l'Empereur, fut surprise avec un Eunuque, dans le Palais, par un autre Eunuque qui l'aimoit aussi, & qui perça son rival d'un coup de poignard. La jeune fille fut enterrée jusqu'aux aisselles, les bras attachés à un poteau, & condamnée à passer trois jours & deux nuits dans cette situation, sans recevoir aucune nourriture, la tête & les bras exposés à la chaleur du Soleil. Sa faute devoit être pardonnée, si elle avoit le bonheur de survivre à ce supplice; mais, sans nous apprendre quel fut son sort, l'Auteur ajoute qu'en perles,

en pierreries & en argent , on lui trouva près de deux millions d'or. L'Eunuque , pour qui le coup de poignard n'avoit pas été mortel , fut mis en pièces par les éléphans (12).

Les Anglois se ressentirent bien-tôt de la faveur de Rhoe , par la facilité qu'ils trouverent à se procurer une maison pour leur Commerce dans la Ville de Baroch , avec la liberté d'y vendre toutes sortes de marchandises , & une exemption de droits , dont le profit devoit monter pour eux à la valeur de quinze cens jacobus (13). Rhoe ne cessa plus d'être caressé personnellement à la Cour. Il raconte , avec un détail dont on ne doit rien supprimer , quelques effets de cette heureuse révolution. Le 6 d'Août , je reçus ordre , dit-il , de me rendre au Durbal. Quelques jours auparavant , j'avois fait présent au Mogol d'une peinture , & je l'avois assuré qu'il n'y avoit personne aux Indes , qui fût capable d'en faire une aussi belle. Aussi-tôt que je parus , que donniez-vous , me dit-il , au Peintre qui auroit fait une copie de votre tableau , si ressemblante , que vous ne la pussiez pas distinguer de l'original ? Je répondis que je lui donnerois volontiers vingt pistoles. Il est gentilhomme , repliqua l'Empereur ; vous promettez trop peu. Je donnerai mon tableau de bon cœur , dis-je alors , quoique je l'estime très-rare ; & je ne prétends pas faire de gageure ; car si votre Peintre a si bien réussi , & s'il n'est pas content de ce que je lui promets , votre Majesté a de quoi le récompenser. Après quelques discours sur les Arts qui s'exercent aux Indes , il m'ordonna de me rendre le soir au Gouzalkan , où il me montreroit ses peintures.

Vers le soir , il me fit appeler par un nouvel ordre , dans l'impatience de triompher de l'excellence de son Peintre. On me fit voir six tableaux , entre lesquels étoient mon original. Ils étoient tous sur une table , & si semblables en effet , qu'à la lumière des chandelles , j'eus à la vérité quelque embarras à distinguer le mien ; je confesse que j'avois été fort éloigné de m'y attendre. Je ne laissai pas de montrer l'original , & de faire remarquer les différences qui devoient frapper les connoisseurs. L'Empereur n'en fut pas moins satisfait de m'avoir vu quelques momens dans le doute. Je lui donnai tout le plaisir de sa victoire , en louant l'excellence de son Peintre. Hé bien , qu'en dites-vous ? reprit-il. Je répondis que Sa Majesté n'avoit pas besoin qu'on lui envoyât des Peintres d'Angleterre. Que donnerez-vous au Peintre ? me demanda-t-il. Je lui dis que puisque son Peintre avoit surpassé de si loin mon attente , je lui donnerois le double de ce que j'avois promis , & que s'il venoit chez moi , je lui ferois présent de cent roupies pour acheter un cheval. L'Empereur approuva ces offres ; mais après avoir ajouté que son Peintre aimeroit mieux toute autre chose que de l'argent , il revint à me demander quel présent je lui ferois ? Je lui dis que cela devoit dépendre de ma discrétion. Il en demeura d'accord. Cependant il voulut savoir quel présent je ferois au Peintre. Je lui donnerai , répondis-je , une bonne épée , un pistolet , & un tableau. Enfin , reprit le Monarque , vous demeurez d'accord que c'est un bon Peintre : faites-le venir chez vous , montrez-lui vos curiosités , & laissez-le choisir ce qu'il voudra. Il vous donnera une de ses copies , pour la faire voir en Angleterre , & prouver à vos Européens que nous sommes moins igno-

*Maison accordée aux Anglois dans Baroch.*

*Défil entre le Mogol & Rhoe sur sa peinture.*

*Les Indiens entendoient déjà la peinture.*

R M O Z.  
1616.

Le Mogol fait  
présenter à l'hoç de  
son portrait.

Caractère de Ges  
malin - Uflan,  
Viceroi de Patane.

Il avoit com-  
posé une Histoire  
de son tems.

rans dans cet art qu'ils ne se l'imaginent. Il me pressa de choisir une des copies. Je me hâtai d'obéir. Il la prit, il l'enveloppa lui-même dans du papier, & la mit dans la boete qui avoit servi à l'original, en marquant sa joie de la victoire qu'il attribuoit à son Peintre. Je lui montrai alors un petit portrait que j'avois de lui, mais dont la maniere étoit fort au-dessus de celle du Peintre qui avoit fait les copies; & je lui dis que c'étoit la cause de mon erreur, parce que sur le portrait qu'on m'avoit donné pour l'ouvrage d'un des meilleures Peintres du pays, j'avois jugé de la capacité des autres. Il me demanda où je l'avois eu. Je lui dis que je l'avois acheté d'un Marchand. Hé comment, repliqua-t-il, employez-vous de l'argent à ces choses-là? Ne sçavez-vous pas que j'ai ce qu'il y a de plus parfait en ce genre? Et ne vous avois-je pas dit que je vous donnerois tout ce que vous pourriez desirer. Je lui répondis qu'il ne me convenoit point de prendre la liberté de demander, mais que je recevrais comme une grande marque d'honneur tout ce qui me viendrait de Sa Majesté. Si vous voulez mon portrait, me dit-il, je vous en donnerai un pour vous, & un pour votre Roi. Je l'assurai que s'il en vouloit envoyer un au Roi mon Maître, je serois fort aisé de le porter, & qu'il seroit reçu avec beaucoup de satisfaction; mais j'ajoutai que s'il m'étoit permis de prendre quelque hardiesse, je prenois celle de lui en demander un pour moi-même, que je garderois toute ma vie, & que je laisserois à ceux de ma Maison, comme une glorieuse marque des faveurs qu'il m'accorderoit. Je vois bien, me dit-il, que votre Roi s'en soucie peu. Pour vous, je suis persuadé que vous serez bien-aisé d'en avoir un, & je vous promets que vous l'aurez. En effet, il donna ordre sur le champ qu'on m'en fit un (14).

Le 12 d'Août, je rendis une visite d'honneur à Gernaldin-Uflan, Viceroi de Patane. C'étoit un vieillard de soixante-dix ans, Seigneur de quatre Villes dans la Province de Bengale. Mais sa principale considération venoit de la longue expérience qu'il avoit acquise dans les affaires. Il avoit été employé toute sa vie aux plus grandes Ambassades & aux plus importantes fonctions de l'Etat. D'ailleurs les Etrangers lui trouvoient plus d'esprit & de politesse, qu'à la plupart des autres Seigneurs du Pays. Il m'avoit pressé plusieurs fois de le voir chez lui. Il me reçut avec de vives démonstrations d'amitié, jusqu'à m'offrir trente mille pistoles, & m'assurer que je pouvois disposer de son crédit à la Cour, me servir de son conseil & de tout ce qui dépendoit de lui. En effet, je lui ai connu, depuis, beaucoup d'honneur & de générosité.

Il m'entretint fort particulièrement des usages du Pays, & de l'esclavage des Habitans. Il se plaignit que l'Indoustan manquoit de loix. En me parlant de la grandeur & de l'accroissement de cet Empire, il me dit qu'il avoit servi trois Empereurs, auprès desquels il avoit été dans une haute considération. Il me montra un livre de l'Histoire de son tems, qu'il avoit composé lui-même, avec le soin de marquer jour par jour tous les événemens qui étoient venus à sa connoissance. Il m'en offrit une copie, si je voulois la faire traduire. Les revenus du Mogol consistoient, me dit-il, en confiscations, en présens qu'il exigeoit, & sur-tout en taxes qui se levoient sur les personnes riches. Les Gouverneurs de chaque Province payoient tous les ans



une somme à l'Empereur, comme s'ils n'en étoient que les Fermiers. Il donnoit, pour celle de Patane, un leck (25) de roupies. A cette condition, les Gouverneurs ont le droit de faire des levées arbitraires sur les peuples de leur Province. Gemaldin tiroit, de la fiemme, dequoi fournir à l'entretien de 4000 chevaux, c'est-à-dire, 200000 roupies. Outre ce revenu, il recevoit de l'Empereur la paye de 5000 chevaux; & n'en ayant que 1500 sur pied, il profitoit du reste, comme d'autant de morte-payes. Il avoit encore une pension annuelle de mille roupies par jour, & les profits de quelques autres petits Gouvernemens. A l'étonnement que je lui marquai d'un si gros revenu, il répondit qu'il y avoit, à la Cour, plusieurs personnes plus riches du double, & qu'il pouvoit m'en nommer une vingtaine qui ne l'étoient pas moins que lui. Il me parla respectueusement de la Religion Chrétienne; & de Jesus-Christ, comme d'un grand Prophète. Sa conversation étoit solide, & d'un tour fort agréable (26).

Quelques jours s'étant passés depuis cette visite, je ne croyois pas que sa civilité dût aller plus loin, lorsqu'il me proposa de visiter avec lui une maison de plaisance de l'Empereur, qu'il avoit empruntée dans cette vûe. Elle n'étoit pas à plus d'une demie-lieue de la ville. Il s'y rendit vers minuit, avec un gros équipage, & des tentes, qu'il fit dresser sur le bord d'un étang. Je partis au matin pour le suivre. Il vint au-devant de moi. Il me conduisit dans l'appartement qu'il m'avoit fait préparer. Son cortège étoit composé de vingt personnes de condition, à la tête desquelles étoient deux de ses fils. On me dit qu'il en avoit treize, de diverses femmes. Il me fit voir les endroits du Château, où le Mogol se plaçoit davantage; sur-tout ses cabinets, qui offroient, entre diverses peintures, les portraits des Rois de France & d'autres Princes Chrétiens. Les meubles en étoient très riches. » Pour moi, me dit-il agréablement Gemaldin, je ne suis qu'un pauvre esclave de mon Empereur. » J'ai souhaité de vous amuser quelques momens; & je vous ai proposé « ici un mauvais repas, afin que mangeant ensemble du pain & du sel, nous » puissions sceller la promesse d'une mutuelle amitié. Il ajouta qu'il y avoit à la Cour un grand nombre de personnes puissantes, qui m'auroient pu faire des complimens plus recherchés; mais que la plupart étoient des orgueilleux ou des fourbes, auxquels il ne me conseilloit pas de me fier: que si j'avois des affaires importantes à traiter avec l'Empereur, soit qu'elles regardassent les Portugais ou d'autres, ceux qui me serviroient d'Interprètes n'expliqueroient jamais fidèlement mes idées; que je ne devois compter sur rien, si je n'avois un homme de mon pays qui sût la langue Persane, & que l'Empereur m'accorderoit volontiers la liberté de prendre un Anglois pour Interprète: que ce Monarque étoit si bien disposé en ma faveur, qu'ayant reçu la veille, au Gouzalkan, les pierreries du Gouverneur de Lahor, qui étoit mort depuis peu, il s'étoit souvenu de moi à la vûe d'un de ses portraits qu'il avoit trouvé dans cette succession; & que l'ayant jugé fidèle, il l'avoit remis entre les mains d'Asaph-kam, avec ordre de me le porter, & de m'exhorter à le conserver pour l'amour de lui (27).

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on couvrit la table. Nous étions assis

RHOE.  
1616.

Rhoe vîsit  
avec Gemaldin  
une maison de  
campagne de  
l'Empereur.

Complimens  
& conseils affectueux de Gemaldin.

Repas qu'il  
donne à Rhoe.

(25) Leck, signifie cent mille.

(26) Pages 21 & précédentes.

(27) Page 22.

R. H. O. S.  
1616.

sur des tapis. On étendit devant nous une pièce de drap, qui fut aussi-tôt couverte de plusieurs plats. Plus bas, on servit en même-temps une autre table, pour les Gentilshommes du Cortège, avec lesquels Gemaldin alla s'asseoir. Je lui dis qu'il m'avoit promis de manger du pain & du sel avec moi, & que je craignois de manquer d'appétit si nous ne mangions point ensemble. Il ne balança point à se lever, pour reprendre place auprès de moi, & nous dinâmes à la même table. On servit d'abord des raisins, des amandes, des pistaches, & d'autres sortes de fruits. Après le dîner, il se mit à jouer aux échecs, & je profiterai de cet intervalle pour visiter les jardins. Je revins, dans l'intention de prendre congé de lui : mais il me dit que je lui avois promis de venir manger chez lui ; que le repas que nous avions fait n'étoit qu'une collation, & que je ne partiroy pas sans avoir soupé. Une heure après, ayant reçu la visite d'un des Ambassadeurs du Roi de Decan, il me le présenta, pour avoir apparemment l'occasion de me faire remarquer qu'il lui faisoit moins de civilités qu'à moi. Ensuite, il me demanda « si le Roi » mon Maître ne trouveroit pas mauvais qu'un aussi pauvre homme que lui, » prit la liberté de lui faire l'offre de ses services, & s'il lui pardonneroit » celle qu'il vouloit prendre de lui envoyer un présent. Il ajouta que si je l'approuvois, il enverroit en Angleterre un Gentilhomme, pour faire la révérence à Sa Majesté. En effet, ayant fait appeler sur le champ un de ses Gentilshommes, il lui demanda s'il vouloit entreprendre ce voyage. C'étoit un jeune homme, qui me parut plein d'esprit, & qui ne fit pas difficulté de s'y engager. Gemaldin me le présenta. Il se proposoit de le charger de diverses curiosités des Indes, & de le faire partir avec moi (18).

Il veut envoyer  
un de ses Gen-  
tilshommes au  
Roi d'Angleter-  
re.

Souper de Rhoë  
chez Gemaldin.

L'heure du souper étant arrivée, on étendit, comme le matin, deux pièces de drap sur lesquelles on servit diverses salades, & quantité de plats de routes sortes de viandes, préparées à la manière du pays. Gemaldin me pria de lui pardonner, si les usages de sa Patrie l'obligeoient de manger avec ses gens. Je savois que les Indiens font scrupule de manger avec nous ; & peut-être avois-je déjà trop exigé de sa complaisance. Nous nous assimes, chacun de notre côté ; lui, avec quelques Gentilshommes de son cortège ; moi, avec mon chapelain & un autre Anglois dont je m'étois fait accompagner. L'ordre, avec lequel tous les mets furent servis, ne me plut pas moins que la bonne chère. Il me fit présent, suivant l'usage du pays pour ceux qu'on invite, de cinq caisses de sucre candy, préparé avec du miel, & d'un pain de sucre, d'environ cinquante livres, d'une finesse extrême, & blanc comme la neige. Il me pria d'avance d'en accepter cinquante autres pour mon départ ; & dans la crainte, me dit-il, qu'il n'en eut point alors, il me supplioit de les recevoir à l'heure même. Enfin je pris congé de lui, après des complimens fort tendres, dans lesquels nous fîmes profession, lui de prendre la qualité de mon père, & moi celle de son fils (19).

L'Empereur lui  
donne son por-  
trait en médaille  
d'or.

Le 16, je me rendis le soir au Gouzalkan. Aussi-tôt que l'Empereur me vit paroître, il appella ses femmes, & se fit apporter son portrait en médaille d'or, qui étoit attachée à une chaîne de même métal, & qui étoit enrichie d'une grosse perle en forme de pendent. Il la mit entre les mains d'A-

faph-Kam, avec ordre de ne pas m'obliger à d'autres soumissions en la recevant, que celle dont je m'aviferois moi-même. Ceux qui reçoivent quelque faveur du Prince doivent être à genoux, & baisser la tête jusqu'à terre. Ou avoir exigé cette marque de respect des Ambassadeurs de Perle. Lorsqu'A-faph-Kam s'avança vers moi, je me présentai pour recevoir la faveur qu'il m'apportoit. Il me fit signe d'ôter mon chapeau, & je ne manquai point à le satisfaire. Il mit le portrait à mon cou; & me prenant par la main, il me conduisit devant l'Empereur. Comme j'ignorois son dessein, je commençai à craindre qu'il ne voulût exiger de moi une soumission que les Mogols nomment *Sifeda*; & j'étois résolu de rendre plutôt le présent, que de m'assujétir à cette posture. Il me fit signe de remercier le Roi; ce que je fis à la manière de l'Europe. Quelques Officiers m'avertirent de faire le *sifeda*; mais l'Empereur dit en langue Persane, non, non, non, & me congédia d'un air fort civil. Son présent ne valoit pas plus de trente jacobus. Cependant il étoit beaucoup plus riche que ceux qu'il faisoit ordinairement, & qui passoient pour une extrême faveur. Tous les Seigneurs qui portent la médaille, ce qui n'est permis qu'à ceux qui l'ont reçue de sa main, en ont une de 4a grandeur d'un écu d'or, avec une petite chaîne de la longueur de quatre pouces, pour l'attacher à leur turban. Ils l'enrichissent avec des pierres, ou la garnissent de pendans de perles, mais à leurs dépens (30).

Le 19, Gemaldin-Ussan fut nommé au Gouvernement de Sinda. Il choisit ce jour même pour aller dîner chez l'Ambassadeur Anglois, accompagné de quatre Seigneurs, dont deux étoient ses fils, & suivi d'une centaine de valets. Il mangea de quelques viandes apprêtées par un cuisinier Mahométan; mais quelque envie qu'il eût de toucher à celles qui étoient préparées à la manière Angloise, il se fit violence par respect pour la Loi. Cependant il pria Rhoe de lui envoyer chez lui quatre ou cinq plats qu'il avoit choisis, & qu'il vouloit manger en particulier. C'étoient des pièces de four, dont les Mogols n'entendent pas la composition. Après le repas, il offrit aux Anglois la Ville de Sinda, & tout ce qui dépendoit de son autorité (31).

Rhoe s'étend sur les désordres auxquels tout le pays fut exposé, le 20, par un déluge de pluie, qui passa pour un événement fort extraordinaire dans une contrée où les grands orages ne laissent pas d'être fréquens. Ils y portent le nom d'*Olifan*. Les plus fortes chaussées de pierre furent entraînées par la violence des torrens, & l'alarme fut si vive dans la Ville, qu'on en craignit la ruine. L'Empereur abandonna son Palais avec toutes ses femmes. Les voisins de Rhoe chargerent tous leurs meubles sur des éléphans & sur des chameaux, pour se tenir prêts à fuir dans les montagnes. Le trouble fut d'autant plus grand parmi les Anglois, que n'ayant pas les mêmes ressources pour la fuite, ils ne pouvoient quitter la Ville sans y abandonner leurs marchandises. On leur disoit que l'eau monteroit plus de trois pieds au-dessus du toit de leur maison; & n'étant composée que de terre & de paille, il y avoit peu d'apparence qu'elle fût capable de résister. Quatorze ans auparavant, on y avoit fait une triste expérience des mêmes dangers. Elle étoit située dans un fond, au milieu du courant de l'eau. La moindre pluie formoit un si grand

Terribles pluies  
qui se nomment  
*Olifans*.

(30) *Ibidem*.  
Tome X.

(31) *Ibidem*.

R H O I.  
1616.

La Cour se  
transporte  
au  
Château de Man-  
doia.

Fête de la nais-  
sance de l'Empereur.

Marche des  
Éléphants au  
Durbal.

Rhoe est ap-  
pelé le soir au  
sérail du Roi.

corrent à la porte, que l'eau ne court pas plus vite sous les arches du pont de Londres. Quelquefois on n'y pouvoit passer à pied ni à cheval, pendant l'espace de quatre heures. L'Empereur fit ouvrir une écluse, pour débarasser l'Ambassadeur d'une partie du danger, & ce secours donna quelque passage à l'eau; mais les murs de la maison avoient été lavés, & tellement affoiblis par diverses breches, qu'à la fin le plus pressant péril fut celui de sa chute, avec la peine continuelle des réparations, qui ne pouvoient se faire à sec. L'Empereur prit la résolution de transporter son séjour au Château de Mandoa, & Rhoe comprit qu'il seroit obligé de le suivre. Mais comme cette place n'est accompagnée d'aucune Ville, c'étoit une dépense considérable, & de nouveaux embarras pour changer de demeure. Il fallut bâtir une maison, pour se loger au pied du Château, qui est bâti sur une montagne, & faire un magasin pour les marchandises (32).

Les ravages de la pluie n'empêchèrent point que le second jour de Septembre, qui étoit celui de la naissance du Roi, ne fût célébré avec beaucoup de magnificence. Dans cette fête, l'usage est de peser le Roi. On le met dans une balance. De l'autre côté, on accumule des pierres, de l'or, de l'argent, des étoffes, des fruits & divers autres biens; c'est-à-dire, un peu de chaque sorte. Après la cérémonie, tout est distribué aux Bramines. L'Empereur fit prier Rhoe d'assister à cette solennité, qui passoit pour la plus grande fête des Mogols. Il marqua lui-même la place qu'il devoit occuper; mais le Messager ayant mal compris ses ordres, Rhoe fut averti trop tard, & ne put entrer qu'au tems du Durbal, ce qui lui fit perdre une partie du spectacle. L'Empereur étoit si couvert de pierres, que jamais on n'en avoit tant vû ensemble. Le Durbal fut employé à faire passer devant lui ses grands éléphants. Les plus beaux avoient leurs chaînes, leurs sonnettes, & tout le reste de la ferrure de leurs harnois, d'or & d'argent. On portoit devant eux des drapeaux. Chacun des principaux éléphants en avoit neuf ou dix autres petits, qui ne paroissoient être auprès d'eux que pour les servir; leurs couvertures étoient d'étoffes de soie, en broderie d'or & d'argent. Il en passa douze compagnies, richement harnachées. Le premier étoit un animal d'une prodigieuse grandeur. Les plaques, qui couvroient sa tête & son poitrail, étoient semées de rubis & d'émeraudes. En passant devant l'Empereur, ils ployerent tous le genouil; & cette espèce de révérence est une cérémonie des plus curieuses (33).

L'Empereur, qui étoit rentré dans son Palais après le Durbal, envoya chez Rhoe vers dix heures du soir. On le trouva au lit. Le sujet de ce messager étoit de lui faire demander la communication d'une peinture qu'il regrettoit de n'avoir pas encore vûe, & la liberté d'en faire tirer des copies pour ses femmes. Rhoe se leva, & se rendit au Palais avec sa Peinture. Le Monarque étoit assis, les jambes croisées, sur un petit trône tout couvert de diamans, de perles & de rubis. Il avoit devant lui une table d'or massif, & sur cette table, cinquante plaques d'or enrichies de pierres; les unes très grandes & très riches, les autres de moindre grandeur, mais toutes couvertes de pierres fines. Les Grands étoient autour de lui, dans leur plus écla-

tantre parut. Il ordonna qu'on bût sans se contraindre, & l'on voyoit dans la salle quantité de grands flacons, remplis de diverses sortes de vins.

Lorsque je me fus approché de lui, raconte l'Auteur, il me demanda des nouvelles de la peinture. Je lui montrai deux portraits, dont il regarda l'un avec étonnement. Il me demanda de qui il étoit. Je lui dis que c'étoit le portrait d'une femme de mes amies, qui étoit morte. Me le voulez-vous donner ? ajouta-t-il. Je répondis que je l'estimois plus que tout ce que je possédois au monde, parce que c'étoit le portrait d'une personne que j'avois aimée tendrement ; mais que si Sa Majesté vouloir excuser ma passion & la liberté que je prenois, je la priois volontiers d'accepter l'autre, qui étoit le portrait d'une Dame Françoisé, & d'une excellente main. Il me remercia. Mais il me dit qu'il n'avoit de goût que pour celui qu'il me demandoit, & qu'il l'aimoit autant que je le pouvois aimer ; ainsi que si je lui en faisois présent, il l'estimerait plus que le plus rare joyau de son trésor. Je lui répondis alors, que je n'avois rien d'assez cher au monde pour le refuser à Sa Majesté, lorsqu'elle paroîtoit le desirer avec tant d'ardeur ; & que je regrettois même de ne pouvoir lui donner quelque témoignage plus important de ma passion pour son service. A ces derniers termes, il s'inclina un peu ; & la preuve que j'en donnois, me dit-il, ne lui permettoit pas d'en douter. Ensuite il me conjura de lui dire de bonne foi dans quel pays le monde étoit cette belle femme. Je répondis qu'elle étoit morte. Il ajouta qu'il approuvoit beaucoup la tendresse que je conservois pour elle ; qu'il ne vouloit pas m'ôter ce qui m'étoit si cher ; mais qu'il feroit voir le portrait à ses femmes, qu'il en feroit tirer cinq copies par ses Peintres, & que si je reconnoissois mon original entre ces copies, il promettrait de me le rendre. Je protestai que je l'avois donné de bon cœur, & que j'étois fort aise de l'honneur que Sa Majesté m'avoit fait de l'accepter. Il répliqua qu'il ne le prendroit point, qu'il m'en aimoit davantage, mais qu'il sentoît bien l'injustice qu'il y auroit à m'en priver ; qu'il ne l'avoit pris que pour en faire tirer des copies ; qu'il me l'auroit rendu, & que ses femmes en auroient porté les copies sur elles. En effet, pour une miniature, on ne pouvoit rien voir de plus achevé. L'autre peinture, qui étoit à l'huile, ne lui parut pas si belle (34).

Il me dit ensuite que ce jour étoit celui de sa naissance, & que tout l'Empire en célébroit la Fête ; sur quoi il me demanda si je ne voulois pas boire avec lui ? Je lui répondis que je me soumettrois à ses ordres, & je lui souhaitai de longues & heureuses années, pour lesquelles la même cécémonie pût être renouvelée dans un siècle. Il voulut sçavoir quel vin étoit de mon goût ; si je l'aimois naturel ou composé, doux ou violent. Je lui promis de le boire volontiers, tel qu'il me le feroit donner, dans l'espérance qu'il ne m'ordonneroit point d'en boire trop, ni de trop fort. Il se fit apporter une coupe d'or, pleine de vin mêlé, moitié de vin de grappe, moitié de vin artificiel. Il en but : & l'ayant fait remplir, il me l'envoya par un de ses Officiers, avec cet obligeant message ; qu'il me prioit d'en boire, deux, trois, quatre & cinq fois à sa santé, & d'accepter la coupe, comme un présent qu'il me faisoit avec joie. Je bus un peu de vin ; mais jamais je n'en avois bu de si

R M O E.  
1616.

Ses embarras  
pour le portrait  
de la Malibulle.

Il est invité à  
boire par l'Em-  
pereur.

Il boit avec  
l'Empereur, qui  
lui donnoit la  
coupe.

(34) Ibidem.

R H O E.  
1616.

fort. Il me fit éternuer. L'Empereur se mit à rire, & me fit présenter des raisins, des amandes, & des citrons coupés par tranches dans un plat d'or, en me priant de boire & de manger librement. Je lui fis une révérence Européenne, pour le remercier de tant de faveurs. Afaph-Kam me pressa de me mettre à genoux & de frapper de la tête contre terre : mais Sa Majesté déclara qu'elle étoit contente de mes remerciemens. La coupe d'or étoit enrichie de petites turquoises & de rubis. Le couvercle étoit de même : mais les émeraudes, les turquoises, & les rubis en étoient plus beaux, & la soucoupe n'étoit pas moins riche. Le poids me parut d'environ un marc & demi d'or (35).

L'Empereur  
& ses Convives  
s'enyvrent.

Le Monarque devint alors de fort belle humeur. Il me dit qu'il m'estimoit plus qu'aucun François qu'il eût jamais connu. Il me demanda si j'avois trouvé bon, un sanglier qu'il m'avoit envoyé peu de jours auparavant, à quelle sauce je l'avois mangé, quelle boisson je m'étois fait servir à ce repas ? Il m'assura que je ne manquerois de rien dans ses Etats. Ces témoignages de faveur éclatèrent aux yeux de toute la Cour. Ensuite, il jeta deux grands bassins pleins de rubis, à ceux qui étoient assis au-dessous de lui ; & vers nous, qui étions plus proches, deux autres bassins d'amandes d'or & d'argent, mêlées ensemble, mais creuses & légères. Je ne jugeai point à propos de me jeter dessus, à l'exemple des principaux Seigneurs, parce que je remarquai que le Prince son fils n'en prit point. Il donna, aux Musiciens, & à d'autres Courtisans, de riches pièces d'étoffes pour s'en faire des turbans & des ceintures, continuant de boire, & prenant soin lui-même que le vin ne manquât point aux Convives. Aussi la joye parut-elle fort animée ; & dans la variété de ses expressions, elle forma un spectacle admirable. Le Prince, le Roi de Candahar, Afaph-Kam, deux vieillards & moi, nous fumes les seuls qui évitâmes de nous enivrer. L'Empereur, qui ne pouvoit plus se soutenir, pancha la tête & s'endormit (36). Tout le monde se retira. Je m'approchai d'Afaph-Kam, pour lui demander l'expédition des privilèges que j'avois obtenus. Je l'assurai que Sa Majesté ne pouvoit me faire de présent plus agréable ; & sentant la nécessité de le flatter, je serois sans inquiétude, lui dis-je, si le succès de mes affaires dépendoit uniquement de vous ; mais je me figure que quelqu'un me traverse à la Cour, & j'en parlerai demain à Sa Majesté. Il me répondit que les plaintes n'étoient pas nécessaires, que l'Empereur m'aimoit ; qu'il avoit donné des ordres en ma faveur, & que la fête seule en avoit retardé l'exécution. Il ajouta que de sa part, je devois compter sur toutes sortes de services.

Infidélité des  
Courtisans Mo-  
gols.

Mais, peu de jours après, Rhoe fit une nouvelle expérience de l'infidélité des Courtisans Mogols, & de la difficulté de négocier à cette Cour. Il y avoit déjà sept mois qu'Afaph Kam lui promettoit de jour en jour l'expédition de ses privilèges ; & ses derniers engagements sembloient un lien difficile à rompre. Cependant ayant fait réflexion qu'au point où les Anglois avoient conduit leurs affaires, ils pouvoient se passer du secours du Prince, il désavoua sa parole avec un extrême emportement de colere & de rage (37), à l'occasion d'une lettre par laquelle Rhoe le pressoit d'exécuter ses promesses.

(35) Page 26.

(36) Ibidem.

(37) Ibidem.

D'ailleurs il s'étoit rendu comme l'esclave des Portugais, par les presens qu'il recevoit continuellement de cette Nation. Rhoe n'osa rompre avec lui, ni publier son manquement de foi. Au contraire, pour se tirer adroitement de cet embarras, il prit le parti de la dissimulation; & feignit de croire que l'ennui d'une longue lecture & d'un mauvais style avoit été la seule cause de son emportement, il lui écrivit une autre lettre, sous prétexte d'expliquer mieux sa pensée. Il y joignit un Mémoire des articles qu'il desiroit & qui lui avoient été promis, avec la prière de faire dresser un Firman sur ce Mémoire & de le faire sceller. Il ajoutoit néanmoins que si l'on faisoit difficulté de satisfaire à des demandes si justes, on ne devoit pas trouver mauvais qu'il s'adressât à l'Empereur pour obtenir la même grâce; ou, s'il la refusoit, pour lui demander un Passe-port & la liberté de sortir du pays (38).

Asaph-Kam, devenu plus modéré par ses réflexions, se hâta de reprendre que l'affaire des Anglois ne pouvoit avancer plus vite du côté du Roi; mais que ce qu'ils desiroient regardant le gouvernement du Prince, ils pouvoient attendre de lui plus d'expédition, & que ses Firmans suffisoient. Enfin, il leur fit comprendre ouvertement qu'ils trouveroient toujours un Ennemi dans le Prince, s'ils ne consentoient à dépendre absolument de lui. Rhoe, qui n'avoit attendu si longtems à s'y déterminer que par la crainte de trouver d'éternels obstacles de la part des Portugais, dont il connoissoit l'ascendant sur l'esprit du Prince & de ses Favoris, résolut d'essayer ce qu'il pouvoit attendre de ce côté-là. Il envoya, au Secrétaire du Prince, quatre articles, pour lesquels il demandoit un Firman, dont les Anglois pussent faire usage à l'arrivée de leur Flotte, qu'on attendoit de jour en jour au Port de Surate. Après quelques legeres objections, le Firman fut accordé de bonne grace. Le Secrétaire s'ouvrit même à Rhoe du desir que le Prince avoit toujours eu que les Anglois n'eussent recours qu'à lui, & qu'ils ne le traversassent point auprès de son pere dans les affaires de son gouvernement. A cette condition, il leur promettoit plus d'affection & de faveur qu'ils ne sembloient l'espérer. Rhoe ne balança plus à lui rendre visite, dans la résolution de suivre la même conduite jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux de la Compagnie, qui lui feroient connoître, par l'accueil qu'ils recevoient à Surate, quel fond il devoit faire sur sa nouvelle politique. Il crut découvrir de l'embarras dans l'esprit du Prince: mais s'il fut bien-tôt assuré que ces apparences n'avoient point de rapport à lui. Sultan Corone appréhendoit que son frere ne vînt à la Cour. Il sçavoit que ce Prince n'en étoit éloigné que de huit coses, & demandoit instamment d'être admis à baiser les mains de l'Empereur. Cependant Normahal eut assez de crédit pour lui faire refuser cette faveur, & pour obtenir un contre ordre qui l'envoyoit au Bengale (39).

Le 10 d'Octobre, Abdalkam, Gouverneur d'Amadabath, qui étoit appelé à la Cour pour rendre compte de la négligence qu'il avoit apportée à l'exécution de quelques ordres du Mogol, se presenta au Jarneo. Il étoit demeuré d'abord sur les gardes, en dissimulant, sous divers prétextes, d'abandonner son gouvernement. Sultan Corone, qui tiroit avantage de toutes sortes d'occasions, profita de sa disgrâce pour s'attacher un homme de haute qualité

RHOE.  
1616.

Les Anglois se  
formèrent d'un  
voies du Prince  
et.

R H O F.  
1616.

dont il connoissoit le mérite & le courage. Il lui fit dire de se rendre hardiment à la Cour, sur d'y trouver des amis. Abdalkan prit confiance à ses offres, & résolut d'obéir aux ordres de l'Empereur. Mais il partit d'Amadabath en habit de pelerin, accompagné seulement de quarante personnes. Il fit à pied une partie du chemin, qui étoit de soixante milles. A la vérité, il faisoit marcher après lui deux cens chevaux, pour s'en servir dans l'occasion; mais à la distance d'une journée de chemin. Il se présenta devant l'Empereur, entre deux personnes de condition qui lui servirent d'introducteurs. Il parut les pieds nus, & chargés de chaînes, le visage abattu, les cheveux négligés, & le turban enfoncé sur les yeux; n'étant pas capable, disoit-il, de paroître autrement devant la face irritée de son Maître. Après avoir fait ses soumissions & répondu à quelques demandes de l'Empereur, il obtint son pardon. Ce Monarque lui fit ôter ses fers, & lui donna, suivant l'usage du pays, une veste de drap d'or, avec le turban & la ceinture (40).

Fractions & dis-  
crets de la  
Cour du Mogol.

Corone, qui se crut en droit de tout attendre de la reconnaissance d'Abdalkan, ne s'occupa plus alors que de sa propre grandeur & de la ruine de son aîné. La guerre du Decan lui offroit l'occasion d'augmenter sa puissance. Le Prince Colsonroé l'avoit commencée sans succès; & Cham-Canna, le plus grand Capitaine de l'Empire, n'ayant pas eu plus de bonheur après lui, Corone se promit une gloire qui l'éleveroit au-dessus de l'un & l'autre. Dans cette espérance il pressa son père de lui assurer le commandement auquel les mêmes vûes l'avoient fait aspirer, & de l'ôter à Cham-Canna, non-seulement parce qu'il avoit été malheureux, mais parce qu'il étoit justement soupçonné de favoriser le Roi de Decan, & d'en recevoir une pension.

Ce Général fut bien-tôt rappelé par un ordre exprès de la Cour; mais il refusa d'obéir, sous prétexte qu'il ne pouvoit quitter l'armée sans l'exposer à sa perte. En même-tems il pria l'Empereur par ses lettres, de ne pas lui donner Sultan Corone pour successeur dans le commandement des armées; & lui conseillant de faire tout autre choix, il offrit particulièrement de remettre son pouvoir entre les mains du Prince Pervis. Coronne, vivement offensé d'une déclaration si libre, joignit l'éguillon de la vengeance à celui de l'ambition. Il résolut de l'emporter ou de périr; & dans sa première fureur ayant nommé d'avance Abdal Kan pour commander sous lui, il lui promit le gouvernement & toute la dépouille de Cham-Canna. Ce différend jeta tant de trouble dans l'État, que l'Empereur en redoutant les suites, ne vit pas d'autre moyen pour l'appaiser, que de faire la paix avec le Roi de Decan. Dans cette vie, il prit le parti de confirmer Cham-Canna dans son gouvernement, & de lui envoyer une veste, qui est, parmi les Mogols, la marque d'une véritable réconciliation. Mais, avant que d'exécuter ce dessein, il en informa une des proches parentes du Général, qui étoit dans le sérail. Cette femme, gagnée peut-être par Sultan Corone, ou piquée du mauvais traitement qu'on avoit fait au chef de sa famille après tant d'importans services, répondit hardiment qu'elle ne pouvoit croire que Cham-Canna voulût rien porter de ce qui lui viendrait de la part de l'Empereur; qu'il n'ignoroit pas que Sa Majesté le haïssoit, & l'avoit voulu faire empoisonner; qu'en étant si certain,



qu'il conservoit encore le poison, après l'avoir détourné adroitement au lieu de le porter à sa bouche, il étoit impossible qu'il reçût sans défiance un présent de sa main. L'Empereur s'engagea, pour lever les soupçons, à porter lui-même, pendant l'espace d'une heure, la veste qu'il vouloit envoyer. Elle répliqua que lui ni Cham-Canna, n'en dévoient pas venir à de telles épreuves; mais que s'il permettoit au Général d'exercer tranquillement ses fonctions, elle répondoit qu'il feroit gloire de servir l'Etat avec son ancienne fidélité. L'insolence de cette femme força l'Empereur d'abandonner ses résolutions. Il reprit aussitôt celles de confier l'armée du Decan à Sultan Corone; & pour donner plus d'éclat à ses premières entreprises, il publia qu'il vouloit suivre son fils dans cette expédition, avec d'autres troupes (41).

Cham-Canna, découvrant de loin la tempête qui se formoit contre lui, & qui ne menaçoit pas moins sa fortune que celle du Roi de Decan, se hâta de former de nouvelles liaisons avec ce Prince, pour se garantir de l'oppression. Ce fut par son conseil que cette Cour envoya une Ambassade à celle du Mogol, pour y offrir la paix. Les Ambassadeurs y portèrent de riches présents; mais cette espèce d'apanage fut rejetée, & l'Empereur refusa même de leur accorder audience. Cependant, après les avoir renvoyés à son fils, il leur fit dire qu'il se remettait à lui de la résolution de faire la guerre, ou de conclure la paix. Cette déclaration ayant fait connoître au Prince tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son père, il déclara aux Ambassadeurs qu'après les désavantages passés, il seroit honteux pour lui de consentir à la paix; mais ne pouvant dissimuler que leurs conditions étoient justes, & que l'Empereur son père les auroit acceptées, il ajouta pour leur laisser quelque espérance, qu'il attendroit du moins à traiter que son armée fût en campagne, & que Cham-Canna ne pût lui disputer l'honneur d'avoir terminé cette guerre (42).

Telle étoit alors la situation des affaires. On gémissoit de l'ambition de Corone. Mais des raisons inconnues avoient accoutumé l'Empereur à la supporter, quoiqu'il ne pensât point à faire tomber la succession sur ce Prince. Il réservoit l'Empire pour Sultan Cosronté, l'aîné de ses fils, qui jouissoit de l'estime & de la vénération de tout le monde. Il l'aimoit beaucoup; il connoissoit tout son mérite; mais il s'étoit malheureusement imaginé que les grandes qualités de ce Prince pouvoient obscurcir sa propre gloire, & cette raison l'avoit porté depuis longtemps à le tenir renfermé dans un appartement du Palais, sous la garde d'un Officier Rasboul qui commandoit quatre mille chevaux. Il ne s'apercevoit pas, suivant la remarque de l'Auteur, que les odieuses intrigues de Sultan Corone, étoient beaucoup plus capables de nuire à cette réputation dont il étoit si jaloux, que les actions vertueuses de son aîné; & si la division que cette mauvaise politique nourrissoit entre les deux frères rendoit le cadet redoutable, il se flattoit de pouvoir toujours lui ôter une autorité dont il croyoit ne l'avoir revêtu que pour un tems. Mais les plus sages trembloient pour les suites de ce désordre, & n'envisageoient dans l'avenir que les horreurs d'une guerre civile (43).

La variété des événemens qui sont arrivés dans cet Empire, mériteroit bien, ajoute Rhoe, de trouver un historien fidele: mais peut-être seroit-on peu de cas, en Eu-

R H O E.  
1616.

Le Roi de  
Decan propose  
la paix au Mo-  
gol.

Pourquoi s'en  
est-il rejetée.

Caractère des  
Princes fils du  
Mogol.

Observation de  
l'Auteur.

(41) Page 29.

(42) Ibidem.

(43) Page 30.

R. H. O. 2.  
1616.

rope, de ce qui s'est passé dans une région fort éloignée, ou peut-être y trouveroit-on peu de vraisemblance, dans l'opinion qui nous fait regarder ces peuples comme de véritables barbares. Il assure que cette réflexion l'a toujours empêché d'écrire ce qu'il avoit l'occasion d'apprendre. » Cependant je ne puis » m'empêcher, dit-il, de rapporter ce qui s'est passé depuis peu sous mes » yeux, pour faire voir jusqu'où peut aller la patience & la sagesse d'un » pere, la fidélité d'un Ministre, les fourberies d'un frere, & l'imprudence » d'une faction qui ose tout entreprendre, & qui abuse insolemment de l'autorité souveraine, sans être retenue ni par le frein de la crainte, ni par la » considération du bien public (44).

Moltes lous.  
Cyra.

» Sultan Corone, Normahal sa belle sœur, Asaph-Kam & Erimon Dou-  
» let, pere de Normahal, qui formoient le plus puillant parti de cette Cour,  
» s'étant assemblés pour délibérer sur les moyens de se maintenir dans leur  
» fortune, conclurent qu'ils devoient se défaire du Sultan Cosronroé, par-  
» ce qu'ils le voyoient aimé des Grands, & qu'ils croyoient leur sûreté fort  
» incertaine lorsqu'il auroit obtenu la liberté. Il étoit question de le faire pas-  
» ser entre leurs mains, pour se procurer la facilité de l'empoisonner secrè-  
» tement. Après avoir pris leur résolution, ils affectèrent de se traiter froi-  
» dement, pour éloigner les défiances; & chacun joua le rôle qu'il s'étoit  
» imposé. Normahal agit la première. Elle n'oublia rien pour s'infinuer dans l'es-  
» prit de l'Empereur. Ensuite se jettant à ses pieds toute en larmes, elle lui  
» représenta que Sultan Cosronroé ne changeoit point de sentimens, & qu'é-  
» tant toujours possédé de la même ambition, il étoit capable de se porter  
» aux dernières extrémités. L'Empereur feignit de ne pas l'entendre. Mais les  
» conjurés ne se rebuterent pas de son silence. Ils prirent le jour qu'il étoit  
» dans l'ivresse, pour lui représenter par la bouche d'Erimon Doulet & d'Asa-  
» faph-Kam, qu'il convenoit à la dignité comme à la sûreté de l'héritier du  
» trône Imperial, que Sa Majesté le mit sous la garde & dans la compagnie  
» du Prince son frere, plutôt que de le laisser entre les mains d'un Ras-  
» bour, dont la fidélité pouvoit être corrompue par des promesses ou par des  
» menaces. Ils le presserent de ne pas retarder ce changement. L'Empereur  
» consentit à leur demande, & se mit à dormir (45).

Aussi-tôt ils se rendirent à l'appartement du Prince, dans la confiance que  
le nom de Sultan Corone & leur propre considération leur en feroient ob-  
tenir l'entrée. Asaph-Kam, se présentant à la tête de quelques gardes, demanda,  
par l'ordre de l'Empereur, que le Prince fût remis entre ses mains. Annatah,  
c'étoit le nom de l'Officier Rasbour, répondit d'un air ferme qu'il étoit  
plein de respect pour Sultan Corone, mais qu'ayant reçu le Prince des mains  
de l'Empereur son pere, il ne pouvoit obéir à d'autres ordres, & qu'il de-  
mandoit jusqu'au lendemain, pour se donner le tems de remettre un si pré-  
cieux dépôt à Sa Majesté même, qui en disposeroit à son gré. Cette réponse  
éloigna beaucoup leurs esperances. Annatah rendit compte à l'Empereur de ce  
qui s'étoit passé à la porte du Prince; mais il ajouta qu'il périroit plutôt, avec  
les quatre-mille chevaux qui étoient sous ses ordres, que de le livrer à ses  
ennemis. L'Empereur loua son honneur & sa prudence. Il lui ordonna d'en

user de même à l'avenir, sans s'arrêter aux ordres mêmes qui lui viendroient de sa part. Je veux feindre, ajouta-t-il, d'ignorer ce qui est arrivé, & je vous recommande de n'en faire aucune plainte.

Les amis de Corone n'entendant point parler l'Emgreur du consentement qu'il avoit donné à leur entreprise, ni de la récompense qu'ils avoient eue de se présenter à la porte du Prince, se persuaderent qu'il n'étoit point informé de l'un, & qu'il avoit perdu la mémoire de l'autre. Cependant la défiance ne laissa pas de regner dans tous les partis.

Rhoe, qui rapportoit ses observations au service de ses maîtres, prend occasion de toutes ces semences de haine pour les avertir qu'ils devoient se garder d'envoyer leurs Facteurs trop loin dans le pays, & de disperser leurs marchandises en différens lieux. Il prévoit que bien-tôt l'Empire Mogol seroit engagé dans une longue & sanglante guerre. « Si Cofonroé, dit-il, em-  
« porte l'avantage, cette contrée deviendra un azile pour les Chrétiens; car  
« ce Prince aime & favorise les sciences, la valeur & la discipline militaire.  
« Il a de l'horreur pour l'avarice, & pour les insultes que ses ancêtres & les  
« Grands du pays ont toujours fait essuyer aux Etrangers. On doit s'atten-  
« dre à tous les excès contraires, si c'est la faction de son frere qui prend le  
« dessus. Corone est ennemi des Chrétiens, superbe, outrageant & de mau-  
« vaise foi (46).

Le 30 de Septembre, un courier des Facteurs de Surate apporta la nouvelle de l'entrée de quatre vaisseaux Anglois dans la rade de Soualis; & Rhoe apprit par les Lettres des Commandans, qu'ayant rencontré la caraque Vice-Amirale des Indes, ils l'avoient forcée, après un long combat, de s'échouer & de se bruler sous la côte des Isles de Gazedia. Il se hâta d'aller faire un compliment au Mogol, de la part du Roi son Maître. Cette civilité fut bien reçue; mais l'Empereur lui parla aussi-tôt des présens. Au lieu de répondre à ses demandes, Rhoe affecta de lui raconter le dernier combat des vaisseaux de sa Nation. Mais il revint toujours à lui parler des présens. Qu'est-ce, lui dit-il, que le Roi d'Angleterre m'envoie? Rhoe répondit que son maître lui envoyoit plusieurs marques de son amitié; que sachant assez qu'il étoit maître de la meilleure partie de l'Asie & le plus riche Monarque de l'Orient, il auroit cru que lui envoyer des présens considérables, c'eût été porter des perles dans l'Océan d'où elles viennent; mais qu'il lui faisoit présent de son amitié, avec quelques petites curiosités qui pourroient lui plaire. Il demanda s'il y auroit du moins de la panne, ou du velours de France. Rhoe lui dit que toutes ses lettres n'étoient pas encore arrivées, mais qu'il avoit déjà quelque chose de ce qu'il desiroit. Enfin l'Empereur parla aussi des dogues que l'Ambassadeur lui avoit promis. Quelques-uns, lui dit Rhoe, avoient été tués dans le combat, mais on en avoit sauvé deux pour Sa Majesté. Il en témoigna de la joie; & si l'on pouvoit, répondit-il, lui procurer un grand cheval, de la taille des chevaux d'Allemagne, ce présent lui seroit plus agréable qu'une couronne. Rhoe l'assura qu'il n'épargneroit rien pour le satisfaire, mais qu'il appréhendoit que tous ses efforts ne fussent inutiles. Si vous m'en procurez un, reprit l'Empereur, je vous en donnerai dix mille Jacobus. Alors Rhoe

Arrivée de quatre Vaisseaux Anglois, & passion du Mogol pour les perles.

R H O Z.  
1616.

lui demanda un ordre, pour faire venir les présens à la Cour sans qu'ils fussent ouverts. Il repliqua que le Port de Surate étoit à son fils, mais qu'il expliqueroit ses intentions à ce Prince; & l'ayant fait appeler sur le champ, il lui donna ordre d'accorder à l'Ambassadeur Anglois tout ce qu'il avoit demandé: c'est-à-dire, que ses balles ne fussent point ouvertes; que celles qu'il avoit avouées ne payassent aucun droit; qu'elles fussent promptement expédiées; qu'on ne troublât point le transport des présens, dont la distribution se feroit ensuite à son gré, & que les Matchands de la Nation fussent bien traités à Surate. Cette faveur néanmoins ne s'étendit pas jusqu'à lui accorder la permission qu'il avoit demandée, de bâtir un Fort. Afaph-Kam s'y oppoioit. Mais le Prince s'engagea, devant son Pere & toute la Cour, à donner toute sorte de satisfaction aux Anglois: tant l'espérance des présens, ajoute l'Auteur, a de force sur le cœur & l'esprit des Mogols (47).

Nouvelles intrigues contre la vie de Cofrontoé.

Dans le même-tems ce Prince, qui se dispoisoit à partir pour la guerre, craignant que sa propre sûreté ne fût en danger si Cofrontoé demeurait entre les mains d'Annarah, parce que dans son absence il pourroit faire la paix avec les Ambassadeurs du Decan, renverser tous ses desseins & se vanger peut-être de tous les outrages qu'il recevoir, fit une nouvelle tentative sur l'esprit de l'Empereur. Il lui fit proposer adroitement de confier la garde du Prince son frere, à Afaph-Kam; & lui voyant prêter l'oreille, il entreprit de lui persuader que s'il vouloit se fier à lui-même de la vie & de la liberté de ce Prince, il étoit certain que Chan-canna & le Roi de Decan le redouteroient beaucoup plus, lorsqu'ils auroient appris que Sa Majesté lui avoit accordé cette importante faveur, & qu'ils tarderoient moins à se soumettre. On ne douta point que l'Empereur n'y eût consenti; car, le même jour, on vit entrer en garde, auprès de Cofrontoé, les soldats d'Afaph-Kam, avec deux cens chevaux des troupes de Sultan Corone. Rhoe fait une peinture touchante de l'effet que cette nouvelle produisit. » Les Princesses, dit-il, & la plupart des autres femmes du Serrail, détestant la cruauté de l'Empereur, refusent de manger, & protestent que si le Prince Cofrontoé meurt, elles lui sacrifieront tous les enfans qui sont dans le Serrail. Elles menacent Nohormal, que l'Empereur leur envoie pour les apaiser. En vain proteste-t-il qu'il n'arrivera point de mal au Prince, & leur fait-il espérer sa liberté. Le peuple même commence à s'émouvoir. On dit ouvertement que l'Empereur a livré son fils entre les mains d'un Prince ambitieux & sanguinaire; qu'on ne souffrira point de parricide; que ce n'est pas seulement à la vie de son aîné que Sultan Corone veut attenter, mais qu'il se propose d'arriver indirectement jusqu'à son pere, & que par l'assassinat de l'un & de l'autre il veut se faire des degrés de leurs corps pour monter sur le trône. On s'attroupe déjà. On sème des bruits de révolte. On crie, de toutes parts, qu'il faut assurer la vie du Prince. Cependant le malheureux Cofrontoé est au pouvoir d'un tigre. Il refuse de manger. Il a déjà fait prier l'Empereur son pere de lui ôter la vie, plutôt que de le faire servir au triomphe de ses Ennemis. Toute la ville en est émue. La tristesse est peinte sur le visage des Grands, & le Peuple redouble ses clameurs. Mais il n'y

Effet qu'elles produisirent.

« a ni pied, ni tête. Les suites de ces troubles sont extrêmement redoutables pour les Etrangers.

Le 19, un Ambassadeur de Perse, nommé Mahomet Riza-Beg, fit son entrée dans la ville Impériale; avec un nombreux cortège, dont la plus grande partie étoit composée de Mogols, commandés pour lui faire honneur; mais sans autres personnes de marque, que celles dont l'office est d'aller, dans ces occasions, au-devant des Etrangers. On lui avoit envoyé aussi la musique de la Cour, & une centaine d'éléphants. Son propre train consistoit en cinquante chevaux couverts de houles de brocard d'or. Les arcs, les boucliers, & les carquois étoient richement garnis. Quarante Mousquetaires conduisoient son bagage. On l'introduisit dans un appartement de l'avant-cour du Palais, d'où il fut conduit au Durbal. Rhoe ne manqua point d'y envoyer un de ses gens, pour observer comment il seroit reçu. En s'approchant de l'Empereur, il fit, à la première balustrade, trois *Tesslims* & un *Sizeda*; cérémonies humiliantes, dans lesquelles il faut se prosterner, & frapper la terre du front. Il présenta la lettre de Scha-Abbas, son Maître, que l'Empereur reçut en s'inclinant un peu, & demandant comment se portoit son frere, sans le traiter de Roi. Ensuite il fut placé au septième rang, vis-à-vis de la porte; tandis que les rangs de dessus étoient occupés par les principaux Seigneurs de la Cour. Rhoe déclare que cette place étoit indigne du Ministre d'un si grand Roi; mais que l'Ambassadeur méritoit ce traitement, après s'être soumis au *Sizeda*, dont tous ceux qui l'avoient précédé dans le même office avoient eu la fierté de se dispenser. On disoit néanmoins, pour l'excuser, qu'il avoit ordonné de se soumettre à tous les desirs du Mogol; d'où l'on concluoit qu'il étoit venu lui demander quelque secours d'argent contre le Turc. Cependant il assuroit lui-même qu'il venoit uniquement pour traiter de paix entre le Mogol & le Roi de Decan, dont Scha-Abbas prenoit la protection, parce qu'il commençoit à s'alarmer de l'accroissement des forces Mogoles. L'Empereur fit présent, suivant l'usage, à Mahomet Riza-Beg, d'un beau turban, d'une veste & d'une ceinture. Ce Ministre le remercia par trois révérences, & par un *Riceda*, qui est une autre révérence jusqu'à terre. Ensuite, il lui fit ses propres présens à trois reprises différentes, à chacune desquelles il présenta neuf chevaux, Persans ou Arabes, parce que le nombre de neuf est mystérieux entre les Musulmans. Il y joignit neuf beaux mulets, sept chameaux chargés de velours, deux tentures de tapisseries, plusieurs pieces de velours travaillé en or, deux caisses de tapisseries de Perse, un cabinet très riche, quatre mousquets, cinq haches, un chameau chargé de drap d'or des Manufactures de Perse, huit tapis de soie, deux rubis balais, vingt & un chameaux chargés de vin de grappe, quatorze chameaux chargés de diverses eaux distillées, sept chameaux chargés d'eau rose, sept poignards enrichis de pierres, cinq épées de même, sept miroirs de Venise, si riches, que Rhoe avoit honte, dit-il, de les comparer avec les siens. Ces présens ne parurent point à la première audience; mais l'Ambassadeur en donna le mémoire. Après avoir fait soigneusement observer le traitement qu'on lui fit, Rhoe, le comparant avec celui qu'il avoit reçu lui-même, ne trouva point que la Perse eût été plus distinguée que l'Angleterre. Mahomet Riza-Beg avoit occupé, à l'audience, une place fort inférieure à la sienne. A l'égard des hon-

D ij

RHOE.

1616.

Réception d'un  
Ambassadeur de  
Perse à la Cour  
du Mogol.

Magnifiques  
présens de l'Em-  
pereur de l'Asie  
le.

Rhoe se croit  
préférée à l'Amba-  
sadeur Persan.

R H O I.  
1616.

neurs de l'entrée, on seroit allé de même au-devant de Rhoe, s'il n'eût point été malade, ou s'il l'eût désiré. L'Empereur ne reçut point la lettre du Persan avec autant de respect qu'il en avoit marqué pour celle de Rhoe. En parlant du Roi d'Angleterre, il avoit toujours dit, le Roi mon Frere : au lieu qu'il n'avoit traité le Roi de Perse que de Frere, suivant l'observation d'un Jésuite qui se trouvoit à l'Audience, & qui entendoit fort bien la langue du Pays (48).

Le 21 d'Octobre, Rhoe se rendit chez Sultan Coronne, pour l'entretenir des affaires de la Compagnie Angloise. Ce Prince lui parla des présens, & le pressa de faire ouvrir les caisses. Il répondit que le respect qu'il devoit à l'Empereur ne lui permettoit pas d'y toucher, avant que Sa Majesté lui eût fait l'honneur d'accepter ceux qui lui étoient destinés. Coronne lui demanda s'il-vouloit lui donner un plumet blanc, qu'il voyoit à son chapeau ? Rhoe protesta que ce qu'il avoit de plus précieux étoit à son service, mais qu'il ne pouvoit lui présenter sans confusion une bagatelle qu'il avoit portée. Cependant le Prince n'eut pas honte de la prendre & de lui en demander d'autres, sous prétexte qu'il n'en avoit pu trouver chez les Marchands, & qu'il en avoit besoin pour se présenter à la Cour dans son équipage de guerre. Abdalla-kam survint. Il étoit vêtu, ce jour-là, de l'habit militaire, & fa suite étoit fort leste. Le soir, ce Seigneur fit présent au Mogol d'un beau cheval blanc, dont la selle & le reste du harnois étoient couverts de mailles d'or. L'Empereur lui donna une épée, avec le baudrier. On portoit, devant Sa Majesté, divers autres présens, tels que des gardes d'épées d'argent, avec les fourreaux couverts de pierreries, & des boucliers couverts de velours ; les uns peints, d'autres relevés en or & en argent. Elle en distribua plusieurs à ses Courtisans. On voyoit aussi des selles & des harnois d'or, enrichis de pierreries, qui devoient servir à ses chevaux de main ; des bottes en broderie, & toutes sortes d'habits somptueux. Rhoe confesse, avec admiration, que la dépense des Mogols surpasse tout ce qu'on a jamais vu de plus magnifique dans le reste du monde (49). Toute la nuit fut donnée à ces spectacles.

Étonnante  
magnificence de  
la Cour Mogole.

Cosronroë est  
menacé de l'as-  
sassinat.

L'Ambassadeur  
de Perse desho-  
nore sa dignité  
par ses manières.

Le matin, on publia que six des Officiers de Sultan Coronne étoient venus pour assassiner le Prince Cosronroë, mais que les Portiers leur avoient refusé l'entrée de son appartement ; & que l'Impératrice mere, étant allée trouver l'Empereur, lui avoit expliqué le mystère de cette odieuse conjuration. Rhoe, qui s'intéressoit vivement au malheur du Prince, s'efforça d'approfondir la vérité de cette nouvelle ; mais elle demeura incertaine pour lui, parce qu'il s'aperçut qu'on ne pouvoit l'en informer sans péril (50).

Vers le soir, s'étant rendu au Durbal, il y trouva l'Ambassadeur de Perse, qui se disposoit à présenter toutes les richesses, dont il avoit donné le mémoire. Il avoit, au jugement de Rhoe, l'air d'un *Salinbanque*, plutôt que d'un Ambassadeur. Il courroit dans les balustrades, il montoit, il descendoit sur les degrés, avec des expressions & des gestes qui deshonoroient sa dignité. Enfin il donna lui-même les présens, & le Roi les reçut de ses mains, avec un souris & quelques paroles qui marquoient sa satisfaction. C'étoit un extrême avantage, pour l'Ambassadeur, d'être entendu dans sa langue. Il parla

toujours avec tant de soumission & de flatterie, que ses discours ne furent pas moins agréables que ses présens. Il donnoit sans cesse, au Mogol, la qualité d'Empereur du monde; sans se souvenir que le Roi son Maître avoit aussi ses prétentions à ce fastueux titre. Au moindre mot qui sortoit de la bouche du Monarque, il faisoit des révérences à la maniere du pays. Après avoir fait tous les présens qu'il devoit donner ce jour-là, il se bailla jusqu'à terre, qu'il heurta fort rudement du front. Les présens du jour étoient un carquois, un arc & des fleches; toutes sortes de fruits de l'Europe, artificiellement imités dans différens plats; des bottines brodées & couvertes de lames d'or; de grands miroirs, avec des belles bordures; une piece de velours carrée, avec une haute broderie, sur laquelle on voyoit quelques figures humaines. L'Ambassadeur déclara que ces figures étoient les portraits du Roi & de la Reine de Venise. Rhoe jugea qu'elles avoient été détachées de quelque tapisserie. Quoiqu'on n'en montrât qu'une piece, on eut soin d'avertir qu'il y en avoit six aunes de la même espece. Ensuite, on fit passer trois petits chevaux & trois petits mulets. Les mulets étoient fort beaux; mais les chevaux devoient avoir perdu leur embonpoint & leur beauté, s'ils avoient jamais été dignes de paroître aux yeux d'un grand Prince (51). Ce n'étoit que le premier acte des présens, & cette comédie devoit durer plus de dix jours. On ne fit à l'Ambassadeur aucune libéralité de la même nature; mais l'Empereur donna ordre aux Grands de lui faire toutes sortes de caresses. Le 24, il le fit manger dans sa présence, avec les principaux Seigneurs de la Cour.

Ce festin, ou cette débauche, eut des suites funestes pour la plupart des Convives. Le lendemain, quelqu'un, par imprudence ou par malice, rappella les circonstances de la fête, & dit que plusieurs Grands avoient bu du vin; liberté qui passa pour un crime, sans la permission de l'Empereur. Ce Monarque, à qui l'ivresse avoit fait oublier que c'étoit par son ordre, demanda qui avoit donné du vin sous ses yeux? On lui dit que c'étoit l'Officier qui l'avoit en garde, & personne n'eut la hardiesse d'ajouter qu'il l'avoit ordonné. L'Auteur observe que lorsqu'il faisoit la débauche, il la commençoit ordinairement seul, & que sur la fin, il permettoit aux Seigneurs de prendre des verres. L'Officier, qui avoit le vin en garde, écrivoit les noms de ceux qui avoient la permission d'en boire, & l'usage les obligeoit de faire un Tesselim au Monarque, pour le remercier de cette faveur. Mais il arrivoit souvent que lorsqu'ils faisoient le Tesselim, ce Prince, dans les vapeurs de l'ivresse, ne les appercevoit pas. Il fit appeler l'Officier, & lui demanda s'il avoit reçu ordre de donner du vin à ceux qui en avoient bu. C'étoit un homme timide, à qui la crainte troubla l'esprit, & qui répondit fausement qu'ils avoient bu sans ordre. Aussi-tôt, l'Empereur lui demanda sa liste, & taxa les uns à mille, les autres à deux mille, & quelques-uns à trois mille roupies. Ceux qui s'étoient trouvés près de sa personne furent traités avec beaucoup plus de rigueur. Il leur fit donner trente coups d'une espece de fouet, composé de quatre cordes, dont le bout est armé de petits fers, comme des molettes d'épée. Ainsi, chaque coup fait ordinairement quatre plaies. Les coupables étant demeurés par terre, étendus & comme morts, il donna

Détachée de  
l'Empereur, fu-  
nicelle à plusieurs  
Grands.

RHOE.  
1616.

ordre, à ceux qui en étoient le plus près, de leur marcher sur le corps. Ensuite il fit signe aux Portiers de rompre sur eux leurs bâtons. Après cette cruelle exécution, ils furent portés dehors, tout brisés de coups; & l'un de ces malheureux expira sur la place. Quelqu'un eut la hardiesse de dire quelques mots en leur faveur, & de rejeter leur infortune sur l'Ambassadeur Persan. Mais l'Empereur répondit, qu'il se souvenoit d'avoir ordonné qu'on ne donnât que deux ou trois verres de vin à l'Ambassadeur même. Quoique l'ivrognerie soit un vice fort commun parmi les Mogols, & qu'elle soit même l'exercice le plus ordinaire de leurs Empereurs, elle ne laisse pas d'être si rigoureusement défendue, que les Portiers du Gouzalkan refusent l'entrée à ceux qui se présentent, s'ils reconnoissent à leur haleine qu'ils aient bu du vin; & les coupables se sauvent rarement du fouet. Rhoe ajoute que lorsque l'Empereur étoit en colère, un pere n'auroit osé parler pour son fils (52).

Effet du caractère  
inverse des Mogols.

Mais il ne doit pas oublier, dit-il, un événement qui fera connoître, ou la bassesse d'ame des Mogols, ou l'envie qu'ils avoient de mettre sa libéralité à l'épreuve (53). L'Empereur avoit condamné à mort plusieurs voleurs, entre lesquels il se trouvoit quelques jeunes garçons. Il donna ordre à Afaph-Kham, d'en offrir deux aux Anglois pour de l'argent; parce qu'il n'y avoit pas d'autre moyen, pour leur sauver la vie, que de les acheter pour l'esclavage. L'Interprète de Rhoe répondit, sans sa participation, que les Chrétiens n'entretenoient point d'esclaves, & qu'au contraire l'Ambassadeur en avoit mis quelques-uns en liberté, quoiqu'il les eût reçus de l'Empereur même. Cependant un peu de réflexion fit soupçonner à Rhoe, que l'Empereur vouloit éprouver s'il auroit la générosité de donner quelque argent pour sauver la vie à des Misérables. Au risque de se tromper, dit-il, il crut devoir hasarder une somme légère pour faire une bonne action: mais il fit déclarer aux Officiers de la Justice qu'il n'achèteroit pas les deux garçons en qualité d'esclaves, & qu'après avoir payé leur rançon il étoit résolu de les mettre en liberté (54).

Sultan Coronne  
ne le rend au  
Camp.

Magnificence  
du Roi de pers.

Le premier de Novembre, Sultan Coronne prit congé de la Cour pour se rendre au Camp. L'Empereur étoit au Durbal, lorsque le Prince y parut, suivi d'environ six cens éléphants, richement équipés, & d'un corps de mille chevaux. Plusieurs cavaliers de cette escorte étoient vêtus de drap d'or, avec des bouquets de plume sur leur turban; & la troupe entière étoit fort lestée. L'habit de Coronne étoit d'un drap d'argent, brodé de groilles perles & de diamans. L'Empereur, en l'embrassant, le baïsa au visage, & lui témoigna beaucoup d'affection. Il lui donna une épée dont le fourreau étoit d'or, & couvert de perles qu'on estimoit cent mille roupies; un poignard, qui en valoit quarante mille; un éléphant, & deux chevaux, dont les selles & leurs garnitures étoient revêtues de plaques d'or, couvertes de pierres; & un des carrosses qu'il avoit fait faire, à l'imitation de celui que le Roi d'Angleterre lui avoit envoyé. Sultan Coronne entra dans le carrosse à la tête de l'assemblée, & commanda au Cocher, qui étoit Anglois, de le conduire au camp. Il étoit assis

(52) Page 36 & précédentes.

(53) *Ibidem*.

(54) La somme étoit de cent Jacobus. Mais

l'Auteur laisse douter si la crainte d'être la dupe des Officiers Mogols, ne le fit pas changer de disposition.



au milieu de la voiture , les rideaux ouverts des deux côtés. Quantité de Noblesse le suivit à pied jusqu'à ses tentes, qui étoient éloignées de quatre milles. En chemin, il jetoit des quarts de roupies au peuple; & daignant étendre le bras jusqu'au Cocher, il mit dans son chapeau une centaine d'écus (55).

Le jour suivant, l'Empereur prit la résolution de visiter le camp, avec ses femmes & toute la Cour. Rhoe apprenant qu'il étoit au Jarnao, s'y laissa conduire par un mouvement de curiosité, & monta sur l'échaffaut qui étoit au-dessous de lui, pour observer un lieu qu'il n'avoit pas encore eu l'occasion de voir. Deux Eunuques, assis sur des tabourets, éloignoient les mouches du visage de l'Empereur, avec un long éventail de plumes. On voyoit, à côté de lui, les présens qu'il vouloit faire. C'étoient des étoffes, roulées sur une piece de bois tournante. Il en fit beaucoup ce jour-là; mais il en reçut aussi de toutes sortes de gens. Une vieille & laide matrone prenoit ceux qui lui étoient offerts. Rhoe découvrit, au travers d'une jalousie voisine, deux des principales Dames du Palais, qui s'efforçoient d'augmenter les trous de la jalousie, pour le voir plus facilement. Il aperçut d'abord leurs doigts, qu'elles affectoient de faire passer; & les trous devinrent bien-tôt si grands, qu'il leur vit tout le visage. Elles n'étoient pas fort blanches; quoique leur teint dût recevoir plus d'éclat de leurs cheveux, qu'elles avoient aussi noirs que le jais, & de leurs yeux qui étoient fort vifs. Le lieu d'où elles se faisoient voir n'étoit pas fort éclairé; mais Rhoe les auroit distinguées au seul éclat de leurs diamans. Après lui avoir laissé le tems de les considérer, elles se retirèrent en riant. Il s'imagina qu'elles rioient du plaisir de l'avoir vu. L'Empereur se leva, & toute l'assemblée se retira au Durbal, pour attendre l'heure à laquelle il devoit sortir. Il y parut quelque-tems après. Ses femmes monterent, dans l'intervalle, sur les éléphants qui les attendoient à leur porte. Rhoe compta cinquante éléphants, tous richement équipés, mais particulièrement trois, dont les petites tours étoient couvertes de plaques d'or. Les grilles des fenêtres étoient de même métal. Un dais de drap d'argent couvroit toute la tour. L'Empereur descendit par les degrés de la tour, avec tant d'acclamations, qu'on n'auroit point entendu le bruit du tonnerre. Rhoe se pressa, pour arriver proche de lui au bas des degrés. Un de ses Courtisans lui presenta, dans un bassin, une carpe monstrueuse. Un autre lui offrit, dans un plat, une matiere aussi blanche que de l'amidon. Le Monarque y mit le doigt, en touchant la carpe, & s'en frotta le front; cérémonie qui passe, dans l'Indoustan, pour un présage de bonne fortune. Un autre Seigneur passa son épée dans les pendans de son baudrier. L'épée & les boucles étoient couvertes de diamans & de rubis; le baudrier de même. Un autre encore lui mit son carquois, avec trente fleches, & son arc, dans le même étau que l'Ambassadeur de Perse lui avoit présenté. Son turban étoit fort riche. On y voyoit paroître des bouts de corne. D'un côté pendoit un rubis hors d'œuvre, de la grosseur d'une noix; & de l'autre, un diamant de la même grosseur. Le milieu offroit une émeraude beaucoup plus grosse, taillée en forme de cœur. Le bourrelet du turban étoit enrichi d'une chaîne de diamans, de rubis & de grosses perles,

RHOE.  
1616.

Commenté  
l'Empereur se  
distingue & s'ha-  
bille pour se ren-  
dre au Camp

RHOE.  
1616.  
L'Empereur se  
met en marche.  
Son cortège.

qui faisoient plusieurs tours. Son collier étoit une chaîne de perles, trois fois plus grosses que les plus belles, que Rhoe eût jamais vues. Au dessus des coudes, il avoit un triple bracelet des mêmes perles. Il avoit la main nue, avec une bague précieuse à chaque doigt. Ses gands, qui venoient d'Angleterre, étoient passés dans sa ceinture. Son habit étoit de drap d'or, sans manches; & ses brodequins, brodés de perles. Il entra dans son carosse. Un Anglois servoit de cocher, aussi richement vêtu que jamais Comédien l'aït été, & menant quatre chevaux couverts d'or. C'étoit la première fois que l'Empereur se servoit de cette voiture, qui avoit été faite à l'imitation du carosse d'Angleterre, & qui lui sembloit si fort, que Rhoe n'en reconnut la différence qu'à la houlle, qui étoit d'un velours travaillé avec de l'or qui se fabrique en Perse. Deux Eunuques marcherent aux deux côtés, portant de petites malles d'or, enrichies de rubis, & une queue de cheval blanc pour écarter les mouches. Le carosse étoit précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours, & d'autres instrumens, mêlés parmi quantité d'Officiers, qui portoient des dais & des parasols, la plupart de drap d'or, ou de broderie, éclatans de rubis, de perles & d'émeraudes. Derrière suivoient trois Palanquins, dont les pieds étoient couverts de plaques d'or, & les bouts des cannes ornés de perles, avec une crêpine d'or d'un pied de hauteur, aux fils de laquelle on distinguoit un grand nombre de perles, régulièrement enfilées. Le bord du premier Palanquin étoit revêtu de rubis, & d'émeraudes. Un Officier portoit un marche-pied d'or, bordé de pierreties. Les deux autres Palanquins étoient couverts de drap d'or. Le carosse que Rhoe avoit présenté suivoit immédiatement. On y avoit fait une nouvelle impériale, & de nouveaux ornemens; & l'Empereur en avoit fait présent à la Princesse Nohormal, qui étoit dedans. Ce carosse étoit suivi d'un troisième, à la manière du pays, dans lequel étoit le plus jeune des fils de l'Empereur, Prince d'environ quinze ans. Quatre-vingt éléphans venoient à la suite. Dans le récit de l'Auteur, on ne peut rien s'imaginer de plus riche que l'équipage de ces animaux. Ils brilloient, de toutes parts, des pierreties dont ils étoient couverts. Chacun avoit ses banderolles de drap d'argent. Les principaux Seigneurs de la Cour suivoient à pied (56).

Sultan Cosronroé est délivré de sa prison.

Rhoe suivit de même, jusqu'à la porte de la ville. Les femmes venoient à la distance d'un mille, portées sur leurs éléphans. L'Empereur, passant devant l'édifice où Sultan Cosronroé son fils, étoit prisonnier, fit arrêter son carosse, & donna ordre qu'on lui amenât ce Prince. Il parut bientôt, avec une épée & un bouclier à la main. Sa barbe lui descendoit jusqu'à la ceinture; ce qui est une marque de disgrâce dans ces régions. L'Empereur lui commanda de monter sur un de ses éléphans, & de marcher à côté du carosse. Il obéit, avec de grands applaudissemens de toute la Cour, à qui le retour d'un Prince si cher à la Nation fit concevoir de nouvelles espérances. L'Empereur lui donna un millier de roupies, pour faire des largesses au Peuple. Asaph-Kam, qui l'avoit gardé, & ses autres Ennemis, paroissoient fort humiliés de se voir à ses pieds.

Rhoe se rend au Camp avant la Cour.

Rhoe, ayant pris un cheval pour éviter la presse, arriva aux tentes avant

l'Empereur. Il trouva, dans la route, une longue haie d'éléphants, qui portoit chacun leur Tour. Aux quatre coins de chaque tour, on voyoit quatre banderolles de taffetas jaune, & devant la tour un fauconneau, monté sur son affût. Le canonier étoit derrière. Rhoe compra trois cens de ces éléphants armés, & six cens de parade, qui étoient couverts de velours broché d'or, & dont les banderolles étoient dorées. Plusieurs personnes à pied courroient devant l'Empereur, pour arroser le chemin par lequel il devoit passer. On ne permit point d'approcher du carrosse de l'Empereur, de plus près qu'un quart de mille; & ce fut cette raison qui fit prendre le devant à Rhoe, pour attendre la Cour à l'entrée du camp. Les tentes n'avoient pas moins de deux milles de circuit. Elles étoient entourées d'une étoffe du pays, rouge en dehors, & peinte, en dedans, de diverses figures, comme nos tapisseries. La forme de toute l'enceinte étoit celle d'un Fort, avec ses boulevards, & ses courtines. Les pieux de chaque tente se terminoient par un gros bouton de cuivre. Rhoe, perçant la foule, voulut entrer dans les tentes Impériales; mais cette faveur n'est accordée à personne, & les Grands mêmes du pays s'arrêtaient à la porte. Cependant quelques roupies, qu'il donna secrètement à ceux qui la gardoient, lui en firent obtenir l'entrée. L'Ambassadeur de Perse, moins heureux ou moins libéral, eut le désagrément d'être refusé.

Au milieu de la cour de ce Palais portatif, on avoit dressé un trône de nacre de perles, dont le dais, qui étoit de brocard d'or, ne paroissoit soutenu que par deux piliers. Les bouts, ou les chapiteaux de ces piliers, étoient d'or massif. Lorsque l'Empereur approcha de la porte de sa tente, quelques Seigneurs entrèrent dans l'enceinte, & l'Ambassadeur de Perse obtint la liberté d'y entrer avec eux. L'Empereur, en entrant, jeta les yeux sur Rhoe; & lui voyant faire la révérence, il s'inclina un peu, en portant la main sur sa poitrine. Il fit la même civilité à l'Ambassadeur de Perse. Rhoe demeura immédiatement derrière lui, jusqu'à ce qu'il y fut monté sur son trône. Aussitôt que tout le monde eut pris sa place, Sa Majesté demanda de l'eau, se lava les mains, & se retira. Ses femmes entrèrent, par une autre porte, dans l'appartement qui leur étoit destiné. Rhoe ne vit point le Prince Coronfoc dans l'enceinte des tentes; mais il est vrai qu'elles composoient plus de trente appartemens, dans quelqu'un desquels il pouvoit s'être engagé. Les Seigneurs de la Cour se retirèrent chacun à leurs tentes, qui étoient de différentes formes, & de différentes couleurs; les unes blanches, les autres vertes, mais dressées toutes dans un aussi bel ordre, que les appartemens de nos plus belles maisons; ce qui forma, pour Rhoe, un des plus magnifiques spectacles qu'il eût jamais vus. Tout le camp paroissoit une belle ville. Le bagage & les autres embarras de l'armée n'en défiguroient pas la beauté ni la symétrie. Rhoe n'avoit pas de chariot, & ressentoit quelque honte de ne pas se montrer avec plus de distinction; mais c'étoit un mal forcé, dit-il, & cinq années de ses appointemens n'auroient pas suffi pour lui faire un équipage qui approchât de celui des moindres Seigneurs Mogols. Ce qu'il trouva de plus surprenant, c'est qu'ils ont tous de doubles tentes & un double équipage; de sorte que tandis qu'ils sont campés dans un lieu, ils envoient dans un autre lieu, où ils doivent passer, leurs secondes tentes avec les meubles; & tout se trouve dressé lorsqu'ils y arrivent. La confusion où Rhoe étoit, de se voir en si mau-

R H O E.  
1616.Description du  
Camp Mogol.Trône de nacre  
de perles.L'Empereur y  
siégeoit.Magnificence  
des Mogols dans  
leurs tentes.

R H O E.  
1616.

vais équipage le fit bien-tôt retourner à son pauvre logement (56).

Le 5 de Novembre, il admira le même faîte dans la tente du Prince Corone. Son trône étoit couvert de plaques d'argent; &c, dans quelques endroits, de fleurs en relief d'or mailif. Le dais étoit porté sur quatre piliers, aussi couverts d'argent. Son épée, son bouclier, ses arcs, ses fleches, &c la lance étoient devant lui sur une table. On montoit la garde, lorsque Rhoe arriva. Il observa que le Prince paroissoit fort maitre de lui-même, &c qu'il composoit ses actions avec beaucoup de gravité. On lui remit deux lettres, qu'il lut debout, avant que de monter sur son trône. Il ne laissoit appercevoir, ni le moindre sourire, ni la moindre dissérence dans la réception qu'il faisoit à ceux qui se présentoient à lui. Son air patoissoit plein d'une fierté rebutante, &c d'un mépris général pour tout ce qui tomboit sous ses yeux. Cependant, après qu'il eut lu ses lettres, Rhoe crût découvrir quelque trouble intérieur & quelque espece de distraction dans son esprit, qui le faisoit répondre peu à propos à ceux qui lui parloient, & qui l'empêchoit même de les entendre. » S'il m'est permis d'en juger, ajoute l'Auteur, je me trom- » pe fort ou je crois qu'il avoit laissé son cœur dans l'entretien qu'il avoit » eu avec les femmes de son pere. Il lui avoit été permis de les voir. No- » hormal, dont on vantoit beaucoup la beauté, l'étoit venu voir dans son » carosse; &c l'on n'ignoroit pas qu'en prenant congé de lui, » elle lui avoit fait présent d'un manteau, tout couvert de broderie, relevé » de perles, de diamans &c de rubis. Cette visite étoit cause, sans doute, » qu'il manquoit de preséce d'esprit pour les affaires (57).

Rhoe le croit  
amoureux de  
quelque femme  
et son pere,

Il lui rend vi-  
sité.

Le 9, Rhoe trouva le même Prince qui jouoit aux cartes avec beaucoup d'attention. Le sujet de sa visite étoit pour obtenir des chariots &c des chameaux, sans lesquels il ne pouvoit suivre l'Empereur en campagne. Il avoit déjà renouvelé plusieurs fois la même demande. Corone lui fit des excuses du défaut de sa mémoire, &c rejetta la faute sur ses Officiers. Cependant il lui témoigna plus de civilité qu'il n'avoit jamais fait. Il l'appella même, plusieurs fois, pour lui montrer son jeu; &c souvent, il lui adressa la parole. Rhoe s'étoit flatté qu'il lui proposeroit de faire le voyage avec lui; mais ne recevant là-dessus aucune ouverture, il prit le parti de se retirer, sous prétexte qu'il étoit obligé de retourner à Asmire, &c qu'il n'avoit pas d'équipage pour passer la nuit au camp. Corone lui promit d'expédier les ordres qu'il demandoit; &c le voyant sortir, il le fit suivre par un Eunuque, &c par plusieurs Officiers, qui lui dirent, en souriant, que le Prince vouloit lui faire un riche présent, &c que s'il appréhendoit de se mettre en chemin pendant la nuit, on lui donneroit une escorte de dix chevaux. Il consentit à demeurer. » Ils » me firent, dit-il, une aussi grande fête de ce présent, que si le Prince » m'eut voulu donner la plus belle de ses chaînes de perles. Le présent vint » enfin. C'étoit un manteau de drap d'or, qu'il avoit porté deux ou trois » fois. On me le mit sur les épaules, &c ce fut à contre-cœur que je lui en » fis mes remerciemens. Cet habit auroit été propre à représenter, sur un » théâtre, l'ancien rôle du grand Tamerlan. Mais la plus haute faveur que » puisse faire un Prince dans toutes ces régions, est celle de donner un ha- » bit après l'avoir quelquefois porté (58).

Présent qu'il en  
reçoit.

Le 16, l'Empereur donna ordre qu'on mît le feu à toutes les Maisons voisines du camp, pour obliger le Peuple à le suivre. Les flammes se communiquèrent jusqu'à la ville, qui fut aussi brûlée. Rhoe se vit dans un extrême embarras, & l'Ambassadeur de Perse ne s'y trouvoit pas moins. Les voitures qu'ils avoient demandées ne paroissant point, ils prirent la résolution d'en acheter, parce-qu'à si peu de distance du camp, & dans une ville en desordre, ils se trouvoient exposés aux insultes des voleurs. Cette dépense étoit considérable; mais on continuoit de leur promettre des chameaux; & ne pouvant se dispenser de suivre l'Empereur, ils trouvoient du moins plus de sûreté à se rendre de bonne heure au camp. Un Jésuite, que l'Auteur affecte de ne pas nommer, fut obligé d'acheter aussi des chariots; quoi-qu'il eut un ordre, pour en prendre de ceux qui étoient au service de la Cour (59).

R H O E.  
1616.  
Il est obligé  
d'acheter des voi-  
tures, pour suivre  
l'Empereur.

Dans l'intervalle, on fut informé de quelques circonstances qui regardent le Prince Coronstroë. Tout le monde continuoit de prendre part à sa disgrâce, & gémissoit de le voir retombé entre les mains de ses Ennemis. L'Empereur, qui n'y avoit consenti que pour satisfaire l'ambition de son frere, sans aucun dessein d'exposer sa vie, résolut de s'expliquer assez hautement pour la mettre en sûreté, & pour apaiser en même-tems le Peuple, qui murmuroit beaucoup de sa prison. Il prit occasion, pour déclarer ses sentimens, d'une incivilité qu'Alaph-Kam avoit eue pour son prisonnier. Ce Seigneur, qui étoit comme le Geolier du Prince, étoit entré malgré lui dans sa chambre, & s'étoit même dispensé de lui faire la révérence. Quelques-uns jugerent qu'il avoit cherché à lui faire querelle, dans l'espérance que le malheureux Coronstroë, qui n'étoit pas d'humeur à souffrir un affront, mettroit l'épée à la main, ou se porteroit à quelque autre violence, qui serviroit de prétexte aux soldats de la garde pour le tuer. Mais il le trouva plus patient qu'il ne se l'étoit promis. Le Prince se contenta de faire avertir l'Empereur, par un de ses amis, de l'indigne hauteur avec laquelle il étoit traité. Alaph-Kam fut appelé au Durbal, & l'Empereur lui demanda s'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vu son fils. Il répondit qu'il y avoit deux jours. Qu'est-ce qui se passa l'autre jour dans sa chambre? continua l'Empereur. Alaph-Kam repliqua qu'il n'y étoit allé que pour lui rendre une visite. Le Monarque insistant sur la maniere dont elle avoit été rendue, Alaph-Kam jugea qu'il étoit informé de la vérité. Il raconta qu'il étoit allé voir le Prince, pour lui offrir son service, mais que l'entrée de sa chambre lui avoit été refusée; que là-dessus, étant responsable de sa personne, il avoit crû que son devoir l'obligeoit de visiter la chambre de son prisonnier, & qu'à la vérité il y étoit entré malgré lui. L'Empereur reprit sans émoi: Hé bien, quand vous fûtes entré que lui dites-vous? & quel respect, quelles soumissions rendites-vous à mon fils? Ce Barbare demeura fort confus, & se vit forcé d'avouer qu'il ne lui avoit fait aucune civilité. L'Empereur lui dit, d'un ton severe, qu'il lui feroit connoître que ses enfans étoient ses maîtres, & que s'il apprenoit une seconde fois qu'il eût manqué de respect à Sultan Coronstroë, il commanderoit à ce Prince de lui mettre le pied sur la gorge &

Coronstroë resté  
en prison.

(59) *Ibidem.*

R H O E.  
1616.

de l'étouffet. J'aime Sultan Corone, ajouta-t-il ; mais je veux que tout le monde sache que je n'ai pas mis mon fils aîné & mon successeur entre ses mains, pour le perdre (60).

## S I I.

## V O Y A G E D E R H O E

à la suite du Grand Mogol.

Rhoe va re-  
joindre l'Empe-  
reur à Goddah.

L'ARMÉE Mogole étant partie avant que Rhoe pût avoir fini ses préparatifs, il ne se vit en état de suivre l'Empereur que vers la fin de Novembre. Le premier jour du mois suivant, il arriva le soir à Brampour, après avoir trouvé en chemin les corps de cent voleurs, qui avoient souffert le dernier supplice. Le 4, ayant fait cinq coffes, il rencontra un chameau chargé de trois cens têtes de Rebelles, que le Gouverneur de Candahar envoyoit à l'Empereur comme un présent (61).

Description de  
cette ville.

Le 6, il fit quatre coffes, jusqu'à Goddah, où il trouva l'Empereur avec toute sa Cour. Cette ville, qui est fermée de murailles, & située dans le plus beau pays du monde, lui parut une des plus belles & des mieux bâties qu'il eût vues dans les Indes. La plupart des maisons y sont à deux étages ; ce qui est fort rare dans les autres villes. On y voit des rues toutes composées de boutiques, qui offrent les plus riches marchandises. Les édifices publics y sont superbes. On trouve dans les places, des réservoirs d'eau, environnés de galeries dont les arcades sont de pierres de taille, & revêtus de la même pierre ; avec des degrés qui, regnant à l'enrou, donnent la commodité de descendre jusqu'au fond, pour y puiser de l'eau ou pour s'y rafraichir. La situation de Goddah l'emporte encore sur la beauté de la Ville. Elle est dans une grande campagne, où l'on découvre une infinité de beaux villages. La terre y est extrêmement fertile en bled, en coton, en excellens pâturages. Rhoe y vit un jardin d'environ deux milles de long, & large d'un quart de mille, planté de mangos, de tamarins & d'autres fruits, & divisé régulièrement en allées. De toutes parts on apperçoit de petits Temples, que les Habitans nomment Pagodes, des fontaines, des bains, des étangs & des pavillons de pierre de taille bâtis en voute. Ce mélange forme un si beau spectacle, qu'au jugement de l'Auteur » il n'y a pas d'homme au monde, » qui ne se crût heureux de passer sa vie dans un si beau lieu. Goddah étoit autrefois plus florissante, lorsqu'avant les conquêtes d'Eckbar elle étoit la demeure ordinaire d'un Prince Rasbour. Rhoe s'apperçut même, en plusieurs endroits, que les plus beaux bâtimens commencent à tomber en ruine, ce qu'il attribue à la négligence des possesseurs, qui ne se donnent pas le soin de conserver ce qui doit retourner à l'Empereur après leur mort (62).

Description du  
Camp Impérial  
à Goddah.

Le 9, il vit le camp Impérial, qu'il nomme » une des plus admirables » choses qu'il eût jamais vues. Cette grande ville portative avoit été dressée dans l'espace de quatre heures. Son circuit étoit d'environ vingt mil-

» les d'Angleterre. Les rues & les tentes y étoient ordonnées à la ligne,  
 » & les boutiques si bien distribuées, que chacun favoit où trouver ce qui  
 » lui étoit nécessaire. Chaque personne de qualité, & chaque Marchand,  
 » fait également à quelle distance de l'*Atafkanha*, ou de la tente du Roi, la  
 » sienne doit être placée. Il fait à quelle autre tente elle doit faire face, & quel-  
 » le quantité de terrain elle doit occuper. Cependant toutes ces tentes ensem-  
 » ble contiennoient un terrain plus spacieux, que la plus grande Ville de l'E-  
 » rope. On ne peut approcher des pavillons de l'Empereur qu'à la portée du  
 » mousquet; ce qui s'observe avec tant d'exactitude, que les plus grands  
 » Seigneurs n'y étoient point reçus s'ils n'étoient mandés. Pendant que l'Em-  
 » pereur étoit en campagne, il ne tenoit point le Durbal après midi. Il em-  
 » ployoit ce tems à la chasse, ou à faire voler ses oiseaux sur les étangs.  
 » Quelquefois il se mettoit seul dans un bateau pour tirer. On en portoit  
 » toujours à sa suite, sur des chariots. Il se laissoit voir le matin au Jarnao;  
 » mais il étoit défendu de lui parler d'affaires dans ce lieu. Elles se trai-  
 » toient le soir au Gouzalkan; du moins, lorsque le tems qu'il y destinoit  
 » au Conseil, n'étoit pas employé à boire avec excès (63).

Le 16, Rhoe, s'étant rendu aux tentes de l'Empereur, trouva ce Monar-  
 que au retour de la chasse, avec une grande quantité de gibier & de pois-  
 son devant lui. Aussi-tôt qu'il eut aperçu l'Ambassadeur Anglois, il le pressa  
 de choisir ce qui lui plairoit le plus, entre les fruits de sa chasse & de sa  
 pêche. Le reste fut distribué à sa Noblesse. Il avoit, au pied de son trône,  
 un vieillard fort sale & fort hideux. Ce pays est rempli d'une sorte de Man-  
 dians, qui par la profession d'une vie pauvre & pénitente parviennent à se  
 faire une grande réputation de sainteté. Le vieillard, qui étoit de ce nom-  
 bre, occupoit près de l'Empereur une place que les Princes ses enfans n'au-  
 roient osé prendre. Il offrit à Sa Majesté un petit gâteau couvert de cen-  
 dre & cuit sur les charbons, qu'il se vantoit d'avoir fait lui-même. L'Empe-  
 reur le reçut avec bonté, en rompit un morceau, & ne fit pas difficulté  
 de le porter à sa bouche; quoiqu'une personne un peu délicate n'y eût pas  
 touché sans répugnance. Il se fit apporter une centaine d'écus; & de ses propres  
 mains non seulement il les mit dans un pan de la robe du vieillard, mais il  
 en ramassa quelques-uns qui étoient tombés. Lorsqu'on lui eut servi sa col-  
 lation, il ne mangea rien dont il ne lui offrit une partie; & voyant que sa  
 foiblesse ne lui permettoit pas de se lever, il le prit entre ses bras, pour  
 l'aider lui-même; il l'embrassa étroitement, il porta trois fois la main sur  
 sa poitrine & lui donna le nom de son pere. Nous demeurâmes fort éton-  
 nés, dit Rhoe, de voir tant de vertu dans un Mahométan (64).

Le 26, l'armée s'étant mise en marche, on traversa des bois & des mon-  
 tagnes couvertes de ronces. Quantité de chevaux périrent dans cette mar-  
 che. Un grand nombre de soldats abandonnerent le camp; & tout le monde  
 faisoit retentir ses plaintes. Rhoe y perdit sa tente & son chariot. Vers mi-  
 nuit, il rencontra l'Empereur, qui s'étoit arrêté deux jours au bas de la mon-  
 tagne pour donner à son camp le tems de prendre haleine après cet affreux  
 défordre. Des milliers de chameaux, de chariots & de carottes demeurèrent

R h o e.  
1616.

Chasse & pé-  
che de l'Empe-  
reur.

Combien il  
respectoit les  
Mandians.

Passager qui  
jette l'armée  
Mogole en dé-  
sordre.

R. H. O. E.  
1616.

1617.  
Embaras du  
Candéu.

Rhœe rencon-  
tre le Prince Co-  
ronsoé.

Calleade; an-  
cienne résidence  
des Rois de Man-  
doâ.

Avanture d'un  
des Rois.

Sultan Corone  
se laisse des pré-  
sents Anglois.

sans eau & sans vivres dans ces lieux inaccessibles. L'Empereur les avoit passés sur un petit éléphant, dont l'adresse étoit singulière à grimper sur des rochers, où les chameaux & les chevaux n'auroient pu le suivre (65).

Le 24 de Janvier, on apprit que le Roi de Decan s'effrayoit peu de la marche du Mogol, & qu'après avoir renvoyé son bagage dans le sein de ses Etats, il attendoit ses ennemis sur la frontière, avec une armée de cinquante mille chevaux; & que le Prince Corone, également surpris de cette fermeté & de l'approche de Chan-Canna, n'osoit entreprendre de passer les montagnes. Alaph Kam & Normahal, qui avoient conseillé le voyage sur de fausses suppositions, changerent de sentiment avec tous ceux que leur crédit avoit entraînés. Ils proposèrent à l'Empereur de faire regarder son entreprise comme une partie de chasse, & de tourner vers Agra; sous prétexte que les peuples de Decan n'étoient pas des ennemis avec lesquels un si grand Monarque pût mesurer honorablement ses armes. Mais il leur répondit que ce conseil venoit trop tard; & qu'après avoir été si loin, son honneur au contraire l'obligeoit d'avancer à toutes sortes de risques.

Le 3 de Février, Rhœe s'étant un peu écarté de la route du camp, pour se reposer à l'ombre d'un grand arbre, fut surpris de voir paroître Sulcan Coronsoé, monté sur un éléphant qui s'avançoit dans la même vue. Ce Prince, à qui l'on avoit ouvert encore une fois les portes de la prison, arrivoit sans gardes & presque sans suite. Il avoit laissé croître sa barbe avec tant de négligence, qu'elle lui descendoit jusqu'à la ceinture. Ses gens firent signe aux Anglois de lui céder la place: mais s'y étant opposé avec beaucoup de douceur, il fit à Rhœe plusieurs questions, par lesquelles il fit assez connoître qu'il étoit mal informé de ce qui se passoit à la Cour, & qu'il ignoroit même qu'il y eût un Ambassadeur Anglois (\*).

Le 6, vers le soir, on arriva sous les murs de Calleade, petite ville nouvellement rebâtie, où les tentes Impériales furent dressées dans un lieu fort agréable, sur la rivièrre de Sceptre, à une cossé d'Ugen, principale Ville de la province de Mulwa. Calleade étoit autrefois la résidence des Rois de Mandoa. On raconte qu'un de ces Princes étant tombé dans une rivièrre, d'où il fut retiré par un esclave qui s'étoit jeté à la nage, & qui l'avoit pris heureusement par les cheveux; son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander à qui il étoit redevable de la vie. On lui apprit l'obligation qu'il avoit à l'Esclave, dont on ne doutoit pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main sur la tête de son Prince, & sur le champ il lui fit donner la mort. Quelque tems après, étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvoit aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa périr, en donnant pour excuse, qu'elle se souvenoit de l'histoire du malheureux esclave (66).

Le 11, tandis que l'Empereur étoit allé dans la montagne d'Ugen, pour y visiter un Dervis âgé de cent trois ans, Rhœe fut averti, par une Lettre,

(65) Page 45.

de son frere.

(\*) On verra dans un autre lieu, que ce malheureux Prince périt enfin par les artifices

(66) Page 45.



que Sultan Coronne, malgré tous les ordres & les Firmans de son pere, s'étoit fait des présens de la Compagnie. On lui avoit représenté inutilement qu'ils étoient pour l'Empereur. Il s'étoit hâté de lui écrire qu'il avoit fait arrêter quelques marchandises qui apparteñoient aux Anglois; & sans parler des présens, il lui avoit demandé la permission d'ouvrir les caisses & d'acheter ce qui conviendrait à son usage. Mais les Facteurs qui étoient chargés de ce dépôt, refusant de consentir à l'ouverture des caisses, du moins sans l'ordre de leur Ambassadeur, il employoit toutes sortes de mauvais traitemens pour les forcer à cette complaisance. C'étoit un droit qu'il s'attribuoit, de voir, avant l'Empereur son pere, tous les présens & toutes les marchandises, pour se donner la liberté de choisir le premier.

Rhoe, fort offensé de cette violence, prit d'abord la résolution de porter ses plaintes à l'Empereur par la bouche d'Asaph-Kam, parce que ce Seigneur auroit pris pour une injure, qu'il eût employé d'autres voyes. Cependant, l'expérience lui ayant appris à s'en défier, il se réduisit à le prier de lui procurer une audience au Gouzalkan. Ensuite les objections augmentant sa défiance, il se détermina par le conseil de son Interprete, à prendre l'occasion du retour de l'Empereur pour lui parler en chemin. Il se rendit à cheval dans un lieu où ce Monarque devoit passer; & l'ayant rencontré sur un éléphant, il mit pied à terre, pour se présenter à lui. L'Empereur l'aperçut, & prévint ses plaintes. Je fais, lui dit-il, que mon fils a pris vos marchandises. Soyez sans inquiétude. Il n'ouvrira point vos caisses, & j'enverrai ce soir l'ordre de vous les remettre. Cette promesse, qui fut accompagnée de discours fort civils, n'empêcha point Rhoe de se rendre le soir au Gouzalkan, pour renouveler ses instances. L'Empereur, qui le vit entrer, lui fit dire qu'il avoit envoyé l'ordre auquel il s'étoit engagé, mais qu'il falloit oublier tous les mécontentemens passés. Quoiqu'un langage si vague laissât de fâcheux doutes aux Anglois, la présence d'Asaph-Kam, dont ils craignoient les artifices, leur fit remettre leurs explications à d'autres tems; d'autant plus que l'Empereur étant tombé sur les différens de religion, se mit à parler de celles des Juifs, des Chrétiens & des Mahométans. Le vin l'avoit rendu de si bonne humeur, que se tournant vers Rhoe, il lui dit: « Je suis le maître; vous serez tous » heureux dans mes Etats, Motes, Juifs & Chrétiens. Je ne me mêle point » de vos Controverses. Vivez tous en paix dans mon Empire. Vous y se- » rez à couvert de toutes sortes d'injures, vous y vivrez en sûreté, & j'em- » pêcherai que personne ne vous opprime. Il répéta plusieurs fois le même discours. Enfin, paroissant tout-à-fait ivre, il se mit à pleurer; & pendant cette scene, qui dura jusqu'à minuit, il fut successivement le jouet de diverses passions (67).

Deux jours après, Sultan Corone arriva de Brampour. Rhoe étoit désespéré qu'on ne parût point penser à lui rendre justice, & l'arrivée du Prince ne sembloit propre qu'à reculer ses esperances. Comme il croyoit l'avoir aigri par ses plaintes, & que les ménagemens n'étoient plus de saison, il résolut de faire un dernier effort auprès de l'Empereur. Mais, tandis qu'il en cherchoit l'occasion, quel fut son étonnement d'apprendre que l'Empereur s'étoit fait apporter secrètement les caisses, & les avoir fait ouvrir! C'est dans

R H O E.  
1617.

Comment  
Rhoe fait ses  
plaintes à l'Em-  
pereur.

Indifférence de  
ce Prince pour  
les différens de  
Religion.

R H O S.  
1617.  
Comment  
Rhoë est trompé  
par le grand Mo-  
gol.

ses propres termes qu'il faut rapporter la singulière conclusion de ce démêlé (68).

„ Je formai, dit-il, le dessein de m'en vanger ; & dans une audience  
„ que mes sollicitations me firent obtenir, je lui en fis ouvertement mes  
„ plaintes. Il les reçut avec des flatteries basses, & plus indignes encore de  
„ son rang que l'action même. Il me dit que je ne devois pas m'allarmer pour  
„ la sûreté de tout ce qui étoit à moi ; qu'il avoit trouvé dans les caisses di-  
„ verses choses qui lui plaisoient extrêmement, sur-tout un verre travaillé à jour,  
„ & deux coussins en broderie ; qu'il avoit retenu aussi les dogues : mais que  
„ s'il y avoit quelque rareté que je ne voulusse pas lui vendre ou lui donner,  
„ il me la rendroit, & qu'il souhaitoit que je fusse content de lui. Je lui  
„ répondis qu'il y en avoit peu qui ne lui fussent destinées, mais que c'étoit  
„ un procédé fort incivil à l'égard du Roi mon Maître, & que je ne sçavois  
„ comment lui faire entendre que les présens qu'il envoyoit avoient été fai-  
„ sis, au lieu d'être offerts par mes mains à ceux entre qui j'avois ordre de  
„ les distribuer : que plusieurs de ces présens étoient pour le Prince Corone  
„ & pour la Princesse Nohormal ; que d'autres devoient me demeurer entre  
„ les mains, pour les faire servir, dans l'occasion, à me procurer la faveur de  
„ Sa Majesté contre les injures que ma Nation recevoit tous les jours ; qu'il  
„ y en avoit pour mes amis, & pour mon usage particulier ; que le reste  
„ appartenoit aux Marchands, & que je n'avois pas le droit de disposer du  
„ bien d'autrui.

„ Il me pria de ne pas trouver mauvais qu'il se les eût fait apporter. Tou-  
„ tes les pieces, me dit-il, lui avoient paru si belles, qu'il n'avoit pas eu la  
„ patience d'attendre qu'elles lui fussent présentées de ma main. Son empref-  
„ sement ne m'avoit fait aucun tort, puisqu'il étoit persuadé que dans ma  
„ distribution il auroit été servi le premier. A l'égard du Roi d'Angleterre,  
„ il se proposoit de lui faire des excuses. Je devois être sans embarras du  
„ côté du Prince & de Nohormal, qui n'étoient qu'une même chose avec  
„ lui. Enfin, quant aux présens que je destinois pour les occasions où je croi-  
„ rois avoir besoin de sa faveur, c'étoit une cérémonie tout-à-fait inutile,  
„ parce qu'il me donneroit audience lorsqu'il me plairoit de la demander, &  
„ que n'ignorant pas qu'il ne me restoit rien à lui offrir, il ne me recevoit  
„ pas plus mal lorsque je me presenterois les mains vuides. Ensuite, pre-  
„ nant les intérêts de son fils, il m'assura que ce Prince me restitueroit ce  
„ qu'il m'avoit pris, & qu'il satisferoit les Facteurs pour les marchandises  
„ qu'il leur avoit enlevées. Comme je demourois en silence, il me pressa de  
„ lui déclarer ce que je pensois de son discours. Je lui répondis que j'étois  
„ charmé de voir Sa Majesté si contente. Il tourna les yeux sur un Ministre  
„ Anglois, nommé *Terry*, dont je m'étois fait accompagner. *Padre*, lui dit-il,  
„ cette Maison est à vous ; vous devez vous fier à moi. L'entrée vous sera li-  
„ bre, lorsque vous aurez quelque demande à me faire ; & je vous accorde-  
„ rai toutes les grâces que vous pouvez désirer.

„ Après ces flatteuses promesses, il reprit avec moi, du ton le plus familier,  
„ mais avec une adresse que je n'ai connue qu'en Asie. Il se mit à faire le  
„ dénombrement de tout ce qu'il m'avoit fait enlever, en commençant par

« les dogues, les coullins, le verre à jour, & par un bel écri de chirurgie.  
 « Ces trois choses, me dit-il, vous ne voulez pas que je vous les rende, car  
 « je suis bien-aïse de les garder. Il faut obéir à Votre Majesté, lui répon-  
 « dis-je. Pour les verres de ces deux caisses, reprit-il, ils sont fort communs :  
 « à qui les destiniez-vous ? Je lui dis que l'une des deux caisses étoit pour  
 « Sa Majesté, & l'autre pour la Princesse Normahal. Hé bien, me dit-il, je  
 « n'en retiendrai qu'une ? & ces chapeaux, ajouta-t-il, pour qui sont-ils ? Ils  
 « plaisent fort à mes femmes. Je répondis qu'il y en avoit trois pour Sa  
 « Majesté, & que le quatrième étoit pour mon usage. Vous ne m'ôterez pas,  
 « continua-t-il, ceux qui étoient pour moi ; car je les trouve fort beaux.  
 « Pour le vôtre, je vous le rendrai si vous en avez besoin ; mais vous m'obli-  
 « geriez beaucoup de me le donner aussi. Il en fallut demeurer d'accord. Et  
 « les peintures, reprit-il encore, à qui sont-elles ? Elles m'ont été envoyées, lui  
 « dis-je, pour en disposer suivant l'occasion. Il donna ordre qu'elles lui fussent  
 « apportées ; & faisant ouvrir la caisse, il me fit diverses questions sur les  
 « femmes dont elles représentoient la figure. Ensuite s'étant tourné vers les  
 « Seigneurs de la Cour, il les pressa de lui donner l'explication d'un tableau  
 « qui contenoit une Venus & un Satyre : mais il défendit en même-tems, à  
 « mon Interprète, de m'expliquer ce qu'il leur disoit. Ses observations regar-  
 « doient particulièrement les cornes du Satyre, sa peau, qui étoit noire, &  
 « quelques autres propriétés des deux figures. Chacun s'expliqua suivant ses  
 « idées. Mais l'Empereur, sans déclarer les siennes, leur dit qu'ils se trom-  
 « poient, & qu'ils en jugeoient mal. Là-dessus, recommandant encore à  
 « l'Interprète de ne me pas informer de ce qu'il avoit dit, il lui donna or-  
 « dre de me demander mon sentiment sur le sujet de cette peinture. Je ré-  
 « pondis de bonne foi que je la prenois pour une simple invention du Pein-  
 « tre, & que l'usage de cet art étoit de chercher ses sujets dans les fictions  
 « des Poètes. J'ajoutai d'ailleurs que voyant ce tableau pour la première  
 « fois, il m'étoit impossible d'expliquer mieux le dessein de l'artiste. Il fit  
 « faire la même demande à Terry, qui reconnut aussi son ignorance.  
 « Pourquoi donc, reprit-il, m'apporter une chose dont vous ignorez  
 « l'explication ?

« Je m'arrêtai à cet incident, pour l'instruction des Directeurs de la Com-  
 « pagnie, & de tous ceux qui succéderont à mon office. C'est un avis qui  
 « doit leur faire apporter plus de choix à leurs présens, & leur faire sup-  
 « primer tout ce qui est sujet à de mauvaises interprétations, parce qu'il n'y  
 « a point de Cour plus maligne & plus déliante que celle du Mogol. Quoi-  
 « que l'Empereur n'eût pas expliqué ses sentimens, je crus reconnoître,  
 « aux discours qu'il avoit tenus, que ce tableau passoit dans son esprit pour  
 « une raillerie injurieuse des Peuples de l'Asie ; c'est-à-dire, qu'il les y  
 « croyoit représentés par le Satyre, avec lequel on leur supposoit une res-  
 « semblance de complexion, tandis que la Venus, qui menoit le Satyre par  
 « le nez, exprimait l'empire que les femmes du pays ont sur les hommes.  
 « Il ne me pressa pas davantage d'en porter mon jugement, parce qu'étant  
 « persuadé avec raison que je n'avois jamais vu ce tableau, il ne le fut pas  
 « moins que l'ignorance dont je me faisois une excuse, étoit sans artifice.  
 « Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'il conserva le soupçon que je

» lui attribuois ; car il me dit d'un air froid, qu'il recevoit cette peinture  
» comme un présent (69).

» Pour les autres bagatelles, ajouta-t-il ; je veux qu'elles soyent envoyées  
» à mon fils. Elles lui setont agréables. D'ailleurs je lui écrirai, avec des  
» ordres si formels, que vous n'aurez plus besoin de solliciteur auprès de lui.  
» Il accompagna cette promesse, de complimens, d'excuses & de protesta-  
» tions, qui ne pouvoient venir que d'une ame fort généreuse ou fort  
» basse (70).

» Il y avoit, dans une grande caisse, diverses figures de bêtes, qui n'étoient  
» au fond que des masses de bois. On m'avoit averti qu'elles étoient fort  
» mal faites, & que la peinture même dont elles étoient revêtues s'étoit  
» écaillée en divers endroits. Je n'aurois jamais pensé à les mettre au nom-  
» bre des présens, si j'avois eu la liberté du choix. Aussi l'Empereur me  
» demanda-t-il ce qu'elles signifioient, & si elles étoient envoyées pour lui.  
» Je me hâtai de répondre qu'on n'avoit pas eu l'intention de lui faire un  
» présent si peu digne de lui ; mais que ces figures étoient envoyées pour  
» faire voir la forme des animaux les plus communs de l'Europe. Hé quoi ?  
» répliqua-t-il aussi-tôt, pense-t-on, en Angleterre, que je n'aie jamais vû  
» de bureau ni de cheval ? Cependant je veux les garder. Mais ce que je  
» vous demande, c'est de me procurer un grand cheval de votre pays, avec  
» deux de vos levriers d'Irlande, un mâle & une femelle, & d'autres ef-  
» peces de chiens dont vous vous servez pour la chasse. Si vous m'accordez  
» cette satisfaction, je vous donne ma parole de Prince que vous en ferez  
» récompensé, & que vous obtiendrez de moi plus de privileges que vous  
» ne m'en demanderez. Ma réponse fut que je ne manquerois pas d'en faire  
» mettre sur les vaisseaux de la premiere Flotte ; que je n'osois répondre qu'ils  
» pussent résister aux fatigues d'un si long voyage ; mais que s'ils venoient à  
» mourir, je promettrai, pour témoignage de mon obéissance, de lui en  
» faire voir les os & la peau. Ce discours parut lui plaire. Il s'inclina plu-  
» sieurs fois, il porta la main sur sa poitrine, avec tant d'autres marques  
» d'affection & de faveur, que les Seigneurs mêmes, qui se trouvoient pré-  
» sens, m'assurèrent qu'il n'avoit jamais traité personne avec cette distinction.  
» Aussi ces caresses firent-elles ma récompense. Il ajouta qu'il vouloit répa-  
» rer toutes les injustices que j'avois essayées, & me renvoyer dans ma Pa-  
» trie comblé d'honneurs & de graces. Il donna même, sur le champ, quel-  
» ques ordres qui devoient faire cesser mes plaintes. J'enverrai, me dit-il  
» ensuite, un magnifique présent au Roi d'Angleterre, & je l'accompagne-  
» rai d'une lettre, où je lui rendrai témoignage de vos bons services ; mais  
» je souhaiterois de sçavoir quel présent lui seta le plus agréable. Je répon-  
» dis qu'il me conviendrait mal de lui demander un présent ; que ce n'é-  
» toit pas l'usage de mon pays, & que l'honneur du Roi mon Maître en seroit  
» blessé ; mais que de quelque présent qu'il me fit l'honneur de me charger,  
» je l'assurois que de la part d'un Monarque qui étoit également aimé &  
» respecté en Angleterre, il y seroit reçu avec beaucoup de joye. Ces excu-  
» ses ne purent le persuader. Il s'imagina que je prenois sa demande pour

« une raillerie ; & jurant , par sa tête , qu'il me chargeroit d'un présent , il  
 « me pressa de lui nommer quelque chose qui méritât d'être envoyé si loin.  
 « Je me vis forcé de répondre , qu'autant que j'étois capable d'en juger , les  
 « grands tapis de Perse seroient un présent convenable , parce que le Roi  
 « mon Maître n'en attendoit pas d'une grande valeur. Il me dit qu'il en  
 « feroit préparer de diverses fabriques & de routes sortes de grandeurs , &  
 « qu'il y joindroit ce qu'il jugeroit de plus propre à prouver son estime pour  
 « le Roi d'Angleterre. On avoit apporté , devant lui , plusieurs pieces de  
 « venaison : il me donna la moitié d'un daim , en me disant qu'il l'avoit  
 « tué de sa propre main , & qu'il destinoit l'autre moitié pour ses femmes.  
 « En effet cette autre moitié fut coupée sur le champ en plusieurs pieces ,  
 « de quatre livres chacune. Au même instant , son troisième fils & deux fem-  
 « mes vinrent du Serrail , & prenant ces morceaux de viande entre leurs  
 « mains les emportèrent eux-mêmes , comme des Mandians auxquels on en  
 « auroit fait une aumône (71).

« Si des affronts pouvoient être réparés par des paroles , je devois être sa-  
 « tisfait de cette audience. Mais je crus devoir continuer de me plaindre ,  
 « dans la crainte qu'il ne m'eût fait toutes ces avances que pour mettre mon  
 « caractère à l'épreuve. Il parut surpris de me voir revenir au sujet de mes  
 « peines. Il me demanda si je n'étois pas content de lui ; & lorsque j'eus  
 « répondu que sa faveur pouvoit aisément remédier aux injustices qu'on m'a-  
 « voit faites dans ses Etats , il me promit encore que j'aurois à me louer de  
 « l'avenir. Cependant , ce qu'il ajouta me fit juger que ma fermeté lui dé-  
 « plaisoit. Je n'ai qu'une question à vous faire , me dit-il. Quand je songe  
 « aux présens que vous m'avez apportés depuis deux ans , je me suis étonné  
 « plusieurs fois que le Roi votre Maître vous ayant revêtu de la qualité  
 « d'Ambassadeur , ils aient été fort inférieurs , en qualité comme en nom-  
 « bre , à ceux d'un simple Marchand , qui étoit ici avant vous , & qui s'est  
 « heureusement servi des siens pour gagner l'affection de tout le monde. Je  
 « vous reconnois pour Ambassadeur. Votre procédé sent l'homme de condi-  
 « tion. Cependant je ne puis comprendre qu'on vous entretienne à ma Cour  
 « avec si peu d'éclat. Je voulois répondre à ce reproche. Il m'interrompit.  
 « Je fais , reprit-il , que ce n'est pas votre faute ni celle de votre Prince ,  
 « & je veux vous faire voir que je fais plus de cas de vous que ceux qui  
 « vous ont envoyé. Lorsque vous retournerez en Angleterre , je vous accor-  
 « derai des honneurs & des récompenses ; & sans égard pour les présens que  
 « vous m'avez apportés , je vous en donnerai un pour votre Maître. Mais je  
 « vous charge d'une commission , dont je ne veux pas me fier aux Marchands.  
 « C'est de me faire faire dans votre pays un carquois pour des flèches , un  
 « étui pour mon arc , dont je vous ferai donner le modele , un coussin à ma  
 « manière pour dormir dessus , une paire de brodequins , de la plus riche  
 « broderie d'Angleterre , & une cotte de maille pour mon usage. Je fais  
 « qu'on travaille mieux chez vous qu'en aucun lieu du monde. Si vous me  
 « faites ce présent , vous savez que je suis un puissant Prince , & vous ne  
 « perdrez rien à vous être chargé de cette commission. Je l'assurai que j'exé-

(71) Page 50 &amp; précédentes.

R. H. O. L.

1617.

« c'erois fidèlement ses ordres. Il chargea aussitôt Asaph-Kam de m'envoyer  
 « les modèles. Ensuite il me demanda s'il me restoit du vin de grappe. Je  
 « lui répondis que j'en avois encore une petite provision. Hé bien, me dit-il,  
 « envoyez-le moi ce soir. J'en goûterai; & si je le trouve bon, j'en boirai  
 « beaucoup (72).

Remarque sur  
 cette audience.

Ainsi, dans cette audience, qui passa pour une faveur extraordinaire, Rhoe se vit dépouillé de ses caisses & de son vin, sans emporter d'autre fruit de ses libéralités, que des promesses. Il a cru ce détail si important pour l'instruction de ses successeurs, que la même raison n'a pas permis de le supprimer dans cet extrait. Mais il laisse à juger quel est le chagrin & l'embarras d'un Ministre, qui se voit continuellement la dupe d'une Cour étrangère, & qui est forcé néanmoins par l'intérêt de ceux qui emploient ses services, à se payer de fausses apparences, dans l'espoir incertain de trouver un moment favorable pour obtenir des grâces qui ne puissent être retraitées.

Observations  
 sur la Religion  
 du Mogol re-  
 gnant.

A l'occasion de l'entretien du Mogol sur les différends de religion, il fait les observations suivantes. Ces peuples jusqu'au tems d'Eckbar, pere du Mogol regnant, n'avoient point entendu parler du Christianisme. Eckbar étoit un bon Prince, doux, équitable, amateur & curieux de toutes sortes de nouveautés. Il fit appeler à sa Cour trois Jésuites de Goa, dont le principal étoit le Pere Jetome Xavier, du Royaume de Navarre. Après avoir pris plaisir à l'entendre, il l'obligea de composer un Livre pour la défense de sa Religion contre les Mores & les Gentils (73). Il le lisoit souvent pendant la nuit. Enfin, l'ayant fait examiner, il accorda par Lettres Patentes, au Pere Xaxier, la permission de bâtir des Eglises, de prêcher, d'enseigner, de convertir, & d'exercer toutes les cérémonies de la religion aussi librement qu'il l'eut fait à Rome. Il lui donna même de l'argent pour bâtir; de sorte que dans quelques Villes, on vit des Eglises plutôt que des Chrétiens. Par le même Firman, il permit à tous ses Sujets d'embrasser le Christianisme, sans en excepter les Princes du sang Royal. Heureux commencement, dit Rhoe; Printemps bien avancé, pour une récolte aussi maigre que celle qui s'est faite depuis. Eckbar n'avoit jamais été fort attaché à la Religion Mahometane. Il ne considéroit dans l'auteur de cette Secte, qu'un homme & un Roi, que la crédulité populaire avoit fait respecter; & cette raison lui faisoit croire qu'il pouvoit aspirer lui-même à devenir aussi grand Prophète que Mahomet. Cette entreprise néanmoins n'éclata point pendant son règne. « Une certaine  
 « bienfaisance, si l'on en croit Rhoe, le fit mourir dans la profession de sa foi.  
 • Mais son fils mit en execution un plan que son pere n'avoit fait qu'i-

Faveurs accordées à la Religion  
 par Eckbar.

ses motifs &  
 son plan.

(72) Page 30.

(73) Ce livre avoit pour titre *Miroir qui représente la vérité*. Abbedin, Persan, y fit une réponse, où tout ce que les Mahométans objectent au Christianisme se trouve tassé. Le Pere Gaudagnoli répondit au Persan, & sa réponse fut imprimée en Arabe & en Rome, par ordre de la Congrégation de Propaganda fide. Son livre commençoit par quantité d'imprécations contre Mahomet. Quelques personnes, informées des manieres

du Levant, lui dirent que c'étoit rendre son livre inutile aux Orientaux, puisque les imprécations empêcheroient qu'il ne fût lu de ceux pour lesquels il étoit composé. Il en fit une seconde Edition, dans laquelle on contraindrait le persan à bien de Mahomet, que les Supérieurs y trouveront à redire, & lui en firent même une sévère correction, dont il se plaignoit à ceux qui lui parloient de son ouvrage. Cette Note est tirée du Recueil de son ouvrage, Tome I.

imaginer. Il ne fut pas circoncis. Il fut élevé sans aucun principe de religion ; & jusqu'à l'arrivée de Rhoe, il s'étoit soutenu dans l'indifférence du plus parfait Athéisme. Quelquefois il assistoit au culte des Mores ; mais il observoit en même-tems les fêtes des Gentils. Toutes les religions trouvoient auprès de lui la même faveur ; & son aversion n'étoit que pour ceux qui abandonnoient les opinions dans lesquelles ils étoient nés. Enfin , prenant le parti de s'attacher ouvertement aux idées de son pere , il se déclara chef de sa propre religion ; & pour devenir aussi grand Prophète que Mahomet , il fit une nouvelle loi , mêlée de toutes les autres. Quantité de ses Sujets la reçurent avec tant de superstition qu'ils ne vouloient prendre aucune sorte de nourriture avant que d'avoir salué le matin leur nouveau Législateur. C'étoit pour entrer dans cette vue , qu'il se présentoit dès la pointe du jour à une fenêtre qui donnoit sur une grande Place , devant son Palais. Il maltraitoit ceux qui louoient Mahomet. Il écoutoit avec joie ceux qui l'accusent d'imposture. Mais on ne l'entendoit jamais parler qu'avec respect de Jésus-Christ & de sa religion ; ce que Rhoe nomme un effet admirable de la force des vérités divines. Il confirmoit , il augmentoit de jour en jour les privilèges des Eglises Chrétiennes. Depuis deux ans , il employoit ordinairement deux heures de la nuit à se faire entretenir du Christianisme ; & souvent , il donnoit de fortes espérances de sa conversion.

Il mit quantité de jeunes gens entre les mains du Pere François Corfi Jésuite , qui étoit alors à sa Cour avec la qualité de Résident du Roi de Portugal , pour leur enseigner à lire & à écrire la langue Portugaise , & pour les instruire dans les Lettres humaines. Ce Pere tint , pendant quelques années , une école ouverte , où l'Empereur envoya deux Princes ses neveux , qui furent instruits dans la religion Chrétienne , & baptisés avec beaucoup de pompe dans la nouvelle Eglise d'Agra. Plusieurs Mogols suivirent leur exemple , avec d'autant plus de confiance , qu'ils croyoient l'Empereur peu éloigné des mêmes principes. D'autres , qui le connoissoient mieux , s'imaginèrent qu'il n'avoit consulté que sa politique , pour attirer sur ces Princes la haine des Mahométans , qui sont la principale force de l'Empire. Mais les uns & les autres se virent également trompés. Aussi-tôt que les Princes & d'autres enfans eurent appris les principes de la foi Chrétienne , entre lesquels on n'avoit point oublié celui de n'avoir qu'une femme , & de la même religion , l'Empereur fit demander aux Jésuites , par ces Princes , des Portugaises pour femmes. Les Missionnaires , qui croyoient cette demande venue d'eux-mêmes , leur furent quelques réprimandes , & ne portèrent pas plus loin leurs soupçons. Mais comme l'Empereur n'avoit pas eu d'autre vue , en favorisant le Christianisme , que de se procurer des femmes Portugaises , qu'il souhaitoit ardemment , les deux Princes , qui connoissoient ses intentions , rendirent aux Jésuites toutes les marques de leur profession de foi , sous prétexte qu'on leur refusoit des femmes chrétiennes , après leur en avoir fait espérer du Portugal. L'air de confiance , qui accompagnoit cette déclaration , ouvrir les yeux aux Missionnaires. Ils firent quelques recherches , qui ne leur laissèrent aucun doute des intentions de l'Empereur. Cependant ils refusèrent de recevoir les croix des Princes ; & leur répondant qu'elles avoient été données par l'ordre de l'Empereur , ils les prièrent de s'adresser à Sa

F ii j

R H O L.  
1617.  
Le plan d'El-  
khar est suivi par  
Géhar-guer.

Princes & jeunes  
Mogols élevés dans le Chris-  
tianisme.

Ils demandent  
des femmes Por-  
tugaises qui ils  
n'obtiennent  
pas.

R H O Z.  
1617.  
L'Empereur en  
prend occasion,  
de leur faire a-  
bandonner la foi.

Majesté, afin qu'elle leur fit déclarer ses volontés par la bouche de ceux qu'elle employoit ordinairement à les expliquer. Ils connoissoient assez le caractère de ce Prince, pour se persuader qu'il ne voudroit pas être soupçonné d'un dessein si bas. En effet, quoiqu'il vînt de l'écrit des Princes, il dissimula son ressentiment pendant quelques jours : mais ayant pris la résolution de ruiner l'école, il envoya ordre aux Jésuites de venir à la porte du Serail, où il leur fit dire par une de ses femmes, que c'étoit par sa volonté que les Princes avoient changé de religion. Ils redevinrent Mahométans ; & toutes les espérances des Millionnaires s'évanouirent avec le fruit de leurs travaux (74).

État du Chri-  
stianisme dans le  
pays.

Rhoë assure qu'avec beaucoup de recherches, il ne trouva point, dans le pays, un seul Profelitte qui méritât le nom de Chrétien, & qu'à la réserve d'un petit nombre de misérables, qui étoient entretenus par la charité des Jésuites, il y en avoit même très peu qui fissent profession du Christianisme. Il ajoute que les Jésuites, connoissant la mauvaise foi de cette nation, se laissoient d'une dépense inutile. Tel étoit suivant son témoignage, le véritable état du Christianisme dans l'Indoustan. Un événement bizarre, dont il fut témoin, le persuadoit encore plus, qu'on devoit peu se promettre la conversion de l'Empereur.

« Il n'y avoit pas long-tems, dit-il, que l'Eglise & la maison des Jésuites avoient été brûlées. Le Crucifix étoit échappé aux flâmes, & sa conservation fut publiée comme un miracle. Pour moi, qui aurois bû tout accident dont on auroit tiré quelque avantage pour la propagation de l'Evangile, je gardai le silence. Le Pere Corfi me dit de bonne foi qu'il croyoit cet événement fort naturel, mais que les Mahométans mêmes l'ayant fait passer sans sa participation pour un miracle, il n'étoit pas fâché qu'ils en eussent conçu cette opinion (75).

L'Empereur donne un miracle aux Jésuites.

« L'Empereur, fort ardent pour toutes les nouveautés, appella le Missionnaire, & lui fit diverses questions. Enfin, venant au sujet de sa curiosité, vous ne me parlez pas, lui dit-il, des grands miracles que vous avez faits au nom de votre Prophète. Si vous voulez jeter son image dans le feu en ma présence, & qu'elle ne brûle point, je me ferai Chrétien. Le Pere Corfi répondit que cette expérience bleissoit la raison, & que le Ciel n'étoit pas obligé de faire des miracles, chaque fois que les hommes en demandoient ; que c'étoit le tenter, & que le choix des occasions n'appartenoit qu'à lui ; mais qu'il offroit d'entrer lui-même dans le feu, pour preuve de la vérité de sa foi. L'Empereur n'accepta point cette offre. Cependant tous les courtisans firent beaucoup de bruit ; & demandant que la vérité de notre religion fut éprouvée par cette voie, ils ajoutèrent que si le Crucifix brûloit, le Pere Corfi seroit obligé d'embrasser le Mahométisme. Sultan Corone apporta l'exemple de plusieurs miracles, qui s'étoient faits dans des occasions moins importantes que celle de la conversion d'un si grand Monarque, & conclut que si les Chrétiens refusoient cette expérience, il ne se croyoit pas obligé de s'en rapporter à leurs discours. L'Empereur entra dans la dispute. Il dit en faveur du Christianisme, que J. C. étoit un Prophète

Dispute des  
Seigneurs Ma-  
gois sur les mi-  
racles.

(74) Pages 78 & précédentes

(75) Pages 79 & précédentes.



» plus grand fans comparaison que Mahomet, si l'on en jugeoit par ses miracles; & s'étendant sur sa résurrection, il demanda si les autres avoient été capables d'une opération si divine. Le Prince replica pour Mahomet, que d'avoir donné la vue à un aveugle, étoit un aussi grand miracle que celui de la résurrection. Cette question étant vivement agitée, un Seigneur prétendit que l'Empereur & le Prince avoient également raison; que refusciter soi-même, ou rendre la vie aux Morts, étoit fans contredire le plus grand des miracles; mais que donner la vue à un aveugle né, c'étoit la même chose, & une espèce de résurrection (76).

Ces grands mouvemens n'eurent pas d'autre suite. Mais ils se renouvelèrent bien-tôt, à l'occasion d'un singe merveilleux, dont on ne peut se dispenser de rapporter l'histoire, sur l'autorité d'un témoin tel que Rhoe. Un Charlatan de Bengale offrit à l'Empereur un grand singe, qu'il donnoit pour un animal divin. On a fait remarquer effectivement, dans d'autres Relations, que plusieurs Sectes des Indes attribuent quelque divinité à ces animaux. Comme il étoit question de vérifier cette qualité par des preuves, l'Empereur tira de son doigt un anneau, & le fit cacher dans les vêtemens d'un de ses Pages. Le singe, qui ne l'avoit pas vu cacher, l'alla prendre dans le lieu où il étoit. L'Empereur, ne s'en rapportant point à cette expérience, fit écrire sur douze billers différens les noms de douze Législateurs, tels que ceux de Moïse, de Jesus-Christ, de Mahomet, d'Aly, &c; & les avançant mêlés dans un vase, il demanda au singe quel étoit celui qui avoit publié la véritable loi. Le singe mit sa main dans le vase, & tira le nom du Législateur des Chrétiens. L'Empereur, fort étonné, soupçonna le Maître du singe de sçavoir lire les caractères Persans, & d'avoir dressé l'animal à faire cette distinction. Il prit la peine d'écrire les mêmes noms de sa propre main, avec les chiffres qu'il employoit pour donner des ordres secrets à ses Ministres. Le singe ne s'y trompa point. Il prit une seconde fois le nom de Jesus-Christ, & le baïsa. Un des principaux Officiers de la Cour dit à l'Empereur, qu'il y avoit nécessairement quelque supercherie, & lui demanda la permission de mêler les billers, avec offre de se livrer à toutes sortes de supplices si le singe ne manquoit pas son rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans le vase, & retint l'autre dans sa main. Le singe les toucha tous l'un après l'autre, sans en vouloir prendre aucun. L'Empereur, véritablement surpris, s'efforça de lui en faire prendre un. Mais l'animal se mit en furie, & fit entendre par divers signes que le nom du vrai Législateur n'étoit pas dans le vase. L'Empereur lui demanda où il étoit donc? Il courut vers l'Officier, & lui prit la main dans laquelle étoit le nom qu'on lui demandoit. Rhoe ajoute: quelque interprétation qu'on veuille donner à cette fingerie, le fait est certain (77).

On regrette ici qu'après avoir représenté l'Empereur dans une partie de sa marche, il n'explique point les raisons qui lui firent abandonner le dessein

RHOE.  
1617.

Histoire d'un  
singe.

Rhoe si le l'Em-  
pereur à Mau-  
soû.

(76) Page 79. Bernier rapporte à peu près le même fait.

(77) On a vu, dans d'autres Relations, qu'un singe bien instruit consulte l'œil de

son Maître. D'ailleurs étoit-il bien certain que ce ne fut pas une créature humaine, qui avoit beaucoup de ressemblance avec un singe, ce qui n'est pas sans exemple en Europe même.

R H O A.  
1617.

Extrême dis-  
tance d'eau.

Comment Rhoe  
a été guérie.

Quelques traits  
historiques re-  
cueillis de la sui-  
te du Journal de  
Libac.

de la guerre, pour se retirer au Château de Mandoa. Il ne nous apprend pas même ce qui l'obligea tout d'un coup d'interrompre sa narration. « Le » 3 de Mars, dit-il, j'arrivai à Mandoa. L'Empereur y devoit faire son en- » trée; mais on ignoroit encore le jour, parce qu'on attendoit que les Af- » trologues l'eussent marqué; & nous demeurâmes dehors, pour attendre » ce bienheureux moment. Mes gens, qui étoient chargés de me chercher » un logement, avoient pris possession d'une grande enceinte, fermée de » bonnes murailles, qui contenoit un Temple & un Monument. Quelques Seigneurs de la Cour s'y étoient aussi logés; mais Rhoe ne s'y établit pas moins, comme dans un lieu tranquille, qu'avec un peu de dépense on au- roit pu rendre agréable. L'air y étoit bon, & la vue charmante; mais on y avoit l'incommodité d'être éloigné de deux lieues du Palais de l'Empe- reur. Quelques jours après, les Anglois en ressentirent une autre, qu'ils n'avoient pas prévue, & qu'ils partagerent avec tous ceux qui suivoient la Cour. Mandoa étant situé sur une hauteur, il ne s'y trouvoit pas de puits, ni même aucun réservoir d'eau. Les principaux Seigneurs avoient pris pos- session des puits qui étoient dispersés dans la campagne. Bien-tôt une mul- titude infinie d'hommes & d'animaux se virent en danger de périr de soif. On publia ordre à tous les Habitans du pays de quitter leurs habitations, avec leur bétail & leurs chameaux. Ceux qui se trouverent sans faveur fu- rent obligés de chercher des retraites à quatre ou cinq lieues de distance, ce qui rendit les vivres fort chers à la Cour. Rhoe fut d'autant plus embar- rassé, qu'il craignoit de se voir dans la nécessité de quitter sa maison, qui étoit fort bonne, quoiqu'éloignée des marchés & de l'eau. Il résolut d'y de- meurer à toutes sortes de risques, parce que dans les plus fâcheuses suppo- sitions, il espéroit d'y être toujours mieux qu'à la campagne, où il auroit fallu camper; & montant à cheval, il entreprit lui-même de chercher de l'eau. Le hazard lui fit rencontrer un puits, qu'on gardoit pour l'usage d'un Seigneur. Il ne fit pas difficulté de s'adresser au Maître, & de lui déclarer le besoin qu'il avoit de son secours. Il en obtint quatre charges d'eau, par jour. C'étoit une faveur importante, qui le fit retourner chez lui fort satis- fait, & qui le sauva de la misère publique (78).

Le reste du Journal n'offre plus que des événemens & des observations de Commerce, entre lesquels on trouve seulement quelques mélanges histori- ques, qui méritent d'en être détachés, quoiqu'ils n'aient point assez de rapport entr'eux pour composer une narration suivie. Rhoe, par exemple, s'étant rendu à la Cour le 21 de Mars, y offrit à l'Empereur, pour étren- nes, deux couteaux & six verres. Il craignoit qu'un si léger présent ne fut reçu avec dédain; mais on lui en témoigna au contraire beaucoup de re- connoissance; & l'Empereur l'assura que n'y considérant que son affection, il ne pouvoit lui en faire de si petit, qu'il ne lui fut très-agréable. C'est maintenant à moi, lui dit ce Monarque, de vous donner quelque chose à mon tour; & sur le champ il expédia des ordres, pour faire payer aux Mar- chands Anglois tout ce qui leur étoit dû. Ensuite, il dit à Rhoe de monter sur les degrés de son trône, & de s'approcher de lui. D'un côté étoit l'Am-

bassadeur de Perse, & de l'autre le vieux Roi de Candahar. Rhoe prit place auprès du Roi. L'Empereur fit présent, à l'Ambassadeur de Perse, de quelques pierres & d'un éléphant, que ce Ministre reçut à genoux, en frappant de la tête les degrés du trône. Ce trône étoit d'or, semé de rubis, d'émeraudes & de turquoises. On voyoit, au sommet, les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Elisabeth, & du Directeur général Thomas Smith, avec quelques autres peintures. Le dessous étoit tendu de deux pièces très fines de tapisserie de Perse. A côté, sur un petit échafaut, une troupe de Musiciens amusoit l'assemblée par le bruit confus de leurs instrumens (79).

Rhoe découvrit, quelques jours après, qu'on le soupçonnoit de vouloir quitter secrètement la Cour, & n'eut pas peu de peine à faire prendre une autre idée de ses intentions. Ce soupçon, qui venoit de la malignité de Sultan Corone, lui donne occasion de rapporter quelle fut l'origine des premières fortifications de Surate. Dès l'année précédente, Corone avoit fait entendre à l'Empereur que les Anglois avoient des desseins sur cette ville. « A la vérité, dit Rhoe, la folie de ma Nation y avoit donné quelque sujet (80). » Dans leurs querelles fréquentes, ils avoient fait descendre au rivage deux cens Mousquetaires, qui rencontrant quelques gens du pays leur avoient dit, en raillant, qu'ils marchaient pour prendre la ville. Quoique cette menace fut ridicule, & qu'il n'y eut point d'apparence qu'une poignée de gens pût entreprendre de faire douze milles, dans une terre ennemie, pour attaquer une ville fermée, qui, sans compter ses Habitans, étoit gardée par une garnison de mille chevaux & de mille hommes d'infanterie; qu'il y eut d'ailleurs une assez grande rivière à passer, & que peu de gens eussent pu la défendre contre une armée nombreuse; la Cour n'avoit pas laissé de s'en alarmer, & le discours des Anglois avoit passé du moins pour injutieux à l'Empire. Sultan Corone, faisant revivre ce bruit, qui sembloit donner plus de vraisemblance au soupçon de la fuite de Rhoe, s'en servit pour faite goûter, à l'Empereur, le dessein qu'il avoit depuis longtemps de fortifier la ville & le château. Il commença par quelques ouvrages qu'il fit au port, & qui furent munis d'une bonne artillerie. L'Empereur seignit apparemment de ne pas comprendre, que ces fortifications pouvoient servir un jour au Prince, pour s'assurer absolument de la Place, & s'ouvrir une porte de dettiere, s'il étoit jamais obligé de fuir la vengeance de son frere (81).

Le 30 d'Avril, on vint faire des excuses à Rhoe, de la part de l'Ambassadeur de Perse, qui étoit parti sans lui faire aucune civilité. Il apprit du Messager, que ce Ministre n'étoit pas malade, comme il avoit pris soin de le publier, mais que ne recevant aucune satisfaction de la Cour, dans ses Négociations, il s'étoit retiré brusquement après avoir fait néanmoins, à l'Empereur, un dernier présent de trente beaux chevaux. Ce Monarque lui avoit donné, en récompense, une somme de trois mille écus; mais l'Ambassadeur avoit paru peu satisfait de cette libéralité. L'Empereur, pour se justi-

R. H. O. L.  
1617.

Origine des  
fortifications de  
Surate.

L'Ambassadeur  
de Perse part  
sans civilité.

(79) Page 51.  
Ibidem.  
Tome X.

1) *Ibidem* m. On verra dans les Relations  
suivantes qu'ils furent les effets de cette haine.

РНОЗ.  
1617.

Bassette du  
Grand Mogul.

Sa politique.

Rhoe assiste à  
la cérémonie de  
peser l'Empereur.

Proble de Sa  
Majesté.

fier, avoit fait faire deux listes, dont l'une contenoit tous les présens de l'Ambassadeur, au-dessous desquels on avoit marqué leur prix, mais beaucoup moindre que leur valeur. Dans l'autre, on avoit marqué jusqu'aux bagatelles qu'il avoit reçues de l'Empereur, telles que du vin, des melons, & d'autres fruits, avec leur prix, qui étoit fort exagéré. En lui présentant ces listes, on lui avoit offert le surplus en argent, pour mettre de l'égalité dans les deux comptes. Des procédés si méprisans lui avoient fait prendre le parti de feindre une maladie considérable, pour se dispenser des visites dont l'usage lui faisoit une loi. Mais, ayant vécu en fort bonne intelligence avec Rhoe, il lui faisoit dire qu'il n'avoit pu traverser la ville pour lui dire adieu, sans découvrir la fausseté de ses prétextes; qu'il ne vouloit pas néanmoins que ses mécontentemens fussent ignorés des Anglois; & qu'il leur promettoit de réparer cette incivilité forcée, par les bons traitemens qu'il feroit en Perse à leur Nation. Son Messager ne ménagea point les plaintes, contre l'Empereur & toute la Cour: mais Rhoe affecta prudemment de ne pas les entendre. La nouvelle qu'il reçut bien-tôt, d'une victoire sanglante que les Turcs avoient remportée sur les armées de Perse, & celle du saccagement de Tauris, servirent à lui faire expliquer la conduite des Mogols, qui régloient leur estime & leurs caresses pour les Puissances voisines, sur la prospérité de leurs affaires, c'est-à-dire, sur les raisons qu'ils avoient de les craindre ou de les mépriser (81).

Le 14 de Septembre, jour de la naissance de l'Empereur, & celui d'une Fête solennelle, où l'usage de ce Prince étoit de se faire peser, on eut l'attention de procurer, à Rhoe, un spectacle dont il n'avoit pas encore été témoin. On le mena dans un fort beau jardin, qui offroit, entre divers ornemens, un grand carré d'eau, bordé d'arbres, au milieu duquel on voyoit, sous un pavillon, la balance où le Monarque devoit être pesé. Les plats étoient d'or massif, enrichis de petites pierreries, de tubis & de turquoises. Ils étoient soutenus par des chaînes d'or; avec des cordons de soye, pour double sûreté. Le fleau de la balance étoit couvert de plaques d'or. Les principaux Seigneurs, assis autour du trône, attendoient dans un respectueux silence l'arrivée de leur Souverain. Il parut enfin, chargé de diamans, de rubis & de perles. Il en avoit plusieurs rangs au cou, aux bras, sur son turban, aux poignets, avec deux ou trois anneaux à chaque doigt. Son épée, son bouclier, & son trône même, n'étoient pas moins couverts de pierreries. Rhoe distingua des tubis aussi gros que des noix, & des perles d'une grosseur prodigieuse (82).

L'Empereur se mit dans un des plats de la balance, assis sur ses talons, comme une femme. On mit de l'autre côté, pour contre-poids, divers balots, qui furent changés jusqu'à six fois. On dit à Rhoe qu'ils étoient remplis d'argent; & que ce jour-là, Sa Majesté pesoit neuf mille roupies, qui font environ quinze mille francs en argent. Ensuite on mit, du même côté de la balance, de l'or, & des pierreries que Rhoe ne put voir, parce qu'elles étoient enveloppées. On y mit successivement des draps d'or, des étoffes de soye, des toiles, des épiceries, & toutes sortes d'autres richesses. Enfin l'Empereur

fut pesé contre du miel, du beurre & du bled. Rhoe apprit que tout ces biens devoient être distribués aux Banianes. Cependant, il observa que cette distribution ne se fit point, & que chaque paquet fut remporté, avec beaucoup d'attention. On lui dit aussi que l'argent étoit réservé pour les Pauvres, & que l'Empereur prenoit le tems de la nuit pour le distribuer de sa propre main.

Pendant que ce Monarque étoit dans sa balance, il tourna les yeux sur Rhoe, avec un sourire. Après avoir été pesé, il monta sur son trône, où l'on mit devant lui des bassins pleins de noix, d'amandes & de toutes sortes de fruits artificiels, d'or & d'argent. Il en jeta une partie. Les plus grands Seigneurs qui étoient les plus proches de lui, se traînoient par terre pour en prendre. Rhoe ne crut pas que la bienséance lui permit de les imiter. L'Empereur qui s'en apperçut, prit un des bassins, qui étoit presque rempli, & le versa dans son manteau. Ses courtisans eurent l'effronterie d'y porter la main, avec tant d'avidité, que s'il ne les eût prévenus, ils ne lui auroient rien laissé. On lui avoit fait entendre que ces fruits étoient d'or massif; mais l'expérience lui apprit qu'ils n'étoient que d'argent, & si légers, que mille ne pesoient pas la valeur de deux cens francs. Il en sauva pour dix ou douze écus, c'est-à-dire, de quoi remplir un plar de bonne grandeur. Pendant toute la fête, l'Empereur en jeta la valeur de quatre ou cinq cens écus. Il passa la nuit d'un jour si solennel, à boire avec les principaux Seigneurs de sa Cour. Rhoe y fut invité, mais il s'en excusa, parce que les liqueurs du pays sont si fortes, qu'elles lui paroissent capables de lui brûler les entrailles (84).

Le 9, l'Empereur sortit sur un éléphant, pour aller prendre le divertissement du vol des oiseaux, sur la rivière de Dabadar. Rhoe, devant la maison duquel il devoit passer, se hâta de monter à cheval, & de marcher au-devant de lui. L'usage du pays oblige ceux, devant la porte desquels Sa Majesté doit passer, de lui faire un présent, qui se nomme *Moubareck*, c'est-à-dire, bonne nouvelle ou bon succès; & l'Empereur reçoit ces présens comme un favorable augure, pour la première affaire qu'il doit entreprendre. Rhoe n'avoit rien à lui offrir. Cependant, comme il ne pouvoit paroître avec honneur sans quelque présent, & qu'il y auroit encore eu plus de honte à s'absenter de son logement dans cette occasion, il prit le parti de porter entre ses bras un Atlas bien relié, & de dire à Sa Majesté que n'ayant rien qui lui parût digne d'un si grand Monarque, il lui offroit le Monde entier, dont il commandoit une si grande & si riche partie. Ce présent fut reçu avec beaucoup de civilité. L'Empereur, portant plusieurs fois la main à la poitrine, l'assura que tout ce qui viendrait de sa part, lui feroit toujours fort agréable. Les jours suivans, il lui fit diverses questions sur son Atlas. Mais l'ayant fait voir aux Savans du pays, qui ne purent y rien comprendre, il le regarda comme un meuble inutile, qu'il prit le parti de lui renvoyer (85).

Quelques présens plus agréables, qui arrivèrent à Rhoe par une nouvelle flotte, disposèrent enfin toute la Cour à prendre ses intérêts. Alaph-Kam même devint un de ses plus officieux partisans; jusqu'à résister ouvertement

Fruits d'or & d'argent distribués aux Seigneurs.

Rhoe, enve de présens, donne un Atlas au Grand Mogol.

R H O I.  
1617.

à Sultan Coronne, qui se trouvant presque le seul ennemi des Anglois, prit aussi le parti de composer avec eux lorsqu'il se vit dans l'impuissance de leur nuire. Ainsi la négociation de Rhoe se termina plus heureusement qu'il ne l'avoit espéré.

Purchas, qui a publié son Journal, avoue que la prudence lui en a fait supprimer diverses parties, qui contiennent les plus importants mysteres du Commerce. Cependant il n'a pas laissé de nous conserver une de ses Lettres, qui paroît capable de réparer cette suppression par les éclaircissemens qu'on y trouve sur les plus profondes vûes de la Compagnie Angloise dans son Ambassade à Surate. Elle paroît mériter d'entrer ici à ce titre ; & Thevenot s'est laissé engager, par la même raison, à la traduire dans son Recueil. On passera seulement sur ce qui n'a point de rapport au but qu'on se propose.

Lettre importante de Rhoe à la compagnie.

MES TRÉS HONORÉS AMIS, Je vous ai marqué mon sentiment sur vos affaires, dans le Journal que je vous ai envoyé. Mais comme, en arrivant à cette Cour, je m'arrêtai à quelques rapports, que j'ai trouvez depuis sans fondement, & que plusieurs points n'ont pas été bien éclaircis dans ma Relation générale, je les parcourerai ici en peu de mots, afin qu'une fois pour toutes vous puissiez entendre l'état de votre Commerce, & comment il faut l'établir & le gouverner, dans la crainte que sur d'autres rapports vous ne vous engagiez à des dépenses inutiles, & vous ne tombiez dans de grosses fautes ou dans des pertes considérables.

L'offre d'aider le Mogol, ou de convoier ses Sujets jusqu'à la mer rouge, est une offre inutile. Je ne laisserai pas de la faire, pour marquer votre affection. Quand les Habitans de ce pays n'ont pas besoin des services qu'on leur présente, ils les regardent avec dedain. Le Mogol a la paix avec les Portugais. Il ne leur fera point la guerre, que nous ne les ayions chassés de leurs Places. Aussi long-tems que ses États seront en paix, il se moquera de votre assistance. Mais quand la guerre auroit commencé à le presser, il ne se mettroit point sous une protection étrangere, & rien au monde ne l'engageroit à la payer. Il faut se défabuser de toutes les idées que vous auriez pu concevoir, de faire le moindre trafic autre part que dans le Port de Surate. Il suffira que vous soyez en état de vous y pouvoir défendre. Quelque service que vous puissiez rendre à cette Nation, elle ne vous en fera jamais obligée. Elle vous craindra toujours, & ne vous aimera jamais. Pour ce qui est de l'entretien d'un Résident à la Cour, c'est une dépense qu'il faut continuer, tant que vous serez en guerre avec les Portugais. Les autres dépenses peuvent être retranchées comme inutiles, & peuvent même vous apporter du préjudice.

A l'égard d'un Fort, j'ai cru, à mon arrivée, que c'étoit une chose fort nécessaire ; mais l'expérience m'a fait voir depuis, que c'étoit un grand avantage d'avoir été refusé alors. S'ils me l'offroient à présent, je ne le voudrois pas accepter. Premièrement, aux lieux où l'on a la commodité des rivières dont on a parlé, le pays est desert, & l'on n'y peut négocier, ni converser. Les passages les plus aisés sont tellement remplis de voleurs, que l'autorité même du Souverain ne les en a pu chasser. La force des montagnes qui leur servent de retraite les assure contre les desseins qu'on peut former contre eux ; & s'il y avoit des lieux propres au Commerce, les gens du pays en auroient pro-

fité. Ces peuples sentent tous les jours l'incommodité qu'ils reçoivent, d'avoir un Havre qui n'est point habité. Cette raison seule me semble assez forte pour faire voir que le lieu qu'on vous a proposé n'est pas convenable; ils ne s'en servent point. Mais quand même le havre auquel vous pensez seroit fermé, il n'est pas aisé de divertir le Commerce, en le tirant d'un lieu où les Marchands sont accoutumés à se rendre, principalement lorsqu'il est question d'un Commerce en détail. L'autre raison, c'est que la dépense seroit plus grande que la qualité de votre Commerce ne la peut porter; & le payement d'une garnison absorberoit tout le profit. Cent hommes ne suffiroient pas, pour défendre ce Fort imaginaire. Les Portugais feroient des efforts extrêmes pour vous en chasser. La guerre & le trafic sont incompatibles, suivant mes idées; & si vous m'en croyez, vous ne vous hazarderez point à la faire autrement que sur mer, où l'on peut aussi-rôt gagner que perdre. C'est ce qui cause aujourd'hui la pauvreté des Portugais. Ils ont, à la vérité, des Colonies dans des pays fort riches; mais les garnisons, qu'ils entretiennent pour les conserver, en consomment tout le profit, quoiqu'elles soient foibles. En un mot, remarquez, s'il vous plaît, ce que je vous dis; ils ne profiteront jamais des Indes, tant qu'ils seront obligés de soutenir cette dépense.

Les Hollandois sont aussi tombés dans la même faute, lorsqu'ils ont tâché de s'y établir par la force. Ils en rapportent une grande quantité de marchandises. Ils sont considérés dans toutes les Places; ils sont même les Maîtres de quelques-unes des meilleures. Avec cela leurs porte-payes consomment tout le gain d'un si grand & si riche trafic. Il est certain que s'il y a quelque fortune à faire dans ce Pays-là, vous la devez attendre du côté de la mer & d'un Commerce paisible.

C'est une erreur d'affecter d'avoir des garnisons & des Places de guerre aux Indes. Si vous aviez seulement à faire la guerre à ceux du pays; peut-être cela vous réussiroit-il. Mais la faire à d'autres pour leur défense, ils ne le méritent pas; outre que votre réputation courroit grand risque. Il est plus aisé de faire ici une bonne attaque qu'une bonne retraite. Il ne faudroit qu'un malheur pour vous faire perdre votre crédit, & pour vous engager dans une guerre dont le succès seroit incertain; outre qu'une action aussi sujette au hasard que les événements de la guerre, ne peut être raisonnablement entreprise, lorsque les lieux, d'où l'on peut tirer du secours & du conseil, sont si éloignés, que cette distance vous expose à des pertes sans remède. Nous voyons tous les jours que ceux mêmes qui ont ces deux avantages fort proche, n'en tombent pas moins dans l'embarras. En mer, vous pouvez prendre ou laisser. On ne publie pas vos desseins, & vous les exécutez suivant l'occasion.

La Rade de Soualy & le Port de Surate sont les deux Places, de toutes celles du Mogol, qui vous conviennent le mieux. C'est une chose que j'ai bien examinée, & je crois qu'on ne désapprouvera jamais ce que je vous en écris. Il n'est pas besoin d'en avoir davantage. Le grand nombre de Ports, de Comptoirs & de Résidences n'augmentera jamais votre Commerce autant qu'il en augmentera la dépense & les charges. On ne trouvera pas, dans un même lieu, un Port si sûr pour vos vaisseaux, & une place plus commode pour les décharger. La Rade de Soualy, dans la saison, est aussi sûre qu'un étang. Cambaye, Baroch, Amadabat & Surate sont les villes du plus grand

Il n'ose  
1617.

Commerce des Indes & les mieux situées. Vous avez deux difficultés ; les Portugais en mer, & le débarquement de vos marchandises. Pour surmonter la première, il faut que la charge de vos vaisseaux soit dans votre Port, vers la fin du mois de Septembre ; ce qui peut se faire aisément, lorsqu'on aura toujours des marchandises devant soi, ou qu'on empruntera de l'argent pour trois mois. Ainsi vous pouvez charger, & décharger en même-tems, dans une saison fort propre pour retourner en Angleterre ; & votre Ennemi n'aura, ni le tems, ni la force de vous nuire ; car à peine pourra-t-il arriver en ce tems-là : ou s'il a pris les mesures de plus loin, nous en aurons été soigneusement avertis.

Pour le second point, qui est de charger les marchandises sans courir le danger des Fregates, & pour épargner la dépense du charoi par terre, il faudroit envoyer une Pinnace, de soixante tonneaux & de dix pieces de canon, qui prenne sept ou huit pieds d'eau ; afin qu'elle demeure dans la rivière qui est entre Soualy & Surate, pour assurer le passage de vos marchandises. Elles seront ainsi en sûreté à la Douane de Soualy, qui servira de Magasin, dont vous pourrez les faire transporter aux lieux convenables. Les marchandises, que vous cherchez principalement, sont l'indigo & les étoffes de coton. Il n'y a point de place aussi propre pour l'un & pour l'autre. Enfin, la raison veut qu'on choisisse les lieux qui offrent le plus d'avantages avec le moins d'inconvéniens. Quelques-uns de vos Facteurs seront peut-être d'un avis contraire : mais soyez sûrs que je ne me trompe point. Je n'ai aucun dessein d'avoir des Facteurs à ma disposition, ni d'avancer ou d'employer mes amis ; encore moins l'ambition d'avoir beaucoup de gens à commander.

Il me seroit bien plus facile de faire connoître à la Compagnie toutes les fautes qu'on a commises, que d'y remédier. La rivière de Sinda (56) que vous me parlez, est tenue par les Portugais ; & quand même elle ne le seroit point, elle n'est ni plus propre au Commerce, ni plus sûre que celle de Surate. Vos Facteurs m'ont envoyé quatre ou cinq articles de vos lettres, qui regardent la Perse, & le dessein de faire bâtir un Fort & une Colonie au Bengale ; ce qu'ils jugent tout-à-fait inutile. Ils ne m'ont fait savoir que cette partie de vos projets. Je ferai ce qui dépendra de moi, pour avancer

(56) Rhoe fait remarquer, dans une autre Lettre, la fausseté des Cartes que Mercator & les autres Geographes avoient publiées jusqu'alors. Premièrement, dit-il, la fameuse rivière de l'Inde n'entre point dans la mer à Cambaye. Sa principale embouchure est à Sinda. En voici la preuve : la ville de Lahor est sur le Fleuve Indus, qui va de-là jusqu'à Sinda. Quand les eaux sont hautes, les environs de Cambaye sont couverts d'eau jusqu'à la mer, ce qui a peut-être donné sujet à l'erreur dans laquelle ils sont tous tombés. Lahor, dans ces Cartes, est mal placée. Elle est située au Nord de Surate. La résidence ordinaire de l'Empereur est à Agra, qu'ils n'ont pas marquée dans leurs Cartes,

& qui est au Nord-Nord-Est de Surate, sur une rivière qui tombe dans le Gange. L'Empereur réside maintenant dans une ancienne ville, où il n'y a point de maisons qui ne soient bâties de boue, & qui valaient mieux que les chaumières de nos Payfans. Il n'y a que le Palais de l'Empereur qui soit bâti de pierre. Les Grands de la Cour vivent autour de lui sous des espèces de tentes ; & l'on bâtit en un moment, avec des roseaux & du mortier, un appartement qui a quelquefois jusqu'à douze chambres. Cette ville est à dix journées d'Agra, du côté du Nord-Est. (C'est celle que Rhoe a nommée Aîmir.) Elle est, dit-il, quatre cent cinquante milles au Nord de Brampour. Page 71.



vos affaires à la Cour : mais je veux que vous voyiez, dans mon Journal & dans mes Lettres, comment ils en usent avec moi ; ce que je ne puis attribuer qu'à quelque jalousie que vous avez eue de ma conduite & qui vous courra bien cher. Pour ce qui est d'établir ici votre Commerce, je crois avoir assez de crédit auprès du Roi pour obtenir tout ce que vous pourrez raisonnablement souhaiter ; & quand il m'aura fait une fois quelque promesse, la considération de vos vaisseaux l'obligera de vous tenir parole. Vous n'avez pas besoin, à la Cour, d'une aussi grande faveur que vous vous l'imaginez. Il faut que vous apportiez ici d'autres marchandises. Ne vous laissez pas tromper par ceux que vous employez. Le drap, le plomb, l'ivoire & le vis-argent sont les meilleures marchandises pour ces quartiers, & le seront toujours. J'ai souffert, l'année passée, beaucoup de traverses de Sultan Corone, qui a le gouvernement de Surate. Je n'ai pu obtenir que le traité de Commerce fût dressé, avec des conditions égales pour les deux Nations. Le défaut de présens m'a fait perdre une partie de la faveur que j'avois à la Cour. Cependant je n'ai pas laissé d'en tirer une grande partie de ce que je desirois, & quelque satisfaction sur les extorsions & les avanies passées. Mais je tâcherai de rendre nos conditions meilleures dans l'absence du Prince, & de faire un nouveau traité en donnant vos présens au Mogol.

On n'apprend ni dans la Relation de Rhoe, ni dans les remarques qui l'accompagnent, quel fut le tems de son retour. Mais Purchas (87) assure qu'en partant de la Cour d'Afrique, il demanda au Mogol une Lettre de recommandation auprès du Roi son Maître, & qu'il l'obtint facilement. Cependant

Embarras du  
Mogol sur le  
secours d'une let-  
tre qu'il écrit au  
Roi d'Angleterre.

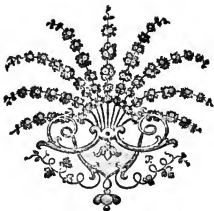
(87) Empruntons ici une autre addition de Purchas. « Je dois ajouter, dit-il, ce que M. Steel, un de nos premiers Facteurs, qui étoit alors dans ce pays avec M. Rhoe, m'a dit des femmes du Serail. Steel avoit un Peintre à sa suite. L'Empereur eut la curiosité de se faire peindre par un Européen ; mais comme le Peintre ne savoit pas la langue du pays, Steel, pour lui servir d'Interprète, fut introduit dans l'appartement des femmes ; ce qui ne s'accorde jamais aux hommes. A l'entrée, le chef des Eunuques lui jeta un drap sur la tête, pour lui cacher la vue des femmes qu'il auroit pu rencontrer. Le hasard, ou sa propre curiosité, lui fit trouver l'occasion d'en voir quelques-unes : mais l'Eunuque, qui s'en aperçut, se hâta de lui jeter sur la tête un drap plus épais que le premier.

« Madame Steel avoit les entrées plus libres chez Chan-Canna. La fille de ce Seigneur, qui avoit été mariée au plus âgé des frères du Mogol, étoit alors veuve, & vivoit dans la retraite. Elle eut la curiosité de voir une femme Angloise,

« & son pere pria Steel de permettre à sa femme de lui rendre une visite. Madame Steel y fut menée dans un chariot fermé de toutes parts, tiré par des bœufs blancs, & suivi de plusieurs Eunuques. Elle entra d'abord dans une Cour, au milieu de laquelle il y avoit un grand carré d'eau. Plusieurs femmes de diverses Nations étoient assises sur des tapis fort riches autour de ce bassin ; les unes noires, d'autres blanches, & d'autres brunes ; toutes esclaves de la Princesse Mogole. Elles se levèrent toutes, & baissèrent la tête, pour faire la révérence à Madame Steel. Dans ce pays, on ne fait pas de visite qui ne soit accompagnée d'un présent. Madame Steel offrit le sien à la Princesse, qui la fit asseoir près d'elle. Après un peu de conversation, les Esclaves servirent une collation fort propre. L'amitié devint très ardente entre ces deux Dames. Madame Steel la cultiva par de fréquentes visites ; & la Princesse reconnut les soins par divers présens, que Steel fit voir à Purchas après son retour en Angleterre. C'étoient des rubis & d'autres pierres précieuses. Ibidem. p. 68.

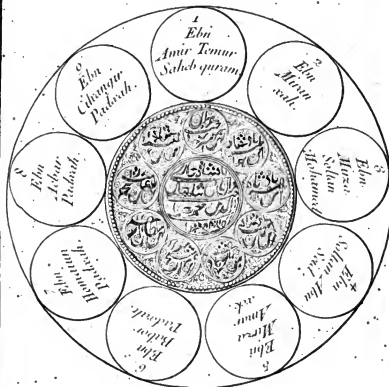
R H O L.  
1617.

le Mogol se trouva fort embarrassé, sur l'endroit où il devoit mettre son sceau. En le mettant au bas de la Lettre, il croyoit marquer une soumission indigne de lui. D'un autre côté, il craignoit que s'il la mettoit au haut, le Roi d'Angleterre ne pût s'en offenser. Enfin, il résolut de prendre un tempéramment, qui fut de donner sa Lettre à Rhoe sans être scellée, & son grand sceau à part; afin que le Roi d'Angleterre le mit dans l'endroit qu'il jugeroit à propos. Ce sceau, qui est d'argent, contient, dans son empreinte, la généalogie des Mogols depuis Tamerlan. On en donne ici la figure.



VOYAGE

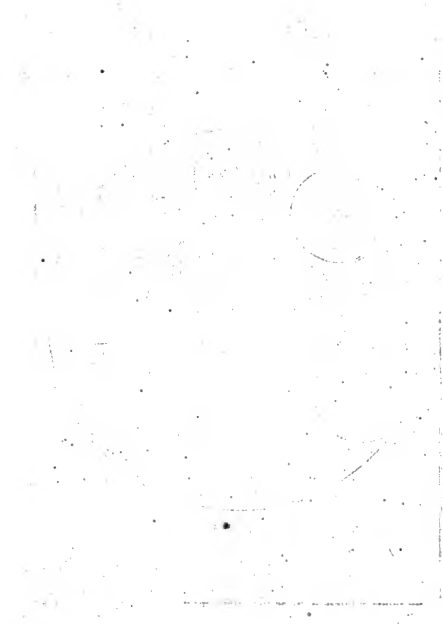
SCEAU DES GRANDS MOGOLS



Tel doit Le Sceau sous lequel les Armes ont esté icelle  
 entre. Voici dessous la Succession de ces Monarques pp. 212.  
 & Suiv.

PL. XXV.





# VOYAGE

## DE JEAN ALBERT DE MANDESLO

### DANS L'INDOUSTAN.

ON nous représente Mandeslo comme un de ces Voyageurs extraordinaires, dans qui le desir de parcourir le Globe de la Terre est une passion, & qui lui sacrifient jusqu'à l'espérance de leur fortune. Il étoit né d'une famille distinguée dans le Duché de Mecklenbourg; & dès l'enfance, il avoit été Page du Duc de Holstein. Ce Prince ayant pris la résolution d'envoyer MM. Crucius & Bruyman, en Moscovie & en Perse, le jeune Mandeslo, qui seroit de Page, marqua tant d'empressement pour visiter des Régions si peu connues dans sa Patrie, qu'il obtint la permission, non-seulement de faire ce voyage à la suite des Ambassadeurs, en qualité de Gentilhomme de la Chambre du Duc, mais encore de se détacher de l'Ambassade, aussitôt que la Négociation seroit terminée en Perse, & d'exécuter le dessein qu'il avoit de visiter le reste de l'Asie (88).

Il s'embarqua, le 6 d'Avril 1638, à Bander-Abassi, sur un Navire Anglois de trois cens tonneaux & de vingt-quatre pieces de canon, avec deux Marchands Anglois, nommés *Hall & Mandley*, que le Président des Anglois de Surate faisoit venir d'Ispahan pour les affaires de leur Compagnie. Un vent contraire les ayant empêchés de lever l'ancre le même jour, ils ne mirent à la voile que le lendemain, pour gouverner vers l'Isle d'Ormuz : mais sur le soir, un grand orage de l'Ouest leur faisant craindre de se briser contre terre, ils furent contraints de mouiller à la vue de l'Isle. Le jour suivant, ils s'efforcèrent, avec le même vent, de passer à la bouline entre les Isles d'Ormuz & de Kismisch, qui sont éloignées, l'une de l'autre, d'environ quatre lieues. On laissa tomber, dans la mer, le corps d'un jeune Marelot, qui étoit mort de la dysenterie. Cette cérémonie, que Mandeslo n'avoit point encore vue, lui causa d'autant plus de frayeur, qu'étant attaqué de la même maladie, il s'imagina que l'exemple d'autrui lui annonçoit son sort. Le lendemain, après avoir découvert la Terre ferme d'Arabie, on gouverna le long de la Côte, parceque la plage est sûre. Le 10 d'Avril, un calme arrêta le Vaisseau jusqu'au lendemain, qu'il s'éloigna des Côtes d'Arabie. Il s'avança vers celles de Perse, qu'on ne perdit point de vue jusqu'au soir du 12. Alors

INTRODUCTION.

Départ de Bander-Abassi.

Navigation jusqu'à Soutasse.

(88) Edition de Leide, 1718, in fol.; chez Pierre Vaucler-Aa; dédiée au Prince héritaire de Dannemark, avec une Préface de M. de Wicquefort. C'est une traduction de l'Allemand, où l'on a conservé l'Epître dédicatoire & la Préface des premières Edi-

tions en cette langue, qui sont d'Olearius, ami de l'Auteur, fameux Voyageur comme lui, & nommé à l'office de son Editeur, par un article de son Testament. On trouvera le caractère de Mandeslo à la fin de cet Ouvrage.

Tome X.

H

MANDESLO.  
1638.

un bon vent d'Ouest-Nord-Ouest lui fit prendre directement son cours vers l'Est-Sud-Ouest, à vingt-cinq degrés cinquante minutes de hauteur. Le 13, on cessa de voir la terre; & dix jours d'une Navigation fort tranquille le firent arriver le 25 devant la rivière de Surate (89).

L'ancre fut jetée à deux lieues de la terre, parce que le Capitaine, qui ne se proposoit pas d'y faire un long séjour, voulut se conserver le pouvoir de remettre librement à la voile. Le malheur de cette Côte est de n'avoir aucune Rade, où les Navires puissent mouiller en sûreté depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre, à cause des orages continuels & des horribles vents qui règnent dans cet intervalle; au lieu que sur la Côte Orientale des Indes, dans le Golfe de Bengale, le tems est fort serain. Le Capitaine ayant fait donner avis de son arrivée au Président des Anglois, on vit bientôt à bord deux jeunes Marchands de la même Nation, qui apportèrent ses ordres aux Facteurs, & des complimens de sa part à Mandeslo, en faveur duquel il avoit reçu des lettres de recommandation de l'Agent d'Angleterre à Hissapan. Les Anglois lui devoient des témoignages particuliers de zèle & d'affection, puisqu'il étoit parti de Perse, sans argent, dans la seule confiance qu'il avoit à leurs services (90).

Avénement de  
la rivière.

Il sortit du Navire le 29, suivi de trois Domestiques, & s'engageant dans la rivière sur laquelle la ville de Surate est située, il admira des deux côtés un terroir très fertile & plusieurs beaux jardins, accompagnés de leurs mai- sons de plaisance, qui étant d'une blancheur éclatante, parce que les Indiens aiment cette couleur, forment un spectacle admirable au milieu de la verdure. Cette rivière que les uns nomment *Tafsy*, & d'autres *Tynde*, est si basse à son embouchure, qu'à peine reçoit-elle des Barques de soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux (91). Etant descendu près de l'Hôtel du Gouverneur, il fut obligé de se rendre à la Douane, pour y faire visiter ses malles; ce qui s'observe avec tant de rigueur, qu'on fouille jusques dans les poches & sous les habits. Le Gouverneur & les Fermiers mêmes de la Douane obligent les Marchands & les Voyageurs de leur laisser, au prix qu'ils y mettent eux-mêmes, les hardes & les choses qu'ils n'ont apportées que pour leur usage. « En effet, dit Mandeslo, le Gouverneur, qui arrivoit à la Douane » dans le même-tems que nous, ayant trouvé dans mon bagage un bracelet » d'ambre jaune & un diamant, voulut que je lui vendisse l'un & l'autre. » Je lui représentai que je n'étois pas Marchand, & que ces bijoux ne m'é- » roient précieux que par la main dont je les avois reçus. Il me rendit » le diamant; mais il emporta le bracelet, en me promettant de me le ren- » dre lorsque je lui serois l'honneur de l'aller voir (92).

Rigueur de la  
Douane.

Les remarques de Mandeslo sur la ville de Surate & sur l'établissement

(89) On étoit le 14, à vingt-trois degrés vingt-quatre minutes; le 15, à vingt-deux degrés cinquante-cinq minutes; le 16, à vingt-deux degrés quarante minutes; le 17, à vingt-un degrés quarante minutes; le 18, à vingt-un degrés huit minutes; le 19, à vingt-degrés quarante-deux minutes; le 21, à vingt-degrés cinquante minutes; le 22, à

quatorze degrés cinquante minutes; le 23, à vingt-degrés dix-huit minutes.

(90) C'est le Traducteur qui le dit dans sa Préface, sans nous apprendre d'où cette circonstance est tirée.

(91) Voyage de Mandeslo, p. 41.

(92) Ibid. p. 42.

des Anglois, n'ajouteroient rien aux premières Relations du Tome IX\*, sur-tout à celle d'Ovington. Mais pendant quelques semaines, qu'il passa dans cette ville, il eut l'occasion de voir, au-delà de la rivière, une ancienne Place minée, qui se nomme *Reniel*, & dans laquelle les Hollandois ne laissent pas d'avoir un Magasin. Les Habitans, qui portent le nom de *Naires*, sont Mahométans; & la plupart, Artisans ou gens de Met. Les rues de la ville sont étroites. Ses maisons ont tant d'élévation sur leurs fondemens, qu'on n'en voit pas une où l'on ne monte par quelques degrés. Mandello, qui étoit en partie de chasse avec quelques jeunes Anglois, passa le lendemain par un village, nommé *Bodiek*. Entre divers animaux, il vit en chemin plus de vingt cerfs, dont la peau étoit grisâtre, & marquée de taches blanches, avec un fort beau bois, chargé de plusieurs andouillers. Il se mêloit, parmi eux, certains animaux de la grandeur de nos chevreuils, dont la peau est brune, tirant sur le noir, & tachetée aussi de blanc. Leurs cornes sont agréablement façonnées. Quelques-uns les prennent pour ceux qu'Aldrovand nomme *Cervi-Capra*, & sont persuadés que c'est d'eux qu'on tire le Bezoard (93). De-là, les Chasseurs se rendirent dans un autre village, qui se nomme *Damken*, où ils virent quantité de canards sauvages, dans les moissons de riz, dont toute la campagne étoit couverte. Chaque partie de champ est environnée d'une petite levée, pour la conservation de l'eau, dont le riz a besoin d'être continuellement arrosé. Ils trouverent dans ce village, du *Terri*, liqueur qui se tire des Palmiers, & dont on leur offrit à boire dans des tasses composées de feuilles du même arbre. Pour en tirer le suc, on monte jusqu'au sommet de l'arbre, où l'on fait une incision dans l'écorce; & l'on y attache une cruche, qu'on y laisse toute la nuit, pour la trouver remplie, le matin, d'une liqueur douce & fort agréable. On en tire aussi pendant le jour; mais elle se corrompt aussi-tôt, & ne s'emploie qu'à faire du vinaigre (94).

Outre deux Valets Allemands, Mandello avoit pris à son service, dans la Capitale de Perse, un Valet Persan qui devoit lui servir d'Interprète. Il étoit né de père & de mère Chrétiens, & du nombre de ceux que Scha-Abas avoit fait transférer de la Georgie à Ispahan, où ses frères vivoient avec honneur. Cette considération portoit Mandello à le traiter avec d'autant plus de bonté, qu'en entrant à son service, il lui avoit fait croire qu'il cherchoit à se faciliter l'occasion de rentrer dans le Christianisme. Cependant à peine eut-il le temps de faire quelques connoissances à Surate, qu'ayant appris que son oncle maternel étoit à la Cour du grand Mogol, & qu'il y avoit obtenu l'Office de premier Ecuyer, il se hâta de pouvoir s'avancer dans la même Cour. Cette espérance lui fit prendre le parti de quitter secrètement son Maître, & de se jeter sous la protection du Gouverneur de Surate, qui, après l'avoir tenu quelque-temps caché dans sa maison, lui procura le moyen de se rendre à Agra. Mandello fut affligé de sa fuite. Les Allemands avoient eu, dans la Perse, une querelle sanglante avec l'Ambassadeur du Mogol; & ce Valet, qui n'en ignoroit aucune circonstance, pouvoit porter la trahison jusqu'à livrer son Maître à la vengeance des Indiens. Une crainte si juste fit tant d'impression sur l'esprit de Mandello, que s'il eût su que le Fugitif avoit pris le chemin

MANDELLO.  
1638.  
Ancienne ville  
de Reniel &  
ses Habitans.

Cervi-Capra  
d'Aldrovand.

Mandello est  
abandonné d'un  
valet Persan.

MANDESLO.  
1638.

Raison qui le  
porte à voyager  
dans l'Indoustan.

T<sup>r</sup> port de Se-  
mie.

Briou & Car-  
vatera.

Eukliffier.

Description de  
Briousschia.

Montagnes de  
Briousschia.

d'Agra, il n'auroit pas eu la hardiesse de suivre la même route. » Mais il parut, » dit-il, par un événement dont je n'avois aucune défiance, que le Ciel l'avoit » envoyé de ce côté-là pour me sauver la vie (95).

Pendant que Mandeslo se réjouissoit à Surate, il apprit que les Navires Anglois avec lesquels il s'étoit proposé de retourner en Europe, ne pouvoient mettre à la voile avant trois mois. Ce changement lui fit prendre la résolution de pénétrer dans le pays, & de se rendre à la Court du grand Mogol. L'occasion se présenta dans une Caravane de trente charrettes, qui partoient pour Amadabat, chargées de vis-à-vis, de *Roanas*, qui est une racine dont on se sert pour teindre en rouge, d'épicerie & d'une grosse somme d'argent que les Anglois envoioient dans cette ville. Le Président avoit nommé quatre Marchands de sa Nation, quelques Banians, douze soldats Anglois & autant d'Indiens pour escorter ce convoi. C'étoit une sûreté, sans laquelle ce voyage auroit été fort dangereux. Les Ralibouts, peuple de Brigands, qui habitent les montagnes de Champenir, entre Brodra & Broitschia, & qui s'y retirent dans des Places fortes, où ils se défendent contre les troupes mêmes du grand Mogol, infestoient les chemins par des courses continuelles.

Mandeslo partit de Surate, le dernier jour de Septembre, & prit, avec la Catavane, le chemin de Broitschia. Il passa d'abord par le village de *Briou*, ou *Briace*, où l'on traverse la rivière. Quatre lieues plus loin, il vit les ruines de Cartodera, ville située sur une rivière de même nom. De-là, nous avançant, dit-il, vers Eukliffier, nous tirâmes plus de trente canards sauvages, & plusieurs autres oiseaux de rivière. Nous tuâmes aussi un chevreuil; & nous rencontrâmes tant de sangliers & de cerfs, que les Facteurs Anglois ne voyant jamais sans cuisinier, nous fumes sans embarras pour les vivres. Le lendemain, avant que d'arriver à Broitschia, nous passâmes encore une rivière, plus large que profonde.

Broitschia est située sur une montagne assez élevée, à douze lieues de Surate & huit de la mer (96). La rivière descend des montagnes qui séparent les Royaumes de Decan & de Balagate. Les murailles de la ville sont de pierre de taille, & si bien bâties, qu'elles la font compter entre les plus fortes Places de l'Inde. Du côté de la terre, elle a deux portes; & deux portereaux sur la rivière, par laquelle on y amène quantité de bois à bâtir, qu'on n'oseroit décharger sans la permission expresse du Gouverneur. On y fait une garde exacte, non-seulement parce que la Place est importante, mais parce qu'on y fait payer deux pour cent de toutes les marchandises. La ville est fort bien peuplée, ses deux Fauxbourgs ne le sont pas moins; quoique la plupart des Habitans ne soient que des Ouvriers, sur-tout des Tisserands, qui font cette sorte de toiles de coton qu'on appelle *Bastas*, les plus fines de la Province de Guzarate. Toute la campagne voisine est plate & fort unie; mais à cinq ou six lieues vers le Sud-Est, on découvre quelques montagnes, qui se nomment *Pindatches*, & qui s'étendent jusqu'à de-là de Brampour. Elles sont très fertiles, comme le reste du pays, où l'on recueille en très grande abondance du riz, du froment, de l'orge & du coton. C'est de ces montagnes qu'on tire l'agate, dont on fait de belles coupes, & des manches de couteaux & de poignards, qui se vendent à Cambaye.

(95) Page 56.

(96) A vingt un degrés cinquante-six minutes du Nord.



La juridiction de Broitschia s'étend sur quatre-vingt-quatre villages, dont le Domaine lui appartient. Son territoire comprenoit autrefois trois autres villes, qui ont aujourd'hui leurs Gouverneurs particuliers. A quatre lieues au-dessous de la ville, la rivière se sépare en deux branches, qui forment une île d'une demie lieue de longueur, au-dessous de laquelle elle se jette dans la mer par deux embouchures. Elle n'a point de Port; & la Rade est fort dangereuse, parce que les Navires, qui peuvent y mouiller sur sept brasses d'eau, y sont exposés à tous les vents. Entre Broitschia & Cambaye, on rencontre (97) un grand village, nommé *Jambuyfar*, ou *Jamboufer*, dans lequel on fait beaucoup d'indigo. Sur le chemin d'Amadabar, on voit le tombeau de *Poltemedouy*, fameux Saint Mahométan, où les Pelerins Mores se rendent avec tant de dévotion, que les uns, portant un cadénat à la bouche pour se condamner au silence, ne l'ôtent que pour manger; & que d'autres se lient les bras avec des chaînes de fer. La crédulité du peuple va jusqu'à se persuader que les cadénats s'ouvrent & que les chaînes se détachent par une puissance surnaturelle, lorsque ces Pelerins se sont acquis de leurs vœux (98).

On partit de Broitschia vers le soir, avec le Commis Anglois de la ville, qui étant chargé aussi de la direction du Comptoir de Brodra, voulut prendre l'occasion de la Caravane. On marcha toute la nuit, & le matin du jour suivant; mais la chaleur devint si vive, qu'on fut obligé de camper près d'une mare, où l'on employa le reste du jour & une partie de la nuit à faire danser les femmes que les Baniens avoient amenées dans la Caravane. On passa, le lendemain, par les villages de Caravanet & de Cabol, deux Peages où l'on exige les droits.

À quelques lieues de Brodra, le Commis Anglois prit le devant pour aller préparer des logemens aux Européens de la Caravane. Il revint au-devant d'eux, à peu de distance de la ville, où ils entrèrent le 7 d'Octobre. Mandeslo fut conduit dans une fort belle Maison de plaisance, bâtie, pour servir de Mausolée à une personne considérable du pays. Après lui avoir fait voir les jardins, on ne laissa rien manquer à la bonne chère; & les Anglois, cherchant à l'amuser par toutes sortes de plaisirs, firent venir quelques femmes Baniennes de la ville, qui s'attachèrent fort curieusement à visiter ses habits. Il n'avoit pas quitté ceux de l'Europe; quoique les Anglois & les Hollandois, qui s'établissent aux Indes, soient ordinairement habillés à la manière du pays. Ces femmes lui offrirent toutes les complaisances qu'il pouvoit désirer de leur sexe; & son refus les offensa si vivement qu'elles se retirèrent (99).

La ville de Brodra est située dans une plaine sablonneuse, sur la petite rivière de Vasser, à trente cosses, ou quinze lieues de Broitschia. C'est une ville fort moderne, bâtie par Rassa-Ghié, fils du Sultan Mahomer-Begeran, dernier Roi de Guzarate, des ruines de l'ancienne Brodra, qui se nommoit autrefois *Radiapor*, & dont elle n'est éloignée que d'une demie lieue. Elle est revêtue d'une bonne muraille, & de plusieurs bastions à l'antique. On y compte cinq Portes, dont l'une est murée, parce qu'il n'y a point de grand

MANDESLO.

1638.

Agathe qui s'y trouve.

Rivière de Broitschia &amp; la Rade.

Jambuyfar.

Tombeau de Poltemedouy.

Caravanet &amp; Cabol.

On arrive à Brodra.

Mausolée de Mandeslo.

Description de Brodra.

(97) A huit lieues ou treize cosses de Broitschia.

(98) Mandeslo, pages 68 & précédentes.

(99) *Ibid.* page 69.

MANDESSO.  
1638.  
Belles toiles  
qui s'y font.

Jurisdiction &  
propriété de  
Brodra.

Disséminés à  
Vallée pour le  
poivre.

Nariad ou Ni-  
sioud.

Mamadebath.

chemin qu'on y ait pu faire aboutir. Ses Habitans, sur-tout ceux du grand Fauxbourg qui borne la partie Occidentale de la ville, sont Banians & Ketteris, la plupart Tisserands ou Teinturiers. Brodra est le lieu de toute la Proviuce où se font les plus belles toiles, quoique plus étroites & plus courtes que celles de Broitschia ; & c'est à ces différences qu'on les distingue. Mandesso les nomme ; pour jeter du jour, dit-il, sur les Mémoires qui nous viennent souvent de cette contrée (100). La Jurisdiction de Brodra s'étend sur deux cens dix villages, dont soixante-quinze fournissent à la subsistance de la garnison. Les autres, au nombre de cent trente-cinq, demeurent à la disposition du Grand Mogol, qui alligne des pensions, sur leur revenu, aux Officiers de la Cour. Celui qui se nomme Sindickera, & qui est à huit lieues de la ville, rend chaque année plus de deux cens cinquante quintaux de laque. Mandesso fait observer que la laque de Guzarate se tire d'une espèce d'arbres qui ne ressemble pas mal à nos pruniers. Sa couleur est d'un roux brun ; mais lorsqu'elle est bien séchée & réduite en poudre, les Indiens lui font prendre, par des mélanges, la couleur qu'ils desiront ; noire, verte, rouge, jaune, &c. Ils en font des bâtons qui servent à cacheter les lettres, ou pour l'ornement de leurs meubles. Ils lui donnent un lustre, particulièrement pour le noir, auquel nous ne pouvons atteindre en Europe. Le Pays produit aussi beaucoup d'indigo. Outre le tombeau, dont l'édifice servit de logement à Mandesso, on en voit un grand nombre hors de la ville, la plupart magnifiquement bâtis, & quelques-uns accompagnés de grands jardins, qui sont ouverts à tout le monde (1).

La Caravane ayant campé de l'autre côté de la ville, au coin d'un bois de palmiers, dont on tire le Terri, breuvage ordinaire de cette région, Mandesso la rejoignit le soir, & partit le lendemain sous la même escorte, pour se rendre à Vallée. C'est un vieux Château, à demi ruiné, qui se présente sur le haut d'une montagne, & qui est gardé par une garnison de cent cavaliers. Leur fonction consiste à faire payer les droits d'entrée ; c'est-à-dire, la valeur de quarante cinq sous pour chaque charrette. Mais les Marchands Anglois avoient un passe-port du Grand Mogol, en vertu duquel ils se prétendoient exempts de cette imposition. Cependant ce ne fut pas sans difficulté, ni même sans violence, qu'ils obtinrent la liberté du passage, en composant, avec la garnison du Château, pour quelques roupies. Ils se logerent dans un village voisin, après lequel ils trouverent, à deux lieues & demie, celui d'Amennonigy ; & trois lieues plus loin, celui de Sepentra, d'où ils se rendirent à la petite ville de Nariad, que d'autres nomment *Niraud*, à neuf lieues de Brodra. Ses maisons sont assez belles. On y fabrique aussi des toiles de coton, & de l'indigo.

Le 11 d'Octobre, ils arriverent à Mamadebath, petite ville située à cinq lieues de Nariad, sur une rivière médiocre, mais fort abondante en poisson. Ses Habitans sont Banians, & font un Commerce considérable de fil de coton. Cette ville, qui est fort agréable, doit son origine à deux freres, qui l'ont fortifiée d'un beau Château du côté du Nord.

(100) Des Bassas, des Nicquamas, des des Tircandias. *Ibid.* page 70.  
Madalons, des Cannequins, des Chelas (1) *Ibidem.*  
noirs, des Assamanis bleus, des Beramis &

Le 12, après avoir fait cinq lieues, dans le cours desquelles on passa par Canis, par Barova, & par Ilsempour, où l'on voit un très-beau Sary (2) pour le logement des Caravanes, on arriva heureusement le même jour aux Portes d'Amadabath. Mandeslo, s'étant avancé avec la charrette qui portoit les vivres, s'arrêta dans un de ces jardins dont les tombeaux des personnes de distinction sont accompagnés. Le Directeur du Comptoir Anglois, qui se nommoit Benjamin Roberts, fut informé assez tôt de son arrivée, pour venir en carrosse au-devant de lui. Cette voiture, composée à l'Indienne, étoit toute dorée, & couverte de plusieurs riches tapis de Perse. Deux bœufs blancs, qui la tiroient, sembloient aussi pleins de feu que nos chevaux les plus vifs. Le Directeur faisoit mener en main un beau cheval de Perse, dont le harnois étoit couvert de lames d'argent. Il fit monter Mandeslo avec lui ; & laissant à quelques Anglois le soin d'attendre la Caravane, il entra pompeusement dans la ville.

Le Comptoir Anglois est situé au centre d'Amadabath. Il est composé de plusieurs beaux édifices, & de différentes cours, pour la décharge des marchandises. De la chambre du Directeur, la vue donne sur une fontaine & sur un petit parterre. Le plancher étoit couvert de tapis ; & les piliers, qui soutenoient le bâtiment étoient revêtus d'étoffes de soie, de plusieurs couleurs, avec un crépe blanc par-dessus, à l'imitation des plus grands Seigneurs du pays. Mandeslo fut logé dans un fort bel appartement. Après y avoir soupé avec les principaux Marchands Européens de la ville, Roberts, qui vouloit faire honneur à la recommandation des Anglois d'Ispahan, lui proposa des plaisirs moins modestes, que diverses raisons lui firent refuser (3).

Il marqua plus de goût pour la proposition que Roberts lui fit le lendemain, de visiter les curiosités de la ville. Son Hôte, dit-il, le fit monter avec lui dans sa voiture, & se fit suivre par deux autres carrosses. Il le conduisit d'abord au grand Marché, qui se nomme *Maidan-Schach*, ou le Marché du Roi, & qui a, pour le moins, seize cens pieds de long sur huit cens de large. Cette belle Place est bordée de deux rangs de palmiers & de tamaris, entremêlés de citronniers & d'orangers, dont on voit un grand nombre aussi dans toutes les rues, avec le double agrément d'y former une charmante perspective, & d'y répandre une fraîcheur continuelle, à la faveur de laquelle on se promène sans danger (4).

Mandeslo s'attacha beaucoup à voir le Château, qui est vaste & fort bien bâti de pierre de taille. Il passe pour un des plus beaux de l'Empire. On ne passe pas près du Maidan, sans être arrêté par la vue d'une Maison de brique, qui se nomme le Palais du Roi. Sur la porte regne un corridor, pour la mu-

MANDESLO.  
1638.  
L'Auteur arrive à Amadabath.

Faite du Directeur Anglois.

Mandeslo visite la ville.

Maidan-Schach.

Château d'Amadabath.

Palais du Roi.

(2) C'est ce que les Turcs & les Persans nomment Caravanseras. Les Caravanes portent, dans l'Indoustan, le nom de *Cassils*. *Ibid.* page 74.

(3) Il fit venir, dans ma chambre, six danseuses, des plus belles qu'on avoit pu trouver dans la ville, & me dit que si je trouvois en elles quelque chose qui méritoit plus que leur chant & leur adresse,

je n'avois qu'à me déclarer & m'assurer qu'elles me donneroient tout le divertissement que celles de leur sexe sont capables de donner & de prendre. Je le remerciai de sa civilité, tant parce que ma santé n'étoit pas tout-à-fait rétablie, que parce que je faisois difficulté de recevoir les caresses d'une Payenne. *Ibid.* p. 76.

(4) *Ibid.* p. 76.

MANDESCO.  
1533.

lique des violons, des haut-bois, & des musettes, qui s'y font entendre le matin, à midi, le soir, & même à minuit, comme en Perse & dans les autres lieux où la Religion du Prince est celle de Mahomet. Tous les appartemens de ce Palais sont dorés, & peints en détrempe, à la manière du pays. Mais ils sont plus capables de plaire à ceux qui aiment la variété des couleurs, qu'à ceux qui cherchent de l'invention dans le dessin & de la proportion dans les figures (5).

Beauté des mu-  
rains.

Roberts fit sortir Mandesco de la ville, pour observer ses murailles, qui sont d'une beauté singulière, & flanquées de plusieurs grosses tours. Le fossé n'a pas moins de vingt-cinq toises de largeur; mais il est sans eau, & ruiné dans plusieurs endroits. Amadabath a douze portes.

Principale Mos-  
quée de Banian.

Ils rentrèrent dans la ville, pour voir la principale Mosquée des Banians, qui est un bâtiment d'une rare beauté. Le Fondateur, riche Marchand, qui se nommoit Santides, vivoit encore. Elle est au milieu d'une grande cour, qui est fermée d'une haute muraille de pierre de taille, le long de laquelle regne une galerie couverte, assez semblable à nos Cloîtres. Cette galerie a ses cellules, dans chacune desquelles on voit une statue de marbre, blanc ou noir, qui représente une femme nue, assise, & les jambes croisées sous elle, à la manière du pays. Dans quelques cellules, il y a trois statues; une grande entre deux petites.

A l'entrée de la Mosquée, on rencontre deux éléphants de marbre noir, & de grandeur naturelle, sur l'un desquels on a placé la statue du Fondateur. Tout l'édifice est voûté. Ses murs sont ornés de plusieurs figures d'hommes & de bêtes: mais on ne découvre rien de plus dans l'intérieur; & la vue est bornée, au fond, par trois chapelles, ou trois recoins fort obscurs, retranchés d'une balustrade de bois, où l'on distingue plusieurs statues de marbre, avec une lampe allumée devant celle du milieu. Un Prêtre y étoit occupé à recevoir des mains de ceux qui se présentoient, des fleurs; dont il ornoit ses Idoles; de l'huile, pour les lampes qui pendoient devant la balustrade; du bled & du sel, pour les sacrifices. Pendant qu'il paroît les statues de fleurs, il avoit la bouche & le nez couverts d'un linge, de peur, apparemment, que l'impureté de son haleine ne souillât la sainteté du mystère; & par intervalles, s'approchant de la lampe, il prononçoit quelques paroles entre les dents, il se frottoit les mains sur la flamme, & se les passoit quelquefois sur le visage. Il continua si long-tems cette cérémonie badine, que Mandesco n'eut pas la patience d'en attendre la fin (6).

Situation,  
grandeur, tour,  
& situation d'Ama-  
dabath.

Amadabath, Capitale de l'ancien Royaume de Guzarate, est située à vingt-trois degrés trente-deux minutes du Nord, à dix-huit lieues de Cambaye, & quarante-cinq de Surate, sur une petite rivière qui se perd dans l'Indus à peu de distance de ses murs. Cette ville est grande & bien peuplée. Sa circonférence est d'environ sept lieues, en y comprenant les faubourgs, & quelques villages qui en font partie. Ses rues sont fort larges. Ses édifices ont un air étonnant de grandeur & de magnificence, sur-tout les Mosquées, & le Palais du Gouverneur de la Province. On y fait une garde continuelle, & la garnison est toujours considérable, par la crainte où on est des Badures,

peuples éloignés d'environ vingt-cinq lieues, qui ne reconnoissent point l'autorité du Mogol, & qui se font redouter de ses sujets par leurs incursions.

L'Asie n'a presque point de nation ni de marchandises, qu'on ne trouve dans Amadabath. Il s'y fait, particulièrement, une prodigieuse quantité d'étoffes de soie & de coton. A la vérité, les Ouvriers employent rarement la soie du pays, & moins encore celle de Perse, qui est trop grosse & trop chère : mais ils se servent des soies Chinoises, qui sont très-fines, en les mêlant avec celle du Bengale, qui ne l'est pas tant, quoiqu'elle le soit plus que celle de Perse. Ils font aussi des brocards d'or & d'argent ; mais ils y mêlent trop de clinquant ; ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perse. Depuis que Mandello étoit arrivé à Surate, ils avoient commencé à fabriquer une nouvelle étoffe de soie & de coton à fleurs d'or, qu'on estimoit beaucoup, & qui se vendoit cinq écus l'aune. Mais l'usage en étoit défendu aux Habitans du pays, & l'Empereur se l'étoit réservée, en permettant néanmoins aux Errangers d'en transporter hors de ses Etats. On faisoit librement, dans les Manufactures d'Amadabath, toutes sortes de sarins, & des velours de toutes couleurs ; du taffetas ; du sarin à doubler, de fil & de soie ; des alcatifs, ou des tapis, à fond d'or, de soie & de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perse, & toutes sortes de toile de coton (7).

Les autres marchandises qui s'y vendent le plus, sont le sucre candi, la cassonade, le cumin, le miel, le laque, l'opium, le borax, le gingembre sec & confit, les mirabolans, & toutes sortes de confitures ; le salpêtre, le sel armoniac, & l'indigo, qui n'y est connu que sous le nom d'anil, & que la nature y produit en abondance. On y trouve aussi des diamans : mais comme on les y apporte de Golkonde & de Visapour, on peut les avoir ailleurs à moindre prix. Le musc & l'ambre gris n'y sont pas des marchandises rares, quoique le pays n'en produise point.

Un Commerce, des plus considérables d'Amadabath, est celui du Change. Les Banians font des traites & des remises pour toutes les paries de l'Asie, & jusqu'à Constantinople. Ils y trouvent d'autant plus d'avantages, que malgré les dépenses continuës du Mogol pour l'entretien d'un grand nombre de soldats, dont l'unique office est de veiller à la sûreté publique, les Rasbouts & d'autres Brigands rendent les grands chemins fort dangereux.

D'un autre côté, les Marchandises ne payent rien à l'entrée ni à la sortie d'Amadabath. On en est quitte pour un présent qui se fait au Kurual, d'environ quinze sous par charrette. Les seules marchandises de contre-bande, pour les Habitans comme pour les Errangers, sont la poudre à canon, le plomb & le salpêtre, qui ne peuvent se transporter sans une permission du Gouverneur : mais on l'obtient facilement avec une légère marque de reconnaissance.

Cette riche & grande ville renferme, dans son territoire, vingt-cinq gros bourgs, & deux mille neuf cents quatre-vingt-dix-huit villages. Son revenu monte à plus de six millions d'écus, dont le Gouverneur dispose, avec la seule charge de faire subsister les troupes qu'il est obligé d'entretenir pour le service de l'Etat, & particulièrement contre les voleurs ; quoique souvent

MANDELLO.  
1633.

Son Commerce.

Commerce du change.

Revenu d'Amadabath.

(7) *Ibidem*, page 2.  
Tome X.

MANDESLO.  
1638.

Tombeaux d'Amadabath.

Aïeelle d'un  
Mahométan pour  
justifier l'inceste.

Montagnes de  
Marva & Château de Gurchitto.

il les protège, jusqu'à partager avec eux le fruit de leurs brigandages (8).

Mandeslo employa les jours suivans à visiter quelques Tombeaux, qui sont aux environs de la ville. On admire particulièrement celui qui est dans le village de Kirkécs. C'est l'ouvrage d'un Roi de Guzarate, qui l'a fait élever à l'honneur d'un Juge qui avoit été son Précepteur, & dont on prétend que la Sainteté s'est fait connoître par plusieurs Miracles. Tout l'édifice, dans lequel on compte jusqu'à quatre cens quarante colonnes de trente pieds de hauteur, est de marbre, comme le pavé, & sert aussi de tombeau à trois Rois, qui ont souhaité d'y être ensevelis avec leurs familles. A l'entrée de ce beau monument, on voit une grande citerne, remplie d'eau, & fermée d'une muraille qui est percée de toutes parts d'un grand nombre de fenêtres. La superstition attire, dans ce lieu, des troupes de Pelerins. C'est dans le même village que se fait le meilleur indigo du pays (9).

Une lieue plus loin, on trouve une belle maison, accompagnée d'un grand jardin; ouvrage d'un grand Mogol que l'Auteur nomme Chou-Chimauw, après la victoire qu'il remporta sur le Sultan Mahomet Begeran, dernier Roi de Guzarate, & qui lui fit unir ce Royaume à ses Etats. On n'oublia pas de faire voir à Mandeslo un tombeau, qui se nomme *Bety-chuir*, c'est-à-dire, *la honte d'une fille*, & dont on lui raconta l'origine. Un riche Marchand, nommé *Hajom-Majom*, étant devenu amoureux de sa fille & cherchant des prétextes pour justifier l'inceste, alla trouver le Juge Ecclésiastique, & lui dit que dès sa jeunesse il avoit pris plaisir à planter un jardin; qu'il l'avoit cultivé avec beaucoup de soin, & qu'on y voyoit les plus beaux fruits; que ce spectacle causoit de la jalousie à ses voisins, & qu'il en étoit importuné tous les jours; mais qu'il ne pouvoit leur abandonner un bien si cher, & qu'il étoit résolu d'en jouir lui-même, si le Juge vouloit approuver ses intentions par écrit. Cet exposé lui fit obtenir une déclaration favorable, qu'il fit voir à sa fille; mais ne tirant aucun fruit de son autorité, ni de la permission supposée du Juge, il la força. Mahomet Begeran, informé de son crime, lui fit trancher la tête, & permit que de ses biens on lui bâtît ce beau monument, qui rend témoignage du crime & de la punition (10).

C'est à peu de distance d'Amadabath, que commencent à s'élever les effroyables montagnes de Marva, qui s'étendent plus de soixante-dix lieues vers Agra, & plus de cent vers Ougén; Domaine de Rana, Prince qu'on croit descendu en droite ligne du célèbre Porus. Elles contiennent le Château de Gurchitto, que sa situation, dans ces lieux inaccessibles, a fait passer long-tems pour imprénable, & que le Grand Mogol n'a pas eu peu de peine à subjuguier. La montagne qui est entre Amadabath & Trappe est le séjour d'un autre Raja, que les bois & les déserts ont conservé jusqu'à présent dans l'indépendance. Le Raja d'Ider est Vassal de l'Empire; mais, la situation lui donnant les mêmes avantages, il se dispense souvent d'obéir aux ordres du Mogol (11).

Un des plus beaux jardins d'Amadabath, est celui qui porte le nom de *Schahbag*, ou jardin du Roi. Il est situé dans le fauxbourg de Begampour,

(8) *Ibid.* page 83.

(9) Page 84.

(10) *Ibidem.*

(11) Page 86.

& fermé d'une grande muraille. On n'en admire pas moins l'édifice, dont les fossés sont pleins d'eau & les appartemens très-riches. De-là, Mandeslo se rendit, par un Pont de pierre d'environ quatre cens pas de long, dans un autre jardin qu'on nomme *Nikinabag*, c'est-à-dire Joyau, & qui passe pour l'ouvrage d'une femme. Il n'est pas remarquable par sa grandeur, non plus que le bâtiment qui l'accompagne : mais la situation de l'un & de l'autre est si avantageuse, qu'elle fait découvrir toute la campagne voisine, & qu'elle forme, sur les avenues du Pont, une des plus belles perspectives que l'Auteur eût jamais vues. Le milieu du jardin offre un grand réservoir d'eau, qui n'est composé que d'eau de pluie pendant l'hyver, mais qu'on entretient pendant l'été avec le secours de plusieurs machines, par lesquelles plusieurs bœufs tirent de l'eau de divers puits fort profonds, qui ne tarissent jamais. On y va rarement sans rencontrer quelques femmes qui s'y baignent. Aussi l'usage en exclut-il les Indiens. Mais la qualité d'Erranger en fit obtenir l'entrée à Mandeslo. Tant de jardins dont la ville est environnée, & les arbres dont toutes les rues sont remplies, lui donnent de loin l'apparence d'une grande Forêt. Le chemin, qui se nomme Balchaban, & qui conduit dans un village éloigné de six lieues, est bordé de deux lignes de cocotiers, qui donnent sans cesse de l'ombre aux voyageurs. Mais il n'approche pas de celui qui mène d'Agra jusqu'à Brampour, & qui ne fait qu'une seule allée, dont la longueur est de cent cinquante lieues d'Allemagne. Tous ces arbres logent & nourrissent une inéroyable quantité de singes, parmi lesquels il s'en trouve d'aussi grands que des levriers, & d'assez puissans pour attaquer un homme ; ce qui n'arrive jamais néanmoins, s'ils ne sont irrités. La plupart sont d'un verd-brun. Ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs. Ces animaux, que les Baniens laissent multiplier à l'infini, par un principe de Religion, sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons à toute heure, en si grand nombre & si librement, que les Marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises. » Mandeslo en compte un jour, » dans la maison des Anglois, cinquante à la fois, qui sembloient s'y être » rendus exprès pour l'amuser par leurs postures & leurs grimaces. Un autre » jour, qu'il leur avoit jetté quelques amandes, ils le suivirent jusqu'à sa » chambre, où ils s'accoutumèrent à lui aller demander leur déjeuner tous » les matins. Comme ils ne faisoient plus difficulté de prendre du pain & du » fruit de sa main, il en retenoit quelquefois un par la patte, pour obliger » les autres à lui faire la grimace, jusqu'à ce qu'il les vit prêts à se jeter sur » lui (12).

Les mêmes arbres servent de retraite à toutes sortes d'oiseaux, sur-tout à quantité de perroquets, dont les plus gros se nomment corbeaux d'Inde. On appelle Kakatous ceux qui sont blancs ou d'un gris de perle, & qui ont sur la tête une houe incarnate ; parce que dans leur chant ils prononcent assez distinctement ce mor. Ces oiseaux sont fort communs dans toutes les Indes, & font leurs nids dans les villes, sous les toits des maisons, comme les hirondelles en Europe (13).

Le Gouverneur d'Amadabath entretient de son revenu, pour le service du

MANDESLO.  
1638.

Les Jardins & les Arbres d'Amadabath lui donnent l'air d'une Forêt.

Singes dont les arbres sont remplis.

Leur familiarité.

Puissance & richesses du Gouverneur d'Agra d'Amadabath.

(12) Page 87.

(13) *Ibidem*.

MANDÉSLO.  
1638.

grand Mogol, douze mille chevaux & cinquante éléphants. Il porte le tirré de Raja, ou de Prince. C'étoit alors un homme de soixante ans qui se nommoit Ateh-Kam, & dont on faisoit monter les richesses à cinquante millions d'écus. Il avoit marié, depuis peu, sa fille au second fils du grand Mogol; & pour l'envoyer à la Cour, il l'avoit fait accompagner de vingt éléphants, de mille chevaux, & de six cens charrettes, chargées des plus riches étoffes, & de tout ce qu'il avoit pu rassembler de précieux. Sa Cour étoit composée de plus de cinq cens personnes, dont quatre cens étoient ses Esclaves. Ils étoient nourris tous dans sa Maison; & l'on assura Mandéslo que sans compter ses Ecuries, où il nourrissoit quatre ou cinq cens chevaux & cinquante éléphants, sa dépense domestique montoit chaque mois à plus de cent mille écus. Ses principaux Officiers étoient vêtus magnifiquement. Pour lui, négligeant assez le soin de sa pasture, il portoit une veste de simple toile de coton, excepté les jours qu'il se faisoit voir dans la ville, ou qu'il la traversoit pour se rendre à la campagne. Il paroissoit alors dans l'équipage le plus fastueux, assis ordinairement sur une espede de trône, qui étoit porté par un éléphant couvert des plus riches tapis de Perse; escorté d'une garde de deux cens hommes, avec un grand nombre de beaux chevaux de main, & précédé de plusieurs étendards de diverses couleurs (14).

Visites que  
Mandéslo rend  
au Gouverneur.

Mandéslo s'étend sur quelques visites qu'il lui rendit, avec le Directeur Anglois, & qui méritent d'être représentées dans ses termes :

Nous le trouvâmes, dit-il, assis dans un pavillon qui donnoit sur son jardin. Après nous avoir fait asseoir près de lui, il demanda au Directeur, qui j'étois ? Roberts lui répondit que j'étois un Gentilhomme Allemand, que le désir de voir les Pays étrangers & de profiter de mes voyages, avoit fait sortir de sa Patrie; & que me trouvant en Perse, j'avois voulu voir les Indes, comme le plus beau pays du monde. Il loua ma résolution, en priant le Ciel de la benir. Ensuite il me demanda, si pendant le séjour que j'avois fait en Perse, j'avois eu la curiosité d'apprendre la langue Persane ? Je lui dis que j'avois mieux aimé apprendre la langue Turque, & que je la savois assez pour me faire entendre. Quoique Persan de naissance, il comprit que la langue Turque étoit plus commune à la Cour de Perse que celle du pays. Quel est votre âge ? reprit-il ; & depuis quand êtes-vous parti d'Allemagne ? Je lui dis que j'avois vingt-quatre ans, & qu'il y en avoit trois que je voyageois. Il s'étonna que mes Patens m'eussent permis de voyager à cet âge, & me demanda si je n'avois pas changé d'habit en chemin. Ma réponse lui apprenant que non, il me dit que j'étois fort heureux, avec cet habit, d'avoir traversé tant de pays sans aucun accident, & que les Européens avoient ordinairement la précaution de se vêtir à la manière des Indes.

Après une heure de conversation, nous voulûmes nous retirer ; mais il nous proposa fort civilement de dîner avec lui. On nous présenta d'abord quelques fruits ; pendant qu'on mit la nappe, qui étoit de toile de coton, & dont on couvrit un grand tapis de maroquin rouge, qu'on étendit sur le plancher. Le dîner étoit beau. Il fut servi à la manière de Perse, les viandes couchées sur du riz de diverses couleurs, dans des plats de porcelaine, com-

(14) *Ibid.* pages 92 & précédentes.



me je l'avois vu à la Cour d'Ispahan. Nous nous retirâmes après le dîner mais lorsque je pris congé du Gouverneur, il me dit en langue Turque, *Je vous verrai encore* (15).

MANDRULO.  
1638.

Seconde visite

Nous y retournâmes deux jours après (16); mais je m'étois fait habiller à la manière du pays, dans le dessein de faire le voyage de Cambaye, que je ne pouvois entreprendre autrement. Nous le trouvâmes, dans le même appartement où nous l'avions vu la première fois. Il étoit vêtu d'une veste blanche à l'Indienne, sur laquelle il en avoit une autre, plus longue, de brocard à fond nacarat, & doublée de satin blanc, avec un collet de martre zibeline, dont les peaux étoient cousues que les queues lui battoient sur le dos.

Il nous fit assiéger près de quelques Seigneurs, qui étoient avec lui. Quoiqu'il traitât d'affaires, il eut d'abord l'attention de nous entretenir quelques momens, & je remarquai qu'il prenoit plaisir à me voir dans un autre habit. Il faisoit expédier divers ordres. Il en écrivoit lui-même. Mais ces occupations ne l'empêchoient pas d'avoir à la bouche, une pipe, qu'un Valet soutenait d'une main, & dont il allumoit le tabac de l'autre. Il sortit bien-tôt, pour aller faire la revue de quelques Compagnies de cavalerie & d'infanterie, qui étoient rangées en bataille dans la cour. Après avoir visité leurs armes, il les fit tirer au blanc, pour juger de leur adresse, & pour augmenter la paye des plus habiles, aux dépens de celle des autres, qu'il diminueoit d'autant. Nous pensions à nous retirer; mais il nous fit dire qu'il vouloit que nous dînassions avec lui. Dans l'intervalle, on nous servit des fruits, dont une bonne partie fut envoyée au Comptoir Anglois par son ordre. A son retour, il se fit apporter un petit cabinet d'or, enrichi de pierres, dont il tira deux laietres. Dans l'une, il prit de l'*Opium*, & dans l'autre du *Bengi*, espèce de poudre, qui se fait des feuilles & de la graine de chenepvi, & dont les Mogols se servent pour s'exciter aux voluptés des sens. Après en avoir pris une cuillerée, il m'envoya le cabinet. Il est impossible, me dit-il, que pendant votre séjour d'Ispahan vous n'ayez pas appris l'usage de cette drogue. Vous me ferez plaisir d'en goûter, & vous la trouverez aussi bonne que celle de Perse. J'eus la complaisance d'en prendre, & le Directeur suivit mon exemple, quoique ni l'un ni l'autre nous n'en eussions jamais pris, & que nous y trouvassions peu de goût. Dans la conversation qui suivit, le Gouverneur parla du Roi de Perse & de sa Cour en homme fort mécontent. Schah-Sefi, me dit-il, a pris le sceptre avec des mains sanglantes. Le commencement de son règne a coûté la vie à quantité de personnes, de toute sorte de condition, d'âge & de sexe. La cruauté est héréditaire dans sa Maison. Il la tient de Schah-Abbas son ayeul; & jamais il ne faut espérer qu'il se dé fasse d'une qualité qui lui est naturelle. C'est la seule raison qui porte ses Officiers à se jeter entre les bras du Mogol. Je veux croire qu'il a de l'esprit; mais de ce côté même, il n'y a pas plus de comparaison entre lui & le grand Mogol, qu'entre la pauvreté de l'un & les immenses richesses de l'autre. L'Empereur, mon Maître, a de quoi faire la guerre à trois Rois de Perse (17).

Bengi, poudre qui excite à la volupté.

Le Gouverneur d'empire se fit le Roi de Perse.

(15) *Seni daha garim.* page 94.

(16) Le 20 d'Octobre.

(17) Page 96.

MANDUSLO.  
1638.  
Compliment  
faite de Man-  
duslo.

Je me gardai bien d'entrer en contestation avec lui, sur une manière si délicate. Je lui dis qu'il étoit vrai que ce que j'avois vu des richesses de Perse, n'étoit pas comparable avec ce que je commençois à voir dans les Etats du grand Mogol : mais qu'il falloit avouer aussi que la Perse avoit un avantage inestimable, qui consistoit dans un grand nombre de Kislébachs (18), avec lesquels le Roi de Perse étoit en état d'entreprendre la conquête de toute l'Asie. Je lui tenois ce langage à dessein, parce que je savois qu'il étoit Kislébach, & qu'il seroit flatté de l'opinion que je marquois de cette milice. En effet, il me dit qu'il étoit forcé d'en demeurer d'accord : & se tournant vers un Seigneur, qui étoit Persan comme lui, il lui dit ; " Je crois que ce jeune " homme a du cœur, puisqu'il parle avec tant d'estime de ceux qui en ont.

Le dîner fut servi avec plus de pompe que le précédent. Un Ecuyer rattachant, assis au milieu des grands vases dans lesquels on apportoit les viandes, en mettoit, avec une cuillère, dans des petits plats qu'on servoit devant nous. Le Gouverneur même nous servit quelquefois, pour nous témoigner son estime par cette marque de faveur. La salle étoit remplie d'Officiers de guerre, dont les uns se tenoient debout, la pique à la main, & les autres étoient assis près d'un réservoir d'eau qui s'écouloit dans le même lieu. Après le dîner, le Gouverneur, en nous congédiant, nous dit qu'il regrettoit que ses affaires ne lui permissent pas de nous donner le divertissement des danseuses du Pays.

1) *Entr'Étrangers.*

Ce Seigneur étoit homme d'esprit, mais fier, & d'une sévérité dans son gouvernement, qui renoit de la cruauté. Dans un autre dîner, il déclara qu'il vouloir donner le reste du jour à la joye. Vingt danseuses, qui furent averties par ses ordres, arrivèrent aussitôt, se dépouillèrent de leurs habits, & se mirent à chanter & à danser nues, avec plus de justesse & de légèreté que nos danseurs de corde. Elles avoient de petits cerceaux, dans lesquels un singe n'auroit pas passé avec plus de souplesse. Tous leurs mouvemens se faisoient en cadence, au son d'une musique, qui étoit composée d'une timbale, d'un haut-bois, & de quelques petits tambours. Elles avoient dansé deux heures, lorsque le Gouverneur demanda une autre troupe de danseuses. On vint lui dire qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient danser ce jour-là. Il renouvela le même ordre, auquel il ajouta celui de les amener dans l'état où elles étoient ; & ses gens répétant la même excuse, il tourna son ressentiment contre eux. Ces Malheureux, qui craignoient la bastonnade, se jetèrent à ses pieds, & lui avouèrent que les danseuses n'étoient pas malades, mais qu'étant employées dans un autre lieu, elles refusoient de venir, parce qu'elles favoient que le Gouverneur ne les payeroit point. Il en rit. Cependant il se les fit amener sur le champ, par un détachement de ses gardes ; & lorsqu'elles furent entrées dans la salle, il ordonna qu'on leur tranchât la tête. Elles demandèrent la vie, avec des pleurs & des cris épouvantables. Mais il voulut être obéi ; & l'exécution se fit aux yeux de toute l'assemblée, sans que les Seigneurs osassent intercéder pour ces Misérables, qui étoient au nombre de huit (19).

Cet étrange spectacle causa beaucoup d'étonnement aux Étrangers. Le Gou-

(18) Célèbre Milice de Perse.

(19) Page 99 & précédentes.

verneur, qui s'en aperçut, se mit à rire & leur dit : Pourquoi cette surprise, Messieurs ? Si j'en uisois autrement, je ne serois pas long-tems Maître dans Amadabath. Il faut prévenir, par la crainte, le mépris qu'on feroit de mon autorité (20).

Mandello partit, pour Cambaye, avec un jeune Facteur Anglois, qui ne faisoit ce voyage que pour l'obliger, & par l'ordre du Directeur. La crainte des Rasbouts lui fit prendre une escorte de huit Pions, c'est-à-dire, de huit soldats à pied, armés de picques & de rondaches, outre l'arc & les fleches. Cette milice est d'autant plus commode, qu'elle ne dédaigne pas de servir de Laquais, & qu'elle marche toujours à la tête des chevaux. Elle se loue d'ailleurs à si bas prix, qu'il n'en couta que huit écus à Mandello pour trois jours, pendant lesquels il fit treize lieues. On en compte huit jusqu'au village de Serguntra, dans lequel il ne vit rien de plus remarquable qu'une grande citerne, où l'eau de pluie se conserve pendant toute l'année. Cinq lieues de plus le firent arriver à la vûe de Cambaye. Il s'y logea chez un Marchand More, dans l'absence du Facteur Anglois de cette ville.

Cambaye est situé à seize lieues de Broitschia, dans un lieu fort sablonneux, au fond & sur le bord d'une grande Baye où la Riviere du May se décharge après avoir lavé ses murs. Son Port n'est pas commode, quoique la haute marée y amene plus de sept brasses d'eau, les Navires y demeurent à sec, après le reflux, dans le sable & dans la boue, dont le fond est toujours mêlé. La ville est ceinte d'une fort belle muraille de pierre de taille. Elle a douze Portes, de grandes Maisons, & des rues droites & larges, dont la plupart ont leurs barrières, qui se ferment la nuit. Elle est incomparablement plus grande que Surate, & sa circonférence n'a pas moins de deux lieues.

On y compte trois bazars, ou marchés, & quatre belles citernes, capables de fournir de l'eau à tous les Habitans dans les plus grandes secheresses. La plupart sont des Payens, Banians ou Rasbouts, dont les uns sont livrés au Commerce, & les autres à la profession des armes. Leur plus grand trafic est à Diu, à la Mecque, en Perse, à Achem & à Goa, où ils portent toutes sortes d'étoffes, de soie & de coton, pour en rapporter de l'or & de l'argent monnoyé, c'est-à-dire, des ducats, des sequins & des piastras, avec diverses marchandises des mêmes lieux (21).

Après avoir employé quelques heures à visiter la ville, Mandello se laissa conduire, hors des murs, dans quinze ou seize beaux jardins, qui n'approchoient pas néanmoins d'un autre, où son guide le fit monter par un escalier de pierre, composé de plusieurs marches. Il est accompagné de trois corps de logis, dont l'un contient plusieurs beaux appartemens. Au centre du jardin, on voit, sur un lieu fort élevé, le tombeau du Mahométan dont il est l'ouvrage. Il n'y a point de situation d'où la vûe soit si belle, non-seulement vers la mer, mais du côté de la terre, où l'on découvre la plus belle campagne du monde. Ce lieu a tant d'agrémens, que le grand Mogol étant un jour à Cambaye voulut y loger, & fit ôter les pierres du tombeau pour y faire dresser sa tente.

MANDELLO.  
1638.

Mandello se rend d'Amadabath à Cambaye.

Description de cette ville.

Dehors de Cambaye.

MANDELO.  
1638.

Mandelo voit  
brûler une femme  
indienne de  
vingt ans.

Tandis que Mandelo cherchoit à satisfaire sa curiosité, le Facteur Anglois, qui étoit revenu au Comproir de la Nation, vint lui faire des reproches d'avoir préféré une maison Mahométane à la sienne; & s'offrant à l'accompagner dans ses observations, il lui promit, pour le lendemain, le spectacle d'une Indienne, qui devoit se brûler volontairement. En effet, ils le rendirent ensemble hors de la ville, sur le bord de la rivière, qui étoit le lieu marqué pour cette funeste cérémonie. L'Indienne étoit veuve d'un Ralbout, qui avoit été tué à deux cens lieues de Cambaye. En apprenant la mort de son mari, elle avoit promis au Ciel de ne pas lui survivre. Comme le grand Mogol & ses Officiers n'épargnent rien pour abolir un usage si barbare, on avoit résisté long-tems à ses desirs; & le Gouverneur de Cambaye les avoit combattu lui-même, en s'efforçant de lui persuader que les nouvelles qui lui faisoient haïr la vie, étoient encore incertaines. Mais ses instances redoublant de jour en jour, on lui avoit enfin permis de satisfaire aux loix de la Religion.

Elle n'avoit pas plus de vingt ans. Mandelo la vit arriver au lieu de son supplice, avec tant de constance & de gayeté, qu'il s'imagina qu'on lui avoit heberé le sens par une dose extraordinaire d'opium, dont l'usage est fort commun dans les Indes. Son cortège formoit une longue procession, qui étoit précédée de la musique du pays, c'est-à-dire, de hautbois, & de timbales. Quantité de filles & de femmes chantoient & dansoient devant la victime. Elle étoit parée de ses plus beaux habits. Ses bras, ses doigts & ses jambes étoient chargées de bracelets, de bagues & de carquans. Une troupe d'hommes & d'enfans fermoit la marche.

Le bucher, qui l'attendoit sur la rive, étoit de bois d'Abricotier, mêlé de sandal & de canelle. Aussi-tôt qu'elle put l'apercevoir, elle s'arrêta quelques momens, pour le regarder d'un œil où Mandelo crut découvrir du mépris; & prenant congé de ses Parens & de ses amis, elle distribua parmi eux ses bracelets & ses bagues. Mandelo se tenoit à cheval auprès d'elle, avec deux Marchands Anglois. « Je crois, dit-il, que mon air lui fit con-  
» noître qu'elle me faisoit pitié, & ce fut apparemment par cette raison  
» qu'elle me jeta un de ses bracelets, que j'attrapai heureusement, & que  
» je garde encore en mémoire d'un si triste événement (22). Lorsqu'elle fut  
» montée sur le bucher, on y mit le feu. Elle se versa sur la tête un vase  
» d'huile odoriférante, où la flamme ayant pris aussi-tôt, elle fut étouffée en  
» un instant, sans qu'on lui vit faire aucune grimace. Quelques assistants  
» jeterent dans le bucher plusieurs cruches d'huile, qui, précipitant l'action  
» des flammes, acheverent de réduire le corps en cendre. Les cris de l'assem-  
» blée auroient empêché d'entendre ceux de la veuve, quand elle auroit eu  
» le tems d'en pousser dans le feu, qui l'étouffa comme un éclair (23).

Remarque sur  
la coutume des  
Indiens.

Mandelo, ayant passé quelques jours à Cambaye, partit avec beaucoup d'admiration pour la politesse des Habitans. On sera surpris, dit-il, si j'assure qu'on trouve peut-être plus de civilité aux Indes, que parmi ceux qui croient la posséder seuls. Cette réflexion, qui tombe sans doute sur les Allemands, puisqu'il étoit alors la seule Nation qu'il connût en Europe, le conduisit à parler du betel, & des propriétés de cette plante. Il prétend que c'est celle

(22) Page 264. (23) Voyez, dans la description de Golkonde, l'origine de cet usage.  
qu'Avicenne

qu'Avicenne a nommée *Fanfil*. Entre ses remarques, il en fait une qu'on n'a vue jusqu'ici dans aucune autre Relation. Dans tous les lieux qui produisent le betel, il ne donne, dit-il, que des feuilles, qu'on vend un pacquet à la douzaine, & qui se conservent long-tems fraîches; mais, dans le seul pays de Malaca, il porte un fruit, qui a la figure d'une queue de lézard, & que les Habitans mangent avec goût (14).

En retournant vers Amadabath, Mandeslo arriva si tard à Serquatra, que les Banians, qui ne se servent point de chandelle, de peur que les mouches & les papillons ne s'y viennent brûler, refusèrent de lui ouvrir leurs portes. A l'occasion de l'embarras auquel il fut exposé pour la nourriture de ses chevaux, il observe que dans l'Indoustan, comme on l'a déjà remarqué de plusieurs autres pays des Indes, l'avoine étant inconnue & l'herbe fort rare, on nourrit les bêtes de selle & de somme, d'une pâte composée de fécule & de farine, dans laquelle on mêle quelquefois un peu de beurre (15).

Le lendemain, après avoir fait cinq lieues jusqu'à un grand village dont il ne rapporte pas le nom, sa curiosité le conduisit au jardin de Tschiebag, le plus beau, sans contredire, de toutes les Indes (16). Il doit son origine à la victoire du grand Mogol sur le dernier Roi de Guzarate; & de-là lui vient son nom, qui signifie *Jardin de Conquête*. Il est situé dans un des plus agréables lieux du monde, sur le bord d'un grand étang, avec plusieurs pavillons du côté de l'eau, & une muraille très haute vers Amadabath. Le corps de logis, & le Carvanfèra dont il est accompagné, sont dignes du Monarque qui les a bâtis. Le Jardin offre diverses allées d'arbres fruitiers, tels que des orangers & des citronniers de toutes les espèces, des grenadiers, des dattiers, des amandiers, des meuriers, des tamarins, des mangas & des cocotiers. Ces arbres y sont en si grand nombre, & plantés à si peu de distance, que faisant regner l'ombre de toutes parts, on y jouit continuellement d'une délicieuse fraîcheur. Les branches sont chargées de singes, qui ne contribuent pas peu à l'agrément d'un si beau lieu. Mandeslo, qui étoit à cheval, & qui se trouva importuné des gambades que ces animaux faisoient autour de lui, en tua deux à coups de pistolet : ce qui parut irriter si furieusement les autres, qu'il les crut prêts à l'attaquer. Cependant, malgré leurs cris & leurs grimaces, ils ne lui voyoient pas plutôt tourner bride, qu'ils se réfugioient sur les arbres.

Un heureux hasard lui fit trouver, dans le Fauxbourg d'Amadabath, une Caravane d'environ deux cens Marchands, Anglois & Banians, qui étoient en chemin, pour Agra, Capitale de l'Empire Mogol. Il profita d'une occasion, sans laquelle son départ auroit été retardé long-tems. Le Directeur Anglois leur avoit accordé de puissantes recommandations; il se mit en marche le 19 d'Octobre. Dans le plus beau chemin du monde, on rencontre si peu de villages, que le premier, dit-il, qu'il puisse nommer est celui de *Paingat*. Le sixième jour, il arriva devant les murs de la ville d'Heribath, après avoir fait cinquante lieues. Cette Place est de grandeur médiocre. Elle n'a ni portes, ni murailles, depuis qu'elles ont été détruites par Tamzelan.

MANDESLO.  
1638.  
Remarque sur  
le betel.

Comment les  
Mogols nourris-  
sent leurs che-  
vaux.

Fameux Jar-  
din de Tschiebag.

Singes dont  
les arbres y sont  
chargés.

Départ de Man-  
deslo pour Agra.

Paingat.  
Heribath.

(14) Page 108. Il se trompe. Careri donne ce fruit à Manille, où il se nomme Tacloûé.  
Tome V. p. 84.

(15) Page 111.  
(16) *Ibidem*.

MANDESLO.  
1638.  
Dantiges.

On voit encore les ruines de son Château, sur une montagne voisine. Entre cette ville & celle de Dantiges, qui en est éloignée de cinquante lieues, on est continuellement exposé aux courses des Raibouts. Les Officiers de la Caravane se disposèrent à recevoir ces Brigands, en faisant filer leurs charrettes, & les soldats de l'escorte, dans un ordre qui les mettoit en état de se secourir sans confusion. A cinquante lieues de Dantiges, on arriva près d'un village, nommé Sydek, qui est accompagné d'un fort beau Château. Les Raibouts, qui s'étoient présentés par intervalles, causerent moins de mal aux Marchands que de crainte. On cessa de les voir entre Sydek & Agra, où l'on parvint heureusement.

Agra.

Sa description.

Le grand Mogol, ou l'Empereur de l'Indoustan, change souvent de demeure. L'Empire n'a pas de ville un peu considérable, où ce Monarque n'ait un Palais. Mais il n'y en a point qui lui plaise plus qu'Agra, & Mandeslo la regarde en effet comme la plus belle ville de ses Etats. Elle est située à vingt-huit degrés du Nord, dans la Province qui porte proprement le nom d'Indoustan, sur la riviere de Geminé, qui se jette dans celle du Gange au-dessus du Royaume de Bengale. Agra est deux fois plus grand qu'Isphahan, & l'on n'en fait pas le tour à cheval en moins d'un jour. La ville est fortifiée d'une bonne muraille de pierre de raille rouge, & d'un fossé large de plus de trente toises (27).

Rues & Places.

Ses rues sont belles & spacieuses. Il s'en trouve de voutées, qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les Marchands & les Artisans ont leurs boutiques distinguées par l'espèce des métiers, & par la qualité des marchandises. Les Meidans & les Bazzars (28) sont au nombre de quinze, dont le plus grand est celui qui forme comme l'avant-cour du Château. On y voit soixante piéces de canon, de toutes sortes de calibres, mais en assez mauvais ordre & peu capable de servir. Cette Place, comme celle d'Isphahan, offre une grosse & haute perche, où les Seigneurs de la Cour, & quelquefois le grand Mogol même, s'exercent à tirer au blanc.

Caravaferas.

On compte, dans la ville, quatre-vingt Caravaferas pour les Marchands Etrangers, la plupart à trois étages, avec de très-beaux appartemens, des magasins, des voutes & des écuries, accompagnés de galeries & de corridors pour la communication des chambres. Ces espèces d'Hôtelleries ont leurs Concierges, qui doivent veiller à la conservation des marchandises, & qui vendent des vivres à ceux que leur office est de loger gratuitement.

Moschids ou Mosquées.

Comme le grand Mogol & la plupart des Seigneurs de la Cour sont profession du Mahométisme, on voit, dans Agra, un très-grand nombre de *Moschids*, ou de Mosquées. On en distingue soixante-dix grandes, dont les six principales portent le nom de *Moschid-Adine*, c'est-à-dire, *Quotidiennes*, parce que chaque jour le Peuple y fait ses dévotions. On voit, dans une de ces six Mosquées, le sépulcre d'un saint Mahométan, qui se nomme Scander, & qui est de la postérité d'Ally. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long sur seize de large, qui passe pour celle d'un Héros militaire. Elle est couverte de petites banderoles. Un grand nombre de Pelerins, qui s'y rendent de toutes parts, ont assez enrichi la Mosquée pour la mettre en

état de nourrir chaque jour un très-grand nombre de pauvres. Ces *Merfchids*, & les cours qui en dépendent, servent d'azile aux criminels, & même à ceux qui peuvent être arrêtés pour dettes. Ce sont les *Allacapi* de Perse, que les Mogols nomment *Allades*, & qui sont si respectés, que l'Empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable (19). On trouve dans Agra, jusqu'à huit cens bains, dont le grand Mogol tire annuellement des sommes fort considérables, parce que cette sorte de purification faisant une des principales parties de la Religion du pays, il n'y a point de jour où ces lieux ne soient fréquentés d'une multitude infinie de peuple.

Les Seigneurs de la Cour ont leurs Hôtels dans la ville, & leurs Maisons à la campagne. Tous ces édifices sont bien bâtis & richement meublés. L'Empereur a plusieurs Maisons hors de la ville, où il prend quelquefois plaisir à se retirer. Mais rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de ce Prince, que son Palais, qui est situé sur le bord de la rivière. Mandeflo lui donne environ quatre cens pieds de tour. Il est parfaitement bien fortifié, dit-il, du moins pour le pays; & cette fortification consiste dans une muraille de pierre de taille, un grand fossé, & un pont-levis à chaque porte, avec quelques autres ouvrages aux avenues, sur-tout à la porte du Nord.

Celle qui donne sur le Bazar, & qui regarde l'Occident, s'appelle *Cistery*. C'est sous cette porte qu'est le Divan, c'est-à-dire, le lieu où le grand Mogol fait administrer la Justice à ses Sujets, près d'une grande salle où le premier Visir fait expédier & sceller les Ordonnances pour toutes sortes de le-  
vées. Les Minutes en sont gardées au même lieu. En entrant par cette porte, on se trouve dans une grande rue, bordée d'un double rang de boutiques, qui mène droit au Palais Impérial.

La porte, qui donne entrée dans le Palais se nomme *Eckbarck derwage*, c'est-à-dire, Porte de l'Empereur Eckbar. Elle est si respectée, qu'à la réserve des seuls Princes du sang, tous les autres Seigneurs sont obligés d'y descendre & d'entrer à pied. C'est dans ce quartier, que sont logées les femmes qui dansent & qui chantent devant le grand Mogol & sa famille.

La quatrième Porte, nommée *Derfame*, donne sur la rivière; & c'est-là que Sa Majesté se rend tous les jours, pour saluer le Soleil à son lever. C'est du même côté que les Grands de l'Empire, qui se trouvent à la Cour, viennent rendre, chaque jour, leur hommage au Souverain, dans un lieu élevé, où ce Monarque peut les voir. Les Hadys, ou les Officiers de Cavalerie, s'y trouvent aussi; mais ils se tiennent plus éloignés, & n'approchent point de l'Empereur sans un ordre exprès. C'est de-là qu'il voit combattre les éléphants, les taureaux, les lions, & d'autres bêtes féroces; amusement qu'il prenoit tous les jours, à la réserve du Vendredi, qu'il donnoit à ses dévotions (20).

La Porte qui donne entrée dans la salle des Gardes, se nomme *Attefanna*. On passe, par cette salle, dans une cour pavée, au fond de laquelle on voit, sous un portail, une balustrade d'argent, dont l'approche est défendue au peuple, & n'est permise qu'aux Seigneurs de la Cour. Mandeflo rencontra,

(19) Page 116.

(20) C'étoit l'Empereur Chia-Jehan, fils de Jean Guir, & ce même Sultan Corone qui a paru dans la Relation précédente. Le lieu

que Mandeflo décrit est apparemment celui que Khoc a nommé *Jarusao* dans la ville d'Alsmere.

MANDESLO.

1638.

Azyles publics.  
Bains.

Hôtels & Palais.

Palais Impérial d'Agra.

MANDESSO.  
1638.

dans cette cour, le Valet Persan qui l'avoit quitté à Surate. Il en reçut des offres de service, & celle même de le faire entrer dans la balustrade; mais les Gardes s'y opposèrent. Cependant, comme c'est par cette balustrade qu'on entre dans la chambre du trône, il vit dans une autre petite balustrade d'or le trône du grand Mogol, qui est d'or massif, enrichi de diamans, de perles & d'autres pierres précieuses. Au-dessus est une galerie, où ce puissant Monarque se fait voir tous les jours (31) pour rendre justice à ceux qui la demandent. Plusieurs clochettes d'or sont suspendues en l'air, au-dessus de la balustrade. Ceux qui ont des plaintes à faire doivent en sonner une; mais si l'on n'a des preuves convaincantes, il ne faut pas se hasarder d'y toucher, sous peine de la vie (32).

On montre, en dehors, un autre appartement du Palais qu'on distingue par une grosse tour dont le toit est couvert de lames d'or, & qui contient, dit-on, huit grandes voutes pleines d'or, d'argent, & de pierres précieuses d'une valeur inestimable (33).

Mandesso paroît persuadé que d'une ville aussi grande, aussi peuplée qu'Aggra, on peut tirer deux cens mille hommes capables de porter les armes. La plupart de ses Habitans suivent la Religion de Mahomet. Sa Jurisdiction, qui s'étend dans une circonférence de plus de six vingt lieues, comprend plus de quarante petites villes & trois mille six cens villages. Le terroir est bon & fertile. Il produit quantité d'indigo, de coton, de salpêtre, & d'autres richesses dont les Habitans font un Commerce avantageux.

Danger qui fait  
partir Mandesso  
d'Aggra.

Le dessein de Mandesso étoit de faire un plus long séjour dans la Capitale de l'Indoustan; mais un accident imprévu le fit changer de résolution, & l'obligea de quitter une ville où sa vie lui parut en danger. Un jour qu'il s'entretenoit avec le Valet Persan qui l'avoit quitté à Surate, il vit venir vers lui un Mogol, homme de bonne mine & dont la condition sembloit au-dessus du commun, qui lui demanda d'où il venoit & ce qui l'avoit amené dans le pays. Il répondit qu'il étoit Européen; qu'il venoit d'Allemagne, & que le motif de son voyage avoit été la seule curiosité de voir la Cour du plus puissant Monarque de l'Orient. Je crois vous avoir vu à Ispahan, reprit le Mogol; & vous êtes sans doute celui qui a tué mon Parent, dans le démêlé que nous y avons eu avec l'Ambassadeur d'Allemagne. Mandesso fit un effort pour se rassurer, & protesta que loin d'avoir été en Perse, il étoit venu par mer d'Angleterre à Surate. Deux Marchands Anglois, dont il étoit accompagné, secondèrent ce mensonge. Mais le plus grand secours qu'il reçut, dans cette occasion, lui vint du Valet Persan, qui jura, par Mahomet & Hussein, que son ancien Maître étoit venu d'Angleterre. Le Mogol se retira. Cependant il fit connoître qu'il lui restoit des doutes; & Mandesso, n'osant se fier à la disposition d'un Ennemi si redoutable, prit le parti de s'engager dans une Caravane qui partoît pour Lahor, ville à soixante-dix lieues d'Aggra, dans l'intérieur du pays (34).

(31) C'est sans doute ce que Rhoe nomme Je Darbal & Bernier l'Amkas.

(32) Page 108.

(33) On remet, à la description générale

de l'Indoustan, d'autres observations de Mandesso.

(34) Pages 138 & 139.



Il s'associa particulièrement avec un Marchand Hollandois, qui faisoit le même voyage D'Agra jusqu'à Lahor, le chemin n'est qu'une allée, tirée à la ligne, & bordée de dattiers, de cocotiers & d'autres arbres, qui défendent les Voyageurs des ardeurs excessives du soleil. Les belles Maisons, qui se présentent de routes parts, amusoient continuellement les yeux de Mandello; tandis que les singes, les perroquets, les paons, lui offroient un autre spectacle, & donnoient même quelquefois de l'exercice à ses armes. Il tua un gros serpent, un leopard & un chevreuil, qui se trouvoient dans son chemin. Les Baniens de la Caravane s'affligeoient de lui voir ôter, à des animaux, une vie qu'il ne pouvoit leur donner, & que le Ciel ne leur accordoit que pour le glorifier. Lorsqu'ils lui voyoient porter la main au pistolet, ils paroissoient irrités qu'il prit plaisir à violer en leur présence les loix de leur Religion; & s'il avoit la complaisance de leur épargner ce chagrin, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour lui plaire (35).

En approchant de Lahor, il admira la fertilité du pays, qui produit du riz, du bled, & routes sortes de fruits, plus abondamment qu'aucune autre Province de ce vaste Empire. La ville est située à trente-deux degrés vingt minutes du Nord, sur la petite riviere de Ravy, qui se jette avec quatre autres dans le fleuve de l'Inde : c'est ce qui fait donner à ce fameux fleuve le nom de Pangabi, qui signifie cinq eaux. La situation de Lahor est fort agréable, sur-tout du côté de la riviere, où l'on découvre plusieurs beaux jardins. Le Palais Impérial, quoique renfermé dans la ville, en est séparé par une haute muraille. Entre plusieurs grands édifices, il contient quantité d'autres Palais & d'Hôtels, pour le logement des Seigneurs qui suivent la Cour. La plupart des Habitans de Lahor ayant embrassé le Mahométisme, on y voit un grand nombre de Mosquées, & de bains publics.

Mandello eut la curiosité de voir un de ces bains, & de s'y baigner à la mode du pays. Il le trouva bâti à la Persane, avec une voute plate, & divisé en plusieurs appartemens de forme à demi ronde, fort étroits à l'entrée, larges au fond, chacun ayant sa porte particulière, & deux cuves de pierre de taille dans lesquelles on fait entrer l'eau par des robinets de cuivre, au degré de chaleur qu'on desire. Après avoir pris le bain, on le fit asséoir sur une pierre de sept ou huit pieds de long, & large de quatre, où le Baigneur lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Il vouloit lui frotter aussi la plante des pieds avec une poignée de sable; mais voyant qu'il avoit peine à supporter cette opération, il lui demanda s'il étoit Chrétien; & lorsqu'il eut appris qu'il l'étoit, il lui donna le gantelet, en le priant de se frotter lui-même les pieds, quoiqu'il ne fit pas difficulté de lui frotter le reste du corps. Un homme de petite taille, qui parut ensuite, le fit coucher sur la même pierre; & s'étant mis à genoux sur ses reins, il lui frotta le dos avec les mains, depuis l'épine jusqu'aux côtés, en l'assurant que le bain lui serviroit peu, s'il ne souffroit qu'on fit couler ainsi, dans les autres membres, le sang qui pouvoit se corrompre dans cette partie du corps (36).

Mandello ne vit rien de plus curieux, aux environs de Lahor, qu'un des jardins de l'Empereur, qui en est à deux jours de chemin. Mais dans ce petit

MANDELLO.  
3638.  
Il part pour  
Lahor.

Chagrin qu'il  
cause aux Ba-  
nians.

Description de  
Lahor.

Bains publics,  
Mandello va s'y  
baigner.

MANDESLÖ.  
1638.

Retour de  
Mandello à Su-  
rate.

Fête d'artifice  
à l'Indienne.

Dangereuse  
fontaine de l'Au-  
teur.

Citerne de  
Sambor, où l'eau  
coule cher aux  
Anglois.

Voyage, qu'il fit par amusement, il prit plaisir aux différentes voitures, dont on le fit changer successivement. On lui donna d'abord un chameau, ensuite un éléphant; & puis, un bœuf, qui trottant furieusement, & levant les pieds jusqu'aux étriers lui faisoit faire six bonnes lieues en quatre heures (37).

Le séjour de Lahor lui plaisoit beaucoup; mais il reçut des Lettres d'Aggrâ, par lesquelles on le pressoit de retourner à Surate, s'il vouloir profiter du départ de quelques Vaisseaux Anglois, sur lesquels le Président, qui avoit achevé le tems ordinaire de son emploi, devoit s'embarquer pour retourner en Angleterre. Il ne balança point à se mettre dans la Compagnie de quelques Marchands Mogols, qui partoient pour Amadabath. En arrivant dans cette ville, il y trouva des Lettres du Président, qui l'invitoit à profiter d'une forte Caravane, que le Directeur d'Amadabath avoit ordre de former le plus promptement qu'il seroit possible, pour se rendre à Surate avant sa démission, & pour assister à la Fête qui devoit accompagner cette cérémonie. Pendant qu'on préparoit la Caravane, il eut le spectacle d'un feu d'artifice à l'Indienne. Toutes les fenêtres du Meidan étoient bordées de lampes, devant lesquelles on avoit placé des flacons de verre, remplis d'eau de plusieurs couleurs. Cette illumination lui parut charmante. On alluma le feu, qui consistoit en fusées de différentes formes, quantité de lampes, suspendues à des roues, paroissoient immobiles, quoique les roues tournaient incessamment avec beaucoup de violence (38).

Aussitôt que la Caravane fut assemblée, Mandello se mit en chemin avec le Directeur d'Amadabath & trois autres Anglois, qui devoient assister aussi à la Fête de Surate. Ils prirent le devant, sous l'escorte de vingt Pions, après avoir laissé ordre à la Caravane de faire toute la diligence possible pour les suivre. Ils emmenaient quatre charrettes & quelques chevaux. Les Pions, qui portoient leurs armes & leurs étendards, suivoient à pied le train des voitures. Mandello fait observer qu'aux Indes, il n'y a point de personne un peu distinguée qui ne fasse porter devant soi une espèce d'étendard, qui sert, dit-il, comme de bannière (39).

Le premier jour, ils passèrent la rivière de Vasser, d'où ils allèrent passer la nuit dans le Fort de Safelpour. Pansfeld, Facteur Anglois de Brodra, qui vint au-devant d'eux jusqu'à ce Fort, les traita le lendemain fort magnifiquement dans le lieu de sa résidence. Ils en partirent vers le soir, pour se loger la nuit suivante dans un grand jardin; & le jour d'après, continuant heureusement leur voyage, ils allèrent camper proche d'une citerne, nommée *Sambor*. Mais ils y étoient attendus par de fâcheux incidents. Les Habitans du Pays, qui virent arriver en même-tems une Caravane Hollandoise de deux cents charrettes, craignirent que toute leur eau ne fût consumée par un si grand nombre d'Etrangers. Ils en défendirent l'approche aux Anglois, qui étoient arrivés les premiers; ce qui obligea le Directeur de faire avancer quinze Pions, avec ordre d'employer la force. Mais, en approchant de la citerne, ils la trouverent gardée par trente Payfans bien armés, qui se présentèrent avec beaucoup de résolution. Les Pions couchèrent en joue & tirèrent l'épée. Cette vigueur étonna les Payfans, & leur fit prendre le parti de se retirer;

mais pendant que le Directeur faisoit puiser de l'eau, ils tirèrent quelques flèches & trois coups de mousquet ; qui bleferent cinq de ses gens. Alors les Pions faisant feu sans ménagement, tuerent trois de leurs Ennemis, dont Mandello vit emporter les corps dans le village. Une action si vive auroit eu des suites plus sanglantes, si l'arrivée de la Caravane Hollandoise n'avoit achevé de contenir les Indiens.

Cependant ce n'étoit que le prélude d'une aventure plus dangereuse. Pendant que les Anglois étoient tranquillement à souper, un Marchand Hollandois vint leur donner avis qu'on avoit vu, sur le chemin, deux cens Rasbouts, qui avoient fait plusieurs vols depuis quelques jours ; & que le jour précédent, ils avoient tué six hommes à peu de distance de Sambor. La Caravane Hollandoise ne laissa pas de décamper à minuit. » Nous la suivîmes, » raconte Mandello, pour l'instruction des Voyageurs : mais comme elle marchoit plus lentement que nous, nous ne fûmes pas long-tems à la passer. » Le matin, nous découvrîmes un *Holacutur*, c'est-à-dire, un de ces Trompettes qui marchent ordinairement à la tête des Caravanes, en sonnant d'un instrument de cuivre beaucoup plus long que nos trompettes. Dès qu'il nous eut aperçus, il se jeta dans une Forêt voisine, où il se mit à sonner de toute sa force ; ce qui nous fit prévoir que nous aurions bientôt les Rasbouts sur les bras. En effet nous vîmes sortir presqu'en même-tems, des deux côtés de la Forêt, un grand nombre de ces Brigands, armés de picques, de rondaches, d'arcs & de flèches, mais sans armes à feu. Nous avions eu la précaution de charger les nôtres, qui ne consistoient qu'en quatre fusils & trois paires de pistolets. Le Directeur & moi, nous montâmes à cheval, & nous donnâmes les fusils aux Marchands qui étoient dans les voitures, avec ordre de ne tirer qu'à bout portant. Nos armes étoient chargées à cartouches ; & les Rasbouts marchoient si serrés, que de la première décharge nous en vîmes tomber trois. Ils nous tirèrent quelques flèches, dont ils nous bleferent un bœuf & deux Pions. J'en reçus une dans le pommeau de ma selle, & le Directeur eut un coup dans son turban. Aussi-tôt que la Caravane Hollandoise entendit tirer, elle se hâta de nous envoyer dix de ses Pions. Mais, avant qu'ils fussent en état de nous secourir, le danger devint fort grand pour ma vie. Je me vis attaqué de toutes parts, & je reçus deux coups de picque dans mon collier de buffle, qui me sauva heureusement la vie. Deux Rasbouts prirent mon cheval par la bride, & se dispoisoient à m'emmener prisonnier : mais j'en mis l'un hors de combat, d'un coup de pistolet que je lui donnai dans l'épaule ; & le Directeur Anglois, qui vint à mon secours, me dégagea de l'autre. Cependant les Pions des Hollandois approchèrent ; & toute la Caravane étant arrivée presqu'en même-tems, les Rasbouts se retirèrent dans la Forêt, laissant six hommes morts, sur le champ de bataille, & n'ayant pas peu de peine à traîner leurs blessés. Nous perdîmes deux Pions & nous en eûmes huit blessés ; sans compter le Directeur Anglois, qui le fut légèrement. Cette leçon nous fit marcher en bon ordre, avec la Caravane, dans l'opinion que nos Ennemis reviendroient en plus grand nombre : mais ils ne reparurent point, & nous arrivâmes vers midi à Broitschia, d'où nous partîmes à quatre heures pour traverser la rivière & pour faire encore cinq

MANDELLO.  
1638.

Combat de  
Mandello contre  
les Rasbouts.

MANDESSO.  
1638.

Assemblée &  
Fête Angloise,  
pour la démission  
du Président.

Caractère du  
grand Mogol qui  
régnait alors.

Il est joué par  
un Raja qu'il  
voit jouer.

» cosles jusqu'au village d'Enclaffer. Le lendemain, 16 de Décembre, nous  
» arrivâmes à Surate (40).

Mandesso trouva, dans le Comptoir des Anglois, plus de cinquante Marchands de cette Nation, que le Président avoit fait venir de tous les autres Comptoirs du Pays, pour rendre compte de leur administration & pour recevoir ses adieux. Il leur fit un fort beau discours, en remettant son aurore à *Tremlin*, qui étoit nommé pour lui succéder. Ensuite toute l'assemblée se rendit au jardin du Comptoir, qui est hors de la ville, & dans lequel Merhold avoit fait préparer un magnifique festin, avec trois Musiques, l'une Angloise, & les deux autres, Morefque & Baniane. Les Danseuses du pays firent le dernier acte de cette fête, par toutes sortes de postures & de danses (41). Au moment de la séparation, l'ordre fut donné pour rassembler toutes les provisions nécessaires au départ de la Flotte.

Avant que de quitter Surate, Mandesso fit observer que le grand Mogol qui regnoit de son tems, se nommoit Scha-Choram, second fils de Jehan Guir, & qu'il avoit usurpé la Couronne sur le Prince Pelagi son Neveu, que les Ambassadeurs du Duc de Holstein avoient trouvé à Caswin, en arrivant en Perse. L'âge de Choram (42) étoit alors d'environ soixante ans. Il avoit quatre fils, dont l'aîné, âgé de vingt-cinq ans, n'étoit pas celui pour lequel il avoit le plus d'affection. Son dessein étoit de nommer le plus jeune pour son Successeur au trône de l'Indoustan, & de laisser quelques Provinces aux trois aînés. Les commencemens de son regne avoient été cruels & sanglans; & quoique le tems eut apporté beaucoup de changement à son naturel, il laissoit voir encore des restes de férocité dans les exécutions des criminels, qu'il faisoit écorcher vifs ou déchirer par les bêtes. Il aimoit d'ailleurs les festins, la musique & la danse, sur-tout celle des femmes publiques, qu'il faisoit souvent danser nues devant lui, & dont les postures l'amusoient beaucoup. Son affection s'étoit particulièrement déclarée pour un Raja, célèbre par son courage & par les agrémens de sa conversation. » Un jour que ce Seigneur ne parut point à la Cour, l'Empereur demanda pourquoi il ne le voyoit point; & quelqu'un répondant qu'il avoit pris médecine, il lui envoya une troupe de Danseuses, auxquelles il donna ordre de faire leurs ordures en sa présence. Le Raja, qui fut averti de leur arrivée, s'imagina qu'elles étoient venues pour le divertir: mais, apprenant l'ordre du Souverain, & jugeant que ce Monarque devoit être dans un moment de bonne humeur, il ne fit pas difficulté d'y répondre par une autre raillerie. » Après avoir demandé aux Danseuses ce que l'Empereur leur avoit ordonné, né, il voulut savoir si leurs ordres n'alloient pas plus loin. Lorsqu'il fut assuré, par leur propre bouche, qu'elles n'en avoient pas reçu d'autre, il leur dit qu'elles pouvoient exécuter ponctuellement les volontés de leur maître commun, mais qu'elles se gardassent bien d'en faire davantage, parce que s'il leur arrivoit d'uriner en faisant leurs ordures, il étoit résolu de les faire fouetter jusqu'au sang. Toutes ces femmes se trouverent si peu disposées à risquer le danger, qu'elles retournerent sur le champ au Palais,

(40) Pages 146 & suiv.

(41) Page 147.

.. (42) Page 133. Rhoc l'a nommé Corone.  
» pour

» pour rendre compte de leur aventure au Mogol ; & loin de s'en offenser ,  
 » l'atresse du Raja lui plut beaucoup (43).

Son principal amusement , néanmoins , étoit de voir combattre des lions ,  
 des taureaux , des éléphants , des tigres , des leopards & d'autres bêtes féro-  
 ces ; autre reste de son humeur sanguinaire , qu'il se plaisoit à nourrir par ce  
 cruel exercice. Il faisoit quelquefois entrer des hommes en lice , contre ces  
 animaux ; mais il vouloit que le combat fût volontaire ; & ceux qui en for-  
 toient heureusement étoient sûrs d'une récompense proportionnée à leur cou-  
 rage. Mandello fut témoin d'un spectacle de cette nature , qu'il donna le  
 jour de la naissance d'un de ses fils , dans un Carvanfèra voisin de la ville ,  
 où il faisoit nourrir toutes sortes de bêtes. Ce bâtiment étoit accompagné  
 d'un grand jardin , fermé de murs , par-dessus lesquels il fut permis au Peuple  
 de se procurer la vue de cette barbare tragédie (44).

» Premièrement , raconte l'Auteur , on fit combattre un taureau sauvage  
 » contre un lion ; ensuite , un lion contre un tigre. Le lion n'eut pas plutôt  
 » aperçu le tigre , qu'il alla droit à lui ; & le chocquant de toutes ses for-  
 » ces , il le renversa : mais il parut comme étourdi du choc , & toute l'af-  
 » semblée se figura que le tigre n'auroit pas de peine à le vaincre. Cepen-  
 » dant il se remit aussi-tôt , & prit le tigre à la gorge , avec tant de fu-  
 » reur qu'on crut la victoire certaine. Le tigre ne laissa pas de se dégager ,  
 » & le combat recommença plus furieusement encore , jusqu'à ce que la las-  
 » situde les sépara. Ils étoient tous deux fort blessés ; mais leurs playes n'é-  
 » toient pas mortelles.

» Après cette ouverture , un Seigneur , nommé Allamerdy-Kam , Gou-  
 » verneur de Chifemer , s'avança vers le Peuple , & déclara au nom de l'Em-  
 » pereur , que si parmi ses sujets il se trouvoit quelqu'un qui eût assez de  
 » cœur pour affronter une des bêtes , celui qui donneroit cette preuve de  
 » courage & d'adresse obtiendrait pour récompense la dignité de Kam & les  
 » bonnes grâces du Maître. Trois Mogols s'étant offerts , Allamerdy-Kam  
 » ajouta que l'intention de Sa Majesté étoit que le combat se fit avec le ci-  
 » meterre & la rondache seuls , & qu'il falloit même renoncer à la côte  
 » de maille , parce que l'Empereur vouloit que les avantages fussent égaux.

» On lâcha aussi-tôt un lion furieux , qui , voyant entrer son Adversaire ,  
 » courut droit à lui. Le Mogol se défendit vaillamment ; mais enfin , ne pou-  
 » vant plus soutenir la pesanteur de l'animal , qui l'accabloit principalement  
 » sur le bras gauche , pour lui arracher la rondache de sa patte droite , tan-  
 » dis que de la patte gauche il tâchoit de se saisir du bras droit de son Enne-  
 » mi , dans la vue apparemment de lui sauter à la gorge ; ce brave combat-  
 » tant , baissant un peu sa rondache , tira de la main gauche un poignard ,  
 » qu'il avoit caché dans sa ceinture , & l'enfonça si loin dans la gueule du  
 » lion , qu'il le força de lâcher prise. Alots , se hâtant de le pour suivre , il  
 » l'abattit d'un coup de cimeterre , qu'il lui donna sur le muse ; & bien-tôt  
 » il acheva de le tuer , & de le couper en pièces.

» Sa victoire fut célébrée aussi-tôt par de grandes acclamations du Peuple.  
 » Mais , le bruit ayant cessé , il reçut ordre de s'approcher de l'Empereur , qui

MAND. S. O.

163

Cruels com-  
bats de bêtes fé-  
roces.Trois combats  
entre des hom-  
mes & des bêtes.Premier com-  
bat.

(43) *Ibidem.*  
 Tome X.

(44) Pages 135 & suivantes.

MANDESLÖ,  
1638.

lui dit avec un sourire amer : J'avoue que tu es un homme de courage , & que tu as vaillamment combattu : mais ne t'avois-je pas défendu de combattre avec avantage , & n'avois-je pas réglé les armes ? Cependant tu as mis la ruse en œuvre , & tu n'as pas combattu mon lion en homme d'honneur. Tu l'as surpris avec des armes défendues , & tu l'as tué en assassin. Là-dessus , il donna ordre à deux de ses Gardes de descendre dans le Jardin , & de lui fendre le ventre. Cette courte Sentence fut exécutée sur le champ ; & le corps fut mis sur un éléphant , pour être promené par la ville & pour servir d'exemple (45).

Second combat.

Le second Mogol , qui entra sur la scène , marcha fièrement vers le tigre qu'on avoit lâché contre lui. Sa contenance auroit fait juger qu'il se croyoit sûr de la victoire. Mais le tigre lui sauta si légèrement à la gorge , que l'ayant tué tout d'un coup , il déchira son corps en pièces.

Troisième combat.

Le troisième , loin de paroître effrayé du malheureux sort des deux autres , entra gayement dans le jardin & marcha droit au tigre. Ce furieux animal , encore échauffé du premier combat , se précipita au-devant de lui : mais il fut abattu d'un coup de sabre , qui lui coupa les deux pattes de devant ; & dans cet état , l'Indien n'eut pas de peine à le tuer.

Récompense du vainqueur.

L'Empereur fit demander aussi-tôt le nom d'un si brave homme. Il se nommoit Geily. En même-tems , on vit arriver un Gentilhomme , qui lui présenta une veste de brocard , & qui lui dit : Geily , prends cette veste de mes mains , comme une marque de l'estime de ton Empereur , qui t'en fait assurer par ma bouche. Geily fit trois profondes révérences , porta la veste à ses yeux & à son estomac ; & la tenant en l'air , après avoir fait intérieurement une courte prière , il dit à voix haute : Je prie Dieu qu'il rende la gloire de Scha Jehan égale à celle de Tamerlan , dont il est sorti ; qu'il fasse prospérer ses armes ; qu'il augmente ses richesses ; qu'il le fasse vivre sept cens ans , & qu'il affermisse éternellement sa Maison. Deux Eunuques vinrent le prendre , à la vue du Peuple , & le conduisirent jusqu'au trône , où deux Kams le reçurent de leurs mains pour le présenter à l'Empereur. Ce Prince lui dit : Il faut avouer , Geily Kam , que ton action est extrêmement glorieuse. Je te donne la qualité de Kam , que tu posséderas à jamais. Je veux être ton ami , & tu seras mon serviteur (46).

1639.  
Mandelslo part  
avec la Flotte  
Angloise.  
Route jusqu'à  
Goa.

Mandelslo partit de Surate , le 5 de Janvier , sur la Marie , Vaisseau de la Flotte Angloise , qui portoit aussi Methold & quelques autres Marchands de confidence. Quoique leur embarquement se fit pour retourner en Europe , ils devoient s'avancer jusqu'à Goa , où Methold avoit à recevoir une grosse somme d'argent , du Gouverneur Portugais. Ils arrivèrent le soir à la vue de Daman , qui étoit alors assiégée par les troupes du Roi de Decan ; mais avec peu de succès , parce que le Port n'étant pas bonché , l'Ennemi ne pouvoit arrêter les secours qui entroient à toute heure dans la Place. Aussi l'embaras du siège n'empêcha-t-il pas le Gouverneur d'envoyer des rafraichissemens aux Anglois. Il paroît que Methold étoit appelé aussi par ses affaires , à Visapour , Capitale du Royaume de Decan , & que la confusion des armes lui fit prendre le parti de s'y rendre par un chemin plus libre.

La Flotte arriva le 7 devant *Bagaïm*, ville du Royaume de Guzarate, située sur une rivière où les plus grands Vaisseaux peuvent remonter depuis le Golfe de Cambaye; ce qui rend son Commerce florissant. Les Portugais, qui en étoient les maîtres depuis l'année 1534, l'avoient assez bien fortifiée. Le 9, on passa devant les Isles de Bondera & de Bambay, qui s'étendent le long de la Côte, depuis *Bagaïm* jusqu'au dessus de *Rasiapour*. Le 10, on eut, en passant, la vue de *Rasiapour*, d'où il ne reste que vingt & une lieues jusqu'à Goa; & le même jour, après avoir passé devant *Fingorla*, ville à quatre lieues de Goa, où les Hollandois avoient un Comptoir, on découvrit, vers le soir, les Isles voisines de Goa & les deux Châteaux qui défendent l'entrée de cette Capitale des Indes Portugaises (47).

On a peine à distinguer aussi, quel tems *Methold* & *Mandello* prirent ici pour se rendre à *Visapour*; mais ce Voyage est d'autant plus curieux, qu'il sert à faire connoître une grande partie du Royaume de Decan, qui se nomme aussi *Visapour*, du nom de sa Capitale.

On entre dans cet Etat, après avoir passé la rivière de *Madre de Dios*, qui sépare l'Isle de Goa du Continent, & l'on rencontre à trois lieues de la rive, une ville nommée *Dircauly*, dont le Gouverneur l'est aussi d'une Forteresse sur la même rivière. On compte six lieues de *Dircauly* jusqu'à *Bonda*. Cette ville, qui est assez considérable & dont les rues sont fort belles, est située à l'embouchure de la petite rivière de *Dery*, qui entre dans la mer près des Isles que les Portugais ont nommées *Isles Quemadas*. Ses Habitans sont *Banians*, & font un grand Commerce à Goa. De *Banda* jusqu'à la montagne de *Gare*, le chemin est de neuf lieues. On passe par les villages d'*Amboly* & d'*Herpoly*, & l'on trouve celui d'*Amboly* au pied de la montagne. Elle s'étend le long du Decan jusqu'à la Côte de *Coromandel*, & ses sommets offrent des plaines aussi fertiles que les plus belles vallées.

D'*Amboly* on fait onze lieues, pour entrer au village de *Heremkassi*, sur la rivière du même nom. Une portée de canon plus loin, on passe par le village de *Berouly*, situé dans un Vallon, entre les montagnes de *Gare*. A deux lieues de-là, on trouve le village de *Verferay*, & trois lieues plus loin celui d'*Ourot*. A six lieues & demie d'*Ourot*, on rencontre celui de *Berapour*, d'où l'on n'a qu'une demie lieue jusqu'à celui de *Maroura*, & de-là une lieue jusqu'à celui de *Kalingre*, à cinq cens pas duquel on passe par celui de *Kangir*. Proche de *Kangir*, on traverse un Hameau, qui n'a pas d'autre nom que *Bary*, terme général, par lequel on désigne tous les lieux qui n'ont pas de nom particulier. Une lieue plus loin, on arrive au village de *Worry*, à demie lieue duquel est celui d'*Atrovad*, dont le voisinage offre une fort belle Pagode, sur une éminence qu'on découvre de fort loin. A deux lieues & demie de cette Pagode, on prend à gauche, par le village de *Badalarg*, qui conduit à *Kervez* par deux lieues & demie de chemin. Depuis *Kervez*, on compte deux lieues jusqu'à *Srekary*; & de-là cinq, jusqu'aux tours d'une belle Pagode *Baniane*. De-là, on découvre la ville & le château de *Mirhie*, qui en est à deux lieues sur la gauche. Mais laissant cette ville, on fait une lieue depuis la Pagode jusqu'à *Rajebag*, autre ville, fort considérable par sa grandeur & par

MANDELLO.  
1639.

Route par terre de Goa à Visapour.

Noms de plusieurs villages.

Ville & Château de Mirhie.

Ville de Rajobag.

Mandeslo.  
1639.

Grande rivie-  
re de Corfena.

le Commerce du poivre. Elle est du douaire de la Reine de Visapour, qui la gouverne par ses propres Officiers. Une lieue au-delà de Rajebag, on trouve un fort beau puits. Deux lieues plus loin, passe la riviere de Cugný; après laquelle, faisant une demie lieue, on laisse sur la gauche une ville nommée Gottevy, pour se rendre aux villages de Roëtrefy & d'Omgar, qui n'en font qu'à cinq cens pas. A demie lieue de ces deux villages, on rencontre la grande riviere de Corfena, qui traverse tout le Royaume de Visapour, jusqu'à Masulipatan. Une lieue & demie plus loin, on arrive au village d'Eynatous, qui est suivi, à peu de distance, de Karetna, de Tangly & d'E-rary, après lesquels on trouve la riviere d'Agery, qui n'est pas à plus d'une lieue & demie du dernier.

A trois lieues de la riviere, on passe par la villè d'Atteny, matché commun de tout le pays voisin, d'où l'on y porte chaque jour une grande abondance de vivres. A quatre lieues d'Atteny, on rencontre le village de Bardgie; à trois lieues de Bardgie, celui d'Agger, qui est à la même distance de la ville de Talfenghe. Celle d'Hounvate est aussi à trois lieues de Talfenghe; & l'on en compte autant d'Hounvate à celle de Tiego, d'où il n'en reste que six jusqu'à Visapour (48).

Nourapour &  
Sirrappour.

Avant que d'arriver à cette Capitale, on passe par deux autres villes, nommées Nourapour & Sirrappour, qui lui servent comme de Fauxbourg, & dont la premiere étoit autrefois la résidence ordinaire des Rois du Decan. Elle est tombée en ruines; & l'on achevoit de la détruire, pour employer les matériaux du Palais & des Hôtels aux nouveaux édifices de Visapour.

Description de  
Visapour.

La Capitale du Decan est une des plus grandes villes de l'Asie. On lui donne plus de cinq lieues de tour. Sa situation est dans la Province de Cuncan, sur la riviere de Mandova, à quarante lieues de Dabul, & soixante de Goa. Ses murailles sont d'une hauteur extraordinaire, & de belle pierre de taille. Elles sont environnées d'un grand fossé, & défendues par plusieurs batteries, où l'on compte plus de mille pieces de canon, de toutes sortes de calibre, de fer & de fonte.

Palais du Roi.

Le Palais du Roi forme le centre de la ville, dont il ne laisse pas d'être séparé par une double muraille & un double fossé. Cette enceinte a plus de trois mille cinq cens pas de circuit. Le Gouverneur étoit alors un Italien, natif de Rome, qui avoit pris le turban, avec le nom de Mehmoud Richan. Son commandement s'étendoit aussi sur la ville, & sur cinq mille hommes dont la garnison étoit composée, outre deux mille qui faisoient la garde du Château.

Noms des Faux-  
bourgs.

La Ville a cinq grands Fauxbourgs; qui sont habités par les principaux Marchands; sur-tout celui de Champour, où la plupart des Jouailliers ont leurs Maisons & leurs Boutiques. Les autres se nomment Gurapour, Ibrahim-pour, Alapour & Bonnemaly. La Religion des Habitans est partagée entre le Mahomérisme, le Culte des Banians & l'Idolâtrie (49).

Après avoir terminé les affaires de la Compagnie à Visapour; d'autres intérêts, apparemment, conduisirent Merthold à Dabul, où Mandeslo ne perdit pas l'occasion de l'accompagner. Il n'en décrit pas moins soigneusement la route.



On reprend le même chemin jusqu'à la ville d'Atenny, d'où l'on se tend au village d'Agello, qui en est éloigné de deux lieues; & de-là, dans une ville nommée Areck, à six lieues & demie d'Agelle. D'Areck, on fait trois lieues jusqu'à la ville de Berec; & de Berec, trois autres lieues jusqu'à Myrsie.

MANDILO.  
1639.  
Route de Da-  
bul.

Myrsie, qui se nomme aussi Mirdsie & Miriszie, est une grande ville, mal peuplée. Elle a, du côté du Nord, un Château si bien fortifié, que le grand Mogol l'ayant assiégé avec toutes ses forces, fut contraint de lever le siège. On voit, dans cette ville, deux tombeaux qui ont plus de cinq cens ans d'antiquité; & pour lesquels tous les Habitans du pays ont beaucoup de vénération.

Grande ville  
de Myrsie.

De Myrsie, on fait trois lieues jusqu'au village d'Epour; & de-là, trois autres jusqu'à Graen, ville située sur les bords du Corfena. Cette rivière la divise par sa largeur, qui est d'environ huit cens pas, & forme, des deux côtés, deux parties si considérables qu'elles peuvent passer pour deux bonnes villes. Depuis la rivière de Corfena jusqu'au village de Tonck, on compte deux lieues & demie; & de-là une lieue au village d'Astacka, d'où l'on en fait deux pour arriver à la ville d'Asta. On trouve, entre Astacka & cette ville, un Hameau qui s'appelle Barry, nom, comme on l'a fait observer, qu'on donne aux lieux qui n'en ont point. Asta est une ville de Commerce, célèbre par son marché, où l'on trouve toutes sortes de vivres. Elle fait la moitié du chemin entre Visapour & Dabul, à quinze lieues de l'une & de l'autre. Les armées du grand Mogol, qui se font quelquefois avancées jusques dans ce canon, y ont laissé des traces de leurs ravages.

Double ville  
de Graen.

Asta.

En sortant d'Asta, on trouve, à trois lieues, une grande ville nommée Balloua; & trois lieues plus loin, les villes d'Oeren & d'Iselampour, qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon. On laisse la première à droite, & l'autre à gauche. Iselampour est défendue par un bon Château. A deux lieues, on trouve le village de Tasser; & trois lieues au-delà, celui de Kassagam, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à la ville de Calliar, qui est presque entièrement ruinée. Deux lieues plus loin, on rencontre un petit village, qui se nomme Galoure, d'où l'on passe par le village de Winge, & de-là par la ville de Qualampour, où il se fait beaucoup de toiles. On se rend ensuite, par celle de Domo, à celle de Tamba, qui est à six lieues de Galoure.

Balloua.  
Oeren & Isel-  
ampour.

Tamba est une ville assez grande & fort peuplée. Elle est située sur le bord d'une rivière, dont Mandello ne put savoir le nom; car celui de Coyna que les Habitans lui donnent, est un nom général qui signifie une grande rivière. Ses Habitans, qui sont Banians ou Gentils, vivent du Commerce ou de l'Agriculture. Depuis Tamba jusqu'au village de Morel, on compte deux lieues; de-là, deux autres à celui de Suppera; quatre de Suppera à celui de Belour, & deux ensuite jusqu'au Bourg de Verad. Ce Bourg est à neuf lieues des montagnes de Gate. On montre, à peu de distance, un village, nommé Patan, retraité d'un insigne-Voleur, qui ravagea long-tems le pays avec impunité, parce qu'au moindre avis des desseins qu'on formoit contre lui, il trouvoit sa sûreté dans la montagne.

Tamba.

De Verad au village d'Halevecko, & jusqu'à la rivière du même nom,

Rivière d'Hale-  
vecko, ou de  
Coyna.

MANDESLÖ.  
1639.

on compte trois grandes lieues. Cette rivière, qui descend de la ville de Chaury, à trente-six lieues d'Halevecko, porte ordinairement le nom de ce village, quoiqu'on lui donne aussi celui de Coyna, qui signifie grande rivière, parce qu'elle est en effet la plus grande du Royaume. Depuis les rives jusqu'au village de Gatta-matta, qui est dans les montagnes de Gare, on compte trois lieues; & trois encore de là jusqu'au village de Poly, situé au pied de la montagne, dont l'accès est très-difficile dans cette partie. On fait ensuite deux lieues jusqu'au village de Cambutley; & deux autres, de Cambutley jusqu'à celui de Chipolone. Ce dernier village est situé sur la rivière du Ghoyhber, qui se jette dans celle d'Halevacko, & qui donne la commodité de s'y embarquer jusqu'à Dabul, c'est-à-dire, pendant l'espace de seize lieues. Elle sert aussi à transporter les marchandises de toutes les parties du Royaume, en payant un *larin* & demi du *candy*, qui fait quatre quintaux & demi de poids (50).

Description de  
Dabul.

Dabul est située sur la rivière d'Halevacko, à dix-sept degrés quarante-cinq minutes du Nord. L'inschor s'est rompu, en la mettant à dix-huit degrés. C'est une des anciennes villes du Decan; mais, aujourd'hui elle est sans portes & sans murailles. Ses fortifications consistent en deux batteries, dressées du côté de la rivière, sur lesquelles on voit quatre pièces de canon de fer. Le bois qu'on rencontre à gauche, après avoir passé la rivière, représente un grand Château qui ne subsiste plus. On y découvre seulement une tour blanche, qui sert tout à la fois de Pagode aux Banians, & de Fanal aux Pilotes pour éviter les bancs de sable, dont l'entrée de la rivière est coupée. Celui qu'on rencontre, à l'embouchure même, demeure à sec après le reflux. L'expérience apprend à tirer toujours vers le midi, parce que dans la basse marée on y trouve jusqu'à cinq ou six brasses d'eau; à l'exception néanmoins de l'embouchure, qui n'en a jamais plus de douze ou quatorze pieds. La Rade, quoiqu'assez bonne à une lieue de la rivière, l'est beaucoup moins que dans la Baye de Zanguizarra, qui en est à quatre lieues. On trouve, à douze lieues de-là, celle de Ocuspour, éloignée de Goa d'environ vingt lieues, à dix-sept degrés dix minutes de hauteur, qui passe pour la meilleure de toute la Côte, parce qu'on est à couvert de tous les vents derrière l'Isle qui la couvre. Trois lieues plus loin s'offre la ville de Rasiapour, une des meilleures villes maritimes du Decan. La Baye de Vingurla, qui est à dix-neuf lieues de Rasiapour, & à trois des Isles Quemadas, ne manque pas non plus de commodités.

La Rade.

Autres Rades  
et Jolies.

Rasiapour.

Commerce de  
Dabul.

Le principal commerce de Dabul est celui du sel, qu'on y apporte d'O-ranuhampara; & celui du poivre, que les Habitans transportoient autrefois dans le Golfe Persique & dans la mer rouge. Ils y envoient alors un grand nombre de vaisseaux; mais ils sont tombés de cet état florissant dans une décadence, qui ne leur permet pas, suivant Mandeslo, d'envoyer chaque année plus de trois ou quatre Bârimens à Bander-Abassy. Les droits, que les marchandises payent dans ce Port, sont de trois & demi pour cent.

Habitans du  
Decan.

En général les Habitans du Royaume, que l'Auteur nomme les Decanins, ont beaucoup de ressemblance, dans leurs manières, dans leurs mariages,

dans leurs enterremens , leurs purifications & leurs autres usages , avec les Banians du Royaume de Guzarate. Mandeslo néanmoins observa quelques différences. Les Maisons des Banians Decanins sont composées de paille ; & les portes en sont si basses & si étroites , qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant. On y voit , pour tous meubles , une natte sur laquelle ils couchent , & une fosse dans la terre , où ils battent le riz. Leurs habits ressemblent à ceux des autres Banians ; mais leurs souliers , qu'ils nomment *Alparcas* , sont de bois ; & leur usage est de les attacher sur le cou-de-pied , avec des courroies. Leurs enfans vont nuds jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. La plupart sont Orfèvres , ou travaillent en cuivre. Cependant ils ont des Médecins , des Barbiers , des Charpentiers , & des Maçons , qui s'emploient au service du Public , sans distinguer les Religions. Leurs armes sont à peu près les mêmes que celles des Mogols ; & Mandeslo remarqua , comme dans l'Indoustan , qu'elles sont moins bonnes que celles de Turquie & d'Europe (51).

Leur principal Commerce est en poivre , qui se transporte par mer en Perse , à Surate , & même en Europe. L'abondance de leurs vivres les met en état d'en fournir toutes les contrées voisines. Ils font quantité de toiles , qu'on transporte aussi par mer ; ce qui n'empêche pas le Commerce de terre avec les Mogols & les Peuples de Golkonde & de la Côte de Coromandel , auxquels ils portent des toiles de coton & des étoffes de soie.

On trouve à Visapour un grand nombre de Jonailliers , & quantité de perles ; mais ce n'est pas dans cette ville , ni dans le pays , qu'il faut chercher le bon marché , puisque les perles y viennent d'ailleurs. Il se fait beaucoup de lacque dans les montagnes de Gate , quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand Commerce dans le Decan , sur-tout avec les Marchands de Dacca & de Banda. Ils achètent d'eux le poivre à sept ou huit pialtres le quintal , & leur donnent en paiement des étoffes ou de la quincaillerie d'Europe. On distingue , par le nom de Venesars , une race de Marchands Decanins , qui achètent le riz & le bled , pour l'aller revendre dans l'Indoustan & dans les autres pays voisins , en Castilas ou Caravanes , de cinq , six , & quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge. Ils emmènent leurs familles entières , sur-tout leurs femmes , qui maniant l'arc & les fleches avec autant d'habileté que les hommes , se rendent si redoutables aux Brigands , que jamais ils n'ont osé les attaquer (52).

Outre les monnoies communes de l'Inde , il n'y a point de ville , ni presqu'aucun village , dans le Decan , qui n'ait sa monnaie marquée à son coin ; ce qui rend l'estimation des valeurs extrêmement difficile dans le Commerce. Il s'y trouve tant de fausse monnaie , que malgré les loix , suivant lesquelles un paiement doit se faire en présence d'un Chetaf , ou d'un Changeur , on a beaucoup de peine à se garantir de l'imposture. Les Chetafs mêmes contribuent à ce désordre , en faisant couler de mauvaises pieces avec celles qu'ils font compter , malgré les punitions établies , qui s'exécutent avec beaucoup de rigueur (53). On se sert ici du même poids que dans le pays de Guzarate , excepté que vingt Maons de Surate en font vingt-sept du Royaume de Decan. Le maon ordinaire , qui est de quarante sers & de seize

MANDESLO.  
1639.

Leur Commerce.

Race des Venesars.

Monnaie particulière du Decan.

Poids.

(51) Page 222.

(52) Page 223.

(53) Page 224.

MANDESSO.  
1639.

Forces du Roi  
de Decan.

Ses guerres &  
son traité avec  
les Portugais.

Merveilleuse  
pièce de canon.

Retour de Man-  
dessô en Europe.

peyfes, fait vingt-sept livres, chacune de deux marts. Les Decanios ont un poids particulier pour le poivre, qu'ils appellent Goeiny, & qui pèse douze maons. Quatre maons font un quintal; & vingt sont un candy (54).

Le Roi de Decan, ou de Cuncan, ou de Vilapour, car il porte ces trois noms, est devenu tributaire du grand Mogol, par des révolutions dont on a déjà rapporté l'origine (55). Il conserve néanmoins assez de forces pour mettre en campagne une armée de deux cens mille hommes, avec lesquels il se rend quelquefois redoutable à la Cour d'Agta, quoiqu'elle possède plusieurs villes dans les Etats de ce Prince, telles que Chaul, Kerby, & Doltabad. On lit, dans les Historiens Portugais, qu'Adelkan-Scha, Bifaieul d'Idal-Scha, qui régnoit du tems de Mandessô, prit deux fois, en 1586, la ville de Goa sur leur Nation; mais que se trouvant ruiné par cette guerre, il convint avec eux de leur céder la propriété du pays de Salsette avec soixante-sept villages, de celui de Bardes avec douze villages, & de celui de Tiswary, avec trente villages; à condition, d'un côté, que les Peuples de son Royaume jouiroient de la liberté du Commerce dans toutes les Indes, & que de l'autre ils seroient obligés de vendre tout leur poivre aux Marchands de Goa. Ce traité ne fut pas exécuté si fidèlement, qu'il ne s'élevât quelquefois des différends considérables entre les Nations. Quelques années avant l'arrivée de l'Auteur aux Indes, les Portugais, avertis que trois ou quatre vaisseaux du Roi de Decan étoient partis chargés de poivre, pour Mocka & pour la Perse, mirent en mer quatre Frégates, qui ne firent pas difficulté de les attaquer. Le combat fut sanglant, & les Portugais y perdirent un de leurs principaux Officiers. Cependant la victoire s'étant déclarée pour eux, ils se saisirent des quatre vaisseaux & les menerent à Goa, où de sang froid ils tuèrent tous les Indiens qui restoient à bord. Le Roi de Decan feignit d'ignorer cet outrage; mais on ne doutoit point, à l'arrivée de Mandessô, que sous le voile de la dissimulation il ne prit du tems pour disposer ses forces, & qu'il ne déclarât la guerre à la ville de Goa.

L'Inde n'a pas de Prince qui soit plus riche en artillerie. On croira, si l'on veut, sur le témoignage de Mandessô, qu'entre plusieurs pièces extraordinaires, « il en avoit une de fonte, qui tiroit près de huit cens livres de » balle, avec cinq cens quarante livres de poudre fine; & qu'en ayant fait » usage au siège du Château de Salpout, le premier coup qu'il fit tirer con- » tre cette Forteresse abbatit quarante-cinq pieds de mur. Le Fondateur étoit » un Italien, natif de Rome, & le plus méchant de tous les hommes, qui » avoit eu l'inhumanité de tuer son propre fils, pour consacrer par son sang » cette monstrueuse pièce. Ensuite, il fit jeter dans la fournaise de sa fon- » te un Trésorier de la Cour, qui vouloit lui faire rendre compte de la » dépense (56).

Le séjour de Mandessô, à Goa, & l'histoire de son retour en Europe avec la Flotte Angloise, n'occupent gueres plus de vingt pages dans sa propre Relation, & n'offrent rien d'agréable ni d'utile. Mais, dans le dessein apparemment d'en faire un ouyfrage plus épais & plus chet, les Editeurs, ou les

(54) *Ibid.*

au Tome IX.

(55) Voyez la Description de Golkonde,

(56) Page 232.

Libraires, y ont joint tout ce qu'ils ont pu recueillir des autres Voyageurs, fut différentes contrées de l'Asie, que Mandello n'avoit pas vues; de sorte que son récit se trouve noyé dans un grand nombre de descriptions & de recherches historiques, auxquelles il n'a pas la moindre part (57). Il suffira, pour terminer cet article, d'ajouter qu'après avoir essuyé sur la Côte d'Angleterre une affreuse tempête, qui l'effraya plus que tous les périls d'une longue navigation, il débarqua heureusement dans le Comté de Kent (58) le 26 de Novembre; que pendant trois mois que sa curiosité lui fit passer à Londres, il y fit les observations communes à tous les Voyageurs; qu'étant parti le 10 de Mars 1640 (59), il traversa la Flandre & la Hollande, où il s'embarqua le 29 d'Avril pour Hambourg; & que de-là, il se rendit à Gottorp, où il arriva le premier jour de Mai (60).

MANDELLO.  
1639.

Comment on  
a grossi la Rela-  
tion.

Olearius, ami de Mandello & premier Editeur de ses Voyages, nous apprend que peu de tems après son retour des Indes, il se rendit en France pour y demander de l'emploi. Il obtint une compagnie de Cavalerie dans le Régiment du Maréchal de Rantzau; mais il mourut presque aussitôt de la petite vérole à Paris. Entre plusieurs éloges, Olearius declare qu'ayant examiné soigneusement sa Relation, *il n'y a rien trouvé qui ne soit conforme à la vérité*. Il lui fait un mérite, non-seulement d'avoir distingué les remarques d'ailleurs de ses propres observations; mais d'avoir pesé les degrés de confiance qu'il devoit à ces récits étrangers, & d'avoir souvent déclaré qu'il n'y ajoutoit aucune foi. Quelques exemples feront connoître la justice de cet éloge.

Mandello meurt  
au service de  
France.

« On dit qu'à Macassar les femmes accouchent souvent d'un alligator, ou  
« d'un crocodile, avec un enfant. Un Marchand renommé & digne de foi,  
« qui étoit venu de Macassar à Surate, nous confirma ce prodige, & nous  
« assura que de son tems on y avoit vu plusieurs de ces monstrueuses pro-  
« ductions. Il ajoutoit qu'on traitoit avec distinction les enfans nés avec des  
« crocodiles, & qu'on les estimoit beaucoup; parce qu'on les croyoit capa-  
« bles de rendre de grands services au pays. Il racontoit aussi qu'il avoit  
« connu une de ces femmes, qui demeurant proche d'une riviere, avoit nourri  
« un crocodile né d'elle avec son enfant; que cet animal venoit recevoir cha-  
« que jour sa nourriture chez elle, & qu'après avoir mangé il retournoit à  
« la riviere. Mandello déclare que ce récit lui paroît incroyable; ou s'il est  
« vrai, dit-il, un fait si merveilleux ne peut arriver que par enchantement.

Exemples de  
son jugement.

« On lui raconte que dans le Royaume de Siam, il se trouve, parmi les bêtes  
« sauvages, des truies, qui produisent sans le mélange des mâles. Une fin-  
« gularité si contraire aux loix de la nature ne lui paroît mériter aucune foi.  
« Cependant il entendit assurer la même chose par des personnes considé-

(17) Ainsi les trois quarts de l'Ouvrage publié sous son nom ne sont pas de lui. On l'a grossi encore par une très longue Table des matieres, d'une forme & d'un goût sans exemple. Faisons-la connoître, par quelques traits pris au hasard: *A a*, riviere, où, que fait-elle? *Abakon Godonne*, quel Seigneur, son revenu quel? *Achem*, ville, où, quelle? Ses Forêts quelles, ses habitans quels, leurs habits quels, ses Maisons quelles. *Ada*,

quel mot? *Adelle*, village où? *Agery*, riviere où? *Agger*, village où? *Agu raja*, qui? *Agalle*, ville où? *Ains*, Seigneurie où? *Alia* quoi? *Amboinois* (les) quels? Cette Table comique fait le quart, au moins, du second Tome.

(58) Page 723.

(59) Page 754.

(60) Page 808.

MANDESLÖ.  
1639.

» rables , & principalement par un Président Anglois , qui avoit vu dans un  
» Vaisseau Hollandois une truie mettre ses petits bas , après avoir passé plus  
» de six mois à bord , sans être approchée d'aucun mâle.

» Les tigres sont des animaux très féroces & très cruels , qui n'épargnent  
» pas plus les hommes que les bêtes. Cependant on assure que ceux des In-  
» des orientales distinguent fort bien les hommes blancs d'avec les noirs , &  
» qu'ils n'attaquent pas facilement un homme blanc. On fit ce récit à Mandeslo ,  
» qui n'eut pas peu de peine à le croire : Un Européen & un Indien noir  
» s'étant couchés ensemble sous quelques broussailles , il vint un tigre , qui  
» arracha le Noir du côté de l'Européen , le déchira cruellement & le dévora ,  
» sans menacer le blanc d'aucun mal.

» On lui dit encore que le tigre ne couvre sa femelle qu'une seule fois dans  
» toute sa vie ; parce qu'après leur jonction , ses parties s'enflent comme celles  
» d'un chien , & le tiennent attaché pendant quelques jours , jusqu'à ce que  
» venant à se pourrir , il ne se détache de la tigresse que par la perte de ce  
» qui fait leur différence. On lui dit aussi que les poils longs & roides qui  
» croissent à la gueule des tigres , comme aux chats , sont le plus violent  
» poison qu'on puisse employer pour faire mourir un homme. Enfin , on  
» voulut lui persuader qu'il y a dans les Indes un canton où les cornes d'ani-  
» maux , mises en terre , y prennent racine , croissent , & deviennent aussi  
» fermes qu'une production du terroir ; de sorte qu'on ne peut les en déta-  
» cher qu'avec effort. Il fut surpris de lire la même chose dans Linschoten ,  
» qui la rapporte d'un lieu pierreux de l'Isle de Goa , où les Bouchers jet-  
» tent les cornes de bœufs & de vaches , comme des excréments inutiles. Co-  
» Voyageur se vante même d'en avoir tiré quelques-unes hors de terre , qui  
» avoient des racines de deux ou trois empan de longueur. Arthus & de  
» Bry n'ont pas fait difficulté de le répéter sur son témoignage : mais loin d'y  
» ajouter foi , Mandeslo s'étoit contenté de mettre à la marge de son Jour-  
» nal , *Observations fabuleuses* , sans vouloir qu'elles entraissent dans sa nar-  
» ration.

Remarques  
d'Olearius , &  
à l'usage de Man-  
deslo.

Remarquons néanmoins , ajoute son Editeur , que depuis l'établissement  
des Européens aux Indes , il ne s'y est gueres fait moins de changemens dans  
ce qui regarde la nature , que dans les mœurs & les usages , & la forme des  
Gouvernemens. Nous y avons porté , non-seulement nos principes de religion  
& de politique , mais encore nos manières , nos goûts , nos arts , nos mé-  
thodes de culture pour les végétaux , & d'instruction pour toutes les créatu-  
res capables de discipline. Linschoten & tous les anciens voyageurs ne recon-  
noissent pas aujourd'hui la plupart des lieux dont ils ont publié d'exactes  
descriptions ; & toutes leurs histoires ne leur paroissent que des songes.

Enfin le zèle d'Olearius , pour la gloire de son ami , lui fait ajouter qu'on  
est redevable , à Mandeslo , de la plupart des figures qui se trouvent dans sa  
Relation. Elles ont été dessinées de sa propre main ; ou , sous ses yeux , par  
divers Peintres qu'il rencontroit dans ses courses (\*).

Remarques de  
Jean Tindachus.

Wicquefort , à qui l'on doit cette traduction , remarque aussi « que Man-  
deslo s'étant fait instruire dans l'usage de l'Astrolabe , en avoit acquis assez

(\*) Préface d'Adam Olearius , qui est à la tête de l'Édition.

« de connoissance, pour faire les observations des longitudes & des latitudes  
 « qui sont répandues dans son Journal. Il ne loue pas moins les autres lumie-  
 res. Cependant, à l'occasion de quelques réflexions injurieuses, qu'il lui re-  
 proche contre les Hollandois, dont il n'avoit reçu que des bienfaits & des  
 politesses, il finit par un trait qui n'est pas plus obligeant pour le pays au-  
 quel Mandello devoit la naissance : « A n'en point mentir, dit-il, il est ri-  
 « dicule qu'un homme, né au milieu des Vandales, & nourri parmi les Cim-  
 « bres, traite d'incivils & de grossiers ceux qui ont ouvert depuis tant d'an-  
 « nées, pour les Errangers, l'École de Mars & de Minerve, & qui sont en  
 « possession de porter les arts & les sciences à leur dernière perfection (\*).

MANDELLO.  
1639.

(\*) Préface de Wicquefort sur la Traduction.



# VOYAGE

## DE BERNIER

### AU ROYAUME DE KACHEMIRE.

INTRODUC-  
TION.

UN Médecin célèbre, un Philosophe au-dessus du commun, un Observateur également attentif & judicieux, qui voyage dans le dessein de s'instruire & de se rendre utile à l'instruction d'autrui, mérite sans doute un rang distingué dans ce Recueil. C'est à tous ces titres que les Remarques de Bernier, sur l'Empire Mogol, sont estimées singulièrement.

La curiosité de voir le Monde l'avoit déjà fait passer dans la Palestine & dans l'Égypte, où s'étant remis en chemin, du grand Caire, après s'y être arrêté plus d'un an, il se rendit en trente-deux heures à Suez, pour s'y embarquer sur une Galère qui le fit arriver le dix-septième jour à Gedda, Port de la Mecque. De-là, un petit Bâtiment l'ayant porté à Moeka, il se proposoit de passer à Gonder, Capitale de l'Ethiopie. Mais, effrayé du traitement qu'on y faisoit aux Catholiques, il s'embarqua sur un vaisseau Indien, dans lequel il aborda heureusement au Port de Surate, en 1655. Le Monarque, qui occupoit alors le trône des Mogols, étoit encore Schah-Jehan, fils de Jehan Guir, & petit fils d'Eckbar. Bernier se rendit à la Cour d'Agra. Diverses aventures, qu'il n'a pas jugé à propos de publier, l'engagerent d'abord au service du grand Mogol en qualité de Médecin. Ensuite, s'étant attaché à Danneck-Mend-Kam, le plus savant homme de l'Asie, qui avoit été Bakchis, ou grand Maître de la Cavalerie, & qui étoit alors un des principaux Seigneurs de l'Empire, il fut témoin des sanglantes révolutions qui arriverent dans cette Cour, & qui mirent Aurengzeb sur le trône.

Son premier Tome en contient l'Histoire. Le second n'offre rien, non plus, qui appartienne au Recueil des Voyages. Mais, après avoir passé près de neuf ans à la Cour, Bernier vit naître une occasion, qu'il desiroit depuis long-tems, de visiter quelques Provinces de l'Empire, avec ses Maîtres, c'est-à-dire, à la suite de l'Empereur, & de Danneck-Mend-Kam, dont l'estime & l'affection ne lui promettoient que de l'agrément dans cette entreprise.

Cette Relation, seule partie de ses Mémoires qui doit porter le nom de Voyage, compose une partie du quatrième Tome. Le reste ne convient qu'à la description générale de l'Indoustan (61).

Aurengzeb consultant moins la politique, qui ne lui permettoit gueres de s'éloigner, tandis qu'il retenoit Schah-Jehan, son pere, prisonnier dans la Forteresse d'Agra, que l'intérêt de sa santé & le sentiment des Médecins, prit la résolution de se rendre à Lahor, & de Lahor à Kachemire, pour éviter

Départ de la  
Cour Mogole  
pour le Royaume  
de Kachemire.

(61) L'Ouvrage contient, quatre Tomes miens publiés en 1670, & les deux autres en 1671, à Paris, chez Claude Barbin.



les chaleurs excessives de l'été. Il partit le 6 de Décembre 1664, à l'heure que ses Astrologues avoient choisie pour la plus heureuse. La même raison l'obligea de s'arrêter à deux lieues de Dehli, dans une de ses Maisons de campagne, nommée Chah-limar, où il passa six jours entiers à faire les préparatifs d'un voyage qui devoit être d'un an & demi. Il alla camper ensuite sur le chemin de Labor, pour y attendre le reste de ses équipages.

Il menoit avec lui trente-cinq mille hommes de cavalerie, qu'il tenoit toujours près de sa personne, & dix mille hommes d'infanterie, avec les deux artilleries Impériales, la pesante & la légère. Celle-ci se nomme aussi l'artillerie de l'Etrier, parce qu'elle est inséparable de la personne de l'Empereur; au lieu que la grosse s'en écarte quelquefois, pour suivre les grands chemins & rouler plus facilement. La grosse est composée de soixante-dix pièces de canon, la plupart de fonte, dont plusieurs sont si pesantes, qu'on emploie vingt paires de bœufs à les tirer. On y joint des éléphants, qui aident les bœufs, en poussant & tirant les roues des charrettes avec leurs trompes & leurs têtes; du moins, dans les passages difficiles & dans les rudes montagnes. Celle de l'Etrier consiste en cinquante ou soixante petites pièces de campagne, toutes de bronze, montées chacune sur une petite charrette, ornée de peintures & de plusieurs petites banderolles rouges, & tirée par deux fort beaux chevaux conduits par le canonier, qui sert de cocher, avec un troisième cheval que l'aide du canonier mène en main pour relai. Toutes ces charrettes vont toujours coutant, pour se trouver en ordre devant la tente de l'Empereur, & pour tirer toutes à la fois au moment qu'il active (61).

Un si grand appareil faisoit appréhender qu'au lieu de faire le voyage de Kachemire, il ne fut résolu d'aller faire le siège de l'importante ville de Candahar, qui étant frontière de la Perse, de l'Indoustan & de l'Usbeck, Capitale d'ailleurs d'un très riche & très beau pays, a fait de tous tems le sujet des guerres les plus sanglantes entre les Persans & les Mogols. Cependant Bernier, qui n'avoit point encore quitté Dehli, ne put différer plus longtemps son départ, sans s'exposer à demeurer trop loin après l'armée. Il sçavoit aussi que son Nabab, Daneck Mend-Kam, l'attendoit avec impatience. « Ce Seigneur, dit-il, ne pouvoit non plus se passer de philosopher, tout l'après-midi, sur les livres de Gassendi & de Descartes, sur le Globe, sur la Sphère, ou sur l'Anatomie, que de donner la matinée entière aux grandes affaires de l'Empire, en qualité de Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, & de grand Maître de la cavalerie (62).

Bernier s'étoit fourni, pour le voyage, de deux bons chevaux Tartares (63); d'un chameau de Perse, des plus grands & des plus forts; d'un Chamelier & d'un Valer d'étable; d'un Cuisinier, & d'un autre Valer que l'usage du pays oblige de marcher devant le cheval de son Maître, avec un flacon d'eau à la main. Il n'avoit pas oublié les ustensiles nécessaires, tels qu'une tente de médiocre grandeur & un tapis de pied; un petit lit de fangles, composé de quatre cannes, très fortes & très légères, avec un coussin pour la tête; deux

BERNIER.  
1664.

Deux artilleries qui suivent le grand Mogol.

Chariot de Daneck Mend-Kam.

Préparatifs de l'auteur.

(61) Mémoires de Bernier, Tome IV, pages 10 & précédentes.

(62) *Ibid.* page 11.

(63) Il y étoit obligé, à cause de la paye de cent cinquante écus qu'il avoit par mois.

BARNIER.  
1664.

Scs provisions.

Maison de qua-  
tre du pain & de  
l'eau.

Deuxième camp,  
qui se nomme  
Peiche-Kanés.

couvertures, dont l'une, pliée en quatre, sert de marelas; un souffra, ou mappé ronde de cuir, sur laquelle on mange; quelques serviettes de toile peinte; & trois petits sacs de batterie de cuisine ou de vaisselle, qui s'arrangent dans un plus grand sac, comme ce grand sac se met dans un billac de sangle, qui contient toutes les provisions, le linge & les habits du Maître & des Valets. Il avoit fait aussi sa provision d'excellent riz, dans la crainte de n'en pas toujours trouver d'aussi bon; de quelques biscuits doux, avec du sucre & de l'anis; d'une poche de toile, avec son petit crochet de fer, pour faire égoutter & conserver du *Days*, ou du lait caillé; & de quantité de limons, avec du sucre, pour faire de la limonade; car le *Days* & la Limonade sont les deux liqueurs qui servent de rafraîchissement aux Indiens. Toutes ces précautions sont d'autant plus nécessaires dans ces voyages, qu'on y campe & l'on y vit à la Tartare, sans espérance de trouver d'autres logemens que les tentes. Mais l'Auteur se consolait par l'idée qu'on devoit marcher au Nord, & qu'on parroit après les pluies, vraie saison pour voyager dans les Indes; sans compter que par la faveur de son Nabab, il étoit sur d'obtenir tous les jours un pain frais, & de l'eau du Ganga, dont les Seigneurs de la Cour menent plusieurs chameaux chargés. Ceux qui sont réduits à manger du pain des matchés, qui est fort mal cuit, & à boire de l'eau telle qu'on en rencontre, mêlée de toutes sortes d'ordures que les hommes & les animaux y laissent, sont exposés à des maladies dangereuses, qui produisent même une espèce de vers dans les jambes. Ces vers y causent d'abord une grande inflammation, accompagnée de fièvre. Quoiqu'ils sortent ordinairement à la fin du voyage, ils s'en trouvent aussi qui demeurent plus d'un an dans la plaie. Leur grosseur est celle d'une chanterelle de violon; de sorte qu'on les prendroit moins pour des vers que pour quelque nerf. On s'en délivre, comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit morceau de bois, gros comme une épingle, & les tirant de jour en jour, avec beaucoup de précautions pour éviter de les rompre (65).

Quoiqu'on ne compte pas plus de quinze ou seize journées de Dehli à Lahor, c'est à-dire, environ six-vingt de nos lieues, l'Empereur employa près de deux mois à faire cette route. A la vérité, il s'écartoit souvent du grand chemin, avec une partie de l'armée, pour se procurer plus facilement le plaisir de la chasse, & pour la commodité de l'eau. Lorsque ce Prince est en marche, il a toujours deux camps, ou deux amas de tentes, qui se forment & se lèvent alternativement, afin qu'en sortant de l'un, il en puisse trouver un autre qui soit prêt à le recevoir. De-là leur vient le nom de *Peiche-Kanés*, qui signifie Maisons qui précèdent. Ces deux *Peiche-Kanés* sont à peu près semblables. On employe, pour en porter un, plus de soixante éléphants, de cent chameaux, & de cent mulets, avec un grand nombre d'hommes. Les éléphants portent les plus pesants fardeaux, tels que les grandes tentes, & leurs piliers, qui se démontent en trois pièces. Les chameaux sont pour les moindres tentes; & les mulets, pour le bagage & les cuisines. On donne aux portefaix tous les meubles légers & délicats, qui sont sujets à se rompre, comme la porcelaine qui sert à la table Impériale, les lits peints

(65) *Ibid.* pages 18 & précédentes

& dorés, & les riches Karguais, dont on donnera bien-tôt la description. L'un de ces deux Poiche-Kanés n'est pas plutôt arrivé au lieu marqué pour le camp, que le grand Maître des Logis choisit quelque endroit convenable pour le quartier du Roi, en observant néanmoins, autant qu'il est possible, la symétrie & l'ordre qui regarde toute l'armée. Il fait tracer un carré, dont chaque côté a plus de trois cents pas ordinaires de longueur. Cent Pionniers nettoient cet espace, l'applanissent, & font des divans de terre, c'est-à-dire, des espèces d'estrades carrées, sur lesquelles ils dressent les tentes. Ils entourent le carré général de Kanates, ou de Paravans, de sept ou huit pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes attachées à des picquets, & par des perches qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une sur l'autre. Ces Kanates sont d'une toile forte, doublée d'Indienne, ou de toile peinte en portages; avec un grand vase de fleurs. Au milieu d'un des côtés du carré est la porte ou l'entrée royale, qui est grande & majestueuse. Les Indiennes dont elle est composée, & celles qui forment le dehors de cette face du carré, sont plus belles & plus riches que les autres.

La première & la plus grande des tentes, qu'on dresse dans cet enceinte, se nomme *Am-Kas*. C'est le lieu où l'Empereur & tous les Grands de l'armée s'assemblent vers neuf heures du matin, du moins lorsqu'on fait quelque séjour dans un camp, ou en campagne même; car c'est un usage dont les Empereurs Mogols se dispensent rarement, de se trouver à l'assemblée deux fois le jour comme dans leur ville Capitale, pour régler les affaires de l'Etat, & pour administrer la Justice.

La seconde tente, qui n'est guères moins grande que la première, mais qui est un peu plus avancée dans l'enceinte, s'appelle *Gofel-Kané* (\*), c'est-à-dire, lieu pour se laver. C'est là que tous les Seigneurs s'assemblent le soir, & viennent saluer l'Empereur comme dans la Capitale. Cette assemblée du soir leur est très-incommode; mais rien n'est si magnifique, pour les Spectateurs, que de voir, dans une nuit obscure, au milieu d'une campagne, entre toutes les tentes d'une armée, de longues files de flambeaux qui conduisent tous les Omrahs au quartier Impérial, ou qui les ramènent à leurs tentes. Ces flambeaux ne sont pas de cire, comme les nôtres; mais ils durent très-longtemps. C'est un fer emmanché dans un bâton, au bout duquel on entoure un vieux linge, que le *Masalk*, ou le Porte-flambeau, arrose d'huile de tems en tems. Il tient à la main, pour cet usage, un flacon d'airain, ou de fer blanc, dont le col est fort long & fort étroit.

La troisième tente, plus petite que les deux premières, & plus avancée encore dans l'enclos, se nomme *Kaluet-Kané*, c'est-à-dire, lieu de retraite, ou salle du Conseil privé, parce qu'on n'y admet que les principaux Officiers de l'Empire, & qu'on y traite les affaires de la plus haute importance. Plus loin sont les tentes particulières de l'Empereur, entourées de petites Kanates de la hauteur d'un homme, & doublées d'Indiennes au pinceau, c'est-à-dire, de ces belles Indiennes de Masulipatan qui représentent toutes

BERNIER.

1664.

Forme des Tentés  
des Kanates.

Première Tente

Seconde Tente

Troisième Tente

Tentes Impériales

(\*) C'est ce que Rhoe nomme *Gouzalkan*. Chaque Nation rapporte ainsi les noms étrangers à sa prononciation.

BERNIER.  
1664.

Les tentes  
armées.

Ce que c'est  
que les Karguais.

Dehors de l'en-  
ceinte impé-  
riale.

Tentes des Of-  
ficiers.

fortes de fleurs; quelques-unes doublées de satin à fleurs, avec de grandes franges de soie. Ensuite on trouve les tentes des Begums, ou des Princeses, & des autres Dames du Serrail, entourées aussi de riches Kanates, entre lesquelles sont distribuées les tentes des femmes de service, dans l'ordre qui convient à leur office.

L'Amkas, & les cinq ou six principales tentes, sont fort élevés; autant pour être vus de loin, que pour résister mieux à la chaleur. Le dehors n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie néanmoins de grandes bandes, taillées de diverses formes assez agréables à la vue; mais le dedans est doublé des plus belles Indiennes, ou de quelque beau satin, enrichi de broderies de soie, d'or & d'argent, avec de grandes franges. Les piliers qui soutiennent ces tentes sont peints & dorés. On n'y marche que sur de riches tapis, qui ont, par-dessous, des matelas de coton épais de trois ou quatre doigts, autour desquels on trouve de grands cartaux de brocard d'or pour s'appuyer. Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'assemblée, on élève un théâtre fort riche, où l'Empereur donne audience sous un grand dais de velours ou de brocard. Chaque tente Impériale offre son dais. On y voit aussi des Karguais dressés; c'est-à-dire, des cabinets dont les petites portes se ferment avec un cadenas d'argent. Pour s'en former une idée, Bernier veut qu'on se représente deux petits quarrés de nos paravents, qu'on auroit posés l'un sur l'autre, & qui seroient proprement attachés l'un à l'autre avec un lacet de soie qui régneroit à l'entour; de sorte néanmoins que les extrémités des côtés de celui d'en haut s'inclinassent les uns sur les autres, pour former une espèce de petit dôme ou de tabernacle. La seule différence est que tous les côtés des Karguais sont d'ais de sapin fort minces & fort légers, peints & dorés par le dehors, enrichis à l'entour de franges d'or & de soie, & doublés d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocard (66).

Hors du grand quarré, s'offrent premièrement, des deux côtés de la grande entrée ou de la porte Royale, deux jolies tentes, où l'on voit constamment quelques chevaux d'élite, sellés, richement harnachés, & prêts à marcher au premier ordre. Des deux côtés de la même porte, sont rangées les cinquante ou soixante petites pièces de campagne qui composent l'artillerie de l'Empereur, & qui tirent toutes pour saluer l'Empereur lorsqu'il entre dans sa tente. Au-devant de la porte même, on laisse toujours un espace vuide; au fond duquel les tymbales & les trompettes sont rassemblées dans une grande tente. A peu de distance, on en voit une autre, qui se nomme Tchanky-Kané, où les Omrahs font la garde à leur tour, une fois chaque semaine, pendant vingt-quatre heures. Cependant la plupart sont dressés, dans le même lieu, quelque-une de leurs propres tentes, pour se donner un logement plus commode.

Autour des trois autres côtés du grand quarré, on voit toutes les tentes des Officiers, dans un ordre qui est toujours le même, autant que la disposition du lieu le permet. Elles ont leurs noms particuliers, qu'elles tirent de leurs différents usages. L'une est pour les armes de l'Empereur; une autre, pour les plus riches harnois des chevaux; une autre, pour les vestes de bro-

card, dont l'Empereur fait ses présens, &c. On en distingue quatre, proches l'une de l'autre, dont la première est pour les fruits, la seconde pour les confitures, la troisième pour l'eau du Gange & pour le salpêtre qui sert à la rafraîchir, & la quatrième pour le betel. Ces quatre tentes sont suivies de quinze ou seize autres, qui composent les cuisines & leurs dépendances. D'un autre côté, sont celles des Eunuques & d'un grand nombre d'Officiers; après lesquelles, on en trouve quatre ou cinq longues, qui sont pour les chevaux de main, & quantité d'autres pour les éléphans d'importance, avec toutes celles qui sont comprises sous le nom de la Venerie : car on porte toujours, pour la chasse, une multitude d'oiseaux de proie, de chiens, de léopards pour prendre des gazelles, de nilgaus, espèce de bœufs gris que Bernier regarde comme une sorte d'élan. On mène par ostentation, des lions, des rhinocéros, de grands buffes de Bengale, qui combattent le lion, & des gazelles apprivoisées, qu'on fait battre devant l'Empereur. Tous ces animaux ont leurs Gouverneurs & leurs retiaires. On conçoit aisément que ce grand quartier, qui se trouve toujours au centre de l'armée, doit former un des plus beaux spectacles du monde.

BERNIER.  
1664.

Armée d'ostentation.

Aussi-tôt que le grand Maréchal des Logis a choisi le quartier de l'Empereur, & qu'il a fait dresser l'Amkas, c'est-à-dire, la plus haute de toutes les tentes, sur laquelle il se règle pour la disposition du reste de l'armée, il marque les Bazars, dont le premier & le principal doit former une grande rue droite & un grand chemin libre, qui traverse toute l'armée, & toujours aussi droit qu'il est possible vers le camp du lendemain. Tous les autres Bazars, qui ne sont, ni si longs, ni si larges, traversent ordinairement le premier, les uns en-deçà, les autres au-delà du quartier de l'Empereur; & tous ces Bazars sont marqués par de très-hautes cannes, qui se plantent en terre, de trois en trois cens pas, avec des étendards rouges & des queues de vaches du grand Tibet, qu'on prendroit, au sommet de ces cannes, pour autant de vieilles pernaques. Le grand Maréchal règle ensuite la place des Omrahs, qui gardent toujours le même ordre, à peu de distance, autour du quartier Impérial. Leurs quartiers, du moins ceux des principaux, ont beaucoup de ressemblance avec celui de l'Empereur; c'est-à-dire, qu'ils ont ordinairement deux Peiche-Kanés, avec un quarré de Kanates, qui enferme leur principale tente & celles de leurs femmes. Cet espace est environné des tentes de leurs Officiers & de leur Cavalerie; avec un Bazar particulier, qui compose une rue de petites tentes, pour le Peuple qui suit l'armée, & qui entretient leur camp de fourrage, de grains, de riz, de bœufs, & d'autres nécessités. Ces petits Bazars épargnent, aux Officiers, l'embarras de recevoir continuellement aux Bazars Impériaux, où tout se trouve avec la même abondance que dans la ville Capitale. Chaque petit Bazar est marqué, comme les grands, par deux hautes cannes, plantées aux deux bouts, dont les étendards servent à la distinction des quartiers. Les grands Omrahs se font un honneur d'avoir des tentes fort élevées. Cependant elles ne doivent pas l'être trop, s'ils ne veulent s'exposer à l'humiliation de les voir renverser par l'ordre de l'Empereur. Il faut, par la même raison, que les dehors n'en soient pas entièrement rouges, & qu'elles soient tournées vers l'Am-Kas ou le quartier Impérial.

Camp général.

Bazars Impériaux.

Quartiers des Omrahs.

Bazars particuliers.

Le reste de l'espace, qui se trouve entre le quartier de l'Empereur, ceux

BERNIER.  
1664.

Espace que ren-  
ferme un camp.

Peinture de ses  
embarras.

des Omrahs & les Bazzars, est occupé par les Mansebdars, ou les petits Omrahs, par une multitude de Marchands, qui suivent l'armée; par les gens d'affaires & de Justice; enfin par tous les Officiers, supérieurs ou subalternes, qui appartiennent à l'artillerie. Quoique cette description donne l'idée d'un prodigieux nombre de tentes, qui demandent par conséquent une vaste étendue de Pays, Bernier se figure qu'un camp formé à l'aïse, c'est-à-dire, dans quelque belle campagne, où suivant le plan ordinaire, la forme seroit à peu près ronde, comme il le vit plusieurs fois dans cette route, n'auroit pas plus de deux lieues, ou deux lieues & demie de circuit; encore s'y trouveroit-il divers endroits vuides. Mais il faut observer que la grosse artillerie, qui occupe un grand espace, précède souvent d'un jour ou deux (67).

Quoique les étendards de chaque quartier, qui se voyent de fort loin & qu'on distingue facilement, servent de guides à ceux pour qui cet ordre est familier, l'Auteur fait une peinture singulière de la confusion qui regne dans le camp. » Toutes ces marques, dit-il, n'empêchent pas qu'on ne se trouve quelquefois très embarrasé, même en plein jour, mais sur-tout le matin, » lorsque tout le monde arrive, & que chacun cherche à se placer. Il s'élève » souvent une si grande pousière, qu'on ne peut découvrir le quartier de » l'Empereur, les étendards des Bazzars, & les tentes des Omrahs, sur lesquelles on est accoutumé à se régler. On se trouve pris entre les tentes » qu'on dresse, ou entre les cordes que les moindres Omrahs, qui n'ont pas » de Peiche-Kané, & les Mansebdars tendent pour marquer leurs logemens, » & pour empêcher qu'il ne se fasse un chemin près d'eux, ou que des in- » connus ne viennent se placer proche de leurs tentes, dans lesquelles ils » ont quelquefois leurs femmes. Si l'on cherche un passage, on le trouve fermé de ces cordes tendues, qu'un tas de Valets armés de gros bâtons refusent d'abaisser. Si l'on veut retourner sur ses pas, le chemin par lequel on est venu est déjà bouché. C'est-là qu'il faut crier, faire entendre ses prières ou ses injures, feindre de vouloir donner des coups & s'en bien garder, laisser aux Valets le soin de quereller ensemble & prendre celui de les accorder; enfin se donner toutes les peines imaginables pour se tirer d'embarras & pour faire passer ses chameaux. Mais la plus insurmontable de toutes les difficultés est pour aller le soir dans quelque endroit un peu éloigné, parce que les puantes fumées du bois vert & de la fiente des animaux, dont le Peuple se sert pour la cuisine, forment un brouillard si épais qu'on ne distingue rien. Je m'y suis trouvé pris trois ou quatre fois, jusqu'à ne savoir que devenir. En vain demandois-je le chemin. Je ne pouvois le continuer dix pas de suite, & je ne faisois que tourner. Une fois particulièrement, je me vis contraint d'attendre que la lune fût levée pour m'éclairer. Une autrefois je fus obligé de gagner l'Agacy-dié, de me coucher au pied, & d'y passer la nuit, mon cheval & mon Valet près de moi. L'Agacy-dié (68) est un grand mât fort mena, qu'on plante vers le quartier de l'Empereur, proche d'une tente qui s'appelle Nagor-Kané, & sur lequel on élève le soir une lanterne, qui demeure allumée toute la

(67) Pages 51 & précédentes.

(68) Ces deux mots signifient lumière du

Ciel, parce que la lanterne paroît de loin comme une étoile.

« nuit : invention fort commode, parce qu'on la voit de loin, & que se  
 « rendant au pied du mât lorsqu'on est égaré, on peut reprendre de-là les  
 « Bazaris & demander le chemin. On est libre aussi d'y passer la nuit, sans y  
 « appréhender les voleurs (69).

Pour arrêter les vols, chaque Omrah doit faire garder son camp, pendant toute la nuit, par des gens armés qui en font continuellement le tour, en criant *Raberdar*, c'est-à-dire, qu'on preune garde à foi. D'ailleurs, on pose autour de l'armée, de cinq en cinq cens pas, des gardes régulières, qui entretiennent du feu, & qui font entendre le même cri. Le *Kutual*, dont l'office est celui de nos grands Prévôts, envoie pendant toute la nuit, dans l'intérieur du camp, des troupes dont il est le chef, qui parcourent les Bazaris en criant & sonnant de la trompette : ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive toujours quelque désordre.

L'Empereur *Aurengzeb* se faisoit porter, dans sa marche, sur les épaules de huit hommes, dans un *Taïtravan*, qui est une espèce de trône où il étoit assis. Cette voiture, que *Bernier* appelle un trône de campagne, est un magnifique tabernacle peint & doré, qui se ferme avec des vitres. Les quatre branches du brancard étoient couvertes d'écatlate, avec de grandes franges d'or & de soie ; & chaque branche étoit soutenue par deux Porteurs richement vêtus, que d'autres suivoient pour les relayer. *Aurengzeb* montoit quelquefois à cheval, sur-tout lorsque le jour étoit favorable pour la chasse. Il montoit quelquefois aussi sur un éléphant, en *Mickdember* ou en *Hauze*. C'est la monture la plus superbe & la plus éclatante ; car l'éléphant impérial est toujours couvert d'un magnifique harnois. Le *Mickdember* est une petite tour de bois carrée, dont la peinture & la dorure font tout l'ornement. Le *Hauze* est un siège ovale, avec un dais à piliers (70). Dans ces diverses marches, l'Empereur étoit toujours accompagné d'un grand nombre de *Rajas* & d'*Omrahs*, qui le suivoient immédiatement à cheval, mais en gros & sans beaucoup d'ordre. Cette manière de faire leur Cour parut fort gênante à *Bernier*, particulièrement les jours de chasse, où ils étoient exposés, comme de simples soldats, aux incommodités du Soleil & de la poussière. Ceux qui pouvoient se dispenser de suivre l'Empereur étoient fort à leur aise, dans des *Palekys* bien fermés, où ils pouvoient dormir comme dans un lit. Ils arrivoient de bonne heure à leurs tentes, qui les attendoient avec toutes sortes de commodités.

Autour des *Omrahs* du cortège, & même entr'eux, on voyoit toujours quantité de cavaliers bien montés, qui portoient une espèce de massue, ou de masse d'armes d'argent. On en voyoit aussi sur les ailes, qui précédoient la personne de l'Empereur, avec plusieurs Valets de pied. Ces cavaliers, qui se nomment *Gourzeberdars*, sont des gens choisis, pour la taille & la bonne mine, dont l'office est de porter les ordres, & de faire écarter le Peuple. Après les *Rajas*, on voyoit marcher, avec un mélange de timbales & de trompettes, ce qu'on nomme le *Coursi*. C'est un grand nombre de figures d'argent, qui représentent des animaux étranges, des mains, des balances, des poissons, & d'autres objets mystérieux qu'on porte sur le bout de certains

BERNIER.

1664.

Précautions  
contre les Vo-  
leurs.

Comment le  
grand Mogol se  
faisoit porter.

Le *Mickdember*  
& le *Hauze*.

Cortège Im-  
périal.

BERNIER.  
1664.  
Marche des  
Princesses & des  
autres Dames.

grands bâtons d'argent. Le cours étoit suivi d'un gros de Mansépardars, ou de petits Omrahs, beaucoup plus nombreux que celui des Omrahs (71).

Les Princesses & les principales Dames du Serrail se faisoient porter aussi dans différentes sortes de voitures; les unes, comme l'Empereur, sur les épaules de plusieurs hommes, dans un Tchaoudoul, qui est une espèce de Taçtavan peint & doré, couvert d'un magnifique rets de soie de diverses couleurs, enrichi de broderie, de franges, & de grosses houppes pendantes; les autres, dans des Palekis de la même richesse; quelques-unes dans de grandes & larges litieres, portées par deux puissans chameaux, ou par deux petits éléphants, au lieu de mules. Bernier vit marcher ainsi Rauchenara Begum. Il remarqua, un jour, sur le devant de sa litiere, qui étoit ouverte, une petite esclave bien vêtue, qui éloignoit d'elle les mouches & la poussière, avec une queue de paon qu'elle tenoit à la main. D'autres se font porter sur le dos des éléphants, richement équipés, avec des couvertures en broderie & de grosses sonnettes d'argent. Elles y sont comme élevées en l'air, assises quatre à quatre dans des Mickdemberts à treillis, qui sont toujours couverts d'un rets de soie, & qui n'ont pas moins d'éclat que les Tchaoudouls & les Taçtravans.

Bernier parle, avec admiration, de cette pompeuse marche du Serrail. Dans ce voyage, il prit quelquefois plaisir à voir Rauchenara Begum marcher la premiere, montée sur un grand éléphant du Pegu, dans un Mickdember éclatant d'or & d'azur, suivie de cinq ou six autres éléphants, avec des Mickdemberts presque aussi riches que le sien, pleins des principales femmes de sa Maison; quelques Eunuques, superbement vêtus, & montés sur des chevaux de grand prix, marchant à ses côtés la canne à la main; une troupe de servantes Tartares & Kachemiriennes autour d'elle, parées bizarrement & montées sur de belles hacquenées; enfin plusieurs autres Eunuques à cheval, accompagnés d'un grand nombre de Valets de pied, qui portoient de grands bâtons pour écarter les curieux. Après la Princesse Rauchenara, on voyoit paroître une des principales Dames de la Cour, dans un équipage proportionné à son rang. Celle-ci étoit suivie de plusieurs autres, jusqu'à quinze ou seize, toutes montées avec plus ou moins de magnificence, suivant leur office & leurs appointemens. Cette longue file d'éléphants, dont le nombre étoit quelquefois de soixante, qui marchoit à pas comptés, avec tout ce cortège & ces pompeux ornemens, avoit quelque chose de si noble & de si relevé, que si Bernier n'eût appelé sa philosophie au secours, il seroit tombé, dit-il, « dans » l'extravagante opinion de la plupart des Poëtes Indiens, qui veulent que » tous ces éléphants portent autant de Déeses cachées (72). Il ajoute qu'ef- » fectivement elles sont presque inaccessibles aux yeux des hommes, & que le » plus grand malheur d'un cavalier, quel qu'il puisse être, seroit de se trou- » ver trop près d'elles. Cette insolente canaille d'Eunuques & de valets ne » cherche que l'occasion, & quelque prétexte, pour exercer leurs cannes. » Je me » souviens, ajoute Bernier, d'y avoir été malheureusement surpris; & je » n'aurois pas évité les plus mauvais traitemens, si je ne m'étois déterminé » à m'ouvrir un passage, l'épée à la main, plutôt que de me laisser estropier

(71) *Ibid.* page 69.

(72) *Ibid.* pages 71 & précédentes.



RAUCHENARA BEGUM.



T. X. N. VII.



« par ces Misérables , comme ils commençoient à s'y disposer. Mon cheval,  
 « qui étoit excellent , me tira de la presse , & je le poullai ensuite au travers  
 « d'un torrent , que je passai avec le même bonheur. Aussi les Mogols disent-  
 « ils , comme en proverbe , qu'il faut se garder sur-tout de trois choses ; la  
 « première , de s'engager entre les troupes des chevaux d'élite , qu'on mene  
 « en main , parce que les coups de pied n'y manquent pas ; la seconde , de  
 « se trouver dans les lieux où l'Empereur s'exerce à la chasse ; & la troisième  
 « me , d'approcher trop des femmes du Serrail (73).

A l'égard des chasses du grand Mogol , l'Auteur avoit eu peine à s'imagi-  
 ner , comme il l'avoit souvent entendu , que ce Monarque prit cet amuse-  
 ment à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit , dans sa route , qu'il  
 en auroit pu mener deux cens mille. Aux environs d'Agra & de Dehli , le  
 long du fleuve de Gemené jusqu'aux montagnes , & des deux côtés du chemin  
 qui conduit à Lahor , on rencontre quantité de terres incultes , les unes en  
 bois taillis , les autres remplies de grandes herbes , de la hauteur d'un hom-  
 me. Tous ces lieux ont des Gardes , qui ne permettent la chasse à personne ,  
 excepté celle des lievres & des cailles , que les Indiens savent prendre aux  
 filets. Il s'y trouve , par conséquent , une très grande abondance de toutes sor-  
 tes de gibier. Le grand Maître des chasses , qui suit toujours l'Empereur , est  
 averti des endroits qui en contiennent le plus. On les borde de gardes , dans  
 une étendue de quatre ou cinq lieues de pays ; & l'Empereur entre dans  
 ces enceintes , avec le nombre de chasseurs qu'il veut avoir à sa suite , tan-  
 dis que l'armée passe tranquillement , sans prendre aucune part à ses plai-  
 sirs (74).

Chasses que  
 l'Auteur vit faire  
 en chemin.

Bernier fut témoin d'une chasse curieuse , qui est celle des gazelles , avec  
 des léopards apprivoisés. Il se trouve , dans les Indes , quantité de ces ani-  
 maux , qui ressemblent beaucoup à nos Fans. Ils vont ordinairement par trou-  
 pes , séparées les unes des autres ; & chaque troupe , qui n'est jamais de plus  
 de cinq ou six , est suivie d'un mâle seul , qu'on distingue à sa couleur. Lors-  
 qu'on a découvert une troupe de gazelles , on tâche de les faire appercevoir  
 au léopard , qu'on tient enchaîné sur une petite charrette. Cet animal rusé ne  
 se livre pas d'abord à l'ardeur de les poursuivre. Il tourne , il se cache , il se  
 courbe , pour en approcher , & pour les surprendre. Comme sa légèreté est  
 incroyable à sauter , il s'élance dessus , lorsqu'il est à portée , il les étrangle ,  
 & se rassasie de leur sang. S'il manque son coup , ce qui arrive assez souvent ,  
 il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chasse ; & Bernier  
 croit qu'il prendroit une peine inutile , parce que les gazelles courent plus  
 vite & plus longtemps que lui. Le Maître , ou le Gouverneur , s'approche dou-  
 cement de lui , le flatte , lui jette des morceaux de chair ; & saisissant un  
 moment pour lui jeter ce que l'Auteur nomme des lunettes , qui lui cou-  
 vrent les yeux , il l'enchaîne & le remet sur sa charrette.

Chasse des Ga-  
 zelles avec le  
 Léopard.

La chasse des Nîgous parut moins curieuse à Bernier. On enferme ces  
 animaux dans de grands Sîts , qu'on resserre peu à peu , & lorsqu'ils sont  
 réduits dans une petite enceinte , l'Empereur & les Omrahs entrent avec les  
 chasseurs , & les tuent sans peine & sans danger , à coups de fleches , de demi-

Chasse des  
 Nîgous & des  
 Grous.

BERNIER.  
1664.

Chasse du lion.

picques, de fabres & de mousquetons; & quelquefois en si grand nombre, que l'Empereur en distribue des quartiers à tous les Omrahs. La chasse des grues à quelque chose de plus amusant. Il y a du plaisir à leur voir employer toutes leurs forces, pour se défendre en l'air contre les oiseaux de proie. Elles en rient quelquefois: mais, comme elles manquent d'adresse pour se tourner, plusieurs bons oiseaux en triomphent à la fin.

De toutes ces chasses, Bernier trouva celle du lion la plus curieuse & la plus noble. Elle est réservée à l'Empereur, & aux Princes de son sang. Lorsque ce Monarque est en campagne, si les Gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent, dans quelque lieu voisin, un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, sans chercher d'autre proie, il va boire, & revient dormir dans son gîte ordinaire, jusqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne, attaché comme le jour précédent. On l'apaste ainsi pendant plusieurs jours. Enfin, lorsque Sa Majesté s'approche, on attache au même endroit, un âne, à qui l'on a fait avaler quantité d'opium, afin que sa chair puisse assoupir le lion. Les gardes, avec tous les paysans des villages voisins, tendent de vastes filets, qu'ils resserrent par degrés. L'Empereur, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand Maître, de quelques Omrahs montés aussi sur des éléphants, d'un grand nombre de Goutzeberdars à cheval, & de plusieurs Gardes des chasses armés de demi-picques, s'approche du dehors des filets, & tire le lion. Ce fier animal, qui se sent blessé, ne manque pas d'aller droit à l'éléphant; mais il rencontre les filets qui l'arrêtent; & l'Empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un, dans la dernière chasse, qui sauta par-dessus les filets, & qui se jeta vers un cavalier, dont il tua le cheval. Les chasseurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets (75).

Tombé à l'occasion de cette chasse.

La mort d'un lion s'écrit dans les Archives.

Cette chasse jeta toute l'armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre jours à se dégager des torrens qui descendent des montagnes, entre des bois & de grandes herbes où les chameaux ne paroissent presque point. « Heureux, dit-il, ceux qui avoient fait quelques provisions, car tout étoit en désordre. Les Bazars n'avoient pu s'établir. Les villages étoient éloignés. Une raison singulière arrêtoit l'armée: c'étoit la crainte que le lion ne fût échappé aux armes de l'Empereur. Comme c'est un heureux augure qu'il tue un lion, s'en est un très mauvais qu'il le mange. On croiroit l'Etat en danger. Aussi le succès de cette chasse est-il accompagné de plusieurs grandes cérémonies. On apporte le lion mort, devant l'Empereur, dans l'assemblée générale des Omrahs. On l'examine. On le mesure. On écrit, dans les Archives de l'Empire, que tel jour, tel Empereur tua un lion de telle grandeur & de tel poil. On n'oublie pas la mesure de ses dents & de ses griffes, ni les moindres circonstances d'un si grand événement. A l'égard de l'opium qu'on fait manger à l'âne, l'Auteur ajoute qu'ayant consulté là-dessus un des premiers chasseurs, il apprit de lui que c'étoit une fable populaire, & qu'un lion bien rassasié n'a pas besoin de secours pour s'endormir (76).

Outre l'embarras des chasses, la marche étoit quelquefois retardée par le passage des grandes rivières, qui sont ordinairement sans ponts. On étoit obligé de faire plusieurs ponts de bateaux, éloignés de deux ou trois cens pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les lier & de les affermir. Ils les couvrent d'un mélange de terre & de paille, qui empêche les animaux de glisser. Le péril n'est qu'à l'entrée & à la sortie, parce qu'outre la presse & la confusion, il s'y fait souvent des fosses où les chevaux & les bœufs tombent les uns sur les autres avec un desordre incroiable. L'Empereur ne campa alors qu'à une demie lieue du Pont, & s'arrêta un jour ou deux, pour laisser à l'armée le tems de passer plus à l'aise (77). Il n'étoit pas aisé de juger de combien d'hommes elle étoit composée. Bernier croit, en général, que soit gens de guerre ou de la suite, il n'y avoit pas moins de cent mille cavaliers; qu'il y avoit plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphants; près de cinquante mille chameaux; & presque autant de bœufs & de bidets, qui servent à porter les provisions des Bazars, avec les femmes & les enfans; car les Mogols ont conservé l'usage Tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de service, dans un Pays où rien ne se fait qu'à force de Valets, & où l'Auteur même, qui ne tenoit rang que de cavalier à deux chevaux, avoir trois domestiques à ses gages, on sera porté à croire que l'armée ne contenoit pas moins de trois à quatre cens mille personnes. Il faudroit les avoir comptés, dit Bernier; mais après avoir assuré que le nombre étoit *prodigieux & presque incroyable*, il ajoute, pour diminuer l'étonnement, que c'étoit la ville de Dehli entiere, parce que tous les Habirans de cette Capitale, ne vivant que de la Cour & de l'armée, setoient exposés à mourir de faim, s'ils ne suivoient pas l'Empereur, sur-tout dans ses longs voyages (78).

Si l'on demande comment une armée si nombreuse peut subsister, Bernier répond que les Indiens sont fort sobres, & que de cette multitude de cavaliers, il ne faut pas compter plus de la vingtième partie, qui mange de la viande pendant la marche. Le Kichery, qui est un mélange de riz & de légumes, sur lesquels on verse du beurre roux après les avoir fait cuire, est la nourriture ordinaire des Mogols. A l'égard des animaux, on sçait que les chameaux résistent au travail, à la faim, à la soif; qu'ils vivent de peu, & qu'ils mangent de tout. Aussi-tôt qu'une armée arrive, on les mène brouter dans les champs, où ils se nourrissent de tout ce qu'ils peuvent trouver. D'ailleurs les mêmes Marchands, qui entretiennent les Bazars à Dehly, sont obligés de les entretenir en campagne. Enfin la plus basse partie du Peuple rode sans cesse dans les villages voisins du camp, pour acheter du fourrage, sur lequel il trouve quelque chose à gagner. Les plus pauvres rapent, avec une espece de truelle, les campagnes entieres, pour enlever les petites herbes, qu'ils lavent soigneusement, & qu'ils vendent quelquefois assez chet (79).

Bernier s'excuse de n'avoir pas marqué les villes & les bourgades, qui sont entre Dehli & Lahor. Il n'en vit presque point. Il marchoit presque toujours au travers des champs, & pendant la nuit. Comme son logement n'étoit pas au milieu de l'armée, où le grand chemin passe souvent, mais fort avant dans l'aile droite, il suivoit la vue des étoiles pour s'y rendre; au hazard de

BERNIER.  
1664.  
Embarras du  
passage des ri-  
vières.

Dénombre-  
ment de l'armée  
& de la suite.

Comment elle  
subsiste.

BERNIER.

1664.

Observations  
de l'Auteur à La-  
hor.

se trouver quelquefois très embarrassé, & de faire cinq ou six lieues, quoi-  
que la distance d'un camp à l'autre ne soit ordinairement que de trois ou qua-  
tre. Mais l'arrivée du jour finissoit son embarras (80).

En arrivant à Lahor, il apprit que le pays dont cette ville est la Capitale.,  
se nomme *Penje-ab*, c'est-à-dire, pays des cinq eaux, parce qu'effectivement  
il est arrosé par cinq rivières considérables, qui descendant des grandes mon-  
tagnes dont le Royaume de Kachemire est environné, vont se joindre à l'In-  
dus, & se jeter avec lui dans l'Océan vers l'entrée du Golfe Persique. Quel-  
ques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne Bucephale, bâtie, par Alexan-  
dre le Grand, à l'honneur d'un cheval qu'il aimoit. Les Mogols connoissent  
ce Conquérant, sous le nom de *Sekander Filifous*, qui signifie Alexandre fils  
de Philippe, mais ils ignorent le nom de son cheval. La ville est bâtie sur  
une des cinq rivières, qui n'est pas moins grande que la Loire, & pour la-  
quelle on auroit besoin d'une levée, parce que dans ses débordemens elle  
change souvent de lit. Depuis quelques années, elle s'étoit retirée d'un grand  
quart de lieue. Les Maisons de Lahor sont beaucoup plus hautes que celles  
de Dehli & d'Agra; mais, dans l'absence de la Cour, qui n'avoit pas fait  
ce voyage depuis plus de vingt ans, la plupart étoient tombées en ruines. Il  
ne restoit que cinq ou six rues considérables, dont deux ou trois avoient  
plus d'une grande lieue de longueur, & dans lesquelles on voyoit aussi quan-  
tité d'édifices renversés. Le Palais Impérial n'étoit plus sur le bord de la  
rivière, parce qu'elle s'étoit retirée: mais Bernier le trouva magnifique, quoi-  
que fort inférieur à ceux d'Agra & de Dehli (81).

Route de La-  
hor à Bernier.

L'Empereur s'y arrêta plus de deux mois, pour attendre la fonte des ne-  
ges, qui bouchent le passage des montagnes. On exhorta Bernier à se four-  
nir d'une petite rente Kachemirienne. La sienne étoit grande & pesante; &  
les chameaux ne pouvant passer les montagnes, il auroit été obligé de la faire  
porter par des crocheteurs, avec beaucoup d'embarras & de dépense. Il se  
flattoit qu'après avoir surmonté les chaleurs de Mocka & de Bab-el-mandel,  
il seroit capable de braver celles du reste de la terre. Mais ce n'est pas sans  
raison, comme il l'apprit bien-tôt par expérience, que les Indiens mêmes  
appréhendent onze ou douze jours de marche, qu'on compte de Lahor à Bern-  
ber, c'est-à-dire, jusqu'à l'entrée des montagnes de Kachemire. Cet excès de  
chaleur vient, dit-il, de la situation de ces hautes montagnes, qui, se trou-  
vant au Nord de la route, arrêtent les vents frais, réfléchissent les rayons du  
Soleil sur les voyageurs, & laissent dans la campagne une ardeur brûlante.  
En raisonnant sur la cause du mal, il s'écrioit, dès le quatrième jour de  
marche; « Que me sert de philosopher, & de chercher des raisons de ce qui  
» me ruera peut-être demain (82).

Son excessive  
chaleur, & souff-  
rances de Bern-  
ier.

Le cinquième jour, il passa un des grands fleuves de l'Inde, qui se nom-  
me le *Tchenau*. L'eau en est si bonne, que les Omrahs en font charger leurs  
chameaux, au lieu de celle du Gange, dont ils boivent jusqu'à ce lieu. Mais  
elle n'eut pas le pouvoir de garantir Bernier des incommodités de la route.  
Il en fit une peinture effrayante. Le Soleil étoit insupportable, dès le premier  
moment de son lever. On n'apercevoit point un nuage. On ne sentoit point

un souffle de vent. Les chevaux, qui n'avoient pas vu d'herbe verte, depuis Lahor, pouvoient à peine se traîner. Les Indiens, avec leur peau noire, sèche & dure, manquoient de force & d'haleine. On en trouvoit de morts en chemin. Le visage de l'Auteur, ses mains, & ses pieds étoient pelés. Tout son corps étoit couvert de petites pustules rouges, qui le piquoient comme des aiguilles. Il doutoit, le dixième jour de la marche, s'il seroit vivant le soir. Toute son espérance étoit dans un peu de lait caillé sec, qu'il délayoit dans l'eau avec un peu de sucre; & quatre ou cinq limons, qui lui restoient pour faire de la limonade (83).

Il arriva néanmoins, la nuit du douzième jour, au pied d'une montagne escarpée, noire & brûlante, où Bember est située. Le camp fut assis dans un large espace de cailloux & de sable. C'étoit une vraie fournaise : mais une pluie d'orage, qui tomba le matin, eut la force de rafraîchir l'air. L'Empereur, n'ayant pu prévoir ce soulagement, étoit parti, pendant la nuit, avec une partie des Dames & de ses principaux Officiers. Dans la crainte d'affamer le petit Royaume de Kachemire, il n'avoit voulu mener avec lui que ses principales femmes & les meilleures amies de Rauchenara Begum, avec aussi peu d'Omrabs & de Milice qu'il étoit possible. Les Omrabs, qui eurent la permission de le suivre, ne prirent que le quart de leurs cavaliers. Le nombre des éléphants fut borné. Ces animaux, quoiqu'extrêmement lourds, ont le pied ferme. Ils marchent, comme à tâtons, dans les passages dangereux, & s'assurent toujours d'un pied, avant que de remuer l'autre. On mena aussi quelques mules : mais on fut obligé de supprimer tous les chameaux, dont le secours auroit été le plus nécessaire. Leurs jambes, longues & roides, ne peuvent se soutenir dans l'embarras des montagnes. On fut obligé d'y suppléer par un grand nombre de Porte-faix, que les Gouverneurs & les Rajas d'alentour avoient pris soin de rassembler; & l'Ordonnance Impériale leur assignoit à chacun dix écus, pour cent livres pesant. On en comptoit plus de trente mille; quoiqu'il y eût déjà plus d'un mois que l'Empereur & les Omrabs s'étoient fait précéder par une partie du bagage & des Marchands. Les Seigneurs, nommés pour le voyage, avoient ordre de partir chacun à leur tour, comme le seul moyen d'éviter la confusion, pendant cinq jours de cette dangereuse marche; & tout le reste de la Cour, avec l'artillerie & la plus grande partie des troupes, devoit passer trois ou quatre mois comme en garde, dans le camp de Bember, jusqu'au retour du Monarque, qui se proposoit d'attendre la fin des chaleurs (84).

Le rang de Daneck-Mend étant marqué pour la nuit suivante, Bernier parut à sa suite. Il n'eut pas plutôt monté ce qu'il nomme l'affreuse muraille du monde (85), c'est-à-dire, une haute montagne, noire & pelée, qu'en descendant sur l'autre face, il sentit un air plus frais & plus tempéré. Mais rien ne le surprit tant, dans ces montagnes, que de se trouver tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes & de tous nos arbres, à l'exception néanmoins de l'hissope, du thym, de la marjolaine & du romarin, il se crut dans certaines

BERNIER.  
1664.

Ville de Bember, à l'entrée des montagnes.

Précautions de l'Empereur pour les passés.

Passage de Bernier.

Admirable changement d'un pays à l'autre.

(83) Page 113.

(84) Pages 122 & précédentes.

(85) Parce qu'il regarde Kachemire comme un Paradis terrestre.

BERNIER.  
1664.

Plantes Euro-  
péennes.

Altérations &  
éruptions.

Cascades na-  
turelles.

Chûte de quin-  
ze éléphants dans  
un précipice.

montagnes d'Auvergne, au milieu d'une Forêt de sapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes; & son admiration étoit d'autant plus vive, qu'en sortant des campagnes brûlantes de l'Indoustan, il n'avoit rien aperçu qui l'eût préparé à cette métamorphose (86).

Il admira particulièrement, à une journée & demie de Bember, une montagne qui n'offroit que des plantes, sur ses deux faces; avec cette différence, qu'au midi, vers les Indes, c'étoit un mélange de plantes Indiennes & Européennes; au lieu que du côté du Nord, il n'en découvroit que d'Européennes, comme si la première face eût également participé de la température des deux climats, & que celle du Nord eût été toute Européenne. A l'égard des arbres, il observa continuellement une suite naturelle de générations & de corruptions. Dans des précipices, où jamais homme n'étoit descendu, il en voyoit des centaines, qui toiboient, ou qui étoient déjà tombés les uns sur les autres, morts, à demi pourris de vieillesse; & d'autres, jeunes & frais, qui renaissoient de leurs pieds. Il en voyoit même quelques-uns de brûlés; soit qu'ils eussent été frappés de la foudre, ou que dans le cœur de l'été ils se fussent enflammés par leurs chocs mutuels, dans l'agitation de quelque vent chaud & furieux, ou que, suivant l'opinion des Habitans, le feu prenne de lui-même au tronc, lorsqu'à force de vieillesse il devient fort sec. Bernier ne cessoit pas d'attacher ses yeux sur les cascades naturelles, qu'il découvroit entre les rochers. Il en vit une, à laquelle il n'y a rien, dit-il, de comparable au monde. On aperçoit de loin, du panchant d'une haute montagne, un torrent d'eau qui descend par un long canal, sombre & couvert d'arbres, & qui se précipite tout d'un coup avec un bruit épouvantable, au pied d'un rocher, droit, escarpé, & d'une hauteur prodigieuse. Assis près, sur un autre rocher que l'Empereur Jehan-Guir avoit fait applanir exprès, on voyoit un grand Théâtre, tout dressé, où la Cour pouvoit s'arrêter en passant, pour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage de la Nature (87).

Ces amusemens furent mêlés d'un accident fort étrange. Le jour que l'Empereur monta le *Pire-penjale*, qui est la plus haute de toutes ces montagnes, & d'où l'on commence à découvrir dans l'éloignement le pays de Kachemire, un des éléphants, qui portoient les femmes dans des Mickdembers & des Embatys, fut saisi de peur & se mit à reculer sur celui qui le suivoit. Le second recula sur l'autre; & successivement toute la file, qui étoit de quinze. Comme il leur étoit impossible de toutner, dans un chemin fort roide & fort étroit, ils culbutèrent tous au fond du précipice, qui n'étoit pas heureusement des plus profonds & des plus escarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphants y périrent. Bernier, qui suivoit à deux journées de distance, les vit en passant, & crut en remarquer plusieurs qui remuoient encore leur trompe. Ce désastre jeta beaucoup de désordre dans toute l'armée, qui marchoit en file, sur des côtes, par des sentiers fort dangereux. On fit faire halte le reste du jour & toute la nuit, pour se donner le tems de retirer les femmes & tous les débris de leur chute. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il se trouvoit, parce qu'il étoit également impossible d'avancer & de reculer. D'ailleurs, personne n'avoit.



près de soi ses Porte-faix, avec sa tente & ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux. Il trouva le moyen de grimper hors du chemin, & d'y former un petit espace commode, pour y passer la nuit avec son cheval. Un de ses Valters, qui eut la fidélité de le suivre, avoit un peu de pain qu'ils partagerent ensemble. En remuant quelques pierres, dans ce lieu, ils trouverent un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol prit dans sa main & pressa sans en être piqué. Bernier eut la même hardiesse, sur la parole de ce jeune homme, qui étoit de ses amis, & qui se vantoit d'avoir charmé le scorpion par un passage de l'Alcoran (88).

En traversant la montagne de Pire-penjal, il eut, dit-il, trois occasions de se rappeler ses idées philosophiques. Premièrement, en moins d'une heure, il éprouva l'hyver & l'été. Après avoir été à grosses gouttes, pour monter par des chemins où tout le monde étoit forcé de marcher à pied, & sous un soleil brûlant, il trouva, au sommet de la montagne, des neiges glacées, au travers desquelles on avoit ouvert un chemin. Il tomboit un verglas fort épais, & le vent étoit si froid, que la plupart des Indiens, qui n'avoient jamais vu de glace ni de neige, couroient en tremblant pour arriver dans un air plus chaud. En second lieu, Bernier rencontra, dans l'espace de moins de deux cents pas, deux vents absolument opposés; l'un du Nord, qui lui frappoit le visage en montant, sur tout lorsqu'il arriva proche du sommet; l'autre, du Midi, qui lui donnoit à dos en descendant, comme si, des exhalaisons de cette montagne, il s'étoit formé un vent, qui acqueroit des qualités différentes en prenant son cours dans les deux vallons opposés.

La troisième rencontre de l'Auteur fut celle d'un vieil Hermite, qui vivoit sur le sommet de la montagne depuis le tems de Jehan-Guir. On ignoroit sa Religion, quoiqu'on lui attribûât des miracles, tels que de faire tourner le vent à son gré, & d'exciter de la pluie, de la neige & des orages. Sa figure avoit quelque chose de sauvage. Sa barbe étoit longue, blanche & mal peignée. Il demanda fièrement l'aumône : mais il laissoit prendre de l'eau dans des vases de terre, qu'il avoit rangés autour de lui. Il faisoit signe de la main qu'on passât vite, & sans s'arrêter. Il grondoit contre ceux qui faisoient du bruit. Bernier, qui eut la curiosité d'entrer dans sa caverne, après lui avoir adouci le visage par un présent, lui demanda ce qui lui causoit tant d'aversion pour le bruit. Sa réponse fut, que le bruit excitoit de furieuses tempêtes autour de la montagne; qu'Aurenz-zeb avoit été fort sage de suivre son conseil; que Scha-Jehan en avoit toujours usé de même; & que Jehan Guir, pour s'être une fois moqué de ses avis & n'avoir pas craint de faire sonner les trompettes & donner des timbales, avoit failli de périr avec son armée (89).

On lit, dans l'Histoire des anciens Rois de Kachemire (90), que tout ce pays n'étoit autrefois qu'un grand Lac, & qu'un saint Vieillard, nommé Kacheb, donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne qui se nomme Baramoulé. Bernier n'eut pas de peine à se persuader que cet ef-

BERNIER.  
1664.  
Scorpion que  
l'Auteur presse  
sans en être pic-  
qué.

Prompte pas-  
sage de l'été à l'hy-  
ver.

Vents qui se  
croisent mut-  
uellement d'un  
coup oppo-  
sés.

Hermite de la  
montagne.

Description du  
pays du Kache-  
mire.

(88) Page 172.

(89) Page 166 & précédentes.

(90) Bernier en a traduit, du Persan, un

abrégé qui avoit été fait par l'ordre de Jehan Guir.

**BERNIER.**  
1664.  
Son origine.

pace étoit couvert d'eau , comme on le rapporte de la Thessalie & de quelques autres Contrées : mais il ne crut pas aisément que l'ouverture de Baramoulé fut l'ouvrage des hommes , parce que cette montagne est très haute & très large. Il se figura plus volontiers que les tremblemens de terre , auxquels ces Régions sont assez sujettes , peuvent avoir ouvert quelque abîme où la montagne s'est enfoncée d'elle-même. C'est ainsi que , suivant l'opinion des Arabes , le Détroit de Bab-el-mandel s'est anciennement ouvert , & qu'on a vu des montagnes & des villes s'abîmer dans de grands Bois.

La grandeur &  
la situation.

Quelque jugement qu'on en porte , Kachemire ne conserve plus aucune apparence de Lac. C'est une très belle campagne , diversifiée d'un grand nombre de petites collines , & qui n'a pas moins de trente lieues de long sur dix ou douze de largeur. Elle est située à l'extrémité de l'Indoustan , au Nord de Lahor , & véritablement enclavée dans le fond des montagnes du Caucase , entre celles du grand & du petit Tibet , & celles du Raja-Gamon. Les premières montagnes qui la bordent , c'est-à-dire , celles qui touchent à la Plaine , sont de médiocre hauteur , revêtues d'arbres ou de pâturages , remplies de toutes sortes de bestiaux , tels que des vaches , des brebis , des chèvres , & des chevaux. Entre plusieurs espèces de gibier , tel que des perdrix , des lièvres , des gazelles , & quelques-uns de ces animaux qui portent le musc , on y voit aussi des abeilles en très grand nombre. Mais , ce qui est très rare dans les Indes , on n'y trouve presque jamais de serpens , de tigres , d'ours ni de lions : d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer » des montagnes innombrables , & découlantes de lait & de miel , comme celles de la Terre de » Promission. (91).

Beauté surprenante de la plaine.

Au-delà des premières , il s'en élève d'autres , beaucoup plus hautes , dont le sommet est toujours couvert de neige , & ne cesse jamais de paroître tranquille & lumineux , au-dessus de la Région des nuages & des brouillars. De toutes ces montagnes , il sort de toutes parts une infinité de sources & de ruisseaux , que les Habirans ont l'art de distribuer dans leurs champs de riz , & de conduire même par de grandes levées de terre , sur leurs petites collines. Ces belles eaux , après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux & d'agréables cascades , se rassemblent enfin , & composent une rivière de la grandeur de la Seine , qui tourne doucement autour du Royaume , traverse la ville Capitale , & va trouver sa sortie à Baramoulé , entre deux tochers escarpés , pour s'égarer de-là dans divers précipices , se charger en passant de plusieurs petites rivières qui descendent des montagnes , & se rendre , vers Ateck , dans le Fleuve Indus (92).

La fertilité.

Tant de ruisseaux , qui sortent des montagnes , répandent dans les champs & sur les collines une fertilité admirable , qui les feroit prendre pour un grand jardin , mêlé de Bourgs & de Villages , dont on découvre un grand nombre entre les arbres , & varié par de petites prairies , par des pièces de riz , de froment , de chanvre , de safran , & de diverses sortes de légumes , entre lesquels on voit serpenter des canaux de toutes sortes de formes. Un Européen y reconnoît par-tout les plantes , les fleurs & les arbres de notre climat ; des pommiers , des poiriers , des pruniers , des abricotiers , des noyers , & des

vignes chargées de leurs fruits. Les jardins particuliers sont remplis de melons, de chervis, de belles raves, de réforts, de la plupart de nos herbes potagères, & de quelques-unes qui manquent à l'Europe. A la vérité, Bernier n'y vit pas tant d'espèces de fruits différentes, & ne les trouva pas même aussi bons que les nôtres : mais, loin d'attribuer le défaut à la terre, il regrette, pour les Habirans, qu'ils n'aient pas de meilleurs Jardiniers (93).

La ville Capitale porte le nom du Royaume. Elle est sans murailles, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long & d'une demi lieue de large. Sa situation est à deux lieues des montagnes, qui forme un demi-cercle autour d'elle, & sur le bord d'un Lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, formé de sources vives & de ruisseaux qui découlent des montagnes. Il se dégorge dans la rivière, par un canal navigable. Cette rivière a deux Ponts de bois, dans la ville, pour la communication des deux parties qu'elle sépare. La plupart des édifices sont de bois, mais bien bâtis, & même à deux ou trois étages. Quoique le pays ne manque point de belle pierre de taille, & qu'il y reste quantité de vieux Temples & d'autres Bâtimens, qui en étoient composés, l'abondance du bois, qui descend facilement des montagnes par les petites rivières qui l'apportent, a fait embrasser la méthode de bâtir de bois plus que de pierre. Les maisons qui sont sur la rivière ont presque toutes un petit jardin, qui borde la rive ; ce qui forme une perspective charmante, sur-tout dans la belle saison, où l'usage est de se promener sur l'eau. Celles, dont la situation est moins riante, ne laissent pas d'avoir aussi leur jardin ; & plusieurs ont un petit Canal, qui répond au Lac, avec un petit Bâteau pour la promenade (94).

Un côté de la ville regarde une montagne, détachée de toutes les autres, & d'une vue très agréable, parce qu'elle offre sur sa pente plusieurs belles maisons avec leurs jardins, & qu'on découvre au sommet, une Mosquée, accompagnée d'un Hermitage, & de quantité de beaux arbres verts, qui lui servent comme de couronne. Aussi se nomme-t-elle, dans la langue du pays, *Hary-perbet*, qui signifie montagne de verdure. A l'opposite, on en découvre une autre, sur laquelle on voit aussi une Mosquée, avec son jardin, & un très ancien bâtimen, qui doit avoir été quelque Temple d'Idoles, quoiqu'il porte le nom de trône de Salomon, parce que les Habirans le croient l'ouvrage de ce Prince, dans un voyage qu'ils lui attribuent à Kachenire (95).

La beauté du Lac est augmentée par un grand nombre de petites Îles, qui forment autant de jardins, toujours verts, parce qu'ils sont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de rembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches au sommet, comme les palmiers. Au-delà du Lac, sur le penchant des montagnes, on ne découvre que des maisons de plaisance & des jardins. La nature semble avoir destiné de si beaux lieux à cet usage. Ils sont remplis de sources & de ruisseaux. L'air y est toujours pur, & l'on y a de toutes parts la vue du Lac, des Îles & de la Ville. Le plus délicieux de ces jardins est celui qui porte le nom de *Chahlimar*, ou Jardin du Roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'espace de cinq cens

BERNIER.  
1664.

Ville de Kachenire.

Ses agrémens.

Beauté du Lac, & des Jardins.

Jardin du Roi, & la description.

(93) Page 134.

(94) Page 135.

(95) Page 136.

O. liij.

BERNIER.  
1664.

pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet, qui est au milieu du jardin ; & là commence un autre canal, beaucoup plus magnifique, qui va jusqu'à l'extrémité de l'enceinte. Ce second canal est pavé de grandes pierres de taille. Ses bords sont en talus, de la même pierre ; & dans le milieu, on voit regner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau ; sans en compter un grand nombre d'autres, qui s'élèvent, d'espace en espace, de diverses pièces d'eau rondes, dont il est bordé comme d'autant de réservoirs. Il se termine au pied d'un cabinet, qui ressemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui sont à peu près en dômes & bâtis dans l'eau même, c'est-à-dire, entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui regne à l'entour, & quatre portes opposées l'une à l'autre ; deux desquelles regardent les allées, avec deux Ponts pour y passer ; & les deux autres donnent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'un grand salon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout est peint ou doré dans l'intérieur, & parsemé de sentences, en gros caractères Persans. Les quatre portes sont très riches. Elles sont composées de grandes pierres, & soutenues par des colonnes, tirées des anciens Temples d'Idoles que Scha Jehan fit ruiner. On ignore également la matière & le prix de ces pierres : mais elles sont plus belles que le marbre & le porphyre (96).

Jugement de  
Bernier sur le  
Royaume de Ka-  
chemire.

Bernier décide hardiment qu'il n'y a pas de pays au monde qui renferme autant de beautés que le Royaume de Kachemire, dans une si petite étendue. « Il mériterait, dit-il, de dominer encore toutes les montagnes qui l'environnent jusqu'à la Tartarie, & tout l'Indoustan jusqu'à l'Île de Ceylan. » Telles étoient autrefois ses bornes. Ce n'est pas sans raison que les Mogols lui donnent le nom de Paradis terrestre des Indes, & que l'Empereur Eckbar employa tant d'efforts pour l'enlever à ses Rois naturels. Jehan-Guir, son fils & son successeur, prit tant de goût pour cette belle portion de la terre, qu'il ne pouvoir en sortir, & qu'il déclaroit quelquefois que la perte de sa couronne le toucherait moins que celle de Kachemire. Aussi, lorsque nous y fumes arrivés, tous les beaux esprits Mogols s'efforcèrent d'en célébrer les agréments, par diverses pièces de Poésie, & les présents toient à l'Empereur, qui les récompensoit noblement (97).

Carnière &  
qualités des Ha-  
bitans.

Les Kachemiriens (98) passent pour les plus spirituels & les plus fins de tous les Peuples de l'Inde. Avec autant de disposition que les Persans pour la Poésie & pour toutes les Sciences, ils sont plus industrieux & plus amis du travail. Ils font des palekis, des bois de lit, des cabinets, des écritoirs, des cassettes, des cuillères, & diverses sortes de petits ouvrages, que leur beauté fait rechercher de tous les Indiens. Ils y appliquent un vernis, qui leur est propre. On admire particulièrement leur adresse à suivre ou contrefaire les veines d'un certain bois, qui les a très belles, en y appliquant des filets d'or. Mais rien ne leur est si particulier, & ne leur attire tant d'argent par le Commerce, qu'une espèce d'étoffes à laquelle ils occupent jusqu'à leurs petits enfans. On les nomme Chales. Ce sont des pièces d'une aune & demie de long.

Leur industrie,  
& leurs Arts.

Chales, espèce  
d'étoffes.

(96) Page 140.

(97) Page 141.

(98) Bernier les appelle quelquefois *Kachemiris*.

faire une de large, qui sont brodées, au métier, par les deux bouts. Les Mogols & la plupart des Indiens, de l'un & l'autre sexe, les portent en hyver sur leur tête, repassées, comme un manteau, par-dessus l'épaule gauche. On en distingue deux sortes : les uns de laine du pays, qui est plus fine que celle d'Espagne ; les autres d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on nomme *Touz*, & qui se prend sur la poitrine des chevres sauvages du grand Tibet. Les Chales de cette seconde espèce sont beaucoup plus chères que les autres. Il n'y a point de caïstor qui soit plus délicat. Mais, sans un soin continu de les déplier & de les éventer, les vers s'y mettent facilement. Les Omrahs en font faire exprès, qui coutent jusqu'à cent cinquante roupies ; au lieu que les plus belles de laine du pays ne passent jamais cinquante (99). Bernier remarquant, sur les Chales, que les Ouvriers de Patna, d'Agra, & de Lahor, ne parviennent point à leur donner la mollesse & la beauté de celles de Kachemire, ajoute que cette différence est attribuée à l'eau du pays ; comme on fait à Masuliparan ces belles *Chites*, ou toiles peintes au pinceau, qu'on rend plus belles en les lavant.

On vante aussi les Kachemiriens pour la beauté du sang. Ils sont communément aussi bien faits qu'on l'est en Europe, sans rien tenir du visage des Tartares, ni de ce nez écaché & de ces petits yeux de porc qui sont le partage de Kachegar & du grand Tibet. Les femmes de Kachemire sont si distinguées par leur beauté, que la plupart des Errangers qui arrivent dans l'Indoustan, cherchent à s'en procurer, dans l'espérance d'en avoir des enfans plus blancs que les Indiens, & qui puissent passer pour vrais Mogols (1).

Dans plusieurs occasions, que l'Auteur eut de visiter diverses parries du Royaume, il fit quelques observations qu'il joint à son récit. Daneck Mend-Kam, son Nabab, l'envoya un jour, avec deux cavaliers pour escorte, à trois petites journées de la Capitale, & par conséquent à l'extrémité du Royaume, pour visiter une Fontaine à laquelle on attribuoit des propriétés merveilleuses. Pendant le mois de Mai, qui est le tems où les neiges achevent

BERNIER.  
1664.

Taille des Kachemiriens & beauté des femmes.

Fontaine merveilleuse.

(99) Page 147.

(1) Page 149. Rejettons, dans une Note ; quelques autres circonstances du récit de Bernier. « Certainement, dit-il, si l'on peut juger de la beauté des femmes cachées & retirées par celle du menu Peuple qu'on rencontre dans les rues & qu'on voit dans les boutiques, on doit croire qu'il y en a de très-belles. A Lahor, où elles sont en renom d'être de belle taille, menues de corps & les plus belles brunes des Indes, comme elles le sont effectivement, je me suis servi d'un artifice ordinaire aux Mogols, qui est de suivre quelque éléphant, principale-ment lorsqu'un de ceux qui sont richement harnachés, car aussi-tôt qu'elles entendent ces deux sonnettes d'argent, qui leur pendent des deux côtés, elles mettent toutes la tête aux fenêtres. Je me suis servi, à Kachemire, du même artifice, &

« d'un autre encore, qui m'a bien mieux réussi. Il étoit de l'invention d'un vieux Maître d'Ecole, que j'avois pris pour m'aider à entendre un Poète Persan. Il me fit acheter quantité de confitures ; & comme il étoit connu, & qu'il avoit l'entrée par tout, il me mena dans plus de quinze maisons, disant que j'étois son Parent, nouveau venu de Perse, & que j'étois riche & à marier. Aussi-tôt que nous entrâmes dans une maison, il distribuoit mes confitures aux enfans ; & incontinent tout accouroit autour de nous, femmes & filles, grandes & petites, pour en attraper leur part, ou pour se faire voir. Cette folle curiosité ne laissa pas de me coûter quelques bonnes roupies : mais aussi je ne doutai plus que dans Kachemire il n'y eût d'aussi beaux visages qu'en aucun lieu de l'Europe. *Ibidem.*

BERNIER.  
1664.

Recherches de  
l'Auteur pour ex-  
pliquer ce phé-  
nomène.

de se fondre, elle coule & s'arrête régulièrement trois fois le jour; au lever du soleil, sur le midi, & sur le soir, son flux est ordinairement d'environ trois quarts d'heure. Il est assez abondant pour remplir un réservoir carré, de dix ou douze pieds de largeur & d'autant de profondeur. Ce phénomène dure l'espace de quinze jours; après lesquels, son cours devient moins réglé, moins abondant, & s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paroître de toute l'année, excepté pendant quelque grande & longue pluie, qu'il recommence sans cesse & sans règle, comme celui des autres Fontaines. Bernier vérifia cette merveille par ses yeux. Les Gentils ont sur le bord du réservoir un petit Temple d'Idoles (2), où ils se rendent de toutes parts, pour se baigner dans une eau qu'ils croient capable de les sanctifier. Ils donnent plusieurs explications fabuleuses à son origine. Pendant cinq ou six jours, Bernier s'efforça d'en trouver de plus vraisemblables. Il considéra fort attentivement la situation de la montagne. Il monta jusqu'au sommet avec beaucoup de peine, en prêtant de tous côtés son attention. Il remarqua qu'elle s'étend en long, du Nord au Midi; qu'elle est séparée des autres montagnes, qui ne laissent pas d'en être fort proches; qu'elle est en forme de dos-d'âne; que son sommet, qui est très long, n'a gueres plus de cent pas dans sa plus grande largeur; qu'un de ses côtés, qui n'est couvert que d'herbe verte, est exposé au soleil levant, mais que d'autres montagnes opposées n'y laissent tomber ses rayons que vers huit heures du matin; enfin, que l'autre côté, qui regarde le couchant, est couvert d'arbres & de buissons. Après ces observations, il se mit en état de rendre compte, à Danek-Mend, d'une singularité dont il cessa d'admirer la cause (3).

Achiavel, Mais-  
on de plaisance  
des anciens Rois  
de Kachemire.

En revenant de cette Fontaine, qui se nomme Send-Brary, il se détournait un peu du chemin, pour se procurer la vue d'*Achiavel*, Maison de plaisance des anciens Rois de Kachemire. Sa principale beauté consiste dans une source d'eau vive, qui se disperse par dehors, autour du bâtiment & dans les jardins, par un très grand nombre de canaux. Elle sort de terre, en jaillissant du fond d'un puits avec une violence, un bouillonnement & une abondance si extraordinaires, qu'elle mériterait le nom de Rivière plus que celui de Fontaine. L'eau est d'une beauté singulière, & si froide qu'à peine y peut-on tenir la

(2) Dédicé à *Brare*, une des Dénas, ou des Divinités du pays; ce qui a fait nommer la Fontaine *Send-Brary*, c'est-à-dire, Eau de *Brare*. *Ibid.* p. 169.

(3) Tout cela considéré, dit-il, je jugeai que la chaleur du Soleil, avec la situation particulière & la disposition intérieure de la montagne, étoit la cause du miracle; que le Soleil du matin venant à donner sur le côté qui lui est opposé, l'échauffe & fait fondre une partie des eaux gelées qui se sont infiltrées dans la terre en hyver, pendant que tout est couvert de neiges; que ces eaux venant à pénétrer & coulant peu-à-peu vers le bas, jusqu'à certaines couches, on tables de roches vives, qui les retiennent & les conduisent vers la Fontaine, produisent le flux du Midi;

que le même Soleil s'élevant au Midi, & quittant ce côté, qui se refroidit, pour frapper comme à plomb le sommet, qu'il échauffe, fait encore fondre des eaux gelées, qui descendent peu-à-peu comme les autres, mais par d'autres circuits, jusqu'aux mêmes couches de roches, & font le flux du soir; & qu'enfin le Soleil échauffant aussi le côté Occidental, produit le même effet & cause le troisième flux, c'est-à-dire, celui du matin. Il est plus leur que les deux autres, soit parce que ce côté Occidental est éloigné de l'Oriental, où est la Fontaine; soit parce qu'étant couvert de bois, il s'échauffe moins vite, ou peut-être à cause du froid de la nuit. Toutes les circonstances, ajoute l'Auteur, favorisent cette supposition. Pages 174 & précédentes.

main.

main. Le jardin, qui est composé de belles allées de toutes sortes d'arbres fruitiers, offre, pour ornement, quantité de jets d'eau de diverses formes, des réservoirs pleins de poissons, & particulièrement une cascade fort haute, qui forme une grande nappe de trente ou quarante pas de longueur, dont l'effet est encore plus admirable pendant la nuit, lorsqu'on a mis, par-dessous la nappe, une infinité de lampions, qui s'ajustant dans les petites niches du mur, font une curieuse illumination (4). D'Achiavel, Bernier ne craignit pas de se détourner encore, pour visiter un autre jardin Royal, dans lequel on lui fit voir, avec les mêmes agrémens, un canal rempli de poissons qui viennent lorsqu'on les appelle, & dont les plus grands ont au nez des anneaux d'or avec des inscriptions. On attribue cette singularité à la fameuse Nurmahal, Favorite de Jehan-Guir, ayeul d'Aureng-zeb (5).

BERNIER.  
1664.  
Poissons enroulés  
autour d'un anneau  
d'or.

Daneck-Mend, fort satisfait du récit de Bernier, lui fit entreprendre un autre voyage, pour aller voir un miracle si certain, qu'il se promettoit de le voir bien-tôt converti au Mahométisme. « Va-t-en, lui dit-il, à Baramoulay, tu trouveras, dans ce lieu, le tombeau d'un de nos Saints, qui fait des miracles continuels pour la guérison des malades qui s'y rassemblent de toutes parts. Peut-être ne te rendras-tu pas à toutes ces opérations miraculeuses, quoique tu les puisses voir : mais tu ne résisteras pas à celle qui se renouvelle tous les jours, & qui se fera devant tes yeux. Tu verras une grosse pierre ronde, que l'homme le plus fort peut à peine soulever, & qu'onze Dervis néanmoins, après avoir fait leurs prières au Saint, enlèvent comme une paille, du seul bout de leurs onze doigts. Bernier se mit en chemin, avec son escorte ordinaire. Il se rendit à Baramoulay, où le canton lui parut fort agréable. La Mosquée est bien bâtie, & les ornemens ne manquent point au tombeau du Saint. Quantité de Pelerins, dont il étoit environné, se disoient malades. Mais on voyoit, près de la Mosquée, une cuisine, avec de grandes chaudières pleines de chair & de riz, fondées par le zèle de dévots, que l'Auteur prit pour l'aiman qui attiroit les malades, & pour le miracle qui les guérissait. D'un autre côté, il découvrit le jardin & les chambres des Mullahs, qui vivent dans une heureuse abondance à l'ombre du Saint, dont ils vantent le pouvoir & les vertus. Toujours malheureux, dit-il, dans les occasions de cette nature, il ne vit faire aucun miracle pendant le séjour qu'il fit à Baramoulay. Mais onze Mullahs, formant un cercle bien serré, & vêtus de longues robes qui ne permettoient pas de voir comment ils prenoient la pierre, la leverent en effet, en assurant tous qu'ils ne la renoient que du bout d'un de leurs doigts, & qu'elle étoit aussi légère qu'une plume. L'Auteur, qui ouvrit les yeux & qui regardoit de fort près, s'apercevoit assez qu'ils faisoient beaucoup d'effort, & croioit remarquer qu'ils joignoient le ponce aux doigts. Cependant il n'osa se dispenser de crier Karamer, Karamer, c'est-à-dire, miracle, miracle, avec les Mullahs & tous les Assistans. Mais il donna une roupie aux Mullahs, en leur demandant la grace d'être un des onze qui leveroient la pierre. Une seconde toupie, qu'il leur jeta, joint à la persuasion qu'il affectoit de la vérité du miracle, les disposa, quoiqu'avec peine, à lui céder sa place. Ils s'imaginèrent apparemment que dix d'entr'eux, unis

Miracle de Baramoulay.

(4) Page 176.  
Tome X.

(5) Pages 177 & précédentes.

BERNIER.  
1664.

ensemble, suffisoient pour lever le fardeau, quand il y contibueroit peu ; & qu'en se rangeant avec adresse ils pourroient empêcher qu'il ne s'en aperçût. Cependant ils se virent trompés, lorsque la pierre, que Bernier ne voulut soutenir que du bout du doigt, pancha visiblement de son côté. Tout le monde le regardant de fort mauvais œil, il ne laissa pas de crier Karamet, & de jeter encore une roupie, dans la crainte de se faire lapider. Mais, après s'être retiré doucement, il se hâta de monter à cheval, & de s'éloigner (6).

Ouverture de  
Baramoulay.

En passant, il observa cette fameuse ouverture qui donne passage à toutes les eaux du Royaume. Ensuite, il quitta le chemin pour s'approcher d'un grand Lac dont la vue l'avoit frappé de loin, & par lequel passe la rivière qui descend à Baramoulay. Il est rempli de poisson, sur-tout d'anguilles, & couvert de canards, d'oies sauvages, & de plusieurs sortes d'oiseaux de rivière. Le Gouverneur du pays y vient prendre, en hyver, le divertissement de la chasse. On voit au milieu, de ce grand espace d'eau, un Hermitage, avec son petit jardin, qui paroît flotter sur l'eau. Un ancien Roi de Kachemire fit construire l'un & l'autre sur de grosses poutres, qui soutiennent depuis longtems ce double fardeau.

Fontaine ex-  
traordinaire.

De-là, Bernier visita une fontaine, qui ne lui parut pas moins singulière. Elle bouillonne doucement ; elle monte avec une sorte d'impétuosité ; elle forme de petites boules remplies d'eau ; elle amène à la superficie un sable très fin, qui retourne comme il est venu, parce qu'un moment après, l'eau s'arrête, & cesse de bouillonner : mais ensuite, elle recommence le même mouvement, avec des intervalles qui ne sont pas moins réglés. On prétend que la principale merveille est que le moindre bruit qu'on fait en parlant, ou en frappant la terre du pied, agite l'eau & produit le bouillonnement. Cependant Bernier vérifia que le bruit de la voix & le mouvement des pieds n'y changeoient rien, & que dans le plus grand silence, le phénomène se renouvelloit avec les mêmes circonstances (7).

Après avoir admiré cette Fontaine, il entra dans les montagnes, pour y voir un grand Lac, où la glace se conserve en Été. Les vents en abattent les monceaux, les dispersent, les rejoignent & les rétablissent, comme dans une petite mer glaciale. Il passa de-là dans un lieu qui se nomme *Seng-Safed*, c'est-à-dire, pierre blanche, où l'on voit pendant l'Été une abondance naturelle de fleurs, qui forment un charmant parterre. On a remarqué, dans tous les tems, que lorsqu'il s'y rend beaucoup de monde & qu'on y fait assez de bruit pour agiter l'air, il y tombe aussitôt une grosse pluie. Bernier assure que Scha-Jehan fut menacé d'y périr à son arrivée ; ce qui s'accorde, dit-il, avec le récit de l'Hermite de *Pire-Penjal* (8).

Congelations.

Il pensoit à visiter une grotte de congelations merveilleuses, qui est à deux journées du même lieu, lorsqu'il reçut avis que Daneck-Mend commençoit à s'inquiéter de son absence. Il regretta beaucoup de n'avoir pu tirer-tous les

(6) Page 184 & précédentes.

(7) Il s'imagina que le sable, en retombant, vient à boucher le canal étroit de cette petite & foible source, jusqu'à ce que l'eau se trouvant comme rabattue & ressermée, fasse un effort pour le faire remonter &

se dégager, ou que quelque vent, engagé dans le canal de la source, sortoit à diverses reprises, comme il arrive dans les Fontaines artificielles. *Ibid.* page 187.

(8) Page 189.



éclaircissements qu'il auroit désirés sur les montagnes voisines. Cependant, il apprit que les Marchands du pays vont tous les ans, de montagne en montagne, pour amasser ces laines fines qui leur servent à faire des chales : & ceux qu'il consulta l'assurèrent, qu'entre les montagnes qui dépendent de Kachemire, on rencontre de fort beaux pays. Ils en vantaient un, qui paye son tribut en cuirs & en laines, que le Gouverneur envoie lever chaque année, où les femmes sont belles, chastes & laborieuses. On lui parla d'un autre, plus éloigné de Kachemire, qui paye aussi son tribut en cuirs & en laines, & qui offre de petites plaines fertiles, & d'agréables vallons, remplis de bled, de riz, de pommes, de poires, d'abricots, de melons, & même de taïsin, dont les vins sont excellens. Ses Habitans ont quelquefois pris droit de leur situation pour refuser le tribut ; mais on a toujours trouvé le moyen de les réduire. Bernier apprit des mêmes Marchands qu'entre des montagnes encore plus éloignées, qui ne dépendent plus du Royaume de Kachemire, il se trouve d'autres contrées fort agréables, peuplées d'hommes blancs & bienfaits, mais qui ne sortent jamais de leur patrie. Un Vieillard, qui avoit épousé une fille de l'ancienne Maison des Rois de Kachemire, lui raconta que dans le tems que Jehan-Guit avoit fait rechercher tous les restes de cette malheureuse race, la crainte de tomber entre ses mains l'avoit fait fuir, avec trois Domestiques, au travers des montagnes, sans connoître son chemin ; qu'après avoir erré dans cette solitude, il s'étoit trouvé dans un fort bon canton, où les Habitans, ayant appris sa naissance, l'avoient reçu avec beaucoup de civilités & lui avoient fait des présens ; que pour surcroît de caresses, ils lui avoient amené quelques-unes de leurs plus belles filles, dont ils lui avoient offert le choix, parce qu'ils souhairoient d'avoir de son sang : qu'étant passé dans un autre canton, peu éloigné, on ne l'avoit pas traité avec moins de considération, mais que les Habitans lui avoient amené leurs propres femmes, en lui disant que leurs voisins avoient manqué d'esprit lorsqu'ils n'avoient pas considéré que son sang ne demeureroit pas dans leur maison, puisque leurs filles emporteroient l'enfant avec elles dans celle de l'homme qu'elles épouseroient (9).

D'autres informations ne laisserent aucun doute à Bernier, que le Pays de Kachemire ne touche au petit Tibet. On a déjà fait usage de cette remarque dans l'article du Tibet ; mais une observation si importante pour la géographie mérite ici plus d'étendue, comme dans la véritable source (10). Quelques années auparavant, les divisions de la famille Royale du petit Tibet avoient porté un des Prétendans à la Couronne à demander secrètement le secours du Gouverneur de Kachemire, qui, par l'ordre de Scha-Jehan, l'avoit établi dans cet Etat, à condition de payer au Mogol un tribut annuel en cristal, en musc & en laines. Ce petit Roi ne pût se dispenser de venir rendre son hommage à Aureng-zeb, pendant que la Cour étoit à Kachemire ; & Daneck-Mend, curieux de l'entretenir, lui donna un jour à dîner. Bernier lui entendit raconter que du côté de l'Orient, son pays étoit voisin du grand Tibet ; que sa largeur étoit de trente ou quarante lieues ; qu'à l'exception d'un peu de cristal, de musc & de laine, il étoit fort pauvre ; qu'il n'avoit point de mines d'or, comme on le publioit ; mais que dans quelques parties il pro-

BERNIER.

1664.

Montagnes &amp; Pays voisins de Kachemire.

Kachemire voisin du Tibet.

Comment Bernier en est informé.

(9) Pages 194 &amp; précédentes.

(10) Page 196.

BERNIER.  
1664.

duisoit de fort bons fruits , sur-tout d'excellens melons ; que les neiges y rendoient l'hyver fort long & fort rude ; enfin que le Peuple , autrefois idolâtre , avoit embrassé la secte Persanne du Mahométisme. Le Roi du petit Tibet avoit un si misérable cortège , que Bernier ne l'auroit jamais pris pour un Souverain (11).<sup>a</sup>

Le Mogol entend la Cour du grand Tibet.

Il y avoit alors dix-sept ou dix-huit ans que Scha-Jehan avoit entrepris d'étendre ses Conquêtes dans le grand Tibet , à l'exemple des anciens Rois de Kachemite. Après quinze jours d'une marche très difficile , & toujours par des montagnes , son armée s'étoit saisie d'un Château. Il ne lui restoit plus qu'à passer cette rivière pour aller droit à la Capitale , & tout le Royaume étoit dans l'épouvante. Mais comme la saison étoit fort avancée , le Général Mogol appréhendant d'être surpris par les neiges , avoit pris le parti de revenir sur ses traces , après avoir laissé quelques troupes dans le Château , dont il s'étoit mis en possession. Cette garnison , effrayée par l'Ennemi , ou pressée par la disette des vivres , avoit repris bien-tôt aussi le chemin de Kachemire ; ce qui avoit fait perdre au Général le dessein de retourner sur ses traces à l'entrée du Printems.

Aureng-zeb en reçoit des Ambassadeurs.

Le Roi du grand Tibet , apprenant qu'Aureng-zeb étoit à Kachemire , se crut menacé d'une nouvelle guerre. Il lui envoya un Ambassadeur , avec des présents du pays ; tels que du cristal , des queues de certaines vaches blanches , & fort précieuses (12) , quantité de musc , & du jachen , pierre d'un fort grand prix. Le jachen est une pierre verdâtre , dont les veines sont blanches , & qui est si dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant. On en fait des tasses & d'autres vases , entichés de filets d'or & de pierreries. Le cortège de l'Ambassadeur étoit composé de quatre cavaliers , & de dix ou douze grands hommes secs & maigres , avec trois ou quatre poils de barbe , comme des Chinois , & de simples bonnets rouges. Le reste de leur habillement étoit proportionné. Quelques-uns portoient des sabres , mais le reste marchoit sans armes à la suite de leur chef. Ce Ministre , ayant traité avec Aureng-zeb , lui promit que son Maître feroit bâtir une Mosquée dans sa Capitale , qu'il lui payeroit un tribut annuel , & que désormais il feroit marquer sa monnaie au coin Mogol. Mais on étoit persuadé , ajoute Bernier , qu'après le départ d'Aureng-zeb , ce Prince ne feroit que rire du traité , comme il avoit déjà fait de celui qu'il avoit autrefois conclu avec Scha-Jehan (13).

Médecin du Roy de Lassa.

L'Ambassadeur avoit amené un Médecin , qui se disoit du Royaume de Lassa , & de la Tribu de Lamy ou Lama , qui est celle des Prêtres ou des gens de Loi du Pays , comme celle des Bramines dans les Indes ; avec cette différence que les Bramines n'ont point de Pontife , & que ceux de Lassa en reconnoissent un , qui est honoré dans toute la Tartarie comme une espèce de divinité (14). Ce Médecin avoit un Livre de recettes qu'il refusa de vendre à Bernier , & dont les catactères avoient , de loin , quelque air des nôtres. Bernier le pria d'en écrire l'alphabet : mais il écrivoit si lentement , & son écriture

(12) Voyez le Tome VII de ce Recueil , où l'on a cité cet endroit de Bernier , avec des éclaircissemens curieux sur le Tibet.

(13) Elles sont particulièrement à ce Pays , &

l'on s'en sert pour orner les oreilles des éléphans.

(14) Page 101.

(14) Voyez tout ce qui a rapport au grand Lama , dans le VII Tome.

ture étoit si mauvaise en comparaison de celle du Livre, qu'il ne donna pas une haute idée de son savoir. Il étoit fort attaché à la métémpsycofe, dont il expliquoit la Doctrine avec beaucoup de fables (15). Bernier lui rendit une vifite particuliere, avec un Marchand de Kachemire, qui favoit la langue du Tibet, & qui lui servit d'Interprète. Il feignit de vouloir acheter quelques étoffes que le Médecin avoit apportées pour les vendre; & sous ce prétexte, il lui fit diverses questions, dont il tira peu d'éclaircissement. Il en recueillit néanmoins que le Royaume du grand Tibet étoit un misérable pays, couvert de neige pendant cinq mois de l'année, & que le Roi de Lafla étoit souvent en guerre avec les Tartares : mais il ne put savoir de quels Tartares il étoit question.

Il n'y avoit pas vingt ans, suivant le témoignage de tous les Kachemiriens, qu'on voyoit partir chaque année de leur pays plusieurs Caravanes, qui traversant toutes ces montagnes du grand Tibet, pénétoient dans la Tartarie & se rendoient dans l'espace d'environ trois mois au Catay, malgré la difficulté des passages, sur-tout de plusieurs torrens très rapides, qu'il falloit traverser sur des cordes tendues d'un rocher à l'autre. Elles rapportoient du musc, du bois de chène, de la rhubarbe, & du mamiron, petite racine excellente pour les yeux. En repassant par le grand Tibet, elles se chargeoient aussi des marchandises du pays, c'est-à-dire, de musc, de cristal & de jachem; mais, sur-tout, de quantité de laines très-fines; les unes de brebis, les autres qui se nomment *Toutz*, & qui approchent plutôt, comme on l'a déjà remarqué, du poil de castor que de la laine. Depuis l'entreprise de Scha-Jehan, le Roi du Tibet avoit fermé ce chemin, & ne permettoit plus l'entrée de son pays du côté de Kachemire. Les Caravanes partoient de Patna sur le Gange, pour éviter ses terres; & les laissant à gauche, elles se rendoient droit au Royaume de Lafla (16). Quelques Marchands du pays de Kachegar, ou Kashgar, qui vinrent à Kachemire pendant le séjour d'Aureng-zeb, pour y vendre un grand nombre d'Esclaves, confirmèrent à Bernier que le passage étant fermé par le grand Tibet, ils étoient obligés de prendre par le petit, & qu'ils entroient dans le Royaume de Kachemire par une petite ville nommée *Gurtche*, première Place de sa dépendance à quatre journées de la Capitale (17).

Bernier fit de grandes recherches, à la priere du célèbre Thievenot, pour découvrir s'il ne se trouvoit pas des Juifs dans le fond de ces montagnes, comme les Missionnaires nous ont appris qu'il s'en trouve à la Chine. Quoiqu'il assure que tous les Habitans de Kachemire sont Gentils ou Mahométans, il ne laissa point d'y remarquer plusieurs traces de Judaïsme (18). On peut suppo-

BERNIER.  
1664.

Anciennes Caravanes de Kachemire.

Intercession de leur rois.

(15) Voyez le VII Tome.

(16) Relations du VII Tome.

(17) On a donné l'itinéraire de Kachemire à Kashgar, & de Kashgar au Catay, dans le VII Tome, p. 409.

(18) Elles sont curieuses, sur le témoignage d'un Voyageur tel que Bernier. La première, c'est qu'en entrant dans ce Royaume, après avoir passé la montagne de *Pire-Pen-jul*, tous les Habitans qu'il vis dans les pre-

miers villages lui semblerent Juifs à leur port, à leur air, enfin, dit-il, à ce je ne fais quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les Nations. Il ne fut pas le seul qui en prit cette idée. Un Jésuite, qu'il ne nomme point, & plusieurs Européens l'avoient eue avant lui. 1°. Il remarqua que parmi le Peuple de Kachemire, quoique Mahométan, le nom de *Moufa*, qui signifie Moïse, est fort en usage. 2°. Les Kachemiriens prétendent

BERNIER.  
1664.

fer, dit-il, que dans le cours des siècles, les Juifs de ce pays sont devenus Idolâtres, & qu'en suite ils ont embrassé le Mahométisme; sans compter qu'il en est passé un grand nombre en Perse, & dans l'Indoustan. Il ajoute qu'il s'en trouve, en Ethiopie; & quelques-uns si puissans, que quinze ou seize ans avant son voyage, un d'entr'eux avoit entrepris de se former un petit Royaume, dans des montagnes de très difficile accès. Il tenoit cet événement de deux Ambassadeurs du Roi d'Ethiopie, qu'il avoit vus depuis peu à la Cour du Mogol (19).

Ambassade d'Ethiopie à la Cour du Mogol.

Cette Ambassade, dont il tira d'autres lumières, paroît mériter d'être reprise, après lui, dans son origine (20). Le Roi d'Ethiopie, étant informé de la révolution qui avoit mis Aureng-zeb sur le trône, conçut le dessein de faire connoître sa grandeur & sa magnificence, dans l'Indoustan, par une célèbre Ambassade. Il fit tomber son choix sur deux personnages, qu'il crut capables de répondre à ses vûes. Le premier étoit un Mahométan, que Bernier avoit vu à Mocka, lorsqu'il étoit venu d'Egypte par la mer rouge, & qui s'y trouvoit de la part de ce Prince pour y vendre quantité d'Esclaves, du produit desquels il étoit chargé d'acheter des marchandises des Indes. Le second étoit un Marchand Chrétien de la croyance Arménienne, marié dans Alep, où il étoit né, & connu sous le nom de Murat. Bernier l'avoit aussi connu à Mocka; & s'étant logé dans la même Maison, c'étoit-par son conseil qu'il avoit renoncé au voyage d'Ethiopie. Murat se rendoit tous les ans dans cette ville, pour y porter le présent que le Roi faisoit aux Directeurs des Compagnies d'Angleterre & de Hollande, & pour recevoir d'eux celui qu'ils envoyotent à ce Monarque.

Préparatifs & suite.

La Cour d'Ethiopie crut ne rien épargner pour les frais de l'Ambassade, en accordant à ses deux Ministres trente-deux petits Esclaves des deux sexes, qu'ils devoient vendre à Mocka, pour en faire le fond de leur dépense (21). On leur donna aussi vingt-cinq Esclaves choisis, qui étoient la principale partie du présent destiné au grand Mogol; & dans ce nombre, on n'oublia point d'en mettre neuf ou dix fort jeunes, pour en faire des Eunukes: présent, remarque Bernier, fort digne d'un Roi, sur-tout d'un Roi Chrétien à un Prince Mahométan. Ses Ambassadeurs reçurent encore, pour le grand Mogol, quinze chevaux, dont les Indiens ne font pas moins de cas que de ceux d'Arabie; avec une sorte de petite mule, dont Bernier admira la peau. Un tigre, dit-il, n'est pas si bien marqué; & les Alachas, qui sont des étoffes de soie rayées, ne le sont pas avec tant de variété, d'ordre & de proportion. On y ajouta deux dents d'éléphant, d'une si prodigieuse grosseur, que l'homme le plus fort n'en devoit pas une sans beaucoup de peine, avec une prodigieuse corne de bœuf,

que Salomon est venu dans leur pays, & que c'est lui qui a coupé la montagne de Baramoulay, pour faire écouler les eaux. 4°. Ils veulent que Moïse soit mort à Kachemire. Ils montrent son tombeau à une lieue de cette ville. 5°. Ils soutiennent que le très ancien édifice, qu'on voit de la ville, sur une haute montagne, a été bâti par le Roi Salomon,

dont il est vrai qu'il porte le nom. *Page 215 & suivantes.*

(19) Page 218.

(20) Mémoires de Bernier, Tome II, pages 39 & suivantes.

(21) L'Auteur donne à son récit un tour ironique, qui n'est point à l'honneur de la Cour d'Ethiopie.

qui étoit remplie de civette. Bernier, qui en mesura l'ouverture à Dehly, lui trouva plus d'un demi-pied de diamètre.

Avec ces richesses, les Ambassadeurs partirent de Gonder, Capitale d'Ethiopie, située dans la Province de Dumbia, & se rendirent, après deux mois de marche, par de très mauvais pays, à *Belloul*, Port desert vis-à-vis de Mocka. Diverses craintes les avoient empêchés de prendre le chemin ordinaire des Caravanes, qui se fait aisément en quarante jours, jusqu'à l'Arkista, d'où l'on passe à l'Isle de Massouva. Pendant le séjour qu'il firent à Belloul, pour y attendre l'occasion de traverser la mer rouge, il leur mourut quelques Esclaves. En arrivant à Mocka, ils ne manquèrent pas de vendre ceux dont le prix devoit fournir à leurs frais; mais leur malheur voulut que cette année, les Esclaves fussent à bon marché. Cependant, après en avoir tiré une partie de leur valeur, ils s'embarquèrent sur un Vaisseau Indien, pour passer à Surate. Leur navigation fut assez heureuse. Ils ne furent pas vingt-cinq jours en mer. Mais ils perdirent plusieurs chevaux & quelques Esclaves du présent, avec la précieuse mule, dont ils sauverent la peau. En arrivant au Port, ils trouverent Surate menacée par le fameux Sevagi; & leur maison ayant été pillée avec le reste de la ville, ils ne purent sauver que leurs Lettres de créance, quelques Esclaves malades, leurs habits à l'Ethiopienne, qui ne furent enviés de personne, la peau de mule, dont le Vainqueur fit peu de cas, & la corne de bœuf, qui étoit déjà vuide de civette. Ils exagérèrent beaucoup leurs pertes: mais les Indiens, naturellement malins, qui les avoient vus arriver sans provisions, sans argent, & sans Lettres de change, prétendirent qu'ils étoient fort heureux de leur aventure, & qu'ils devoient s'applaudir du pillage de Surate, qui leur avoit épargné la peine de conduire à Dehly leur misérable présent, & qui leur fournissoit un prétexte pour implorer la générosité d'autrui. En effet le Gouverneur de Surate les nourrit quelque-tems, & leur fournit de l'argent & des voitures pour continuer leur voyage. Adrican, chef du Comptoir Hollandois, leur donna, pour Bernier, une Lettre de recommandation, que Mutat lui remit, sans savoir qu'il fût son ancienne connoissance de Mocka. Ils se reconnurent, ils s'embrassèrent; & Bernier lui promit de les servir à la Cour. Mais cette entreprise étoit difficile. Comme il ne leur restoit, du présent qu'ils avoient apporté, que leur peau de mule & la corne de bœuf, & qu'on les voyoit dans les rues, sans paleky & sans chevaux, avec une suite de sept ou huit Esclaves nus, ou qui n'avoient, pour tout habillement, qu'une mauvaise écharpe bridée entre les cuisses, & un demi-linceul sur l'épaule gauche, passé sous l'aisselle droite en forme de manteau d'été, on ne les prenoit que pour de misérables Vagabonds, qu'on n'honoroit pas d'un regard. Cependant Bernier représenta si souvent la grandeur de leur Maître à Daneck-Mend, Ministre des affaires étrangères, que ce Seigneur leur fit obtenir une audience d'Aureng-zeb. On leur donna, suivant l'usage, une veste de brocard, avec une écharpe de soie brodée & le turban. On pourvut à leur subsistance; & l'Empereur, les dépêchant bien-tôt, avec plus d'honneur qu'ils ne s'y étoient attendus, leur fit pour eux-mêmes un présent de six mille roupies. Celui qu'ils reçurent pour leur Maître consistoit dans un *Serapah* (12) fort riche, deux grands cornets d'argent doré,

(12) Veste de brocard.

BERNIER.  
1664.  
Voyage des  
Ambassadeurs.

Leurs infirmités.

Comment ils  
sont traités des  
Mogols.

BERNIER.  
1664.

deux timbales d'argent, un poignard couvert de rubis, & la valeur d'environ vingt mille francs en roupies d'or ou d'argent, pour faire voir de la monnaie au Roi d'Ethiopie, qui n'en a point dans ses Etats. Mais on n'ignoroit pas que cette somme ne sortiroit pas de l'Indoustan, & qu'ils en acheteroient des marchandises des Indes (23).

Eclaircissement  
qu'il donne à  
Bernier sur la  
source du Nil.

Pendant le séjour qu'ils firent à Dehly, Daneck-Mend, toujours ardent pour s'instruire, les faisoit venir souvent, dans la présence de Bernier, & s'informoit de l'état du gouvernement de leur pays. Ils parloient de la source du Nil, qu'ils nommoient *Abbabilé*, comme d'une chose dont les Ethiopiens n'ont aucun doute (24). Murat même, & un Mogol qui étoit revenu avec lui de Gonder, avoient été dans le canton qui donne naissance à ce fleuve. Ils s'accordoient à rendre témoignage qu'il sort de terre, dans le pays des Agans, par deux sources bouillantes, & proches l'une de l'autre, qui forment un petit Lac de trente ou quarante pas; qu'en prenant son cours, hors de ce Lac, il est déjà une rivière médiocre, & que d'espace en espace il est grossi par d'autres eaux; qu'en continuant de couler, il tourne assez pour former comme une grande île; qu'il tombe ensuite de plusieurs rochers escarpés; après quoi, il entre dans un grand Lac, où l'on voit des îles fertiles, un grand nombre de crocodiles, & quantité de veaux marins, qui n'ont pas d'autre issue que la gueule pour rendre leurs excréments (25); que ce Lac est dans le pays de Dumbia, à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq de la source du Nil, qui en sort chargé de beaucoup d'eaux, des rivières & des torrens, qui y tombent principalement dans la saison des pluies; qu'elles commencent régulièrement, comme dans les Indes, vers la fin de Juillet, ce qui mérite une extrême attention, parce qu'on y trouve l'explication convainquante de l'inondation de ce fleuve: qu'il va passer de-là par Sanuar, ville Capitale du Royaume des Funges ou Bakberis, Tributaires du Roi d'Ethiopie; & se jeter ensuite dans les plaines de *Mesr*, qui est l'Egypte (26).

Explication de  
l'inondation de  
ce fleuve.

(23) Aussi les emploient-ils, dit Bernier, en fines toiles de coton pour faire des chemises à leur Roi, & à la Reine; en alachas, en étoffes de soie à raies d'or ou d'argent, pour faire au Roi des vestes & des caleçons d'été; en écarlate d'Angleterre, verte & rouge, pour des vestes à l'Arabe, & en quantité de toiles plus grossières pour les Dames de son Serrail & pour les enfans qu'il avoit d'elles. Avec toute l'amitié que j'avois pour Murat, ajoute l'Auteur, trois choses me firent regretter mes services. Il m'avoit promis de me laisser, pour cinquante roupies, son fils, qui étoit fort bien fait, d'un noir fin, & qui n'avoit pas ce gros nez écaché, ni ces grosses levres des Ethiopiens. Il me manqua de parole, & me fit entendre qu'il n'en vouloit pas moins de trois cens. Je ne laissai pas d'être fort fâché de l'acheter à ce prix, pour la rareté du fait, afin qu'il fût sûr qu'un père n'avoit vu son enfant. En second lieu,

je découvris que Murat & son Colleague avoient promis aux Mogols d'engager leur Roi à permettre qu'on fit rebâtir dans l'Ethiopie une vieille Mosquée, ruinée du tems des Portugais, & qu'ils avoient reçu pour cela deux mille roupies d'Aureng zeb. Enfin, je sus qu'ils avoient demandé, de la part de leur Roi, un Alcoran & huit autres Livres, des plus renommés parmi les Mahométans. Ce procédé me parut fort lâche, pour un Roi Chrétien & pour ses Ambassadeurs. Il me confirma ce qu'on m'avoit déjà dit, que le Christianisme d'Ethiopie sent fort le Mahométisme, sur-tout depuis que les Portugais ont été tués ou chassés, avec le Patriarche Jésuite qu'ils y avoient mené de Goa. *Ibidem.* pages 54 & précédentes.

(24) Page 51.

(25) Page 57. Chose remarquable, dit l'Auteur, si elle est vraie.

(26) Pages 58 & précédentes.

Bernier,

Bernier, pour juger à peu près du véritable lieu de la source du Nil, leur demanda vers quelle partie du monde étoit le pays de Dumbia, par rapport à Bab-el-mandel (17). Ils lui répondirent qu'assurément ils alloient toujours vers le couchant. L'Ambassadeur Mahométan, qui devoit mieux savoir que Murat la position du monde, parce que sa religion l'obligeoit, en faisant sa prière, de se tourner toujours vers la Mecque, l'assura particulièrement qu'il ne devoit point en douter; ce qui l'étonna beaucoup, parce que suivant leur récit, la source du Nil devoit être fort en-deçà de la ligne, au lieu que toutes nos Cartes, avec Ptolémée, la mettoient beaucoup au-delà (18). Il leur demanda s'il pleuvoit beaucoup en Ethiopie, & si les pluies y étoient réglées effectivement comme dans les Indes. Ils lui dirent qu'il ne pleuvait presque jamais sur la Côte de la mer rouge, depuis Suaken, Arkiko & l'île de Masouva jusqu'à Bab-el-mandel, non plus qu'à Mocka, qui est de l'autre côté, dans l'Arabie heureuse; mais que dans le fond du pays, dans la Province des Agans, dans celle de Dumbia, & dans les Provinces circonvoisines, il tombait beaucoup de pluie pendant deux mois, les plus chauds de l'Été, & dans le même tems qu'il pleut aux Indes. C'étoit, suivant son calcul, le véritable tems de l'accroissement du Nil en Egypte. Ils ajoutaient même qu'ils savoient très-bien, que c'étoient les pluies d'Ethiopie, qui font grossir le Nil, qui inondent l'Egypte, & qui engraisent la terre du limon qu'elles y portent; que les Rois d'Ethiopie fondoient là-dessus des préterensions de tribut sur l'Egypte; & que lorsque les Mahométans s'en étoient rendus les maîtres, ces Princes avoient voulu détourner le cours du Nil dans le sein Arabique, pour la ruiner & la rendre infertile, mais que la difficulté de ce dessein les avoit forcés de l'abandonner (19).

La fin de cette Relation ne nous apprenant point le tems ni les circonstances du retour d'Aureng-zeb, on doit s'imaginer qu'après le Voyage de Kachemire, Bernier retourna heureusement à Dehly, pour y faire d'autres observations qu'il nous a laissées dans les différentes parties de ses mémoires, mais dont la plupart appartiennent à l'Histoire de l'Indoustan plus qu'à celle des Voyages (20).

(17) Bernier, Tome IV. page 170.

(18) *Ibidem.*

(19) *Ibid.* page 171.

(20) On n'a rapporté ce qui regarde le Nil que pour faire honneur aux recherches de

Bernier, sans quoi cet article paroîtroit ici déplacé. On sait d'ailleurs, & l'on verra dans un autre lieu, que la source de ce fleuve étoit connue des Européens, dès 1618, par les recherches du Pere Pais, Jésuite.

BERNIER.  
1664.

Fausse position  
de la source du  
Nil.



# VOYAGES DE TAVERNIER DANS L'INDOUSTAN.

INTRODUC-  
TION.

**Q**UOIQUE le nom de ce fameux Voyageur ait paru plusieurs fois, dans les Tomes précédens, tantôt avec honneur, tantôt pour effuyer une rigoureuse censure, c'est ici qu'on s'est proposé de le produire avec la distinction qu'il mérite, & de réunir, dans un même article, tout ce qui peut servir à faire prendre une juste idée de sa personne & de ses Ouvrages.

C'est de lui-même, ou plutôt d'un Ecrivain de son tems, dont il avoit emprunté la plume, qu'on tirera des éclaircissemens sur ses premières années. Une variété extraordinaire de petites courses & de légères avantures l'avoit préparé, comme par degrés, au rôle de grand Voyageur, qu'il joua pendant quarante ans. « Si l'éducation, dit-il, est une seconde nature, il étoit venu au monde avec le desir de voyager. Les entretiens que divers Sçavans avoient tous les jours avec son pere, sur les matieres de Géographie, qu'il avoit la réputation de bien entendre, lui inspirerent de bonne heure le dessein de visiter les Pays qu'on lui présentoit sur les Cartes. Il ne se lassoit pas d'y jeter les yeux. A l'âge de vingt-deux ans, il avoit vu les plus belles Régions de l'Europe; & par un effort du même penchant, il parloit la plupart des langues qui sont les plus familières aux Européens.

Naissance, formation & caractère de l'auteur.

Jean-Baptiste Tavernier étoit né, en 1605, à Paris, où son pere, natif d'Anvers, étoit venu s'établir pour y faire le Commerce des Cartes Géographiques. Les curieux qui venoient en acheter chez lui, s'y arrêtant quelquefois à discourir sur les Pays étrangers, l'inclination naturelle du jeune Tavernier pour les voyages, ne fut pas moins échauffée par leurs discours que par la vue continuelle de tant de Cartes. Aussi commença-t-il à s'y livrer dès sa première jeunesse. On apprendra, par son exemple, que l'ardeur & l'industrie peuvent conduire à la fortune avec fort peu de secours. Il gagna, dans ses Voyages d'Orient, des biens si considérables, par le Commerce des pierreries, qu'à son retour en 1668, après avoir été anobli par Louis XIV, il se vit en état d'acheter la Baronie d'Aubonne, au canton de Berne (31), sur les bords du Lac de Geneve. Cependant la malversation d'un de ses Neveux, auquel il avoit confié la direction d'une cargaison de deux cens vingt-deux mille livres, dont il espéroit de tirer au Levant plus d'un million de profit, jeta ses af-

(31) Edition de 1681, à Paris chez Cloussier, quatre Volumes in-4°. C'est la seconde. Elle fut revue & corrigée par l'Auteur, qui demouroit alors dans la Baronie d'Aubonne. Quelques Genevois m'ont assuré qu'étant un

jour à Versailles, Louis XIV lui demanda pourquoi il s'étoit établi hors de ses Etats. Tavernier répondit qu'il aimoit la liberté. Sur quoi, Louis XIV lui tourna brusquement le dos.



faire dans un si grand desordre, que pour payer ses dettes, ou pour se mettre en état de former d'autres entreprises, il vendit cette terre à M. du Quesne, fils aîné d'un de nos plus grands hommes de mer. Ensuite, s'étant mis en chemin, dans l'espérance de réparer ses pertes par de nouveaux voyages, il mourut à Moscou, dans le cours du mois de Juillet 1689, âgé de 84 ans (32).

Il avoit recueilli quantité d'observations, dans six Voyages qu'il avoit faits, pendant l'espace de quarante ans, en Turquie, en Perse & aux Indes : mais un si long Commerce, avec les Etrangers, lui avoit fait négliger sa langue naturelle jusqu'à le mettre hors d'état de dresser lui-même ses Relations (33).

Jurément sur  
ses Ouvrages.

(32) Par conséquent l'Auteur du Mercure du mois de Février 1690 se trompe, en donnant alors à Tavernier l'âge de 89 ans.

(33) La premiere Edition parut en 1679, à Paris, en 2 Volume in-4°, & fut contre-faite aussi-tôt en Hollande, in-12, comme celle de 1681, dont on se sert ici, le fut aussi dès la même année. Le troisième Tome fut publié seul, après les deux premiers. C'est particulièrement dans ce dernier Tome que l'Auteur médit violemment de ceux qui gouvernent les affaires de la Compagnie Hollandaise. Mais citons, un passage de la *Défense de Samuel Chapuzeau*, contre l'Auteur de la fameuse *Saryte* intitulée l'*Esprit* de M. Ananias, dans laquelle il étoit fort mal traité, pour avoir prêté la plume à Tavernier. On y va trouver tous les éclaircissemens qui conviennent à ce sujet. « M. Tavernier, dit « Chapuzeau, se voyant beaucoup de bico « à son retour, en 1668, s'avisa d'acheter la « Baronie d'Aubonne. Il vint à Geneve pour « ce sujet, & logea quelque-tems chez moi. « L'amitié fut alors renouée, mais à une « condition fort onéreuse, qui étoit de donner quelque forme à son chaos, comme vous oomez très bien les Mémoires coufus de ses six Voyages, qu'il avoit tirés en partie d'un certain Pète Raphael Capucin, qui demouroit depuis long-tems à Ispahan. Je l'amais plus de deux ans, dans l'espérance qu'il eut que je lui prêtois ma plume : mais enfin perdant patience, & me trouvant à Paris, où j'étois appelé pour mes affaires, quelque répugnance que j'eusse, pour bien des raisons, à faire ce qu'il vouloit, de quoi plusieurs de mes Amis ont été témoins, il trouva enfin le moyen de m'y engager par une force supérieure. Il employa pour cela le crédit de M. le Premier Président de Lamoignon, qui ayant parlé au Roi de cette affaire, à ce qu'il me fit entendre, me dit que Sa

« Majesté desiroit de voir les Voyages de Tavernier, & que celui-ci ne pouvant trouver d'autre homme que moi dont il pût s'accommoder pour ce travail, il ne falloit pas le reculer davantage. M. de Lamoignon & M. de Baylle, son fils, aimoient à l'entendre parler de ses voyages, & le premier étant d'ailleurs curieux de Médailles, il eut avoit reçu un bon nombre de Tavernier, comme celui-ci me l'a souvent dit ; ce qui l'obligeoit par reconnoissance à prendre ses intérêts. Ainsi, Monsieur, si vous sçavez combien j'ai été mortifié, pour ne pas dire martirifié, pendant d'un an qu'a duré ce misérable travail, par l'esprit brusque du mari & par l'esprit ténébreux de la femme, vous n'aurez sans doute pas eu assez de craindre pour m'insulter sur une chose que je n'ai faite qu'à mon corps défendant, avec une horrible répugnance & sans aucun fruit. Vous sçavez d'ailleurs, Monsieur, que lorsqu'il fallut venir au chapitre de la conduite des Hollandois, en Asie, les amis à qui Monsieur Tavernier communiquoit ses Mémoires, qu'il tiroit pour la plupart de sa tête & qu'il me dictoit en son parloir, sans avoir rien d'écrit que ce qu'il avoit eu du Capucin, le dissuaderent autant qu'il put de toucher cette corde. J'en fis de même ; & moi en, ni moi, n'en ayant pu venir à bout, je lui déclarai nettement qu'il devoit chercher un autre que moi. Après les éloges magnifiques qu'avec autant de reconnaissance que de justice, je donnai il y a vingt ans à la Nation Hollandaise, dans le premier Volume de mon *Europe vivante*, j'aurois-je pu lâchement me démentir ? Sur mon refus donc, qui nous brouilla quelques jours, & qui faillit à nous brouiller pour jamais, M. Tavernier eut recours au Sieur de la Chapelle, Secrétaire de M. de Lamoignon. Il lui prêta sa plume, &

Dans les événemens qu'il raconte sur la foi d'autrui (34), on peut croire, avec Baile, qu'il se trouve beaucoup de fables, & qu'on avoit quelquefois pris plaisir à se jouer de sa crédulité : mais comme on ne l'accuse point d'avoir manqué de probité ni de bon sens, les plaintes de ceux qui se sont crus blessés par quelques-uns de ses récits (35), ne prouvent point la fausseté de son témoignage dans tout ce qu'il a vu de ses propres yeux ; sur-tout lorsqu'en le comparant avec les Voyageurs les plus estimés, on ne s'aperçoit point, comme on vient de l'observer, qu'ils le démentent dans aucun point qui leur soit commun (36). Au fond, la facilité qu'on lui attribue à se fier au témoignage d'autrui, semble marquer un naturel droit & simple, qui ne soupçonne personne d'imposture, parce qu'il n'en est pas capable lui-même. Si cette réflexion est juste, elle doit augmenter la confiance pour Tavernier, sur tout ce qu'il a fait ou qu'il a vu, à proportion qu'elle peut la diminuer sur ce qu'il rapporte d'après les autres ; & la difficulté ne consiste qu'à faire, dans son Ouvrage, un juste discernement de ces deux sortes de faits. Enfin, si Tavernier est un imposteur ; « Que n'a-t-on pris, suivant la remarque de » Baile, le parti d'opposer Relation à Relation, faits à faits, au lieu d'en » tasser des injures personnelles ? Ce qu'il y a de plus étrange, ajoute le » même Critique, c'est qu'en peu de mots, son principal Accusateur a dit : » presque autant de mal que lui des Hollandois (37).

## § I.

*Premiers Voyages de Tavernier.*

SON premier essor le conduisit en Angleterre, où regnoit alors Jacques I<sup>er</sup>, qui se fit nommer Roi de la grande Bretagne, pour satisfaire les Anglois & les Ecoissois par un nom commun à ces deux Nations. D'Angleterre, il fit voile en Flandres. Il y vit Anvers, qui étoit la patrie de son père ; & de-là, continuant son voyage dans les Provinces-Unies, l'inclination qu'il avoit

« c'est le même, qui, après mon retour à » Genève, écrivit le troisième Volume des » Relations dudit Tavernier, où se trouve » l'Histoire du Japon. Il m'est facile de prou- » ver l'Alibi, & que j'étois à Genève avec » ma famille, & non à Paris, lorsque ce troi- » sième Volume fut écrit & imprimé. Di- » sente de Chapuzeau, pages 7 & suivantes. » Ce qu'on peut conclure, c'est que Chapuzeau » n'eut aucune part au troisième Tome de Ta- » vernier : mais en lui reprochant de l'impru- » dence, dit-il, ou de la malice, il ne l'accuse » point de fausseté.

(34) Comme dans sa Relation du Ton-  
quin. Voyez celle de Baron, au Tome IX de  
de Recueil.

(35) Il paroit qu'en effet il n'y a que les

plaintes, publiées par d'habiles gens, tels  
que M. Jurieu & quelques autres, qui aient  
décrédité Tavernier.

(36) Ceux qui l'accusent de Plagiarisme  
sont bien éloignés de lui nuire, puisque c'est  
le décharger au contraire de l'accusation de  
fausseté. On cite particulièrement Hyde, qui  
lui reproche d'avoir pris un fort long passage  
dans une Relation de Voyage, imprimée à  
Lyon en 1671. Elle est du Père Gabriel de  
Chinon, Capucin, qui avoit passé trenten-  
ans en Perse. Mais on ne sauroit préten-  
dre que ce passage soit devenu fabuleux  
dans Tavernier. Hyde, de Relig. veter. Per-  
sarum, p. 315 & seq.

(37) Dictionnaire critique, Tome IV :  
page 325.

pour les Voyages s'accrut par le concours de cette multitude d'Etrangers, qui se rendent à Amsterdam de toutes les parties du monde.

Après avoir visité les dix-sept Provinces, il prit sa route vers l'Allemagne; & s'étant rendu à Nuremberg par Francfort & Aufbourg, le bruit des armées qui marchaient en Bohême pour se remettre en possession de Prague, lui fit naître le dessein d'essayer du métier des armes. En approchant de Nuremberg, il rencontra un Colonel de Cavalerie, nommé *Hans Brener*, fils du Comte Philippe Brener, Gouverneur de Vienne, qui lui offrit de le conduire en Bohême. Il laisse, à l'Histoire de son siècle, le récit de cette guerre; mais quelques années après, il suivit à Vienne le même Colonel, qui le présenta au Gouverneur de Rahab, son oncle, à qui l'on donnoit la qualité de Viceroy de Hongrie. Ce Gouverneur, ou ce Viceroy, le retint au nombre de ses Pages. On peut demeurer dans cette condition, en Allemagne, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; & lorsqu'on la quitte c'est pour obtenir une coraette ou un drapeau. Le jeune Tavernier avoit passé quatre ans & demi à la Cour du Viceroy, lorsque le Duc de Mantoue arriva dans la Capitale de l'Empire d'Allemagne, pour y négocier les intérêts de son pere. Sa politique manqua de succès, & M. de Sabran, Envoyé de France, ne réussit pas mieux dans les sollicitations qu'il étoit chargé de faire en sa faveur. Mais le Viceroy avoit épousé, en secondes Noces, une sœur du Comte d'Arc, premier Ministre du Duc de Mantoue, qui étoit venu à Vienne avec le fils de son Maître. Le Comte n'ayant pu manquer d'aller voir son beau-frere, Tavernier fut nommé pour le servir, pendant son séjour à Javarin. Vers le tems de son départ, le Comte d'Arc témoigna au Viceroy que le Prince de Mantoue n'ayant personne auprès de lui qui sût la langue Allemande, il lui seroit agréable que Tavernier l'allât servir, pendant le séjour qu'il devoit faire à Vienne. Cette demande fut accordée. Tavernier suivit le Comte à la Cour Impériale. Il eut le bonheur de ne pas déplaire au Prince, qui lui offrit sa protection à Mantoue. C'étoit assez pour lui inspirer le goût d'un voyage en Italie.

Il fit approuver son dessein au Viceroy, qui étant satisfait de ses services, lui accorda son congé de bonne grace, en lui faisant présent, suivant l'usage d'Allemagne, d'une épée, d'un cheval, & d'une paire de pistolets. Il y joignit une bourse pleine de ducats. M. de Sabran, qui partoît alors pour Venise, avoit besoin d'un François qui sût la langue Allemande. Tavernier, dont il accepta les offres, le suivit à Venise. Le Comte d'Avaux y étoit alors Ambassadeur de France. Il reçut M. de Sabran avec beaucoup de considération; & la République, qui n'étoit pas moins intéressée aux affaires de Mantoue que la Maison de Gonzague, lui fit présent de huit grands bassins de confitures, avec une chaîne d'or qu'il mit à son cou pendant quelques momens. M. le Duc de Rohan étoit alors à Venise; avec toute sa famille. Tavernier reçut la commission de porter six de ces bassins à Mademoiselle de Rohan, qui les reçut de bonne grace. Pendant le séjour qu'il fit à Venise, il fit ses observations sur cette ville célèbre; & comme elle a beaucoup de ressemblance avec Amsterdam, par sa situation, sa grandeur, sa magnificence; par son Commerce, & par le concours des Etrangers; elle ne contribua pas moins à fortifier l'inclination naturelle qu'il avoit pour les voyages.

De Venise, il se rendit à Mantoue avec M. de Sabran; & le Prince, après

lui avoir témoigné quelque joie de le revoir, lui offrit le choix, ou d'un drapeau, ou d'une place dans la Compagnie d'Ordonnance du Duc son Père. Tavernier accepta la seconde de ces deux offres, pour se trouver sous le commandement de M. le Comte de Guiche, qui étoit alors Capitaine de cette Compagnie, & qui est devenu ensuite le Maréchal de Grammont. Un long séjour à Mantoue ne s'accordoit pas avec la passion qu'il avoit de voyager. Mais, l'armée Impériale ayant assiégé la ville, il souhaitoit avant son départ, de se faire quelque réputation dans les armes; & sa bonne fortune lui en fit naître l'occasion (38). Quelque-temps après il obtint son congé du Prince, qui le lui avoit promis quand il le souhaiteroit, & qui l'accompagna d'un Passeport honorable, jusqu'à Venise. De-là, il se rendit à Lorette, de Lorette à Rome, & de Rome à Naples, d'où revenant encore par Rome, il alla visiter Florence, Pise, Livourne & Vienne. Ensuite s'étant embarqué pour Marseille, il retourna droit à Paris. Mais il s'y arrêta peu. Le dessein qu'il avoit de voir la Pologne le fit rentrer en Allemagne par la Suisse, après avoir visité les principaux cantons. Il descendit sur le Rhin, pour se rendre à Brisac & à Strasbourg; d'où remontant par la Souabe, il passa par Oulme & par Aufbourg pour aller à Munich. Il vit, dans cette Capitale de la Bavière, le magnifique Palais des Ducs, que Guillaume V avoit commencé, & que Maximilien, son fils, acheva dans la chaleur des guerres qui troublaient l'Empire. De-là, il alla pour la seconde fois à Nuremberg & à Prague; & sortant de Bohême, il entra dans la Silésie. Il passa l'Oder à Breslau, d'où il se rendit à Cracovie, une des plus grandes villes de l'Europe, ou plutôt un composé de trois villes, & l'ancien séjour des Rois de Pologne. Il prit ensuite le chemin de Varsovie, sur la gauche de la Vistule; & dans cette ville, il admira la Cour du Roi Sigismond. De Varsovie, étant retourné à Breslau, il se détourna vers la basse Silésie, pour aller voir un des principaux Officiers de la Maison Impériale, avec lequel il étoit lié d'amitié. Mais, à deux lieues de Glogans, il abandonna son dessein, pour céder aux sollicitations du Colonel Butler, Ecossois, qui commandoit un Régiment de Cavalerie pour l'Empereur, & qui tua depuis le fameux Wallstein. Sa femme aimoit les François; & l'un & l'autre ayant pressé Tavernier de s'arrêter

(18) Voici le témoignage qu'il se rend :  
 « Nous réduisîmes, dit-il, les Impériaux  
 « à lever enfin le siège : ce qu'ils firent une  
 « veille de Noël. Je dirai qu'un jour dix-  
 « huit hommes des nôtres, ayant été com-  
 « mandés pour aller reconnoître la hauteur  
 « & la largeur d'un fossé que l'Ennemi  
 « avoit fait en coupant la digue, pour  
 « la défense d'un petit Fort d'où il nous  
 « avoit chassés, & huit Cavaliers de no-  
 « tre Compagnie étant de ce nombre,  
 « j'obtiens du Prince la permission d'être un  
 « des huit, mais avec beaucoup de peine,  
 « parce qu'il prévoyoit, comme il eut la  
 « bonté de me le dire en particulier, qu'il  
 « faudroit essuyer un fort grand feu. En  
 « effet, de dix-huit que nous sortîmes, il

« n'en retourna que quatre; & nous étant  
 « coulés le long de la digue, entre les ro-  
 « seaux, les Ennemis firent une si furieuse  
 « décharge des que nous parûmes sur le  
 « bord du fossé, qu'ils ne nous donnerent  
 « pas le tems de nous reconnoître. J'avois  
 « choisi, dans le Magasin des armes, une  
 « cuirasse fort légère, mais de bonne trem-  
 « pe; ce qui me sauva la vie, ayant été  
 « frappé de deux bales, l'une à la mamelle  
 « gauche & l'autre au-dessous; & le ser de  
 « la cuirasse s'étant enfoncé, je souffris  
 « quelque douleur du coup. Lorsque nous  
 « vinmes faire notre rapport, M. le Comte  
 « de Guiche, qui vit quelle étoit la bonté  
 « de ma cuirasse, la fit enjoliver, & la gar-  
 « da, sans que je l'aie vu depuis. *Ibidem.*

près d'eux, il ne put résister aux témoignages de leur amitié. Cependant, après avoir passé quelque-tems avec eux, il apprit que l'Empereur alloit à Ratisbone, avec Ferdinand III son fils, pour le faire couronner Roi des Romains. L'ayant vu couronner Roi de Hongrie & de Bohême, il souhaita d'assister à cette troisième cérémonie, qui devoit être plus éclatante que les premières. En effet, il en admira la magnificence.

Mais rien n'attacha tant ses yeux que les Tournois, où plusieurs jeunes Seigneurs exercèrent leur adresse. Vis-à-vis de la Carrière, on avoit dressé deux échafauts. Le plus grand étoit pour l'Empereur & l'Impératrice, avec toutes les Dames de la Cour. L'autre avoit l'apparence d'une grande boutique, qui offroit plusieurs joiaux de grand prix. Quelques-uns valoient plus de dix mille écus. Il se faisoit des parties de sept ou huit Cavaliers, qui touchoient, avec une longue baguette, la piece pour laquelle ils vouloient entrer en lice. Elle ne coutoit rien au vainqueur, & ceux qui avoient cours avec lui devoient la payer aux Marchands. Il la recevoit des mains du Prince d'Ekemberg, premier Ministre de l'Empereur; & l'ayant mise au bout de sa lance, il alloit la présenter à l'Impératrice, qui ne l'acceptoit pas; ce qui laissoit au Cavalier la liberté de l'offrir à quelque Dame de la Cour.

Après la cérémonie du couronnement, Tavernier apprit que l'Empereur envoyoit un Résident à la Porte Ottomane. C'étoit assez pour lui faire naître l'idée de passer à Constantinople avec lui. Il lui restoit une somme considérable, des libéralités du Colonel Butler. Mais lorsqu'il se dispoisoit à partir avec les Allemands, le fameux Pere Joseph, qui étoit à Ratisbone, de la part de la France, lui proposa d'accompagner M. Bachelier, qui étoit envoyé à la Cour de Mantoue, ou M. l'Abbé de Chapes, frere du Maréchal d'Aumont, & M. de Saint Liebau, qui devoient faire le voyage de Constantinople & de la Palestine. Tavernier, charmé de ces deux offres, se détermina pour la seconde. Ses deux Protecteurs ne voulurent pas quitter l'Allemagne sans avoir vu la Cour de Saxe. Ils passerent ensemble par Freyberg, petite ville, qui renferme les superbes tombeaux des Electeurs. Ils virent ensuite le Château d'Augustebourg, où, parmi diverses curiosités, on montre une salle, qui n'a pour ornement, de haut en bas, qu'une infinité de cornes de toutes sortes d'animaux (39). De-là s'étant rendus à Dresde, ils y furent bien reçus de l'Electeur. De Dresde, ils allerent à Prague, que Tavernier vit pour la troisième fois. Ils traverserent la Bohême par son centre; & touchant un coin de la Moravie, ils entrerent en Autriche, dans le dessein de s'embarquer bien-tôt, parce que le froid se faisoit déjà sentir. Tavernier avoit acquis en peu d'années tant d'expérience & de crédit, que ses Protecteurs se reposant sur lui de la conduite de leur voyage, il leur procura de puissantes recommandations auprès du Viceroi de Hongrie, de qui dépendoient les Passeports dont ils avoient besoin. Non-seulement ils furent traités civilement à leur départ de Vienne, mais on leur donna deux Bâreaux; l'un, pour leurs personnes, avec une chambre à poêle, & l'autre pour leur cuisine. Ils se ren-

(39) On y voit une tête de lievre avec deux cornes qui avoit été envoyée à l'Electeur, comme une rareté précieuse, par le

Roi de Dannemark. Le puits de ce Château est si profond, qu'on n'en peut tirer de l'eau en moins d'une demi-heure. *Ibidem.*

TAVERNIER.

dirent d'abord à Bresbourg; d'où ils allèrent passer par Altembourg, ville & Comté qui appartenait au Comte d'Harrach. C'étoit auparavant l'appanage d'une Reine de Hongrie, qui l'avoit donné, en mourant, à ce Seigneur, sans autre condition que d'entretenir, dans le Château, un certain nombre de paons, qu'elle aimoit beaucoup; & si l'on manquoit à cette loi, le Comté devoit revenir à la Couronne. Les trois Voyageurs descendirent d'Altembourg à Siget, où Tavernier prit un petit bateau, pour arriver le premier à Raab, qui se nomme aussi Javarin. Il y trouva le Viceroy de Hongrie, au service duquel il avoit passé plusieurs années, & qui lui témoigna beaucoup de joie de le revoir. Cette disposition, jointe aux Lettres de la Cour de Vienne, porta ce Seigneur à commander le lendemain trois cents cavaliers & deux carrosses, pour aller au-devant de MM. de Chapes & de Saint Liebau. Il leur fit un accueil fort civil. Dix jours se passèrent avant qu'il pût recevoir la réponse du Bacha de Bude, à qui le Gouverneur de Comorre fit demander, par un Exprès, la liberté du passage pour deux Gentilshommes François & pour leur suite. On prévint les difficultés, en les faisant passer pour deux Parents de M. de Cefy, Ambassadeur de France à la Porte. Enfin, le Bacha paroissant disposé à les bien recevoir, ils descendirent à Comorre, où le Gouverneur leur donna d'autres bateaux, qui les menerent jusqu'à moitié chemin de Bude. Ils y en trouverent d'autres encore, que le Bacha leur envoyoit pour les prendre. Ces bateaux sont une sorte de Brigantins, bien armés & fort commodes, sur lesquels on avance beaucoup avec les rames, parce qu'ils sont fort légers. C'est entre Comorre & Bude, aux frontières des deux Empires, que se font les échanges des Ambassadeurs qui sont envoyés de part & d'autre, pour renouveler l'alliance; & des deux côtés, le nombre des personnes doit être égal (40).

De Vienne à Javarin, les François avoient employé trois jours sur l'eau, parce que les détours du Danube allongent beaucoup une route qui se fait en deux heures par terre. De Javarin, on va coucher à Comorre; & de Comorre, on met près de deux jours pour arriver à Bude. Le chemin se fait rarement par terre, de Javarin à Bude. On seroit exposé, sur cette frontière, aux Coureurs des deux Etats, qu'il est dangereux de rencontrer. Dans la belle saison, on se rend de Bude à Belgrade en moins de huit jours; mais le froid & les neiges ne permettent point alors d'avancer, & ce remède accompagna les trois Voyageurs jusqu'à Constantinople, où ils n'arriverent que vingt-neuf jours après leur départ de Belgrade. L'usage, en Hongrie, surtout dans les lieux peu fréquentés des Étrangers, n'est pas d'exiger de l'argent des Étrangers, pour leur logement & leur dépense. Un Bourgeois les loge & les traite aux frais de la ville, qui le rembourse, à la fin de l'année, des deniers publics. Mais Tavernier observe que les Hongrois ne sont pas chargés d'un grand nombre de Passans, & que dans leur pays, qui est un des meilleurs de l'Europe, les vivres sont à si vil prix, qu'il n'en coutoit pas deux écus par jour, à Belgrade, pour quatorze personnes.

Bude est sur la droite du Danube, à la distance d'une demie-lieue de ce fleuve. Le Bacha ne fut pas plutôt averti de l'arrivée des François, qu'il leur

(40) C'étoit autrefois de six en six ans.

envoya son Ecuyer, avec des chevaux menés en main par des Esclaves, pour les conduire à la ville. Entre ces Esclaves, il y avoit deux Parisiens, pour la liberté desquels MM. de Chapes & de Saint Liebau offrirent en vain jusqu'à huit cens écus. Il se passa douze jours, avant que le Bacha, qui étoit indisposé, pût recevoir les trois Voyageurs à l'Audience : mais, chaque jour au matin, il leur envoyoit, pour leur provision de bouche, un mouton, des poules, du beurre, du riz, & du pain, avec deux sequins pour les autres frais. Ils lui firent présent d'une montre, dont la boëte étoit enrichie de diamans. C'étoit un homme de bonne mine, qui les reçut fort civilement le jour de l'Audience ; & les ayant avertis qu'il leur épargneroit le soin de chercher des voitures, il leur envoya, pour leur départ, six caleches, sous l'escorte de deux Spahis, qui avoient ordre de fournir par-tout à leur dépense : mais ils ne voulurent pas se prévaloir de cette générosité.

En arrivant à Belgrade, ils furent conduits dans un vieux Carvanfeta, qui ne leur promettoit pas un logement commode. Quatre Marchands de Raguse vinrent les tirer de cette mauvaise Hôtellerie, pour leur fournir une bonne Maison. Les Ragusiens portent des draps à Belgrade, & prennent en échange de la cire & du vis-argent, qu'on tire de la haute Hongrie & de la Transylvanie. Si Tavernier & ses Compagnons s'étoient loués du Bacha de Bude, ils ne reçurent que des sujets de plainte du Sangiac de Belgrade, qui commença par leur faire demander, pour le passage, un présent de deux cens ducats par tête. Les représentations des Marchands Ragusiens lui firent modérer ses demandes au quart de cette somme. Mais Tavernier, les jugeant encore excessives, prit le parti de s'expliquer avec lui par la bouche d'un Interprète. Après avoir employé des termes civils, qui produisirent peu d'effet, il le menaça d'envoyer un Exprès à la Porte, pour se plaindre de la rigueur avec laquelle deux Parens de l'Ambassadeur de France étoient traités. Ce langage lui causa tant d'effroi, qu'il réduisit toutes ses prétentions à cinquante ducats, qui lui furent portés sur le champ. Pendant cette négociation, qui dura quinze jours, les François furent consolés par la bonne chère qu'on fait à Belgrade. Le pain, le vin, la viande, tout est excellent & ne coûte presque rien dans cette ville. Comme elle est située sur une pointe de terre, où se joignent deux grandes rivières, le Danube & la Save, on y prend un nombre extraordinaire de grands brochets & de grosses carpes.

Il fallut prendre des chevaux de selle & des chariots, pour faire le chemin d'Andrinople. Chacun pouvant choisir la voiture qu'il croit la plus commode, Tavernier eut la prudence de prendre un chariot, où s'enfonçant dans la paille, enveloppé d'une bonne fourrure, il fut à couvert du froid. On passa par Sophie, grande ville & fort bien peuplée, Capitale des anciens Bulgares & Résidence du Bacha de Romélie : de-là par Philippopoli, & par Andrinople. Enfin, le quarante-deuxième jour depuis leur départ de Vienne, les trois Voyageurs arrivèrent à huit heures du matin aux portes de Constantinople. Ils traversèrent la ville, pour passer à Galata : l'Ambassadeur de France, chez lequel ils se crurent à Paris, leur fit préparer un logement chez un Grec, à peu de distance de son Hôtel. MM. de Chapes & de Saint Liebau prirent deux mois de repos à Constantinople, & tinrent table ouverte, avec une assez belle dépense. Pendant l'hiver, ils firent un petit Voyage aux Dardanelles & aux ruines de Troie, & n'y remarquant que

Tavernier.

des pierres, ils conclurent qu'elles méritent peu la curiosité d'un Voyageur. Celle de voir, dans un Palais Turc, une chambre meublée à la Française, les conduisit au Serrail de Scutarer. Deux Eunuques, qui le gardent, leur en refusèrent longtems l'entrée & la leur firent payer assez cher. Ils n'y vironnèrent qu'un lit à la manière de France, d'une étoffe assez riche, avec une tapisserie & des chaises. Un autre jour, ils prirent trois Barques, avec des amis, pour se rendre à Chalcedoine, qui est sur le bord de la mer. On leur fit voir une fort ancienne Eglise, & la salle du Concile, avec les mêmes chaises qui servirent aux Prélats de l'assemblée. Ce n'est aujourd'hui qu'un Monastère. Ils visitèrent ensuite la colonne de Pompée, à l'embouchure de la Mer noire; & de Serrail en Serrail, nom que Tavernier donne aux Maisons royales du Grand Seigneur, ils firent une charmante promenade, dans laquelle ils rencontrèrent un vieil Eunuque François, qui les combla de caresses. La seule remarque de Tavernier sur le canal de la Mer noire, c'est que ce détroit a deux courans opposés; l'un qui regarde l'Europe & qui emporte le vaisseau vers la Mer noire; l'autre qui est du côté de l'Asie, & qui coule vers la Méditerranée. Ainsi, dans la promenade qu'on fait souvent de Constantinople à l'embouchure du canal, on trouve l'eau favorable, en allant comme au retour.

Après l'hiver, MM. de Chapes & de Saint Liebau, sous l'escorte de deux Spahis, prirent un Brigantin pour se rendre au Port d'Alexandrette. Tavernier apprit, dans la suite, qu'ils avoient vu ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Archipel, & sur les côtes de la Naxos; que d'Alexandrette ils étoient passés à Alep, d'Alep à l'Euphrate, & qu'étant retournés sur leurs pas ils s'étoient rendus à Damas, & de Damas à Jérusalem. Pour lui, qui méditoit des voyages plus importants, il s'arrêta près d'onze mois à Constantinople, dans l'attente d'une occasion qu'on lui faisoit espérer pour la Perse. Il ignoroit, alors, que tous les ans il partoient cinq ou six Caravanes de Bursa, & qu'il auroit pu les joindre. On ne l'avoit pas même informé que souvent huit ou dix Marchands associés faisoient avec sûreté le voyage d'Ispahan. Cette ignorance lui fit perdre un tems considérable; pendant lequel il vit arriver à la Porte M. de Marcheville, qui venoit pour succéder à M. de Cessi, & qui parut même, à l'audience du grand Seigneur, avec la qualité d'Ambassadeur de France. Mais M. de Cessi, qui n'étoit pas disposé à quitter son emploi, fit jouer tant de ressorts, qu'avec la faveur de la Cour Ottomane, il le mit dans la nécessité de remonter sur le vaisseau qui l'avoit apporté. Enfin Tavernier se mit dans une belle & nombreuse Caravane, qui partoient de Constantinople pour Ispahan; & c'est proprement de ce point qu'il commence l'Histoire de ses Voyages. Il en compte six en Asie: « J'ai eu le tems, dit-il, de bien connoître la qualité des Pays & le génie des Peuples. J'ai poussé les trois derniers au-delà du Gange & jusqu'à l'Isle de Java. Pendant l'espace de quarante ans, j'ai fait plus de soixante mille lieues par terre, n'étant revenu qu'une fois d'Asie en Europe par l'Océan. Ainsi j'ai vu à loisir, dans mes six Voyages, toute la Turquie, toute la Perse & toutes les Indes, particulièrement les fameuses mines de diamans, où nul Européen n'avoit été avant moi (41).

(41) On a vu, au Tome précédent, qu'il se trompoit dans cette opinion;



## § II.

TAVERNIER.  
1665.*Voyages de Tavernier dans l'Indoustan.*

ON passe sur le voyage de Perse, pour suivre l'ordre qu'on s'est proposé dans toutes les Préfaces de cet Ouvrage ; & renvoyant cet article au Recueil des Voyages par terre, on se contente d'observer, à l'honneur de Tavernier, que peu de Voyageurs ont rendu plus de service à la Géographie de cette grande Région, par l'exactitude avec laquelle il tient compte des routes & des distances. Il décrit, avec le même soin, la route d'Ispahan à Agra, par Candahar ; mais, comme elle appartient particulièrement à la Perse, il est remis de le représenter au premier terme de son voyage, & déjà rempli des nouveaux objets qu'il peint successivement.

C'est donc à son départ de Perse qu'on prend ici Tavernier, & prêt à s'embarquer pour l'Indoustan. En Voyageur exercé, il s'explique d'abord sur les routes. Quoique les Indes fassent front à la Perse l'espace de plus de quatre cens lieues, depuis l'Océan jusqu'à cette longue chaîne de montagnes qui coupe l'Asie du Couchant au Levant, & que l'antiquité a connue sous le nom de Mont-Taurus ou de Mont-Caucase, il y a bien moins de chemins, pour passer de la Perse aux Indes, que pour aller de Turquie en Perse, parce qu'entre la Perse & les Indes on ne trouve que des sables & de vastes déserts où l'on manque absolument d'eau. Ainsi, pour se rendre d'Ispahan à Agra, il ne se présente que deux routes ; l'une par Ormus, où l'on prend la mer ; l'autre par Candahar, sans quitter le continent, & qui appartient par conséquent au Recueil des Voyages par terre.

Observations  
sur les routes de  
Perse aux Indes.

Toutes les saisons n'étant pas propres aux Indes pour la navigation, les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier, de Février & de Mars sont les seuls mois de l'année où l'on s'embarque à Ormus pour Surate, & à Surate pour Ormus ; avec cette différence néanmoins, qu'on ne sort guères plus tard de Surate qu'à la fin de Février ; au lieu que pour sortir d'Ormus, on peut attendre jusqu'à la fin de Mars, & même jusqu'au quinze d'Avril, parce que le vent d'Ouest, qui amène les pluies aux Indes, commence alors à souffler. Pendant les quatre premiers mois, on voit regner d'abord un vent de Nord-Est, avec lequel on passe de Surate à Ormus en quinze ou vingt jours. Ensuite, se tournant au Nord, il sert également aux vaisseaux qui vont à Surate & à ceux qui viennent de ce Port. Dans ce tems, on demeure en mer trente ou trente-cinq jours : mais si l'on veut passer d'Ormus à Surate, en quatorze ou quinze, il faut s'embarquer au mois de Mars, ou pendant la première partie d'Avril, parce qu'alors on a toujours le vent d'Ouest en poupe (42).

Tems pour le  
départ d'Ormus.

Les vaisseaux qui sortent d'Ormus vont reconnoître Mascate, sur la Côte d'Arabie, pour ne pas s'approcher trop de celle de Perse ; & ceux qui viennent de Surate ne manquent point de reconnoître l'entrée du Golfe. Mais les uns ni les autres ne touchent point à Mascate, parce qu'on y paye des

(42) Voyage de Tavernier, Tome IX, page 2.

TAVERNIER.  
1665.

Méthode de  
Tavernier, utile  
à la Géographie.

Voyage de Surate à Agra par Brampour & Serouge.

Caravanera de la Begum.

Riz des Grands, qui sont le musc.

droits au Prince Arabe, qui a pris cette Place aux Portugais. D'ailleurs, la situation, qui est au bord de la mer, vis-à-vis de trois rochers, en rend l'accès fort difficile. En allant à Surate, on reconnoît Diu & la Pointe de Saint Jean, d'où l'on va mouiller à la Rade de Souali, c'est-à-dire, à quatre lieues au Nord de la riviere de Surate.

Tavernier s'arrête peu à la description de cette ville : mais, suivant sa méthode, qui est précieuse pour la Géographie, il s'étend sur les routes qui conduisent de Surate aux divers lieux de l'Empire, que ses affaires ou sa curiosité lui firent visiter. On n'en distingue que deux pour Agra, qui étoit le premier objet de son Voyage. Il les donne toutes deux successivement, avec d'autant plus de certitude que dans la suite il les fit plusieurs fois. Mais, il se dispense d'en marquer les tems, parce que c'est assez, dit-il, d'être exact sur les lieux (43) ; & de-là vient qu'on se trouve obligé de marquer ici, pour année courante, au sommet des colonnes, celle de son dernier Voyage, en promettant néanmoins de suivre ses propres dates pour les observations & les événemens.

Des deux Routes de Surate à Agra, l'une est par Brampour & par Serouge ; l'autre par Amadabath.

Tavernier, s'étant déterminé d'abord pour la première, fit quatorze cosses jusqu'à Barnoly, gros Bourg, où l'on passe une riviere à gué. Pendant cette journée, il eut à traverser un pays mêlé, qui offre, tantôt des bois, tantôt des champs de bled & de riz. Il fit dix cosses de Barnoly à Balor, autre gros Bourg, sur un étang qui a près d'une lieue de circuit, & sur lequel on voit une bonne Forteresse dont l'entretien est négligé. Trois quarts de lieue en-deçà de Balor, on passe un ruisseau à gué, mais au travers de quantité de roches & de cailloux, qui exposent les voitures à quelque danger. Cette seconde journée se fait presque continuellement dans les bois.

De Balor à Kerkoo, qui se nomme aussi le Carvanera de la *Begum*, ou de la Princesse, il fit cinq cosses. Ce Carvanera est grand & commode. Il fut bâti par les libéralités de Begum-Saheb, fille de Scha-Jehan, à qui l'on avoit représenté que la journée de Balor à Navapoura étoit trop grande, & que ce lieu étant frontière du pays de quelques Rajas, qui refusoient quelquefois d'obéir au grand Mogol, dont ils sont les Vassaux, il y passoit peu de Caravanes qui n'y fussent maltraitées. Entre le Carvanera & Navapoura, on passe à gué deux rivières, dont l'une est fort proche du second de ces deux Bourgs.

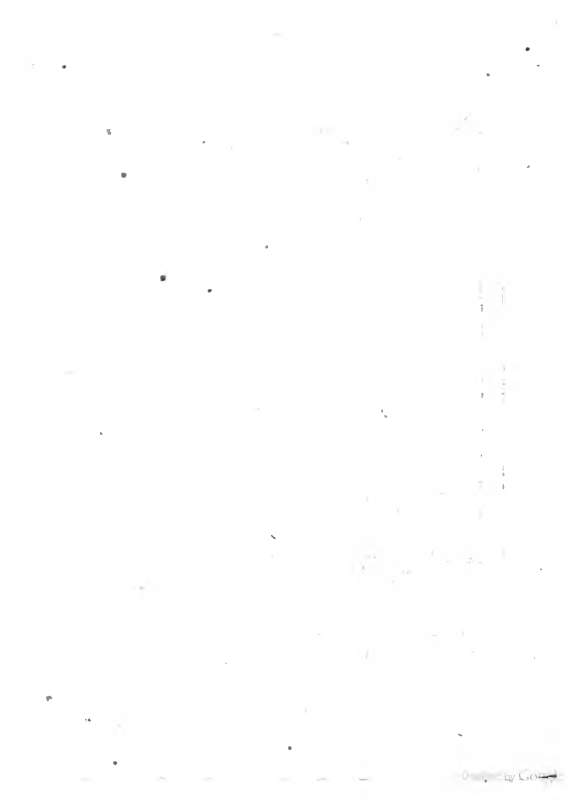
Navapoura, où l'on arrive à quinze cosses de Kerkoo, est un gros Bourg, rempli de Tisserands, quoique le riz fasse le principal Commerce du canton. Il y passe une riviere, qui rend son territoire excellent. Tout le riz qui croît dans cette contrée, est plus petit de la moitié que le riz ordinaire, & devient, en cuisant, d'une blancheur admirable ; ce qui le fait estimer particulièrement. On lui trouve aussi l'odeur du musc, & tous les Grands de l'Inde n'en mangent point d'autre. En Perse même, un sac de ce riz passe pour un present fort agréable. C'est de la riviere qui passe à Kerkoo, & des autres qu'on passe dans cette route, que se forme celle de Surate.

(43) *Ibidem.* page 17.



T.X.N. N.H.





De Navapoura, on compte neuf coffes à Nasarbar; quatorze de Nasarbar à Dol-Medan; sept de Dol-Medan à Senquera; & dix de Senquera à Tallener, où l'on passe une riviere qui se rend dans le Golfe de Cambaie par Barech, où elle est fort large. De Tallener à Choupre, il y a quinze coffes; treize de Choupre à Senquelis; dix de Senquelis à Nabir; & neuf de Nabir à Badelpour. C'est dans ce dernier lieu que les voitures, chargées des marchandises, paient les droits de Brampour. Le pays offre, de toutes parts, du bled, du riz & de l'indigo.

Brampour, qui n'est qu'à cinq coffes de Badelpour, est une grande ville ruinée, dont la plupart des maisons sont couvertes de chaume. On voit encore, au milieu de la Place, un grand Château, qui sert de logement au Gouverneur. Le gouvernement de cette Province est si considérable, qu'il est toujours le partage d'un fils ou d'un oncle de l'Empereur. Aureng-zeb, qui regnoit alors, avoit commandé longtems à Brampour, pendant le regne de son pere. Mais Tavernier observe que depuis qu'on a reconnu les avantages de la Province de Bengale, qui portoit autrefois le nom de Royaume, on en a fait le principal gouvernement de l'Empire. Le Commerce est florissant à Brampour. Il se fait, dans la Ville & dans la Province, une prodigieuse quantité de toiles fort claires, qui se transportent en Perse, en Turquie, en Moscovie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire & dans d'autres lieux. Des unes, qui sont teintées de diverses couleurs, à fleurs courantes, on fait des voiles & des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit & des mouchoirs. D'autres sont toutes blanches, avec une raie d'or ou d'argent qui borde la piece & les deux bouts, depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze, c'est-à-dire, plus ou moins grande. Cette bordure n'est qu'un tissu d'or ou d'argent, & de soie, avec des fleurs dont la beauté est égale des deux côtés. Si celles qu'on porte en Pologne, où le commerce en est considérable, n'avoient aux deux bouts trois ou quatre pouces, au moins, d'or ou d'argent; où si cet or & cet argent devenoient noirs en passant les Mers de Surate à Ormus, & de Trebizonde à Mangalia, ou dans d'autres Ports de la Mer noire, on ne pourroit sans défaire qu'avec beaucoup de perte. D'autres toiles sont par bandes, moitié coton, moitié d'or & d'argent, & cette espece porte le nom d'*Ornis*. Il s'en trouve depuis quinze jusqu'à vingt aunes, dont le prix est quelquefois de cent & de cent cinquante roupies; mais les moindres ne sont pas au-dessous de dix ou douze. En un mot, les Indes n'ont pas de Province où le coton se trouve avec plus d'abondance qu'à Brampour (44).

En sortant de la ville, on passe une riviere, différente de celle que l'Auteur avoit déjà passée. Il compte cent trente-deux coffes de Surate à Brampour; & ces coffes, qui sont des plus petites de l'Inde, se font en moins d'une heure. Tavernier raconte une étrange sédition, dont il fut témoin dans la même ville, en revenant pour la première fois de la Cour à Surate. Le Gouverneur de la Province, qui étoit neveu de l'Empereur par sa mere, avoit conçu de criminels sentimens d'affection pour un de ses Pages. Ce jeune homme, après avoir résisté long-tems aux sollicitations, résolut, par

TAVERNIER.  
1665.

Ville de Brampour & son commerce.

Mont trévis du Gouverneur.

TAVERNIER.  
1665.

le conseil de son frere, qui étoit Dervis, de s'armer d'un grand couteau ; & se voyant pressé, dans un lieu qui ne lui laissoit pas d'autre ressource, il tua le coupable, de deux ou trois coups. Il sortit aussi-tôt, sans aucune marque d'émotion ; & les Gardes de la Porte le crurent chargé de quelque message. Le Dervis, pour le sauver du supplice, en faisant connoître l'infamie du Gouverneur, prit aussi-tôt, avec ses Compagnons, les Banieres de Mahomet, qui étoient plantées autour de la Mosquée ; & se mettant à crier que tout ce qu'il y avoit de fideles Mahométans eussent à les suivre, ils assemblèrent en peu de tems une nombreuse populace. Ils se présentèrent, avec cette suite, aux portes du Palais, « en criant de toute leur force (45) ; » nous pour Mahomet, ou qu'on nous livre un infâme Gouverneur qui « n'est pas digne d'être enterré parmi les Musulmans, & que nous ferons » manger par les chiens. La garde n'étoit pas capable de résister aux séditieux. Il auroit fallu les satisfaire, si quelques-uns des principaux Seigneurs de la ville n'eussent trouvé le moyen de les apaiser, en leur représentant qu'ils devoient quelque respect au neveu de l'Empereur. Dès la nuit suivante, le corps fut envoyé à la Cour, avec le Harem du Gouverneur ; & l'Empereur, qui hérite des biens de tous ses Sujets, apprit tranquillement une nouvelle qui lui apportoit d'immenses richesses. Il affecta même de récompenser la vertu du Page, par un petit gouvernement qu'il lui donna dans le Bengale (46).

ÉTATISTES de  
l'Indoustan.

Avant que de continuer la route, l'Auteur avertit que dans tous les lieux dont le nom se termine par *Sera*, on doit se représenter un grand enclos de murs ou de haies, dans lequel sont disposées en cercle cinquante ou soixante huttes, couvertes de chaume. C'est une sorte d'Hôtellerie, fort inférieure aux Caravanseras Persans, où se trouvent quelques hommes & quelques femmes, qui vendent de la farine, du riz, du beurre, & des herbes, & qui prennent soin de faire cuire le pain & le riz des Voyageurs. Ils nettoient les huttes, que chacun a la liberté de choisir ; ils y mettent un petit lit de fange, sur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni, lorsqu'on n'est point assez riche pour se faire accompagner d'une rente. S'il se trouve quelque Mahométan parmi les Voyageurs, il va chercher, dans le bourg ou le village, du mouton & des poules, qu'il distribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

Ville de Seronge  
& ses propriétés.

Vingt lieux différens, que Tavernier nomme jusqu'à Seronge, passent ici sans remarque & sans description (47). Il observe seulement qu'on passe, à

(45) Page 30.

(46) *Ibid.*

(47) Ces noms seroient une triste figure dans le texte : mais on se gardera bien de les supprimer. De Brampout, l'Auteur fit cinq ensembles jusqu'à Piombilera :

3, de Piombilera à Pander :

6, de Pander à Balki Sera :

5, de Balki-Sera à Nevelki-Sera :

5, de Nevelki-Sera à Coufemba :

3, de Coufemba à Cheni-pour :

8, de Cheni-pour à Charoua :

8, de Charoua à Bichola :

4, de Bichola à Andy :

4, d'Andy à Onquenas :

5, d'Onquenas à Tiquery :

5, de Tiquery à Toolmeden :

4, de Toolmeden à Nova-Sera :

4, de Nova-Sera à Ichavour :

5, d'Ichavour à Signor :

3, de Signor à Chekaipour :

3, de Chekaipour à Douray :

3, de Douray à Aterkaira :

4, d'Aterkaira à Telor :

5, de Telor à Sankaira :

12, de Sankaira à Seronge.

Andy, une rivière qui va se rendre dans le Gange entre Banaton & Patna. Seronge lui parut une grande ville, dont les Habitans sont Banians, & la plupart Artisans de pere en fils; ce qui les porte à se bâtir des maisons de pierre & de brique. Il s'y fait un grand Commerce de ces toiles peintes, qu'on nomme *Chites*, dont tout le bas peuple de Turquie & de Perse aime à se vêtir, & qui sert, dans d'autres Pays, pour des couvertures de lit & de nappes à manger. On en fait dans d'autres lieux que Seronge, mais de couleurs moins vives, & plus sujettes à se ternir dans l'eau; tandis que celles de Seronge deviennent plus belles chaque fois qu'on les lave. La rivière, qui passe dans cette ville, donne cette vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluies, qui durent quatre mois, les ouvriers impriment leurs toiles, suivant le modele qu'ils reçoivent des Marchands Etrangers; & lorsque les pluies cessent, ils se hâtent de laver les toiles dans la rivière, parce que plus elle est trouble (48) plus les couleurs sont vives & résistent au tems. On fait aussi, à Seronge, une sorte de gazes ou de toiles si fines, qu'étant sur le corps, elles laissent voir la chair comme à nud. Le transport n'en est pas permis aux Marchands. Le Gouverneur les prend toutes, pour le Serrail Impérial & pour les principaux Seigneurs de la Cour. Les Sultanes & les Dames Mogoles s'en font des chemises & des robes, que l'Empereur & les Grands se plaisent à leur voir porter dans les grandes chaleurs (49).

Les cent & une cosses, que l'Auteur fit de Brampour à Seronge lui parurent beaucoup plus grandes que celles de Surate à Brampour. Il mettoit quelquefois cinq quarts-d'heure à les faire dans sa voiture. Pendant des journées entières, il traversoit des campagnes fertiles, qui ressembloient beaucoup à la Beausse. On y trouve rarement des bois; & les villages étant fort près l'un de l'autre (50), un Voyageur marche ou s'arrête à son gré, & fait cette route à son aise.

Callabas est un gros Bourg, autrefois la résidence d'un Raja tributaire du grand Mogol. Les Caravanes qui passoient par ses terres étoient, ou volées, ou vexées par des droits excellifs. Aureng-zeb, étant monté sur le trône, fit couper la tête à ce Tyran des Voyageurs & à quantité de ses Vassaux. On a fait élever, proche du Bourg, sur le grand chemin, plusieurs tours percées d'un grand nombre de fenêtres, sur lesquelles on a placé toutes ces têtes, de deux en deux pieds de distance. En 1665, c'est-à-dire, au dernier Voyage de Tavernier, cette exécution devoit être récente, puisque les têtes paroissoient entières & jettoient encore une grande puanteur (51).

Collasfar est une petite ville, dont tous les Habitans sont Idolâtres. A l'arrivée de Tavernier, dans son dernier voyage, on y faisoit entrer huit grosses pieces d'artillerie, les unes de quarante-huit livres de balle, & d'autres

Tavernier.  
1665.

Toiles transférées pour les femmes.

Malice d'un éléphant.

(48) *Ibidem.* page 32.

(49) Elles dansent avec ces chemises, & c'est apparemment ce qui fait dire à Rhoe & Mandello qu'elles dansent nues.

(50) De Seronge à Magalki-Sera, on compte six cosses :

1, de Magalki-Sera à Paulki-Sera ;  
3, de Paulki-Sera à Kasarik-Sera ;

6, de Kasarik-Sera à Chadolki-Sera ;

6, de Chadolki-Sera à Callabas ;

6, de Callabas à Akmare ;

3, d'Akmare à Collasfar ;

6, de Collasfar à Sanfele ;

4, de Sanfele à Dongry ;

3, de Dongry à Gate.

(51) Page 33.

entre la montagne & la rivière, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus dangereux. Les Habitans ne manquent, ni de bois, ni de pierre, pour y faire un pont; mais ils trouvent plus d'avantage à rendre d'autres services aux Passans. A quatre cosses de Gate, on arrive à Nader (54), grande ville, située sur la pente d'une montagne, au-dessus de laquelle on découvre une Forteresse. Toute la montagne en est une elle-même, par les murailles dont elle est environnée. On voit, autour de la ville, plusieurs grands étangs, qui étoient autrefois revêtus de pierre de taille, mais dont on a négligé l'entretien. Une lieue plus loin, on conserve, avec plus de soin, quelques belles sépultures. La même rivière qu'on a passée le jour précédent, & qu'on repasse quatre ou cinq cosses au-delà de Nader, entoure les trois quarts de la ville & de la montagne, dont elle fait une Peninsule, & va se jeter dans le Gange après avoir long-tems serpenté. On fabrique, à Nader, de belles couvertures piquées, blanches, ou brodées de fleurs d'or, d'argent & de soie.

TAVERNIER.  
1665.

Nader, grande ville qui forme une l'eminence.

Forteresse de Goualeor, Prison d'Etat.

Goualeor est une grande ville, mal bâtie, & divisée par une petite rivière. Une haute montagne, qui la borde au Couchant, est entourée d'une muraille flanquée de tours; & dans cette enceinte, on voit quelques étangs formés par les pluies. Ce qu'on y sème régulièrement suffit pour la subsistance de la garnison. Aussi cette Place est-elle regardée comme une des meilleures de l'Inde. Sur la pente de la montagne au Nord-Ouest, on découvre une maison, bâtie par Scha-Jehan, qui commande toute la ville, & qui tient lieu de Forteresse. Au bas de cet édifice, Tavernier fut surpris de trouver plusieurs figures de démons, taillées dans le roc en bas-relief. Il en admira une, dont la hauteur est extraordinaire. Depuis que les Mogols sont établis dans cette contrée, Goualeor est comme la prison d'Etat. Scha-Jehan, n'ayant dû la couronne qu'à ses artifices, faisoit arrêter successivement tous les Princes & les Seigneurs dont il redoutoit le caractère ou la puissance, & les envoyoit à Goualeor; mais il leur laissoit la vie & l'usage de leur bien; au lieu qu'Aureng-zèb n'y faisoit conduire un prisonnier, que pour s'en débarrasser peu de jours après par le poison. Morat-Badke, le plus jeune de ses freres, y trouva la mort. On lui a fait, dans la ville, un magnifique tombeau, pour lequel on a bâti une Mosquée, avec une grande Place environnée de boutiques & de boutiques. C'est l'usage des Indes, de joindre à tous les édifices publics une Place qui sert de marché, & d'y faire une fondation pour les Pauvres (55).

Diriges divers.

A cinq cosses de Goualeor, on passe à gué une rivière qui se nomme Lantké. On trouve à Paterki Sera, celle de Quarinadi, qu'on passe sur un pont de six grandes arches. Celle de Chamelnadi, qu'on rencontre à Dolpour, se passe en bateau & va se rendre dans le Gemena, entre Agra & Halabas. Celle de Sagounadi, entre Minaski-Sera & Agra, offre un Pont fort long & bâti

(54) Quatre cosses de Gate à Nader :

- 9, de Nader à Barki-Sera ;
- 3, de Barki-Sera à Try ;
- 3, de Try à Goualeor ;
- 3, de Goualeor à Paterki-Sera ;
- 20, de Paterki-Sera à Quarinadi :

Tome X,

6, de Quarinadi à Dolpour ;

- 6, de Dolpour à Minaski-Sera ;
- 8, de Minaski-Sera, au Pont de Jaoulkapour ;
- 4, du Pont de Jaoulkapour à Agra.

(55) Page 36.

6



Tavernier.

1665.

Tours incroyables des Charlatans Indiens.

de piette de taille, qui se nomme Jaoulkapour. Suivant le calcul de l'Auteur, on compte cent six cosles de Seronge à Agra (56).

Il seroit inutile de répéter, après lui, la route par Amadabath, qu'on a déjà donnée dans la Relation de Mandello, s'il n'y joignoit les distances, & quantité de lieux, qui, n'étant pas nommés dans l'autre, peuvent former du moins une Note utile (57). Quoiqu'il ne marque point le tems de ce Voyage, il mêle, à ses descriptions, quelques remarques échappées à Mandello, qui paroissent mériter aussi d'être conservées.

En passant à Baroche, il accepta un logement chez les Anglois, qui ont un fort beau Comptoir dans cette ville. Quelques Charlatans Indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, il eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils firent allumer un grand feu, dans lequel ils firent tougir des chaînes, dont ils se lièrent le corps à nud, sans en ressentir aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils planterent en terre, ils demanderent quel fruit on souhaitoit d'en voir sortir. On leur dit qu'on souhaitoit des Mangues. Alors, un des Charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui vouloit le suivre dans cette opération, prit une place, d'où ses regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul; & ce qu'il raconte ici semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux (58).

(56) En les joignant à cent deux, de Surate à Brampour, & à cent une de Brampour à Seronge, c'est trois cens neuf de Surate à Agra.

(57) De Surate à Baroche, on compte 12 cosles :

- 11, de Baroche à Brodra :
- 18, de Brodra à Neriade :
- 20, de Neriade à Amadabath :
- 13, d'Amadabath à Panfer :
- 14, de Panfer à Masana :
- 14, de Masana à Chirpour :
- 25, de Chirpour à Balambour :
- 11, de Balambour à Antivar :
- 17, d'Antivar à Bargant :
- 15, de Bargant à Bimal :
- 15, de Bimal à Modra :
- 10, de Modra à Chalaour :
- 10, de Chalaour à Cantap :
- 15, de Cantap à Setlana :
- 14, de Setlana à Palavafeny :
- 21, de Palavafeny à Pipars :
- 11, de Pipars à Mirda :
- 11, de Mirda à Boronda :
- 18, de Boronda à Coerchiel :
- 14, de Coerchiel à Bandar-Sonnery :
- 16, de Bandar-Sonnery à Ladona :
- 11, de Ladona, ville, à Chafou :
- 17, de Chafou à Nuuli :
- 19, de Nuuli à Hindou :
- 10, d'Hindou à Baniana :
- 14, de Baniana à Vettapour, ville fort an-

cienne, où l'on fait des tapis de laine :

12, de Vettapour à Agra : ce qui fait, par cette route, 415 cosles depuis Surate. On met ordinairement trente-cinq ou quarante jours à faire cette route. *Ibid.* pages 31 & précédentes.

(58) « J'aperçus, dit-il, que cet homme, » se coupant la chair sous les aisselles, avec » un rasoir, il frottoit de son sang le » morceau de bois. Chaque fois qu'il se re- » levoit, le bois croissoit à vue d'œil, & la » troisième, il en sortit des branches, avec » des bourgeons. La quatrième fois, l'arbre » fut couvert de feuilles. La cinquième on » y vit des fleurs. Un Ministre Anglois, » qui étoit présent, avoit protesté d'abord » qu'il ne pouvoit consentir que des Chré- » tiens assistassent à ce spectacle : mais lors- » que d'un morceau de bois sec il eut vu » que ces gens-là faisoient venir, en moins » d'une demi-heure, un arbre de quatre ou » cinq pieds de haut, avec des feuilles & des » fleurs comme au Printemps, il se mit en » devoir de l'aller rompre, & dit haute- » ment qu'il ne donneroit jamais la Com- » munion à aucun de ceux qui demeuro- » roient plus longtems à voir de pareilles » choses : ce qui obligea les Anglois de » congédier ces Charlatans, après leur avoir » donné la valeur de dix ou douze écus, dont » ils se retirèrent fort satisfaits. *Ibid.* pages 37 & 38.

Dans le petit Voyage qu'il fit à Cambaie, en se détournant de cinq ou six cosses, il n'observa rien dont Mandello n'ait fait la description ; mais, à son retour, il passa par un village, qui n'est qu'à trois cosses de cette ville, où l'on voit une Pagode, célèbre par les offrandes de la plupart des Courtisanes de l'Inde. Elle est remplie de nudités, entre lesquelles on découvre particulièrement une grande figure, que l'Auteur prit pour un Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles Courtisanes, qui ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse, en achetent de petites Esclaves, qu'elles forment à tous les exercices de leur profession ; & ces petites filles, que leurs Maîtresses mènent à la Pagode, dès l'âge d'onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'Idole (59). Cet infâme Temple est à six cosses de Chid-Abad, où Mandello visita un des plus beaux jardins du grand Mogol.

A l'occasion de la rivière d'Amadabath, qui est sans pont, & que les Payfans passent à la nage, après s'être lié, entre l'estomac & le ventre, une peau de bouc qu'ils remplissent de vent, il remarque que pour faire passer leurs enfans, ils les mettent dans des pots de terre, dont l'embouchure est haute de quatre doigts, & qu'ils poussent devant eux. Pendant qu'il étoit dans cette ville, un Payfan & sa femme passoient un jour, avec un enfant de deux ans, qu'ils avoient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui sortoit que la tête. Vers le milieu de la rivière, ils trouverent un petit banc de sable, sur lequel étoit un gros arbre que les flots y avoient jetté. Ils poussèrent le pot dans cet endroit, pour y prendre un peu de repos. Comme ils approchoient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevoit un peu au-dessus de l'eau, un serpent, qui sortit d'entre les racines, sauta dans le pot. Le pere & la mere fort effrayés abandonnerent le pot, qui fut emporté par le courant de l'eau, tandis qu'ils demeurèrent à demi-morts au pied de l'arbre. Deux lieues plus bas, un Banian & sa femme, avec leur enfant, se lavoient, suivant l'usage du pays, avant que d'aller prendre leur nourriture. Ils virent, de loin, ce pot sur l'eau, & la moitié d'une tête qui paroissoit hors de l'embouchure. Le Banian se hâta d'aller au secours, & poussa le pot à la rive. Aussi-tôt, la mere, suivie de son enfant, s'approche pour aider l'autre à sortir. Alors, le serpent, qui n'avoit fait aucun mal au premier, sort du pot, se jette sur l'enfant du Baniane, se lie autour de son corps par divers replis, le picque & lui jette son venin, qui lui cause une prompte mort. Deux Payfans superstitieux, se persuaderent facilement qu'une aventure si extraordinaire étoit arrivée par une secrète disposition du Ciel, qui leur étoit un enfant pour leur en donner un autre. Mais le bruit de cet événement s'étant répandu, les véritables parens, qui en furent informés, redemanderent leur enfant, & leurs prétentions devinrent le sujet d'un différend fort vif. L'affaire fut portée devant l'Empeteur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son pere (60).

Tavernier prend plaisir à s'étendre sur diverses Histoires, dont on lui fit le récit dans la même ville : mais le goût de la vérité doit faire mettre quelque différence entre ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, ou sur celui

Avanture singulière d'un enfant.

(59) *Ibidem.* page 39.

(60) Pages 41 &amp; précédentes.



TAVERNIER.  
1665.  
Danger d'être  
ser les lions.

Comment en  
se révèle les  
lions.

de ses propres yeux. Il confirme ce qu'on a lû dans Mandello, de la multitude de singes qu'on rencontre sur la route, & du danger qu'il y a toujours à les irriter. Un Anglois, qui en tua un d'un coup d'arquebuse, faillit d'être étranglé par soixante de ces animaux, qui descendirent du sommet des arbres, & dont il ne fut délivré que par le secours qu'il reçut d'un grand nombre de Valets. En passant à Chitpou, assez bonne ville, qui tire son nom du Commerce de ces toiles peintes qu'on nomme chites, Tavernier vit, dans une grande Place, quatre ou cinq lions qu'on amenoit pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse. On attache les lions par les pieds de derrière, de douze en douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une autre corde, dont le Maître-tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne; & sur une autre parallèle, éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde, de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes, qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derrière, leur laissent la liberté de s'élaner jusqu'à la corde parallèle, qui sert de borne à ceux qui sont au-delà, pour les irriter par quelques pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du Peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élané vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le Maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement; & l'Auteur fut témoin de cet exercice, à Chitpou, sans sortir de son carosse (61).

Rencontre de  
cinquante-sept  
Fakirs & de leurs  
chefs.

Le jour suivant lui offrit un autre amusement, dans la rencontre d'une bande de Fakirs, ou de Dervis Mahométans. Il en compta cinquante-sept, dont le chef, ou le Supérieur, avoit été grand Ecuier de l'Empereur Jehan-Guit, & s'étoit dégoûté de la Cour à l'occasion de la mort de son petit fils, qui avoit été étranglé par l'ordre de ce Monarque. Quatre autres Fakirs, qui tenoient le premier rang après le Supérieur, avoient occupé des Emplois considérables à la même Cour. L'habillement de ces cinq Chefs consistoit en trois ou quatre aunes de toile, couleur orangée, dont ils se faisoient comme des ceintures, avec le bout passé entre les jambes & relevé par derrière jusqu'au dos pour mettre la pudeur à couvert; & sur les épaules, une peau de tigre, attachée sous le menton. Devant eux, on menoit en main huit beaux chevaux, dont trois avoient des brides d'or & des selles couvertes de lames du même métal, & les cinq autres des brides d'argent & des selles couvertes aussi de lames d'argent, avec une peau de léopard sur chacune. L'habit du reste des Dervis étoit une simple corde, qui leur servoit de ceinture, sans autre voile pour l'honnêteté, qu'un petit morceau d'étoffe. Leurs cheveux étoient liés en tresse autour de la tête, & formoient une espèce de turban. Ils étoient tous armés, la plupart d'arcs & de fleches, quelques-uns de mousquets, & d'autres de demi-piques, avec une forte d'arme, inconnue en Europe, qui est, suivant la description de l'Auteur, un cercle de fer tranchant, de la forme d'un plat dont on auroit ôté le fond. Ils s'en passent huit ou dix autour du cou, comme une fraise; & les tirant lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les jettent avec tant de force, comme nous serions voler une assiette, qu'ils coupent

Arme inconnue en Europe.

un homme presque en deux par le milieu du corps (62). Chaque Dervis avoit aussi une espee de cor-de-chasse, dont ils sonnent en arrivant dans quelque lieu, avec un autre instrument de fer, à peu près de la forme d'une truelle. C'est avec cet instrument, que les Indiens portent ordinairement dans leurs voyages, qu'ils raclent & nettoient la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter, & qu'après avoir ramassé la poussière en monceau, ils s'en servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes Dervis étoient armés de longues épées, qu'ils avoient achetées apparemment des Anglois ou des Portugais. Leur bagage étoit composé de quatre coffres, remplis de Livres Arabes ou Persans, & de quelques ustensiles de cuisine. Dix ou douze bœufs, qui faisoient l'arrière-garde, servoient à porter ceux qui étoient incommodés de la marche.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'étoit arrêté, avec cinquante personnes de son escorte & de ses domestiques, le Supérieur, qui le vit si bien accompagné, demanda qui étoit cet Aga, & le fit prier ensuite de lui céder son poste, parce qu'il lui paroissoit commode pour y camper avec ses Dervis. L'Auteur, informé du rang des cinq Chefs, se disposa de bonne grace à leur faire cette civilité. Aussi-tôt la place fut arrosée de quantité d'eau, & soigneusement raclée. Comme on étoit en hyver, & que le froid étoit assez piquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux Dervis, qui se placèrent au milieu, avec la facilité de pouvoir se chauffer devant & derrière. Dès le même soir, ils reçurent dans leur camp la visite du Gouverneur d'une ville voisine, qui leur fit apporter du riz & d'autres rafraichissemens. Leur usage, pendant leurs courses, est d'envoyer quelques-uns d'entr'eux à la Quête, dans les habitations voisines; & les vivres qu'ils obtiennent se distribuent avec égalité dans toute la troupe. Chacun fait cuire son riz. Ce qu'ils ont de trop est donné aux Pauvres, & jamais ils ne se réservent rien pour le lendemain (63).

Bargant est le Domaine d'un Raja, dont les Vassaux passent pour des Brigands, redoutables aux Voyageurs : mais quelques présens que Tavernier fit à leurs Chefs lui firent obtenir un traitement fort civil & lui procurèrent même une escorte. Le Pays, qui est entre Antivar & Mirda, n'est pas plus sûr. On compte trois journées, par des montagnes qui appartiennent à des Rajas tributaires du grand Mogol, auxquels ce Prince donne en revanche des emplois dans ses armées, qui leur rapportent plus que le Tribut qu'ils lui payent. *Mirda* est une grande ville, mal bâtie, où Tavernier eut le désagrément de trouver tous les Caravanseras remplis, parce que la tante de l'Empereur, femme de Scha-Hest-Kham, y passoit alors avec sa fille. L'Auteur se vit obligé de faire dresser sa tente, sur une digue bordée de grand arbres; & deux heures après, il fut surpris de voir quinze ou vingt éléphants, qui vinrent briser une partie de ces arbres, avec leurs trompes, dont ils caisoient les plus grosses branches comme nous tompons celles du plus petit arbrisseau. Ce ravage étoit ordonné par la Princesse, pour se vanger du mépris des Habitans de *Mirda*, qui ne lui avoient pas fait l'accueil & les présens qu'ils lui devoient. *Nuali* & *Hindou* sont deux villes, où se fait, comme dans le Pays,

TAVERNIER  
1665.

Camp des Dervis.

Vangante d'une Princesse.

Tavernier.  
1665.

dont elles sont environnées, l'indigo plat, qui est rond, & le plus cher des Indes, parce qu'il passe pour le meilleur (64).

Après la description de cette Route, supposons Tavernier dans la ville Impériale d'Agra. Elle est, dit-il, à vingt-sept degrés trente-une minutes de latitude, dans un terroir sablonneux, qui l'expose pendant l'été à d'excessives chaleurs. C'est la plus grande ville des Indes, & la résidence ordinaire des Empereurs Mogols. Les Maisons des Grands y sont belles & bien bâties : mais celles des Particuliers, comme dans toutes les autres villes des Indes, n'ont rien d'agréable. Elles sont écartées les unes des autres & cachées par la hauteur des murailles, dans la crainte qu'on n'y puisse appercevoir les femmes ; ce qui rend toutes ces villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe.

Palais Impé-  
rial d'Agra.

Les édifices les plus remarquables d'Agra, sont le Palais Impérial, & quelques belles sépultures. Le Palais est un grand espace, environné d'une double muraille, qui dans quelques endroits est flanquée d'une terrasse, sur laquelle on a bâti de petits logemens pour quelques Officiers de la Cour. Le Gemeni coule devant cette enceinte ; mais entre le mur extérieur & la rivière, on a formé une grande Place, où se font les combats des éléphants. Tavernier observe qu'on a choisi cette Place proche de l'eau, parce que l'éléphant victorieux seroit difficile à gouverner, si l'on n'employoit l'artifice pour le pousser dans la rivière, en attachant, au bout d'une demie picque, des fusées & des petards où l'on met le feu. On le chasse ainsi vers l'eau, dans laquelle il n'est pas plutôt à la profondeur de deux ou trois pieds, que sa fureur s'apaise (65).

Tavernier ob-  
tient la permis-  
sion de le voir.

Du côté de la ville, on trouve une autre Place devant le Palais. La première porte, qui n'a rien de magnifique, est gardée par quelques Soldats. Lorsque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'Empereur de transporter sa Cour à Dehli, ou lorsqu'il se met en campagne avec son armée, il donne la garde de son trésor au plus fidelle de ses Omhas, qui ne s'éloigne pas nuit & jour de cette porte, où il a son logement. Ce fut dans une de ces absences du Monarque, que Tavernier obtint la permission de voir le Palais. Toute la Cour étant partie pour Dehli, le gouvernement du Palais d'Agra fut confié à un Seigneur qui aimoit les Européens. *Vélan*, chef du Comptoir Hollandois, l'alla saluer aussitôt, & lui offrir, en épicerie, en cabinets du Japon, & en beaux draps de Hollande, un présent d'environ six mille écus. Tavernier, qui étoit présent, eut occasion d'admirer la générosité Mogole. Ce Seigneur reçut le compliment avec politesse ; mais se trouvant offensé du présent, il obligea les Hollandois de le remporter, en leur disant que par considération & par amitié pour les Français, il prendroit seulement une petite canne, de six qu'ils lui offroient. C'étoit une de ces cannes du Japon, qui croissent par petits nœuds. Encore fallut-il en ôter l'or dont on l'avoit enrichie, parce qu'il ne la voulut recevoir que nue. Après les complimens, il demanda au Directeur Hollandois ce qu'il pouvoit faire pour l'obliger ; & Vélan l'ayant prié de permettre, que dans l'absence de la Cour, il pût voir, avec Tavernier, l'intérieur du Palais, cette grâce leur fut accordée. On leur donna six hommes pour les conduire.

La première porte, qui sert de logement au Gouverneur, est une voute longue & obscure, après laquelle on entre dans une grande cour, environnée de Portiques, comme la Place royale de Paris. La galerie qui est en face est plus large & plus haute que les autres. Elle est soutenue de trois rangs de colonnes. Sous celles qui regnent des trois autres côtés de la cour, & qui sont plus étroites & plus basses, on a menagé plusieurs petites chambres pour les Soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie, on voit une niche, pratiquée dans le mur, où l'Empereur se rend par un petit escalier dérobé ; & lorsqu'il y est assis, on ne le découvre que jusqu'à la poitrine, à peu près comme un buste. Il n'a point alors de gardes autour de lui, parce qu'il n'a rien à redouter, & que de tous les côtés cette place est inaccessible. Dans les grandes chaleurs, il a seulement, près de sa personne, un Eunuke, ou même un de ses Enfants, pour l'éventer. Les Grands de la Cour se tiennent dans la galerie qui est au dessous de cette niche (66).

Au fond de la cour, à main gauche, on trouve un second portail, qui donne entrée dans une autre grande cour, environnée de galeries, comme la première, sous lesquelles on voit aussi de petites chambres pour quelques Officiers du Palais. De cette seconde cour, on passe dans une troisième, qui contient l'appartement Impérial. Scha Jehan avoit entrepris de couvrir d'argent toute la voute d'une grande galerie qui est à main droite. Il avoit choisi pour l'exécution de cette magnifique entreprise, un François, qui se nommoit Augustin de Bourdeaux. Mais, ayant besoin d'un Ministre intelligent pour quelques affaires qu'il avoit à Goa, il y envoya cet Artiste ; & les Portugais, qui lui reconnurent assez d'esprit pour le trouver redoutable, l'empoisonnerent à Cochîn (67). La galerie est demeurée peinte de feuillages d'or & d'azur. Tout le bas est revêtu de tapis. On y voit des portes, qui donnent entrée dans plusieurs chambres quarrées, mais fort petites. Tavernier se contenta d'en faire ouvrir deux, parce qu'on l'assura que toutes les autres leur ressembloient. Les trois autres côtés de la cour sont ouverts, & n'ont qu'une simple muraille à hauteur d'appui. Du côté qui regarde la rivière, on trouve un Divan, ou un Belvedere, en saillie, où l'Empereur vient s'asseoir, pour se donner le plaisir de voir ses Brigantins ou le combat des bêtes farouches. Une galerie lui sert de vestibule ; & le dessin de Scha Jehan étoit de la revêtir d'une treille de rubis & d'émeraudes, qui devoient représenter au naturel les raisins verts & ceux qui commencent à touger ; mais ce dessin, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, & qui demandoit plus de richesses que l'Indoustan n'en put fournir, est demeuré imparfait. On ne voit que deux ou trois sèps d'or, avec leurs feuilles, comme tout le reste devoit être ; émaillés de leurs couleurs naturelles, & chargés d'émeraudes, de rubis & de grenats, qui sont les grappes. Au milieu de la cour, on admire une grande cuve d'eau, d'une seule pierre grise, de quarante pieds de diamètre (68), avec des degrés, dedans & dehors, pratiqués dans la même pierre, pour monter & descendre.

TAVERNIER.  
1665.  
Première Cour  
à ses Portiques.

Seconde Cour.  
Niche de l'Empereur.

Cour Impériale.  
Niche de l'Empereur.

Autre projet  
d'une riche  
serpentine.

(66) Page 61. Cette description est plus nette que celles de Rhoe & de Mandello ; mais Tavernier n'emploie pas les mêmes noms.

(67) Page 62.  
(68) Ibidem.

TAVERNIER.  
1665.  
Pourquoi les  
Tombeaux d'A-  
gra lui magni-  
fiques.

Description du  
plus beau.

Dépense & du-  
rée du travail.

Il paroît que la curiosité de Tavernier reçut ici des bornes ; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres Voyageurs, qui parlent des appartemens de l'Empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux sépultures d'Agra & des lieux voisins, dont il vante la beauté. Les Eunuques du Palais ont presque tous l'ambition de se faire bâtir un magnifique Tombeau. Lorsqu'ils ont amassé beaucoup de biens, la plupart souhaiteroient d'aller à la Mecque, pour y porter de riches présens. Mais le grand Mogol, qui ne voit pas sortir volontiers l'argent de ses Etats, leur accorde rarement cette permission ; & leurs richesses leur devenant inutiles, ils en consacrent la plus grande partie à ces édifices, pour laisser quelque mémoire de leur nom (69). Entre tous les Tombeaux d'Agra, on distingue particulièrement celui de l'Impératrice, femme de Scha Jehan. Ce Monarque le fit élever proche du Talimakan, grand Bazar, où se rassemblent tous les Etrangers ; dans la seule vue de lui attirer plus d'admiration. Ce Bazar ou ce Marché, est composé de six grandes cours, entourées de Portiques, sous lesquelles on voit des boutiques & des chambres, où il se fait un prodigieux Commerce de toiles. Le Tombeau de l'Impératrice est au Levant de la ville, le long de la rivière, dans un grand espace fermé de murailles, sur lesquelles on a fait regner une petite galerie. Cet espace est une sorte de jardin en compartimens, comme le parterre des nôtres ; avec cette différence, qu'au lieu de sable, c'est du marbre blanc & noir. On y entre par un grand Portail. A gauche, on découvre une belle galerie, qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le Mufsi se rend à des heures réglées, pour y faire la prière. Un peu au-delà du milieu de l'espace, on voit trois grandes Plate-formes, élevées l'une sur l'autre, & chacune accompagnée de quatre tours, d'où l'on annonce ces heures. Au-dessus s'élève un dôme, qui n'a gueres moins d'éclat que celui du Val-de-Grace. Le dedans & le dehors sont également revêtus de marbre blanc. C'est sous ce dôme qu'on a placé le tombeau ; quoique le corps de l'Impératrice ait été déposé sous une voute, qui est au dessous de la première Plate-forme. Les mêmes cérémonies, qui se font dans ce lieu souverain, s'observent sous le dôme, autour du tombeau ; c'est-à-dire, que de tems en tems on y change les tapis, les chandeliers, & les autres ornemens. On y trouve toujours aussi quelques Mullahs en prières. Tavernier vir commencent & finir ce grand ouvrage, auquel il assure qu'on employa vingt-deux ans, & le travail continuel de vingt mille hommes (70). On prétend, dit-il, que les seuls échaffaudages ont coûté plus que l'ouvrage entier, parce que manquant de bois on étoit contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voutes ; ce qui demandoit un travail & des frais immenses. Scha Jehan avoit commencé à se bâtir un tombeau de l'autre côté de la rivière : mais la guerre qu'il eut avec ses Enfans interrompit ce dessein ; & l'heureux Aureng-zeb, son successeur, ne se fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes, sous le commandement d'un Eunuque, veillent sans cesse à la garde du Mausolée de l'Impératrice & du Tasimakan (71).

Les tombeaux des Eunuques n'ont qu'une seule Plate-forme, avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la distance d'une lieue des murs d'A-

(69) Page 63.

(70) Page 63.

(71) Page 64.

gra, on vîsîte la sépulture de l'Empereur Ekbar. En arrivant du côté de Dehly, on rencontre près d'un grand Bazar, un jardin, qui est celui de Jehan Guir, Pere de Scha-Jehan. Le dessus du Portail offre une peinture de son tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux de cire blanche, & la figure de deux Jésuites aux deux bords. On est étonné que Scha-Jehan, contre l'usage du Mahométisme, qui défend les Images, ait souffert cette représentation. Tavernier la regarde comme un monument de sa reconnaissance, pour quelques leçons de Mathématiques que ce Prince & son pere avoient reçues des Jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion, Scha-Jehan n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il étoit allé voir un Arménien, nommé Corgia, qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit tombé malade, les Jésuites, dont la maison étoit voisine, firent malheureusement sonner leur cloche. Ce bruit, qui pouvoit incommoder l'Arménien, irrita tellement l'Empereur, que dans la colère il ordonna que la cloche fût enlevée & pendue au cou de son éléphant. Quelques jours après, revoiant cet animal avec un fardeau qui étoit capable de lui nuire, il fit porter cette cloche à la Place du Kurual, où elle est demeurée depuis. Corgia passoit pour excellent Poète. Il avoit été élevé avec Scha-Jehan, qui avoit pris du goût pour son esprit, & qui le combloit de richesses & d'honneurs; mais ses promesses & ses menaces n'avoient pu lui faire embrasser la Religion de Mahomet (71).

TAVERNIER.  
1665.  
Peinture qui  
représente des  
Jésuites.

Cloche enlevée à ces Peres, par Scha-Jehan.

Tavernier, toujours indépendant de l'ordre, décrit la route d'Agra à Dehly, sans expliquer à quelle occasion ni dans quel tems il fit ce voyage. Il compte soixante-huit coiffes entre ces deux villes (73). A Goudki-Sera, qui n'est qu'à onze coiffes d'Agra, il vit une des plus grandes Pagodes des Indes, accompagnée d'un Hôpital pour les finges. Cette Pagode, qui se nomme *Matura*, étoit autrefois beaucoup plus respectée qu'aujourd'hui; & cette diffidence ne vient que du changement de la rivière de Gemena, qui passoit autrefois au pied du Bourg, & qui ayant pris son cours au Nord, & n'en passant plus qu'à la distance d'une grande coiffe, a fait perdre aux Pelerins Banians la commodité de s'y laver, suivant leur usage, avant que d'entrer dans la Pagode.

Route de Dehly.

Dehly est une grande ville, située sur le Gemena, qui coule du Nord au Sud, & qui prenant ensuite son cours du Couchant au Levant, après avoir passé par Agra & Kadiove, va se perdre dans le Gange. Scha-Jehan rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Dehly une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Jehannabad*, qui signifie ville de Jehan. Le climat y est plus temperé. Mais, depuis cette fondation, Dehly est tombée presque en ruines, & n'a que des pauvres pour Habitans; à l'exception de trois ou quatre Seigneurs, qui, lorsque la Cour est à Jehannabad, s'y établissent dans de grands enclos, où ils font dresser leurs tentes. Un Jésuite, qui suivoit la Cour d'Aurang-zeb, prenoit aussi son logement à Dehly.

Situation de cette ville.

Jehannabad, bâtie par Scha-Jehan.

(71) Page 64.

(73) D'Agra à Goudki-Sera, on compte six coiffes; cinq de Goudki-Sera à Cheki-Sera; seize, de Cheki-Sera à Kooki-Sera;

quinze, de Kooki-Sera à Pelvelki-Sera; dix-huit, de Pelvelki-Sera à Balderpour; & huit de Balderpour à Dehly. Page 59 & 60.

TAVIERNIER.  
1665.  
Sa description.

Jehannabad, que le peuple, par corruption, nomme aujourd'hui *Janna-  
bat*, est devenu une fort grande ville, & n'est séparée de l'autre que par une  
simple muraille. Toutes ses Maisons sont bâties au milieu d'autant de grands  
enclos. On entre, du côté de Dehli, par une longue & large rue, bordée  
de voures, dont le dessus est en Plate-forme, & qui servent de retraite aux  
Marchands. Cette rue se termine à la grande Place, où est le Palais de l'Em-  
pereur. Dans une autre, fort droite & fort large, qui vient se rendre à la  
même Place, vers une autre porte du Palais, on ne trouve que de gros Mar-  
chands qui n'ont point de boutique extérieure.

Palais de Je-  
hannabad.

Le Palais Impérial n'a pas moins d'une demie-lieue de circuit. Les mu-  
railles sont de belle pierre de taille, avec des créneaux & des tours. Les fos-  
sés sont pleins d'eau, & revêtus de la même pierre. Le grand Portail du  
Palais n'a rien de magnifique, non plus que la première cour, où les Sei-  
gneurs peuvent entrer sur leurs éléphants. Mais, après cette cour, on trouve  
une sorte de rue, ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de  
beaux Portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans  
plusieurs petites chambres. Ils sont élevés d'environ deux pieds; & les che-  
vaux, qui sont attachés en dehors à des anneaux de fer, ont leurs man-  
geoires sur les bords. Dans quelques endroits, on y voit de grandes portes,  
qui conduisent à divers appartemens; ce passage est divisé par un canal plein  
d'eau, qui laisse un beau chemin des deux côtés, & qui forme de petits  
bassins à d'égales distantes. Il mène jusqu'à l'entrée d'une grande cour, où  
les Ombras font la garde en personne. Cette cour est environnée de loge-  
mens assez bas, & les chevaux sont attachés devant chaque porte. De la  
seconde cour, on passe dans une troisième, par un grand Portail, à côté  
duquel on voit une petite salle, élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend  
les vestes dont l'Empereur honore ses Sujets ou les Étrangers. Un peu plus  
loin, sous le même Portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les  
trompettes, & les hautbois, qui se font entendre quelques momens avant  
que l'Empereur se montre au Public, & lorsqu'il est prêt à se retirer. Au  
fond de cette troisième cour, on découvre le Divan, ou la salle d'audien-  
ce, qui est élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & tout-à-  
fait ouverte de trois côtés. Trente-deux colonnes de marbre, d'environ qua-  
tre pieds en carré, avec leur pied-d'estal & leurs moulures, soutiennent  
la voure. Scha-Jehan s'étoit proposé d'entichir cette salle des plus beaux Ou-  
vrages Mosaïques, dans le goût de la Chapelle de Florence; mais, après en  
avoir fait faire l'essai sur deux ou trois colonnes, il désespéra de pouvoir  
trouver assez de pierres précieuses pour un si grand dessein; & n'étant pas  
moins rebuté par la dépense, il se détermina pour une peinture en fleurs.

Salle d'Audien-  
ce.

Trône Impé-  
rial.

C'est au milieu de cette Salle, & près du bord où l'Empereur regarde la cour, en  
manière de théâtre, qu'on dresse le trône où l'Empereur donne audience,  
& dispense la Justice. C'est un petit lit, de la grandeur de nos lits de camp,  
avec les quatre colonnes, un ciel, un dossier, un traversin & la courté-  
pointe. Toutes ces pièces sont couvertes de diamans: mais lorsque l'Em-  
pereur s'y vient asseoir, on étend sur le lit une couverture de brocard d'or,  
ou de quelque riche étoffe piquée. Il y monte par trois petites marches,  
de deux pieds de long. A l'un des côtés, on élève un Parasol, sur un bâton

de la longueur d'une demie pique ; & l'on attache à chaque colonne du lit une des armes de l'Empereur ; c'est-à-dire, sa rondache, son sabre, son arc, son carquois & ses fleches.

Dans la Cour, au-dessous du trône, on a ménagé une place de vingt pieds, en quarré, entourée de balustrés, qui sont couverts tantôt de lames d'argent, & tantôt de lames d'or. Les quatre coins de ce parquer sont la place des Secrétaires d'Etat, qui font aussi la fonction d'Avocat dans les Causes civiles & criminelles. Le tour de la balustrade est occupé par les Seigneurs, & par les Muliciens ; car, pendant le Divan même, on ne cesse point d'entendre une musique fort douce, dont le bruit n'est pas capable d'apporter de l'interruption aux affaires les plus sérieuses. L'Empereur, assis sur son trône, a près de lui quelqu'un des premiers Seigneurs, ou ses seuls Enfants. Entre onze heures & midi, le premier Ministre d'Etat vient lui faire l'exposition de tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside, qui est à l'entrée de la première cour ; & lorsque son rapport est fini, l'Empereur se leve. Mais, pendant que ce Monarque est sur le trône, il n'est permis à personne de sortir du Palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi (74).

Vers le milieu de la cour, on trouve un petit Canal, large d'environ six pouces, où pendant que le Roi est sur son trône tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter. Il ne leur est pas permis d'avancer plus loin sans être appellés ; & les Ambassadeurs mêmes ne sont pas exemptés de cette loi. Lorsqu'un Ambassadeur est venu jusqu'au Canal, l'Introduit crie vers le Divan où l'Empereur est assis, que le Ministre de telle Puissance souhaite de parler à Sa Majesté. Alors un Secrétaire d'Etat en avortit l'Empereur, qui feint souvent de ne pas l'entendre : mais quelques momens après, il leve les yeux ; & les jetant sur l'Ambassadeur, il donne ordre au même Secrétaire de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

De la Salle du Divan, on passe à gauche sur une terrasse, d'où l'on découvre la rivière ; & sur laquelle donne la porte d'une petite chambre, d'où l'Empereur passe au Serrail. A la gauche de cette même cour, on voit une petite Mosquée, fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le croiroit d'or massif. C'est dans cette Chapelle que

Tavernier.  
1665.

Musique pen-  
dant le Divan.

Canal qui sert  
de borne devant  
le trône.

Petite Mos-  
quée Impériale.

(74) « Un jour, dit-il, quelques affaires  
« pressantes m'obligeant de sortir, tandis que  
« l'Empereur étoit au Divan, le Capitaine  
« des gardes m'arrêta par le bras & me dit  
« brusquement que je n'irois pas plus loin.  
« Je conteslai quelque-tems avec lui : mais  
« voyant qu'il me traitoit rudement, je por-  
« tai la main à mon cangiar, & je l'aurois  
« frappé dans la colère où j'étois, si trois  
« ou quatre gardes, qui virent mon action,  
« ne m'avoient retenu. Heureusement pour  
« moi, le Nabab, ou le premier Ministre,  
« qui étoit assis de l'Empereur, passa dans  
« le même-tems, & s'étant informé du su-  
« jet de votre querelle, ordonna au Capi-

« taine des gardes de me laisser sortir. Eo-  
« suite, ayant rendu compte à l'Empereur  
« de ce qui s'étoit passé, il m'envoia le soir  
« un de ses gens, pour me dire que Sa Ma-  
« jesté vouloit que j'eusse la liberté d'entrer  
« au Palais & d'en sortir à mon gré, pen-  
« dant qu'elle seroit au Divan ; de quoi j'al-  
« lai faire, le lendemain, mes remerci-  
« mens au Nabab. Ibid. page 87. On est  
« en peine, ici, à quel titre un Particulier tel  
« que l'Auteur, qui ne fait dans tout ce Voya-  
« ge que le rôle de Jouaillier, osoit violer  
« une loi de l'Empire. La faveur qu'il obtint  
« cause moins d'embarras ; elle fait honneur à  
« la bonté d'Aurang-zeb pour les Etrangers.

T ij



TAVERNIER.  
1665.

L'Empereur fait chaque jour sa prière, excepté le Vendredi, qu'il doit se rendre à la grande Mosquée. On rend, ce jour-là, autour des degrés, un gros rers de cinq ou six pieds de haut, dans la crainte que les éléphants n'en approchent, & par respect pour la Mosquée même. Cet édifice, que Tavernier trouva très-beau, est assis sur une grande Plate-forme, plus élevée que les Maisons de la ville; & l'on y monte par divers escaliers.

Ecuries du  
grand Mogol à  
Jehannadab.

Le côté droit de la cour du Trône est occupé par des Portiques, qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied & demi au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs portes, qui regnent le long de ces Portiques, donnent entrée dans les Ecuries Impériales, qui sont toujours remplies de très-beaux chevaux. Tavernier assure que le moindre a coûté trois mille écus, & que le prix de quelques-uns va jusqu'à dix mille. Au-devant de chaque porte, on suspend une natte de Bambou, qui se fend aussi menu que l'osier; mais au lieu que nos petites tresses d'osier se lient avec l'osier même, celles de Bambou sont liées avec de la soie torse, qui représente des fleurs; & ce travail, qui est fort délicat, demande beaucoup de patience. L'effet de ces nattes est d'empêcher que les chevaux ne soient tourmentés des mouches. Chacun a d'ailleurs deux Palestreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les Portiques, comme devant les portes des Ecuries, on met aussi des nattes, qui se baissent & se lèvent suivant le besoin; & le bas de la galerie est couvert de fort beaux tapis, qu'on retire le soir, pour faire, dans le même lieu, la litière des chevaux. Elle ne se fait que de leur fiente, qu'on écrase un peu, après l'avoir fait sécher au Soleil. Les chevaux qui passent aux Indes, de Perse, ou d'Arabie, ou du pays des Usbecks, trouvent un grand changement dans leur nourriture. Dans l'Indoustan, comme dans le reste des Indes, on ne connoît ni le foin, ni l'avoine. Chaque cheval reçoit le matin, pour sa portion, deux ou trois pelottes, composées de farine de froment & de beurre, de la grosseur de nos pains d'un sou. Ce n'est pas sans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, & souvent on a besoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût. Le Palestrenier leur tient la langue d'une main; & de l'autre, il leur fourre la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes de sucre ou de miller, on leur en donne à midi. Le soir, une heure ou deux avant le coucher du Soleil, ils ont une mesure de pois chiches, écrasés entre deux pierres & trempés dans l'eau (75).

Tavernier vi-  
sita plusieurs vil-  
les de l'Empire,  
avec Bernier.

Tavernier partit d'Agra le 25 de Novembre 1665, pour visiter quelques villes de l'Empire, avec Bernier, auquel il donne le titre de Médecin de l'Empereur (76), quoiqu'on ait lu, dans sa propre Relation, qu'il avoit quitté alors le service de ce Monarque pour s'attacher à Daneck-Mendi-Scha, Secrétaire d'Etat pour les affaires Etrangères. Le Journal de leur route est d'autant plus curieux, que les observations qu'il contient leur ayant été communes, il peut passer pour un supplément aux Mémoires de Bernier, dont on a regretté que tous les papiers n'eussent pas vu le jour (77).

(75) Page 59.

(76) Page 66.

(77) Il dit en finissant, que pour ses autres

Avantures, dont M. Thevenot étoit fort curieux, il espéroit qu'avec le temps il pourroit les débrouiller dans ses Mémoires. T. 12, p. 113.

Le premier jour de leur départ, ils firent trois coffes, qui les conduisirent à un mauvais Carvanfèra. Le lendemain, ils en firent six jusqu'à Beruzadab, petite ville, où Tavernier toucha huit mille roupies, qui lui étoient dûes par un Seigneur Mogol pour le payement de quelques marchandises. Les cinq jours suivans, ils passerent par Morlides, qui est à neuf coffes de Beruzadab; par Estanja, à quatorze coffes de Morlides; par Haji-mal, à douze coffes d'Estanja; par Sekandera, à treize coffes d'Haji-mal; & par Sankal, à quatorze de Sakandera (78). Le premier de Décembre, ils rencontrèrent cent dix charrettes, tirées chacune par six bœufs, & chacune portant cinquante mille roupies. C'étoit le revenu de la Province de Bengale, qui, toutes charges payées, & la bourse du Gouverneur remplie, monte à 550000 roupies. Une lieue en-deçà de Sankal, on passe une rivière, nommée *Saingour*, qui va se rendre, à demie-lieue de-là, dans celle de Gemena. On la passe sur un Pont de pierre. Ceux qui viennent du Bengale à Seronge & à Surate, peuvent accourcir leur chemin de dix lieues, en quittant celui d'Agra, pour se rendre à ce Pont, & passer ensuite le Gemena dans un bateau. Cependant on est plus porté à suivre le chemin d'Agra, parce qu'on trouve dans l'autre cinq ou six journées de pierres, & qu'il faut traverser les terres de quelques Rajas, fameux par leurs brigandages.

Les deux François firent douze coffes, de Sankal à Cherrurabad. Vers la moitié du chemin, ils rencontrèrent une petite ville, nommée Gianabad, près de laquelle ils virent un Rhinoceros, qui mangeoit des cannes de millet. Il les recevoit de la main d'un petit garçon de neuf ou dix ans; & Tavernier en ayant pris quelques-unes, cet animal s'approcha de lui, pour les recevoir aussi de la sienne. Le 3, la route fut de douze coffes, jusqu'à Chagenda; de treize, le lendemain jusqu'à Ataka; & de neuf, le jour suivant, jusqu'à Aureng-abad. Ce dernier bourg, qui portoit autrefois un autre nom, est le lieu dans lequel Aureng-zeb remporta sur son frere, Sultan-Sujah, la victoire qui servit à l'élever sur le trône. Non-seulement il lui donna son nom, mais il y fit bâtir, pour monument de sa gloire, un beau Palais, accompagné d'un Jardin & d'une Mosquée.

Le 6, après avoir fait neuf coffes, les deux Voyageurs arriverent à Alcínchan. A deux coffes de ce bourg, on rencontre le fameux fleuve du Gange. Bernier parut fort surpris qu'il ne fut pas plus large que la Seine devant le Louvre. Il y a même si peu d'eau, depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin ou de Juillet, c'est-à-dire, jusqu'à la saison des pluies, qu'il est impossible aux bateaux de remonter. En arrivant sur ses bords, les deux François burent un verre de vin dans lequel ils mirent de l'eau de ce Fleuve, qui leur causa quelques tranchées. Leurs Valets, qui la burent seule, en furent beaucoup plus tourmentés. Aussi les Hollandois, qui ont des Comptoirs sur les rives du Gange, ne boivent-ils jamais de cette eau sans l'avoir fait bouillir. L'habitude la rend si saine pour les Habitans du pays, que l'Empereur même & toute la Cour n'en boivent point d'autre. On voit continuellement un grand nombre de chameaux, sur lesquels on vient charger de l'eau du Gange.

(78) L'Auteur joint, aux quatre premiers de ces lieux, le nom de Serrail, par lequel il entend une Maison de plaisance de l'Empereur.

Rhinoceros  
millet.Effet de l'eau  
du Gange.

TAVERNIER.

1665.

Halabas & son  
Gouverneur.Cousin d'un  
Médecin.

*Halabas*, où l'on arrive à neuf cosles d'Alranchan, est une grande ville, bâtie sur une pointe de terre, où se joignent le Gange & le Gamena. Le Châreau, qui est de pierre de taille & ceint d'un double fossé, sert de Palais au Gouverneur. C'étoit alors un des plus grands Seigneurs de l'Empire : sa mauvaise santé l'obligeoit d'entretenir plusieurs Médecins, Indiens & Persans, entre lesquels étoit un François, né à Bourges, & nommé *Claude Maillé*, qui exerçoit tout à la fois la Médecine & la Chirurgie (79). Le premier de ses Médecins Persans jeta un jour sa femme du haut d'une terrasse en bas, dans un transport de jalousie. Elle ne se rompit heureusement que deux ou trois côtes. Ses Parens demandèrent justice au Gouverneur, qui fit venir le Médecin, & qui le congédia. Il n'étoit qu'à deux ou trois journées de la ville, lorsque le Gouverneur, se trouvant plus mal, l'envoia rappeler. Alors ce furieux poignarda sa femme & quatre enfans qu'il avoit d'elle, avec treize filles Esclaves; après quoi, il revint trouver le Gouverneur, qui feignant d'ignorer son crime, ne fit pas difficulté de le reprendre à son service.

Le 8, l'Auteur & Bernier passèrent le Gange dans un bateau; mais ce ne fut pas sans s'être ennuyé beaucoup sur la rive, pour attendre une permission par écrit du Gouverneur, que Maillé leur apporta. L'Officier, qui fait payer les droits, ne laisse passer personne sans cet écrit. La journée fut de seize cosles, jusqu'à Sadoul-Serrail; celle du lendemain, de dix cosles, jusqu'à Yakedil-Sera; & celle du jour d'après, de dix autres cosles, jusqu'à Bouraki-Sera. Le 11, elle fut encore de dix cosles, jusqu'à Banarou, grande ville, très-bien bâtie, dont la plupart des Maisons sont de brique ou de pierre de taille, & plus élevées que celles des autres villes de l'Inde. Mais les rues sont fort étroites. Entre plusieurs Caravanseras, on en admire un, pour sa grandeur & pour la beauté de ses édifices. Sa cour est partagée par deux galeries, où l'on vend des robes, des étoffes de soie, & d'autres marchandises. C'est de la main des Ouvriers mêmes qu'on les achète. Mais avant que de les exposer en vente, ils doivent y faire mettre le sceau Impérial par le Chef de la Ferme, & ceux qui manquent à cette loi sont punis avec une extrême rigueur. La ville est située sur le bord du Gange, qui baigne le pied de ses murs, & qui reçoit une grande rivière, deux lieues au-dessous, du côté du Couchant. Les Banians ont, à Banarou, une de leurs principales Pagodes, que l'Auteur & Bernier visterent curieusement.

Banarou, très  
bonne ville.Pagode de Ba-  
narou.

Sa forme est en croix, comme celle de toutes les autres Pagodes, & les quatre branches sont égales. Au milieu s'élève un dôme fort haut, comme une manjette de Tour à plusieurs pans, qui finit en pointe; & le bout de chaque branche est terminé par une autre Tour, où l'on monte par dehors. Aux différens étages de ces dômes ou de ces tours, on trouve quantité de balcons & de niches, qui s'avancent, pour y prendre le frais; & leurs dehors sont ornés de figures en relief, de toutes sortes d'animaux, la plupart assez mal faites. Sous le grand dôme, au centre de la Pagode, on voit un Autel en forme de table, de sept à huit pieds de long, & de cinq à six de lar-

(79) C'est le même apparemment que dont on a su l'Histoire au Tome IX, dans Tavernier avoir vu au Pays de Carnate, & le Voyage aux Mines de Diamans.

ge, avec deux degrés, qui servent de marche-pied, couverts d'un tapis d'or ou de soie, suivant la solennité du jour. L'Autel est revêtu de brocard d'or ou d'argent, ou de quelque précieuse toile. De dehors on le voit en face, avec toutes les Idoles qu'il soutient; car les filles & les femmes n'ayant pas la liberté d'entrer dans la Pagode, non plus qu'une certaine Tribu de leur Secte, il faut que leurs adorations se fassent en dehors. Entre les Idoles du grand Autel, l'Auteur & Bernier en observèrent une qui est debout & de cinq ou six pieds de haut, mais dont on ne voit, ni les bras, ni les jambes, ni le corps. Il n'en paroît que la tête & le cou; & tout le reste, jusques sur l'Autel, est couvert d'une robe qui s'élargit par degrés vers le bas. On lui voit quelquefois au cou une chaîne fort riche, d'or, ou de rubis, ou de perles, ou d'émeraudes. Cette statue représente un ancien personnage, nommé Bainmadou, qui s'est rendu célèbre par ses vertus, & dont les Baniens ont souvent le nom à la bouche. Au côté droit de l'Autel, on est surpris de trouver la figure d'un animal monstrueux, qui représente en partie, un éléphant, un cheval & une mule. Il est d'or massif. On le nomme Garou, & ses Adorateurs prétendent que c'étoit la monture de Bainmadou, lorsque ce saint Homme visitoit le monde, pour y faire régner la vertu & les bons exemples. En entrant dans la Pagode, entre la grande Porte & le grand Autel, on trouve à gauche un petit Autel, qui offre une Idole de marbre noir, assise les jambes en croix, & d'environ deux pieds de hauteur. Tavernier y vit un petit garçon, fils du Grand-Prêtre, à qui le peuple jetoit des piéces de taffetas ou d'étoffes brodées, dont il frottoit l'Idole, & qu'il rendoit ensuite à ceux qui les avoient apportées. D'autres lui jetoient des chaînes de grains, que les Baniens se mettent au cou, & qui leur servent de chapeliers pour dire leurs prières, des chaînes de corail, d'ambre jaune, de fruits & de fleurs, qu'il santifioit par la même cérémonie. Cette Idole, qui se nomme *Morli-Ram*, ou le Dieu Morli, passe pour le frère de celle qui est sur le grand Autel.

Sous le grand Portail de la Pagode, un des principaux Bramines, se tient assis près d'une grande cuve, remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matière jaune. Tous les Baniens viennent se présenter à lui, pour recevoir sur le front une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux & sur le bout du nez, puis sur les bras & devant l'estomac. C'est à cette marque qu'on reconnoît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange; car lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits, dans leurs Maisons, ils ne se croient pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement. Chaque Tribu a son onction de différente couleur; mais l'onction jaune est celle de la Tribu la plus nombreuse, & passe aussi pour la plus pure.

Assez près de la Pagode, du côté qui regarde l'Ouest, Jesséing, le plus puissant des Rajas idolâtres de l'Empire, avoit fait bâtir un Collège pour l'éducation de la Jeunesse. L'Auteur y vit deux Enfants de ce Prince, dont les Précepteurs étoient des Bramines, qui leur enseignoient à lire & à écrire dans un langage fort différent de celui du Peuple. La cour de ce Collège est environnée d'une double galerie, & c'étoit dans la plus basse que les deux Princes recevoient leurs leçons, accompagnés de plusieurs jeunes Sei-

TAVERNIER.  
1665.

Forme de différentes Idoles.

Bainmadou.

Le cheval Garou.

Onction jaune des Baniens.

Collège bâti par le Raja Jesséing.

TAVERNIER.

1665.

Études des Ma-  
thématisques &  
de la Géogra-  
phie.Pagode du Col-  
ège.Ce que Taver-  
nier y vit.

gneurs, & d'un grand nombre de Bramines, qui traçoient sur la terre; avec de la craie, diverses figures de Mathématiques. Aussi-tôt que Tavernier fut entré, ils envoyèrent demander qui il étoit; & sachant qu'il étoit François, ils le firent prier d'approcher, pour lui faire plusieurs questions sur l'Europe, & particulièrement sur la France. Un Bramine apporta deux Globes, dont les Hollandois lui avoient fait présent. Tavernier leur en fit distinguer les parties & leur montra la France. Après quelques autres discours, on lui servit le betel. Mais il ne se retira point, sans avoir demandé à quelle heure il pouvoit voir la Pagode du Collège. On lui dit de revenir le lendemain, un peu avant le lever du Soleil. Il ne manqua point de se rendre à la porte de cette Pagode, qui est aussi l'ouvrage de Jesséing, & qui se présente à gauche en entrant dans la cour. Devant la porte, on trouve une espee de galerie, soutenue par des piliers, qui étoit déjà remplie d'un grand nombre d'Adorateurs. Huit Bramines s'avancèrent l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours & de quantité d'autres instrumens. Deux des plus vieux Bramines entonnèrent un Cantique. Le Peuple suivit, & les instrumens accompagnèrent les voix. Chacun avoit à la main une queue de paon, ou quelque autre éventail, pour chasser les mouches au moment que la Pagode devoit s'ouvrir. Cette musique & l'exercice des éventails durèrent plus d'une demie-heure. Enfin, les deux principaux Bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes, qu'ils prirent d'une main; & de l'autre, ils frapperent avec une espee de purit mailler contre la porte. Elle fut ouverte aussi-tôt, par six Bramines qui étoient dans la Pagode. Tavernier découvrit alors, sur un Autel, à sept ou huit pas de la porte, une grande Idole, qui se nomme Ram-Kam, & qui passe pour la sœur de Morli-Ram. À sa droite, il vit un enfant, de la forme d'un Cupidon, que les Banians nomment Lokemin; & sur son bras gauche, une petite fille, qu'ils appellent Sira. Aussi-tôt que la porte fut ouverte, & qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'Idole, tous les Assistans se jetterent à terre en mettant les mains sur leurs têtes, & se prosternerent trois fois. Ensuite, s'étant relevés, ils jetterent quantité de bouquets, & de chaînes, en forme de chapelets, que les Bramines faisoient toucher à l'Idole & rendoient à ceux qui les avoient présentées. Un vieux Bramine, qui étoit devant l'Autel, tenoit à la main une lampe à neuf mèches allumées, sur lesquelles il jettoit, par intervalles, une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'Idole. Après toutes ces cérémonies, qui durèrent l'espace d'une heure, on fit retirer le Peuple, & la Pagode fut fermée. On avoit présenté, à Ram-Kam, quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile & de laitage, dont les Bramines n'avoient laissé rien perdre. Comme l'Idole représente une femme, elle est particulièrement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa Patrone. Jesséing, pour la tirer de la grande Pagode & lui donner un Autel dans la sienne, avoit employé, tant en présens pour les Bramines, qu'en aumônes pour les Pauvres, plus de cinq lacs de roupies, qui font sept cent cinquante mille livres de notre monnaie (31).

(31) *Ibidem.* pages 167 & précédentes.

Dans la même rue, & vis-à-vis du Collège, on voit une autre Pagode, qui s'appelle Richourdas, du nom de sa principale Idole, à laquelle on n'a pas laissé d'en associer une petite, nommée Goupaldas, qui est son frere, & qui reçoit des honneurs proportionnés. De toutes ces figures, on ne voit que la face, qui est de pierre ou de bois fort noir ; à l'exception néanmoins de Moli-Ram, qui demeure toujours nue. Ram-Kam, dans la Pagode du Raja Jesseing, a pour prunelle deux diamans, que ce Prince lui a fait mettre au milieu des yeux, avec une grosse chaîne de perles au cou, & un dais sur la tête, soutenu de quatre piliers d'argent.

A huit journées de Banarou, droit au Nord, on entre dans un pays de montagnes, dont les intervalles sont de fort belles Plaines, larges quelquefois de deux ou trois lieues. Ces petits espaces sont très-fertiles en bled, en riz & en légumes : mais les mallicurs de leurs Habitans est de les voir souvent ravagés par des troupes d'éléphans sauvages, dont ils ont beaucoup de peine à se défendre. Une Caravane, qui passe dans ces lieux, & qui se trouve forcée d'y camper, parce qu'on n'y rencontre point de Caravaneras, ne sauroit pas les vivres, si pendant toute la nuit elle n'allumoit des feux, avec un bruit continu de mousqueterie & de toutes sortes d'instrumens. On voit, dans le même pays, une belle & fort ancienne Pagode, dont toutes les figures dedans & dehors, ne représentent que des femmes & des filles. Aussi n'y vient-il gueres de Pelerins de l'autre sexe. Sur l'Autel, qui est au milieu comme dans les autres Pagodes, on admire une Idole d'or massif, haute d'environ quatre pieds, qui représente une fille debout, sous le nom de *Ram-Marion*. Elle a, du côté droit, un enfant d'argent massif, de la hauteur de deux pieds. Les Baniens racontent que cette fille menant une vie fort sainte, on lui amena un enfant, qu'on la pria d'instruire ; & qu'après quelques années d'instruction, il devint si sçavant, que tous les Rajas & les Princes portèrent envie à ses lumieres, il fut enlevé par quelque jaloux, sans qu'on ait jamais entendu parler de lui. Au bas de l'Autel, à la gauche de l'Idole, on voit la figure d'un vieillard, qui servoit Ram-Marion & l'enfant, & qui est particulièrement honoré des Bramines. On ne vient en Pelerinage à cette Pagode qu'une fois l'an, qui est le premier jour de la lune de Novembre, quoique la Pagode ne s'ouvre point avant la pleine lune. Pendant ces quinze jours, tous les Pelerins de l'un & de l'autre sexe observent de rigoureux jeûnes, se lavent trois fois le jour, & ne se laissent aucun poil sur le corps. Ils ont l'art de le faire tomber facilement, avec une espee de terre dont ils se frottent (32).

A cinq cens pas de Banarou, au Nord-Ouest, l'Auteur & Bernier visitèrent une Mosquée, où l'on montre plusieurs Tombeaux Mahométans, dont quelques-uns sont d'une fort belle Architecture. Les plus curieux sont dans un Jardin fermé de murs, qui laissent des jours par lesquels ils peuvent être vus des Passans. On en distingue un, qui compose une grande masse quadrée, dont chaque face est d'environ quarante pas. Au milieu de cette plateforme, s'élève une colonne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une piece, & que trois hommes pourroient à peine embrasser. Elle

TAVERNIER.  
1665.  
Pagode de Richourdas.

Montagnes en-  
tremités de bet-  
tes Plaines.

Ancienne Pa-  
gode de filles  
& des Baniens.

Tombeaux de  
Banarou.

TAVERNIER.  
1665.

est d'une pierre grise, si dure, que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle se termine en pyramide, avec une grosse boule sur la pointe & un cercle de gros grains au dessous de la boule. Toutes les faces sont couvertes de figures d'animaux en relief. Plusieurs vieillards, qui gardoient le Jardin, assurèrent Tavernier que ce beau monument avoit été beaucoup plus élevé, & que depuis cinquante ans il s'étoit enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoutèrent que c'étoit la sépulture d'un Roi de Boutan, qui étoit mort, dans le pays, après être sorti du sien pour en faire la conquête (83).

Pendant deux jours que les François passèrent à Banarou, ils essayèrent une pluie continuelle, qui ne les empêcha point de satisfaire leur curiosité, & de passer le Gange avec une permission par écrit du Gouverneur. La rigueur est extrême pour le payement des droits. Ils firent, le 13, deux coffres jusqu'à Batepou; huit, le lendemain, jusqu'à Saoragi-Sera; & neuf, le jour suivant, jusqu'à Moniarki-Sera. Dans la matinée du 15, après avoir fait deux coffres, ils passèrent une rivière, nommée Carnasar-Sou, & trois coffres plus loin, celle de Saode-Sou, qui se passent routes deux à gué. Le 16, ils firent huit coffres jusqu'à Gourmabad, bourg situé sur la rivière de Goudera-Sou, qu'on passe sur un Pont de pierre. Le 17, ils arrivèrent à Saferon, après avoir fait quatre coffres. Saferon est une ville, au pied des montagnes, assise sur le bord d'un grand étang, au milieu duquel on voit une petite île, qui contient une fort belle Mosquée. C'est la sépulture d'un Nabab, nommé Selim-Kham, ancien Gouverneur de la Province. Le Pont, par lequel on passe dans l'île, est revêtu & pavé de grandes pierres de taille. Sur un côté de l'étang regne un grand jardin, où l'on voit le Tombeau du fils de Selim-Kham, successeur de son père au gouvernement de la Province. Ceux qui vont à la Mine de Soulmelpour quittent ici le grand chemin de Patna, pour tirer droit au Midi par Ekberbourg, & par la fameuse forteresse de Rhodas (84).

Dans la journée du 18, qui fut de neuf coffres jusqu'à Deond-Nagar-Sera, les deux Voyageurs passèrent en bateau la rivière de Son-Sou, qui vient des montagnes du Midi. On y paye des droits pour les marchandises. Le lendemain, dix coffres les conduisirent à Halva-Sera; d'où s'étant rendus, le 20, à Aga-Sera, qui n'en est qu'à neuf coffres, il ne leur en resta que dix jusqu'à Patna, une des plus grandes villes de l'Inde (85).

Description de  
Patna.

Elle est située sur la rive Occidentale du Gange. Tavernier ne lui donne gueres moins de deux coffres de longueur. Les Maisons n'y sont pas plus belles que dans la plupart des autres villes Indiennes; c'est-à-dire, qu'elles sont couvertes de chaume ou de bambou. La Compagnie Hollandoise s'y est fait un Comptoir, pour le Commerce du Salpêtre, qu'elle fait raffiner dans un gros village nommé Choupar, situé aussi sur la rive droite du Gange, dix coffres au-dessus de Patna. La liberté regne avec si peu d'exception dans cette ville, que l'Auteur & Bernier ayant rencontré, en arrivant, les Hollandois de Choupar qui retournoient chez eux dans leurs voitures, ils s'arrêtèrent pour vuider, avec eux, quelques bouteilles de vin de Chypre en pleine rue. Pendant huit jours qu'ils passèrent à Patna, ils furent témoins d'un événe-

Promission d'un  
village hollandois.

ment, qui leur fit perdre l'opinion où ils étoient, que certains crimes étoient impunis dans le Mahométisme. Un Mioubaki, qui commandoit mille hommes de pied, vouloir abuser d'un jeune garçon, qu'il avoit à son service, & qui s'étoit défendu plusieurs fois contre ses attaques. Il saisit, à la campagne, un momeur qui le fit triompher de toutes les résistances. Le jeune homme, outré de douleur, prit aussi son tems pour se vanger. Un jour qu'il étoit à la chasse avec son Maître, il le surprit à l'écart, & d'un coup de sabre, il lui abbatit la tête. Aussi-tôt, il courut à bride abbatue vers la ville, en criant qu'il avoit tué son Maître, pour se vanger du plus infâme outrage. Il alla faire la même déclaration au Gouverneur, qui le fit jeter d'abord en prison. Mais, après de justes éclaircissemens, il obtint la liberté; & malgré les sollicitations de la famille du Mort, aucun Tribunal n'osa le poursuivre, dans la crainte d'irriter le Peuple, qui applaudissoit hautement à son action.

A Patna, les deux Voyageurs prirent un Bateau pour descendre à Dacca. Ils auroient pu s'embarquer au Port d'Halabas, ou du moins à Banarou, s'ils eussent trouvé la rivière aussi forte que dans la saison des grandes pluies; mais ne l'ayant trouvée navigable qu'à Patna, ils firent quinze cosles pour aller passer la nuit à Benoncour-Sera. Cinq cosles au-dessus de ce Bourg, ils trouverent une rivière, nommée *Ponpon-Sou*, qui vient du Midi, & qui se jette dans le Gange. Le 30, après avoir fait dix-sept cosles, ils arrivèrent à Erija-Sera. Le jour suivant, ils en comptèrent quatre jusqu'à la rivière de Kao, qui vient aussi du Midi; & trois cosles plus bas, ils rencontrèrent celle de Chanon, qui tombe du Nord. Quatre cosles de plus leur firent trouver celle d'Erguga, qui vient du Sud; & six cosles plus loin, ils virent celle d'Arquera, qui descend du même côté. Pendant toute cette journée, ils virent au Sud de grandes montagnes, tantôt à dix cosles du Gange, tantôt à quinze; & le soir après en avoir fait dix-huit, ils arrivèrent à Mongher (86).

Le premier jour de Janvier 1666, ils avoient vogué l'espace de deux heures, lorsqu'ils virent entrer dans le Gange une grande rivière qui vient du Nord, & qui se nomme *Gandet*. On ne compte que huit cosles par-terre, de Mongher à Zangira; mais comme le Gange serpente beaucoup pendant cette journée, ils n'en firent pas moins de vingt-deux par eau. Le 1, depuis six heures du matin jusqu'à onze, ils virent tomber, dans le Gange, trois rivières, qui viennent toutes trois du Nord; la première, nommée *Konovo*; la seconde, *Tak*; & la troisième, *Chanan*. Ils firent dix-huit cosles, pour aller passer la nuit à Bakelpour. Le 3, après trois heures de navigation, ils trouverent le Katara, autre rivière qui vient du Nord. Ils passèrent la nuit à Pongangel, village au pied des montagnes qui touchent au Gange, où l'on compte dix-huit cosles depuis Bakelpour. Au-dessous de Pongangel, ils virent une grande rivière, nommée *Matnadi*, qui vient du côté du Nord; & le soir, après avoir fait six cosles, ils entrèrent dans les murs de Ragi-Mohol. C'est une ville, qui étoit autrefois la résidence des Gouverneurs de Bengale; mais la rivière ayant pris un autre cours, & ne passant plus qu'à une grande demie-lieue de ses murs, cette raison, joint à la nécessité de tenir en bride

TAVERNIER.  
1665.

Diverses rivières qui se jettent dans le Gange.

Ville de Mongher.

1666.

Ville de Ragi-Mohol & ses changements.

(86) Voyez la description & le plan de Mongher & de Ragi-Mohol, au Tome IX, dans la Relation de Graaf.



TAVERNIER.  
1666.

Séparation de  
Bernier & de  
l'Auteur.

L'Auteur essaie  
si les Crocodiles  
fontent un coup  
de fable.

Division du  
Gange à Jattrapour.

L'érigéon de  
Daca.

le Roi d'Artakan & plusieurs Bandits Portugais, qui se sont retirés à l'embouchure du Gange, a fait prendre, au Gouverneur & aux principaux Marchands de Ragi-Mohol, le parti de se retirer à Daga, dont le commerce en a reçu beaucoup d'accroissement.

Le 6 de Janvier, à six cosses de Ragi-Mohol, dans un gros Bourg nommé Donapour, Tavernier eut le chagrin de le séparer du Compagnon de son Voyage, qui devant se rendre à Casambazar, & passer de-là jusqu'à Ougly, se vit forcé de prendre par terre. Un grand banc de sable, qui se trouve devant la ville de Soutiqui, ne permet pas de faire cette route par eau lorsque la rivière est basse. Ainsi, pendant que Bernier prit son chemin par terre, l'Auteur continua de descendre le Gange jusqu'à Toutipour, qui est à deux cosses de Ragi-Mohol. Ce fut dans ce lieu, qu'il commença le lendemain, au lever du Soleil, à voir un grand nombre de crocodiles couchés sur le sable. Pendant tout le jour, jusqu'au Bourg d'Acerat, qui est à vingt-cinq cosses de Toutipour, il ne cessa pas d'en voir une si grande quantité, qu'il lui prit envie d'en rirer un, pour essayer s'il est vrai, comme on le croit aux Indes, qu'un coup de fusil ne leur nuise point. Le coup lui donna dans la machoire, & lui fit couler du sang; mais il ne s'en retira pas moins dans la rivière. Le lendemain, on n'en aperçut pas un moindre nombre, qui étoient couchés sur le bord de la rivière; & l'Auteur en tira deux, de trois balles à chaque coup. Au même instant, ils se renversèrent sur le dos, en ouvrant la gueule; & tous deux moururent dans le même lieu (87). Tavernier fit dix-sept cosses pour arriver le soir à Douladia. Le 9, il en fit seize jusqu'à Dampour; & vers deux heures après midi, il rencontra une rivière, nommée Charivor, qui vient du côté du Nord. Le 10, après avoir fait quinze cosses, il passa la nuit dans un lieu éloigné des Maisons. Le lendemain, ayant fait vingt cosses jusqu'à l'endroit où le Gange se divise en trois branches, dont l'une conduit à Daga, il s'arrêta dans un gros village nommé Jattrapour, à l'entrée de ce canal. Ceux qui ont peu de bagage peuvent couper par terre, de Jattrapour à Daga, pour éviter les détours du fleuve. Tavernier, continuant sa navigation, passa, le 12, devant un gros Bourg, qu'on nomme Bargamara, & se rendit le soir à Kasata, autre Bourg à onze cosses de Jattrapour. Le 13, à midi, il vit à deux cosses de Daga, la rivière de Lakia, qui vient du Nord-Est. Vis-à-vis de la pointe où les deux rivières se joignent, on a bâti, sur chaque rive du Gange, une Forteresse munie de plusieurs piéces de canon. Une demie cosse plus loin, une autre rivière, nommée Pangalu, qui descend du Nord-Est, offre un beau Pont de brique; & demie cosse au-dessous, on en trouve une autre encore, qui se nomme Cadamtali, & qui est couverte aussi d'un Pont de brique. Des deux côtés du Gange, on voit plusieurs tours, dans lesquelles un grand nombre de rêtes humaines sont comme enchaînées. Après avoir fait neuf cosses, Tavernier arriva le soir à Daga (88).

C'est une grande ville, qui ne s'étend qu'en longueur, parce que les Habitans ne veulent pas être éloignés du Gange. Elle a plus de deux cosses; sans compter que depuis le dernier Pont de brique, on ne rencontre qu'une

suite de Maisons, écartées l'une de l'autre, & la plupart habitées par des Charpentiers, qui construisent des Galéasses & d'autres Bâtimens. Toutes ces Maisons, dont l'Auteur n'excepte point celles de Dacca, ne sont que de mauvaises cabanes, composées de terre grasse & de bambou. Le Palais même du Gouverneur est de bois : mais il loge ordinairement sous des tentes, qu'il fait dresser dans une cour de son enclos. Les Hollandois & les Anglois, ne jugeant point leurs marchandises en sûreté dans les édifices de Dacca, se font faire bâtir d'assez beaux Comptoirs. On'y voit aussi une fort belle Eglise de brique, dont les Peres Augustins sont en possession (89). Tavernier observe, à l'occasion de Galéasses qui se font à Dacca, qu'on est étonné de leur vitesse. Il s'en fait de si longues, qu'elles ont jusqu'à cinquante rames de chaque côté, mais on ne met que deux hommes à chaque rame. Quelques-unes sont fort ornées. L'or & l'azur y sont prodigués (90).

TAVERNIER.  
1666.

Vitesse extrême de les Galéasses.

Tavernier, dont l'industrie s'exerceoit à différentes sortes de Commerce, se crut obligé, en arrivant à Dacca, de s'assurer la protection du Nabab. Dans une visite qu'il se hâta de lui rendre, il lui fit présent d'une converture en broderie d'or, brodée d'une grande dentelle d'or de point-d'Espagne ; & d'une grande écharpe d'or & d'argent du même point, avec une bague d'une fort belle émeraude. Cette libéralité fut reconnue par des politesses. Le soir, s'étant logé chez les Hollandois, il reçut de la part du Nabab, des grenades, des oranges de la Chine, deux melons de Perse, & des pommes de trois especes. Le jour d'après, en lui montrant ses marchandises, il lui fit présent, au Prince son fils, d'une montre à boîte d'or émaillée, d'une paire de petits pistolets garnis d'argent, & d'un telescope. Ces présents lui revenoient à plus de cinq mille livres (91). Mais il paroit qu'il en fut dédommagé par

Générosité de l'Auteur.

(89) *Ibidem.*

(90) *Ibidem.*

(91) Page 74. Tavernier se fait honneur, dans un autre endroit, d'une générosité beaucoup plus extraordinaire. En arrivant, dit-il, à Jehannabad, je fis ma révérence à l'Empereur, le 14 de Septembre 1665, & voici le présent que je lui fis. 1°. Une rondache de bronze, de haut relief parfaitement doré, la dorure seule coûtant trois cens ducats d'or, qui montoient alors à mille huit cens livres, & la piece entiere à quatre mille trois cens soixante-dix-huit livres. Au milieu se voyoit représentée l'Histoire de Curtius, qui se jeta à cheval, & tout armé, dans le gouffre qui s'étoit ouvert à Rome. Le tour de la rondache étoit une naïve représentation du siège de la Rochelle. C'étoit le chef-d'œuvre d'un des plus excellens Ouvriers de France, à qui il avoit été commandé par M. le Cardinal de Richelieu. Tous les grands Seigneurs, qui étoient alors autour d'Aureng-zeb, furent charmés de la beauté de cet Ouvrage, & lui dirent qu'il falloit mettre une piece si riche sur le grand éléphant qui portoit l'Em-

pendard devant Sa Majesté. 2°. Je fis présent, à l'Empereur, d'une main d'armes de cristal de roche, dont toutes les Côtes étoient couvertes de rubis & d'émeraudes encaissées en or dans le cristal. Cette piece me coûtoit 3119 livres. Plus, d'une selle de cheval à la Turque, bordée de petits rubis, de perles & d'émeraudes, qui avoit coûté 1892 livres. Plus, d'une autre selle de cheval avec la housse, le tour couvert d'une broderie or & argent, & du prix de 1730 livres. Je fis présent au Nabab Giaser-Kam, oncle du grand Mogol ; 3°. D'une table, avec dix-neuf pieces qui composoient le cabinet, le tout de pierres de rapport de diverses couleurs, représentant toutes sortes de fleurs & d'oiseaux. L'Ouvrage avoit été fait à Florence, & avoit coûté 2150 livres. 4°. D'un anneau d'un rubis parfait, qui avoit coûté 1300 livres. Au grand Trésorier, je donnai une montre à boîte d'or, couverte de petites émeraudes, du prix de 720 livres. Aux Portiers du trésor de l'Empereur, & aux Trésoriers, 200 roupies. A l'Eunuque de la grande Begum, sœur d'Aureng-zeb, une

TAVERNIER.  
1666.  
Privileges qu'il  
obtint.

la vente de ses marchandises. D'ailleurs le Nabab lui fit expédier un *Passé* port, dans lequel il lui donnoit la qualité de Gentilhomme de sa Maison ; faveur qui lui assuroit divers privilèges, dans tous les Etats du grand Mogol. Les Hollandois lui conseillèrent de prendre le payement de ses marchandises en Lettres de Change pour Cafambazar, parce qu'il y a quelque danger dans cette route, à l'occasion des petites Barques avec lesquelles on est obligé de remonter le Gange jusqu'au Bourg d'Acerat, pour éviter des maux qu'il faudroit traverser par terre. Ces Barques peuvent être renversées par le moindre orage ; & si les Mariniers découvrent qu'on y porte de l'argent, il leur est facile de contribuer au désastre, dans l'espérance de trouver l'argent au fond de l'eau & de s'en saisir.

Route de Pa-  
ces à Calamba-  
zar.

Le 29, jour du départ de Tavernier, tous les Hollandois l'accompagnaient pendant l'espace de deux lieues, dans leurs petites Barques armées. Il employa quatorze jours à remonter jusqu'au Bourg d'Acerat, où laissant ses Domestiques & ses marchandises dans sa Barque, il prit un Bateau qui le porta au village de Mirdapour. Le 12 de Février, il se procura un cheval pour lui-même ; mais n'en ayant pas trouvé d'autre pour son bagage, il fut obligé de prendre deux femmes, qui en chargerent leurs épaules. Le soir, du même jour, il arriva heureusement à Cafambazar, où Wackrendonk, Directeur général de tous les Comptoirs Hollandois du Bengale, le reçut avec beaucoup de civilités. Il apprit, le lendemain, que ses marchandises & les gens qu'il avoit laissés pour les garder dans sa Barque, avoient couru beaucoup de risque sur le Gange, par la force du vent ou par l'infidélité des Mariniers. Cette allarme fut comme le présage d'une autre disgrâce, à laquelle il s'attendoit beaucoup moins. Les Hollandois lui ayant prêté un *Paleky*, pour se rendre à Madzon-Bartzaki, gros Bourg à trois cosles de Cafambazar, il fit ce voyage, le 15, dans l'espérance d'y toucher l'argent de ses Lettres de Change. Mais le Receveur du Nabab lui dit, après les avoir lûes, que le soir auparavant il avoit reçu ordre de ne pas le paier. Une si fâcheuse déclaration fut éclaircie quelques jours après par une lettre du Nabab, qui se plaignoit d'avoir été trompé dans la vente, particulièrement sur le prix d'une très grosse perle, & qui prétendoit retrancher vingt mille roupies de la somme. Ces défiances lui étoient venues de la Court, où Tavernier, malgré tous ses présents, n'avoit pas eu le bonheur de satisfaire trois Officiers, établis par Aureng-zeb, pour l'examen des bijoux qu'on lui présentait. Le Nabab offroit d'ailleurs de remettre toutes les marchandises qu'il avoit achetées, si Tavernier ne consentoit point à cette diminution. En vain les Directeurs Hollandois représenterent qu'il étoit connu pour honnête homme ; qu'il étoit le seul qui apportât aux Indes les plus précieuses raretés de l'Europe ; que ce traitement lui feroit perdre l'envie d'y revenir, & qu'il ne manqueroit pas d'inspirer le même dégoût à ceux qui se propoisoient d'y venir à son exemple. Le

Disgrâce de  
Tavernier.

montre à boete peinte, de 160 livres. En un mot, tous mes premiers présents montent à la somme de vingt trois mille cent quatre-vingt sept livres. L'Auteur ajoute, pour donner de la vraisemblance à son récit, que ceux qui veulent avancer leurs af-

faires à la Court des Princes, tant en Turquie qu'en Perse & aux Indes, ne doivent rien commencer sans avoir des présents tout prêts, & la honneur presque toujours ouverte pour les Officiers dont ils ont besoin. *Pages 11 & précédentes.*

Nabab, qui se croioit heureux d'avoir reçu les avis de la Cour avant que sa Lettre de Change eût été païée, insista sur ses demandes; & Tavernier se vit forcé de lui accorder du moins un rabais de dix mille roupies. On doit juger quel étoit le profit d'un Commerce, dans lequel une perte si considérable & ses préfens continuels ne l'empêchoient pas de s'enrichir. Mais il donne son exemple comme un motif de précaution, pour ceux qui traitent avec les Seigneurs de l'Orient (91).

Après s'être consolé de cette injustice, il partit le 17, pour Ougly, dans une Barque à quatorze rames, que les Hollandois lui prêtèrent. Il passa les deux premières nuits sur la rivière. Le 19, il s'arrêta dans un gros Bourg, nommé Nandi, jusqu'où remonte le flux de la mer. Un vent furieux & la hauteur de l'eau forcerent les Mariniers d'y mettre la Barque à terre. Le 20, étant arrivé à Ougly (93), les Hollandois lui firent le plus agréable accueil. « Ils avoient, dit-il, pour la bouche, toutes les délicatesses qui se trouvent dans nos jardins d'Europe; des salades de plusieurs sortes, des choux, des asperges, des pois, &c principalement des fèves, dont la graine vient du Japon. Mais jusqu'alors ils n'avoient pu faire venir d'artichaux dans leurs jardins (94).

Tavernier retourna le 5 de Mars à Casambazar, où il reprit le chemin de Jehannabad. Il supprime toutes les circonstances de ce voyage, qu'il fit apparemment par la même route; mais, comme il s'attache peu à l'ordre de ses courses, on lit, dans une autre partie de sa Relation (95), qu'étant allé au Palais, pour prendre congé de l'Empereur avant que de quier sa Cour, ce Monarque lui fit dire qu'il ne vouloit pas qu'il partir sans avoir vu ses joiaux. Le lendemain, de grand matin, cinq ou six Officiers vinrent l'avertir que l'Empereur le demandoit. Il se rendit au Palais, où les deux Courtiers des joiaux le présenterent à Sa Majesté, & le menerent ensuite dans une petite chambre, qui est au bout de la salle où l'Empereur étoit sur son trône, & d'où il pouvoit les voir.

Akel-Kham, chef du trésor des joiaux, étoit déjà dans cette chambre. Il donna ordre, à quatre Eunuques de la Cour, d'aller chercher les joiaux, qu'ils apportèrent dans deux grands plats de bois *lacrés* avec des feuilles d'or, & couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours vert en broderie. On les découvrit. On compta trois fois toutes les pièces. Trois Ecrivains en firent la liste. Les Indiens observent toutes ces formalités, avec autant de patience que de circonspection; & s'ils voient quelqu'un qui se presse trop ou qui se fâche, ils le regardent sans rien dire, en riant de sa chaleur comme d'une extravagance (96).

La première pièce qu'Akel-Kham mit entre les mains de Tavernier, fut un grand diamant, qui est une rose rouge, fort haute d'un côté. A l'arrête d'en-bas, on voit un petit cran, dans lequel on découvre une petite glace. L'eau en est belle. Il pèse trois cens dix-neuf ratés & demi, qui font deux cens

Tavernier.  
1666.

Le grand Mogol fait voir ses joiaux à Tavernier.

Précautions qui s'observent.

Pièces du trésor des joiaux.

(91) Pages 77 & suivantes.

(93) Les François n'y avoient point encore de Comptoir. Voyez les Relations de Graaf & de Luillier, au Tome IX.

(94) Page 76.

(95) Même Tome, p. 114.

(96) *Ibid.* page 117.

TAVERNIER.  
1666.

quatre-vingt de nos carats (97). C'est un présent que Mirgimola (98) fit à l'Empereur Scha-Jehan, lorsqu'il vint lui demander une retraite à sa Cour, après avoir trahi le Roi de Golkonde son Maître. Cette pierre étoit brute & pesoit alors neuf cens ratis, qui font sept cens quatre-vingt-sept carats & demi. Elle avoit plusieurs places. En Europe, on l'auroit gouvernée fort différemment; c'est à-dire, qu'on en auroit tiré de bons morceaux; & qu'elle seroit demeurée plus pesante. Scha-Jehan la fit tailler par un Vénitien, nommé Hortensio Borgis, mauvais Lapidaire qui se trouvoit à Cour. Aussi fut-il mal récompensé. On lui reprocha d'avoir gâté une si belle pierre, qui auroit pu conserver un plus grand poids, & dont Tavernier ajoute qu'il auroit pu tirer quelque bon morceau, sans faire tort à l'Empereur (99). Il ne reçut, pour prix de son travail, que dix mille roupies.

Après avoir admiré ce beau diamant, & l'avoir remis entre les mains d'Akel Kham, l'Auteur en vit un autre, en poire, de fort bonne forme & de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets, & l'autre qui a de petits points noirs. Chacun pèse cinquante-cinq à soixante ratis; & la poire, soixante-deux & demi. Ensuite on lui montra un joiau de douze diamans; chaque pierre, de quinze à seize ratis, & toutes roses. Celle du milieu est une rose en cœur, de belle eau, mais avec trois petites places; & cette rose peut peser trente-cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joiau de dix-sept diamans, moitié table, moitié rose, dont le plus grand ne pèse pas plus de sept ou huit ratis; à la réserve de celui du milieu, qui peut en peser seize. Toutes ces pierres sont de la première eau, nettes, de bonne forme, & les plus belles qui se puissent trouver.

Deux grandes perles en poire; l'une d'environ soixante-dix ratis, un peu plate des deux côtés, de belle eau & de bonne forme. Un bouton de perle, de cinquante cinq à soixante ratis, de bonne forme & de belle eau. Une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté, & du poids de cinquante-six ratis. C'est un présent de Scha-Abas II, Roi de Perse, au grand Mogol. Trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis, mais dont l'eau tire sur le jaune. Une perle de parfaite rondeur, pesant trente-six ratis & demi, d'une eau vive, blanche, & de la plus haute perfection. C'étoit le seul joiau qu'Auteng-zeb eut acheté, par admiration pour sa beauté. Tout le reste lui venoit, en partie de Daracha, son frère aîné, dont il avoit eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête, en partie des présents qu'il avoit reçus depuis qu'il étoit monté sur le trône. Ce Prince avoit moins d'inclination pour les pierreries que pour l'or & l'argent (1).

Akel-Kan continua de mettre entre les mains de Tavernier, en lui laissant tout le temps de satisfaire sa curiosité, deux autres perles, parfaitement rondes & égales, qui passent chacune vingt-cinq ratis & un quart. L'une est un peu jaune; mais l'autre est d'une eau très vive, & la plus belle qui soit au monde. Il est vrai que le Prince Arabe, qui a pris Mascate sur les Portugais,

(97) Le ratis fait sept huitièmes de carat.

(98) Bernier le nomme plus correctement l'Emir-Jemla, dont Mirgimola paroît une corruption. Voyez le Voyage de Tavernier,

aux Mines de Diamant. Tome IX.

(99) Page 217.

(1) Pages 77 & 218.

en a une qui passe pour la première en beauté. Mais quoiqu'elle soit parfaitement ronde, & d'une blancheur si vive, qu'elle en est comme transparente, elle ne pèse que quatorze carats. L'Asie a peu de Monarques qui n'aient sollicité ce Prince de leur vendre une perle si rare (2).

Tavernier admira deux chaînes; l'une de perles, & de rubis de diverses formes, percés comme les perles; l'autre, de perles & d'émeraudes, rondes & percées. Toutes les perles sont de plusieurs eaux, & chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande émeraude de vieille roche, taillée au quadrat & fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pèse environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes, on admire une Améthyste Orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis, & belle en perfection.

Un rubis balais Cabochon, de belle couleur, & percé par le haut, qui pèse dix-sept mescals, dont six font une once. Un autre rubis Cabochon, parfait en couleur, mais un peu glacé, & percé par le haut, du poids de douze mescals. Une Topaze Orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pèse six mescals, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc.

Tels étoient les plus précieux bijoux du grand Mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir & de les tenir tous dans ses mains, comme une faveur qu'aucun autre Européen n'avoit jamais obtenue (3).

Il rend compte de deux Voyages qu'il avoit faits de Surate à Golkonde, dès l'année 1645, & qui méritent de trouver place dans une Note, en faveur des Géographes (4). Les remarques suivantes regardent quelques Places, où l'Auteur s'arrêta dans cette route.

TAVERNIER.  
1666.

Deux Voyages  
de Surate à Golkonde.

|                                           |                                                 |            |
|-------------------------------------------|-------------------------------------------------|------------|
| (2) <i>Ibidem.</i>                        | De Kakmi à Satapour,                            | 10 coffes. |
| (3) Page 219.                             | De Satapour à Sitanaga,                         | 12         |
| (4) Tavernier partit de Surate le 19 de   | De Sitanaga à Satanagar,                        | 10         |
| Janvier, & fit, le premier jour, 3 coffes | De Satanagar à Melvari,                         | 16         |
| jusqu'à Cambari :                         | De Melvari à Girballi,                          | 12         |
| De Cambari à Barnoli,                     | De Girballi à Golkonde,                         | 14         |
| De Barooli à Beara,                       | Cette route est de 314 coffes, que l'Auteur     |            |
| De Beara à Navapour,                      | fit en 27 jours. En 1653, il en prit une autre, |            |
| De Navapour à Kinkula,                    | depuis Pipelnar; mais il ne marque pas les      |            |
| De Kinkula à Pipelnar,                    | coffes de Pipelnar à Birgam, le 12 de Mars.     |            |
| De Pipelnar à Nimpour,                    | De Birgam à Omberat,                            | le 13      |
| De Nimpour à Patane,                      | D'Omberat à Enoeck-Tenque, le 14                |            |
| De Patane à Secoura,                      | D'Enneck-Tenque à Geroul, le 15                 |            |
| De Secoura à Bakela,                      | De Geroul à Lazour, le 16                       |            |
| De Bakela à Disgon,                       | De Lazour à Aurengabad, le 17                   |            |
| De Disgon à Dolcabar,                     | D'Aurengabad à Pipelgan ou                      |            |
| De Dolcabar à Aurengabad,                 | Pipely,                                         | le 18      |
| D'Aurengabad à Pipeli,                    | De Pipelgan à Ember,                            | le 19      |
| De Pipeli à Aulear,                       | D'Ember à Deogan,                               | le 20      |
| D'Aulear à Guifmner,                      | De Deogan à Parris,                             | le 21      |
| De Guifmner à Asti,                       | De Parris à Bargan,                             | le 22      |
| D'Asti à Sarver,                          | De Bargan à Palam,                              | le 23      |
| De Sarver à Lefona,                       | De Palam à Kandear,                             | le 24      |
| De Lefona à Nadour,                       | De Kandear à Gargan,                            | le 25      |
| De Nadour à Patonra,                      | De Gargan à Nagouni,                            | le 26      |
| De Patonra à Kakmi,                       | De Nagouni à Indove,                            | le 27      |

Tome X.

X

TAVERNIER.  
1666.  
Remarques sur  
diverses Places.

Doltabat est une des meilleures Fortereſſes des Etats du grand Mogol, ſur une montagne ſi eſcarpée, que le chemin qu'on y a pratiqué ne peut recevoir à la fois qu'un cheval ou un chameau. La ville, qui eſt au bas de la montagne, eſt ceinte de bonnes murailles. Cette Place importante, que les Mogols avoient perdue lorsque les Rois de Viſapour & de Golkonde avoient ſecoué le joug, ſur reprife par des ruſes fort ſubtiles ſous le regne de Scha-Jehan. On y voit une très belle artilerie, dont le ſoin eſt ordinairement commis à des Canoniers Anglois ou Hollandois.

Aurengabad n'étoit anciennement qu'un village, dont Aureng-zeb a fait une ville, en mémoire de ſa première femme, qui y étoit morte, & pour laquelle il avoit eu d'autant plus d'affection que tous ſes enfans venoient d'elle. Elle eſt enterrée ſur le bord d'un Lac, de deux colles de tour, qui baigne le pied des maiſons de la ville. Son tombeau & la Moſquée dont il eſt accompagné, avec un fort beau Carvanſera, ont coûté des frais immenſes, parce que le marbre blanc, dont ces deux édifices ſont revêtus, viennent de Lahor par charroi, & demeurent près de quatre mois en chemin. Tavernier rencontre, près d'Aurengabad, plus de trois cens charettes, chargées de ce marbre, dont la moindre étoit tirée par douze bœufs (5).

On paſſe, à Nadour, une rivière qui va ſe jeter dans le Gange, & qui expoſe les Voyageurs à l'embarras d'obtenir du Gouverneur une permiſſion par écrit; ſans compter qu'on y paie quatre roupies, pour le paſſage de chaque voiture.

C'eſt à Satanagar qu'on entre ſur les terres du Roi de Golkonde.

Enneck-Tenque eſt une bonne Fortereſſe, qui porte le nom de deux Princeſſes des Indes. Sa ſituation eſt ſur une montagne eſcarpée de toutes parts, avec un petit chemin, au Levant, qui eſt le ſeul côté par lequel on y puiſſe monter. L'enceinte de la Place contient un étang, & des terres qui peuvent fournir à la ſubſiſtance de cinq ou ſix cens hommes.

Il paſſe, à Lazour, une rivière dont le bord, à la portée du canon vers le Levant, eſt orné d'une des plus grandes Pagodes du pays, où l'on voit arriver ſans ceſſe un grand nombre de Pelerins.

Candear eſt une grande Fortereſſe, mais commandée par une montagne.

Entre-Indolvaï & Regivali, on paſſe une petite rivière, qui ſépare les Etats du grand Mogol des terres du Roi de Golkonde (6).

Ce fut pour un de ces Voyages, que Tavernier reçut du Nabab-Scha-Eſt-Kham, oncle du grand Mogol, un Paſſeport & diverſes lettres, qui lui donnoient la qualité de ce qu'il appelle Gentilhomme de ſa Maiſon, quoique le Paſſeport ne porte que le nom de *Serviteur*. On rapportera quelques-unes de ces Lettres, dans la même vue qui les lui fait rapporter toutes; c'eſt-à-dire, pour faire connoître le ſtile & la forme de ces faveurs Orientales (7).

Lettres de Scha-Eſt-Kham à Tavernier.

D'Indove à Indelvaï, le 28.  
D'Indelvaï à Regivali, le 19.  
De Regivali à Maſapkipet, le 30.  
De Maſapkipet à Miſel-Molapkipet, le 31.  
A Golkonde, le 1 d'Avril.  
D'Agra à Golkonde on prend par Bram-

pour, & de Brampout à Doltabat, qui n'en eſt qu'à cinq ou ſix journées.

(5) Page 83.

(6) Page 85.

(7) Réponſe de Scha-Eſt-Kham à la demande de l'Auteur. Grand Dieu. Au chei de la fortune, appui de la vertu, le Sieur

En arrivant à Aureng-Abab, où les dernières l'appelloient, il trouva le Nabab parti pour le Decan, à la tête d'une armée, qui avoit déjà formé le siège de Choupar, une des villes du fameux Sevagi. Il se rendit au camp, & le Nabab acheta tout ce qu'il avoit apporté. Ce Seigneur envoyoit chaque jour, à Tavernier, quatre plats de différentes viandes, & quatre de fruits, & de confitures, qui tournoient au profit de ses Domestiques, parce qu'on ne lui laissoit gueres la liberté de manger dans sa Tente. Cinq ou six Princes Idolâtres, qui se trouvoient à l'armée, le traitoient tour à tour ; mais leurs mets, infectés de poivre, de gingembre & d'autres épiceries, lui faisoient trouver peu de plaisir dans ces fêtes. Pendant son séjour au camp, le Nabab fit jouer une mine ; opération si nouvelle pour les Habitans de Choupar, que dans l'effroi qu'ils en conçurent, ils se rendirent à composition. Les brigandages, qui se commettoient par les coureurs des deux Partis, firent souhaiter

Tavernier.

1666.

L'Auteur jo'nt  
Scha-Elt-Kham  
au fuge de Chou-  
par.

Tavernier, François. A mon cher Ami, sachez que votre Lettre m'a été rendue, par laquelle j'ai su votre retour à Surate, & comme vous avez apporté ce que je vous avois recommandé. J'ai considéré distinctement tout ce que vous m'avez écrit, ce qui m'a donné beaucoup de satisfaction. C'est pourquoi, il faut qu'après avoir reçu cette Lettre, vous veniez en ma présence, avec ce que vous avez apporté, & soyez certain que je vous ferai tous les avantages possibles. De plus, je vous envoie le Passeport que vous m'avez demandé. Le plutôt que vous pourrez venir sera le mieux. Pourquoi écrire d'avantage ? Fait l'onzième du mois Chouval, de l'année de Mahomet 1069.

Ce qui suit étoit de la propre main du Nabab.

L'Élu de mes plus chéris, votre Requête m'a été rendue. Dieu vous bénisse, & vous récompense d'avoir tenu votre promesse. Il faut que vous veniez promptement, & soyez sûr que vous aurez avec moi toutes sortes de contentement & de profit.

Le tout du sceau contecoit : *Le Prince des Princes. Le Serviteur de l'Empereur Conquérant Aureng-zeb.*

1<sup>re</sup> Lettre. Grand Dieu. Au plus expert des Ingénieurs & la crème des bons esprits, le Sieur Tavernier, François. Sachez que je vous tiens au nombre de mes plus chers favoris. Comme je vous avois écrit de venir à Jehanabad, & d'apporter avec vous les raretés que vous avez pour moi, maintenant que par les faveurs & grâces de l'Empereur, j'ai été constitué son Viceroi & Gouverneur au Royaume de Decan, je me suis mis en chemin le 15 du mois Chonval. Ainsi, il n'est pas à propos que vous veniez à Jehanabad ; mais tâchez de vous rendre au plutôt à Brampour, où, avec l'aide de Dieu, j'arriverai avant deux

mois. J'espère que vous ferez ce que je vous écris.

3<sup>e</sup> Lettre. Grand Dieu. Le plus chéri de mes favoris, le Sieur Tavernier, François, sachez que je vous ai fortement dans ma mémoire. La Lettre que vous m'avez envoyée m'a été rendue. Je l'ai lue attentivement, mot pour mot. Vous m'écrivez que les pluies & les mauvais chemins vous empêchoient de venir, & qu'après l'hiver vous me viendriez trouver. Maintenant que les pluies sont passées, & que dans viogt-cinq ou vingt-six jours j'espère que je serai à Aureng-Abad, faites diligence pour m'y venir trouver. Je crois que vous n'y manquerez pas.

Ce qui suit étoit de la main du Nabab :

Cher Ami, vous ne manquerez pas d'écouter ce que je viens de vous écrire.

Réponse de Tavernier, dans le même style. Celui qui prie Dieu pour Votre Altesse & pour l'accomplissement de Votre Grandeur & prospérité, Jean-Baptiste Tavernier, François, présente Requête à votre libérale bonté, vous qui êtes le Lieutenant de l'Empereur, qui gouverne, comme Parent de Sa Majesté, tous les Royaumes soumis à son sceptre, lequel a remis à votre conduite les plus importantes affaires de la Couronne, le Prince invincible Scha-Elt-Kham, que Dieu tienne en sa garde.

J'ai reçu l'honneur du commandement dont Votre Altesse a voulu augmenter la fortune du moindre de ses Serviteurs. Salut au Nabab, le Prince des Princes. Je m'étois donné l'honneur, ces jours passés, de vous écrire par un Valet de pied de la Maisoon de Votre Altesse, que je ne manquerois pas, &c. Malotenant que vous ordonnez que ce soit à Aureng-Abad, je suivrai vos ordres. Fait le dixième du mois Haga.

X ij



TAVERNIER.  
1666.

Voyage par terre de Surate à Goa.

Sort d'un Vaisseau Anglois attaqué par les Malabares.

Mengrela ;  
Pong, & Bado  
occidentales.

à Tavernier que le prix de ses marchandises lui fût compté à Doltabat ; ce que le Nabab lui accorda volontiers ; & dès le lendemain de son arrivée dans cette ville, il fut satisfait avec une exactitude qu'il loue beaucoup dans cette occasion (8).

Deux Voyages que l'Auteur fit de Surate à Goa, l'un en 1641, l'autre en 1648, lui donnent occasion de tracer le chemin par terre (9). Le chemin est fort mauvais, sur-tout depuis Daman jusqu'à Rejapour. Aussi la plupart des Voyageurs le font-ils par mer, dans une de ces Barques à rames qui se nomment Almadies, & qui ne perdent gueres la vue des Côtes. D'un autre côté, cette courte navigation les expose à tomber entre les mains des Malabares, Corsaires de profession, & cruels ennemis des Chrétiens. Tavernier vit un Carme, auquel ils avoient donné une si rigoureuse torture, pour en tirer plus promptement sa rançon, qu'il étoit demeuré fort estropié d'un bras & d'une jambe. Il raconte qu'un Capitaine Anglois, nommé Clark, venant de Bantam à Surate, eut le malheur de tomber dans une escadre de vingt-cinq ou trente Barques Malabares, dont il fut vigoureusement attaqué. Dans l'impuissance de résister à cette première furie, il fit mettre le feu à quelques barils de poudre, qu'il avoit eu le tems de préparer sous le tillac. Cette ruse fit sauter un grand nombre de Corsaires, qui étoient déjà montés à bord : mais les autres n'en paroissant que plus animés, Clark, au désespoir, fit descendre tous ses gens dans ses deux Chaloupes, entra seul dans sa chambre, où il disposa une longue amorce jusqu'à la soute aux poudres ; & prit le tems où les Corsaires montoient de toutes parts, pour faire jouer cette espèce de mine. Son adresse & son intrépidité lui firent trouver le moyen de se jeter dans les flots ; & de rejoindre une des deux chaloupes, tandis que ses Ennemis voloient en pièces avec un fracas épouvantable. Cependant il en restoit assez pour arrêter les chaloupes, qui contenoient environ quarante Anglois. Tavernier étoit à déjeuner avec le Président de Surate, nommé Fremelin, lorsque le Capitaine Clark informa les Anglois de cette ville, qu'il étoit Esclave du Samorin, avec tous ses Compagnons. Ce Prince n'avoit pas voulu les laisser entre les mains des Corsaires, parce que plus de douze cents Veuves, qui avoient perdu leurs maris dans cette aventure, demandoient leur vie. Il les apaisa néanmoins, en leur promettant à chacune deux piastres ; ce qui montoit à plus de deux mille quatre cents écus, outre leur rançon, pour laquelle on en demandoit quatre mille. Le Président se hâta de faire tenir cette somme ; & Tavernier vit revenir tous les Captifs, les uns en bonne santé, d'autres accablés de maladies (10).

Mengrela, d'où il ne reste que quatre gos, ou seize lieues, jusqu'à Goa, est un gros Bourg à demie lieue de la mer, sur les Terres de Visapour. C'est une des meilleures plages de toutes les Indes. Les Hollandois y prenoient autrefois des rafraichissemens, lorsqu'ils entreprenoient de bloquer Goa, & ne cessent pas d'y en prendre encore dans leurs navigations de Commerce. Non-seulement

(8) Page 135.

(9) On compte ici les distances par gos, qui font environ quatre de nos lieues communes. De Surate à Daman, 7 gos ; 10 de Daman à Bassaim ; 9 de Bassaim à Chaul, 12

de Chaul à Daboul ; 10 de Daboul à Rejapour ; 9 de Rejapour à Mengrela ; 4 de Mengrela à Goa. *Ibid.* page 100.

(10) Page 101.

on y trouve d'excellent riz & de très-bonne eau ; mais ce canton est renommé pour le Cardamome, que les Orientaux croient la meilleure des épices, & qui est fort cher aux Indes parce qu'il ne s'en trouve que dans ce lieu. On y fait aussi de grosses toiles, qui s'emploient dans le pays ; & une sorte de treillis, nommé Toti, qui sert pour l'emballage des marchandises. Mais c'est moins pour le Commerce que pour les vivres, que les Hollandois y ont établi un Comptoir. Tous les Vaisseaux qui font voile de Batavia, de Bengale, de Ceylan, des Moluques, du Japon & des autres lieux, pour Surate, la mer rouge, le sein Persique, &c, viennent mouiller, en passant, à la Rade de Mengrela (11).

Tavernier.  
1666.

Tavernier, entre plusieurs observations sur Goa, qui lui sont communes avec les autres Voyageurs, remarque particulièrement (12) que le Port de Goa, celui de Constantinople & celui de Toulon, sont les trois plus beaux du grand Continent de notre ancien monde. Avant que les Hollandois, dit-il, eussent abattu la puissance des Portugais dans les Indes, on ne voyoit à Goa que de la richesse & de la magnificence : mais depuis que les sources d'or & d'argent ont changé de Maîtres, l'ancienne splendeur de cette ville a disparu. « A mon second Voyage, ajoute l'Auteur, je vis des gens, que j'avois connus riches de deux mille écus de rente, venir le soir en cachette me demander l'aumône ; sans rien rabbaire néanmoins de leur orgueil, surtout les femmes, qui viennent en Palekis, & qui demeurent à la porte, tandis qu'un Valet qui les accompagne vient nous faire un compliment de leur part. On leur envoie ce qu'on veut, ou bien on le porte soi-même, quand on a la curiosité de voir leur visage ; ce qui arrive rarement, parce qu'elles se couvrent la tête d'un voile. Mais elles présentent ordinairement un billet de quelque Religieux qui les recommande, & qui rend témoignage de leurs richesses passées, en exposant leur misère présente. Ainsi, le plus souvent, on entre en discours avec la Belle ; & par honneur, on la prie d'entrer pour faire une collation, qui dure quelquefois jusqu'au lendemain (13). Il est constant, ajoute encore Tavernier, que si les Hollandois n'étoient pas venus aux Indes, on ne trouveroit pas aujourd'hui, chez la plupart des Portugais de Goa, un morceau de fer, parce que tout y seroit d'or ou d'argent (14).

Jugement de  
Tavernier  
sur  
Goa.

Le Viceroy, l'Archevêque & le grand Inquisiteur, auxquels Tavernier rendit ses premiers devoirs, le reçurent avec d'autant plus de civilité, que ses visites étoient toujours accompagnées de quelque présent. C'étoit Dom Philippe de Mascaregnas qui gouvernoit alors les Indes Portugaises. Il n'admettoit personne à sa table ; pas même ses enfans : mais dans la salle où il mangeoit, on avoit ménagé un petit retranchement, où l'on mettoit le couvert pour les principaux Officiers & pour ceux qu'il invitoit ; ancien usage d'un temps dont il ne restoit que la fierté. Le grand Inquisiteur, chez lequel Tavernier s'étoit présenté, s'excusa d'abord sur ses affaires, & lui fit dire ensuite qu'il l'entretiendrait dans la Maison de l'Inquisition, quoiqu'il eut son Palais dans un autre quartier. Cette affectation pouvoit lui causer quelque

Dom Philippe  
de Mascaregnas  
Viceroy de Goa.

Entretien de  
Tavernier avec  
l'Inquisiteur.

(12) Page 104.

(13) Page 105.

(13) Page 106.

(14) Page 114.

TAVERNIER.  
1666.

déférence, parce qu'il étoit Protestant. Cependant il ne fit pas difficulté d'entrer dans l'inquisition, à l'heure marquée. Un Page l'introduisit dans une grande salle, où il demeura seul, l'espace d'un quart-d'heure. Enfin, un Officier, qui vint le prendre, le fit passer par deux grandes galeries & par quelques appartemens, pour arriver dans une petite chambre où l'Inquisiteur l'attendoit, assis au bout d'une grande table en forme de billard. Tout l'ameublement, comme la table, étoit couvert de drap verd d'Angleterre. Après le premier compliment, l'Inquisiteur lui demanda de quelle religion il étoit? Il répondit qu'il faisoit profession de la Religion Protestante. La seconde question regarda son pere & sa mere, dont on voulut sçavoir aussi la Religion : & lorsqu'il eut répondu qu'ils étoient Protestans comme lui, l'Inquisiteur l'assura qu'il étoit le bien venu : comme s'il eût été justifié par le hazard de sa naissance. Alors l'Inquisiteur cria qu'on pouvoit entrer. Un bour de tapisserie, qui fut levé au coin de la chambre, fit paroître aussi-tôt dix ou douze personnes, qui étoient dans une chambre voisine. C'étoient deux Religieux Augustins, deux Dominiquains, deux Carmes, & d'autres Ecclésiastiques, à qui l'Inquisiteur apprit d'abord que Tavernier étoit né Protestant, mais qu'il n'avoit avec lui aucun livre défendu, & que sachant les ordres du Tribunal, il avoit laissé sa Bible à Mengrêa. L'entretien devint fort agréable, & roula sur les Voyages de l'Auteur, dont toute l'assemblée parut entendre volontiers le récit. Trois jours après, l'Inquisiteur le fit prier à dîner avec lui, dans une fort belle Maison qui est à demie-lieue de la ville, & qui appartient aux Carmes Deschauffés. C'est un des plus beaux édifices de toutes les Indes. Un Gentilhomme Portugais, dont le pere & l'ayeul s'étoient enrichis par le Commerce, avoir fait bâtir cette Maison, qui peut passer pour un beau Palais. Il vécut sans goût pour le mariage ; & s'étant livré à la dévotion, il passa la plus grande partie de sa vie chez les Augustins, pour lesquels il conçut tant d'affection, qu'il fit un Testament par lequel il leur donnoit tout son bien, à condition qu'après sa mort ils lui élevassent un tombeau au côté droit du Grand Autel. Quelques-uns de ces Religieux lui ayant représenté que cette place ne convenoit qu'à un Viceroy, & l'ayant prié d'en choisir une autre, il fut si piqué de cette proposition, qu'il cessa de voir les Augustins ; & sa dévotion s'étant tournée vers les Carmes, qui le reçurent à bras ouverts, il leur laissa son héritage à la même condition (15).

Origine d'une  
pl. de Maison des  
Carmes de Goa.

Histoire de  
Du Belloy & de  
Saint Amant,  
Gentilhommes  
Français.

Pendant trois mois que Tavernier passa dans Goa, il profita de sa faveur pour obtenir le congé d'un Gentilhomme François, nommé Du-Belloy. Cette Histoire est d'aurant plus intéressante, dans son récit, qu'elle se trouve mêlée avec celle de quelques autres François, dont les belles actions ne doivent pas demeurer sans éloge.

Du-Belloy étoit sorti de la maison de son pere, pour se former par les voyages : mais ayant fait une dépense excessive en Hollande, & ne trouvant personne qui fût disposé à lui prêter de l'argent, la nécessité lui fit prendre le parti de passer aux Indes. Il entra dans une Compagnie Hollandoise, avec laquelle il fut transporté à Batavia, dans le tems que les Hollandois faisoient la guerre aux Portugais de Ceylan. A son arrivée, on le mit dans les recrues

qu'on envoioit dans cette Isle. Le Général des troupes Hollandoises se voient fortifié par ce renfort, qui étoit commandé par un Officier François, nommé Saint-Amant, homme de courage & d'expérience, résolu d'assiéger Negombo, une des Places Portugaises de l'Isle de Ceylan. On donna trois assauts, dans lesquels tour ce qu'il y avoit de François firent admirer leur valeur, sur-tout Saint-Amant & Jean de Rose, qui furent tous deux blessés. Le Général, charmé de se voir si bien servi, promit que si l'on prenoit Negombo, Saint-Amant auroit le gouvernement de cette Place. Il tint parole. Mais un jeune homme, arrivé depuis peu de Hollande & parent du Gouverneur de Batavia, obtint cette dignité au préjudice de celui qui la devoit à son courage, & vint le déplacer avec un ordre du Conseil. Saint-Amant, furieux de se voir indignement supplanté, débaucha quinze ou vingt soldats, la plupart François, entre lesquels étoient Du-Belloy, des Maréts, Gentilhomme en Dauphiné, & Jean de Rose. Il trouva le moyen de se jeter avec eux dans l'armée Portugaise. Ce petit nombre de braves guerriers releva les espérances des Portugais. Ils attaquèrent Negombo, d'où ils avoient été chassés, & l'emportèrent au second assaut.

Dom Philippe de Mascarenhas étoit alors Gouverneur de l'Isle de Ceylan, c'est-à-dire, de toutes les Places qui dépendoient du Portugal. Il faisoit sa demeure dans la ville de Colombo, où il reçut des Lettres de Goa, qui lui apprennent la mort du Viceroy, & qu'il étoit nommé pour lui succéder. Avant son départ, il voulut voir Saint-Amant & ses Compagnons, pour récompenser leurs services. Il estimoit la valeur. Aussi-tôt qu'il eut vu cette troupe de Braves, il prit la résolution de les emmener avec lui, soit parce qu'il se promettoit à Goa plus d'occasions de les avancer, soit qu'appréhendant de rencontrer les Malabares, il fut bien aise d'avoir près de lui des gens de résolution. En approchant du Cap de Comorin, une furieuse tempête dispersa sa Flotte & fit périr plusieurs Barques. Le Vaisseau du Viceroy se trouvoit exposé lui-même au dernier danger, & les Matelots faisoient des efforts inutiles pour gagner la terre, lorsque Saint-Amant & ses Compagnons, voyant le naufrage inévitable, se jetterent dans la mer avec des cordes & des piéces de bois, sur lesquelles ils prirent leur nouveau Maître & le sauverent avec eux.

Ce Seigneur fit éclater sa reconnaissance en arrivant à Goa. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de sa dignité, il revêtit Saint-Amant de la charge de Grand Maître de l'artillerie, & d'Intendant général de toutes les Fortereilles, que les Portugais avoient aux Indes. Il lui fit épouser ensuite une fille, qui lui apporta du bien. Tous les autres François se ressentirent aussi de sa générosité. Jean de Rose demanda d'être renvoyé à Colombo, où il épousa une jeune veuve Metive, que son mari avoit laissée fort riche. Dom Philippe, qui avoit conçu des sentimens particuliers d'affection pour des Matets, parce que c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de l'avoir chargé sur ses épaules pour le sauver du naufrage, le fit Capitaine de ses gardes.

Du-Belloy demanda la liberté d'aller à Macao. Il avoit appris qu'une partie de la Noblesse Portugaise se retiroit dans cette ville, après s'être enrichie par le Commerce; qu'elle recevoit bien les Estrangers, & qu'elle aimoit fort le jeu, qui étoit la plus forte passion de Du-Belloy. Il passa deux ans, à Macao; dans des amusemens de son goût. Lorsqu'il avoit perdu son argent au jeu, il

TAVERNIER.  
1666.

trouver des amis assez généreux pour lui en prêter. Mais un jour, qu'après avoir fait un gain considérable, il perdit tout ce qu'il possédoit, avec plus de malheur qu'il n'avoit eu de fortune, un emportement de colere le fit jurer contre un tableau de piété, qui se trouvoit dans le même lieu, en lui reprochant d'avoir été la cause de sa disgrâce. Aussi-tôt l'Inquisiteur en fut averti. Toutes les villes Portugaises des Indes ont un de ces redoutables Officiers, dont le pouvoir à la vérité n'est pas sans bornes, mais qui a droit de faire arrêter ceux dont on lui fait des plaintes, d'entendre les témoins, & d'envoyer les coupables, avec les informations, par le premier Navire qui part pour Goa, où le pouvoir de condamner & d'absoudre appartient à l'Inquisiteur général. Du-Belloy fut embarqué, les fers aux pieds, sur un petit Vaisseau de dix à douze pieces de canon. Le Capitaine devoit répondre de sa personne: mais cet Officier étoit un homme civil, qui connoissant son prisonnier pour un François de bonne Maison, lui fit ôter ses fers & le fit manger à sa table, avec l'attention de lui fournir du linge & des habits pendant le voyage, qui fut d'environ quarante jours.

Ils arrivèrent à Goa, le 19 de Février 1649. Saint-Amant s'étant rendu au port, de la part du Viceroy, sans autre vûe que de prendre les Lettres, & de savoir ce qui se passoit à la Chine, fut extrêmement surpris de reconnoître Du-Belloy, & d'apprendre son infortune. Le Capitaine refusoit de le laisser sortir du bord, avant que le grand Inquisiteur en fût averti. Cependant le crédit de Saint-Amant lui fit obtenir la liberté d'emmener son ami dans la ville, où il n'oublia pas de lui faire prendre ses plus vieux habits, pour le présenter à l'Inquisition. Il plaida sa cause avec toute la chaleur de l'amitié; & l'Inquisiteur, touché de l'état où il le voioit, lui donna la ville pour prison, à condition qu'il se représentât au premier ordre. Tavernier, qui se trouvoit alors à Goa, étant devenu un des principaux Acteurs dans la suite de cette Avanture, c'est dans ses propres termes qu'on doit souhaiter d'en lire le récit.

Tavernier est  
mis dans l'histoire  
de Du-Belloy.

» Dans ces circonstances, Saint-Amant m'amene Du-Belloy, comme je  
» serois de mon logement pour aller voir M. l'Evêque de Mire, que j'avois  
» connu à Constantinople lorsqu'il y étoit Gardien des Francisquains de Ga-  
» lata. Je les pria de m'attendre un peu, & de dîner avec moi; ce qu'ils  
» m'accorderent: après quoi j'offris ma Maison & ma table à M. Du-Belloy,  
» qui accepta mes offres. Je lui fis faire trois habits complets, & le linge  
» nécessaire. Pendant huit ou dix jours que je passai encore à Goa, il me  
» fut impossible de l'engager à se revêtir de ces habits; & sans m'apprendre  
» la cause de son refus, il me promettoit chaque jour de les mettre le len-  
» demain. La veille de mon départ, je lui dis que j'allois prendre congé du  
» Viceroy. Il me pria instamment d'obtenir aussi le sien. Je le fis avec suc-  
» cès. Nous partîmes sur le soir, dans la même Barque où j'étois venu. Du-  
» Belloy commença vers minuit à se deshabiller & à prendre ses habits neufs,  
» jettant les vieux dans la mer & jurant contre l'Inquisition, sans que j'en  
» fusse encore la cause; car j'avois ignoré tout ce qui s'étoit passé. Dans la  
» surprise où j'étois de son emportement, je lui représentai qu'il n'étoit pas  
» encore hors des mains des Portugais, & que nous ne pouvions pas nous  
» défendre,

« défendre, lui & moi, avec cinq ou six personnes que j'avois à ma suite,  
 « contre quarante hommes qui ramoient dans notre Barque. Je lui demandai  
 « pourquoi il jaroit contre l'Inquisition. Il me promit de me l'apprendre à  
 « Mingrela. Nous arrivâmes heureusement au rivage, où nous trouvâmes  
 « quelques Hollandois avec leur Commandant, qui buvoient du vin d'Es-  
 « pagne en mangeant des huitres. Ils me demanderent aussitôt qui étoit  
 « celui qu'ils voioient avec moi. Je leur dis que c'étoit un Gentilhomme,  
 « qui étant allé en Portugal à la suite d'un Ambassadeur de France, s'étoit  
 « embarqué pour les Indes avec quatre ou cinq autres François qui étoient  
 « encore à Goa, & qu'ayant pris peu de goût au séjour de cette ville & à  
 « l'humeur Portugaise, il m'avoit prié de l'assister pour retourner en Europe.  
 « Il m'instruisit, le soir, de toutes les aventures de sa vie. Trois ou quatre  
 « jours après, je lui achetai une monture du pays, c'est-à-dire, un bœuf,  
 « pour aller à Surate; & je lui donnai un Valet pour le servir, avec une  
 « Lettre au Pere Zenon, Capucin, par laquelle je le priois de lui faire don-  
 « ner, par mon Courtier, dix écus par mois pour sa dépense, & d'obtenir  
 « pour lui, du Président des Anglois, la permission de s'embarquer sur le  
 « premier Vaisseau de leur Nation. Mais le Pere Zenon, qui se disposoit à  
 « faire le Voyage de Goa, pour l'affaire du Pere Ephraïm (16), fut bien aise ap-  
 « paremment de ne pas partir sans guide. Il engagea Du-Belloy à l'accompa-  
 « gner, dans l'opinion sans doute qu'il lui suffiroit de se représenter à  
 « l'Inquisition, & de demander pardon pour l'obtenir. Du-Belloy l'obtint à  
 « la vérité; mais ce fut après avoir passé deux ans à l'Inquisition, d'où il ne  
 « sortit qu'avec la chemise soufflée, & la grande Croix de Saint André de-  
 « vant l'estomac, accompagné d'un autre François, nommé Louis, de Bat-  
 « sur-Seine, qui fut traité avec la même rigueur. Ils avoient été condamnés,  
 « tous deux, à suivre quantité d'autres Malheureux qu'on menoit au supplice.  
 « Du-Belloy n'avoit pu se montrer, à Goa, sans une extrême imprudence :  
 « mais il en committit une, beaucoup moins excusable, en retournant à Min-  
 « grela, où les Hollandois, informés par leur Directeur de Surate, qu'il  
 « s'étoit autrefois sauvé de leur service, se saisirent de lui & le mirent sur  
 « un Vaisseau qui partoient pour Batavia. Ils publièrent qu'ils l'avoient envoyé au  
 « Général de la Compagnie, pour se remettre sur ce chef suprême d'une affaire  
 « qui excédoit leur pouvoir. Mais Tavernier apprit, de bonne part, que le Vais-  
 « seau s'étant éloigné de la Côte, ceux qui le conduisoient avoient mis ce  
 « malheureux Gentilhomme dans un sac, & l'avoient précipité dans les  
 « flots (17).

L'Histoire de Des-Marets est moins funeste. Il étoit d'une bonne Maison  
 du Dauphiné, dans le voisinage de Lauriol. Après un duel, dans lequel il  
 avoit tué son Adversaire, il étoit passé en Pologne, où ses belles actions lui  
 avoient acquis l'estime & l'amitié du Général de la Coutonne. Dans le même-  
 temps, le Grand-Seigneur tenoit prisonnier, au Château des sept Tours, deux  
 Princes Polonois, qu'il avoit fait arrêter par des raisons dont l'Auteur ne pa-

Histoire de Des-  
 Marets, Gen-  
 tilhomme Lau-  
 pinien.

(16) Voyez l'Histoire de ces deux Capu-  
 cins, au Tome IX de ce Recueil, dans le  
 Voyage aux Mines de Diamans, page 515.

TAVERNIER.  
1656.

roit point informé. Le Général, connoissant la valeur & l'adresse de Des-Marets, qui joignoit à beaucoup de qualités distinguées celle de bon Ingénieur, lui proposa de se rendre à Constantinople, pour chercher les moyens de rendre la liberté aux deux Princes. Il accepta cette commission; & vraisemblablement son entreprise auroit eu le succès qu'il s'étoit promis, s'il n'eût été découvert par quelques Turcs, qui l'accusèrent d'avoir considéré les sept Tours avec trop d'attention & le craion à la main, pour en lever le plan dans quelque mauvais dessein. C'étoit assez pour le perdre, si M. de Cesi, Ambassadeur de France, n'eût étouffé cette affaire par un présent; remède ordinaire, en Turquie, pour les plus fâcheux événemens. Ce Ministre représenta que Des-Marets étoit un jeune Gentilhomme, qui voyageoit dans la seule vue de s'instruire, & qui se proposoit de passer en Perse à la première occasion. Cette excuse le sauva, mais elle le mit dans la nécessité de faire en effet le voyage de Perse. Les deux Princes, auxquels le Grand Seigneur avoit résolu de ne jamais rendre la liberté, eurent enfin le bonheur de corrompre un jeune Turc, fils du Gouverneur de leur Prison, à qui son père confioit ordinairement les clefs des principales portes. La nuit destinée pour leur fuite, il feignit de les fermer, à la réserve de celle qui étoit gardée par un détachement de Janissaires: mais ayant pris ses mesures de loin, il avoit eu recours de bonne heure à des échelles de corde, pour passer deux murs. Comme les Princes n'étoient pas traités avec la dernière rigueur, on leur permettoit de recevoir quelques plats, de la cuisine de l'Ambassadeur de France; & les Cuisiniers, qui étoient dans leurs intérêts, leur avoient envoyé plusieurs fois des pâtés remplis de cordes, dont ils avoient fait des échelles. L'affaire fut conduite avec tant de précaution & de bonheur, que les Princes se trouverent libres. Le jeune Turc les suivit en Pologne, où il embrassa le Christianisme, & les récompenses qu'il y reçut furent proportionnées à la grandeur du service (18).

Cependant Des-Marets, étant arrivé dans la Capitale de Perse, s'adressa d'abord aux Peres Capucins, qui le conduisirent chez Tavernier. Il fit quelque séjour à Ispahan, pendant lequel son mérite le fit estimer des Anglois & des Hollandois de cette ville. Mais sa curiosité, joint à sa hardiesse naturelle, le jeta dans une entreprise téméraire, qui faillit de causer sa perte & celle de tous les Européens, qui se trouvoient dans Ispahan. Proche du Caravansera, dans lequel il étoit logé, on voit un grand bain, où les hommes & les femmes se rendent successivement, à des jours marqués pour chaque sexe, & où la Reine de Visapour, qui avoit pris son chemin par Ispahan, à son retour de la Mecque, se rendoit souvent, pour le seul plaisir de s'entretenir avec les femmes des François; parce que le Jardin de leur Maison touchant au même bain, elles ne faisoient pas difficulté de s'y rendre aussi. Des-Marets, dans la folle passion de voir ce qui se passoit entre toutes ces femmes, remarqua une fente dans la voute du bain; & montant par dehors sur cette voute, qui est plate, comme celles du Serrail, il se couchoit sur le ventre, & jouissoit du spectacle sans être aperçu. Tavernier, qu'il prit pour le confident de sa bonne fortune, lui représenta qu'il jouoit à se perdre.

Mais, n'ayant pas profité de cet avis, il fut découvert par une des femmes qui ont soin du linge, & qui le font sécher sur des perches qui bordent la voure. Dans l'effroi d'y trouver un homme couché, elle se saisit de son chapeau, en commençant à pousser des cris. Des-Martets eut le bonheur de lui fermer la bouche, par quelques picces d'argent qu'il se hâta de lui mettre dans la main. Lorsqu'il revint au Carvanfara, Tavernier, qui remarqua du trouble sur son visage, lui fit avouer sa rémérié; & les suives en pouvant être beaucoup plus dangereuses qu'il ne se l'imaginoit, tous les Européens conclurent que son départ ne devoit pas être différé. On lui fournit une mule & de l'argent, pour se rendre à Bander-Abassi. Le Directeur Hollandois lui offrit des Lettres de recommandation pour le Général de Baravia, qui avoit besoin, à Ceylan, de gens d'esprit & de cœur. Mais les caresses & les présens n'ayant pu le tenter de prendre des engagements dont il croioit sa Religion blessée (19), Tavernier lui conseilla de passer à Surate, où le Président Anglois, disposé à seconder ses intentions, par le témoignage qu'on lui rendit de son mérite, écrivit en sa faveur au Viceroi de Goa, dont il étoit aimé, & fit valoir l'office des Hollandois, pour lui procurer plus de considération. Des-Martets fut bien reçu du Viceroi. Il demanda la permission de passer dans l'Isle de Ceylan, où le Gouverneur, Dom Philippe de Mascarenhas, lui donna aussi-tôt de l'emploi. Il y arriva trois jours après que les Portugais eurent perdu Negomby; & lorsqu'ils la reprirent, il fut un de ceux qui reçurent le plus de blessures, & qui acquirent le plus de gloire. Ce fut lui qui contribua le plus aussi à sauver Dom Philippe du naufrage. Ce Seigneur, étant devenu Viceroi, ne crut pas lui devoir une moindre récompense, que la charge de Capitaine de ses Gardes, dans laquelle il mourut après trois ou quatre mois d'exercice, fort regretté de son Maître, & de tous ceux qui l'avoient connu. Il laissa tout ce qu'il possédoit, à un Prêtre, avec lequel il s'étoit lié d'une amitié fort étroite; en le chargeant de rendre à Tavernier deux cens cinquante écus, que ce Voyageur lui avoit prêtés en Perse, & qu'il eut beaucoup de peine à tirer des mains du Légataire, pendant son séjour à Goa (20).

Ce fut dans le même Voyage, qu'il apprit chez Saint-Amant, Intendant Général de toutes les Fortereilles que les Portugais avoient aux Indes, la nouvelle découverte qu'une Caravelle, partie de Lisbonne, avoit faite dans le cours de sa navigation. En voulant reconnoître le Cap de Bonne-Espérance, elle fut surprise par une tempête qui dura plusieurs jours, & qui fit perdre aux Marelots la connoissance de leur route. Après beaucoup d'agitations, ils furent jetés dans une Baye, que leurs observations leur firent juger à trente lieues du Cap, où ils trouverent plusieurs habitations. A peine eurent-ils mouillé, qu'ils virent le rivage bordé d'hommes, de femmes & d'enfans, qui paroissoient fort étonnés d'avoir devant les yeux des gens vêtus, des villages blancs, & un Bâtiment tel que la Caravelle. Comme de part & d'autre on ne pouvoit se faire entendre que par des signes, les Portugais leur offrirent du biscuit & de l'eau-de-vie. Ces présens furent acceptés; mais les Sauvages s'étant bien-tôt retirés, & n'ayant pas reparu de tout le jour, il sem-

Découverte  
d'une Baye im-  
connue.

(19) Page 163.

(20) Pages 123 &amp; précédentes.



TAVERNIER.  
1666.

bloit que la défiance les eut fait disparaître. Cependant, le lendemain, ils apportèrent, sur le rivage, quantité de jeunes autruches, & d'autres oiseaux, assez semblables à de grosses oies, si gras qu'on ne distinguoit point leur chair. Les plumes en étoient fort belles, & celles du ventre paroissent excellentes pour des lits. Tavernier acheta un gros couffin de ces plumes, d'un des Matelots Portugais, qui lui raconta particulièrement tout ce qui leur étoit arrivé dans cette Baye (11). Ils y passèrent vingt-sept jours. Dans l'impuissance de s'expliquer, ils donnoient de tems en tems, aux Sauvages, des couteaux, des haches, du corail, & de fausses perles, pour les exciter au Commerce, & pour découvrir s'ils avoient beaucoup d'or; car ils en voioient, à quelques-uns, de petits lingots, aux oreilles, rabatus des deux côtés comme des clous de ferrure. Quelques femmes en portoient au bas du menton & même aux narines. Huit ou neuf jours après l'arrivée des Portugais, ces Barbares leur apportèrent enfin de petits morceaux d'ambre gris, un peu d'or, & quelques dents d'éléphants, mais fort petites, quelques cerfs & quantité de poisson. On n'épargna rien pour apprendre d'eux où ils prenoient l'ambre gris, qui étoit fort beau. Le Viceroi de Goa en fit voir, à l'Auteur, un morceau de demie once, qui lui parut le meilleur qu'il eût jamais vu. Les Portugais s'efforcèrent aussi de découvrir d'où leur venoit l'or. Pour les dents d'éléphants, ils n'avoient pas besoin d'autre explication que la vue d'un grand nombre de ces animaux, qui venoient boire, chaque jour au matin, dans une rivière qui se jette dans la Baye. Enfin, désespérant de se faire entendre & d'obtenir des éclaircissemens, ils prirent le parti de remettre à la voile. Mais, comme les Sauvages s'étoient rendus si familiers qu'il y en avoit toujours quelques-uns dans le Vaisseau, ils en retinrent deux, avec lesquels ils prirent la route de Goa, dans l'espérance de leur faire apprendre le Portugais, ou de faire apprendre leur langue à quelque enfant qu'on mettroit auprès d'eux. Lorsque le Vaisseau eut commencé à s'éloigner, tous les Sauvages voient enlever deux de leurs Compagnons, qui n'étoient pas apparemment des moins considérables, s'attachèrent les cheveux & se frappèrent l'estomac, avec des cris & des hurlemens épouvantables. La Caravelle arriva heureusement à Goa. On prit soin des deux Captifs. Mais on ne put leur rien apprendre de la langue Portugaise, ni rien tirer d'eux pour la connoissance de leur pays. Dans l'espace de quelques mois, ils moururent tous deux de chagrin & de langueur; & les Portugais ne tirèrent point d'autre avantage de cette découverte qu'environ deux livres d'or, & trois livres d'ambre gris, avec trente-cinq ou quarante dents d'éléphants (12). Tavernier, se trouvant dans la suite à Batavia, raconta toutes ces circonstances au Général Hollandois, qui ne fit pas des efforts moins inutiles pour retrouver la même Baye (13).

Efforts inutiles  
pour retrouver  
cette Baye.

Voyage de Ta-  
vernier dans l'I-  
le de Java.

Il passa à Ba-  
kanor.

Le voyage de Batavia, un des plus pénibles que l'Auteur eut entrepris, du moins par les dangers auxquels sa vie fut exposée, fait la dernière partie de son Journal. Il partit de Mingrela, au Royaume de Visapour, sur un Vaisseau Hollandois, qui apportoit des soies de Perse, & qui avoit ordre, en faisant voile à Batavia, de mouiller à Bakanor, pour y prendre du riz. On arriva, dans ce Port, quatre jours après. Le Capitaine étant obligé de descon-

(11) Page 124.

(12) Page 125.

(13) Page 415.

dre, pout demander au Roi la permission du Commerce, Tavernier eut la curiosité de l'accompagner. Ils remonterent la rivière près de trois lieues; & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils trouverent le Roi sur le bord de l'eau, dans un lieu où ils ne découvrirent que dix ou douze cabanes, composées de branches de palmier. Ils jugerent que ce Prince avoit ailleurs quelque logement plus digne de lui, & qu'il n'étoit venu dans ce lieu que pout y jouir de la fraîcheur des arbres & de quelques ruisseaux. La cabane dans laquelle il entra, pour recevoir les deux Européens, ne laissoit pas d'être ornée de quelques tapis de Perse, sur l'un desquels il s'assit, entouré de cinq ou six femmes, dont les unes l'éventoloient avec des queues de paon, & les autres lui présentoient le betel ou remplissoient sa pipe de tabac. Les Seigneurs de sa Cour étoient dans les autres cabanes; & l'Auteur en compta près de deux cens, la plupart armés d'arcs & de flèches. On voioit deux éléphans, à peu de distance. Après avoir accordé, au Capitaine, la permission d'acheter du riz, le Monarque lui envoya, dans sa Chaloupe, un présent de douze poules & de cinq ou six flacons de vin de palmier. Tavernier observe que ce vin étoit beaucoup plus fort que tout ce qu'il en avoit bu de la même espèce, & qu'en ayant demandé la raison à quelques Habitans d'un Hameau dans lequel il passa la nuit, ils lui répondirent que cette qualité venoit de l'usage où l'on étoit, dans le pays, de planter le poivre autour des palmiers (14).

La nuit du 28 au 29 d'Avril, le vent commençant à changer, on avertit le Capitaine, qui n'avoit point encore pratiqué les Côtes de l'Inde, que la prudence l'obligeoit de ne pas différer plus long-tems à lever l'ancre. Mais comme il regrettoit de partir sans avoir achevé de charger, il rejeta ce conseil, sous prétexte qu'il manquoit d'eau. Le vent, qui avoit été fort violent toute la nuit, s'apaisa un peu le lendemain, & l'on continua de charger du riz. Le jour d'après, on vit les apparences d'un si mauvais tems, que tout l'équipage commençant à murmurer, le Capitaine envoya les deux Chaloupes pour prendre de l'eau. Mais elles ne furent pas plutôt à l'embouchure de la rivière, qu'un vent furieux obligea les Matelots de revenir sans eau, avec beaucoup de peine & de danger. On ne s'arrêta à ce récit, que pour faire honneur à Tavernier de sa fermeté, dans une de ces terribles situations, qui font les plus grands embarras des Voyageurs, & qui forment quelquefois aussi la plus agréable partie de leurs Relations.

Les Chaloupes étant revenues à bord, on les attacha derrière le Vaisseau, suivant l'usage; & l'on mit quatorze hommes dans la grande, pour la retenir, & l'empêcher de se briser par les choes. Alors, on voulut commencer à lever l'ancre. Mais le vent étant devenu plus fort & plus contraire, douze hommes, de quarante qui étoient autour du moulinet, furent estropiés par les barres. Le Capitaine même, qui voulut toucher au cable, eut la main presque entièrement écrasée. Enfin la tempête devint si furieuse, qu'au lieu de lever l'ancre, on fut contraint d'en jeter d'autres, parce que le Vaisseau étoit impétueusement poussé vers la terre. Avant minuit, on avoit perdu successivement sept ancres. Il n'en restoit plus, & toute autre ressource étoit vaine: On fit trois fois la prière dans l'espace de deux heures. A la fin de la troisième

TAVERNIER.  
1666.

Dans cet état il trouve le Roi.

Vin de Palmier très fort, &c. qui lui donna cette qualité.

Fermeté de Tavernier dans une tempête.

Tavernier.  
1666.

me, les Pilotes criaient que le Vaisseau alloit toucher terre, & que chacun devoit penser à se sauver. Le Capitaine étoit incapable de s'aider lui-même, dans le misérable état de sa main. Tavernier, qui n'espéroit pas beaucoup plus de ses propres efforts, s'accouda sur le bord du Vaisseau, pour y attendre sa destinée; & comme on étoit éclairé par la lumière de la lune, il se mit à regarder tristement les ondes, qui le pouissoient vers la Côte. Pendant qu'il étoit dans cette posture, le Vaisseau toucha rudement à terre; & les cris de l'équipage lui firent juger qu'il s'étoit entr'ouvert. Au même instant, deux Matelots vinrent lui offrir de le sauver, à condition d'être généreusement récompensés, si le Ciel favorisoit leurs efforts. Il leur promit cinq cens écus, qui les disposèrent à risquer leur vie pour conserver la sienne. C'étoient deux Hambourgeois, qui l'avoient vu à Surate, & qui n'ignorant pas que son principal Commerce étoit en pierreries, savoient qu'il avoit sur lui toutes ses marchandises. Aussi-tôt qu'il eut nommé la somme, ils se saisirent d'un morceau de bois, de la grosseur de la cuisse, & long de dix ou douze pieds, auquel ils attachèrent en cinq ou six endroits de grosses cordes, de quatre ou cinq pieds de longueur. Tavernier considéroit leur travail, sans en pouvoir deviner l'usage, lorsque tournant les yeux vers la terre, il crut remarquer que le Vaisseau n'y étoit plus poussé directement. Dans la crainte que ce ne fut une illusion des ténèbres, parce que la lune commençoit à se coucher, il courut à la boussole, pour s'éclaircir. Il vit qu'en effet le vent étoit tout-à-fait changé, & qu'il venoit de terre. Un cri, par lequel il annonça ce changement aux Matelots, leur fit reprendre courage. La joie fut proportionnée à la crainte. On avertit les quatorze hommes de la grande Chaloupe; mais personne ne répondit; & le matin, à la pointe du jour, on s'aperçut que leur cable s'étoit rompu. On n'a jamais eu d'autre nouvelle de leur sort (15).<sup>1</sup>

Perte de quatorze hommes dans une Chaloupe.

Changement du vent, qui sauva le Vaisseau.

Le Pilote ne fut pas long-tems à remarquer que son gouvernail s'étoit brisé par le haut; & pour réparer sur le champ cette disgrâce, il fit rendre une petite voile, qu'on tiroit de divers côtés suivant ses ordres. Enfin le vent devint tout-à-fait Nord-Est; & plus la nuit s'obscurcissoit par la retraite de la lune, plus il se fortifioit du même côté. On en rendit grâces au Ciel par des prières publiques. Cependant le danger n'étoit pas fini, parce qu'on avoit à passer trois grosses roches qui s'élevent au-dessus des flots, & qu'on ne pouvoit appercevoir dans les ténèbres. Les Vaisseaux ne s'approchent point ordinairement du Pott, jusqu'à se mettre dans la nécessité de les passer; mais le Capitaine, pressé par le tems, avoit fait avancer le sien le plus près qu'il avoit pu de l'embouchure de la rivière, pour charger avec plus de diligence. Ainsi, pendant le reste de la nuit, on se crut exposé de ce côté-là au même danger dont on avoit été menacé du côté de la terre. Mais le Ciel permit qu'à la pointe du jour, on se trouva, sans le savoir, à trois ou quatre lieues de la Côte. On tint conseil sur la route qu'on devoit prendre, parce qu'on étoit sans ancres. Les uns propoisoient de se rendre à Goa, pour y passer l'hiver; les autres, d'aller à Point-de-Galle, première ville que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais dans l'Isle de Ceylan. Le chemin étoit égal, & le vent

également favorable. Tavernier représenta qu'on ne pouvoit aller à Goa sans exposer des Matelots Hollandois à faite, dans l'ivresse, quelque excès qui les soumettroit aux rigueurs de l'Inquisition; & que cette ville d'ailleurs, leur offrant diverses occasions de débauche, le Capitaine ne retrouveroit pas un homme lorsqu'il pourroit à se remettre en mer (16).

Deux raisons si fortes firent donner la préférence à Point-de-Galle. Cependant elles n'étoient pas la crainte d'une tempête, qui pouvoit briser sur la Côte un Vaisseau sans ancre. Quelques Matelots, qui servoient à bord depuis plusieurs années, se souvinrent qu'il y avoit au fond de calle, une ancre fort pesante, mais qu'elle n'avoit qu'un bras. Quoique la quantité de marchandises, qui étoit dans le Vaisseau, fit craindre beaucoup de difficulté à la retirer, quelques Charpentiers fort experts, qui avoient quitté le Comptoir de Bander-Abassi pour se rendre à Batavia, s'étant engagés à la mettre en état de servir, on entreprit de surmonter tous les obstacles. Il en couta trois ou quatre caisses de vin de Chiras, qui furent distribuées entre les Ouvriers. Huit jours après, on se trouva devant Point-de-Galle; & l'on fut obligé d'abattre toutes les voiles, pour s'approcher du Port, que ses roches à fleur-d'eau rendent fort dangereux. Aussi n'arrive-t-il point de Vaisseau, que le Gouverneur n'envoie deux Pilotes, pour l'aider à se conduire. Tavernier ne trouva rien de plus remarquable, dans cette ville, que les traces des boulets de canon & des mines que les Hollandois avoient fait jouer pendant le siège. La Compagnie donnoit alors des champs & des places pour bâtir, à ceux qui vouloient s'y établir sous sa protection. Elle avoit formé un nouveau plan, qui, suivant l'opinion de l'Auteur, devoit faire, de cette ville, une place très forte (17).

Il y apprit que les Hollandois, avant que d'avoir chassé les Portugais de tous les Etablissements qu'ils avoient dans cette Isle, s'étoient persuadé que cette conquête deviendroit pour eux une source inépuisable de richesses. L'effet, dit-il, auroit pu répondre à leurs espérances, s'ils avoient observé plus fidèlement leur premier Traité avec le Roi de Candi, qui occupe l'intérieur de l'Isle. Ils s'étoient engagés à lui remettre la ville de Point-de-Galle après le siège; & ce Prince devoit leur fournir tous les ans une certaine quantité de canelle. Mais lorsqu'il leur demanda l'exécution de cette promesse, ils répondirent qu'ils étoient prêts à le satisfaire, quand il leur auroit payé les frais de la guerre, qu'ils faisoient monter à plusieurs millions. Trois Royaumes, tels que le sien, n'auroient pas fourni la moitié de cette somme. La canelle & les éléphants font le principal Commerce du pays. Les Portugais avoient tiré tout le profit de la canelle, pendant qu'ils avoient été les Maîtres; & quoique les éléphants de l'Isle soient fort estimés dans toutes les Indes, il est rare qu'on en prenne plus de cinq ou six chaque année. Les Hollandois ne furent pas plus fidèles (18) au Roi d'Achem, qui s'étoit en-

TAVERNIER.  
1666.  
On suit le conseil de Tavernier.

Ses observations à Point-de-Galle.

Jugement qu'il porte de la conduite des Hollandois.

(16) Page 410.

(17) Page 411.

(18) On a déjà remarqué que les Hollandois accusent Tavernier de les avoir cruellement maltraités; & que leurs plaintes, surtout dans la bouche du fameux Ministre

Jurieu, ont beaucoup servi à décréditer son Ouvrage. Payle, en reconnoissant la vérité de l'accusation, observe simplement que si Tavernier a peu ménagé les Particuliers Hollandois, il n'a pas manqué de respect pour ceux qui les gouvernent; ce qui est fort

TAVERNIER.  
1666.

Comment Ta-  
vernier est reçu  
à Batavia.

gagé à les secourir ; & ce Prince, ne bornant point sa vengeance à leur refuser du poivre, leur déclara une guerre sanglante, dont ils craignirent assez les suites pour lui demander la paix & le renouvellement du Traité (19).

Tavernier partit de Point-de-Galle, le 25 de Juillet. Il passa la ligne le 2 de Juillet ; & le 6, il eut la vue d'une île qui se nomme Nazakos. Le 17, il découvrit la Côte de Sumatra ; le 18, l'île d'Inganno ; & le 19, l'île Fortune. Le 20, il vit plusieurs autres petites îles, entre lesquelles on en distingue trois par le nom d'îles du Prince. La Côte de Java s'offrit le même jour ; & le 22, il mouilla heureusement dans la Rade de Batavia.

C'étoit le Général Vander-lin, qui gouvernoit alors les Indes Hollandaises. Caton, Directeur général (30), occupoit après lui la première place du

éloigné de lui reprocher de la fausseté. Ainsi quoiqu'il rapporte quantité de faits, peu honorables pour cette Nation, il n'en faut pas conclure qu'il ait manqué de bonne-foi. On fait quelle juste différence il faut mettre entre la médisance & la calomnie.

(19) L'Auteur joint ici un détail curieux : Pour cet effet, dit-il, ils m'envoient de part & d'autre des Ambassadeurs. Celui qui vint à Batavia, de la part du Roi, fut reçu avec beaucoup de magnificence. Lorsqu'il fut son départ, le Général Hollandais & tout le Conseil le traitèrent splendidement. Les Dames se mirent à table, ce qui surprit fort cet Ambassadeur Malaisien, qui n'étoit pas accoutumé à voir des femmes boire & manger avec des hommes. Mais ce qui l'étonna beaucoup plus, ce fut qu'à la fin du repas, après avoir bu plusieurs fantes, on but celle de la Reine d'Achem, qui gouvernoit cet Etat, pendant la minorité de son fils, & que pour l'honneur d'avantage, M. le Général voulut que Madame la Générale, sa femme, bût l'Ambassadeur. Le Roi & la Reine d'Achem ne reçurent pas moins bien l'Ambassadeur qui leur fut envoyé de Baravia. C'étoit un Hollandais, nommé Crok, il étoit absent depuis quinze ans, par une maladie de langueur, qui faisoit croire qu'on lui avoit donné quelque poison lent. A la troisième Audience, le Roi d'Achem ayant su qu'il étoit réduit depuis long-temps à ce triste état, lui demanda s'il n'avoit jamais entrepris quelque île du pays, & comment il l'avoit quittée ? Crok avoua qu'en ayant aimé une, il l'avoit quittée pour aller se marier en Hollande, & que depuis ce tems il n'avoit pas cessé d'être infirme & languissant. Là-dessus, le Roi dit à trois de ses Médécins, qui se trouvoient près de lui,

qu'ayant entendu la cause du mal de l'Ambassadeur, leur donnoit quinze jours pour le guérir, & que s'ils n'en venoient à bout dans cet intervalle, il les feroit mourir tous trois. Ils assurèrent le Roi qu'ils lui répondoient de la guérison de l'Ambassadeur, pourvu qu'il voulut prendre les remèdes qu'ils lui donneroient. Crok s'y résolut. Ils lui donnoient, au matin, un breuvage, & le soir une pillule. Le neuvième jour, il lui prit un grand vomissement. On crut, qu'il mourroit des étranges efforts qu'il fit. Enfin il vomit un petit paquet de cheveux, de la grosseur d'une petite noix ; après quoi, il fut promptement guéri. Ensuite le Roi lui fit l'honneur de le mener à la chaise du Rhinoceros, & voulut qu'il donnât le coup mortel à la bête, dont il coupa la corne, pour la lui présenter aussi. Cette chasse fut suivie d'un grand festin, dans lequel le Roi but à la santé du Général de Batavia & de sa femme, & fit venir une des fiennes, qu'il fit baisser à l'Ambassadeur. A son départ, il lui fit présent d'un carlou, de la grosseur d'un œuf d'oie, où l'on voioit de grosses veines d'or, comme on voit les nerfs sur la main d'un homme ; en lui disant que c'étoit ainsi que l'or croissoit dans son pays. Crok se trouvant, dans la suite, chef du Comptoir à Surate, fit rompre le carlou par le milieu, pour en donner la moitié à celui qui avoit la première autorité après lui, & qui se nommoit Constant. Je lui en eussis, ajoute Tavernier, cent cinquante pistoles, dans le dessein de le porter à M. le Duc d'Orléans ; mais il ne voulut jamais s'en défaire. *Ibidem*, pages 413 & 414.

(30) Le même qui forma le Comptoir François à Surate. Voyez ci-dessus les Relations des Tomes VIII & IX.

Conseil.

Conseil. Tavernier fut reçu si favorablement de ces deux Chefs, que presque à son arrivée, il se vit invité à dîner par le Général, avec les principaux Officiers de la ville & leurs femmes. On ne l'entretint d'abord que de ses Voyages ; mais ensuite le Général, l'ayant prié de passer dans son cabinet, lui fit diverses questions, qui le préparèrent aux embarras que les Hollandois devoient lui faire essuyer. Cependant les apparences furent soutenues civilement. On lui proposa de faire un tour de promenade hors de la ville. La magnificence du cortège, dans les moindres occasions où le Général se fait voir, paroit mériter une description. Deux trompettes sonnerent pour avertir de sa marche. « Ensuite il monta dans un grand carrosse à six chevaux, avec Madame la Générale & quatre autres femmes. Plusieurs Officiers montant à cheval, on en presenta un à Tavernier, sellé & bridé à la Persane. Il y a toujours quarante ou cinquante chevaux de selle, dans les écuries du Général. Le carrosse étoit précédé d'une Compagnie de Cavalerie ; chaque cavalier avec le colletin de buffe & le haut-de-chaussé d'écarlate galonné d'argent, un plumet au chapeau, la grande écharpe bordée d'une dentelle d'argent, la garde de l'épée & les éperons d'argent massif ; & tous les chevaux fort bien équipés. Trois gardes du corps marchaient à chaque portière, la hallebarde en main, & galamment vêtus, en pourpoint de satin jaune, avec le haut-de-chaussé d'écarlate, couvert de galons d'argent, les bas de soie jaune, & de fort beau linge. Derrière le carrosse suivait une Compagnie d'Infanterie ; sans compter celle qui sort de la ville une heure ou deux avant le Général, pour aller à la découverte. Les Conseillers, ajoute l'Auteur, ont aussi leur suite. Soit dans leurs Maisons, soit lorsqu'ils en sortent, chacun d'eux a deux Mousquetaires pour sa garde. Lorsqu'ils ont besoin de chevaux, un Ecuyer du Général doit leur amener ceux qu'ils demandent. Ils ont aussi leurs petites barques, pour la promenade en mer, ou sur la rivière, ou sur les canaux, qui sont bordés de leurs jardins (30).

Pendant trois ou quatre jours, Tavernier reçut quantité de visites, qui l'engagerent dans une assez grande dépense, parce que l'usage oblige celui qui les reçoit de présenter du vin. Une pinte de vin, mesure de Paris, ne tient que quatre verres Hollandois. Le vin d'Espagne est à bon marché dans Batavia, lorsqu'il ne coûte qu'un écu. Le vin du Rhin & le vin de France en valent deux. « Les tems de joie dans cette ville, observe l'Auteur, pour l'instruction de ceux qui feront le même voyage, sont les jours où l'on voit arriver, de Hollande, quelques Vaisseaux qui apportent du vin ou de la bière. Quoiqu'il soit permis aux Particuliers d'en acheter leur provision, la plus grande partie de ces liqueurs passe aux Cabaretiens, soit que les Hollandois prennent plus de plaisir au Cabaret que dans leurs Maisons, ou qu'ils y trouvent plus de commodité pour se réjouir ensemble. Dans ces jours, qui sont leurs grandes fêtes, on rencontre, au milieu des rues, des femmes & des filles, qui portent un *Momon* aux Passans, pour quelques bouteilles ; & soit qu'on perde ou qu'on gagne, l'honneur, suivant Tavernier, ne permet gueres de souffrir que les femmes paient. Il en survient d'autres, à la santé desquelles on est obligé, dit-il, de boire par bienfaisance. Ainsi l'intempérance des Habitans coûte cher aux Etrangers (31).

(30) Pages 415 &amp; 416.

(31) Page 417.

TAVERNIER.

1666.

Affaire dangereuse qu'on faisoit à Tavernier.

Avantage qu'on prend sur lui.

Les embarras, dont l'Auteur étoit menacé, avoient leur source dans la complaisance qu'il avoit eue pour un Directeur Hollandois, nommé Constant, qu'il avoit connu dans les Comptoirs de Bander-Abassi & de Surate, & qui l'avoit chargé de lui acheter pour seize mille roupies de diamans, aux Mines de Golkonde. Tavernier, à son retour, l'ayant trouvé parti pour l'Europe, avoit remis les diamans aux Directeurs Anglois, qui les firent tenir à Constant : mais il ne s'étoit adressé aux Anglois, qu'après avoir proposé la même commission au Directeur Hollandois, qui s'en étoit excusé, quoiqu'ami de Constant ; sous prétexte que si le Général, ou le Conseil de Batavia, étoit informé qu'il eût reçu ce dépôt, il courroit risque d'être traité comme Receleur, & de perdre sa charge & tout son bien. On savoit à Batavia que Tavernier lui avoit fait cette proposition. Un jour trois ou quatre Conseillers, seignant de le traiter avec beaucoup d'amitié, lui demandèrent si depuis son Voyage de Golkonde il avoit eu des nouvelles de Constant. Il les assura qu'il n'en avoit pas reçu ; d'où se croiant en droit de conclure qu'il n'avoit pu lui envoyer les diamans, ils se prirent mutuellement à témoins que de son propre aveu il avoit pour seize mille roupies de diamans, qui appartenoient à un Directeur Hollandois. Cette fausse supposition l'allarma peu. Il répondit nettement que depuis plus de six mois, il avoit envoyé les diamans par terre. Cependant il reçut ordre, dès le lendemain, de paroître au Conseil de la ville, où l'Avocat Fiscal devoit prendre la cause de la Compagnie. Rien ne pouvoit le dispenser de s'y rendre : mais lorsqu'il y entendit traiter cette affaire d'un ton fort sérieux, & que malgré ses explications, il vit porter une Sentence, suivant laquelle Constant devoit être poursuivi, pour avoir fraudé la Compagnie, sous prétexte que ses gages n'avoient pu le mettre en état d'acheter pour seize mille roupies de diamans, il tint un langage qui parut chagriner plusieurs personnes de l'assemblée (32). Leur animosité devint si vive, que

(32) On le lira volontiers dans ses termes.  
 » A ce discours d'avoir fraudé la Compa-  
 » gnie, je ne pus m'empêcher de rire ; ce qui  
 » surprit tout le monde : & le Président du  
 » Conseil me demanda pourquoi je riais ?  
 » Je lui dis que c'étoit de voir qu'il s'éton-  
 » noit de ce que le Sieur Constant avoit  
 » fraudé la Compagnie de seize mille rou-  
 » pies, & que s'il n'avoit emporté que cela  
 » c'étoit bien peu de chose ; ajoutant qu'il  
 » n'y avoit gueres de Serviteur de la Com-  
 » pagnie qui eut passé par les charges où le  
 » Sieur Constant avoit passé, & qui eût eu la  
 » commodité de faire le négoce comme il  
 » l'avoit eue, sans crainte du Fiscal, qui  
 » n'emportât du moins cent mille écus. Il y  
 » avoit alors deux ou trois personnes dans  
 » le Conseil, qui n'étoient pas bien aise de  
 » m'ouïr parler de la sorte, & que ce dis-  
 » cours regardoit particulièrement : car pour  
 » dire les choses comme elles sont, les Di-  
 » recteurs, & ceux qui les suivent dans les  
 » Comptoirs, savent mettre à part de gros

» ses sommes à leur profit & au grand pré-  
 » judice de la Compagnie ; & comme ils ne  
 » le peuvent sans être d'intelligence avec le  
 » Courtier, celui-ci en fait autant de son  
 » côté, & ceux qui sont sous lui prennent  
 » aussi ce qu'ils peuvent. J'ai fait compte une  
 » fois de tout l'argent dont on peut frustrer  
 » la Compagnie sur le négoce, dans cha-  
 » que Comptoir, & j'ai trouvé que quand  
 » tous les ans on ne lui fait tort que d'un  
 » million cinq ou six cent mille livres, elle  
 » a lieu de s'en consoler. Pour ne parler que  
 » de la Perse, j'ai connu des Directeurs, qui  
 » ont sur la vente des épiceries que sur l'a-  
 » chat des soies, ont mis à part, dans une  
 » année, plus de cent mille pistoles. Ils ont  
 » pour cela des adresses merveilleuses, qu'il  
 » est mal-aisé que la Compagnie puisse dé-  
 » couvrir. *Ibidem.* pages 419 & 420 Voyez  
 la Description de Batavia, au Tome VIII,  
 où le récit de Tavernier est confirmé par des  
 Hollandois mêmes.

pendant quatre ou cinq semaines, non-seulement il fut interrogé comme un coupable, & forcé de répondre à tous les articles, mais qu'il se vit menacé d'être conduit dans une prison. Il eut la fermeté de répondre qu'il ne craignoit point leurs menaces, & qu'il avoit l'honneur d'être à un Prince qui sauroit le tirer de leurs mains & se ressentir de cet affront (33). Mais lorsqu'il se vit assez pressé pour craindre les effets de leur ressentiment, il prit un parti, sur lequel il fit plus de fond que sur son innocence : ce fut de ne plus dissimuler qu'il étoit instruit des rapines continuëles d'un grand nombre de Conseillers, de Directeurs, & de celles du Général même. Il eut seulement la précaution de ne s'ouvrir qu'au Président, dans un entretien qu'il eut tête à tête avec lui ; sur, par cette voie, de faire passer aux oreilles des coupables une déclaration qui devoit leur causer quelque fraieur (34). En

(33) M. le Duc d'Orléans l'avoit chargé de lui acheter quelques diamans & d'autres choses précieuses.

(34) Ne perdons pas l'occasion de faire connoître quelles médisances les Hollandois reprochoient à Tavernier : je dis au Président, que puisqu'il vouloit absolument que je lui disse tout ce que je savois du Sieur Constant, je ne lui cacherois rien de ce qui étoit venu à ma connoissance, sur-cc au desavantage du Général même, & de plusieurs du Conseil, & de vous même qui me pressiez de parler. Alors je lui déclarai qu'en partant de Surate pour aller à la Mine de Diamans, le Sieur Constant m'avoit remis quarante-quatre mille roubles, me priant d'employer cette somme en diamans, & particulièrement en grandes pierres, m'assurant que mes provisions me seroient très bien payées, & que cette somme appartenant à M. le Général, il étoit bicuaise d'avoir occasion de l'obliger ; de plus, que M. le Général avoit acheté du Sieur Constant, lorsqu'il étoit venu à Batavia, toutes les parties que je lui avois vendues pendant qu'il étoit au Comptoir de Surate : c'étoit toutes pierres que j'avois fais railler, dont la valeur étoit de plus de quarante mille écus. Pour ce qui étoit des perles que le Sieur Constant avoit achetées pour M. le Général, du tems qu'il étoit à Ormus, je n'en savois pas bien la somme ; mais que je savois pontant qu'il y avoit deux seules perles en poire, qui coutoient cent cinquante-dix toman : que j'avois eu aussi d'assez bonnes sommes à employer pour le Sieur Charles Renel, le Sieur Kam, & quelques autres : que lui-même ne devoit pas avoir oublié que lorsque le Sieur Constant étoit parti de Batavia pour aller être Directeur en Perse, il lui avoit remis trente-six mille roubles, le priant de donner cette somme à quelqu'un de ses amis, pour l'em-

plet à une partie de diamans : que le Sieur Constant ne m'avoit pu joindre dans cette saison ; mais, pour vous faire voir, dis-je encore au Président, combien il étoit porté pour votre profit, il acheta, de la plus grande partie de votre somme, des marchandises de Setnage & de Brampout ; & dès qu'il fut arrivé à Gornrou, ou lui en offrit trente pour cent de profit. Il est vrai, poursuivis-je, qu'à faire compte sur le pied de ce qu'il payent les autres Marchands, cela n'eût été qu'à cinq pour cent ; mais, voulant vous servir, il faisoit tout passer pour le compte de la Compagnie, qui ne paye ni le fret du Vaisseau, ni la Douane de Gornrou, deux articles qui reviennent pour les Marchands à vingt-cinq pour cent. Comme le Vaisseau qu'il l'avoit porté retournoit à Batavia, bien que les marchandises ne fussent pas vendues, il ne laissa pas de vous écrire qu'il en refusoit trente pour cent de profit, dans l'espérance d'en avoir davantage. Cependant il arriva trois Vaisseaux à Gornrou, chargés de quantité de ces mêmes marchandises, de manière qu'on eut de la peine à en tirer ce qu'elles couroient aux Indes, ce qui l'obligea de donner au prix courant celles qu'il avoit achetées pour vous. Cependant il a été si généreux que de ne vous en avoir rien mandé, & il m'a avoué en particulier qu'il y avoit perdu plus de quinze pour cent.

Ayant fait tout ce détail au Président, il en parut fort surpris, & me pria de n'en pas faire de bruit ; en quoi il fit sagement ; car j'en aurois pu nommer bien d'autres, toutes les adresses des principaux de la Compagnie étant venues à ma connoissance, & la plus grande partie des grosses sommes qu'ils ont fait employer en diamans ayant passé par mes mains. Le Président alla aussitôt au Fort, apparemment vers le Général. Entre autres



TAVERNIER.  
1666.

Tavernier re-  
trouve un de ses  
Freres.

Eloge qu'il en  
fait.

Voyage de l'Au-  
teur à Bantam.

Son inquié-  
tude, & d'où elle  
venoit.

M. de Mont-  
morency entre-  
prend le Com-  
merce.

effet sa hardiesse en imposa aux Juges Hollandois, & changea leurs rigueurs en caresses, comme il le raconte assez plaisamment lui-même.

Il avoit trouvé, à Batavia, un de ses freres, qui étoit venu aux Indes, avec lui, dans un de ses premiers Voyages, & qui avoit une rare facilité pour apprendre les langues étrangères. Cinq ou six mois lui suffisoient pour en apprendre une. Il en parloit huit en perfection. D'ailleurs c'étoit un homme bien fait, & d'une valeur éprouvée. S'étant battu en duel à Batavia, contre un Capitaine d'Infanterie, sur lequel il avoit remporté l'avantage, non-seulement le Général Vandime, qui aimoit les gens de cœur, & les principaux du Conseil, fermerent les yeux sur cette avanture; mais ils lui permirent d'équiper un Vaisseau à ses frais, & de faire toute sorte de Commerces, à l'exception de celui des Epiceries. Il acheta un Vaisseau de quatorze pieces de canon, avec lequel il fit plusieurs Voyages. Celui de Siam, par lequel il commença, lui auroit apporté un profit assez considérable, s'il n'eût été obligé de jouer avec le Roi & cinq ou six Seigneurs, qui étoient ravis, s'il en faisoit croire ici Tavernier (35), d'entendre un Européen parler si parfaitement la langue Malaie (36), mais qui lui gagnerent cinq ou six mille écus.

Tavernier, qui ne savoit pas cette langue, & qui ne vouloit pas quitter l'Isle de Java sans avoir vu Bantam, pria son frere de l'accompagner dans ce Voyage. Une petite Barque les porta heureusement. Le lendemain de leur arrivée, le Roi, de qui le Capitaine Tavernier étoit fort connu, apprenant que son frere apportoit de précieux bijoux, marqua une si vive impatience de les voir, que dès la première fois que le Capitaine se rendit au Palais pour demander ses ordres, il ne lui permit pas de sortir; & sur le champ il fit presser son frere, de venir avec toutes ses richesses. Cette ardeur excessive parut suspecte à l'Auteur, qui se souvenoit de la maniere dont le Roi d'Achem avoit traité, dans les mêmes circonstances, un François nommé Renaud. Le récit qu'il en fait appartient trop à l'Histoire des Voyages, & sur-tout à celle du Commerce François dans les Indes, pour ne pas obtenir ici quelque attention (37).

Le goût du Commerce se répandant parmi la Noblesse Française, M. de Montmorency, à la tête d'une Compagnie formée pour les Indes, fit partir de Nantes quatre Vaisseaux, sur lesquels s'embarquerent, entre plusieurs Négocians, deux freres nommés Renaud, qui s'étoient engagés au service de la Compagnie. Leur navigation fut la plus courte & la plus heureuse don-

heures & midi, je rencontrai l'Avocat Fiscal, chez qui je savois que le Président étoit allé en sortant du Fort. Il m'aborda d'un visage riant & me demanda où j'allois. Je lui dis que j'allois à la Maison de Ville, pour répondre à quelques-unes de ses demandes. Je vous prie, me repliqua-t-il promptement, faisons-là cette affaire, pour aller dîner ensemble. On me fit hier présent de deux canevettes de vin, l'une de France & l'autre du Rhin; nous verrons lequel sera le meilleur. Tout ce que je vous demande est un mot d'écart de votre main, comme vous n'avez rien

à M. Constant: ce que je lui accordai volontiers; & de la sorte, tout le Procès fut fini. *Ibid.* page 419.

(35) C'est le même frere dont il reçut la Relation du Tonquin, qui se trouve au troisième Tome de ses Voyages, & qui est critiquée fort durement par Baron, dans le IX<sup>e</sup> Tome de ce Recueil.

(36) On a fait souvent remarquer qu'au-delà des terres du Grand Mogol, cette langue est parmi les Orientaux, ce que la langue latine est en Europe.

(37) Tavernier ne marque pas l'année.

on ait eu l'exemple. Ils arriverent devant Bantam, en moins de quatre mois. Le Roi les reçut avec beaucoup de joie, & leur fit donner tout le poivre qu'ils demanderent, à si juste prix, qu'ils l'eurent à meilleur marché, de vingt pour cent, que les Hollandois. Mais leurs idées s'étendant plus loin que le poivre, ils voulurent savoir aussi ce que c'étoit que le négoce du clou de girofle, de la noix de muscade & de sa fleur. Ils envoyèrent le plus petit de leurs Vaisseaux, avec la meilleure partie de leur argent, à Macassar, où les Magasins du Roi étoient ordinairement remplis, malgré les efforts des Hollandois, qui employoient toute leur adresse pour faire passer uniquement le Commerce des Epicerics par leurs mains. Pendant l'absence de ce Vaisseau, les François, s'ennuyant à Bantam, allèrent se promener à Batavia, qui n'en est éloignée que de quatorze lieues par mer. Leur Commandant n'eut pas plutôt jetté l'ancre dans ce Port, qu'il envoya faire des complimens au Général Hollandois, qui répondit à cette civilité, en invitant les principaux François à descendre au rivage, & qui fit porter en même-tems, à ceux qui restèrent à bord, quantité de rafraichissemens, sur-tout du vin d'Espagne & du Rhin; avec ordre, à ceux qu'il chargea de cette commission, de faire boire leurs Hôtes jusqu'à les enivrer. Il leur fut aisé, dans la chaleur de cette fête, de mettre le feu aux Vaisseaux François, suivant l'ordre qu'ils en avoient aussi. Comme on découvre toute la Rade, de la Salle du Fort où le Général traite les Etrangers, un Conseiller des Indes, qui étoit à table, seignant beaucoup de surprise, s'écria qu'il croioit voir les trois Vaisseaux en feu. Le Général affecta aussi beaucoup d'étonnement; tandis que le Commandant François, qui jugea tout d'un coup d'où venoit le mal, & qu'il lui étoit impossible d'y apporter du remède, regarda l'assemblée sans s'émouvoir, & dit aux Hollandois : continuons de boire, Messieurs; ceux qui ont fait mettre le feu aux trois bords, payeront le dommage. Mais, dès ce moment, il jugea que la réparation ne seroit pas égale à la perte. En effet, tous les hommes furent sauvés sur des Frégates, qui furent envoyées en diligence; mais les Hollandois ne payerent pas le quart du dommage (38). Cependant le Général fit, aux François, de grandes offres qu'ils refuserent. Ils retournerent à Bantam, pour y attendre leur petit Vaisseau. A son retour, ils ne trouverent pas de meilleur expédient que de vendre leurs marchandises & le Vaisseau même aux Anglois, & de faire entr'eux un partage de l'argent. Les Anglois leur offrirent le passage en Europe; mais cette offre ne fut acceptée que du Commandant & des principaux Officiers; & la plus grande partie des équipages, Marchands & Matelots, prirent parti chez les Portugais, avec lesquels il y avoit alors quelques avantages à se promettre.

Les deux Renaud, après avoir touché leur part, de l'argent qui fut distribué, trouverent le moyen de passer à Goa, & s'insinuerent avec tant de bonheur dans l'affection du Viceroi, qu'ils obtinrent de lui la permission de négocier dans tous les lieux où les Portugais avoient quelque pouvoir. Dans l'espace de cinq ou six ans, ils avoient gagné chacun la valeur de dix mille écus. L'aîné faisoit le Commerce des toiles & d'autres marchandises communes, & son frere celui des pierres. Les Portugais étoient alors dans l'usa-

TAVERNIER.  
1666.

Sous le quatre  
Vaisseaux qu'il  
envoya aux In-  
des.

Artifice des  
Hollandois.

Mémoire des  
deux freres Re-  
naud.

(38) Voyez une aventure fort semblable, dans la Relation de Beaulieu, au Tome VIII.

TAVERNIER.  
1666.

ge d'envoyer tous les ans trois ou quatre Vaisseaux au Port d'Achem, pour en tirer du poivre, de l'ivoire & de l'or. Ils y portoient toutes sortes de toiles, particulièrement des toiles bleues & noires. Ils envoioient aussi des pierres au Roi, qui les aimoit avec passion. Les deux Renaud prirent cette route, chacun pour l'objet particulier de son Commerce. L'un porta de belles toiles, & l'autre des joiaux précieux, entre lesquels il avoit quatre anneaux, qui valoient environ dix-huit mille écus. En arrivant dans la ville d'Achem, ils se rendirent avec les Portugais au Palais du Roi, qui étoit alors à deux lieues de la mer. Ce Prince admira les quatre anneaux & souhaita de les acheter; mais, au lieu de dix-huit mille écus, que Renaud lui demandoit, il n'en voulut donner que quinze mille. Cette différence de prix ayant fait rompre le marché, Renaud prit le parti de retourner à bord. Dès le lendemain, il fut rappelé à la Cour, par un ordre qui lui donnoit de meilleures espérances. Cependant il fut long-tems en doute s'il devoit reparoitre devant le Roi; un pressentiment secret sembloit l'avertir du malheur dont il étoit menacé. Enfin tous les Officiers du Vaisseau lui conseillant de se fier à sa fortune, il se rendit au Palais, où le Roi prit les quatre anneaux pour dix-huit mille écus, qu'il lui fit payer sur le champ. Mais depuis qu'il fut sorti de la chambre de ce Prince, on n'a jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu, & l'on n'a pas douté qu'un ordre cruel ne l'eût fait tuer secrètement dans quelque partie du Palais (39).

Fraieur que  
cause à Taver-  
nier.

Cette aventure se présente vivement à la mémoire de Tavernier, lorsqu'il se vit appelé avec tant d'empressement au Palais de Bantam; sur-tout ne voyant point son frere entre ceux qui lui apportoit les ordres du Roi. Cependant il s'arma de courage; & bornant ses précautions à ne prendre sur lui que pour douze ou treize mille roupies de joiaux, la plus grande partie d'anneaux de diamans en roses, les uns de sept pierres, d'autres de neuf, avec quelques brasclets de diamans & de rubis, il mit sa confiance dans la protection du Ciel.

En quel état  
il trouve le Roi  
de Bantam.

Il fut rassuré, en entant dans l'appartement du Roi, par la vue de son frere, qui étoit assis près de ce Prince, à la maniere des Orientaux, avec trois des principaux Scigneurs de la Cour. Ils avoient devant eux cinq grands plats de riz, de différentes couleurs, du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie, & plusieurs especes de sorbets. Aussi-tôt que Tavernier eut salué le Roi, en lui faisant présent d'un anneau de diamans, & d'un petit brasclet de diamans, de rubis, & de saphirs bleus, ce Prince lui commanda de s'asseoir, & lui fit donner une tasse d'eau-de-vie, qui ne contenoit pas moins d'un demi-septier. Il parut étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur; & lui ayant fait servir du vin d'Espagne, il ne tarda gueres à se lever, dans l'impatience de voir les joiaux. Il alla s'asseoir dans un fauteuil, dont le bois étoit doré comme les bordures de nos tableaux, & qui étoit placé sur un petit tapis de Perse, d'or & de soie. Son habit étoit une piece de toile, dont une partie lui couvroit le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & le reste étoit rejeté sur son dos en maniere d'écharpe. Il avoit les pieds & les jambes nues. Autour de sa tête, une sorte de mouchoir à trois pointes for-

moir un bandeau. Ses cheveux, qui paroissent fort longs, étoient liés par-dessus. On voioit, à côté du fauceil, une paire de sandales, dont les courroies étoient brodées d'or, & parsemées de petites perles. Deux de ses Officiers se placèrent derrière lui, avec de gros éventails, dont les bâtons étoient longs de cinq à six pieds, terminés par un faisceau de plumes de paon, de la grosseur d'un tonneau. A la droite, une vieille femme noire tenoit dans ses mains un petit mortier & un pilon d'or, où elle piloit des feuilles de betel, parmi lesquelles elle mêloit des noix d'Areka, avec de la semence de perles qu'on y avoit fait dissoudre. Lorsqu'elle en voioit quelque partie bien préparée, elle fraploit de la main sur le dos du Roi, qui ouvroit aussi-tôt la bouche, & qui recevoit ce qu'elle y mettoit avec le doigt, comme on donne de la bouillie aux enfans. Il avoit mâché tant de betel & bû tant de tabac, qu'il avoit perdu toutes ses dents (40).

Son Palais ne faisoit pas honneur à l'habileté de l'architecte. C'étoit un espace carré, ceint d'un grand nombre de petits piliers, revêtus de différents vernis, & d'environ deux pieds de haut. Quatre piliers plus gros faisoient les quatre coins, à quarante pieds de distance. Le plancher étoit couvert d'une natte, tissée de l'écorce d'un certain arbre, dont aucune sorte de vermine n'approche jamais; & le toit étoit de simples branches de cocotier. Assez proche, sous un autre toit, soutenu aussi par quatre gros piliers, on voioit seize éléphants. La garde Royale, qui étoit d'environ deux mille hommes, étoit assise par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes. La porte en paroissoit fort mauvaise; & l'enceinte n'étoit qu'une sorte de palissade, entremêlée de terre & de fiente de vache. Deux vieilles femmes noires en sortirent successivement, pour venir prendre de la main du Roi les bijoux de Tavernier, qu'elles alloient montrer apparemment aux Dames. Il observa qu'elles ne rapportoient rien; d'où il conclut qu'il devoit tenir ferme pour le prix. Aussi vendit-il fort avantageusement tout ce qui étoit entré au Serrail, avec la satisfaction d'être payé sur le champ (41).

Dans un autre Voyage qu'il fit à la même Cour, il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avoit porté pour le Roi. Mais sa vie fut exposée au dernier danger, par la fureur d'un Indien Mahométan, qui revenoit de la Mecque. Il passoit, avec son frère & un Chirurgien Hollandois, dans un chemin où d'un côté l'on a la rivière, & de l'autre un grand jardin fermé de palissades, entre lesquelles il reste des intervalles ouverts. L'assassin, qui étoit armé d'une pique & caché derrière les palissades, poussa son arme pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois Etrangers. Il fut trop prompt, & la pointe leur passa devant le ventre à tous trois; où du moins elle ne toucha qu'aux vastes hautes-chausses du Chirurgien Hollandois, qui saisis aussi-tôt le bois de la pique. Tavernier le prit aussi de ses deux mains; tandis que son frère, plus jeune & plus dispos, sauta par-dessus la palissade & donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur le champ. Aussi-tôt quantité de Chinois & d'Indiens idolâtres, qui se trouvoient aux environs, vinrent baiser les mains au Capitaine Tavernier, en applaudissant

Tavernier.  
1666.

Palais du Roi  
de Banam.

Tavernier ex-  
posé à périr par  
la main d'un Fu-  
ricos.

TAVERNIER.  
1666.  
Son Frere rue  
leur Ennemis.

Cour du Roi de  
Japara.

à son action. Le Roi même, qui en fut bien-tôt informé, lui fit présent d'une ceinture, comme un témoignage de sa reconnaissance (42). L'Auteur jette plus de jour sur une aventure si singulière. Les Pelerins Javans de l'ordre du Peuple, sur-tout les Facquirs qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement, à leur retour, de cette espece de poignard qu'on appelle, *Cri*, dont la moitié de la lame est empoisonnée; & quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'Infidèles, c'est-à-dire, de gens opposés à la Religion de Mahomet. Ces Fanatiques exécutent leur résolution avec une rage incroyable, jusqu'à ce qu'ils soient tués eux-mêmes (43). Alors ils sont regardés comme Saints, de toute la Populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, & qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque Dervis se construit une hute auprès du Monument, & se consacre pour toute sa vie à le tenir propre, avec un soin continu d'y jeter des fleurs. Les ornemens croissent avec les aumônes, parce que plus la sépulture est belle, plus la dévotion augmente, avec l'opinion de sa sainteté.

Tavernier s'étoit proposé de passer, à Batavia, les trois mois qui restoient jusqu'au départ des Vaisseaux pour l'Europe; mais l'ennuyeuse vie qu'on y mène, sans autre amusement, dit-il, que de jouer & de boire, lui fit prendre la résolution d'employer une partie de ce tems à visiter la Cour du Roi de Japara, qu'on nomme aussi l'Empereur de la Jave. L'Isle entière étoit autrefois réunie sous sa domination, avant que le Roi de Bantam, celui de Jacatta, & d'autres Princes qui n'étoient que ses Gouverneurs, eussent secoué le joug de la soumission. Les Hollandois ne s'étoient d'abord maintenus, dans le pays, que par la division de toutes ces Puissances. Lorsque le Roi de Japara s'étoit disposé à les attaquer, le Roi de Bantam les avoit secourus; & le premier au contraire s'étoit empressé de les aider, lorsqu'ils avoient été menacés de l'autre. Aussi, quand la guerre s'élevoit entre ces deux Princes, les Hollandois prenoient toujours parti pour le plus foible (44).

(42) Page 419.

(43) « Je me souviens, dit l'Auteur, qu'en 1642, il arriva au Port de Surate un Vaisseau du Grand-Mogol, revenant de la Mecque, où il y avoit quantité de ces Fakirs; car tous les ans ce Mouarque envoie deux grands Vaisseaux à la Mecque, pour y porter gratuitement les Pelerins. Ces Bâtimens sont chargés d'ail- leurs de bonnes marchandises, qui se vendent; & dont le profit est pour eux. On ne rapporte que le principal, qui sert pour l'année suivante, & qui est au moins de six cens mille roupies. Un des Fakirs, qui revenoit alors, ne fut pas plutôt descendu à terre, qu'il donna des marques d'une furie diabolique. Après avoir fait la priere, il prit son poignard, & courut se jeter au milieu de plusieurs Matelots Hollandois, qui faisoient décharger les marchandises de quatre Vaisseaux qu'ils avoient au Port. Cet enragé, sans leur laisser le

tems de se reconnoître, en frappa dix-sept, dont treize moururent. Il étoit armé d'une espece de poignard, qui se nomme Cangiar, dont la lame a trois doigts de large par le haut. Enfin le soldat Hollandois, qui étoit en sentinelle, à l'entrée de la tente des Marchands, lui donna au milieu de l'ellomac un coup de fusil dont il tomba mort. Aussi-tôt, tous les autres Fakirs qui se trouvoient dans le même lieu, accompagnés de quantité d'autres Mahométans, prirent le corps & l'enterrent. Dans l'espace de quinze jours, il eut une belle sépulture. Elle est renversée, tous les ans, par les Matelots Anglois & Hollandois, pendant que leurs Vaisseaux sont au Port, parce qu'alors ils sont les plus forts: mais à peine sont-ils partis, que les Mahométans la font rétablir & qu'ils y plantent des Enseignes. Pages 444 & précédentes.

(44) Page 444.

Le

Le Roi de Japara fait sa résidence dans une ville, dont son Etat porte le nom, éloignée de Batavia d'environ trente lieues. On n'y va que par mer, le long de la Côte, d'où l'on fait ensuite près de huit lieues dans les terres, par une belle rivière qui remonte jusqu'à la ville. Le Port, qui est fort bon, offre de plus belles maisons que la ville, & seroit la résidence ordinaire du Roi, s'il s'y croioit en sûreté. Mais ayant conçu, depuis l'établissement de Batavia, une haine mortelle pour les Hollandois, il craint de s'exposer à leurs attaques dans un lieu qui n'est pas propre à leur résister. Tavernier raconte un sujet d'animosité plus récent, tel qu'il l'avoit appris d'un Conseiller de Batavia. Le Roi, pere de celui qui regnoit alors, n'avoit jamais voulu entendre parler de paix avec la Compagnie. Il s'étoit fait de quelques Hollandois. La Compagnie, qui lui avoit enlevé, par représailles, un beaucoup plus grand nombre de ses Sujets, lui fit offrir inutilement de lui vendre dix prisonniers pour un. L'offre des plus grandes sommes n'eut pas plus de pouvoir sur sa haine; & se voyant au lit de la mort, il avoit recommandé, à son fils, de ne jamais rendre la liberté aux Hollandois qu'il tenoit captifs, ni à ceux qui tomberoient entre ses mains. Cette opiniâtreté fit chercher, au Général de Batavia, quelque moyen d'en tirer raison. C'est l'usage, après la mort d'un Roi Mahométan, que celui qui lui succede envoie quelques Seigneurs de sa Cour à la Mecque, avec des présens pour le Prophète. Ce devoir fut embarrassant pour le nouveau Roi, qui n'avoit que de petits Vaisseaux, & qui n'ignoroit pas que les Hollandois cherchoient sans cesse l'occasion de les enlever. Il prit la résolution de s'adresser aux Anglois de Banram, dans l'espérance que les Hollandois respecteroient un Vaisseau de cette Nation. Le Président Anglois lui en promit un, des plus grands & des mieux montés que la Compagnie eût jamais envoyés dans ces mers, à condition qu'elle ne paieroit désormais que la moitié des droits ordinaires du Commerce sur les terres de Japara. Ce Traité fut signé solennellement, & les Anglois équipèrent en effet un fort beau Vaisseau, sur lequel ils mirent beaucoup de monde & d'artillerie. Le Roi, charmé de le voir entrer dans son Port, ne douta pas que ses Envoyés ne fissent le Voyage de la Mecque en sûreté. Neuf des principaux Seigneurs de sa Cour, dont la plupart lui touchoient de près par le sang, s'embarquerent avec un cortège d'environ cent personnes, sans y comprendre quantité de Particuliers, qui faisoient une occasion si favorable, pour faire le plus saint Pèlerinage de leur Religion. Mais ces préparatifs ne purent tromper la vigilance des Hollandois. Comme il faut passer nécessairement devant Bantam, pour sortir du Détroit, les Officiers de la Compagnie avoient eu le tems de faire préparer trois gros Vaisseaux de guerre, qui rencontrèrent le Navire Anglois vers Banram, & qui lui envoient d'abord une volée de canon, pour l'obliger d'amener. Ensuite, paroissant irrités de sa lenteur, ils commencèrent à faire jouer toute leur artillerie. Les Anglois, qui se virent en danger d'être coulés à fond, baissèrent leurs voiles & voulurent se rendre: mais les Seigneurs Japarois, & tous les Javans qui étoient à bord, les traitèrent de perfides, & leur reprochèrent de n'avoir fait un Traité, avec le Roi leur Maître, que pour les livrer à leurs Ennemis. Enfin, perdant l'espérance d'échapper aux Hollandois, qu'ils voioient prêts à les aborder, ils tirèrent leurs poignards & se jetterent sur les

Tavernier.

1666.

Haine de ce Prince pour les Hollandois.

Son origine &amp; ses effets.

TAVERNIER.  
1666.

Anglois, dont ils tuèrent un grand nombre avant qu'ils fussent en état de se défendre. Ils auroient peut-être massacré jusqu'au dernier, si les Hollandois n'étoient arrivés à bord. Plusieurs de ces désespérés ne voulurent point de quartier; & fondant au nombre de vingt ou trente sur ceux qui leur offroient la vie, ils vangerent leur mort par celle de sept ou huit Hollandois. Le Vaisseau fut mené à Batavia, où le Général fit beaucoup de civilités aux Anglois, & se hâta de les renvoyer à leur Président. Ensuite il fit offrir, au Roi de Japara, l'échange de ses gens pour les Hollandois, qu'il avoit dans ses fers. Mais ce Prince, plus irréconciliable que jamais, rejetta cette proposition avec mépris. Ainsi les Esclaves Hollandois perdirent l'espérance de la liberté; & les Javans moururent de misère à Batavia (45).

La mort du Capitaine Tavernier, qui fut attribuée aux débauches qu'il avoit la complaisance de faire avec le Roi de Bantam (46), n'est intéressante ici que par l'occasion qu'elle donne à l'Auteur, de se plaindre des usages de Batavia. Il lui en coûta, dit-il, une si grosse somme pour faire enterrer son frere, qu'il en devint plus attentif à sa propre santé, pour ne pas mourir dans un pays où les enterremens sont si chers (47). La première dépense se fait, pour ceux qui sont chargés d'inviter à la cérémonie funèbre. Plus on en prend, plus l'enterrement est honorable. Si l'on n'en emploie qu'un, on ne lui donne que deux écus; mais si l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun; & si l'on en prend trois, chacun doit en avoir six. La somme augmente avec les mêmes proportions, quand on en prendroit une douzaine. Tavernier, qui vouloit faire honneur à la mémoire de son frere, & qui n'étoit pas inuité de cet usage, en prit six, pour lesquels il fut fort étonné de se voir demander soixante-douze écus. Le Poêle, qui se met sur la biere, lui en coûta vingt, & peut aller jusqu'à trente. On l'emprunte de l'Hôpital. Le moindre est de drap, & les trois autres sont de velours; l'un sans frange; un autre avec des franges; le troisième avec des franges, & des houppes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Espagne, qui fut bu à l'enterrement, lui revint à deux cens piastres. Il en paya vingt-six, pour des jambons, & des langues de bœuf; vingt-deux pour de la pâtisserie; vingt pour ceux qui portèrent le corps en terre; & seize pour le lieu de la sépulture. On en demandoit cent pour l'enterter dans l'Eglise. Ces Coutumes parurent étranges à Tavernier, *plaisantes, inventées*, dit-il, pour tirer de l'argent des Héritiers d'un Mort (48).

Embarras de  
Tavernier pour  
les Requins.

Mais il tomba bien-tôt dans un autre embarras, qui paroît avoir beaucoup augmenté le panchant qu'il avoit à médire des Hollandois. C'est dans ses propres termes, qu'il faut exposer la source de l'injustice dont il se plaint.

La mort de son frere & d'autres chagrins l'ayant déterminé à retourner en

(45) Page 447. L'Auteur ajoute, pour faire juger du courage des Javans, autant que de leur haine contre les Hollandois, qu'en 1659, pendant qu'ils assiégeoient Batavia, un soldat Hollandois, qui étoit en embuscade dans un marais, ayant donné de sa pique dans le corps d'un Javan; celui-ci, au lieu de se retirer pour se dégager de la

picque, se l'enfonça dans le corps jusqu'au bout par lequel son Ennemi la tenoit, & s'approcha de lui si vite, qu'il trouva le moyen de le tuer, de deux coups de poignard dans l'estomac. *Ibidem*.

(46) Page 448.

(47) *Ibidem*.

(48) Pages 448 & 449.

Europe, il prit le parti de vendre, à Batavia, ce qui lui restoit de diamans, & d'en employer le prix à se procurer des marchandises, dont il pût espérer quelque profit en Hollande. Après avoir fait une assez heureuse vente, ses amis lui conseillèrent d'employer son argent à prendre des *Requening*s (\*), d'un grand nombre de Particuliers qui avoient rendu divers services à la Compagnie. Ces Requening sont les comptes de ce qui leur est dû de reste, & qui doit leur être payé lorsqu'ils arrivent en Hollande. Mais comme il s'en trouve beaucoup, qui, après avoir fini leur tems, s'établissent à Batavia, ou dans d'autres Domaines de la Compagnie, tels que Malaca, l'Isle de Ceylan, la Côte de Coromandel, & divers autres lieux, on arrête le compte de ce qui leur est dû. Il est question de se faire paier, lorsqu'ils renoncent ainsi à retourner en Europe. Leur unique ressource est de vendre les comptes à ceux qui ont de l'argent & qui se proposent de quitter les Indes. On les achetoit alors à fort bon marché. Les plus chers étoient à quatre-vingt pour cent ; & rien n'étoit si commun que d'en trouver à soixante ou soixante-dix, pour lesquels il n'y avoit point de Notaires qui ne fussent prêts à passer un acte, qui rendoit témoignage que le vendeur avoit été pleinement satisfait. Mais comme il ne se trouvoit pas toujours un assez grand nombre d'acheteurs, il arrivoit fort souvent que les mêmes comptes étoient achetés à quarante ou cinquante de profit pour cent, par les Cabaretiers & les Hôtes, qui les mettoient entre les mains des Notaires, pour les revendre aux Directeurs des Comptoirs, ou à d'autres Officiers qui retournoient en Hollande, & qui en donnoient ordinairement quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix pour cent, dans la seule vue de mettre à couvert ce qu'ils avoient pris à la Compagnie pendant leur direction. La Compagnie ne laisse pas de prendre l'argent de ceux qui sont disposés à lui en apporter, & de leur donner un profit de vingt-cinq pour cent : mais les Directeurs & les autres Officiers se gardent bien de lui remettre toutes les sommes qu'ils ont amassées, parce qu'on pourroit leur demander comment ils les ont gagnées & leur en faire rendre compte. Il n'est pas rare, suivant l'observation de l'Auteur, de leur voir emporter, à leur retour, quatre à cinq cens mille florins (49).

Tavernier, ayant acheté des Requening, pour une assez grosse somme, fut surpris qu'un jour l'Avocat Fiscal, qui lui avoit procuré lui-même l'occasion d'en acheter, vint lui déclarer, avec beaucoup de complimens, que le Général & le Conseil étoient résolus d'abolir cet usage ; parce qu'il n'étoit pas juste que de pauvres gens, qui avoient servi long-tems la Compagnie, fussent une perte si considérable sur leurs gages. Il offrit de remettre les papiers qu'il avoit reçus, pourvu qu'on lui restituât son argent : mais après de longues discussions, dans le cours desquelles il fut même arrêté, & qui aboutirent à lui ôter ses papiers sans lui rendre ce qu'il en avoit payé, il se vit forcé de partir avec la simple espérance d'être remboursé en Hollande. On ne lui donna pas même les rescrits qu'on lui avoit fait espérer ; & n'ayant pas d'autre garantie que la parole du Général, il éprouva qu'elle étoit peu certaine, ou que la Compagnie ne se faisoit pas un devoir de la remplir. Mais si cette infidélité lui fit perdre une partie de son bien, il en fut dédommagé

TAVERNIER.  
1666.

Explication de  
ces comptes.

Il est trompé  
par le Général  
Hollandois.

(\*) Mot Hollandois, mal orthographié, qui signifie *Comptes*.

(49) Page 450.

A a ij



TAVERNIER.  
1666.  
Indemnité qu'il re-  
çoit.

par les civilités qu'il reçut du gouvernement Hollandois. On lui fit construire une chambre particulière, fut le Vice-Amiral de la Flotte qui retournoit en Europe. On donna double paye au Capitaine, pour le mettre en état de traiter généreusement un Etranger, à qui la Compagnie donnoit gratuitement le passage. Madame la Générale lui envoya quantité de provisions pour sa route. Elle se souvenoit apparemment, dit-il, d'un présent qu'il avoit fait à sa fille. Quelques amis, qui le voyoient fort bien traité des principales Dames de Batavia, l'avoient prié de demander un jeune Parisien, que la débauche avoit conduit aux Indes. Il fit un présent à la fille du Général, pour engager, par sa protection, le Major & l'Avocat Fiscal à fermer les yeux sur le départ de ce jeune homme (50).

Formalités qu'il  
observe à son em-  
barquement.

Trois jours, qu'il eut encore à passer dans la Rade, lui firent connoître toutes les précautions que les Hollandois apportent à leurs embarquemens. Le premier jour, un Officier, qui tient registre de toutes les marchandises qui s'embarquent, soit pour la Hollande ou pour d'autres lieux, vint à bord, pour y lire le Mémoire de tout ce qu'on avoit embarqué, & pour le faire signer, non-seulement au Capitaine, mais encore à tous les Marchands qui parloient avec lui. Ce Mémoire fut mis dans la même caisse où l'on enferme tous les livres de compte, & le rôle de tout ce qui s'est passé dans les Comptoirs des Indes. Ensuite on scella le couvret, sous lequel sont toutes les marchandises. Le second jour, le Major de la ville, l'Avocat Fiscal & le premier Chirurgien vinrent visiter, à bord, tous ceux qui s'étoient embarqués pour la Hollande : le Major, pour s'assurer qu'il n'y a point de soldats qui partent sans congé ; l'Avocat Fiscal, pour voir si quelque Ecrivain de la Compagnie ne se dérobe point avant l'expiration de son terme ; le Chirurgien, pour examiner tous les Malades qu'on fait partir, & pour décider, avec serment, que leur mal est incurable aux Indes. Enfin le troisième jour est donné aux adieux des Habirans de la ville, qui apportent des rafraichissemens pour traiter leurs amis, & qui joignent la musique à la bonne chère (51).

Retour de Ta-  
vernier en Euro-  
pe.

Ses observa-  
tions au Cap.

Cinquante-cinq jours d'une heureuse navigation firent arriver la Flotte Hollandoise au Cap de Bonne-Espérance. Elle y passa trois semaines, pendant lesquelles Tavernier se fit un amusement de ses observations. On ne s'arrêtera qu'à celles qui ne lui sont pas communes avec d'autres Voyageurs. Il est persuadé, dit-il, que ce n'est pas l'air, ni la chaleur, qui causent la noirceur des Caffres. Une jeune fille, qui avoit été prise à sa mère, dès le moment de sa naissance, & nourrie ensuite parmi les Hollandois, étoit aussi blanche que les femmes de l'Europe. Un François lui avoit fait un enfant ; mais la Compagnie ne voulut pas souffrir qu'il l'épousât, & le punit même par la confiscation de huit cens livres de ses gages. Cette fille dit à Tavernier que les Caffres ne sont noirs, que parce qu'ils se frottent d'une graisse composée de plusieurs simples ; & que s'ils ne s'en frottoient souvent, ils deviendroient hydropiques. Il confirme, par le témoignage de ses yeux, que les Caffres ont une connoissance fort particulière des simples, & qu'ils en savent parfaitement l'application. De dix-neuf malades, qui se trouvoient sur son Vaisseau, la plupart affligés d'ulcères aux jambes, ou de coups reçus

à la guerre, quinze furent mis entre leurs mains & se virent guéris en peu de jours, quoique le Chirurgien de Batavia n'eût fait espérer leur guérison qu'en Europe. Chaque Malade avoit deux Caffres, qui le venoient panser; c'est-à-dire, qui apportant des simples, suivant l'état des ulcères ou de la plaie, les appliquoient sur le mal après les avoir broiés entre deux cailloux (52). Pendant le séjour de l'Auteur, quelques soldars, ayant été commandés pour une expédition, & s'étant avancés dans le pays, firent pendant la nuit un grand feu, moins pour se chauffer que pour écarter les lions : ce qui n'empêcha point que tandis qu'il se reposoient, un lion ne vint prendre un d'entre eux par le bras. Il fut tué aussi-tôt d'un coup de fusil; mais on fut obligé de lui ouvrir la gueule avec beaucoup de peine, pour en tirer le bras du soldat, qui étoit percé de part en part. Les Caffres le guerirent en moins de douze jours. Tavernier conclut du même événement, que c'est une erreur de croire que les lions soient effrayés par le feu. Il vit, dans le Fort Hollandois, quantité de peaux de lions & de tigres, mais avec moins d'admiration que celle d'un cheval sauvage, tué par les Caffres, qui est blanche, traversée de raies noires, picotée comme celle d'un léopard, & sans queue (53). A deux ou trois lieues du Fort, quelques Hollandois trouverent un lion mort, avec quatre pointes de porc-épi dans le corps, dont les trois quarts enroient dans la chair; ce qui fit juger que le porc-épi avoit tué le lion (54). Comme le pays est incommodé par la multitude de ces animaux, les Hollandois emploient une assez bonne invention pour s'en garantir. Ils attachent un fusil à quelque pieu bien planté, avec un morceau de viande, retenu par une corde attachée à la détente. Lorsque l'animal saisit la viande, cette corde se bande, tire la détente & fait partir le coup, qui lui donne dans la gueule ou dans le corps. Ils n'ont pas moins d'industrie pour prendre les jeunes autruches. Après avoir observé leurs nids, ils attendent qu'elles aient sevré ou huit jours. Alors, planant un pieu en terre, ils les lient par un pied dans le nid, afin qu'elles ne puissent fuir; & les laissant nourrir par les grandes-jusqu'à l'âge qu'ils desirerent, ils les prennent enfin pour les vendre ou les manger (55).

Sous le gouvernement du Général Vandime, les Hollandois prirent un jeune Caffre, à quelque distance du Cap, & le menerent à Batavia, où l'on apporta beaucoup de soin à le faire instruire dans les langues. Dans l'espace de sepr ou huit ans, il apprit en perfection le Hollandois & le Portugais. Mais ayant souhaité de retourner dans sa Patrie, le Général, qui ne voulut pas le contraindre, ordonna qu'il fût renvoyé, bien équipé d'habits & de linge, dans l'espérance qu'il continueroit de vivre avec les Hollandois, & qu'il serviroit de lien au Commerce qu'ils entretiennent avec les Caffres. A peine fut-il arrivé au Cap, qu'il jeta ses habits dans la mer, & qu'il prit la fuite vers son canton, où il recommença, comme les autres, à manger de la chair crue, sans que la reconnaissance ait jamais paru lui inspirer le moindre penchant à se rapprocher de ses Bienfaiteurs (56).

(52) Page 460.

(55) Page 461.

(56) *Ibidem*.(53) *Ibidem*.

(54) Page 462.

TAVERNIER.  
1666.

Usages de la  
navigation Hol-  
landoise.

Difficulté de  
moriller à la  
Rade de Sainte-  
Hélène.

Taverniet s'attache, dans le reste de son voyage, à décrire quelques usages de la navigation Hollandoise. A son départ du Cap, aussi-tôt, dit-il, que les voiles furent tendues & qu'on eut fait la prière, les Matelots comme les Soldats, s'écrierent qu'ils alloient se reposer & dormir jusqu'à Sainte Hélène. En effet, comme c'est toujours le même vent qui regne, & qui mène ordinairement en seize ou dix huit jours à la Rade de cette Isle, on n'eut pas besoin de toucher aux voiles, parce qu'on ne cessa point de l'avoir en poupe. L'unique peine des Matelots, qui commença le quatorzième jour, fut d'être envoyé successivement, deux à deux, au sommet du grand arbre, pour découvrir l'Isle. Cette précaution est absolument nécessaire aux Pilotes, qui doivent apporter tous leurs soins à jeter l'ancre sur la Côte qui regarde le Nord, & s'approcher beaucoup de la terre; sans quoi l'on ne trouve point de fond. S'il manque quelque chose à leurs mesures, & si les ancrs ne mordent pas le fond, la force du courant & celle du vent, qui sont bien-tôt passer la Rade au Vaisseau, lui ôtent aussi l'espérance d'y retourner, parce que le vent est toujours contraire & ne change jamais (57).

Lorsqu'on eut heureusement mouillé, tout l'équipage fut divisé en deux parties; & le Vice-Amiral, s'étant placé sur la poupe, leur tint ce discours: « Messieurs, nous demeurons ici vingt-deux jours. Voyez laquelle des deux bandes veut aller la première à terre, pour se rafraîchir & pour chasser: » mais qu'elle se trouve ici l'onzième jour, afin que la seconde y aille aussi. Ensuite, il fit donner à chacun de ceux qui descendent au rivage une paire de fouliers, du riz, du biscuit, du sel & de l'eau-de-vie. On leur fournit aussi de grandes chaudières. Lorsqu'ils sont à terre, il en demeurent trois ou quatre au bas de la montagne, pour cuillir de l'ozeille, qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds. De-là, ils vont rejoindre les autres, pour la chasse des porcs sauvages, dont l'Isle est remplie. Après avoir tué quelques-uns de ces animaux, ils les font cuire avec du riz & de l'ozeille; ce qui fait une sorte de potage assez bon, & qui purge insensiblement. Pendant le tems qu'on leur accorde, ils ne font que chanter, boire & manger; mais ils sont obligés d'envoyer, chaque jour, quelques porcs sauvages au Vaisseau. On leur donne une paire de fouliers, parce que la montagne étant haute & fort escarpée, ils ont besoin de ce soulagement dans un exercice très pénible. Les Vaisseaux qui reviennent des Indes apportent ordinairement, pour cette chasse, des levriers de Perse, qu'on jette dans la mer après les avoir fait servir à cet usage (58).

Pendant que les chasseurs tuent des porcs sauvages, ceux qui demeurent dans le Vaisseau emploient le tems à la pêche. On donne à chacun une mesure de sel, dont ils salent le poisson qu'ils prennent. Ensuite ils le font sécher au vent. C'est leur principale nourriture, pendant le reste du voyage. Leur provision dure ordinairement trente ou quarante jours; ce qui épargne quantité de vivres à la Compagnie, car on ne leur donne alors qu'un peu d'huile & de riz cuit à l'eau.

On met aussi à terre tous les porcs, les moutons, les oies, les canards & les poules qui restent à bord. Ces animaux n'ont pas plutôt mangé de l'o-

zeille, qui les purge comme les hommes, qu'en peu de jours ils deviennent extrêmement gras, sur tout les oies & les canards (59).

La Flotte Hollandoise étoit composée d'onze Vaisseaux, qui se rassemblèrent à Sainte-Helene. On y tint conseil, sur la route qu'on devoit tenir pour la Hollande. Le résultat fut de tirer au Couchant, parce que la saison étant fort avancée, on se flattoit d'y trouver des vents favorables. Mais, après avoir passé la ligne, on les trouva si contraires à cette espérance, que dans la suite on fut obligé d'aller jusqu'au soixante-quatrième degré, à la hauteur de l'Islande, & de revenir en Hollande par le Nord. On n'observe ces circonstances, que pour avoir occasion de donner, d'après l'Auteur, la peinture de quelques autres usages Hollandois. Après avoir découvert les Côtes d'Islande, on eut bien-tôt la vue de l'Isle de Ferelle, où la Flotte étoit attendue par une autre Flotte Hollandoise, du même nombre de Vaisseaux, qui venoit au-devant d'elle, & qui tiroit sans cesse quelques coups de canon, pour faire connoître où elle étoit à l'ancre.

Aussi-tôt que les deux Flottes se furent aperçues mutuellement, chaque Vaisseau fit une décharge de toute son artillerie, & s'approcha chacun de son Patron, c'est-à-dire, l'Amiral de l'Amiral, le Vice-Amiral du Vice-Amiral, & tous les autres dans le même ordre. Le premier soin de ceux qui attendoient la Flotte des Indes fut d'y faire passer quantité de rafraîchissemens, tels que des tonneaux de bière, de viande fumée, de beurre, de fromage, de biscuit blanc; & pour chaque Bâtiment, un tonneau de vin du Rhin, avec du vin de France & du vin d'Espagne. Le lendemain, chaque Pilote fit démit de son office, & céda le commandement aux Pilotes qu'on avoit amenés. Il y en avoit trois pour chaque Vaisseau; & dans ces occasions, le choix tombe sur les plus vieux Pilotes, qui connoissent parfaitement ces mers, & le changement des bancs de sable.

Le jour suivant, l'Amiral du Convoi fit tirer trois coups de canon, & mettre son Pavillon sur la poupe, pour appeller tous les Officiers des deux Flottes au Conseil. C'est à cette assemblée qu'on porte toutes les informations & les procédures, qui regardent le voyage. Après les avoir examinées, on nomme un jour, où les criminels de chaque Vaisseau doivent être amenés sur l'Amiral, pour y subir le châtiment qui leur est imposé. Autrefois, on les menoit jusqu'en Hollande; mais ils y trouvoient des amis, qui obtenoient leur grâce, & les plus coupables sortoient absous. Cette nouvelle discipline a rendu les insolences & les mutineries plus rares. Deux Matelots de la Flotte furent pendus, pour avoir donné des coups de couteau à des Officiers. Plusieurs furent condamnés à recevoir la cale & des coups de corde devant le grand mât; d'autres à la confiscation de leurs gages (60).

Lorsqu'on aperçut les Côtes de Hollande, tous les Matelots de la Flotte des Indes, dans la joie de revoir leur pays, allumerent tant de feux autour de la poupe & de la proue des Vaisseaux, qu'on les auroit cru prêts à périr par les flammes. Tavernier compte, sur son seul Vaisseau, plus de dix-sept cens cierges. Il explique d'où venoit cette abondance. Une partie des Matelots de la Flotte avoient servi dans celle que les Hollandois avoient envoyée contre

TAVERNIER.  
1666.  
Autres usages  
des Vaisseaux  
Hollandois.

Multitude de  
cierges enlevée  
aux Couvens des  
Munition & de  
Poissy-de-Galle.

TAVERNIER.  
1666.

les Manilles ; & quoique cette expédition eût été sans succès, ils avoient pillé quelques Couvens, d'où ils avoient emporté une prodigieuse quantité de cierges. Ils n'en avoient pas moins trouvé dans Point-de-Galle, après avoir enlevé cette Place aux Portugais. La cire, dit Tavernier, étant à vil prix dans les Indes, chaque Maison religieuse a toujours une grosse provision de cierges. Le moindre Hollandois en eut, pour sa part, trente ou quarante, dont quelques-uns étoient gros comme la cuisse (61).

Formalités des  
détachemens  
Hollandois.

Le Vice-Amiral, qui avoit apporté l'Auteur, devoit relâcher en Zelande, suivant les distributions établies. Il fut sept jours entiers sans pouvoir entrer dans Flessingue, parce que les sables avoient changé de place. Mais aussitôt qu'il eut jetté l'ancre, il se vit environné d'une multitude de petites Barques, malgré le soin qu'on prenoit de les écarter. On entendoit mille voix s'élever de toutes parts, pour demander les noms des patens & des amis que chacun attendoit. Le lendemain, deux Officiers de la Compagnie vinrent à bord, & firent assembler tout le monde entre la poupe & le grand mât. Ils prirent le Capitaine à leur côté : Messieurs, dirent-ils à tout l'équipage, nous vous commandons, au nom de la Compagnie, de nous déclarer si vous avez reçu quelque mauvais traitement dans ce voyage. L'impatience de tant de gens, qui se voyoient attendus sur le rivage par leur pete, leur mere, ou leurs plus chers amis, les fit crier tout d'une voix que le Capitaine étoit honnête homme. A l'instant, chacun eut la liberté de sauter dans les Chaloupes & de se rendre à terre. Tavernier reçut beaucoup de civilités des deux Officiers, qui lui demandèrent à son tour s'il n'avoit aucune plainte à faire des Commandans du Vaisseau (62).

Il n'avoit pas d'autre motif, pour s'arrêter en Hollande, que le paiement des sommes qu'on lui avoit retenues à Batavia. Mais ses longues & pressantes sollicitations ne purent lui en faire obtenir qu'un peu plus de la moitié. S'il ne m'étoit rien dû, s'écrie-t-il dans l'amertume de son cœur, pourquoi satisfaire à la moitié de mes demandes ? Et si je ne redemandois que mon bien, pourquoi m'en retenir une partie ? Il prend occasion de cette injustice, pour révéler, sans ménagement, les abus qui se commettoient dans l'administration des affaires de la Compagnie.

(61) Page 473.

(62) Page 474.



DESCRIPTION

# DESCRIPTION

## DE L'INDOUSTAN.

**L**A belle Région, qui se nomme proprement l'Inde, & que les Persans & les Arabes ont nommée l'Indoultan, est bornée à l'Est par le Royaume de *Maugh*, que d'autres appellent *Matry* (63); à l'Ouest, par une partie de la Perse & par la Mer australe; au Nord, par le Mont-Caucase & la Tartarie; au Sud, par le Royaume de Decan & le Golfe de Bengale. On ne lui donne pas moins de six cens lieues de l'Est à l'Ouest, depuis le Fleuve Indus, ou Sinde, jusqu'au Gange; ni moins de sept cens, du Nord au Sud, en comptant ses frontieres les plus avancées vers le Sud, à vingt degrés, & les plus avancées vers le Nord, à quarante-trois (64). Dans cet espace, elle contient trente-sept grandes Provinces, qui étoient anciennement autant de Royaumes.

Description  
Géographique.

Division des  
Provinces.

Province de  
Kandahar.

La premiere est celle de KANDAHAR, qui tire son nom de sa Capitale (65) ou qui lui donne le sien. C'est la Province la plus Occidentale de ce grand Empire, & par conséquent la plus voisine de la Perse. Aussi devient-elle souvent l'occasion d'une guerre sanglante entre les Rois de Perse & les Mogols, comme Bagdar & Erivan entre la Perse & la Turquie. Sa Capitale est une ville très riche, par le Commerce de toutes les Caravanes, qui n'ont pas d'autre passage pour aller par terre aux Indes; & doublement fortifiée, par sa situation, & par une Citadelle qui passe pour la meilleure de toute l'Asie (66).

Province de  
Kaboul.

KABOUL, seconde Province de l'Indoustan, & la plus riche de l'Empire, tire aussi son nom de sa Capitale, qui est une ville bien bâtie & fortifiée de deux bons Châteaux (67). Elle a pour Frontiere, au Nord, la grande Tarta-

(63) Le fond de cette Description est tiré de Thomas Rhoe, qui l'avoit obtenue de la Secrétererie du Grand-Mogol. Elle est confirmée par Edouard Terri, autre Voyageur Anglois, qui obtint la même faveur dans cette Cour. Mandello n'a fait que l'adopter, avec quelques remarques qui sont de lui. Par exemple, il observe à l'occasion de *Sinde*, qu'il y avoit un Royaume du même nom, dont les Habitans se nomment encore *Abint*. Les Persans & les Arabes lui donnent le nom de Diul. Ils donnent aussi celui de Pang-ab, au Fleuve Indus ou Sinde, parce que, suivant la signification de ce mot, il est grossi par cinq autres Rivières. La premiere est celle de Rigab, dont la source est près de Kaboul; la seconde, qui se nomme Ratab,

prend son origine dans le Royaume de Kachemire, à quinze journées au-dessus de Lahor, vers le Septentrion. La troisième, nommée Ravy, lave les murs de Lahor, & prend sa source dans le voisinage de cette ville. Les deux autres, qui sont la Via & l'Osvid, viennent de bien plus loin, & se joignent ensemble près de Nakar, qui est presque à la même distance de Lahor & de la Mer. Mandello, Tome I. pages 46 & 47.

(64) Mandello, p. 54.

(65) A quatre-vingt-cinq degrés de longitude, & trente-trois de latitude du Nord.

(66) Tavernier en a donné le plan au premier Tome de ses Voyages, p. 618.

(67) A trente-trois degrés trente minutes de latitude du Nord.

Tome X.

B b

rie. C'est de cette Province que sort la rivière du Nibal, qui change son nom en celui de Begul, & qui joint ses eaux à celles de l'Indus. On croit que c'est la Coa ou le Suattus de Ptolomée. Les Tartares Usbecks viennent vendre, tous les ans, plus de soixante mille chevaux à Kaboul. On y mène aussi de la Perse quantité de moutons & d'autres bestiaux. Les vivres y sont à vil prix, & l'on y trouve du vin. Tavernier, qui avoit fait cette route, observe un usage fort singulier des Peuples nommés *Augans*, qui habitent depuis Kandahar jusqu'à Kaboul, vêts les Montagnes de Balck, gens très robustes, & redoutés par leurs brigandages. Ils sont accoutumés, comme tous les Indiens, à se nettoyer & à se tacler la langue, chaque jour au matin, avec un petit morceau courbe d'une taciné du pays : mais au lieu que cet exercice fait jeter le matin, aux autres Indiens, quantité d'ordures & les excite à vomir, les *Augans* ne vomissent qu'en commençant à prendre leur repas. A peine ont-ils mangé deux ou trois morceaux, que leur estomac se soulève, ils sont contraints d'aller vomir ; après quoi ils reviennent manger de bon appétit. Le même Voyageur ajoute que s'ils manquoient à cet usage, ils ne vivroient pas jusqu'à trente ans, & qu'ils deviendroient comme hydropiques (68).

Province de  
Multan.

La troisième Province est celle de **MULTAN**, dont la Capitale, qui porte le même nom, est une grande ville, fort ancienne, & riche par son Commerce. On y fabrique quantité de toiles, qui se transportoient à Tatta, avant que les sables eussent fermé l'embouchure de la rivière. Mais depuis ce changement, on les porte à Agra, & d'Agra à Surate. Comme les voitures sont fort chères, le Commerce de Multan s'en ressent beaucoup. C'est de cette ville que sortent tous les Banians qui vont exercer le négoce dans la Perse, où ils font le métier des Juifs, sur lesquels ils l'emportent même par leurs usures. Malgré la Loi qui défend à leur Secte de se nourrir de la chair des animaux, ils en ont une particulière, qui leur permet de manger des poules à certains jours de l'année, & de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois frères, dont l'aîné passe pour le Père des enfans. Multan produit aussi quantité de Baladins, de l'un & de l'autre sexe, qui se répandent dans toutes les parties de la Perse (69). Cette Province est située le long du Fleuve Indus (70), à l'Orient de la Perse & de la Province de Kandahar (71).

Province d'Han-  
ja-Kan.

**HANJA-KAN** ou **HANJ-KAN**, quatrième Province de l'Empire, est bordée à l'Est par l'Indus, & à l'Ouest par une Province de Perse, qui se nomme

(68) Tavernier, Tome II. p. 53.

(69) Le même, *ibid.* p. 52.

(70) Sa Capitale est à cent quinze degrés de longitude, &amp; vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(71) On peut enrichir cette Description par le nom &amp; les distances des Places, qui se trouvent dans l'Itinéraire de Tavernier. De Kandahar il fit dix cosses, ou dix lieues jusqu'à Charisafar : douze cosses de Charisafar à Zelat ; huit, de Zelat à Betazy ; six, de Betazy à Mezour ; dix-sept, de Mezour à Karabat ; dix-sept, de Karabat à Chakeni-

kouzé. Depuis Candahar jusqu'à ce dernier Bourg, le pays est sous la domination de plusieurs petits Seigneurs, qui paient quelque chose au Roi de Perse. De Chakenikouzé à Kaboul, Tavernier fit quarante cosses, pendant lesquelles on ne trouve que trois méchans villages, où l'on n'est pas sûr d'obtenir du pain, & de l'orge pour les chevaux. Ainsi la prudence oblige d'en porter avec soi. Aux mois de Juillet & d'Août, il regne dans ces quartiers un vent chaud qui fait perdre l'haleine, & qui tue quelque fois sur le champ. *Voy. supra*, page 51.

Lar. Elle n'a point de grande ville ; mais elle est habitée par un Peuple belliqueux qui se nomme les Ballocks , d'où lui venoit anciennement le nom de Royaume de Ballocky.

La Province de BUCKOR ou BAKAR , dont la Capitale se nomme Buckor-Sakor (72) , est située aussi sur les bords de l'Indus , qui la coupant par le milieu , en fait une des plus fertiles contrées de l'Empire. Elle a vers le Sud-Sud-Ouest , la Province de Tatta , & vers l'Ouest celle de Haja-Kan ou des Ballocks (73).

TATTA , dont la ville Capitale porte le même nom (74) , est coupée aussi par l'Indus. Il rend le passage fort agréable en y formant plusieurs belles Isles. Cette Province est renommée par les Artisans , qui passent pour les plus industrieux de l'Empire. Les Portugais y faisoient autrefois un grand Commerce.

SORET , est une petite Province , mais fort riche & fort peuplée. Elle touche vers l'Orient à celle de Guzarate , & vers le Sud à la mer.

JESSELMIRE a pour frontière , au Nord , la Province de Guzarate ; & celles de Soret , de Buckor & de Tatta vers l'Occident. Outre sa ville Capitale (74) , qui porte le même nom , on y trouve celle de Radimpour , & quelques autres moins considérables.

ATTOCK , & sa ville Capitale (75) , qui lui donne son nom , sont situées sur la rivière de Nibal. Cette rivière , venant du côté de l'Occident , s'y joint à l'Indus qui sépare la Province d'Attock de celle d'Haja-Kan.

La Province de PENGAB , qui tire son nom de cinq rivières entre lesquelles elle est située & qui se rendent toutes dans l'Indus , au Sud de Lahor , est une des plus fertiles & des plus considérables de l'Empire. Lahor , ville célèbre , dont on a vu la description dans les Journaux de Mandello & de Bernier , est sa Capitale (76).

KISMIRE , que les Européens ont nommée Kachemire , & dont la ville Capitale ne porte pas le même nom (78) , comme les Géographes l'ont cru sur le témoignage de Bernier , mais se nomme *Syranakar* (79) , est une des plus

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Province de  
Buckor.

Province de  
Tatta.

Soret.

Jesselmire.

Attock.

Pengab.

Kismire.

(72) Mandello nomme sa Capitale Bacherbukon , ou Bicanor. Elle est à cent vingt degrés vingt minutes de longitude , & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du Nord.

(73) Mandello , ou son Traducteur , les nomme ici , Molaches.

(74) A quatre vingt-six degrés de longitude , & vingt-cinq degrés vingt minutes de latitude.

(75) A neuf degrés quinze minutes de longitude , & vingt-six degrés quarante minutes de latitude.

(76) A quatre vingt-dix degrés quarante minutes de longitude.

(77) A quatre vingt-treize degrés trente minutes de longitude , & trente-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(78) Reprenons l'itinéraire de Tavernier ,

depuis Kaboul jusqu'à Lahor. De Kaboul , il fit dix-neuf cosses jusqu'à Bariabé ; dix-sept , de Bariabé à Nimela ; dix-neuf , de Nimela à Alyboua ; dix-sept , d'Alyboua à Taka ; six , de Taka à Kiemry , quatorze , de Kiemry à Chaour ; quatorze , de Chaour à Novekar ; dix-neuf , de Novekar à Atek. La ville d'Atek est assise sur une pointe de terre , où deux grandes rivières viennent se joindre. C'est une des meilleures Fortresses du Mogol. D'Atek , Tavernier fit seize cosses jusqu'à Kalapané ; seize , de Kalapané à Roupaté ; seize , de Roupaté à Toulapka ; dix-neuf , de Toulapka à Keraly ; seize , de Keraly à Zerabad ; dix-huit , de Zerabad à Imladab ; dix-huit d'Imladab à Lahor. *Ubi sup.* p. 53.

(79) Le témoignage de Bernier ne peut l'emporter ici sur celui de Rhoe & de Terri , qui écrivoient sur des Mémoires de la Sé-



DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

belles contrées du monde, arrosée par la rivière de Badr, qui forme un grand nombre de belles Isles, & qui va se jeter dans l'Indus (80).

La Province de Kachemire touche à celle de Kaboul. Bankisch est située à l'Orient de Kismire ou Kachemire, un peu vers le Sud, & n'en est séparée que par le Fleuve Indus.

## Jengapour.

JENGAPOUR (81), qui porte le nom de sa ville Capitale, est située sur la rivière de Kaoul, une des cinq qui tombent dans l'Indus, au Nord-Est de Lahor.

## Jemba.

JEMBA, ou JAMBA, tire aussi son nom de sa Capitale, & touche à l'Occident la Province de Pengab. Cette contrée est fort montagneuse. On y voit une célèbre Pagode, nommée Illamake, où les Banians vont en Pèlerinage.

Province de  
Dehli.

La Province de DEHLY, & sa ville Capitale, dont elle prend le nom, est située entre celles de Jemba & d'Agra, vers la source du Jemené, qui se jette dans le Gange après avoir passé dans Agra. La ville de Delli, dont on a vu la Description dans le Journal de Tavernier, est très ancienne (82). Les ruines de ses Palais & les sépulchres des anciens Rois, marquent assez qu'elle étoit anciennement la Capitale de l'Indoustan; & quelques-uns croient qu'elle étoit le siège du Roi Porus; Scha-Jehan y fit bâtir au commencement du seizième siècle une autre ville, qu'il appella Jehannadab, de son nom, & qui n'est séparée de l'ancienne Dehli que par un mur. Les Grands Mogols y font souvent leur résidence, lorsque la chaleur les oblige de quitter Agra. Le fameux Thomas Kouli-Kham, ayant porté la guerre dans l'Indoustan, prit Jehannadab, ou Dehli, & se saisit des immenses richesses qu'il trouva dans le Palais Impérial.

Province de  
Bando.

La Province de BANDO forme à peu près le centre de l'Empire, entre celles de Jeïfelmire, d'Agra & de Dehli. Outre sa ville Capitale, qui porte le même nom, elle contient celles de Touri, de Moasta, de Godack & d'Asmère, ou Asmire. Cette dernière ville (83), où le Grand Mogol faisoit sa résidence ordinaire pendant l'Ambassade de Rhoe, donne quelquefois son nom à toute la Province.

## Maloway.

MALOWAY ou MALOUÉ, est une Province très fertile. La ville Capitale se nomme Rantipour; on y compte aussi les villes de Serampour & d'Ugen (84). La rivière de Cepra, sur laquelle est située une autre ville, nommée Calleada, résidence des anciens Rois de Maserdoa, arrose une partie de cette Province, en allant se jeter dans le Golfe de Cambaie.

Province de  
Chitor.

La Province de CHITOR étoit autrefois un Royaume considérable: mais sa

cretairerie du Grand Mogol. Cette ville est à quatre-vingt-treize degrés de longitude, & trente-quatre degrés trente minutes de latitude.

(80) Et non dans le Gange, comme le dit Mandeflo, p. 49.

(81) Mandeflo lui donne aussi le nom de Jemipar ou Jenupar: à quatre-vingt-quatorze degrés de longitude, & trente degrés trente minutes de latitude.

(82) Quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(83) Quatre-vingt-treize degrés de longitude, vingt-cinq degrés trente minutes de latitude.

(84) Mandeflo accuse mal-à-propos Rhoe d'avoir confondu Rantipour & Ugen. Cet Anglois les distingue dans sa Carte.

ville Capitale, dont elle porte le nom, & dont les murs embrassoient autrefois une circonférence de plus de six lieues, n'est aujourd'hui qu'un misérable amas de ruines. Cette Province touche à l'Orient celle de Kandish, & celle de Guzarate au Sud (85).

GUZARATE, que les Portugais ont nommée le Royaume de Cambaie, du nom de cette ville, où ils faisoient leur principal Commerce, est sans contredit une des plus belles & des plus puissantes Provinces de l'Empire Mogol. Outre les villes dont on a déjà donné la description, telles que sa Capitale, qui est située au milieu du pays (86), & qui s'appelle proprement *Hamed Ewad*, c'est-à-dire, ville du Roi Hamed, qui est son Fondateur, mais qu'on nomme par corruption Amadabat ou Amadabath, Cambaie, Brodra, Broidt-Schia, Mamadebat, & Surate, une des plus fameuses villes du monde par son Commerce; la Province de Guzarate en a plusieurs autres, dont on trouve les noms dispersés dans les Voyageurs. *Goga* est une petite ville, on plutot un gros Bourg, situé à trente lieues de Cambaie, dans un endroit où le Golfe est si petit, qu'il n'y forme qu'une espece de riviere. Ce lieu est peuplé de Banians, la plupart Tisserands ou gens de mer. Il n'est défendu que par un mur de pierre de taille, du côté de la mer, où les Portugais avoient autrefois leur rendez-vous pour l'escorte de leurs Vaisseaux Marchands jusqu'à Goa. *Pattepan* & *Mangrol* sont deux beaux Bourgs, à neuf lieues de Goga, riches tous deux par l'abondance du coton & par les toiles qui s'y fabriquent. La ville de Diu, où les Portugais ont encore trois bons Châteaux, est située sur la frontiere du pays de Guzarate, du côté du Midi. Ils l'appellent *Dive*, en prononçant l'e si doucement, qu'on a peine à l'entendre. *Bisatanagan* est une des plus grandes villes de toute la Province, & sa situation en est presque au centre. On y compte environ vingt mille Maisons. C'est à la fertilité de son terroir qu'elle doit sa grandeur présente; car elle n'étoit autrefois qu'un village. On y nourrit une prodigieuse quantité de bestiaux; & le riz, le bled, le coton y croissent en abondance. *Pettan* avoit autrefois plus de six lieues de circuit; mais, diverses raisons ayant altéré son Commerce, un beau mur de pierre de taille, dont elle étoit fermée, tombe chaque jour en ruines; & de ses plus beaux édifices, il ne reste d'entier que le Château, qui sert de logement au Gouverneur. Ses Habitans ne sont plus que des toiles grossières de coton, pour l'usage du pays. Ce sont celles qui se nomment *Destemals*, *Sgarderberals*, *Longis*, *Allegiens*, &c. On voit, au milieu de la ville, une Mosquée, qui passe pour un ancien ouvrage des Payens, & que Mandello regarde comme un des plus beaux Temples de l'Orient. Sa voure, dit-il, est soutenue par mille & cinquante colonnes, dont la plupart sont de marbre. *Cheytepour* est une autre ville, à six lieues de Pettan, & à vingt-deux d'Amadabath, sur le bord d'une petite riviere. Tous ses Habitans sont Banians & ne s'occupent qu'à faire du fil de coton. On entretient dans la ville une garnison assez nombreuse, pour l'escorte des Ca-

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Province de  
Guzarate.

Ses principales  
Villes.

Goga.

Pattepan &  
Mangrol.

Pettan.

Cheytepour.

(85) Quatre vingt-quatre degrés de longitude; vingt-trois de latitude.

(86) A degrés de longitude, & degrés de latitude. Mandello & Tavernier

ont décrit toutes ces villes, dans les articles qui portent les noms de ces deux Voyageurs. Voyez la description de Surate dans les premières Relations du Tome IX.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.Nassary, Gaudary,  
Balista.Habitans de la  
Province de Gu-  
zarate.Figure & ha-  
bitz des hommes.Figure & ha-  
bitz des femmes.

ravanes ou des Caffilas, qui prennent cette route. *Messana* est un gros Bourg ouvert, accompagné d'un vieux Château, où le Gouverneur est obligé d'entretenir deux cens chevaux pour l'escorte des Caravanes. Le pays produit beaucoup de coton. *Nassary* ou *Naufary*, *Gaudary* & *Balfata*, sont trois petites villes du canton de *Surate*, d'où la première est éloignée de six lieues, la seconde de neuf, & la troisième de quatorze. Elles sont toutes trois à deux lieues de la mer. On y fait quantité de grosses toiles de coton; & c'est des forêts voisines, qu'on tire tout le bois qui s'emploie dans la Province à la construction des édifices & des Navires (87).

Les anciens Habitans de *Guzarate* sont ceux qui se nomment proprement *Hindoys* ou *Indous*. Ils sont Idolâtres; car la Religion de Mahomet n'y est entrée, qu'avec les armes de Tamerlan & des autres Etrangers qui s'y sont établis par des Conquêtes. La Province est peuplée à présent de Persans, d'Arabes, d'Arméniens & d'autres Nations, qui n'empêchent point que les Natutels du pays ne fassent toujours le plus grand nombre. En général, tous les Habitans du Royaume de *Guzarate* sont bazanés ou de couleur olivâtre, mais plus ou moins, suivant la qualité du climat. Les hommes sont robustes, & d'une taille bien proportionnée. Ils ont le visage large, & les yeux noirs. Ils se font raser la tête & le menton, à la réserve des moustaches, comme les Persans. Ceux qui sont profession du Mahométisme, sont vêtus aussi à la Persanne; mais ils ont une manière différente de plier leur turban. Ils passent l'ouverture de leur veste sous le bras gauche, au lieu que les Persans la passent sous le bras droit. Ils nouent leur ceinture sur le devant & laissent pendre les bouts. Au contraire, les Persans ne font que la passer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même (88). C'est dans cette ceinture que les Mahométans de *Guzarate* portent leurs poignards, qu'ils appellent *Zimber*, & qui n'ont pas moins d'un pied de long, avec plus de largeur vers la garde qu'à la pointe. Quelques-uns portent aussi des épées, & tous les soldats sont armés de sabres ou de cimeterres. Quoique les femmes soient de petite taille, elles sont bien proportionnées, d'une propreté singulière dans le soin qu'elles ont d'elles-mêmes, & magnifiques dans leurs habits. Leurs cheveux flottent sur leurs épaules. Les unes ne sont coiffées que d'un petit bonnet; d'autres se couvrent d'un crêpe, bordé d'or, dont les bouts leur pendent des deux côtés jusques sur les genoux. Les plus distinguées portent, aux oreilles, de riches pendans de diamans, de perles ou d'autres pierreries. Elles ont au cou de grosses perles rondes, qui ne font pas un mauvais effet sur un teint brun. Quelquefois elles pendent aussi des bagues à leurs narines, sans en être incommodées, parce qu'elles ne se mouvent presque jamais. Elles portent, comme les hommes, des hautes-chausses, qui sont de taffetas ou de quelque étoffe de coton, si longues, qu'étant tout-à-fait étendues sur le corps, elles passeroient par-dessus la tête, mais assez justes jusqu'au dessous du gras de la jambe, où elles se plissent comme des bottes, à l'aide d'un cordon d'or & de soie qui les noue & les serre au-dessus du nombril, & dont les bouts pendent jusques sur les pieds. Leurs chemises se mettent par-dessus ces hautes-chausses, & sont si courtes, qu'elles

(87) *Mandello*, page 155.(88) *Ibid.* page 156.

ne descendent que jusqu'aux hanches. Une juppe de taffetas ou de toile de coton, qui prend du même point, est ordinairement si claire, qu'elle ne leur cache presque rien. Leurs souliers sont ordinairement de maroquin rouge, plats par le derrière & pointus par le bout. Elles ont le sein découvert & les bras nus jusqu'au coude, quoiqu'elles les couvrent en partie de brassières dont ils sont comme chargés. Les honnêtes femmes ne paroissent point en public avec le visage découvert, & les femmes de qualité sortent rarement de leurs Maisons. Un long Commerce avec les Mogols, qui se trouvent répandus dans toutes les parties du pays, & qui n'ont pas cessé d'y donner la loi depuis qu'ils ont réduit le Royaume de Guzarate en Province, met aujourd'hui beaucoup de conformité entre les usages des deux Nations. Mais il faut en excepter les Banians, qui ne sont pas moins distingués des Mahométans par leurs habits & leurs coutumes, que par leurs principes & leurs pratiques de Religion. Comme on se propose de traiter, dans un article séparé, tout ce qui appartient à cette ancienne Secte, il suffira d'observer ici que s'il n'y a point de contrée des Indes où l'on ne trouve des Banians, la Province de Guzarate est celle qui en contient le plus grand nombre (89). Elle n'appartient à l'Indoustan que depuis 1565.

CANDISH est de toutes les Provinces de l'Empire celle qui est la plus avancée vers le Sud. Sa Capitale, qui se nomme Brampour, ou Bursampour, étoit la résidence ordinaire des Rois de Decan, avant que le Grand-Mogol l'eût réunie à sa Coutonne. C'est une ville fort grande & fort peuplée, avec laquelle on compte, dans la même Province, celles de Pala, d'Aïfere & de Mandou. La rivière de Tapti, qui va tomber à Surate, sépare Candish d'un petit pays, nommé *Partabza*, dont le Prince est Tributaire du Grand-Mogol.

BERAR dont la Capitale se nomme *Schapor*, ou Chapour, s'étend vers le Midi, & touche à la Province de Guzarate & à la Montagne de Rana. Elle est bornée à l'Orient, par celle de Bengale; au Nord par celle de Malouay; & à l'Ouest par celle de Candish.

NARVAR est située entre les Provinces de Bengale, de Gualar, d'Agra & de Sambal. Elle est arrosée par une très belle rivière, qui entre dans le Gange. Sa ville Capitale se nomme *Ghehud* (90).

La Province de GUALOR, ou Goualiar, qui prend ce nom de sa ville Capitale, est célèbre par une Citadelle dont le Grand-Mogol a fait sa prison d'Etat.

AGRA, dont la ville Capitale porte aussi le même nom (91), est une des plus grandes Provinces de l'Empire, & celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Elle est arrosée par la rivière de Gemené, qui la traverse entièrement. On y trouve les villes de Scander, d'Andipour, & Felipour. Le pays est sans montagnes; & depuis sa Capitale jusqu'à Lahor, qui sont les deux plus belles villes de l'Indoustan, on voit une allée d'arbres, à laquelle Terri donne quatre cens milles d'Angleterre de longueur (92). Bernier trouve beau-

Province de  
Candish.Province de  
Berar.Province de  
Narvar.Province de  
Gualor.Province d'A-  
gra.

(89) Mandello, page 158.

(90) Longitude quatre-vingt-seize, quarante latitude, vingt-cinq degrés, six minutes.

(91) Longitude quatre-vingt-quatorze, vingt-six latitude, vingt-quatre degrés, quarante minutes.

(92) Edouard Terri, p. 10.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Sa Ville Capitale. En quoi elle l'emporte sur Delhi.

coup de ressemblance entre la ville d'Agra, & celle de Delhi, ou plutôt de Jehanabad, telle qu'on a pu s'en former l'idée dans la description de Tavernier (93). » A la vérité, dit-il, l'avantage d'Agra est qu'ayant été long-temps la demeure des Souverains, depuis Ekbar, qui la fit bâtir, & qui la nomma de son nom, Ekbar-Abad, quoiqu'elle ne l'ait pas conservé, elle a plus d'étendue que Delhi, plus de belles Maisons de Rajas & d'Omaras, plus de grands Caravanseras, & plus d'édifices de pierres & de briques; outre les fameux Tombeaux d'Ekbar, & de Taje-Mahal, femme de Scha-Jehan (94). Mais elle a aussi le désavantage de n'être pas fermée de murs; sans compter que n'ayant pas été bâtie sur un plan général, elle n'a pas ces belles & larges rues de même structure, qu'on admire à Delhi. Si l'on excepte quatre ou cinq principales rues marchandes, qui sont très-longues & fort bien bâties, la plupart des autres sont étroites, sans symétrie, & n'offrent que des détours & des recoins, qui causent beaucoup d'embarras lorsque la Cour y fait sa résidence. Agra, lorsque la vûe s'y promène de quelque lieu éminent, paroît plus champêtre que Delhi. Comme les Maisons des Seigneurs y sont entremêlées de grands arbres verts, dont chacun a pris plaisir à remplir son jardin & sa cour, pour se procurer de l'ombre; & que les maisons de pierre des Marchands, qui sont dispersées entre ces arbres, ont l'apparence d'autant de vieux Châteaux, elles forment toutes ensemble des perspectives très agréables, sur-tout dans un pays fort sec & fort chaud, où les yeux semblent ne demander que de la verdure & de l'ombrage (95).

Maisons des Jésuites & des Hollandais.

Les Jésuites ont, dans Agra, une Eglise & une Maison, qu'ils appellent Colège, où ils enseignent les principes du Christianisme aux enfans de vingt-cinq ou trente familles Chrétiennes, qui se sont rassemblées dans cette ville (96).

On

(91) Voyez ci-dessus son Journal, qui n'empêchera pas qu'on ne rapporte les observations de Betnier, sur cette ville, dans l'article de la Cour du Grand-Mogol. Voyez aussi la description d'Agra dans le Journal de Mandello.

(94) Voyez la description dans le Journal de Tavernier. Bernier la donne aussi, avec peu de différence.

(95) Bernier, Tome III. pages 141 & 142.

(96) Ibid. p. 147. Ce Voyageur confirme aussi ce qu'on a lu dans le Journal de Rhoe, sur les espérances que les Empereurs Ekbar, Jehan Guir, & Scha-Jehan avoient fait concevoir de leur penchant pour le Christianisme. Il ajoute, sur le témoignage des Jésuites, que pour autoriser sérieusement le Christianisme, Jehan-Guir résolut de faire habiller toute sa Cour à la manière des François, & qu'après avoir commencé à prendre cet habit lui-même, il fit venir un de ses principaux Omras, auquel il demanda ce qu'il en pensoit; mais que ce Seigneur lui ayant répondu froidement que c'étoit une

entreprise bien dangereuse, il changea de dessein & tourna l'affaire en raillerie. Bernier raconte un autre trait, qu'on a lu fort différent dans le même Rhoe. Voici son récit. » J'ai aperçu d'un Mahométan, qui étoit fils d'un Officier de Jehan Guir, que ce Prince étoit un jour en débauche, fit venir un certain Pere Florentin, qu'il avoit nommé le Pere Atech, parce que c'étoit un petit homme plein de feu, & qu'après lui avoir ordonné de dire tout ce qu'il pourroit contre la loi de Mahomet & en faveur de la loi Chrétienne, en présence des plus sçavans Mullahs, il fut sur le point de faire une terrible épreuve des deux loix. Il commanda qu'on fit une grande fosse & un bon feu dedans, prétendant que le Pere Atech, avec l'Evangile sous le bras, & un Mullah de même avec l'Alcoran, se jetteroient ensemble dans le feu, & qu'il suivroit la loi de celui qui ne brûleroit pas. Mais la triste mine des Mullahs tout étonnés, & la compassion qu'il eut du Pere, qui acceptoit le parti, l'en détournèrent. Il est très-certain, ajoute-t-il,

que

On y voyoit aussi, du tems de Bernier, un Comptoir Hollandois, habité par quatre ou cinq Marchands de cette Nation, qui avoient tiré long-tems beaucoup de profit de l'écarlate, des glaces de miroir, des dentelles simples & des dentelles d'or & d'argent. Ils n'en trouvoient pas moins à prendre diverses marchandises du pays, telles que l'anil, ou l'indigo, qui se recueille autour d'Agra, particulièrement à Bianés, qui n'en est qu'à deux journées, & toutes les toiles qu'ils tiroient de Jelapour & de Lacknau. Ils avoient aussi des Maisons dans tous ces lieux; mais l'éloignement de Surate, & la difficulté des voitures, commençoient à les refroidir, d'autant plus que les Arméniens faisoient le même Commerce. Cependant Bernier jugea qu'ils n'abandonneraient pas leur Comptoir, parce qu'ils y vendoient très bien leurs épiceries, & qu'ils avoient besoin d'entretenir quelqu'un proche de la Cour, pour se conserver une faveur, nécessaire à leurs établissemens de Surate & de plusieurs autres lieux de l'Empire. Les Anglois s'étoient réduits, depuis quelque-tems, à ceux qu'ils avoient dans la Province de Guzarate.

SAMBAL ou SAMBEL, ainsi nommée de sa ville Capitale, est séparée de la Province de Narvar, par la rivière de Gemené, qui entre dans le Gange près de la ville de Haleback, où ces deux rivières forment une Ile dans leur jonction. De-là vient que cette Province prend quelquefois aussi le nom de Doab, qui signifie, *entre deux eaux*, comme *Mesopotamie* ou *Entragues*.

BAKAR ou BAKISH, est une Province située sur le bord Occidental du Gange, qui la sépare de celle de Patna. Elle est bornée, au Nord, par celle de Jemba, à l'Ouest par celle de Dehli, & au Sud par celle de Sambal. Sa longueur est d'environ soixante lieues sur vingt-cinq de largeur. Bikanar est sa Capitale (97).

La Province de NAGRAKUT ou NAKARKUT, est une des plus Septentrionales de l'Empire. Elle est remplie de montagnes. Sa Capitale, qui porte le même nom, & qui est située sur la rivière de Ravy (98), contient un Temple fort riche, dont le pavé est couvert de lames d'or. On y voit la figure d'un animal, ou plutôt d'un monstre hideux, révérend sous le nom de *Matta*, qui attire tous les ans un nombre infini de Pelerins. Quelques-uns se coupent un petit morceau de la langue, qu'ils offrent à l'Idole. Kanamaka, autre ville de la même Province, n'est pas moins célèbre par le Pèlerinage qu'on fait au creux d'une roche, d'où sortent des flammes, avec une fontaine dont l'eau ne laisse pas d'être très froide. Ces flammes sont adorées des Indiens.

SIBA, Province dont la ville Capitale se nomme *Hardouere*, s'étend à l'Est jusqu'aux montagnes. Le Gange y paroît sortir d'un roc, auquel les Habitans trouvent quelque ressemblance avec la tête des vaches, pour lesquelles ils ont beaucoup de vénération; ce qui les attire en foule pour se baigner dans ce lieu (99). La Province de Siba n'est pas moins temple de mon-

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Province de  
Sambal.

Province de  
Bakar.

Province de  
Nagrakut.

Province de  
Siba.

» que Jehan-Guir a vécu, ces Peres ont été honorés & respectés à cette Cour.

» Mais Scha-Jehan, fils de Jehan Guir &

» Pere d'Orang zeb, leur ôta leur pension,

» fit ruiner l'Eglise de Lahor, & fit démolir

» la plus grande partie de celle d'Agra. *Ibid.*

pages 148 & suivantes.

(97) A cent degrés vingt minutes de lon-

gitude, & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du Nord.

(98) Longitude quatre-vingt-seize, latitude trente-deux minutes.

(99) De-là vient apparemment l'usage qu'ils ont de se baigner tous les jours dans les autres endroits de ce Fleuve, qu'ils regardent comme sacré.

|                             |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
|-----------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN. | ragnes que celle de Nagrakut , quoiqu'elle soit moins Septentrionale.                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
| Province de Kakares.        | KAKARES est une grande Province , qui est séparée de la Tartarie , au Nord , par le Mont-Caucase , & qui touche vers le Sud aux Provinces de Pitan , de Siba , de Nagrakut & de Kismire ou Kachemire. Ses principales villes sont <i>Dankali</i> & <i>Purhola</i> . Ce Pays est fort montagneux.                                                                           |
| Province de Gor.            | La Province de GOR , qui prend son nom de sa ville Capitale (1) , est pleine aussi de monragnes. Elle est située au-delà du Gange , entre les Provinces de Kandouana , de Pitan , & la grande Tartarie. La riviere de Persilis , qui se jette dans le Gange , y prend sa source.                                                                                           |
| Province de Pitan.          | PITAN , & la ville Capitale , d'où elle tire son nom , sont arrosées par la riviere de Kanda , qui se jette aussi dans le Gange à l'extrémité de la Province. Elle a pour bornes au Nord , les montagnes de Nagrakut ; à l'Est , les Royaumes de Lassâ & d'Assem ; au Sud , la Province de Jesua & la Province de Meouat ; à l'Ouest , les Provinces de Meouat & de Varal. |
| Province de Kandouana.      | La Province de KANDOUANA , dont la ville se nomme Karach , ou Kerkatench , & que plusieurs Géographes nomment Katene , est séparée de celle de Pitan par la riviere d'Iderelis. Cette Province & celle de Gor sont les dernières de l'Empire Mogol , au Nord , sur les confins de la grande Tartarie.                                                                      |
| Province de Patna.          | PATNA est une Province aussi fertile , que les deux précédentes le sont peu. Sa ville Capitale , qui porte le même nom , est célèbre par son Commerce. Les Hollandois y ont un Comptoir. Toute la Province est renfermée entre les rivières du Gange , de Persilis , de Gemené & de Candaek. La ville de Patna est située sur le Persilis (2).                             |
| Province de Jesuat.         | JESUAT est au-delà du Gange , entre les Provinces de Patna , d'Udessa & de Meouat , au Nord de Bengale , & à l'Ouest de Patna. Rajapour ou Rayapour est sa Capitale. Les François y avoient autrefois un Comptoir.                                                                                                                                                         |
| Province de Meouat.         | La Province de MEOUAT , dont la principale ville se nomme Narnol , est un pays fort montagneux. Elle est située au-delà du Gange , vers le Nord du Bengale.                                                                                                                                                                                                                |
| Province d'Udessa.          | UDESSE est la dernière Province de l'Empire , du côté de l'Orient. Sa Capitale se nomme <i>Jokanat</i> ou <i>Jeskanat</i> . Elle est située au-delà du Gange & du Persilis , entre les Provinces de Kandouana , de Patna , de Jesuat , de Meouat , & le Lac de Chiamnay.                                                                                                   |
| Province de Bengale.        | La Province de BENGALÉ , anciennement un Royaume considérable , est sans doute une des plus puissantes Provinces de l'Indoustan. Elle donne son nom au Golfe , qui reçoit le Gange par quatre embouchures. Ses principales villes sont Chatigam , Mongher , Rajmohol , Dacca & Philipatan (3).                                                                             |

(1) Longitude cent six , latitude trente-nn.

(2) Longitude cent cinq , quinze latitude vingt-cinq degrés cinquante-cinq minutes. Voyez la description de Patna , dans le Journal de Tavernier.

(3) Voyez plusieurs Voyages sur le Gange , au Tome IX de ce Recueil. On a cru longtemps , sur des lumieres incertaines , qu'il y avoit une ville du nom de Bengale. Mais

ce qu'on nommoit la ville de Bengale étoit la Capitale de ce Royaume , qui porte chez les Indiens , le nom de Chatigam , différencé ( suivant feu M. Otter , ou plutôt suivant le Géographe Ture qu'il cite , & qui la nomme *Tchatigoun* ) d'une autre Chatigam , ou Satigam , qu'il place auprès d'une des embouchures du Gange , à cent lieues de la première , & à trois journées d'une ville marit-

Son gouvernement est subdivisé en plusieurs autres petites Provinces, dont les plus considérables sont Puna & Pitan, dont plusieurs Rois n'ont pas dédaigné de prendre les titres. Les François, les Anglois & les Hollandois ont des Comptoirs au Bengale, sur les rives du Gange.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

*Texeira*, dans son Histoire de Perse, nomme, à l'occasion de quelques pays de l'Indoustan, le Royaume de Sinde, auquel il donne *Tatak* pour Capitale : mais il se contente de la nommer, sans désigner sa situation ; quoiqu'il ajoute que les Portugais y faisoient un grand Commerce (4). Il parle aussi du Royaume de *Casche*, renommé, dit-il, par ses Haras, au Nord de Cambaye. C'est apparemment la Province de Candish, dont on vient de représenter la situation.

Un Voyageur fort moderne, qui mérite d'autant plus de confiance qu'ayant fait le voyage de l'Asie sous la protection d'un grand Ministre, il s'étoit attaché pendant plusieurs années à se perfectionner dans les langues Orientales, pour se mettre en état d'éclaircir la Géographie avec le secours des Géographes Turcs, Arabes & Persans (5), a répandu dans ses Relations diverses lumières, sur celle de l'Indoustan, dont je me crois obligé d'enrichir cet article.

Remarques de  
M. Otter sur di-  
vers lieux de l'In-  
doustan.

Après avoir fait le récit du siège, & de la prise de Kandahar, il conduit son Héros (6) à Kaboul, par Gourbend & par Gazin (7), dont il s'empara successivement. Gourbend, dit-il, est un défilé des montagnes du Zablistan, par lequel on entre dans le pays de Gour, qui est un canton & un Bourg au Nord de Khandjan. On va de Gourbend, en trois jours, à Mimend, en passant par un désert, & de-là en deux jours à Balkhe, par un pays habité. Les autres lieux considérables de ce pays sont Rustack, le Fort de Zafer & Baglam. Il s'y trouve des mines d'argent & de lapis lazuli, qu'on néglige de faire valoir. Entre Gourben & un autre lieu nommé Abibaran, on rencontre deux cantons plantés d'arbres, qui rendent ce séjour agréable pendant le

Gourbend.

Rustack, Za-  
fer & Baglam.

me, nommée *Poulari*. Il met cette ville de Tchagigoun, ou de Bengale, à cent trente-cinq degrés de longitude, & vingt-trois de latitude, dans une île formée par la rivière de Koalin. Le Pays, dit-il, fut la même autorité, s'étend l'espace de trois cents milles en longueur, sur deux cents soixante de largeur. Il est divisé en vingt-deux Toumans, ou districts. Kiourkié, ancienne Capitale, est située dans le Pays de Dgenner-ahad. Le Golfe de Bengale, nommé par les Indiens *Dikanguion*, s'étend entre les terres l'espace de huit cents milles ou davantage. Il se rétrécit de plus en plus vers le Nord, & finit à vingt-deux degrés de latitude, à l'entrée du Gange. Les Orientaux donnent, au Bengale, le nom de *Bengualé*. C'est un Pays temperé, où il tombe de grosses pluies, qui inondent les terres, & qui obligent les Habitans d'employer des Bâteaux pour aller & venir. Ses principales productions sont la soie, le riz, le sucre, le poivre, & deux sortes de

fruits ; l'un nommé *gueule*, qui ressemble à l'orange, l'autre, qui s'appelle *Longnien*, & qui ressemble à la grenade. On y fait des toiles si fines, qu'une pièce de vingt-sept aunes peut tenir dans une main fermée. Voyage d'Otter à Paris, chez Guerin, 1748, Tome II. Note de la page 66.

(4) *Texeira*, page 114.

(5) C'est feu M. Otter, à qui l'on reproche seulement d'avoir jeté un peu de confusion dans ses récits, en voulant rétablir la véritable orthographe des noms Orientaux. Il devoit du moins y joindre ceux de l'ancien usage, sans lesquels il n'est pas toujours aisé de se reconnaître.

(6) *Thamas Kouli-Khan*, qui venoit de se faire couronner Roi de Perse, sous le nom de Nadi-Scha, en 1718, & qui avoit déclaré la guerre au grand Mogol, *Muhammed-cha*.

(7) *Texeira* la nomme toujours *Gaznem*,



DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.  
Gaznin ou  
Gazdam.

Printemps, & dans lesquels on voit une espèce particulière de tulipes, appelées tulipes-roses, d'une odeur charmante.

Gaznin ou Gazné, est une ville marchande sur la Frontière de l'Inde, des dépendances de Bamian, dont elle est éloignée de huit journées, à quarante lieues du Sidgistan, Province de Perse (8). Elle étoit autrefois peu considérable ; mais Émir-Sebukteguin & son fils Sultan-Mahmoud l'aggrandirent beaucoup. Une rivière passe à côté & va se joindre à celle de Kaboul. L'eau est bonne à Gaznin, & l'air très sain, parce que le pays est rempli de montagnes. Les arbres & les vignes y portent des fruits, mais qui mûrissent rarement. Cette ville, qui étoit fort peuplée sous les Princes Gazneniens, a produit de grands hommes dans la Littérature.

Kaboul ou Kiabul.

Kaboul est la Capitale du Zablistan, que les Persans nomment Bakheter-Zecnin ; Pays plus long que large, entouré de montagnes. Il est borné à l'Est par Berkaver & quelques autres cantons de l'Inde ; à l'Ouest, par le Khouistan & Hezaré ; au Nord, par les pays de Kandez & d'Endez, où la montagne de Hindoukieche lui sert de Frontière ; au Sud, par Kizmil & d'autres Pays habités par les Afgans. La ville de Kaboul est située (9) sur le bord d'une rivière, qu'Ibnisaid appelle Mehran. Elle est bien fortifiée & d'un accès difficile. Autrefois, elle étoit si considérée des Indiens, qu'ils ne reconnoissoient leurs Princes, que lorsqu'ils y avoient été couronnés. Les montagnes voisines ont des mines de fer. Il y croît des aromates & du bois d'aigle. Le Mirobolan n'y croît pas ; mais comme on l'apporte de l'Inde à Kaboul par les voies du Commerce, on l'appelle Kiabuli, du nom de cette ville. La rivière est nommée, par les Habitans du pays, *Herzar*, mot Persan, qui signifie mille, à cause du grand nombre de villes & de bourgs qu'elle a sur ses bords. Elle coule du Nord au Sud de la ville, & prend ensuite son cours à l'Est & au Sud. Après avoir passé Nekierhe (10), à quatre journées plus bas, & Picheiver, à deux journées de Nekierhar, elle se rend à Devav (11), qui-

(8) Gaznin, suivant le Géographe Ture, est à cent quatre degrés & demi de longitude, & trente-trois de latitude ; suivant les Ervals, elle est à quatre-vingt-quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés quarante-quatre minutes de latitude. Suivant le Canon, c'est quatre-vingt-douze degrés cinquante-une minutes de longitude, & trente-trois degrés cinquante-quatre minutes de latitude.

(9) Le Géographe Ture place Kaboul à cent cinq degrés & demi de longitude & trente-trois degrés & demi de latitude ; le Canon, à quatre-vingt quinze degrés vingt minutes de longitude, & trente-trois degrés quarante minutes de latitude ; les Ervals, à quatre-vingt quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés trentecinq minutes de latitude. M. Otter écrit *Kiabul* ; mais il faut remarquer que son orthographe, Turque ou Persane, ne doit point décri-

diter celle de Rhoe, qui étoit Indienne, puisqu'il avoit tiré ses Mémoires de la Secrétairerie du Grand Mogol. L'embaras n'est qu'à deviner un nom par l'autre.

(10) Cette Place est, suivant le Géographe Ture, à cent six degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude à l'Est de Kaboul. C'est une ville bâtie sur le côté Occidental d'une fort haute montagne, appelée Kiouhi-Séfid, c'est-à-dire, Montagne blanche.

(11) *Devav*, suivant le même Géographe, est à cent huit degrés & demi de longitude, & trente quatre de latitude. C'est une grande ville, située sur le confluent de Pentche-Kiouré, qui vient de l'Occident, & d'une autre rivière qui vient des montagnes de Kiouber à l'Orient. Ces deux rivières, après avoir joint celle de Kaboul, prennent leur cours vers Dounbedi.

est à deux journées de Pichaiver. Les rivières de Pent-che-Kiouré & de Suvar, n'en faisant plus qu'une, se joignent à elle au Sud de cette dernière Place. A une demie journée de Kaboul, du côté de l'Est, on trouve un Village & un Fort du même nom.

*Pichaiver* est une grande ville (12), éloignée d'une journée de Devay, à l'Ouest. Elle n'est pas nommée dans le Mémoire de Rhoe & de Hawkins, quoique M. Otrér la fasse regarder comme la Capitale d'une Province de même nom. Il fait passer ensuite, à son Héros, la rivière d'Etek, qui prend, dit-il, ce nom d'un Fort situé sur son bord Oriental (13). Les anciens Peuples de l'Inde l'ont nommée Enider. Les Géographes Grecs & Latins lui ont donné le nom d'Indus, & les Orientaux l'appellent aujourd'hui la rivière du Sind. Elle sépare, dans cet endroit, la Province de Pichaiver de celle de Lahor (14). On ne s'accorde point sur sa source. Les uns la mettent fort près de celle du Gange, dans la montagne de Nagrakut (15), d'où il coule l'espace d'environ neuf cents lieues du Nord au Sud. D'autres le font sortir du côté Méridional des montagnes de Kachemire (16), à cent neuf degrés & demi de longitude, & trente-cinq de latitude. Il passe à l'Est d'Achenaguir, & reçoit la rivière de Kaboul près de Roubendi. Ensuite, prenant son cours à l'Est & au Sud, il mêle ses eaux avec celles de l'Hezare, se plie à l'Ouest & au Sud, laisse le Nilab à l'Ouest & au Nord, passe à deux journées de là au pied d'une haute montagne, nommée Dychikiouh, à deux autres journées par Piloupout, ensuite aux habitations de d'Ismael-Khan & de Fethi-Khan, & quatre journées plus loin à Sirpour; après quoi, il se joint à la rivière de Tchenhave, & plus bas à celle de Viah (17). Dix journées plus bas, il passe par Kiufdi & Bavela; une plus bas, par le Fort de Meril; de plus loin, par Pekier; cinq autres après, par Schvan; & cinq autres encore, par Nekier-Tchetché. Enfin, à deux journées de là, il se divise en deux branches & se jette dans la mer. Cette description est de Cheik-Alem-Eddiu de Kumurri. D'autres prétendent qu'il se divise en trois branches, au Nord de Nekier-Téré, dont la première passe à l'Ouest de cette ville, & se jette dans la mer près du Port de Lahuri; & la seconde, près du Bourg de Raniper, à une journée de Lahuri vers l'Est. Ils ne parlent point de la troisième. On donne, à l'Indus, quarante-deux journées de cours, cinquante stades (18) dans sa plus grande largeur, & quinze pas dans sa plus grande profondeur. Il reçoit environ vingt autres rivières, dont les poissons prennent une autre couleur dans ses eaux (19). Des cinq rivières, qui se joignent à l'Indus dans le Pen-

DESCRIPTION  
DE L'INDUS-  
TAN.

Pichaiver.

Différentes opi-  
nions sur le cours  
de l'Indus ou du  
Sind.

(12) A cent sept degrés & demi de longitude, & trente quatre de latitude, suivans le Géographe Turc.

(13) C'est apparemment le Fort que Tavernier nomme Atek, dans la Province que le Mémoire de Rhoe nomme Atok.

(14) Otrér écrit Lahour.

(15) Otrér écrit Nograkout.

(16) Otrér écrit Kichemire.

(17) Celle apparemment que Rhoe nomme Viah.

(18) Le Géographe Turc employe ce terme.

(19) Abul-feda, qui le nomme Mehran, dit qu'il passe par la Province de Multan, à quatre-vingt-seize degrés trente-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude; que prenant son cours au Sud & à l'Ouest, il passe ensuite par Mansouré, à quatre-vingt-quinze degrés de longitude, & vingt six degrés quarante minutes de latitude, qu'il se jette dans la Mer à l'Est de Desibul, à quatre-vingt-douze degrés & demi de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude; qu'il ressemble au Nil, en ce

gab, le Géographe Turc en nomme quatre, & les fait sortir des montagnes de Kachemir; celle de Viah, qui passe à l'Est & au Sud de Lahor, & se jette dans l'Indus, près d'Ourchetché; celle de Ravi, qui prend d'abord son cours vers le Sud, dans le pays de Lahor, se plie ensuite vers l'Ouest, & se mêle avec l'Indus au-dessous de Suïour; celle de Tchenhav (20) qui coule à l'Ouest & au Sud, & s'y jette près de Multan; & celle de Veihut (21), qui s'y joint près de Behra. Le Géographe Turc place Lahor à cent vingt-trois degrés de longitude, & trente-un degrés & demi de latitude. Les Ervals la mettent à cent degrés de longitude, & trente-un de latitude; différens de nos Géographes, qui mettent cette ville à quatre-vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente-un degrés quarante minutes de latitude.

Le Traité que Nadir-Scha fit à Deali (22) avec le grand Mogol, donne occasion à M. Orter de s'étendre sur les pays & les villes que Muhammed abandonnoit au Vainqueur. Il rapporte les termes du Traité : « Je lui ai » cédé tous les Pays à l'Occident de la rivière d'Etek, de celle du Sind, & » de Nalé-Senguré, qui en est une branche; c'est-à-dire, Pichaver, Kiabul, » & Gaznin; le Kiouhistan, habité par les Afgans; les Pays & les Forts de » Tekier, de Sekier & de Khuda-Abad; les Pays des Tchoukis, des Bolodges » & autres, avec leurs Villes, Forts, Villages, & dépendances, pour faire » à l'avenir partie de son Royaume. Le Fort d'Etek, la ville de Scheuri, de » même que les autres villes & Forts à l'Orient de cette rivière, de celle du » Sind, & de Nalé-Senguré, doivent appartenir comme ci-devant à l'Empire » des Indes (23). M. Orter fait les remarques suivantes :

Les plus connues des villes à l'Ouest du Sind, ou de l'Indus, ou du Mehran, sont Daboul, fameuse ville de Commerce, sur le bord de la mer (24), à six journées de Mansouré, & quatre de Teroun. Lahuri, aujourd'hui Port considérable de ce pays (25), est à deux journées à l'Est de Daboul, & de l'endroit où une des branches de l'Indus se jette dans la mer. Celle qui

qu'il répand ses eaux dans certains tems; qu'en d'autres tems il se retire dans son lit, & qu'il rend tous ses bords fertiles. L'Auteur d'un Livre, intitulé Kefmal-mamour, dit qu'il commence à cent vingt-six degrés de longitude, & trente-six de latitude; qu'il coule à l'Ouest & au Sud jusqu'à cent vingt degrés de longitude, & trente-deux de latitude; ensuite à l'Ouest, jusqu'à cent onze degrés de longitude, & vingt-six de latitude; puis au Sud jusqu'à cent sept degrés de longitude, & vingt-trois de latitude; après quoi il se divise en deux branches, dont l'une se jette dans la mer à cent quatre degrés de longitude, & vingt de latitude.

(20) C'est celle que Rhoe nomme Chenab.

(21) Rhoe la nomme annerment.

(22) M. Orter écrit *Dilli*. Il se trompe, lorsqu'il dit qu'elle a reçu ce nom de Scha-Jehan. Il a voulu dire que la nouvelle Delhi a pris le nom de Scha-Jehan, son Fondateur & se nomme Jehanabad. L'ancienne n'est

pas à une lieue de la nouvelle, comme il le dit aussi. Elles ne sont séparées que par un mur. Le Géographe Turc place Delhi à cent vingt degrés de longitude, & vingt de latitude. Nos Géographes ne la mettent qu'à quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, & vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(23) Voyage d'Orter, Tome I. pages 407 & suivantes.

(24) A cent un degrés & demi de longitude, & vingt-deux degrés & demi de latitude, suivant le Géographe Turc. Abul-fedi la nomme Deibul; il la place, suivant Iboi-Said & le Canon, à quatre-vingt-douze degrés trente une minutes de longitude, & vingt-quatre degrés vingt minutes de latitude; elle est, suivant les Ervals, à quatre-vingt-douze degrés trente minutes de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude.

(25) A cent deux degrés & demi de longitude, & vingt deux degrés & demi de latitude, suivant le Géographe Turc.

prend son cours à l'Ouest de Teré, passe au Sud de ce Port, où le flux de la mer rend l'eau de la rivière salée.

*Manfouré* (16) est une ville de grandeur médiocre, située dans une Ile formée par l'Indus. Il y croit des dattes, des cannes de sucre, & un fruit nommé *Yemoume*, de la grosseur d'une pomme & d'un goût fort aigre. L'ancien nom de cette ville étoit Menhevaré.

*Multan* (17), est à cent soixante lieues au Sud de Gaznin. Le Tcheuhav passe à une lieue au Sud de cette ville, & se rend à Outchetché, qui est à l'Ouest. On voit, à Multan, une idole qui représente un homme assis sur une chaise, les jambes croisées sous lui. Ses deux yeux sont deux pierres précieuses. Elle fait l'objet de la vénération des Indiens, & de leurs pèlerinages.

*Deiré Ismael-Kan* est une Place sur le bord de l'Indus, dans un pays plat, à deux journées au-dessous de Piloutou. *Deiré-Fethi-Kan* est sur la même rivière, à deux journées plus bas.

*Sitper* est une ville, à trois ou quatre journées plus bas que *Deiré-Fethi-Kan* sur le bord de l'Indus, qui l'arrose au Sud. (18)

*Outchetché*, autre ville (19), est située à l'Est & au Sud du même Fleuve, vis-à-vis de Sitper, trois journées à l'Ouest de Multan. Le Tchenhav, réuni avec la rivière de Rubeh, se jette dans l'Indus, à une demie journée de-là vers le Sud.

*Bavela*, première ville du pays de Multan, sur l'Indus, est à trois journées d'Outchetché (30), Morlé en est éloigné d'une journée à l'Ouest de ce fleuve.

*Pekier*, autrefois capitale & résidence des Rois du pays, est située (31) sur une colline que l'Indus environne. La ville de Louheri, qui est défendue par un Fort, est fort proche de Pekier, sur le bord méridional du même Fleuve. *Sekier* est un Fort sur le rive septentrionale, & *Tekier* est une ville à quatre lieues de Pekier. Ce pays est voisin du Makran, qui est une Province de Perse, bornée à l'Ouest par celle de Kirman, au Sud par la Mer, à l'Est par le Sind, au Nord par Achenaguit, Khast & le Zablistan. Elle est fort étendue, mais assez déserte, ses Habitans ont beaucoup de ressemblance avec les Kiurds, ou les Curdes; ils parlent la langue Persane, ils portent des habits de coton avec le Turban, & sont livrés au commerce. Cette frontière des Mogols méritant d'être mieux connue, M. Otter remarque d'après le Géographe Turc, que la Capitale du Mekran est une grande ville, qui se nomme Guic (32), & qui est située entre des montagnes qui la bornent

DESCRIPTION  
DE L'INDOUB-  
TAN.

Observations  
M. Otter sur le  
Mekran, Province  
Persane de  
l'Indoustan.

(16) Suivant le même, à cent cinq degrés & demi de longitude, & vingt cinq & demi de latitude. Ibni-Saïd la met à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-cinq degrés quarante minutes de latitude. Les Ervals & le Canon à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-six degrés trente minutes de latitude.

(17) Suivant le Géographe Turc, à cent sept degrés & demi de longitude, & vingt-neuf degrés & demi de latitude, suivant le Canon & les Ervals, à quatre-vingt-seize de-

grés vingt-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(18) A cent sept degrés de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude.

(19) Même longitude que Sitper, & trente degrés de latitude.

(30) A cent six degrés de longitude, & vingt-huit de latitude.

(31) A cent cinq degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude.

(32) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, & vingt-sept & demi de latitude.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

au Sud & au Nord; Ormus, que les Persans appellent *Hurmuz*, en est à dix journées à l'Ouest, & Kidge à la même distance du côté de l'Est. Cette dernière ville est revêtue de Fortifications. (33) La rivière de Nehenk passe à côté de son Fort, qui a de l'autre côté un rocher d'un accès très-difficile. On trouve, au Nord de la ville, de hautes montagnes; & au Sud un désert, qui s'étend jusqu'à la mer, l'espace de dix journées de chemin.

Dikeck est une autre ville du Mekran, à nonante-sept degrés & demi de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude. Elle est arrosée d'une rivière qui vient du Nord; Guié en est à dix journées à l'Ouest, en tirant vers le Sud; & Djal, ville fortifiée, en est à trois vers l'Est. Une grande rivière, qui vient de l'Ouest & du Nord, passe au Nord de Djal, & va se jeter dans la mer au Nord de Pentehepour. (34)

Les rivières de Mekran sont, 1°. le Nehenk, qui est aussi grande que le Nil. Elle vient du côté de Gaznin, d'Erkioub & de Bedahkan, passe à l'Est & au Sud de Kidge, ensuite au Sud de Daren, & se rend à Mend (35), où elle prend son cours au Sud, & va se jeter dans la mer, à deux journées à l'Ouest de Kievadir, près d'un lieu, qui se nomme Deltiari.

2°. Le Kiourkien, qui vient du côté de Navek (36). Cette rivière passe à l'Est de Pirouzabad (37), & à l'Ouest de Pirchin (38), d'où elle coule à l'Ouest, & au Sud sous le nom de Soutinguiour. Après avoir parcouru beaucoup de Pays, elle se mêle avec celle du Kiourkies, & se jette ensuite dans la mer à Fiz, à huit journées d'Ormuz, si l'on prend le chemin de terre, & à quatre par mer. D'autres prétendent que le Kiourkien passe aussi à Kiechek, qui est un Fort (39), & qu'il se jette ensuite dans la mer d'Ormuz entre Kudar & Pichin.

3°. La rivière de Kiourkies, qui vient de l'Est de Sipavend (40), Bourg, à nonante-huit degrés de longitude sur vingt-neuf & demi de latitude, passe à Dikek, au Nichack, à Pentehepour, à Guié, & à l'Ouest de Kafirikiund, où elle se mêle avec celle de Soutinguiour, & se jette ensuite dans la mer d'Ormuz, près de Fiz.

4°. Makikia est une autre rivière, qui vient du côté de Gaznin, & passe ensuite à Navek, à Djal, à l'Est de Pentehepour, & une journée à l'Est de Kidge: après quoi, elle se mêle avec celle de Nehenk, près d'Egen.

Les observations de M. Orter, sur le Royaume de Guzarate, n'ont pas un air moins correct. Il donne son vrai nom, qui est *Gutcherat*. Sa longueur, dit-il, est d'environ soixante milles d'Allemagne, & sa largeur est à peu près la même. On le nomme aussi *Kienbait* (41), d'une ville de ce nom, qui est

Observations sur  
l'ancien Royaume  
de Guzarate.

(33) A quatre-vingt-douze degrés & demi de longitude, & vingt-sept & demi de latitude.

(34) Ville à quatre-vingt-dix-huit degrés & demi de longitude, & vingt-six & demi de latitude.

(35) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, & vingt-six & demi de latitude.

(36) A vingt-neuf degrés de longitude, & trente de latitude.

(37) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, & vingt-sept & demi de latitude.

(38) Longitude quatre-vingt-seize, latitude vingt-sept.

(39) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, sur vingt-huit & demi de latitude.

(40) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, & vingt-six & demi de latitude.

(41) C'est autrement Cambaie, que le Géographe Turc met à 115 degrés de longitude, de

est à trois journées au Sud-Est d'Ahmed-Abad (41), à la même distance de Bessvedge, qui est au Sud, & à trois milles de la mer, suivant l'*Idrift*, sur une petite rivière, qui se jette dans un Golfe, de trois journées de longueur. Ce golfe est dangereux par ses marées : l'eau s'y retire quelquefois l'espace de trois milles, & laisse à découvert de grands rochers, sur lesquels on voit périr quantité de Vaisseaux. Pour y entrer, on est obligé de prendre des Pilotes à Diu. Kienbait, ou Cambaye, est une des grandes & belles villes de l'Inde. Il s'y fait un grand commerce d'Epicerie, & d'autres marchandises qu'on y apporte de routes patts ; sur-tout de dents d'Eléphants, qui viennent de Rusalá, & dont les Habitans de Kienbait ornent leurs Maisons, qui sont bâties de brique & de marbre blanc.

Ahmed-Abad, Capitale du Gutchérat, est située dans un Canton fertile & charmant, sur une petite rivière. L'air & l'eau de cet endroit, qui n'étoit anciennement qu'un Bourg, nommé Esavul, plurent tant à Ahmed-Kan, Roi du Pays, qu'il en fit une Ville, l'an de l'Hégire 813, & qu'il la fortifia. Sultan-Mahmoud en bâtit une autre, à quelques lieues de-là, sous le nom de Mahmoud-Abad. Les deux Villes s'étaient jointes, en s'accroissant, n'en font plus qu'une aujourd'hui. Les Bazars y sont plus spacieux & plus propres que dans les autres villes des Indes. Les boutiques y ont deux & quelquefois trois étages. Les hommes y sont civils, les femmes blanches, belles, & de complexion amoureuse. La ville maritime, que nous nommons Surate, à cinq journées au Sud d'Ahmed-Abad, s'appelle véritablement *Sourat*. Nos Voyageurs altèrent ainsi tous les noms, (43).

Ekbar-Abad, ou Egré (44), autrefois Capitale de l'Inde, est à quatre milles à l'Est, & au Sud de *Dilli*, ou Dehli. Elle dépendoit originairement de *Biane*. Sultan-Eskiender entreprit d'en faire une grande Ville, Chirkhan & Selim-Kan eurent le même dessein après lui, & l'exécutèrent parfaitement. Le Grand-Mogol Ekbar, qui lui fit prendre son nom, l'orna de Palais magnifiques & de beaux Jardins, qu'il plaça des deux côtés de la rivière de Tchoun, ou Tchumna, Jomanes des anciens (45), qui passe au milieu de cette ville. Le Fort d'Egré est construit de pierres, si bien jointes par des crampons de fer, qu'elles paroissent n'en faire qu'une. On employa quatre ans & demi, & des sommes immenses à sa construction. Hifar est une grande ville, à l'Est & au Nord d'Egré. Le Kierhon en est une plus petite, à l'Est (46).

Observations  
sur Agra.

A l'égard des autres pays de l'Inde, qui ont appartenu à l'Empire Mogol, & dont quelques-uns lui paient encore un tribut, tels que les Royaumes de Visapour, de Golkonde, de Carnate, &c, on peut consulter les

Observations  
sur le Dekan.

de, & vingt-quatre de latitude, le Canon, à quatre-vingt-dix-neuf degrés vingt minutes de longitude, & vingt-deux degrés vingt minutes de latitude ; les Etvals à la même longitude, & vingt-six degrés vingt minutes de latitude.

(41) C'est ce que tous les Voyageurs & toutes les Cartes nomment Amadabat.

(43) La fameuse ville de Goa, dit l'Auteur, se nomme Guvé.

(44) C'est le vrai nom d'Agra, suivant M. Otter.

(45) C'est ce que tous les Voyageurs nomment le Gemené ou le Gemna.

(46) Voyez les Notes du Voyage d'Otter.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

articles qui contiennent leur description (47). Le Dekan, que M. Otter nomme Dekier, fait aujourd'hui partie de l'Indoustan. Il est situé au Sud de Guzarate, & s'étend depuis le commencement de la rivière de Bath jusqu'à celle d'Alliga, l'espace de deux cens cinquante milles. On le divise en trois parties, formées par la montagne de Vegar, qui le traverse d'un bout à l'autre, & par les pays qui sont situés des deux côtés de cette montagne. Il renferme 360 Forts (48). On prétend qu'il a pris le nom de Dekan, ou de Dekier, qui signifie Bâtard, depuis la conquête des Dilems; parce que ces peuples, après s'y être établis, se mêlèrent avec les femmes du pays, & produisirent une race métive. Ahmed-Niguer, qui en est la Capitale (49), surpasse les autres villes de l'Inde par l'excellence de son air & de son eau, & par les avantages de sa situation. Elle a des montagnes & des plaines, un Fort qui passe pour imprenable, des conduits souterrains qui fournissent de l'eau à toute la ville, des Jardins, & les plus belles promenades du monde.

Etats des Ra-  
jas Trilouaires.

On compte, dans l'Indoustan, quatre-vingt-quatre Princes Indiens, qui conservent encore une espèce de Souveraineté, dans leur ancien pays, en payant un tribut au Grand-Mogol, & le servant dans sa milice. Ils sont distingués par le nom des Rajas; & la plupart demeurent fidèles à l'Idolatrie, parce qu'ils sont persuadés que le lien d'une religion commune sert beaucoup à les soutenir dans la propriété de leurs petits Etats, qu'ils transmettent ainsi à leur postérité. Mais c'est presque le seul avantage qu'ils aient sur les Omhras Mahometans, avec lesquels ils partagent d'ailleurs, à la Cour, toutes les humiliations de la dépendance. Cependant on en distingue quelques-uns, qui conservent encore une ombre de grandeur, dans la présence même du Mogol. Le premier, qu'on a nommé dans diverses relations, prétend tirer son origine de l'ancien Porus, & se fait nommer le fils de celui qui se sauva du déluge; comme si c'étoit un titre de noblesse qui le distinguât des autres hommes. Son Etat se nomme Zedussié (50). Sa Capitale est Ufepour. Tous les Princes de cette race prennent de père en fils, le nom de Rana, qui signifie Homme de bonne mine. On prétend qu'il peut mettre sur pied cinquante mille chevaux, & jusqu'à deux cens mille hommes d'Infanterie. C'est le seul des Princes Indiens, qui ait conservé le droit de marcher sous le Parasol, honneur réservé au seul Monarque de l'Indoustan.

Le Raja de  
Rator.

Le Raja de Rator égale celui de Zedussié en richesses & en puissance. Il gouverne neuf Provinces avec les droits de Souveraineté; son nom étoit Jakons-Sing, c'est-à-dire, le maître Lion, lorsqu'Aureng-Zeb monta sur le trône. Comme il peut lever une aussi grosse Armée que Rana, il jouit de la même considération à la Cour. On raconte qu'un jour Scha-Ichan l'ayant menacé de rendre une visite à ses Etats, il lui répondit fièrement que le lendemain il lui donneroit un spectacle, capable de le dégoûter de ce voyage.

(47) Voyez particulièrement la Description de Golkonde, au Tome IX. On a vu, dans la Description de Pondichéry, au même Tome, l'autorité que le Mogol a par ses Nababs, sur la Côte de Coromandel.

(48) Suivant Hest-Eklm, cité par

Monsieur Otter.

(49) D'autres la nomme Aurengabad. Voyez le Journal de Tavernier.

(50) Voyez la situation de cet Etat, dans le Journal de Mandeloo.

En effet, comme c'étoit son tour à monter la garde à la porte du Palais, il rangea vingt mille hommes de sa Cavalerie sur les bords du Fleuve. Ensuite il alla prier l'Empereur de jeter les yeux du haut d'un Balcon, sur la milice de ses Etats. Scha-ichan vint avec surprise les armes luisantes & la contenance guerrière de cette Troupe. Seigneur, lui dit alors le Raja, tu as vu sans fraieur, des fenêtres de ton Palais, la bonne mine de mes Soldats. Tu ne la verrois peut-être pas sans péril, si tu entreprenois de faire violence à leur liberté. Ce discours fut applaudi, & Jakons-Sing reçut un présent.

Le troisième Raja, qui est respecté à la Cour, peut mettre en campagne quarante mille hommes de Cavalerie; son Etat se nomme Chagac; & sa Capitale Amber. Pendant les guerres d'Aureng-Zeb, son nom étoit Jasing; ou Jessein, fameux dans les Relations du même tems.

Outre ces principaux Rajas, on n'en compte pas moins de trente, dont les forces ne sont pas méprisables, & quatre particulièrement, qui entretiennent à leur solde plus de vingt-cinq mille hommes de Cavalerie. Dans les besoins de l'Etat, tous ces Princes joignent leurs Troupes à celles du Mogol. Ils les commandent en personne. Ils reçoivent, pour leurs gens, la même solde qu'on donne à ceux de l'Empereur; & pour eux-mêmes, des appointemens égaux à ceux du premier Général Mahometan.

L'Auteur de l'Introduction à l'Histoire de l'Asie, après avoir examiné, suivant sa méthode, l'étendue & les bornes de ce grand Empire, en porte son jugement dans ces termes. « Le Mogol n'a rien à craindre, au midi, » du côté des petits Royaumes de la Côte de Malabar. L'inégalité des » forces & les longues montagnes de Gate lui répondent d'une bonne intel- » ligence avec ces Peuples. L'effroi, que son nom a répandu sur toute la » Côte de Coromandel, lui a servi plus que ses Armées à soumettre les » Souverains qui se sont mis sous sa protection. Le Roi d'Arrakan seroit » un voisin plus dangereux, s'il étoit vrai qu'il fût Souverain de Timpra, » d'Ava, de Pegu, & de toute la Côte Orientale du golfe de Bengale. Mais » quand tout ce pays seroit réuni sous un même Monarque, il ne paroît » pas qu'il fût assez peuplé ni assez riche, pour contrebalancer une Puissance » aussi redoutable que celle du Mogol; & d'ailleurs, il ne pourroit l'atta- » quer que du côté du Gange, où sont les principales forces de l'Indoustan. » Les Tartares seroient plus à craindre: mais les montagnes de l'Imaus sont » un rempart naturel, fortifié par de nombreuses armées. Ajoutez que les » Tartares, aujourd'hui partagés en un grand nombre de Branches & de Tri- » bus, sont fort éloignés d'être aussi redoutables qu'ils l'ont été, lorsque » tous les forces de la Tartarie étoient unies sous des Chefs aussi belliqueux » que Jenghiz-Kan, & Timurbeg ou Tametlan. Ainsi le plus grand danger, » dont l'Indoustan soit menacé, ne peut venir que de la révolte des Princes » du sang, & de la séduction des Armées (51).

Il est surprenant que l'Auteur qu'on cite, ne compte point les Persans entre les plus dangereux ennemis du Mogol, sur-tout depuis l'heureuse invasion de Nadir-Scha, plus connu sous le nom de *Thamas-Koulikhan*.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Le Raja de  
Chagac.

Autres Rajas  
puissans.

Jugement sur  
l'état présent de  
l'Indoustan.



*Fondation de l'Empire Mogol & Race Impériale.*

La Race Impériale des Mogols remonte à Tamerlan.

Ce Prince assujéti l'Inde.

Sa postérité.

Miracha, ou Chah-Rouh.

Abouchaïd, ou Zauu S. ul.

ON a vu, dans l'article de la Tartarie, au Tome VII de ce Recueil, l'origine de Timur-Beg, ou Tamerlan, Empereur Tartare de la race de Jenghiz-Khan, & Fondateur de l'Empire Mogol dans les Indes. Ce Prince, après avoir entamé les Indes, par les ravages qu'il fit dans l'Indoustan, tourna ses armes contre la Perse & la Syrie, dont il fit très rapidement la conquête, & revint vers la fin du quatorzième siècle, pour réduire le Cabulestan (52), qui avoit secoué, dans son absence, le joug de la domination. Il châtia les Rebelles, passa l'Indus, ou le Sind, vainquit plusieurs petits Souverains, entre lesquels l'Indoustan étoit alors partagé, & le rendit Maître de Dehli, Capitale des Indes. Ses exploits, contre un grand nombre de Souverains Tartares qu'il asservit, & les victoires par lesquelles il renversa le Trône de l'orgueilleux Bajazet, Empereur des Turcs, n'appartiennent point à l'Histoire de l'Indoustan. Il mourut en 1405, âgé de soixante-six ans, & laissa ses vastes Etats partagés entre ses enfans (53). Miracha, son troisième fils, eut pour sa part de la succession, l'Iraqe Persienne, le Cabulestan, & les Indes. C'est proprement à ce Prince que commence l'Empire, auquel les Européens donnent par excellence le nom d'*Empire du Grand Mogol*. Ceux qui se rappelleront les détails des Tomes VI & VII de ce Recueil, se garderont bien de le confondre avec le Mogolistan, Patrie des Mogols, dans la Tartarie.

Miracha (54) établit son séjour en Perse; & les Indiens s'étant révoltés contre lui, il parvint à les soumettre. Mais un de leurs Princes, qu'il avoit fait prisonnier, le tua d'un coup de fleche. L'Auteur de l'Histoire générale des Mogols s'est trompé, suivant M. Otter, & la Martinière est tombé dans la même erreur, en rapportant sa mort à l'année 1451.

Abouchaïd, qu'on croit fils de Miracha, monta sur le Trône après lui. Il fut bien-tôt dépossédé par ses Sujets, qui mirent à sa place son frere,

(52) M. Otter le nomme Zablistan.

(53) L'opinion qu'on doit avoir de l'exaétitude de M. Otter fera lire avec plaisir ses remarques sur chaque Prince de la postérité de Tamerlan, avec l'orthographe de chaque nom, telle qu'il la devoit à ses lumières Orientales. Il appelle Tamerlan Teimour-Kiurekian. « Ce Prince naquit, dit-il, le 6 d'Avril 1336, à Keebe, autrement nommée Chehri-Sebez, ou la ville Verte, à une journée de Semerkand. Étant monté sur le trône à Balke, le 8 d'Avril 1370, il conquit *Maveraulnehre*, Bedakhechan, le Kharezme, le Turkistan, le Zablistan, le pays de Gour, l'Inde jusqu'à Dilli, l'Asie mineure, la Syrie & l'Égypte. Il

» tomba malade à Atrar, & mourut le 8 de  
» Février, 1405, dans le tems qu'il étoit en  
» marche pour faire la guerre aux *Tatars* de  
» la Khata. Remarquez que le fond du Texte  
est tiré ici de Tavernier, & du Pere Catrou,  
réduits par la Martinière, & que le Pere  
Catrou reconnoît, pour la principale source,  
un Mémoire manuscrit de M. Manouchi,  
Voyageur Vénitien, qui avoit eu la communication des Chroniques du Mogol.

(54) Chah-Rouh, & non Miracha ou Mirancha, fils de Teimour, regna l'espace de quarante trois ans après son Pere, & mourut en 1447.

second fils de Miracha. Mais se lassant de son Gouvernement tyrannique, ils rappellerent Abouchaïd, qui lui fit donner la mort, & qui entreprit ensuite une guerre contre Ulugbeg, autre petit-fils de Tamerlan, pour défendre les droits d'Abdalarif fils de ce Prince. Il prit la ville de Samarkand, où il rétablit Abdalarif, qui, peu de tems après, vainquit avec le même secours son père Ulug-Beg, & lui ôta la vie. Mais Abdalarif périt à son tour, & laissa le Royaume de Samarkand à son frère Abdalla. Abouchaïd, étant retourné dans l'Indoustan, y exerça des violences qui le rendirent odieux. Il marcha ensuite contre Abdalla, qu'il dépouilla du Royaume de Samarkand. Après d'autres guerres, il trouva un ennemi plus redoutable dans Ufum-Cassan, Prince de la race des Turcomans, qui ayant réduit tous les autres Princes de la même famille, s'étoit rendu Maître de toutes les Provinces de la Turcomanie. Abouchaïd, jaloux de ses conquêtes, prit le parti de l'attaquer avec une armée considérable. Mais Ufum-Cassan le fit prisonnier, lui fit trancher la tête en 1469, fit aveugler trois de ses fils, & se rendit maître de toute la Perse jusqu'aux Indes. Ensuite, ayant été vaincu lui-même par Mahomet II, Empereur des Turcs, Ismaël-Sophi, de la famille d'Hali, gendre du Prophète Mahomet, s'empara du Royaume de Perse, dont la postérité a joui jusqu'à ces derniers tems; & les enfans d'Abouchaïd profitèrent de la disgrâce d'Ufum-Cassan pour se rétablir dans une partie des Etats de leur Père (55).

Seick-Omar (56) fut celui des enfans d'Abouchaïd qui hérita de la principale partie de sa puissance. Il vécut en paix, pendant un règne de vingt-quatre ans, & se précipita par imprudence, du sommet d'une terrasse en 1493.

Babar (57), fils de Seick-Omar, n'eut pas plutôt succédé à son père, qu'il se vit attaqué par Schafbek-Khan, fils d'Ulbeck-Khan, qui avoit été dépouillé de ses Etats par Abouchaïd. Babar, abandonné de ses Sujets, se réfugia dans ses Domaines des Indes, & laissa le Royaume de Samarkand à Schaïbek-Khan. Depuis ce tems-là, l'ancien Empire des Mogols fut divisé en deux Monarchies. Les Ulbecks regnerent à Samarkand; & Babar dans les Indes, où quelques victoires le firent vivre en paix jusqu'à l'année 1530, qui fut celle de sa mort.

Homayum (58), son fils, fut traversé au commencement de son règne,

Seïk-Omar  
ou Umer Mirza.1493.  
Babar ou Za-  
hiredou Baber.1530.  
Homayum  
ou Nafreddin-  
Humayoun.

(55) Sultan *Ebou-Seïd*, fils de Sultan Muhammed, & petit-fils de Miran-Chah, qui étoit troisième fils de Teimout, naquit en 1417, monta sur le trône à l'âge de 21 ans, & fut tué en 1469. *Oter, ubi supra.* Un Lecteur attentif remarquera, non seulement la différence des noms, mais encore celle de la chronologie & de la succession.

(56) Umer-Mirza, quatrième fils d'Ebou-Seïd, naquit à Semerkand en 1456, & mourut en 1494.

(57) Zahiredou-Baber, fils d'Umer-Mirza, naquit en 1483, monta sur le trône le 8 Juin 1494, régna d'abord dans *Mavera-Unchre*, fit ensuite la Conquête de Kiabul,

de Kandehar, de Bedkhechan, de Gafnin & de toute l'Inde, excepté le Dekhan, le Gutchetar, & le Bengale. Il mourut en 1530, & fut enterré à Kiabul. Il a fait la Relation de sa vie, sous le titre de *Vakeat-Iaberi. Oter ubi supra.*

(58) Nafreddin-Humayoun, fils de Babar, naquit à Kiabul, en 1508, monta sur le trône à *Egré*, en 1530, fit la Conquête du *Malewa*, du Gutchetar, & du Bengale, fut chassé ensuite de ses Etats, se retira en Perse & denanda du secours à Schah-Tahmas, fils d'Ismaël, qui l'aïda à rentrer dans ses Etats. Il mourut en 1556. *Oter, ubi supra.*

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

1552.

Ekbar, ou  
Djelal - Eddin-  
Ekbar.

Jehan - Guir,  
ou Nourreddin-  
Lghanguir.

par Chira, Prince d'une race que Babar avoit détrônée. Après divers combats, dans la ville de Dehli, le parti de Chira devint supérieur, & força Homayum de se retirer en Perse. Cette disgrâce lui arriva l'onzième année de son règne. Mais, Chira étant mort neuf ans après, il se remit en possession des Indes avec une armée Persane, & sa domination fut paisible pendant deux ans, qui furent le terme de sa vie, en 1552.

Akbar ou Ekbar (59), son fils, aggranda l'Empire par ses Conquêtes. Il vainquit Babare, Roi de Guzarate, avec le secours des Portugais de Goa, & se rendit Maître des Royaumes de Decan & de Candish. Il fit rebâtir la ville d'Agra, pour y établir le siège de son Empire. Il assiegea la Forteresse de Chitor, & enleva par trahison le *Rana* : mais la femme de ce malheureux Prince soutint le siège & trouva le moyen de rendre la liberté à son mari. Ekbar revint assiéger le Château de Chitor. Le *Rana* fut tué, & la place se soumit au Vainqueur, qui conquit ensuite le Royaume de Kachemire. Il mourut en 1605, après avoir élevé l'Empire au comble de sa puissance.

*Jehan Guir* (60), son fils, succéda au trône, sans avoir hérité de la valeur & des bonnes qualités de son pere. Il se laissa gouverner par la Sultane Nur-Jaham (61), & fut arrêté par Mahomet Khan, un de ses Ministres. Cosron (62), son fils aîné, s'empara aussi-tôt de l'autorité : mais Mahomet-Khan défit ses troupes, & remit Jehan-Guir en liberté. Cosron fut jetté dans une prison, où il fut étranglé par l'ordre de Chorrom (63), son frere, qui avoit épousé la fille de Nur-Jaham. Chorrom ne jouit pas long-tems de son crime : il fut envoyé dans son gouvernement de Guzarate, où s'étant révolté contre son pere, il se mit en campagne avec une armée de soixante mille hommes. Jehan-Guir le vainquit dans trois combats. Chorrom, qui s'étoit sauvé, reprit courage après la retraite de son pere. Mais n'ayant pas eu plus de succès dans ses nouvelles entreprises, il fit la paix ; & Jehan-Guir finit tranquillement ses jours, à Bimber, en 1627.

Après sa mort, Bolaki, fils de Cosron, fut appelé au trône. Chorrom feignit d'être malade, & fit courir ensuite le bruit de sa mort. On demanda la permission, à Bolaki, d'enterrer son oncle dans le tombeau de ses peres ; & sous ce prétexte, Chorrom déguisé suivit lui-même son cercueil. Bolaki, qui sortit d'Agra pour aller au-devant du Convoi funèbre, fut surpris par les complices de son Rival, & n'eut pas peu de peine à se sauver en Perse. Aussi-tôt, Chorrom se fit proclamer Empereur, sous le nom de Scha-Jehan (64).

(19) Djelal Eddin-Ekber, née à Emir-Kiour, en 1542, fut proclamé Empereur en 1556, à Kalainour, dans la Province de Lahour. Il réduisit presque toute l'Inde sous son obéissance, & mourut à Egré en 1605. *Otter*,

(60) *Selim*, fils aîné d'Ekber, né à Feshlepour, à douze lieues d'Egré, en 1569, monta sur le trône, en 1605, sous le nom de Nourreddin - Djihanguir, & mourut à Tchingarili en 1627. C'étoit un Prince efféminé, qui se laissa gouverner par une belle femme nommée *Nour-Djihan*. *Otter*, *ibid*.

(61) Tous les Voyageurs la nomment Nourmahal.

(62) Rhoe, qui étoit alors à la Cour, le nomme Coronsioé.

(63) Rhoe le nomme Corone.

(64) Chihabeddin Clah-Djihan, troisième fils de Djihanguir, né en 1593, monta sur le trône en 1628, & transporta le siège de l'Empire d'Egré à Dilli, en 1647, ce qui a fait donner depuis, à cette dernière ville, le nom de Djian-abad. Après avoir régné trente ans, il fut déposé par son fils

1. The first part of the paper is devoted to the study of the

2. The second part of the paper is devoted to the study of the

3. The third part of the paper is devoted to the study of the

4. The fourth part of the paper is devoted to the study of the

5. The fifth part of the paper is devoted to the study of the

6. The sixth part of the paper is devoted to the study of the

7. The seventh part of the paper is devoted to the study of the

8. The eighth part of the paper is devoted to the study of the

9. The ninth part of the paper is devoted to the study of the

10. The tenth part of the paper is devoted to the study of the

11. The eleventh part of the paper is devoted to the study of the

12. The twelfth part of the paper is devoted to the study of the

13. The thirteenth part of the paper is devoted to the study of the

14. The fourteenth part of the paper is devoted to the study of the

15. The fifteenth part of the paper is devoted to the study of the

16. The sixteenth part of the paper is devoted to the study of the

17. The seventeenth part of the paper is devoted to the study of the

18. The eighteenth part of the paper is devoted to the study of the



F. S. A. P.



Il commença son règne par une guerre contre les Portugais, auxquels il enleva la ville d'Ou-li. Il avoit déjà quatre fils, auxquels il donna des gouvernemens. Dara, qui étoit l'aîné, gouverna sous lui. La Vice-Royauté de Bengale fut donnée à Cha-Chuia, celle du Decan à Aureng-Zeb, & celle de Guzarate au plus jeune, qui se nommoit Morad-bax (65). La mauvaise conduite de Dara le rendit odieux aux Peuples, pendant qu'Aureng-Zeb se couvrit de gloire en portant ses armes dans le Royaume de Golkonde. Mais leur pere étant tombé malade, chacun des quatre freres forma le dessein de s'emparer de l'Empire. Le plus ardent fut Cha-Chuia, qui s'étant avancé jusqu'à Dehly, avec une armée considérable, obligea son pere de se retirer dans Agra; mais ayant eu l'audace de le poursuivre, il fut vaincu, & contraint de se retirer au Bengale. Morad-bax, qui suivit l'exemple de cette révolte, s'avança vers Dehly, & trouva Aureng-Zeb disposé à se joindre à lui, avec les troupes de Mirsa-Mula (66), Général de Golkonde. Après leur jonction, Aureng-Zeb, plus rusé que son frere, dont il vouloir employer habilement les forces à sa propre élévation, commença par le faire déclarer Empereur. Ils marchèrent ensemble, à grandes journées, & défirent l'armée de Cha-Jehan leur pere. Dara vint au-devant d'eux avec d'autres troupes; mais ayant été vaincu par la trahison d'un de ses Généraux, il n'eut pas d'autre ressource que la fuite. Alors Aureng-Zeb & Morad-bax firent avancer leur armée victorieuse à la vue d'Agra. Ils se rendirent maîtres de cette ville; & s'étant saisis de la personne de Cha-Jehan, ils ne penserent en apparence qu'à marcher contre Dara. Mais Aureng-Zeb crut l'occasion favorable pour exécuter ses desseins. Il arrêta son frere Morad-bax. Il se fit reconnoître Empereur, & mena toutes ses troupes contre Dara, qui de Lahor, où il s'étoit retiré, passa dans une Forteresse éloignée, & de-là au Royaume de Guzarate. D'un autre côté, Cha-Chuia se hâta d'avancer contre Aureng-Zeb. Mais il se vit forcé de céder à l'ascendant de sa fortune & de le laisser paisible possesseur de l'Empire. Dara se procura de nouvelles forces, avec lesquelles il fut encore défait; & s'étant retiré en Perse, il fut livré au Vainqueur, qui le fit étrangler le 22 d'Octobre 1657, après l'avoir tenu quelque-tems prisonnier. Cha-Chuia fut massacré dans le Royaume d'Arrakan, où il s'étoit flatté de trouver un asyle. Enfin Aureng-Zeb fit donner aussi la mort à Morad-bax, & à Chacha, fils aîné de Dara; après quoi se croyant bien établi sur le trône, il laissa traîner à Cha-Jehan, son pere, une vie languissante dans sa prison.

Son gendre (67) fut troublé, par la guerre qu'il eut à soutenir contre Sevagi,

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Shah Jehan  
ou Shah-bud-din  
Ghazi-Djihan.

Guerres  
intestines entre les  
fils.

Aureng-Zeb  
ou Eurenkzib.

Eurenkzib, qui le fit enfermer dans le Château d'Egré, où il mourut en 1666. *Otter, ibi supra.* L'erreur de plusieurs Historiens est ici considérable, puisqu'ils font regner le troisième fils de Jehan-Goir, au lieu du second.

(65) La plupart de ces noms sont écrits différemment par les Voyageurs; mais il seroit inutile de rapporter ces différences, lorsqu'elles sont également éloignées de la vérité, suivant le témoignage de M. Otter.

(66) Il se trouve nommé l'Emir-Jemla par Bernier, Mirgimola par Tavernier, &c. Voyez ci-dessus leurs Journaux.

(67) Muhy-Eddin-Eurenkzib, troisième fils de Chah-Djihan, naquit le 22 d'Octobre 1618, monta sur le trône en 1658, fit enfermer son frere Murad-Bahche, se rendit maître de Dilli, relégua son pere à Egré, marcha contre son frere Sultan Chudja, le défit près de Kievre, fut proclamé Empereur pour la seconde fois, en 1659, sous le

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.Cause des diffé-  
rens de Sevagi  
avec le Grand  
Mogol.Enfans d'O-  
rang Zeb.Fin de la Race  
des Rois de Gol-  
conde.

dont le nom a paru dans plus d'un endroit de ce Recueil (68). Ce fameux Indien avoir été Gouverneur d'une Province du Roi de Visapour, contre lequel il s'étoit révolté, & n'avoit pas été inutile aux projets d'Aureng-Zeb, alors Gouverneur du Decan, qui lui avoit cédé quelques Places des Erats du Mogol. Dans la suite, Aureng-Zeb, étant parvenu à l'Empire, voulut se faire restituer ses préfens. Sevagi, qui les regardoit comme un bien justement acquis par ses services, refusa de les rendre; & piqué de tant d'ingratitude, il ravagea les terres de l'Indoustan. Les effets de cette querelle jetterent Aureng-Zeb dans un chagrin, qui lui causa une maladie dangereuse. Ses enfans firent aussitôt quelques mouvemens pour s'élever à la Couronne, ou pour rétablir Cha-Jehan, leur grand-père, qui languissoit toujours dans sa captivité. Aureng-Zeb se rétablit contre toute espérance, fit empoisonner Cha-Jehan, & calma, par ce parricide, tous les troubles de l'Empire. Après avoir réduit les Rebelles, il fournit les efforts du Roi de Perse; il mit à la raison Sevagi & d'autres mécontents; il soumit le Rana, & fit évanouir les projets d'Ekkat, l'aîné de ses fils, qui s'étoit retiré en Perse.

Il avoit trois autres fils, qui aspiraient tous trois à l'autorité Souveraine: Cha-Halam, Azam-Chah, & Cambashe. Cha-Halam, qui se trouvoit à la tête d'une armée, conquirit le Royaume de Golkonde, & fit ensuite la paix avec Abdalacan, qui portoit cette couronne. Mais Aureng-Zeb, ayant réduit presque en même-tems le Roi de Visapour, conquit tant de défiance de Cha-Halam, qu'il le fit arrêter avec les Princes ses enfans. Ensuite, portant lui-même la guerre dans le pays de Golkonde, il en assiégea la principale Forteresse. Le danger auquel sa vie y fut exposée l'obligea d'abandonner la conduite du siège à Azancha, l'aîné de ses deux autres fils, qui surprit Abdalacan, & l'envoya prisonnier à l'Empereur son père. Ce fut dans la personne de ce malheureux Roi, qui finit, en 1698, la race des Rois de Golkonde (69), qui tiroient leur origine des anciens Monarques du Bishnagar. Il ne restoit plus à Aureng-Zeb, pour se voir entièrement maître de cet Empire, qu'à conquérir le Carnate, les montagnes possédées par Sambagi, & le pays de Maduré, qui forme la pointe de la presque-Isle de l'Inde. Il envoya son fils Azam-Chah dans la Province de Carnate; & marchant lui-même vers les montagnes, la résistance qu'il y trouva ne put l'empêcher de se saisir de Sambagi, auquel il fit ôter la vie. Cependant Ram-Raja, frère de Sambagi, continua de soutenir la guerre, défist l'armée Mogole, & força Aureng-Zeb de lever le siège de devant Pamalaguet. La fortune, pour le consoler, fit prendre, à Azam-Chah, la Citadelle de Gingi, & le rendit maître de tout

nom d'Alam-Guir, & fit mourir son frère aîné. Dara-Chukioh dans le Château de Guvalier. Son fils, Muhammed-Ekber, se révolta contre lui en 1664, dans le tems qu'il marchoit contre les Radjeputs. Il le poursuivit jusques dans le Dekien, & l'obligea de se sauver par mer en Perse. Pendant un règne d'environ cinquante ans, il fit continuellement la guerre. Il conquirit Bichapour, Haider-abad, & d'autres Places fortes du Dekien, qui augmentèrent considérablement

les revenus de l'Empire: mais il perdit Kandchar, Balke & Bedahehan. Il en mourut à Ahmed-Niguer, en 1707, il fut enterré, près d'un fameux Derviche, nommé Chahzin-Eddin, dans le voisinage de cette ville. Otter, *ibid.*

(68) Voyez les premières Relations du Tome IX, & l'article des Etablissements François, au même Tome.

(69) Voyez la Description de Golkonde, au Tome IX.

le pays de Carnate. Mais il en conçut bien-tôt une jalousie, qui lui fit rendre la liberté à Cha-Halam. Cette cruelle passion ne cessa point de le tourmenter, pendant tout le reste de son regne. Enfin, lorsqu'il se crut proche de sa fin, il fit un Testament, par lequel il divisoit ses États entre ses enfans. Il laissoit l'Indoustan & les Provinces au-delà du Sind à Cha-Halam : les Royaumes de Decan & de Guzarate à Azam-Chah, & ceux de Golkonde & de Visapour à Cambash. L'épuisement de forces, dans lequel il tomba au mois de Février 1707, arma, l'un contre l'autre, les deux plus jeunes de ses fils, qui se trouvoient à la Cour. Après s'être un peu rétabli, il leur donna ordre à tous deux de se retirer. Cambash obéit ; mais Azam-Chah ne quitta point la Cour jusqu'à la mort de son pere, qui arriva le 4 du mois de Mars de la même année. Aureng-Zeb mourut âgé de plus de cent ans.

Azam-Chah s'étant emparé de l'Empire & des trésors de son pere, ne perdit pas un moment pour se mettre à la tête d'une armée. Cha-Halam, qui reçut aussi-tôt cette nouvelle, rassembla ses forces, se fit proclamer Empereur à Dehly, & marcha fièrement contre Azam-Chah. Les deux Partis, étant venus aux mains, se battirent avec beaucoup d'animosité. La nuit les sépara : mais, le lendemain, Azam-Chah, s'étant obstiné à recommencer le combat, fut vaincu, & se rua dans le mouvement de son désespoir. Cha-Halam, recevant les fruits de sa victoire, en se faisant reconnoître aussi-tôt Empereur des Mogols. Ensuite il tourna tous ses soins contre son frere Cambash, qu'il fit périr aussi dans un combat, & dont la mort le laissa paisible sur le trône.

Cha-Halam  
ou Fuzoukh  
Behadur-Chah.

Malheureusement cette succession, qui est la dernière dont nos Voyageurs & nos Historiens aient publié l'Histoire, paroît entièrement démentie par le témoignage de M. Otter, qui donne pour successeur, à Aureng-Zeb, Muhammed-Muzem, l'aîné de ses fils. On cesse ici de relier ses observations dans les Notes, parce qu'on ne connoît point d'autre éclaircissement sur l'Histoire moderne de cet Empire. « Muhammed-Muzem partit, dit-il, de Kaboul à la tête d'une armée, livra bataille près d'Agra, à son frere Muhammed-Azem (Azam-Chah), le défit, & fut proclamé Empereur sous les noms de Kurebeddin-Behadur-Chah, & de Cha-Halam. Alors, marchant contre son frere Kiam-Bahche, (celui que nos Historiens nomment Cambash, ou Cambax), qui s'étoit établi à Haider-Abad, il le fit prisonnier.

A la vérité, M. Otter a donné, dans un autre endroit, le nom de Muhammed-Ebker au fils aîné d'Aureng-Zeb ; & le nom de Cha-Halam qu'il fait prendre au Successeur, n'est gueres différent de celui de Cha-Halam. Mais l'aîné des quatre Princes étoit en Perse, & pouvoit être venu par Kaboul ; au lieu que Cha-Halam n'y pouvoit être alors, puisqu'on le suppose à Dehly ; sans compter qu'il ne paroît, par aucune trace, qu'il eût jamais porté le nom de Muhammed-Muzem.

Quelque jugement qu'on porte de ce Behadur-Chah, ce fut Dghandar, son fils, qui fut l'héritier de son trône, après avoir vaincu & tué trois de ses freres, à l'exemple de ses deux Prédecesseurs. Il fut défait, à son tour, par Ferruh-Sier, & forcé de recourir à la fuite.

Dghandar.

Ferruh-Sier, fils d'Azim-Elchan, & petit-fils de Behadur-Chah, monta sur le trône, & fut déposé quelque-temps après par deux Seigneurs de la Cour, nommés les Seids, qui l'aveuglerent & le firent mourir en 1719.

Ferruh-Sier.

1719.



DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN  
Refi Ed Dered-  
jat.

Nafreddin Mu-  
hammed Chah.

1739.

Exploits de  
Thomas Kouli-  
Khan, ou Nadir-  
Chah, dans l'In-  
de.

Le Grand Mo-  
gori Muhammed-  
Chah lui reman-  
de la paix. Con-  
ditions d'un Trai-  
té.

*Refi-Ed-Deredjat*, fils de Refi-Elchan, & petit-fils de Behadir-Chah, fut tiré, par les Seids, du Château de Selinguer, où il étoit enfermé, & mis sur le trône à la place de Ferruh-Sier. Trois mois après, les Seids lui ôtèrent aussi la vie, & mirent à sa place son frère Refi-Ed-Deouler, qui mourut peu de tems après de mort naturelle.

*Nafreddin-Muhammed-Chah*, fils de Djian-Chah, & petit-fils de Behadir-Chah, fut mis sur le trône par les mêmes Seids, qui le gouvernèrent d'abord. Il se débarrassa de leur tyrannie dans la suite, mais il eut le malheur de tomber dans de plus grands maux. Ce fut en 1739, vingt-unième année de son règne, que le fameux Kouli-Kam, ou Nadir-Chah, s'étant rendu maître de Kandahar, profita de la mollesse de ce Prince, pour entrer dans l'Inde avec une armée redoutable, & forçant tous les obstacles, s'avança jusqu'à Lahor, dont il n'eut pas plus de peine à se saisir. Le Voyageur, qu'on ne cesse pas de citer, dans l'opinion qu'on a de sa fidélité, se trouvoit alors en Perse; & l'occasion qu'il eut de se faire instruire de toutes les circonstances de ce grand événement, rend son témoignage fort précieux. On peut lire, dans sa Relation, l'origine de Nadir-Chah & les progrès de sa fortune (70). Il suffira d'en détacher ici ce qui appartient à cet article.

L'Ennemi des Mogols, encouragé par la foiblesse de leur résistance & par les invitations de quelques Traîtres, mena son armée victorieuse à Kier-nal, entre Lahor & Dehli. Il y fut attaqué par celle de Muhammed-Chah; mais l'ayant battue, avec cette fortune supérieure qui avoit presque toujours accompagné ses armes, il mit bien-tôt ce malheureux Empereur dans la nécessité lui demander la paix. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour l'Indoustan, Nizam-ul-Mulk (71), ce même Traître, qui avoit appelé Nadir-Chah, fut choisi pour la négociation. Il se rendit au camp du Vainqueur avec un plein pouvoir. L'un & l'autre souhaitoient de se voir, pour concerter l'exécution entière de leurs dessein. Ils convinrent que Muhammed-Chah auroit une entrevue avec Nadir-Chah, qu'il lui feroit un présent de deux mille Kiurours (72), & que l'armée Persane sortiroit des États du Mogol. Le cérémonial fut ainsi réglé. Il portoit, qu'on dresseroit une tente entre les deux armées; que les deux Monarques s'y rendroient successivement, Nadir-Chah le premier, & Muhammed-Chah lorsque l'autre y seroit entré; qu'à l'arrivée de l'Empereur, le fils du Roi de Perse, feroit quelques pas au-devant de lui pour le conduire; que Nadir-Chah iroit le recevoir à la porte & le meneroit jusqu'au fond de la tente, où ils se placeroient en même-tems sur deux trônes, l'un vis-à-vis de l'autre; qu'après quelques momens

(70) Voyage d'Otter, Tome I. pages 298 & suivantes.

(71) Ce Seigneur étoit Gouverneur du Decan, & passoit pour un des plus grands hommes de l'Empire. Mais il avoit reçu, de la part des Ministres de l'Empereur, divers sujets de mécontentement, qui ne lui faisoient respirer que la vengeance. C'étoit lui qui avoit facilité l'entrée de l'Inde aux Persans. La mort du premier Ministre Khan-Devraz, qui avoit été tué à la bataille de Kiernac, n'a-

voit pas satisfait toute son animosité, quoiqu'elle l'eût laissé maître absolu dans le Conseil & dans l'armée. Muhammed, dans l'embarras de sa situation, venoit de le nommer tout à la fois *Vakil-Mutlak*, c'est à dire, Lieutenant Général de l'Etat, & Généralissime de ses Troupes.

(72) Le Kiurour fait cent leuks. Le leuk fait cent mille roupies; & la roupie vaut environ quarante-cinq sous de notre monnaie.

d'entretien, Muhammed-Chah retourneroit à son camp ; & qu'en sortant, on lui rendroit les mêmes honneurs qu'à son arrivée.

Un autre Traître nommé Scader-Khan, voulut partager avec Nizam-ul-Mulk les faveurs de Nadir-Chah, & prit, dans cette vue, le parti d'enchevêtrer sur sa méchanceté. Il fit insinuer au Roi que Nizam-ul-Mulk lui avoit manqué de respect, en lui offrant un présent si médiocre, qui ne répondoit ni à l'opulence d'un Empereur des Indes, ni à la grandeur d'un Roi de Perse. Il lui promit le double, s'il vouloit marcher jusqu'à Dehli ; à condition néanmoins qu'il n'écouterait plus les conseils de Nizam-ul-Mulk, qui le trompoit, qu'il retint l'Empereur, lorsqu'une fois il l'auroit près de lui, & qu'il se fit rendre compte du trésor. Cette proposition, qui flattoit l'avidité de Nadir-Chah, fut si bien reçue, qu'elle lui fit prendre aussi-tôt la résolution de ne pas observer le Traité (73).

Il ordonna un grand Festin. L'Empereur étant arrivé, avec Nizam-ul-Mulk, fut traité d'abord comme on étoit convenu. Après les premiers complimens, Nadir-Chah fit signe de servir, & pria Muhammed-Chah d'agréer quelques rafraichissemens. Son invitation fut acceptée. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir-Chah prit occasion des circonstances pour tenir ce discours à l'Empereur : « Est-il possible que vous ayez abandonné le soin de votre Etat, au point de me laisser venir jusqu'ici ? Quand vous apprîtes que j'étois parti de Kandahar, dans le dessein d'entrer dans l'Inde, la prudence n'exigeoit-elle pas que quittant le séjour de votre Capitale, vous marchassiez en personne jusqu'à Lahore, & que vous envoyassiez quelqu'un de vos Généraux avec une Armée jusqu'à Kaboul, pour me disputer les passages ? Mais ce qui m'étonne le plus, c'est de voir que vous ayez eu l'imprudence de vous engager dans une entrevue avec moi, qui suis en guerre avec vous, & que vous ne sachiez pas que la plus grande faute d'un Souverain est de se mettre à la discrétion de son Ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'avois quelque mauvais dessein sur vous, comment pourriez-vous vous en défendre ? Maintenant je connois assez vos Sujets, pour savoir que Grands & Petits, ils sont tous des lâches ou même des traîtres. Mon dessein n'est pas de vous enlever la Couronne. Je veux seulement voir votre Capitale, m'y arrêter quelques jours, & retourner ensuite en Perse. En achevant ces derniers mots, il mit la main sur l'Alcoran, & fit serment de tenir sa parole (74).

Muhammed-Chah, qui ne s'attendoit point à ce langage, parut l'écouter avec beaucoup d'étonnement : mais les dernières déclarations le jetterent dans une consternation qui le fit croire prêt à s'évanouir. Il changea de couleur. Sa langue devint immobile, son esprit se troubla. Cependant, après avoir un peu réfléchi sur le danger, dans lequel il s'étoit jeté, il rompit le silence, pour demander la liberté de retourner dans son camp. Nadir-Chah la lui refusa, & le mit sous la garde d'Abdul-Baki-Khan, un de ses principaux Officiers. Cette nouvelle répandit une affreuse consternation dans toute l'armée Indienne. L'Intimadud-Deoulet & tous les Omras passèrent la nuit dans une extrême inquiétude (75). Ils virent arriver, le lendemain matin,

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Comment et  
sont obé-  
vécus

Nadir - Chah  
donne un Festin  
au Grand Mogul.

Nécessité qu'il  
lui tient.

Muhammed-  
Chah est arrêté.

Arrivée de Na-  
dir-Chah.

(73) Orer, *ubi sup.* pages 385 & 386.

(74) *Ibid.* page 387.

(75) Voilà donc le véritable titre du Grand-

Visir de l'Indoustan, que d'autres nomment  
l'Achamadoulet.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Précédente  
qu'il prend du  
côté de Dehli.

Dans quel or-  
dre il marche  
vers cette Cap-  
itale.

Promission d'un  
Tribunal.

un Officier Persan, avec un détachement, qui après s'être emparé du trésor & des équipages de l'Empereur, fit proclamer, dans le camp, que chacun pouvoit se retirer librement avec ses équipages & tout ce qu'il pourroit emporter, sans craindre d'être arrêté ni de recevoir d'insulte. Un moment après, dix cavaliers Persans vinrent enlever l'Intimadud-Deoulet. Ils le conduisirent au quartier de l'Empereur, dans leur propre camp, & le laissèrent avec ce Prince. Après la dispersion de l'armée, Nadir-Chah pouvoit marcher droit à la Capitale : mais, voulant persuader au peuple que sa marche étoit concertée avec Muhammed-Chah, il fit prendre les devants à Scader-Khan, pour disposer les esprits à l'exécution de ses desseins. Ce Khan partit avec deux mille chevaux Persans, commandés par un des fils de Nadir-Chah. Il commença par faire publier, à Dehli, une défense de s'opposer aux Persans. Ensuite, ayant fait appeler le Gouverneur du Fort, il lui communiqua des Lettres, munies du sceau de l'Empereur, qui portoient ordre de faire préparer le quartier de Renchen-Abad, pour Nadir-Chah, & d'évacuer le Fort, pour y loger le détachement qui l'avoit suivi. Cet ordre parut étrange au Gouverneur ; mais il ne laissa pas de l'exécuter avec une aveugle soumission. Les deux mille Persans entrèrent dans le Fort. Scader-Khan prit le tems de la nuit pour s'y transporter. Il mit le sceau de l'Empereur sur les coffres, & aux portes des magasins. Ensuite il dressa un état exact des Omhras, des Ministres, des autres Officiers, & de tous les riches Habitans de la ville, Indiens ou Mahométans. Cette liste devoit apprendre d'abord, à Nadir-Chah, les noms de ceux dont il pouvoit exiger de l'argent à son arrivée. Scader-Khan fit aussi marquer les Palais, qui devoient être évacués pour loger les Officiers Persans (76).

Cependant le Vainqueur, maître de la caisse militaire, de l'artillerie & des munitions de guerre qui s'étoient trouvées dans le camp, envoya tout, sous une bonne escorte, à Kaboul, pour le faire transporter en Perse. Il partit ensuite de Kiernal, dans l'ordre suivant : l'Empereur, porté dans une litière, accompagné de Nizam-ul-Mulk, du Visir, de Serbulend-Khan & d'autres Omhras, marcher à la droite, suivi de quarante mille Persans. Une autre partie de l'armée Persane étoit à la gauche ; & Nadir-Chah faisoit l'arrière-garde avec le reste de ses troupes. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent au (77) jardin Impérial de Chalémar, où ils passèrent la nuit. Le lendemain, l'Empereur fit son entrée dans Dehli. Lorsqu'il fut descendu au Palais, il fit publier que Nadir-Chah devoit arriver le jour suivant, avec ordre à tous les Habitans de fermer leurs Maisons, & défense de se tenir dans les rues, dans les marchés, ou sur les toits pour voir l'entrée du Roi de Perse. Cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que Nadir-Chah étant entré le 9, en plein jour, ne vit pas un Indien dans son chemin. Il alla prendre son logement dans le quartier de Renchen-Abad, qu'on lui avoit préparé. Scader-Khan s'étoit empressé d'aller au-devant de lui jusqu'au jardin de Chalémar, & l'avoit accompagné au Palais, où il étoit descendu. Il se flattoit d'obtenir une audience particulière, & de lui donner des avis sur la conduite

(76) Otter, *ubi sup.* pages 390 & précédentes.

(77) Le 7 de Zil-Hadjé, qui répond au mois de Mars.

qu'il devoit tenir dans la Capitale. Le Roi n'ayant paru faire aucune attention à ses empressemens, il osa s'approcher, pour se faire entendre. Mais il fut reçu avec beaucoup de hauteur, & menacé même d'être puni, s'il n'apportoit aussi-tôt le présent qu'il avoit promis. Un traitement si dur lui fit reconnoître d'où parloit le coup. Nizam-ul-Mulk, qui avoit feint pendant quelques jours de l'associer à la trahison, mais qui étoit trop habile pour vouloir partager avec lui la faveur du Roi, avoir déjà trouvé les moyens de le perdre, en faisant soupçonner sa bonne foi. Le malheureux Scader-Khan épuisa toutes ses ressources; & desespérant de l'emporter sur son Rival, il prit du poison, dont on le trouva mort le lendemain (78).

Le même jour, un bruit, répandu vers le soir, persuada aux Habitans de Delli que Nadir-Chah étoit mort. Ils prirent tumultueusement les armes; & leur haine les portant à faite main-basse sur tous les Persans qu'ils rencontroient dans les rues, on prétend que dans ce transport, qui dura toute la nuit, ils en firent périr plus de deux mille cinq cens. Quoique le Roi en eût été d'abord informé, la crainte de quelque embuscade lui fit attendre le lendemain pour arrêter le désordre. Mais au lever du Soleil, s'écartant transporté à la Mosquée de Renchenud-Abad, le spectacle d'un grand nombre de Persans, dont il vit les corps étendus, le mit en fureur. Il ordonna un massacre général, avec permission de piller les Maisons & les Boutiques. A l'instant, on vit ses soldats répandus, le sabre à la main, dans les principaux quartiers de la ville, tuant tout ce qui tomboit sous leurs coups, enfonçant les portes & se précipitant dans les Maisons. Hommes, femmes, enfans, tout fut massacré sans distinction. Les Vieillards, les Prêtres & les Dévots, réfugiés dans les Mosquées, furent cruellement égorgés en récitant l'Alcoran. On ne fit grâce qu'aux plus belles filles, qui échappèrent à la mort pour assouvir la brutalité du soldat, sans aucun égard au rang, à la naissance, ni même à la qualité d'Etrangere. Ces barbares, las enfin de répandre du sang, commencerent le pillage. Ils s'attachèrent particulièrement aux pierres précieuses, à l'or, à l'argent; & leur butin fut immense. Ils abandonnerent le reste; & mettant le feu aux Maisons, ils réduisirent en cendre plusieurs quartiers de la ville.

Quelques Etrangers, réfugiés dans la Capitale, s'attrouperent pour la défense de leur vie. Les Bijoutiers, les Changeurs, les Marchands d'étoffe, se rassemblèrent près d'eux. L'Intendant des meubles de la Couronne se mit à leur tête, avec Jenan-Eddin, Médecin de la Cour. Ils se battirent, quelque-temps, en desespérés. Mais n'étant point accoutumés à manier les armes, ils n'eurent que la satisfaction de mourir le sabre à la main. L'Auteur assure qu'il périt, dans ce massacre, plus de deux cens mille personnes. Un grand nombre de ceux qui échappèrent au carnage prirent heureusement la fuite (79).

Nizam-ul-Mulk & le Grand-Vizir, pensant à sauver le reste de la ville, allerent se jeter aux pieds de Nadir-Chah pour lui demander grace. Il donnoit ordre, en ce moment, de porter le feu & le sang dans les autres quartiers. Les deux Omiras furent mal reçus. Cependant, après avoir exhalé son courroux dans un torrent d'injures & de menaces, il se laissa toucher; &

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Carnage des  
Persans dans  
Delli.

Variation  
qu'ils en faisoient.

(78) *Ibid.* page 392.

(79) *Ibidem.* pages 393 & précédentes.  
E e iij

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

L'ordre est ré-  
tabli à Delhi.

L'ordre fut donné aux Officiers de rappeler les troupes. Les Habitans reçurent celui de se renfermer dans leurs maisons, & la tranquillité fut aussitôt rétablie.

Le lendemain, on obligea les soldats de rendre la liberté à toutes les femmes qu'ils avoient enlevées, & les Habitans d'enterrer tous les cadavres, sous peine de mort. Ces malheureux demandoient le tems de séparer les corps des Musulmans de ceux des Indiens idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun, suivant leur religion : mais, dans la crainte que le moindre délai ne fit recommencer le massacre, ils firent, à la hâte, les uns des fosses dans les marchés, où ils enterrent leurs amis pêle-mêle, les autres des buchers, où ils les brûlerent sans distinction. On n'eut pas le tems, jusqu'au départ des Persans, de penser à ceux qui avoient été tués dans des lieux fermés ; & ce fut alors un spectacle horrible, de voir tirer, dans des maisons, les cadavres à moitié pourris. Seid-Khan & Chelshurali-Khan, l'un parent du Visir, l'autre de Kharan-Khan, qui avoit été tué à la bataille, furent accusés, avec Reimany, Chef des Tchouppoïs ou des Huissiers de l'Empereur, d'avoir tué dans le tumulte un grand nombre de Persans. Nadir-Chah leur fit ouvrir le ventre ; l'ordre fut exécuté aux yeux de Nizam-ul-Mulk & du Visir, qui avoient employé inutilement tout leur crédit pour les sauver.

Avanté de Na-  
dir-Chah pour les  
affaires des Mo-  
gols.

Nadir-Chah se fit apporter d'Audih, le trésor de Seadet-Khan, qui montoit à plus de dix leuks de roupies. Mund-Khan fut envoyé au Bengale, pour se saisir de la Caisse des Impôts. Nizam-ul-Mulk & le Visir eurent ordre de remettre la caisse militaire, qui étoit d'un Kiourou de roupies, lorsqu'ils étoient sortis de la Capitale pour marcher contre les Persans. Ils furent sommés aussi de faire venir, de leurs gouvernemens, les fonds qu'ils y avoient eu propre, & ceux qui appartenoient à l'Empereur. Nizam-ul-Mulk eut l'adresse de se tirer de cet embarras : « Vous sçavez, Seigneur, » dit-il au Roi, que je vous suis dévoué, & que je vous ai toujours » parlé sincèrement ; ainsi j'espère que vous sçerez disposé à me croire. » Lorsque je suis parti du Dekan, j'y établis mon fils en qualité de » Lieutenant, & je remis entre ses mains tous les biens que je possédois. » Tout le monde sçait qu'il ne m'est plus soumis, & qu'il ne dépend pas » de moi de le faire rentrer dans le devoir ; vous êtes seul capable de le » réduire, & de soumettre les Rajas du Dekan, qui sont autant de re- » belles. Outre les trésors que mon fils a rassemblés, vous pourrez lever » de fortes contributions sur ces fiers Rajas, qui ne respectent plus aucune » autorité.

Nadir-Chah sentit toute l'adresse de cette réponse ; mais comme Nizam-ul-Mulk lui étoit encore nécessaire, il prit le parti de dissimuler, & ne parla plus du trésor de Dekan. Le Visir fut traité avec moins de ménagement. On le croioit très-riche. Le Roi, n'ayant pas réussi à l'intimider par des menaces, fit venir son Secrétaire, qu'il accabla d'injures, en le pressant de représenter ses comptes, & loin d'écouter ses raisons, il lui fit couper une oreille. Le Visir fut exposé au soleil, ancien genre de supplice dans les pays chauds. Cette violence lui fit offrir un Kiourou de roupies, sans y comprendre quantité de pierres précieuses, & plusieurs éléphants. Le Secrétaire fut taxé à de grosses sommes, & remis entre les mains de Serbulend-Khan, avec ordre

d'employer les tourmens pour se faire payer. Mais il se délivra de cette vexation par une mort volontaire.

Nadir-Chah, n'épargnant pas même les Morts, mit garnison dans les Palais de Muzaffer-Khan, de Mirklu, & de quantité d'autres Omhras qui avoient perdu la vie au combat de Kiernal. Il tira de leurs héritiers un Kiourou de roupies. Comme la ville ne cessoit pas d'être investie, les Habitans qui entreprenoient de se soustraire aux vexations par la fuite, tomboient entre les mains des troupes Persanes, & périssoient sans pitié. Bientôt on manqua de vivres, & la famine augmenta les maux publics. Plusieurs Etrangers, prévoyant le danger d'être maltraités par les Persans au supplice de la faim, se jetterent en corps aux pieds de Nadir-Chah, pour lui demander du pain. Il se laissa toucher par leurs prières, & leur permit d'aller chercher du bled, pour leur subsistance, du côté de Ferid-Abad; mais, faute de voitures, ils étoient obligés de l'apporter sur leurs têtes.

Enfin Nadir-Chah se fit ouvrir le trésor Impérial & le garde-meuble, auxquels on n'avoit pas touché depuis plusieurs regnes. Il en tira des sommes inestimables, en pierres, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles précieux, parmi lesquels il n'oublia point le trône du Paon, évalué à neuf Kiourous; & toutes ces dépouilles furent envoyées à Kaboul, sous de fidèles escortes. Alors, pour se délasser des fatigues de la guerre, il passa plusieurs jours en promenades, & d'autres en festins, où toutes les délicatesses de l'Inde furent servies avec profusion. Les beaux édifices, & les autres ouvrages de Dehli, lui firent naître le dessein de les imiter en Perse. Il choisit, entre les Artistes Mogols, des Architectes, des Menuisiers, des Peintres, & des Sculpteurs, qu'il fit partir pour Kaboul avec le trésor. Ils devoient être employés à bâtir une ville & une forteresse, d'après celles de Jehannabad. En effet il marqua, dans la suite, un lieu près de Hemedan, pour l'emplacement de cette ville, qui devoit porter le nom de Nadir-Abad. Les guerres continuelles, qui l'occupèrent après son retour, ne lui permirent pas d'exécuter ce noble projet: mais, pour laisser à la postérité un monument de sa conquête, il fit battre, à Dehli, de la monnaie d'or & d'argent, avec laquelle il paya ses troupes. On assura l'Auteur de ce récit, qu'il en fit battre aussi à Surate & dans le Bengale. Mais elles n'eurent point de cours dans la Capitale; & vraisemblablement elles n'en eurent pas plus dans les deux autres pays (80).

Après avoir épuisé le trésor Impérial & toutes les richesses des Grands, Nadir-Chah fit demander, à Muhammed-Chah, une Princesse de son sang, nommée *Kiambahche*, pour Nasrullah-Mirza son fils, & ce Monarque n'osa lui la refuser. Le mariage se fit dans la forme des loix Musulmannes; mais il ne fut point accompagné d'un festin, ni d'aucune marque de joie. Sa politique ne se bornoit point à l'honneur d'une simple alliance. Comme il prévoyoit trop de difficultés dans la conquête d'un si vaste Empire, & de l'impossibilité même à le conserver, il vouloit s'assurer du moins d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie, il fit déclarer à l'Empereur qu'il falloit céder aux nouveaux Mariés la Province de Kaboul, avec tous les autres

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Etle s'exerce  
sur les  
Mats.

Nadir-Chah  
s'empara du tré-  
sor Impérial.

Il enleve les  
Artistes de Deh-  
li, pour un grand  
projet.

Monnaie qu'il  
fit battre.

Il marie son  
fils avec une  
Princesse Mogol-  
le.

Cession d'une  
partie des Etats  
du Mogol à Na-  
dir-Chah.

(80) Quelques-unes de ces monnoies avoient pour légende: Sultan her Selamini-Djihan Chah-Chahan-Nadir-Iran-u-Ze-

man; c'est-à-dire, le Prince des Princes du Monde, le Roi des Rois, la Merveille de la Perse & du Siècle.

pays de l'Inde, situés au-delà de la rivière d'Atek. Dans la nécessité de céder à la force, Muhammed, par un écrit signé de sa main & scellé de son sceau (81), abandonna ses droits sur de si belles Provinces. Nadir-Chah ne songea plus alors, qu'à grossir ses richesses par de nouvelles extorsions. Il exigea des Omhras & de tous les Habitans de la ville, des sommes proportionnées à leurs forces, sous le nom de présent. Quatre Seigneurs Mogols, chargés de l'exécution de cet ordre, firent un dénombrement exact de toutes les maisons de la ville, prirent les noms de ceux qui devoient payer, & les taxerent ensemble à un Kiourou & cinquante Leuks de roupies : mais, lorsqu'ils présentèrent leur liste au Roi, cette somme lui parut trop modique ; & devenant furieux, il demanda sur le champ les quatre Kiourours que Scader-Khan lui avoit promis. Les Commissaires effrayés divisèrent entre eux les différens quartiers de la ville, & leverent cette somme avec tant de rigueur, qu'ils firent mourir dans les tourmens plusieurs personnes de la plus haute distinction. A force de violence, ils ramassèrent trois Kiourours de roupies, dont ils déposèrent deux & demi dans le trésor de Nadir-Chah, & gardèrent le reste pour eux. Un Dervis, touché de compassion pour les malheurs du peuple, présenta au terrible Nadir-Chah un écrit, dans ces termes : « Si tu es Dieu, agis en Dieu. Si tu es Prophète, conduis-nous dans la voie du salut. Si tu es Roi, rends les peuples heureux, & ne les détruis pas. Nadir-Chah répondit, sans s'émouvoir : je ne suis pas Dieu, pour agir en Dieu ; ni Prophète, pour montrer le chemin du salut ; ni Roi, pour rendre les peuples heureux. Je suis celui que Dieu envoie contre les Nations sur lesquelles il veut faire tomber sa vengeance (82).

Grâti - Chah  
part de Delhi.

Enfin, content de ses succès dans l'Inde, il se prépara sérieusement à retourner en Perse. Le 6 de Mai, il assembla au Palais tous les Omhras, devant lesquels il déclara qu'il rétablissait l'Empereur dans la possession libre de ses Etats. Ensuite, après avoir donné à ce Monarque plusieurs avis sur la manière de gouverner, il s'adressa aux Omhras, du ton d'un Maître irrité : « Je veux bien vous laisser la vie, leur dit-il, quelque indignes que vous en

(81) La date de cet Acte est du mois Muharrem, l'an de l'Hégire 1151 ; ce qui revient au mois d'Avril 1739. On a rapporté les noms des Pays dans l'Article Géographique : mais le préambule de l'Acte ne mérite pas moins d'attention par la singularité des motifs : « Le Prince des Princes, le Roi des Rois, l'Ombre de Dieu sur la terre, le Protecteur de l'Islam ( c'est-à-dire de la vraie foi ), le second Alexandre, le puissant Nadir-Chah, que Dieu fasse régner long-tems, ayant envoyé ci devant des Ambassadeurs auprès de moi, prosternés devant le trône de Dieu, j'avois donné ordre de terminer les affaires pour lesquelles ils étoient venus. Le même dépêcha de puis, de Kandahar, pour me faire souvenit de ses demandes ; mais mes Ministres l'amusèrent, & tâchèrent d'éloigner l'exé-

cution de mes ordres. Cette mauvaise conduite de leur part a fait naître de l'inimitié entre nous. Elle a obligé Nadir-Chah d'entrer dans l'Inde avec une armée. Mes Généraux lui ont livré bataille auprès de Kiernab. Il a remporté la victoire ; ce qui m'a donné occasion à des négociations, qui ont été terminées par une entrevue que j'ai eue avec lui. Ce grand Roi est ensuite venu avec moi jusqu'à Chah Dighan-Abad. Je lui ai offert mes richesses, mes trésors & tout mon Empire : mais il n'a pas voulu l'accepter en entier, & se contentant d'une partie, il m'a laissé maître, comme j'étois, de la Couronne & du Trône. En considération de cette générosité, je lui ai cédé, &c. *Oter*, pages 404 & suivantes.

(82) *Ibid.* page 414.

« soyez,

« foyez ; mais si j'apprens à l'avenir que vous fomentiez dans l'Etat l'esprit  
 « de faction & d'indépendance, quoiqu'éloigné, je vous ferai sentir le poids  
 « de ma colere, & je vous ferai mourir tous sans miséricorde (83)

Tels furent ses derniers adieux. Il partit le lendemain, avec des richesses immenses, en pierreries, en or, en argent, qu'on évalua pour son propre compte à soixante & dix Kiourours de roupies ; sans y comprendre le butin de ses Officiers & de ses soldats, qu'on fait monter à dix Kiourours. L'Auteur évalue toutes ces sommes à dix-huit cens millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qui avoient été transportés à Kaboul. L'armée Persanne marcha, sans s'arrêter un seul jour, jusqu'à Serhind (84). De-là Nadir-Chah fit ordonner à Zekierfa-Khan, Gouverneur de la Province de Lahor, de lui apporter un Kiourour de roupies. Ce Seigneur, à qui les vexations de la Capitale avoient fait prévoir qu'il ne seroit pas épargné, toinoir des grosses sommes prêtes, & se mit aussitôt en chemin, avec celle qu'on lui demandoit. Sa diligence lui fit obtenir diverses faveurs, & la liberté d'un grand nombre d'Indiens, que le Vainqueur enlevait avec les dépouilles de leur Patrie. Mais il ne put la faire accorder à cinquante des plus habiles Ecrivains du Divan, que Nadir-Chah faisoit emmener, dans le dessein de s'instruire à fond des affaires de l'Inde. Ces Malheureux, n'envifageant qu'un triste esclavage, cherchèrent d'autres moyens pour s'en délivrer. Quelques-uns prirrent la fuite. D'autres, que cette raison fit ressembler avec plus de rigueur, se donnerent la mort, ou se firent Musulmans (85).

La difficulté, pour les Persans, étoit à se rapprocher de la Province de Kaboul. Ils n'étoient plus maîtres, ni de la Capitale, ni de la personne de l'Empereur, dont la captivité avoit tenu toutes les parties de l'Empire dans la consternation & le respect. Ils avoient à passer le Tchenav, ou le Chenab, l'Indus, & d'autres rivières, dans un tems où l'abondance extraordinaire des eaux ne leur permettoit pas d'y jeter des ponts. On n'a pas douté que si les Afgans, Peuples qui habitent à l'Occident de l'Indus, avoient exécuté la résolution qu'ils formerent, d'attaquer au passage une armée chargée de butin, Nadir-Chah n'eût été perdu sans ressource. Mais la fertilité de son esprit le tira de ce danger. Dix leuks de roupies, qu'il distribua aux Chefs de la ligue, firent évanouir tous leurs projets. Les eaux diminuèrent ; on jeta un pont sur le Fleuve, & l'armée passa sans obstacle. Alors il prit une résolution, que l'Auteur met au rang des plus grandes actions de sa vie, & qu'il ne put croire, dit-il, qu'après se l'être fait attester par plusieurs témoins dignes de foi. Il fit publier, parmi ses troupes, un ordre de porter à son trésor tout le butin qu'elles avoient fait dans l'Inde, sous prétexte de les soulager, en se chargeant de ce qui pouvoit les embarrasser dans leur marche. Elles obéirent : mais il poussa l'avidité plus loin. On lui avoit appris que les Officiers & les Soldats avoient caché des pierreries ; il les fit fouiller tout à tour, en partant ; & leur bagage fut visité avec la même rigueur. Ainsi rien ne put échapper à ses recherches. Mais, après s'être emparé de tout ce qu'on

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Ses adieux aux  
Ombres.

Danger dont  
son bonheur le  
tire.

Action extraor-  
dinaire de Nadir-  
Chah.

(83) Otter, Tome II. p. 91.

(84) *Ibidem*, page 92. Serhind est à cent vingt milles de Delhi, & au même éloignement de Lahor, à trois journées de Semana,

T. II. X.

qui est une autre ville à l'Ouest. Firouz-Chah y fit bâtir un Fort l'an de l'Hégire 751, & lui donna le nom de Firouz-Abad.

(85) *Ibid.*, page 94.



DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.Politique qui  
la fait réussir.Derniers ob-  
stacles qu'il lui  
restoit.

découvrit, il fit distribuer à chaque soldat cinq cens roupies, & quelque chose de plus aux Officiers, pour les consoler de cette perte. Il doit paroître étonnant que toute l'armée ne se fût pas soulevée contre lui, plutôt que de se laisser arracher le fruit d'une si pénible expédition. L'Auteur observe que ce qui arrêta le soulèvement, fut l'adresse qu'il avoit toujours, de semer dans l'esprit de ses Sujets, sur-tout de ceux qui composoient ses armées, une défiance mutuelle, qui les empêchoit de se communiquer leurs desseins. Plusieurs, à la vérité, songerent à déserter : mais la crainte d'être massacrés par les Indiens, les retint, & le service n'en devint que plus exact (86).

D'autres Indiens voulurent disputer le passage aux Persans. Nadir-Chah, se lassant de partager ses richesses avec ses Ennemis, se fit jour par la force des armes : & les ayant obligés de prendre la fuite, il les fit poursuivre par divers détachemens, qui pénétrèrent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Le dernier obstacle qu'il eut à vaincre fut dans la Province de Pekier, dont le Gouverneur, ayant refusé de se soumettre à ses armes, ruina le pays par lequel il devoit passer, empoisonna les puits en y jettant du bois de Zackouen, & sacagea, par le feu, les forêts & les campagnes, ensuite renfermant tous ses trésors dans la Forteresse d'Emir Kiour, située sur la rivière de Hest-Nud, il fit entrer une partie des Tribus dans celle de Habsul-Emir, & se fortifia lui-même dans celle de Khuda-Abad, avec une armée de cinquante mille chevaux & d'autant d'infanterie, pour en défendre les approches. Mais il ne résista pas long-tems à la fortune d'un Ennemi, qui employoit l'artifice aussi heureusement que la valeur. Nadir-Chah trouva le moyen de se saisir du Gouverneur & de son fils ; après quoi passant la rivière de Hest-Nud, il s'empara du Fort d'Emir-Kiour, & de toutes les richesses qu'on y avoit rassemblées. Pendant le chemin qui lui restoit jusqu'à Kaboul, il envoya plusieurs beaux chevaux de son écurie, avec d'autres présens, à Muhammed-Chah ; & toute sa retraite eut l'air d'un nouveau triomphe. On apprit, avec beaucoup de joye, dans l'Inde, qu'il avoit repris la route de Kandahar ; & l'inquiétude diminua par degrés, jusqu'à l'heureuse nouvelle de son retour en Perse.

(86) *Ibid.* p. 94. Avant que de passer l'Indus, Nadir-Chah s'étoit rendu à Rehnas, Ville & Fort à l'Orient de la rivière d'Atrek, sur le bord de celle de Suvar, à une journée & demie au Sud de Ferhalé. On remarque toutes ces Places, en faveur de la Géographie. Le même motif fait observer, d'après M. Otter, que Multan, ville fameuse, qu'on n'a fait que nommer dans l'article précédent, est, suivant le Géographe Turc, à cent sept degrés & demi de longitude, sur vingt-neuf & demi de latitude ; mais, suivant le Canon & les Evals, à quatre vingt-seize degrés vingt-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude ; à cent

soixante lieues au Sud de Garné ou Garnin. Le Tchenhav, ou le Chenab, passe à une heure de chemin au Sud du Multan, & se rend ensuite à Ourcherché, prenant son cours vers l'Ouest. Le district de Multan est fort grand. Il s'étend, du côté de l'Ouest, jusqu'à la frontière de Mekran, & vers le Sud jusqu'à Mansouré. Multan est défendue par un bon Fort. On voit, aux environs, des vignes & des jardins d'une demie lieue de longueur, accompagnés de fort beaux Palais. Les femmes du pays sont braves, manient les armes comme les hommes, & montent bien à cheval. Otter, *ibid.* Note de la page 99.

## S III.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.*Etat de la Cour du Mogol depuis le départ de Nadir-Chah.*

Les détails sont précieux dans un Voyageur exact & fidele ; sur-tout ceux qui regardent un pays, avec lequel on a peu d'autres communications. Recueillons, avec confiance, ce que M. Otter a jugé digne de la sienne. Quoique Muhammed-Chah n'eût pas pénétré toute la trahison de Nizam-ul-Mulk, il avoit de fortes raisons de se défier de sa conduite. Mais, le voyant protégé par Nadir-Chah, il se vit dans la nécessité de lui laisser l'administration. Ce Ministre actif ne négligea rien pour confirmer son pouvoir. Il s'attacha d'abord à mettre dans ses intérêts tous les Partisans du dernier Ministre, & des autres Omhras qui avoient péri à Kiernal & dans la suite des troubles. A la vérité, ce fut aux dépens des légitimes héritiers des Morts, qu'il dépoilla de leurs biens & de leurs emplois, pour les distribuer à ses nouvelles Créatures. Cette conduite lui fit des ennemis parmi les Grands ; mais elle lui assuroit la faveur populaire ; & , ce qu'il se proposoit encore plus, elle servoit à dissiper le soupçon de sa perfidie. Cependant l'Empereur leva le masque de la dissimulation, lorsqu'il le vit affecter de maltraiter & d'éloigner les anciens serviteurs de la Cour ; & pour faire sentir, par un coup d'autorité, combien cette injustice lui déplaisoit, il rappella, malgré lui, Emir-Khan & Ishak-Khan. Le premier fut revêtu de la troisième dignité militaire de l'Empire, avec le Gouvernement d'Allah-Abad ; & le second, de la qualité de Secrétaire d'Etat. Ces deux Omhras entreprirent, de concert, d'enlever à Nizam-ul-Mulk la plupart de ses créatures, de le traverser dans ses entreprises & de lui causer toutes sortes de dégoûts. Le grand Visir, toujours attaché à l'Empereur, & personnellement ennemi de Nizam-ul-Mulk, favorisait secrètement leurs mesures (87).

Nizam-ul Mulk  
se soutient dans  
l'administration.L'Empereur  
s'efforce de le  
perdre.Ligne formée  
contre lui.

Cette nouvelle division, dont on fut bien-tôt informé dans les Provinces, y fit naître de nouveaux desordres. Un Gouverneur subalterne de celle d'Ekbar-Abad prit le nom de Deranti-Chah, & s'étant mis à la tête d'un Corps de Cavalerie & d'Infanterie, se rendit maître de son canton. A son exemple, d'autres petits Gouverneurs secouèrent le joug, & s'érigèrent en autant de Souverains. Dans l'intervalle, Azim-Ullah-Khan, devenu ennemi de Nizam-ul-Mulk, s'étoit lié d'intérêts avec Emir-Khan. Il s'offrit pour les réduire. On lui donna un corps de bonnes troupes, & tout ce qui pouvoit assurer le succès de son expédition. Il désira & dispersa les Rebelles. Muhammed-Chah prit occasion de cet important service, pour le nommer Général de ses Armées. Son crédit augmentant de jour en jour, il se joignit aux ennemis de Nizam-ul-Mulk. Ces Omhras engagèrent l'Empereur à sortir de la Capitale, sous prétexte d'une partie de chasse. Lorsqu'ils le virent hors de Dehli, c'est-à-dire, assez libre pour les écouter tranquillement, ils lui proposèrent de délibérer sur les moyens de se délivrer de l'oppression du Mi-

Conseil tenu  
hors de Dehli.(87) Otter, *ubi sup.* pages 107 & suivantes.

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
STAN.

nistre. Dans ce conseil secret, on résolut d'envoyer Seïd-Muhammed-Khân à Nadir-Chah, pour se plaindre de la mauvaise administration de Nizam-ul-Mulk. On convint aussi que l'Empereur écrirait à Badgira, pour l'engager à chasser, du Dekan, le fils de Nizam-ul-Mulk, avec promesse de le révéler lui-même de ce Gouvernement. Emir-Khan se chargea de rappeler à la Cour tous les Seigneurs que le Ministre en avoit éloignés, sur-tout Muhammed-Khan & ses fils. Après avoir pris ces mesures, l'Empereur & les Omhas rentrèrent sans affectation dans la Capitale (88).

Mahîeté de  
Nizam-ul-Mulk.

Malheureusement pour le succès de leurs vûes, le grand Visir étoit vivement piqué de voir croître la faveur d'Emir-Khan, & la sienne diminuer de jour en jour. Sa paresse l'empêchoit d'écouter son ressentiment. Mais Nizam-ul-Mulk, plus actif, découvrit ses dispositions & ne manqua pas d'habileté pour les seconder. Sans pénétrer les desseins qui se formoient contre lui-même, il avoit le cœur ulcéré. Non-seulement l'Empereur n'avoit pas défendu de renvoyer Emir-Khan dans son Gouvernement d'Allah-Abad, & d'éloigner Iskak-Khan; mais il marquoit si peu d'égard pour ses demandes, qu'il lui avoit refusé de donner à son fils Gazi-Eddin le commandement de l'artillerie, & à Baziz-Eddin l'Office de Secrétaire d'Etat. Dans son chagrin, Nizam-ul-Mulk résolut de se lier avec le grand Visir, qui malgré la foiblesse de son autorité, conservoit une sorte de puissance par ses richesses & par le nombre de ses domestiques & de ses créatures. Il le prit en particulier; & feignant d'avoir oublié leurs anciennes divisions, il lui représenta vivement ce qu'ils avoient tous deux à craindre du Parti opposé. « Ne vous » appercevez-vous pas, lui dit-il, que depuis quelque-tems nous sommes » ici des Serviteurs inutiles, & que cet état nous expose au mépris? Le seul » parti qu'il y ait à prendre est de nous unir étroitement; feignons de vou- » loir quitter la Cour. Le besoin qu'on a de nous fera bien-tôt renaitre notre » considération (89).

Il engage le  
Visir à feindre de  
se retirer avec  
lui.

Cette feinte parut dangereuse au Visir. Mais Nizam-ul-Mulk revint si souvent à la charge, en lui représentant que l'Empereur ne pouvoit se passer de leurs services, & lui promettant de le rendre maître du Conseil, s'ils en chassoient une fois les Khans Emir & Iskak, qu'il le fit consentir à présenter chacun leur Requête, pour demander la permission de se retirer. Mais ils furent extrêmement surpris de se voir prendre au mot, à la sollicitation d'Emir & d'Iskak, qui excitèrent l'Empereur à profiter d'une si belle occasion de se délivrer d'eux. Dans leur indignation, ils firent sortir sur le champ de la Capitale tous leurs gros bagages; & ramassant dans un seul jour dix-sept mille fusils, dont ils armerent un même nombre d'hommes, ils partirent le 6 du mois de Zilkadé, qui répond au mois de Février (90).

Les circonstances de leur départ effrayèrent jusqu'aux deux Khans, auteurs de leur disgrâce. Ils craignirent un dessein formé de susciter de nouveaux troubles; & leur foiblesse, autant que leur imprudence, les fit courir à l'Empereur, pour lui représenter que tout étoit à craindre de deux Ennemis si puissans, qu'on ne pouvoit trop se hâter de prévenir leur révolte, & qu'il

falloir sur le champ les satisfaire tous deux. Muhammed-Chah, frappé de l'embarras de ses deux Favoris, & ne trouvant personne autour de lui qui eût assez de fermeté pour lui en inspirer, se rendit à leur conseil, & leur laissa la liberté d'agir en son nom. Emir-Khan se transporta aussi-tôt à la rente du Visir, qui étoit campé hors de la ville. Après lui avoir représenté le chagrin que sa fuite causoit à l'Empereur, & la douleur qu'il en ressentait lui-même, il le pressa instamment de revenir. Cette proposition ne déplut point au Visir, qui n'avoit quitté la Cour qu'à regret : mais ne voulant se déterminer à rien sans la participation de Nizam-ul-Mulk, il déclara qu'il s'en remettait à la décision de ce Ministre. Emir-Khan ne balança point à monter avec lui dans un Palauki (91). Ils se rendirent à la rente de Nizam-ul-Mulk, où Emir-Khan ne fit pas difficulté de se prosterner à ses pieds, & de lui demander grâce pour le passé. Nizam-ul-Mulk consentit à rentrer dans Dehli, à condition qu'Emir-Khan se retireroit dans son Gouvernement. En effet, ce timide Favori, étant retourné à la Capitale, donna ordre que ses tentes & ses bagages fussent transportés de l'autre côté de la rivière. Ensuite il se rendit auprès de l'Empereur ; & l'ayant informé du succès de sa négociation, il lui demanda la permission de se retirer. Elle lui fut d'abord refusée : mais ses instances & le prétexte du bien public la lui firent obtenir. Iskak-Khan crut que le moyen de se justifier étoit de rejeter, sur Emir-Khan, la cause de tous les troubles. Quelques soumissions, accompagnées d'une promesse de fidélité qu'il fit aux deux Ministres, lui firent conserver son poste (92).

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

La suite de la Cour les firent appeler tous deux.

Nizam-ul-Mulk  
fut les conditions.

Le Visir, & Gazi Eddin fils de Nizam-ul-Mulk, ne pouvant résister plus long-tems à l'empressement qu'ils avoient de retourner à la Cour, partirent sur le champ pour aller faire leurs soumissions à l'Empereur. Mais Nizam-ul-Mulk feignit de persister dans le dessein de se retirer, & continua sa marche l'espace de quatre lieues, après lesquelles il s'arrêta, pour donner le repos à l'Empereur de lui faire de nouvelles instances. Sa politique ne fut pas trompée. Muhammed-Chah, malgré toute sa répugnance, se laissa déterminer à cette humiliante démarche. Le Visir même alla trouver de sa part Nizam-ul-Mulk. Il le ramena au Palais, où le Monarque, forcé de dissimuler, lui fit un bon accueil, le revêtit de ses plus riches habits, & lui rendit toute sa confiance dans un long entretien.

Adressé avec laquelle il se fit presser de revenir.

Quatre ou cinq jours après cette révolution, Nizam-ul-Mulk avertit le Visir que l'affaire la plus pressante étoit celle du Dekan. Il lui représenta que si Badgira, dans l'espérance qu'Emir-Khan lui avoit donnée de le mettre en possession de ce Gouvernement, venoit à mourir, d'en chasser son fils, ce Raja ne manqueroit point de marcher droit à la Capitale, à la tête de ses Merchaïs. Là-dessus, ajoutant qu'il ne pouvoit lui-même s'éloigner de la Cour sans danger, il proposa au Visir de partir à la tête de l'armée. Mais la confiance étoit déjà diminuée entre eux (93). Le Visir s'étoit aperçu que Nizam-ul-Mulk éludoit l'exécution de ses promesses. Cette proposition acheva de les diviser.

Bien-tôt les Ganimes, s'étant assemblés dans le Dekan au nombre de cent

(91) D'autres écrivent Palcki ; d'autres Balanquin. (92) Page 117. (93) Page 119a.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Guerres inte-  
rines des Mo-  
gols.

mille hommes, s'approchèrent de Bagaim, ville de la dépendance des Portugais, & s'en mirent en possession. Goa même seroit tombée entre leurs mains, si l'on n'eût pris le parti de leur payer huit cens mille roupies pour les en éloigner. Ils donnerent aussi de l'inquiétude aux Anglois; mais ils n'osèrent attaquer Bombay, quoiqu'ils en eussent conçu le dessein.

Les Rajas-Badgira & Sahou n'eurent pas plutôt reçu l'ordre expédié par Emir-Kan, qu'oubliant leurs secrètes liaisons avec Nizam-ul-Mulk, ils se mirent en mouvement pour chasser son fils du Dekan. Ils l'assiégerent dans Aurengabad (94); & les vivres devinrent si chers, qu'il étoit à la veille de se rendre, lorsqu'une seule lettre de son pere, qui avoit repris son autorité, fit changer de face aux affaires. Il sortit de la Place, & les Merchaux se retirèrent; mais ce fut pour porter leurs ravages dans d'autres Provinces de l'Empire. Muchardgi, Ratoudgi, & d'autres Chefs de ces brigands, partirent avec quarante mille Cavaliers, dans la résolution d'enlever le tribut de l'Inde. Ils s'avancèrent jusqu'aux dépendances de Benaris, à huit journées d'Azimabad, saccageant les Bourgs & les Villages. Ils étoient prêts à passer la riviere de Kiunk, pour répandre la désolation dans les Provinces d'Allah-Abad & d'Audish (95), lorsqu'Eboul-Manfour-Kan, Gouverneur de la dernière, se mit à la tête de cinquante mille hommes, & marcha du côté de Benaris, pour s'opposer à leurs courses. Emir-Kan, qui s'étoit retiré à Allah-Abad, après sa disgrâce volontaire, n'eut pas le courage de se joindre à Eboul-Manfour; mais un autre Kan, originaire de ce pays, fit réparer, en diligence, les fortifications de Ferach-Abad. Les Chefs des Merchaux ayant appris qu'Eboul-Manfour-Kan marchoit vers eux, & qu'Ali-Verdi-Kan, Naïb de la Province de Bechar, après avoir tué Seresfraz-Kan, Gouverneur de Bengale, s'étoit emparé de ses trésors, partirent de Benaris, & prirent la route d'Azim-Abad. Ensuite la mort imprévue de Badgira les obligea de rentrer dans leurs Terres.

Histoire du fils  
du Visir.

On ne connoit point de Mémoires plus récents sur l'état intérieur de l'Empire Mogol. Mais la sècheresse de cet article m'engage à le terminer par un récit plus intéressant. Bedreddin-Khan, fils aîné du Visir, avoit disparu à la bataille de Kiernal, sans qu'on eût pu découvrir ce qu'il étoit devenu. Un Inconnu, qui lui ressembloit parfaitement, & qui avoit pris l'habit de Dervis, arriva un jour à Perver, à la tête d'une troupe de Mandians. Quelques domestiques du Raja, qui connoissoient Bedreddin, prirent ce jeune homme pour lui, & s'empresèrent d'apprendre à leur maître, qu'ils avoient retrouvé le fils du Visir. Le Raja se le fit amener, le reçut avec toute la distinction qu'il crut devoir au rang de son pere, & n'épargna pas les plus riches habits pour l'en revêtir. Envain le jeune Avanturier refusa ces marques d'honneur, en protestant qu'il n'étoit pas Bedreddin. On refusa de

(94) Autrement Ahmed-Niguer, Capitale du Dekan, ou Dekien.

(95) Audish se nomme aussi Tehourpour. C'est la Capitale des Etats du Rana, qui sont situés entre le Guzarate, le pays de Derler-Abad, & la Province de Lahor. La ville d'Audish est située sur une montagne aride, à l'Ouest & peu éloignée d'Agra; à quatre journées de Tchipoor, ville & canton du même

pays, à dix journées d'Amadabar, à la même distance au Sud de la ville de Takrou, qui est à quatre journées de Lahor à l'Ouest, & à deux au Nord-Est de Djalour. La ville de Suroulbi est à dix journées au Sud d'Audish. Il pleut fort peu dans le pays d'Audish, & la plupart des Habitans y sont idolâtres. *Oter, ubi sup. Note de la page 127.*

l'en croire. Le Raja continua de le traiter avec les mêmes respects, & le retint malgré lui, pour se donner le tems d'apprendre au Visir que son fils étoit heureusement retrouvé. Cette nouvelle répandit la joie, non-seulement dans sa famille, mais dans toute la Capitale de l'Empire, où elle fut célébrée par des réjouissances publiques. Le Visir fit un riche présent au Messager, qui la lui avoit annoncée, & pressa, par sa réponse, le retour d'un fils si cher. Aussi-tôt le Raja fit préparer un beau Palanki, porté sur un éléphant, & mit le jeune homme en marche, sous une escorte de cinq cens cavaliers, qui le conduisirent jusqu'à Eckbar-Abad, où ils le remirent à d'autres gardes, que le Visir avoit envoyés au-devant de lui. Il fut mené à petites journées, pour lui épargner de la fatigue, jusqu'à Fibet, Bourg voisin de Dehli, où Nizam-ul-Mulk se trouvoit alors campé. On le fit descendre chez ce Ministre, qui, étant ami du Visir, embrassa son fils & lui baïsa le front. Bientôt le Visir même, amené par son impatience, lui fit les mêmes caresses, en versant des larmes de joie. Ensuite ils s'assirent tous trois sur le même sofa, & mangèrent ensemble. On a peine à concevoir que cette familiarité ne fût pas capable de faire ouvrir les yeux au Visir; ou du moins, que celui qu'il prenoit pour son fils, n'aidât point alors à le détromper. Cependant on nous raconte, avec le même air de certitude, qu'ayant achevé de dîner, le Visir se rendit à la Capitale, y conduisit le jeune homme à son Palais, & le fit entrer aussi-tôt dans le Harem, pour ne pas laisser sa mere plus long-tems dans l'impatience.

Cette Dame ne pensa point à se voiler pour son fils. Elle le reçut à visage découvert. Elle examina sa physionomie & sa taille. Quoiqu'elle le trouvât parfaitement semblable à Bedreddin, elle voulut dissiper tous les doutes, en examinant un endroit de son corps où elle lui connoissoit une marque. Mais, ne l'ayant pas trouvée, sa confusion & son repentir furent extrêmes. Ce n'est pas mon fils, s'écria-t-elle. Qu'on le fasse sortir sur le champ. Alors il ne balança point à répéter qu'il n'étoit pas fils du Visir. Il nomma son véritable pere, & se plaignit qu'on eût refusé de le croire, avant cet éclaircissement. Ainsi le résultat d'un examen trop exact troubla toute la joie de la Maison. Le Visir, confus de sa méprise, & plus encore de l'imprudence qu'il avoit eue, d'introduire un homme de cet âge dans son Harem, voulut réparer l'une & l'autre, en l'adoptant pour son fils. Mais toutes ses offres ne purent lui faire obtenir cette satisfaction. Ce jeune Etranger, qui étoit un libertin d'honnête naissance, fit admirer son obstination à rejeter la fortune: & son pere, informé de sa conduite, vint le réclamer avec des transports de joie (96).

Cet événement n'est pas sans exemple. Mais, quand on lui trouveroit quelque apparence romanesque, le témoignage de M. Otter suffit pour lui donner de la vraisemblance.

## § IV.

*Forces & richesses des Grands Mogols.*

LE prodigieux nombre de troupes, que ces Monarques ne cessent de point d'entretenir à leur solde, en font, sans comparaison, les plus redoutables Souverains des Indes (97). On croit fausement, en Europe, que leurs Armées sont moins à craindre par la valeur, que par la multitude des combattans. C'est moins le courage qui manque à cette milice, que la science de la guerre, & l'adresse à se servir des armes. Elle seroit fort inférieure à la nôtre, par la discipline & l'habileté : mais, de ce côté même elle surpasse toutes les autres nations Indiennes ; & la plupart ne l'égalent point en bravoure. Sans remonter à ces Conquerans Tartares, qui peuvent être regardés comme les Ancêtres des Mogols, il est certain que c'est par la valeur de leurs troupes, qu'Eckbar & Aureng-Zeb ont étendu si loin les limites de leur Empire, & que le dernier a si long-tems rempli tout l'Orient de la terreur de son nom.

Trois ordres  
de Mince Mo-  
gols.

On peut rapporter, comme à trois Ordres, toute la milice de ce grand Empire. Le premier est composé d'une Armée toujours subsistante, que le Grand Mogol entretient dans sa Capitale, & qui montre la garde chaque jour devant son Palais ; le second, des troupes qui sont répandues dans toutes les Provinces de l'Empire ; & le troisième, des troupes auxiliaires, que les Rajas, Vassaux de l'Empereur, sont obligés de lui fournir.

L'armée, qui campe tous les jours aux portes du Palais, dans quelque lieu que soit la Cour, monte au moins à cinquante mille hommes de cavalerie ; sans compter une prodigieuse multitude d'infanterie, dont Dehli & Agra, les deux principales résidences des Grands Mogols, sont toujours remplies. Aussi, lorsqu'ils se mettent en campagne, ces deux villes ne ressemblent plus qu'à deux camps déserts, dont une grosse armée seroit sortie. Tout suit la Cour ; & si l'on excepte le quartier des Banians, ou des gros Négocians, le reste a l'air d'une ville dépeuplée. Un nombre incroyable de Vivandiers, de Porte-faix, d'Esclaves, & de petits Marchands, accompagnent les armées, pour leur rendre les mêmes services que dans les villes. Mais toute cette milice de garde n'est pas sur le même pied. Le plus considérable de tous les Corps militaires est celui des *quatre mille Esclaves de l'Empereur*, qui est distingué par ce nom, pour marquer son dévouement à sa personne. Leur Chef, qui se nomme le Daroga, est un Officier de considération, auquel on confie souvent le commandement des armées. Tous les soldats, qu'on admet dans une troupe si relevée, sont marqués au front. C'est de-là qu'on tire les Mansabdars & d'autres Officiers subalternes, pour les faire monter par degrés

Corps des escla-  
ves nommés Escla-  
ves.

(97) De tous les Ecrivains qui ont recueilli ce qui appartient à l'Empire du Mogol, aucun n'ayant parlé de ses forces avec plus d'exactitude & de netteté que l'Auteur de l'Intro-

duction à l'Histoire de l'Asie, on étoit devoir employer ici quelques endroits de sa description, avec le soin de lui en faire honneur, & d'y mêler ce qu'on jugera propre à l'enrichir, jusqu'au

jusqu'au rang d'Omhras de guerre ; titre , qui répond assez à celui de nos Lieutenans Généraux (98).

Les gardes de la masse d'or , de la masse d'argent , & de la masse de fer , composent aussi trois différentes Compagnies , dont les soldats sont marqués diversement au front. Leur paye est plus grosse , & leur rang plus respecté , suivant le métal dont leurs masses sont revêtues. Tous ces Corps sont remplis de soldats d'élite , que la valeur à rendus dignes d'y être admis. Il faut nécessairement avoir servi dans quelqu'une de ces troupes , & s'y être distingué , pour s'élever aux Dignités de l'Erat. Dans les armées du Mogol , la naissance ne donne point de rang. C'est le mérite qui règle les prééminences ; & souvent le fils d'un Omhra se voit confondu dans les derniers degrés de la milice. Aussi ne reconnoît-on guères d'autre Noblesse , parmi les Mahométans des Indes , que celle de quelques descendans de Mahomet , qui sont respectés dans tous les lieux où l'on observe l'Alcoran.

En général , lorsque la Cour réside dans la ville de Dehli , ou dans celle d'Agra , l'Empereur y entretient , même en tems de paix , près de deux cens mille hommes. Lorsqu'elle est absente d'Agra , on ne laisse pas d'y laisser ordinairement une garnison de quinze mille hommes de cavalerie , & de trente mille d'infanterie ; règle qu'il faut observer dans le dénombrement des troupes du Mogol , où les gens de pied sont toujours au double des gens de cheval. Deux raisons obligent de tenir toujours , dans Agra , une petite armée sur pied : la première , c'est qu'en tout tems on y conserve le trésor de l'Empire ; la seconde , qu'on y est presque toujours en guerre avec les Paysans du District , gens intraitables & belliqueux , qui n'ont jamais été bien soumis depuis la conquête de l'Indoustan.

La Cour fait quelquefois aussi sa résidence à Lahor ; mais , lorsqu'elle est ailleurs , l'Empereur y entretient toujours douze mille hommes de cavalerie , & de l'infanterie à proportion. Dans la Province d'Afinire , il paie constamment six mille cavaliers de garnison ; dix mille dans celle de Guzarate ; sept mille dans celle de Malway ; sept mille dans celle de Patano ; six mille dans celle de Multan. L'armée , qui défendoit la Province de Kaboul avant l'invasion de Nadir-Chah , étoit toujours assez nombreuse , pour arrêter les Persans du côté de Kandahar. Elle montoit ordinairement à soixante mille chevaux , que l'habileté du Roi de Perse dissipa plus que la force. Les Provinces de Tata , de Bokas , d'Ureka & de Kachemire , n'ont pas chacune plus de quatre mille chevaux. On en compte huit mille dans la Province de Dekan ; sept mille dans celle de Barar ; six mille dans celle de Brampour ; cinq mille dans celle de Baglana ; quatre mille dans celle de Ragi-Mohol , & six mille dans celle de Nandé. Depuis les conquêtes d'Aureng-Zeb , les Royaumes de Bengale , d'Ugen , de Visapour & de Golkonde , ont des garnisons beaucoup plus fortes. Le Bengale , qui touche d'un côté à la partie des Indes située au-delà du Gange , & de l'autre , au Royaume d'Arrakan , & à la ville de Chatigam , a besoin d'un plus grand nombre de soldats pour sa défense. On y entretient constamment une armée de quarante mille chevaux. Ugen , quoique situé assez avant dans les Terres de l'Empire , se trouve enclavé au milieu

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Gardes des  
trois Masses.

Dénombrement des troupes  
qui sont toujours  
sur pied.

(98) Voyez ci-dessus , dans l'article de Bernier , la curieuse description d'un camp Mogol.  
Tome X.



DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.Observation sur  
cette contrée  
Mille.Troupes An-  
glaïses.

des plus puissans Rajas , & n'a jamais moins de quinze mille chevaux. L'armée, ou la garnison du Visapour, n'est pas moins forte. Celle du Royaume de Golkonde, où sont les Mines de diamans, est de vingt mille chevaux, & celle du Carnate, à peu-près du même nombre, pour tenir, dans le respect, quantité de petits Rois, qui ne sont plus que les Fermiers & les Receveurs du Grand-Mogol, dans leurs propres Etats.

Si ce grand nombre de soldats & d'Officiers, qui ne vivent que de la solde du Prince, est capable d'assurer la tranquillité de l'Etat, il sert aussi quelquefois à la détruire. Tandis que le Souverain conserve assez d'autorité sur les Vicerois & sur les troupes, pour n'avoir rien à redouter de leur fidélité, les soulèvemens sont impossibles : mais aussitôt que les Princes du sang se révoltent contre la Cour, ils trouvent souvent, dans les troupes de leur Souverain, de puissans secours pour lui faire la guerre. Aureng-Zeb s'éleva ainsi sur le trône ; & l'adresse avec laquelle il ménagea l'affection des Gouverneurs de Provinces, fit tourner, en sa faveur, toutes les forces que Chah-Jehan son père entretenoit pour sa défense. Cette forme de gouvernement a néanmoins beaucoup d'avantages, entre lesquels on peut compter, que les Empereurs, étant Propriétaires de toutes les Terres de l'Empire, elle sert à faire subsister, de leurs revenus, une bonne partie de ses Sujets. Les troupes auxiliaires que les Rajas sont obligés de fournir, augmentent encore les forces de l'Indoustan (99) ; mais elles ne sont employées ordinairement que dans les guerres, & moins par nécessité que par grandeur (1).

(99) Voyez ci-dessus la description Géographique, où l'on rapporte le nombre & les forces de ces Rajas.

(1) Il faut se souvenir que toutes les troupes qu'on a nommées sont constamment sur pied ; car, dans les besoins extraordinaires, chaque Province en fournit un beaucoup plus grand nombre. La Province de Guzarate, assure Mandello, peut fournir seule quatre-vingt-dix mille chevaux. Celle d'Oriza, quatre-vingt mille, & celle de Dehly cent cinquante mille. Tome I. p. 123. Toute cette cavalerie, dit le même Voyageur, est distribuée en divers Régimens, dont les uns sont de quinze ou douze mille chevaux, qui ne sont donnés qu'aux fils de l'Empereur & aux premiers Seigneurs du Royaume. Les autres sont de deux, de trois ou de quatre mille chevaux ; & la dignité de ceux qui les commandent est proportionnée au nombre. Mandello donne un détail curieux de l'armée, que Cha-Choram, ou Corone, fils du grand Mogol, commandoit alors, dans la guerre contre Chan Khan. Elle étoit composée d'environ cent cinquante mille hommes, en quatre corps de cavalerie, sans y comprendre les éléphans, les chameaux, les mulets, & les chevaux de bagage. Le premier étoit commandé par Scha-Ast-Khan, fils d'Asaph-

Khan, & composé de douze Régimens.

|                        |               |
|------------------------|---------------|
| Ceux de Scha-Ast-Khan, | 5000 chevaux. |
| Sadoe-Khan,            | 300           |
| Mirsa-Yed-Madasser,    | 300           |
| Giafer Khan,           | 2500          |
| Godia-Sabet,           | 100           |
| Seid-Jaffer,           | 2100          |
| Jafier-Khan,           | 1000          |
| Mahmud-Khan,           | 1000          |
| Alavardi-Khan,         | 1000          |
| Safiel-Khan-Badari,    | 700           |
| Mirsa-Scer-Seid,       | 500           |
| Baaker-Khan,           | 500           |

On y joignoit quatre mille six cents Mameluks, distribués en plusieurs Compagnies franches. Tout ce corps montoit à 32900 chevaux.

Le second corps, commandé par Eradet-Khan, étoit composé de treize Régimens.

|                    |               |
|--------------------|---------------|
| Eradet-Khan,       | 4000 chevaux. |
| Ran-Douda,         | 1000          |
| Dorkadas,          | 1200          |
| Kerous,            | 1100          |
| Ram-Tchand-Harrak, | 2100          |
| Mustafa-Khan,      | 1000          |
| Jakoul Khan,       | 2000          |
| Killofy,           | 3000          |
| Sidit-Fakir,       | 1000          |
| Ecka-Berkandas,    | 1000          |

Des armées si formidables, répandues dans toutes les parties de l'Empire, procurent ordinairement de la sûreté aux Frontières, & de la tranquillité au centre de l'Etat. Il n'y a point de petite Bourgade, qui n'ait au moins deux cavaliers & quatre fantassins. Ce sont les espions de la Cour, qui sont obligés de rendre compte de tout ce qui arrive sous leurs yeux, & qui donnent occasion, par leurs rapports, à la plupart des ordres qui passent dans les Provinces.

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
STAN.

Les armes offensives des Cavaliers Mogols, sont l'arc, le carquois, chargé de quarante ou cinquante flèches, le javelot ou la zagaie, qu'ils lancent avec beaucoup de justesse, le cimeterre d'un côté, & le poignard de l'autre. Pour armes défensives, ils ont l'écu, espèce de petit bouclier qu'ils portent toujours pendu au cou; mais ils n'ont pas d'armes à feu.

Armes de la  
Cavalerie Mogo-  
le.

L'infanterie se sert du mousquet avec assez d'adresse. Ceux qui n'ont pas de mousquet portent, avec l'arc & la flèche, une pique de dix ou douze pieds, qu'ils emploient au commencement du combat, en la lançant contre l'ennemi. D'autres sont armés de cotres de maille, qui leur vont jusqu'aux genoux; mais il s'en trouve fort peu qui se servent de casques, parce que rien ne seroit plus incommode dans les grandes chaleurs du Pays. D'ailleurs, les Mogols n'ont pas d'ordre militaire. Ils ne connoissent point les distinctions d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arrière-garde. Ils n'ont ni front, ni file, & leurs combats se font avec beaucoup de confusion. Comme ils n'ont point d'arsenaux, chaque Chef de troupe est obligé de fournir des armes à ses soldats. De-là vient le mélange de leurs armes, qui souvent ne

Armes de l'In-  
fanterie.

|                |               |
|----------------|---------------|
| Jogi-Rasgi,    | 7000 chevaux. |
| Teluck-Tchaud, | 400           |
| Jakoet-Beg,    | 400           |

Trois autres Seigneurs commandoient chacun deux cens chevaux. Agaour, Chabonekan, Babou-Khan, Seid-Kamel, Siddi-Ali, & Sadaed-Khan en commandoient chacun cinq cens. En tout, 18000.

Le troisième corps, commandé par Raja-Jessing, avoit les Régimens suivans:

|                       |               |
|-----------------------|---------------|
| Raja-Jessing,         | 3000 chevaux. |
| Raja-Bideldas,        | 3000          |
| Oderam,               | 3000          |
| Raja-Biemfor,         | 2000          |
| Madozin,              | 1000          |
| Raja-Ros-Afrou,       | 1000          |
| Badouria-Raja-Bhooze, | 1000          |
| Raja-Kristenning,     | 1000          |
| Raja-Sour,            | 1000          |
| Raja-Cheterhog,       | 500           |
| Wauromp,              | 500           |
| Raja-Odasing,         | 5000          |

Plusieurs Rajas inférieurs commandoient 4500 chevaux en différentes Compagnies.

Total 16500

Le quatrième corps, qui demeura près de l'Empereur, à Brampour, pour la sûreté de sa personne, étoit composé de vingt-trois

|                       |                |
|-----------------------|----------------|
| Régimens:             |                |
| Hadys & Berken-Dasse, | 15000 chevaux. |
| Afaph-Khan,           | 5000           |
| Raurati,              | 4000           |
| Vasir-Khan,           | 3000           |
| Mabor-Khan,           | 3000           |
| Godia-Abdul-Hessen,   | 3000           |
| Afriel-Khao,          | 2000           |
| Serdan-Khan,          | 2000           |
| Raja-Jessing,         | 2000           |
| Feddey-Khan,          | 2000           |
| Jeffer,               | 1000           |
| Mockly Khao,          | 1000           |
| Serif-Khan,           | 1000           |
| Seid-Allem,           | 1000           |
| Amiral,               | 1000           |
| Raja-Ramdas,          | 1000           |
| Tor-Taes-Khan,        | 1000           |
| Mir-Jemla,            | 1000           |
| Mirfa-Abdulae,        | 500            |
| Mahmud Khan,          | 500            |
| Mirfa-Maant Cher,     | 500            |
| Ghavaes Khan,         | 1000           |
| Motied-Khan,          | 1000           |

Plusieurs Omhras commandoient encore dix mille chevaux en différentes Compagnies.

Total 61500.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.Arsenal du  
Grand-Mogol.

sont pas les mêmes dans chaque Corps. C'est un désordre qu'Aureng-Zeb avoit entrepris de réformer. Mais l'arsenal particulier de l'Empereur est d'une magnificence éclatante; ses javelines, ses carquois, & sur-tout ses fabres, y sont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille de pierres précieuses. Il prend plaisir à donner lui-même des noms à ses armes. Un de ses cimetières s'appelle *Alam Guir*, c'est-à-dire, le Conquerant de la Terre. Un autre *Fato-Alam*, qui signifie le Vainqueur du Monde. Tous les vendredis au matin, le grand Mogol fait sa prière dans son arsenal, « pour demander à Dieu, » qu'avec ses fabres il puisse remporter des victoires, & faire respecter le nom de l'Eternel à ses ennemis.

## Ses Écuries.

Ses écuries répondent au nombre de ses soldats. Elles sont peuplées d'une multitude prodigieuse de chevaux & d'éléphants. Le nombre de ses chevaux est d'environ douze mille, dont on ne choisit, à la vérité, que vingt ou trente pour le service de sa personne. Le reste est pour la pompe, ou destiné à faire des présents. C'est l'usage des grands Mogols, de donner un habit & un cheval à tous ceux dont ils ont reçu le plus léger service. On fait venir tous ces chevaux de Perse, d'Arabie, & sur-tout, de la Tartarie. Ceux qu'on élève aux Indes sont rétifs, ombrageux, mous & sans vigueur. Il en vient tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bockara & de Kaboul; profit considérable pour les douanes de l'Empire, qui font payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparés pour le service du Prince, & le reste se vend à ceux qui par leur emploi sont obligés de monter la Cavalerie. On a fait remarquer, dans plusieurs relations, que leur nourriture, aux Indes, n'est pas semblable à celle qu'on leur donne en Europe, parceque, dans un Pays si chaud, on ne recueille gueres de fourrage, que sur le bord des rivières. On y supplée par des pâtes assaisonnées.

Éléphants des  
Mogols.

Les éléphants sont tous à la fois une des forces de l'Empereur Mogol, & l'un des principaux ornemens de son Palais. Il en nourrit jusqu'à cinq cens, pour lui servir de monture, sous de grands Porches bâti exprès. Il leur donne lui-même des noms pleins de majesté, qui conviennent aux propriétés naturelles de ces grands animaux (1). Leurs harnois sont d'une magnificence qui étonne. Celui que l'Empereur monte a sur le dos un trône éclatant d'or & de pierres précieuses. Les autres sont couverts de plaques d'or & d'argent, de housses en broderie d'or, de campanes & de franges d'or. L'éléphant du trône, qui porte le nom d'Aureng-Gas, c'est-à-dire, Capitaine des éléphants, a toujours un train nombreux à sa suite. Il ne marche jamais sans être précédé de timbales, de trompettes & de banieres. Il a triple paye pour sa dépense. La Cour entretient d'ailleurs dix hommes pour le service de chaque éléphant : deux, qui ont soin de l'exercer, de le conduire & de le gouver-

(1) Tels que *Memunehabareck*, qui signifie celui qui marche gravement. *Del-Singar*, c'est-à-dire, terreur des armées, &c. Les chevaux reçoivent aussi des noms. *Hawkins* ne compta que trois cens éléphants pour la monture de l'Empereur. Mais il parle d'un grand nombre d'autres, que Terri fait monter à quatorze mille, & qui sont entretenus dans les Maisons des Grands, auxquels l'Em-

pereur paye leur entretien. Ce Prince, à la vérité, donne moins que ces animaux se dépensent; car ils coûtent environ dix écus par jour, en sucre, en beurre, en graines & en caïons de sucre. On ne ménage rien pour les entretenir; s'ils étoient en mauvais état, celui qui les reçoit en garde courroit risque de perdre sa fortune. *Hawkins*, page 12. *Terri*, page 13,

ner; deux, qui lui attachent ses chaînes; deux, qui lui fournissent son vin, & l'eau qu'on lui fait boire; deux, qui portent la lance devant lui & qui font écarter le peuple; deux, qui allument des feux d'artifice devant ses yeux, pour l'accoutumer à cette vue; un pour ôter sa literie, & lui en fournir de nouvelle; un autre enfin pour chasser les mouches qui l'importunent, & pour le rafraîchir, en lui versant, par intervalles, de l'eau sur le corps. Ces éléphants du Palais sont également dressés pour la chasse & pour le combat. On les accoutume au carnage, en leur faisant attaquer des lions & des tigres. Le manège qu'on leur fait faire, pour enfoncer les portes des villes, a quelque chose de fort militaire.

L'artillerie de l'Empereur est nombreuse; & la plupart des pièces de canon, qu'il emploie dans ses armées, sont plus anciennes qu'il ne s'en trouve en Europe. On ne sauroit douter que le canon & la poudre ne fussent connus aux Indes, long-tems avant les conquêtes de Timur-Beg. C'est une tradition du Pays, que les Chinois avoient fondu de l'artillerie, à Dehli, dans le tems qu'ils en étoient les maîtres. Chaque pièce est distinguée par son nom. Sous les Empereurs qui ont précédé Aureng-Zeb, presque tous les canoniers de l'Empire étoient Européens; mais le zèle de la religion porta ce Prince à n'admettre que des Mahométans à son service. On ne voit plus gueres, à cette Cour, d'autres François que des Médecins ou des Orfèvres. On n'y a que trop appris à se passer de nos canoniers, & de presque tous nos Artistes.

Une Cour si puissante & si magnifique ne peut fournir à ses dépenses, que par des revenus proportionnés. Mais, quelque idée qu'on ait pu prendre de son opulence, par le dénombrement de tant de Royaumes, dont les terres appartiennent toutes au Souverain, ce n'est pas le produit des terres qui fait la principale richesse du grand Mogol. On voit, aux Indes, de grands Pays incapables de culture, & d'autres dont le fond seroit fertile, mais demeure négligé par les Habitans. On ne s'applique point, dans l'Indoustan, à faire valoir son propre domaine. C'est un mal qui suit naturellement du despotisme, que les Mogols ont établi dans leurs conquêtes. L'Empereur Eckbat, pour y remédier, & mettre quelque réformation dans ses Finances, cessa de payer en argent les Vicerois & les Gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens, pour les faire cultiver en leur propre nom. Il exigea d'eux, pour les autres terres de leur district, une somme plus ou moins forte, suivant que leurs Provinces étoient plus ou moins fertiles. Ces Gouverneurs, qui ne sont proprement que les Fermiers de l'Empire, afferment à leur tour ces mêmes terres à des Officiers subalternes. La difficulté consiste à trouver, dans les campagnes, des Laboureurs qui veuillent se charger du travail de la culture, toujours sans profit, & seulement pour leur nourriture. C'est avec violence qu'on attache les Payfans à l'ouvrage. De-là leurs révoltes, & leur fuite dans les terres des Rajas Indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. Ces rigoureuses méthodes servent à dépeupler insensiblement les terres du Mogol, & les fait demeurer en friche.

Mais l'or & l'argent que le Commerce apporte dans l'Empire, supplée avantageusement au défaut de la culture, & multiplie sans cesse les trésors du Souverain. S'il en faut croire Bernier, qu'on ne croit pas livré à l'exagération, comme la plupart des Voyageurs, l'Indoustan est comme l'abîme de tous les

DISCUSSION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Leur artillerie

Revenus & revenus  
des terres de l'Indou-  
stan.

Les terres qui  
sont mal cultivées.

Produits de  
Commerce

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

tréfors qu'on transporte de l'Amérique dans le reste du monde. Tout l'argent du Mexique, dit-il, & tout l'or du Pérou, après avoir circulé quelque-temps dans l'Europe & dans l'Asie, aboutit enfin à l'Empire du Mogol, pour n'en plus sortir. On fait, continue-t-il, qu'une partie de ces tréfors se transporte en Turquie, pour payer les marchandises qu'on en tire. De la Turquie ils passent dans la Perse par Smyrne, pour le paiement des soies qu'on y va prendre. De la Perse, ils entrent dans l'Indoustan, par le Commerce de Mocka, de Babel-Mandel, de Bassora & de Bander-Abassi. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, par les Vaisseaux des Compagnies de Commerce. Presque tout l'argent, que les Hollandais tirent du Japon, s'arrête sur les terres du Mogol. On trouve son compte à laisser son argent dans ce pays, pour en rapporter des marchandises. Il est vrai que l'Indoustan tire quelque chose de l'Europe & des autres Régions de l'Asie. On y transporte du cuivre, qui vient du Japon; du plomb & des draps d'Angleterre; de la canelle, de la muscade & des éléphants, de l'Isle de Ceylan; des chevaux d'Arabie, de Perse & de Tartarie, &c. Mais la plupart des Marchands payent en marchandises, dont ils chargent aux Indes les Vaisseaux sur lesquels ils ont apporté leurs effets. Ainsi la plus grande partie de l'or & de l'argent du Monde trouve mille voies pour entrer dans l'Indoustan, & n'en a presque point pour en sortir (1).

Réflexion de  
Bernier.

Bernier ajoute une réflexion singulière. Malgré cette quantité presque infinie d'or & d'argent, qui entre dans l'Empire Mogol & qui n'en sort point, il est surprenant, dit-il, de n'y en pas trouver, plus qu'ailleurs, dans les mains des Particuliers. On ne peut disconvenir que les toiles & les brocards d'or & d'argent qui s'y fabriquent sans cesse, les ouvrages d'orfèvrerie, & sur-tout les dorures, n'y consomment une assez grande partie des especes : mais cette raison ne suffit pas seule. Il est vrai encore que les Indiens ont des opinions superstitieuses, qui les portent à déposer leur argent dans la terre, & à faire disparaître les tréfors qu'ils ont amassés. Une partie des plus précieux métaux retourne ainsi, dans l'Indoustan, au sein de la terre, dont on l'avoit tiré dans l'Amérique. Mais ce qui paroît contribuer le plus à la diminution des especes dans l'Empire du Mogol, c'est la conduire ordinaire de la Cour. Les Empereurs amassent de grands tréfors; & quoiqu'on n'ait accusé que Chah-Jehan d'une avarice outrée, ils aiment tous à renfermer dans des caves souterraines une abondance d'or & d'argent, qu'ils croient pernicieuse entre les mains du public, lorsqu'elle y est excessive. C'est donc dans les tréfors du Souverain, que tout ce qui se transporte d'argent aux Indes, par la voye du Commerce, va fondre comme à son dernier terme. Ce qu'il en reste, après avoir acquitté tous les frais de l'Empire, n'en sort gueres que dans les plus pressans besoins de l'Etat; & l'on doit conclure que Nadir-Chah n'avoit pas réduit le grand Mogol à la pauvreté, lorsque, suivant le récit de M. Oter, il eut enlevé plus de dix-sept cens millions à ses Etats.

Revenus fixes  
du Grand-Mogol.

L'Auteur, qu'on fait profession de suivre dans cet article, donne une liste des revenus de ce Monarque, tels qu'ils étoient en 1697, tirée des archives de l'Empire. Elle est trop curieuse pour être supprimée. Mais il faut fe

(1) Lettre de M. Bernier à M. Colbert, au Tome II. de ses Mémoires.

souvenir qu'un kiourour vaut cent leuks, un leuk cent mille roupies, & la roupie, suivant l'évaluation de M. Otter, environ quarante-cinq sous de France. Il faut remarquer aussi que tous les Royaumes, dont l'Empire est composé, se divisent en sarkars, qui signifie Provinces, & que les sarkars se subdivisent en Parganas, c'est-à-dire, en Gouvernemens particuliers.

Le Royaume de Dehly a, dans son Gouvernement général, huit sarkars & deux cens vingt parganas, qui rendent un kiourour, vingt-cinq leuks & cinquante mille roupies.

Le Royaume d'Agra compte, dans son enceinte, quatorze sarkars & deux cens soixante & dix-huit parganas. Ils rendent deux kiourours, vingt-deux leuks & trois mille cinq cens cinquante roupies.

Le Royaume de Lahor a cinq sarkars & trois cens quatorze parganas, qui rendent deux kiourours, trente-trois leuks & cinq mille roupies.

Le Royaume d'Asmire, dans ses sarkars & ses parganas, paye deux kiourours, dix-neuf leuks & deux roupies.

Guzarate, divisé en neuf sarkars & dix-neuf parganas, donne deux kiourours, trente-trois leuks & quatre-vingt-quinze mille roupies.

Malway, qui contient onze sarkars & deux cens cinquante petits parganas, ne rend que quatre-vingt-dix-neuf leuks, six mille deux cens cinquante roupies.

Bear compte huit sarkars & deux cens quarante-cinq petits parganas, dont l'Empereur tire un kiourour, vingt & un leuks & cinquante mille roupies.

Multan, qui se divise en quatorze sarkars & quatre-vingt-seize parganas, ne donne à l'Empereur que cinquante leuks & vingt-cinq mille roupies.

Kaboul, divisé en trente-cinq parganas, rend trente-deux leuks & sept mille deux cens cinquante roupies.

Tata paye soixante leuks & deux mille roupies. Tata donne seulement vingt-quatre leuks.

Urecha, quoiqu'on y compte onze sarkars & un assez grand nombre de parganas, ne paye que cinquante-sept leuks & sept mille cinq cens roupies.

Kachemire, avec ses quarante-six parganas, ne rend que trente-cinq leuks & cinq mille roupies.

Illavas donne soixante & dix-sept leuks, & trente-huit mille roupies.

Le Dekan, qu'on divise en huit sarkars & soixante-dix-neuf parganas, paye un kiourour soixante-deux leuks & quatre-vingt mille sept cens cinquante roupies.

Barar compte dix sarkars & cent quatre-vingt-onze petits parganas, qui rendent un kiourour cinquante-huit leuks & sept mille cinq cens roupies.

Candish rend, au Mogol, un kiourour onze leuks & cinq mille roupies.

Nande ne paye que soixante & douze leuks.

Baglana, divisé en quarante-trois parganas, donne soixante-huit leuks & quatre-vingt-cinq mille roupies.

Le Bengale rend quatre kiourours. Ugen, deux kiourours. Ragi-Mohol, un kiourour & cinquante mille roupies.

Le Visapour paye, à titre de tribut, avec une partie de la Province de Carnate, cinq kiourours.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Revenus ca-  
suels.

Emploi annuel  
d'une partie de  
ces trésors.

Golkonde, & l'autre partie de Carnate, payent aussi cinq kiourours au même titre.

TOTAL. Trois cens quatre-vingt-sept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies.

Outre ces revenus fixes, qui se tirent seulement des fruits de la terre, le casuel de l'Empire est une autre source de richesses pour l'Empereur. 1°. On exige, tous les ans, un tribut par tête de tous les Indiens Idolâtres. Comme la mort, les voyages & les suites de ces anciens Habitans de l'Indoustan, en rendent le nombre incertain, on le diminue beaucoup à l'Empereur, & les Gouverneurs profitent de ce déguisement. 2°. Toutes les marchandises, que les Négocians Idolâtres font transporter, payent aux Douanes cinq pour cent de leur valeur. Les Mahométans sont affranchis de ces sortes d'impôts. 3°. Le blanchissage de cette multitude infinie de toiles, qu'on fabrique aux Indes, est encore la matière d'un tribut. 4°. Le Fermier de la Mine de Diamans paye à l'Empereur une très grosse somme. Il doit lui donner les plus beaux & les plus parfaits. 5°. Les Ports de mer, particulièrement ceux de Sindi, de Baroche, de Surate & de Cambaye, sont taxés à de grosses sommes. Surate seule rend ordinairement trente leuks pour les droits d'entrée, & onze pour le profit des monnoies qu'on y fait battre. 6°. Toute la Côte de Coromandel, & les Ports situés sur les bords du Gange, produisent de gros revenus. 7°. L'Empereur recueille l'héritage de tous les Sujets Mahométans qui sont à sa solde. Tous les meubles, tout l'argent & tous les effets de ceux qui meurent, lui appartiennent de plein droit. Il arrive de-là que les femmes des Gouverneurs de Provinces & des Généraux d'armée sont souvent réduites à des pensions modiques, & que leurs enfans, s'ils sont sans mérite, tombent dans une extrême pauvreté. Enfin les tributs des Rajas sont assez considérables, pour tenir place entre les principaux revenus du grand Mogol.

Ce casuel de l'Empire égale à peu près, ou surpasse même les immenses richesses que l'Empereur tire des seuls fonds de terre de son Domaine. On seroit étonné d'une si prodigieuse opulence (4), si l'on ne considéroit qu'une partie

(4) Joignons à cet article quelques remarques de Mandello, dont on a vu qu'Olearius garantit la fidélité. Il vit dans le Palais d'Agra une grosse tour dont le toit est couvert de lames d'or, qui marquent les richesses qu'elle renferme, en huit grandes voutes, remplies d'or, d'argent & de pierres précieuses. On assura que le grand Mogol qui régnoit de son tems avoit un trésor, dont la valeur montoit à plus de quinze cens millions d'écus. Mais ce qu'il ajoute est beaucoup plus positif. « Je suis assez heureux, » dit-il, pour avoir entre les mains l'inventaire du trésor qui fut trouvé après la mort de Cha Ekhar, tant en or & en argent monnoyé, qu'en lingots & en barres, en or & argent travaillés, en pier-

res, en brocards & autres étoffes, en porcelaines, en manuscrits, en munitions de guerre, armes, &c: inventaire si fidèle, que j'en dois la communication aux Lecteurs :

« Ekhar avoit fait battre des monnoies, de vingt cinq, de cinquante, & de cent toles, jusqu'à la valeur de six millions neuf cens soixante & dix mille massas, qui font quatre-vingt-dix-sept millions & cinq cens quatre-vingt mille roupies. Il avoit fait battre cent millions de roupies en une autre espèce de monnoie, qui prenent de lui le nom de roupies d'Ekhar, & deux cens treute millions d'une monnoie, qui s'appellent Païses, dont trente font une roupie.

» Ed

partie de ces trésors sort tous les ans de ses mains & recommence à couler sur ses terres. La moitié de l'Empire subsiste par les libéralités du Souverain, ou du moins elle est constamment à ses gages. Outre ce grand nombre d'Officiers & de Soldats, qui ne vivent que de leur paye, tous les Payfans qui labourent pour lui sont nourris à ses frais ; & la plus grande partie des Arri-fans des villes, qui ne travaillent que pour son service, sont payés du trésor Impérial. Cette politique, rendant la dépendance de tant de Sujets plus étroite, augmente au même degré leur respect & leur attachement pour leur Maître (5).

## § V.

*Gouvernement & Police de l'Indoustan.*

**R** IEN n'est plus simple que les ressorts qui remuent ce grand Empire. Le Souverain seul en est l'ame. Comme sa Jurisdiction n'est pas plus partagée que son Domaine, toute l'autorité réside uniquement dans sa personne. Il n'y a proprement qu'un seul Maître dans l'Indoustan. Tout le reste des Habitans doit moins porter le nom de Sujets que d'Éclaves.

Principes de  
l'administration.

A la Cour, les affaires de l'Etat sont entre les mains de trois ou quatre Onkiras du premier ordre, qui les reglent sous l'autorité du Souverain. L'Intimad-ul-Deoulet (6), ou le premier Ministre, tient auprès du Mogol le mē-

Office du Mi-  
nistre & des Sé-  
crétaires d'Etat.

« En diamans, rubis, émeraudes, fa-  
« phirs, perles, & autres pierres, il avoit  
« la valeur de soixante millions vingt mille  
« cinq cent vingt & une roupies. En or fa-  
« çonné, savoir, en figures & statues d'élé-  
« phans, de chameaux, de chevaux & au-  
« tres ouvrages, la valeur de dix-neuf mil-  
« lions six mille sept cent quatre-vingt cinq  
« roupies. En meubles & vaisselle d'or, la  
« valeur d'onze millions sept cent trente-  
« trois mille sept cent quatre-vingt-dix rou-  
« pies. En meubles & ouvrages de cuivre,  
« cinquante & un mille deux cent vingt cinq  
« roupies. En porcelaine, vases de terre fi-  
« gillée & autres, la valeur de deux millions  
« cinq cent sept mille sept cent quarante-  
« sept roupies. En brocards, draps d'or & de  
« d'argent, & autres étoffes de soie & de  
« coton de Perse, de Turquie, d'Europe &  
« de Guzarate, quinze millions cinq cent  
« neuf mille neuf cent soixante-dix-neuf  
« roupies. En draps de laine d'Europe, de  
« Perse & de Tartarie, cinq cent trois mille  
« deux cent cinquante-deux roupies. En  
« tentes, tapisseries & autres meubles, neuf  
« millions neuf cent vingt-cinq mille cinq  
« cent quarante-cinq roupies. Vingt-quatre  
« mille Manuscrits, ou Livres écrits à la  
« main, & si richement reliés, qu'ils étoient

« estimés six millions quatre cent soixante-  
« trois mille sept cent roupies. En artillerie,  
« poudre, boulets, balles & autres munis-  
« tions de guerre, la valeur de huit millions  
« cinq cent soixante-quinze mille neuf cent  
« soixante & onze roupies. En armes offen-  
« sives & défensives, comme épées, ron-  
« daches, piques, arcs, fleches, &c., la  
« valeur de sept millions cinq cent cinquante-  
« te-cinq mille cinq cent vingt-cinq roupies.  
« En selles, brides, étriers, & autres har-  
« nois d'or & d'argent, deux millions cinq  
« cent vingt-cinq mille six cent quarante-  
« huit roupies. En ennuvertures de chevaux &  
« d'éléphants, brodées d'or, d'argent & de  
« perles, cinq millions de roupies. Toutes  
« ces sommes ensemble, ne faisant que celle de  
« trois cent quarante-huit millions deux cent  
« vingt-six mille roupies, elles n'approchent  
« point des richesses de l'arrière petit-fils d'Eck-  
« bar, que Mandello trouva sur le trône : ce  
« qui confirme que le trésor des grands Mo-  
« gols grossit tous les jours. *Mandello, Tome  
I pages 119 & suivantes.*

(5) Tout ce détail est tiré de Bernier, de  
Carré, de Tavernier, de Thevenot, du Re-  
cueil des Voyages de la Compagnie Hollan-  
doise & des Lettres éditantes.

(6) On suit l'orthographe de M. Otter.

Hh

Tome X.



DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

me rang que le grand Visir occupe en Turquie. Mais ce n'est souvent qu'un titre sans emploi & une dignité sans fonction. L'Empereur choisit quelquefois pour grand Visir un homme sans expérience, auquel il ne laisse que les appointemens de sa charge. Tantôt c'est un Prince du Sang Mogol, qui s'est allé bien conduit pour mériter qu'on le laisse vivre jusqu'à la vieillesse. Tantôt c'est le pere d'une Reine favorite, sorti quelquefois du plus bas rang de la Milice, ou de la plus vile populace. Alors tout le poids du Gouvernement retombe sur les deux Secrétaires d'Etat. L'un rassemble les trésors de l'Empire, & l'autre les dispenfe. Celui-ci paye les Officiers de la Couronne, les troupes & les Laboureurs; celui-là leve les revenus du Domaine, exige les impôts & reçoit les tributs. Un troisième Officier des Finances, mais d'une moindre considération que les Secrétaires d'Etat, est chargé de recueillir les héritages de ceux qui meurent au service du Prince; commission lucrative, mais odieuse. Au reste, on n'arrive à ces postes éminens de l'Empire, que par la voye des armes. C'est toujours d'entre les Officiers d'armée que se tirent également, & les Ministres qui gouvernent l'Etat, & les Généraux qui conduisent les troupes. Lorsqu'on a besoin de leur entremise auprès du Maître, on ne les aborde jamais que les présens à la main. Mais cet usage vient moins de l'avarice des Omhras que du respect des Clients. On fait peu d'attention à la valeur de l'offre. L'essentiel est de ne pas se présenter, les mains vuides, devant les grands Officiers de la Cour.

Comment on se présente à eux.

Ordre établi pour le Gouvernement Militaire.

Différence de la voye des Officiers.

Si l'Empereur ne marche pas lui-même à la tête de ses troupes, le commandement des armées est confié à quelqu'un des Princes du Sang, ou à deux Généraux choisis par le Souverain; l'un du nombre des Omhras Mahométans, l'autre parmi les Rajas Indiens. Les troupes de l'Empire sont commandées par l'Omhra. Les troupes auxiliaires n'obéissent qu'aux Rajas de leur Nation. Eckbar, ayant entrepris de régler les armées, y établit l'ordre suivant, qui s'observe depuis son regne. Il voulut que tous les Officiers de ses troupes fussent payés sous trois titres différens. Les premiers, sous le titre de douze mois; les seconds, sous le titre de six mois; & les troisièmes, sous celui de quatre. Ainsi lorsque l'Empereur donne à un Mansepdar, c'est-à-dire, à un bas Officier de l'Empire, vingt roupies par mois au premier titre, la paye monte par an à sept cens cinquante roupies, car on en ajoute toujours dix de plus. Celui à qui l'on assigne par mois la même paye au second titre, en reçoit par an trois cens soixante & quinze. Celui dont la paye n'est qu'au troisième titre, n'a par an que deux cens cinquante roupies d'appointemens. Ce règlement est d'autant plus bizarre, que ceux qui ne sont payés que sur le pied de quatre mois, ne rendent pas un service moins assidu, pendant l'année, que ceux qui reçoivent la paye sur le pied de douze mois. Mais, suivant le génie des Orientaux, les Empereurs Mogols croyent se donner un air de grandeur en faisant concevoir que l'inégalité du salaire vient de celle des services. D'ailleurs, lorsqu'ils ordonnent la pension d'un Mansepdar, ils ne se servent jamais du terme de roupies, mais du mot de *Dams*, qui est une petite monnoie, assez rare dans le Commerce, & dont quarante font une roupie. Ainsi, en honorant un Officier d'une pension de mille roupies; je lui assigne, dit l'Empereur, cinquante mille *dams* d'appointemens: emphase d'expression qui n'augmente pas l'opulence, & qui revient à la manière Espagnole de compter par Maravedis.

Lorsque la pension d'un Officier de l'armée, ou de la Cour, monte par mois jusqu'à mille roupies au premier titre (7), il quitte l'ordre des Mansépars pour prendre la qualité d'Omhra. Ainsi ce titre de grandeur est tiré de la paye qu'on reçoit. On est obligé, alors, d'entretenir un éléphant & deux cents cinquante cavaliers pour le service du Prince. La pension de cinquante mille roupies ne suffiroit pas, même aux Indes, pour l'entretien d'une si grosse Compagnie; car l'Omhra est obligé de fournir au moins deux chevaux à chaque cavalier: mais l'Empereur y pourvoit autrement. Il assigne, à l'Officier, quelques terres de son Domaine. On lui compte la dépense de chaque cavalier, à dix roupies par jour: mais les fonds de terre qu'on abandonne aux Omhras, pour les faire cultiver, produisent beaucoup au-delà de cette dépense.

Les appointemens de tous les Omhras ne sont pas égaux. Les uns ont deux azaris de paye, d'autres trois, d'autres quatre, quelques-uns cinq; & ceux du premier rang en reçoivent jusqu'à six; c'est-à-dire, qu'à tout prendre la pension annuelle des principaux peut monter jusqu'à trois millions de roupies. Aussi leur train est magnifique; & la cavalerie qu'ils entretiennent égale nos portées armées. On a vu quelquefois ces Omhras devenir redoutables au Souverain. Mais c'est un règlement d'Eckbar, auquel ses inconvéniens mêmes ne permettent pas de donner atteinte. On compte ordinairement six Omhras de la grosse pension, l'Imad-ud-Deoulet, les deux Secrétaires d'Etat, le Viceroy de Kaboul, celui de Bengale & celui d'Ugen. A l'égard des simples Cavaliers & du reste de la Milice, leur paye est à la discrétion des Omhras qui les lèvent & qui les entretiennent. L'ordre oblige de les payer chaque jour, mais il est mal observé. On se contente de leur faire tous les mois quelque distribution d'argent; & souvent on les oblige d'accepter, en payement, les vieux meubles du Palais, & les habits que les femmes des Omhras ont quittés. C'est par ces vexations que les premiers Officiers de l'Empire accumulent de grands trésors, qui rentrent après leur mort dans les coffres du Souverain.

La Justice s'exerce avec beaucoup d'uniformité, dans les Etats du grand Mogol. Les Viceroy, les Gouverneurs de Provinces, les Chefs des villes & des simples Bourgades, sont précisément dans le lieu de leur Jurisdiction, sous la dépendance de l'Empereur, ce que ce Monarque fait dans Agra ou dans Dehli; c'est-à-dire, que par des Sentences qu'ils prononcent seuls, ils décident des biens & de la vie des Sujets. Chaque ville a néanmoins son Kural & son Cadi, pour le jugement de certaines affaires. Mais les Particuliers sont libres de ne pas s'adresser à ces Tribunaux subalternes; & le droit de tous les Sujets de l'Empire est de recourir immédiatement, ou à l'Empereur même, dans le lieu de sa résidence, ou aux Vicerois dans leur Capitale, ou aux Gouverneurs, dans les villes de leur dépendance. Le Kural fait tout à la fois les fonctions de Juge de Police & de Grand-Prevôt. Sous Aureng-Zeb, Observateur zélé de l'Alcoran, le principal objet du Juge de Police étoit d'empêcher l'ivrognerie, d'exterminer les cabarets à vin, & généralement tous les lieux de débauche, de punir ceux qui distilloient de l'A-

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

C'est différencier  
ce forme les de-  
grés du rang.

Appointemens  
des principaux  
Omhras.

Administration  
de la Justice Ci-  
vile.

Office du Ku-  
tural.

(7) C'est ce qui s'appelle un Azari-Omarhao.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

rack ou d'autres liqueurs fortes. Il doit rendre compte à l'Empereur des défordres domestiques de toutes les familles, des querelles, & des assemblées nocturnes. Il a, dans tous les quartiers de la ville, un prodigieux nombre d'Espions, dont les plus redoutables sont une espèce de valets publics, qui se nomment Alarcos. Leur Office est de balayer les Maisons & de remettre en ordre tout ce qu'il y a de dérangé dans les meubles. Chaque jour, au matin, ils entrent chez les Citoyens, ils s'instruisent du secret des familles, ils interrogent les Esclaves, & font leur rapport au Kural. Cet Officier, en qualité de Grand-Prevôt, est responsable, sur ses appointemens, de tous les vols qui se font dans son district, à la Campagne comme à la Ville. Sa vigilance & son zèle ne se relâchent jamais. Il a sans cesse des Soldats en campagne & des Emissaires déguisés dans les villes, dont l'unique soin est de veiller au maintien de l'ordre.

## Office du Cadi.

La Jurisdiction du Cadi ne s'étend gueres au-delà des matieres de Religion, des divorces, & des autres difficultés qui regardent le mariage. Au reste, il n'appartient, ni à l'un, ni à l'autre de ces deux Juges subalternes, de prononcer des Sentences de mort, sans avoir fait leur rapport à l'Empereur, ou aux Vicerois des Provinces; &, suivant les statuts d'Eckbar, ces Juges supérieurs doivent avoir approuvé trois fois, à trois jours différens, l'Arrêt de condamnation avant qu'on l'exécute.

Quoique diverses explications, répandues dans les articles précédens, aient déjà pu faire prendre quelque idée de la majestueuse forme de cette justice Impériale, on croit devoir en rassembler ici tous les traits, d'après un Peintre exact & fidele (\*).

Description de  
l'Audience.

Après avoir décrit divers appartemens; on vient, dit-il, à l'Amkas, qui m'a semblé quelque chose de royal. C'est une grande Cour quarrée, avec des arcades qui ressemblent assez à celles de la Place royale de Paris, excepté qu'il n'y a point de bâtimens au-dessus, & qu'elles sont séparées les unes des autres par une muraille; de sorte, néanmoins, qu'il y a une petite porte, pour passer de l'une à l'autre. Sur la grande porte, qui est au milieu d'un des côtés de cette Place, on voit un grand Divan, tout ouvert du côté de la cour, qu'on nomme Nagar-Kanay, parce que c'est le lieu où sont les trompettes, ou plutôt les haubois & les rimbales, qui jouent ensemble à certaines heures du jour & de la nuit. Mais c'est un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen qui n'y est pas encore accoutumé; car dix ou douze de ces haubois, & autant de timbales donnent quelquefois tout d'un coup; & quelques haubois, tels que celui qu'on appelle Karna, sont longs d'une brassée & demie, & n'ont pas moins d'un pied d'ouverture par le bas; comme il y a des rimbales de cuivre & de fer qui n'ont pas moins d'une brassée de diamètre. Bernier raconte que, dans les premiers tems, cette musique le pénétrait, & lui causoit un étourdissement insupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très agréable, sur-tout la nuit, qu'il l'entendoit de loin, dans son lit & de sa terrasse. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie & de majesté. Comme elle a ses règles & ses mesures, & que d'excellens Maîtres, instruits dès leur jeunesse, savent moderer & fléchir la rudesse des sons, on doit concevoir, dit-il, qu'ils

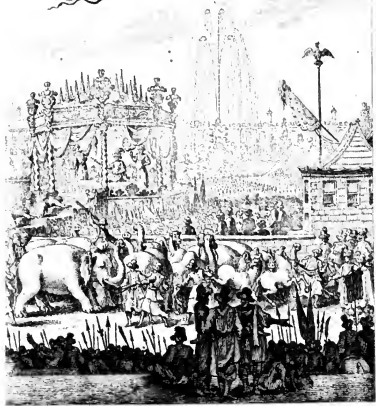
(\*) Bernier.

Effet de la Mu-  
sique Mogole sur  
Bernier.





GRAND MOGOL



T. X. N.° III.





en doivent tirer une symphonie qui flatte l'oreille dans l'éloignement.

A l'opposite de la grande porte de cette cour du Nagar-Kanay, au de-là de toute la cour, s'offre une grande & magnifique salle à plusieurs rangs de piliers, haute & bien éclairée, ouverte des trois côtés, qui regarde sur la cour, & dont les piliers & le plat-fond sont peints & dorés. Dans le milieu de la muraille, qui sépare cette salle d'avec le Serrail, on a laissé une ouverture, ou une espèce de grande fenêtre, haute & large, à laquelle l'homme le plus grand n'atteindroit point d'en-bas avec la main. C'est-là qu'Aureng-Zeb se montrait au public, assis sur son trône; quelques-uns de ses fils à ses côtés, & plusieurs Eunuques debout, les uns pour chasser les mouches avec des queues de Paon, les autres pour lui faire du vent avec de grands éventails, & d'autres, pour être prêts à recevoir ses ordres. De-là il voyoit en-bas, autour de lui, tous les Omhras, les Rajas & les Ambassadeurs, de bout aussi sur un Divan entouré d'un balustre d'argent, les yeux baissés & les mains croisées sur l'estomac. Plus loin, il voyoit les Manfédars, ou les moindres Omhras, de bout comme les autres, & dans le même respect. Plus avant, dans le reste de la salle & dans la cour, sa vue pouvoit s'étendre sur une foule de toutes sortes de gens. C'étoit dans ce lieu qu'il donnoit audience à tout le monde, chaque jour à midi; & de-là venoit, à cette salle, le nom d'Amkas, qui signifie lieu d'assemblée, commun aux-grands & aux petits.

Pendant une heure & demie, qui étoit la durée ordinaire de cette auguste scène, l'Empereur s'amusoit d'abord à voir passer devant ses yeux un certain nombre des plus beaux chevaux de ses écuries, pour juger s'ils étoient en bon état & bien traités. Il se faisoit amener aussi quelques éléphants, dont la propreté s'attiroit toujours l'admiration de Bernier. Non-seulement, dit-il, leur sale & vilain corps étoit alors bien lavé & bien net, mais il étoit peint en noir, à la réserve de deux grosses raies de peinture rouge, qui descendant du haut de la tête, venoient se joindre vers la trompe. Ils avoient aussi quelque belle couverture en broderie, avec deux clochettes d'argent qui leur pendoient des deux côtés, attachées aux deux bouts d'une grosse chaîne d'argent qui leur passoit par-dessus le dos, & plusieurs de ces belles queues de vaches du Tibet, qui leur pendoient aux oreilles en forme de grandes moustaches. Deux petits éléphants bien parés marchaient à leurs côtés, comme des esclaves destinés à les servir. Ces grands colosses paroissoient fiers de leurs ornemens, & marchaient avec beaucoup de gravité. Lorsqu'ils arrivoient devant l'Empereur, leur guide, qui étoit assis sur leurs épaules avec un rochet de fer à la main, les picquoit, leur parloit, & leur faisoit incliner un genou, lever la trompe en l'air, & pousser un espèce d'huslement, que le peuple prenoit pour un Taslun, c'est-à-dire une salutation libre & réfléchie. Après les éléphants, on amenoit des gazelles apprivoisées; des nil-gaux ou bœufs gris, que Bernier crut une espèce d'élans; des rinoceros; des buffes de Bengale, qui ont de prodigieuses cornes; des léopards ou des pantheres apprivoisées, dont on se sert à la chasse des gazelles; de beaux chiens de chasse Usbecks, chacun avec sa petite couverture rouge; quantité d'oiseaux de proie, dont les uns étoient pour les perdrix, les autres pour la grue, & d'autres pour le lièvre & pour les gazelles mêmes, qu'ils aveuglent de leurs ailes & de leurs griffes. Souvent un ou deux Omhras faisoient alors

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
STAN.

Spéctacles que  
l'Empereur se  
donne à l'Ame-  
kan.



DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.Comment il  
rend la Justice.Placette des  
Mogols.

Gouel Kanay.

Faveur accordée  
aux Sciences.

passer leur cavalerie en revue devant l'Empereur. Ce Monarque prenoit même plaisir à faire quelquefois essayer des coutelas sur des moutons morts, qu'on apportoit sans entrailles, & fort proprement empaquetés. Les jeunes Omhras s'offroient de faire admirer leur force & leur adresse, en coupant d'un seul coup, les quatre pieds joints ensemble, & le corps d'un mouton.

Mais tous ces amusemens n'étoient qu'autant d'intermedes, pour des occupations plus sérieuses. Aureng-Zeb se faisoit apporter, chaque jour, les Requêtes qu'on lui montrait de loin, dans la foule du peuple. Il se les faisoit lire. Il faisoit approcher les Parties. Il les examinoit lui-même; & quelquefois il prononçoit sur le champ sa Sentence. Outre cette Justice publique, il alloit régulièrement, une fois la semaine, à la Chambre, qui se nomme *Adalet-Kanay*, accompagné de ses deux premiers Kadis, ou Chefs de Justice. D'autrefois, il avoit la patience d'entendre en particulier, pendant deux heures, dix personnes du peuple, qu'un vieil Officier lui présentait.

Ce que Bernier trouvoit de choquant dans la grande assemblée de l'Amkas, c'étoit une Placette trop basse & trop fade, qu'on y voyoit regner continuellement. L'Empereur ne prononçoit pas un mot, qui ne fût relevé avec admiration, & qui ne fit lever les mains aux principaux Omhras, en criant *Karamat*, c'est-à-dire, merveilles.

De la salle de l'Amkas, on passe dans un lieu plus retiré, qui se nomme le Gouel-Kanay (8), & dont l'entrée ne s'accorde pas sans distinction. Aussi la cour n'en est-elle pas si grande que celle de l'Amkas : mais la salle est spacieuse, peinte, enrichie de dorures, & relevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du rez-de-chaussée, comme une grande estrade. C'est là que l'Empereur, assis dans un fauteuil, & ses Omhras debout autour de lui, donnoit une audience plus particulière à ses Officiers, recevoit leurs comptes, & traitoit des plus importantes affaires de l'Etat. Tous les Seigneurs étoient obligés de se trouver chaque jour au soir à cette assemblée, comme le matin à l'Amkas; sans quoi on leur retranchoit quelque chose de leur paye. Bernier remarque, comme une distinction fort honorable pour les Sciences, que Danneck-mend-Khan, son Maître, étoit dispensé de cette servitude en faveur de ses études continuelles; à la réserve néanmoins du mercredi, qui étoit son jour de garde. Il ajoute qu'il n'étoit pas surprenant que tous les autres Omhras y fussent assujettis, lorsque l'Empereur même se faisoit une loi de ne jamais manquer à ces deux assemblées. Dans ses plus dangereuses maladies, il s'y faisoit porter, du moins une fois le jour; & c'étoit alors qu'il y croyoit la personne plus nécessaire, parce qu'au moindre soupçon qu'on auroit eu de sa mort; on auroit vu tout l'Empire en désordre, & les boutiques fermées dans la ville.

Pendant qu'il étoit occupé dans cette salle, on n'en faisoit pas moins passer, devant lui, la plupart des mêmes choses qu'il prenoit plaisir à voir dans l'Amkas; avec cette différence que la cour étant plus petite, & l'assemblée se tenant au soir, on n'y faisoit point la revue de la cavalerie. Mais, pour y suppléer, les Manséblats de garde venoient passer devant l'Em-

(8) C'est ce que Rhoe a nommé Gouial. par cette raison qu'on a pris le parti de les appeler tous deux. Il n'est pas aisé de se déterminer entre deux témoignages d'un poids égal, & c'est

peur, avec beaucoup de cérémonie. Ils étoient précédés du Kours, c'est-à-dire, de diverses figures d'argent, portées sur le bout de plusieurs gros bâtons d'argent fort bien travaillés. Deux représentent de grands poissons; deux autres, un animal fantastique d'horrible figure, que les Mogols nomment *Eideha*; d'autres, deux lions; d'autres, deux mains; d'autres, des balances, &c. quantité de figures aussi mystérieuses. Cette procession étoit mêlée de plusieurs Gouze-Berdars, ou Porte-Massues, gens de bonne mine, dont on a déjà dit que l'office consiste à faire regner l'ordre dans les assemblées.

Terminons cet article par une peinture de l'Amkas, tel que le même Voyageur eut la curiosité de le voir dans une de principales fêtes de l'année, qui étoit en même-tems celle d'une réjouissance extraordinaire pour le succès des armes de l'Empire. On ne s'arrête à cette description, que pour mettre un Lecteur attentif, en état de la comparer avec celles de Tavernier & de Rhoe.

L'Empereur étoit assis sur son trône, dans le fond de la grande salle. Sa veste étoit d'un satin blanc à petites fleurs, relevé d'une fine broderie d'or & de soie. Son turban étoit de soie d'or, avec une aigrette dont le pied étoit couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaires, au milieu desquels on voyoit une grande Topaze orientale, qui n'a rien d'égal au monde, & qui jetoit un éclat merveilleux. Un collier de grosses perles lui pendoit du cou sur l'estomac. Son trône étoit soutenu par six gros pieds d'or massif, & parsemé de rubis, d'émeraudes & de diamans. Bernier n'entreprit pas de fixer le prix, ni la quantité de cet amas de pierres précieuses, parce qu'il ne put en approcher assez pour les compter, & pour juger de leur eau. Mais il assure que les gros diamans y sont en très-grand nombre, & que tout le trône est estimé quatre Kourours, c'est-à-dire, quarante millions de roupies. C'étoit l'Ouvrage de Cha-Jehan, pere d'Aureng-Zeb, qui l'avoit fait faire pour employer une multitude de pierres, accumulées dans son trésor, des dépouilles de plusieurs anciens Raps, & des présens que les Omhras sont obligés de faire à leurs Empereurs dans certaines fêtes. L'art ne répondoit pas à la matière. Ce qu'il y avoit de mieux imaginé, étoient deux paons, couverts de pierres précieuses & de perles (\*), dont on attribuoit l'invention à un Orfèvre François, qui après avoir trompé plusieurs Princes de l'Europe par les *Doublets*, qu'il faisoit merveilleusement, s'étoit réfugié à la Cour du Mogol où il avoit fait sa fortune.

Au pied du trône, tous les Omhras, magnifiquement vêtus, étoient rangés sur une estrade couverte d'un grand dais de brocard, à grandes franges d'or, environnée d'une balustrade d'argent. Les piliers de la salle étoient revêtus de brocard à fond d'or. De toutes les parties du plat-fond pendoient de grands dais de satin à fleurs, attachés par des cordons de soie rouge, avec de grosses houppes de soie, mêlées de filets d'or. Tout le bas étoit couvert de grands tapis de soie très riches, d'une longueur & d'une largeur étonnantes. Dans la cour, on avoit dressé une tente, qu'on nomme l'*Asspek*, aussi longue & aussi large que la salle, à laquelle elle étoit jointe par le haut. Du côté de la cour, elle étoit environnée d'un grand balustrade couvert de plaques d'argent, & soutenue par des piliers de différentes grosseurs, tous cou-

(\*) On a vu que ce trône fut enlevé par Nadir-Chah.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Procession de  
Gouzi Kanay.

Bernier voit  
l'Amkas, dans  
une des plus belle-  
s fêtes.

Peinture qu'il  
en fait.

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
TAN.

verts aussi de plaques du même métal. Elle étoit rouge en dehors, mais doublée en dedans de ces belles chittes, ou toiles peintes au pinceau, ordonnées exprès, avec des couleurs si vives & des fleurs si naturelles, qu'on les auroit prises pour un parterre suspendu. Les arcades, qui environnent la cour, n'avoient pas moins d'éclat. Chaque Omhra étoit chargé des ornemens de la sienne, & s'étoit efforcé de l'emporter par la magnificence. Le troisième jour de cette superbe fête, l'Empereur se fit peser avec beaucoup de cérémonie, & plusieurs Omhras à son exemple, dans de riches balances d'or massif comme les poids. Tout le monde applaudit avec de grandes marques de joie, en apprenant que, cette année, l'Empereur pesoit deux livres de plus que la précédente. Son intention, dans cette fête, étoit de favoriser les Marchands de soie & de brocard, qui, depuis quatre ou cinq ans de guerre, en avoient des magasins dont ils n'avoient pu trouver le débiter.

Ancien usage  
de faire des pré-  
sents à l'Empe-  
reur.

Leur richesse.

Ces fêtes sont accompagnées d'un ancien usage, qui ne plaît point à la plupart des Omhras. Ils sont obligés alors de faire, à l'Empereur, des présents proportionnés à leurs forces. Quelques-uns, pour se distinguer par leur magnificence, ou dans la crainte d'être recherchés pour leurs vols & leurs concussions, ou dans l'espérance de faire augmenter leurs appointemens ordinaires, en font d'une richesse surprenante. Ce sont ordinairement de beaux vases d'or, couverts de pierres; de belles perles, des diamans, des rubis, des émeraudes. Quelquefois, c'est plus simplement un nombre de ces pièces d'or qui valent une pistole & demie. Bernier raconte que pendant la fête, dont il fut témoin, Aureng-Zeb étant allé visiter Jaser-Khan, son Visir, non en qualité de Visir, mais comme son proche parent, & sous prétexte de voir un Bâriment qu'il avoit fait depuis peu, ce Seigneur lui offrit vingt-cinq mille de ces pièces d'or, avec quelques belles perles, & un rubis qui fut estimé quarante mille écus (9).

Spécule d'un  
de tous bizarres.

Un spectacle fort bizarre, qui accompagne quelquefois les mêmes fêtes, c'est une espèce de Foire, qui se tient dans le Mehalu ou le Serrail de l'Empereur. Les femmes des Omhras & des grands Mansébdars sont les Marchandes. L'Empereur, les Princesses & toutes les Dames du Serrail, viennent acheter ce qu'elles avoient étalé. Les marchandises sont de beaux brocards, de riches broderies d'une nouvelle mode, de riches turbans, & ce qu'on peut ressembler de plus précieux. Outre que ces femmes sont les plus belles & les plus galantes de la Cour, celles qui ont des filles d'une beauté distinguée ne manquent point de les mener avec elles, pour les faire voir à l'Empereur. Ce Monarque vient marchander tout ce qu'il achète, soit à son, comme le dernier de ses Sujets, avec le langage des petits Marchands qui se plaignent de la cherté & qui contestent pour le prix. Les Dames se défendent de même; & ce badinage est poussé jusqu'aux injures. Tout se paye argent comptant. Quelquefois, au lieu de roupies d'argent, les Princesses laissent couler, comme par mégarde, quelques roupies d'or en faveur des Marchandes qui leur plaisent. Mais après avoir loué des usages si galans, Bernier traite de licence la liberté qu'on accorde alors aux femmes publiques, d'entrer dans le Serrail. A la vérité, dit-il, ce ne sont pas celles des Bazzars, mais celles qu'on nomme *Kenchany*, c'est-à-dire, d'orées & fleuries, & qui vont

(9) *Ibid.* pages 101 & suivantes.

danser,

danſer, aux Fêtes, chez les Omhras & les Manſebdars. La plûpart ſont belles & richement vêtues. Elles ſavent chanter & danſer parfaitement à la manière du pays. Mais comme elles n'en ſont pas moins publiques, Aureng-Zeb, plus ſérieux que ſes Prédéceſſeurs, abolit l'uſage de les admettre au Serrail; & , pour en conſerver quelque reſte, il permit ſeulement qu'elles viſſent tous les Mercredis lui faire de loin le ſalam, ou la révérence, à l'Amkas (10). Un Médecin François, nommé *Bernard*, qui s'étoit établi dans cette Cour, s'y étoit rendu ſi familier, qu'il faiſoit quelquefois la débauche avec l'Empereur. Il avoit, par jour, dix écus d'appointemens; mais il gagnoit beaucoup d'avantage à traiter les Dames du Serrail, & les grands Omhras, qui lui faiſoient des préſens comme à l'envi. Son malheur étoit de ne pouvoir rien garder. Ce qu'il recevoit d'une main, il le donnoit de l'autre. Cette profuſion le faiſoit aimer de tout le monde, ſur-tout des Kenchenys, avec leſquelles il faiſoit beaucoup de dépenſe. Il devint amoureux d'une de ces femmes, qui joignoit des talens diſtingués aux charmes de la jeuneſſe & de la beauté. Mais ſa mere, appréhendant que la débauche ne lui fit perdre les forces néceſſaires pour les exercices de ſa profeſſion, ne la perdoit point de vûe. Bernard fut deſeſpéré de cette rigueur. Enfin, l'amour lui inspira le moyen de ſe ſatisfaire. Un jour que l'Empereur le remercioit, à l'Amkas, & lui faiſoit quelques préſens, pour la guérifon d'une femme du Serrail, il ſupplia ce Prince de lui donner la jeune Kencheny, dont il étoit amoureux, & qui étoit debout derrière l'aſſemblée pour faire le ſalam avec toute ſa troupe. Il avoua publiquement la violence de ſa paſſion, & l'obſtacle qu'il y avoit trouvé. Tous les Spectateurs rirent beaucoup, de le voir réduit à ſouffrir par les rigueurs d'une fille de cet Ordre. L'Empereur, après en avoir ri lui-même, ordonna qu'elle lui fût livrée, ſans s'embarraſſer qu'elle fût Mahométane & que le Médecin fût Chrétien. Qu'on la lui charge, dit-il, ſur les épaules, & qu'il l'emporte. Auſſi-tôt Bernard, ne s'embarraſſant pas plus des railleries de l'aſſemblée, ſe laiſſa mettre la Kencheny ſur le dos, & ſortit chargé de ſa proie (11).

Obſervons que ce fut à Jehan-Guir, que le Médecin François en eut l'obligation; & qu'Aureng-Zeb, dans le zèle qu'il affectoit pour l'Alkoran, n'auroit jamais permis cette liaiſon d'une Muſulmane avec un Chrétien. Bernier paroît perſuadé, comme Rhoe, que le premier de ces deux Princes, malgré le penchant que d'autres lui ont attribué pour le Chriſtianiſme, mourut ſans Religion, & dans le deſſein d'en établir une nouvelle, qu'il faiſoit compoſer ſous ſa direction (12).

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Aureng-Zeb  
ab-liſſe un ulage  
indecent.

Hiftoire de Bernard Médecin  
Français.

Comment il  
obtient ce jeun  
ne Daniſeul.

(10) *Ibid.* page 148.

(11) Pages 144 & précédentes.

(12) Page 151. Voyez, ci-deſſus, la fin du  
Journal de Rhoe.



*Religion, Figure, Habits, Mœurs & Usages des Peuples de l'Indoustan.*Division gé-  
nérale des Peuples  
de l'Indoustan.Le Mahomé-  
tisme est la Reli-  
gion dominante.Fêtes Mogos-  
les.

DANS un si grand nombre de Provinces, qui formoient autrefois différens Royaumes, dont chacun devoit avoir ses propres Loix & ses Usages, on conçoit que malgré la ressemblance du Gouvernement, qui introduit presque toujours celle de la Police & de la Religion, en changeant par degrés les idées, les mœurs & les autres habitudes, un espace de quelques siècles, qui se sont écoulés depuis la Conquête des Mogols, n'a pu mettre encore une parfaite uniformité entre tant de Peuples. Ainsi, la description de tous les points, sur lesquels ils diffèrent, seroit une entreprise impossible. Mais les Voyageurs les plus exacts ont jeté quelque jour dans ce cahos, en divisant les Sujets du grand Mogol en Mahométans, qu'ils appellent Maures, & en Payens, ou Gentils, de différentes sectes. Cette division paroît d'autant plus propre à faire connoître les uns & les autres, qu'en Orient, comme dans les autres parties du Monde, c'est la Religion qui règle ordinairement les usages.

L'Empereur, les Princes & tous les Seigneurs de l'Indoustan professent le Mahométisme. Les Gouverneurs, les Commandans, & les Kutuals des Provinces, des Villes & des Bourgs, doivent être de la même Religion. Ainsi, c'est entre les mains des Mahométans, ou des Maures, que réside toute l'autorité, non-seulement par rapport à l'administration, mais pour tout ce qui regarde aussi les Finances & le Commerce. Ils travaillent tous, avec beaucoup de zèle, au progrès de leurs opinions. On fait que le Mahométisme est divisé en quatre Sectes; celles d'Abubeker, d'Ali, d'Omar & d'Otman. Les Mogols sont attachés à celle d'Ali, qui leur est commune avec les Persans; avec cette seule différence, que dans l'explication de l'Alcoran, ils suivent les sentimens de Hembili & de Maleki, au lieu que les Persans s'attachent à l'explication d'Ali & de Tzafer-Saduck; opposés les uns & les autres aux Turcs, qui suivent celle de Hanife (13).

La plupart des Fêtes Mogoles sont celles des Persans. Ils célèbrent fort solennellement le premier jour de leur année, qui commence le premier jour de la Lune de Mars. Elle dure neuf jours, sous le nom de Nourou (14), & se passe en festins. Le jour de la naissance de l'Empereur est une autre solennité, pour laquelle il se fait des dépenses extraordinaires à la Cour. On en célèbre une, au mois de Juin, en mémoire du Sacrifice d'Abraham, & l'on y mêle aussi celle d'Ismael. L'usage est d'y sacrifier quantité de boucs, que les Dévots mangent ensuite avec beaucoup de réjouissances & de cérémonies. Ils ont encore la Fête des deux Freres, Hassan & Hussein, fils d'Ali, qui étant allés, par zèle de Religion, vers la Côte de Coromandel, y furent massacrés par les Banians & d'autres Gentils, le dixième jour de la nouvelle

(13) Mandello, Tome I. page 155.

(14) Voyez, ci-dessus, l'explication de ce mot dans la Relation de Thomas Rhoe.

Lune de Juillet. Ce jour est consacré à pleurer leur mort. On porte en procession, dans les rues, deux cercueils, avec des trophées d'atcs, de flèches, de sabres & de turbans. Les Maures suivent à pied, en chantant des cantiques funebres. Quelques-uns dansent & sautent autour des cercueils. D'autres escriment avec des épées nues. D'autres crient de toute leur force, & font un bruit effrayant. D'autres se font volontairement des playes, avec des couteaux, dans la chair du visage & des bras, ou se la percent avec des poignons, qui font couler leur sang le long des joues & sur leurs habits. Il s'en trouve de si furieux, qu'on ne peut attribuer leurs transports qu'à la vertu de l'opium. On juge du degré de leur dévotion, par celui de leur fureur. Ces processions se font dans les principaux quartiers & dans les plus belles rues des Villes. Vers le soir, on voit dans la grande Place du Meidan, ou du Marché, des figures de paille, ou de papier, ou d'autre substance légère, qui représentent les meurtriers de ces deux Saints. Une partie des Spectateurs leur tirent des flèches, les percent d'un grand nombre de coups, & les brûlent, au milieu des acclamations du Peuple. Cette cérémonie réveille si furieusement la haine des Maures & leur inspire tant d'ardeur pour la vengeance, que les Banians & les autres Idolâtres prennent le parti de se tenir renfermés dans leurs Maisons. Ceux qui oseroient paroître dans les rues, ou montrer la tête à leurs fenêtres, s'exposeroient au risque d'être massacrés, ou de se voir tirer des flèches. Les Mogols célèbrent aussi la Fête de Pâques, au mois de Septembre; & celle de la Confraternité, le 25 de Novembre, où ils se pardonnent tout le mal qu'ils se font fait mutuellement.

Les Mosquées de l'Indoustan sont assez basses; mais la plupart sont bâties sur des éminences, qui les font paroître plus hautes que les autres édifices. Elles sont construites de pierre & de chaux, quadrées par le bas, & plates par le haut. L'usage est de les environner de fort beaux appartemens, de salles & de chambres. On y voit des tombes de pierre, & sur-tout, des murs d'une extrême blancheur. Les principales ont ordinairement une ou deux hautes tours. Les Maures y vont avec des lanternes, pendant le Ramadan, qui est leur Carême, parce que ces édifices sont fort obscurs. Autour de quelques-unes on a creusé de grands & larges fossés, remplis d'eau. Ceux qui sont sans fossés, ou sans rivières, ont de grandes citernes à l'entrée, où les Fidèles se lavent le visage, les pieds & les mains. On n'y voit point de statues, ni de peintures.

Mosquée de l'Indoustan.

Chaque ville a plusieurs petites Mosquées, entre lesquelles on en distingue une plus grande, qui passe pour la principale, où personne ne manque de se rendre tous les Samedis après midi & les jours de fête. Au lieu de cloches, un homme crie du haut de la tour, comme en Turquie, pour assembler le Peuple, & tient, en criant, le visage tourné vers le Soleil. La chaire du Prédicateur est placée du côté de l'Orient. On y monte par trois ou quatre marches. Les Docteurs, qui portent le nom de Mullahs, s'y mettent pour faire les prières & pour lire quelque passage de l'Alcoran, dont ils donnent l'explication, avec le soin d'y faire entrer les miracles de Mahomet & d'Ali, ou de réfuter les opinions d'Abubecker, d'Orman & d'Homar (15).

(15) Voyages de Gautier-Schouten, au Tome VII. du Recueil de la Compagnie Hollandaise, pages 1000 & précédentes.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Grande Mos-  
quée de Dehli.

On a vu, dans le Journal de Tavernier, la description de la grande Mosquée d'Agra. Celle de Dehli ne fait pas une figure moins brillante, dans la Relation de Bernier. On la voit de loin, dit-il, élevée au milieu de la ville, sur un rocher qu'on a fort bien applani pour la bâtir, & pour l'entourer d'une belle Place, à laquelle viennent aboutir quatre belles & longues rues, qui répondent aux quatre côtés de la Mosquée; c'est-à-dire, une au frontispice, une autre derrière, & les deux autres aux deux portes du milieu de chaque côté. On arrive aux portes par vingt-cinq ou trente degrés de pierres, qui regnent autour de l'édifice, à l'exception du derrière, qu'on a revêtu d'autres belles pierres de taille, pour couvrir les inégalités du rocher qu'on a coupé; ce qui contribue beaucoup à relever l'éclat de ce Bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est revêtu de marbre, & les grandes portes sont couvertes de plaques de cuivre d'un fort beau travail. Au-dessus de la principale porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, on voit plusieurs tourelles de marbre blanc, qui lui donnent une grace singulière. Sur le derrière de la Mosquée s'élèvent trois grands dômes de front, qui sont aussi de marbre blanc; & dont celui du milieu est plus gros & plus élevé que les deux autres. Tout le reste de l'édifice, depuis ces trois dômes jusqu'à la porte principale, est sans couverture, à cause de la chaleur du pays; & le pavé n'est composé que de grands carreaux de marbre. Quoique ce Temple ne soit pas dans les règles d'une exacte Architecture, Bernier en trouva le dessein bien entendu & les proportions fort justes. Si l'on excepte les trois grands dômes & les tourelles, on croiroit tout le reste de marbre rouge; quoiqu'il ne soit que de pierres très faciles à tailler, & qui s'alterent même avec le tems.

Fait avec le-  
quel l'Empereur  
s'y rend tous les  
vendredis.

C'est à cette Mosquée que l'Empereur se rend le vendredi, qui est le dimanche des Mahométans, pour y faire sa prière. Avant qu'il sorte du Palais, les rues, par lesquelles il doit passer, ne manquent pas d'être arrosées, pour diminuer la chaleur & la poussière. Deux ou trois cens mousquetaires sont en haie pour l'attendre; & d'autres, en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la Mosquée. Leurs mousquets sont petits, bien travaillés, & revêtus d'un grand fourreau d'écatlate, avec une petite banderolle par-dessus. Cinq ou six cavaliers, bien montés, doivent aussi se tenir prêts à la porte, & courir bien loin devant lui, dans la crainte de lui faire de la poussière, pour écarter le peuple. Après ces préparatifs, le Monarque sort du Palais, monté sur un éléphant richement équipé, & sous un dais peint & doré; ou dans un trône éclairant d'or & d'azur, sur un brancard couvert d'écarlate ou de drap d'or, que huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Il est suivi d'une troupe d'Omhras, dont quelques-uns sont à cheval, & d'autres en Palekis. Cette marche avoit, aux yeux de Bernier, un air de grandeur, qu'il trouvoit digne de la Majesté Impériale (16).

Revenus des  
Mosquées & des  
pâlis.

Les revenus des Mosquées sont médiocres. Ce qu'elles ont d'assuré, consiste dans le loier des maisons qui les environnent. Le reste vient des présents qu'on leur fait, ou des dispositions testamentaires. Les Mullahs n'ont pas

de revenu fixe : ils ne vivent que des libéralités volontaires des fidèles, avec le logement pour eux & pour leur famille, dans les maisons qui sont autour des Mosquées. Mais ils tirent un profit considérable de leurs écoles, & de l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils apprennent à lire & écrire. Quelques-uns passent pour sçavans ; d'autres vivent avec beaucoup d'austerité, ne boivent jamais de liqueurs fortes & renoncent perpétuellement au mariage ; d'autres se renferment dans la solitude, & passent les jours & les nuits dans la méditation ou la prière. Le Ramadan, ou le Carême des Mogols, dure trente jours, & commence à la nouvelle Lune de Février. Ils l'observent par un jeûne rigoureux, qui ne finit qu'après le coucher du Soleil. C'est une opinion bien établie parmi eux, qu'on ne peut être sauvé que dans leur Religion. Ils croient les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres également exclus des félicités d'une autre vie. La plupart ne toucheroient point aux aliments qui sont achetés ou préparés par des Chrétiens. Ils n'en exceptent que le biscuit fort sec & les confitures. Leur Loi les oblige de faire cinq fois la prière, dans l'espace de vingt-quatre heures. Ils la font, tête baissée jusqu'à terre, & les mains jointes. L'arrivée d'un Étranger ne trouble point leur attention. Ils continuent de prier dans sa présence ; & lorsqu'ils ont rempli ce devoir, ils n'en deviennent que plus civils.

En général, les Mogols & tous les Maures Indiens ont l'humeur noble, les manières polies, & la conversation fort agréable. On remarque de la gravité dans leurs actions & dans leur habillement, qui n'est point sujet au caprice des modes. Ils ont en horreur l'inceste, l'ivrognerie, & toutes sortes de querelles. Mais ils admettent la polygamie ; & la plupart sont livrés aux plaisirs des sens. Quoiqu'ils se privent en public de l'usage du vin & des liqueurs fortes, ils ne font pas difficulté, dans l'intérieur de leurs maisons, de boire de l'arrack & d'autres préparations qui les animent au plaisir.

Ils sont moins blancs que bazanés ; la plupart sont d'assez haute taille, robustes & bien proportionnés. Leur habillement ordinaire est fort modeste. Dans les Parties Orientales de l'Empire, les hommes portent de longues robes, des plus fines étoffes de coton, d'or ou d'argent. Elles leur pendent jusqu'au milieu de la jambe, & se ferment autour du cou. Elles sont attachées avec des nœuds par-devant, depuis le haut jusqu'en bas. Sous ce premier vêtement, ils ont une veste d'étoffe de soie à fleurs, ou de toile de coton, qui leur touche au corps & qui leur descend sur les cuisses. Leurs culottes sont extrêmement longues, la plupart d'étoffes rouges raïées, & larges par le haut, mais se rétrécissant par le bas : elles sont frénées sur les jambes, & descendent jusqu'à la cheville du pied. Comme ils n'ont point de bas, cette culotte sert, par ses plis, à leur échauffer les jambes. Au centre de l'Empire & vers l'Occident, ils sont vêtus à la Persane, avec cette différence, que les Mogols passent, comme les Guzarates, l'ouverture de leur robe sous le bras gauche, au lieu que les Persans la passent sous le bras droit ; & que les premiers nouent leur ceinture sur le devant, laissent pendre les bouts, au lieu que les Persans ne font que la passer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même.

Ils ont des seripous, qui sont une espèce de larges souliers, faits ordinairement de cuir rouge doré. En hiver comme en été, leurs pieds sont nus

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
STAN.  
Office des P.  
tres.

Caractère gé-  
néral des Mo-  
gols.

Leur Genre &  
leur habillement



dans cette chaussure. Ils la portent, comme nous portons nos mules, c'est-à-dire sans aucune attache; pour les prendre plus promptement, lorsqu'ils veulent partir, & pour les quitter avec la même facilité, en rentrant dans leurs chambres, où ils craignent de fouiller leurs belles nattes & leurs tapis de pied.

Ils ont la tête rase & couverte d'un turban (17), dont la forme ressemble à celui des Turcs; d'une fine toile de coton blanc, avec des raies d'or ou de soie. Ils savent tous le tourner & se l'attacher autour de la tête, quoi qu'il soit quelquefois long de vingt-cinq ou trente aunes de France. Leurs ceintures, qu'ils nomment *Commerbant*, sont ordinairement de soie rouge, avec des raies d'or ou blanches, & de grosses houppes qui leur pendent sur la hanche droite. Après la première ceinture, ils en ont une autre, qui est de coton blanc, mais plus petite, & roulée autour du corps, avec un beau *Syinder* au côté gauche, entre cette ceinture & la robe, dont la poignée est souvent ornée d'or, d'agate, de cristal, ou d'ambre. Le fourreau n'est pas moins riche à proportion. Lorsqu'ils sortent, & qu'ils craignent la pluie ou le vent, ils prennent par-dessus leurs habits une écharpe d'étoffe de soie, qu'ils se passent par-dessus les épaules, & qu'ils se mettent autour du cou pour servir de manteau. Les Seigneurs, & tous ceux qui fréquentent la Cour, font éclater leur magnificence dans leurs habits; mais le commun des citoyens & les gens de métier sont vêtus modestement. Les *Mullahs* portant le blanc, depuis la tête jusqu'aux pieds (18).

Les femmes & les filles *Mahométanes* ont ordinairement, autour du corps, un grand morceau de la plus fine toile de coton, qui commence à la ceinture, d'où il fait trois ou quatre tours en bas, & qui est assez large pour leur pendre jusques sur les pieds. Elles portent, sous cette toile, une sorte de caleçons d'étoffe légère. Dans l'intérieur de leurs maisons, la plupart sont nues par le haut jusqu'à la ceinture, & demeurent aussi tête & pieds nus. Mais, lorsqu'elles sortent, ou qu'elles paroissent seulement à leur porte, elles se couvrent les épaules d'un habillement, par-dessus lequel elles mettent encore une écharpe. Ces deux vêtemens, étant assez larges, & n'étant point attachés ni serrés, voltigent sur leurs épaules; & l'on voit souvent nue, la plus grande partie de leur sein & de leurs bras. Les femmes riches, ou de qualité, ont aux bras des anneaux & des cercles d'or. Dans les rangs ou les fortunes inférieures, elles en ont d'argent, d'ivoire, de verre, ou de laque doré & d'un fort beau travail. Quelquefois elles en ont les bras garnis jusqu'au dessous du coude: mais ces riches ornemens paroissent les embarrasser, & n'ont pas l'air d'une parure aux yeux des Étrangers. Quelques-unes en portent autour des chevilles du pied. La plupart se passent, dans le bas du nez, des bagues d'or garnies des petites perles, & se percent les oreilles avec d'autres bagues, ou avec de grands anneaux qui leur pendent de chaque côté sur le sein. Elles ont au cou de riches colliers, ou d'autres ornemens précieux, & aux doigts quantité de bagues d'or. Leurs cheveux, qu'elles laissent pendre, & qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, sont ordinairement noirs, & se nouent en boucles sur le dos.

(17) Ils prononcent *Tulbant* ou *Toulbant*. (18) *Schouen*, *ubi sup.* pp. 186 & suivans.

Les femmes de considération ne laissent jamais voir leur visage aux Etrangers. Lorsqu'elles sortent de leurs maisons, ou qu'elles voyagent dans leurs *Planquins*, elles se couvrent d'un voile de soie. Schouten prétend que cette mode vient plutôt de leur vanité, que d'un sentiment de pudeur & de modestie; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elles traitent l'usage opposé, de basse vilenie & populaire. Il ajoute que l'expérience fait souvent connoître, que celles qui affectent le plus de scrupule sur ce point, sont ordinairement assez mal avec leurs maris, à qui elles ont donné d'autres occasions de soupçonner leur fidélité (19).

Les maisons des Maures sont grandes & spacieuses, & distribuées en divers appartemens, qui ont plusieurs chambres & leur salle. La plupart ont des toits plats & des terrasses, où l'on se rend le soir pour y prendre l'air. Dans celles des plus riches, on voit de beaux Jardins, remplis de bosquets & d'allées d'arbres fruitiers, de fleurs, & de plantes rares, avec des galeries, des cabinets & d'autres retraites contre la chaleur. On y trouve même des étangs & des viviers, où l'on ménage des endroits également propres & commodes, pour servir de bains aux hommes & aux femmes, qui ne laissent point passer de jour sans s'accorder le plaisir de se rafraîchir dans l'eau. Quelques-uns font élever, dans leurs Jardins, des tombeaux en Pyramide, & d'autres ouvrages d'une architecture fort délicate. Cependant Bernier, après avoir parlé d'une célèbre maison de campagne du Grand Mogol, qui est à deux ou trois lieues de Dehli, & qui se nomme *Chah-Limar*, finit par cette observation : « C'est véritablement une belle & royale Maison : mais n'allez pas croire qu'elle approche d'un Fontainebleau, d'un Saint Germain, ou d'un Versailles. Ce n'en est pas seulement l'ombre. » Ne pensez pas non plus qu'aux environs de Dehli, si se trouve des Saint Cloud, des Chantillis, des Meudons, des Liancours, des Vaux, &c. ou qu'on y voie même de ces moindres Maisons de simples Gentilshommes, de Bourgeois & de Marchands, qui sont en si grand nombre autour de Paris. Les Sujets ne pouvant acquérir la propriété d'aucune terre, une maxime si dure supprime nécessairement cette sorte de luxe (20).

Maisons des  
Mogols.

Les murailles des grandes maisons sont de terre & d'argile, mêlées ensemble, & séchées au Soleil. On les enduit d'un mélange de chaux & de fiente de vache, qui les préserve des insectes; & par-dessus encore, d'une autre composition d'herbe, de lait, de sucre & de gomme, qui leur donne un lustre & un agrément singulier. Cependant on a déjà fait remarquer qu'il se trouve des maisons de pierre; & que, suivant la proximité des carnières, plusieurs villes en sont bâties presque entièrement. Les maisons du peuple ne sont que d'argile & de paille. Elles sont basses, couvertes de roseaux, enduites de fiente de vache. Elles n'ont ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves. Les ouvertures, qui servent de fenêtres, sont même sans vitres; & les portes, sans serrures & sans verroux; ce qui n'empêche point que le vol n'y soit très rare (21).

Magnificence  
des personnes si-  
ebes.

Les appartemens des grandes maisons offrent ce qu'il y a de plus riche en tapis de Perse, en nattes très fines, en précieuses étoffes, en dorures & en

(19) *Ibid.* p. 188. (20) Bernier, *ubi sup.* p. 138. (21) Schouten, pp. 190 & suiv.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Leurs femmes  
& leurs domestiques.

Voitures les  
plus communes.

Comment et  
les sont portées.

meubles recherchés, parmi lesquels on voit de la vaisselle d'or & d'argent. Les femmes ont un appartement particulier, qui donne ordinairement sur le jardin; elles y mangent ensemble. Cette dépense est incroyable pour le mari, sur-tout dans les conditions élevées; car chaque femme a ses domestiques & ses esclaves du même sexe, avec toutes les commodités qu'elle desire. D'ailleurs les Grands & toutes les personnes riches entretiennent un grand train d'Officiers, de Gardes, d'Eunuques, de Valets, d'Esclaves, & ne sont pas moins attentifs à se faire bien servir au-dedans, qu'à se distinguer au-dehors par l'éclat de leur cortège. Chaque Domestique est borné à son office. Les Eunuques gardent les femmes, avec des soins qui ne leur laissent pas d'autre attention. On voit, au service des principaux Seigneurs, une espèce de coureurs, qui portent deux sonnettes sur la poitrine, pour être excités, par le bruit, à courir plus vite, & qui vont régulièrement quatorze ou quinze lieues en vingt-quatre heures. On y voit des coupeurs de bois, des charriers & des cameliers pour la provision d'eau, des porteurs de Palanquins, & d'autres sortes de valets pour divers usages.

Entre plusieurs sortes de voitures, quelques-uns ont des carosses à l'Indienne, qui sont tirés par des bœufs: mais les plus communes sont diverses sortes de Palanquins, dont la plupart sont si commodes, qu'on y peut mettre un petit lit avec son pavillon, ou des rideaux qui se retrouissent comme ceux de nos lits d'ange. Une longue piece de bambou, courbé avec art, passe d'un bout à l'autre de cette litière, & soutient toute la machine dans une situation si ferme qu'on n'y reçoit jamais de mouvement incommode. On y est assis ou couché. On y mange & l'on y boit, dans le cours des plus longs voyages. On y peut même avoir, avec soi, quelques amis; & la plupart des Mogols s'y font accompagner de leurs femmes: mais ils apportent de grands soins, pour les dérober à la vue des passans. Ces agréables voitures sont portées par six ou huit hommes, suivant la longueur du voyage, & les airs de Grandeur que le Maître cherche à se donner. Ils vont pieds nus, par des chemins d'une argile dure, qui devient fort glissante pendant la pluie. Ils marchent au travers des broussailles & des épines, sans aucune marque de sensibilité pour la douleur, dans la crainte de donner trop de branle au Palanquin. Ordinairement, il n'y a que deux porteurs pardevant, & deux par derrière, qui marchent sur une même ligne. Les autres suivent, pour être toujours prêts à succéder au fardeau. On met, avec eux, autour de la litière des joues d'instrumens, des gardes, des cuisiniers, & d'autres valets, dont les uns portent des tambours & des flûtes, les autres, des armes, des banderolles, des vivres, des tentes, & tout ce qui est nécessaire pour la commodité du voyage. Cette méthode épargne les frais des animaux, dont la nourriture est toujours difficile, & d'une grande dépense, sans compter que rien n'est à meilleur marché que les Porteurs. Leurs journées les plus fortes ne montent pas à plus de quatre ou cinq sous. Quelques-uns même ne gagnent que deux sous par jour. On se persuadera aisément qu'ils ne mettent leurs services qu'à ce prix, si l'on considère que dans toutes les parties de l'Indoustan, les gens du commun ne vivent que de riz cuit à l'eau; & que, s'élevant rarement au-dessus de leur condition, ils apprennent le métier de leurs peres, avec l'habitude de la soumission & de la docilité pour ceux qui tiennent un rang supérieur. Les

COCHES MOGOLS TIRES PAR  
DES BEUFS



T. X. N. N.





Les Seigneurs, & les riches Commerçans, sont magnifiques dans leurs festins. C'est une grande partie de leur dépense. Le Maître de la Maison se place, avec ses convives, sur des tapis, où le Maître d'Hôtel présente à chacun des mets fort bien apprêtés, avec des confitures & des fruits. Les Mogols ont des sièges & des bancs, sur lesquels on peut s'asseoir : mais ils se mettent plus volontiers sur des nattes fines & sur des tapis de Perse, en croisant leurs jambes sous eux. Les plus riches Négocians ont chez eux des fauteuils, pour les offrir aux Marchands Européens (22).

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
STAN.  
Indiens.

Dans les conditions honnêtes, on envoie les enfans aux écoles publiques, pour y apprendre à lire, à écrire, & sur-tout, à bien entendre l'Alcoran. Ils reçoivent aussi les principes des autres Sciences, auxquelles ils sont destinés, telles que la Philosophie, la Rhétorique, la Médecine, la Poésie, l'Astronomie & la Physique. Les Mosquées servent d'écoles, & les Mullahs de Maîtres. Ceux qui n'ont aucun bien élèvent leurs enfans pour la servitude, ou pour la profession des armes, ou pour quelque métier dans lequel ils les croient capables de réussir (23).

Education des  
enfants.

Ils les fiancent dès l'âge de six à huit ans : mais le mariage ne se consomme qu'à l'âge indiqué par la nature, ou suivant l'ordre du père & de la mère. Aussi-tôt que la fille reçoit cette liberté, on la mène, avec beaucoup de cérémonies, au Gange, ou sur le bord de quelque autre rivière. On la couvre de fleurs rares & de parfums. Les réjouissances sont proportionnées au rang ou à la fortune. Dans les propositions du mariage, une famille négocie long-tems. Après la conclusion, l'homme riche monte à cheval pendant quelques soirées. On lui porte, sur la tête, plusieurs Parasols. Il est accompagné de ses amis, & d'une suite nombreuse de ses propres domestiques. Ce cortège est environné d'une multitude d'instrumens, dont la marche s'annonce par un grand bruit. On voit, parmi eux, des danseurs, & tout ce qui peut servir à donner plus d'éclat à la Fête. Une foule de peuple suit ordinairement cette cavalcade. On passe dans toutes les grandes rues ; on prend le plus long chemin. En arrivant chez la jeune femme, le Marié se place sur un tapis, où ses parens le conduisent. Un Mullah tire son livre & prononce hautement les formules de Religion, sous les yeux d'un Magistrat, qui sert de témoin. Le Marié jure devant les spectateurs, que s'il répudie sa femme, il restituera la dot qu'il a reçue ; après quoi le Prêtre achève, & leur donne sa bénédiction.

Mariages.

Le festin nuptial n'est ordinairement composé que de betel, ou d'autres mets délicats : mais on n'y sert jamais de liqueurs fortes, & ceux qui en boivent sont obligés de se tenir à l'écart. Le mets le plus commun, & le plus estimé, est une sorte de pâte en petites boules rondes, composée de plusieurs semences aromatiques, & mêlée d'opium, qui les rend d'abord froids, mais qui les étourdit ensuite, & les fait dormir.

Le divorce n'est pas moins libre que la polygamie. Un homme peut épouser autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir ; mais en donnant, à celles qui lui déplaisent, le bien qu'il leur a promis le jour du mariage, il a toujours le pouvoir de les congédier. Elles n'ont ordinairement,

Divorce.

(22) *Ibid.* page 191.  
Tome X.

(23) *Ibid.* page 178.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Position de  
l'adultère.

Femmes d'un  
peu moins d'âge  
et les en diffé-  
rence.

pour dor, que leurs vêtements & leurs bijoux. Celles qui sont d'une haute naissance paissent dans la maison de leur mari, avec leurs femmes de chambre & leurs esclaves. L'adultère les expose à la mort. Un homme qui surprend sa femme dans le crime, ou qui s'en assure par des preuves, est en droit de la tuer. L'usage ordinaire des Mogols est de fendre la coupable en deux, avec leurs sabres. Mais une femme, qui voit son mari entre les bras d'une autre, n'a point d'autre ressource que la patience. Cependant, lorsqu'elle peut prouver qu'il l'a battue, ou qu'il lui refuse ce qui est nécessaire à son entretien, elle peut porter sa plainte au Juge, & demander la dissolution du mariage. En se séparant, elle emmène ses filles, & les garçons demeurent au mari. Les riches Particuliers, sur-tout les Marchands, établissent une partie de leurs femmes & de leurs concubines, dans les différents lieux où leurs affaires les appellent, pour y trouver une maison prête, & toutes sortes de commodités. Ils en tirent aussi cet avantage, que les femmes de chaque maison s'efforcent, par leurs caresses, de les y attirer plus souvent. Ils les font garder par des Eunuques & des Esclaves, qui ne leur permettent pas même de voir leurs plus proches parens (14).

(14) *Ibid.* pages 184 & précédentes. Ces soins n'empêchent pas qu'il n'arrive de grands desordres jusques dans le Serrail de l'Empereur. On peut s'en fier au témoignage de Bernier. « On vit, dit-il, Aurang-Zeb un peu dégoûté de Rauchenara Begum, sa favorite, parce qu'elle fut accusée d'avoir fait entrer, à diverses fois, dans le Serrail, deux hommes, qui furent découverts & menés devant lui. Voici de quelle façon une vieille Mestice de Portugais, qui avoit été long-tems Esclave dans le Serrail, & qui avoit la liberté d'y entrer & d'en sortir, me raconta la chose. Elle me dit que Rauchenara-Begum, après avoir épaisé les forces d'un jeune homme, pendant quelques jours qu'elle l'avoit tenu caché, le donna à quelques-unes de ses femmes, pour le conduire pendant la nuit au travers de quelques Jardins, & le faire sauter ; mais soit qu'elles eussent été découvertes, ou qu'elles craignissent de l'être, elles s'enfuirent, & le laisserent errant par ces Jardins, sans qu'il fût de quel côté tourner. Enfin, ayant été rencontré & mené devant Aurang-Zeb, ce Prince l'interrogea beaucoup, & n'eut point de peine à tirer d'autre réponse, sinon qu'il étoit entré par-dessus les murailles. On s'attendait qu'il le feroit traiter avec la cruauté que Chah-Jehan, son père, avoit eue dans les mêmes occasions ; mais il le commanda simplement qu'on le fit sortir par où il étoit entré. Les Eunuques allèrent peindre au-delà de cet ordre, car ils le jette-

rent du haut des murailles en bas. Pour ce qui est du second, cette même femme dit qu'il fut trouvé errant dans les Jardins comme le premier, & qu'ayant confessé qu'il étoit entré par la porte, Aurang-Zeb le commanda aussi simplement qu'oo le fit sortir par la porte ; se réservant néanmoins de faire un grand & exemplaire châtiment sur les Eunuques, parce que c'est une chose qui non-seulement regarde son honneur, mais aussi la sûreté de sa personne. Bernier, Tome II. pages 34 & suivantes.

Citons un autre trait du même Voyageur. En ce même-tems, dit-il, on vit arriver un accident bien funeste, qui fit grand bruit dans Delhi, principalement dans le Serrail, & qui défabusa quantité de personnes, qui avoient peine à croire, comme moi, que les Eunuques, quoique coupés tout ruz, devinssent amoureux comme les autres hommes. Didar-Khan, un des premiers Eunuques du Serrail, & qui avoit fait bâtir une Maison où il venoit souvent coucher & se divertir, devint amoureux d'une très belle femme d'un de ses voisins, qui étoit un Ecrivain Gentil. Ces amourettes durèrent assez long-tems sans que prisonne y trouvât beaucoup à redire, parce qu'enfin c'étoit un Eunuque, qui a droit d'entrer par-tout ; mais cette familiarité devint si grande & si extraordinaire, que les voisins se doutèrent de quelque chose, & taillèrent l'Ecrivain. Une nuit qu'il trouva les deux Amours

Les devoirs qu'on rend aux Morts, sont accompagnés de tant de modestie & de décence, qu'un Voyageur Hollandois reproche, à la Nation, d'en avoir beaucoup moins (15). Pendant trois jours, les femmes, les parens, les enfans & les voisins poussent de grands cris. Ensuite on lave le corps. On l'enfvelit dans une toile blanche, qu'on coute soigneusement, & dans laquelle on renferme divers parfums. La cérémonie des funérailles commence par deux ou trois Prêtres, qui tournent plusieurs fois autour du corps, en prononçant quelques prières. Huit ou dix hommes, vêtus de blanc, le mettent dans la bière, & le portent au lieu de la sépulture. Les parens & les amis, vêtus aussi de blanc, suivent deux à deux, & marchent avec beaucoup d'ordre & de modestie. Le tombeau est ordinairement un petit caveau de maçonnerie, où l'on pose le corps sur le côté droit, les pieds tournés vers le Midi, & le visage vers l'Occident. On le couvre de planches, & l'on jette de la terre par-dessus. Ensuite toutes les personnes de l'assemblée vont se laver les mains, dans un lieu préparé pour cet usage. Les Prêtres & les assistants reviennent former un cercle autour du tombeau, la tête couverte, les mains jointes, le visage tourné vers le ciel, & font une courte prière : après quoi chacun reprend son rang, pour suivre les parens jusqu'à la maison du deuil. Là, sans perdre la gravité qui convient à cette triste scène, l'assemblée se sépare, & chacun se retire d'un air sérieux.

Ces usages, qui sont communs à tous les Mahométans de l'Empire, mettent beaucoup de ressemblance entr'eux dans toutes les Provinces, malgré la variété de leur origine, & la différence du climat (16). Mais on ne trouve pas la même conformité dans les Sectes idolâtres, qui composent encore la plus grande partie des sujets du grand Mogol. Les Voyageurs en distinguent un grand nombre, dont les opinions & le culte feront le sujet d'un autre Article. Ici, pour ne s'arrêter qu'aux usages civils, les principales observations doivent tomber sur les Banians, qui, faisant, sans comparaison, le plus

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Enterremens  
& devoirs funé-  
bres.

Observation

« couchés ensemble, il poignarda l'Eunu-  
« que, & laissa la femme pour morte. Tout  
« le Serrail, Femmes & Eunuques, se ligua  
« contre lui pour le faire mourir ; mais Au-  
« reng-Zeb le moqua de toutes leurs bri-  
« gues, & se contenta de lui faire embras-  
« ser le Mahométisme. *Ibidem*. p. 51.

(15) Schouren, *ubi supra*, p. 504.

(16) Quand on les distingue, observe Mandeflo, en Patans, en Mogols, ou Mogolies, & en Indoustans, qui sont subdivisés en plusieurs Castes ou Tribus, comme celles de Sayede, de Sigh & de Lith, il faut avouer que si l'on trouve quelques différences dans leur caractère & dans leurs usages, ils les ont apportées du pays dont ils sont sortis, & qu'elles n'ont rien de commun avec leur Religion. Les Patans sont d'origine libre, de ces espèces de Montagnards, dont on a parlé plusieurs fois, gens orgueilleux, insolens, cruels, livrés au brigandage, qui méprisent ceux qu'ils voyent moins

téméraires qu'eux à risquer leur vie sans nécessité. Les Mogols, ou Mogolies, qui sont proprement les anciens Conquêteurs, sortis de la Tartarie, sont d'un caractère doux, sage, civil, obligeant. Les Indoustans, ou les Indous, sont les anciens Habirans du pays. On les reconnoît à leur couleur, qui est beaucoup plus noire que celle des deux autres Nations qu'on vient de nommer. Ce sont des gens rustiques & avarés, qui ont moins d'esprit que les Patans & les Mogols. Dans la Province d'Haja Khan, on trouve certains Peuples, nommés *Blotions*, qui sont courageux & robustes comme les Patans. La plupart sont Voituriers, & se mêlent de louer des chameaux. Ils entreprennent de conduire les Caillias, ou les Caravanes, ce qu'ils font avec tant de fidélité, qu'ils perdroient plutôt la vie que de s'exposer au moindre reproche. *Mandeflo*, Tome I. page 197.

K k ij



DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.Caractère gé-  
néral des Ba-  
nians.Toile qu'ils  
portent aux Em-  
pereurs Mogols.Leur manière  
de se vêtir.

grand nombre, peuvent être regardés comme le second ordre d'une Nation, dont les Mahométans sont le premier.

Suivant le témoignage de tous les Voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux & plus modestes, plus tendres, plus pitoyables, plus civils, & de meilleure foi pour les Étrangers (27), que les Banians. Il n'y en a point aussi, de plus ingénieux, de plus habiles, & même de plus sçavans. On voit, parmi eux, des gens éclairés dans toutes sortes de professions; sur-tout, des Banquiers, des Jouailliers, des Écrivains, des Courtiers très adroits, & de profonds Arithméticiens. On y voit de gros Marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de soie, & de toutes les marchandises des Indes. Leurs boutiques sont belles, & leurs magasins richement fournis. Mais il ne s'y trouve jamais rien qui ait eu vie; de sorte qu'il n'y faut chercher, ni viande, ni poisson. Les Banians savent mieux l'arithmétique que les Chrétiens & les Maures. Quelques-uns ont un gros Commerce sur mer, & possèdent d'immenses richesses. Aussi ne vivent-ils pas avec moins de magnificence que les Maures. Ils ont de belles maisons, des appartemens commodes & bien meublés, & des bassins d'eau fort propres pour leurs bains. Ils entretiennent un grand nombre de domestiques, de chevaux & de palanquins. Mais leurs richesses n'empêchent point qu'ils ne soient soumis aux Maures, dans tout ce qui regarde l'ordre de la Société; à l'exception du culte religieux, sur lequel aucun Empereur Mogol n'a jamais osé les chagriner. Il est vrai qu'ils achètent cette liberté par de gros tributs, qu'ils envoient à la Cour par leurs Prêtres, qui sont les Bramines. Elle en est quitte pour quelques vestes, ou quelque vieil éléphant, dont elle fait présent à leurs députés (28). Ils payent aussi de grosses sommes aux Gouverneurs, dans la crainte qu'on ne les charge de fausses accusations, ou que sous quelque prétexte on ne confisque leurs biens (29). Le Peuple de cette Secte est composé de toutes sortes d'Artisans, qui vivent du travail de leurs mains; mais sur-tout d'un grand nombre de Tisserands, dont les villes & les champs sont remplis. Les plus fines toiles & les plus belles étoffes des Indes viennent de leurs Manufactures. Ils fabriquent des tapis, des couvertures, des courte-pointes, & toutes sortes d'ouvrages de coton ou de soie, avec la même industrie dans les deux sexes, & la même ardeur pour le travail.

Les riches Banians sont vêtus à peu près comme les Maures; mais la plupart ne portent que des étoffes blanches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Leurs robes sont d'une fine toile de coton, dont ils se font aussi des turbans. C'est par cette parure néanmoins qu'on les distingue, car leurs turbans sont moins grands que ceux des Maures. On les reconnoît aussi à leurs hautes-chausses, qui sont plus courtes. D'ailleurs, ils ne se font point raser la tête, quoiqu'ils ne portent pas les cheveux fort longs. Leur usage est aussi de se faire tous les jours une marque jaune au front, de la largeur d'un doigt, avec un mélange d'eau & de bois de sandal, dans lequel ils broient quatre ou cinq grains de riz. C'est de leurs Bramines qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelque Pagode (30).

(27) C'est le témoignage de Schouten, p. 204. Mandeflo dit, au contraire, qu'il faut être sur ses gardes avec eux. p. 159.

(28) Bernier, Tome III. p. 96.

(29) Schouten, *ubi sup.* p. 207.

(30) Mandeflo, Tome I. p. 158.

Leurs femmes ne se couvrent point le visage, comme celles des Mahométans ; mais elles parent aussi leur tête de pendans & de colliers. Les plus riches sont vêtues d'une toile de coron, si fine, qu'elle en est transparente, & qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Elles merrent, par-dessus, une sorte de veste, qu'elles serrent d'un cordon au-dessus des reins. Comme le haut de cet habillement est fort lâche, on les voit nûes depuis le sein jusqu'à la ceinture. Pendant l'Été, elles ne portent que des sabots, ou des souliers de bois, qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroies ; mais, l'Hiver, elles ont des souliers de velours, ou de brocard, garnis de cuir doré. Les quartiers en sont fort bas, parce qu'elles se déchaussent à toute heure, pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers sont couverts de tapis. Les enfans de l'un & l'autre sexe vont nuds, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans (31).

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

La plupart des femmes Baniânes ont le tour du visage bien fait, & beaucoup d'agréments. Leurs cheveux noirs & lustrés forment une ou deux boucles sur le derrière du cou, & sont attachés d'un nœud de ruban. Elles ont, comme les Mahométanes, des anneaux d'or passés dans le nez & dans les oreilles. Elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes, & aux gros doigts du pied. Celles du commun les ont d'argent, de laque, d'ivoire, de verre, ou d'étain. Comme l'usage du berel leur noircit les dents, elles sont parvenues à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. Fi, disoient-elles à Mandello ; vous avez les dents blanches, comme les chiens & les singes (32).

Agremens des  
femmes Baniâ-  
nes.

Les Bramines sont distingués des autres Baniâs, par leur coiffure, qui est une simple toile blanche, à laquelle ils font faire plusieurs fois le tour de la tête, pour attacher entièrement leurs cheveux, qu'ils ne font jamais couper ; & par trois filers de petite ficelle, qu'ils portent sur la peau, & qui leur descendent en écharpe sur l'estomac, depuis l'épaule jusqu'aux hanches. Ils n'ont jamais cette marque de leur profession, quand il seroit question de la vie (33).

Habits des Bra-  
mines.

L'éducation des enfans de cette nombreuse Secte n'a rien de commun avec celle des Mahométans. Les jeunes garçons apprennent, de bonne heure, l'arithmétique & l'art d'écrire. Ensuite on s'efforce de les pousser dans la profession de leurs peres. Il est rare qu'ils abandonnent le genre de vie dans lequel ils sont nés. L'usage est de les fiancer dès l'âge de quatre ans, & de les marier au-dessus de dix ; après quoi les perens leur laissent la liberté de suivre l'instinct de la nature. Ainsi l'on voit souvent parmi eux de jeunes meres, de dix ou douze ans. Une fille, qui n'est pas mariée à cet âge, tombe dans le mépris. Les cérémonies des Noces sont différentes dans chaque canton, & même dans chaque ville. Mais tous les peres s'accordent à donner leurs filles pour une somme d'argent, ou pour quelque présent qu'on leur offre. Après avoir marché, avec beaucoup d'appareil, dans les principales rues de la ville ou du bourg, les deux familles se placent sur des nattes, près d'un grand feu, autour duquel on fait faire trois tours aux deux Amans ;

Éducation &  
mariages des Bra-  
mines.

(31) Schouten, page 216. Mandello, page 159.

(32) Mandello, page 158.

(33) *Ibid.* page 165.

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
KAN.

tandis qu'un Bramine prononce quelques mots, qui sont comme la bénédiction du mariage. Dans plusieurs endroits, l'union se fait par deux noix de cocos, dont l'époux & la femme font un échange, pendant que le Bramine leur lit quelques formules dans un livre (34). Le Festin nuptial est proportionné à l'opulence des familles. Mais quelque riches que soient les parens d'une fille, il est rare qu'elle ait d'autre dot que ses bijoux, ses habits, son lit, & quelque vaisselle. Si la nature lui refuse des enfans, le mari peut prendre une seconde, & même une troisième femme : mais la première conserve toujours son rang & ses privilèges. D'ailleurs, quoique l'usage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent gueres en user sans donner quelque atteinte à leur propre réputation.

Autres usages  
des Baniens.

Les Baniens sont d'une extrême propreté dans leurs Maisons. Ils couvrent le pavé, de nattes fort bien travaillées, sur lesquelles ils s'assient comme les Maures, c'est-à-dire, les jambes croisées sous eux. Leur nourriture la plus commune est du riz, du beurre & du lait, avec toutes sortes d'herbages & de fruits. Ils ne mangent aucune sorte d'animaux, & ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes. Dans plusieurs cantons, ils ont des Hôpitaux pour les bêtes languissantes de vieillesse ou de maladie. Ils rachètent les oiseaux qu'ils voyent prendre aux Mahométans. Les plus dévots font difficulté d'allumer, pendant la nuit, du feu, ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de superstition, qu'ils doivent à l'ancienne opinion de la transmigration des âmes, leur donne de l'horreur pour la guerre, & pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang. Aussi les Empereurs n'exigent-ils d'eux aucun service militaire. Mais cette exemption les rend aussi méprisables que leur Idolâtrie, aux yeux des Mahométans, qui en prennent droit de les traiter en Esclaves : ce qui n'empêche point que le Souverain ne leur laisse l'avantage de pouvoir léguer leurs biens à leurs Héritiers mâles, sous la seule condition d'entretenir leur mere jusqu'à la mort, & leurs sœurs jusqu'au tems de leur mariage (35).

## § VII.

### *Sectes Idolâtres des Indes.*

Multitude de  
Sectes Idolâtres.

Leurs purifica-  
tions.

QUELQUES Voyageurs (36) ont fait le compte des Sectes Idolâtres, qui sont autant de branches des Baniens, & prétendent en avoir trouvé quatre-vingt-trois. Elles ont toutes cette ressemblance avec les Mahométans, qu'elles font consister la principale partie de leur Religion dans les purifications corporelles. Il n'y a point d'Idolâtre Indien, qui laisse passer le jour sans se laver. La plupart n'ont pas de soin plus pressant, dès le plus grand matin, avant le lever du Soleil. Ils se mettent dans l'eau jusqu'aux hanches, tenant à la main un brin de paille, que le Bramine leur distribue, pour chasser l'esprit malin, pendant qu'il donne la bénédiction & qu'il pré-

(34) Schouten, page 108.

(35) Schouten, page 109.

(36) Mandello, Abraham Rogers, Gas-  
tiet Schouten, &c.

the ses opinions à ceux qui se purifient. Les Habitans des bords du Gange se croient les plus heureux, parce qu'ils attachent une idée particulière de sainteté aux eaux de ce Fleuve. Non-seulement ils s'y baignent plusieurs fois le jour, mais ils ordonnent que leurs cendres y soient jetées après leur mort. Le comble de leur superstition est dans le tems des Eclipses, dont ils craignent les plus malignes influences. Bernier fait un récit curieux du spectacle dont il fut témoin. Il se trouvoit à Dehli, pendant la fameuse Eclipsé de 1666 : « Il monta, dit-il, sur la terrasse de sa Maison, qui étoit » située sur les bords du Gemna. De-là, il vit les deux côtés de ce Fleuve, » dans l'étendue d'une lieue, couverts d'Idolâtres, qui étoient dans l'eau » jusqu'à la ceinture, regardant le Ciel, pour se plonger & se laver dans » le moment où l'Eclipsé alloit commencer. Les petits garçons & les petites filles » étoient nûs comme la main. Les hommes l'étoient aussi, excepté qu'ils » avoient une espee d'écharpe, bridée à l'entour des cuisses. Les femmes » mariées, & les filles qui ne passoient pas six ou sept ans, étoient couvertes d'un simple drap. Les personnes de condition, tels que les Rajas, Princes & tous les riches Marchands avoient traversé l'eau avec leurs familles. Ils avoient dressé leurs tentes, sur l'autre bord, & planté, dans la rivière, des Kanates, qui sont une espee de paravents, pour observer leurs cérémonies, & se laver tranquillement, sans être exposés à la vue de personne. Aussi-tôt que le Soleil eut commencé à s'éclipser, ils poussèrent un grand cri ; & se plongeant dans l'eau, où ils demeurèrent cachés assez longtemps, ils se releverent, pour y demeurer debout les yeux & les mains levés vers le Soleil, prononçant leurs prières avec beaucoup de dévotion, prenant par intervalles de l'eau avec les mains, la jettant vers le Soleil, inclinant la tête, remuant & tournant les bras & les mains, & continuant ainsi leurs plongemens, leurs prières & leurs contorsions jusqu'à la fin de l'Eclipsé. Alors chacun ne pensa qu'à se retirer, en jettant des piéces d'argent fort loin dans la rivière, & distribuant des aumônes aux Bramines, qui se présentoient en grand nombre. L'Auteur observa qu'en sortant de la rivière, ils prirent tous des habits nouveaux, qui les attendoient sur le sable, & que les plus dévots laisserent leurs anciens habits pour les Bramines. Cette Eclipsé, dit-il, fut célébrée de même dans l'Indus, dans le Gange, & dans tous les autres Fleuves des Indes ; mais sur-tout dans l'eau du Tanaiset, ou plus de cent cinquante mille personnes se rassemblèrent de toutes les Régions voisines, parce que ce jour-là son eau passe pour la plus sainte (37).

Les quatre-vingt-trois Sectes de Banians peuvent se réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres : celles des Ceurawaths, des Samaraths, des Bisnoux, & des Gonghys.

Les premiers ont tant d'exactitude à conserver les animaux, que leurs Bramines se couvrent la bouche d'un linge, dans la crainte qu'une mouche n'y entre, & portent chez eux un petit balai à la main, pour écarter toutes son-

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
TAN.

Superstitions &  
Pecession d'une  
Eclipse.

Feu des Ceurawaths.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

tes d'insectes. Ils ne s'assèyent point, sans avoir nettoiyé soigneusement la place qu'ils veulent occuper. Ils vont tête & pieds nus, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres Sectes. Ils ne font jamais de feu dans leurs Maisons. Ils n'y allument pas même de chandelle. Ils ne boivent point d'eau froide, de peur d'y rencontrer des insectes; & s'ils la font bouillir, c'est dans quelque maison voisine. Leur habit est une piece de toile, qui leur pend depuis le nombril jusqu'aux genoux. Ils ne se couvrent le reste du corps que d'un petit morceau de drap, autant qu'on en peut faire d'une seule toison.

Leurs Pagodes sont carrées dans leur forme, avec un toit plat, & vers la partie orientale, une ouverture, sous laquelle sont les Chapelles de leurs Idoles, bâties en forme pyramidale, avec des degrés qui contiennent plusieurs figures de bois, de pierre & de papier, représentant leurs parens morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes dévotions se font au mois d'Août, pendant lequel ils se mortifient par des pénitences fort austères. Mandello confirme, avec certitude, ce qu'on a déjà rapporté sur d'autres témoignages, qu'il se trouve de ces Idolâtres qui passent un mois, ou six semaines, sans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer, qui soutient leurs forces. Les Ceurawaths brûlent les corps des personnes âgées, mais ils enterrent ceux des enfans. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris. Elles renoncent seulement à se remarier. Tous ceux, qui font profession de cette Secte, peuvent être admis à la Prêtrise. On accorde même cet honneur aux femmes, lorsqu'elles ont passé l'âge de vingt ans; mais les hommes y sont reçus dès leur septième année: c'est-à-dire, qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austère, & qu'ils s'engagent à la chasteté, par un vœu. Dans le mariage même, l'un des deux Epoux a le pouvoir de le faire Prêtre, & d'obliger, par cette résolution, l'autre au célibat, pour le reste de ses jours. Quelques-uns font vœu de chasteté après le mariage, mais cet excès de zèle est rare. Dans les dogmes de cette Secte, la Divinité n'est point un Être infini, qui préside aux événemens. Tout ce qui arrive, dépend de la bonne ou de la mauvaise fortune. Ils ont un Saint, qu'ils nomment Fiel-Tenckfer. Ils n'admettent ni Enfer, ni Paradis; ce qui n'empêche point qu'ils ne croient l'ame immortelle: mais ils croient qu'en sortant du corps, elle entre dans un autre, d'homme, ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait, & qu'elle choisit toujours une femelle, qui la remet au monde, pour vivre dans un autre corps. Tous les autres Banians ont du mépris & de l'aversion pour les Ceurawaths. Ils ne veulent boire, ni manger avec eux. Ils n'entrent pas même dans leurs maisons; & s'ils avoient le malheur de les toucher, ils seroient obligés de se purifier par une pénitence publique.

Prêtrise accordée  
aux femmes.

Secte des Sa-  
marathes.

La seconde Secte, ou Caste, qui est celle des Samaraths, est composée de toutes sortes de métiers, tels que les Serruriers, les Maréchaux, les Charpentiers, les Tailleurs, les Cordonniers, les Fourbisseurs, &c. Elle admet aussi des Soldats (38), des Ecrivains, & des Officiers. C'est, par conséquent, la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait, de commun avec la première, de ne pas

(38) C'est l'espèce des Soldats qui se nomment Ralbout,

souffrit qu'on tue les animaux, ni les insectes, & de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont différens. Elle croit l'Univers créé par une première Cause, qui gouverne & conserve tout, avec un pouvoir immuable & & sans bornes. Son nom est *Permiser*, & *Vistnum*. Elle lui donne trois Substituts, qui ont chacun leur emploi sous sa direction. Le premier, nommé *Brahma*, dispose du sort des ames, qu'il fait passer dans des corps d'hommes ou de bêtes. Le second, qui s'appelle *Buffinna*, apprend aux créatures humaines à vivre suivant les loix de Dieu, qui sont comprises en quatre livres. Il prend soin aussi de faire croître le bled, les plantes & les légumes. Le troisième se nomme *Mais*, & son pouvoir s'étend sur les Morts. Il sert comme de Secrétaire à *Vistnum*, pour examiner les bonnes & les mauvaises œuvres. Il en fait un rapport fidèle à son Maître, qui, après les avoir pesées, envoie l'ame dans le corps qui lui convient. Les ames, qui sont envoyées dans le corps des vaches, sont les plus heureuses, parce que cet animal ayant quelque chose de divin, elles espèrent d'être plutôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire, celles qui ont, pour demeure, le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un buffle, d'un bouc, d'un âne, d'un léopard, d'un porc, d'un serpent, ou de quelqu'autre bête immonde, sont fort à plaindre; parce qu'elles passent de-là dans d'autres corps de bêtes domestiques, & moins féroces, où elles achevent d'expier les crimes qui les ont fait condamner à cette peine. Enfin, *Mais* présente les ames purifiées à *Vistnum*, qu'il les reçoit au nombre de ses serviteurs.

Les Samaraths brûlent les corps des Morts, à la réserve de ceux des enfans au-dessous de l'âge de trois ans: mais ils observent de faire les obseques sur le bord d'une rivière, ou de quelque ruisseau d'eau vive. Ils y portent même leurs Malades, lorsqu'ils sont à l'extrémité, pour leur donner la consolation d'y expirer. Il n'y a point de Secte, dont les femmes se sacrifient si gaieusement à la mémoire de leurs maris. Elles sont persuadées que cette mort n'est qu'un passage, pour entrer dans un bonheur sept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaisir sur la terre. Un autre de leurs plus saints usages, est de faire présenter à leur enfant, aussi-tôt qu'elles sont accouchées, une écritoire, du papier & des plumes; si c'est un garçon, elles y font ajouter un arc. Le premier de ces deux signes est pour engager *Buffinna* à graver la loi dans l'esprit de l'enfant; & l'autre lui promet sa fortune à la guerre, s'il embrasse cette profession, à l'exemple des *Rasbouts*.

La troisième Secte, qui est celle des *Bisnoux*, s'abstient, comme les deux précédentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie. Elle impose aussi des jeûnes, ses Temples portent le nom particulier d'*Agoges*. La principale dévotion des *Bisnoux* consiste à chanter des Hymnes à l'honneur de leur Dieu, qu'ils appellent *Ram-Ram*. Leur chant est accompagné de danses, de musique, de rambours, de flageolets, de bassins de cuivre, & d'autres instrumens, dont ils jouent devant leurs Idoles. Ils représentent *Ram-Ram* & sa femme, sous différentes formes. Ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles, & d'autres ornemens précieux. Leurs dogmes sont à-peu-près les mêmes que ceux des Samaraths, avec cette différence, que leur Dieu n'a point de Lieutenans, & qu'il agit par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de beurre & de lait, avec ce qu'ils nomment l'*Arsenia*, qui est une

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.  
Lettre Doctrinale.

Usages des Samaraths.

Secte des Bisnoux.

Ram - Ram,  
d'innocence & de pureté.

composition de gingembre, de Mangues, de citrons, d'ail, & de graine de moutarde, confite au sel. Ce sont leurs femmes, ou leurs Prêtres qui font cuire leurs alimens. Au lieu de bois, qu'ils font scrupule de brûler, parce qu'il s'y rencontre des vers, qui pourroient périr par le feu, ils emploient de la fiente de vache, séchée au Soleil, & mêlée avec de la paille, qu'ils coupent en petits quarteaux, comme les tourbes. La plupart des Banians Bifnaux exercent le commerce, par commission ou pour leur propre compte. Ils y sont fort entendus. Leurs manières étant fort douces, & leur conversation agréable, les Chrétiens & les Mahométans choisissent, parmi eux, leurs Interprètes & leurs Courtiers. Ils ne permettent point aux femmes de se faire brûler avec leurs maris. Ils les forcent de garder un veuvage perpétuel, quand le mari seroit mort avant la consommation du mariage. Il n'y a pas long-tems que le second frere étoit obligé, parmi eux, d'épouser la veuve de son aîné; mais cet usage a fait place à la loi, qui condamne toutes les veuves au célibat.

En se baignant, suivant l'usage commun de toutes les Sectes Banianes, les Bifnaux doivent se plonger, se vautrer, & nager dans l'eau; après quoi, ils se font frotter, par un Bramine, le front, le nez, les oreilles, d'une drogue composée de quelque bois odoriférant; & pour sa peine, ils lui donnent une petite quantité de bled, de riz, ou de légumes. Les plus riches ont, dans leurs maisons, des bassins d'eau pure, qu'ils y amènent à grands frais, & ne vont aux rivières que dans les occasions solennelles, telles que leurs grandes Fêtes, les Pèlerinages & les Eclipses.

La Secte des Gougis, qui comprend les Fakirs (39), c'est-à-dire, les Moi-

« Sont des Gougis & des Fakirs.

(39) On cite toujours volontiers le témoignage oculaire d'un Voyageur tel que Bérnier. « Entre une infinité, dit-il, & une très-grande diversité de Fakirs, de Pauvres, de Derviches, de Religieux ou Saints Gentils des Indes, il y en a grand nombre qui ont une espèce de Couvents, où il y a des Supérieurs, & qui sont une sorte de vœux de chasteté, de pauvreté & d'obéissance. Ils mènent une vie si étrange, que je ne fais si on pourra le croire. Ce sont pour l'ordinaire ceux qu'on appelle Janguis (ou Gougis), comme qui diroit, unis avec Dieu. On en voit quantité tout nus ou couchés tout & nuit sur la cendre, assez ordinairement sous quelques uns de ces grands arbres, qui sont sur les bords des Talabs, ou Réservoirs, ou bien dans des Galeries qui sont autour de leurs Deuts ou Temples d'Idoles. Il y en a, dont les cheveux leur tombent jusqu'à mi-jambes, & qui sont entortillés par branches, comme ce grand poil de nos barbets. De ceux-là, j'en ai vu, en plusieurs endroits, qui tenoient un bras, & quelquefois les deux, élevés & tendus perpétuellement par-dessus leurs têtes, & qui avoient au-

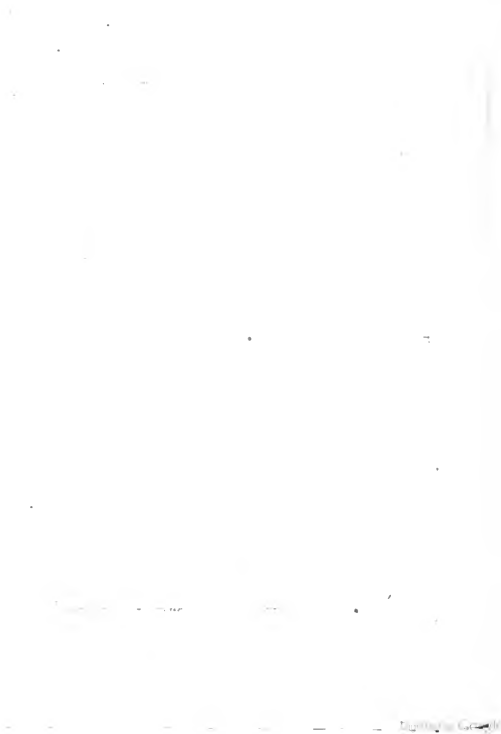
« bout des doigts les ongles entortillés, « plus longues, suivant la mesure que j'en ai prise, que la moitié de mon petit doigt. « Leurs bras étoient petits & maigres, comme ceux des Etiques, parce que dans cette « posture forcée ils ne prenoient point assez « de nourriture; & leurs nerfs s'étoient retirés, & les jointures remplies & séchées, « ils ne pouvoient les abaisser pour prendre quoi que ce soit. Aussi ont-ils de jeunes Novices, qui les servent avec le plus grand respect. Il n'y a point de Mégère dont la figure approche de la leur. J'ai souvent rencontré à la Campagne, principalement dans les terres des Rajas, des bandes de ces Fakirs tout nus, qui me faisoient horreur. Les uns tenoient leurs bras élevés, dans la posture que je viens de dire. Les autres avoient leurs cheveux épars, ou bien ils les avoient liés & entortillés autour de la tête. D'autres avoient à la main des massues, & d'autres une peau de tigre, sèche & roide, sur leurs épaules. Je les vois passer effrontément au travers d'une grande Bourgade, j'admire comment les hommes & les femmes les regardoient sans s'émouvoir, & com-



T. X. N.º 17.







nes Banians, les Hermites, les Missionnaires, & tous ceux qui se livrent à la dévotion par état, font profession de reconnoître un Dieu Créateur & Conservateur de toutes choses, auquel ils donnent divers noms, & qu'ils représentent sous différentes formes. Ils passent pour de saints personnages; & n'exerçant aucun métier, ils ne s'attachent qu'à mériter la vénération du peuple. Une partie de leur sainteté consiste à ne rien manger, qui ne soit cuit, ou apprêté avec de la bouze de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré. Ils ne peuvent rien posséder en propre. Les plus austères ne se marient point, & ne toucheroient pas même une femme. Ils méprisent les biens & les plaisirs de la vie. Le travail n'a pas plus d'attraits pour eux. Ils passent leur vie à courir les chemins & les bois, ou la plupart vivent d'herbes vertes & des fruits sauvages. D'autres se logent dans des masurets ou dans des grottes, & choisissent toujours les plus sales. D'autres, plus saints encore, vont nus, à l'exception des parties naturelles, & ne font pas difficulté de se montrer, dans cet état, au milieu des grands chemins & des villes. Ils ne se font jamais raser la tête; encore moins la barbe, qu'ils ne lavent & ne peignent jamais, non plus que leur chevelure. Aussi paroissent-ils couverts de poil, comme autant de sauvages. Quelquefois ils s'assemblent par troupes, sous un Chef, auquel ils rendent toutes sortes de respects & de soumissions. Quoiqu'ils fassent profession de ne rien demander, ils s'arrêtent près des lieux habités qu'ils rencontrent; & l'opinion qu'on a de leur sainteté porte toutes les autres Sectes Banians, à leur offrir des vivres. Enfin, d'autres se livrant à la mortification, exercent, en effet, d'incroyables austerités. Il se trouve aussi des femmes qui embrassent un état si dur. Schouten ajoute que souvent les Pauvres mettent leurs enfans entre les mains des Gougis; afin qu'étant exercés à la patience, ils soient capables de suivre une profession si sainte & si honorée, s'ils ne peuvent subsister par d'autres voies (40).

Quelques Voyageurs mettent les Rasbouts (41) au nombre des Sectes Ba-

Rasbouts.

« ment les femmes leur porteroient dévotement l'aumône. J'ai vu assez long-temps à Dehli, un fameux Fakir, nommé *Sormet*, qui alloit ainsi nud par les rues, & qui aimait mieux enso se laisser couper le cou, que de se voir, quelques menaces & quelques promesses que lui pût faire *Aureng-Zeb*. J'en ai vu plusieurs, qui par dévotion faisoient de longs pèlerinages, non-seulement nus, mais chargés de grosses chaînes de fer, comme celles qu'on met aux pieds des éléphants; d'autres qui par un vœu particulier se tenoient sept ou huit jours debout sur leurs jambes, qui devenoient fort enflées, s'appuyant seulement quelques heures de la nuit sur une corde tendue; d'autres qui se tenoient des heures entières sur leurs mains, sans branler, la tête en bas & les pieds haut, & dans d'autres postures si contrainces & si difficiles, que nous n'avons pas de Bateleurs

qui puissent les imiter, &c. *Bernier* explique, en Philosophe, sans d'effets surprenans, & les attribue moins à l'imposture qu'à la force de la superstition. *Tavernier* ne s'étend pas moins sur le même sujet; mais on a fait remarquer qu'il est accusé d'avoir emprunté les lumières d'autrui. Il paroît néanmoins se les devoir qu'à lui-même sur les plus célèbres pèlerinages des Indiens, dont il avoit vu la plupart, & qu'il rapporte fort au long. *Bernier*, *Tome III*, article de la Religion des Gentils. *Tavernier*, *Tome II*. Mais personne n'a mieux traité le même sujet qu'*Abraham Roger*, *Henri Lor*, & les *Pères Kirker* & *Roa*, Jéuites Allemands.

(40) *Ubi sup.* page 210.

(41) D'autres les nomment *Ragipouts*, *Rasbours*, *Rasbouts*, &c. Ils sont répandus dans les Provinces, sans autre raison, pour se marier entr'eux, que celle de leurs opinions.

Ll ij

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
STAN.

Leur intempé-  
rance.

nianes, parce qu'ils croyent aussi la transmigration des âmes, & qu'ils ont une grande partie des mêmes usages. Cependant, au lieu que tous les autres Baniens ont l'humeur douce, & qu'ils abhorrent l'effusion du sang, les Râbours sont emportés, hardis & violens. Ils mangent de la chair. Ils ne vivent que de meurtre & de rapines. Ils n'ont pas d'autre métier que la guerre.

Le grand Mogol, & la plupart des autres Princes Indiens, les employent dans leurs armées, parceque, méprisant la mort, ils sont d'une intrépidité surprenante. Mandello raconte que cinq Râbours, étant un jour entrés dans la maison d'un Payfan, pour s'y reposer d'une longue marche, le feu prit au village, & s'approcha bien-tôt de la maison où ils s'étoient retirés. On les en avertit; ils répondirent que jamais ils n'avoient tourné le dos au péril; qu'ils étoient résolus de donner au feu la terreur qu'il inspiroit aux autres, & qu'ils vouloient le forcer de s'arrêter à leur vue. En effet ils s'obstinèrent à se laisser brûler, plutôt que de faire un pas pour se garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un, qui prit le parti de se retirer: mais il ne put se consoler de n'avoir pas suivi l'exemple des autres (42).

Les Râbours n'épargnent que les bêtes, sur-tout les oiseaux, qu'ils nourrissent même avec soin, parce qu'ils croyent que leurs âmes sont particulièrement destinées à passer dans ces petits corps, & qu'ils espèrent alors, pour eux-mêmes, autant de charité qu'ils en auront eu pour les autres. Ils marient, comme les Baniens, leurs enfans dès le premier âge. Leurs veuves se font brûler aussi, avec le corps de leurs maris; à moins que dans le Contrat de Mariage, elles n'aient stipulé qu'on ne puisse les y forcer. Cette précaution ne le deshonne point, lorsqu'elle a précédé l'union conjugale.

Au reste, cette variété d'opinions & d'usages, qui forme tant de Sectes différentes entre les Baniens, n'empêche point qu'ils n'aient quatre Livres communs, qu'ils regardent comme le fondement de leur Religion, & pour lesquels ils ont le même respect, malgré la différence de leurs explications. Bernier, qui s'attache particulièrement à tout ce qui regarde leurs sciences & leurs opinions, nous donne des éclaircissemens curieux sur ces deux points.

C. Negro &  
Science des Indes.

Benarés, ville située sur le Gange, dans un pays très riche & très agréable, est l'Ecole générale, & comme l'Athènes de toute la Gentilité des Indes. C'est le lieu où les Bramines, & tous ceux, qui aspirent à la qualité de Sçavans, se rendent pour communiquer leurs lumières, ou pour en recevoir. Ils n'ont point de Collèges, & de Classes subordonnées comme les nôtres; en quoi Bernier leur trouve plus de ressemblance avec l'ancienne manière d'enseigner. Les Maîtres sont dispersés, par la ville, dans leurs maisons, & principalement dans les jardins des Fauxbourgs, où les riches Marchands leur permettent de se retirer. Les uns ont quatre disciples, d'autres six ou sept; & les plus célèbres, douze ou quinze au plus, qui emploient dix & douze années, à recevoir leurs instructions. Cette étude est très lente, parce que la plupart des Indiens sont naturellement paresseux; défaut qui leur vient de la chaleur du Pays, & de la qualité de leurs alimens. Ils étudient sans contention, en mangeant leur Kichery, c'est-à-dire un mélange de légumes, que les riches Marchands leur font apprêter.

Leur première étude est sur le Manuscrit, qui est une langue tout-à-fait différente de l'Indienne ordinaire, & qui n'est sçue que des Penders, ou des Scavans. C'est de cette langue que le Pere de Kirker a publié l'Alphabet, tel qu'il l'avoir reçu du Pere Roa. Elle se nomme Manuscrit, qui signifie *langue pure*; & croyant que c'est dans cette langue que Dieu, par le ministère de Brahma, leur a communiqué les quatre Livres, qu'ils appellent *Beths*, ils lui donnent les qualités de Sainte & de Divine. Ils prétendent qu'elle est aussi ancienne que ce Brahma, dont ils ne comptent l'âge que par Lecks, ou centaines de mille ans. « Je voudrois caution, dir Bernier, de cette étrange » antiquité. Mais il ajoute qu'on ne peut nier qu'elle ne soit très ancienne, » puisque leurs Livres de Religion, qui l'est, sans doute, beaucoup, ne sont » écrits que dans cette langue, & que, de plus, elle a ses Auteurs de Philo- » sophie & de Médecine, en Vers, quelques autres Poésies, & quantité d'au- » tres Livres, dont il vir une grande salle toute remplie à Benarés.

Lorsqu'ils ont appris le Manuscrit, travail difficile, parce qu'ils n'ont point de bonne Grammaire, ils commencent ordinairement à lire le *Purane*, c'est une interprétation, & comme un abrégé des *Beths*, parce que les *Beths* sont fort gros, du moins, si ce sont ceux qu'on fit voir à Bernier. Ils sont même si rares, que Daneck Mend, son Maître, ne put trouver l'occasion de les acheter, avec quelque soin qu'il les eût fait chercher. On ne les tient pas moins secrets, dans la crainte que les Mahométans ne s'en saisissent, & ne les fassent brûler, comme ils ont fait plusieurs fois. Après le *Purane*, quelques-uns se jettent dans la Philosophie. Entre leurs Philosophes, ils en comprennent six principaux, qui sont autant de différentes Sectes. De-là naissent quantité de différends & de jalousies, par la préférence que chacun donne à la sienne, parce qu'il la croit, non seulement meilleure, mais plus conforme aux *Beths*. D'une de ces six Sectes, qui se nomme *Bauté*, sortent douze autres Sectes différentes. Cependant elle est moins commune que les cinq autres. Ses Sectateurs sont haïs & méprisés. Ils passent pour des Athées, dont les usages ne sont pas moins extraordinaires que leurs opinions.

Les Traités de Philosophie Indienne s'accordent sur les premiers principes des choses. Les uns établissent que tout est composé de petits corps indivisibles, moins par leur résistance & leur dureté, que par leur petitesse. D'autres veulent que tout soit composé de matière & de forme; d'autres que tout le soit des quatre Elémens & du néant. Quelques-uns regardent la lumière & les ténèbres, comme les premiers principes. Plusieurs admettent, pour principe, la privation, ou plutôt les privations, qu'ils distinguent du néant. Enfin, d'autres prétendent que tout est composé d'accidens. Ce qu'ils disent, pour appuyer leurs systèmes, est obscur & mal conçu; mais Bernier, qui n'avoit pu lire leurs Livres, & qui trouver, d'ailleurs, les Pandets fort ignorans, étoit porté à juger que la faute venoit d'eux plutôt que de leurs Auteurs (43). Au reste, ils s'accordent tous à penser que leurs principes sont éternels. Une production du néant ne paroît pas leur être tombée dans l'esprit, non plus qu'à la plupart des anciens Philosophes. Il n'y a qu'un seul de leurs Auteurs, qui semble en avoir eu quelque idée.

DESCRIPTION  
DE L'INDOU-  
TAN.

Origine des  
quatre Livres  
qu'ils nomment  
Beths.

Ordre de leur  
Ecoles.

Leur Philo-  
sophie.

Premiers prin-  
cipes.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.  
Médicine In-  
dienne.

Dans la Médecine, ils ont quantité de petits Livres, qu'ils contiennent guerres que des méthodes & des recettes. Le plus ancien & le principal est écrit en Vers. Leur pratique est fort différente de la nôtre. Ils se fondent sur ces principes ; qu'un Malade, qui a la fièvre, n'a pas besoin de nourriture ; que le principal remède des maladies est l'abstinence ; qu'on ne peut donner rien de pire, à un malade, que des bouillons de viande, ni qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fiévreux ; & qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente nécessité, telle que la crainte d'un transport au cerveau, ou dans les inflammations de quelque partie considérable, telle que la poitrine, le foie ou les reins. Bernier, quoique Médecin, ne décide point, dit-il, la bonté de cette pratique ; mais il en vérifia le succès. Il ajoute qu'elle n'est pas particulière aux Médecins Gentils ; que les Médecins Mogols & Mahométans, qui suivent Avicenne & Averroës, y sont fort attachés, sur-tout à l'égard des bouillons de viande ; que les Mogols, à la vérité, font un peu plus prodigues de sang que les Gentils, & que dans les maladies, qu'on vient de nommer, ils saignent ordinairement une ou deux fois ; mais, « ce n'est pas de ces petites saignées, qu'il appelle de nouvelle » invention ; *ce sont de ces saignées copieuses des Anciens*, de dix-huit & » vingt onces de sang, qui vont souvent jusqu'à la défaillance, mais qui ne » manquent guères aussi d'étrangler, suivant le langage de Galien, les ma- » ladies dans leur origine (44).

Anatomie.

Dans l'Anatomie, on peut dire absolument que les Indiens Gentils n'y entendent rien. La raison en est simple : ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes, ni d'animaux. Cependant ils ne laissent pas d'affirmer qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain, avec autant de confiance que s'ils les avoient comprises.

Astronomie.

À l'égard de l'Astronomie, ils ont leurs Tables, suivant lesquelles ils prévoient les Eclipses. Si ce n'est pas avec toute la justesse des Astronomes de l'Europe, ils y parviennent à peu près. Mais ils ne laissent pas de joindre, à leurs lumières, de ridicules fables. Ce sont des monstres qui se saisissent alors du Soleil & de la Lune, & qui l'infestent. Ils prétendent, avec autant d'obstination dans leur ignorance, que la Lune est de quatre cens mille cosses au-dessus du Soleil, c'est-à-dire, plus de cinquante mille lieues ; qu'elle est lumineuse d'elle-même, & que c'est d'elle que nous vient une certaine eau vitale, qui s'assemble & se range principalement dans le cerveau, descendant de-là, comme d'une source dans tous les membres, pour servir à leurs fonctions. Ils veulent que le Soleil, la Lune, & généralement tous les Astres, soient des Deutés, ou des Temples ; que la nuit arrive lorsque le Soleil est derrière le sommet d'une montagne imaginaire, qu'ils placent au milieu de la terre, à laquelle ils donnent plusieurs mille lieues de hauteur, & la figure d'un pain de sucre renversé ; de sorte que le jour ne luit, chez eux, que lorsque le Soleil revient du derrière de cette montagne.

Géographie.

Leurs idées de Géographie ne sont pas moins choquantes. Ils croient que la terre est plate & triangulaire ; qu'elle a sept étages, tous différens en beauté, en perfections, en habitans, dont chacune est entourée de la mer ; que de

ces mers, une est de lait, une autre de sucre, une autre de beurre, une autre de vin, &c; qu'après une terre vient une mer, & une mer après une terre; & que chaque étage a différentes perfections, jusqu'au premier qui les contient toutes.

Si toutes ces rêveries, observe Bernier, sont les fameuses sciences des anciens Brachmanes des Indes, on s'est bien trompé dans l'idée qu'on en a conçue. Il auroit eu peine, dit-il, à se le persuader, s'il n'avoit vu que la Religion des Indes est d'un rems immémorial; qu'elle s'est conservée dans la langue Sanscrit, qui ne peut être que très ancienne, puisqu'on ignore son origine, & que c'est une langue morte qui n'est connue que des Savans & qui a ses Poésies; que tous les Livres de science ne sont écrits que dans cette langue; enfin que peu de monumens ont autant de marques d'une très grande antiquité (45).

L'Auteur, qu'on cite avec complaisance, raconte qu'en descendant le Gange & passant par Benarés, il alla trouver un chef des Pendets, qui fait sa demeure ordinaire dans cette ville. C'étoit un Bramine, si tenommé par son savor, que Scha-Jehan, par estime pour son mérite, autant que pour faire plaisir aux Rajas, lui avoit accordé une pension annuelle de deux mille roupies. Il étoit de belle taille, & d'une fort agréable physionomie. Son habillement consistoit dans une espee d'écharpe blanche de soie, qui étoit liée autour de sa ceinture & qui lui pendoit jusqu'au milieu des jambes; avec une autre écharpe, de soie rouge, assez large, qu'il portoit sur les épaules comme un petit manteau. Bernier l'avoit vu plusieurs fois à Dehli, devant l'Empereur, dans l'assemblée de tous les Omhras, & marchant par les rues, tantôt à pied, & tantôt en paleki. Il l'avoit même entretenu plusieurs fois chez Daneck-Mend, à qui ce Docteur Indien faisoit sa cour, dans l'espérance de faire rétablir sa pension, qu'Aureng-Zeb lui avoit ôtée, pour marquer son attachement au Mahométisme. « Lorsqu'il me vit à Benarés, dit » Bernier, il me fit cent caresses, & me donna une collation dans la Biblio- » thèque de son Université, avec les six plus fameux Pendets de la ville. » Me trouvant en si bonne compagnie, je les priai tous de me dire leurs » sentimens sur l'adoration de leurs Idoles, parce que me disposant à quit- » ter les Indes, j'étois extrêmement scandalisé de ce côté-là, & que ce Culte » me paroissoit indigne de leurs lumieres & de leur philosophie. Voici la » réponse de cette noble assemblée.

Nous avons véritablement, me dirent-ils, dans nos Deutas ou nos Temples, quantité de statues diverses, comme celles de Brahma, Mchaden, Genich & Gavani, qui sont des principales; & beaucoup d'autres moins parfaites, auxquelles nous rendons de grands honneurs, nous prosternant devant elles & leur présentant des fleurs, du riz, des huiles parfumées, du safran, & d'autres offrandes, avec un grand nombre de cérémonies. Cependant nous ne croyons point que ces statues soient ou Brahma même, ou les autres, mais seulement leurs images & leurs représentations; & nous ne leur

DISCRIPTION  
DE L'INDOU-  
TAN.

Réflexion de  
Bernier sur les  
anciens Brach-  
manes.

Vue que Bernier  
rend sur le  
grand Pendet de  
Benarés.

Portrait de ce  
Docteur.

Civilité des  
Pendets.

Explication  
qu'ils donnent  
à Bernier.

(45) *Ibid.* 114. Il n'y a rien à conclure de la chronologie Indienne, qui ne fait pas le monde éternel, mais qui le fait si vieux, dit

Bernier, que tout habiles Arithméticiens que sont les Bramines, ils ne peuvent nombrer leurs calculs. *Ibid.* page 122.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.

Leurs idées sur  
les Deutas,

rendons ces honneurs, que par rapport à ce qu'elles représentent. Elles sont dans nos Deutas, parce qu'il est nécessaire à ceux qui font la prière d'avoir quelque chose, devant les yeux, qui arrête l'esprit. Quand nous prions, ce n'est pas la statue que nous prions, mais celui qui est représenté par la statue. Au reste, nous reconnaissons que c'est Dieu, qui est le Maître absolu & le seul Tout-puissant.

« Voilà, reprend Bernier, sans y rien ajouter ni diminuer, l'explication qu'ils me donnerent. Je les pouvais ensuite sur la nature de leurs Deutas (46), dont je voulois être éclairci : mais je n'en pus rien tirer que de confus ; qu'il y en avoit de trois sortes, de bons, de mauvais, & d'indifférens, c'est-à-dire, qui n'étoient ni bons ni mauvais ; que quelques-uns vouloient qu'ils fussent de feu ; que d'autres les croioient faits de lumière, que plusieurs prétendoient qu'ils étoient *Diapèk*, terme que je ne pus me faire expliquer nettement, excepté qu'ils me disoient que Dieu est *Diapèk*, que notre ame est *Diapèk*, & que ce qui est *Diapèk* est incorruptible, & ne dépend ni des tems ni des lieux : que suivant d'autres, les Deutas n'étoient que des portions de la divinité, & que d'autres encore les prenoient pour certaines espèces de divinités, séparées & dispersées dans le monde.

Bernier continue : « Je les mis encore sur la nature du *Lengue-cherire*, admis par quelques-uns de leurs meilleurs Auteurs : mais je n'en pus tirer que ce que j'avois depuis long-tems entendu d'un autre Pender ; savoir, que les semences des animaux, des plantes & des arbres ne se forment point de nouveau ; qu'elles sont toutes, dès la première naissance du monde, dispersées par-tout, mêlées dans toutes choses, & qu'actuellement, comme en puissance, elles ne sont que des plantes, des arbres & des animaux mêmes, entiers & parfaits, mais si petits qu'on ne peut distinguer leurs parties ; sinon, lorsque se trouvant dans un lieu convenable, elles se nourrissent, s'étendent & grossissent, en sorte que les semences d'un pommier & d'un poirier sont un *Lengue-cherire*, un petit pommier & un petit poirier parfait, avec toutes les parties essentielles ; comme celles d'un cheval, d'un éléphant & d'un homme, sont un *Lengue-cherire*, un petit cheval, un petit éléphant, & un petit homme, auxquels il ne manque que l'ame & la nourriture pour les faire paroître ce qu'ils sont en effet (47).

Quoique

(46) Ce mot signifie tout à la fois & les Temples & les objets du Culte, comme celui de *Pagode*.

(47) Bernier, *ubi sup.* pages 126 & précédentes. Il ajoute que la Doctrine de l'Ame universelle avoit fait depuis quelques années beaucoup de progrès dans les Indes, parce que quelques Penders en avoient infecté l'esprit de Darah & de Sujah, les deux premiers fils de Chah-Jehan ; mais que cette Doctrine faisoit une sorte de cabale, comme fait, en Perse, celle des Soufys & de la plupart des Persans lettrés, qu'elle se

trouve expliquée en vers Persiens, fort relevés & fort emphatiques, dans leur Goul-chenraz, ou Parterre des mystères ; que si l'on pénétrait bien dans Platon & dans Aristote, peut-être trouveroit-on qu'ils ont donné dans cette idée, que c'est celle de Flud, refusée par Gassendi, & celle enfin où se perdent la plupart de nos Chymiques : mais que les cabalistes Indiens portent cette chimère plus loin que tous les autres ; qu'ils prétendent que Dieu, ou l'Être souverain, qu'ils nomment *Achar*, & qu'ils croyent immuable, a non-seulement produit ou tiré

les

Quoique Bernier ne sût pas le Hanscrit, où la langue des Scavans, il eut une précieuse occasion de connoître les Livres composés dans cette langue. Daneck-Mend-Khan, son Agah, prit à ses gages un des plus fameux Pendets de toutes les Indes. Quand j'étois las, dit-il, d'expliquer à mon Agah les dernières découvertes d'Harvey & de Peket, sur l'Anatomie, & de raisonner avec lui sur la Philosophie de Gallendi & de Descartes, que je lui traduisois en langue Persanne, le Pendet étoit notre ressource. Nous apprîmes de lui, que Dieu, qu'il nommoit toujours *Achar*, c'est-à-dire, immobile ou immuable, a donné, aux Indiens, quatre Livres qu'ils appellent *Beths*; nom qui signifie Science, parce qu'ils prétendent que dans ces Livres toutes les Sciences sont comprises. Le premier se nomme *Atherbad*; le second, *Zagerbed*; le troisième, *Rekbed*, & le quatrième, *Samabed*. Suivant la Doctrine de ces Livres, ils doivent être distingués, comme ils le sont effectivement, en quatre Tribus; la première, de Bramines, ou gens de Loi; la seconde, de *Quetterys*, qui sont les gens de guerre; la troisième, de *Befcué*, ou des Marchands, qu'on appelle proprement *Banians*; & la quatrième de *Seydra*, qui sont les Artisans & les Laboureurs (48). Ces

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Daneck Mend  
pou l'un Pendet  
à ses gages.

Lumière que  
Bernier tira de  
lui.

les Ames de la propre substance, mais généralement encore tout ce qu'il y a de matériel & de corporel dans l'univers, & que cette production ne s'est pas faite simplement à la manière des causes efficientes, mais à la façon d'une araignée, qui produit une toile, qu'elle tire de son nombril, & qu'elle reprend quand elle veut. La création n'est donc, suivant ces Docteurs, qu'une extraction & une extension que Dieu fait, de sa propre substance, par ces rets qu'il tire comme de ses entrailles, comme la destruction n'est qu'une reprise, de cette divine substance & de ces divins rets dans lui-même: de sorte que le dernier jour du monde, qu'ils appellent *Maperlé*, ou *Praté*, dans lequel ils croient que tout doit être détruit, ne sera qu'une reprise générale de tous les rets que Dieu aura tirés de lui-même. Ils en concluent qu'il n'y a rien de réel & d'effectif dans tout ce qui frappe nos sens; que tout ce monde n'est qu'une espèce de songe & une pure illusion, parce que tout ce qui paroît à nos yeux n'est qu'une seule & même chose, qui est Dieu même; comme tous les nombres, dix, vingt, cent, mille, &c, ne sont qu'une même unité, répétée plusieurs fois. Bernier, qui avoit pris beaucoup de peine à recueillir toutes ces opinions, qu'il appelle un fatras fabuleux, demande s'il n'a pas droit de s'écrier; misérable fruit que je retire de tant de Voyages & de réflexions. *Ubi sup. pages 135 & précédentes.*

(48) Leurs anciens Législateurs avoient peut-être vu ces Bergers d'Egypte, qui, pour traverser le Nil, tiennent de la main gauche

la queue d'un bœuf, ou d'un bœuf, & de la main droite un bâton, pour le conduire; ou plutôt, suivant Bernier, ils peuvent avoir inspiré ce respect pour la vache, parce que c'est d'elle que les Indiens tirent le lait & le beurre, qui font une bonne partie de leur subsistance, & qu'elle est le fondement du labourage, & par conséquent de la vie. Il ajoute qu'il n'en est pas des Indes comme de l'Europe. La terre, séchée l'espace de huit mois par des chaleurs excessives, n'y peut pas nourrir une si grande quantité de bestiaux. Si l'on y en voit la moitié de ce qu'on tue en France & en Angleterre, le pays en seroit bientôt dépourvu, & demeureroit sans culture. Les Bramines feroient valoir la disette du bétail, pour obtenir de Jehan-Guir qu'on n'en tueroit point pendant un certain nombre d'années; & du tems de l'Auteur, ils présentèrent une requête à Aureng Zeb, avec l'offre d'une somme considérable, pour l'engager à la même défense. Ils représentoient que depuis cinquante ou soixante ans plusieurs terres demeuroient incultes, parce que les bœufs & les vaches étoient devenus trop chers. L'Auteur ajoute que les Législateurs peuvent avoir considéré aussi que la chair de vache & de bœuf n'a pas grand goût dans les Indes, & n'y est gueres saine, si ce n'est pendant le froid très court de l'hiver; ou que peut-être ils ont voulu détourner les hommes de la cruauté avec laquelle ils se traitoient les uns les autres, en leur inspirant de l'humanité pour les animaux mêmes. Bernier, *ubi supra*, pages 77 & précédentes.

Tome X.

M m



Tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres ; c'est-à-dire , qu'un Brahmine , par exemple , ne peut se marier avec une femme Quettery.

Ils conviennent tous dans une Doctrine , qui revient à celle des Pythagoriciens , sur la Métémptéose , & qui leur défend de ruer ou de manger aucun animal. Ceux de la seconde Tribu peuvent néanmoins en manger , à l'exception de la chair de vache & de paon. Le respect incroyable qu'ils ont pour la vache vient de l'opinion dans laquelle ils sont élevés , qu'ils doivent passer un Fleuve dans l'autre vie , en se tenant à la queue d'un de ces animaux.

La Doctrine des Beths oblige ses Sectateurs à faire la prière tous les jours , trois fois pour le moins , le matin , à midi , & le soir , le visage tourné vers l'Orient. Ils doivent se laver trois fois pour le corps , ou du moins une fois avant le manger , & dans une eau courante plutôt que dans toute autre. Peur-être les Législateurs n'ont-ils pensé qu'à leur faire prendre une habitude fort utile , dans un pays où le bain ne convient pas moins à la santé qu'à la propreté.

Les Beths enseignent que Dieu ayant résolu de créer le Monde , ne voulut pas s'employer lui-même à cet Ouvrage , mais qu'il créa trois Êtres très parfaits. Le premier , nommé Brahma , qui signifie , pénétrant en toutes choses ; le second , sous le nom de Beschén , qui veut dire , existant en toutes choses ; & le troisième , sous celui de Mehahden , c'est-à-dire , grand Seigneur : que par le ministère de Brahma , il créa le Monde ; que par Beschén , il le conserve ; & qu'il le détruira par Mehahden : que Brahma fut chargé de publier les quatre Beths , & que c'est par cette raison qu'il est quelquefois représenté avec quatre têtes. Quelques Missionnaires Européens ont cru reconnoître , dans ces trois Êtres , une idée corrompue du Mystère de la Trinité (49).

On a cru que ce petit nombre de recherches , tirées d'un Voyageur tel que Bernier , satisferoit plus un Lecteur judicieux que toutes les fables populaires qui se trouvent rassemblées dans la plupart des Relations. Figurez-nous que de plusieurs Indiens arrivés en Europe , l'un , aussi discret

(49) Le Pere Roa , Jésuite Allemand , qui s'étoit appliqué à l'étude du Manuscrit , pendant son séjour dans Agra , soutenoit que non-seulement on trouve dans les Livres des Banians un Dieu en trois personnes , mais que la seconde personne de leur Trinité s'est incarnée neuf fois. Leurs traditions portent que la dixième incarnation se fera , pour délivrer le Monde de l'esclavage des Mahométans. C'est ce que le Pere Kirker a publié , dans sa *Chine illustrée* , d'après le Pere Roa même , qui lui avoit communiqué ses lumières à Rome. Elles ont été confirmées par un Pere Carme de Chiras , qui lui en avoit dérobé une partie par adresse , lorsqu'il retournoit en Europe , par la Perse. Mais Bernier , qui avoit lu le Pere Kirker , ne convient pas que le mot d'incarnation soit ex-

pressément usité. Seulement , dit-il , il avoit entendu quelques Penders qui expliquoient ainsi la chose ; Dieu avoir autrefois paru en diverses figures corporelles , où il avoit fait toutes les merveilles qu'ils racontent. D'autres prétendoient que c'étoit l'Âme de certains grands hommes , tels que nous dirions les Héros , qui avoit passé dans ces corps , & que ces Héros étoient ainsi devenus *Deutats* ; ou , pour parler comme nos anciens Idolâtres , qu'ils étoient devenus une espèce de divinités puissantes , comme des *Numina* , des *Genii* , des *Démones* ; ou , si l'on veut , comme des Esprits & des Fées. Il ne paroît pas , dit-il , que le mot de Deutats puisse avoir une autre signification. Bernier , *ubi supra* , pages 91 & précédentes.

qu'habile & pénétrant, ne cherchât des informations que parmi nos Scavans les plus éclairés, tandis que les autres, quoiqu'en grand nombre, recevraient toutes les lumières qui leur viendroient de leurs premiers correspondans, & prêteroiient l'oreille au hasard de ceux qui les connoitroient.

Mais les Banians, dans leurs différentes Sectes, ne sont pas les seuls Idolâtres de l'Empire. On trouve particulièrement, dans la Province de Guzarate, une sorte de Payens, qui se nomment *Parfis*, dont la plupart font des Persans, des Provinces de Fats & de Korasan, qui abandonnèrent leur Partie dès le septième siècle, pour se dérober à la persécution des Mahométans. Abubeker ayant entrepris d'établir la Religion de Mahomet, en Perse, par la force des armes, le Roi qui occupoit alors le trône, dans l'impuissance de lui résister, s'embarqua au Port d'Ormus, avec dix-huit mille hommes, fidèles à leur ancienne Religion, & prit terre à Cambaie. Non-seulement il y fut reçu, mais il obtint la liberté de s'établir dans le pays, où cette faveur attira d'autres Persans, qui n'ont pas cessé d'y conserver leurs anciens usages.

Les *Parfis* n'ont rien de si sacré que le feu, parce que rien, disent-ils, ne représente si bien la Divinité. Ils l'entretiennent soigneusement. Jamais ils n'éteindroient une chandelle ou une lampe. Jamais ils n'employeroient de l'eau pour arrêter un incendie, quand leur Maison seroit exposée à périr par les flammes. Ils employent alors de la terre pour l'éteindre. Le plus grand malheur qu'ils croient avoir à redouter, est de voir le feu tellement éteint dans leurs Maisons, qu'ils soient obligés d'en tirer du voisinage. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit des Guebres & des anciens Habitans de la Perse, qu'ils en fassent l'objet de leurs adorations. Ils reconnoissent un Dieu, conservateur de l'Univers, qui agit immédiatement par sa seule puissance, auquel ils donnent sept Ministres pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération, mais qui n'ont qu'une administration dépendante, dont ils sont obligés de lui rendre compte. Au-dessous de ces premiers Ministres, ils en comptent vingt-six autres, dont chacun exerce différentes fonctions, pour l'utilité des hommes & pour le Gouvernement de l'Univers. Outre leurs noms particuliers, ils leur donnent en général celui de *Geshou*, qui signifie Seigneurs; & quoiqu'inférieurs au premier Être, ils ne sont pas difficilement de les adorer & de les invoquer dans leurs nécessités, parce qu'ils sont persuadés que Dieu ne refuse rien à leur intercession. Leur respect est extrême pour leurs Docteurs. Ils leur fournissent abondamment de quoi subsister avec leurs familles. On ne leur connoît point de Mosquées, ni de lieux publics pour l'exercice de leur Religion; mais ils consacrent à cet usage une chambre de leurs Maisons, dans laquelle ils font leurs prières, assis, & sans aucune inclination de corps. Ils n'ont pas de jour particulier pour ce Culte, à l'exception du premier & du vingtième de la Lune, qu'ils chôment religieusement. Tous leurs mois sont de trente jours; ce qui n'empêche pas que leur année ne soit composée de trois cens soixante-cinq jours, parce qu'ils en ajoutent cinq au dernier mois. On ne distingue point leurs Prêtres à l'habit, qui leur est commun non-seulement avec tous les autres *Parfis*, mais avec tous les Habitans du pays. L'unique distinction de ces Idolâtres est un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils se

Mm ij

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Autres Sectes  
d'Idolâtres.

Parfis, Idolâtres originaires de Perse.

Respect qu'ils ont pour le feu.

Leurs opinions religieuses.

Leur Culte.

Leur habillement.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUS-  
TAN.Leur habi-  
tation & leurs us-  
ages.

font une ceinture qui leur passe deux ou trois fois autour du corps, & qui se noue en deux nœuds sur le dos. Cette marque de leur profession leur paroît si nécessaire, que ceux qui ont le malheur de la perdre ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni quitter même la place où ils se trouvent, avant qu'on leur en ait apporté une autre, de chez le Pièrré qui les vend. Les femmes en portent comme les hommes, depuis l'âge de douze ans (50).

La plupart des Parfis habitent le long des Côtes maritimes, & trouvent paisiblement leur entretien dans le profit qu'ils tirent du tabac, qu'ils cultivent, & du terroir qu'ils tirent des palmiers, parce qu'il leur est permis de boire du vin. Ils se mêlent aussi du Commerce, de Banque, & de routes fortes de Professions, à la réserve des Métiers de Maréchal, de Forgeron & de Serrurier, parce que c'est pour eux un péché irrémissible d'éteindre le feu. Leurs Maisons sont petites, sombres, & mal meublées. Dans les villes, ils affectent d'occuper un même quartier. Quoiqu'ils n'aient point de Magistrats particuliers, ils choisissent, entre eux, deux des plus considérables de la Nation, qui décident les différends, & qui leur épargnent l'embarras de plaider devant d'autres Juges. Leurs enfans se marient fort jeunes; mais ils continuent d'être élevés dans la Maison paternelle, jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Les veuves ont la liberté de se remarier. Si l'on excepte l'avarice, & les tromperies du Commerce, vice d'autant plus surprenant, dans les Parfis, qu'ils ont une extrême aversion pour le larcin, ils sont généralement de meilleur naturel que les Mahométans (51). Leurs mœurs sont douces, innocentes, ou plus éloignées du moins de toutes sortes de désordres, que celles des autres Nations de l'Inde.

Cérémonies  
des Parfis pour  
leurs Morts.

Lorsqu'un Parfis est à l'extrémité de sa vie, on le transporte de son lit sur un bane de gazon, où on le laisse expirer. Ensuite cinq ou six hommes l'enveloppent dans une pièce d'étoffe, & le couchent sur une grille de fer, en forme de civière, sur laquelle ils le portent au lieu de la sépulture commune, qui est toujours à quelque distance de la ville. Ces Cimetières sont trois champs, fermés d'une muraille de douze ou quinze pieds de hauteur, dont l'un est pour les femmes, l'autre pour les hommes, & le troisième pour les enfans. Chaque fosse a, sur son ouverture, des barres, qui forment une autre espèce de grille, sur laquelle on place le corps, pour y servir de pâture aux oiseaux de proie, jusqu'à ce que les os tombent d'eux mêmes dans la fosse. Les parens & les amis l'accompagnent avec des cris & des gémissemens effroyables; mais ils s'arrêtent à cinq cens pas de la sépulture, pour attendre qu'il soit couché sur la grille. Six semaines après, on porte, au Cimetière, la terre sur laquelle le mort a rendu l'âme, comme une chose souillée, que personne ne voudroit avoir touchée. Elle sert à couvrir les restes du corps & à remplir la fosse. L'horreur des Parfis va si loin pour les Cadavres, que s'il leur arrive de toucher seulement aux os d'une bête morte, ils sont obligés de jeter leurs habits, de se nettoyer le corps, & de faire une pénitence de neuf jours, pendant lesquels leurs femmes & leurs enfans n'osent approcher d'eux. Ils croient particulièrement que ceux, dont les os tombent par malheur dans l'eau, sont condamnés sans

Leur horreur  
pour les Cadav-  
res.

j)0) Mandello, Tome I. pages 184 &amp; précédentes.

(51) Ibid. page 186.

ressource aux punitions de l'autre vie (52). Leur loi défend de manger les animaux : mais cette défense n'est pas si sévère, que dans la nécessité ils ne mangent de la chair de mouton, de chevre & de cerf, de la volaille & du poisson. Cependant ils s'interdisent si rigoureusement la chair de bœuf & de vache, qu'on leur entend dire qu'ils aimeroient mieux manger leur père & leur mère (53). Quoique le terry, ou le vin de palmier, leur soit permis, il leur est défendu de boire de l'eau-de-vie, & sur-tout de s'enivrer. L'ivrognerie est un si grand crime, dans leur Secte, qu'il ne peut être expié que par une longue & rude pénitence ; & ceux qui refusent de s'y soumettre sont bannis de leur Communion.

La taille des Parfis n'est pas des plus hautes : mais ils ont le teint plus clair que les autres Indiens ; & leurs femmes sont incomparablement plus blanches & plus belles que celles mêmes des Mahométans. Les hommes ont la barbe longue, & se la coupent en rond. Les uns se font couper les cheveux, & d'autres les laissent croître. Ceux qui se les font couper gardent, au sommet de la tête, une tresse de la grosseur d'un pouce (54).

On distingue, dans l'Indoustan, deux autres Sectes de Païens, dont les uns sont Indous, & tirent leur origine de la Province de Multan. Ils ne sont point Banians, puisqu'ils tuent & mangent indifféremment toutes sortes de bêtes, & que, dans leurs assemblées de Religion, qui se font en cercle, ils n'admettent aucun Banian. Cependant ils ont beaucoup de respect pour le bœuf & la vache. La plupart suivent la profession des armes, & sont employés, par le Grand Mogol, à la garde de ses meilleures Places.

La seconde Secte, qui porte le nom de *Gentives*, vient du Bengale, d'où elle s'est répandue dans toutes les grandes Indes. Ces Idolâtres n'ont pas les bonnes qualités des Banians, & sont aussi moins considérés. La plupart ont l'âme basse & servile. Ils sont d'une ignorance & d'une simplicité aussi surprenante, dans ce qui regarde la vie civile, que dans tout ce qui appartient à la Religion, dont ils se reposent sur leurs Prêtres. Ils croient que, dans l'origine des choses, il n'y avoit qu'un seul Dieu, qui s'en est associé d'autres, à mesure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs belles actions. Ils reconnoissent l'immortalité & la transmigration des âmes ; ce qui leur fait abhorrer l'effusion du sang. Aussi le meurtre n'est-il pas connu parmi eux. Ils punissent rigoureusement l'adultère ; mais ils ont tant d'indulgence pour la simple fornication, qu'ils n'y attachent aucun deshonneur, & qu'ils ont des familles, nommées Bagavates, dont la profession consiste à se prostituer ouvertement (55).

(52) *Ibid.* page 185.

(53) *Ibid.* page 186.

(54) *Ibidem.*

(55) Leur simplicité va plus loin encore. Dans la ville de Jagannat, dit Bernier, située sur le Golfe de Bengale, on voit un fameux Temple de l'Idole de même nom, où il se fait tous les ans une Fête qui dure huit ou neuf jours. Il s'y rassemble quelquefois plus de cent cinquante mille Gentives. On fait une superbe machine de bois, rem-

plie de figures extravagantes, à plusieurs têtes gigantesques, ou moitié hommes & moitié bêtes, & posée sur seize roues, que cinquante ou soixante personnes tirent, poussent, & font rouler. Au centre est placée l'Idole Jagannat, richement parée, qu'on transporte d'un Temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot, il se trouve des Misérables dont l'aveuglement va jusqu'à se jeter le ventre à terre sous ces larges & pesantes roues qui les écrasent, dans l'opinion

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Les Gentives du Bengale sont Laboureurs ou Tisserands. On trouve des Bourgs & Villages uniquement peuplés de cette Secte ; & dans les villes ils occupent plusieurs grands quartiers. C'est de leurs Manufactures que sortent les plus fines toiles de coton , & les plus belles étoffes de soie. « C'est un spectacle fort amusant , raconte Schouten , de voir leurs femmes & leurs filles , tout-à-fait noires , & presque nues , travailler avec une adresse admirable à leurs métiers , & s'occuper à faire blanchir les toiles , en accompagnant , de chansons , le travail & le mouvement de leurs mains & de leurs pieds. Les hommes me paroissent plus lâches & plus paresseux. Ils se faisoient aider par leurs femmes dans les plus pénibles exercices , tels que de cultiver la terre , & de moissonner. Elles s'en acquittoient mieux qu'eux. » Après avoir travaillé avec beaucoup d'ardeur , elles alloient encore faire le ménage , pendant que leurs maris se reposoient. J'ai vu cent fois les femmes Genrives , travailler à la terre avec leurs petits enfans à leur cou , ou à la mammelle (56).

Secte des  
Théris.

On trouve , dans l'Indoustan , une autre sorte de Sectaires , qui ne sont , ni Païens , ni Mahométans , & qui portent le nom de *Theers*. On ne leur connoît point de Religion. Ils forment une Société , qui ne sert , dans tous les lieux , qu'à nettoier les puits , les cloaques , les égouts , & qu'à écorcher les bêtes mortes , dont ils mangent la chair. Ils conduisent aussi les criminels au supplice ; & quelquefois ils sont chargés de l'exécution. Aussi passent-ils pour une race abominable. D'autres Indiens , qui les auroient touchés , se croiroient obligés de se purifier depuis la tête jusqu'aux pieds ; & cette horreur , que tout le monde a pour eux , leur a fait donner le surnom d'*Alkores*. On ne souffre point qu'ils demeurent au centre des villes. Ils sont obligés de se retirer à l'extrémité des faubourgs , & de s'éloigner du commerce des Habitans (57).

Tous les Prêtres  
Indes le nomment  
Bramines.

Schouten , après avoir observé que la différence des Sectes Idolâtres n'empêche point que les Prêtres de chaque Religion ne portent le nom de Bramines , ou Brahémers (58) , relève néanmoins les Bramines des Baniens fort au-dessus de tous les autres. Ils sont , dit-il , plus polis , plus graves & plus intelligens.

que Jagannat les fera renaître grands & heureux. Ce n'est point contes , ni fables , ajoute Bernier. Les Bramines passent à des fourberies & des vilainies si infâmes , que je ne les aurois pu croire , si je ne m'en étois pleinement assuré. Ces fourbes prennent une jeune fille , des plus belles qui se trouvent eurent eux , pour être l'épouse de Jagannat. Ils la laissent la nuit dans le Temple , où ils l'ont transportée en grande cérémonie avec l'idole , lui promettent que Jagannat viendra dormir avec elle , & lui ordonnent de demander au Dieu si l'année sera fertile , quelles Processions , quelles Fêtes , quelles Prières & quelles Aumônes il desire qu'on fasse pour cela. Cependant un de ces Imposteurs entre , la nuit , par une petite porte de derrière , jouit de la fille , & lui fait croire

tout ce qu'il juge à propos. Le lendemain , qu'on la transporte de ce Temple dans un autre , à côté de Jagannat , son Epoux , les Bramines lui font dire , au Peuple , tout ce qu'elle croit avoir appris. Bernier, *ubi supra* , pages 17 & précédentes. Il a vu , dit-il encore , des femmes renommées pour leur beauté & pour leur sagesse , refuser des présents considérables des Mahométans , des Chrétiens , & des Gentils étrangers , & les dédaigner , parce qu'elles se croioient honorées d'être dédiées à leurs Divinités. *Ibid.* p. 18.

(56) Schouten , *ubi supra* , pages 111 & suivantes.

(57) Mandello , page 137.

(58) Schouten , *ubi supra* , pages 114 & précédentes. Nos François de Pondichéry les nomment Brame.

On a déjà remarqué qu'ils portent tous, trois ou quatre petites cordes, qui leur passent par-dehors les épaules, & qu'ils ne quittent jamais. Quoique le reste de leur habillement soit libre, la plupart sont nus, depuis les reins jusqu'en haut, & n'ont qu'un morceau de toile qui leur sert de ceinture, & qui leur pend jusqu'aux pieds. Ceux du Bengale ne sortent jamais de leurs maisons, sans une grande robe de quelque étoffe de coton. Leur tête est couverte d'un autre morceau de toile ou d'étoffe, qui fait quatre ou cinq tours, & qui couvre leurs cheveux. Ils ne les coupent jamais. Une tresse, dans laquelle ils les réunissent, sert à les soutenir derrière la tête. Ils ont les oreilles longues & pendantes, ornées de bagues d'or, & d'autres bijoux. Leurs femmes sont fort hautaines. Elles se parfument le corps d'un mélange de bois de sandal, de riz & de drogues odoriférantes. Leur robe est une toile transparente, comme celles des autres femmes. Outre l'ancienneté de la Caste, ou de la Tribu des Bramines, il s'en trouve un grand nombre qui se disent descendus de race royale, & qui en conservent l'orgueil. Tous les Voyageurs conviennent qu'ils sont dans une haute estime auprès des Rois Idolâtres, & qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés.

On ne fera point un Article particulier de quelques usages que les Voyageurs ont recueillis, & qui paroissent communs à toutes les Provinces de l'Empire. Mandeslo remarque que tous les Mogols se plaisent fort à la chasse; & que leurs levriers sont un peu plus petits que les nôtres. Ils apprivoisent des tigres & des léopards, qui leur tiennent lieu de chiens, & qui prennent les bêtes fauves d'un seul saut, mais qui ne les poursuivent jamais. Ils ont une méthode fort simple pour la chasse de l'oiseau de rivière: c'est d'y employer un canard domestique, qu'ils vident, & qu'ils remplissent de foin. Dans cet état, ils le font nager, par le mouvement qu'ils lui donnent, en le suivant entre deux eaux, & le tiennent insensiblement avec les autres, qu'ils prennent par les pieds, sans leur causer le moindre effroi. Leur adresse est extrême à tirer de l'arc. Ils tuent les oiseaux au vol. Leurs arcs sont de corne de buffe, & leurs flèches d'une canne fort légère.

Ils aiment, avec passion, le jeu des échecs, celui d'une espèce de cartes, qui les expose quelquefois à la perte de leur fortune. La musique, quoique mal exercée par leurs instrumens, est un goût commun à tous les états. Ils ne se ressemblent pas moins par la confiance qu'ils ont à l'astrologie. Un Mogol n'entreprend point d'affaire importante, sans avoir consulté le Minatzim ou l'Astrologue.

Outre leurs Ouvrages de Religion & leurs propres Traités de Philosophie, ils ont ceux d'Aristote, traduits en Arabe, qu'ils nomment *Aplis*. Ils ont aussi quelques Traités d'Avicenne, qu'ils respectent beaucoup, parce qu'il étoit natif de Samarcande, sous la domination de Tamerlan. Leur manière d'écrire n'est pas sans force & sans éloquence. Ils conservent, dans leurs archives, tout ce qui arrive de remarquable à la Cour & dans les Provinces; & la plupart de ceux qui participent aux affaires laissent des Mémoires, qui pourroient servir à composer une bonne Histoire de l'Empire. Leur langue, quoique distinguée en plusieurs dialectes, n'est pas difficile pour les Etrangers. Ils écrivent, comme nous, de la droite à la gauche. Mais, entre les personnes de distinction, il y en a peu qui ne parlent la langue Persanne, & même l'Arabe.

Usages communs dans l'Empire Mogol.  
Chasse.

Jeu

Aristote & Avicenne sont respectés des Mogols.

DESCRIPTION  
DE L'INDOUSTAN.

Leurs Médecins &amp; leurs Chirurgiens.

Climat de l'Indoustan.

Leurs maladies les plus communes, sont la dysenterie, & la fièvre chaude. Ils ne manquent point de Médecins; mais ils n'ont pas d'autres Chirurgiens que les Barbiers, qui sont en très grand nombre, & dont les lumières se bornent à la saignée, & à l'application des ventouses.

On n'entreprendra point de représenter les différentes qualités du climat, dans un Pays de cette étendue (59). En général, l'hiver commence, dans l'Indoustan, vers la fin du mois de Juin, & dure jusqu'au mois de Septembre. Les pluies, de cette saison, n'y sont pas si continuelles que dans les Pays plus Orientaux. Elles n'y tombent que par intervalles, sur-tout aux nouvelles & aux pleines Lunes. Le vent du Nord y règne pendant six mois, & celui du Midi succède avec la même constance. Les mois les plus chauds de l'année sont ceux d'Avril, de May & de Juin, pendant lesquels la chaleur seroit insupportable, si les vents, qui s'élèvent avec assez de régularité, ne rafraîchissoient l'air. Mais ils sont d'ailleurs très incommodes, par une horrible quantité de poussière, qui ôte la vue du Soleil (60).

Dans tout le Pays qui est entre Surate & Agra, les pluies commencent & finissent avec des tempêtes effrayantes. Cependant la tonnerre y tombe rarement; ce que Terri attribue à la subtilité de l'air. Pendant ces trois mois, il pleut chaque jour; & quelquefois la pluie dure sans interruption. Aussi-tôt qu'elle est passée, l'air devient si clair & si serein, que, pendant les neuf autres mois, il paroît extraordinaire d'y voir le moindre nuage. Mais, à la fin de cette belle & longue saison, la terre est ent'ouverte de toutes parts, & ressemble à ces déserts de sable qui ne cessent jamais d'être stériles. A peine a-t-il plu cinq ou six jours, qu'elle se couvre de verdure. » Je n'ai pas vu, dit le même Voyageur, de terres, dans tout l'Indoustan, où le bled ne vienne beaucoup plus épais & plus fort qu'en Angleterre. On le sème au mois de Mai & au commencement de Juin. La récolte se fait dans le cours de Novembre & de Décembre, qui sont les deux mois les plus tempérés (61).

Observations  
de Bernier.

Bernier observa, pendant un long séjour, que jamais il ne pleut tout-à-fait à Dehli, qu'après qu'on a vu passer, pendant plusieurs jours, quantité de nues vers l'Occident. Il donne ses conjectures sur la cause de ces Phénomènes: mais on ne s'arrête ici qu'aux faits, qu'on doit croire certains sur ses observations. » A la fin des pluies, qui arrive ordinairement vers le mois d'Octobre, la mer, dit-il, prend son cours vers le Midi, & le vent froid du Nord s'élève. Ce vent souffle quatre ou cinq mois, sans intermission & sans tempête, avec la même égalité, pour sa force & pour sa route; si ce n'est qu'il change ou cesse quelque jour, par hazard: mais il recommence aussi-tôt. Il se passe, ensuite, environ deux mois, pendant lesquels les autres vents regnent sans règle. Après ces deux mois, qu'on appelle l'entre-deux de saisons, & que les Hollandois n'ont pas mal nommé, le vent d'ouest, la mer retourne sur ses pas, du Midi au Nord, & le vent du Midi s'élève, pour regner, à son tour, pendant quatre ou cinq mois, comme le courant

(59) Depuis le vingtième degré de latitude du Sud jusqu'au quarante-troisième du Nord. C'est Terri, qui lui donne cette étendue. Voy. ci-dessus la Description Géographique.

(60) Mandello, pages 100 & précédentes.

(61) Edouard Terri, *ubi supra*, p. 12.

des flots. Deux mois de tems incertain, qui se passent ensuite, font un autre entre-deux de saison. Dans ces intervalles, la navigation est également dangereuse & difficile ; au lieu que, pendant les deux saisons, elle est agréable & sans danger, excepté vers la fin de la saison du vent du Sud. De ce double entre-deux, celui qui suit ce vent est incomparablement plus dangereux que l'autre. Aussi ce vent, dans la saison même, est-il ordinairement plus impétueux & plus inégal que celui du Nord. Mais ce qui parut encore plus étrange à Bernier, c'est que vers la fin du vent du Sud, & pendant les pluies, quoique le calme regne en haute mer, les rempètes & les coups de vent sont continuels proche des Côtes, jusqu'à la distance de quinze ou vingt lieues. Un Vaisseau de l'Europe, qui veut approcher alors de la Côte des Indes, pour aborder, par exemple, à Surate, évite rarement de se briser, s'il ne prend son tems avec beaucoup de justesse, pour arriver immédiatement après les pluies (62).

Terminons un si long Article, par une observation d'Edouard Terri (63). Les personnes de l'Indoustan, dit-il, à qui leur Religion ne permet pas de boire du vin, se servent d'une liqueur plus saine qu'agréable, qui porte, parmi eux le nom de *Cahua*. Elle est composée d'une fève noirâtre, qu'on fait bouillir dans l'eau, & qui lui donne peu de goût ; quoiqu'elle ait beaucoup de vertu pour aider à la digestion, pour réveiller les esprits, & pour purifier le sang. Terri parle de la fève, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *Caffé*. Le voisinage de l'Arabie heureuse procure à peu de frais ce dédommagement aux Mogols, pour les liqueurs fortes, dont le Mahomérisme leur apprend à se priver ; & les Vaisseaux annuels, qu'ils envoient régulièrement de Surate à Mocka, leur apportent cette marchandise en échange, pour les productions de l'Inde. On a souvent demandé comment une contrée, d'aussi peu d'étendue que l'Arabie, pouvoir fournir du *Caffé*, non-seulement, à la Perse & à la Turquie, qui en ont depuis long-tems l'usage, mais encore à la plus grande partie de l'Europe, où le même goût s'est établi depuis près d'un siècle (64). Ici la difficulté augmente, puisqu'il ne regne pas moins dans les Indes. Aussi n'a-t-on remis l'observation de Terri à la fin de cet Article, que pour se procurer l'occasion de l'éclaircir, en le faisant servir comme de transition au Voyage suivant.

Les Mogols ont l'usage du *Caffé*.

Transition à l'Arabie suivant.

(62) Bernier, Tome IV, pages 212 & précédentes. A l'occasion des inondations qui arrivent après les pluies, il observe encore que dans les pays où coule l'Indus, il se passe quelquefois des années sans pluie ; & que l'Indus ne laisse pas de grossir alors, & de

s'enfler assez pour arroser les terres. *Ibid.* page 2.

(63) *Ubi sup.* page 13.

(64) Vers l'année 1660. Il y étoit connu dès 1644.





# PREMIER VOYAGE DES FRANÇOIS,

*Dans l'Arabie heureuse, par l'Océan Oriental.*

INTRODUC-  
TION.

Mois de  
Voyage.

1708.  
État présent  
d'Aden.

OUTRE le dessein qu'on vient d'expliquer, il semble que, dans la vûe qu'on s'est proposée, de renvoyer tout ce qui regarde la Perse & la Turquie, au Recueil des Voyages par Terre, rien n'est plus convenable ici que cette Relation, pour fermer la Partie Occidentale de l'Inde. Il n'est plus question de conduire le Lecteur, par des routes qu'on lui a fait mille fois traverser. Madagascar, l'Isle de Socotora, & quelques Plages de l'Abyssinie, seuls endroits où l'Auteur prit terre jusqu'au Port d'Aden, n'offriroient rien qui n'ait déjà paru, sous mille formes, dans un grand nombre de Journaux. Observons seulement, pour ne laisser aucune obscurité dans un nouveau récit, que les François, dont on donne le Voyage (65), étoient employés par une Compagnie de Négocians de Saint Malo, les premiers de leur Nation (66), qui s'étoient avisés de faire, directement & sans l'entremise d'autrui, un Commerce dans l'Arabie; particulièrement le Commerce du Café, que les François jusqu'alors avoient acheté des Turcs, & quelquefois des Anglois & des Hollandois. Deux Vaisseaux, nommés le *Curieux* & le *Diligent*, armés, dans cette vûe, pour la course & le Commerce, & chacun de cinquante pieces de canon, sortirent de Brest le 6 Janvier 1708. On ne nous apprend pas le nom (67) du Commandant, qui joignoit, à cette qualité, celle de Directeur de la Compagnie, & qui montoit le *Curieux*. Le *Diligent* avoit pour Capitaine un Officier d'expérience, nommé *Champloret*.

Transportons-nous vers l'entrée de la Mer rouge, au Port d'Aden, où les deux Vaisseaux arriverent, la même année, dans le cours du mois de Décembre. L'Auteur décrit l'état présent de cette ville (68). Elle est assise

(65) Publié à Paris en 1716, chez Cail-  
leau, in-12.

(66) L'Auteur dit, *d'entre tous les Euro-  
piens*. Il ignoreoit apparemment que les An-  
glois s'étoient ouvert, depuis long-tems,  
cette Route. Voyez les Relations du premier  
Tome de ce Recueil.

(67) Il est nommé de la Merveille, dans le  
Traité de Mocka. L'omission de son nom, au  
Titre & dans la Préface, est d'autant plus  
surprenante, que M. de la Roque, à qui l'on  
doit l'Edition du Voyage, fait profession d'en  
avoir reçu les Mémoires de ce Comman-

dant même, & de les avoir rédigés avec  
lui. Ceux qui ont connu M. de la Roque,  
ne le soupçonneront pas d'infidélité. C'est  
le même à qui l'on doit un fort bon Voyage  
au Mont-Liban, frere aîné du Chevalier  
de la Roque, long-tems Auteur du *Mercur*  
François.

(68) Soixante-dix degrés de longitude,  
& deux de latitude du Nord, suivant les  
Tables d'Abulfeda. En approchant de l'Ouest,  
on prendroit le Cap d'Aden pour plusieurs  
Isles ensemble, à cause des diverses crêtes  
de montagnes qui le forment.

au pied de plusieurs hautes montagnes, qui l'environnent presque de toutes parts, & qui ont, sur leurs sommets, cinq ou six Forts; avec des Coutines, & d'autres ouvrages en grand nombre, aux gorges qui les séparent. De-là, un bel aqueduc conduit la meilleure eau du monde, dans un grand réservoir, qui n'est guères à plus d'un quart de lieue de la ville, & qui fournit avec abondance aux besoins des Habitans. C'est mal-à-propos que nos Géographes font passer une rivière au travers d'Aden. Ils ont mal pris le sens d'Abulfeda, qui met simplement une porte du côté de la terre, nommée la porte des Porteurs-d'eau, parce que c'est effectivement par cette porte qu'on y fait entrer de l'eau douce (69).

La Place est entourée de murailles, qui sont aujourd'hui en assez mauvais état, sur-tout du côté de la mer, où l'on voit néanmoins, par intervalles, quelques Plates-formes, avec cinq ou six batteries de canon de fonte, dont quelques-uns sont de soixante livres de balle. On croit que c'est l'artillerie que Soliman second y laissa, après avoir pris la ville & conquis presque tout le pays, que les Turcs furent depuis contraints d'abandonner aux Princes Arabes. Pour s'approcher d'Aden, du côté de la terre, il n'y a qu'un seul chemin, pratiqué sur un terrain assez étroit, & qui s'avance dans la mer en forme de péninsule. La tête de ce chemin est commandée par un Fort, avec des corps-de-garde d'espace en espace. Une portée de canon plus bas, on trouve un autre Fort, en pârè, avec quarante piéces de gros canon en plusieurs batteries, & une garnison constante. Il seroit impossible de tenter une descente de ce côté; d'autant plus qu'entre la ville & ce dernier Fort, on rencontre encore, sur le chemin de communication, un autre Fort de douze piéces de canon, avec une garnison.

A l'égard de la mer, par où cette ville est fort accessible, c'est une Baye de huit à neuf lieues d'ouverture, qui est comme divisée en deux Rades; l'une, assez éloignée de la ville; l'autre, moins grande & plus proche, qu'on nomme le Port. Cependant celle-ci n'a pas moins d'une lieue de largeur, à la prendre depuis la Citadelle, qui la commande avec cinquante piéces de canon, jusqu'à la pointe avancée où sont les Forts. On mouille par-tout, à dix-huit, vingt & vingt-deux brasses. Aden est une assez grande ville. On y voit encore plusieurs belles Maisons, à deux étages, & en terrasses; mais elle offre aussi beaucoup de ruines & de mazures, qui, joint aux avantages de sa situation, font comprendre que c'étoit autrefois une Place importante, & le principal boulevard de l'Arabie heureuse. Son territoire est assez étroit, mais fort agréable, & revêtu de beaucoup de verdure au bas des montagnes (70).

Quoique les François n'attendissent rien du Gouverneur d'Aden, la curiosité de voir cette ville, & l'envie de pressentir ce qu'ils avoient à se promettre de la civilité des Arabes, porta les deux Commandans à mouiller dans la Rade. Chaque Vaisseau salua la Citadelle de sept coups de canon, qui leur furent tendus au même nombre, avec des complimens & des invitations à descendre au rivage. Cet accueil, soutenu par l'offre de toutes

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

1708.

Se situation.

Sez fortifications.

Son Port.

Intérieur de la ville.

Les François  
descendaient à  
Aden.

(69) Voyage de l'Arabie heureuse, pages 61 & précédentes.

(70) Ibid. page 61.

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

1708.

Débarquement de  
la Porte.

sortes de rafraîchissemens, leur inspira tant de confiance, que s'étant fait conduire à terre, ils ne firent pas difficulté de suivre quelques gens armés, qui les menèrent à la porte qu'on appelle *Majeure de la Mer*, parce qu'elle est fort grande & qu'elle regarde le Port.

Ils remarquèrent qu'elle est d'une épaisseur prodigieuse, garnie de cloux, ou plutôt de grosses chevilles de fer, & munie, pour surcroît de sûreté, d'une barre dont la grosseur répond à celle des cloux. On les fit entrer, par cette porte, dans un lieu bien vouté, long d'environ quinze pas; après lequel ils trouverent une espèce de cabinet, vouté aussi, & terminé en angle. Un Officier de considération, nommé *l'Emir-el-bar* (71), c'est-à-dire le Prince de la Mer, mais proprement le Capitaine du Port, les y reçut fort civilement, & les fit asseoir dans des fauteuils d'une figure singulière. La conversation fut courte, parce que le Gouverneur, déjà informé de leur descente, envoya ordre de les conduire chez lui. Ils sortirent d'abord par une porte de fer, qui est à la pointe de l'angle, & qui conduit à une autre porte de simples barreaux de bois. Leur marche se fit entre deux rangs de Soldats, l'Emir-el-bar à leur gauche. En arrivant au Palais du Gouverneur, on les fit monter par un fort bel escalier, dans le principal appartement, où ils le trouverent assis au fond d'une Sale, sur une estrade couverte de magnifiques tapis, s'appuyant sur des coussins d'une étoffe brodée d'or. Sa Compagnie étoit rangée des deux côtés, sur d'autres tapis; & le reste de la Sale paroissoit couvert de nattes très fines. Ils s'approchèrent de l'estrade, sans avoir ôté leurs souliers; faveur qui ne s'accorde ordinairement à personne. Le reste de cette Audience n'eut rien de plus remarquable (72) que l'occasion qu'ils eurent, à leur tour, de faire une grâce beaucoup plus précieuse au Gouverneur, en lui accordant le secours d'un de leurs Chirurgiens, qui ne fut pas moins utile à sa famille qu'à lui. Ils obtinrent, de sa reconnaissance, une Lettre de recommandation, pour le Gouverneur de Mocka, avec laquelle ils remirent à la voile, le 27 de Décembre. Mais, dans la liberté qu'on leur avoit laissée de visiter la ville, ils emportèrent une vive admiration pour les bains publics. Ils sont revêtus de marbre, ou de jaspe, & couronnées d'un beau dôme à jour, qui est orné en dedans de diverses galeries, soutenues par des colonnes magnifiques. Tout l'édifice est parfaitement distribué en chambres & autres pièces voutées, qui aboutissent à la principale Sale du dôme (73).

Observations  
Nautiques.

On avoit averti les deux Commandans, qu'en sortant de la Rade, ils avoient besoin de beaucoup de précautions pour se garder des Courans. En effet, du côté du Cap d'Aden, ils portent sur la pointe avec beaucoup de rapidité; & malgré tous les efforts des Pilotes, les deux Vaisseaux ne passèrent qu'à un quart de lieue de ce Cap, qui paroît avoir le tiers d'une lieue d'élévation. Il est fort droit & fort escarpé. On y découvre deux tours, avec leurs Sentinelles. Ces tours sont vûes d'un Château, qui n'est qu'à demie lieue de la ville, sur lequel les Habitans découvrent les pavillons & les signaux qu'on y met, pour avertir dans l'occasion; ce qu'ils imitent dans la ville.

(71) Les Européens, par corruption, l'appellent le Mirebar.

(72) On leur demanda où ils alloient,

on leur présenta du café à la Sultan.

(73) *Ibid.* pages 57 & précédentes.

& dans la Citadelle, qui a la même vue. On assure que du haut de ce Cap, on découvre dix lieues à la ronde, & que le Cap s'aperçoit lui-même de quinze ou vingt lieues en mer. Cette Côte, en général, paroît sèche & faibloneuse; mais, un peu plus loin dans les terres, le pays est plein de bois & de marécages.

On avoit fort recommandé aux François de ne gouverner que par Ouest, & même quart de Nord-Ouest. Mais le Pilote du Diligent, faisant trop de fond sur les Journaux, s'obstina toujours à suivre l'Ouest quart de Sud-Ouest; & le Curieux, qui étoit à l'arrière, se vit nécessairement entraîné dans son erreur. Cependant, on découvrit, le lendemain au matin, la fameuse montagne de Bab-el-mandel, qui est à l'entrée de la Mer rouge du côté de l'Afrique; mais on ne la reconnut pas. Le Diligent n'ayant pas cessé de continuer sa route, on se trouva bien-tôt à l'entrée d'une Baye d'environ six lieues d'ouverture, dont le centre est occupé par une Île. En comparant cette Baye & son Île avec les Cartes, on se crut facilement à l'entrée de la Mer rouge; & comme le tems étoit favorable, on prit le parti de s'y engager. Après y avoir fait deux lieues, on vit paroître une Barque, chargée de vingt hommes, avec un Interprète Banian & deux Pilotes, de qui l'on apprit bien-tôt que la Baye étoit celle de Tagota, ville d'Afrique, dans le Royaume d'Adel & de Zeila, qui étoit autrefois compris dans l'Empire des Abyssins. Ils remirent en même-tems, au Commandant François, une Lettre, en Arabe, de la part du Roi; car les Habitans de la Côte avoient aperçu les deux Vaisseaux dès le jour précédent, & s'étoient hâtés d'en donner avis à ce Prince, qui, n'ayant pas douté qu'ils ne cherchassent l'occasion du Commerce, ou qu'ils n'eussent besoin de rafraichissemens, leur faisoit offrir civilement cette double faveur (74).

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1708.

Extrait qui jette  
les Français à  
Tagota.

Il se recouvre  
une Lettre du  
Roi.

(74) Sa Lettre mérite d'être conservée, non seulement par le caractère de bonne-foi qu'elle respire, mais encore, pour entrer dans les vues de M. Uckley, Professeur en Arabe, à Cambridge, qui dans sa Relation de Farbaïte, publiée en 1713, invite tout le monde à lui communiquer les pièces de cette nature, parce que représentant le génie & le style des Orientaux, elles peuvent servir à jeter du jour sur l'Écriture Sainte. *Avertissement, page 6.* « Du Poir bien gardé de Taghioura. Au nom de Dieu éminent, miséricordieux. Lonange à Dieu, telle qu'elle lui est due. Dieu donne sa bénédiction à celui après lequel il n'y aura plus de Prophète, & à sa Famille, & à ses Amis, avec la paix. L'Écriture de cette Lettre est de notre Maître le Sultan Mehemed, fils du Sultan Deing, que Dieu très-haut conserve. *Ainsi soit-il.*

« Nous vous faisons savoir, ô Capitaine de Navire, que vous avez sûreté & garantie entière dans ce Port de Taghioura, pour faire de l'eau & du bois, car nous

« sommes obligés de vous en fournir, & nous vous donnerons un Rabau pour vous introduire dans la ville où vous devez descendre. Si vous voulez aller au Port de Zeila, il est plus proche du lieu où vous êtes présentement. Nous sommes gens de bonne-foi, & nous croyons en Dieu & en son Prophète, car notre Profession de foi est telle : Je témoigne qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & que Mahomet est son Prophète. Dieu lui donne la bénédiction, & le comble d'un grand nombre de saluts de paix, agréables & benis jusqu'au jour du Jugement. Et lonange à Dieu, Seigneur des deux vies. Vous avez la sûreté de Dieu, & la sûreté de Sultan Mehemed, fils du Sultan Deing : & le salut soit sur vous, la miséricorde de Dieu & ses bénédictions. « A côté étoit le Sceau du Roi, avec ces mots : Celui qui se confie au Roi céleste, Sultan Mehemed, fils de Deing 1117, (de l'Hégire, qui répond à 1705 de notre Ère, année où le Sceau avoit été gravé ). De l'autre côté

N n iij.

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

1708.

Dangers de la  
Baye de Tagora.

Ils l'acceptèrent d'autant plus volontiers, qu'il ne leur restoit qu'une demie lieue à faire jusqu'à Tagora, & que le Pays leur paroissoit charmant : mais, s'étant fait précéder de leur Chaloupe, avec le plomb & la sonde, parce que la nuit s'approchoit, ils trouverent bientôt un banc de roche, sur lequel il falloit passer nécessairement, & qui n'étoit couvert que de trois brasses d'eau ; ce qui les força d'abandonner leur dessein. Ils prirent les deux Pilotes sur les Curieux ; & renvoyant l'Interprète, avec un présent & des excuses pour ses Maîtres, ils lui promirent de récompenser les deux hommes qu'ils reteroient à leur service. L'Auteur des Mémoires regretta les connoissances qu'il auroit pu recueillir à Tagora. Elles n'auroient pas été moins utiles à la Géographie qu'au Commerce, dans un Pays si peu connu de nos Voyageurs (75).

Mais ces idées firent presque aussitôt place à la plus vive crainte, lorsqu'après avoir aperçu de l'écume, qui lui fit pressentir quelque danger, il se trouva, tout-d'un-coup, sur le bord d'un banc redoutable, où son Vaisseau battit plusieurs fois, par le jeu d'une petite vague qui le soulevoit, & qui le faisoit tomber sur le fond, lorsqu'elle venoit à se retirer. Ce fond étoit de sable, semé de grosses roches, qui firent sortir plusieurs morceaux de la quille. Cependant le secours du Ciel, & la diligence du travail mirent heureusement le Curieux au large. Il ne restoit qu'à sortir tout-à-fait de la Baye. Les deux Pilotes de Tagora conseillèrent de passer à bas-bord de l'Isle, qui est à son entrée, quoiqu'on n'y puisse mouiller, faute de fond. Enfin, les deux Vaisseaux ayant achevé de se dégager, s'éloignèrent de la terre, environ d'une lieue. Un calme les arrêta pendant toute la nuit suivante ; & le matin, prolongeant la terre avec un petit vent, ils entrèrent, vers le soir, dans le fameux détroit de la Mer rouge, ou du Golphe Arabique.

Observations  
de l'Auteur sur le  
détroit de la Mer  
rouge.

A ce récit, que l'intérêt de la navigation n'a pas permis de supprimer, on doit joindre les observations de l'Auteur sur la disposition du Déroit même. Le Cap de Gardafu, dit-il, qui est dans le Royaume d'Adel, en regarde un autre qui lui est opposé, & qui se nomme Cap de Fartach, dans un Royaume de ce nom, sur les Côtes d'Arabie. La distance de l'un à l'autre, n'est que d'environ cinquante lieues. Mais l'Océan, renfermé entre ces deux Terres, pendant plus de cent cinquante lieues d'étendue, est enfin si resserré par le rapprochement des Côtes, qu'il ne reste plus qu'environ quatre lieues d'ouverture, ou de distance d'un rivage à l'autre. Cette ouverture forme le petit Canal qu'on nomme proprement le Déroit. Ensuite la Mer recommence à s'élargir, & s'étend sur plusieurs Côtes de différents noms, l'espace d'environ deux cens lieues, du Sud-Est au Nord-Ouest. On trouve, à l'entrée du Déroit, une anse de sable, sur dix brasses d'eau, où les deux Vaisseaux mouillèrent tranquillement, à la vue d'une Mosquée & de plusieurs huttes de Pêcheurs. Vis-à-vis de cette anse, c'est-à-dire, à la droite de l'entrée, on voit l'Isle de Bab-el-Mandel, qui donne son nom au Déroit, ou qui le reçoit de lui. Sa longueur est d'environ deux lieues, sur un peu moins de largeur. Elle offre quelque verdure en certains endroits, quoique le reste ne soit guéres qu'un rocher stérile, battu des vents & des vagues, &

du Secau, on lisoit, après la souscription, le mot *Carmir*; nom du Chien, qui, suivant l'Alcoran, a gardé les Freres dor-

mans pendant leur sommeil de 109 ans. (75) *Ibidem*. page 75. Voyez le Journal de Castro, au Tome I. de ce Recueil.

brûlé par l'ardeur du Soleil. L'Auteur la trouve fort mal placée dans la plupart des Cartes ordinaires, qui la mettent au milieu du Détroit, tandis qu'elle est tout-à-fait du côté de l'Arabie, & si proche, qu'entre l'Isle & la Terre ferme, il n'y a qu'un passage fort étroit pour les petits Bâtimens. Dès l'entrée du Détroit, & sous la hauteur de l'Isle, le mouillage est très bon. On y trouve une autre anse que celle où les deux Vaisseaux avoient mouillé, d'un quart de lieue de largeur, avec des terres basses au milieu, où l'on découvre de petites maisons couvertes de nattes. C'est dans cette retraite que les Pyrates viennent jeter l'ancre, à couvert des vents du Sud-Ouest (76). Sur la haute montagne, qui porte aussi le nom de Bab-el-Mandel, & dont le pied forme le Détroit, du côté de l'Afrique opposé à celui de la terre ferme d'Aden en Asie, il y avoit autrefois un Fort, qui défendoit le mouillage de l'entrée; mais il n'en reste aujourd'hui que les ruines. On peut ranger cette Côte d'aussi près que l'on veut. Les deux Vaisseaux n'en passeront point à plus d'un quart de lieue. Il seroit aisé d'en tirer des rafraichissemens, de l'encens, des gommés, & d'autres marchandises. C'est là qu'on envoie de Mocka, pour observer si les Vaisseaux Arabes & Indiens peuvent sortir en sûreté. Les Pyrates ont coutume, en sortant du Détroit, de ranger la Terre & le Cap d'Aden, que son élévation, de quelque côté qu'on s'approche, fait croire à plus de quinze lieues. Aussi ce passage est-il redouté de tous les Vaisseaux de l'Asie.

Les François leverent l'ancre, de grand matin, avec un vent frais, pour gouverner vers Mocka, qui est situé dans le Golfe Arabique, à vingt lieues du Détroit. Depuis l'Isle de Bab-el-Mandel, on trouve des terres basses dans toute l'étendue de la vue, qui est bornée par de hautes montagnes. Des deux Vaisseaux, on ne cessoit pas de voir la Terre d'Arabie, à la distance de deux lieues; & par intervalles, on y distinguoit quelques bocages. Enfin, de six lieues en mer, les François découvrirent la ville de Mocka, dont les hautes Tours & les Mosquées blanchies en dehors, forment une très agréable perspective. Ils se crurent payés de toutes les fatigues d'une longue navigation, lorsqu'ils eurent commencé à voir quantité de palmiers & d'autres arbres verts, qui leur paroissoient border le rivage jusqu'à la ville. La crainte des bancs, qui bordent cette Côte, les obligea de ne plus avancer que la sonde à la main. Ils trouverent, tantôt huit brasses, tantôt moins, jusqu'à six & cinq. Le Pilote du Diligent, toujours aveuglé par sa présomption, faillit de périr sur un petit sable mêlé de vase, pour avoir voulu suivre une autre route. Cependant la force du vent le fit heureusement traîner sur le sable; & le troisième jour de Janvier 1709, les deux Vaisseaux mouillèrent près d'une pointe avancée, qui forme, du côté du Nord, la moitié du Port de Mocka. Elle est défendue par un Fort, au-dessous duquel on trouve six brasses d'eau, fond de sable & peu de rocaille. Le Port est formé par deux langues de terre, qui se recourbent en maniere d'arc, représentant parfaitement une demie Lune. Sur les deux pointes sont situés deux Forts, qui en défendent l'entrée; & cette entrée, qui n'a pas moins d'une lieue de large, d'un Fort à l'autre, forme une forte de Rade, où les grands Vais-

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1708.

Route inopinée  
Mocka, & à  
dangers.

(76) *Ibidem.* page 83.

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

1704.

Réception des  
Français à Moc-  
ka.

Leur Traité  
avec le Gouver-  
neur.

Description de  
Mokka.

seaux font obligés de mouiller, parceque le reste du Port manque de profondeur. Aussi-tôt que les François eurent jetté leurs ancres, ils virent arborer, sur chacun des deux Forts, un Pavillon rouge en pointe, chargé de trois Crois-fans, & d'une Figure en sautoir (77). Quoique fort éloignés de la Ville, ils remarquerent aussi le Pavillon Hollandois, que le Directeur de cette Nation avoit fait élever sur une Terrasse, pour faire honneur à la France; & un autre Pavillon, semblable à ceux des Forts, sur une batterie de canon, qui est près de la maison du Gouverneur. Ils saluerent de sept coups de canon, auxquels on répondit de cinq coups, de la batterie de la Ville. Une Barque, avec Pavillon & flamme, amena aussi-tôt à bord l'Emir-el-Bar, ou le Capitaine du Port, vêtu d'une étoffe verte, plissée, à larges manches pendantes, de la forme d'un floc monastique, avec une espee de soutane par-dessous. Il étoit accompagné d'un Interprète Banian, qui parloit la langue Portugaise, & qui étoit vêtu de blanc, avec une belle ceinture brodée & une écharpe de soie sur l'épaule; & d'un Hollandois du Comptoir, vêtu à la Turque, qui parloit la langue Franque. L'Emir-el-Bar étoit chargé d'une lettre du Gouverneur, qui invitoit les François à descendre avec confiance. Deux Missionnaires Récollets, Italiens, qui étoient soufferts dans la ville, leur écrivirent en Latin, pour les féliciter de leur arrivée. Enfin, tout paroissant si favorable à leur dessein, que le Gouverneur proposoit même de leur faire une entrée solennelle, comme aux premiers Officiers de leur Nation qui fussent arrivés dans son Gouvernement, les deux Commandans se rendirent au Quai du Port, où ils trouverent douze chevaux bien équipés, & deux cens soldats avec des Timbaliers à leur tête. Ils furent conduits au Palais du Gouverneur; & les explications se firent de si bonne grace, que, dès les premiers jours, on conclut un Traité, par lequel toutes les conditions & les droits du Commerce furent réglés à trois pour cent (78).

Les Hollandois étoient la seule Nation de l'Europe, qui fut alors établie à Mokka. Ils y avoient un riche Comptoir, où leur Compagnie envoyoit, tous les ans, un Navire de sept cens tonneaux, pour charger du café & d'autres marchandises de l'Arabie, qu'ils transportoient dans leur Magasin général de Batavia, & de-là, en Europe, ou dans l'Inde même. La ville de Mokka (79) n'est pas si considérable que celle d'Aden; mais elle est devenue plus marchande. On n'y compte qu'environ dix mille Habitans, presque tous Mahométans; avec quelques Arméniens, & beaucoup de pauvres Juifs, qui demeurent dans un quartier séparé, ou dans une espee de Fauxbourg. Elle est entourée de murs à l'antique, moitié de pierre, & moitié de terre battue avec de la paille. Elle a quatre portes, sans fossé; & pour unique défense, plusieurs Tours, avec du canon sur quelques-unes. Ces Tours servent de Casernes à des soldats, qui font des patrouilles pendant la nuit, & qui, pendant le jour, se tiennent sur le Port & dans le Bazar, pour veiller à la tranquillité publique. Ils sont au nombre de cinq ou six cens, qui s'assemblent, tous les jours, dans la grande Place, depuis midi jusqu'à deux heures, pour conduire, avec

(77) Cette figure est celle de la fameuse épée d'Aly, gendre de Mahomet; épée à deux lames, qui se nomme *Zulficar*.

(78) L'Auteur en rapporte tous les arti-

cles, pages 99 & suivantes.

(79) A quatre-vingt-huit degrés trente minutes de longitude, & quatorze de latitude, suivant Ptolomée.

beaucoup

beaucoup de pompe, le Gouverneur & son cortège, à la Mosquée. Après la prière, l'usage de cette infanterie est de faire une décharge à bale; ce qui expose quelquefois les Estrangers à de fâcheux accidens (80).

Les femmes de Mokka, qui respectent un peu la bienséance, ne se montrent jamais dans les rues, pendant le jour. Elles ont, le soir, un peu plus de liberté, qu'elles emploient à s'entrevisiter. On les rencontre quelquefois, au milieu de la nuit, allant d'une maison à l'autre, suivies de leurs esclaves, à la lumière d'un seul flambeau. Lorsqu'elles trouvent des hommes en chemin, elles se rangent contre les maisons, avec une singulière modestie. Leur habillement diffère peu de celui des autres femmes de l'Orient; surtout par un grand voile, qui cache leur visage, & d'une toile si fine, qu'il ne les empêche point de voir au travers. Elles portent de petites bottines de marroquin. Quelques exemples, dont l'Auteur sur témoin, prouvent qu'elles n'ont pas d'éloignement pour la galanterie (81).

Les environs de la Ville n'offrent qu'un pays sec, dont les eaux sont nitreuses & presque salées. Tous les bords de la mer rouge se ressentent de cette sécheresse; mais le Territoire de Mokka, passe, avec raison, pour le pire. La chaleur y est excessive. Il n'y tombe presque jamais de pluie; & l'Auteur apprit à son arrivée, qu'il n'y en étoit pas tombé depuis deux ans. Il y faisoit aussi chaud, pendant le mois de Janvier, qu'il fait ordinairement à Paris, dans celui de Juillet. Mais les Habitans, accoutumés à des chaleurs beaucoup plus ardent, vers Juin & les mois suivans, lorsque le vent du Sud se fait sentir, se plaignoient du froid, & prenoient la veste de drap, pour ne la quitter qu'au mois de Mars. Il plut deux fois, pendant le séjour des François. Ils remarquèrent aussi que, vers neuf ou dix heures du matin, un vent de bise, qui vient de la mer, rafraîchit beaucoup l'air; sans quoi, il seroit difficile de résister à l'excès d'une chaleur, qui est capable de faire suer sans aucun exercice (82).

Les sables, qui environnent la ville, ne laissent pas d'être plantés de quelques Palmiers, qu'on prend soin d'arroser avec le secours d'un grand nombre de puits, & qui portent des dattes fort communes. Quelques endroits produisent une sorte de millet blanc, plus gros trois fois que le nôtre. Après les pluies, la terre se couvre d'une croûte de sel. Aussi celui qu'on emploie dans le Pays, se fait-il presque sans travail, par le moyen des fosses & des rigoles qui reçoivent l'eau de la mer. Il y devient si dur, qu'on ne peut l'en tirer qu'à coups de pic (83).

Ici l'Auteur, étendant ses observations, entreprend de faire mieux connaître un Pays d'où vient le café; cette plante si chérie, dit-il, & que l'on y vient chercher de si loin. Personne n'ignore que l'Arabie en général comprend cette vaste Contrée, qui s'étend, depuis le Détroit de la mer rouge, jusqu'au sein Persique, & depuis l'Océan Oriental, ou la grande mer des Indes, jusqu'aux frontières de la Syrie, de la Palestine & de l'Egypte, formant la plus grande Presqu'île du monde connu. On n'ignore pas non plus la division ordinaire de ce grand Pays, en Arabie Déserte, Pétrée & Heureuse. Mais il est partagé, d'ailleurs, en divers Royaumes, dont les noms nous sont moins familiers, & possédés jusqu'aujourd'hui par des Rois ou des Princes

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

1708.

Quelques usages  
des Habitués  
dans,

Climat & productions  
du pays.

Observations  
générales sur  
l'Arabie.

(80) *Ibid.* page 105.

(81) Pages 111 & suivantes.

Tome X.

(82) Page 118.

(83) Page 119.



VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1708.

particuliers, qui ne dépendent, ni du Grand Seigneur, ni du Roi de Perse. Le plus considérable est celui d'Yemen. Il comprend la plus grande partie de l'Arabie heureuse. Ce Royaume s'étend, du côté de l'Orient, le long de l'Océan depuis Aden jusqu'au Cap de Rasalgar, c'est-à-dire, d'un Golfe à l'autre. Une partie de la Mer rouge le borne du côté du Couchant & du Midi; & ses limites, au Nord, sont le Royaume de Hidgias, qui appartient au Cherif de la Mecque.

Yemen, seule  
partie de l'Arabie  
qui produise le  
Caffé.

Le seul Yemen, à l'exclusion de toutes les autres Régions de l'Arabie, produit l'arbre du Caffé. Encore ne se trouve-t-il en grande abondance que dans trois cantons principaux; ceux de Betelsfaguy, Senan ou Sanaa, & Galbany, qui tirent leur nom de trois villes des Montagnes. Tout ce qui s'étend le long de la Mer n'est qu'une mauvaise Plage, sèche & stérile, qui, dans quelques endroits, jusqu'à dix ou douze lieues de largeur, mais qui est bordée en revanche par ces mêmes montagnes, où l'on trouve, avec le Caffé, quantité d'autres arbres, diverses sortes de fruits, & de l'eau fort saine, avec une fraîcheur agréable & un printems presque continu.

Différence de  
bonnet dans le  
Caffé.

On peut charger, au Port d'Aden, du Caffé de Sanaa & de Galbany, qui n'en sont pas fort éloignés: mais il est moins estimé que celui de Betelsfaguy. Cette raison, joint à l'espérance de le trouver moins cher à Mocka, n'avoit pas permis aux François de s'attêter dans le premier de ces deux Ports. À peine eurent-ils conclu leur Traité avec le Gouverneur du second, qu'ils allèrent établir, à Betelsfaguy, une Loge pour leur Commerce, & pour faire transporter le Caffé, par terre, de cette ville à Mocka. Betelsfaguy est éloigné de ce Port, d'environ trente-cinq lieues, en tirant vers le fond de la Mer rouge, dont il n'est qu'à dix lieues. On fait le voyage en deux petites journées, pendant lesquelles on ne cesse point de cotoyer les montagnes; & vers les deux tiers du chemin on rencontre une ville nommée *Zébis*, ou *Zabid*, qui paroît avoir été considérable, mais qui est fort dépourvue d'eau, quoique plusieurs Géographes y placent une rivière. Cependant, il est vrai que sur toute cette route, on trouve divers petits Ponts, qui servent à passer les ruisseaux, ou plutôt les torrens, qui descendent en certains tems des montagnes, mais qui se perdant dans les sables brûlans de cette Côte, n'arrivent presque jamais jusqu'à la mer.

Ville de Betel-  
faguy & sa des-  
cription.

La ville de Betelsfaguy, quoique plus grande que celle de Mocka, est du même Gouvernement. Elle est ornée de fort belles Mosquées, dont les tours ou les minarets, sont blanches en dehors. Les Maisons y sont de brique; la plupart à deux étages, avec des terrasses. La ville n'a point de murailles; mais elle est défendue par un assez bon Château, qui tire son eau d'un puits extrêmement profond, par le travail continu d'un chameau. Elle fort si chaude & si fumante, qu'il est impossible d'en boire d'abord. On la laisse reposer pendant une nuit, qui la rend fraîche & délicieuse. On voit dans Betelsfaguy, un fort grand Bazar, ou Marché au Caffé, qui occupe deux grandes cours, environnées de galeries couvertes. C'est-là que les Arabes de la campagne apportent leur Caffé dans de grands sacs de nattes, dont ils mettent deux sur un chameau. Les Marchands l'achètent par l'entremise des Banians, qui sont en Arabie, comme aux Indes, les principaux Courtiers du Commerce. Au fond du Bazar, on voit une estrade, de la hauteur

Grand Marché  
au Caffé.

de quatre pieds, où se placent, fut des tapis, les Officiers de la Douane, & quelquefois le Gouverneur en personne. Ils tiennent compte du poids, qui se fait en leur présence, & du prix de tout le Caffé qui est vendu, pour en faire payer les droits au Roi. Les Peseurs se servent de grandes balances; & pour poids, de grosses pierres enveloppées dans de la toile. Le Vendeur paye seul le droit de vente, qui est la valeur d'un sol par piastra. Tout se paye en piastres mexicanes; car depuis quelques faussetés, que les Habitans du pays reprochent aux Portugais, les piastres du Perou & les sevillanes n'ont presque aucun cours: Ils reçoivent aussi l'or en sequins. On porte journellement du Caffé à Berelfaguy, de la montagne, qui n'en est qu'à trois lieues de distance. Le Marché s'y tient tous les jours, à l'exception du Vendredi, que le Gouverneur & les Douaniers vont l'après midi à la Mosquée, accompagnés de leurs Officiers & des Soldats, avec les drapeaux du Prophète & ceux du Roi.

C'est à Berelfaguy que se fait la vente du Caffé pour toute la Turquie, l'Egypte & les Indes. Les Matchands d'Egypte & de Turquie en chargent une grande quantité sur des chameaux, qui en portent chacun deux balles, du poids d'environ deux cens soixante-dix livres, jusqu'à un petit Port de la Mer rouge, qui n'est qu'à dix lieues de cette ville. Là, ils le chargent sur de petits Bârimens, qui le transportent cent cinquante lieues plus loin dans le Golfe, à Gedda, qui est proprement le Port de la Mecque. De Gedda, il est rechargé sur des Vaisseaux Turcs, qui le portent jusqu'à Suez; dernier Port du fond de la Mer rouge, qui appartient au Grand-Seigneur: d'où, étant encore chargé sur des chameaux, il se transporte en Egypte & dans les autres Provinces de l'Empire Ottoman, par les Caravanes; ou par la Mer Méditerranée. Enfin, c'est de l'Egypte qu'est venu tout le Caffé qui s'est consommé en France jusqu'au voyage dont on donne la Relation (84).

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1708.

Transport du  
Caffé en Turquie  
& dans l'Inde.

## § I I.

*Voyage à Mouab, Cour Royale d'Yemen.*

Mais on a d'autres lumières à tirer, sur le Royaume de Yemen, d'un Journal publié dans le même Volume, qui contient une seconde expédition de la Compagnie de Saint Malo, en 1711. Deux de ses Vaisseaux, sous les Capitaines de la Lande & Briselaine, ayant abordé au Port de Mocka le 2 de Décembre, y trouverent, pour Gouverneur, celui qui l'étoit d'Aden au premier Voyage. Il avoit succédé à son frere Cheik-Saleh, que le Roi d'Yemen avoit élevé à la dignité de Visir, ou de son premier Ministre. Ce nouveau Gouverneur fit un accueil extrêmement favorable aux Français, & leur accorda même quelque distinction pour les droits. Pendant leur séjour à Mocka, le Roi d'Yemen étant tombé malade, son nouveau Ministre lui vanta l'habileté des Médecins de leur Nation, & lui conseilla d'en

1711.

Autres lumie-  
res sur le Royaume  
de Yemen.

(84) *Ibidem.* pages 118 & précédentes.

faire venir quelqu'un, des Navires arrivés dans son Port. Les deux Capitaines reçurent aussi tôt des Députés de la Cour, avec une Lettre fort civile, qui leur demandoit cette faveur au nom du Roi : & pour donner un air d'importance à la députation, elle avoit pour chef Bizy-Abedil, premier Secrétaire du Roi. Cet Officier portoit, pour marque de son autorité, une petite hache d'armes à manche d'argent, pendue à sa ceinture ou à la selle de son cheval.

Les Capitaines prirent un peu trop à la rigueur le terme de Médecin, qui se trouvoit plusieurs fois répété dans la Lettre. Ils répondirent, « en vrais » *Marins*, qu'ils n'avoient point de Médecins sur leurs Vaisseaux, mais qu'ils avoient des gens habiles à couper des bras & des jambes, & à penser des plaies, qui se mêloient aussi de traiter les malades, & qui quelquefois les guérissent (85). Cidy-Abedil les assura que c'étoit de cette espece de Médecins que son Maître avoit besoin, parce qu'il avoit un abcès fâcheux dans l'oreille. Ils résolurent alors de saisir une si belle occasion pour faire connoître la Nation Françoisé au Roi d'Yemen, & pour acquérir eux-mêmes la connoissance d'un pays, dont il y avoit tant d'utilité à tirer pour le Commerce. Dans cette vue, ils firent au Roi une députation dans les formes, dont ils chargerent un Officier Angevin, nommé de la Grelaudiere, Ancien Major de la garnison de Pondichery, qui étoit venu joindre les deux Vaisseaux pour repasser en France. Il étoit homme d'esprit. Il sçavoit assez l'Arabe pour n'être pas la dupe d'un Interprète Portugais. On lui donna le Chirurgien du second Vaisseau, & quelques présents pour le Roi. La principale piece étoit une fort belle glace, de cinq à six pieds de hauteur, avec une paire de pistolets d'un travail curieux, & quelques pieces de nos plus beaux draps.

Route de Mocha à la Cour du Roi d'Yemen.

Mofa.

Manzery.

Tage & sa description.

Les Députés François partirent avec ceux du Roi d'Yemen, le 14 de Février 1712, montés sur de fort beaux chevaux. Cette Caravane étoit d'environ vingt personnes, escortée par une Compagnie de cavalerie, & suivie de plusieurs bêtes de charge pour le transport des provisions. Elle se rendit d'abord, par une marche de dix lieues, à Mofa, petite ville champêtre, qui fournit presque toute la volaille qu'on apporte à Mokka. C'est aussi l'entrepôt & le passage des fruits, qui viennent des montagnes. Le lendemain, on fit quinze lieues, pour aller coucher à Manzery, Hameau de cinq ou six Maisons, où l'on passa la nuit sous des Palmiers & des Peupliers. Le troisième jour, on partit de grand matin, pour arriver à Tage, qui est à dix lieues de Manzery. Le chemin est fort beau, dans une plaine presque continuelle.

Tage, est une grande ville, fermée de belles murailles, qui passent pour l'ouvrage des Turcs, avec un beau Château sur une montagne qui commande la Place. Le Fort, qu'on découvre de six lieues, est muni de trente gros canons de fonte & sert de prison aux Criminels d'Etat. On a pratiqué, sur le penchant de la montagne, plusieurs Jardins qui en rendent la vue fort agréable, & qui procurent diverses commodités à la ville. Le Gouverneur étoit fils du Roi, qui avoit précédé sur le trône celui qui l'occupoit alors.

(85) *Ibidem.* pages 225 & suivantes.

Les François, n'ayant pas manqué de l'aller saluer dans le Château, y furent reçus avec beaucoup de civilités. Ils visitèrent ensuite une partie de la ville, dont ils admirèrent particulièrement les Mosquées (86).

Le lendemain, ayant continué leur marche vers Manzuel, ils eurent le plaisir de voir pour la première fois, à six lieues de Tage, des arbres qui portent le Café. Ce canton produit les plus beaux & les mieux cultivés de l'Yemen. On y voit aussi beaucoup d'arbres fruitiers. Manzuel a deux Châteaux fort antiques, dont l'un servoit de demeure aux anciens Rois du pays, pendant leurs guerres avec les Turcs.

De Manzuel, la Caravane entreprit de se rendre en deux jours à Yrame, ville qui en est éloignée de plus de trente lieues. On trouve en chemin Gabala, petite ville murée d'un seul côté, mais dont les Mosquées se font remarquer par la beauté de leurs tours ou de leurs minarets. On passa la nuit sous des arbres; & le jour suivant, on arriva sans peine à Yrame, grande ville sans murailles. C'est à la sortie de cette Place qu'on trouve des montagnes, les plus hautes peut-être de l'Yemen. Le pays, qui paroît jusqu'alors assez agréable, quoiqu'entre-coupé par des hauteurs, commence à devenir sec & stérile. On cesse d'y voir des arbres, & des vallées remplies de plantations de Café. La terre n'y est plus arrosée par les eaux des montagnes, comme dans la route précédente, où elles forment de fréquens ruisseaux, sans faire néanmoins aucune rivière.

On se rendit à Damar, autre ville considérable à quinze lieues d'Yrame. Les chemins sont fort difficiles, dans des montagnes d'une élévation extraordinaire, où pendant tout le jour on sent une chaleur brûlante, sans presque aucun vent, & sans autre fraîcheur, jusqu'au coucher du Soleil. Mais, en arrivant à Damar, on est délivré de cette fatigue, & l'on commence à respirer, dans un pays ouvert qui s'étend en plaines fort agréables. D'ailleurs, il ne reste qu'un quart de lieue de Damar à Mouab, séjour ordinaire du Roi d'Yemen (87).

La ville de Mouab est située sur une petite montagne, dont l'exposition est au Midi. Elle doit sa naissance au Roi qui régnoit alors, & qui avoit fait bâtir aussi, sur une montagne plus élevée, à la même distance d'un quart de lieue, un Château du même nom (88), pour lui servir de Maison de plaisance. Ainsi Damar, la ville de Mouab, & le Château, forment un triangle, dont les trois côtés sont d'égale grandeur (89). A deux lieues & demie de Mouab, le même Prince avoit fait bâtir, sur une petite montagne, une Citadelle, munie d'une artillerie nombreuse, & d'une forte Garnison. C'étoit dans cette Forteresse qu'il se retiroit pendant la guerre, lorsqu'il avoit des Ennemis assez puissans pour lui faire redouter leur approche (90).

Les Députés Arabes, qui n'avoient pas cessé d'accompagner les François, se séparèrent d'eux à peu de distance de Mouab, après leur avoir demandé le tems nécessaire pour avertir le Roi de leur arrivée. Ce Monarque se

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

1711.  
Manzuel.  
Premiers ar-  
bres de Café.

Yrame, Grotte  
des montagnes.

Damar.

Mouab, rési-  
dence du Roi  
d'Yemen.

Les François  
y arrivent. Leur  
réception.

(86) *Ibid.* pages 10 & précédentes.

(87) *Ibid.* page 131.

(88) L'Auteur des Mémoires vit des Ex-  
péditions faites de ce Château, qui y est

nommé en Arabe *Hifnal Macuahib*, c'est-à-dire, Château ou Palais des Graces.

(89) *Ibidem.*

(90) Page 233.

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1711.

disposa aussi-tôt à leur faire une réception distinguée : mais l'extrême chaleur ayant excité leur impatience , ils se hâtèrent d'avancer vers la ville , d'où ils ne laisserent pas de voir sortir quantité de monde , pour venir au-devant d'eux. Ils y entrèrent le huitième jour de leur marche , qui avoit été de plus de six vingt lieues. Leurs Mémoires portent que la route , depuis Mocka , fut presque toujours au Nord-Est (91). Ils descendirent dans la cour du Palais , après avoir passé cinq différentes portes , dont chacune a son Corps-de garde. Ils furent reçus , par un Officier de la Chambre du Roi , & conduits par un bel escalier dans l'intérieur de l'édifice , qui est bâti sur deux grandes ailes , chacune de trois étages. On les fit attendre , assez long-tems , à la porte de l'appartement royal. Enfin , recevant la permission d'entrer , après avoir laissé leurs fouliers à la porte , ils trouvèrent d'abord le premier Ministre , Cheik-Saleh , qui se nomma l'Ami des François , & qui leur servit d'Introduit par la Chambre du Roi.

Portrait du  
Roi.

Ce Prince étoit âgé de quatre-vingt-sept ans , bien fait , d'une phisonomie agréable , & médiocrement bafané. Il étoit assis au fond de la chambre , sur une estrade couverte de tapis , au milieu de plusieurs coussins sur lesquels il étoit appuyé. Il avoit , près de lui , les deux Princes , ses fils ; un peu plus loin , ses principaux Officiers ; ensuite , à commencer du pied de l'estrade , une partie de ses Coutisans , rangés sur deux lignes , qui laissoient un passage assez large pour ceux qui devoient s'approcher. La Grelaudière , s'étant avancé , alloit commencer un petit discours qu'il avoit préparé : mais le Roi , pressé apparemment de son mal , l'interrompt , & demanda lequel des François étoit le Médecin. On le lui montra. Il se leva aussi-tôt ; & deux de ses Officiers , l'ayant aidé à descendre , il s'approcha d'une fenêtre , où il fit voir son mal au Chirurgien François. C'étoit effectivement un abcès dans l'oreille. On ne l'avoit pansé qu'avec l'application d'un peu de terre jaunâtre , dans l'espérance de le dessécher : mais ce remède n'avoit servi , au contraire , qu'à causer une inflammation , accompagnée de toutes ses suites ; c'est-à-dire , de la fièvre & d'une fort douloureuse insomnie. Les premiers secours du Chirurgien appaisèrent la douleur , & d'autres soins rappellerent bientôt le sommeil & l'appétit. La reconnaissance du Roi ne lui permettant point de laisser sortir les François du Palais , il voulut qu'ils y fussent logés & libéralement traités. On leur donna trois appartemens , mais fort nuds , & presque sans autres meubles que des tapis de pied , & des coussins , sur des estrades qui devoient servir de tables , de sièges & de lits. Cet usage est commun à presque tous les Orientaux (92).

Comment les  
François sont  
traités.

L'attention du Roi fut sans bornes. Il envoyoit souvent , à la Grelaudière & au Chirurgien , des plats de sa table. Mais ils ne pouvoient s'accommoder de ces mets , où l'épicerie , & sur-tout la cannelle dominoient excessivement. C'étoit de la chair de cabris , de veau & de mouton , coupée par morceaux , & bouillie ensemble avec du riz & quantité de raisin sec. Quelquefois on leur servoit du bœuf , fort mal apprêté ; & souvent , de la volaille , que les Arabes écortent immédiatement après l'avoir tuée , & qu'ils font frire sur le champ. Leur méthode est la même pour toutes les autres

(91) Page 234.

(92) Pages 238 & précédentes.

viandes, sans leur donner le tems de se mortifier. Leur pain, qui est assez insipide, ressemble à nos galettes de bled sarrazin. Ils ne le permettent point l'usage du vin, quoiqu'il y ait des vignobles aux environs de Mocka (93). On ne présente jamais, chez eux, d'autre boisson que de l'eau & du café. Les François demandèrent, enfin, qu'on leur fournit seulement les viandes nécessaires, & qu'on leur laissât le soin de les préparer. Cette grace leur fut accordée.

La parfaite guérison du Roi n'ayant pas demandé moins de trois semaines, ils sortoient souvent du Palais, pour visiter la ville & ses dehors. Mouab n'est distinguée que par la demeure du Prince. Elle est d'une grandeur médiocre. Ses murailles & la plupart des édifices sont de terre. Un de ses fauxbourg est entièrement peuplé de Juifs, qui sont obligés de s'y retirer le soir, sans pouvoir obtenir la permission de coucher dans la ville. L'air est sain. Il fait froid, à Mouab, après le coucher du Soleil & jusqu'à son lever : mais depuis neuf heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, la chaleur y est fort grande (94).

Le terroir paroît fort bon, autour de la ville. Toutes les plaines étoient, alors, sémées de riz & de froment ; mais les collines & les vallées offroient de fort belles plantations de Café, ou des Vignobles, entre-mêlés d'arbres fruitiers. Le Roi, dans un entretien particulier, avoit vanté aux François, un nouveau Jardin qu'il faisoit actuellement planter près de la ville, & dans lequel il ne vouloit souffrir que des cafés d'élite, qui devoient porter le nom de Cafés du Roi. Ils ne manquèrent pas d'aller voir ce Jardin, qui n'avoit de remarquable, que le soin qu'on prenoit de renfermer, dans un enclos, avec un arrangement particulier, des arbres si communs dans le Royaume (95).

Tout leur parut de la même simplicité à la Court. Ils ne virent point, au Roi, d'autre habillement que d'un drap assez fin, de couleur verte, ou jaune, sans aucune espèce d'ornement, avec les jambes & les pieds nus, & des babouches à la Turque. Pour unique distinction, il portoit, dessus son turban, un voile de soie blanche, qui lui couvrait toute la tête, tomboit sur le devant, & se nouoit sous le menton ; à-peu-près comme les femmes, parmi nous, portent leur coiffe de taffetas. Sa vie particulière étoit assez uniforme. Il se levait à la pointe du jour. Il dinoit à neuf heures ; pour se remettre au lit à onze heures du matin, jusqu'à deux heures après midi. Les tambours & les hautbois se faisant entendre tous les jours à cette heure, leur Chef avoit seul le privilège d'entrer dans l'appartement du Prince, soit qu'il fût alors éveillé, ou qu'il continuât de dormir. Ce Chef de la musique militaire étoit un Turc, fort plaisamment équipé, qui portoit une ceinture garnie de grandes plaques & de crochets d'argent ; avec une palme en broderie, sur le front de son turban, & une chaîne d'argent qui en faisoit plusieurs fois le tour, dans un goût fort bizarre. Aussi-tôt que le réveil du Roi étoit annoncé par cet Officier, il étoit visité par les Princes & les Grands, qui l'entretenoient jusqu'à l'heure marquée pour la prière ou les affaires. Ils ne s'approchoient jamais de lui, sans lui prendre la main droite, qu'il tenoit sur son genou, & qu'ils

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1711.

Description de  
Mouab.

Terroir de  
Mouab & Jardins  
du Roi.

Simplicité de  
la Court d'Éc-  
men.

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1711.

Le Roi prend  
le titre de *Fouad*  
*Alé*.

Succession au  
trône d'Yemen.

Origine de la  
race Royale.

lui baïsoient, avec les plus grandes marques de respect. Il y avoit aussi des rems destinés à la promenade, & à la visite des femmes. Enfin, ce Prince terminoit la journée, en se couchant à onze heures du soir, après avoir soupé à cinq. Tous les vendredis il se rendoit, avec beaucoup de pompe, dans une Plaine voisine de la ville, où l'on dressoit une Tente, qui lui servoit de Mosquée. Il y passoit une heure entière, à faire les fonctions d'Iman, c'est à-dire, de Prêtre ou Pontife de la Loi de Mahomer, dont il prenoit la qualité dans ses Titres (96). Ces fonctions consistoient à commencer la prière publique; après quoi, il faisoit le *Khotah*, espèce de Prône ou de Sermon, dans lequel les louanges de Dieu & celles de Mahomer sont accompagnées de prières, pour la prospérité de l'Etat. A son retour, il assistoit aux exercices de la cavalerie. Pendant tout ce jour, ceux, qui se trouvoient sur sa route, avoient le privilege de s'approcher, & de lui baiser la main, qu'il ne refusoit à personne. L'Auteur eut peine à comprendre, pourquoï ce Prince, qui avoit fait bâtir une nouvelle Ville, avec un Palais, pour sa résidence ordinaire, sans parler du Châneau, qui n'en est guères éloigné, n'avoit pas fait construire une seule Mosquée, & se réduisoit à faire sa prière en pleine Campagne. Cette affectation venoit, peut-être, de la même défiance, qui lui avoit fait mettre sa personne à couvert des Etrangers, par une longue suite de montagnes, & qui lui faisoit craindre d'être trahi, dans un Temple, par ses propres Sujets: ce qui n'est pas, sans exemple, parmi les Musulmans, puisque le fameux Aly, Gendre de Mahomer, fut assassiné dans une Mosquée, pendant la prière publique (97). Le Royaume d'Yemen n'étant pas héréditaire, le Prince, qui se fait le plus d'amis, & qui a le plus de force ou d'intrigue, l'emporte presque toujours sur ses Concurrans, qu'il fait ruer ensuite, ou renfermer dans une prison. Cependant cette remarque ne doit pas faire supposer que la Couronne ne soit pas, depuis long-tems, dans une même maison; mais seulement, que les Aînés en sont facilement exclus, lorsque d'autres Princes du même sang se rendent les plus forts. C'est ce qui étoit arrivé au Roi regnant, qui avoit succédé à son frere, au préjudice de son neveu; & de-là venoient les précautions, avec lesquelles il s'étoit fortifié dans les plus hautes montagnes (98).

On regrette que les députés François n'aient pas eu la curiosité d'éclaircir l'Origine de la Maison Royale d'Yemen; car les grandes maisons sont connues dans le Mahométisme, & l'on y trouve des Histoires & des Généalogies qui passent pour certaines. Quelques Sçavans ont pensé, parmi nous, que ce pouvoit être l'illustre maison de Thabarheba, dont ils font remonter la Souveraineté en Arabie, jusqu'au tems de Charle-Magne. Il est sûr, du moins, que cette dynastie de Princes, qui descendoient d'Aly, a régné dans l'Yemen & dans l'Egypte dès le dixième siècle. Mais l'Editeur de ce Voyage est porté à juger que la race présente descend des Ajubires, ainsi nommés d'Ajub, ou Job, Chef d'une autre grande Maison, qui a donné naissance au fameux Saladin & à sa posterité. Une branche de ces Ajubires regnoit certainement dans l'Yemen, au treizième siècle. Son Chef prenoit alors la qualité de Calife, & celle d'Iman, qui en est inséparable; ce que le Roi d'Yemen fait encore aujourd'hui (99).

(96) Pages 245 & suiv.

(97) Page 255.

(98) Page 256.

(99) Page 256.

Ce Prince, suivant l'usage de tous les Monarques de l'Orient, entretient un grand nombre de femmes, qu'on fait monter jusqu'à six ou sept cens. Pendant le séjour des François, son grand âge & ses infirmités ne l'empêcherent point d'épouser encore une jeune Turque, qui n'avoit pas plus de dix-huit ans (1). Son Serrail est dans le Château de Mouab : mais ses femmes, qui sont de diverses Nations, & parmi lesquelles il y a des Géorgiennes & des Atabes, d'une grande beauté, viennent du Château, au Palais de la ville, où le Roi n'en a pas moins de trente, logées dans un appartement séparé. Leur voiture ordinaire est un chameau, sur lequel on met, à travers, une espee de berceau, couvert d'écarlate, & bien garni de coussins, sur lesquels elles sont assises ou couchées. Elles sortent par une petite ouverture, qui est sur le devant, le visage couvert d'un voile. La plupart des femmes du Pays portent, comme dans l'Indoustan, un grand anneau d'or, au bout du nez, qui est percé pour recevoir cet ornement, & des cercles, ou des brassolers d'argent ou d'or, aux bras, aux poignets, & au-dessus de la cheville du pied. Elles sont toujours parfumées des odeurs les plus fortes; & ne se bornant point, comme dans d'autres Pays de l'Orient, à se teindre les ongles fort rouges, elles se noircissent le dessous des yeux, & se frottent les mains & les pieds d'une drogue, qui donne, à ces parties, une couleur fort vive. Elles se visitent le soir, comme à Mocka : mais les hommes y étant plus jaloux, elles ont rarement la liberté de paroître sur leurs terrasses, pour y prendre le frais. Le Chirurgien François, à qui son Art procuroit l'occasion d'en traiter quelques-unes, les trouva fort blanches pour des Arabes. Mais quelque confiance que leurs maris eussent pour lui, il ne put parvenir à les voir au visage (2).

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1708.  
Femmes du  
Roi.

Les François virent arriver, à la Cour, un Ambassadeur Turc, qui étoit venu de Constantinople par l'Egypte, & qui fit son entrée avec un nombreux cortège, & beaucoup de faste. Rien ne marque mieux l'indépendance de la Couronne d'Yemen, puisque personne n'ignore combien la Cour Ottomane est réservée dans ses Ambassades. Ce Ministre, avec toute sa suite, fut entretenu aux dépens du Roi. Il lui offrit divers présens, entre lesquels on admira une horloge d'un fort beau travail. Mais le fond de son Ambassade sert à l'explication du Cassé qui sort de l'Arabie. On se plaignoit, à la Porte, de ce que cette marchandise étoit devenue moins abondante & beaucoup plus chère en Egypte, depuis que de grands Vaisseaux étrangers venoient en charger dans la Mer rouge, au préjudice des Sujets & des Douanes du Grand-Seigneur; sur quoi l'Ambassadeur devoit faire de grandes instances à la Cour d'Yemen. Mais les François apprirent aussi que le Roi n'en avoit pas été satisfait, parce qu'elles lui avoient paru blesser son autorité Souveraine; & sa conduite en fut une bonne preuve, puisque les deux Vaisseaux de la Compagnie eurent la liberté d'en enlever autant qu'ils en pourroient contenir. Aussi le Ministre Turc fut-il promptement congédié (3).

Arrivée d'un  
Ambassadeur  
Turc à Mouab.

Il se plaint du  
transit excessif  
des Cafes.

Le succès ayant répondu aux soins du Chirurgien, la Grélaudière ne pensa plus qu'à retourner à Mocka, malgré les instances du Roi, qui auroit souhaité de retenir plus long-tems les François à sa Cour. Après leur avoir

Les François  
quittent Mouab.

(1) Page 261.  
Tome X.

(2) Pages 258 & précédentes.

(3) Page 262.  
P p



VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

1711.

Près de qu'il  
requiert du  
Roi.

Leurs observa-  
tions dans les  
montagnes.

Observations  
Géographiques  
sur la suite du  
voyage.

offert cinq cens balles du plus beau Café de son Royaume, qu'ils refu-  
sèrent d'accepter (4), il leur fit présent, à chacun, de deux habits complets,  
à la manière du Pays, l'un d'une fine écarlate, & l'autre d'un beau drap  
couleur de rose; avec deux vestes, l'une d'étoffe des Indes, à fleurs d'or &  
d'argent, l'autre d'une serge drapée, garnie de galons d'or. Il y ajouta, pour  
chacun, un beau cheval, très proprement équipé. Son attention s'étendit  
jusqu'aux Capitaines des deux Vaisseaux, auxquels il envoya aussi des habits  
& des chevaux.

Enfin, les Députés ayant quitté Mouab vers la fin du Carême, rinrent la même  
route, à leur retour, avec une escorte & des Officiers pour les défrayer. Comme  
ils n'avoient plus le même motif pour faire de si grandes journées, ils passe-  
rent, presque toutes les nuits, dans des logemens commodes, fut-tout au  
commencement du Voyage, où l'on trouve toutes sortes de secours, & des  
écuries qui contiendroient cinq cens chevaux (5). En traversant les mon-  
tagnes, ils eurent plus de liberté qu'à leur premier passage, pour observer  
la plupart pour stériles & brûlées par l'ardeur du Soleil, mais qu'on  
ne laissa pas d'y voir beaucoup de bocages & de verdure, particulièrement  
sur les côtes. Ils y virent des perdrix rouges, qui sont plus grosses que les  
nôtres, quantité de cailles & de tourterelles, que les Arabes ne tirent jamais,  
des renards si hardis, qu'ils se laissent approcher, & des singes sans nombre,  
de la plus grande espèce, qui ne sont pas plus farouches que les renards.  
Mais leur principale attention tomba sur les plantations de Café, qu'ils trou-  
verent sur leur route. Ils examinèrent, de près, l'arbre de ce nom. Ils prirent,  
des Arabes qui les accompagnoient, toutes les instructions qui pouvoient  
satisfaire leur curiosité (6). Outre les arbres de Café, ils observèrent, dans  
les mêmes plantations, des arbres fruitiers, de diverses espèces, tels que des  
pêchers, des abricotiers, des amandiers, des citronniers, des orangers, des  
Grenadiers, des pruniers, des figuiers mêmes, dont le fruit est aigre, & des  
pommiers en petite quantité; enfin, un grand nombre de coignassiers, d'où  
l'on tire une excellente pâte, qui se vend à très grand marché dans les villes.  
Ils ne furent pas surpris, en voyant aussi de beaux vignobles, qu'on mange,  
en Arabie, d'aussi bons raisins qu'en Espagne (7).

Ils rapportèrent aussi, de leur Voyage, quelques lumières Géographiques.  
On les assura qu'entre les villes qu'ils avoient vues, le Royaume en a d'au-  
tres, d'une grandeur considérable, dont la principale se nomme Sannaa, à  
quinze lieues de Mouab, & cent quarante de Mocka. On y voit de beaux

(4) On a peine à comprendre la raison  
de ce refus. Le Roi lui offrit de faire porter  
les balles jusques sur les Navires, & sou-  
haitoit que ce présent fût offert de sa part à  
Louis le Grand. Ils s'excusèrent, dit l'Au-  
teur, sur ce que la caisson des Navires  
étoit trop avancée pour trouver place à un  
Envoi si considérable; mais dans le fond  
ils ne crurent pas que les Capitaines duf-  
sent, de leur chef & sans la participation  
de la Cour, accepter un tel présent. *Ibid.*  
page 264. Étrange modestie, sur tout l'oc-

que le Roi d'Yemen demandoit, en retour,  
l'Histoire de France, avec les Portraits du  
Roi & de la Famille Royale.

(5) Page 266.

(6) L'Éditeur a pris soin de les recueillir, sur les écrits & les entretiens de M. de  
la Grelaudière. Il en a fait un Mémoire cu-  
rieux, qui se trouve à la fin de la Relation,  
& qui mérite de trouver place dans l'Histoire  
naturelle de l'Asie.

(7) Page 268.

restes de l'Antiquité. Long-tems avant la naissance du Mahométisme, elle étoit la Capitale de toute l'Arabie heureuse, sous la domination des Tobbaïs, Rois puissans qui y tenoient leur Court. Le Palais de ces Princes étoit magnifique, & bâti, sur une colline, au milieu de la ville. Dans la suite & toujours avant Mahomet, un Empereur d'Ethiopie, attiré par les Chrétiens qui gémissaient sous la tyrannie des Arabes, ayant conquis l'Arabie heureuse, fit bâtir, dans Sannaa, un Temple magnifique, pour détourner les Arabes de leur Idolâtrie. Mais les Ethiopiens ne conservèrent pas long-tems leur conquête. Quelques Auteurs Orientaux, où l'on trouve ces circonstances, ajoutent que Sannaa est une ville fort ancienne, riche & fort peuplée, & qu'on y fait un plus grand Commerce d'argent que de Marchandises. Ses murailles sont si larges, que huit chevaux y peuvent marcher de front. Elle ressemble à Damas, par l'abondance de ses eaux & par ses Jardins délicieux. L'air y est d'une température parfaite; & les jours & les nuits y sont à peu près d'une même longueur. La Grelaudière apprit encore qu'il y a dans le Royaume d'Yemen plusieurs grands chemins, dont quelques-uns même sont pavés, & qui ont plus de cent lieues de longueur. Le reste du pays, qui porte le nom d'Arabie heureuse, est divisé en d'autres Royaumes, qui produisent les gommés, les myrrhes & les aromates. Nos François n'en trouverent aucun arbre dans leur voyage de Mouab; mais on les assura que d'autres contrées du même Royaume ont de l'encens en abondance. Pour les arbres du baume, on sait qu'ils croissent hors de l'Arabie heureuse, aux environs de la Mecque (8).

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1711.

## § III.

*Suite du Voyage de l'Arabie heureuse.*

ON a dû regarder le Voyage de Mouab comme un intermède, qu'il est tems de finir, pour conduire les deux premiers Vaisseaux à la fin de leur course. Pendant qu'ils étoient à Mocka, l'Auteur vit dans cette ville un des Cherifs de la Mecque, de la race du Prophète Mahomet, qui étoit venu chercher un azile à la Court du Roi d'Yemen, après avoir été vaincu par un autre Cherif, son proche parent, qui étoit demeuré Maître du pays. Le Roi lui avoit assigné cent écus par jour, pour son entretien, & la ville de Mocka pour demeure. Ce Prince dépouillé n'avoit à sa suite que vingt hommes bien montés. Il étoit vêtu de drap vert, avec un turban de même couleur, dont les bords étoient brochés d'or. On le voyoit souvent aller à la Mosquée, avec son petit cortège, précédé de l'étendard de Mahomet. Il visitoit quelquefois aussi une espèce de Chapelle, qui est à peu de distance de Mocka, où l'on prétend que plusieurs Prophètes ont eu leur sépulture. Le Peuple fait ce petit pèlerinage avec beaucoup de dévotion, & s'arrête, en chemin, à prier sur les tombeaux qui sont hors de la ville. Le Cherif étoit depuis cinq mois à Mocka, lorsque son concurrent se déclara au Roi d'Yemen que s'il continuoît de donner retraite à son Ennemi, il porteroit la

1708.  
Histoire d'un  
Cherif chassé de  
la Mecque.

Il prit la pro-  
position du Roi  
d'Yemen.

(8) Page 273 & précédentes.

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

1708.  
Deux erreurs  
communes en  
Europe.

Indépendance  
des Chérifs de la  
Mecque.

Leur origine.

guerre dans ses Etats. Cette menace obligea le Roi de congédier le Prince fugitif. L'Auteur le vit partir, accompagné de plusieurs personnes de distinction, pour aller chercher un azile plus éloigné (9).

A l'occasion de ce malheureux Chérif, il fait deux observations, qui ne doivent pas être négligées. C'est une erreur, dit-il, de la plupart des Européens, & qui s'est glissée dans quelques bons Livres, de s'imaginer que le Grand-Seigneur est Souverain de la Mecque & de Médine, & que les Chérifs, c'est-à-dire, les Princes de la race de Mahomet qui y commandent, ne sont que des Gouverneurs ou des Vassaux tributaires. Il est vrai que les Turcs ayant détruit l'Empire des Califes, & leur ayant succédé par droit de Conquête, le Grand-Seigneur a succédé aussi, non-seulement à la dignité, mais à toute l'autorité des anciens Califes, premiers Successeurs de Mahomet; qualité fort éminente, qui le constitue Chef de la Religion & de l'Empire, & qui est reconnue par les quatre principales Sectes du Mahométisme.

Mais il n'est pas moins vrai que dans la décadence & la division de cet Empire, la race du Prophète s'est conservé la possession & la Souveraineté de ces deux villes & du pays où elles sont situées, sans opposition de la part des Princes Mahométans, & sans aucune ombre de dépendance. Au contraire, les plus puissans d'entre ces Princes ont une extrême vénération pour les Chérifs & pour les lieux qu'ils possèdent. Ils leur envoient souvent des offrandes & des présens considérables. D'ailleurs, dans leurs titres les plus fastueux, ils ne prennent que l'humble qualité de serviteurs des deux saintes villes de la Mecque & de Médine; sur-tout le Grand-Seigneur, qui prend aussi la qualité de Protecteur de Jérusalem, dont il est véritablement le Souverain Maître; ce qui marque assez la différence qu'il met entre ces villes (10).

On fait que la race de ces Chérifs tire son origine de Fatime, fille de Mahomet, qui eut d'Aly, deux fils, nommés Haïsan & Hussein, Fondateurs de deux grandes Maisons, & Peres de tous les Chérifs qui sont au monde. La Maison d'Haïsan s'est divisée en deux branches principales, dont la première a donné des Princes Souverains à la Mecque & à Médine. La seconde, étant passée en Afrique, a fait la source des Rois de Maroc, & des autres Chérifs de cette contrée. Cette dernière Maison (11), s'est subdivisée en quatre branches; celles de Beni-Cayder, ou Kader, de Beni-Moullatam, nommée aussi Beni-Haïsan, de Beni-Hachem, & de Beni-Kitada. Le Chérif, qui régnoit à la Mecque en 1710, étoit de la quatrième branche, qui occupe, dit-on, cette Principauté depuis plus de cinq cents ans; & celui qui régnoit à Médine étoit de celle de Beni-Hachem, qui a régné à la Mecque avant celle de Beni-Kitada. Mais celle-ci se trouvant encore multipliée & divisée en plusieurs autres branches, le lien du sang devient souvent un sujet de discorde entre tous les Chérifs d'une même Maison.

(9) Pages 141 & précédentes.

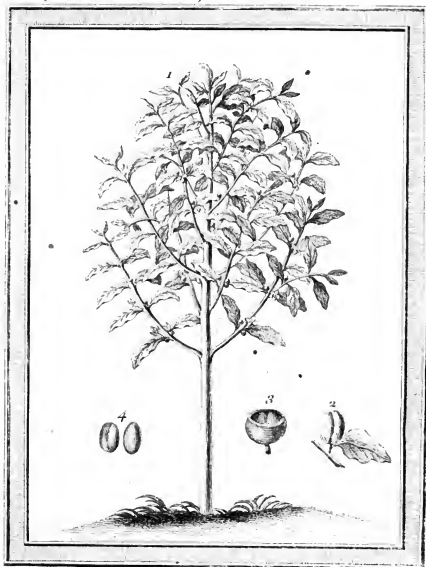
(10) Page 141.

(11) La première, étant passée en Afrique, y a donné naissance aux Rois de Maroc & aux autres Chérifs de cette Région.

On prétend que les descendants de Hussein, second fils de Fatime, sont les Rois de Perse, avant les dernières révolutions, & les autres Chérifs de l'Afrique.



L'ARBRE DU CAFE, DESSINE EN ARABIE.



1. Fruit sec. 2. Coupe du Fruit. 3. Noeu, ou jeve du Cafe.

L. N. V.



Ils s'arment les uns contre les autres, pour se disputer la Souveraineté par de cruelles guerres. Quelquefois, la division naissant aussi entre les deux Chérifs de la Mecque & de Médine, ils se poursuivent avec une animosité qui répand la confusion dans leurs Etats. Alors, le Grand-Seigneur, en qualité de Calife, ne manque gueres de prendre connoissance de leurs différends, & d'employer quelquefois la force pour établir un Chérif à la place d'un autre : mais celui qu'il favorise doit toujours être de la Maison régnante, & toute l'autorité du Sultan le plus absolu ne peut interrompre cet ordre (12).

Le Voyage des deux Vaisseaux François n'eut rien de plus remarquable à leur retour, que dans la navigation qui les avoit conduits à Mocka. Ils relâchèrent aux Isles de France & de Bourbon, que l'Auteur prend plaisir à décrire, après en avoir eu beaucoup à les visiter ; & le 12 de Mai, 1710, ils arrivèrent heureusement au Port de Brest (13).

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.  
1708.

Retour des  
Francois au Port  
de Brest.

## § IV.

*Observations sur l'Arbre & le Fruit du Caffé de l'Arabie heureuse.*

Ces observations seroient déplacées dans tout autre article qu'une Relation de l'Arabie. L'Arbre qui produit le Caffé s'élève depuis six jusqu'à douze pieds de hauteur. Sa grosseur est de dix, douze, & jusqu'à quinze pouces de circonférence. Dans son état de perfection, il ressemble fort, pour la figure, à nos pommiers de huit ou dix ans. Les branches inférieures se courbent ordinairement lorsque l'arbre est un peu âgé ; mais, en même-tems elles s'étendent en rond, pour former une sorte de parasol. Le bois en est fort tendre, & si pliant, que le bout de la plus longue branche peut être amené jusqu'à deux ou trois pieds de terre. L'écorce est un peu raboteuse & blanchâtre. La feuille approche fort de celle du citronier, quoique moins épaisse & moins pointue. La couleur en est aussi d'un verd un peu plus foncé. L'arbre du Caffé est toujours verd & ne se dépouille jamais de toutes ses feuilles à la fois. Elles sont rangées des deux côtés des rameaux à une médiocre distance, & l'une presque à l'opposite de l'autre. Dans presque toutes les saisons de l'année, on voit un même arbre porter des fleurs & des fruits, dont les uns sont encore verts, & les autres mûrs ou près de leur maturité. Les fleurs sont blanches, & ressemblent beaucoup à celles du jasmin. Elles ont de même cinq petites feuilles assez courtes. L'odeur en est agréable, avec quelque chose de balsamique qui ne se sent point de l'amertume de leur goût. Elles naissent dans la jonction de la queue des feuilles avec les branches.

Aussi-tôt que la fleur est tombée, il naît, à sa place, un petit fruit fort verd d'abord, mais qui devient rouge en meurissant, & de la forme, à-peu-près, d'une grosse cerise. Il est fort bon à manger. Il nourrit, il rafraîchit ; sous sa chair, on trouve, au lieu de noiau, la sève ou la graine, que nous appel-

Forme & qua-  
lité de l'Arbre  
du Caffé.

Fruit de l'Ar-  
bre.

(12) Pages 143 &amp; suivantes.

(13) Page 221.

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HAUTÉRIE.

lons Cassé, enveloppée d'une pellicule très fine. Cette fève est alors extrêmement tendre, & le goût en est assez désagréable : mais, à mesure que la cerise mûrit, sa fève acquiert insensiblement de la dureté. Enfin, le Soleil ayant tout-à-fait desséché ce fruit rouge, sa chair, qu'on mangeroit auparavant, devient une bave, ou gousse, de couleur fort brune, qui fait l'écorce extérieure du Cassé. La fève est alors solide, & d'un verd fort clair. Elle nage dans une sorte de liqueur épaisse, de couleur brune, extrêmement amère. La gousse, qui est attachée à l'arbre par une petite queue fort courte, est un peu plus grosse qu'une graine de laurier ; & chaque gousse ne contient qu'une seule fève, qui se divise ordinairement en deux moitiés. Cette fève est entourée immédiatement d'une pellicule très fine, qui est la seconde écorce, ou l'écorce intérieure. Les Arabes font beaucoup de cas de l'une & de l'autre, pour composer ce qu'ils nomment le Cassé à la Sultane.

C'est le plus  
et le plus commun  
de l'Arabie.

L'Auteur du Journal assure que les arbres de Cassé se sement, & ne viennent point, comme d'autres l'ont écrit, de *hergne* ou de *bouture* par les gousses, c'est-à-dire par le fruit entier, mis en terre dans sa parfaite maturité. Le pied des montagnes & les petites collines, dans les cantons les plus ombragés & les plus humides, sont les lieux qu'on choisit pour les plantations du Cassé. Leur plus grande culture consiste à détourner les eaux de source, & les petits ruisseaux, qui se trouvent dans les montagnes, pour les conduire, par de petites rigoles, jusqu'au pied des arbres. Ce secours est également nécessaire pour la fécondité de l'arbre, & pour la maturité du fruit. En replantant chaque arbre, les Arabes lui creusent une fosse de trois pieds de large, & de cinq pieds de profondeur, qu'ils revêtissent de cailloux, & qu'ils remplissent de terre. Ils y entretiennent constamment la fraîcheur qui convient. Mais, lorsque le fruit est mur, ils détournent l'eau de cette fosse, afin qu'il puisse sécher un peu sur ses branches.

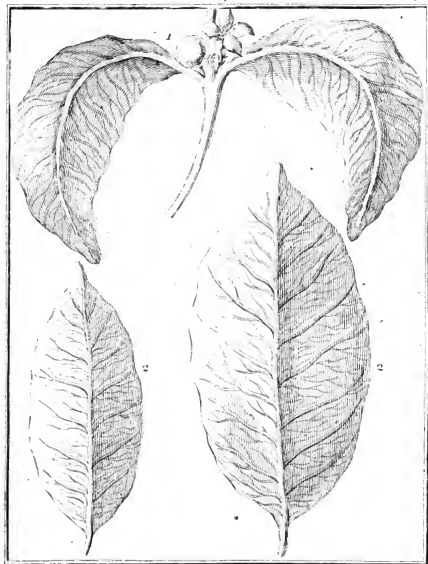
Singularité re-  
connue par les  
Français.

On n'a su que par les Français, qui firent le Voyage de Mouab, une singularité qui étoit ignorée de toute l'Europe : c'est que dans des lieux exposés au Midi, ou trop découverts, les arbres du Cassé se plantent sous d'autres grands arbres, qui leur servent d'abri, pour les mettre à couvert de l'ardeur excessive du Soleil. La Grelaudière prit ces grands arbres pour une espèce de Peupliers. Ils étendent prodigieusement leurs branches, & forment, par leur disposition, un cercle parfait, qui couvre tout ce qui se trouve dessous. On prétend que, sans cet ombrage, la fleur seroit brûlée, en s'élevant, & ne produiroit aucun fruit. Les premiers arbres que les Français virent, près de la ville du Tage, étoient fortifiés de ce secours, parce que le Pays y est plus ouvert que dans d'autres lieux. Ils observèrent que chaque Peuplier couvre, de son ombre, une certaine quantité de Cassés ; & que les Cassés sont plantés, par ordre, dans le même alignement que nos Pommiers. La curiosité d'un des Voyageurs Français, qui se nommoit des Noyets, lui fit dessiner le plus bel arbre qu'il put choisir. On en donne ici la figure d'après son Dessin.

Arbres de  
Rédia.

Dans les lieux moins chauds, les Cassés croissent à découvert, & rapportent avec beaucoup d'abondance. Le même Voyageur, qui avoit fait le Voyage de Mouab avec la Grelaudière, fit ensuite exprès celui de Redia, ou Zedia, petite ville dans les montagnes, à douze lieues de Betel-Faguy au Sud-Ouest,

1. PARTIE D'UN RAMEAU DE CAFE, AVEC LA FLEUR ET LE FRUIT.



2. Feuille de Caffé dans leur grandeur naturelle.

T. X. N. H.







pour y voir un grand nombre de ces derniers arbres. Il apprit, du Gouverneur même de Redia, que ce Canton est un des meilleurs du Pays. Outre les Caffés, qui sont les plus beaux de l'Arabie, on y voit une quantité surprenante d'autres arbres fruitiers; plusieurs sortes de bleds, entre lesquels on distingue une excellente espèce de froment; des melons, des concombres, & diverses sortes de légumes.

L'arbre qui porte le Caffé étant chargé tout à la fois de fleurs, de fruits imparfaits & de fruits murs, la récolte se fait nécessairement à trois reprises différentes, qui forment comme autant de saisons. Mais, comme elles ne sont pas fixes & régulières, les Arabes ne donnent proprement le nom de récolte qu'à celle du mois de Mai, parce que c'est la plus abondante de l'année. Pour recueillir le Caffé, ils étendent des pièces de toile sous les arbres, qu'ils secouent légèrement; & tout le fruit, qui se trouve mur, tombe avec facilité. On le met dans des sacs, pour le transporter sur des nattes. On l'y fait sécher en monceau, jusqu'à ce que les gousses soient en état de s'ouvrir, à l'aide d'un gros cylindre de pierre ou de bois, qu'on fait passer par-dessus. Lorsque le fruit est sorti de son écorce, & séparé en deux petites sèves, ou plutôt en deux moitiés, qui n'en faisoient qu'une auparavant, on le fait sécher, une seconde fois au Soleil, parce qu'il est encore assez verd, & qu'étant trop frais, il court risque de se corrompre sur mer. On le vanne ensuite, pour le nettoyer; car il se vend beaucoup moins, s'il est mêlé de ses pailles ou de ses gousses.

Comment la  
fait la récolte.

La manière, dont les Arabes préparent leur Caffé, pour le boire, est la même en général que celle de tout le Levant, dont nous avons adopté la préparation en France; avec cette différence néanmoins, que les Arabes le prennent ordinairement presque aussitôt qu'il est cuit, sans le faire reposer, sans y mêler jamais de sucre, & dans de fort petites tasses. Quelques-uns enveloppent la Caffetière d'un linge mouillé, en la retirant du feu; ce qui fait précipiter aussitôt le marc, & rend la liqueur beaucoup plus claire. Cette méthode y forme aussi une petite crème, qui s'élève au-dessus; & lorsqu'on le verse dans les tasses, non-seulement il fume beaucoup d'avantage, mais il exhale une espèce de vapeur grasse, qu'ils se font un plaisir de recevoir, parce qu'ils lui attribuent d'excellentes qualités.

Préparé de  
la même.

Les personnes de distinction employent une autre méthode qui leur est propre. Ils ne se servent point de la sève du Caffé, mais seulement de l'écorce, qui lui sert d'enveloppe, en y mêlant aussi la pellicule fine, qui conviendrait immédiatement la sève (14). Cette boisson passe, en Arabie, pour une liqueur incomparable, & porte le nom de Caffé à la Sultane. Nos François, qui n'en prirent point d'autre à la Cour d'Yemen, & chez les Gouverneurs, le trouverent fort

Caffé à la Sultane.

(14) On prend l'écorce du Caffé parfaitement mûr; on la brise; on la met dans une petite terrine, sur un feu de charbon, en tournant toujours, de sorte qu'elle ne se brûle pas comme le Caffé ordinaire, mais seulement qu'elle prenne un peu de couleur. En même temps on fait bouillir de l'eau dans une caffetière, & quand l'écorce est prête,

on la jette dedans, avec un quart au moins de la pellicule, en laissant bouillir le tout. La couleur de cette boisson est semblable à celle de la meilleure bière d'Angleterre. On garde ces écorces dans des lieux fort secs & bien fermés. La moindre humidité leur donneroit un mauvais goût. *Ibidem.* page 237.

délicat. On y mêle moins de sucre, parce qu'il n'y a point d'amertume à corriger, & qu'on y sent, au contraire, une douceur modérée, qui a beaucoup d'agrément. Mais cette méthode ne peut convenir qu'en Arabie. Cette écorce de Café, qui a peu de substance par elle-même, lorsqu'elle est trop sèche, ne peut être transportée ou gardée long-tems, sans perdre une grande partie de sa qualité, qui consiste principalement dans sa fraîcheur.

Les Arabes d'Yemen étoient fort persuadés que le Café ne peut croître dans aucun autre lieu que leur Pays, quoique les Ecrivains Turcs le fassent venir originairement de l'Éthiopie. L'expérience des Isles d'Afrique & d'Amérique a dû les détromper. D'ailleurs, les Hollandois en ont élevé des plants considérables, aux environs d'Amsterdam, & nous n'avons pas réussi moins heureusement au Jardin Royal de Paris.

Ce que les  
Turcs rapportent  
de l'origine du  
Café dans leur  
Empire.

Les Turcs ont écrit l'Histoire de l'origine du Café, dans Aden & dans leur Empire. Ils rapportent que Gemaleddin, Abou-Abdallah, Muhammed-Benfiud, surnommé Adhabami, parce qu'il étoit natif de Dhabban, petite ville de l'Arabie heureuse, étant Mufti d'Aden, vers le milieu du neuvième siècle de l'Hégire, & du quinzième de Jésus-Christ, eut occasion de faire un Voyage en Perse. Pendant son séjour, il y trouva quelque personnes de son Pays, qui prenoient du Café. Il y fit peu d'attention; mais, à son retour, sa santé s'étant affoiblie, & se souvenant de la liqueur qu'il avoit vue prendre en Perse, il s'en fit apporter, dans l'espérance d'en tirer quelque soulagement. Non-seulement la santé fut rétablie par cet usage, mais il reconnut bientôt les autres propriétés du Café, sur-tout celle de dissiper les péfanteurs, d'égaier l'esprit, & de causer une insomnie qui n'a rien d'incommode.

L'exemple du Chef de la Loi mit bientôt tous les Prêtres & tous les Religieux Mahométans, dans le goût du Café. Ensuite, les Artisans, qui avoient besoin de travailler la nuit, les Voyageurs qui vouloient éviter la chaleur du jour, enfin toute la ville d'Aden embrassa le même usage. On y abandonna celui de toute autre liqueur, sur-tout de celle qui se faisoit avec les feuilles d'une Plante nommée *Cat*. Avant Gemaleddin, on assure que le Café étoit dans l'obscurité, & presque inconnu, même en Arabie, qui produit le fruit dont on le compose. Mais d'Aden, étant passé dans plusieurs autres lieux voisins, il fut porté à la Mecque, vers la fin du neuvième siècle de l'Hégire. Il y fut d'abord adopté, comme dans Aden, par les Imams & les Derviches. Au reste il n'étoit pas composé de la fève, mais de la gouffe. Les Habitans de la Mecque y prirent tant de goût, qu'ils établirent des maisons où l'on en vendoit publiquement. Ils s'y assembloient en foule. On y jouoit aux Echecs & au Mancalah (15). On y chantoit, on y sonnoit des instrumens; & plaisirs que les Mahométans rigides ont particulièrement en aversion. De la Mecque le Café passa dans plusieurs autres villes d'Arabie, sur-tout à Médine, d'où, sortant enfin de cette Contrée, il pénétra dans l'Egypte jusqu'au grand Caire. Il y fut introduit par les Derviches de l'Yemen, qui, étant établis dans un quartier de cette ville, prenoient du Café dans leur Mos-

(15) Jeu fort usité chez les Orientaux. Il se joue avec soixante douze petites conques, qu'on met d'abord par six dans douze petites fosses rondes, creusées sur deux lignes, dans

un morceau de bois de la longueur d'un pied sur cinq pouces de largeur. M. Galland l'a décrit plus au long.

quée.

quée, lorsqu'ils vouloient donner, à la priere, une plus grande partie de la nuit. » Ils le tenoient dans un grand vase de terre rouge, & le recevoient respectueusement de la main de leur Supérieur, qui leur en versoit lui-même dans des tasses. On étoit alors au commencement du dixième siècle de l'Hégire, & du quinzième de Jesus-Christ. L'exemple des Derviches fut d'abord imité par les Dévots du Caire, & bientôt par un grand nombre d'autres Habitans. Cet usage ne fit qu'augmenter, sans contradiction, jusqu'à l'année 917 de l'Hégire (16); époque fatale pour le Caffé.

Khair-Beg, Gouverneur de la Mecque, sortant un jour de la Mosquée, après la priere du soir, fut choqué de voir, dans un coin du Temple, plusieurs personnes qui prenoient du Caffé pour se disposer à passer la nuit en priere. Il s'imagina qu'on buvoit du vin, & sa surprise ne diminua point lorsqu'il eut appris les qualirés de cette liqueur. Son zèle pour la Religion, qu'il crut scandaleusement blessée, le porta dès le lendemain à convoquer une grande assemblée d'Officiers de Justice & de Docteurs de la Loi, auxquels il exposa gravement le spectacle dont il avoit été témoin. On raisonna long-tems sur une matiere de cette importance. Quelques Médecins s'étant joints à ceux qui étoient pour le Caffé, le poids de leur autorité, joint aux scrupules du Gouverneur, fit publier une défense expresse & solennelle de vendre & de boire du Caffé, sous les peines ordinaires pour ceux qui violent les préceptes de la Religion. Cette défense obligea les Marchands de fermer les Caffés publics; & pour le Caffé, qu'on put trouver entre leurs mains, fut brûlé avec éclat. En vain les Derviches, & le Musty même, réclamèrent contre une décision si précipitée. Un Particulier, ayant été surpris avec une tasse de Caffé à la main, reçut la bastonnade & fut promené ensuite, fut un âne, par toutes les Places publiques. Le Sultran d'Egypte, qui avoit alors beaucoup d'autorité à la Mecque, condamna ce zèle indiscret. Après avoir consulté les Docteurs du Caire, il ordonna au Gouverneur de révoquer sa défense. Mais il ne put détruire dans la ville Sainte une semence de division, qui continua d'y causer beaucoup de troubles, & qui fit porter quelquefois l'animosité jusqu'aux dernières violences (17).

Ces aventures, loin de retarder les progrès du Caffé, n'avoient servi qu'à lui ouvrir le chemin de la Syrie, où il fut reçu sans obstacle à Damas, à Alep, & par degrés dans toutes les autres villes de cette grande Province. Enfin, vers l'année 962 de l'Hégire, & 1554 de Jesus-Christ, il fut porté de Syrie à Constantinople. Jusque-lors, il n'y avoit été connu que par le bruit des disgrâces qu'il avoit effuyées à la Mecque. Mais cette même année, qui étoit environ la centième de son institution dans Aden, & sous le regne de Solyman le Grand, fils de Selim I., deux Marchands, nommés *Schems* & *Hekem*, l'un venu de Damas, l'autre d'Alep, ouvrirent à Constantinople, chacun leur Maison de Caffé; dans le quartier qui se nomme *Taktacalah*, & commencerent à vendre publiquement la liqueur de ce nom.

(16) Elle répond à notre année 1511.

(17) On ajoute que deux Médecins qui avoient eu part à la défense du Caffé, firent une malheureuse fin. Méprisés à la Mecque, depuis le rétablissement de cette liqueur, ils

se retirèrent au Caire, où ils furent convaincus d'avoir fait des imprecations contre la personne de Selim I., qui venoit de conquérir l'Egypte. On prit ce prétexte pour les condamner à mort. *Ibid.* page 339.

Des ordres qu'il  
envoie à la Mec-  
que.

Il passe en Sy-  
rie.

Il est porté à  
Constantinople.

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

Opposition  
qu'il y trouva.

Par quels de-  
grés il dimi-  
nua.

Tribun exigé  
par les Valis.

Il opposa supplé-  
ment encore une  
fois les Caffés.

Ils recevoient les Curieux, sur des sofas ou des estrades fort propres. Les Personnes de Lettres, sur-tout les Poètes, & les Amateurs du jeu furent les premiers qui fréquenterent ces deux Maisons. Elles prirent le nom de *Cahveh-Khanch*. La tasse du Caffé ne s'y payoit qu'un aspre, très petite monnoie d'argent, de la valeur d'environ deux liards. Ces Maisons & ces Assemblées se multiplièrent si promptement, qu'elles excitèrent bientôt l'attention des Officiers publics. On y voyoit les Pachas & les principaux Seigneurs de la Porte. Déjà les Imans se plaignoient que leurs Mosquées étoient défectes, tandis que les Caffés ne cessoient pas d'être remplis. Ils se déchaînèrent enfin, non-seulement contre les lieux où l'on vendoit le Caffé, mais contre le Caffé même, dont ils soutinrent que la défense étoit comprise dans la Loi entre les liqueurs fortes qu'elle interdit. Tous les Dévots réunis formèrent là-dessus une question précise, qu'ils présentèrent au Musty, pour se régler par sa décision. Ce Chef suprême de la Religion, sans examiner beaucoup la difficulté, décida hautement que le Caffé étoit défendu par la Loi de Mahomet.

L'autorité du Musty est si respectée des Turcs, qu'il ne leur est pas permis de former des doutes sur ses décisions. Ainsi toutes les Maisons de Caffé furent aussi-tôt fermées; & les Officiers de Police reçurent ordre de s'opposer, dans toute la ville, à l'usage même de cette liqueur. Cette défense fut renouvelée sous le regne d'Amurat III. Cependant toute la rigueur, qu'on apporta d'abord à l'exécution, ne put arrêter un penchant déclaré. Les Officiers de Police, se lassant enfin d'une vigilance inutile, prirent le parti de permettre, pour de l'argent, qu'on vendit du Caffé, avec un reste d'attention pour empêcher que cette vente ne fût publique. Ils souffrirent qu'on en prit dans des lieux particuliers, la porte fermée, & chez quelques Marchands dans l'arrière-boutique. Un nouveau Musty, moins scrupuleux que son Prédécesseur, modéra la défense, en déclarant qu'elle n'étoit pas au même degré que celle des liqueurs formellement interdites. Cet adoucissement fut expliqué avec tant de faveur, que les Dévots mêmes se crurent autorisés à se relâcher. Leur exemple devint une règle pour la Cour & la Ville. On vit reparoître, en plus grand nombre qu'au paravant, les Maisons où le Caffé se distribuoit au Public. Cette passion alla si loin, que la cupidité des Visirs ne manqua point l'occasion de s'en faire un nouveau revenu, en s'attribuant une autorité particulière sur tous ces lieux : ils retirèrent de chacun, dans les différens quartiers de la ville, un droit d'un ou deux sequins par jour. La même raison leur fit trouver le moyen de les multiplier, sans permettre que le prix fût de plus d'un aspre pour chaque tasse; ce qui doit faire juger de la grandeur du débit. Ce prix n'a pas cessé d'être le même à Constantinople.

Cependant la licence des Nouvellistes, qui formoient la plupart des Assemblées, fit renaître les anciennes craintes, sous la minorité de Mahomet IV. Le Grand-Visir Kuprolî, avec un déintéressement héréditaire dans sa famille (18), crut devoir sacrifier, à la tranquillité publique, l'immense revenu qu'il tiroit des Caffés. Il prit le parti de les supprimer tous. On ra-

(18) Il eut deux fils, qui occupèrent successivement la même dignité.

conte qu'avant cette résolution, il avoit eu la curiosité d'aller, sous quelque déguisement, dans les principaux Caffés de Constantinople, où il avoit été surpris d'entendre des gens graves, qui s'entretenoient sérieusement des affaires de l'Empire, blâmant le Ministère, & décidant avec hardiesse des points les plus importants. Ayant visité de même les Tavernes de la ville, il n'y avoit trouvé que des gens gais, qui chantoient, ou qui parloient de leurs amours & de leurs exploits militaires. Les premiers lui avoient paru dangereux ; & n'appréhendant rien des autres, il avoit jugé à propos de leur laisser cet amusement (19).

Mais depuis la suppression des Caffés publics, qui dure encore à Constantinople, on n'en a pas pris moins de Caffé dans cette grande ville. L'usage est de porter, dans les Marchés & dans les principales rues, de grandes Cafetieres sur un réchaud, & de distribuer cette liqueur chérie à ceux qui en demandent. Les Passans s'arrêtent, & ne font pas difficulté d'entrer dans la première boutique, dont le Maître est toujours disposé à les recevoir. Il ne reste qu'un fort petit nombre de Maisons tolérées, en faveur des Marelots, qui viennent y fumer en prenant du Caffé. Au reste, cette défense n'a jamais regardé que la Capitale de l'Empire. On trouve des Caffés publics, dans toutes les autres villes, & jusques dans les moindres bourgs. D'ailleurs, outre l'usage qui s'est établi dans les rues de la Capitale, il n'y a point de famille, riche ou pauvre, Turc, Grecque, Arménienne ou Juive, qui ne prenne du Caffé plusieurs fois le jour dans l'intérieur des Maisons. Cette dépense, pour chaque famille, égale du moins celle qu'on fait à Paris pour le vin (20). Elle se fait jusques dans les armées. Une grande partie des Equipages est composée d'Artisans, qui brûlent le Caffé ou qui le pilent. Enfin, pour exprimer d'un seul trait l'attachement des Turcs à cet usage, le refus qu'un mari feroit de laisser prendre du Caffé à sa femme, ou le degré de pauvreté qui ne lui permettroit pas d'en fournir, est une des causes légitimes du divorce (21). Dans les grandes Maisons, de l'Orient, l'Officier qui prépare le Caffé & qui a l'inspection de tout ce qui appartient à ce service, tient un rang distingué entre les Domestiques. Le Serrail du Grand-Seigneur a plusieurs *Kahvehgi-Bachi* (22), qui président chacun à vingt ou trente Baltagis, employés dans les différens Offices. Ces Intendants ne quittent leurs fonctions que pour obtenir des emplois plus relevés, ou de riches possessions. Ils deviennent quelquefois *Capigi-Bachi*. L'Auteur observe, non-seulement que dans les audiences du Grand-Visir on présente le Caffé aux Ambassadeurs, mais que si cette cérémonie est supprimée à l'égard de quelque Ministre étranger, c'est une marque d'aigreur ou de mécontentement, & comme le premier présage de quelque rupture (23).

Le Caffé, chez les Orientaux, se présente sur des soucoupes sans pied, de bois peint & vernissé, comme celles dont nous avons pris l'usage ; mais beaucoup plus grandes que les nôtres, puisqu'elles contiennent quinze ou

VOYAGE  
DE L'ARABIE  
HEUREUSE.

Ses motifs.

Usages qui ont  
succédé à la sup-  
pression.

Manière dont  
les Orientaux  
prennent le Caf-  
fé.

(19) M. Galland rapporte ce trait sur le témoignage de M. d'Hernange, qu'on a vu Médecin de M. le Comte de Toulouse, après l'avoir été du dernier Visir Kuprolî, tué à la bataille de Salankemen.

(20) Page 356.

(21) *Ibidem*.

(22) Page 358.

(23) Page 360.

vingt tasses, que les plus riches font enchasser à demi, dans de petits vases d'argent. Ces tasses, qui se nomment *Fingians*, sont de la moitié moins grandes que les nôtres; & jamais on ne les remplit entièrement. On ne sert point de cuillieres, parce que le Café se prend sans sucre, mais toujours très chaud & très fort. Quelques-uns y mettent une petite goutte d'essence d'ambre. D'autres le font bouillir avec quelques cloux de girofle, rompus en deux; d'autres avec un peu d'anis des Indes, & d'autres avec la graine du petit catdamome.

Remarques sur  
le Café d'Ethio-  
pie.

A l'égard de l'opinion qui fait venir originairement le Café de l'Ethiopie, d'où l'on suppose qu'il fut transporté dans l'Arabie heureuse, elle est confirmée par la Relation de Charles-Jacques Poncet, qui passa trois ans en Ethiopie, dans un Voyage qu'il y fit en 1698. Ce Voyageur assure qu'on y voit encore des arbres de Café, quoiqu'on ne les cultive que par curiosité. Il en donne même la description: mais elle représente un arbre si différent de ceux que la Grelaudiere & d'autres François ont vû dans l'Arabie, qu'on y soupçonne quelque méprise. D'ailleurs, nos anciennes Relations d'Ethiopie, dont la plus estimée est celle du Pere Tellez, Jésuite Portugais, & l'Histoire même de Ludolphe, dont on connoît l'exactitude, ne font aucune mention du Café. On en conclut plus naturellement que s'il est vrai, comme divers Historiens l'ont écrit, que les Abyssins aient tiré leur origine de l'Arabie, ils ont pu porter, dans cette transmigration, l'arbre du Café en Ethiopie; & qu'apparemment il ne s'y est pas multiplié avec beaucoup de succès, puisqu'il paroît même incertain qu'il s'y en trouve aujourd'hui (14).

Vient sur le  
Café d'Arabie.

Au reste c'est une prévention, dont on a reconnu la fausseté, que les Arabes, jaloux d'un bien dont ils se croient seuls en possession, ne laissent sortir de leur pays aucune sève de Café qui n'ait passé par le feu ou par l'eau bouillante, dans la vue de faire mourir le germe (15), pour en arrêter la propagation.

(14) Page 197.

(15) Il est surprenant que Ray, un des plus fameux Botanistes Anglois, ait accrédité cette erreur, & qu'il ait ignoré que non-seulement les Hollandois ont porté anciennement du Café de l'Arabie à Batavia, qu'ils l'ont semé, replanté, & fort heureusement élevé, mais que les Anglois mêmes

ont imité cette expérience à Madras; quoique les uns & les autres n'en aient pas tiré beaucoup d'avantages. Ray ne laisse pas d'ajouter « que les Arabes ont trouvé le moyen » d'empêcher qu'on ne pût avoir hors de » leur Pays un seul grain de Café capable » de germer. *Histoire universelle des Plan- tes. Edition de Londres, 1686.*



## RELATIONS DU CARNATE

PAR QUELQUES MISSIONNAIRES JESUITES,

*pour servir de Supplément à la Description de l'Indoustan.*

D E tous les Pays qui sont soumis à la Domination du Grand Mogol, le Carnate est presque le seul, dont on ne trouve aucune Description particulière dans les Voyagers, quoique sa situation, entre la Côte de Coromandel & celle de Malabar, le fasse souvent nommer dans les Relations de la Presqu'Isle de l'Inde. Comme on ne peut attribuer le silence qu'à la difficulté d'y pénétrer, ou du moins, à la rareté des occasions; les moindres éclaircissements en doivent être plus précieux. Quelques Lettres du Recueil des Jésuites (16) qui contiennent les entreprises & les courses de plusieurs Missionnaires, nous apprennent l'existence & les noms de plusieurs Villes ignorées des Géographes. Ce n'est pas la première fois que j'ai puise dans une source si respectable : mais ce que j'emprunte, ici, demande quelques explications préliminaires, qui seront autant de nouvelles richesses pour ce Recueil.

Après la ruine des Missions de Siam (17), la plupart des Missionnaires se retirèrent dans l'Etablissement françois de Pondichery, où le Pere Tachard, brûlant du même zèle, qui l'avoir déjà conduit trois fois aux Indes, se rendit pour trouver de nouvelles occasions de l'exercer. Les grands progrès que les Jésuites Portugais avoient fait vers le Sud (18), où ils avoient formé une Eglise Chrétienne d'environ deux cens mille ames, lui firent juger qu'avec la même ardeur pour la conversion des Indiens, situés au Nord de Pondichery, il pouvoit se promettre les mêmes fruits. Il commença par s'établir dans cette ville; mais en ayant été presque aussitôt chassé par les Hollandois, qui s'en rendirent maîtres, en 1693, il vit ses espérances retardées jusqu'à la paix de Riswick, qui fit rentrer les François dans leurs possessions. Tous les obstacles furent levés par ce changement. Le Pere Tachard se hâta de retourner à Pondichery, où il trouva l'exécution de ses desseins Apostoliques heureusement commencée, par une Mission qui venoit de se former dans le Royaume de Carnate, à trente ou quarante lieues de Pondichery, vers le Nord-Ouest.

Le Pere Mauduit, après s'être employé long-tems dans celle du Maduré, où il avoit appris la langue & les usages du pays, étoit passé à Carouvepon-di, où il cultivoit une centaine de Chrétiens, qu'il y avoit déjà baptisés. Ce

INTRODUCTION.

Diffusion des Jésuites après la révolution au Siam.

Le Pere Tachard pense à porter la Foi dans le Carnate.

Cette entreprise est commencée par le Pere Mauduit.

(16) Elles sont au nombre de trois, celle du Pere Tachard, une du Pere Boucher, & la troisième du Pere Mauduit, aux Tomes VI & XI des Lettres Edifiantes. On apprend dans l'Epître dédicatoire du Tome XI, que deux de ces trois Missionnaires virent couronner leur zèle par une mort digne de leur vocation. Le Pere Tachard mourut d'une

maladie contagieuse, au Bengale, dans l'exercice de ses travaux. Le Pere Mauduit fut trouvé mort avec le Pere Courbeville dans une cabane du Carnate, empoisonnés par les Infidèles.

(17) Voy. ci-dessous, le Journal de Kempfer.

(18) Au Maduré, qui fait la pointe de la presqu'Isle de l'Inde.



RELATION  
DU CARNATE.

Établissement  
de Tarcolan, de  
Carouvepondi  
& de Panganour.

Trois Jésuites  
prennent l'habit  
& les usages des  
Indiens.

Description  
de Tarcolan.

Missionnaire avoit fait plusieurs Voyages & diverses découvertes dans les pays voisins, sur-tout vers le Nord-Ouest. Dans ces courses, il jeta les fondemens de deux autres Eglises; l'une à Tarcolan, autrefois le centre de l'idolâtrie, dans le Carnate, & l'autre à Ponganour, grande ville & fort peuplée, d'où l'on compte environ cinquante lieues jusqu'à Pondichery. D'un autre côté le Pere Boucher, qui étoit passé dans la Province de Malabar après la révolution de Siam, & qui avoit formé ensuite une Eglise de plus de vingt mille Chrétiens, dans Aour, à quatre lieues de Ticherapaly, Capitale du Maduré, reçut ordre de se consacrer aussi à la nouvelle Mission du Carnate. Il se fit accompagner d'un autre Missionnaire, nommé le Pere de la Fontaine. Ainsi, dès le mois de Mars de l'année 1702, ils se trouverent trois du même Ordre. Le Pere Boucher, revêtu de la qualité de Supérieur, s'établit à Tarcolan; & laissant le Pere Mauduit dans son Eglise de Carouvepondi, il envoya le Pere de la Fontaine à Panganour, où l'on parle la langue Talangue, aussi différente du Malabar que l'Espagnol l'est du François.

Dans une assemblée que les trois Missionnaires tintent à Carouvepondi, ils résolurent entr'eux de prendre l'habit & la maniere de vivre des Sanias Brames, qui sont une Secte Indienne de Religieux Pénitens. C'étoit prendre un engagement fort difficile. Outre l'abstinence de chair, de poisson & d'œufs, les Sanias Brames ont des pratiques extrêmement gênantes. Ils doivent se laver, tous les jours au matin, dans un étang public, sans égard pour la différence des saisons, & recommencer ce bain avant leur repas, qu'ils ne prennent qu'une fois par jour. Ils sont obligés d'avoir un Brame pour Cuisinier, parce qu'ils ne peuvent, sans deshonneur, manger la moindre chose qui ait été préparée par des personnes d'une Caste inférieure. Leur état les assujettit à la plus rigoureuse solitude. Un Sanias ne sort jamais, s'il n'y est forcé par les besoins d'autrui. Je passe, dit le Pere Tachard, sur d'autres loix également gênantes, qu'un Missionnaire Sanias doit garder inviolablement, lorsqu'il veut retirer quelque fruit de ses travaux pour la conversion des Indiens.

Tarcolan étoit une ville considérable, pendant que les Rois de Golkonde en étoient les Maîtres. Il n'y avoit pas plus de trente ans qu'ils l'étoient encore. Mais elle est beaucoup déchue de sa grandeur & de ses richesses, depuis que les Mogols l'ont jointe à leurs Conquêtes. Suivant les fabuleuses traditions des Gentils, elle étoit anciennement si belle, que les Dieux du pays y tenoient leurs assemblées, lorsqu'il leur plaisoit de descendre sur la terre. Les Mogols, la trouvant presque déserte, par la fuite des Habitans, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs Vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presqu'entièrement les magnifiques Pagodes des Gentils. Ils n'ont épargné que la principale, dont ils ont fait une Forteresse. Mais l'étendue des terres, que le Grand Mogol a subjuguées, ne lui permettant pas d'entretenir des garnisons Mahométanes dans toutes les villes dont il s'est saisi, il a confié la garde de Tarcolan, & d'un grand nombre d'autres, à des Gentils, qui ne le servent pas moins fidèlement.

Pour récompenser les services de ses Omhras, il leur donne, comme en Souveraineté pendant leur vie, des Provinces entières, à la seule condition

d'entretenir, dans ses armées, un certain nombre de cavaliers. Mais, à cette distance de la Cour, & dans ce haut degré d'autorité, il a trouvé le moyen de les retenir dans la soumission en établissant, près d'eux, des surveillans, qui portent le nom de Divans; Office, qui répond à celui de nos Intendans de Province. La fonction de ces Officiers, qui sont indépendans des Gouverneurs ou des Omhras, est de lever les tributs de l'Empereur, & d'arrêter les injustices que les Omhras exercent ordinairement sur les Peuples conquis. Le Gouverneur général de la Province de Cangibouran, dont la ville de Tarcolan est dépendante, se nommoit Alan *Daourkan*. C'étoit un homme de fortune, qui s'étoit élevé par son mérite, & par les services importans qu'il avoit rendus à l'Empire. Il avoit établi, dans cette grande ville, cinq Gouverneurs particuliers, sous le titre de *Cramani*. Le premier de ces cinq Officiers, qui avoit, dans le voisinage, un *Topo*, c'est-à-dire, un bois de haute futaie, prit des sentimens si favorables pour le Pere Bouchet, qu'il lui fit présent de ce lieu pour y bâtir une Eglise & une Maison.

Province de  
Cangibouran.Le Cramani  
de Tarcolan don-  
ne une terre au  
Pere Bouchet.Effets de ce  
présent.

Aussi-tôt que le Missionnaire eut paru dans sa nouvelle demeure, le bruit se répandit qu'un fameux Sanias étoit venu s'établir près de Tarcolan. Le Cramani, son Bienfaiteur, fut le premier qui lui rendit une visite; & le Pere Bouchet, qui savoit parfaitement la langue & les usages du pays, le reçut avec une politesse & des témoignages de désintéressement, qui augmentèrent beaucoup sa réputation. Le Pere Tachard en peint les progrès. » Il faut connoître, dit-il, la curiosité naturelle des Indiens, pour n'avoir » pas de peine à croire ce que ce Missionnaire m'écrivit de la foule du Peuple, qui venoit continuellement à son Hermitage. Il m'assure que le tems » lui manquoit pour réciter son Breviaire, pour faire ses prières, & pour » prendre le seul petit repas auquel il s'étoit réduit chaque jour. Ces fréquentes visites furent plusieurs fois interrompues par la jalousie des Bramines. Ils publioient, par leurs Emissaires, que le Sanias du *Topo* étoit » de la Caste abominable des Franguis, qui habitent les Côtes de l'Inde; » qu'il buvoit du vin en secret, qu'il mangeoit de la viande avec ses Disciples, & qu'il commettoit toutes sortes de crimes. Ces calomnies, jointes à la couleur du Sanias, rallentirent l'ardeur des Peuples. Mais le Cramani ayant examiné, pendant quatre ou cinq mois, la vie pénitente, » l'exactitude & la bonne-foi du Pere Bouchet, embrassa l'Evangile, & » devint un fervent Chrétien.

Un autre incident, qui servit beaucoup à confondre les Ennemis de la foi, fut la visite d'un fameux Bramine, Intendant de Daourkan. On distinguait, dans cette race d'Indiens, différens degrés de Noblesse. L'Intendant étoit du premier. Il traita le Missionnaire avec beaucoup de civilité; & dans un long entretien, il convint qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu suprême, qui méritoit nos adorations. Ensuite un Rajiput, nommé *Sek*, que Daourkan avoit fait son Lieutenant général, ayant reçu ordre de se rendre à Velour, dernière Place des Marates, qui étoit assiégée par les Mogols, passa par Tarcolan & voulut voir aussi le Sanias Chrétien. Comme les visites des Grands ne se font qu'avec beaucoup de pompe, *Sek* se rendit à l'Hermitage au son des instrumens militaires, escorté d'un Corps d'infanterie & de cavalerie. Il assura le Pere de sa protection. Il lui offrit des ter-

Velour, dernière  
Place des  
Marates.

RELATION  
DU CARNATE.Course du Pere  
Mauduit dans le  
Royaume de Car-  
nate.Cangivarou ,  
Capitale du pays.  
Ayenkolara.

Alcatile.

V. notice du  
Pere Mauduit  
avec un Brami-  
me.

Mauduit.

res ; & , ce qui fit encore plus d'honneur au Christianisme , il ne le quitta qu'après s'être recommandé à ses prieres. On s'afflige ici de ne pas trouver d'autres lumieres sur le progrès d'une si belle Mission. La Lettre du Pere Bouchet ne contient que les mêmes événemens , dans un plus long détail ; & celle du Pere Tachard n'y ajoute qu'une courte exposition des travaux du Pere de la Fontaine , à Panganour.

Malis la Relation du Pere Mauduit , sans nous apprendre mieux les suites de ce premier succès , offre les noms d'un grand nombre de lieux qui ne sont connus que par son témoignage , & qui peuvent enrichir la partie géographique de ce Recueil. On doit lui reprocher seulement d'avoir négligé les distances.

Ce fut le 3 de Septembre , 1701 , qu'il partit de Carouvepondi , lieu de sa résidence , à deux ou trois lieues de Cangivarou , Capitale du Royaume de Carnate. Il arriva d'assez bonne-heure à Ayenkolam , qui étoit autrefois une ville considérable , & qui n'est aujourd'hui qu'un gros bourg : mais il alla coucher plus loin dans une grande Pagode , dédiée à un linge , auquel les Indiens rendent les honneurs divins. Comme ce pays n'a point d'Hôtelleries , ni de Caravanferas , on se retire ordinairement dans les Temples , pour y passer la nuit. Le lendemain , il se rendit à Alcatile , grande ville fort peuplée , mais sale & mal bâtie , comme la plupart des villes des Indes. Il y coucha , dans la maison d'un Bramine , qui adoroit le Demon sous la figure d'une Idole , nommée Poulens. La vue de cette Idole enflamma son zèle. Il la renversa ; & par une indifférence , dont il n'explique pas la cause , le Bramine n'en parut point offensé. La plupart des Habitans d'Alcatile sont Langanistes , c'est-à-dire , que par respect pour une espee de Priape , la plus infâme de leurs Divinités , ils portent au cou une figure fort obscene , qu'ils nomment Langan. Le Missionnaire vit un Docteur de cette Secte , qui s'étoit acquis beaucoup de réputation. Il le trouva occupé à lire un Livre , où le Seigneur du Ciel & de la Terre étoit nommé ; & dans leur entretien , il eut la satisfaction de l'entendre parler de la Religion Chrétienne avec éloge : mais lorsqu'il lui demanda son secours , pour faire connoître & respecter l'Etre Souverain , il en reçut cette réponse : « Votre travail seroit inutile. L'esprit des Indiens est trop borné. Ils ne sont pas capables d'une connoissance si sublime. Le Missionnaire répliqua : Quoi-que les perfections infinies de cet Etre Suprême soient incompréhensibles , il n'y a personne qui ne le puisse connoître autant qu'il est nécessaire pour le salut. Il en est de Dieu comme de la Mer : quoiqu'on n'en voie point toute l'étendue , & qu'on n'en connoisse pas la profondeur , on ne laisse pas de la connoître assez pour faire des voyages d'un fort long cours , & pour se rendre au lieu où l'on a dessein d'aller. Cette comparaison plut au Docteur , mais elle ne put lui faire embrasser la Doctrine qu'il estimoit. Un gros Langan qu'il portoit au cou , dit le Pere Mauduit , étoit comme le sceau de sa réprobation.

Après avoir passé quelques jours à Alcatile , le Missionnaire se disposoit à continuer son Voyage vers l'Ouest. On lui dit que les Mogols & les Marattes se faisoient une guerre cruelle , & que tous les chemins étoient fermés. Cette crainte ne l'empêcha point de partir pour Velours , qui est à l'Ouest.

l'Ouest d'Alcarile. Il arriva dans cette ville avec ses Carechistes. Il prit son logement chez un Bramine : ce qui lui attira beaucoup de considération & le fit passer pour un Sanias du premier ordre. Le Durey, c'est-à-dire, le Gouverneur, lui rendit visite, accompagné d'un grand nombre de personnes de distinction. La Forteresse de Velour est une des plus considérables du pays ; & les Officiers de ce poste important étoient alors en mauvaise intelligence avec les principaux Bramines de la ville. Le Gouverneur, attribuant, au prétendu Sanias, une grande connoissance de l'avenir, lui demanda s'ils ne se réconcilieroient pas bientôt. Il répondit adroitement que la paix étoit absolument nécessaire, & que s'ils vouloient suivre ses conseils, ils ne tarderoient point à se réconcilier. Cette réponse satisfait le Gouverneur ; & les Bramines, y ayant fait réflexion, conclurent une paix solide avec les Officiers.

En effet, elle étoit d'autant plus indispensable, que les Mogols ravageoient tout le Pays, & pouissoient leurs courses jusqu'aux portes de Velour. Le Pere Mauduit n'espérant aucun succès pour la Religion dans ce trouble, continua son voyage à l'Ouest, après avoir batifé quelques Parias, qu'il trouva suffisamment instruits. Cette Contrée lui parut belle & fort bien peuplée. Il vit, sur sa route, plusieurs petites villes, entre lesquelles il nomme *Palliconde*, dont il admira la situation. Les Rajas Puttes, qui sont Seigneurs de ces villes, le reçurent fort civilement. C'est une Caste de Princes, venus du Nord, qui se sont établis dans le Pays, & qui s'y mainiennent sous la protection des Mogols, dont ils ont embrassé les intérêts. Le Missionnaire passa, de-là, par la petite ville de Kuriyetam ; & deux jours après, il arriva aux portes d'Erudugam. C'est une ville située sous cette longue chaîne de montagnes, qui coupent, presque d'une extrémité à l'autre, la grande Presqu'Isle de l'Inde, en dedans du Gange. On arrêta le Pere Mauduit, à l'entrée de cette ville, parce que le fameux Ram-Raja, qui a fait tant de conquêtes dans les Indes, surprenoit autrefois les Villes & les Forteresses, sous un habit de Sanias, tel que le Missionnaire le portoit. Cependant, lorsqu'il eut assuré les Officiers que son unique dessein étoit de faire connoître le véritable Dieu, on lui permit d'entrer ; & dans l'espace d'un seul jour, qu'il passa dans la ville, il fit une liaison assez étroite avec un Docteur Mahométan, pour regretter beaucoup de n'avoir pu l'attacher à la Foi Chrétienne. C'étoit un homme d'un mérite distingué, qui parloit la langue Tamul avec autant d'élégance que de facilité, & qui joignoit du savoir à beaucoup d'esprit & de probité.

Le Pere Mauduit trouva d'extrêmes difficultés à continuer son voyage. Il falloit traverser des montagnes presque inaccessibles. Les Carechistes, qu'il faisoit marcher devant, en paroisoient effrayés. Ils lui représentèrent que les Princes, dans les Etats desquels il alloit tomber au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, & que sa prudence ne permettoit pas de pénétrer, au mépris du danger, dans un Pays peu connu. Les Indiens sont naturellement timides. Sans s'arrêter à leurs imaginations, le Pere Mauduit prit le chemin de Peddu-Naiaken-Durgam. Quoique la distance, d'Erudugam à cette ville, ne soit que d'une demie journée, il marcha deux jours entiers par des bois & d'affreuses montagnes, incertain de sa route & véritablement égaré. La protection du Ciel lui fit trouver, enfin, quelques Indiens, qui

*Palliconde.**Kuriyetam.*  
*Erudugam.**Peddu Naiaken-Durgam.*

RELATION  
DU CARNATI.

consentirent à lui servir de guides. Il passa heureusement tous ces lieux terribles, où les tigres & d'autres bêtes féroces, ne lui avoient pas causé moins d'inquiétude que la faim & la fatigue. Après s'être délassé, il traversa un gros Bourg, qu'il fut surpris de trouver désert. La crainte des Maures, qui couroient la campagne, avoit fait prendre la fuite aux Habitans. Ce ne fut pas sans avoir partagé leur épouvante, qu'il arriva devant les murs de Peddu-Naiaken-Durgam.

Cette Ville est petite; mais elle étoit alors si peuplée, par les Habitans des lieux voisins qui s'y étoient réfugiés, qu'il n'y trouva qu'une mauvaise cabanne, pour y passer la nuit. Il se présenta le lendemain à la porte de la Forteresse, dans l'intention de saluer le Prince. Il fut arrêté. Cependant quelques Bramines, après lui avoir fait diverses questions, le conduisirent, par quantité de détours, dans l'appartement du Paléogaser. Il y trouva, dit-il, un fort bon homme, qui le reçut honnêtement; quoique, pour se concilier son affection, il ne lui eût présenté que quelques fruits du Pays, & un peu de jais, que les Indiens, à la vérité, croient fort précieux. Ce Prince étoit assis. Il avoit, devant lui, une petite estrade, où il invita le Missionnaire à s'asseoir. Un motif de civilité, qui ne permettoit pas au Pere Manduit de prendre une place plus élevée que la sienne, lui fit étendre à terre, sa peau de tigre, sur laquelle s'étant assis à la manière du Pays, il exposa le sujet de son Voyage, en ces termes: « Je n'ai quitté ma Patrie, Seigneur, & je ne me suis rendu ici, avec des peines & des travaux immenses, que pour retirer vos Sujets des épaisses ténèbres où ils vivent depuis si long-temps, en adorant des divinités qui sont l'ouvrage des mains des hommes. Il n'y a qu'un Souverain Seigneur de toutes choses, qui a créé le Ciel & la Terre. C'est ce Souverain Maître de l'Univers, que tous les hommes doivent connoître, & à qui ils doivent être soumis. C'est sa Loi qu'ils doivent suivre, s'ils veulent être éternellement heureux, & c'est cette Loi sainte, dont je viens instruire vos Peuples. S'ils l'embrassent, & s'ils la gardent fidèlement, on ne verra plus, parmi eux, ni troubles ni divisions, ni violence, ni injustice. La charité, la douceur, la pitié, la justice, & toutes les autres vertus seront la règle de leur conduite. Soumis & fidèles au Prince, qui les gouverne, ils rendront ce qu'ils doivent au Souverain Seigneur, & parviendront ainsi à la souveraine félicité (29). Ensuite, le Pere Manduit expliqua, au Prince, les principaux attributs de Dieu; & lui ayant fait prendre une haute idée de la morale Chrétienne, il lui demanda sa protection. Elle lui fut accordée, avec un logement commode pour sa demeure, & des ordres aux Officiers de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance.

Harangue du  
Pere Manduit à  
un Prince In-  
dien.

Viste qu'il re-  
çoit des Brames-  
natins.

Il partit le lendemain. Lorsqu'on a passé les montagnes, on n'entend plus, dans tout le Pays, d'autre langue que la Talangue ou Canarienne. Cependant le Missionnaire trouva, près de Peddu-Naiaken-Durgam, un gros Bourg rempli de Tamuliers, qui s'y étoient retirés pour se mettre à couvert de la

(29) Lettres édifiantes, Tome VI. pages 40 & 41. Ceux qui trouveront autant de noblesse & de véritable grandeur que moi, dans un simple Religieux, qui paroît devant

une Cour Idolâtre, assis sur sa peau de tigre, & qui lui tient ce langage, ne se plaindront pas de ce détail.

violence des Mogols. Il y reçut la visite de plusieurs Brumenaris; c'est le nom qu'on donne aux femmes des Bramines. Entre plusieurs questions, elles lui demanderent, si leurs maris, qui avoient entrepris de longs Voyages, reviendroient heureusement. Il leur répondit qu'il n'étoit pas venu pour les tromper, comme leurs faux Docteurs, mais pour leur enseigner le chemin du Ciel. Elles l'écouterent avec attention. Ensuite, l'ayant salué civilement, elles se retirèrent sans répliquer. Quelques autres personnes, de moindre qualité, furent plus dociles à ses instructions.

Il arriva le soir à Bairrepalli, où il ne trouva qu'un seul Habitant, qui avoit vû prendre la fuite à tous les autres, sans être effrayé de l'approche des Maures. Le lendemain il se rendit à Tailur, petite ville de la dépendance d'un autre Paléagaser. La Forteresse en est assez bonne. Il continua son chemin vers Sapour, qui n'est qu'à une petite journée de Tailur. C'étoit autrefois une ville fort peuplée, dont le tems a fait un village. De-là, il se rendit à Coralam, autre ville, qui a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, mais qui ne laisse pas d'être encore fort grande & fort peuplée. Il y trouva, dans plusieurs Habitans, beaucoup de disposition à goûter les vérités de la Foi. Mais, tandis qu'il s'employoit à la conversion d'un Bramine, un Maure, qui avoit voyagé, & qui avoit passé trois ans à Goa, le regarda fort attentivement, & s'écria, tout d'un coup, qu'il étoit un *Pranguis*, nom de mépris que les Infidèles donnent aux Européens. Ce fut un coup de foudre pour le Missionnaire. Il ne douta point que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous ses desseins. Un des principaux Habitans lui avoit offert une maison, pour y faire librement ses exercices, & plusieurs autres lui avoient promis de se faire instruire. Mais l'idée, qu'il étoit un *Pranguis*, changea tout-à-fait leurs inclinations; ce fatal contre-tems, & de facheuses craintes, lui firent prendre la résolution de partir. Il se trouvoit alors au milieu des Terres, c'est-à-dire également éloigné de la Côte de Coromandel & de celle de Malabar. Ses desirs le porteroient à continuer sa marche du côté de l'Ouest; mais le danger d'être reconnu pour *Pranguis*, & l'approche de la saison des pluies, l'obligerent de prendre au Nord, dans l'esperance de trouver, chez quelque Paléagaser, ce qu'il ne devoit plus esperer parmi les Maures.

Il quitta Coralam; & le lendemain, il s'arrêta dans une Ville qui se nomme Sonna-Kallu, entourée de montagnes qui lui servent de défense. De-là, il se rendit à Ramasa-Mutteram, Ville assez considérable; d'où il prit le chemin de Punganour, Capitale de tout ce Pays (30). C'est une Ville fort grande & fort peuplée, mais sale & mal bâtie. Il s'y présenta d'abord à l'Alvadar, c'est-à-dire, au premier Ministre, qui gouvernoit avec une autorité absolue, pendant la minorité du Roi. Les civilisés, qu'il reçut de ce Seigneur, l'exciterent à lui demander la liberté d'entrer dans la Forteresse, où le jeune Roi se tenoit presque toujours enfermé avec la Reine sa mere.

Mais l'Alvadar, l'ayant remis à d'autres tems, ce délai l'obligea de s'arrêter plus long-tems, à Punganour, qu'il ne l'auroit désiré. Il annonça la Loi Chrétienne au milieu de cette grande Ville; & quoique la plupart des Habitans, qui sont Linganistes, marquassent peu d'attention pour ses discours, il eut la satisfaction d'entrôler quelques âmes sous les Enseignes du Christia-

(30) Il ne nomme pas les Pays.

Bairrepalli.

Tailur.

Sapour.

Coralam.

Contre-tems  
qui arrêtent le  
Pere Mauduit.

Sonna Kallu.

Ramasa Mut-  
teram.Punganour,  
Capitale du pays.

RELATION  
DU CARNATE.  
Le Pere Man-  
dini obéit la  
par ni son d'y bâ-  
tir une Eglise.

Sa pauvreté  
nuît à ses des-  
seins.

Objet de son  
Voyage.

Son retour à  
Carouepondi.

Qualités qu'il  
demande dans  
les Missionnaires  
de Carnate & de  
Maduré.

nisme. Un jour, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il reçut de l'Alvadar, la permission de bâtir une Eglise au vrai Dieu, dans l'endroit de la Ville qu'il voudroit choisir. Son principal dessein étoit de voir le Roi & la Reine sa mere, dans l'espérance de convertir cette Princesse, dont on lui parloit avec de grands éloges. Tous ses efforts ne purent lui faire obtenir cet honneur. Un Tamuler l'assura, que la crainte de l'Alvadar étoit qu'il ne fit quelques reproches au Roi, sur le Lingam qu'on lui faisoit porter. Mais il demeura persuadé, dit-il, que, s'il avoit pu faire quelques présens à la Cour, on n'auroit pas fait difficulté de l'introduire. Ce fut apparemment sa pauvreté, qui l'empêcha aussi de bâtir une Eglise à Punganour. » Un jour, qu'il se dispo-  
« soit à baptiser trois Catechumènes, dix ou douze Tamulers entrèrent dans  
« sa chambre, chacun avec les instrumens qui servent à bâtir. Il les crut  
« envoyés pour mettre la main à l'œuvre. Mais leur ayant demandé fort  
« ardemment s'ils venoient dans ce dessein; nous le souhaiterions, répon-  
« dirent-ils, & nous contribuerions de toutes nos forces à une si sainte entre-  
« prise; mais nous ne pouvons vous offrir que nos bras. Il les pria de  
« conserver cette bonne volonté pour d'autres circonstances.

Il fait observer que le but de son Voyage, n'étant que de reconnoître le Pays, & de s'instruire de tout ce qui pouvoir servir à l'établissement de la Foi, il ne s'arrêtoit, dans chaque lieu, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour recueillir ces connoissances.

En quarrant Punganour, il s'étoit proposé d'aller à Terasladi, fameuse Pagode, du côté du Nord, où les Gentils se rendent de toutes les Parries de l'Inde, & portent des présens considérables à l'Idole. Mais il considéra que, dans la foule des Pèlerins, il pourroit se rencontrer quelqu'un qui le fit passer pour Pranguis, & qui portât, par cet odieux reproche, un coup irréparable à la Mission. Il prit le parti de revenir à Tailur (31), par de longs & pénibles détours, qui lui firent éviter la rencontre des Mautes. Dans son retour à Carouepondi, il revint Peddu-Naiaken-Durgam, Velour, Alcatile, & d'autres Villes, dans quelques-unes desquelles il laissa un ou deux Catechistes. Son Voyage avoit duré deux mois. Il s'applaudit d'en avoir tiré deux fruits : l'un, de connoître les lieux où les Missionnaires pouvoient espérer de s'établir; l'autre, d'avoir vérifié, par son expérience, que rien n'a plus de force, pour attirer les Infidèles au Christianisme, qu'une vie austere & pénitente dans ceux qui les instruisent. Un Missionnaire de Carnate & de Maduré, doit renoncer à l'usage du vin, de la chair, du poisson, des œufs; & toute sa nourriture doit consister dans quelques légumes, ou dans un peu de riz cuit à l'eau. Le lait n'est point interdit; mais on doit en user rarement. C'est une nécessité d'embrasser ce genre de vie, qui est celui des Sanias; parce que tous ces Peuples ont pour maxime, que celui, qui entreprend de les rendre, ou plus sages, ou plus sages, doit mener une vie plus parfaite que le commun des hommes, & conforme à ses instructions (32).

(31) Le Pere Mandini se félicite, comme d'un des plus heureux événemens de sa vie, d'avoir rencontré en chemin une femme âgée de près de cent ans, qui ouvrit tout d'un coup l'oreille à ses pieuses leçons, & qui dans la crainte de ne pas vivre assez pour se trans-

porter dans une Eglise Chrétienne, le pressa de la baptiser sur le champ avec l'eau d'un Erang voisin. Il la satisfit, en admirant les Mysteres de la Providence. Pages 57 & suiv.

(32) Pages 65 & 66. Voyez la Description de Siam.





# MONNOYE D'ARABIE

*Denier Latin.*

*Latin.*



*Roupie d'Or.*

*denier Roupie d'Or.*

*denier Roupie d'Argent.*



*Roupie d'Argent.*

*Roupie d'Argent.*

*denier Roupie d'Argent.*



*Quart de Roupie d'Argent.*

*1/2 de Roupie d'Argent.*



*Quatre Pistoles de Cuivre.*

*deux Pistoles de Cuivre.*

*une Pisto de Cuivre.*



*Coin ou Coquille. Monnaie d'Argent.*

*Denier Monnaie.*

*Lucide.*



## MONNOIES,

*Ou diverses sortes de Pieces métalliques, de Coquilles & d'Amandes, qui passent pour Monnoies dans toute l'Asie.*

QUOIQUE'ON n'air pas négligé cet important article, dans toutes les Relations où les Voyageurs l'ont traité, il n'y a personne qui n'en trouve ici volontiers toutes les parties rassemblées sous un même titre. Mais les variations, qui sont arrivées par degrés dans nos propres Monnoies, obligent nécessairement de faire observer quel étoit en France le prix de l'or & de l'argent vers la fin du dernier siècle, c'est-à-dire, dans le tems où les lumieres qu'on emprunte, ont été publiées. C'est un terme de comparaison, d'après lequel il sera facile de réduire toutes les Monnoies des Indes à la valeur que les nôtres ont aujourd'hui.

Le Marc d'or, en 1679, & pendant quelques années suivantes, qui sont celles des principales Relations de ce Volume, valoit en France quatre cens trente-sept livres neuf sous huit deniers; & celui d'argent, vingt-neuf livres six sous onze deniers. Le Louis d'or valoit onze livres dix sous, & l'Ecu d'or six livres. Le Louis d'argent, ou l'Ecu, étoit de soixante sous. La proportion de l'argent fin à l'or fin étoit de quinze & un quart à un; c'est-à-dire, qu'il falloit quinze marcs & un quart d'argent fin, pour payer un marc d'or fin (\*).

L'ordre qui paroît le plus naturel, est de commencer par l'Arabie. C'est dans cette Région qu'on fabrique particulièrement l'espece de Monnoie, qui se nomme *Larin*, & qui est une des plus anciennes de l'Asie. Quoique, depuis Bagdad jusqu'aux Isles de Ceylan, de Celebes & de Borneo, tout le Commerce se fasse par Larins, sur-tout le long du Golfe Persique, les Larins, suivant Tavernier, ne sont proprement Monnoie courante que dans les trois Arabies, & à Balfora. Leur titre est celui de nos Ecus. Cinq Larins, ou dix demi-Larins, valent notre Ecu. Cependant il s'en faut environ huit sols qu'ils ne le pèsent. C'est ce que les Emirs, ou les Princes d'Arabie, prennent pour leur fabrique, & ce qu'ils nomment leur profit, au passage des Marchands qui se rendent en Perse ou dans les Indes. Ils viennent attendre les Caravanes, pour prendre leurs droits, & faire changer, en Larins, les Ecus, les Pistres, ou les Ducats d'or; tyrannie d'autant plus fâcheuse pour les Marchands, que l'adresse & la violence ne peuvent les sauver. Si les Emirs voyent qu'on ne leur propose rien à changer, ils ne prennent point leurs autres droits; & feignant que le tems leur manque, pour faire les comptes, ils entreprennent des Parties de chasse, qui durent quinze & vingt jours, pendant lesquelles de malheureux Etrangers languissent & mangent leurs provisions, sans aucune ressource pour en trouver d'autres; & si la Caravane vouloit passer, sans payer les droits, elle seroit raillée en pieces, elle perdrait ses chameaux & toutes ses marchandises; ce qui n'est pas sans exemple. Tavernier.

Monnoies d'Arabie.

Larins & demi-Larins.

(\*) Le Blanc, Traité historique des Monnoies, pages 392 & 417.

MONNOIES  
DE L'ASIE.

niet raconte que, dans un de ses Voyages (33), il fut arrêté par un de ces Princes, l'espace de vingt & un jours; après lesquels il se trouva fort heureux d'en être quitte, en lui donnant tout ce qu'il demandoit. Si les Larins avoient le poids des Monnoies pour lesquelles on les prend, un Marchand n'auroit à se plaindre que d'une cérémonie fort incommode; mais, ensuite, étant obligé, lorsqu'il arrive aux Indes, de porter ses Larins à la Monnoie (34), il perd nécessairement huit sols sur chaque Ecu, c'est-à-dire, quatorze & demi pour cent.

Monnoies de  
l'Indoustan.

Roupies d'or  
& d'argent.

Tout l'or & l'argent, qui entre sur les Terres du Grand-Mogol, est raffiné au dernier titre, avant que d'être battu en Monnoie de l'Empire, qui porte le nom de Roupie. La Roupie d'or pèse deux gros, trois quarts & onze grains, & vaut, dans le Pays, quatorze Roupies d'argent. Ainsi la Roupie d'or revient à vingt-une livres de France, & l'once d'or à cinquante-huit livres quatre deniers. Cet or est de la finesse de celui que nous estimons cinquante-quatre livres l'once. En apportant de cet or en lingots, ou en ducats d'or de l'Europe, on a toujours sept & demi pour cent de profit, si l'on peut éviter de payer les droits aux Douanes. La demie-Roupie d'or revient à dix livres dix sols, & le quart à cinq livres cinq sols. Anciennement la forme des Roupies étoit carrée. Elle est ronde aujourd'hui. Quoique la Roupie d'argent se compte à trente sols, elle ne pèse que trois gros; & nos Pierres de trente sols pèsent trois gros & demi quatre grains; mais la Roupie est de meilleur argent. En un mot, ceux qui entendent le Commerce, & qui portent d'ici de l'or ou de l'argent, sur les Terres du Grand-Mogol, ont toujours sept ou huit pour cent de gain, s'ils peuvent éviter les Douanes; car, en payant les droits, ce profit s'y trouve employé. Il y a des demies-Roupies d'argent, qui reviennent à quinze sols; des quarts, à sept sols & demi; & des huitièmes, à trois sols neuf deniers.

Histoire des  
Roupies qui por-  
tent les douze  
signes du Zodia-  
que.

Quoique Tavernier ne doivè être consulté qu'avec précaution dans tout ce qu'il rapporte d'histoire, on ne peut rejeter absolument l'Histoire des Roupies qui représentent les douze Signes, telle qu'on la trouve au Tome II. de ses Voyages, page 24. On ne changera rien à ses termes.

« Sultan Selim, dit-il, nommé Jehan Guit, neuvième Empereur des Mo-  
« gols, & Pere de Cha-Jehan, avoit une vive tendresse pour une de ses fem-  
« mes, qui en étoit digne aussi par son rare mérite. Elle avoit beaucoup d'es-  
« prit. Elle étoit belle, libérale, & si adroite à ménager l'humeur du Sou-  
« verain, que non-seulement il ne pouvoit vivre sans elle, mais qu'elle  
« étoit en possession de tout obtenir de lui. Elle avoit deux noms: celui de  
« Nourgehan-Begum, qui signifie *Princesse, lumière du Monde*; & c'étoit le  
« nom qui étoit sur son cachet: l'autre étoit Nurmahal, qui signifie *lu-  
« mière du Serrail*. Elle fut toujours grande Ennemie des deux fils du Roi,  
« particulièrement du second, appelé alors Sultan Kourom (35), & qui  
« depuis étant sur le trône, se fit nommer Cha-Jehan. Il s'opposoit à tous les  
« desseins de cette Princesse, qui de son côté gouvernoit si bien l'esprit du  
« Roi, qu'elle le portoit à se tenir la plus grande partie de l'année en cam-

(33) Tome II. page 3.

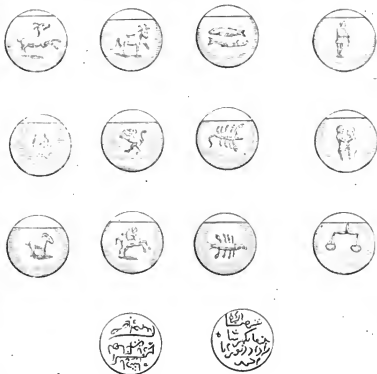
(34) C'est ce qu'on a vu dans toutes

les Relations.

(35) Rhoc l'appelle Corone.



*Monnaie qui représente les douze Signes du Zodiaque.*



*Monnaies d'Or et d'Argent et de Cuivre que les Portugais  
font battre aux Indes Orientales.*



T. X. N. 111.

« pagne, soulevant, sous main, contre lui quelques Rajas des frontières,  
 « pour l'obliger d'aller à la guerre & l'éloigner de ses fils. Dans les vûes de  
 « son ambition, elle crut ne pouvoir éterniser plus sûrement sa mémoire,  
 « qu'en faisant fabriquer, en son nom, quantité de Monnoie, dont la mar-  
 « que fût différente de celle qui est en usage dans l'Indoustan. Elle n'auroit  
 « jamais réussi dans son dessein, si le Prince Kourom eût été à la Cour;  
 « mais elle prit le tems que le Roi avoit fait crever les yeux à Sultan Kof-  
 « rou (36), son fils aîné, après l'avoir pris les armes à la main dans l'in-  
 « tention de le chasser du trône. Kourom ayant été envoyé avec une puissante  
 « armée contre le Roi de Visapour qui remuoit, Nurmahal, qui se vit  
 « délivrée de ceux qui pouvoient la traverser dans ses desseins, prit cette oc-  
 « casion pour redoubler ses flatteries auprès de Jehan Guir. Un jour que le  
 « vin l'avoit rendu fort gai, & qu'il avoit pris beaucoup de plaisir à la voir  
 « danser, il lui avoua qu'il l'aimoit plus que toutes ses autres femmes, &  
 « que sans elle il seroit mort de chagrin après l'audace criminelle de son  
 « fils, qui avoit voulu le détrôner. S'il est vrai, lui dit-elle, que je vous  
 « sois si chère, vous m'accorderez ce que je desire depuis long-tems avec la  
 « plus vive passion, qui est de pouvoir régner souverainement l'espace de  
 « vingt-quatre heures. Cette demande surprit fort le Roi, & le rendit tri-  
 « ste pendant quelques jours. Cependant l'adroite Nurmahal s'efforçoit de  
 « le réjouir par de nouveaux plaisirs, & feignoit de ne pas s'appetcevoir de  
 « son chagrin. Enfin, le cinquième jour de la demande, ne pouvant résis-  
 « ter à sa passion, il lui dit qu'il alloit se retirer pour vingt-quatre heu-  
 « res, & que dans cet intervalle elle pouvoit monter sur le trône, pour  
 « commander souverainement. En même-tems, il fit venir, en sa présence,  
 « tous les Grands qui se trouvoient à la Cour, auxquels il donna ordre  
 « d'obéir à Nurmahal comme à lui-même. Il y avoit long-tems qu'elle  
 « avoit fait ses préparatifs, en amassant, en secret, quantité d'or & d'argent  
 « dans toutes les villes où l'on bat Monnoie, & faisant fabriquer tous les  
 « coins. C'est assurément une chose surprenante qu'une femme ait su con-  
 « duire si adroitement un si grand dessein, qu'elle ait pu faire graver vingt-  
 « quatre coins, & tenir prêts, tant en or qu'en argent, plus de deux mil-  
 « lions dans toutes les villes, sans que jamais, ni le Roi, ni les Grands en  
 « aient rien découvert. Il n'y avoit que les seuls Maîtres des Monnoies qui  
 « eussent part à son secret. Elle avoit su les gagner par des bienfaits & de  
 « grandes espérances, se tenant comme assurée d'obtenir un jour sa deman-  
 « de, & jugeant que si tout n'étoit prêt, elle ne pourroit exécuter son des-  
 « sein dans vingt-quatre heures. Le jour étant donc venu qu'elle s'assit sur  
 « le trône, elle envoya promptement des Couriers par toutes les villes du  
 « Royaume, avec ordre de battre des Roupies, tant d'or que d'argent, jus-  
 « qu'à la somme qu'elle avoit amassée. Il faut remarquer que toutes les  
 « Monnoies de l'Indoustan n'ont que des caractères du pays, des deux côtés  
 « de la pièce; mais cette Princesse fit mettre, de chaque côté des siennes,  
 « un des douze Signes du Zodiaque; ce qui est contre la loi de Mahomet,  
 « qui défend toutes sortes de représentations d'hommes & d'animaux. Elle

(36) D'autres le nomment Coronioe.

**MONNOIES  
DE L'ASIE.**

» eut ce respect pour le Roi, qu'au revers des pieces, elle fit mettre, en  
 » lettres Arabes, le nom de Jehan-Guir avec le sien, & celui de la ville où  
 » les Roupies avoient été battues. Quand le Roi & les Grands sçurent la cho-  
 » se, ils furent extrêmement étonnés, mais particulièrement Sultan Kou-  
 » roum, ennemi mortel de Nurmahal. Quelques gens du pays m'ont as-  
 » suré qu'il en perdit d'abord l'esprit, & qu'il eut de la peine à revenir  
 » d'une si grande surprise. Mais la chose fut si promptement exécutée, sur-  
 » tout dans le lieu où elle étoit alors, que deux heures après qu'elle fut  
 » sur le trône, elle fit jeter au Peuple quantité de ces pieces d'or & d'ar-  
 » gent, qui pendant le regne de Jehan-Guir ont toujours eu cours & passé  
 » pour des Roupies. Lorsque Sultan Kourom, qui prit le nom de Cha-Jehan,  
 » eut succédé à son père, il fit défense, sous peine de la vie, d'employer de  
 » ces Roupies. Il fut ordonné à tous ceux qui en avoient, tant d'or que  
 » d'argent, de les porter à la Monnoie, pour en recevoir la valeur & y être  
 » fondus. De-là vient qu'à présent elles sont fort rares, particulièrement  
 » celles d'or, & entr'autres deux ou trois que l'on ne trouve que mal-aisé-  
 » ment, ayant payé pour une jusqu'à cent écus.

Pieces de cuivre.

Les Monnoies de cuivre, de l'Indoustan, ont différens noms, & valent plus ou moins, suivant la quantité de cuivre qu'on apporte à la Monnoie. Ordinairement, la plus grande vaut deux sous de notre Monnoie; celle qui suit, un sou; & celle d'après, qu'on nomme Pecha, six deniers.

Coquilles.

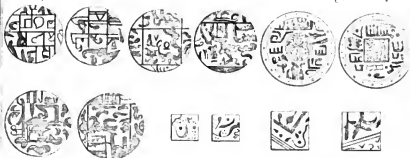
Les Koris, ou les Coquilles, sont en usage aussi dans l'Indoustan. Comme elles viennent des Maldives, plus on est proche de la mer, plus on en donne pour le Pecha; & le nombre ordinaire est de cinquante à soixante. Les Mamoudis & les demi-Mamoudis, qui sont des pieces d'argent, n'ont cours que dans la Province de Guzarate. Cinq Mamoudis passent pour un écu. Les Koris ne sont pas reçus dans cette Province; mais on y reçoit une sorte de petites Amandes, qui viennent des environs d'Ormuz & des Déserts du Royaume de Lar. Quarante valent le Pecha; & quelquefois quarante-quatre, suivant la quantité de ces Amandes qu'on apporte dans le pays. Les arbres, dont elles sont le fruit, n'en produisant pas toujours la même quantité. Cette Monnoie hausse ou baisse à proportion; & les Changeurs y trouvent leur compte. Les Amandes sont dans leurs coquilles. Il n'est pas à craindre que les enfans les cassent pour manger le noyau; car il est plus amer que la coquinte.

Diverses Mon-  
noies des Tribu-  
taires du Mogol.  
Pays de Ma-  
tacha.

Entre les Princes tributaires du Grand-Mogol, on en compte plusieurs qui ont le droit de faire battre Monnoie. Le pays, où le Royaume de Matoucha, qui est au Nord d'Agra, & renfermé dans de hautes montagnes, jouit de ce privilege. Son principal Commerce, avec ses voisins, consiste en cuivre, dont il a deux mines fort abondantes, qui fournissent la plus grande partie de l'Indoustan, d'où il tire du sel en échange. Ce sel, que la nature a refusé aux Peuples de Matoucha, leur coute fort cher; parce que du lieu dont ils leur vient, qui est sur la Côte des Indes, vers Raçaim, il y a quatre mois de chemin. Il se transporte sur des bœufs, qui rapportent aussi le cuivre. Matoucha produit d'excellent bled, de bon raisin, d'admirables fruits, toutes sortes de bestiaux, du lapis & des grenats; mais les Habitans, qui sont tous Idolâtres, regrettent amèrement d'être sans sel & sans riz; deux

Marchandises

*Monnaies du Roy et de deux Roins, l'une trois Tributs, une du grand Mogol*



*Espace d'Or qu'on nomme Papade*



*Fano*



*Monnaies que les Anglois et les Hollandois font battre aux Indes*



*Monnaies d'Or et d'Argent du Roy de Siam, une d'Or du Roy de Malacca, ou de Celebes et celle d'Argent et de Cuivre du Roy de Camboge.*



T. X. N.° 17111.







Matchandises précieuses à leur Religion. La principale Monnoie de Maroucha est d'argent, au même titre que la Roupie, & ne pèse qu'un gros, & dix-neuf grains. La différence, dans le cours, est de six & demi pour cent. Plus on avance vers le Nord, plus l'or & l'argent deviennent chers. Les piéces de cuivre du même pays n'ont que la valeur du Pecha, quoiqu'elles soient de la moitié plus pesantes.

Le Raja de Porta Jajoumola est un des plus grands Princes qui soient au-delà du Gange. Ses terres sont droit au Nord de Patna, & touchent à celles du Roi de Boutam. Tous les ans, il est obligé d'envoyer un Ambassadeur au Gouverneur de Patna, avec un présent de vingt éléphants, que ce Gouverneur fait au Grand-Mogol. Ses principales richesses consistent en éléphants, en musc & en rhubarbe; & manquant de sel, il leve un impôt considérable sur celui qui se consume dans son domaine, ou qui passe plus loin. Tout ce sel vient des terres du Grand-Mogol & se transporte depuis la Côte maritime, jusqu'à cinquante, & même à cinquante-cinq degrés du Nord. On en charge plus de quinze cens mille bœufs; & chaque charge, forant des salines, paye une Roupie, au Mogol, pour passer librement par toutes ses terres. Cette nécessité seule a forcé le Raja de se soumettre au tribut. Sa Monnoie, qui est une espèce de Roupie, passe pour une des plus belles des Indes.

Le Raja d'Ogen, Pays entre Brampour, Seronge & Amadabath, fait battre une Monnoie d'argent qui n'a de cours que sur les Terres, & qu'on rejette même sur celles du Grand-Mogol. Elle passe pour un quart de Roupie; mais l'argent en est bas. On fabrique aussi, dans les Terres de ce Prince, des Pechas de six deniers, qui ont cours dans les Etats du Mogol jusqu'aux Portes d'Agra. Les Koris y font la plus petite Monnoie.

On peut s'en rapporter hardiment au témoignage de Tavernier, sur ces espèces d'or qu'on nomme Pagodes, & qui n'ont proprement cours que dans les Terres de Golkonde, de Visapour, de Carnate & de Velouche (\*). Son principal Commerce l'ayant conduit plusieurs fois aux Mines de diamans, il s'étoit vu dans la nécessité d'approfondir parfaitement la valeur d'une Monnoie, dont il faisoit un usage continuel. Toutes les Pagodes, dit-il, quoique de figures différentes, ont la même valeur dans ces différens Pays, & doivent être du poids de notre demie pistole; mais l'or est à plus bas titre. Cependant, quoique l'once ne vaille pas plus de quarante-deux à quarante-trois livres, elle ne laisse pas de passer pour quatre Roupies. Aussi lui parut-il que c'étoit la meilleure Monnoie qu'on pût porter aux Mines. Il distingue les vieilles Pagodes, des nouvelles. Les premières sont du tems que les Rajas étoient Maîtres de Golkonde, & n'ont qu'une petite marque d'un côté. Elles sont de même poids que les nouvelles; mais, quoiqu'elles ne soient pas de meilleur or, elles sont quelquefois plus estimées de vingt à vingt-cinq pour cent. La raison qu'il en apporte, c'est que les Chetafs, c'est-à-dire les Changeurs, qui sont tous Idolâtres, ont la superstition de croire que si cette Monnoie étoit refondue, le Pays seroit menacé de quelque désastre; & dans cette crainte, ils donnent au Roi de Golkonde, en certaines années, jusqu'à vingt milles Pagodes, pour obtenir qu'il ne la fasse pas refondre.

(\*) On plutôt, Velours.

MONNOIES  
DE L'ASIE.

Porta Jajou-  
mola.

Monnoies d'O.  
gen.

Monnoies de  
Golkonde, de  
Visapour, de  
Carnate & de  
Velouche.

Différence des  
vieilles Pagodes  
des nouvelles.

MONNOIES  
DE L'ASIE.  
Profil des Che-  
raks ou des Chas-  
gers.

Mais ces vieilles Pagodes n'ont cours que dans le seul Royaume de Golkonde. Tavernier croit au fond que l'intérêt des Cherafs y a plus de part que leur superstition. Dans tout ce Royaume, on ne parle, dit-il, que de vieilles Pagodes pour le Commerce : non qu'il ne soit également permis de faire les payemens en Pagodes neuves, ou en Roupies ; mais ceux qui reçoivent des Pagodes neuves, ou des Roupies, trouvent toujours le moyen de gagner un quart, ou un demi, & quelquefois un pour cent, sous prétexte que ces nouvelles Monnoies sont de Visapour, ou de Carnate, ou de Velouche, ou des Anglois & des Hollandois. D'un autre côté, si le paiement se fait en vieilles Pagodes, le Cheraf est encore plus sûr de quelque profit, parce qu'en payant l'intérêt ordinaire, pour l'argent qui lui reste entre les mains (37), il a mille moyens de le faire valoir à son avantage (38).

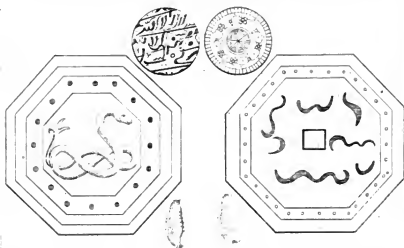
(37) Il ne se fait point de paiement considérable, sans un Cheraf, qui le reçoit, & qui garde la somme entre ses mains, si les Vendeurs n'en ont pas besoin sur le champ ; en leur payant l'intérêt sur le pied de huit pour cent par an, ne garde-t-il l'argent que deux jours. Il arrive de-là que les Cherafs ont toujours la plus grande partie de l'argent du Royaume, & que malgré l'intérêt qu'ils en payent, ils y sont de très grands profits. *Ibid.* page 10.

(38) Le détail de ces moyens est instructif. Premièrement, le Cheraf examine toutes les vieilles Pagodes ; & les ayant regardées l'une après l'autre, il en fait cinq ou six parts. Il dit des unes qu'elles sont plus usées que d'autres, parce qu'elles ont passé par plus de mains. Aux autres, c'est un déchet de demi pour cent, ou d'un quart, &c., parce qu'elles ont été *forées*. C'est une chose merveilleuse que ce forage. Comme les Pagodes sont fort épaisses & qu'on ne peut les rogner, ceux qui cherchent un profit illégitime, se servent d'un foret, pour les percer par le bord, jusqu'à la moitié, ou plus, & tirent quelquefois de l'or d'une pièce jusqu'à la valeur de deux ou trois sous. Avec beaucoup de précaution pour n'être pas pris sur le fait, ils présentent ce métal à tout autre, parce qu'il y a peu d'Artisans aux Indes qui gagnent plus de trois sous par jour. Après avoir tiré le surs, ils frappent sur les ous avec un petit marteau, & les savent si bien fermer, qu'il faut avoir une expérience extrême pour découvrir la fraude. C'est par cette raison qu'on ne reçoit jamais de paiement, sans faire voir les espèces au Cheraf ; & quand il ne regardoit que deux ou trois pièces, le moindre salaire, pour sa peine, est de deux liards ou d'un sou. 2°. Lorsqu'il se fait un paiement considérable, le Cheraf met les Pagodes, par cinquante ou

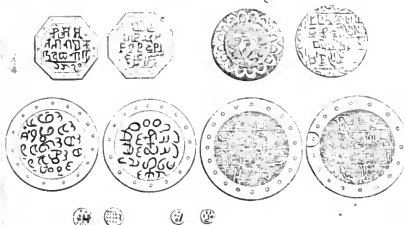
par cent, dans de petits sacs auxquels il applique son cachet, & sur le sac est écrit le nombre des Pagodes qu'il contient. La somme est livrée dans cet état à celui qui reçoit le paiement. Quand celui-ci veut l'employer, il n'ouvre point les sacs pour la donner à celui qu'il paye. On fait appeler le même Changeur qui a cacheté les sacs, & qui, reconnoissant son cachet entier, répond que les espèces sont bonnes. Elles passent ainsi des années entières, sans que les sacs soient ouverts. Mais chaque fois qu'ils changent de mains, on envoie échercher les mêmes Cherafs, qui tiennent toujours quelque chose pour cent de leur visée. Cependant il est plus ordinaire, dans les intervalles, de leur laisser la somme entre les mains pour en tirer d'eux l'intérêt. 3°. Voici comment ils la font valoir à leur profit : c'est l'usage du pays que les gens de guerre y soient payés tous les mois ; mais la plupart n'attendent pas que le mois soit fini & viennent prendre leur argent chez les Cherafs, qui en font le décompte à dix huit & vingt pour cent ; joint qu'ils les payent en Pagodes auxquelles il y a quelque chose de manque. S'il y a quelque gros diamant à vendre, ou quelque beau rubis, ils ne l'ignorent pas long-temps, & bientôt ils trouvent le moyen de l'avoir en gage. Les Marchands qui arrivent du Pegu & des autres lieux doivent ordinairement quelque chose ; & comme les Loix obligent de payer dans quinzaine, du jour que le Marchand est sorti du Vaisseau, il met en gage ce qu'il a de plus précieux, pour satisfaire ceux qui ont contribué aux frais du Vaisseau, ou qui lui ont prêté de l'argent pour ses emplettes. Ensuite il vend ses autres marchandises, pour payer le Cheraf, auquel il a fait des emprunts à son arrivée. Ceux qui travaillent aux Mines de diamans, & les Marchands qui les afferment, ont peu



Monnoyes du Roy de Cheda et Pera.



Monnoyes d'Or et d'Argent des Roys d'Aïem de Tipoura  
d'Arakau et du Pegu.



T. V. N. XL.

On verra, dans la figure, une autre Monnoie de Commerce, qui est en usage dans les mêmes Pays, & qui se nomme Fanos. Elle est d'or, & de différens titres. Il y en a de six pour un Ecu, & d'autres de dix à quinze, entre lesquelles il s'en trouve de fort bon aloi. C'est la Monnoie qui regne sur la Côte de Coromandel, depuis le Cap de Comorin jusqu'au Bengale; avec les Pechas de cuivre, & les Koris, qui servent de petite Monnoie.

MONNOIES  
DE L'ASIE.

Les Anglois ont fait battre assez long-tems, dans leur Fort de Madras, une Monnoie d'or qui se nommoit Pagode, comme celle des Rois & des Rajas du Pays. Elle étoit de même poids, de même titre, & de même valeur. Ils avoient d'abord négligé cette ressource, parce qu'ils trouvoient plus de profit à porter, dans leurs Comptoirs, de l'or d'Angleterre. Mais, après le mariage de Charles II, avec une Princesse de Portugal, qui lui donna le Fort de Bombay pour une partie de son Douaire, ils prirent le parti de faire battre, dans ce Fort, de la Monnoie d'argent, de cuivre & d'étain. A la vérité, cette Monnoie n'a jamais eu de cours à Surate, ni dans toute l'étendue des Terres du Grand-Mogol & des autres Puissances des Indes. Elle ne passe qu'entre les Anglois du Fort même, & jusqu'à deux ou trois lieues dans les Terres, ou dans les Villages de la Côte. Les Payfans, qui leur apportent leurs denrées, reçoivent volontiers cette Monnoie; parce que, dans un Pays misérable & sans Commerce, ils n'en voyent pas beaucoup d'autre.

Monnoie A11-  
gnoise des Indes.

Paliacate est un Fort des Hollandois, sur la Côte de Coromandel, où l'on fabrique aussi des Pagodes du même poids que les autres, mais un peu meilleures, pour le titre, que celles des Princes du Pays & des Anglois. La différence, à leur avantage, est de deux ou trois pour cent. On frappe aussi, à Paliacate, des Roupies d'argent, qui ont le poids des Roupies du Grand-Mogol, & qui portent, d'un côté, la marque de la Compagnie Hollandoise. Mais les Indiens n'en jugent pas comme des Pagodes du même lieu; c'est-à-dire qu'ils en font moins de cas que des Roupies communes, & que dans le Commerce elles perdent un demi pour cent, quoique l'argent n'en soit pas inférieur. Les Hollandois font battre encore, à Paliacate, une petite Monnoie de cuivre, dont ils payent ordinairement leurs Soldats. Tavernier observe qu'ils ont eu raison d'aspirer au Privilège de faire battre Monnoie. Comme ils ne rapportoient, du Japon, que de l'or, de l'argent & du cuivre en barre, de Macassar, que de l'or en poudre, & de la Chine, que de l'or en pain ou en masse, ils ont reconnu qu'en vendant toutes ces richesses aux Chers, ils perdoient cinq ou six pour cent, soit par la mauvaise foi de ces Changeurs, ou par celle des Chefs de leurs propres Comptoirs. Le profit, qui passoit à ces infidèles Agens, demeure présentement à la Compagnie.

Monnoie Hol-  
landoise.

Dans le Royaume de Queda & Pera, on ne bat que de la Monnoie d'étain. Plusieurs mines de ce Métal, qu'on y a trouvées en divers tems, ont causé beaucoup de tort aux Anglois; car l'Angleterre en fournissoit autrefois une partie de l'Asie. Il s'y en consume beaucoup, sur-tout dans les Etats du Grand-Mogol, & plus encore dans l'Arabie & la Perse, où toute la vaisselle est de

Monnoie de  
Queda & Pera.

de belles pierres qu'ils ne vendent à ces Changeurs, parce qu'ils sont sûrs d'y trouver de l'argent comptant. Souvent ils les leur don-

nent en gage, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des Marchands pour les acheter. *Ibidem.* pages 114 & 115.

S f ij

MONNOIES  
DE L'ASIE.

cuivre, & demande d'être étamée tous les mois. Mais les Hollandois, & d'autres Marchands, l'achètent à présent du Roi de Queda, & le transportent dans toutes les Parties de l'Orient. S'il entre quelques Monnoies d'or ou d'argent dans le Royaume de Queda & Pera, elles demeurent entre les mains du Roi & des Grands. Le Peuple ne voit que des Pièces d'étain & des Koris. Les plus grandes Pièces sont du poids d'une once & demie, & valent, dans le Pays, deux de nos sols; quoiqu'au prix où l'étain est en Europe, elles n'y pussent valoir qu'un sol trois deniers. Les bords en sont épais, mais le dedans est aussi mince que du papier. La petite Pièce vaut quatre deniers, & répond à la valeur de cinquante Koris.

Monnoie d'A-  
chem.

Dans l'Isle de Sumatra, le Roi d'Achem fait battre une Monnoie d'or, dont le titre est meilleur que celui de nos Louis. L'once en vaudroit bien cinquante francs. Ces Pièces pèsent dix grains, & reviennent à seize sols huit deniers de notre Monnoie. La petite Monnoie du même Royaume est d'étain, & pèse huit grains. En mettant cet étain, qui est fort bon, à seize sols la livre, il faudroit soixante & quinze de ces Pièces pour faire un de nos sols.

Monnoies de  
Macassar, de  
Cantoute, de  
Bantam & des  
Molouques.

La Monnoie d'or du Roi de Macassar, dans l'Isle de Celebes, pèse douze grains, & les Hollandois la prennent pour un Florin de leur Monnoie. L'or en est fort bon.

Monnoie de  
Batavia.

Celle du Roi de Camboie est d'argent. Elle pèse trente-deux grains. Ce Prince n'en fait jamais battre de plus haute; & quoiqu'il ait quantité d'or dans ses Etats, il aime mieux le négocier au poids, comme à la Chine, que de le convertir en Monnoie. Mais il fait battre aussi une Monnoie de cuivre, qui sert apparemment de modèle au Roi de Bantam, & aux Rois des Molouques, car ils n'en ont que de la même forme & de la même matière. A l'égard des Monnoies d'argent, ils laissent un cours libre dans leurs Etats à telles qui viennent des Pays étrangers, sans jamais les faire fondre. Dans Bantam, dans Batavia, & toute l'Isle de Java, dans plusieurs lieux des Molouques, on ne voit que des Pistres d'Espagne, des Richedales d'Allemagne, & des Ecus de France. Mais, dans Batavia, comme en Hollande, on a de plus, pour petite Monnoie, des escalins, des double-sols, & des sols.

Monnoie de  
Siam.

On bat à Siam une Monnoie d'or, qui pèse dix grains plus que notre demie Pistole. L'or en est au même titre. Si les Marchands, qui vont négocier dans cette Contrée, en rapportent de l'or ou de l'argent, c'est qu'ils n'y trouvent point de marchandises qu'ils puissent acheter; car ils n'ont pas deux pour cent de profit, sur ces deux métaux. Les Siamois ont une Monnoie d'argent, de la grosseur d'une bonne noisette, aplatie, en demi rond, des quatre côtés, dont trois sont fendus, comme un fer à cheval, & deux portent quelques caractères du Pays. Tout l'Orient n'a point de Monnoie d'une si étrange fabrique (39). Elle pèse trois gros & demi, & vingt-cinq grains. Le titre en est le même, que celui de notre argent à trois livres dix sols l'once. La Monnoie de cuivre de Siam doit avoir, avec celle d'argent, qui se nomme

(39) Leur figure, dit plus nettement la Loubere, est celle d'un petit cylindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent à côté l'un de l'autre. Leur coin, qui est double sur

chaque pièce, au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois mêmes puissent expliquer. Voyez ci-dessus la Description de Siam, au Tome IX. page 269.

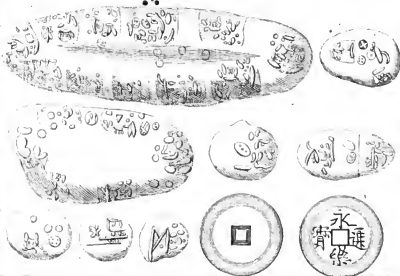




Monnoyes de la Chine et Royaume deTunquin.



Lingots d'Argent du Japon qui passent pour Monnoye.



T. X. N.° XII.

Tical, une proportion connue, puisqu'on en donne régulièrement deux cens pieces pour une d'argent. On s'y sert aussi, pour la plus basse Monnoie, de ces coquilles de mer qui viennent des Maldives

MONNOIE  
DE L'ASIE.

Toutes les Monnoies d'argent des Royaumes d'Assem, de Tipoura, d'Arakan & du Pegu, sont au même titre que nos Ecus, en les mettant à trois livres dix sols l'once, comme ils y étoient du tems de l'Auteur. Celle d'Assem pèse trois gros quatre grains. Celle de Tipoura pèse deux gros & demi vingt-deux grains. Elle porte d'un côté cette inscription, *Aragari*, qui signifie Dieu en langue du Pays; & de l'autre, *Chatermani*, Roi de Tipoura. Ce Royaume, qui est d'ailleurs peu connu des Européens, commence à deux journées de Dacca, au Nord-Ouest. La Monnoie du Roi d'Arakan pèse deux gros & demi quinze grains. Dans ce Pays, l'or se négocie sans être monnoyé; mais il est à très bas titre, & ne passe point quatorze carats. Le poids de la Monnoie d'argent du Pegu est de deux gros & demi douze grains. On fait battre aussi, dans cet Etat, de petites Pieces d'or, qui ne pèsent que sept grains, & dont quinze passent pour la valeur d'une Pistre. L'or en est fort bas. Ces Pieces se nomment *Fanos*. Assem en a de même nom & de même poids, mais à plus bas titre encore. Pour la valeur d'une Pistre, il en faut vingt-deux.

Monnoie d'Assem, de Tipoura, d'Arakan, & du Pegu.

On a remarqué dans les Descriptions de la Chine & du Tonquin, qu'il ne s'y bat aucune Monnoie d'or ni d'argent; que la petite Monnoie est de cuivre; & qu'on n'employe dans le Commerce, que des masses ou des lingots d'or, dont chacun a son poids. Ces morceaux d'or sont nommés par les Hollandois, *Goltschus*, c'est-à-dire *Batteaux d'or*, parce qu'ils ont à peu près la forme d'un Batteau; d'autres les appellent pains d'or. On n'en voit que de deux différentes grosseurs. L'or en est à tel titre, que l'once en France ne vaudroit que quarante-deux livres. Le grand morceau revient à douze cens Gouldes de Monnoie Hollandoise, & de la nôtre, à treize cens cinquante livres. L'autre morceau, qui pèse la moitié moins, est d'une valeur proportionnée.

Monnoie de la Chine & du Tonquin.

A l'égard des pains ou des morceaux d'argent, on en distingue de plusieurs grosseurs & de divers poids, dont la valeur par conséquent varie, suivant cette différence. Dans les grands payemens, on employe des lingots qui valent jusqu'à cent francs; mais on voit aussi de petits morceaux d'argent qui ne sont pas de la valeur d'un sol. Ceux qui achètent quelque chose, ont toujours des instrumens prêts, pour couper d'un gros morceau, ce qui manque à leur somme. Au reste, lorsque les Chinois transportent leurs pains ou leurs batteaux d'or dans les Pays étrangers, il n'y a point de Marchand qui les reçoive, sans les faire couper par le milieu. Tout le monde se défie de cette Nation, sur-tout les Hollandois, qui ont souvent trouvé, au milieu de ces pains d'or, un tiers de cuivre ou d'argent. Les Chinois sont si rusés, qu'il y a peu d'Etrangers qu'ils ne trompent. Ils n'ont pas moins d'habileté à se défendre des rusés d'autrui. On ne les voit jamais sans leur poids, qui est une espèce de petite Romaine, d'environ huit pouces de long, avec laquelle ils pèsent tout l'or & l'argent qu'ils reçoivent.

La petite Monnoie de la Chine & du Tonquin est de cuivre. Ce sont de petites pieces rondes, qui s'enfilent par un trou qu'elles ont au milieu, & dont on met ensemble vingt-cinq, cinquante, ou cent, pour s'épargner

Scij

MONNOIES  
DE L'ASIE.  
Monnoies du  
Japon.

la peine de les compter, lorsque le nombre est au-dessus de douze.

Tout l'or que les Japonnois convertissent en Monnoie, est au même titre, & supérieur, de quelque chose, à nos Louis. Il est au titre de l'or que nous payons cinquante francs l'once. Les plus grandes Pièces pèsent une once six gros, & reviennent à quatre-vingt-sept livres dix sols. Le poids des moindres est le tiers des grandes, c'est-à-dire demie once quarante-huit grains, & revient à dix-neuf livres trois sols quatre deniers. Toutes ces Pièces portent différentes matques, dont on donne la figure. Les Pièces d'argent sont de même poids entr'elles, quoiqu'elles soient marquées aussi différemment. Chacune pèse, quatre grains moins que nos Pièces de trente sols; quoique dans le Commerce, elles aient cours pour la même valeur. L'argent est au même titre que celui de nos Monnoies; ce qui n'empêche pas que sur les Terres du Grand-Mogol, où les Hollandois apportent également les Monnoies d'argent, & les barres ou les lingots du Japon, on ne leur donne toujours que deux & jusqu'à trois pour cent, plus qu'on ne leur donneroit des Ecus de France, des Richedales, & des Piaîtres (\*).

Ce qu'on nomme les lingots ou les barres du Japon, est une sorte de Monnoie d'argent très informe, & dont la variété n'est pas moindre dans le poids que dans la figure & la marque. Les plus gros sont de sept onces, qui reviennent à vingt-quatre livres dix sols de France; & les moindres, d'environ un gros & demi.

La Monnoie de cuivre s'enfile, comme au Tonquin, en différent nombre, jusqu'à six cens, qui font la valeur d'une *Telle*. C'est la maniere de compter du Japon. Les Hollandois évaluent une *Telle* d'argent à trois Gouldes & demie de leur Monnoie; ce qui revient à quatre livres cinq sols de la nôtre.

Monnoies des  
Portugais aux Indes  
Orientales.

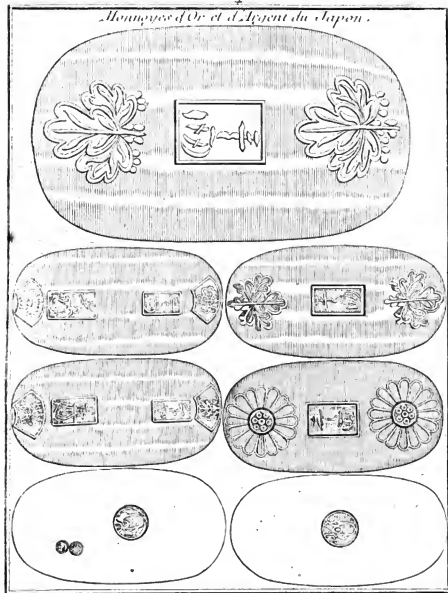
La Monnoie d'or, que les Portugais font battre à Goa, est de meilleur titre que celui de nos Louis, & pèse un grain de plus que notre demie Pistole. Ils affectent de la tenir fort haute (40), afin qu'elle ne sorte point du Pays. On l'appelle *Saint-Thomé*. Autrefois, lorsqu'ils avoient le Commerce du Japon, de Macassar, de Sumatra, de la Chine, avec celui de Mombambique, qu'ils ont encore, on admiroit la quantité de cette Monnoie d'or,

(\*) Kämpfer s'exprime autrement: Il n'y a, dit-il, dans tout l'Empire, qu'un poids & qu'une mesure. Autrefois la *Casie*, petite Monnoie qui vaut communément un peu plus qu'un de nos deniers, varioit beaucoup pour le poids; chaque Province ayant le sien; mais, peu de tems après la réunion de tout le Japon sous les Cubolamas, l'Empereur fit refondre toutes les différentes Monnoies & fabriquer une *Casie* de cuivre qui court partout. Il acheta même une partie des anciennes, plus qu'elles ne valoient, afin de les retirer toutes. Il y a aussi trois Monnoies d'or, dont la plus haute, nommée *Cobang*, est du poids de six Reaux, qui font quarante Siumomes, ou Tachs; & le Tael est de cinquante-sept sous de France. Les deux autres sont fort petites. Il en faut dix de l'une, pour

faire le poids de six Reaux & demi, & autant de piéces de l'autre ne font que cinq huitièmes d'une Réale, ou un Tael, & la seizième partie d'un Tael. L'alliage de l'argent est le même que celui de nos Ecus: les piéces sont en forme de bâton, ou de lingots, qu'on pèse, & dont on prend autant qu'il faut pour faire la valeur de trente Tachs. On les enveloppe ensemble dans un sac, & l'on compte les sacs, sans les dépaqueter. Il y a encore une petite Monnoie d'argent, nommée *Maas*, qui n'a pas de poids fixe, & qui pèse depuis un Schelling jusqu'à dix. *Voyage de Kämpfer au Japon.*

(40) Tavernier dit que pendant qu'il étoit à Goa, le *Saint-Thomé* valoit quatre Roupiés d'argent, ou six francs de notre monnoie.

*Monnaies d'Or et d'Argent du Japon.*



F. N. S. - IN.





qu'ils faisoient battre, & celle des ouvrages d'or qui se fabriquoient dans toutes leurs Villes; mais sur-tout de ces ouvrages de filigrane, qu'ils envoyoient aux Pays étrangers, & jusqu'aux Indes Occidentales, par la voie des Philippines. Mais, depuis que Mosambique est presque le seul Pays qui fournisse de l'or à Goa, ils craignent qu'il n'en sorte en especes mêmes. Outre les Monnoies étrangères, ils ont d'ailleurs des pieces d'argent, qu'ils nomment Pardos, & qui passent pour la valeur de vingt-sept sols de France. Les petites Monnoies de cuivre & d'étain sont aussi fort communes à Goa, & s'enfilent comme celles du Tonquin & du Japon.

MONNOIES.  
D'OR ET D'AR-  
GENT DE L'ASIE.

## § I I.

*D'où l'Asie tire l'or & l'argent.*

**I**L n'est pas question des voies du Commerce, qui font passer aux Indes une grande partie des richesses de l'Europe. On cherche, dans les Relations des Voyageurs, ce que l'Asie tire de son propre sein. L'opinion commune est que, de toutes les parties de cette vaste Région, le Japon est celle qui fournit la plus grande quantité d'or. Quelques-uns croient qu'on y en porte une partie considérable, de l'Isle Formosa. Mais les Hollandois, qui ont eu, pendant quelque tems, un Etablissement dans cette Isle, n'ont pu découvrir quel étoit le Commerce, du côté où l'on suppose qu'il y a de l'or.

Il en vient aussi de la Chine, que les Chinois changent contre l'argent qu'on leur porte. Comme ils n'ont point de Mines d'argent; prix pour prix, ils le préfèrent à l'or; d'autant plus que l'or de la Chine est presque au plus bas titre de tout l'or de l'Asie.

L'Isle Celebes, ou de Macassar, produit aussi de l'or, qui se tire des Rivières, où il roule avec le sable.

Dans l'Isle de Sumatra, l'on trouve, après la saison des pluies, & lorsque les torrens sont écoulés, des veines d'or dans des cailloux de diverses grosseurs, que les eaux ont entraînés des montagnes qui regardent le Nord-Est. A l'Ouest de la même Isle, les Paysans apportent quantité d'or aux Européens qui vont y charger du poivre. Mais c'est un or fort bas, au-dessous même de l'or de la Chine.

Vers les montagnes du Tibet, qui sont l'ancien Caucase, dans les Terres d'un Raja, au-de-là du Royaume de Kachemire, on connoît trois montagnes, proches l'une de l'autre, dont l'une produit d'excellent or, une autre des grenats, & la troisième du lapis.

Il vient de l'or du Royaume de Tipra, mais presque aussi bas de titre que celui de la Chine.

Mendez-Pinto raconte qu'entre les Royaumes de Camboie & de Champa, une rivière, qui se décharge dans la mer, à neuf degrés de latitude du Nord, vient d'un Lac nommé *Binator*, à deux cens cinquante lieues dans les terres; que ce Lac est environné de hautes montagnes, au pied desquelles on trouve, sur le bord de l'eau, trente-huit Villages; que près d'un des plus grands, qui se nomme Chuncalcu, la nature a placé une Mine d'or

MONNOIE,  
OR ET AR-  
GENT DE L'A-  
SIE.

très riche, d'où l'on tiroit, chaque année, la valeur de vingt-deux millions de notre Monnoie; qu'elle faisoit le sujet d'une guerre continuelle, entre quatre Seigneurs de la même famille, à qui la naissance y donnoit les mêmes droits; que l'un d'eux, nommé *Raja-Hitau*, avoit sous terre, dans la cour de sa Maison, six ceus Balars d'or en poudre; enfin, que près d'un autre de ces Villages, nommé *Buaquirim*, on tiroit, d'une carrière, quantité de diamans fins, plus précieux, dit-il, que ceux de Lave & de Tajampure (41).

A l'égard de l'argent, on n'en connoît guères d'autres Mines, dans toute l'Asie, que celles du Japon, dont toutes les Relations vantent l'abondance. Cependant le Voyageur, dont on vient d'employer le témoignage, parle de celles qui se trouvent en abondance sur les bords du Lac de Chiamnay, d'où l'on transporte, dit-il, l'argent, le cuivre, l'étain & le plomb, sur des éléphans, aux Royaumes de Sornau, que les Européens nomment Siam, de Paililoca, Savadi, Tangu, Bim, Calaminham, & dans d'autres Provinces, éloignées des Côtes maritimes, de deux ou trois mois de chemin. Il ajoute que ces pays montagneux sont divisés en Royaumes, habités par des hommes plus ou moins blancs, & qu'en échange de leurs métaux, ils reçoivent volontiers de l'or, des diamans & des rubis (42).

Mais, si l'Asie n'est pas plus féconde en or, elle en tire beaucoup, en poudre & en lingots, pour l'échange des toiles qu'elle fait passer en Afrique. Toute la Côte Orientale ne cesse pas de lui en fournir. Il ne faut pas s'imaginer que les Portugais soient jamais parvenus à faire entrer exclusivement les richesses de ce grand Pays dans leurs coffres.

A la vérité, le Gouverneur de Mozambique a sous lui les Commandans de Sofala & de Chepon-Goura, deux des plus abondantes sources de l'or. Le premier de ces deux petits Gouvernemens est sur la rivière de Sena, à soixante lieues de son embouchure; & l'autre est dix lieues plus haut. Depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à ces deux Places, on rencontre quantité d'Habitations de Negres, dont chacune est commandée par un Portugais. Ces Commandans, depuis long-tems Maîtres du Pays, y vivent en Seigneurs, & se font quelquefois la guerre entr'eux. Quelques-uns ont jusqu'à cinq mille Caffres dans leur dépendance; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient fort soumis au Gouverneur de Mozambique, qui leur fournit des toiles & d'autres marchandises. Un Gouverneur de Mozambique, qui part de Goa pour aller prendre possession de son Gouvernement, emporte quantité de marchandises; surtout des toiles teintes en noir. Ses Correspondans de Goa lui envoient aussi, tous les ans, deux Vaisseaux bien chargés, dont il fait passer les effets du côté de Sofala & de Chepon-Goura. C'est par toutes ces voies, que les Portugais sont en possession de recueillir une partie des richesses de l'Afrique.

Mais quantité de Peuples, dont nous connoissons à peine les noms, anciennement prévenus contre la Nation Portugaise, aiment mieux tirer directement leurs toiles des Indiens; sur-tout ceux qui sont liés avec eux, par la

(41) Voyages de Mendez Pinto, au Tome IX de ce Recueil, p. 166.

(42) *Ibidem*, page 379.

profession

profession du Mahométisme. Les uns portent leur or jusques dans les Ports de l'Abissinie, qui regardent la Mer rouge; d'autres, sur les Côtes Orientales. L'Empereur même du Monomotapa, dont la Domination s'étend jusqu'aux Confins de l'Abissinie, prend l'une ou l'autre de ces deux voies, & se le dispense, autant qu'il peut, de contribuer à l'agrandissement des Portugais. C'est de ses Etats que vient l'or le plus pur & le plus fin de toute l'Afrique. On n'a besoin, pour le tirer de la terre, que d'y fouiller à la profondeur de deux ou trois pieds. On prétend même que dans plusieurs cantons, que leur sécheresse rend déserts, il se trouve, sur la surface de la terre, des morceaux d'or de toutes sortes de formes, jusqu'au poids de deux onces. Tavernier raconte que, pendant son séjour à Surate, il y vit arriver un Ambassadeur du Monarque des Abissins, avec lequel il eut quelque Relation. Ce Ministre, dont il avoit obtenu l'amitié, en lui donnant une paire de Pistoles garnis d'argent, l'invita un jour à dîner, avec un autre François, nommé d'Ardiliere, & leur fit voir les présens dont il étoit chargé pour le Grand-Mogol. C'étoit quatorze beaux chevaux, reste de trente qu'il avoit amenés, & dont il avoit perdu seize en passant la mer; quantité de jeunes esclaves de l'un & de l'autre sexe; enfin, ce qui méritoit beaucoup plus d'admiration, un arbre d'or, haut de deux pieds quatre pouces, & gros de cinq ou six pouces par la tige. Ce précieux Ouvrage de la nature avoit dix ou douze branches, dont quelques-unes étoient de presqu'un demi pied de long, & de la grosseur du pouce. D'autres étoient plus petites. L'Auteur, qui donne son témoignage pour oculaire, ajoute: « qu'à divers endroits des » grosses branches on voyoit quelque chose de raboteux, qui ressembloit, » en quelque sorte, à des bourgeons. Les racines de l'arbre étoient petites » & courtes. La plus longue n'avoit pas plus de quatre ou cinq pouces (\*).

Les Peuples de la Côte Orientale d'Afrique, sachant dans quelle Saison les Bâtimens des Indes arrivent dans cette Mer, s'approchent du rivage pour se pourvoir de toiles & d'autres marchandises. Ils apportent l'or qu'ils ont recueilli; ou s'ils en manquent une année, ils s'obligent de payer l'année d'après, & les Marchands ne font pas difficulté de se fier à cette promesse. Sans cette confiance, le Commerce finiroit bientôt, avec les Portugais comme avec les Indiens. C'est aux mêmes conditions, que les peuples d'Ethiopie portent tous les ans de l'or au Grand-Caire. On apprend des Indiens, comme des Portugais, que les Negres du Monomotapa vivent peu; & ce qu'on attribue aux mauvaises eaux de leur Pays. Dès l'âge de vingt-cinq ans, ils commencent à se ressentir de l'Hydropisie; & la plupart se croient fort heureux, lorsqu'ils passent quarante ans. La Province, où la Rivière de Sena prend sa source, se nomme Mankaran, & commence environ cent lieues au-dessus de Chepon-Goura. Ses Peuples trouvent quantité d'or en poudre, dans plusieurs Rivières qui viennent se joindre à la Sena; mais cet or est plus bas que l'autre. Le Pays est fort sain, & l'on y vit aussi long-tems qu'en Europe. Dans certaines années, on voit venir, sur la Côte, des Caffres de beaucoup plus loin, & du voisinage même du Cap de Bonne-Espérance. Ceux qui se font informés de leur pays & de leur nom, nous apprennent seulement

MONNOIE  
D'OR ET AR-  
GENT DE L'A-  
SIE.

Commerce des  
Indiens avec l'A-  
frique.

Arbre d'or,  
avec ses racines  
& ses branches.

Ce que les In-  
dians racontent  
du Monomotapa.

(\*) Tome II, page 355.  
Tome X.

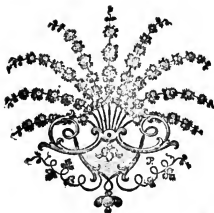


MONNOIES.  
OR ET AR-  
GENT DE L'A-  
FRIQUE.

que leur pays se nomme *Sabia* ; qu'ils vivent sous la Domination d'un Roi, & qu'ils emploient ordinairement quatre ou cinq mois pour se rendre à la Côte. L'or, qu'ils apportent, est excellent, & par morceaux, comme celui de Monomotapa. Ils le trouvent, disent-ils, sur de hautes montagnes, dont ils ouvrent seulement la terre à dix ou douze pieds (\*). On ne les voit jamais arriver, sans une quantité considérable de belles dents d'Éléphants. Ces animaux sont en si grand nombre dans leurs campagnes, que toutes les palissades des Forteresses & des Parcs n'y sont composées que de leurs dents. Leur chair est la nourriture commune des Habitans. Mais les eaux du pays sont si mauvaises, que la plupart de ces Caffres ont les jambes enflées, & qu'ils admirent eux-mêmes ceux qui peuvent se garantir de cette disgrâce (\*\*).

(\*) Voyez les Relations d'Afrique, aux  
Tomes II & III de ce Recueil.

(\*\*) Voyages de Tavernier, Tome II. pa-  
ges 336 & précédentes.



# VOYAGES AUX INDES ORIENTALES,

PAR LE SUD-OUEST.

## INTRODUCTION.

ON le répète à l'honneur des Hollandois; rien n'est si glorieux pour leur Nation, que l'ardeur & la constance avec lesquelles ils surmonterent les premiers obstacles qui s'opposèrent à leur Commerce. Les Provinces-Unies n'avoient pas encore pris l'essor, qui devoit les mettre en état de mesurer leurs forces maritimes avec celles du Portugal & de l'Espagne. Leurs Marchands, loin de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par les armes, ne pensoient qu'à s'y glisser par des entreprises clandestines & par des voyes détournées. Après quelques voyages hardés sur les traces de leurs Ennemis, c'est-à-dire, par le Cap de Bonne-Espérance (43), ils tournerent leurs voiles vers le Nord, sous la conduite de Baltasar Moucheron, qui entreprit, en 1594, de découvrir, par cette voye, un passage aux Royaumes du Cathay & de la Chine. Mais ce grand dessein n'ayant pas eu le succès qu'ils s'étoient promis, ils résolurent, sans l'abandonner entièrement (44), de faire prendre un autre tour à leurs espérances, par la route que Magellan avoit ouverte aux Espagnols, & dans laquelle ils se flatterent du moins que les difficultés & la longueur seroient avantageusement compensées par la liberté de la navigation.

Quoique l'infortune de Magellan, qui périt dans le cours de sa glorieuse expédition, nous ait privés du Journal de ce fameux Voyageur, on trouve l'explication de ses vûes dans les Historiens Espagnols & Portugais; & la plupart des circonstances de son Voyage, dans une courte Relation du Chevalier Pigafetta, que le seul goût des aventures extraordinaires avoit porté à s'embarquer avec lui. Ce petit Ouvrage, publié en Italien, dans le Recueil de Ramusio, a passé dans notre langue par une traduction fort ancienne (45),

Relation du  
Chevalier Pigafetta

(43) Voyez les premiers Voyages des Hollandois, au Tome VIII. de ce Recueil.

(44) Nous avons les Relations des premiers Voyages au Nord, & leur place est annoncée dans ce Recueil.

(45) Le seul Exemplaire que j'en ai pu trouver est de la Bibliothèque des RR. PP. Bénédictins de Paris, imprimé en Gothiques, sans date & sans nom d'Imprimeur, in-12. Il commence ainsi: « Le Voyage & navigation aux Isles de Molluque, descript & fait de noble homme Anthoine Pigafetta

» ta, Vincentin, Chevalier de Rhodes, présentée à Philippe de Villiers Lisle Adam, » Grant Maître de Rhodes; commence ledit » Voyage l'an mil cinq cens dix neuf, & de » retour mil cccc xxii, le huitième jour » de Septembre.— Au dernier Chapitre, on lit pour Conclusion: » Le huitième jour » de Septembre mirent l'ancre au Port de » Seville. Et deschargèrent toute l'artillerie, » rendirent grâces à Dieu, en chemise, nus » pieds, & torches en la main. Le lendemain » Anthoine Pigafetta alla à Valdoli, où

T t ij

## INTRODUCTION.

qui n'en est même que l'extrait (46). Comme c'est l'unique témoignage oculaire, qu'on ait jamais eu sur un si grand événement, cette qualité doit faire obtenir grâce à l'Auteur pour quelques excès de crédulité ou d'ignorance, & ne permet pas de lui refuser un rang honorable dans ce Recueil. Cependant on ne le place que dans cette Introduction, parce qu'il ne donnoit aucune description supportable des découvertes de son Héros.

## § II.

## VOYAGE de Ferdinand Magalhães, ou Magellan.

Origine des  
projets de Ma-  
gelhan.

Il quitte le  
Portugal pour  
s'attacher à l'Es-  
pagne.

Comment il  
fait entrer Char-  
les Quint dans  
ses vues.

QUELQUES années après la découverte des Isles Moluques, Magellan, Portugais de Nation, qui avoit porté les armes sous Dom Alphonse d'Albuquerque, & qui étoit à Malaca, en 1511, lorsqu'il cet illustre Viceroy des Indes en achevoit la Conquête, prit le parti de retourner en Europe, dans l'espérance d'y faire servir, à sa fortune, les lumières qu'il devoit à son expérience. Il étoit parent de François Serrano, qui commandoit aux Moluques, après avoir découvert ces Isles pour le Portugal. Diverses connoissances, qu'il avoit recueillies de ses discours & de ses écrits, sembloient lui promettre, à la Cour du Roi Emmanuel, des faveurs qu'il eut le chagrin de n'y pas obtenir. Son ressentiment le fit passer à celle de Castille, où l'Empereur Charles-Quint jugea mieux de l'importance de ses offres, & rendit plus de justice à son mérite (47).

Il eut de profondes conférences avec les Astronomes & les Géographes de cette Cour. Le résultat fut de représenter, au Conseil, que suivant la décision du Pape Alexandre VI, entre les Couronnes de Castille & de Portugal (48), les Isles Moluques, dont les Portugais étoient demeurés en pos-

« étoit l'Empereur Charles. Et ne lui presen-  
« ta or ne argent, ne chose précieuse digne  
« d'ung si grand Seigneur, mais ung Livre  
« escript de sa main, où étoient les choses  
« passées de jour en jour de leur voyage. Et  
« de-là se partit à aller en Portugal, au Roi  
« Joan, & lui dist les choses que avoient  
« ven tant des Espagnols que des siens. Puis  
« par Espagne vint en France, & presenta  
« & fit aucun don des choses de l'autre  
« Hemisphère à la Mere du très Chrétien Roi  
« de France, nommé François, Madame la  
« Régente. Puis vint en l'Italie, & presenta  
« le Livre de sa fatigue à Philippe de Vil-  
« liers, Grand-Maitre de Rhodes.

(46) Aussi lit-on à la dernière page : « ici  
« finit l'extrait dudit Livre, traduit de Ita-  
« lien en François.

(47) Nigaphetta raconte ce qu'il apprit en  
passant aux Moluques en 1511. « N'y avoit  
« point encore sept mois que François Ser-  
« ran, Portugalois, Capitaine Général du  
« Roi de Ternate, contre le Roi de Tidor,  
« étoit mort. Et fait tant que contraignit le  
« Roi de Tidor de donner une sienne fille

« pour femme au Roi de Ternate, & quasi  
« tous les fils des principaux pour otages,  
« & depuis la paix faite entr'eux, ung jour  
« François Serran vint en Tidor pour ache-  
« ter grosse ; & le Roi le fit empoisonner  
« avec feuilles de bette (betel apparemment),  
« & ne véquit si-non quatre jours. Le Roi le  
« voulut faire ensepulturer selon sa loi ;  
« mais trois Chrétiens, ses serviteurs, ne le  
« permirent. Il laissa ung fils & une fille pe-  
« tite, d'une femme qu'il print en Java la  
« grande. Cestui étoit grand ami & parent  
« du Capitaine Général Magalhães, & fut  
« cause de le mouvoir à son entreprinse. Car  
« plusieurs fois lui étant Capitaine des Mo-  
« luques, lui avoit escript qu'il étoit-là. Et  
« pour ce que Dom Emmanuel, Roi de Por-  
« tugal, ne voulut accroître la provision des  
« Magalhães, seulement d'un telon, par  
« mois, pour ses bienfaits, il vint en Espa-  
« gne, & eut du Roi tout ce que voulut de-  
« mander. Pages 37 & 38.

(48) Voyez la grande Introduction, à la  
tête du Tome I. de ce Recueil.

session, devoient passer pour des Isles occidentales, & par conséquent se trouvoient comprises dans les bornes des conquêtes Castillanes. Magellan prouva son opinion, non-seulement par des raisonnemens mathématiques, mais par des Lettres même de François Serrano, qui avoit fait la découverte de ces Isles pour le Roi Emmanuel. Ensuite, il proposa au Conseil de lui donner quelques Vaisseaux bien armés, avec lesquels il trouvoit, dans ses lumieres, l'espérance de découvrir un passage de l'Amérique méridionale aux mêmes Isles. Charles-Quint, qui avoit pris une haute opinion de son habileté, & qui voyoit ses raisons appuyées du témoignage d'un Portugais aussi renommé que Serrano, ne balança plus à lui accorder toute sa confiance. Il fit équiper, dans le Port de Saint Lucar, une Flotte de cinq Vaisseaux, dont il lui donna le commandement.

MAGELLAN.  
1519.

Magellan se rendit d'abord au Brésil. Il rangea long-tems des Côtes inconnues, d'où prenant son cours au Sud, il découvrit l'embouchure d'une grande riviere (49), proche de laquelle il remarqua que la Côte commençoit à s'élever. Ensuite il aperçut des montagnes dont le sommet se perdoit dans les nués, & qui paroissent couvertes de neige. Un des cinq Vaisseaux, qui fut détaché pour reconnoître cette Côte, fit un triste naufrage entre les rochers. L'Equipage fut sauvé; mais cette disgrâce & la rigueur du froid répandirent la consternation sur les quatre autres Vaisseaux, dont la plupart des Soldats étoient des Portugais bannis. Elle produisit des murmures, qui eurent bientôt la force de faire lever la voix aux Mutins, jusqu'à déclarer que le passage qu'on leur faisoit chercher étoit impossible, & qu'ils vouloient retourner en Europe. Magellan, ne se promettant rien de la douceur, fut obligé d'en condamner quelques-uns à la mort, & d'en punir d'autres par la désertion (50). Une rigueur si juste arrêta le désordre. On continua la navigation, l'espace d'environ cinquante lieues, après lesquelles on découvrit un enfoncement, qui avoit toutes les apparences d'un Détroit.

Il part avec une Flotte de cinq Vaisseaux.

Il perd un Vaisseau.

Le Capitaine Général compara toutes ses lumieres. La nature des vents, celle des Courans, & la vue de quelques Fanons de Baleine, que la mer avoit jetés sur le rivage, furent les premiers fondemens sur lesquels il établit ses conjectures (51). Ensuite, tout s'accordant à les confirmer, il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée d'un canal de communication, qui joignoit la mer du Nord & celle du Sud. Cette agréable idée jeta les quatre Equipages dans des transports de joie, qui furent célébrés par des fêtes. Ils donnerent, au Détroit, le nom de Magellan, qu'il ne cessera jamais de porter. Mais les vivres étoient considérablement diminués. On ne prévoyoit aucune ressource dans une route ignorée. Les plaintes recommencèrent avec tant de violence, qu'elles ne purent être apaisées que par de nouveaux supplices. Magellan fit mettre un de ses Vaisseaux à l'avant, pour chercher le passage. Ce Vaisseau même, au mépris des ordres du Général, repart, pendant les ténèbres,

Comment il découvre le Détroit auquel il donne son nom.

(49) La riviere de Saint Julien, à cinquante degrés de latitude Méridionale.

(50) On a déjà remarqué qu'en mer, désertir un homme, c'est l'abandonner sur une Côte déserte.

(51) = Pigafetta nous apprend que le Ca-

pitaine Général savoit qu'il devoit faire sa navigation par un détroit moult occulte, comme avoit vu en la tresorerie du Roi de Portugal, en une Carte faicte par ung excellent homme, nommé Martin de Bohemia. Page 12.

MAGILLAN.  
1520.  
Son courage  
pour le palet.

Pourquoi il  
donne le nom de  
Pacifique à la  
mer du sud.

Il arrive à l'Isle  
de Sebu.

Se meurt.

la route de Seville, d'où l'on avoit fait voile depuis huit mois.

Une perfidie si peu ménagée jetta Magellan dans un mortel chagrin; mais elle ne l'empêcha point d'embouquer le Déroit, avec les trois Vaisseaux qui lui restoiert. Il y entra le 21 d'Octobre 1520; & le 28 de Novembre, il en sortit, pour faire voile dans la mer du Sud. Avant que de repasser la ligne, & vers le quinziesme degré de latitude méridionale, il découvrit deux Isles qu'il nomma les Infortunées, parce que dans le besoin où il étoit de toutes sortes de secours, il n'y trouva que des oiseaux & des arbres. Dans l'espace de trois mois & vingt jours, il fit quatre mille lieues dans une mer qu'il nomma Pacifique, parce qu'il n'y eut aucune tempête, & qu'il n'y vit pas d'autre terre que ces deux Isles (52). Le 6 de Mars, il en découvrit deux petites, qui étoient du nombre de celles qu'on a nommées depuis les Mariannes, & qu'il nomma Isles des Larrons, parce qu'il y avoit éprouvé le penchant que les Insulaires ont pour le vol. Le 10, il descendit au rivage d'une terre haute, nommée Zamal, à trente lieues de l'Isle des Larrons. On voyoit de-là d'autres Isles, dont l'une se nomme Zuloan, habitée par une Nation douce & sociable. Il s'approcha de celle d'Humunu, qu'il nomma l'Isle des bons Signes, parce qu'il y avoit trouvé deux Fontaines d'eau très claire, quantité de corail blanc, & divers arbres chargés de fruits. Cette Isle, qui est voisine du Cap de Guigan, porte aujourd'hui le nom de *la Encantada*. Magellan donna celui de Saint-Lazare à tout cet Archipel, parce qu'il y étoit arrivé le Samedi avant le Dimanche de la Passion, qu'on appelle en Espagne, Dimanche de Saint-Lazare (53).

En portant le Cap au Nord, il arriva heureusement à Sebu, Isle bien peuplée, & d'environ douze lieues de circuit, qui n'a guères aujourd'hui d'autre mérite, que celui d'avoir été son tombeau (54). Le Roi, qui étoit en guerre contre le Roi de Mathar, son voisin, non-seulement fit un bon accueil aux trois Vaisseaux étrangers, mais embrassa la Religion Chrétienne, avec la Reine sa femme, leurs enfans & huit cens de leur Sujets. La croix fut élevée, le jour de la Pentecôte; on célébra la Messe, & Magellan prit possession de l'Isle, au nom de l'invincible Charle-Quint. Il battit deux fois les Ennemis du Roi de Sebu: mais il eut le malheur d'être tué dans un

(52) Carreri, qui paroît avoir consulté la Relation de Pigafetta, ne laisse pas de commettre ici autant d'erreurs qu'il écrit de mots. *Tome V. pages 240 & suiv.* D'autres Ecrivains, qui l'ont suivi, sont tombés dans les mêmes fautes. Rien ne m'oblige de les relever. Mais j'en appelle à notre source commune: « Ils débouchèrent du Déroit le xxviii de Novembre, au mil cinq cens vingt, & furent trois mois & vingt jours sans prendre chose aucune. Et mangèrent biscuit. Et quand n'en eurent plus, mangèrent la poudre d'icelui, avec les vers à poignée, & poant grandement de l'urine des fouris. Burent eau jaune, & corrompue de plusieurs jours. Et mangèrent certaines peaux, très dures, pour le Soleil, pluie & vent.

» La fouris se vendoit demi ducat, ou ung ducat. A aucuns, les genives croissoient dessus les dents, tant en haut qu'en bas; si que ne pouvoient manger, & ainsi mouraient.... En ces trois mois & vingt jours, allèrent quatre mille lieues en un gouffre, & par la mer Pacifique. *Page 12.* Plus haut, *page 10.* Pigafetta dit nettement que Magellan s'arrêta près de cinq mois au Port de la rivière de Saint Julien. Comment Carreri peut-il ne lui faire employer que trois mois & douze jours de navigatiou jusqu'à la sortie du Déroit? Mais il confond tout, & met devant ce qui doit être après.

(53) Pigafetta, p. 19.

(54) Voyez ci-dessous, la description des Philippines.

troisième combat. La plupart des Espagnols & des Portugais, qui l'avoient suivi, partagerent son sort. A peine en resta-t-il quelques-uns, pour porter aux Vaisseaux la nouvelle de leur perte. Le Roi, qui n'avoit embrassé le Christianisme que par une lâche politique, tenonça aussi-tôt à ses engagements. Son Ennemi lui offrit la paix, à condition que tous les Etrangers fussent massacrés, il les fit inviter à un Festin; & vingt-quatre des Principaux de la Flotte, qui se livrerent à lui sans défiance, furent assassinés dans la chaleur de la joie. Duarte-Barbosa, Parent & Successeur de Magellan, fut de ce malheureux nombre. Les Espagnols attribuent ce désastre, à un Negre, maltraité par Barbosa, qui avoit fait entrer le Roi dans ses projets de vengeance.

Les Equipages de trois Vaisseaux étoient réduits à cent quatre-vingt hommes, qui, ne se jugeant pas assez forts pour les conduire, prirent le parti d'en brûler un, & de se rendre aux Moluques avec les deux autres. Juan de Carvalho, qu'ils avoient reconnu pour leur Chef, fit voile à l'Est-Sud-Est; mais, en arrivant à la pointe de Bool & de Panglao, la crainte de l'Isle des Noirs, qu'il crut reconnoître à sa Description, lui fit prendre le parti de tourner vers Quipir, sur la Côte de Mindanao. De-là il se rendit à Borneo, où il prit des Pilotes Moluquois. Ensuite revenant par Los-Cagayanes, Xolo, Taguima, Mindanao, Sartagan & Sanguil, il mouilla le 8 de Septembre à Tidor. Il y fut reçu fort humainement, parce que la Flotte Portugaise n'étoit point alors aux Moluques. Le Roi lui permit d'y élever un Comptoir, & de charger du girofle. Les deux Vaisseaux remirent en mer, & firent voile vers l'Espagne. Mais l'un des deux, qui se nommoit la Trinité, se trouva si peu capable de résister aux flots, qu'il retourna aux Moluques, où il tomba bientôt entre les mains des Portugais. L'autre, nommé la Victoire, après avoir reconnu Amboine, les Isles de Banda, Solor & Timor, prit la route du Cap de Bonne-Espérance, en s'éloignant toujours de la Côte des Indes, pour éviter les Ennemis de l'Espagne. Cependant la disette des vivres (55), l'ayant forcé de relâcher à Saint-Jago, une des Isles du Cap Verd, il y perdit treize hommes, qui furent enlevés par les Portugais; ce qui ne l'empêcha point d'arriver à Seville le 8 de Septembre 1522, après une navigation de trois ans & quelques jours, pendant lesquels il avoit fait quatorze mille quatre cents & soixante lieues (56).

MAGILLAN.  
1521.

Vingt quatre de  
ses Officiers sont  
assassinés.

See Vaisseaux  
réduits à deux.

Il se rendent  
aux Moluques.

Retour de l'Es-  
tre à Seville.

(55) Pigafetta fait une remarque assez bizarre, à l'occasion d'un grand nombre de Matelots qui moururent de faim ou de maladie. « En ce tems, dit-il, leur mouru-  
» rent vingt-un hommes; & si Dieu ne leur  
» eût donné bon tems, eussent été tous morts  
» de faim. Et quand jereux Chrétiens en la  
» mer, ils vont au fond, le visage dessus,  
» & les Indiens vont le visage dessous.

Page 75.

(56) *Ibidem.* De soixante hommes, qu'il avoit en partant des Moluques, il n'en restoit que dix-huit. Cet heureux Vaisseau fut conduit précieusement à Seville, jusqu'à ce

qu'il périt de vieillesse. Sébastien Cano, qui le commandoit, homme d'une expérience consommée dans la Marine, se trouve comme associé à l'immortalité de Magellan, pour avoir rapporté, en Espagne, la nouvelle de sa découverte, en y ramenant le seul reste de sa Flotte. Il mourut, en 1526, le 4 d'Août, dans la mer du Sud, où il avoit entrepris un nouveau Voyage avec une Flotte de sept Vaisseaux, commandée par Dom Jofre de Loaysa, Chevalier de Malte. Ce Général étant mort le dernier de Juillet, Cano, qui devoit lui succéder, ne jouit de l'honneur du commandement que pendant

MAGILLAN.

1522.

Effets de la  
découverte du  
Détroit de Ma-  
gellan.

La découverte du Détroit de Magellan fut regardée, par toutes les Nations, de l'Eutope, comme un avantage commun, auquel, tous les Navigateurs avoient le même droit; & les efforts, que la Couronne d'Espagne fit en divers tems, pour en exclure les Etrangers, n'aboutirent qu'à d'excessives dépenses, dont elle reconnut enfin l'inutilité (57). On vit les Anglois tenter cette route, avec d'autant plus d'audace, qu'aux périls du Détroit, que l'exemple de Magellan leur avoit appris à surmonter, ils avoient à joindre les oppositions dont ils étoient menacés par les Espagnols. François Drake & Jean Winter (58) passèrent heureusement dans la mer du Sud en 1577. Thomas Candish fit le même Voyage en 1586. André Merrick ne le fit pas avec moins de bonheur en 1589 (59).

Les Hollandois ne penserent à suivre les traces de leurs voisins, qu'après avoir tenté d'autres voies par le Nord; & ce ne fut pas même la Compagnie des Indes Orientales, qui leur ouvrit ce chemin. George Spilberg, & Sebald de Werr, les premiers de leur Nation, qui aient passé le Détroit de Magellan, commandoient les Flottes de quelques Marchands particuliers. Olivier de Noort, dont on va lire la Relation, ne tenoit aussi la Commission que d'une Compagnie détachée. Mais on apprendra, dans la Relation de le Maire, qui doit suivre celle de Noort, par quelles loix & quels intérêts le Commerce des Provinces Unies étoit alors divisé (60).

quatre jours. *Carreri, Tome V. page 244. Voyez ci-dessous les suites de la découverte des Philippines, dans la description de ces Isles.*

(57) Elle fit bâtir, comme on le verra dans la suite, une ville sur le bord du Détroit, pour en fermer le passage.

(58) Hackluyt observe que Winter, ayant repassé le Détroit en 1579, fut le premier Chrétien qui eût cette gloire, malgré les faux récits des Espagnols, qui publioient qu'il étoit impossible de rentrer, de la mer du

Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan. *Recueil d'Hackluyt, p. 748.*

(59) On a, dans Hackluyt, les Journaux de tous ces Voyages; mais les uns ne méritent pas l'honneur de la Traduction, & les autres trouveront place dans les Voyages autour du monde.

(60) On préfère ici le Journal de Noort, à ceux de Spilberg & de Werr, parce qu'il est plus instructif, & qu'il conduit plus naturellement aux Descriptions qui le suivent.



# VOYAGE

## D'OLIVIER DE NOORT,

### AUX INDES ORIENTALES,

#### PAR LE SUD-OUEST.

UNE Compagnie, formée en 1598 (61), équipa, dans les vûes qu'on vient d'expliquer, deux Vaisseaux, le Maurice & le Henri-Frederic, avec deux Yachts nommés la Concorde & l'Espérance, qui portoient ensemble deux cens quarante-huit hommes d'Equipage. Olivier de Noort (62), qui fut choisi pour commander cette petite Flotte, montoit le Maurice, avec la qualité d'Amiral. Jacques Claasz d'Ulpendam prit celle de Vice-Amiral, sur le Henri-Frederic. Pierre de Linr eut le commandement du Yacht la Concorde; & Jean Huidecooper, celui de l'Espérance.

On mit à la voile, de Rotterdam, le 13 de Septembre, après avoir fait, aux Equipages, la lecture du fameux Règlement, nommé l'*Artikel-Brief*, qui avoit été confirmé, depuis peu, par l'autorité du Prince Maurice, & sur lequel tout le monde prêta serment. Un Pilote Anglois, qui avoit fait le même Voyage avec Thomas Candish, étoit le seul guide à qui les Hollandois pussent accorder leur confiance. Ils arrivèrent, le 10 de Décembre, à la vue de l'Isle du Prince. Le parti qu'ils prirent d'y descendre, pour se procurer quelques rafraichissemens, mériteroit peu d'être remarqué, si le traitement qu'ils y reçurent des Portugais, & qui fut une des premières sources de leur haine pour cette Nation, ne devoit servir d'éclaircissement à des circonstances plus importantes.

Ils jetterent l'ancre sur seize brasses, au Nord-Ouest de l'Isle. Daniel Gerrits, un des premiers Commis, fut envoyé à terre dans une Chaloupe, & revint sans avoir découvert aucun Habitant. Sur son récit, le Général fit armer deux Chaloupes & un Canot, d'environ quarante hommes, qui entrèrent ouvertement dans le Port, en arborant les banieres de paix. Aussitôt les Insulaires leur dépêcherent une Barque, avec les mêmes signes, & leur firent offrir, non-seulement des vivres pour leur argent, mais encore la liberté de descendre, & de faire paisiblement leur Traité. Gerrits, qui portoit le Pavillon blanc, étant descendu le premier, fut bien reçu de quelques Portugais, & ne fit pas difficulté de monter vers le Fort, accompagné de trois autres Officiers. Ils y furent invités à se rafraichir, avec tous les témoignages d'amitié, qui pouvoient leur inspirer de la confiance. On envoya même au rivage,

INTRODUC-  
TION.Départ de Rot-  
terdam.Sources de  
haine entre les  
Portugais & les  
Hollandais.

(61) Ses Chefs étoient Pierre Van-Beve-  
zen, Huys-Gerritz, & Jean Pennig.

Tome X.

(62) Il étoit d'Utrecht.



OLIVIER DE  
NOORT.

1598.

Hollandais tra-  
his & massacrés.

pour solliciter le Commandant des Chaloupes, de venir prendre part à la joie. Il s'en défendit, par la seule fidélité qu'il crut devoir à ses fonctions. Les Portugais, perdant l'espoir d'attirer un plus grand nombre de victimes, se jetterent sur les quatre Officiers, qui étoient en leur pouvoir, massacrerent, du premier coup, le Commis, & Melis, ce même Pilote Anglois qui devoit servir de guide à la Flotte. Un autre fut tué en s'efforçant de défendre sa vie. Le quatrième s'échappa heureusement par la suite. Les Hollandois, qui étoient sur la rive, le voyant courir vers eux avec la dernière précipitation, comprirent qu'ils étoient trahis, & se hâtèrent de rentrer dans leurs Chaloupes. Mais ils furent poursuivis jusques dans l'eau; & les Portugais leur tuèrent, dans les Chaloupes mêmes, deux hommes, dont l'un étoit Corneille de Noort, frère du Général (63).

La Nation est  
mal vengée.

Cette funeste nouvelle ne put être portée à la Flotte, sans y exciter l'indignation & la fureur. On résolut de faire avancer les quatre Vaisseaux dans la Baye; & six-vingt hommes, qui descendirent sans opposition, marcherent ensuyves déployées vers le Fort, dans l'espérance de l'en porter, & d'y signaler leur vengeance. Mais ils apperçurent bientôt un grand nombre de gens armés, qui, se couvrant d'un bocage & d'un ruisseau, leur firent craindre de les trouver soutenus par d'autres forces. Après quelques escarmouches, dans lesquelles ils eurent seize hommes blessés, ils se virent contraints de retourner tristement à bord; & de tous leurs projets, ils n'exécutèrent que celui de brûler une partie des moulins à sucre, & quelques maisons dispersées. En ravageant les lieux dont ils purent s'approcher, ils reconnurent; à diverses marques, que d'autres Hollandois étoient descendus dans l'Isle, & qu'ils avoient eu dessein d'y bâtir un Fort. Les solives, la chaux & les pierres, qu'ils avoient destinées à cette entreprise, suffisoient encore dans un endroit où les bois avoient été abbattus. Le Général détacha ses Chaloupes, pour visiter d'autres parties de l'Isle, où elles trouverent de fort bonnes Bayes; mais gardées avec tant de soin, qu'il leur parut impossible d'y prendre des rafraichissemens malgré les Insulaires. L'Isle du Prince n'est qu'à un degré & demi du Nord (64). Elle produit du sucre, du tabac & du gingembre. On y voyoit un arbre, de vingt-quatre brasses d'épaisseur par le bas. Ses Habitans naturels vont nuds, & n'ont, pour armes, que des rondaches, des piques & de larges épées. Les femmes se ceignent le milieu du corps, d'un morceau de toile qui leur pend jusqu'aux genoux. On ne les rencontre presque jamais sans un couteau recourbé, qu'elles portent à la main (65).

1599.  
La Flotte en-  
tre dans Rio Ja-  
neiro.

Le Général Noort, forcé de suspendre sa vengeance, remit à la voile, le 26 de Décembre, pour gouverner vers la Côte du Brésil. Ses quatre Vaisseaux entrèrent, le 9 de Février 1599, dans le Rio-Janeiro (66). Il se promettoit d'y effrayer, du moins, le Fort Portugais. Mais il le trouva si bien pourvu pour sa défense, qu'après avoir inutilement perdu quelques hommes, il sortit le 13 de la rivière; le 16, il jeta l'ancre entre deux Isles désertes, dont il nomma l'une, l'Isle des Moules, parce qu'il s'y en trouve

(63) Voyage d'Olivier Noort, p. 9.  
(64) D'autres la placent à trois degrés.  
(65) *Ibid.* p. 6.

(66) A vingt-trois degrés un quart de lati-  
tude du Sud.

un grand nombre; & l'autre, l'Isle des Palmiers, parce qu'on n'y voit que cette espèce d'arbres. Le 21, il reconnut l'Isle de Saint-Sebastien, entre laquelle & la Terre ferme, il se mit à couvert d'une tempête du Sud, dans une très grande Rade, qui est à l'abri de tous les vents. Cette Isle, qui est remplie d'arbres sauvages, lui offrit diverses sortes de rafraichissemens. Le poisson est en abondance dans les Bayes. On trouve, dans les bois, un assez grand nombre de mouctres & de perroquets. Les Hollandois y découvrirent une herbe, dont la feuille ressemble à celle du faule, & donne beaucoup de jus; bouillie & mangée au vinaigre, elle devint un excellent remède pour le scorbut (67).

Les tempêtes, qui étoient fréquentes, & l'approche de l'Hyver faisant craindre des dangers insurmontables au détroit de Magellan, il parut nécessaire au Conseil de chercher une retraite, jusqu'au retour de la belle saison. On eut les vents si contraires, qu'après avoir été repoussé fort long-tems sur la Côte du Brésil, on fut obligé de mouiller le premier de Juillet, dans une riviere nommée *Rio-Dolce*, où l'on eut le malheur de trouver encore des Portugais qui s'opposèrent au débarquement. Le lendemain, on eut la vûe de l'Isle Sainte-Claire, & l'on y porta le Cap. Les Chaloupes y abordèrent; mais à peine y trouverent-elles autant d'eau qu'il en falloit chaque jour aux Equipages. Elle descendoit de quelques fentes d'une montagne. Le Général fit porter les Malades à terre. La plupart étoient si foibles, qu'il fallut employer les Palans pour les enlever avec leurs Cabanes (68). Quelques-uns moururent en touchant au rivage. L'Isle n'offroit d'ailleurs que des palmiers, & une herbe verte, qui se nomme Persil de mer, dont tout le monde se remplissoit l'estomac, avec une extrême avidité. De tant d'arbres, il ne s'en trouva que deux qui fussent chargés de prunes aigres. Malgré cette apparence de disgrâce, tous les Malades furent guéris du scorbut dans l'espace de quinze jours, à l'exception de cinq, qui en étoient atteints depuis long-tems, & qui ne moururent qu'après beaucoup de langueur. Le Général, pour exciter les Malades à se remuer, fit bâtir à quelque distance du rivage une cabanne, où l'on distribua de fort bons bigners. Ceux qui les y alloient recevoir en avoient deux. L'Isle de Sainte-Claire n'a pas plus d'une lieue de tour, & n'est éloignée que d'une lieue de la Terre ferme. Cette proximité fit craindre au Général d'y être surpris par les Portugais. (69). Ses alarmes continuelles, & la nécessité où il se vit de brûler le Yacht la Concorde, qui manquoit d'hommes pour la manœuvre, le déterminèrent à se rendre au Port du *Désir* (70), ainsi nommé par Thomas Candish, qui n'y étoit arrivé qu'après de longs & ardens desirs. Les trois Vaisseaux le découvrirent le 20 de Septembre. Ils y entrèrent à minuit, en observant qu'il y entroit & qu'il en sortoit un courant très clair, & que la marée y monte & descend d'environ deux brasses.

Noort avoit lû, dans la Relation de Candish, que ce Port a plusieurs Isles, où l'on trouve une multitude de chiens marins; d'une grandeur extraordinaire & d'une figure fort difforme; que le devant de leur corps ne

OLIVIER DE  
NOORT.

1599.

Isle de Saint  
Sebastien, & les  
rafraichissemens.

Herbe qui gué-  
rit le scorbut.

Isle de Saint  
Claire.

Quels secours  
on y eut.

La Florie se  
rend au Port du  
Désir.

Confirmation  
du témoignage  
de Candish.

(67) Page 10.

(68) Page 12.

(69) Page 13.

(70) A quarante-sept degrés un quart de  
latitude du Sud.

OLIVIER DES  
NOORT.

1599.

pouvoir être mieux comparé qu'à celui des lions ; que leur cou & toute la partie inférieure étoient couverts d'un poil long & rude ; que leurs pieds , qui leur servoient de nageoires , avoient à peu près la forme des mains humaines ; qu'ils faisoient des Petits tous les mois , & qu'ils les nourrissoient de leur lait ; que bouillis ou rôtis , lorsqu'ils sont jeunes , ils ont le goût du mouton ou de l'agneau ; que les vieux sont si grands & si robustes , que trois ou quatre hommes ont à peine la force de les tuer ; & qu'on ne parvient effectivement à les assommer , qu'en les frappant droit sur la tête , avec de gros bâtons ou des crocs.

Tombaux de  
Sauvages.

Toutes ces observations furent vérifiées par l'expérience des Hollandois , qui visitèrent l'Isle dont Candish fait la description. Leur Général eut plusieurs fois la curiosité de descendre au rivage de la Terre-ferme. Il n'y découvrit pas d'hommes : mais il vit , sur le sommet du plus haut des rochers , des tombeaux couverts de pierres peintes de rouge , garnis dehors & dedans , d'arcs , de flèches & d'autres armes , avec des coquilles assez fines sous la tête des Morts. La pointe des flèches étoit armée d'un morceau de pierre dure & fort aigue , qui étoit jointe avec beaucoup d'adresse au roseau dont elles étoient composées. Les arcs , les flèches , les autres ornemens , & les corps mêmes étoient peints de rouge comme les pierres (71).

Autres Tom-  
beaux.

Le 19 , on s'avança plus loin dans le Port , près d'une Isle qu'on nomma l'Isle du Roi. Elle parut fort propre pour renvoyer les Vaisseaux , parce que la marée n'y monte que foiblement , & qu'on y mouille sur un bon fond d'argile. Le 5 d'Octobre, Noort se fit conduire par deux Chaloupes bien armées , pour aller reconnoître toute l'étendue du Port. Il avança si loin , pendant la marée , qu'au retour du flot les Chaloupes demeurèrent à sec. On ne vit paroître personne ; mais on apperçut encore des tombeaux , sur l'un desquels on trouva deux grandes barres de fer , qu'on prit pour du fer d'Espagne , & qui furent portées à bord. Le pays est désert , uni , sans arbres , & n'offre que des traces de cerfs & de bœufs. Les autruches y sont en fort grand nombre & très farouches. On en découvrit un nid , dans lequel il y avoit dix-neuf œufs , mais dont l'oiseau s'envola.

Les Hollan-  
ds la font sur-  
prendre par des  
Bauvages.

Le 20 , on crut voir des hommes vers la partie Septentrionale. Noort s'y transporta aussi-tôt avec les deux Chaloupes ; & s'étant avancé dans le pays , il ne rencontra personne. Il n'avoit laissé que cinq hommes pour la garde des Chaloupes , avec ordre de demeurer sur le grappin , à quelque distance du rivage. Mais comme le froid étoit fort vif , ils ne laissèrent pas de s'approcher de la terre dans une des Chaloupes , pour trouver le moyen de se réchauffer. Une troupe de Sauvages , qui se tenoit en embuscade , parut tout d'un coup , & tira sur eux quantité de flèches , dont trois furent tués d'abord. Ces Barbares se retirèrent aussi-tôt. Ils avoient la taille fort haute , les cheveux longs , la peau assez blanche , le visage peint , & le regard farouche. Le Général ayant fait ouvrir les Morts , on trouva que les flèches leur avoient traversé le cœur , le foie & le poulmon (72). Toutes les recherches des Hollandois ne purent lui faire découvrir la trace de ces hommes cruels.

Après avoir pris tant de pingouins & de chiens de mer, qu'ils employeroient tout le fel des Vaisseaux à les saler, ils quitterent ce Port le 29; & le soir du 4 de Novembre, ils se trouvetent sous le Cap de la Vierge, qui est blanc & fort haut. Il ressemble beaucoup à celui de Douvres. Toute la Côte, depuis le Cap du Desir jusqu'à ce Cap, est aussi blanche. On mouilla sous le Cap, sur dix brasses, à cinquante-deux degrés quarante minutes de latitude du Sud, & l'on observa que la marée y monte de sept à dix brasses (73).

Quatorze mois s'étoient passés à s'approcher du fameux Détroit de Magellan; & cette navigation avoit coûté environ cent hommes, entre lesquels on avoit compté depuis peu Huydecooper, Commandant du Yacht l'Espérance. Lint, qui avoit commandé la Concorde, fut nommé pour lui succéder; & son Bâtiment prit le nom de la Concorde. Enfin, les dangers qui restoient à craindre paroissant moins terribles que ceux du retardement, on résolut d'embarquer le Détroit, dont l'entrée a sept lieues de large. La première tentative réussit mal, & donna même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort & son Vice-Amiral (74). Le 13, elle fut recommencée avec aussi peu de succès. Après avoir fait environ quatre lieues, les trois Vaisseaux trouvèrent le vent si contraire, qu'ils se virent forcés de retourner derrière le Cap de la Vierge, où la Rade est assez à couvert du vent d'Ouest-Nord-Ouest. Le 15, la Concorde chassa sur ses ancres, & fut obligée de passer trois jours sous les voiles, courant bord sur bord jusqu'à la Terre de Feu. Son Capitaine étoit dangereusement attaqué du scorbut; & ses ancres mordoient si peu, qu'il sembloit que leurs bras fussent fondus. Un troisième effort qu'on fit le 21 ne fut pas plus heureux. On le renouvela le 22; & malgré le vent, qui ne cessoit pas d'être contraire, on parvint, en luttant dans la bouée, à gagner le premier pas, ou le passage, qui n'a qu'une demie lieue de largeur, à quatorze lieues Ouest-Sud-Ouest & Est-Nord-Est du Cap de la Vierge. L'Amiral entra dans ce passage; mais il fut repoussé par la force du vent qui l'empêcha de le traverser. Les trois Vaisseaux, gouvernerent vers la Côte Méridionale, dans l'espérance d'y laisser tomber l'ancre. Mais ils furent emportés par la force des Courans. Les cables rompirent comme de simples fils, & le feu prit aux bittes. On fut contraint de remettre au large, après avoir perdu les ancres. Pendant la nuit, le tems étant devenu plus calme, on fit de nouveaux efforts pour embarquer, mais avec aussi peu de succès.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue incroyable, que l'Amiral & le Yacht traversèrent enfin le premier pas, tandis que le Vice-Amiral demeura fort loin à l'arrière. Ensuite le Détroit recommençant à s'ouvrir, plusieurs Golfs y forment comme autant de facs, jusqu'au second pas, qui peut avoir une lieue & demie de large, & qui est à dix ou onze lieues du premier. Le 25, ils furent portés par le flot dans ce second passage, où ils naviguerent avec un vent frais. Le côté Méridional offroit une pointe de terre, d'où la Côte suivoit au Sud. Ils la nommerent le Cap de Naissau (75). Deux lieues plus loin, à l'Ouest-Nord-Ouest, on trouve deux Isles, dans la plus petite desquelles, & la plus avancée au Nord, ils découvrirent des hommes. Quelques Mate-

OLIVIER DE  
NOORT.  
1559.  
Cap de la Vierge  
& la Côte.

Difficulté pour  
embarquer le  
Détroit.

Les Hollandois  
y entrent.

Cap qu'ils nom-  
ment Naissau.

(73) Ibidem.

(74) Page 19.

(75) Page 22.

OLIVIER DE  
NOORT.  
1599.

Ils abondent  
une île.

Femmes & en-  
fants qu'ils trou-  
vent dans une  
Caverne.

Ce qu'ils ap-  
prennent du fait  
de de les Hab-  
sans.

Reins antro-  
pophages.

Port de Fa-  
mine.

lots y furent envoyés dans une Chaloupe. A leur approche, les Sauvages monterent sur les rochers, & leur jettèrent des pinguins du sommet; mais ils leur faisoient signe en même tems de se retirer. Les Hollandois, ne laissant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de flèches. Cependant ils descendirent dans l'île, & leur hardiesse fit disparoître aussitôt les Sauvages. Ils aperçurent, dans la pente de la Côte, une Caverne, dont l'accès leur parut difficile; mais ils s'obstinèrent à s'en approcher par des lieux fort escarpés, dans l'opinion qu'elle seroit de retraite à quelques Insulaires. En effet ils y en trouverent plusieurs, qui se défendirent long-tems à coups de flèches, & qui se firent tuer jusqu'au dernier. Quoique la plupart des Hollandois fussent blessés, ils entrèrent alors dans la Caverne, où ils trouverent des femmes enlées les unes sur les autres, & sur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons & deux filles. Un de ces jeunes Sauvages ayant appris assez promptement la langue Hollandoise, on fut de lui l'état & le nom du pays (76).

Cette Nation s'appelle *Enno*. Elle habite un pays qui se nomme *Coffi*. La petite île porte le nom de *Talke*; & l'autre, qui est plus grande, celui de *Castemme*. On y trouve une grande abondance de Pinguins, dont les *Hassans* font leur nourriture. De la peau de ces oiseaux, ils se font une espèce de manteau qui est leur unique habillement. Leurs habitations sont des Cavernes, qu'ils creusent dans la terre. Noort jugea qu'ils avoient passé du Continent dans ces îles. Chaque famille habite en particulier; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, & forment un petit Peuple qui a peu de communication avec les autres. Le jeune Prisonnier nomma trois autres races; les *Kemenetes*, qui habitoient le pays de *Karai*; les *Kennekas*, qui occupoient celui de *Karamai*, & les *Karaiques*, qui étoient en possession d'un lieu nommé *Marina*. La taille commune de tous ces Peuples est, à peu près, celle des Hollandois de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large & relevée, le front & le visage pointus. Les hommes laissent pendre leurs cheveux sur le dos & sur le front. Les femmes se les coupent. Les peaux, dont ils se couvrent, ne seroient pas cousues avec plus d'adresse par nos plus habiles Pellotiers. On trouve, plus loin dans les terres, un autre Peuple, nommé *Tirimenen*, dont le pays s'appelle *Koin*. Les hommes y sont d'une grandeur gigantesque, & sont souvent la guerre à leurs voisins. L'Auteur leur donne dix à onze pieds de hauteur, & les croit Antropophages (77).

Le 28, on remit à la voile, pour s'approcher du Continent. Plusieurs Balaines se firent voir dans cette route. Le reste du Détroit n'offre plus qu'un bon fond pour les ancres. On découvrit, en terre ferme, un beau Ruisseau qui traversoit le Pays, mais sans pouvoir distinguer dans quel endroit il se joint à la Mer. Un grand nombre d'arbres, couverts de petits Perroquets, donnent une air très riant à cette Côte. Le 29 ils leverent l'ancre, pour chercher le Port de Famine, où ils vouloient faire de l'eau & du bois. Ici la Côte s'étend au Nord, avec une grande pointe de terre, au Nord de laquelle on trouve, à deux lieues, un Golfe, où les Hollandois s'engagerent.

Ils y prirent terre, dans l'esperance d'y trouver Philippeville, Fort, bâti autrefois par les Espagnols, qui lui avoient donné le nom de leur Roi. Mais ils n'en découvrirent aucune trace dans le Parage; le Détroit n'a pas moins de quatre lieues de largeur. Il est bordé, des deux côtés, par de hautes montagnes, couvertes de neige, qui ne s'y conserve pas moins en Été qu'en Hyver. Le rivage est revêtu de Bois, dans lesquels on abbatit plusieurs arbres, pour construire une Chaloupe. Le Général ayant remarqué que leur écorce picquoit la langue, autant que les plus fines épiceries, en prit quelques-uns, pour les porter en Hollande (78).

Ce Fort que Thomas Candish nomme *Famine*, du nom qu'il donna lui-même à son Havre, étoit situé à cinquante-trois degrés dix-huit minutes. Il avoit quatre Bastions, & quatre Pièces de fonte, qu'on avoit enterrées, lorsque les Anglois y arrivèrent en 1587. Candish les fit tirer de terre & les prit. La situation du Fort lui parut également avantageuse & riante, proche des bois & de l'eau, dans l'endroit le plus commode du Détroit. On y avoit bâti une Eglise; & les Espagnols y avoient exercé une sévère justice, puisqu'on y trouva au gibet quelques hommes de leur Nation. Ils avoient mis dans la Place une garnison de quatre cens hommes, pour fermer le passage du Détroit à toutes les autres Nations. Mais le succès fit connoître que leur dessein, n'étoit pas approuvé du Ciel. Pendant trois ans qu'ils employèrent à former cette Colonie, ils ne tirèrent aucun fruit de leurs semences & de leurs plantations. La terre se refusoit à leur travail, & les bêtes féroces venoient souvent les attaquer jusques dans le Fort. Enfin, manquant de provisions & n'en recevant point d'Espagne, la plupart eurent le malheur de périr de faim. Les Anglois trouverent encore leurs cadavres, à demi pourris, & tous vêtus dans les maisons. Ce grand nombre de Morts, qui demeuroient sans sépulture, ayant infecté l'habitation, ceux qui leur survécurent, se virent contraints de l'abandonner. Ils se chargerent de toutes les commodités qu'ils avoient la force de porter; & prenant chacun leur fusil, ils allerent errans sur la Côte, pour y chercher leur nourriture. Ces Infortunés passerent une année entiere dans une si triste situation, vivant de feuilles, de fruits sauvages, de racines, & de quelques oiseaux; lorsqu'ils en pouvoient tuer. De quatre cens, leur troupe se trouvant réduite à vingt-trois, entre lesquels on comptoit deux femmes, ils résolurent de prendre, à toutes sortes de risques, le chemin de Rio de la Plata. Candish apprit ce détail d'un soldat, nommé Hernando, qui étoit de leur malheureux nombre, & qui étant resté seul au bord du Détroit, dans l'esperance d'y voir passer quelque Vaisseau, tomba effectivement entre les mains des Anglois. On a toujours ignoré ce que les autres étoient devenus (79).

Le 12 de Décembre, Noort s'avança sous une pointe escarpée, que les Anglois ont nommée le Cap *Forward*, & qui est la plus Septentrionale du Détroit. Quatre lieues plus loin, il reconnut une grande Baie, où il fit de l'eau. Ses gens cueillirent, le long du rivage, une sorte d'herbe qui ressemble au cresson d'eau, & qui les soulagea beaucoup du scorbut. Quelques Matelots mangerent imprudemment d'une autre herbe, qui leur fit perdre, pen-

OLIVIER DE  
NOORT.  
1599.

Fort de Philp  
ville, ou de  
Famine.

Triste sort de  
quatre cens de  
pauvres.

Cap Forward  
& Baye d'Ola-  
vie.

OLIVIER DE  
NOORT.  
1599.

Rencontre de  
Sebald de Wert.

Cap Galant.

Trois Seules  
Iles dans le Dé-  
troit.

Le Vice-Ami-  
ral se rend cou-  
pable.

Variétés des  
marées du Dé-  
troit.

Baye de Man-  
rice & de Henri.

dant quelque tems, l'usage de la raison. Toute cette Côte est revêtue d'arbres. Le même jour, on reconnut une autre grande Baye, que le Général nomma la Baye d'Olivier. On y demeura douze jours à l'ancre, pendant lesquels le Vice-Amiral, qui étoit demeuré jusqu'alors à l'arrière, vint rejoindre les deux autres Vaisseaux. Mais les Hollandois furent beaucoup plus étonnés, le 15, de voir paroître une voile étrangère, qu'ils ne reconnurent que le jour suivant. C'étoit un Vaisseau de leur Nation, commandé par Sebald de Wert, qui étant parti de Hollande vers le tems de leur départ, avoit pénétré dans la Mer du Sud avec trois autres Bâtimens de la même Compagnie, & que le mauvais tems forçoit de rentrer dans le Détroit, tandis que le reste de la Flotte continuoît de tenir la mer. Ils s'avancèrent, le 18, dans la Baye, où il avoit jetté l'ancre, à trois lieues de celle qu'ils quitoient. Noort y fit mouiller proche d'un haut Cap, que les Anglois ont nommé le Cap Galant. Cette Baye est la meilleure du Détroit. Elle contient une Isle, qui en a deux autres sur la même ligne, au milieu du Détroit. Ces trois Isles sont les seules qu'on rencontre dans cette route, depuis celles des Pingouins. On les passe facilement & sans danger; la même Baye offre quantité de moules, & de Coquillages ronds, d'un goût plus délicat que les moules. On y trouve aussi, dans les rochers qui couvrent le rivage, une sorte de groseilles rouges, qui furent un rafraichissement délicieux pour les Equipages.

Sebald de Wert s'étant rendu, le 19, à bord du Général, on résolut, par son conseil, de profiter du premier vent, pour entrer dans la mer du Sud. Les Vaisseaux étoient bien pourvus d'eau & de bois. S'ils venoient à s'écarter dans cette mer, on nomma, pour Rendez-vous, l'Isle de Sainte-Marie, proche de la Côte du Chili; & ceux qui s'y rendroient les premiers, eurent ordre d'y séjourner jusqu'à deux mois, pour attendre que toute la Flotte y fût rassemblée. Mais, pendant qu'on tenoit ce Conseil, le Vice-Amiral, qui en étoit aussi, se déroba secrètement, pour retourner à son bord; & mettant à la voile, à la faveur d'un petit vent, il laissa le Général fort étonné de la hardiesse avec laquelle il parloit sans son ordre. Les deux autres Vaisseaux attendirent jusqu'au lendemain à lever l'ancre, avec Sebald de Wert. La marée leur étant devenue contraire, ils furent forcés de mouiller vers la Côte Septentrionale, fort loin de la terre, & dans un parage sans abri. Ils y passèrent deux jours à faire des observations sur les marées, qui leur parurent fort variables. Le tems du flot & de l'ebbé est également incertain. Quelquefois l'eau continuoît, pendant l'espace de douze heures, à monter ou à descendre; quelquefois une heure seulement, ou deux, ou trois. Ensuite, c'étoit tout le contraire; & dans ces mouvemens inégaux, il se formoit des ras de marée fort dangereux. Le 22, on louvoya jusqu'au des-  
trois d'un Cap, qui est à la Côte Méridionale du Détroit, & qui fait l'entrée d'une grande Baye. Noort y fit jeter l'ancre, du côté le plus Occidental, proche d'une petite Isle, de figure ronde, derrière laquelle on peut être à couvert des vents d'Ouest dans une fort bonne Rade; mais si profonde, qu'il n'est pas aisé d'y trouver fond. Sebald de Wert, n'ayant pu doubler ce Cap, fut contraint de retourner au Cap Galant. Noort fit l'honneur, à cette Baye, de lui donner le nom du Prince Maurice. Le lendemain, il rejoignit le Vice-Amiral, une demie lieue plus loin, dans une autre Baye, qu'il nomma Baye de

de Henri ; moins bonne , parce qu'elle est presque sans abri , contre les vents d'Ouest (80).

Le 18, on vit un exemple signalé de la discipline Hollandoise. Dans un Conseil de Guerre, qui fut assemblé à bord de l'Amiral, il fut résolu d'arrêter le Vice-Amiral, & de le soumettre à la Justice Militaire, pour divers attentats qui blessaient l'ordre établi. Cette résolution fut exécutée, on rédigea par écrit tous les chefs d'accusations, dont Noort lui fit donner une copie, en lui accordant trois semaines pour sa défense. Dans cet intervalle, les Vaisseaux furent battus d'une rude tempête, qui les obligea de retourner à la Baye de Maurice. Le Général prit deux Chaloupes, pour visiter cette Baye. Elle s'étend au Sud-Est, par divers canaux. On y trouva beaucoup de glaces ; & l'on jugea qu'elles s'y conservent toujours, parce qu'alors, au milieu même de l'Été, une ligne de dix brasses ne pouvoit pénétrer jusqu'au fond. Un canot de la Chaloupe du Général, s'étant arrêté au rivage, fut attaqué par des Sauvages, qui tuèrent deux hommes, & qui les emportèrent, apparemment pour les manger. Ces Barbares sont armés de grosses massues, qu'ils tiennent attachées avec une espèce de bretelle, & d'une sorte de zagaies, ou de longues fleches de bois, qu'ils lancent avec la main. Le bois du Nord de la Baye est moins propre à la construction que dans la Partie Orientale. Les Chaloupes avancèrent deux lieues à l'Est, jusqu'au pied d'un Cap, qui se nomme *Boluto*, d'où la vue s'étend si loin dans les terres, qu'on croit voir la pleine mer droit à l'Ouest-Nord-Ouest, quoiqu'il y ait environ vingt lieues d'un chemin fort difficile. Le Déroit n'en a que deux, dans cet endroit. Un vent impétueux, qui s'éleva le 14 au soir, força les trois Vaisseaux de recaler encore jusqu'à l'entrée d'une Baye, qu'ils nommerent la Baye Memniste, parce que le premier Pilote qui la découvrit, étoit un Anabaptiste de cette Secte. Ils en sortirent le 17 ; mais, après s'être avancés l'espace de trois lieues, ils se retrouvèrent dans la nécessité de chercher une Rade. Celle qui s'offrit la première, fut nommée la Baye Gueuse, ou des Gueux. Le mouillage y est meilleur, que dans aucune de celles qu'ils avoient visitées. On y voit un grand nombre d'Oyes, qui ne peuvent voler qu'à fleur d'eau, & les moules y sont en abondance.

Enfin le Vice-Amiral ayant paru le 24, pour défendre sa cause, fut déclaré coupable, & condamné rigoureusement à être *déferé* au Déroit de Magellan. Deux jours après, il fut conduit au rivage dans une Chaloupe, avec une petite provision de pain & de vin, qui ne pouvoit servir à prolonger long-tems sa vie. On ne douta point que son sort ne fût bientôt de mourir de faim, ou d'être pris & mangé par les Sauvages (81). Après l'exécution, l'Amiral ordonna des prières publiques, & fit exhorter tous les Equipages à profiter de cet exemple. Lint fut nommé Vice-Amiral ; & Lambert Biesman premier Commis, obtint à sa place, le commandement du Vaisseau la Concorde.

On remit à la voile, le 27 de Février, avec un vent si favorable, qu'étant sorti de la Baye des Gueux, on arriva le soir à la vue du Cap que les Espagnols ont nommé *Desirado*, sur la Côte Méridionale du Déroit. Sa

OLIVIER DE  
NOORT.

1699.  
Le Vice-Amiral est arrêté par l'ordre du Conseil.

1600.

Cap Boluto.

Baye des Gueux.

Châtiment de  
l'Amiral.

Cap Desirado  
qui fait la pointe  
du Déroit.



OLIVIER DE  
NOORT.  
1600.

Longueur &  
position du Dé-  
troit de Magel-  
lan.

Entrée des  
Hollandois dans  
la Mer du Sud.

Île de la Mer-  
le.

Les Hollandois  
en visitent les  
habitations.

Breuvage d'une  
composition de-  
goûtée.

hauteur ne permet pas de s'y méprendre. On y voit trois petites Isles, qui n'en sont pas éloignées. La Côte Septentrionale fuit tellement au Nord, que de ce côté-là on ne le reconnoit pas pour un Cap. Du même côté, on rencontre, à quatre ou cinq lieues, quelques petites Isles, que les Espagnols ont nommées les Annagadas, ou les Isles noies. Depuis le Cap Desirado jusqu'à la pointe Septentrionale, la largeur du Détroit est d'environ sept lieues (81). Candish donne de longueur au Détroit, environ quatre-vingt-dix lieues Angloises, de vingt lieues en degré. Noort lui donne cent dix lieues d'Allemagne; différence surprenante, après des observations dont on vante également la certitude. L'embouchure du Détroit, dans la mer du Sud, est à la même hauteur que celle de la mer du Nord; c'est-à-dire, environ cinquante-deux degrés deux tiers, de latitude australe (83).

Ce fut le 29 du mois de Février, que les trois Vaisseaux Hollandois, se trouvant comme dans un nouvel ordre d'idées & d'opérations, gouvernèrent au Nord-Ouest avec un vent favorable. Le 8 de Mars, on fit la revue des Equipages, qui consistoient encore en cent quarante-sept hommes. Mais, quatre jours après, le Vice-Amiral disparut. Le 21, les deux autres découvrirent les Terres, qu'ils reconnurent bientôt pour le Continent du Chili. Ce Pays leur parut beau, & dans quelques endroits fort bien cultivé. Ils jugerent qu'une pointe, qui s'avance dans la mer, étoit celle d'Impériale, ville située plus loin dans les Terres. Après s'être éloignés de cette Côte, ils continuèrent d'avancer jusqu'à la vue d'une Isle, qui ne leur parut pas à plus de cinq ou six lieues du Continent. Vers le soir, ils y laissèrent tomber l'ancre sur quatorze brasses. C'étoit la *Mecka*, Isle de grandeur médiocre, au centre de laquelle, on voit une haute montagne, qui s'ouvre par le milieu, pour faire passage à une rivière d'eau douce. On remarque d'autant mieux cette ouverture, que le reste du pays est uni jusqu'à la mer. Les Hollandois, ayant fait rester leurs Chaloupes, pour s'assurer du caractère des Habitans, en obtinrent divers rafraichissemens par des échanges. Un Commerce de quelques jours les rendit si familiers avec plusieurs de ces Insulaires, qu'ils ne firent pas difficulté de les suivre jusqu'à leurs habitations. C'étoit un Village d'environ cinq cens Maisons, composées de paille, & moins larges que longues, avec une espèce de petit vestibule au milieu. Quoique les Habitans y eussent conduit leurs Hôtes, ils ne leur permirent point d'y entrer, ni d'approcher de leurs femmes. Cependant elles sortirent aussi-tôt de leurs Maisons; & paroissant fort dociles à l'ordre de leurs maris, elles allèrent se mettre à genoux dans un lieu peu éloigné, où elles se partagèrent en deux ou trois bandes. Alors les hommes invitèrent les Hollandois à s'asseoir sur des blocs de bois, qui étoient à terre. Une vieille femme apporta au milieu de l'assemblée, une large cruche, remplie de leur breuvage, qu'ils nommoient *Cica*. Les Hollandois en burent avec plaisir. Cette liqueur est composée d'eau & de mays, qui est le seul bled du pays (84). Elle enivre; & les Insulaires

(81) Page 34.

(83) Page 40.

(84) Voici la manière dont l'Auteur assure qu'elle se brasse. « Les vieilles femmes qui n'ont presque plus de dents, mâchent le

« Mays, & l'ayant humidifié de leur salive, « qui sert de ferment, le mettent dans des « furailles qu'on remplit d'eau. Plus les fem- « mes sont vieilles, plus le breuvage est éti- « mé. *Ibidem* p. 41.

redoutent si peu l'ivresse, qu'ils en font la principale solennité de leurs jours de Fête. Un Espagnol, qui s'étoit sauvé du naufrage d'une Barque, ayant été reçu dans cette île, y vivoit depuis trois ou quatre ans ; mais, lorsque ses Protecteurs étoient ivres, il prenoit le parti de se cacher, parce qu'il leur connoissoit un fond de haine pour sa Nation, qui lui faisoit tout craindre d'eux dans cet état. Il n'y avoit subsisté, si long-tems, que par le secours d'une des principales filles du pays, dont il s'étoit attiré l'affection, & qui le cachoit lorsqu'elle croyoit cette précaution nécessaire à sa sûreté (85).

Ces Insulaires prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Ils vivent ensemble avec beaucoup de paix & d'union : mais s'il se commet quelque meurtre dans l'île, les Parens du Mort font en droit de tuer celui qui l'a tué, s'il ne les appaise en s'obligeant de leur fournir annuellement une certaine quantité de cica. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux des Habitans du Chili qui ne vivent pas sous la domination Espagnole. Ils se font des robes de la laine d'une espèce de brebis, qui l'ont si longue qu'elle pend presque jusqu'à terre. Ces animaux leur servent de bêtes de charge : mais lorsqu'ils sont fatigués, il n'y a point de coups qui puissent les faire marcher. Ils tournent la tête vers celui qui les frappe, en exhaleant vers lui une très mauvaise odeur. Les Insulaires n'en voulerent point vendre aux Hollandois. Cependant ils leur en amenèrent d'autres, semblables aux brebis de l'Europe & fort grasses. De toutes les marchandises qu'on leur présenta, ils choisirent toujours des haches, des couteaux, & toutes sortes d'ouvrages de fer, parce qu'ils les vendoient fort cher aux Peuples du Continent (86).

Les Hollandois partirent de leur île (87), en bonne intelligence avec eux, & firent voile vers celle de Sainte-Marie, qui n'en est qu'à dix-huit lieues. Ils la reconnurent le même jour ; mais ils découvrirent en même-tems un Vaisseau qui étoit à la Rade, & qu'ils prirent d'abord pour leur Vice-Amiral. En s'approchant, ils distinguèrent bientôt que c'étoit un Espagnol, sur-tout aux efforts qu'il fit pour les éviter. Ils se crurent intéressés à le suivre, pour empêcher, s'il étoit possible, qu'il ne portât la nouvelle de leur arrivée aux Espagnols des Ports voisins. Cette chasse les écarta du rendez-vous qu'ils s'étoient donné dans l'île de Sainte-Marie. Mais, ayant joint le Bâtiment qu'ils poursuivoient, ils n'eurent pas de peine à s'en saisir. Le Général, qui conçut tous les avantages qu'il pouvoit tirer de cette prise, donna ordre que ses Prisonniers fussent traités avec douceur. Leur Vaisseau, qui se nommoit *El-buen-Jesus*, étoit d'environ soixante tonneaux, & portoit des vivres aux Îles de la Conception & d'Arauco (88), où leur Nation faisoit la guerre aux Indiens.

Il devint impossible aux Hollandois, de surmonter les vents qui les éloignoient de Sainte-Marie. Ils prirent la résolution de se rendre au Port de Saint-Jago, nommé Val-Paraiso, à trente-trois degrés. Cette manœuvre acheva de les séparer de leur Vice-Amiral, qu'ils ne revirent plus, & dont ils n'apprirent même aucune nouvelle. Ils jugerent qu'il n'avoit pu relâcher non

OLIVIER DE  
NOORT.  
1600.  
Espagnol.

Brebis qui servent de bêtes de charge.

Les Hollandois prirent un Vaisseau Espagnol.

(85) Page 44.

(86) Page 44.

(87) A trente-huit degrés, ou un peu plus.

(88) Arauco est proche la Côte du Chili, quatre lieues au-dessus de Sainte-Marie.

OLIVIER DE  
NOORT.  
1600.

Erreur des an-  
ciennes Cartes  
sur la situation de  
Sainte Marie.

Val-Paraíso.  
Port de Saint-  
Jago.

Fertilité du  
Pays.

Baye de Puer-  
to Lagnasco.

Ses excellens  
fruits.

Lumières que  
les Hollandais  
ont d'un Indien  
Espagnol.

plus à Sainte-Marie, parce que dans les Cartes cette Île étoit placée à trente-six degrés de latitude du Sud, & que par leurs propres observations ils l'avoient trouvée à trente-sept degrés quinze minutes. En effet, le Général n'auroit pas été plus heureux à la reconnoître, s'il n'avoit eu les Ecrits des Anglois pour diriger mieux sa course. Un autre Bâtiment Hollandois, de la même Flotte que Sebald de Wert, s'y étoit trompé; & son erreur l'avoit fait tomber entre les mains des Espagnols. Noort apprit de ses Prisonniers que ce Vaisseau, nommé le *Cerf-volant*, & commandé par Dirick-Gerritz, avoit été conduit à Callao, Port de Lima.

Le 28, les Hollandois s'avancèrent jusqu'à Corona, qui n'est qu'à trois lieues de Val-Paraíso. La ville de Saint-Jago, dont Val-Paraíso est le Port, est située dix-huit lieues plus loin dans les terres. Les environs sont remplis de Vignobles, dont le vin a le goût & la couleur des vins rouges de France. On y trouve aussi beaucoup de pommes & de coings. Les brebis, qui sont en très grand nombre dans ce canton, y fournissent d'excellent suif, dont on charge des Vaisseaux entiers. En un mot, le pays est d'une rare fertilité. Noort, s'étant approché du Port, y trouva deux Bâtimens Indiens, dont il tira des vivres. Sur le bord du rivage, il ne vit qu'une seule Loge, qui seroit de retraite aux marchandises qu'on vouloit embarquer. N'ayant pas d'autre avantage à tirer d'un lieu si désert, il leva l'ancre, après y avoir reçu des lettres du Capitaine Dirick-Gerritz, qui lui faisoit une vive peinture de la misère où il vivoit à Lima (89). Le premier d'Avril, il entra dans une grande Baye, nommée Puerto-Lagnasco, à vingt-huit degrés trente minutes du Sud. La Rade en est si bonne, qu'il prit le parti d'y faire de l'eau, quoique tous les Indiens du pays reconnoissent la domination Espagnole. On voit peu de Maisons & peu d'arbres sur le rivage; mais le pays est fort habité dans les terres. Il y croit toutes sortes de fruits, sur-tout du raisin, des figues, & des melons de beaucoup meilleur goût que ceux de l'Europe. Les services que Noort avoit reçus de ses Prisonniers Espagnols, par des informations qui avoient réglé sa route, le portèrent à leur rendre ici la liberté, à l'exception du Pilote & de quelques Esclaves Nègres qu'il retint dans d'autres vûes. En congédiant Dom Francisco d'Ivara, Capitaine du bon Jesus, il le combla de caresses & de présens, pour l'engager par la reconnaissance à procurer de meilleurs traitemens au Capitaine Dirick-Gerritz (90).

Outre ce motif, auquel cet Officier dû la liberté, Noort croyoit s'être aperçu que le Pilote Espagnol étoit un homme éclairé & naturellement ouvert; mais que la présence du Capitaine étoit un frein qui retenoit sa langue. Il se flatta qu'étant seul à bord, on auroit moins de peine à tirer de lui quantité de lumières, dont la nécessité augmentoit de jour en jour, & pour lesquelles il auroit été trop odieux d'employer la violence. En effet, ce Pilote, qui se nommoit Juan de Santaval, déclara volontairement qu'il y avoit à Lima trois Vaisseaux de guerre, prêts à faire voile aussi-tôt qu'ils apprendroient l'arrivée de quelques Navires Etrangers; qu'ils avoient ordre de les attaquer sans distinction, pour conserver à l'Espagne le Domaine absolu de cette mer; que ces Vaisseaux étoient d'une grandeur considérable, armés

chacun de vingt-quatre pieces de fonte, & de plus de trois cens hommes d'équipage; enfin, qu'il y avoit dans le même Port deux autres Bâtimens, destinés à charger l'argent du Roi (91).

Des informations si graves déterminèrent aussi-tôt le Général Hollandois à tourner ses voiles vers le Cap de Saint-François, qui est à la hauteur d'un degré & demi de latitude du Nord, & par où passent tous les Vaisseaux qui viennent de Lima, de Panama & d'Acapulco. Pendant toute l'année, les vents alisés soufflent sur cette Côte. Mais Juan de Santaval, se croyant condamné par son sort à ne rien dissimuler aux Hollandois, joignit à cette déclaration, des éclaircissémens sur toutes les Côtes du Chili & du Perou, que Noort s'attacha lui-même à recueillir, & qui donnent beaucoup de prix à sa Relation. Ce seroit lui en dérober l'honneur, que de les renvoyer à la patrie de ce Recueil qui doit regarder l'Amérique; d'autant plus qu'ayant servi à régler sa navigation, elles appartiennent nécessairement à son Journal. Il suffira, au contraire, dans l'article du Perou, d'avertir qu'on peut trouver ici un fort bon supplément pour les Relations Espagnoles. On s'attache littéralement à suivre Noort, sans autre changement que celui de quelques expressions.

Chibve est située à quarante-quatre degrés de latitude du Sud, dans un Golfe tout semé d'Isles. C'est une grande Isle, habitée sur ses bords par les Espagnols, qui n'y ont point d'autre Maître qu'un Gouverneur de leur Nation. Il y avoit alors un an, que les Espagnols du Continent ignoroient ce qui se passoit dans l'Isle de Chibve. On y trouve beaucoup de brebis, dont se font les meilleures étoffes du Chili, & cette Isle en est la dernière terre.

Osorno est une ville du Continent, assez éloignée du rivage, à quarante-deux degrés. On y fabrique des étoffes de laine & des toiles. Les Espagnols y ont un Gouverneur. Villa-Ricca est aussi dans les terres, vingt ou trente lieues à l'Est de Baldivia. On y fabrique quantité de toiles & d'étoffes à l'Indienne, dont le Commerce s'étend dans tout le pays, particulièrement à Coquimbo & dans les Places voisines.

Baldivia est située à quarante degrés, sur le bord d'une rivière, qui coule encore l'espace de quatre lieues jusqu'à la mer. Son canton est riche en mines, d'où l'on tire beaucoup d'or. On y scie quantité de planches, qui se transportent à Lima & dans d'autres lieux. Entre Baldivia & Imperiale, on trouve une espece de Sauvages, nommés Toltepins. Lorsque les Espagnols entrement dans Imperiale, cette ville avoit plus de 30000 Habitans, dont vingt Espagnols ne tuent pas moins de vingt mille. Ces Malheureux se laissoient tuer, parce qu'ils croioient que leurs Ennemis étoient immortels. Ils s'étoient révoltés depuis plus d'un an, & les Espagnols sembloient disposés à les laisser libres. La rivière, qui passe dans leur ville, est si basse à l'embouchure, qu'elle ne peut recevoir de Vaisseaux. Imperiale est à cinq ou six lieues dans les terres, à trente degrés trente minutes de hauteur.

Angol est à trente lieues d'Imperiale & à douze de la Conception. On y fabrique des étoffes, & l'on y trouve de l'or; mais la guerre fermoit alors l'accès des Mines.

OLIVIER DE  
NOORT.

160°.   
Éclaircissémens  
qu'il leur donne  
sur la Côte du  
Chili & du Pe-  
rou.

Isle de Chibve.

Osorno.

Villa-Ricca.

Baldivia.

Imperiale.

Angol.

OLIVIER DE  
NOORT.

1600.

Tuccabel.

Cap de Lava-  
pie.

La Conception  
& Silao.

Coquinibo.

Moro Moreno.

Rio Loa.

Terrapaca.

Arica.

Punta de Hilo.

Ciloca.

Camana.

Oconge.

Los-Lomos.

La Nasca.

Paraco & Pisco.

Tuccabel, ville du Chili, entre les Isles de la Mocha & de Sainte-Marie, n'a qu'une fort petite Rade. Mais comme la Côte est unie, on y jette l'ancre aisément. Les Indiens, seuls Maîtres de cette Place, la gardoient si soigneusement, qu'ils n'en accordoient pas même l'entrée aux Espagnols. Sa situation est à trente-sept degrés trente minutes.

Le Cap de Lavapie fait face à l'Isle de Sainte-Marie, dont il est éloigné d'environ deux lieues. Il est désert; quoiqu'il renferme une Rade, qui est à l'abri des vents du Sud.

La Conception, Place située sur le bord de la mer, est la résidence d'un Gouverneur Espagnol. On en tire aulant d'or, que d'aucun autre endroit de l'Amérique. Elle est à trente lieues de Silao, ville enfoncée dans les terres, d'où l'on tire peu d'or, mais où le vin & les fruits sont en abondance. Les Espagnols y étoient fort exposés aux insultes des Indiens. Silao ressemble beaucoup à Saint-Jago, qui est la principale Place du Chili, & la résidence d'un Evêque.

Coquinibo est une ville à soixante lieues de Saint-Jago, où les mines d'or sont en abondance, mais dont le pays avoit été si dépeuplé par les Espagnols, qu'il ne restoit plus assez d'Habitans pour y travailler. Il produit d'ailleurs beaucoup de vin & de fruits. La ville est à trente degrés.

Moro-Moreno, ville maritime à trente-trois degrés, étoit alors déserte. Les Habitans des lieux voisins y venoient pêcher, & vendoiient leur poisson sec à des Nations plus éloignées. Candishi les nomme des gens simples, qui vivent en vrais Sauvages. Leurs denrées ne sont composées que de peaux de bêtes, qu'ils étendent sur la terre, & sur lesquelles ils mettent quelques fourches, avec des porches en travers, pour soutenir des feuilles d'arbres qui leur servent de toit.

Rio-Loa, Place située à vingt-deux degrés, n'est connue que par la pêche, dont ses Habitans font leur seule occupation.

Terrapaca est à vingt-un degrés. Son Port se nomme *Icaifa*. On y pêche beaucoup de Hateng.

Arica, ville maritime, où se charge presque tout l'argent qui vient du Potosi, & qui se transporte à Lima, est située à dix-huit degrés quarante minutes. Elle est défendue par un Fort Espagnol.

Punta de Hilo étoit autrefois le Port de Potosi. Il y reste quelques habitations, d'où l'on tire de la farine & d'autres vivres.

Ciloca est un Port, dont l'entrée consiste dans un Canal fort étroit. C'est le Havre d'Atrequipa, grande ville & bien peuplée, à dix-sept degrés trente minutes. On y trouve du vin, du froment, toutes sortes de fruits, des brebis & des mulets.

Camana, six lieues plus loin sur la Côte, prodnit beaucoup de vin & de fruits. On y fabrique diverses marchandises, qui se transportent à Chiloa.

Oconge est une Place maritime, avec une vallée remplie de vignobles. Los-Lomos de Attico est une grande colline, derrière laquelle on trouve une espèce de Rade. Acari, ville peuplée, est située sur cette colline.

La Nasca, bon Port, voisin de Puerto San-Nicolas, offre une ville de même nom, où l'on trouve les meilleurs vins du Pérou & du Chili.

Paraco & Pisco sont deux Ports, fort voisins, à trente-un degrés trente

minutes. Leur ville, qui se nomme Ica, en est à dix-huit lieues dans les terres. On y recueille plus de vin que dans aucun autre Canton du Perou.

China est un autre Port sur la même Côte, avec une ville qui fournit quantité de mercure.

Celle de Cagueta, qui la suit, fournit, en abondance, du froment, du Mays, du fromage, & diverses sortes de fruits.

Callao, ou le Port de Lima, est une ville considérable, à douze degrés vingt minutes, avec un Port, dont la Rade passe pour la plus grande & la plus sûre de toute la mer du Sud. Elle n'est qu'à deux lieues de Lima. Il ne pleut jamais dans ce Canton; du moins les Espagnols ne se souvenoient-ils pas d'y avoir vu pleuvoir, depuis qu'ils y étoient établis; ce qui n'empêche point que la terre n'y soit d'une extrême fertilité. Chaque épi de bled produit deux fois plus qu'en Espagne, & l'on y recueille deux moissons chaque année.

Gavre est un Port, deux lieues au-dessous des salines de Lima, qui sont sur la Côte, à dix lieues de cette ville, & où l'on trouve du sel dans une vallée sans eau.

La Baranqua, autre Port, à onze degrés, fournit beaucoup de froment; comme celui de Guarmeï, qui en est voisin, donne du charbon de terre.

Santa est une ville bien peuplée d'Espagnols, où l'on trouve du froment, du mays, du miel, du sucre & d'autres marchandises. Depuis quelques années, on y avoit découvert une Mine d'argent.

Truxillo est la Capitale de trois ou quatre petites villes, situées sur la Côte, dont les Ports sont des especes de Bayes, où l'on charge du miel, des conferves, du savon d'Espagne, & du cuir. Cherepe est celle où l'on en charge le plus.

Paita est une autre ville, avec un Port où relachent les Vaisseaux de Panama, dans leur route au Port de Lima. On y fait une pêche considérable. Les Anglois, conduits par Candish, brûlerent cette Place, & toutes les marchandises qu'on y avoit rassemblées.

L'Isle de Puna divise l'embouchure de la riviere de Guaiquil, qui a, sur ses bords, une ville du même nom, où l'on construit un assez grand nombre de Vaisseaux. Les Espagnols y entretiennent une garnison, pour la sûreté des ouvriers. On fabrique, dans l'Isle de Puna, des cordages & toutes sortes d'agrets. La Rade y est commode, soit pour le mouillage, ou pour les exercices du travail. Candish raconte qu'ayant pénétré jusqu'à la demeure du Seigneur de l'Isle, il fut surpris de trouver une Maison bien ordonnée, avec de belles cours, & de grands appartemens, accompagnés d'agréables galeries, dont la vue donnoit sur la mer. Le bas contenoit une spacieuse sale, qui étoit terminée par un vaste magasin, rempli de brai & de godron. Tous les Habitans de l'Isle étoient Esclaves de ce Catique. Il avoit épousé une très belle Espagnole, à qui l'on rendoit des honneurs extraordinaires; & qui avoit converti, à la Foi Chrétienne, son Mari & tous ses Sujets. On voyoit, autour de son Palais, environ deux cens Maisons, & le même nombre à-peu-près dans deux autres villages de l'Isle. Candish la trouva presque aussi grande que l'Isle Angloise de Wight. A peu de distance, on rencontre une autre Place, nommée *Guaiquil-Vechio*, ou le vieux Guaiquil, première habitation

OLIVIER DE  
NOORT.  
1600.  
China.

Callao de Li-  
ma.

Gavre.

La Baranqua  
& Guarmeï.

Santa.

Truxillo.

Paita.

Isle de Puna  
& Guaiquil.

Guaiquil-  
Vechio.

OLIVIER DE  
NOORT.  
1690.

des Espagnols au Perou. Depuis cette ancienne ville jusqu'à Panama, la Côte n'est habitée que par des Indiens, & n'a point de Port remarquable par sa situation ou son Commerce.

La fameuse ville de Panama (92), où viennent passer toutes les richesses du Chili & du Perou, est sur la Baye du même nom, à deux lieues de son Port. On y construisoit alors un grand nombre de Vaisseaux.

En général, le Chili, depuis Saint-Jago jusqu'à Baldivia, est une des plus fertiles Parties de la Terre. Tout ce qu'on y plante, croît avec une fécondité merveilleuse. L'air y est si sain, que les maladies y sont très rares; & si subtil, qu'une épée mouillée, qu'on remet dans le fourreau, y sèche sans se rouiller (93).

Lettres interceptées, qui instruisent Noort de l'état des Espagnols.

Noort, ayant profité de ces instructions pour visiter toute la Côte, intercepta des Lettres qui contenoient divers éclaircissemens sur la guerre que les Espagnols avoient à soutenir contre les Indiens. Une partie de ces Peuples avoit secoué le joug. Ils s'étoient saisis, le 24 de Novembre de l'année précédente, de la ville de Baldivia, qu'ils avoient rasée, après y avoir fait une cruelle boucherie de leurs anciens Vainqueurs. Leur retraite avoit laissé aux Espagnols le tems de s'y rétablir; mais Impériale étoit alors alliée par les mêmes Indiens. Les vivres y manquoient. On y avoit déjà mangé jusqu'aux chevaux, & quantité d'Espagnols y étoient morts de faim. Ces tristes nouvelles étant les dernières qu'on en avoit reçues, il y avoit beaucoup d'apparence que les Indiens étoient Maîtres de la Place (94).

Santaval racontoit que ces Indiens sont guerriers. Ils se servent, avec beaucoup d'adresse, de leurs chevaux & de leurs lances. Leur haine étoit si vive pour les Espagnols, qu'après les avoir tués, ils leur ouvrent l'estomac & leur mordent le cœur. Ils ne manquent pas de leur ôter aussi le crâne, qu'ils faisoient servir de tasse pour boire entr'eux. Lorsqu'ils avoient pris Baldivia, ils y avoient brûlé les maisons, les Eglises & les Images. Ils coupoient la tête aux Prêtres, en disant : Les Dieux des Espagnols touchent à leur fin. Ils prirent de l'or, dont ils remplirent la bouche de quelques Officiers massacrés. Nation avare, leur disoient-ils, rassasiez-vous à présent de ce métal, pour lequel vous nous avez tant fait souffrir, & dont vous n'avez jamais été rassasié. Après s'être soulevés, & lorsqu'il fut question d'élire entr'eux un Chef pour les commander, ils prirent une grosse poutre, & tour-à-tour chacun la chargea sur ses épaules. Celui qui la soutint le plus longtemps obtint la préférence. Plusieurs résistèrent au fardeau pendant cinq & six heures : mais il s'en trouva un qui le soutint vigoureusement pendant vingt-quatre heures entières, & le choix tomba sur lui (95).

Poudre blanche en haute mer.

Entre les événemens les plus singuliers de ce Voyage, l'Auteur observe qu'en haute mer, plus de huit jours après avoir quitté Puerto-Lagnasco, les Vaisseaux Hollandois se trouvant dans un air si épais, qu'on ne pouvoit voir au-delà d'un jet de pierre; & ce qu'il y eut d'étrange, les habits des Matelots parurent couverts d'une poudre aussi blanche que de la farine. Le Pi-

(92) C'est l'ancienne Panama, qui a été détruite en 1670. La nouvelle en est à quatre lieues, à huit degrés quarante minutes de latitude.

(93) Pages 63 & précédentes.

(94) Page 64.

(95) Page 65.

lote Espagnol les assura que ce Phénomène étoit ordinaire dans cette mer, & que les lieux, où il arrivoit, se nommoient *Arenales*, ou Parages sablonneux. Il dura tout le jour (96).

Le 25 d'Avril, lorsqu'on croyoit devoir beaucoup de reconnaissance aux informations volontaires de Santaval, un des Esclaves Negres, qu'on avoit retenus avec lui, déclara que dans le Vaisseau el-Buon-Jesus, sur lequel Noort avoit mis un Capitaine Hollandois, il y avoit eu trois tonneaux pleins d'or, qu'il avoit aidé lui-même à charger; & que, pendant qu'on lui donnoit la chasse, le Capitaine d'Ivara les avoit fait jeter dans les flots, pour dérober ces précieuses dépouilles à la Flotte Hollandoise. Aussi-tôt les civilisés, qu'on avoit eues pour le Pilote, furent changées en menaces. Il refusa d'abord l'aveu qu'on lui demandoit; mais ayant été mis à la torture, avec un Esclave Negre, ils confessèrent tous deux que le Vaisseau Espagnol avoit, à bord, cinquante-deux petites caisses remplies d'or, chacune de quatre Arrobes, avec cinq cens barres d'or, du poids de huit, dix, & douze livres, qui faisoient en tout dix mille deux cens livres d'or, & que le Capitaine avoit fait jeter toutes ces richesses dans la mer, sans aucune exception. Noort se hâta de faire visiter toutes les parties du Vaisseau; mais on ne trouva que dans les habits du Pilote, un petit sac, qui contenoit une livre d'or (97).

Les toutmens, qu'on se crut en droit de continuer, lui arracherent d'autres explications. Il déclara que l'el-Buon-Jesus avoit chargé cet or dans l'Isle de Sainte-Marie, & qu'il devoit y demeurer jusqu'au mois de Mars, pour en recevoir encore; mais, qu'ayant ordre aussi de mettre à la voile, s'il appercevoit quelque Navire étranger, pour en porter l'avis à Lima, il avoit eu le malheur, quoiqu'extrêmement léger à la voile, de ne pouvoir éviter les Hollandois. Il ajouta qu'au mois de Mars, il devoit se rendre à l'Isle d'Ataico, y laisser les vivres qu'il avoit à bord, & prendre l'or qu'il y trouveroit prêt, pour le porter à Lima.

» Tous ces desseins, remarque l'Auteur, furent déconcertés par l'arrivée  
 » de nos Vaisseaux; mais le désordre qu'elle mit dans les affaires des Es-  
 » pagnols, ne retourna point à notre avantage. Nous avions malheureusement  
 » ignoré que l'Isle de Sainte-Marie produisoit tant d'or. Il n'y avoit pas plus  
 » de trois ans, que les Mines y avoient été découvertes. Cependant cette Isle  
 » n'avoit qu'un petit nombre d'Espagnols, qui ne pouvoient recevoir de  
 » secours que d'environ deux cens Sauvages, sans autres armes que des arcs  
 » & des fleches (98).

Le Pilote Espagnol dit encore, que le même jour, où l'on avoit eu la générosité de relâcher le Capitaine d'Ivara, ils étoient convenus ensemble, lui, de conseiller aux Hollandois de prendre la route du Cap S. François, & le Capitaine, d'avertir les Vaisseaux de Guerre, qui étoient à Lima, de les poursuivre sur cette route. Un aveu de cette nature fit perdre aux Hollandois tout sentiment de compassion. Ils résolurent de jeter le Pilote dans la mer, sur-le-champ, lorsqu'après avoir été traité avec plus de douceur, il ne laissa pas de se plaindre, & de soutenir ouvertement qu'on l'avoit empoisonné; sans compter, ajoute l'Auteur, que non-seulement il cherchoit l'occasion de se

OLIVIER DE  
NOORT.

1600.

Richesses jettées dans la mer, pour en priver les Hollandois.

Déclarations  
arrachées par la  
torture.

Sort du Pilote  
Espagnol.



OLIVIER DE  
NOORT.  
1600.

Longue navigation des Hollandais.

Tis arrivés aux  
Iles Mariannes  
ou des Larrons.

Observations  
sur les Iles &  
sur le caractère  
des Insulaires.

sauver lui-même, mais qu'il sollicitoit les Esclaves Negres à l'accompagner dans sa fuite. Il fut précipité dans les flots, par l'ordre du Conseil. L'Esclave, qui avoit été mis à la torture avec lui, eut la tête cassée d'un coup de fusil; & leur Vaisseau même, qui commençoit à faire eau, fut abandonné aux vents, après qu'on en eût tiré les vivres & l'artillerie (99).

Ces événemens firent abandonner le dessein, qu'on avoit eu, d'attendre les Espagnols sous le Cap de saint François. On prit celui de ranger la Côte jusqu'à l'Isle des Cocos, qui est à cinq degrés de latitude du Nord, pour y prendre des Cocos & de l'eau. Mais, après avoir vogué jusqu'au 20 de Mai, sans pouvoir la reconnoître, Noort s'arrêta au parti de tourner ses voiles vers les Philippines, qui sont à deux milles quatre cens lieues du Perou (1), dans la résolution de ne relâcher qu'aux Isles des Larrons, qu'on a nommées depuis les Isles Mariannes (2). Cette navigation parut d'une longueur infinie aux Equipages Hollandois, qui n'avoient pas conçu jusqu'alors l'immensité de ces mers. Ils n'arriverent que le 15 de Septembre, à la vue d'une de ces Isles.

Le matin du 16, ils étoient encore à plus d'une lieue du rivage, lorsqu'ils virent paroître un grand nombre de Canots, qui leur apportèrent des Cocos, des bananes, des cannes de sucre & du poisson. Toutes ces provisions furent échangées pour du fer, dont les Insulaires étoient fort avides, & qu'ils nommoient *Hierro*, comme les Espagnols, parce que tous les ans ils voyoient dans leurs Isles quelque Vaisseau de cette Nation. Les deux Navires Hollandois continuèrent de ranger la Côte, & doublerent le Cap Méridional, d'où ils apperçurent une pointe fort basse, sur laquelle ils croyoient pouvoir mouiller. Cependant ils ne cessoient point de voir approcher des Canots. Ils en comptoient déjà plus de deux cens, montés chacun de trois, quatre, ou cinq hommes, qui s'empressoient autour d'eux, & qui criaient *Hierro*. Dans cette confusion, les Vaisseaux passèrent sur deux de ces petits Bâtimens; mais les Insulaires, qui savent nager parfaitement, y rentrèrent aussi-tôt, & se présentèrent avec la même ardeur.

Ces Isles, suivant la remarque de l'Auteur, avoient été justement nommées Isles des Larrons, parce que les Habitans étoient livrés au larcin, & qu'ils le commettoient avec une adresse surprenante. Ils tromperent plusieurs fois les Hollandois. Quelques-uns leur présentèrent, sur des paniers de feuilles de Cocos, du riz si bien arrangé, qu'à la première vue, on s'imaginait qu'il y en eût beaucoup; mais, après l'échange, on trouvoit sous le riz des coquilles élevées, ou des feuilles. Cette ruse étoit d'autant plus sûre, que, pour commercer d'abord avec eux, il falloit attacher, au bout d'une corde, le morceau de fer qu'on leur offroit, le laisser pendre dans leurs Canots, où ils avoient la liberté de l'examiner, & retirer de même ce qu'ils donnoient en échange, après l'avoir montré à la même distance. Deux vinrent à bord. On leur offrit à boire & à manger. Mais ils ne pensoient qu'à voler tout ce qui se présenteroit à leurs yeux. Un d'eux, voyant une épée entre les mains d'un Hollandois, ne fit pas difficulté de la lui arra-

(99) Pages 69 & précédentes.  
(1) Page 68.

(2) Du nom de Marie-Anne d'Autriche, Reine d'Espagne.

cher ; & s'étant jetté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins plusieurs coups sur lui & sur plusieurs autres, qui emportèrent aussi divers instrumens ; mais ils faisoient tant de chemin sous l'eau, qu'ils y étoient à couvert des coups. Ceux qui n'avoient point encore eu l'occasion d'exercer leur adresse, demeuroient tranquilles, comme s'ils avoient ignoré ce qui se passoit à leur vûe. On les auroit pris pour des animaux amphibies, qui pouvoient vivre également sur la terre & dans l'eau. Noort fit jeter, devant eux, cinq morceaux de fer à la mer, pour se donner le plaisir de les voir plonger librement. Ils les retirèrent en si peu de tems, qu'on ne pouvoit leur refuser de l'admiration. Leurs Canots sont si bien faits, que les Hollandois n'avoient rien vû d'égal dans tous leurs Voyages. Ce sont des troncs d'arbres, de quinze à vingt pieds de long, sur un pied de largeur, commodes, légers à la voile. Au lieu de rêvier de bord pour louver, ils mettent le gouvernail où étoit le Cap, sans faire aucun changement à la voile. Elle est tissue de roseaux, & de la forme d'une voile d'artimon. Leurs femmes, dont on reçut aussi plusieurs à bord, étoient nues, comme les hommes, à l'exception du milieu du corps, qu'elles se couvrent d'une simple feuille. Elles portent de longs cheveux. Au contraire, les hommes les ont très courts. Ils sont bazanés. Ils ont beaucoup d'embonpoint. Leur taille est plus haute & mieux fournie que celle des Européens. Mais la plupart ont le visage difforme. Quelques-uns avoient le nez défiguré par des maladies honteuses ; du moins, c'est ce qu'ils faisoient entendre eux-mêmes par leurs signes. Leur bouche s'étoit resserée jusqu'à ne consister que dans un petit trou ( 3 ). Cette Isle, que les Hollandois prirent pour celle de Guana ( 4 ), leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres (\*).

OLIVIER DE  
NOORT.  
1600.

Après y avoir pris des rafraichissemens, ils recommencerent à gouverner vers les Philippines. Le 14 d'Octobre, ils découvrirent la Terre, qui leur parut fort haute, & que cette apparence leur fit prendre pour le Cap du Saint-Esprit, à 13 degrés de latitude. A ce compte, une Bouque, qu'ils apperçurent bientôt au côté Méridional, devoit être le Détroit de Manille. Ils continuèrent d'avancer du même côté ; & gagnant la pointe de terre, ils y mouillèrent au Nord, sur douze brasses, derrière un rocher. La Bouque a, dans cet endroit, environ trois lieues de large. Le lendemain, ils quittèrent cette pointe, qui est une Isle, pour s'avancer l'espace de huit lieues, à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Ensuite ils gouvernèrent vers la Côte Méridionale. On voyoit, du côté opposé, un Pic fort haut & fort aigu ; mais l'Ouest n'offroit que des terres basses, sans aucune ouverture. On laissa tomber les ancres. Une Chaloupe pénétra dans une belle rivière, dont les deux rives étoient couvertes d'arbres. Les Hollandois y trouverent quelques Indiens fort pauvres, auxquels ils firent présent de quelques couteaux & d'un peu de toile, que ces Barbares parurent dédaigner. Cependant ils portèrent des fruits à bord de l'Amiral. Le 16, on vit approcher, du même Vaisseau, un grand Canot, dans lequel étoit un Espagnol, qui fit trois décharges de son fusil.

Les Hollandois  
arrivent aux Phi-  
lippines.

Leurs observa-  
tions.

(1) Pages 72 & précédentes.

(4) C'est apparemment celle que l'Hi-

storien des Isles Mariannes, nomme Guahan.

(\*) Voi. ci-dessous la description des Isles Mariannes.

OLIVIER DE  
NOORT.

1600.  
Ils se donnent  
pour des Fran-  
çois.

Foiblesse des  
Insulaires, &  
comment ils sont  
maîtrisés par les  
Espagnols.

La tromperie  
des Hollandois  
est reconnue.

On se rendent  
à l'île de Capul.

On lui répondit de trois coups. Son incertitude sembloit lui ôter la hardiesse d'avancer : mais le Général ayant fait arborer le Pavillon d'Espagne, & vêtir un de ses Marcelots en Moine, il fut rassuré par cette vue. On lui fit un accueil civil. Noort lui dit que ses deux Vaisseaux étoient François, & qu'ils avoient commission du Roi d'Espagne, pour se rendre à Manille; mais que la longueur du Voyage les avoit mis dans un extrême besoin de rafraichissemens. L'Espagnol répondit qu'ils étoient dans une grande Baye, qui se nommoit la *Baye*, à sept ou huit lieues au Nord du Détroit de Manille; & que le Pays étoit fertile en toutes sortes de vivres. Aussi-tôt il donna ordre aux Indiens de son Canot, d'aller prendre au rivage, du riz, des poules, & des porcs, qu'ils apportèrent à bord. Ils exigèrent que toutes ces provisions leur fussent payées en argent. Pendant quelques jours, on ne cessa point de voir regner l'abondance sur les deux Vaisseaux. La plupart de ces Indiens étoient nus. D'autres avoient une robe de toile. Quelques-uns même étoient vêtus à l'Espagnol, avec des hauts-de-chausses, & de petits pourpoints. Les Principaux, qui descendoient des anciens Princes du Pays, avoient la peau découpée, ou piquée avec beaucoup d'art. Mais ces Peuples sont d'un naturel timide & servile. Ils n'ont point d'armes, & se laissent maîtriser au gré des Espagnols, qui leur font payer par tête, un tribut de trois Réales. Noort observe que ce n'est point à la violence, que les Espagnols sont obligés de cette docilité. « Ils sont en petit nombre dans ces Îles : mais ils ont, » dans chaque quartier, un Prêtre qui est fort respecté des Habitans; & s'ils ne tiennent pas rous ces Insulaires dans la servitude, c'est uniquement » faute de Prêtres (§).

Pendant que les Hollandois se procuroient tranquillement des provisions sous un faux titre, ils virent arriver à bord de l'Amiral, un Capitaine Espagnol & un Prêtre. Après les premiers complimens, le Capitaine pria Noort de lui montrer sa Commission, parce qu'il étoit défendu, aux Habitans de l'Île, d'avoir aucun Commerce avec des Etrangers. Cette demande causa de l'embarras au Général Hollandois. Cependant, faisant réflexion que la conduite de ses gens avoit été sans reproche, il prit le parti de montrer la Commission qu'il avoit du Prince Maurice. Le Capitaine, qui croyoit les deux Vaisseaux venus d'Acapulco, donna de si grandes marques d'étonnement, que, dans la crainte d'un mauvais sort pour quelques Hollandois qui étoient à terre, Noort se détermina, malgré son inclination, à le faire arrêter. Sa captivité ne dura que jusqu'au retour des Hollandois. Il fut même renvoyé avec quelques présens. Mais on n'en cessa pas moins de recevoir des vivres & de voir venir des Insulaires à bord. Le Général avoit eu la précaution d'en retenir deux, qui s'étoient vantés d'être bons Pilotes, & d'être fort connus à Capul. Le 20, on prit avec eux la route du Détroit de Manille, qui est vers quatorze degrés. Les deux Vaisseaux entrèrent heureusement dans la Bouque, où ils trouverent aulant de contre-marées, que si les bancs de sable y eussent été fort fréquens, quoiqu'il n'y eût pas même de fond & qu'on n'y pût jeter l'ancre. Vers la brune, ils allerent mouiller sur la Côte Occidentale de l'Île de Capul, derrière un Cap, à la vue d'un village. Mais ils trouve-

(§) Pages 77 & précédentes. Voyez ci-dessous la Description des Philippines.

rent, dans cette Baye, un courant si rapide, qu'ils passèrent dans une autre, à la distance d'une demie lieue; car le mouillage est généralement bon autour de cette Ile, qui a quatre ou cinq lieues de circuit (6).

La fraieur qui s'étoit déjà répandue parmi les Habitans, & l'obstination avec laquelle ils refusèrent de parler aux deux Pilotes de leur Narion, firent juger à Noort, qu'il n'avoit plus rien à se promettre de la ruse. Un de ses gens (7), qui eut la hardiesse de descendre au rivage, sur la foi d'un des deux Pilotes, disparut avec son guide. La nuit suivante, l'autre Pilote Indien se jeta dans les flots, malgré les bons traitemens par lesquels on s'étoit efforcé de se l'attacher. Il se nommoit Francisco-Tello, du nom du Gouverneur de Manille, qui l'avoit présenté au Baptême. Noort, irrité contre les Insulaires, fit descendre une partie de ses gens, avec ordre de mettre le feu à quelques villages, dont les Habitans s'étoient retirés dans les Bois. On ne trouva rien dans leurs Maisons, qui sont construites des nattes & de paille, & de la hauteur d'un homme. Les arbres, dont elles sont environnées, étoient chargés de Cocos, qui faisoient, apparemment, la plus grande partie de leur nourriture. Cependant quelques Hollandois découvrirent, dans un endroit écarté, plus de trente mesures de riz: mais n'apercevant personne, ils brûlerent quatre villages, chacun de cinquante ou soixante Maisons (8).

Noort se rappella que Thomas Candish, ayant mouillé sur la Côte de la même Ile, deux Canots, dont l'un portoit un des sept Seigneurs de l'Ile, étoient venus librement à son bord. Ce Prince Barbare avoit la peau coupée en diverses figures, comme ceux de la Baya. L'Ile Capul est la dernière des Isles Philippines. La plupart des Habitans y sont nuds & fort bazanés (9). Ils adorent le Diable, avec lequel Candish raconte fort naïvement qu'ils ont de fréquentes conférences. Il se montre à eux, dit-il, sous la figure de quelque horrible Monstre (10).

Dans le chagrin de se voir si mal reçus, les Hollandois continuèrent d'employer leurs forces, & se crurent autorisés à commettre ouvertement toutes sortes de brigandages. Ils enleverent, sans distinction, plusieurs petits Bâtimens, Indiens, Espagnols & Chinois, dont ils coulerent quelques-uns à fond, après en avoir pris les marchandises & les vivres. Enfin, le succès augmentant leur hardiesse, ils s'avancerent, le 24 de Septembre, à la pointe de la Baye de Manille. Ils y virent une grande Bouque, qui s'étend au Nord-Est, & qui n'a pas moins de quatre ou cinq lieues de largeur. Cette Bou-

OLIVIER DE  
NOORT.  
1600.  
Frayer qu'ils  
y répandent.

He brûlé en place  
des villages.

Témoinage  
de Candish sur  
de barbares usages.

Pirateries des  
Hollandois.

Leurs observations  
sur la Baye  
de Manille.

(6) Page 79.

(7) C'étoit un Anglois, nommé Calaway, qui étoit Musicien & joueur d'Instrumens.

(8) Page 81.

(9) L'Auteur parle d'un étrange usage de ces Peuples. « Ils passent, dit-il, un clou d'étain dans le gland de la verge de chaque enfant mâle. La pointe du clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne. La blessure, que ce clou fait aux enfans, se guérit sans beaucoup de peine. Ils le retirent ou le remettent à leur gré. Pour s'assurer mieux de la vérité du

« fait, Candish rapporte que ses gens tirent un de ces cloux de la place & le remettent à un petit garçon de dix ans, fils du Prince qui étoit venu à son bord. On lui dit que cette invention étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort livrés à la Sodomitie, obtinrent que pour arrêter le désordre on établirait cet usage. » Page 82. Voyez quelque chose d'aussi étrange pour les filles, dans la Description du Pégu.

(10) Page 83.

OLIVIER DE  
NOUET.  
1600.

que fait l'entrée de la Baye; & dans cette entrée même, on trouve une *Ile* de forme longue, qui se nomme *Mirabilla*, ou Merveilleuse. Plus loin, on découvre une autre *Ile*, ronde & de la forme d'un chapeau. La ville de Manille est située huit lieues au-delà (11).

Les deux Vaisseaux ne purent s'approcher de l'île *Mirabilla*. Ils passèrent devant la Bouque, pour aller mouiller à l'Ouest de la Baye, derrière une pointe de terre, qui est à douze lieues de la ville. Le pays y étoit presque désert & sans culture. On résolut, au Conseil, de s'arrêter dans ces Parages, tantôt sous les voiles, tantôt à l'ancre; parceque, dans cette saison, les vents de Nord-Est ne cessent pas d'y souffler, sans aucun changement. L'île *Manille*, que ses Habitans nomment *Luçon*, est plus grande que l'Angleterre & l'Ecosse ensemble. Elle est environnée de diverses autres îles, qui sont aussi d'une grandeur considérable, & qui ne fournissent aucunes richesses de leur propre fond; mais elles sont extrêmement fréquentées des Marchands, & célèbres par leur commerce (12). Entre divers Bâtimens, dont les Hollandais se saisirent, ils traitèrent ceux de la Chine & du Japon (13), avec autant de douceur & de civilité, qu'ils marquoient de rigueur pour les Espagnols. Ils poussèrent l'insolence, jusqu'à faire remettre, au Gouverneur de *Manille*, une lettre, par laquelle ils lui déclaroient que leur dessein étoit de le visiter dans sa Capitale. Ils avoient appris, de quelques Prisonniers, qu'il y avoit alors à *Cavite*, qui est le Port de cette ville, deux grands Vaisseaux Marchands de la nouvelle Espagne; & que les deux Fortereffes, qui défendent ce Port, étoient sans artillerie & sans soldats (14). Une si belle proie n'avoit pu manquer d'échauffer leur courage.

Leurs braves.

Vengeance des  
Espagnols.

Mais les Espagnols n'étoient pas insensibles à tant d'outrages. Pendant que leurs Ennemis se repaissoient d'espérances, ils avoient armé ces deux mêmes Vaisseaux, qui excitoient leur avidité. Le Gouverneur de *Manille* avoit rassemblé un corps d'Insulaires, la plupart instruits de longue main à se servir du mousquet & des autres armes. Il en avoit mis cinq cens sur chaque bord, avec des Chefs de sa Nation, & dix bonnes pieces de fonte. Le 14 de Décembre, les Hollandais étoient à se reposer, après quelque nouvel exploit, lorsqu'ils virent sortir du Détroit de *Manille* deux voiles, qu'ils prirent d'abord pour des Frégates; mais, à leur approche, ils les reconnurent pour de grands Vaisseaux, qui sembloient venir dans le dessein de les attaquer. Ils disposèrent aussitôt leurs voiles & leurs armes.

Elle ne tourne  
point à leur  
avantage.

L'Amiral de *Manille*, qui gardoit l'avant, s'approcha jusqu'à la portée du canon, & ne fit aucune manœuvre pour éviter la bordée de l'Amiral Hollandais. Mais à peine fut-elle partie, qu'il vint à l'abordage. Une partie de son Equipage fut d'un air furieux sur le bord ennemi (15). Les Hollandais descendirent alors sous le premier pont, & les Espagnols se crurent déjà Maîtres du Vaisseau; mais ils se virent bientôt si maltraités, à coups de picques & de mousquets, que leur furie ne fut pas long-tems à se ralentir. Un Histo-

(11) Page 90.

(12) Page 91.

(13) L'Auteur prend droit ici de faire une longue Description du Japon, sur le témoignage apparemment de ses Prisonniers. Mais on renvoie

le Lecteur, ci-dessous, à l'article de cet Empire:

(14) Page 86.

(15) P. 111. En criant effroyablement, dit l'Auteur, *Amaina-Peros, Amaina*; c'est-à-dire, amenez chiens, amenez les voiles & les pavillons.

rien de leur Naron auroit fait apparemment le récit de ce combat avec plus d'avantage pour leur valeur (16). Noort, après avoir fait remarquer qu'il ne lui restoit que cinquante-cinq hommes, représente ses Ennemis, non-seulement vaincus, mais submergés en un instant, & périssant au milieu des flots. A la vérité, il fait entendre que son second Vaisseau fut moins heureux : mais cet aveu même n'est pas clair dans ses termes. » Lorsque les Hollandois, dit-il, » furent sous les voiles, ils découvrirent, à plus de deux lieues, le Vice-Amiral » de Manille & le Yacht la Concorde. Ils crurent que les Espagnols s'en étoient » rendus Maîtres, parce qu'il leur sembla que son Pavillon, qu'il portoit au mât » d'avant, étoit bas, & que celui de Manille demeurait arboré. D'ailleurs, ils » n'estimoient pas qu'il eût été possible au Yacht, qui n'avoit plus que vingt-cinq » hommes d'Equipage, en y comprenant les Moulles (17), & qui étoit un Bâti- » ment foible, de résister à un Navire du Port d'environ six cents tonneaux (18).

L'Amiral, dans la nécessité de se radoubier, prit son cours vers l'Isle Bornéo, qui est à cent quatre-vingt lieues de Manille. Le 16 de Décembre, il se trouva sur la Côte d'une grande Isle, nommée *Bolaton*, qui n'a pas moins de cent quatre-vingt lieues de long, & qui étoit sous la Domination Espagnole. Il suivit cette Côte, à cinq ou six lieues de distance, sous la conduite de deux Pilotes Chinois, qu'il avoit à bord. Le 26, il entra dans la Baye de l'Isle de Bornéo.

La Capitale, qui porte le même nom, n'étant qu'à trois lieues de la Côte, Noort choisit un de ses Chinois pour l'envoyer, par ses mains, un présent au Roi de l'Isle, & lui faire demander la permission d'acheter des vivres. Aussi-tôt, on vit venir à bord quantité de Pirogues, qui apportèrent des fruits, des poules, du poisson & de l'eau. Toutes ces provisions furent payées en toiles. Les Insulaires avoient beaucoup de passion pour les toiles de la Chine, & Noort en avoit quelques-unes, qu'il avoit enlevées devant Manille. Mais ils rejetterent les toiles de Hollande.

OLIVIER DE NOORT.

1600.  
Leur Amiral  
coulé à fond.

Les Hollandois  
perdent un de  
leurs deux Vais-  
seaux.

Bornéo. Capitale de l'Isle. On  
y mine l'opium.

(16) Il est trop singulier, pour n'être pas rapporté du moins en substance. L'Amiral de Manille demeura, dit-il, accroché tout le jour aux Hollandois, parce que son ancre s'étoit embarrasée dans le Pont de cordes qui étoit dans le mât de l'autre ; & l'ancre fit rompre ce Pont en divers endroits, ce qui laissa l'Equipage Hollandois fort exposé. Les Espagnols leur envoyèrent souvent des bordées, auxquelles ils ne manquoient pas de répondre. Noort, s'étant aperçu de quelque relâchement, descendit sous le Pont, & menaça ses gens de mettre le feu aux poudres, s'ils ne redoublaient leur ardeur à combattre. Cette menace fit son effet. Il y eut même des blessés qui se levèrent & qui retournerent au combat. D'un autre côté l'Equipage Espagnol, au lieu de continuer ses attaques ne faisoit plus que des efforts pour se débarrasser, ouvrage difficile, tandis que les Hollandois faisoient rouler leur gros canon. Enfin, ils se débordèrent ; mais, peu après, on les

vit couler à fond ; ce qui se fit si vite qu'ils enfoncèrent presque en un clin d'œil, & que tout le Vaisseau disparut jusqu'aux mâts. Alors on en vit à peu près deux cents dans les flots, sans compter ceux qui étoient déjà noyés ou tués, tâchant de sauver leur vie à la nage, & criant *misericordia*. Les Hollandois eurent à se défendre du feu, qui avoit pris entre les deux bords par la multitude de leurs propres décharges. Lorsqu'ils furent parvenus à l'éteindre, ils passèrent entre leurs Ennemis, qui nageoient encore, & dont ils faisoient enfoncer les têtes, qui paroissoient sur l'eau. Noort n'avoit perdu que sept hommes. *Ibidem*, & pages suivantes.

(17) Pages 111 & 112.

(18) On ne sait ce qu'étoient devenus les cent quarante sept hommes, dont les deux Equipages étoient encore composés quelques mois auparavant, après que le Vaisseau de Linc eût disparu. L'Auteur n'en dit pas un mot.

OLIVIER DE  
NOORT.

1600.

Communication des Hollandais avec les Insulaires.

Productions de  
l'île de Bornéo.

Caractères &  
usages des Habitan-  
s.

Le Pilote Chinois revint le jour suivant, avec un Officier de la Cour, & un Chinois de Patane, qui avoit beaucoup de crédit auprès du Roi. Il rapporta que les Insulaires n'étoient pas disposés à se fier aux Etrangers, parce qu'étant en guerre avec les Espagnols, ils craignoient d'être surpris par les Vaisseaux de cette Nation. D'ailleurs, une Barque Portugaise étoit venue donner avis au Roi, que les Hollandais n'étoient rien moins que des Marchands. Cependant l'Officier de Bornéo reconnut facilement qu'ils n'étoient point Espagnols, & promit d'en rendre témoignage au Roi. Mais il les pria d'envoyer, à ce Prince, un homme de l'Equipage, pour le convaincre de la vérité par ses propres yeux. Noort y consentit, en retenant des otages. Le Hollandais, qui fut chargé de cette commission, reçut des mousquets & d'autres armes, qu'il devoit présenter au Roi, suivant l'usage de l'île, qui oblige les Etrangers de ne pas se montrer à la Cour, sans y porter quelque présent. Le Pilote Chinois fut renvoyé avec lui, pour s'informer des Marchands de sa Nation, s'il y avoit quelque espérance de Commerce.

Mais la nature n'a pas donné d'épices à l'île de Bornéo. On n'y trouve qu'une grande abondance de vivres; du camphre, qui passe pour le meilleur des Indes Orientales, mais qui est aussi le plus cher; un peu de noix & de fleur de muscade, de la cire, du bois de Japen, qui sert aux teintures, quelques diamans & beaucoup de bezoar. Les Marchands Chinois, qui se trouvoient dans l'île, n'étoient pas Sujets de la Chine. Ils faisoient leur demeure à Patane, sur la Côte de Siam, où, sans avoir abandonné les usages de leur pays, ils reconnoissoient l'autorité du Souverain qui leur avoit accordé cette retraite. La plupart étoient des Bannis, ou des Corsaires, qui, en courant le Monde, avoient pris le parti de fixer leur établissement dans ce lieu. Quelques-uns vinrent à bord de l'Amiral, & lui vendirent une assez grosse quantité de poivre, qu'ils avoient dans la Rade.

L'Envoyé Hollandais ne rapporta, de sa commission, que des civilités, & la permission d'acheter librement des vivres. Il avoit appris, par ses informations, que l'île de Bornéo est une des plus grandes de toutes les Indes Orientales; qu'elle est bien peuplée; que, sur les Côtes, la Religion commune est le Mahométisme, mais que, dans l'intérieur de l'île, tous les Habitans sont Idolâtres. La ville de Bornéo est située dans un marais, & ne contient pas plus de trois cens maisons, qui sont enfermées d'une bonne muraille de pierre. Mais on en voit un grand nombre au dehors, la plupart accompagnés de jardins. Le Havre est spacieux, à l'abri de tous les vents, fermé par l'embouchure d'une grande rivière, & par une partie des Îles qu'il contient. Il avoit été sous le pouvoir des Espagnols, qui l'avoient abandonné, parce que l'air y est mal sain, & qu'ils en tiroient peu d'avantages pour leur Commerce (19).

Les

(19) Pages 112 & précédentes. Le Capitaine Cowley, qui étoit dans cette mer, en 1683, dit, au contraire, que le Gouverneur Espagnol de Manille avoit pris tant de goût pour les richesses de Bornéo, qu'il avoit fait une paix perpétuelle avec le Roi, qui l'avoit har-

celé long-tems, & qu'un des articles du Traité étoit que le Roi de Bornéo seroit la guerre à toutes les Nations Ennemies de l'Espagne. *Voyage de Cowley, p. 234.* Le même Voyageur donne l'idée suivante de l'île de Bornéo. C'est, dit-il, une fort grande île, de

figure

Les Habitans de Borneo sont grands & robustes, intelligens, livrés au larcin, sur-tout à la Pyratèrie, qu'ils vont exercer jusques sur les Côtes du Pegu, c'est-à-dire, à quatre cens lieues de leur Île; leur armes sont des épées, une espèce de bouclier, qu'ils nomment *Coskos*, des lances & des zagaies d'un bois fort dur, qui ne laisse pas de se rompre aisément, & dont les éclats rendent les plaies incurables; des arcs, & des longues fleches dont la pointe est armée de fer. Ils ont ordinairement, dans leurs carquois, vingt à trente de ces fleches, froitées de poison. Si la blessure, qu'elles font, est sanglante, on en meurt nécessairement. Ces Insulaires prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Quoiqu'ils leur laissent beaucoup de liberté, la jalousie est une de leurs passions les plus violentes. Quelques-unes de ces femmes allaient sur le Vaisseau de Noort, pour acheter & pour vendre; mais la moindre liberté que les Hollandois vouloient prendre avec elles, un signe seulement, mettoit les maris en colere. Ils paroisoient prêts à leur enfoncer la pique ou le javelot dans le cœur. Les hommes & les femmes sont de couleur brune, comme le reste des Indiens. Leurs habits n'ont point de forme régulière. Ce sont des pieces d'étoffe, qu'ils se passent diversement autour du corps; mais ils portent un turban, d'une fine toile de coton. Les Nobles, sur-tout ceux qui appartiennent au Roi par le sang, ou par les principales dignités, sont magnifiquement vêtus, & vivent avec beaucoup de faste. Au centre de leurs Pirogues, qui sont assez couvertes pour les défendre de l'ardeur du Soleil, ils ont, sur une table, des Vaisseaux d'argent, dans lesquels on entretient des parfums, & sur-tout du betel, qu'ils machent continuellement. Leurs Palais peuvent passer pour de belles Maisons, quoiqu'ils soient de bois, élevés sur des poutres si peu solides, qu'à l'approche d'une tempête, ou de quelque autre accident, ils peuvent être facilement transportés d'un côté de la riviere à l'autre (20).

Quelques soupçons de perfidie obligerent les Hollandois de faire la garde avec beaucoup de précautions. Un malheureux Chinois, accablé de dettes, qui étoit venu le prier de le recevoir à bord, & de l'y tenir caché, en offrant de se laisser vendre pour Esclave, dans le premier lieu où le Vaisseau pourroit aborder, les avertit qu'on assembloit des troupes aux environs de la ville, & que ces préparatifs sembloient les menacer. En effet, le pre-

OLIVIER DE  
NOORT.  
1600.  
Leurs armes.

Leurs femmes

Leurs habits.

Faite de Sui-  
général.

1601.  
D'après qui  
fait lever l'ancre  
aux Hollandois.

figure ovale, qui s'étend depuis le quatrième degré de latitude méridionale jusqu'au neuvième degré de latitude du Nord, & qui va jusqu'au douzième degré de longitude. (Ce témoignage détruit l'opinion de ceux qui la font d'une grandeur immense, & qui lui donnent jusqu'à deux mille cent lieues de tour.) Il y avoit anciennement deux Rois, celui du Nord & celui du Sud; mais le premier fut enfin vaincu par l'autre, & toute l'Île se vit réduite en une seule Monarchie. Il y a quantité de vivres & de marchandises de valeur. On y peut trouver du girofle à prix raisonnable, parce qu'on y en apporte en secret des Îles voisines. L'Île a de gros

éléphans, des tigres, des pantheres, des léopards, des antilopes & des sangliers. Les Naturels du pays nous apportent du poison en quantité, des oranges, des limons, des mangues, des plantains & des pommes de pin. On y trouve d'ailleurs d'excellentes pierres de bezoar, du musc & de la civette. *Idem*. Quantité de Voyageurs Anglois & Hollandois ont parlé de Borneo; mais ne l'ayant gueres connue que par deux de ses villes Marchandes, Succadana & Benjarmasin, ils ne donnent point des lumières sur lesquelles on en puisse promettre une description.

(20) Pages 123 & précédentes.

Tom. X.

Z z



OLIVIER DE  
NOORT.  
1601.

mier de Janvier 1601, leurs observations leur firent découvrir, derrière une pointe de terre, plus de cent Pirogues, dont une vint à bord avec quelques sacs de poivre, sous prétexte de les troquer pour des armes. Noort accorda ce qu'on lui demandoit; mais il ne laissa passer que deux hommes sur son Vaisseau. A l'instant, on vit arriver une autre Pirogue, qui portoit quatre-vingt hommes, la plupart cachés sous des nattes, dont ces Insulaires se servent dans le besoin pour couvrir leurs Bâtimens. Ils apportèrent un bœuf & des fruits, qu'ils offrirent à l'Amiral, comme un présent du Roi. Aussi-tôt, tous les Cens de la Pirogue se firent voir, & demandèrent à monter sur le Vaisseau, pour hisser le bœuf & recevoir les fruits. Noort, qui jugea ce présent suspect, leur défendit de monter. Leur empressement n'en étant devenu que plus vif, jusqu'à vouloir forcer le passage, on ne balança point à présenter la même pour faire feu. Cette menace les arrêta. Leurs Officiers entreprirent d'expliquer le dessein de leur armement. Ils protestèrent que l'Oncle du Roi, qui étoit aussi son Tuteur & son premier Ministre, n'avoit fait assembler tant de Pirogues, que pour donner une fête à ses femmes. Noort ne changea rien à ses civilités, & paya leurs présens avec usure; mais le 5, il sortit de la Baye, pour se mettre au large (21).

Nouvelles que  
Noort reçoit du  
malheureux sort  
d'un Vaisseau  
Hollandois.

Un Champan, qui alloit du Japon à Manille, & que la tempête avoit écarté de sa route, vint tomber entre ses mains. Il se fit amener le Capitaine, qui étoit un Portugais, nommé Emmanuel Louis, établi alors à Nangasacki, Port célèbre du Japon. On apprit de lui qu'un grand Navire Hollandois, qui s'étoit trouvé dans un état pitoyable, après avoir fait fausse route, & qui avoit perdu, de faim & de misère, la plus grande partie de son Equipage, étoit arrivé au Port de Bungo; qu'il n'y restoit que quatorze hommes, auxquels on avoit fait un accueil favorable; qu'ils avoient obtenu, non-seulement la liberté, mais encore la permission de construire un plus petit Bâtiment, parce qu'ils n'étoient plus en assez grand nombre, pour gouverner celui qui les avoit apportés; enfin, qu'ils devoient s'embarquer sur leur nouveau bord, & faire voile où le Ciel voudroit le conduire. Leur ancien Vaisseau étoit de cinq cens tonneaux, monté d'une nombreuse artillerie, & richement chargé, tant en marchandises qu'en pièces de huit. Cette description fut reconnoître, à Noort, l'Amiral de la Flotte de Verhagen & de Sebald de Wert. Il traita civilement le Capitaine Portugais. Il acheta de lui des vivres, qu'il paya libéralement; dans l'espérance qu'à son retour au Japon, il favoriseroit les quatorze Hollandois, par de bons offices. Il lui donna même un Pavillon du Prince Maurice, & un Passeport. Mais tous ces soins & les promesses du Capitaine, ne garantirent pas ce malheureux reste des Hollandois, du sort dont on a lu le récit dans une autre Relation (22).

Il se rend à  
Joazeur.

Noort eut beaucoup de peine à se dégager des Canaux d'une infinité d'Iles, qui sont répandues dans cette mer. Il se faisoit heureusement d'une Jonque de Johor, dont le Pilote étoit fort expérimenté; & par le droit du plus fort, il le retint, lui & son fils, en leur laissant la liberté de se faire suivre de leur Jonque. Ce secours le conduisit sans danger jusqu'à l'Isle de Java, devant Joartam, où il jeta l'ancre. On lui doit la Description de cette ville, qui

(21) Page 117.

(22) Page 114. Voyez la Relation d'Adamff.

ne se trouve dans aucun autre Voyageur. Elle n'est point enfermée de murailles. Environ mille Maisons, dont elle est composée, sont toutes bâties de bois. Le Roi étoit alors à Passarvan, où il faisoit ordinairement sa résidence. C'étoit le même Prince, qui, cinq ans auparavant, tenoit Balimbuam assiégée, lorsque les premiers Vaisseaux Hollandois avoient pénétré dans les Indes (13). Il avoit pris cette ville, & détruit toute la race Royale. Ses conquêtes l'avoient rendu Roi de Surbaia, Joartam, Passarvan & Balambuam.

Le Grand Pontife des Idolâtres de l'Isle résidoit à Joartam. Il avoit une Maison de Campagne assez loin de la ville. Son âge étoit de cent vingt ans; ce qui ne l'empêchoit pas d'entretenir plusieurs femmes, pour soutenir sa chaleur, & le nourrir de leur propre lait. Il étoit ennemi des Chrétiens. Mais le Roi les laissoit en liberté dans les Terres de sa dépendance, parce qu'ils y apporttoient beaucoup d'avantages. Il ne levoit même aucun tribut sur eux (14).

Après avoir passé quelques jours dans cette Baye, les Hollandois remirent à la voile. Le 5 de Février, ils découvrirent un grand Navire, échoué sur des rochers. Un Portugais, qu'ils avoient reçu à Joartam, leur dit que c'étoit le grand Galion de Malaca, du port de mille à douze cens tonneaux, & de six à sept cens hommes d'Equipage. On voyoit encore quelques Matelots sur les Ponts. Cet énorme Bâtiment avoit été armé pour l'Isle d'Amboine, où les Insulaires avoient mis le siège devant le Fort Portugais. Il devoit passer d'Amboine à Banda, pour fortifier si parfaitement cette Isle, qu'elle fût inaccessible aux Etrangers, & se rendre ensuite aux Moluques, pour s'en assurer aussi. Mais le naufrage avoit fait évanouir de si grands desseins (15).

La navigation de Noort, jusqu'au 16 d'Août, qu'il rentra dans Rotterdam (16), n'offre que des événemens communs, qui ne distinguent plus un Voyage de mémoire immortelle. C'est la qualité que son Editeur lui donne, à titre de troisième Voyage autour du Monde, & de première tentative des Hollandois, pour s'ouvrir un chemin aux Indes Orientales, par les mers du Sud (\*).

OLIVIER DE  
NOORT.  
1601.  
Etat de cette  
ville.

Valeuseuse  
vieillesse d'un  
grand Pontife  
Idolâtre.

Naufrage d'un  
très grand Ga-  
lion.

Retour de Noort  
à Rotterdam.

(13) Voyez le premier Voyage des Hol-  
landois, au Tome VIII de ce Recueil.

(14) Page 118.

(15) Page 119.

(16) Page 130.

(\*) On renvoie ci dessous, à l'article de  
le Maire, des Observations plus récentes sur  
le Détroit de Magellan, pour rectifier celles  
de Noort.



# DESCRIPTION

## DES ISLES MARIANES.

Situation de  
ces Isles.

DEPUIS plus de deux siècles que les Espagnols passent entre ces Isles, dans leurs Voyages aux Philippines, ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du Sud au Nord, c'est-à-dire, depuis l'endroit où elle commence, vis-à-vis de la nouvelle Guinée, jusqu'au trente sixième degré, qui les approche du Japon. Elles sont renfermées, par conséquent, entre le Tropique du Cancer & la ligne Equinoxiale, vers l'extrémité de la Mer Pacifique, à près de quatre cens lieues des Philippines; & dans cette position elles occupent environ cent cinquante lieues de mer, depuis Guahan, qui en est la plus grande & la plus Méridionale, jusqu'à Urac, qui est la plus proche du Tropique (17).

Comment el-  
les ont été nom-  
mées Mariannes.

Pour juger de la grandeur & de la situation de ces Isles, il ne faut pas s'en rapporter à nos anciennes Cartes, parce que leurs noms & leur véritable position ne sont connus que depuis quelques années (18). Magellan;

(17) Voici, suivant Carteri, les noms qu'on a donnés aux Isles qui ont été découvertes. *Iguana, Zarpana, Buena-Vista, Saspapa, Anatan, Sarigan, Guagan, Alamagan, Pagon*, le Volcan de Griga; *Tinay & Mang, Urac*; trois autres Volcans, le premier au vingt-troisième degré trente minutes; le second, au vingt-quatrième; & le troisième au vingt-cinquième. *Patos, la Desconofida, Malabriga*; la *Guadalupe*; les trois Isles de *Tula*, découvertes le 23..... 1664, par le Galion le Saint Joseph, font depuis le treize-quatrième degré jusqu'au trente-sixième. Le même Auteur ajoute, qu'il y a quantité d'autres Isles, depuis le treizième degré jusqu'à la ligne, & à la Nouvelle Guinée, dont on ne connoît encore que l'existence. On ne connoît gueres autrement une autre chaîne d'Isles, qui commence vers la ligne, à trois cens lieues de *Callao de Lima*, & qui s'étend vers l'Occident, sans qu'on en ait pu découvrir la fin. Les plus connues ne sont point habitées, & ne nourrissent aucun animal à quatre pieds. On n'y voit que des oiseaux, qui se laissent tuer à coups de bâton. Tous les Corsaires qui passent par le Détroit de Magellan ou de la Maire, pour entrer dans la Mer du Sud, vont carener leurs Vaisseaux dans ces Isles. On les a nommées *Lus Galapagos*, parce qu'on y trouve un

grand nombre de ces animaux, qui ressemblient aux grandes tortues. *Carteri, Tome V. pages 295 & 296.*

(18) Les seules Cartes fidèles sont celles qui ont été composées sur les lieux par le Pere Alonfo Lopez, Jésuite Espagnol. Un autre Missionnaire de ces Isles, nommé le Pere Morales, a composé un Mémoire de leur véritable position, & des nouveaux noms qu'elles ont reçus des Espagnols. On le donne, d'après le Pere Gobien.

1 *Guahan* ou *Guan*, la plus grande & la plus méridionale des Isles Mariannes, a quarante lieues de circuit. Les Espagnols la nomment l'Isle de Saint-Jean. Elle est à treize degrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & à sept lieues de l'Isle de Zarpane.

2 *Zarpane*, ou *Rota*, que les Espagnols appellent l'Isle de Sainte-Anne, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés, & à treize lieues de l'Isle d'Aguiguan.

3 *Aguiguan*, ou l'Isle de Saint-Ange, a trois lieues de tour. Elle est à quatorze degrés quarante trois minutes, & à une lieue de l'Isle de Tinian.

4 *Tinian*, ou l'Isle de Buena-Vista-Mariana, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés cinquante minutes, & à trois lieues de l'Isle de Saspapa.

5 *Saspapa*, ou l'Isle de Saint-Joseph, a





qui les découvrit le premiet en 1521, les nomma Isles des Larrons, dans le chagrin de s'être vû enlever, par les Insulaires, quelques morceaux de fer & quelques instrumens de peu de valeur. Ensuite, la multitude de perits Bâtimens, qui viennent à voiles déployées au-devant des Navires de l'Eutope, leur fit donner le nom d'Isles De Las Velas, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier siècle, pour recevoir celui d'Isles Mariannes, à l'honneur de la Reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV.

Michel Lopez-Legaspi, en prit possession pour cette Couronne en 1565 ; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il desiroit, il n'y fit pas un long séjour. Après avoir traité fort humainement les Insulaires, il alla faire la Conquête des Philippines, où les Espagnols touterent assez long-tems tous leurs soins. Les Isles-Mariannes furent oubliées jusqu'à ce que le zèle des Missionnaires en réveillât l'idée. Un célèbre Jésuite, nommé le Pete de Sanvitores (29), excita la Reine, veuve de Philippe IV. & Mere de Charles II, à faire répandre les lumieres de l'Evangile dans ces Régions sauvages. Cette Princesse, qui gouvernoit alors l'Espagne en qualité de Régente, envoya ses ordres au Gouverneur de Manille. Les Espagnols se rendirent facilement Maîtres de l'Isle de Guahan. Ils y introduisirent les Missionnaires ; & par degrés, ils subjuguèrent toutes les autres.

L'Isle de Guahan étant la principale, ils y bâtirent un bon Château, dans lequel ils n'ont pas cessé d'entretenir une garnison d'environ cent hommes. Les Jésuites y ont bâti deux Colleges, pour l'instruction des jeunes Indiens de l'un & de l'autre sexe ; & la Cour d'Espagne donne, chaque année, trois mille pieces de huir à ce religieux Etablissement. Un Vaisseau de Manille, envoyé aussi tous les ans, y apporte de l'étoffe & d'autres provisions. Carriéri se trompe, lorsqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'Isle de Guahan. Elle en a quarante. Elle est agréable & fertile. Ses Ports

DESCRIPTION  
DES ISLES  
MARIANES.

Quand l'Evang.  
s'y a répand.

Premier Mle  
Missionnaire.

Etablissement  
Espagnol.

vingt-cinq lieues de tour. Elle est à quinze degrés vingt minutes, & à trente-cinq lieues de l'Isle d'Anarajan.

6 *Anatajan*, ou l'Isle de Saint-Joseph, a dix lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés vingt minutes, & à trois lieues de l'Isle de Sarigao.

7 *Sarigan*, ou l'Isle de Saint-Charles, a quatre lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés trente-cinq minutes, & à six lieues de l'Isle de Guguan.

8 *Guguan*, ou l'Isle de Saint-Philippe, a trois lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés quarante-cinq minutes, & à trois lieues & demie de l'Isle d'Alamagan.

9 *Alamagan*, ou l'Isle de la Concepcion, a six lieues de tour. Elle est à dix-huit degrés dix minutes, & à dix lieues de l'Isle de Pagon.

10 *Pagon*, ou l'Isle de Saint-Ignace, a quatorze lieues de tour. Elle est à dix-neuf degrés, & à dix lieues de l'Isle d'Agrigao.

11 *Agrigao*, ou l'Isle de Saint-Fraçois.

Xavier, a seize lieues de tour. Elle est à dix-neuf degrés quatre minutes, & à vingt lieues de l'Isle d'Asloosfog.

12 *Asloosfog*, ou l'Isle de l'Assomption, a six lieues de tour. Elle est à vingt degrés quinze minutes, & à cinq lieues de l'Isle de Maug.

13 *Maug*, ou Tunas, est composée de trois rochers, qui ont chacun environ trois lieues de circuit. Les Espagnols l'ont nommée l'Isle de Saint-Laurent. Elle est à vingt degrés trente-cinq minutes, & à cinq lieues d'Urac, la detoierie & la plus septentrionale de ces Isles. On appelle Gani, les neuf detoieries, c'est-à-dire, celles qui sont le plus au Nord.

(29) Il étoit d'une Maison illustre en Espagne, & sa vocation à l'Apostolat s'étoit déclarée dès l'enfance. Elle le conduisit à la gloire du Martyre, qu'il obtint le 2 d'Avril 1671, par la main d'un Seigneur Indien dont il venoit de bâtifier la fille. *Histoire des Isles Mariannes. Page 166.*

Z z iij

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
MARIANES.  
Divers Ports  
des Îles.

Leur climat.

Ancienne sim-  
plicité des In-  
dianes.

Ils ne connoi-  
ssent pas le feu.

Conjectures sur  
leur origine.

sont commodes, & le fond en est excellent. Les principaux sont *Hati*, vers l'Ouest; *Umatay*, où les Hollandois, qui paroissent dans ces Mers, viennent quelquefois carener leurs Vaisseaux; *Iris* & *Pigpug*, qui ne sont séparés que par une langue de terre. Tous ces Ports ont de l'eau douce en abondance, par quantité de ruisseaux qui s'y déchargent. Mais le meilleur est celui d'Agadna, parce que les Vaisseaux y sont à couvert de tous les vents, & que le mouillage y est sûr, à dix & dix-huit brasses (30). L'Isle de Zarpane a deux excellens Ports, l'un au Sud & l'autre au Nord-Ouest. Les Espagnols nomment le dernier, *Port Saint-Pierre*; tandis que les Habitans lui conservent son ancien nom, qui est *Socanrayo* (31). Aguigan s'élève au milieu de la Mer, comme une Forteresse. Elle est si haute & si escarpée, qu'elle feroit inaccessible, sans quelques défilés, qui permettent d'y entrer (32). Saypan est remarquable par son Port, nommé *Catanhitda*, qui est du côté de l'Ouest, dans le fond d'une Baye profonde & couverte de bois (33). En général, quoique les Mariannes soient sous la Zone torride, le Ciel y est fort serain. On y respire un air pur, & la chaleur n'y est jamais excessive. Les Montagnes, chargées d'arbres presque toujours verts, & coupées par un grand nombre de ruisseaux, qui se répandent dans les Vallées & dans les Plaines, rendent le pays fort agréable.

Avant que les Espagnols eussent paru dans ces Isles, les Habitans y vivoient dans une parfaite liberté. Ils n'avoient pas d'autres Loix que celles qu'ils vouloient s'imposer. Séparés de toutes les Nations, par les vastes Mers dont ils sont environnés, ils ignoroient qu'il existât d'autres terres, & se regardoient comme les seuls Habitans du Monde. Cependant, ils manquoient de la plupart des choses que nous croyons nécessaires à la vie. Ils n'avoient point d'animaux, à l'exception de quelques oiseaux, & presque d'une seule espèce, assez semblable à nos tourterelles. Ils ne les mangeoient pas; mais ils se faisoient un amusement de les apprivoiser & de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils n'avoient jamais vu de feu. Cet élément, sans lequel on ne s'imagineroit pas que les hommes pussent vivre, leur étoit tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les qualités, en le voyant pour la première fois dans une descente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs Maisons, pour réprimer leur audace (\*). Ils prirent d'abord le feu pour un animal, qui s'attachoit au bois & qui s'en nourrissoit. Les premiers qui s'en approchèrent trop s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la crainte aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de loin. Ils appréhenderent la morsure d'un si terrible animal, qu'ils eurent capable de les blesser par la seule violence de sa respiration; car c'est l'idée qu'ils se formèrent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fausse imagination dura peu. Ils s'accoururent bientôt à se servir du feu comme nous.

Quoiqu'on ignore dans quel tems les Mariannes ont été peuplées, & de quel pays ses Habitans tirent leur origine, leurs inclinations qui ressemblent

(30) Histoire des Isles Mariannes, par le Pere Gobien, Edition de Paris, 1701, un Volume in-12, p. 75.

(31) *Ibid.* page 77.

(32) *Ibid.* page 118.

(33) *Ibid.* page 104.

(\*) Relation de Pigafetta, p. 15.

à celles des Japonois, & les idées de leur Noblesse, qui n'est pas moins fiere & moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ces grandes Isles; d'autant plus qu'ils n'en sont éloignés que de six à sept journées. Quelques-uns se persuadent, néanmoins, qu'ils sont sortis des Philippines & des Isles voisines, parce que la couleur de leurs visages, leur langue, leurs coutumes & la forme de leur Gouvernement, a beaucoup de rapport avec ce qu'on lira bientôt des Tagales, anciens Habitans des Philippines. Peut-être viennent-ils des uns & des autres, & leurs Isles se sont-elles peuplées par quelques naufrages des Japonois & des Tagales, que la tempête aura jettes sur leurs Côtes.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
MARIANES.

Les Marianes sont fort peuplées. On compte plus de trente mille Habitans, dans la seule Isle de Guahan. Celle de Saypan en contient moins, & les autres à proportion. Toutes ces Isles sont temples de Villages, répandus dans les Plaines & sur les Montagnes, dont quelques-uns sont composés de cent & cent cinquante Maisons. Les Habitans sont bazanés; mais leur teint est d'un brun plus clair que celui des Philippinois. Ils sont plus robustes que les Européens. Leur taille est haute & bien proportionnée. Quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines, de fruits & de poisson, ils ont tant d'embonpoint, qu'ils en paroissent enflés: mais il ne les empêche pas d'être souples & agiles. Rien n'est moins rare, parmi eux, que de vivre cent ans. Leur Historien assure que la première année qu'on leur prêcha l'Evangile, on en baptisa plus de six vingt qui passaient cet âge, & qui ne paroissent pas au-dessus de leur cinquantième année. La plupart arrivent à l'extrême vieillesse, sans avoir jamais été malades. Ceux qui le deviennent se guérissent avec des simples, dont ils connoissent la vertu.

Combien les  
Isles Marianes  
sont peuplées.

On y vit fort  
longuement.

Les hommes sont entièrement nus; mais les femmes ne le sont pas tout-à-fait. Elles font consister la beauté à se rendre les dents noires & les cheveux blancs. Ainsi la plus importante de leurs occupations est de se noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet usage. Elles la portent fort longue; au lieu que les hommes se la rasent presque entièrement, & ne conservent, au sommet de la tête, qu'un petit flocon de cheveux, long d'un doigt, à la manière du Japon.

Cocquetterie des  
femmes.

Leur langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines. Elle est assez agréable. La prononciation en est douce & aisée. Un des agrémens de cette langue est de transposer les mots, & quelquefois même les syllabes du même mot; ce qui donne occasion à des équivoques, que ces leuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'aient aucune connoissance des Sciences ni des beaux Arts, ils ne laissent pas d'avoir des Histoires remplies de Fables, & même quelques Poésies, dont ils se font honneur. Un Poëte est respecté de toute la Nation. Mais jamais Peuple ne fut rempli d'une vanité plus forte & d'une plus ridicule présomption. Tous les pays, dont on leur parle, ne paroissent exciter que leur mépris. Ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur Nation est distinguée en trois Etats, la Noblesse, le Peuple, & ceux qui forment comme l'Etat moyen. La Noblesse est d'une fierté, que leur Historien traite d'inctoiable. Elle tient le Peuple dans un abaissement, qu'il est impossible, dit-il, de s'imaginer

Leur langue &  
leurs sciences.

Distinction des  
Etats.



DESCRIPTION  
DES ISLES  
MARIANES.

en Eutope. C'est la dernière & la plus criminelle infamie, pour les Nobles, de s'allier aux filles du Peuple. Une famille, qui le souffre, est perdue de réputation. Avant qu'ils eussent embrassé le Christianisme, s'il arrivoit qu'un Noble se dégradât, par une alliance si révoltante, tous ses Parens s'assembloient ; & de concert, ils lavoient cette tache dans le sang du coupable. Enfin, ce fol entêtement va si loin, que c'est un crime pour les personnes du Peuple d'approcher de la Maison des Nobles ; & s'ils desirer quelque chose les uns des autres, il faut qu'ils se le demandent de loin.

Titres & Fiefs  
des Nobles.

Ces Nobles sont distingués par le titre de *Chamorrir*. Ils ont des Fiefs, héréditaires à leurs familles. Ce ne sont pas les enfans qui succèdent aux peres, mais les freres & les neveux du Mort, dont ils prennent le nom, ou celui du Chef de la famille. Cet usage est si bien établi, qu'il ne cause jamais aucun trouble. La Noblesse la plus estimée est celle d'*Adgadna*, Capitale de l'Isle de Guahan. Une situation avantageuse & l'excellence des eaux ont attiré dans cette ville plus de cinquante familles nobles, qui jouissent d'une grande considération dans l'Isle entière. Leurs Chefs président aux assemblées. On les respecte, on les écoute ; mais la déférence pour leur jugement n'est jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, sans y trouver d'opposition ; parce que ces Peuples n'ont proprement aucun Maître, ni d'autres loix que certains usages, dont ils n'observent religieusement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Leurs civilités  
mutuelles.

Dans une si profonde barbarie, on remarque, entre les Chamorrirs, quelque apparence de politesse. Lorsqu'ils se rencontrent, ou qu'ils passent les uns devant les autres, ils se saluent par quelques termes civils (34). Ils s'invoient mutuellement à manger. Ils se présentent d'une herbe qu'ils ont toujours à la bouche, & qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires est de passer la main sur l'estomac, à ceux qu'ils veulent honorer. C'est une extrême incivilité, parmi eux, de cracher devant ceux à qui l'on doit du respect. Leur délicatesse va là-dessus jusqu'à la superstition. Ils crachent rarement ; & jamais sans beaucoup de précautions. Ils ne crachent jamais près de la maison d'un autre, ni le matin. Les plus graves en apportent quelques raisons, qu'on n'a pas bien pénétrées.

Occupations  
des Indigènes.

Leur occupation la plus commune est la pêche. Ils s'y exercent dès l'enfance. Aussi nagent-ils comme des poissons. Leurs canots sont d'une légèreté surprenante, & d'une propreté qui ne déplairait pas en Europe. Carteri en fait une description curieuse. Ils ne sont pas faits d'un seul tronc d'arbre, comme en Afrique & dans d'autres lieux, mais de deux troncs, cousus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur est de quinze ou de dix-huit pieds ; & comme ils pourroient tourner facilement, parce que leur largeur n'est que de quatre palmes, ils joignent, aux côtés, des pieces de bois solides, qui les tiennent en équilibre. Ce Bâtiment ne pouvant gueres contenir que trois Matelots, ils font un plancher dans le milieu, qui s'avance des deux côtés sur l'eau, & qui est la place des passagers. Des trois Matelots, l'un est sans cesse occupé à jeter l'eau, qui entre également par-dehors & par les fentes ; tandis que les deux autres sont aux extrémités, pour

Description de  
leurs Navires.

(34) *Ati-Arimo*, qui signifie, permettez que je vous baise les pieds.

gouverneur.

gouverner. La voile, qui ressemble à celle qu'on nomme Latine, est de nattes, & de la longueur du Bâtiment; ce qui les expose à se voir tenversés, lorsqu'ils n'évirent pas soigneusement d'avoir le vent en poupe. Mais rien n'est égal à leur vitelle. Ils font, dans une heure, dix & douze milles. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne font que changer la voile, sans tourner le Bâtiment. Alors la proue devient la poupe. S'ils ont besoin d'y faire quelque réparation, ils mettent les Matchandises & les Passagers sur la voile; & leur manœuvre est si prompte, que les Espagnols, qui en sont témoins tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. C'est dans ces frères machines, qu'ils ont quelquefois traversé une mer de quatre cens lieues jusqu'aux Philippines.

Leurs Edifices ne sont pas sans agrémens. Ils sont bâtis de cocotiers, & d'un bois nommé *Maria*, qui est particulier à ces Isles. Chaque Maison est composée de quatre Appartemens, séparés par des cloisons de feuilles de palmiers, qui sont entrelassées en maniere de natte. Le toit est de la même matiere. Ces appartemens sont propres, & destinés chacun à son usage. On couche dans le premier. On mange dans le second. Le troisième sert à garder les fruits & les autres provisions, & le quatrième au travail.

On ne connoît aucun Peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Chacun se trouve maître de soi-même & de ses actions, aussi-tôt qu'il est capable de se connoître. Le respect même & la soumission pour les Parens, que nous regardons comme une inspiration de la nature, est un sentiment qu'ils ignorent. Ils n'ont de rapport, avec leurs peres & leurs meres, qu'autant qu'ils ont besoin de leur secours. Chacun se fait justice, dans les démêlés qui naissent entr'eux. S'il survient quelque différend entre les villages & les peuples, ils le terminent par la guerre. Leur facilité est extrême à s'irriter. Ils se hâtent de courir aux armes. Mais ils les quittent aussi promptement qu'ils les prennent, & jamais leurs guerres ne sont de longue durée. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils poussent de grands cris, moins pour effrayer leurs Ennemis, que pour s'animer eux-mêmes; car la nature ne les a pas fait braves. Ils marchent sans Chef, sans discipline & sans ordre. Ils partent sans provisions. Ils passent deux & trois jours sans manger; uniquement attentifs aux mouvemens de l'Ennemi, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piège. C'est un art, dans lequel peu de Nations les égalent. La guerre, parmi eux, ne consiste qu'à se surprendre. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire. Ils paroissent saisis de peur à la vue du sang; & prenant la fuite, ils se dissipent aussi-tôt. Les Vaincus envoient des présens au Parti victorieux, qui les reçoit avec une joie insolente, telle qu'est toujours celle des caractères timides, qui voyent leurs Ennemis à leurs pieds. Il insulte aux vaincus. Il compose des Vers satyriques, qui se chantent ou qui se récitent dans les Fêtes.

Une singularité, qui distingue encore cette Nation, est de n'avoir point d'arcs, de flèches, ni d'épées. Les armes des Marianois sont des bâtons, garnis du plus gros os d'une jambe, d'une cuisse, ou d'un bras d'homme. Ces os, qu'ils travaillent assez proprement, ont la pointe fort aigue, & sont si venimeux par leur propre vertu, que la moindre esquille qui reste

DESCRIPTION  
DES ISLES  
MARIANES.

Edifices.

Bois de *Maria*.

Indépendance  
singulière des Mari-  
taniens.

Ils sont peu  
guerriers.

Leur seule es-  
pèce d'armes.

Combien elle  
est dangereuse.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
MARIANES.

dans une blessure cause infailliblement la mort , avec des convulsions , des tremblemens , & des douleurs incroyables , sans qu'on ait pu trouver , jusqu'à présent , de remède à la force d'un poison si puissant. Chaque Insulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres sont une autre partie de leurs munitions. Ils les lancent avec tant d'adresse & de roideur , qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connoît point d'armes défensives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte , que par la souplesse & l'agilité de leurs mouvemens. Mais s'ils sont mauvais guerriers , ils entendent si bien la dissimulation , que les Etrangers y ont toujours été trompés , avant que d'avoir appris à les connoître.

Leur passion  
pour la vengeance.

La vengeance est une de leurs plus ardens passions. S'ils reçoivent une injure , leur ressentiment n'éclate jamais par des éclats ou des paroles. Tout leur aigreur & leur amertume se renferme dans leur cœur. Ils sont si maîtres de leurs dehors , qu'ils laissent passer tranquillement des années entières , pour attendre l'occasion de se satisfaire. Alors , ils se dédommagent d'une si longue violence , en se livrant à tout ce que la haine & la trahison leur inspirent de plus noir & de plus affreux.

Leur caractère  
est un mélange à  
leur conversation.

Leur inconstance & leur legereté sont sans exemple. Comme ils vivent sans contrainte , & dans l'habitude continuelle de suivre tous leurs caprices , ils passent aisément d'une inclination à l'autre. Ce qu'ils desirerent avec le plus d'ardeur , ils cessent de le vouloir au moment d'après. Les Missionnaires regardent cette mobilité d'humeur , comme le plus grand obstacle qu'ils ayent trouvé à la conversion de ces Barbares. Elle est accompagnée d'un goût fort vif pour le plaisir. Ils ont naturellement de la gaieté. Ils s'exercent agréablement par des railleries mutuelles , & par des bouffonneries qui ne laissent point languir la joye. S'ils sont sobres , c'est moins par inclination que par nécessité. Ils s'assemblent souvent. Ils se traitent en poisson , en fruits , en racines , avec une liqueur qu'ils composent de riz & de cocos rapés. Ils se plaisent , dans ces fêtes , à danser , à courir , à lutter , à raconter les aventures de leurs Ancêtres , & souvent à réciter des Vers de leurs Poètes , qui ne contiennent que des extravagances & des fables. Les femmes ont aussi leurs amusemens. Elles y viennent fort parées ; autant du moins qu'elles peuvent l'être avec des coquillages , de petits grains de jais , & des morceaux d'écaille de tortue , qu'elles laissent pendre sur leur front. Elles y entrelassent des fleurs , pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures sont des chaînes de petites coquilles , qu'elles estiment plus que nous ne faisons , en Europe , les perles ou les pierres précieuses. Elles y attachent de petits cocos , assez proprement travaillés. Elles ajoutent , à toutes ces parures , des tissus de racines d'arbres. Ce qui ne sert qu'à les défigurer ; car ces tissus ressemblent plus à des cages qu'à des habits.

Amusemens  
des femmes.

Dans leurs assemblées , elles se mettent douze ou treize en rond , debout & sans se remuer. C'est dans cette attitude qu'elles chantent les Vers fabuleux de leurs Poètes , avec un agrément & une justesse , qui plairoient en Europe. L'accord de leur voix est admirable , & ne cede rien à la Musique la mieux concertée. Elles ont dans les mains , de petites coquilles , qu'elles font jouer comme nos castagnettes. Mais les Européens font surpris de la manière dont elles soutiennent leurs voix , & dont elles animent leur

chant, avec une action si vive & tant d'expression dans les gestes ; qu'au jugement même des Missionnaires, elles charment ceux qui les voyent & qui les entendent (35).

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté. Cependant l'usage commun est de n'en avoir qu'une. Elles sont parvenues, dans les Isles Marianes, à jouir des droits qui sont ailleurs le partage des maris. La femme commande absolument dans chaque Maison. Elle est la Maîtresse. Elle est en possession de toute l'autorité ; & le mari n'y peut disposer de rien, sans son consentement. S'il n'a pas toute la déférence que la femme se croit en droit d'exiger ; si sa conduite n'est pas réglée, ou s'il est de mauvaise humeur, la femme le maltraite ou le quitte, & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainsi le mariage des Marianois n'est pas indissoluble. Mais de quel côté que vienne la séparation, la femme ne perd pas ses biens : ses enfans la suivent, & considèrent le nouvel époux qu'elle choisit, comme s'il étoit leur père. Un mari a quelquefois le chagrin de se voir, en un moment, sans femme & sans enfans, par la mauvaise humeur & la bizarrerie d'une femme capricieuse.

Mais ce n'est pas le seul désagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque sujet de plainte à son mari, il peut s'en vanger sur l'Amant ; mais il n'a pas droit de la maltraiter, & son unique ressource est le divorce. Il n'en est pas de même de l'infidélité des maris. Une femme, convaincue qu'elle est trahie par le sien, en informe toutes les femmes de l'habitation, qui conviennent aussitôt d'un rendez-vous. Elles s'y rendent, la lance à la main, & le bonnet de leurs maris sur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la Maison du coupable. Elles commencent par défoler ses terres, arracher ses grains & les fouler aux pieds, dépouiller ses arbres, & ravager tous ses biens. Ensuite fondant sur la Maison, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même & ne lui laissent de repos qu'après l'avoir chassé. D'autres se contentent d'abandonner le mari dont elles se plaignent, & de faire savoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'assemble pour en saisir l'occasion. Le mari se croit trop heureux, lorsqu'après avoir vu piller ou saccager tout ce qu'il possède, il ne voit pas aller la fureur jusqu'à renverser sa Maison. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles ; & d'autres les achètent de leurs parens, pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue. Ils les mettent dans des lieux séparés, où ils se livrent avec elles à tous les excès du libertinage. Mais ils ne connoissent gueres d'autres crimes. L'homicide & le vol sont en horreur dans toute la Nation. Leur Historien assure qu'on leur avoit fait une injustice, en donnant à leur pays le nom d'Isles des Larrons (\*). Enrêux du moins, ils sont de si bonne-foi, qu'ils ne tiennent pas même leurs Maisons fermées ; & l'on n'apprend jamais que personne ait volé son voisin.

DESCRIPTION  
DES ISLES

MARIANES.

Empire de l'oppression sans exemple, des femmes sur leurs maris.

Comment elles punissent leurs infidélités.

Libertinage des jeunes gens.

(35) Le Pere Gobien, page 59.

(\*) Cependant il n'y a point de Voyageur qui ne se plaigne d'y avoir été volé.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
MARIANES.  
Les Mariannes  
divisées sous Re-  
ligion.

Avant l'arrivée des Missionnaires, ils ne reconnoissoient aucune apparence de Divinité; & n'ayant pas la moindre idée de Religion, ils étoient sans Temples, sans culte & sans Prêtres. On n'a trouvé, parmi eux, qu'un petit nombre d'Imposteurs, distingués par le nom de Mancanas, qui s'attribuoient le pouvoir de commander aux Elemens, de rendre la santé aux Malades, de changer les saisons, & de procurer une récolte abondante ou d'heureuses pêches. Mais ils ne laissoient pas d'attribuer, à l'ame, une sorte d'immortalité, & de supposer, dans une autre vie des récompenses ou des peines. Ils nommoient l'Enfer, *Zazarraguan*, ou Maison de *Chassi*; c'est-à-dire, d'un Demon, auquel ils donnoient le pouvoir de tourmenter ceux qui tomboient entre ses mains. Leur Paradis étoit un lieu de délices, mais dont ils faisoient consister toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes de sucre & des autres fruits, qu'ils y crovoient d'un goût merveilleux. Mais ce n'étoit pas la vertu, ou le crime, qui les conduisoit dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Tout dépendoit de la manière dont on fortoit de ce monde. Ceux qui mouraient d'une mort violente avoient le *Zazarraguan* pour partage; & ceux qui mouraient naturellement, alloient jouir des arbres & des fruits délicieux du Paradis.

Droit & sémi-  
ence extraor-  
dinaire de dou-  
leur.

Peu de Nations sont plus éloquentes dans la douleur. Rien n'est aussi lugubre que leurs enterremens. Ils y versent des torrens de larmes. Leurs cris ne peuvent être représentés. Ils s'interdisent toute sorte de nourriture. Ils s'épuisent par leur abstinence & par leurs larmes. Leur deuil dure sept ou huit jours, & quelquefois plus long-tems. Ils le proportionnent à la tendresse qu'ils avoient pour le Mort. Tout ce tems est donné aux pleurs & aux chants lugubres. L'usage commun est de faire quelques repas autour du Tombeau, car on en élève toujours un, dans le lieu de la sépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages, & de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des meres s'exprime encore par des marques plus touchantes. Après s'y être abandonnées long-tems, tous leurs soins se tournent à l'entretien de leur tristesse. Elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent, pour les conserver précieusement. Elles portent au cou, pendant plusieurs années, une corde, à laquelle elles font autant de Nœuds qu'il s'est passé de nuits depuis leur perte. Si le Mort est du nombre des *Chamorris*, ou si c'est une femme de qualité, on ne connoit plus de bornes; le deuil est une véritable fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on brise les bateaux, on déchire les voiles, qu'on attache par lambeaux au-devant des Maisons. On jonche les chemins de branches de palmier, & l'on élève des machines lugubres à l'honneur du Mort. S'il s'est signalé par la pêche ou par les armes, on couronne son tombeau de rames & de lances. S'il est également illustre dans ces deux professions, on entrelasse les rames & les lances, pour en faire une espèce de trophée.

Exemples de  
peine équivalente.

Le Pere Gobien, représentant la douleur des Marianois, la nomme, non-seulement vive & touchante, mais *fort spirituelle*. Il traduit quelques-unes de leurs expressions. « Il n'y a plus de vie pour moi, dit l'un; ce qui m'en » reste ne sera qu'ennui & qu'amertume. Le Soleil, qui m'animoit, s'est » éclipié. La Lune, qui m'éclairoit, s'est obscurcie; l'Étoile, qui me condui- » soit, a disparu. Je vais être enseveli dans une nuit profonde, & abîmé.

« dans une mer de pleurs & d'amertume. A peine l'un a-t-il cessé, qu'un  
 « autre s'écrie : Hélas, j'ai tout perdu ! Je ne verrai plus ce qui faisoit le  
 « bonheur de mes jouts & la joie de mon cœur. Quoi ! la valeur de nos  
 « Guerriers, l'honneur de notre race, la gloire de notre Pays, le Héros de  
 « notre Nation n'est plus. Il nous a quitté ! Qu'allons-nous devenir, & com-  
 « ment pourrions-nous vivre sans lui (36) ?

D'autres Voyageurs, s'attachant moins aux mœurs & aux usages, sont entrés dans quelques détails sur les productions naturelles de ces Isles. Quoique les arbres n'y soient pas si grands ni de la même épaisseur, que ceux des Philippines, le Terroir produit tout ce qui est nécessaire aux Habitans. Elles n'avoient autrefois, dit Carreri, que les fruits du Pays & quelques Poules ; mais les Espagnols y ont introduit le riz & les légumes. Ils y ont porté des chevaux, des vaches & des porcs, qui ont assez heureusement multiplié dans les montagnes. On n'y voyoit pas même de souris, avant que les Vaisseaux de l'Europe en eussent apporté. Il ne s'y trouve d'ailleurs aucun animal venimeux.

Le fond du Terroir est rongéâtre, & d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être assez fertile. Les pommes de Pin, les melons d'eau, les melons musqués, les oranges, les citrons & les noix de Cocos y croissent abondamment. Mais le plus merveilleux fruit de ces Isles, & qui leur est particulier, se nomme Rima. Dampier l'appelle le fruit à pain, parce qu'il tient lieu de pain aux Insulaires, & qu'il est en effet très nourrissant. La plante est épaisse, & bien garnie de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit, qui croît aux branches, comme les pommes, est de figure ronde, & de la grosseur de la tête humaine. Il est revêtu d'une forte écorce, hérissée de pointes. Sa couleur est celle d'une datte. On le mange bouilli, ou cuit au four ; dans cet état, il se garde quatre & six mois. Mais, frais, il ne peut être gardé plus de vingt-quatre heures, sans devenir sec & de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins ni noyaux, tout est substance, & ressemble à la mie tendre & blanche de notre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'Inde ou du Plantain (37). Dampier se contente d'assurer qu'il est fort agréable avant que d'être râsis, & qu'il ne l'a vu qu'aux Isles Mariannes (38).

Le Doucedon est un autre arbre de ces Isles, dont le fruit, qui est verd en dehors, a la forme d'une longue poire. La poulpe en est blanche & molle. Elle renferme quinze noyaux, qui, étant rôtis, ont le goût de la chataigne. Les racines y sont les mêmes qu'aux Philippines.

Carreri parle, avec étonnement, d'une étrange variation de la Boussole, qu'on observe dans cette mer, & dont les Pilotes, dit-il, n'ont pu donner aucune raison depuis deux siècles. Elle commence du Cap Saint-Bernardin, au douzième & treizième degrés, & va toujours en augmentant jusqu'à dix-huit & vingt, pendant le cours de plus de mille lieues. De-là, elle va toujours en diminuant, jusqu'au Cap Mendocino, où elle ne se trouve plus que de deux degrés. Mais comme elle est tantôt au Nord-Est, tantôt au Nord-

DESCRIPTION  
DES ISLES  
MARIANES.

Prod. d'annon-  
ces des Isles  
Marianes.

Rima, fruit  
merveilleux &  
particulier à ces  
Isles.

Doucedon.

Etrange varia-  
tion de la Bou-  
sole.

(36) *Ubi suprà*, pages 69 & précédentes.

(37) Carreri, *ubi suprà*, p. 300.

(38) Dampier, *ubi suprà*, page 336.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
MARIANES.Mouillage de  
l'île de Guahan.Observations  
enquêtes de  
Dampier, sur les  
longitudes, & sur  
la largeur de la  
Mer du Sud.

Ouest, tantôt moindre & tantôt plus grande, ces inégalités & ces différences en rendent l'explication fort difficile. Les Pilotes la connoissent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le véritable point de l'Ouest, ils voyent s'il correspond juste avec le Nord, & les deux autres points Cardinaux (39).

Dampier fait remarquer que de loin, l'île de Guahan paroît plate & unie, mais qu'à mesure qu'on en approche, on s'apperoit qu'elle panche du côté de l'Est, qui est le plus élevé, & qu'elle est défendue par des rochers escarpés, qui arrêtent la violence des flots, poussés comme ils sont continuellement par les vents alisés; aussi ne peut-on mouiller de ce côté-là. Mais à l'Occident, elle est assez basse, & pleine de Bayes sablonneuses, divisées par autant de points de roches (40).

Le même Voyageur, qui venoit alors du Cap Corrientes, sur la Côte de Mexique, prit soin de fixer les longitudes; & pour l'utilité de la Géographie ou de la Navigation, il a publié, depuis son retour, une table particulière du fillage de chaque jour (41).

(39) Carreri, *ubi supra*, page 304.

(40) Dampier, *ubi supra*, page 310.

(41) Elle est composée de sept colonnes, dont la première marque les jours des mois; la seconde, la route de chaque jour, ou le point du compas sur lequel il faisoit route; la troisième, la longueur de cette route, c'est-à-dire, le chemin que le Vaisseau faisoit chaque jour, en milles italiques ou géométriques, à raison de soixante pour un degré. Mais comme on ne fait pas toujours route sur le même point, la quatrième & la cinquième colonne montent combien de milles il faisoit par jour au Sud, & combien à l'Ouest. Les deux autres sont celles des latitudes & des vents. La somme totale des milles est 7323, qui sont en tout, de longitude, cent vingt-cinq degrés onze minutes. Il y joint un raisonnement d'improbabilité, qui ne doit pas être supprimé dans un Recueil de Voyages. « Supposant, dit-il, la vérité de ce que tous les gens de Mer accordent, qu'il faut soixante mille d'habités pour un degré équinoxial, il s'en suit de là que la Mer du Sud doit être plus large de vingt-cinq degrés que les Hydrographes ne comptent ordinairement, puisqu'ils ne lui en donnent qu'environ cent, plus ou moins: car étant certain, comme il le vérifie dans le cours de son Voyage, que la distance de l'île de Guahan jusqu'aux parties Orientales de l'Asie, est absolument la même, suivant le compte ordinaire, il s'en suit de là nécessairement que vingt-cinq degrés de longitude, ou environ, qu'on compte de distance entre l'Amérique & les Indes

orientales, qui sont à l'Ouest, sont de trop dans la largeur de l'Asie & de l'Afrique, de la Mer Atlantique, ou du Continent de l'Amérique, ou de tous ces espaces ensemble; & par conséquent, le Globe de la Terre en doit être diminué d'autant. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il ajoute que la mer d'Éthiopie ou des Indes doit être à beaucoup près moins large qu'on ne compte en général; s'il est vrai, comme il l'a voit entendu dire mille & mille fois à d'habiles Marins, que les Vaisseaux qui vont du Cap de Bonne-Espérance à la Nouvelle Hollande, (tous ceux qui vont à Java, ou aux environs, tiennent cette latitude) se trouvent échoués, & quelquefois en danger de périr lorsqu'ils croient être bien loin. De là vient, peut-être, que les Hollandais nomment cette partie de la Côte, d'un mot qui vient du Verbe *attirer*; comme si c'étoit un aimant qui attirât les Navires, & qui les avertisse de s'en éloigner. Mais l'Auteur croit plus volontiers que c'est la proximité de la Terre qui les surprend, & non un gouffre, ou échoir semblable. Pour la largeur de la Mer Atlantique, il fait parfaitement, dit-il, qu'on lui donne six, sept, huit, à dix degrés de trop; car outre différentes Cartes qu'il en a composées lui-même, sur les Relations de diverses personnes expérimentées, M. Cambris, homme éclairé, qui a fait plusieurs Voyages; en qualité de contre-Maître, du Cap Lopez aux Barbades, a souvent assuré qu'il l'a toujours trouvée entre soixante & soixante-deux degrés, au lieu

« qu'on la met à soixante-huit, soixante-neuf, soixante-dix & soixante-douze degrés dans les Cartes ordinaires.

Quant à la supposition de soixante milles pour un degré, Dampier n'ignoroit pas combien elle a été examinée, & que ceux qui étoient pour soixante-dix, & plus, l'ont emporté : mais n'étant pas convaincu de la justesse & de l'exactitude des expériences qui ont été faites sur terre par M. Norwood & d'autres, sur-tout lorsqu'il considère l'inégalité de la surface de la terre, & l'obliquité de la méthode, qui lui tend les mesures suspectes, il croit devoir s'en tenir au calcul général de la Marine, confirmé, pour l'essentiel, par l'expérience journalière ; du moins jusqu'à ce qu'on ait produit quelque chose de plus certain. En faisant voile au Nord ou au Sud, il se trouva au lieu qu'il s'étoit proposé, dans un espace de tems qui quadre

assez avec ce qu'il dit de la supposition ordinaire ; en accordant ce qui est raisonnable, pour les petits détours inévitables à l'Est ou à l'Ouest. Pourquoi donc ne pas se servir, en traversant les Méridiens, du même calcul qui s'est trouvé si juste en faisant route sur les Méridiens ? Dans le Voyage de Guahan, en particulier, il augmenteroit, plutôt que de diminuer, le compte qu'il fait de sa longueur, à cause des vents d'Est & de la violence des Courans. S'il avoit calculé le filage de la ligne de minure, sur le pied qu'elle étoit en arrière, comme on le fait ordinairement, ce qui peut aller à trois ou quatre milles sur cent lorsque le vent est fort frais, il auroit fallu compter plus de cent vingtcinq degrés : mais c'est ce qu'on ne fit point dans le Voyage. *Dampier, ubi supra, pages 327 & 328.*

DESCRIPTION  
DES ISLES  
MARIANES.





# DESCRIPTION

## DES ISLES PHILIPPINES.

INTRODUCTION.

ON se propose pour guides, dans cette Description, les Relations de l'Amirante Don Hieronimo de Bañelos y Carillo, & de Ferdinand de Las-Rias-Coronel, le Mémoire pour le Commerce de Don Juan - Grau y Montfalcone, Procureur Général des Isles Philippines; la Relation d'un Religieux Espagnol, qui y avoit passé dix-huit ans; une Relation Espagnole de l'Isle de Mindanao; les Observations de Dampierre, de Gemelli-Carretti, & de quelques autres Voyageurs, dont les noms seront cités dans les Notes.

### § I.

#### *Idee générale de ces Isles.*

Origine de leur nom.

L'AUTEUR de la nature a placé dans la vaste Mer des Indes, au-delà du Gange, un grand nombre d'Isles, qui ne sont connues aujourd'hui que sous le nom de Philippines, vis-à-vis les Côtes des Royaumes de Malaca, de Siam, Camboie, Chiampa, Cochinchine, Tunquin & la Chine. Le fameux Magellan les avoit nommées l'Archipel de Saint-Lazare, parce qu'il y avoit jeté l'ancre, en 1521, le samedi avant le dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de Saint-Lazare. Vingt-deux ans après, Louis Lopez de Villalobos les nomma Philippines, à l'honneur du Prince Philippe, héritier présomptif de la Monarchie d'Espagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, sous le regne de Philippe II, lorsque Michel Lopez-Legaspi en fit la conquête pour l'Espagne.

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appelaient autrefois *Luçones*, du nom de la Principale, qui est Luçon, ou Manille : le mot de Luçon signifiant un Mortier, en langue Tagale, on auroit voulu dire, par ce nom, le Pays des Mortiers. En effet les Insulaires font certains Mortiers de bois, d'un demi pied de profondeur & d'autant de largeur, dans lesquels ils pilent leur riz, qu'ils passent ensuite avec des cribles, nommé *Biloas*. Il n'y a personne qui n'en ait un devant sa porte; & plusieurs en creusent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de Manilles, que les Portugais donnent aux mêmes Isles, est leur premier nom; connu, disent-ils, depuis Ptolomée.

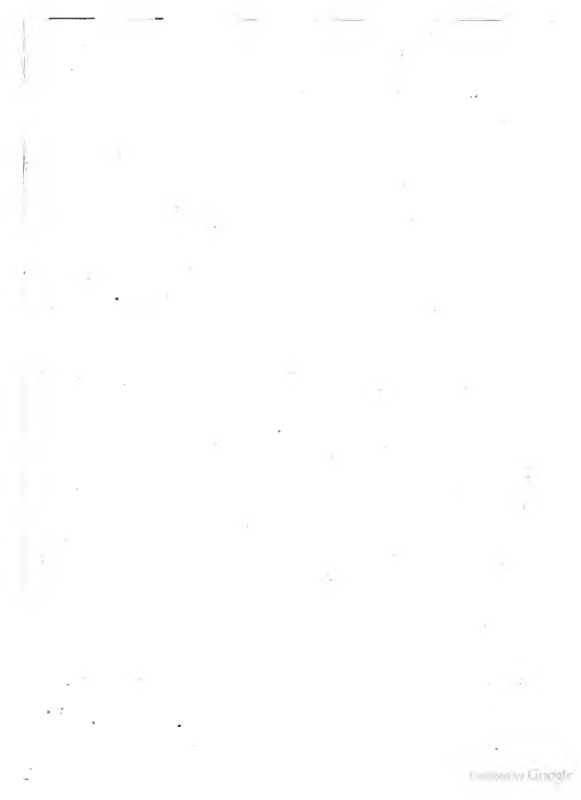
Division de ces Isles.

Les Vaisseaux, qui viennent de l'Amerique à l'Archipel de Saint-Lazare, ou des Philippines, voient nécessairement, lorsqu'ils commencent à découvrir la terre, une des quatre Isles qui se nomment Mindanao, Leyte, Ibabao, & Manille, depuis le Cap du Saint-Esprit, parce qu'elles forment en face une espece de demi cercle, de six cens milles de longueur. Manille se présente au Nord-Est, Ibabao & Leyte au Sud-Est, & Mindanao au Sud.

A











21. 3. Tome 3. 1890.





A l'Ouest, on trouve Patagua, qui est la plus grande après Manille & Mindanao, & qui forme, avec elles un triangle, dont la pointe, qui est du côté de Borneo, appartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Espagne. Au milieu de ce triangle, outre les cinq Isles qu'on a déjà nommées, il s'en trouve cinq autres, grandes & bien peuplées, qui se nomment Mindoro, Panay, l'Isle des Noirs, Sebu & Bool. Ainsi l'on ne compte, dans cet Archipel, que dix Isles remarquables par leur grandeur (42). Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont aussi leurs Habitans, & qui se trouvent dans la route de la nouvelle Espagne. Leurs noms sont Luban, Marinduque, Isla de Tablas, Romblon, Sibuyan, Mafbare, Ticao, Capoul, & Catanduanes, hors du Détroit. Personne n'a donné une Relation exacte de quantité d'autres petites Isles, les unes habitées, d'autres désertes, qui ne laissent pas d'être bien connues des Indiens, parce qu'ils y vont chercher des fruits. On sçait en général que vis-à-vis de Manilla, du côté du Nord, entre le Cap de Boxedor & celui de l'Enganno, à vingt-quatre milles de terre, on trouve les deux petites Isles, qui se nomment les Babuyanes, dont la première est habitée par des Indiens Chrétiens, qui payent un tribut à l'Espagne, & l'autre par des Sauvages, qui ne sont pas éloignés des deux Leguios & de l'Isle Formose. Près de Patagua, vis-à-vis de Manille, on rencontre trois Isles qu'on appelle Calamianes, après lesquelles on en trouve huit ou neuf, toutes habitées. Ensuite, retournant vers le Midi, à quatre-vingt-dix milles au-delà des Calamianes, vis-à-vis de Caldera, qui est une pointe de Mindanao, on trouve Taguima, Xolo, & plusieurs autres petites Isles voisines. Celles de Cuyo sont entre les Calamianes & Panay, dans la Province d'Oton & de Maras. L'Isle du Feu est proche de celle des Noirs. Bantayan est proche de Sebu. Pangla touche presque à Bool. Panamao, Maripipi, Camiguin, Siargao & Pannon se trouvent entre Mindanao & Leyte. Enfin, les Voyageurs en aperçoivent quantité d'autres, qu'il seroit difficile de compter, & dont on ignore les noms. Ce qui fait voir, conclut Carreri, l'erreur de ceux qui fixent le nombre des Philippines à quarante; car, s'ils ne parlent que des grandes, il n'y en a pas tant; & s'ils prétendent les renfermer toutes dans ce compte, il y en a beaucoup davantage (43).

La situation de toutes ces Isles est sous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer; car la pointe de Mindanao, qu'on nomme Sarrangan, ou le Cap de Saint-Augustin, se trouve à la latitude de cinq degrés trente minutes; & les Babuyanes, avec le Cap d'Enganno, au vingtième. L'Embocadero de Saint-Bernardin est au treizième degré; & la ville de Manille, au quatorzième & quelques minutes. La longitude, suivant les meilleures Cartes, est entre cent trente-deux & cent quarante-cinq degrés (44).

(42) Ptolomée n'en compte aussi que dix.

(43) Voyage de Gemelli Carreri, de l'Édition de Paris, 1719, Tome V. p. 60.

(44) Les Philippines, suivant Dampier, comprennent environ treize degrés de latitude en longueur, & s'étendent depuis près

Tome X.

de cinq degrés de latitude Septentrionale jusqu'au douzième degré, & ont en largeur environ six degrés de longitude. Ptolomée met les Isles Manioles ou Manilles au cent quarante-deuxième degré de longitude. Mais tout le monde ne commence pas à compter

Bbb



DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.  
Comment elles  
se sont formées.

Les différentes opinions, sur la manière dont les Îles Philippines ont pu se former, n'ont rien qu'on ne puisse appliquer à toutes les Îles du Monde. Cependant on remarque particulièrement que les Philippines ont beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude, au sommet des montagnes. Les tremblemens de terre y sont fréquens, & quelquefois si terribles, qu'à peine y laissent-ils subsister une Maison. Les Ouragans, que les Insulaires nomment Baguyos, déracinent les plus grands arbres, & chassent dans les terres une si grande quantité d'eau, que des Pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond est rempli de bancs entre les Îles, sur-tout proche de la terre; & l'embarras est extrême à chercher les Canaux, qui ne laissent pas de s'y trouver pour la communication. Ces observations font juger que, si dans l'origine du Monde, toutes ces Îles, ou quelques-unes d'entr'elles étoient jointes à la terre-ferme, il n'est pas besoin de recourir au déluge universel pour expliquer leur séparation.

Anciens Ha-  
bitans des Phi-  
lippines.

Trois sortes de  
Peuples.

Malais & Ta-  
gals.

Les Espagnols y trouverent trois sortes de Peuples. Sur les Côtes, c'étoient des Mores-Malais, qui venoient, comme ils le disoient eux-mêmes, de Borneo, & de la terre-ferme de Malacca. D'eux étoient sortis les Tagales, qui sont les naturels de Manille, & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui ressemble beaucoup au Malai, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & sur-tout à leurs usages, qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes. L'arrivée de ces Peuples, dans les Îles, peut être attribuée à quelque tempête. En 1690, un accident de cette nature y amena quelques Japonois, qui embrassèrent le Christianisme. Carreri, qui se trouvoit à Manille, en 1696, vit quelques-uns de ces nouveaux Fidèles, qui avoient deux robes aussi longues que des soutanes Ecclésiastiques, avec des manches rondes & larges. Celle de dessous étoit serrée de deux Ceintures, l'une venant de la droite, & l'autre de la gauche. Leurs hauts-de-chausses étoient fort longs, & leurs souliers ressembloient aux socs des Religieux Franciscains, qu'on nomme Pénitens. Leurs cheveux étoient courts, & rasés sur le devant jusqu'au sommet de la tête (45).

Mais ne se peut-il pas aussi que les vûes du commerce & l'espérance du gain aient amené volontairement des Malais aux Philippines?

Névas ou Pin-  
hadur.

Les Peuples, qu'on nomme Bisayas & Pintados, dans les Îles de Camerines, de Leyte, de Samar, Panay & plusieurs autres, sont venus vraisemblablement de l'Île Celebes ou de Macassar, dont les Habitans, dans plusieurs Cantons, ont, comme eux, l'usage de se peindre le corps (46). À l'égard de Mindanao, Xolo, Bool & une partie de Sebu, ceux que les Espagnols ont trouvés Maîtres de ces Îles, paroissent venus de Ternate, qui n'est pas éloignée. On en juge par leur Commerce & leur Religion, qui sont les

du même point. Il y a, suivant les observations de Dampier, douze ou quatorze Îles au Midi de Luçon ou Manille, habitées par des Espagnols. » Outre celles-là, dit-il, » il y en a une infinité d'autres petites, qui ne » sont d'aucune considération. Il y en a 2 mè- » me de grandes, qui ne valent pas mieux. » Plusieurs n'ont pas de nom, ou en ont du

» moins de si différens, que les Géogra- » phes varient extrêmement là-dessus. *Voyage de Dampier, Amsterdam, 1701, Tome I, page 324.*

(45) Carreri, *ubi supra*, p. 64.

(46) On a vu dans les Journaux de Noort, de le Maire, &c., que cet usage est commun dans les Îles de la Mer du Sud.

mêmes, & sur-tout par les liaisons qu'ils conservent encore avec les Habitans de cette Isle.

Les Noirs, qui vivent dans les rochers & les bois épais dont l'Isle de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres Habitans. Ce sont des Barbares, qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile, tissée de fil d'arbres, qu'elles nomment Tapisse, avec quelques brasselets de jonc & de cannes. Cette race de Sauvages n'a ni Loix, ni Lettres, ni d'autre Gouvernement que celui de la Parenté. Chacun obéit au Chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce, qu'ils disposent en forme de hutes. Leur passion va si loin pour la liberté, que les Noirs d'une Montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, ils célèbrent leur joie par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans son crâne. Leurs armes sont l'arc & les flèches, dont ils empoisonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrémité, afin qu'elles se rompent dans le corps de leurs Ennemis; avec la zagaie ils portent une espèce de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces Noirs n'ayant pas laissé de s'allier avec des Indiens aussi sauvages qu'eux, il en est sorti une autre Race de Noirs, qui se nomment Manghians, & qui habitent les Isles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux aussi crépus que les Nègres d'Angola. D'autres les ont assez longs. La couleur de leur visage est celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenoit ce détail des Jésuites & de plusieurs autres Millionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, sur leur témoignage, qu'on a vu à plusieurs de ces Barbares, des queues de quatre ou cinq pouces de long (47).

On trouve, dans les Isles, quelques autres espèces de Sauvages, tels que les Zambales, qui portent les cheveux longs comme les Indiens conquis; les Ilayas, les Tinghians, & les Igolottes. Quelques-uns payent le tribut, quoiqu'ils n'aient pas été vaincus par les Espagnols. Carreri ne put être informé de la Religion des Noirs. Les Missionnaires l'assurèrent unanimement que ce malheureux Peuple vit comme les bêtes farouches, & que la seule trace de culte qu'ils aient aperçu dans les montagnes est une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour lesquels ils marquent une sorte de vénération (48). Les trois autres Nations, qu'on a nommées auparavant, conservent quelque penchant pour les superstitions du Mahométisme, par la correspondance qu'ils entretiennent avec l'Isle de Ternate & les Malais.

Il paroît, suivant l'opinion la plus commune, que les premiers Habitans de ces Isles ont été les Noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Noirs des Montagnes de Manille.

Race sortie  
d'eux.

Autres Sauvages  
des Isles.

(47) *Ibidem*, page 65.

(48) Page 69. Il ajoute qu'on a trouvé

néanmoins, dans leurs cabanes, quelques Statues informes.

permis de défendre leurs Côtes contre les Étrangers qui sont venus de Sumatra, de Bornéo, de Macassar & d'autres Pays, ils les ont abandonnées pour se retirer dans les Montagnes. Aussi, dans toutes les Îles où cette race de Noirs subsiste encore, les Espagnols ne possèdent que les Côtes. Ils ne les possèdent pas même entièrement. Depuis Maribelo jusqu'au Cap de Bolina, dans l'Île même de Manille, on n'ose descendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des Noirs, qui sont les plus cruels Ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'Île; & l'épaisseur des bois est seule capable de les défendre contre les plus fortes armées. On lit, dans les Relations mêmes des Espagnols, que de dix Habitans de l'Île, à peine l'Espagne en compte un dans sa dépendance. Passons, avec Carteri & Dampier, à la description particulière des Îles.

## § II.

*Description de l'Île de Luçon, nommée aussi Manille.*

Forme de l'Île.

CETTE Île passe pour la principale des Philippines. Son extrémité Orientale est au treizième degré trente minutes; & celle du Nord touche presque au dix-neuvième. On compare sa figure à celle d'un bras plié; inégal néanmoins dans son épaisseur, puisque du côté de l'Orient on peut la traverser en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit si fort, que sa moindre largeur, d'une mer à l'autre, est de trente à quarante lieues. Toute sa longueur est de cent soixante lieues Espagnoles, & son circuit d'environ trois cens cinquante.

Orisine de la Capitale.

Dans le coude de ce bras, la mer reçoit une grande rivière, qui forme une Baie de trente lieues de circuit. Les Espagnols l'appellent Bahia, parce qu'elle sort d'un grand Lac nommé Bahi, qui est à dix-huit milles de leur Capitale. C'étoit dans le même lieu, c'est-à-dire, dans l'angle formé par la mer & la rivière, que les Insulaires avoient leur principale Habitation, composée d'environ trois mille huit cens Maisons. Elle étoit environnée de plusieurs marais, qui la fortifioient naturellement, & d'un terrain qui produisoit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; deux raisons qui la firent choisir, à Lopez Legaspi, pour en faire la Capitale Espagnole, sous l'ancien nom de Manille (49). Ce dessein fut exécuté le jour de Saint-Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête: mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Espagne, le jour de Sainte Potentiane, qui est le 19 du même mois, cette Sainte fut choisie pour la Patronne de l'Île.

Baie de Bahia, ou de Manille.

La Baie est profonde dans presque toutes ses parties, fort poissonneuse, bordée de villages & de quantité d'arbres. A trois lieues de Manille, elle offre un fort bon Port, qui se nomme Cavite. Vers son entrée, à huit lieues de Manille, on voit l'Île Mirabilla, dont la terre est fort haute, & d'environ trois lieues de circuit. Les Espagnols y entretiennent une garde de six Soldats, commandés par un Officier, qui fait aussi l'office de Corregidor.

(49) On renvoie sa Description à la fin de l'Article.

dans un village de cinquante Maisons, qui regarde la ville de Manille. On distingue trois passages, pour entrer dans la Baie. Le premier, qui est le plus fréquenté, parce qu'il est le plus profond, n'a pas moins d'une demi-lieue de largeur. Il est entre l'Isle & la pointe qu'on nomme Pointe du Diable. Le second est large d'un quart de lieue, entre la Côte opposée, & ce qu'on nomme l'Ecueil des chevaux. Il a peu de fond; & quelques petits rochers, cachés sous l'eau, le rendent moins sûr. Le troisième, qui a trois lieues de large, est entre l'Ecueil des chevaux & la Pointe de Marigondon. Les bancs, dont il est rempli, ne permettent point d'y entrer sans beaucoup de précautions.

En sortant de la Baie, sur la gauche, par la route que prennent les Vaisseaux de la Nouvelle Espagne, on trouve, après quatorze lieues de chemin, la Baie de Balayan & Bombon, qui a trois lieues de tour, & derrière laquelle on découvre un Lac avec quantité d'Habitations. En allant vers l'Est, on passe la pointe du Souffre, & l'on entre dans la Baie de Batangas, qui n'est habitée que par des Indiens. Près de la pointe, on rencontre la petite Isle de la Caza, qui est remplie de gibier, & le Port de Malcaban, qui est entre cette Isle & la Pointe.

Après avoir passé la Baie de Batangas, on trouve les villages de Lovo & de Galban, dont le voisinage offre des apparences de Mines. C'est-là que se termine la Province de Balayan, qui commence à l'Isle Mirabilla, & qui contient environ 1500 Indiens tributaires. On entre ensuite dans celle de *Calilaia* ou *Tayabas*, qui s'étend jusqu'au Cap de Bondo, & dans les terres jusqu'à Mauban, sur la Côte opposée de l'Isle. Elle est plus grande & mieux peuplée que la première. On passe, de cette Province, dans celle de Camarines, qui comprend Bondo, Passacao, Ibalon, Capitale de la Jurisdiction de Catanduanes, Bulan, Sorsokon, Port où l'on construit les gros Vaisseaux du Roi, & la Baie d'Albay, qui est hors du Détroit, & proche de laquelle est un Volcan très haut, qu'on aperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle Espagne. La Montagne du Volcan a quelques sources d'eau chaudes; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'écorce même qu'on y jette. Carreri rend témoignage qu'on présenta au Gouverneur des Philippines, Dom François Tello, une écrevisse dont la moitié seulement étoit pétrifiée, parce que dans la vue de rendre ce phénomène plus sensible, on avoit pris soin qu'elle ne le fût pas entièrement. Dans un village, nommé Trui, à deux lieues du pied de la Montagne, on trouve une grande source d'eau tiède, qui a la même propriété, sur-tout pour les bois de Molaie, de Binanuio & de Naga (50).

Au-delà d'Albay, vers l'Orient, on découvre le Cap de Buysagai. Ici la Côte remonte vers le Nord, en laissant à droite les Isles Catanduanes, qui en sont éloignées de deux lieues. Ensuite, côtoyant l'Isle, on trouve la riviere de Bior, qui vient d'un Lac, & baigne les murs de Cageres, ville fondée par Dom François de Sande, second Gouverneur & Propriétaire de ces Isles. L'Evêque du nouveau Cageres y fait sa résidence; & les Provinces de Calilaia, de Camarines & d'Ibalon, sont sous sa Jurisdiction.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Tous passages  
dans cette Baie.

Province de  
Balayan &  
Bombon.

Province de  
Calilaia ou Tayabas.

Province de  
Camarines.

Source dont  
l'eau pétrifie.

Ville & Evêché  
de Cageres.

(50). Carreri, ubi supra, page 77.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.  
Province de  
Parecaila.

Les Mines d'or,  
& d'autres mé-  
taux.

Nouvelle Segov-  
ie, Capitale de  
la Province de  
Cagayan.

Province d'Iloco-  
cos.

De la Province de Camarines, on entre dans celle de Parecala, qui a de riches Mines d'or & d'autres métaux, sur-tout d'excellentes pierres d'aiman. On y compte environ sept mille Indiens, qui payent tribut à l'Espagne. Le terroir en est plat & fertile. Il produit particulièrement des arbres de Cacao & des Palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la Côte, on trouve la Baie de Mauban dans le pli du bras. Au dehors de cette Baie est le Port de Lampon, qui ressemble à celui de Mauban.

Depuis Lampon jusqu'au Cap Del-Engaño, la Côte n'a pour Habitans que des Infidèles & des Barbares. C'est-là que commence la Province & la Jurisdiction de Cagayan, la plus grande de toutes ces Îles. Elle s'étend l'espace de quatre-vingt lieues en longueur, & de quarante en largeur. Sa Capitale est la nouvelle Segovie, fondée par le Gouverneur Dom Consalve de Ronquille, avec une Église Cathédrale, dont le premier Evêque fut Michel de Benavides, en 1598. La ville est située sur le bord d'une rivière du même nom, qui vient des Montagnes de Santor, dans Pampagna, & qui traverse presque toute la Province. C'est la résidence d'un Alcade Major, avec une garnison. On y a construit un Fort de pierre, soutenu par d'autres ouvrages, pour se défendre des Montagnards. Les Paroisses de cette Province ont été confiées aux Dominicains. On observe que le Cap d'Engaño, qui est le plus Septentrional de l'Île, est fort dangereux par les vents du Nord & par la force des Courans. Après avoir suivi la Côte, de l'Est à l'Ouest, pendant quinze lieues, on trouve l'autre pointe, qui se nomme Boxeador. Au-delà de ce Cap, la Côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieues dans la Province de Cagayan, pour entrer dans celle d'Iloccos. Les Cagayans Tributaires sont au nombre d'environ neuf mille. Toute la Province est fertile; & ses Habitans, dont on vante la vigueur, se partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les Montagnes y fournissent une si grande abondance de cire, qu'étant à très vil prix, les pauvres s'en servent au lieu d'huile à brûler. On trouve, dans les mêmes lieux, quantité de bois estimés, tels que le brésil & l'ébène. Les Forêts y sont remplies de sangliers, moins bons à la vérité que les nôtres, & de cerfs qu'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait un Commerce avantageux avec les Chinois.

La Province d'Iloccos passe pour une des plus peuplées & des plus riches de toutes ces Îles. Elle a quarante lieues de Côtes, & la situation est sur les bords de la rivière de Bigan. Guido de Laccazaris, Gouverneur Espagnol, y fonda, en 1574, une ville qu'il nomma *Fernandine*. Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les Terres, parce qu'on trouve, à cette distance, des Montagnes & des Forêts habitées par les Igolottes, Nation guerrière & de haute stature, & par des Noirs qui n'ont pas encore été subjugués. Une armée Espagnole, qui attaqua les Igolottes en 1623, connut l'étendue de ces Montagnes, dans une marche de vingt & une lieues qu'elle n'y put faire qu'en sept jours. Elle passa continuellement sous des muscadiers sauvages & sous des pins. Ce ne fut qu'au sommet de la Montagne, qu'elle trouva les principales habitations des Igolottes. Ces lieux sauvages leur fournissent de l'or, qu'ils échangent avec les Tributaires d'Iloccos & de Pangasinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités.

On passe ensuite dans la Province de Pangasinan, dont la Côte a quarante lieues d'Espagne de longueur, & la même largeur, à peu près, que celle d'Iloccos. Ses Montagnes produisent beaucoup d'une espèce de bois, que les Indiens nomment *Sibucan*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette Province est habité par des Sauvages, qui vont errans dans les Forêts & les Montagnes, aussi nuds, aussi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils sement néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reste de leur travail consiste à ramasser, dans le lit des rivières, de petits morceaux d'or, qu'ils donnent, pour ce qui leur manque, aux Indiens Tributaires. On compte, de ceux-ci, dans la Province d'Iloccos, environ neuf mille; & sept mille dans celle de Pangasinan. C'est dans la dernière qu'est le Port de Bolinao & la Plaga-Onda, lieu fameux, aux Philippines, par la victoire que les Espagnols y remportèrent sur la Flotte Hollandoise d'Olivier Noort.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Province de  
Pangasinan.

La Province de Pampangan, qui fait la séparation du Diocèse de la nouvelle Segovie & de l'Archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan. Cette Province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'Isle. Les Habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non-seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très fertile, sur-tout en riz; & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les Vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que ses Forêts sont sur la Baye, & peu éloignées du Port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui payent le tribut en riz. Ses montagnes sont habitées par les Zambales, Peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crepus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs Jurisdictions sauvages, & s'entredire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Province de  
Pampangan.

Bahî est une autre Province à l'Orient de Bahia, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des Vaisseaux. On recueille, autour du Lac de son nom, & des villages voisins, les meilleurs fruits de l'Isle; sur-tout de l'Areca, que les Habitans nomment Bonga, & du Betel, qu'ils appellent Buys. Le Betel de Manille l'emporte sur celui du reste des Indes. Aussi les Espagnols mêmes en machent-ils du matin au soir. Les Habitans Tributaires de cette Province, qui sont au nombre d'environ six mille, sont employés sans cesse à couper, ou scier du bois, pour le Port de Cavite. Le Roi leur donne, pour ce travail, une piastra par mois, & leur provision de riz.

Province de  
Bahî.

Betel de Manille.

Entre Pampanga & Tondo, on trouve une petite Province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmiers. Elle est habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille, qui payent le tribut.

Province de  
Bulacan.

Enfin l'on met au nombre des Provinces de Luçon ou Manille, plusieurs Isles voisines de l'embouchure du Canal, telles que Catanduanes, Masbate, & Bourias. La première a trente lieues de circuit, & sa figure est triangulaire. Elle est des premières qui se présentent à l'approche des Philippines, & si proche de l'Embocadero de Saint-Bernardin, que plusieurs Pilotes, s'y étant trompés, & croyant entrer dans la bouche du Détroit, se sont

Province des  
Isles.  
Isle de Catanduanes.

DE LA VILLE DE  
MANILLE.

jetées entre des bancs dangereux, dont toute l'Isle est environnée jusqu'à la portée du mousquet. Elle est exposée aux vents du Nord, qui ne permettent point d'en approcher jusqu'au milieu de Septembre. Sa fécondité est extrême en riz, en huile de palmier, en cocons, en miel & en cire. On y trouve plusieurs rivières, dont le passage est dangereux, & le sable mêlé d'or, que les torrens y entraînent des montagnes; la plus grande se nomme Caranlangan. Les Espagnols lui ont donné le nom de Caranduanes, d'où l'Isle a pris le sien. La principale occupation des Habitans est de faire de petites barques, qu'ils vendent à Mindoro, à Calesia, à Balayan & dans d'autres lieux. Ils commencent par en faire une grande, consue, suivant leur usage, avec des cannes, sans pont & sans cloux; & continuant par degrés d'en faire de plus petites, ils les mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi jusqu'à cent lieues. Cette Nation est guerrière. Elle se peint comme les Bisayas; mais elle porte une sorte de veste, qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes sont vêtues modestement, à la manière des Bisayas, d'une robe & d'un long manteau; & leurs cheveux sont liés, au sommet de la tête, d'un nœud en forme de rose. Elles portent, sur le front, un morceau d'or battu, large de deux doigts, & doublé de rasetas; avec trois pendants d'or à chaque oreille, l'un, comme on les porte en Europe, les deux autres plus bas, & des anneaux aux jambes, dont le bruit se fait entendre, lorsqu'elles marchent. Cette parure n'empêche pas qu'elles n'aient l'esprit mâle, & qu'elles ne s'exercent, comme les hommes, au travail de l'agriculture & de la pêche.

Description de  
la ville de Manille.

Après avoir fait le tour de l'Isle de Luçon, ou Manille, il ne manque, à cette curieuse Description, que celle de sa Capitale. La ville de Manille est dans une position (51) qui la fait jouir d'un Equinoxe presque continu. Pendant toute l'année, la longueur des jours & celle des nuits, ne diffèrent pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives. Elle est située sur une pointe de terre que la rivière forme en se joignant à la mer. Son circuit est d'environ deux milles, & sa longueur d'un tiers; dans une forme si peu régulière, qu'elle est fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. On y compte six portes; celles de Saint-Dominique, de Parian, de Sainte-Lucie, la Royale, & une Poterne. La muraille, du côté de Cavite, n'a que cinq petites tours, garnies de pièces de fer; mais à la pointe, elle est défendue par un fameux Bastion, qui se nomme *Della-Fundizione*, & plus loin par un autre. C'est entre ces deux Ouvrages que se trouve la Porte Royale, qui est garnie d'une bonne artillerie de fonte, avec plusieurs Ouvrages extérieurs. On trouve ensuite le Bastion de Parian, qui tire ce nom d'un Fauxbourg qui le couvre, & qui est monté aussi de plusieurs pièces de fonte. En continuant de suivre la rivière, on voit la tour de Saint-Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre; & l'on achève le tour de la Ville, en venant du Château, qui termine sa longueur. Ainsi, Manille est baignée au Midi par la mer; au Nord & à l'Est par la rivière, sur laquelle on entretient des Ponts-levis, pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de Parian.

Ses Maisons, quoique de simple charpente, depuis le premier étage jus-

(51) Le même, *ibid.* page 18.

qu'au sommet, tirent assez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues sont larges ; mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre , & peu d'empressement pour les rebâtir. C'est la même raison qui fait que la plupart des Maisons sont de bois. On comptoit , à la fin du dernier siècle , trois mille Habitans dans Manille , mais nés presque tous de tant d'unions différentes , qu'il a fallu des noms bizarres pour les distinguer. On y donne le nom de Créole à celui qui est né d'un Espagnol & d'une Américaine , ou d'un Américain & d'une femme Espagnole. Le Métif vient d'un Espagnol & d'une Indienne ; le Castis , ou le Terceron , d'un Métif & d'une Metive ; le Quarteron , d'un Noir & d'une Espagnole ; le Mulâtre , d'une femme noire & d'un Blanc ; le Griso , d'une Noire & d'un Mulâtre ; le Sambo , d'une Mulâtre & d'un Indien ; & le Cabra , d'une Indienne & d'un Sambo.

Les femmes de qualité , dans Manille , sont vêtues à l'Espagnole ; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une piece de toile des Indes , qui se nomme *Saras* , qu'elles s'attachent de la ceinture en bas , pour servir de jupe ; & une autre qu'elles appellent *Chinina* , qui leur sert de manteau. Dans un Pays si chaud , elles n'ont besoin , ni de bas , ni de souliers. Les Espagnols de la ville sont habillés à la maniere d'Espagne ; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois , dans la crainte des pluies. Ceux , dont la condition est aisée , font porter , par un domestique , un large Parasol , pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes se servent de belles Chaïses , ou d'un Hamac , qui n'est , comme ailleurs , qu'une espee de filer , soutenu par une longue barre de bois & porté par deux hommes , dans lequel on est fort à l'aise.

Quoique la ville soit également petite par l'enceinte de ses murs & par le nombre de ses Habitans , elle devient très grande , si l'on y comprend les Fauxbourgs. A cent pas de la porte de Parian , on en trouve un du même nom , qui est le quartier des Marchands Chinois. On les appelle Sangleys. Cette habitation a plusieurs rues , toutes bordées de boutiques remplies d'étoffes de soie , de belles porcelaines , & d'autres marchandises. On y trouve toutes sortes d'Artisans & de Métiers. Les Espagnols dédaignant de vendre & d'acheter , tout leur bien est entre les mains des Sangleys , auxquels ils abandonnent le soin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian , sans y comprendre ceux des autres parties de l'Isle , qui sont au même nombre. Ils étoient autrefois environ quarante mille ; mais la plupart périrent dans diverses séditions , qu'ils avoient eux-mêmes excitées , & qui attirèrent d'Espagne une défense à tous les autres de demeurer dans l'Isle. Cet ordre est mal observé. Il en arrive tous les ans quelques-uns , dans quarante ou cinquante Chiampanis qui apportent à Manille quantité de marchandises , sur lesquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent espérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque-tems , pour éluder la Loi. Ensuite l'habitude de les voir , & l'intérêt même des Espagnols , font fermer les yeux sur leur hardiesse.

Les Sangleys de Parian sont gouvernés par un Alcâde , ou un Prévôt , auquel ils payent une somme considérable. Ils ne sont pas moins libéraux pour l'Avocat Fiscal , qui est leur protecteur déclaré , pour l'Intendant & *Ccc*

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.

Distinction des  
Races qui vien-  
nent de différen-  
tes unions.

Habit des Es-  
pagnois de Ma-  
nille.

Fauxbourgs  
qui agrandissent  
beaucoup Mani-  
lle.

Des Chinois ;  
nommés Sang-  
gleyes , dont sont  
le Commerce.

Leur Gouver-  
nement.



DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.

les autres Officiers ; sans parler des impôts & des tributs qu'ils payent au Roi. Pour la seule permission de jouer (52), au commencement de leur nouvelle année, ils donnent au Roi dix mille piéces de huit. On ne leur laisse néanmoins cette liberté que très peu de jours, pour ne les pas exposer au risque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs, ils sont contenus rigoureusement dans le devoir. On ne leur permet pas de passer la nuit dans la Maison des Chrétiens ; & leurs Boutiques ne doivent jamais demeurer sans lumière. Carriéri assure que c'est pour les détourner d'un vice abominable qui est fort commun à leur Nation (53).

Quinze Faux-  
bourgs à Mani-  
le.

Après avoir passé la rivière sur le Pont qui est proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de Tondo, Minondo, Sainte-Croix, Dilao, Saint-Michel, Saint-Jean de Bagumbaia, Saint-Jacques, Notre-Dame de l'Hermitre, Malati, Chiapo, & plusieurs autres jusqu'au nombre de quinze, qui sont tous habités par des Indiens, des Tagales, & d'autres Nations, sous la direction d'un Alcade. La plupart des Maisons y sont de bois, & bâties sur des piliers le long du Fleuve. Elles sont couvertes de Nipas, ou de feuilles de palmier. Les côtés sont garnis de canne. On y monte par des échelles, qui sont nécessaires dans un terrain humide & souvent couvert d'eau. Tondo, qui s'étoit conservé sous la puissance d'un petit Roi, étoit autrefois environné de remparts & muni de quelques piéces d'artillerie ; mais il fit peu de résistance aux armes des Espagnols. Dans l'espace qui est entre ces Fauxbourgs, on trouve, sur l'un & l'autre bord de la rivière jusqu'au Lao de Bahi, quantité de Jardins, de Fermes & de Maisons de campagne.

Collège des Jé-  
suites de Mani-  
le.

Carriéri eut la curiosité de visiter tous les Edifices de Manille, qui lui parurent dignes de ses Observations. Le Collège des Jésuites est fort grand, orné de très longues & très hautes voutes, avec de spacieux Dortoirs ; mais, depuis le premier étage jusqu'au sommet, tout est de bois, dans la crainte des tremblemens de terre. Par la même raison, toute la partie supérieure de l'Edifice est soutenue par de hautes colonnes, afin que ce poids fatigué moins les murs, qui ne résisteroient pas autrement à de si violentes secousses. On voit, au centre du Collège, un magnifique Cloître, & une Eglise du même éclat, dont le Maître-Autel est richement orné. Six autres Autels, brillans des plus belles dorures, répondent au principal. Le Portail est d'une pierre fort estimée, & travaillée avec beaucoup d'art. Cette Maison, qui se nomme Saint-Ignace, fut fondée en 1581, sous le premier Evêque de Manille, par le Pere Sedigno-Alonso. Assez proche, est un autre Edifice, nommé Saint-Joseph, qui porte plus proprement le titre de Collège, où les Jésuites avoient alors quarante Ecoliers pour les Humanités, la Philosophie & la Théologie. On y prend tous les degrés. Outre ses revenus particuliers & les pensions du Roi, il s'y trouve des Etudiens, qui payent une pension annuelle de cent cinquante piéces de huit. Ils sont vêtus de couleur de pourpre, avec des robes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour se distin-

Distinction des  
Jeu sans.

(52) Leur Jeu se nomme *la Metoua*. C'est un pair ou non. Ils mettent quantité de petites monnoies en un monceau, qui est pour celui qui devine. Ceux qui tiennent le Jeu sont si adroits, que la longueur & la hau-

teur du monceau leur font connoître le nombre des monnoies. Quelquefois il leur suffit d'en élever subitement une petite piéce, pour faire le nombre qu'ils se sont proposé.

(53) *Ubi supra*, page 22.

guer des Humanistes , portent un collier de la même étoffe.

Le Couvent de Sainte-Claire n'a de remarquable , que d'être composé de quarante Religieuses qui vivent d'aumônes , sans dot & sans domestiques , & de s'être soutenu dans cette austérité depuis l'année 1601 , que ses Fondatrices vinrent de la Nouvelle Espagne.

La Chapelle Royale est devant le Châteaue. Elle est fort ornée de dorures. Huit Chapelains la desservent , à chacun desquels le Roi donne par mois quinze piéces de huit , & cinquante au Doyen. Ils sont obligés d'enterrer les soldats , pour une somme fixe qu'ils n'ont pas honte de recevoir à chaque Enterrement.

La Miséricorde est un Monastere dédié à Sainte Elisabeth , où l'on reçoit les Orphelines , filles d'Espagnols & de Méris. Lorsqu'elles trouvent l'occasion de se marier , on leur donne pour dot , trqis cens , & quelquefois quatre cens piéces de huit.

Le Couvent des Augustins est spacieux. Les Dortoirs en sont voutés. On admire , dans l'Eglise , quinze Aurels dorés , dont quelques-uns ont des paremens d'argent massif. La Sacristie est d'une richesse , qui mérite la curiosité des Voyageurs.

Le Châteaue , qui porte le nom de Saint-Jacques , est situé sur la pointe Occidentale de la ville. La Mer le baigne d'un côté , & la Riviere de l'autre. Le fossé , qui le sépare de la ville , est fort profond , & se remplit d'eau lorsque la Mer monte. On le passe sur un Pont-levis. Aux deux extrémités , il a deux bons Bastions , bien montés d'artillerie. L'autre pointe du triangle , vers l'Occident , est défendue par une Tour , qui garde tout à la fois l'entrée de la Riviere , & un très petit Port , dont l'accès n'est facile qu'aux moindres Bâtimens. Deux petits Ravelins , à fleur d'eau , font le reste des fortifications. Après avoir passé deux portes , on arrive au Corps-de-Garde , qui est suivi d'une grande Place d'armes , au bout de laquelle on trouve un second Corps-de-Garde , la Maison du Gouverneur & une autre Place d'armes.

L'Eglise Archiépiscope est grande , & soutenue de chaque côté par six pilastrs. Mais elle est fort mal ornée. Cependant le seul revenu fixe de l'Archevêque est de six mille piéces de huit ; & de douze Chanoines , qui composent le Chapitre , les uns ont quatre cens , d'autres cinq cens piéces , toutes payées par le Trésor royal. Manille , après avoir eu son premier Evêque en 1581 , fut érigé en Archevêché en 1598 (54).

Les Eglises des Augustins Déchaussés & de Saint Dominique ne manquent point d'ornemens. Les Dominiquains ont deux Colleges ; l'un nommé Saint-Thomas , dont les revenus servent à l'entretien de cinquante Etudiens , qui portent un habit verd , avec une robe de satin incarnat , & qui doivent être Espagnols. Dans l'autre , on reçoit indifféremment des enfans Espagnols & des Méris. Leur habit est bleu , & la fondation de cet Etablissement les oblige d'assister , les jours de Fête , aux Offices de la Chapelle royale. On prend les Degrés dans le College de Saint-Thomas , comme dans celui de Saint-Joseph.

(54) Le premier Evêque fut le Pere Salvar , Dominiquain ; & le premier Archevêque , le Pere Baez , Français.

DISCRIPTION  
DES ILES  
PHILIPPINES.  
Divers Cou-  
vens.

Châteaue de Ma-  
nille.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.  
Cibiguan, capitale du Roi d'Espagne.

Auxes, Eglise  
des Femmes de Manille.

C'est une observation singulière, que le Roi d'Espagne fournit de l'huile pour les lampes, & du vin pour les Messes, à toutes les Eglises des Philippines; sans autre exception que celle des terres titrées, dont le Seigneur, ou le Baron, est obligé à l'entretien du Curé, & de l'huile qui sert à l'Eglise.

Les Observantins, que nous nommons Cordeliers, sont chargés, à Manille, du Gouvernement des Paroisses. Ils ont une Eglise bien dorée, qui se nomme Saint-François. Celle d'une Paroisse des Augustins, qui est à deux milles de la ville, & qui se nomme Notre-Dame des Remèdes, a ses murs intérieurs & son portail revêtus, avec beaucoup d'art, de cailloux d'huîtres & d'autres poissons; ce qui forme, suivant l'Auteur, un spectacle digne de la curiosité des Etrangers. Sainte Potentiane est un Couvent fondé par le Roi, pour seize pauvres Orphelines, auxquelles il fournit l'entretien, & une dot honnête lorsqu'elles se marient. Les femmes séparées de leurs maris, & les Filles de débauche, y sont reçues aussi, par l'ordre de la Justice, mais sans communication avec les Orphelines, & sous la dure condition d'y gagner leur vie par un travail continu. L'Hôpital Royal est à deux milles de la ville. Il n'a de singulier, que la distribution des deux Sexes, dont l'un occupe les corridors d'en-haut, & l'autre ceux d'en-bas. Un mille plus loin, on trouve un petit Fort, flanqué de petites tours & garni de Fauconneaux, dans lequel on fait de la poudre pour le service du Roi.

Fort de Saint-Philippe; prison de Don Fernand de Valenzuela.

Carreri ne visita pas avec moins d'attention le Port nommé Cavite, qui est proprement celui de Manille, quoiqu'il en soit éloigné de trois lieues. Il passa par le Fort de Saint-Philippe, situé sur une pointe de terre que forme la Baie. Ce Fort, qui fut bâti après celui de Manille, est un carré régulier, défendu par un assez grand nombre de petites pièces d'artillerie, autour duquel on bâtit alors des Cazernes pour les Soldats, des Magasins & des Citernes. Il servit de prison pendant dix ans à Don Fernand Valenzuela, Grand d'Espagne & premier Ministre, qui s'y vit relegué en 1679 (55).

Description de Cavite.

La ville de Cavite est à la vue de Manille, au Sud, sur une langue de terre assez étroite, qui a d'un côté la Mer, & de l'autre le Port. Cette situation n'a pas permis de la ceindre de murailles; mais, vers le bout de la langue de terre, elle a pour sa défense un bon Château. Le côté opposé est fermé d'une mer à l'autre, par un mur garni de quelques pièces de canon, & par un fossé qui se remplit d'eau dans les hautes marées, & qu'on passe sur un Pont-levis. Avec peu de dépense, on feroit une Ile de Cavite. Le Port est en demi cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y est à l'abri des vents du Sud, mais si peu des vents du Nord, que les gros Vaisseaux n'y trouvent pas de sûreté s'ils ne sont fort proches de terre. Les Edifices de Cavite sont de bois ou de cannes, sans excepter les Eglises; à la réserve de celle des Augustins & du Collège des Jésuites, qui sont de pierre. L'Arсенal forme la pointe du Château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois six cens, que les Espagnols forcent de travailler à la fabrique des Vaisseaux & des Galions. Outre que le bois de

l'Isle est dur & pesant, les planches ont tant d'épaisseur & sont si bien doublées, qu'elles résistent au canon. On construit, dans cet Arsenal, des Vaisseaux d'une grandeur extraordinaire : mais l'Auteur condamne la pratique des Espagnols, qui exposent témérairement leurs biens dans ces vaines machines, sur une Mer orageuse, où les Bâtimens moyens courent moins de danger que les grands (36).

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.

Saint-Roch, unique Fauxbourg de Cavite, s'étend hors du mur, depuis une rive jusqu'à l'autre, & n'est composé que de maisons de bois, au milieu d'une Forêt d'arbres. L'Eglise Paroissiale en est fort belle. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que la Ville; Espagnols, Indiens & Sangleyes.

Lac de Bahi.

Le Lac de Bahi, qui donne son nom à la rivière & à la Baie, est fort long, mais fort étroit. Son circuit est d'environ quatre-vingt-dix milles. On trouve sur ses bords, qui sont habités & cultivés par des Indiens corraques, plusieurs maisons de Jésuites, d'Augustins & de Cordeliers. La pêche y est toujours abondante, quoique dangereuse par le grand nombre de crocoiles, qui font également la guerre aux hommes & aux bêtes. On n'y voit pas moins de ces poissons qui se nomment *Epées*; & ces deux espèces de monstres se battent entr'eux avec une extrême furie. Le dernier, trouvant son Ennemi couvert d'écaillés, qui parent les coups de sa pointe, plonge, & le frappe au ventre. Aussi demeure-t-il ordinairement Vainqueur. L'arme naturelle, qui lui a fait donner le nom d'épée, a jusqu'à six palmes de longueur, avec une bordure de dents aussi pointues que des clous; & réunissant ainsi les qualités d'une scie & d'une épée, elle perce, elle coupe & déchire du même coup. En allant de Manille au Lac de Bahi, qui en est à dix-huit milles dans les terres,

on rencontre quelques belles Fermes & plusieurs Couvens. Un autre Lac, petit, mais profond, qui se trouve sur une montagne, à peu de distance du grand, est rempli d'eau somache, tandis que celle du grand Lac est fort douce; ce qu'on attribue aux Minéraux qui peuvent être dessous. Les arbres, dont il est environné, sont chargés d'une infinité de grandes chauve-souris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en si grand nombre, & si serrées, qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois six palmes d'étendue (37). Elles savent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont murs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui se fait entendre de deux milles; & vers le jour, elles retournent à leurs retraites. Les Indiens, qui voyent manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-seulement pour se venger, mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de flèche en abat infailliblement plusieurs.

Autre petit  
Lac.

Couve-Souris  
des Philippines.

Dans un des Couvens qu'on rencontre sur cette route, on admire une source, dont l'eau est si chaude qu'on n'y sauroit mettre la main; & que si l'on y met une poule, on lui voit tomber, non-seulement les plumes, mais la chair même de dessus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en

Source d'eau  
chaude sur-  
nante.

(36) *Ibid* p. 265. On en fait, dont la quille a soixante-deux coudées, & larges à proportion.

(37) *Ibid*. page 42.

approche, & tomber ses plus dures écailles. La fumée, qu'elle exhale, ressemble à celle d'une fournaise ardente. Cette source, qui est dans une montagne voisine du Couvent, forme un grand ruisseau, qui vient le traverser, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans lesquels on la retient. L'eau en est excellente à boire, lorsqu'elle est refroidie. Une demie-lieue plus loin, on voit, avec la même admiration, une petite rivière qui sort aussi de la montagne, & dont les eaux sont excessivement froides; mais sur le bord de laquelle on ne peut creuser tant soit peu le sable, sans en faire sortir une eau fort chaude (58).

## § III.

*Isles de Capoul, Ticao, Bourias, Masbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babuyanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibuyan, Romblou, Batan & Tablas.*

Capoul.

L'entrée du Détroit, on rencontre Capoul, & plusieurs autres petites Isles, qui, resserrant le Canal, donnent assez de violence aux courans pour faire tourner deux ou trois fois les plus gros Navires. Capoul a trois lieues de circuit. Son Terroir est agréable & fertile. Les Indiens y ont de fort bonnes habitations, à la manière des Bisayas. Ticao, qui est à huit lieues au Nord-Est de la bouche du Détroit, est une Isle d'environ huit lieues de tour, habitée aussi par des Indiens, mais la plupart Sauvages. Elle offre un fort bon Port, dans lequel on trouve de l'eau fraîche & du bois. C'est la dernière Terre où les Vaisseaux touchent, en allant à la Nouvelle Espagne.

Bourias.

On découvre Bourias, à quatre lieues de Ticao vers l'Ouest. Cette Isle contient, dans une circonférence de cinq lieues, quelques Indiens Tributaires, qui dépendent de la Paroisse de Masbate, autre Isle au Sud de Bourias, dont les Espagnols ne se rendirent Maîtres qu'en 1569. On donne, à Masbate, trente lieues de tour & huit de large. Ses Ports sont commodes pour toutes sortes de Vaisseaux. Elle est habitée par deux cens cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, en civette & en sel; mais les Montagnards y sont en fort grand nombre. Quoique les Espagnols des Philippines soient persuadés que Masbate a de riches Mines d'or, ils ne les font pas chercher; parce qu'ayant, tous les ans, à négocier pour la Nouvelle Espagne, plusieurs centaines de mille piéces de huit, à dix pour cent de Commission, ils ne veulent pas risquer des frais, dont le retour est incertain. D'un autre côté, les Insulaires préfèrent un plar de riz, qui leur cause peu de fatigue, à des richesses qu'ils ne peuvent se procurer que par un pénible travail. A peine ramassent-ils l'or qu'ils trouvent quelquefois dans leurs rivières. Les bords de la même Isle sont souvent enrichis d'ambre gris, que les courans du Canal y jettent sur le rivage.

Masbate & ses  
Mines d'or.

Marinduque.

Au-delà de Ticao, de Masbate & de Bourias, on trouve, à quinze lieues

(58) *Ibidem*, page 45.

de Manille, l'Isle de Matindague, dont le circuit est d'environ dix-huit lieues. Sa terre est fort haute, abondante en fruits, sur-tout en cocos, dont les Habitans se nourrissent, parce qu'ils ont peu de riz. On y recueille beaucoup de pois : mais la cire n'y est pas si commune que dans les autres Isles. Elle est habitée par cinq cens familles, d'une Nation douce & paisible, qui s'est assujettie à la Jurisdiction des Tagales, quoiqu'on remarque, au langage de ces deux Peuples, qu'ils n'ont pas la même origine.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.

Mindoro, qui est à huit lieues de Manille, & cinq de Marinduque, a soixante-dix lieues de circuit. Sa figure est longue; & la plus grande largeur est au Cap du Sud, où s'approchant d'une petite Isle élevée, qui se nomme *Ebin*, elle forme, avec elle, un Détroit, entre leur Côte & celle de Panay. Ce Détroit porte le nom de Porol. On en distingue un autre, entre Mindoro & Luban, qui s'appelle Calabire. La terre de Mindoro est haute & remplie de montagnes. Elle abonde en palmiers & en fruits; mais elle manque de riz dans plusieurs endroits. Les Canaux, & les Embouchures des rivières, sont habitées par des Indiens paisibles; Tagales, du côté de l'Est-Nord-Est & de Manille; Bisayas, sur la Côte qui regarde Panay. Ceux qui vivent dans le cœur de l'Isle, sont Manghiens. Ils vont nus, & ne se nourrissent que de fruits sauvages : ils changent de demeure, suivant les saisons. Quoique voisins de Manille, ils ont encore la simplicité de changer la cire de leurs montagnes pour des clous, des couteaux, des aiguilles & des plats. Quelques Jésuites assurèrent Carreri que ces Peuples ont une queue, de quatre ou cinq pouces de long (59). Ils sont braves, & fidèles à payer le tribut; mais jusqu'à présent ils ont rejeté le Christianisme, à l'exception d'un petit nombre, sur le territoire de Nauhan. La Capitale de l'Isle, où l'Alcade Espagnol fait sa résidence, se nomme Baco. Son canton est plein d'eau fort saines, qui coulent de diverses montagnes, sur lesquelles on trouve quantité de salse-pareille. Alléz proche de Baco, on trouve le vieux Mindoro, d'où l'Isle a tiré son nom. Un de ses Caps, nommé le Varadero, s'étend vers Tale, village de la Côte de Manille, entre les Baies de Bombon & de Boutengos; & la petite Isle de Verre, qui se trouve entre les deux, tesserent tellement le passage, que n'ayant pas plus d'un mille de large, les tourrans & les courans qui s'y forment sans cesse, mettent les Vaisseaux en danger, s'ils n'y entrent pas avec un vent & un courant favorable. On compte, dans Mindoro & dans Luban, mille sept cens Tributaires, qui fournissent de la cire, & une espece de chanvre noir, dont on fait des cables pour les Vaisseaux du Roi, qui se construisent à Tal. Luban, est une petite Isle basse, qui a cinq lieues de circuit, & proche de laquelle est la petite Isle d'Ambil, où se trouve un Volcan fort haut, que ses flammes font découvrir de fort loin.

Mindoro.

Loriditi.

De Luban, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Isle remarquable; mais au-delà du Cap Boxeador, à huit lieues de-là, vis-à-vis de la Nouvelle Segovie, on trouve les petites Isles basses de Babuyanes, qui s'étendent jusqu'à celles de Formose & de Lequios. Dans la plus proche, que les Espagnols ont conquise, cinq cens Insulaires payent le tribut. Elle pro-

Babuyanen.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.

Les Calamianes.

Paragua.

duit de la cire , de l'ébène des bananes, des cocos , des plantains , & d'autres commodités qui servent à l'entretien des Habitans. Le nom de Babuyanes vient de certains animaux , nommés Babouyes , qui s'y trouvent en abondance. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Ouest de Louban , on découvre dix-sept petites Îles soumises , qui composent une Province Espagnole , sous le nom de Las Calamiones , outre plusieurs autres qui n'ont point encore été subjuguées. La plus grande se nomme Paragua. Une partie appartient aux Espagnols , & l'autre au Roi de Borneo. Cette Île est la troisième en grandeur , parmi les Philippines : sa figure est allongée , comme un bras , par lequel Manille & Mindoro paroissent se donner la main avec la grande Île de Borneo. Le circuit de Paragua est de deux cens cinquante lieues ; sa longueur de plus de cent , & sa largeur de douze ou quatorze. Elle est , au centre , sous le dixième degré ; & le Cap de Taguso , qui la termine au Nord-Ouest , n'est éloigné de Borneo que de cinquante lieues.

Dans cet espace , les Îles basses sont en si grand nombre , qu'elles paroissent joindre les deux grandes Îles. Leurs Habitans , sur les Côtes , sont Sujets du Roi de Borneo , qui est Mahométan ; mais le milieu des Terres est habité par des Indiens sauvages , barbares , sans Chefs & sans Loix , qui apportent tous leurs soins à se défendre également du joug des Espagnols & de Borneo. Environ douze cens , des Insulaires maritimes , payent tribut à l'Espagne. Ils sont aussi noirs que les Nègres d'Afrique , & jamais ils n'ont de demeure fixe. Les Espagnols entretiennent une garnison à Taytay , sur le Cap opposé à Taguso , qu'ils appellent *Bornei* ; dans un Fort assez médiocre. Le Lampon , ou le Gouverneur pour le Roi de Borneo , fait sa résidence à Lavo. L'Île est montagneuse , remplie de toutes sortes d'arbres & d'animaux , riche en cire , mais peu féconde en riz.

Province des  
Calamianes.

Leurs nids d'oiseaux & leurs perles.

Proche du Cap Septentrional de Paragua , vers l'Est , on trouve les trois Îles nommées Calamianes , qui donnent leur nom à une Province dont elles font partie. Ces Îles , & neuf autres voisines , sont habitées par des Indiens fort doux. Les montagnes y fournissent beaucoup de cire , dont la récolte se fait deux fois chaque année. On trouve , sur les rochers de la Côte , quantité de ces nids d'oiseaux , qui passent en Orient pour un mets fort délicat , & l'on y pêche aussi de très belles perles. Au-delà des Calamianes , à la vue de la haute montagne de Mindoro , s'offrent les cinq Îles de Cayo , peu éloignées les unes des autres. On y compte environ cinq cens familles tributaires , & fort affectionnées aux Espagnols , qui profitent de cette disposition pour en tirer beaucoup de riz , de légumes & de fruits. Leurs montagnes sont remplies d'oiseaux & de toutes sortes d'animaux.

Province de  
Panay.

La Province de Calamianes finit à ces Îles ; & l'on entre dans celle de Panay , dont la première Terre est Potol. Panay est la plus fertile & la plus habitée de toutes les Îles de l'Archipel. Sa figure est triangulaire , & son circuit de cent lieues. Les noms de ses principaux Caps sont Potol , Naso & Boulacabi. La Côte , depuis Boulacabi jusqu'à Potol , court de l'Est à l'Ouest ; celle de Potol à Naso , du Nord au Sud ; celle de Boulacabi jusqu'au Cap d'Iloilo , qui a moins de hauteur que les trois précédens , continue du Nord au Sud ; & celle d'Iloilo à Naso , va de l'Est à l'Ouest. Le milieu de l'Île est sous le dixième degré de latitude. Du côté du Nord , jusqu'au milieu

des

des deux Caps de Boulacabi & de Porol, la fameuse riviere de Panay se rend à la mer, vis-à-vis de la petite Isle Lutaya. On attribue la fertilité extraordinaire de Panay aux rivières dont elle est arrosée. On n'y fait pas une lieue sans rencontrer un ruisseau, sur-tout proche de la grande riviere qui donne son nom à l'Isle, & qui l'arrose pendant quarante lieues. Les Espagnols assurent que lorsqu'il tonne dans cette Isle, il y tombe, au lieu de foudre, de petites croix de pierre, d'un verd noirâtre, auxquelles ils supposent beaucoup de vertu. Plusieurs Voyageurs ont vu de ces pierres; mais ils ne garantissent point que les Espagnols n'y impriment les croix. L'Isle a paru mériter tous les soins du Gouvernement. Elle est divisée en deux Juridictions, dont la première, qui est celle de Panay, comprend tout ce qui est entre le Cap de Porol & celui de Boulacabi. Le reste de l'Isle dépend de l'Alcade d'Orton, qui fait sa résidence dans le Fort d'Iloilo, bâti en 1681, sur un Cap de même nom. Ce Cap s'avancant au Sud, entre les rivières de Tig, Bavan & Jaro, forme, avec l'Isle d'Imaras, un Détroit qui n'a pas plus d'une demie lieue de largeur, ou plutôt un Port ouvert. On compte, dans l'Isle, seize mille trois cents soixante-un Indiens Tributaires. Elle produit mille boisseaux de riz, mesure d'Espagne. Ses Habitans sont d'une taille épaisse, adroits à la chasse, & fort exercés à l'agriculture. Ils ont, en abondance, des sangliers & des cerfs. Leurs femmes, entendent l'art de fabriquer des étoffes & d'en varier les couleurs. L'Isle de Panay a quatorze Paroisses, dépendantes des Augustins; trois autres Eglises, desservies par des Prêtres séculiers, & un Collège de Jésuites. Outre les Tributaires, on y voit encore un assez grand nombre de ces Indiens noirs qui ont été les premiers Habitans de l'Isle, & que les Bisayas ont forcés de se retirer dans l'épaisseur des bois. Ils n'ont pas les cheveux si crépus, ni la taille si haute, que les Negres de Guinée. Leur retraite est dans les lieux les plus escarpés des montagnes, où ils mènent une vie paisible avec leurs femmes & leurs enfans. Ils sont absolument nus, & si légers à la course, que souvent ils prennent des cerfs & des sangliers sans le secours de leurs flèches. Alors, ils demeurent, comme les corbeaux, autour de l'animal jusqu'à ce qu'ils l'ayent mangé.

Entre les Isles qui environnent celle de Panay, on compte Imaras, vis-à-vis d'Iloilo. Elle est longue & basse, & dans son circuit elle n'a pas plus de dix lieues; mais elle produit quantité de bons arbres & beaucoup de faïve-pareille. Ses eaux sont excellentes, & ses montagnes bien peuplées de sangliers & de cerfs. Elle offre un Port, nommé Sainte-Anne, qui n'est qu'à trois lieues d'Iloilo.

A dix lieues au Nord de Boulacabi, est l'Isle de Sibugan, qui ressemble beaucoup à celle d'Imaras. Deux lieues plus loin, au Nord, on trouve Rombino & Baran; enfin l'Isle de Tablas, plus grande que les deux dernières, & seulement à cinq lieues du Cap de Porol. Tous les Indiens de ces Isles parlent le même langage que ceux de Panay, & ne se ressemblent pas moins dans leurs usages.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Fertilité de l'Isle  
de ce nom.

Attention  
qu'elle s'est ac-  
crûe de l'Es-  
pagne.

Isle d'Imaras



## § IV.

*Îles de Samar, Leyte, Bool, Sibuan, Bantayan, Camotes, Negros, Fuegos & Panamao.*

Forme de l'île  
de Samar, & les  
Caps.

Les deux grandes Îles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte, de Samar & de Bool, dont la première est la plus proche de Manille. La seconde est nommée Samar du côté des Îles, & Ibabor du côté de la grande mer. On peut comparer sa forme au tronc d'un corps humain, sans tête & sans jambes. Sa plus grande longueur est depuis le Cap de Baliquaton, qui forme, avec la pointe de Manille, le Détroit de Saint-Bernardin, sous le treizième degré trente minutes, jusqu'au Cap de Guiguan, qui est sous l'onzième degré. Deux autres Caps sont les coudes du Buste & la plus grande largeur de l'Île. L'un se nomme le Cap du Saint-Esprit, dont les hautes montagnes se montrent de loin aux Vaisseaux qui viennent de la Nouvelle Espagne; & l'autre, qui est à l'Occident, vis-à-vis Leyte, forme un Détroit, dont la largeur n'est que d'un jet de pierre. La circonférence de l'Île est d'environ cent trente lieues. Entre le Cap de Guiguan & celui du Saint-Esprit, on trouve le Port de Borongan, qui est suivi, à peu de distance, de ceux de Palapa & de Caduvig, la petite Île de Bin & la Côte de Catarman.

Île des Amazo-  
nouches.

Il arrive souvent que la tempête jette des Barques inconnues sur la Côte de Palapa. Vers la fin du dernier siècle, on y vit arriver des Sauvages, qui firent entendre que les Îles, d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées; qu'une de ces Îles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des Îles voisines, leur rendant visite dans des tems réglés, en rapportoient les enfans mâles. Les Espagnols, sans la connoître mieux, l'ont nommée l'Île des Amazones. On apprit, des mêmes Sauvages, que la mer apportoit, sur leurs Côtes, une si grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en servoient comme de poix pour leurs Barques; récit fort vraisemblable, puisqu'il est constant que les tempêtes en jettent beaucoup aussi sur la Côte de Palapa. Plusieurs Jésuites des Philippines se persuaderent que ces Îles, qui ne sont pas encore découvertes, étoient celles de Salomon, que les Espagnols cherchent depuis si long-tems, & qu'on croit également riches en or & en ambre gris.

En entrant par le Détroit de Saint-Bernardin, après avoir passé Baliquaton, on trouve la Côte de Samar, qui offre, sur ses bords, les villages d'Ibatan, Bongahon, Catbalogan, où l'Alcade Major & le Commandant des troupes Espagnoles font leur résidence, Paranos & Calviga. Ensuite, passant le Détroit de Saint-Juanillo, on va jusqu'au Cap & à la petite Île de Guiguan, qui finit le tour de l'Île. Elle est remplie de montagnes escarpées; mais ses plaines sont abondantes. Entre plusieurs fruits, qui leur sont communs avec les Îles voisines, on en distingue un que les Chinois estiment beaucoup, & qu'ils nomment *Seyzu*. Les Espagnols l'ont nommé Chicoy. On voit croître aussi, dans le voisinage de Catbalogan, une plante, à laquelle on attribue des vertus surprenantes. Les Hollandois de Batavia, qui

en avoient quelque connoissance , payoient d'abord une pitole pour chacun de ces fruits. Quelques-uns les nomment fruits de Carbalogan ; d'autres , de Saint-Ignace , parce que les Jésuites en faisoient d'heureuses expériences ; mais le nom Indien est Bifay-lagur. La plante ressemble au lierre , & s'attache à quelque arbre. Le fruit , qui croît aux neruds & aux feuilles , est de la couleur & de la grosseur de nos pavis. Il renferme huit , dix , ou seize noiaux , de la grosseur d'une noisette ; verts & jaunes. Dans leur maturité , ils tombent d'eux-mêmes. Quoiqu'il en croisse aussi dans les Isles de Bentajan , d'Ilabao , d'Igafur & de Caragos , les plus estimés sont ceux de Panamao & de Leyte. Leur vertu augmente , si l'on y joint un autre fruit , que les Indiens nomment *Ligazo* , & les Espagnols Pepinillo de Saint-Grégoire , qui ressemble fort au baume , aussi bien que sa plante , mais qui est rempli d'une substance semblable à l'étroupe de chanvre (60).

L'Isle de Leyte prend son nom du village de Gleyte , situé dans une Baie , vis-à-vis de Panamao. De la pointe de cette Baie , la Côte s'étend vingt lieues au Nord , jusqu'au Détroit de Saint-Juanillo. Ensuite , revenant du Nord au Sud , on trouve , à trente lieues de distance , l'Isle de Panahan , qui a deux Caps , à trois lieues l'un de l'autre ; le premier , nommé Cabalian ; l'autre , Moravan ; nom qui lui vient d'un rocher opposé , qu'on appelle aujourd'hui Sogor. Ferdinand Magellan , dans la découverte de ces Isles en 1521 , y entra par le Détroit de Panahan.

De Sogor , qui se nommoit autrefois Dimassivare , en allant vers l'Ouest , on trouve encore quarante lieues de Côte jusqu'à la pointe de Leyte. Ainsi le tour de cette Isle est d'environ quatre-vingt-dix ou cent lieues. Elle est très-peuplée du côté de l'Est , c'est-à-dire , depuis le Détroit de Panamao jusqu'à celui de Panahan ; & ses plaines y sont si fertiles , qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes , qui la divisent en deux parties , causent tant de différence dans l'air , que l'Hyver regne d'un côté , pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle saison. Une moitié de l'Isle fait la moisson & l'autre sème ; ce qui procure , chaque année , deux abondantes récoltes aux Insulaires. D'ailleurs les montagnes sont remplies de cerfs , de vaches , de sangliers , & de poules sauvages. La pierre , jaune & bleue , s'y trouve en abondance. Les légumes , les racines & les cocos y croissent sans aucun soin. Le bois de construction , pour les édifices & les Vaisseaux , n'y est pas moins commun ; & la mer , aussi favorable que la terre aux heureux Habitans de l'Isle , leur fournit quantité d'excellent poisson. On en compte neuf mille , qui payent le tribut en cire , en riz & en toiles. On vante aussi la douceur de leur naturel , & deux de leurs usages : l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hospitalité , lorsqu'ils voyagent ; l'autre , de ne jamais changer le prix des vivres , dans l'excès même de la disette. Enfin l'on ajoute , à tant d'avantages , que l'air est plus frais à Leyte & à Samar , que dans l'Isle de Manille.

Du côté de Baybay & d'Ogmua , l'Isle de Leyte regarde celle de Bool , dont la longueur est de seize lieues , du Nord au Sud , & la largeur de huit ou dix. Sa Partie Méridionale est la plus habitée , depuis Obog , sa

(60) Careri rapporte toutes les propriétés de ce fruit , sur le témoignage des Jésuites , sur-tout contre les poisons & le cours de ventre. *Ubi supra* , pages 106 & suivantes.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Fruit précieux  
par ses vertus.

Isle de Leyte.

Elle a tout à  
la fois l'hyver &  
l'été.

Avantages na-  
turels de l'Isle de  
Leyte.

Isle de Bool.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.

Capitale, jusqu'à la Presqu'île, ou la petite Île de Panglao. Elle est bordée de trois autres Îles, moins peuplées. Son Terroir ne produit point de riz; mais il est riche en Mines d'or. Le fruit de ses palmiers & les racines suppléent d'ailleurs au défaut du riz. Ses montagnes sont remplies de bêtes fauves, & les Îles voisines lui fournissent du coton. Les Habitans ont le même langage que les Bisayas; mais ils sont plus blancs & mieux proportionnés dans leur taille, plus braves aussi fut met & sur terre.

Sibu ou Sogbu.

Sibu, Cebu ou Sogbu (\*), devoit occuper le premier rang dans cette Description, si l'on avoit suivi l'ordre de la Conquête. C'est la première Île où les Officiers de Magellan planterent l'étendard Espagnol en 1511, & d'où ils sortirent, en 1564, pour subjuguier Manille & les autres Îles. Mais on s'est attaché à l'ordre naturel, en les suivant de l'Est à l'Ouest. La forme de Sibu s'étend de quinze ou vingt lieues en longueur, & sa circonférence est d'environ quatre-vingt-quatre. Son principal Cap, qui est au Nord-Est, se nomme Burulaque; & de-là les deux Côtes s'étendent, l'une du Nord-Est au Sud-Ouest, jusqu'au Détroit de Tanay, & l'autre du Nord au Sud, jusqu'à la petite Île de Matta & la ville du Nom de Jesus. Cette ville est située sur une pointe, presqu'au milieu de l'Île, sous le dixième degré. Elle n'est éloignée de la petite Île de Matta, du côté de l'Est, que de la portée du mousquet, & de celle du canon à l'Ouest. C'est dans ce lieu que Magellan, son beau-pere, & le Capitaine Juan-Serrano furent tués par les Indiens (\*\*). On trouve, entre ces deux terres, un Port où l'on est à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées, du côté de l'Est & de l'Ouest; mais ses bancs exercent l'attention des Pilotes. La ville a perdu son ancienne splendeur, depuis que Manille s'est accru. C'est néanmoins la résidence d'un Evêque, d'un Gouverneur, de deux Alcaldes & de quelques autres Officiers. Elle est défendue par un bon Fort. La garnison consiste en deux compagnies, d'Espagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Un Couvent d'Augustins, fondé, comme la ville, en 1598, y conserve une image de l'Enfant Jesus, qui fut trouvée, le jour de la Conquête, entre les dépouilles des vaincus. On jugea qu'elle avoit été laissée par quelque soldat de Magellan, au reme de la première découverte. Les Indiens l'avoient honorée comme leurs Idoles. On compte, dans la ville du Nom de Jesus, cinq mille maisons. Les Jésuites y ont un Collège. De deux Bourgs, qui sont dans le reste de l'Île, celui de Payran est habité par des Marchands & des Ouvriers Chinois; l'autre, par des Indiens originaires de l'Île, qui sont exempts du tribut, parce qu'ils ont été les premiers à recevoir les Espagnols pour Maîtres, & qu'ils les ont aidés à découvrir les autres Îles. Le principal fruit du Terroir est une sorte de grain, nommé *Borona*, qui tient lieu de riz aux Insulaires. Il est de la couleur du miller; mais un peu plus petit & d'un autre goût. Sibu produit encore beaucoup d'abaca blanche, dont on fait des cables & des toiles fort fines. Cette plante se sème. On la bar dans sa maturité, pour en tirer les fils; comme le Gamuto, qui est une autre espèce de filasse, qu'on tire du cœur des palmiers pour en faire des cordes noires, mais qui ne résiste pas si long tems à l'eau. Il y croit aussi beaucoup de coton & de tabac. On

Sa Capitale.

Productions de  
Sibu.

(\*) Pigafetta la nomme Zebu.

(\*\*) Le même Voyageur ne parle pas du beau-

pere, &amp; raconte que Juan Serrano fut abandonné viv, dans l'Île, par ses Compagnons, p. 42.

trouve, dans les montagnes, quantité de cite & de civette. Les femmes Indiennes font de très belles toiles de leur coton. Elles en font une autre de l'écorce des palmiers, dont la chaîne est de coton.

Sibu a plusieurs Isles au Nord-Est, telles que Bantayan, qui est environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans lesquelles on ne compte que trois cens Tributaires, uniquement occupés de la pêche & de la fabrique des toiles. A l'Est, entre Sibu & la Côte d'Ogmuch & Leyte, on trouve les petites Isles de Camotes, dont la principale est Poro, qui dépend de Sibu. Son Cap, nommé Tanion, confine à l'Isle des Noirs, qui a cent lieues de tour, & dont elle n'est séparée que par un petit canal, large d'une lieue & très dangereux par ses Courans. Cette Isle s'étend, depuis le neuvième degré, jusqu'au dixième trente minutes. Elle est assez fertile en riz, pour en fournir Sibu & les Isles voisines, après avoir payé son tribut. Les montagnes sont habitées par des Noirs aux cheveux crépus, dont l'Isle a tiré son nom, & qui ont divisé entr'eux ces cantons sauvages. Les uns en occupent les sommets, & les autres sont établis sur les panchans. Outre la jalousie des limites, ils ont souvent l'occasion de se battre, parce qu'ils ne peuvent avoir de femmes que celles qu'ils se font enlevé mutuellement. Aussi le sang coule-t-il sans cesse dans cette farouche Nation. On distingue une autre espèce de Noirs, qui demeurent aux embouchures des rivières, sans communication avec les précédens, & qui portent une haine mortelle aux Espagnols. Cependant, lorsque l'Isle est attaquée par les Corsaires de Mindanao & de Xolo, ils courent tous à la défense commune; mais ensuite ils se retirent aussi-tôt dans leurs cantons. Les Bisayas habitent les Plaines, & le plus grand nombre est du côté de l'Ouest, sous le gouvernement des Jésuites. On compte trois mille Tributaires dans l'Isle, dont la principale occupation est de faire du cacao, qu'on a porté de la Nouvelle Espagne aux Philippines. Les montagnes produisent du riz, qui croît naturellement sans eau.

L'Isle de Fuegos, ou de Siquior, est proche de la dernière & de Sibu. Quoique petite, elle est habitée par des Peuples courageux, qui se font redouter de Mindanao & de Xolo. L'Isle de Panamao, située vers l'Ouest, n'est éloignée de Leyte que de la portée du mousquet. Son circuit est de seize lieues, sa longueur de quatre, & sa largeur proportionnée. Elle est montagneuse, arrosée de plusieurs rivières, & remplie de mines de souffre & de vis-argent. C'est depuis peu d'années qu'elle a cessé d'être déserte, & son Gouvernement dépend de celui de Leyte.

Dans routes les Isles qu'on a nommées, le nombre des Sujets de la Couronne d'Espagne, Espagnols ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille âmes, quoiqu'à peine en ait-on subjugué la douzième partie. Les Indiens mariés payent dix piastras de tribut; & tous les autres, cinq, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante. De ce nombre, le Roi n'a que cent mille Tributaires. Le reste dépend des Seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille piéces de huit, qui ne suffisent point pour l'entretien des quatre mille soldats répandus dans les Isles, & pour les gages excessifs des Ministres. Aussi la Cour est-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille, qu'elle envoie de la Nouvelle Espagne.

Ddd iij

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.

Isles qui l'en-  
vironnent.

Isle des Noirs.

Isle de Fuegos  
& de Panamao.

## § V.

*Isles de Mindanao & de Xolo.*Situation &  
grandeur de Min-  
danao.

ON compte ces deux Isles entre les Philippines, quoique la première soit à deux cens lieues de Manille au Sud-Est. Sa situation est depuis le sixième degré jusqu'au dixième trente minutes, entre les Caps de Saint-Augustin, de Suliago & de Samboangan. Elle forme ainsi comme un triangle, dont ces trois Caps sont les pointes. On trouve, entre celui de Suliago & de Saint-Augustin, c'est-à-dire, du Nord au Sud, une belliqueuse Province qui se nomme Los Caragos. Celle d'Illigan, qui dépend de Dapitan, & celle de Subanos, sont entre Suliago, qui est au Nord-Est, & Samboangan. La Province, qui s'étend de l'Est à l'Ouest depuis ce dernier Cap jusqu'à celui de Saint-Augustin, forme une ligne droite, & confine d'un côté & de l'autre avec les Provinces de Buhayen & de Mindanao. Le circuit de l'Isle entière est d'environ trois cens lieues; mais elle a tant de Caps avancés & des Bays si profondes, qu'on peut la traverser en un jour & demi. Elle est environnée de plusieurs Isles, entre lesquelles on distingue Xolo, à trente lieues de Samboangan; Basilan, Sangail, & la presque Isle de Sangrangan.

Avec tant d'éloignement & de division entre ses parties, Mindanao se ressent de divers climats, & se trouve entourée de mers orageuses, sur-tout du côté de Los Caragos. La partie, qui est sous le Gouvernement de Samboangan, est très tempérée. Les vents y sont agréables, les tempêtes rares, & les pluies peu fréquentes. Dans les Provinces de Mindanao & de Buhayen, qui dépendent de deux Rois Mores, les Tetres sont marécageuses, & remplies de moucheronns fort incommodes. On compte, dans l'Isle, vingt rivières navigables, & deux cens de moindre grandeur. Les plus fameuses sont celles de Buhayen & de Batuan, qui viennent de la même source, mais dont la première coule vers Mindanao, & la seconde se joint à la mer vis-à-vis Bool & Leyte. La troisième, nommée Sibuguey, prend sa source près de Dapitan, & sépare les Provinces de Mindanao & de Sambiongan. L'Isle contient aussi deux Lacs; l'un qui se nomme Mindanao, d'où elle a tiré son nom (61), & qui est d'une fort grande étendue; l'autre, d'environ huit lieues de circuit, nommé Malanao, & situé dans la partie opposée de l'Isle. Tout le pays est rempli de montagnes, à l'exception des parties maritimes; ce qui n'empêche point qu'il ne produise beaucoup de riz, & des racines fort nourissantes. On y trouve de toutes parts, principalement sur la Côte de Caragos, & près de la rivière de Butuan, une grande abondance de ces palmiers, dont les fruits se nomment Sagu, de la farine desquels on fait du pain & du biscuit comme aux Moluques.

Ses productions  
particulieres.

Outre les productions communes aux autres Isles, Mindanao a le Durion, fruit estimé sur toute la Côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou

(61) Mindanao signifie, en langue du pays, homme de Lac.

quatre amandes , couvertes d'une substance molle & blanchâtre , avec un noyau semblable à celui des prunes , qui se mange rôt , comme les marons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient ; c'est-à-dire , qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à sa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan jusqu'à Samboangan , dans une étendue de soixante lieues , particulièrement dans les cantons élevés ; mais sur-tout dans les Isles de Xolo & de Basilan. On assure que l'arbre est vingt ans à donner ses premiers fruits. La canelle n'est pas moins particuliere à l'Isle de Mindanao. L'arbre , dont elle est l'écorce , y croit sans culture , sur les montagnes , & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en fait le premier. De-là vient apparemment que dans la crainte d'être prévenu par son voisin , chacun se hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle soit mure ; & quoiqu'elle soit d'abord aussi piquante que celle de Ceylan , elle perd en moins de deux ans son goût & sa vertu. On la recueille dans vingt-cinq villages , sur la Côte de Samboangan , vers Dapitan , & dans un seul village de la Province de Cagayan.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.

Canelle de  
Mindanao.

Les Habitans de l'Isle y trouvent de fort bon or , en creusant assez loin dans la terre. Ils en trouvent dans les rivières , en y faisant des fosses avant l'arrivée du flor. Les Volcans leur donnent beaucoup de soufre , sur-tout celui de Sanxil , qui est dans le voisinage de Mindanao. Il s'y élève , en 1640 , une haute montagne , qui vomit tant de cendres , que cette éruption fit craindre la ruine entière de l'Isle.

Source de ces  
Volcans.

On pêche de grosses perles dans les mers voisines. Le Pere de Combes , Jésuite , qui a publié l'Histoire de Mindanao , raconte que dans un endroit très profond , on en connoît une , qui est de la grosseur d'un œuf , & qu'on a tenté inutilement de la trouver. Avec toutes les especes d'oiseaux qui sont dans les autres Isles , Mindanao produit le Charpenrier , auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuse quantité de sangliers , de chevres & de lapins ; mais sur-tout de singes très lubriques , qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs Maisons.

Ses Perles &  
ses nids d'oi-  
seaux.

Les Insulaires sont divisés en quatre Nations principales , sous les noms de Mindanaos , de Caragos , de Lutaos & de Subanos. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos sont renommés par leur perfidie. Les Lutaos , Nation établie depuis peu dans les trois Isles de Mindanao , de Xolo & de Basilan , vivent dans des Maisons bâties sur des pieux , au bord des rivières ; & leur nom signifie *Nageur*. Ces Peuples aiment si peu la terre , que ne s'embarassant jamais du soin de semer , ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le Commerce ; & la liaison qu'ils entretiennent avec les Habitans de Borneo , les engage à porter le turban comme eux. Les Sabanos , dont le nom signifie Habitans des rivières , sont regardés des autres avec mépris. Ils passent pour les Vasseaux des Lutaos. Leur usage est de bâtir leurs Maisons sur des pieux si hauts , qu'on n'atteindroit pas avec une picque à cette espece de nids. Ils s'y retirent la nuit , à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle. Les Dapirans , qui sont aussi comme une Nation séparée , surpassent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puissamment assisté les Espagnols , dans la conquête des Isles voisines.

Peuples qui  
l'habitent.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.  
Leur Religion.

L'intérieur du pays est habité par des Montagnards, qui ne descendent jamais sur les Côtes. On y trouve aussi quelques Noirs, à qui leur barbarie ne produit point d'autre avantage que de servir à la conservation de leur liberté. Tous ces Insulaires sont Idolâtres, ou sans Religion ; mais, depuis Sanxil jusqu'à Samboangan, le Mahométisme regne sans partage, sur-tout dans les Îles de Basilan, & dans celle de Xolo, qui est comme le siège de cette Secte & la Mecque de l'Archipel, parce que celui qui en infecta ces Îles y avoit son tombeau, que les Espagnols détruisirent à leur arrivée. Au fond, dit Carreri, la plupart sont Athées, & ceux qui ont quelque Religion sont Sorciers (62). Les Mahométans ne connoissent de la leur, que la défense de manger du porc, la Loi de la circoncision & la liberté d'entretenir plusieurs femmes. D'ailleurs ils sont fort sobres. Leur nourriture est un peu de riz cuit à l'eau, & des racines, sans aucun assaisonnement d'épices. Avec le poisson même & la chair des animaux, ils n'emploient que de l'eau & du sel. Leur habillement n'est pas moins simple : un même habit leur sert de haut-de-chausse, de pourpoint & de chemise. Ils portent au côté un couteau, espèce de poignard dont le manche est doré, & une ceinture au-dessus du haut-de-chausse, ou plutôt une écharpe si large qu'elle leur tombe sur les genoux. Les femmes ont une sorte de sac, qui leur sert de jupe pendant le jour, comme de draps & de matelas sur une mauvaise natte pendant la nuit. Leurs Maisons de bois sont couvertes de joncs. La terre leur sert de sièges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vases, & les cocques de tasses.

Usages & Loix  
des barbares.

Les usages des Nations, qui habitent les montagnes, sont plus barbares que ceux des Mahométans. Un père, qui tache son fils de l'esclavage, en fait son propre esclave ; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur père. Le moindre bienfait donne droit, parmi eux, sur la liberté d'autrui ; & pour le crime d'un seul, ils réduisent toute une famille à l'esclavage. Ils ne connoissent point l'humanité pour les Étrangers. Ils ont le vol en horreur ; mais l'adultère leur paroît une faute légère, qui s'expié par quelque amende. Ils punissent l'inceste au premier degré, en mettant le coupable dans un sac, & le jettant au fond des flots. Jamais une Nation ne s'atme contre une autre. Mais les Particuliers, qui ont à venger quelque injure, s'efforcent, par toutes sortes de voies, d'ôter la vie à ceux dont ils se croient offensés ; sans autres loix, dans leurs querelles, que le pouvoir ou la force des adversaires. Le plus foible a recours aux présens, pour arrêter les poursuites. Celui qui se propose de commettre un meurtre, commence par amasser une somme d'argent, pour se mettre à couvert de la vengeance, s'il redoute les patens de l'Ennemi, dont il veut se défaire. Après son expédition, il est mis au rang des braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle distinction, qui est établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la Nation des Caragos, où, pour obtenir l'honneur de porter la marque des Braves, c'est-à-dire, un turban de diverses couleurs, nommé *Baxacho*, il faut avoir tué sept hommes.

Les deux Rois Mores de Mindanao administrent la Justice par les mains

Administration  
de la justice,  
& degrés de  
noblesse.

(62) *Ubi supra*, page 214.

d'un

d'un Gouverneur, qui porte le nom de Zarabandal. Cet Office est la première Dignité, dans chacune des deux Cours. On y distingue des degrés de Noblesse. *Tuam* est le titre des Grands. *Orançayas* est celui des personnes riches, qui sont Seigneurs d'un certain nombre de Vassaux. Les Princes du Sa royal se nomment *Cacites*. En général, les simples Sujets ont beaucoup à souffrir de l'oppression des Grands, parce que l'Autorité souveraine est trop foible pour réprimer cette tyrannie.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'Isle, aux funérailles des Morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils possèdent, pour vêtir d'habits neufs, le parent ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent, autour du sépulchre, des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums; & s'il est question d'un Prince, ils enferment son tombeau dans un beau Pavillon, avec quatre étendards blancs aux côtés. Anciennement, ils tuoient un grand nombre d'esclaves, pour servir de cortège au Mort. Mais leur usage le plus singulier est celui qui les oblige de faire leur cercueil pendant leur vie, & de le tenir en vue dans leurs maisons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les destine à la mort.

Leurs femmes sont chastes & modestes; mais elles trouvent, dans leur laideur, un grand secours pour l'exercice de cette vertu. Les noces se célèbrent avec beaucoup de pompe; & la fête dure quinze jours. Après la célébration, la femme conserve l'habit blanc qu'elle a pris le jour des fiançailles, & le mari en prend un rouge.

L'arme, que les Mahométans portent sans cesse, est un poignard, ou un cri, dont la lame est flamboyante. Les Seigneurs sont distingués par le manche, qui est d'ivoire ou d'or. Dans leurs guerres, ils emploient la lance & le bouclier rond; ce qui les distingue aussi des Habitans de toutes les autres Isles, qui portent un bouclier de forme longue. En mer, ils ont l'usage de certaines petites cannes, de la grosseur du doigt, qu'ils nomment *Babacaies*, & qui sont si dures & si pointues, qu'étant tirées comme des fleches, elles ont la force de percer une planche. Ils joignent sur terre, à la lance & au cri, un cimeterre fort tranchant. Ceux qui les croient venus originellement de Bornéo, en apportent, pour preuve, un autre usage, qui leur est commun avec les Habitans de cette Isle: c'est celui de la *Sarbacane*. Ils lancent, par la seule force du souffle, de petites fleches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort, si le remède n'est pas appliqué sur le champ; & l'expérience a fait reconnoître que l'excrément humain est le plus sûr.

On trouve, autour de Mindanao, plusieurs villages gouvernés par un petit Prince indépendant du Roi de cette partie de l'Isle, qui n'a jamais pu le subjuguier. Ce peuple est Idolâtre, & les Nobles sont Mahométans.

A trente lieues de l'Isle, vers le Sud-Est, on rencontre celle de *Xolo*, qui est gouvernée par un Roi particulier, & que la multitude de Navires *Mores*, qui ne cessent pas d'y aborder, font nommer justement la Foire de toutes les Isles voisines. C'est la seule des Philippines, qui offre des éléphants. Les Insulaires, n'ayant pas l'usage d'appriivoiser ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chevres, dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des

Tome X.

Ecc

Isle de Xolo;  
& ses propriétés.



DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.Nom de l'oi-  
seau dont on  
mange les nids.

Fruit du Roi.

tigres. Le Salangan, si renommé aux Indes, par l'usage qu'on fait de ses nids pour la bonne chère, est le plus curieux des oiseaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les Habitans recueillent verd ; des durions en abondance ; & l'espèce de pomme, que les Espagnols ont nommée le fruit du Roi, parce qu'elle ne se trouve que dans son Jardin. Sa grosseur est celle d'une pomme commune ; & sa couleur, un assez beau pourpre. Ses pépins blancs, de la grosseur des gouffes d'ail, sont couverts d'une écorce aussi épaisse que la semelle d'un soulier ; & le goût en est très agréable. On vante, dans cette Isle, une herbe, nommée Ubofamban, dont la vertu est d'exciter l'appétit. Les perles, qui se pêchent sur les Côtes, sont distinguées par leur beauté. C'est une méthode singulière des Plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de se frotter les yeux avec le sang d'un coq blanc. La mer jette beaucoup d'ambre gris sur le rivage, principalement depuis Mai jusqu'à Septembre ; tems pendant lequel on n'y connoît pas les vents de Sud & de Sud-Ouest.

Isle de Basilan,  
qui donne le Jar-  
din de Sambran-  
gau.

L'Isle de Basilan, qui n'est qu'à trois lieues de Mindanao, en a douze de circuit. Comme elle fait face à la Province de Sambrangan, on la nomme le Jardin qui lui fournit des platanes, des cannes de sucre, des gaves & des lanzones. Ce dernier fruit, qui porte le nom de Boaba, dans l'Isle de Pintador, est de la grosseur d'une noix. Il renferme, dans son écorce, trois ou quatre pépins, si doux & si délicats, qu'on en peut manger une quantité surprenante, sans en ressentir aucune incommodité. Le maron, qu'on nomme Tugup à Leyte, est un autre fruit de ces deux Isles, qui a l'écorce corneuse, & qui devient aussi gros que le melon. La substance en est molle & de fort bon goût. Il contient de petits noiaux, qui ressemblent aux Atas & aux Cirimayas de la Nouvelle Espagne. Le Balono, avec l'apparence d'un coing au dehors, renferme un noiau, qui est environné d'une pulpe d'un doigt d'épaisseur. On le confit au vinaigre avant sa maturité. Basilan produit beaucoup de riz, qui ne diffère pas moins, en couleur & en odeur, que par ses autres qualités. Dans une si petite Isle, les rivières sont grandes & difficiles à traverser. Les sangliers & les cerfs n'y manquent point dans les forêts. Le bois y est propre à bâtir. Enfin la mer concourt à l'abondance du Tetroit, en fournissant aux Insulaires tous les poissons connus en Europe, & d'autres espèces qui sont particulières au climat ; sur-tout de belles tortues de la seconde espèce, c'est-à-dire de celles qu'on recherche pour leur écaille. On joint, à toutes ces richesses, deux sortes de Jais.

## S V I.

*Conquête des Isles Philippines.*

Tentent des  
Espagnols pour  
cette conquête.

**A**PRÈS la découverte des Philippines, les Espagnols, satisfaits de s'être ouvert une nouvelle route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureusement profité pour s'établir aux Moluques, se bornerent, pendant plus de vingt ans, à soutenir leur établissement dans ces dernières Isles. Mais, tandis qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit, en Por-

tugal & en Espagne, avec d'autres armes. Ces deux Coutonnes employoient la Plume, les Altrolabes & les Cartes Géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin, ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal; & le peu d'Espagnols, qui restoient aux Moluques, les abandonnerent volontiers; sans autre condition que d'obtenir leur passage en Espagne.

Ce fut alors que la Court de Madrid commença sérieusement à tourner ses vûes vers les Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entreprise de Magellan, elle résolut de conquérir des Isles, sur lesquelles on ne lui contestoit pas les premiers droits. Ruyz-Lopez de Villalobos reçut ordre, en 1542, de partir, du Mexique, avec cinq Vaisseaux. Après deux mois de navigation, il découvrit, à la hauteur de dix degrés, l'Isle de Los-Coralos, & de-là celles des Larrons, qui prirent ensuite le nom d'Isles Marianes. Ensuite, les Pilotes s'accordant mal, il ne put trouver les Isles à l'onzième degré. Il se vit forcé de mouiller dans la Baie de Caraga, au mois de Février 1543, & non-seulement il y perdit presque tous les gens, par la faim & les maladies, mais les tempéres abîmerent quatre de ses Vaisseaux; & rejeté par les Portugais, qui lui refuserent des rafraîchissemens aux Moluques, il alla mourir de chagrin dans l'Isle d'Amboine.

Cette disgrâce tebura les Espagnols, jusqu'à leur faire oublier, pendant dix ans, l'interêt qu'ils avoient à la conquête des Philippines. Mais Philippe II, reveillé par un Religieux Augustin, nommé le Pere Urbanetta, donna de nouveaux ordres au Viceroi du Mexique, qui fit partir, en 1564, une Escadre de quatre Vaisseaux de guerre, & d'une Fregate, montée de quatre cens hommes, sous le commandement de Michel-Lopez-Legaspi. Urbanetta, & quelques Religieux du même Ordre, s'engagerent dans une entreprise dont on devoit le plan à leurs conseils. La Flotte arriva dans l'Isle de Leyte, au commencement de l'année suivante; & passant heureusement le Détroit, elle alla mouiller dans le Port de Sibû, le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Elle avoit été guidée par un More de Borneo, qui connoissoit toutes ces Isles, & que Legaspi avoit pris à bord près de Panaon. Les Espagnols ne trouverent point d'obstacle à leur descente; mais, ayant conçu quelque défiance des Insulaires, ils emporterent d'assaut la ville Indienne de Sibû. On trouva, dans le pillage, cette Image de l'Enfant Jesus, dont le nom fut donné à la ville, & au premier Couvent que les Augustins y fondèrent. Après l'établissement des Espagnols, Urbanetta partit sur l'Amiral, avec Dom Philippe de Salzedo, pour découvrir & fixer une toute jusqu'à la Nouvelle Espagne, dans des Mers immenses qu'on n'avoit encore traversées qu'au hasard. Il fit heureusement ce Voyage; mais l'honneur de la découverte lui fut ravie par Dom Alonso de Arellana, qui étoit parti dans une Patache avant lui, & qu'il trouva dans la Nouvelle Espagne en y arrivant. Cependant on n'en a pas moins d'obligation aux lumieres & au travail d'Urbanetta, qui a tracé les Cartes nécessaires pour cette Navigation, après avoir observé fort soigneusement la route.

En 1570, Legaspi fut revêtu du titre de Général, par des Lettres du Roi d'Espagne, qui lui ordonnoient d'étendre ses Conquêtes. Il se présenta, l'année suivante, devant la ville de Manille; & l'ayant subjuguée sans effu-

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.

Entreprise de  
Lopez Legaspi.

Il se rend Maître de Sibû & bâtit une Ville.

Service qu'Urbanetta rend à la Navigation.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.Accroissement  
des Espagnols  
aux Philippines.Leurs Conquêtes  
dans l'île de  
Mindanao.Paix qu'ils font  
avec le Roi.Opinions que  
les Habitans ont  
des Espagnols.

fion de sang, il y jeta les fondemens de celle qui subsiste aujourd'hui. Bientôt le Commerce y fut ouvert avec la Chine. Legaspi mourut en 1572 ; mais Guido de Labazaris, qui succéda au Gouvernement, continua de s'étendre dans l'île, & fit présent, à ses plus braves soldats, de plusieurs terres qui furent érigées en Fiefs, avec de glorieuses distinctions, que la Cour d'Espagne ne fit pas difficulté de confirmer. En 1574, les Espagnols se trouverent assez forts pour repousser une Flotte de soixante-dix Barques, qu'un Corsaire Chinois, nommé Limahon, avoit rassemblées pour les attaquer. L'année d'après, Dom François de Sande, envoyé du Mexique avec de nouvelles forces, entreprit la fameuse expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette île, après avoir vaincu le Roi. Il força, au tribut, les Îles de Mindanao & de Xolo. Ses Successeurs marchèrent vivement sur ses traces. Stefano Rodriguez de Figueroa entreprit en 1597, la Conquête de Mindanao à ses propres frais, & rendit le nom Espagnol redoutable à toutes les Îles ; mais il mourut dans le cours de ses exploits. Dom Juan de Ronquillo prit le commandement après lui, & la guerre fut continuée long-tems avec divers succès. Enfin le 6 d'Avril 1635, Juan Chaves se rendit maître de la Province de Samboangan, dans laquelle il fit bâtir un Fort. Le Roi de cette partie de l'île se vit réduit à demander la paix. Elle fut conclue à plusieurs conditions, dont la principale étoit une amitié si sincère, que dans toutes les offenses & les accusations de mécontentement, les plaintes devoient être portées aux deux Cours, & que la bonne intelligence ne seroit jamais rompue qu'après l'espace de six mois (63). Le Roi de cette partie de l'île pouvoit mettre alors trente mille hommes en campagne, armés de mousquets que les Hollandois leur avoient vendus, de flèches & d'autres instrumens militaires. Sa résidence habituelle étoit dans un lieu couvert, qui n'étoit fortifié que de palissades & de quelques pieces de canon. Après avoir vécu long-tems avec lui dans une profonde paix, le Gouverneur de Manille se croyant menacé par les Corsaires Chinois, lui abandonna le Fort de Samboangan, à condition qu'il le rendroit aux Espagnols lorsqu'ils en voudroient rétablir la garnison. Mais, comme ils avoient moins de confiance pour les Habitans de la Province de Caragas, ils ne cessèrent point d'y entretenir un Alcalde Major, avec quelques troupes de leur Nation. Ils avoient d'ailleurs le Fort d'Illigan, dans la Province de Dapitan, qu'ils continuèrent de faire garder avec le même soin, quoique les Habitans de cette Province ne se fussent jamais relâchés de la fidélité qu'ils avoient promise à l'Espagne. Mais on n'ignoroit pas qu'une crainte puérile avoit eu beaucoup de part à leur soumission. En voyant les Espagnols, l'épée au côté, manger du biscuit & fumer du tabac, ils les avoient pris pour des monstres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomissoient de la fumée.

On observe que les Jésuites entrèrent dans l'île de Mindanao, le 24 de Février 1624, pour s'employer à la conversion des Infidèles, & pour remplir toutes les fonctions Ecclésiastiques. Dom Ferdinand Tello, Gouverneur de l'île pour l'Espagne, leur confia le soin des Paroisses. Illigan & Dapitan furent compris dans cette distribution.

(63) On trouve ce détail dans l'Histoire de Mindanao, par le Pere de Roblis.

Dom Sebastien Hurtado de Corcuero, Gouverneur de Manille en 1638, conquirit l'Isle de Xolo avec une Flotte de quatre-vingt Barques, montée d'un grand nombre d'Indiens & de six cens Espagnols. La paix qu'il fit avec les Insulaires fut cimentée par l'établissement du Christianisme, sous la direction des Jésuites. Mais elle fut rompue par l'imprudence de quelques Officiers d'Espagne, & renouvelée en 1646, à condition que le Roi payeroit tous les ans, pour tribut, trois Barques chargées de riz, de la longueur de huit brasses. Deux ans après, l'Isle fut attaquée par les Hollandois, qui trouverent une résistance insurmontable dans la valeur des Espagnols; mais le Roi de Xolo, prenant cette occasion pour rompre son dernier Traité, parvint à se délivrer de ses Vainqueurs. La nécessité força les Espagnols d'accepter des conditions à leur tour. Ils ont la liberté de mouiller dans les Ports de l'Isle; & les Sujets du Roi vont trafiquer aux Philippines.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Conquête de  
Xolo.

Les Espagnols  
en font esclaves.

Lorsque l'union des Couronnes de Castille & de Portugal eut mis une partie de l'Orient sous la domination de l'Espagne, le Gouverneur de Manille arma une Flotte considérable, pour achever la Conquête des Isles: mais étant parti dans une Galere, pour se rendre à bord de l'Amiral, qui avoit déjà mis à la voile, ses Rameurs, qui étoient des Sangleys, se mutinerent, le tuèrent avec tous les autres Espagnols, & conduisirent la Galere à la Chine. Dom Louis de Las-Marinas, son fils, succéda au Gouvernement, & n'abandonna point son entreprise. Les Gouverneurs suivans ont tourné tous leurs efforts à la même vue; & le succès a répondu si mal aux espérances de l'Espagne, que suivant le témoignage de tous les Voyageurs, elle n'a pas subjugué la dixième partie des Insulaires.

## § V.

*Gouvernement de Manille & des autres Isles.*

**M**ALGRÉ l'extrême éloignement de la Cour de Madrid, le Gouvernement Espagnol, de ces Isles, est établi sur des Loix si sages, & d'une forme si propre à les rendre constantes, qu'elles ne servent pas moins à soutenir l'exercice de l'autorité qu'à prévenir ses abus.

L'administration Ecclésiastique est entre les mains de l'Archevêque de Manille, qui est nommé par le Roi. Il décide, non-seulement toutes les Causes de son Diocèse, mais encore celles des Evêques, ses Suffragans, par voie d'appel. Cependant, si la Sentence ne s'accorde point avec la première, on est libre d'en appeler à l'Evêque de Camarines, qui est revêtu d'un pouvoir particulier du Saint Siege. Outre l'Archevêque, & ses trois Suffragans, qui sont les Evêques de Sibu, de Camarines & de Cagayan, il y a toujours, à Manille, un Evêque Titulaire, ou un Coadjuteur, que les Espagnols nomment Evêque à l'Anneau; il prend le Gouvernement de la première Eglise vacante, afin que tous les devoirs soient remplis sans interruption. On n'a pu trouver de meilleur expédient, pour conserver au Roi d'Espagne le droit de nomination, & pour assurer le repos des Fidèles, qui seroit fix ans sans

Gouvernement  
Ecclésiastique.

Ecc iij

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.  
Gouvernement  
Civil.

Tribunal Su-  
périeur.

Appointemens  
des principaux  
Officiers.

Prérogatives  
extraordinaires  
du Gouverneur.

Passent, s'il falloit attendre celui qui leur vient de Madrid. Le Commissaire de l'Inquisition est nommé par le Tribunal du Mexique.

L'administration civile & militaire a pour Chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine général. Son Office dure huit ans. Il est Président du Tribunal suprême, qui est composé de quatre Auditeurs, ou Juges, & d'un Procureur Fiscal. Ce Tribunal ayant été formé en 1584, on crut en reconnoître l'inutilité; & les appointemens des Officiers furent destinés, en 1590, à l'entretien d'un corps de troupes. Mais, en 1598, il fut rétabli avec de nouvelles prérogatives. Cette Cour reçoit les appels des Magistrats des villes, & juge des violences commises par les Ecclésiastiques, comme le Tribunal de la Force en Espagne. Le Gouverneur y assiste en qualité de Président; mais il n'a point de voix; & si celles des quatre Auditeurs sont également partagées, il nomme un Docteur qui fait pencher la balance. Les appointemens annuels de chaque Auditeur sont de quatre mille quatre cents pieces de huit, dont ils reçoivent le tiers de quatre en quatre mois. Ceux du Procureur Fiscal sont les mêmes; mais il a de plus six cents pieces, des Sangleys, pour la protection qu'il leur accorde; & deux cents, comme Procureur de la Sainte Croisade. Les appointemens réglés du Gouverneur montent à treize mille trois cents pieces de huit; quatre mille en qualité de Général, quatre mille comme Président de la Cour, & cinq mille trois cents comme Gouverneur, ou Supérieur civil. S'il meurt dans le cours de son administration, le plus ancien Auditeur jouit de ses appointemens, & prend soin des affaires civiles & militaires, dont il rend compte ensuite au nouveau Gouverneur.

On doit trouver surprenant que dans un pays où les vivres, les étoffes, & tout ce qui sert au faste, comme aux nécessités de la vie, est à plus vil prix que dans aucun autre lieu du monde, les Officiers reçoivent de si grands salaires. Aussi les Voyageurs observent-ils que si les Îles Philippines étoient moins éloignées de l'Espagne, il n'y auroit pas de Seigneur, dans cette Cour, qui ne brigât un Gouvernement où le gain est immense, la Jurisdiction fort étendue, l'autorité sans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses & les honneurs plus distingués que dans la Vice-royauté des Indes (64). Outre le Gouvernement civil, & l'administration de la Justice avec le Conseil, le Gouverneur donne tous les emplois militaires, nomme vingt-deux Alcades qui gouvernent autant de Provinces, dispose du Gouvernement des Îles Marianes, lorsqu'il vacque par la mort, jusqu'à ce que la Cour y ait pourvu. Il dispoit aussi de ceux de Formose & de Ternate, tandis que ces Îles appartenoient à l'Espagne. Il distribue des Seigneuries, sur les villages Indiens, aux Soldats Espagnols, qu'il juge dignes de cette récompense. Ces Fiefs se donnent ordinairement pour deux vies, c'est-à-dire, avec droit de succession pour la femme & les enfans; après quoi, la terre revient au Domaine royal. Les Seigneurs reçoivent la plupart des droits qui seroient payés au Roi, sur-tout le tribut de dix piastras pour chaque marié, & de cinq pour les autres; mais ils sont obligés aussi de fournir, pour l'entretien de la Milice, deux piastras de chaque tribut, &

(64) Carreri, *ubi supra*, page 49.

quatre cavans de riz (65) à chaque Soldat de leur district. Outre les dix piaftres, le Roi tire, dans les tetres de son Domaine, deux cavans de riz par tête.

Le Gouverneur des Philippines nomme à tous les Canonicats vacans de l'Eglise Archiépiscope, & n'est obligé qu'à le faire sçavoir au Roi, qui confirme sa nomination. Pour remplir les Paroisses séculières, & les Bénéficiers royaux, l'Archevêque nomme trois Sujets, entre lesquels le Gouverneur en choisit un. Les Paroisses des Réguliers sont pourvues par le Supérieur Provincial de l'Ordre, dont le choix n'a pas besoin de confirmation; mais un Religieux n'a droit d'entendre que les Confessions des Indiens, sans la permission des Evêques. Enfin le Gouverneur nomme le Général du Gallion qui va tous les ans à la Nouvelle Espagne; emploi qui rapporte plus de cinquante mille écus. Il nomme les Commandans des Places de guerre, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'il n'y en a dans toute l'Espagne; parce qu'il a le pouvoir de distribuer, aux Indiens, des commissions de Colonels, de Majors & de Capitaines, pour les attacher à la Nation Espagnole par des distinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les Habitans des Philippines font de la conduite d'un Gouverneur après son administration. Le droit des plaintes est accordé à tout le monde, & se publie dans chaque Province. Ce droit dure soixante jours, pendant lesquels l'oreille du Juge est ouverte. C'est ordinairement le Gouverneur qui succède. Il apporte une Commission expresse du Roi & du Conseil des Indes. Cependant la Cour se réserve le Jugement d'un certain nombre de chefs, que le Juge envoie en Espagne, après avoir reçu toutes les informations: mais il prononce sur les cas qui ne sont pas réservés. Les Auditeurs, qui sont chargés de l'administration après la mort d'un Gouverneur, ou qui passent à quelque poste dans un autre pays, sont soumis à la même recherche, avec cette différence, qu'ils peuvent partir, en laissant un Procureur qui réponde pour eux. La rigueur est poussée si loin, dans ces étranges Procès, que sans égard à la grandeur du rang, elle va jusqu'à la prison. Dom Sébastien Hurtado de Corcuera se vit renfermé, pendant cinq ans, dans le Château de Saint-Jacques; & Dom Diegue de Taxardo, quelque-tems de moins: mais un ordre exprès du Roi leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté injustement. A la vérité, le Conseil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que, sans maltraiter les Gouverneurs, toutes les informations fussent envoyées en Espagne. Cependant la distance des lieux empêche toujours que cet ordre ne soit exactement observé. Carreri assure que depuis la Conquête, on ne compte que deux Gouverneurs, qui soient revenus en Espagne, & que les autres sont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du Voyage. Il ajoute que la recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui succède; & que le Prédecesseur est obligé de tenir cette somme prête, pour se délivrer des embarras dont il est menacé (66).

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.

Inconvéniens  
qui les balai-  
cent.

Trois sur de  
la plupart des  
Gouverneurs.

(65) Le Cavan pèse cinquante livres d'Espagne.

(66) *Ubi supra*, page 34.

*Climat & richesse des Philippines.*Chaleur & hu-  
midité regnan-  
tes.

**L**A chaleur & l'humidité sont les deux qualités générales de toutes ces îles; mais la première n'y est pas si sensible qu'en Italie, aux jours caniculaires, jusqu'à elle soit plus incommode, par les sueurs qu'elle cause & qui affoiblissent les meilleurs tempérammens. L'humidité vient du grand nombre de rivières, de lacs, d'étangs, & des pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On observe, comme une propriété particulière aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les éclairs, & que le tonnerre ne s'y fait entendre qu'après la pluie. Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, on y voit regner les vents du Sud & de l'Ouest. Ils amènent de si grandes pluies & des tempêtes si violentes, que toutes les campagnes se trouvant inondées, on n'a point d'autre ressource que de petites Barques, pour la communication des lieux. Depuis Octobre jusqu'au milieu de Décembre, c'est le vent du Nord qui regne; pour faire place ensuite, jusqu'au mois de Mai, à ceux d'Est & d'Est-Sud-Est. Ainsi les mers des Philippines ont deux moussons, comme les autres mers des Indes; l'une, sèche & belle, que les Espagnols nomment la Brise; l'autre, humide, orageuse, qu'ils appellent Vandalal.

Regne des  
vents.

On remarque encore que dans ce Climat, les Européens ne sont pas sujets à la vermine, de quelque saleté que soient leurs habits & leurs chemises; tandis que les Indiens en sont couverts. La neige n'y est pas plus connue que la glace; aussi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que, sans aucun égard pour sa santé, on ne se serve de salpêtre pour rafraîchir l'eau. En un mot, la chaleur est si constante, qu'avec l'avantage d'un continuel équinoxe, on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires, on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour se garantir de la pluie. Ce mélange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort sain. Il retarde la digestion, il incommode les jeunes Européens plus que les vieillards. Mais aussi les alimens y sont légers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins de substance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croissent en abondance dans une terre humide, fournissent l'huile, le vinaigre, & le vin. Comme on a le choix de toutes sortes de viandes, les personnes riches se nourrissent de gibier, le matin, & de poisson le soir. Les Pauvres ne mangent guères que du poisson mal cuit, & gardent la viande pour les jours de Fête. Une autre cause de la mauvaise qualité de l'air est la rosée, qui tombe dans les jours les plus froids. Elle est si abondante, qu'en secouant un arbre, on en voit tomber une sorte de pluie. Cependant elle n'incommode point les Habitans naturels du Pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plupart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille sans être humide de sueur; mais elle est beaucoup moins détre dans les lieux ouverts, parce que l'air y est plus agité. Aussi toutes les personnes

Qualité de  
l'air.

personnes riches ont des maisons de campagne, où ils se retirent depuis le milieu de Mars jusqu'à la fin de Juin. Quoique la chaleur se fasse sentir avec plus de force dans le mois de Mai qu'en aucun tems, on ne la sent pas alors de voir souvent, pendant la nuit, des pluies épouvantables, accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

On a déjà fait observer que Manille est particulièrement sujette à d'effroyables tremblemens de terre, sur-tout dans la plus belle saison. Elle en ressentit un si violent, au mois de Septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes qui se nomment Carvallos, dans la Province de Cagayan, en fut aplatie. En 1645, le tiers de la Capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens personnes furent enlevées sous les ruines de leurs maisons. Les vieux Indiens assurent que ces malheurs avoient été plus fréquens, & que de-là étoit venu l'usage de ne bâtir que de bois. Les Espagnols ont suivi cet exemple, du moins pour les étages au-dessus du premier. Leurs alarmes sont continuelles, à la vue d'un grand nombre de volcans, qui vomissent des flammes autour d'eux, & qui remplissant de cendres tous les lieux voisins, envoient des pierres fort loin, avec un bruit semblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les Voyageurs nous représentent le Terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du monde connu. En toute saison, l'herbe croît, les arbres fleurissent; & dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit rarement tomber les vieilles feuilles, avant que les nouvelles soient venues. De-là vient que les Habirans des Montagnes n'ont pas de demeure fixe, & suivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorsqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne, ou d'un bois, ils passent dans un autre lieu. Les orangers, les citronniers, & tous les arbres connus en Europe, donnent régulièrement du fruit deux fois l'année; & si l'on plante un rejeton, il en porte l'année suivante. Villalobos, Dampier & Catterri, s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vu de campagnes si couvertes de verdure, ni de bois si remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fournissent plus de secours & de commodités pour la subsistance des hommes.

Ajoutons, avec les mêmes Ecrivains, que Manille se trouvant placée entre les plus riches Royaumes de l'Orient & de l'Occident, cette situation en fait un des lieux du Monde, où le Commerce est le plus florissant. Les Espagnols venant par l'Occident, & d'autres Nations de l'Europe & des Indes par l'Orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Pérou & de la Nouvelle Espagne, les diamans de Golkonde, les topases, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Botneo, les perles & les tapis de Perse, le benjoin & l'ivoire de Cambodie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soie du Bengale, les étoffes, la potcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le Commerce étoit ouvert avec le Japon, Manille en recevoit tous les ans, deux ou trois Vaisseaux, qui laissoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie, & des cabinets d'un admirable vernis, en échange.

Tome X.

F f f

DESCRIPTION  
DES ILES  
PHILIPPINES.Tremblemens  
de terre.

Volcans.

Ce qui rend  
les Montagnes  
craintes.Avantages des  
Philippines pour  
le Commerce.Terre du Com-  
merce du Japon.



ge, pour du cuir, de la cire & des fruits du Pays. Pour faire juger, en un mot, de tous les avantages de Manille, il suffit d'ajouter qu'un Vaisseau, qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent, avec un gain de quatre pour un.

## § IX.

*Animaux, Plantes & Fruits des Philippines.*

Abondance de  
diverses sortes  
d'animaux.

LA fécondité d'un Climat se faisant observer jusques dans la propagation des animaux, on voit naître, dans les campagnes des Philippines, une si grande quantité de bêtes sauvages, qu'un bon Chasseur en peut tuer vingt à coups de lance, dans l'espace d'un jour. Les Espagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des sangliers & des chèvres est surprenant dans les Forêts. On n'a pas manqué d'apporter, à Manille & dans quelques autres Îles, des chevaux & des vaches de la Nouvelle Espagne, qui n'ont pas cessé d'y multiplier. Mais l'excessive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

Singes mon-  
trueux.

On ne parle point des singes pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il soit incroyable dans les montagnes; mais ils y sont d'une grandeur monstrueuse, & d'une hardiesse qui les rend capables de se défendre contre l'attaque des hommes. Lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la mer, pour s'y nourrir d'huîtres & de crabbes. Entre plusieurs espèces d'huîtres, on en distingue une, qu'on appelle Taclo, & qui pèse plusieurs livres. Les singes, qui les trouvent ouvertes & qui craignent qu'en se fermant, elles ne leur attrapent la patte, commencent par y jeter une pierre, qui les empêche de se fermer, & la mangent alors sans crainte. Ils prennent les crabbes avec la même adresse, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorsqu'elles viennent à la serrer.

Paroissés des  
civettes aux Phi-  
ippines.

On observe, dans les civettes des Philippines, qui sont aussi en fort grand nombre, que si leur parfum n'est pas ôté tous le mois, l'ardeur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elles se frottent contre terre, pour rompre la vessie qui le contient. Ces Îles sont le seul endroit du monde, où l'on voit une espèce de chats, de la grandeur des lievres & de la couleur des renards, auxquels les Insulaires donnent le nom de Taguans. Ils ont des ailes, comme les chauve-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent, pour sauter d'un arbre sur un autre, à la distance de trente palmes. On trouve, dans l'Île de Leyte, un animal qui n'est pas moins singulier, & qui se nomme Mango. Sa grandeur est celle d'une souris. Il a la même queue, mais sa tête est deux fois plus grosse que son corps, avec de longs poils sur le museau. L'Iguana se trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure ressemble beaucoup à celle du crocodile; mais il a la peau rougeâtre, parsemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il passe pour un animal terrestre, il traverse facilement les plus grandes rivières. Les Indiens & les Espagnols mangent sa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

Taguans, ou  
Chats ailes.

Mango.

Iguana.

L'humidité, joint au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Isles, des serpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme Ibirin, se tient pendu par la queue, au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y passe des cerfs, des sangliers & même des hommes. Il est si gros & si long, qu'il les dévore tout entiers; après quoi, il se serre contre l'arbre pour les digérer (67). Un autre serpent, nommé Allagua, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les Habitans nomment Olopang, jette un venin fort dangereux. Les Bobas, qui sont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

De plusieurs oiseaux singuliers des Isles, le plus admirable par ses propriétés est le Tavon. C'est un oiseau de mer, noir & plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds & le cou assez longs. Il fait ses œufs dans des terres sabloneuses. Leur grosseur est à peu près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après que les Petits sont éclos, on y trouve le jaune entier sans aucun blanc, & qu'alors ils ne sont pas moins bons à manger qu'au paravant; d'où l'on conclut qu'il n'est pas toujours vrai, que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les Petits, sans attendre qu'ils soient couverts de plumes. Ils sont aussi bons que les meilleurs pigeons. Les Espagnols mangent souvent, dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui suit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle rassemble ses œufs, jusqu'au nombre de quarante ou cinquante, dans une petite fosse, qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espèce de fourneau. Enfin, lorsqu'ils ont la force de secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se perche sur les arbres voisins, elle fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force; & les Petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que, forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids aux mois de Mars, d'Avril & de Mai; reme où la mer étant plus tranquille, les vagues ne s'èlevont point assez pour leur nuire. Les Marelots cherchent avidement ces nids, le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les Petits, qui sont également estimés.

On voit, aux Philippines, une sorte de tourterelles, dont les plumes sont grises sur le dos, & blanches sur l'estomac, au milieu duquel la nature a tracé une tache si rouge, qu'on la prendroit pour une plaie fraîche, d'où le sang paroît sortir.

Le Kolin est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire & cendrée, qui n'a sur la tête, au lieu de plumes, qu'une espèce de couronne ou de crête de chair. Le Paloma Torcaz est à peu près de la même grosseur. Son plumage est varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'estomac; mais sa principale distinction consiste dans son bec & ses pieds, qui sont aussi du plus beau rouge. Les Insulaires donnent le nom de Salangan à ce fameux oiseau, dont les nids passent pour un mets délicieux, à la Chine & dans toutes

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Serpens horribles.

Oiseaux singuliers

Le Tavon & ses propriétés.

La tourterelle des Philippines.

Le Kolin.

Le Paloma Torcaz.

Le Salangan.

(67) Carreri s'imagine qu'il les attire par son haleine, & que l'unique moyen de s'en garantir, est de rompre l'air qui se trouve entre l'homme & le serpent.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.

L'Herrero.

Le Colocolo.

Différence de  
quelques ani-  
maux qui ont du  
rapport aux nô-  
tres.Salpêtre de  
Précipité des  
Chauve-Souris.Le Douyon,  
ou le Poice Mu-  
ger.Les Philippi-  
nes sont infestées  
de crocodiles.

les Indes. Il est commun dans les îles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres. Sa grosseur est celle d'une hirondelle. Il bâtit son nid sur les rochers qui touchent au bord de la mer, & l'attache au rocher même, à-peu-près comme l'hirondelle attache le sien aux murailles. L'Herrero est un oiseau verd, de la grosseur d'une poule, auquel la nature a donné un bec si dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire son nid; son nom, qui signifie Forgeron, lui vient des Espagnols, pour signifier le bruit de son travail, qui se fait entendre d'assez loin. On lui attribue la propriété de connoître une herbe quirompt le fer. Un autre oiseau, nommé Colocolo, a celle de nager sous l'eau, avec autant de vitesse qu'il vole dans l'air. Ses plumes sont si ferrées, qu'elles deviennent sèches aussi-tôt qu'il les a secouées hors de l'eau. Il est de couleur noire, & plus petit que l'aigle; mais son bec, qui n'a pas moins de deux palmes, est si dur & si fort, qu'il prend & qu'il enlève toutes sortes de poissons.

On trouve quantité de paons dans les îles de Calamianes. Au lieu de faisans & de perdrix, les montagnes y fournissent d'excellens coqs sauvages. Les caillies sont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les îles sont remplies d'une sorte d'oiseaux verds, qui se nomment Volanos, de plusieurs especes de perroquets, & de cacatous blancs, dont la tête est ornée d'une touffe de plumes. Les Espagnols avoient porté, aux Philippines, des poulets d'Inde qui n'y ont pas multiplié. Ils y suppléent par une poule singulière, qui se nomme Camboie, parce qu'elle vient de cette Région, & qui a les pieds si courts que ses ailes touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cèdent rien aux coqs d'Inde. On estime une autre sorte de poules, qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les grosses chauve-souris, dont on a déjà parlé, sont fort utiles à Mindanao, par la quantité de salpêtre qu'on y rite de leurs excréments.

A l'égard des poissons, Plin n'en a nommé presque aucun, qui ne se trouve dans ces mers: mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le Douyon, que les Espagnols ont nommé *Poïce-Muger*, parce qu'il a les parties du sexe & les mamelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le sang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle du porc; mais on ne connoît point le mâle de cette espece. Les poissons, qu'on nomme Epées, ne sont différents des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites Barques. Les crocodiles seroient les plus redoutables Ennemis des Insulaires, par leur abondance & leur voracité, si la Providence n'y avoit mis comme un double frein, qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles sont si fertiles, qu'elles sont jusqu'à cinquante petits; mais lorsqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles sont à terre, elles se mettent dans l'endroit par lequel ils doivent passer; & les avallant l'un après l'autre, elles ne laissent échapper que ceux à qui le hasard fait prendre un autre chemin. En second lieu, ces animaux, n'ayant point de conduits pour les excréments, vomissent ce qui leur reste dans l'estomac après la digestion. Ainsi leur nourriture y fait un long séjour, qu'on les empêche de ressentir souvent la faim; sans quoi il en couleroit tous les jours, aux îles, un grand nombre d'hommes & de bestiaux. On

n'a jamais ouvert un de ces monstres, dans le ventre duquel on n'aït trouvé des os & des cranes d'hommes. Les Espagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On trouve quelquefois, sous leurs mâchoires, de petites velles pleines d'un excellent mufc. Les Lacs des Ifles ont une autre efpece de poiffons monftrueux, que les Indiens nomment Buhayas, & qui ne paroiffent point différens de ceux que les Portugais ont nommés Caymans. Ils n'ont pas de langue; ce qui leur ôte, non-feulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaller dans l'eau. Aufli ne dévorent-ils leur proie que fur le rivage. Ils feroient les plus redoutables de tous les monstres, s'ils n'avoient une extrême difficulté à fe tourner. On leur attribue quatre yeux; deux en haut & deux en bas, avec lesquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les efpeces de poiffons qui leur fervent de proie, quoiqu'à terre ils aient la vûe fort courte. On ajoute que le mâle ne peut fortir de l'eau qu'à moirié, & que les femelles vont chercher feules de quoi vivre, dans les campagnes voifines de leurs retraites. Carreri femble confirmer cette opinion, lorsqu'il assure que les Chaffeurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préfervatif éprouvé, contre les furprifes des Buhayas, ou des Caymans, un fruit nommé *Bonga*, ou Nang-Kauvagan, qui vient, dit-il, d'une forte de canne, & dont l'odeur, apparemment, éloigne ces terribles animaux. Mais il affoiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit, en affurant qu'il a la même vertu contre les fortileges (68).

Les Mers de Mindanao & de Xolo font remplies de grandes baleines, & de chevaux marins fans pieds, dont la queue refemble à celle des crocodiles. Il se trouve de si grandes huîtres dans ces Ifles, qu'on se sert des écailles pour abreuver les buffes. Les Chinois en font de très beaux ouvrages. On y distingue deux fortes de tortues; l'une dont la chair se mange & dont l'écaille est négligée; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille & dont on ne mange point la chair. Les raies y font d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui est fort épaisse, se vend aux Japonais, pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Passons aux fruits qui ne font connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables, que dans les Ifles Philippines. On en distingue deux, également estimés des Espagnols & des Indiens. Ils croiffent naturellement dans les bois. On a déjà vanté le premier, qui se nomme Sanror, & dont on fait d'excellentes confitures, dans un pays où le quintal de sucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte description. Il a la figure, & même la couleur d'une pêche; mais il est un peu plus plat. Son écorce est douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins, aigres & blancs. Il se confit également au sucre & au vinaigre; & pour troisième propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre ressembleroit parfaitement au noyer, s'il n'avoit les feuilles plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois est excellent pour la Sculpture (69).

L'autre fruit, qui se nomme Mabol, est un peu plus gros que le premier, mais cotonneux, & de la couleur de l'orange. L'arbre est de la hau-

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Buhayas, mon-  
stres dangereux.

Huîtres &  
Raies d'une ex-  
trême grandeur.

Fruits divers.

Sanror.

Mabol.

(68) *Ubi supra*, page 176.

(69) *Ibid.* page 177.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.Bilimbins ou  
Carambolas.Macapa ou  
Jambo.

Autres fruits.

Jambolon.  
Dottoyan.

Panungian.

Carmon.

Durion Ma-  
rens. Lanzo-  
net, ou Boasbas.

Paxos.

Amandes qui  
croissent sur des  
pins.

Lumbou.

teur d'un poirier; chargé de branches & de feuilles, qui ressemblent à celles du laurier. Le bois, coupé dans sa saison, approche de la beauté de l'ébène.

On a fait, dans un article précédent, l'éloge du Chicoy, ou du Seizu, qui se trouve dans l'île de Guigan. Les Bilimbins, que les Portugais nomment Carambolas, sont acides dans les Indes Orientales; mais, dans le terroir de Manille, ils ont un goût fort agréable. On les mange crus, assaisonnés avec du vinaigre & du sucre. Le Macapa, que les Portugais ont nommé Jambo, est beaucoup plus gros aux Philippines que celui qui croît à Goa. Il en est de même des Banchilins, des Jacas, nommés Naucas par les Espagnols, des Tampaies, & des Calluis ou Cagnis. Les Mangas de Siam, ou de Papagallo, qui est le nom Portugais, & les Camico, qui ressemblent aux Caramboles, mais qui sont plus aigres & sans pepins, acquièrent une nouvelle perfection dans les Jardins de Manille. Le Lumbou, qui croît dans les Forêts, & que les Tagales nomment Dobat, est tout-à-fait semblable au poirier. Il donne d'abord une jolie fleur blanche, d'où naît un fruit gros comme une cerise, mais de la longueur d'une olive. Les Portugais le nomment Jambolon. Le Dottoyan, est un arbre plus rare, dont le fruit est rouge & sans pepins, comme le Jambolon; mais la chair en est blanche, & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Le Panungian est un fort grand arbre, qui produit un fruit de la grosseur d'un œuf de pigeon, dont la coquille est rouge, & qui a la forme & la dureté de nos pommes de pin. Sa chair, qui est transparente & de bon goût, aide à la digestion. On donne aussi le nom de Licias à ce fruit, parce qu'il a quelque ressemblance avec celui de la Chine; mais, au fond, ce n'est pas le même.

Le Carmon excite l'appétit, & n'est pas désagréable lorsqu'il est bouilli. Il est aussi gros qu'une pomme commune. Il a l'écorce d'un oignon, & sa chair est aigre & douce. L'arbre, qui ressemble au pommier, croît facilement sur le bord des rivières. On trouve, dans quelques îles, des Durions, dont l'arbre y est plus grand qu'à Patane & à Camboie. Ce fruit, dont on a déjà fait la description, croît sur le gros de la branche, comme les pommes de pin. Un goût d'oignon, qu'on lui trouve d'abord, mais auquel on s'accoutume aisément, n'empêche pas que les Étrangers ne le trouvent fort agréable. Les Marans, fruit commun aux Philippines, ont quelque ressemblance avec les Durions, mais ils deviennent beaucoup plus gros. Les Lanzas, ou les Boasbas, sont une sorte de raiïns par leur goût & leurs autres qualités. Au lieu d'olives, les montagnes des îles produisent des Paxos, fruit qui leur ressemble assez par la forme, & dont le goût est exquis dans sa maturité. Verds & tendres, on les mange au vinaigre.

Dans les hautes montagnes d'Iloocos & de Cagayan, on trouve des pins sauvages, d'une hauteur admirable, qui ne portent pas de pommes, comme les nôtres, mais un autre fruit, peu différent des amandes & du même goût. Le Lumbou, autre arbre des Montagnes, produit de petites noix, dont l'écorce est dure, & renferme une pulpe, du goût des pignons; mais ce fruit affoiblit l'estomac: on en tire une huile, qui sert, au lieu de suif,

pont espalmer les vaisseaux. Les Jambos, fruits d'un arbre qui ressemble au citronnier par sa grandeur & ses feuilles, sont ronds, jaunâtres, & deviennent deux fois aussi gros que la tête d'un homme. Leur goût tire sur celui du citron. Les uns ont des pepins rouges ; d'autres les ont jaunes, & quelques-uns blancs. De plusieurs espèces d'oranges, il n'y en a point aux Philippines qui ne soient plus grosses que celles de l'Europe. On y trouve de gros & de petits citrons ; mais la plupart sont fort doux. Les fruits de la Nouvelle Espagne, tels que les ares, les ananas, les zapotes-prietos, les papaias, les marmages & les gayavas-peruletas, croissent heureusement dans toutes ces Isles. Les gayavas s'y sont extrêmement multipliées. On en fait des confitures, & du vin qui l'emporte sur celui du palmier. Ce fruit resserre avant sa maturité, & lâche quand il est très mûr : ses feuilles sont un excellent vulnéraire, & n'ont pas moins de vertu pour l'enflure des jambes. On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille, & dans les autres Isles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raisin muscat, qu'on y transporte, n'y parviennent jamais à la maturité.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Jambos.

Oranges & citrons.

Aucun fruit de  
l'Europe ne croît  
aux Philippines.

Carreri s'étend beaucoup sur une autre espèce d'arbres, qui sont le principal revenu des Insulaires, & qui leur apportent, dit-il, autant de plaisir que d'utilité. On en distingue jusqu'à quarante espèces, qu'il range toutes sous le nom de palmiers, & dont les principales fournissent les Isles de pain. Celle que les Tagales nomment Yoro, & les Montagnards Landau, porte le nom de Sagu aux Moluques. Elle croît naturellement & sans culture, sur le bord des rivières. Toute sa substance, du bas jusqu'en haut, est molle comme celle d'une tave. L'écorce est épaisse d'un doigt, & n'est ni fort dure, ni polie. La manière d'employer cet arbre, aux Philippines, est différente de celle des Moluques (90).

Diverses sortes  
de palmiers.

Une autre espèce, qui donne du vin & du vinaigre, se nomme Sasa & Nipa. Elle n'est point assez grande, pour mériter le nom d'arbre. Son fruit ressembleroit aux dattes ; mais il n'arrive point à sa maturité, parce que les Insulaires coupent la branche aussi-tôt qu'ils voyent paroître la fleur. Il en sort une liqueur, qu'ils reçoivent dans des vaisseaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une seule nuit. L'écorce de Calinga, qui est une sorte de canelle, sert à la préparer, & l'empêche de s'aigner. On emploie les feuilles du même palmier à couvrir les maisons ; & cousues avec du fil de canne très fin, elles durent environ six ans. On en tire aussi du vin des cocos, & de l'huile, qui est fort bonne dans sa fraîcheur. De la première écorce des cocotiers on fait des cordages & du calfar pour les Navires. L'écorce intérieure sert à faire des vases & d'autres commodités.

Sasa & Nipa.

(90) Voyez l'article de ces Isles. Aux Philippines, on coupe le Sagu par morceaux. On le laisse tremper quelque-tems dans l'eau, après avoir enlevé seulement une bande de l'écorce, afin que le reste serve à conserver la substance intérieure ; & l'on taille ensuite cette substance blanche en très petites parties. Lorsqu'elle est taillée, on la foule avec les pieds dans des paniers de canne, proche de la rivière, jusqu'à ce que le jus

en sorte, par la quantité d'eau qu'on y jette, & tombe dans un vaisseau plein d'eau qui est dessous. On leve ensuite cette espèce de pâte, on la met dans des formes composées de feuilles de palmier, où elle s'endurcit un peu ; après quoi, étant séchée au Soleil, sans le secours d'autre feu, elle sert de pain, fort nourrissant, & qui résiste longtemps à la corruption. Carreri, ubi *supra*, page 183.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.  
Bourias.

Le Bourias est un troisième palmier des Philippines, dont les Îles, qui sont proche du Détroit de Saint-Bernardin, ont pris leur nom. L'arbre est plus gros que le cocotier. Ses fruits sont proprement des dattes, dont les noix servent à faire de fort beaux chapelets ; & ses feuilles ressemblent à celles des palmiers d'Afrique. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une espèce de miel & de sucre noir, nommé Pacascas, qui se vend dans de petites boîtes, & que les Insulaires estiment beaucoup. La substance de ce palmier se transforme aussi en pain. On en compose une espèce de farine, avec le fruit broié qu'on y mêle ; mais cette nourriture est moins saine que le sagu.

Bonga.

Carteri mer, au nombre des palmiers, jusqu'à l'arbre qui produit l'Ateca, petite pomme ou plutôt petite noix, de la grosseur d'un gros gland, qui entre, avec la chaux, dans la composition du Berel. Cet arbre se nomme Bonga. Ses feuilles sont aussi larges que celles du Bourias. Le tronc est haut, mince, droit & tout couvert de nœuds. Enfin une quatrième espèce, dont les Insulaires tirent beaucoup d'avantages, est celle qu'ils nomment l'Yonota. Elle leur fournit une sorte de laine, qu'on appelle Baios, dont on fait des matelats & des oreillers ; du chanvre noir, nommé Jonor ou Gamuto, pour les cables de Navires ; & de petits cocos, moins bons à la vérité que les grands. Ses fils sont de la longueur & de la grosseur du chanvre. Ils sont noirs comme les crins de cheval, & l'on assure qu'ils durent long-temps dans l'eau. La laine & le chanvre s'enlèvent d'autour du tronc. On tire aussi, des branches, un vin doux ; & leurs bours se mangent tendres. Il n'y a point de palmiers dont les feuilles ne puissent servir à couvrir des maisons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les Navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainsi ce n'étoit pas sans raison que Plîne écrivoit, il y a seize cens ans, que les Pauvres y trouvent de quoi manger, boire, se vêtir & se loger.

Diverses sortes  
de bois.

L'arbre, qui porte la casse, est en si grande abondance aux Philippines, que, pendant les mois de Juin & de Mai les Insulaires en engraisent leurs pour-ceaux. Les Tamarins, ou plutôt les Sampales, dont le fruit se nomme Tamarin, n'y sont pas moins communs. Le bois sert à divers ouvrages, comme l'ébène. On voit, sur les montagnes, diverses sortes de grands arbres, qui servent également à la construction des Vaisseaux & des Maisons, & dont le feuillage est toujours verd. Tels sont l'ébène noir ; le Balayon rouge, l'Asana, ou le Naga, dont on fait des vases, qui donnent, à l'eau, une couleur bleue, & qui la rendent plus saine (91) ; le Calinga, qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce est aromatique ; le Tîga, dont le bois est si dur, qu'il ne peut être scié qu'avec la scie à l'eau, comme le marbre ; ce qui le fait nommer aussi l'arbre de fer. La difficulté de pénétrer dans ces épaisses Forêts ne permet pas, aux Insulaires mêmes, de connoître toutes les richesses qu'ils tiennent de la Nature. Ils ont, sur quelques montagnes de Manille, quantité de muscadiers sauvages, dont ils ne recueillent rien. On a déjà fait observer que Mindanao produit de très grands arbres, dont l'écorce est une espèce de canelle.

(91) C'est l'arbre d'où l'on tire le sang de dragon.

Mais ce qui doit passer pour un Phénomène des plus extraordinaires, c'est que, dans ces Isles, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour se transformer en animaux vivans, qui se détachent des branches, & qui volent en l'air, sans perdre la couleur de feuille. Leur corps se forme des fibres les plus dures. La tête est à l'endroit, par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrémité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reste se change en ailes (91).

On a porté, de la Nouvelle Espagne aux Philippines, la plante du Cacao. Quoiqu'il n'y soit pas aussi bon, il s'y est assez multiplié, pour dispenser les Habitans d'en faire venir aucune de l'Amérique. L'arbre, qu'on appelle *Aimir*, est moins remarquable, par ses fruits, qui pendent en grappes, & qui sont d'un fort bon goût, que par la propriété, qu'il a de se remplir d'une eau très claire, que les Chasseurs & les Sauvages tirent, en perçant le tronc. L'espèce de canne, qu'on nomme ordinairement *Manbou*, à l'exemple des Portugais, & que les Espagnols appellent *Vexuco*, croît au milieu de tous ces arbres, les embrasse comme le lierre, & monte jusqu'à la cime des plus grands. Il est couvert d'épines, qu'on ôte pour le polir. Lorsqu'on le coupe, il en sort autant d'eau claire qu'un homme en a besoin pour se désaltérer; de sorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais risque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes est connue par toutes les Relations.

On ne parle point des Platanes (93), des cannes de sucre, des Ananas, que les Espagnols appellent *Poñas*, du Gingembre, de l'Indigo, ni d'un grand nombre de plantes & de racines, qui sont communes à la plupart des Régions de l'Orient. Mais c'est aux Philippines qu'il faut chercher les *Camotes*, espèce de grosses raves, qui flattent l'odorat comme le goût; les *Glabis*, dont les Insulaires font une sorte de pain, & que les Espagnols mangent cuits, comme des navets; l'*Ubis*, qui est aussi gros qu'une courge, & dont la plante ressemble au lierre; les *Xicamas*, qui se mangent confits,

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Feuilles qui se  
transforment en  
animaux.

Cacao.

Aimir.

Manbou, est  
Vexuco.

Camotes.

Glabis.

Ubis.

Xicamas.

Divers pla-  
nètes des Philip-  
pines.

(91) Carreri, qui parle de cette métamorphose, la croit bien prouvée par le témoignage d'un Evêque & d'un Cordelier. Voici ses termes: « Le Pere Joseph d'Orense, Cordelier, & Provincial de la Province de Saint Grégoire, aux Philippines, m'a dit que pendant qu'il étoit Curé du Village de Camalie, dans une des Isles de Camarines, il l'avoit vu de ses propres yeux, & m'en a fait un écrit autentique, que je conserve. Dom Gines Barrientos, Evêque de Troyc, & Coadjuteur de l'Archevêché de Manille, m'a confirmé la même chose. S'il m'appartenoit de raisonner là-dessus, je le dirois qu'il n'y a qu'une manière d'expliquer cette merveille: c'est en supposant qu'un ver s'engendre d'une telle feuille & prend ensuite des ailes, comme on le voit tous les jours aux mouches, aux cons, aux vers à soie, & mille autres. *Ubi* *suprà*, page 190.

Tome X.

(93) Les Portugais les appellent *Figues* des Indes. On a vu leur description dans un autre lieu. Mais voici les Observations de Carreri sur ceux des Philippines. Il y en a de diverses sortes & de divers goûts. L'un s'appelle *Obispo*, parce que son excellence le rend digne de la bouche d'un Evêque; un autre, *Plantano di Pipita*, que les Insulaires cultivent autour de leurs Maisons, non seulement pour jouir de l'ombre de ses feuilles, mais pour les faire servir de plats & de serviettes; un troisième, *Tanduko*, gros comme le bras, & long d'une palme & demie, qui se mange rôti, avec du vin & de la cannelle, & dont le goût approche de celui du coing; un quatrième, *Vendicoxol*, qui n'est pas moins estimé; un cinquième, *Dedo de Dama*, qui l'est encore plus. Les Habitans croient ce fruit si sain, qu'ils le donnent aux Malades.

Ggg



**DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.**

Taylan.

Fleurs particu-  
lières à ces Isles.

Zampaga, So-  
lafi, Locoloco,  
Balanoy.

Dafo.  
Cablin.  
Sarafa.

Herbes médi-  
cinales.

Pollo.

Panlipane.

Autres simples  
d'une incertai-  
tude, vertu.

Poisons & An-  
ticholera.

Bezoar.

Manungal.

ou cruds, au poivre & au vinaigre ; des Carottes sauvages qui ont le goût des poires, & le Taylan, qui a celui des Parates. Toutes ces racines croissent en si grande abondance, que la plupart des Sauvages ne pensent point à se procurer d'autres alimens.

Ils n'apportent pas plus de soin à la culture des fleurs, parce que la nature en fait tous les frais, & que leurs champs en sont toujours parfumés. On donne le premier rang à celle qu'ils nomment Zampaga. Elle ressemble au Mogorin des Portugais. C'est une espèce de petite rose blanche, à trois rangs de feuilles, dont l'odeur est beaucoup plus agréable que celle de notre jassemin. On en distingue deux autres ; le Solafi, & le Locoloco, qui ont l'odeur du girofle. La fleur, qui porte les trois noms de Balanoy, Torongil & Damoto, donne une petite semence de l'odeur du baume, qui est très bonne pour l'estomac, & que les personnes délicates mêlent avec le Berel. Le Dafo jette une odeur aromatique, jusques dans sa racine. Le Cablin, qui est plein d'odeur, lorsqu'il est cueilli, en rend encore plus, lorsqu'il est sec. La Sarafa, nommée par les Espagnols Oja de Saint Juan, est une très belle fleur, dont les feuilles sont fort larges, & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes sont remplies, on y en trouve une espèce plus chaude & plus forte, qui se nomme Langeoas.

On assure qu'il n'y a point d'Isles au Monde, qui produisent plus d'herbes médicinales. Celles, qui se trouvent en Europe, ont aux Philippines, les mêmes vertus dans un degré fort supérieur. Mais on vante encore plus celles qui sont propres au Terrain & au Climat. Le Pollo, herbe fort commune & semblable au pourpier, guérit, en très peu de tems, toutes sortes de blessures. La Panlipane en est une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la séve ; appliquée sur les plaies, après avoir été bien pilée, elle en chasse toute la corruption. La Golondrine a la vertu de guérir presque sur le champ la dysenterie. Quantité d'autres herbes guérissent les blessures, si l'on en boit la decoction. Une autre sert, comme l'Opium, à faire perdre la raison dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'Ennemi ; & l'on assure que ceux, qui en ont pris, ne rendent point de sang par leurs blessures. Carreti donne, pour garands de cette vertu, un Gouverneur Portugais, & plusieurs Missionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes ; l'une qui étant appliquée sur les reins, empêche de sentir aucune lassitude ; l'autre, qui gardée dans la bouche, soutient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours sans manger.

Les mêmes qualités de l'air, qui produisent beaucoup d'animaux venimeux dans les Isles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin si subtil, que, non-seulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, jusqu'à répandre une contagion mortelle, lorsqu'elles sont en fleur. D'un autre côté, on trouve, dans les mêmes lieux, d'excellens contre-poisons. Sans parler du Bezoar, qui est d'une vertu merveilleuse aux Philippines, & qui se forme dans le ventre des chevres & des cerfs ; le Manungal en poudre, donné dans de l'eau tiède, ou de l'huile de coco, est souverain pour les sievres malignes & pestilentiels. La feuille

d'Alipayon, qui ressemble à celle du Platane, nettoie parfaitement une playe, & fait revivre la chair. La racine du Dilao, pilée & bouillie, avec de l'huile de coco, guérit les plaies des fleches & des épines empoisonnées. Une herbe que les Espagnols nomment Culebras, & les Tagales Carogtong, est si puiffante pour réunir les parties séparées, qu'un serpent, coupé en deux, se rétablit dans sa forme par l'usage qu'il en fait. Un bois, nommé Doctan, a la même vertu. Le fruit de l'Amuyon, qui est de la grosseur d'une noisette, & piquant comme le poivre, guérit les maux causés par le froid. Le Pandacaque, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre, qui se nomme Camandag, est si venimeux, que ses feuilles mêmes sont mortelles. La liqueur, qui distille de son tronc, sert aux Insulaires pour empoisonner la pointe de leurs fleches. L'ombre seule de l'arbre fait périr l'herbe aux environs. S'il est transplanté, il détruit tous les arbres voisins, à l'exception d'un arbrisseau, qui est son contre-poison, & qui l'accompagne toujours. Ceux qui voyagent, dans les lieux déserts, portent dans la bouche un petit morceau de bois ou une feuille de cet arbrisseau, pour se garantir de la pernicieuse vertu du Camandag.

Le Maca Bubay, dont le nom signifie ce qui donne la vie, est une espece de lierre de la grosseur du doigt, qui croit autour d'un arbre. Il produit quelques filets dont les Insulaires font des bracelets, pour les porter comme un antidote contre toutes sortes de poisons. La racine du Bubay, prise du côté qui regarde l'Orient, & pilée pour être appliquée sur les plaies, guérit plus souverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croit parmi les Bâtimens, & les pénètre de ses racines jusqu'à renverser de grands édifices. Il vient aussi dans les montagnes, où il est fort honoré des Indiens (94).

De plusieurs plantes sensitives, qui tiennent comme le milieu entre les simples végétaux & les animaux, on en admire une, aux Philippines, qui ressemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte, en 1642, par un Soldat de la Côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'aperçut qu'elle fuioit sa main, & qu'elle se retiroit sous l'eau de la mer. Celle que les Espagnols ont nommée Vergenzosa, ou la Honteuse, croît sur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure & quelque légèrement qu'on la touche, elle se retire & ferme très légèrement ses feuilles. La Spugna & l'Urtica Marina se trouvent aussi dans les Îles.

(94) Carreri, parlant de la vertu des plantes & des arbres des Philippines, nous apprend qu'un Frere Jésuite, Allemand, nommé George Carrol, Apotiquaire du College de Manille, en avoit fait la description en deux Volumes *in-folio*, avec les figures si bien faites d'après le naturel, qu'avec le Livre en main on les reconnoissoit facilement dans les campagnes. Il y avoit marqué leurs vertus

& la maniere de les préparer. C'étoit un travail de quinze ans. Ses connoissances lui venoient des Indiens, qui font d'admirables Herboristes. Cet Ouvrage, dit Carreri, méritoit d'être publié pour le bien commun. Il ajoute qu'il ne manqua point de le représenter au Supérieur & au Frere Carrol.

Page 203.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.  
Alipayon.  
Dilao.  
Culebras ou  
Carogtong.  
Amuyon.

Camandag.  
& sa dangereuse  
vertu.

Maca Bubay.

Plantes sensi-  
tives.

## § X.

*Langues , & Usages des Insulaires.*Six langues  
différentes.

La différence des Nations, que le hasard ou leur propre choix a rassemblées aux Philippines, entraîne aussi celle des langues. On en compte six dans la seule Ile de Manille; celles des Tagales, des Pampangas, des Bisayas, des Cagayans, des Ilocos, & des Pangasinans. Celles des Tagales & des Bisayas sont les plus usitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres Nations sauvages. Carrieri ne fait pas difficulté d'assurer que les anciens Habitans ont reçu leur langage & leurs caractères des Malais de la Terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils ressemblent aussi par leur stupidité. Dans leur écriture, ils ne se servent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize consonnes. Leur méthode est d'écrire de bas en haut, en mettant la première ligne à gauche, & continuant vers la droite; contre l'usage des Chinois & des Japonais, qui écrivent de haut en bas, & de droit à gauche. Avant que les Espagnols leur eussent communiqué l'usage du papier, ils écrivoient sur la partie polie de la canne, ou sur des feuilles de palmier, avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Mores des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, & se servent de l'Espagnole.

Méthode d'écrire  
des Insulaires.Jugement des  
Causes.

La première Loi, parmi eux, est de respecter & d'honorer les Auteurs de leur naissance. Toutes les Causes sont jugées par le Chef du Barangue, assisté d'un conseil des Anciens. Dans les Causes civiles, on appelle les Parties, on s'efforce de les accommoder; & si ce préliminaire est sans succès, on les fait jurer de s'en tenir à la Sentence des Juges: après quoi les témoins sont examinés. Si les preuves sont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux Prétendants se plaint, le Juge devient sa Partie; & s'attribuant la moitié de l'objet contesté, il distribue le reste entre les témoins. Dans les Causes criminelles, on ne prononce point de Sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour satisfaire la Partie offensée, le Chef & les principaux du Barangue lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le Mort est lui-même un des principaux, toute sa Parenté fait la guerre à celle du Meurtrier, jusqu'au jour où quelque Médiateur propose pour compensation une certaine quantité d'or, dont la moitié se donne aux Pauvres, & l'autre à la Femme, aux Enfants, ou aux Parens du Mort.

Forme Crimi-  
nelle.Méthode de  
découvrir & de  
punir le vol.

A l'égard du vol, si le coupable n'est pas connu, on oblige toutes les personnes suspectes de mettre quelque chose sous un drap, dans l'espérance que la crainte portera le voleur à profiter d'une si belle occasion pour restituer sans honte. Mais si rien ne se retrouve par cette voie, les Accusés ont deux manières de se purger. Ils se rangent sur le bord de quelque profonde rivière, une pique à la main, & chacun est obligé de s'y jeter. Celui qui sort le premier est déclaré coupable; d'où il arrive que plusieurs se noient, par la crainte du châtiment. La seconde épreuve consiste à prendre une pierre, au fond d'un bassin d'eau bouillante. Celui qui refuse de l'entreprendre, paye l'équivalent du vol.

On punit l'adultère par la bourfe. Après le payement, qui est réglé par la Sentence des Anciens, l'honneur est rendu à l'offense; mais avec l'obligation de reprendre sa femme. Les châtimens sont rigoureux pour l'inceste. Toutes ces Nations sont livrées au plaisir des sens. Il s'y trouve peu de femmes, qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauses pénales pour le cas de répudiation, qui ne passe pas pour un deshonneur lorsqu'on s'assujettit aux conditions réglées. Les frais de la Nôce sont excessifs. On fait payer au Mari l'entrée de la Maison, ce qui se nomme le Passava; ensuite la liberté de parler à sa femme, qu'on appelle Patignog; puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de Passalog; enfin, pour consommer le mariage, il paye aux Parens le Ghina-puang, qui est proportionné à leur condition. Autrefois, la dot étoit pour le Beau-pere, qui en disposoit, à sa mort, comme d'un bien propre; ou si la fille étoit orpheline, ses Parens prenoient la dot, pour la distribuer aux enfans qui devoient sortir d'elle. La Nôce étoit célébrée par un sacrifice, chez la Prêtresse, qui portoit le titre de Catalona, & qui donnoit sa bénédiction aux deux Epoux. On tuoit quelque animal à quatre pieds, pour en faire le principal mets du festin. Si, dans la suite, il naissoit quelque différend entre le mari & sa femme, on faisoit un autre sacrifice, où le mari devoit égorger la victime.

La Polygamie n'étoit point en usage chez les Tagales; mais si le mari n'avoit point d'enfans de sa femme, il pouvoit, avec son consentement, recevoir une Esclave dans son lit. Les Bisayas étoient libres de prendre deux femmes, & même un plus grand nombre; mais avec cette différence, que les enfans de la première héritoient des deux tiers, & ceux des autres, d'un tiers seulement. L'or de la dot se mesuroit, & ne se pesoit point. L'adoption étoit en usage dans cette Nation. Mais on ne connoît point d'exemple d'une coutume aussi barbare que celle qui s'y étoit établie, d'avoir des Officiers publics, & payés fort chèrement, pour ôter la virginité aux filles; parce qu'elle étoit regardée comme un obstacle aux plaisirs du Mari. A la vérité, il ne reste aucune trace de cette infâme pratique, depuis la domination des Espagnols. Cependant le Voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoute, sur le témoignage des Missionnaires, qu'aujourd'hui même un Bisayas s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parce qu'il en conduit que n'ayant été désirée de personne, elle doit avoir quelque mauvaise qualité, qui l'empêchera d'être heureux avec elle (95).

La Noblesse, parmi tous ces Peuples, n'étoit point une distinction héréditaire. Elle s'acqueroit par l'industrie ou par la force, c'est-à-dire, en excellant dans quelque profession. Ceux du plus bas ordre n'avoient pas d'autre exercice que l'agriculture, la pêche ou la chasse. Depuis qu'ils sont soumis aux Espagnols, ils ont contracté la paresse de leurs Maîtres, quoiqu'ils soient capables de travailler avec beaucoup d'adresse. Ils excellent à faire de petites chaînes, & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres Isles, ils font des boîtes, des caisses & des étuis de diverses couleurs, avec leurs belles cannes, qui ont jusqu'à cinquante

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Femmes de  
Mariage.

Supplément à  
la Polygamie.

Coutume ex-  
trêmement bar-  
bare.

Nargés & recu-  
pations des In-  
dultes.

(95). Careri, ubi *suprà*, page 156.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.Autres usages  
qui leur sont par-  
ticuliers.Comment ils  
traitent les  
Morts.Deuil singu-  
lier.La vengeance  
en fait partie.Figure, taille,  
& habit des In-  
dulaires.

palmes de longueur. Les femmes font des dentelles, qui approchent de celles de Flandres, & la broderie en soie cause de l'admiration aux Européens.

On a remarqué, depuis long-tems, que jamais ces Insulaires ne mangent seuls, & qu'ils veulent du moins un compagnon. Un Mari, qui perd sa femme, est servi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leur mari reçoivent le même office de trois veuves. On ne souffre point la présence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La sépulture des Pauvres n'est qu'une simple fosse, dans leur propre maison. Les personnes riches sont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre, ou ce cercueil, est placé dans un coin de leur demeure, à quelque distance de la terre. On l'entoure d'une espèce de treillage; & dans la même enceinte on met un autre coffre, qui contient les meilleurs habits ou les armes du Mort, si c'est un homme, & les outils du travail, si c'est une femme. Avant l'arrivée des Espagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des Morts, étoit de bien traiter l'esclave qu'ils avoient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil est noir parmi les Tagales, & blanc chez les Bisayas. Ils se rasent alors la tête & les sourcils. Autrefois, après la mort des Principaux, on gardoit le silence pendant plusieurs jours, on ne frappoit d'aucun instrument, & la navigation cessoit sur les rivières voisines. Certaines marques apprennoient au Public qu'on étoit dans un tems de silence, & portoient défense de les passer, sous peine de la vie. Si le Mort avoit été tué par quelque trahison, tous les Habitans de son Barangé attendoient, pour quitter le deuil & pour rompre le silence, que les Parens en eussent tiré vengeance, non-seulement contre les Meurtriers, mais contre tous les Etrangers, qu'ils regardoient comme Ennemis.

Les Indiens Mores de ces Isles sont de moyenne taille, bien faits de corps, & d'une couleur rougeâtre, qui approche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux jusqu'aux épaules. Les Cagyans les portent plus longs. Les Iloccos plus courts; & les Bisayas, encore plus courts que les Iloccos. Les Zambales se les coupent pardevant, & laissent pendre ceux de derrière. Toutes les femmes des Isles sont d'une couleur peu différente, excepté celles des Bisayas, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez blanches. Elles portent leurs cheveux sans tresses, mais liés d'une manière agréable. Comme la plupart sont noires, celles qui ne le sont point assez, employent certaines écorces d'arbre, & de l'huile de coco, mêlée avec du musc & quelques autres odeurs. Elles mettent leur gloire à tenir leurs dents fort nettes, & d'égale grandeur. Elles les couvrent d'une teinture noire, qui sert à les conserver; & les plus qualifiées, les ornent de petites lames d'or. Avant l'arrivée des Espagnols, les hommes n'avoient ni barbe ni moustache, par le soin qu'ils prenoient de se les arracher avec des pincettes. Les hommes & les femmes portent, dans plusieurs Isles, des pendants d'oreilles, & quelquefois deux à chacune. L'ancien habit des hommes est un pourpoint léger, qui vient à peine jusqu'aux hanches, avec des manches fort courtes. Ils s'enveloppent le reste du corps, de quelque étoffe, souvent ornée

d'or, qu'ils passent entre leurs jambes, comme les Indiens en-deçà du Gange. Ils portent, aux bras, des anneaux d'or & d'ivoire, ou des bracelets de perles; aux jambes, des cordons noirs; & aux doigts, plusieurs bagues. Un petit manteau, qu'ils replient sous un bras, fait le reste de leur ajustement, avec une toile sur la tête, en forme de bonnet, ou de turban, qu'ils nomment Manputon, & dont les plus galans laissent pendre un bout sur leurs épaules. Quelques-uns se servent d'un habillement court, nommé Chinina. Les femmes n'en portent pas d'autre; mais elles y ajoutent une longue toile, qu'elles appellent Saras, pour servir de jupe; & lorsqu'elles sortent de leurs maisons, elles se couvrent les épaules d'un petit manteau. Au reste, leur principale ambition consiste dans les bijoux, qu'elles ont aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles ne portent point de bas, ni de souliers, pour se tenir les jambes plus fraîches. Cependant les femmes de qualité, qui se piquent d'être vêtues à l'Espagnole, ne paroissent jamais sans être chaussées.

Autrefois, malgré leur habillement, tous ces Insulaires se marquoient la peau de plusieurs figures; & de-là vient le nom de Pintados, que les Espagnols ont donné à la principale Isle des Bisayas, qui regardoient ce bizarre ornement comme une marque de noblesse & de valeur. Ils n'avoient pas même la liberté de s'en parer tout d'un coup, mais par degrés, & suivant le nombre de leurs belles actions. Les hommes se peignoient jusqu'à la barbe & aux fourcis; les femmes, une main entière, & une partie de l'autre. Aujourd'hui les Iloccos sont les seuls, qui conservent cet usage dans l'Isle de Manille.

Ils se saluent entr'eux fort civilement, en ôtant, de dessus leur tête, l'espece de bonnet, qu'ils nomment Manputon. S'ils rencontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps assez bas, en se mettant une main, ou toutes les deux, sur les joues, & levant en même tems un pied en l'air, avec le genou plié. Cependant, quand c'est un Espagnol qu'ils voyent passer, ils font simplement leur révérence, en ôtant le Manputon, baissant le corps, & tendant les mains jointes.

Ils sont assis, en mangeant, mais fort bas; & leur table est fort basse aussi. Il y a toujours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'est qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plupart ne mangent de viande, que les jours de fête. Leur musique & leurs danses ressemblent aussi à celles des Chinois. L'un chante, & les autres répètent le couplet, au son d'un tambour de métal. Ils représentent, dans leurs danses, des combats feints, avec des pas & des mouvements mesurés. Ils expriment diverses actions avec les mains, & quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grace. Aussi, les Espagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions, dans leur langue, ne manquent, ni d'agrément, ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amusement dans les combats des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

On n'a rien trouvé, jusqu'à présent, qui puisse jeter du jour sur la Religion & l'ancien Gouvernement des Insulaires naturels. Les seules lumières qu'on ait tirées d'eux, leur sont venues par une espece de tradition, dans des chançons qui vantent la Généalogie & les faits héroïques de leurs Dieux.

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.

Ornements de  
leur peau.

Manière dont  
ils se saluent.

Leur nourriture

Leur musique  
& leurs amuse-  
ments.

Leur Religion;  
& manière dont  
on la connoît.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.

On sçait qu'ils en avoient un, pour lequel ils avoient un respect singulier ; & que les chançons Tagales nomment Barhala-May-Capal, c'est-à-dire Dieu Fabricateur. Ils adoroient les animaux, les oiseaux, le Soleil & la Lune. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap & de rivière, qu'ils n'honorassent par des sacrifices ; ni sur-tout de vieil arbre, auquel ils ne rendissent quelques honneurs divins ; & c'étoit un sacrilège de le couper. Cette superstition n'est pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un Insulaire à couper certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils croyent voir, sur la cime de ces arbres, divers fantômes, qu'ils appellent Tibalang, avec une raille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des ailes très étendues & le corps peint. Ils reconnoissent, disent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils prétendent les voir, & qu'ils le soutiennent avec toutes les marques d'une forte persuasion ; tandis que les Espagnols n'aperçoivent rien (96).

Apparitions  
prétendues.Divinités bi-  
barres.

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, que les Bisayas nomment *Davatar*, & les Tagales *Anitos*. L'un présidoit aux montagnes, l'autre aux semences ; d'autres à la pêche, aux édifices, à la conservation des enfans. Ils mettoient, au nombre de ces Anitos, leurs ayeux & leurs bisayeux, qu'ils invoquoient aussi dans leurs besoins, & ceux qui mouraient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les crocodiles. Dans cette opinion, les vieillards choisissoient, pour leur sépulture, quelque endroit remarquable dans les montagnes, particulièrement sur les pointes qui s'avancent dans la mer, pour y être adorés par les Pêcheurs & les Mariniers. Avec le secours des mêmes traditions, ils racontent quantité de fables sur la Création du Monde, & sur ses premiers Habitans.

Ancienne forme  
de l'Isle de  
Mindanao.

Les Espagnols ne trouverent, dans tout l'Archipel, ni Rois, ni Seigneurs d'une haute distinction. Dans les guerres continuelles que les Insulaires avoient entr'eux, ils se liguèrent avec les plus hardis ou les plus puissans. Chaque petit Etat portoit le nom de Barangue, qui signifie Barque ; apparemment, parce que les premières Familles y étant venues dans un Barangue, elles étoient demeurées soumises aux Capitaines, qui étoient peut-être les Chefs des familles, & ce titre s'étoit conservé. Ils passaient les jours entiers, par mer & par terre, à chercher des victimes ; & lorsqu'ils en avoient assez trouvé pour assouvir leur rage, ils reprenoient l'usage de la voix, avec leurs habits de fête, pour exprimer leur satisfaction, par des cris & des transports.

Observations  
de Dampier sur  
Mindanao.

Dampier, qui étoit à Mindanao (\*) en 1636, y fit, dans un assez long séjour, quelques observations qui méritent d'être recueillies. Il fait ce Portrait des Habitans : « les Mindanayens sont de taille médiocre. Ils ont les membres » petits, le corps droit & la tête menue ; le visage ovale, le front plat, les » yeux noirs & peu fendus, le nez court, la bouche assez grande, les lèvres » petites & vermeilles, les dents noires & fort saines, les cheveux noirs & » luisans, le teint bazané, mais tirant plus vers le jaune clair, que dans » les autres Paries des Indes, particulièrement pour les femmes. Leur cou-

(96) Le Dictionnaire Tagale, composé par un Cordelier, s'étend fort au long sur ces fantômes.

(\*) Voyez ci-dessus l'Article de cette Isle.

» rima

« rume est de porter l'ongle du pouce fort long, sur-tout celui du pouce  
 « gauche. Ils ne le coupent jamais, quoiqu'ils le raclent souvent. Ils ont  
 « naturellement beaucoup d'esprit. Ils sont agiles & laborieux, quand ils  
 « le veulent; mais, en général, fainéans & larrons, sans goût pour le  
 « travail, s'ils n'y sont forcés par la faim. A la vérité, leur paresse vient  
 « aussi de la sévérité de leurs Princes, qui les tiennent dans une rigou-  
 « reuse dépendance. Ces Maîtres tyranniques leur prenant tout ce qu'ils  
 « gagnent, ils ne pensent à se procurer que ce qui est d'usage présent, c'est-  
 « à-dire, ce qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. La plupart n'en  
 « sont pas moins orgueilleux. Ils marchent avec beaucoup de fierté; assez  
 « civils néanmoins à l'égard des Etrangers, liant connoissance avec eux &  
 « les recevant avec beaucoup de franchise; mais implacables pour leurs En-  
 « nemis, vindicatifs au suprême degré, & capables d'employer souvent le  
 « poison, pour satisfaire leur ressentiment (97).

« Leurs habits consistent dans une simple veste & un haut-de-chauffe. Ils  
 « vont jambes & pieds nus; mais ils ont sur la tête un turban, dont les deux  
 « bouts sont garnis de frange ou de dentelle, & se rassemblent par un nœud  
 « qui en laisse pendre une partie. Les femmes sont mieux faites que les  
 « hommes. Leurs cheveux sont noirs & longs, noués & pendans par derrière.  
 « Elles ont le visage plus long que les hommes, & leurs traits sont fort  
 « réguliers, à l'exception du nez, qui est très court, & si plat entre les  
 « yeux, qu'on distingue à peine cette partie. Leur front n'a pas non  
 « plus d'élévation sensible. De loin, elles paroissent extrêmement jolies;  
 « mais de près, on est frappé de ces imperfections. Leurs membres sont  
 « fort petits; & leur habit n'est qu'une veste, comme celle des hommes,  
 « avec une juppe d'une seule pièce, cousue par les deux bouts, & trop  
 « large de deux pieds pour le corps. Aussi peuvent-elles la porter par les  
 « deux bouts & la tourner de haut en bas, en plissant le côté trop large,  
 « pour la proportionner à la grosseur du corps. La veste, ou la robe, est  
 « ouverte, & descend un peu au-dessous des reins. Les manches en sont  
 « beaucoup plus longues que les bras, & si étroites par le bout, qu'à peine  
 « y peut-on passer les mains; mais elles se plient sur le poignet (98). Le même  
 Voyageur attribue, aux femmes de Mindanao, beaucoup d'inclination pour les  
 Etrangers, sur-tout pour les Blancs. Elles se familiariseroient aisément avec  
 eux, si l'usage du pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur  
 connoît du goût. Elles ont néanmoins celle de parler aux Etrangers, mais  
 toujours sous les yeux de leurs Maris.

Ces Indiens ont une manière de mandier, qui est particulière à leur Isle,  
 & dont l'Auteur trouve la source dans le peu de commerce qui s'y fait.  
 Lorsqu'il y arrive des Etrangers, les Insulaires se rendent à bord, les invi-  
 tent à descendre, & demandent à chacun s'il a besoin d'un Camarade, termes  
 qu'ils ont emprunté des Espagnols, ou s'il desire une Pagaly. Ils entendent par  
 l'un, un ami familier; & par l'autre, une intime amie. On est obligé d'ac-  
 cepter cette politesse, de la payer par un présent, & de la cultiver par la

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.  
Caractères des  
Insulaires.

Peinture des  
femmes.

Agreste ma-  
nière de man-  
dier.

(97) Voyages de Guillaume Dampier, Tome II. pages 367 & 368.

(98) *Ibidem.* page 369.



DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.Ville Capitale  
de Mindanao, &  
singulière de ses  
édifices.

Palais du Sultan.

Armes de Min-  
danao.

même voie. Chaque fois que l'Etranger descend à terre, il est bien reçu chez son Camarade ou chez sa Pagaly. Il y mange, il y couche pour son argent ; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis est le tabac & le bétel, qui ne lui sont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converser publiquement avec leur Hôte, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer du bétel & du rabac.

La Capitale de l'Île porte aussi le nom de Mindanao. Sa situation est au Midi de l'Île, à sept degrés vingt minutes de latitude Septentrionale, sur les bords d'une petite rivière, qui n'est qu'à deux milles de la Mer. Les Maisons y sont d'une forme extrêmement singulière. On les élève sur des pilotis, qui ont jusqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, suivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'Édifice. Aussi n'ont-elles qu'un étage, divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés. Le toit est large, & couvert de feuilles de palmier. Chaque Maison offre ainsi sous elle, un grand espace à jour, qui ressemble à nos Halles, mais qui, pour être si clair, n'en est pas ordinairement plus propre. Les Pauvres, qui nourrissent des cauards ou des poules, entourent ces pilotis d'une cloison, & s'en font une basse-cour.

Le Palais du Sultan est distingué par sa grandeur. Il est assis sur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des Maisons ordinaires, avec de grands & larges degrés par lesquels on y monte. On trouve, dans la première chambre, une vingtaine de canons de fer, placés sur leurs affûts. Le Général & les Grands ont, comme le Roi, de l'artillerie dans leurs Hôtels. A vingt pas du Palais, on distingue un petit Bâtiment, élevé aussi sur des piliers, mais à trois ou quatre pieds seulement. C'est la Salle du Conseil, & celle où l'on reçoit les Ambassadeurs & les Marchands Étrangers. Elle est couverte de nattes fort propres, sur lesquelles tous les Conseillers sont assis les jambes croisées.

Il y a peu d'Artisans dans cette ville. Les principaux sont les Orfèvres, les Forgerons & les Charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois Orfèvres. Ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande est fort bien exécuté ; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandises en vente. Les Forgerons travaillent aussi-bien qu'il est possible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adresse avec si peu d'invention (99). Ils n'ont point d'étau, ni d'enclume. Ils forgent sur une pierre fort dure, ou sur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laissent pas de faire des ouvrages achevés, sur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les Vaisseaux. Presque tous les Habirans sont Charpentiers. Ils savent tous manier la hache droite & la courbe. Mais ils n'ont point de scies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux ; & de chaque moitié, ils

(99) Il faut bien se garder, par exemple, de jurer de leur habileté par leurs soufflets. C'est un tronc d'arbre, d'environ trois pieds de long, percé comme une de nos pompes, placé debout à terre, & près duquel on fait du feu. Vers le bout d'en-bas il a un petit trou, qui fait face au feu. Dans ce trou est

un tuyau, qui porte le vent au feu, par le moyen d'un gros bouquet de plumes, attaché au bout d'un bâton. Ces plumes, bouchent le trou du tronc d'arbre, chassent l'air & le poussent dans le tuyau. Au reste, le tuyau du bout fait jouer aisément cette grotesque machine. *Ibid.* p. 374.

font une seule planche, qu'ils polissent avec la hache. Ce travail est pénible ; mais le bois, conservant tout son grain, est d'une force qui les dédommage de la peine & des frais.

Le Pere le Clain, Missionnaire Jésuite, parcourut, en 1697, la Province de los-Pintados. Ce sont, dit-il, de grandes Isles, séparées les unes des autres par des bras de mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuse. On y comptoit déjà soixante & dix-sept mille Chrétiens, sous la conduite spirituelle de quarante & un Missionnaires de la même Compagnie. Le même Ecrivain donne le nom de *Palaos* à d'autres Isles, qui ne sont pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y aient aucune communication, & dont il raconte la découverte (1).

En faisant la visite des Etablissements de son Ordre, il arriva dans une Bourgade de l'Isle de Samal, la dernière & la plus Méridionale des Pintados. Il y trouva vingt-neuf Palaos ; c'est le nom qu'il donne, aussi, aux Habitans des Isles nouvellement découvertes. Les vents d'Est, qui règnent sur ces Mers depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, les avoient jetés à trois cens lieues de leurs Isles, dans la Baye de cette Bourgade, qui se nomme Guivam. Ils s'étoient embarqués, dans leur Patrie, sur deux Barques, au nombre de trente-cinq, pour passer dans une Isle voisine. Un vent impétueux les avoit emportés en haute Mer. Tous leurs efforts n'ayant pu les rapprocher de terre, ils avoient vogué au gré des vents, pendant soixante-dix jours, avec si peu de provisions, qu'ils avoient souffert long-tems la faim & la soif. Enfin, ils s'étoient trouvés à la vue de l'Isle de Samal. Un Guivamois, qui étoit au bord de la Mer les avoit aperçus ; & jugeant, à la forme de leurs Bâtimens, qu'ils étoient Etrangers, il les avoit exhortés, par des signes, à passer par le Canal qu'il leur montrait, pour éviter des bancs de sable & des écueils, sur lesquels ils alloient échouer. Ces Malheureux, effrayés de voir un Inconnu, s'étoient efforcés de retourner vers la haute Mer ; mais le vent n'avoit pas cessé de les repousser au rivage. Alors le Guivamois, touché de compassion pour leur perte, qu'il voyoit infaillible, s'étoit jeté à la Mer, & n'avoit pas balancé à s'avancer à la nage vers l'une des deux Barques, pour s'en faire le Pilote. Ceux qu'il vouloit secourir avoient mal expliqué ses intentions. Dans leur crainte, les hommes, & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étoient jetés au milieu des Flots pour gagner l'autre Barque. Il étoit monté dans celle qu'ils avoient abandonnée ; & les ayant suivis jusqu'à l'autre, il les avoit sauvés comme malgré eux, en les conduisant au Port.

Ils avoient pris terre le 28 de Décembre 1696. Tous les Habitans du Bourg, dont la plupart étoient Chrétiens, les avoient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avoient mangé fort avidement des cocos ; mais lorsqu'on leur avoit présenté du riz cuit à l'eau, qui est la nourriture de toute l'A-

DESCRIPTION  
DES ISLES  
PHILIPPINES.

Témoignage  
du Pere Clain sur  
les Pintados.

Découverte  
des Isles nom-  
mées Palaos.  
Par quel hasard.

Une tempête  
jette à Guivam  
deux Barques in-  
connues.

(1) Dans une Lettre du premier Recueil des Lettres édifiantes, seconde Edition. Le même récit se trouve dans l'Epiire du sixième Recueil. On voit, dans le même Tome, des Brefs du Pape, & d'autres Lettres qui propoient une Mission dans ces Isles. On

y en trouve même la Carte, composée sur les témoignages & de la manière qu'on va lire. Mais d'habiles Voyageurs assurent que si ces Isles existoient dans la position qu'on leur attribue, il faudroit que leurs Vaisseaux eussent passé par-dessus, en traversant cette Mer.

DESCRIPTION  
DES ÎLES  
PHILIPPINES.

fic, ils l'avoient regardé avec admiration ; & prenant les grains pour des vermicelleux, ils avoient refusé d'y touchet. Rien n'avoit tant satisfait leur goût que les grosses tacines, sur-tout celles qu'on nomme Palavans. On avoit fait venir, d'un autre Bourg de l'Isle, deux femmes, que les vents avoient jettes autrefois sur la même Côte. Elles les avoient aussi-tôt reconnus à leur langage ; & s'étant fait reconnoître aussi pour être des mêmes Isles, ils s'étoient mis tous à pleurer de tendresse & de joie. Les respects, qu'ils avoient vû rendre au Missionnaire du Bourg, leur avoient fait juger qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie étoit entre ses mains. Ils s'étoient jettes à terre, pour implorer sa miséricorde & lui demander la vie. Sa compassion pour leurs peines, & les caresses qu'il avoit faites à leurs enfans, avoient achevé de leur inspirer de la confiance. Il les avoit distribués dans les Maisons des Habirans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres ; mais il avoit voulu qu'on ne séparât point ceux qui étoient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux ensemble, dans la crainte de causer trop de chagrin à ceux qui se verroient seuls. De trente-cinq qu'ils étoient à leur départ, il n'en restoit que trente. La faim & les incommodités d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage ; & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre, qui reçut heureusement le Baptême.

Lumieres que  
le Pere le Clain  
a tirées de ces Étran-  
gers.

C'est sur leur récit, que le Pere le Clain donne la Description de leurs Isles. Elles sont au nombre de trente-deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au Midi que les Isles Marianes, vers onze ou douze degrés de latitude Septentrionale, & sous le même parallele que Guivam, puisque ces Étrangers, venant droit de l'Est à l'Occident, avoient abordé au rivage de cette Bourgade. Le Missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces Isles, qu'on avoit découverte de loin, quelques années auparavant. Un Vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'Est à l'Ouest sous le treizième parallele, & s'étant un peu écarté au Sud-Ouest, l'appercut pour la première fois. Les uns la nommerent Caroline, du nom de Charles II, Roi d'Espagne ; & d'autres, l'Isle de Saint-Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour de cette Fête. Depuis moins d'un an, elle avoit été vûe d'un autre Vaisseau, que la tempête avoit fait changer de route, en allant de Manille aux Marianes. Le Gouverneur des Philippines avoit donné ordre au Vaisseau, qui fait presque tous les ans cette route, de chercher la même Isle, & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avoient été sans succès.

Fut de leurs  
Isles.

Les Étrangers ajoutaient que de leurs trente-deux Isles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel peut être le nombre des Habitans, ils montraient un monceau de sable, pour marquer que la multitude en est innombrable. Lamurrec, qui est la plus considérable de leurs Isles (1), est celle où le Roi tient sa Cour. Les autres ne lui sont pas

(1) Les autres se nomment Panlok, Lamulurup, Sarao, Yaropie, Valayay, Saragan, Cuaac, Yfaloc, Piraulop, Ytal, Pic, Piga, Puc, Falair, Caruvaruvong, Ylatu, Lamulur, Tavas, Saypen, Tacaulap, Ra-

piyang, Tavon, Mutacusan, Piylu, Oltan, Palo, Cocumay, Pylucunung, Piculat, Hulstan, & Tagyan. Les trois dernières sont celles qui n'ont que des oiseaux pour Habitans.

moins soumise. Il se trouvoit, parmi ces trente Etrangers, un des principaux Seigneurs du pays, avec sa femme, qui étoit fille du Roi. Quoiqu'ils fussent à demi nuds, la plupart avoient un air de grandeur, & des manières qui marquoient la distinction de leur naissance. Le Seigneur avoit tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverses figures. Les autres hommes avoient aussi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avoient aucune. Par le tour & la couleur du visage, ils avoient quelque ressemblance avec les Insulaires des Philippines: mais les hommes n'avoient pas d'autre habit qu'une espèce de ceinture, qui leur couvroit les reins & les cuisses, & qui se replioit plusieurs fois autour du corps. Ils avoient, sur les épaules, plus d'une aune & demie de grosse toile, dont ils se faisoient une sorte de capuchon, qu'ils lioient par-devant, & qu'ils laissoient pendre négligemment par derrière. Les femmes étoient vêtues de même, à l'exception d'un linge, qui leur descendoit un peu plus bas, de la ceinture sur les genoux.

Leur langue n'a rien de semblable à celle des Philippines, ni même à celle des Îles Mariannes. Il parut, au Pète le Clair, que leur manière de prononcer approchoit de la prononciation des Arabes. La plus distinguée de leurs femmes avoit plusieurs anneaux & plusieurs colliers, les uns d'écaïlle de tortue, les autres d'une matière inconnue aux Missionnaires, qui ressembloit assez à de l'ambre gris, mais qui n'est pas transparente.

Ces Insulaires n'ont pas de vaches dans leurs Îles. Ils parurent effrayés, lorsqu'ils en virent quelques-unes qui brouioient l'herbe, aussi-bien que des aboiemens d'un petit chien, qu'ils entendirent dans la Maison des Missionnaires. Ils n'ont pas, non plus, de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont ils se nourrissent; mais ils n'en mangent point les œufs. On ne s'apperçut pas qu'ils eussent aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils adorassent des Idoles. Toute leur vie paroïssoit animale, c'est-à-dire, uniquement bornée au soin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure réglée pour les repas. La faim & la soif les déterminent, lorsqu'ils trouvent de quoi se satisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne suffisent point pour le cours d'une journée.

Leur civilité, ou la marque de leur respect, consiste à prendre, suivant qu'ils sont assis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le visage. Ils avoient, entre leurs petits meubles, quelques scies d'écaïlle, qu'ils aignisoient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occasion d'un Vaisseau Marchand qu'on bâtissoit à Guivam, de voir la multitude des instrumens de Charpenterie qu'on y employoit. Ils les regardoient successivement, avec une vive admiration. Les métaux ne sont pas connus dans leur pays. Le Missionnaire leur ayant donné, à chacun, un assez gros morceau de fer, ils marquerent plus de joie, que s'ils eussent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce présent, ils le mettoient sous leur tête pendant la nuit. Ils n'avoient pas d'autres armes que des lances, & des traits, garnis d'ossemens humains. Mais ils paroïssent d'un naturel pacifique. Leurs querelles se terminoient par quelques coups de poing, qu'ils se donnoient

Informations  
sur leurs usages

H h h iij

sur la tête ; & ces violences mêmes étoient d'autant plus rares , qu'à la moindre apparence de colere , leurs amis s'entremettoient pour appaiser le différend. Cependant , loin d'être stupides ou pesans , ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les Habitans des Îles Mariannes , ils sont bien proportionnés , & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laissent également croître leurs cheveux , qui leur tombent sur les épaules. Lorsqu'ils vouloient paroître avec un peu d'avantage , ils se peignoient le corps d'une couleur jaune , dont ils connoissoient tous la préparation. Leur joie étoit continuelle , de se trouver dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils promettoient de revenir de leurs Îles , & d'engager leurs Compatriotes à les suivre. Le Gouverneur de Manille les faisoit encourager dans cette disposition , pour la faire servir à soumettre toutes leurs Îles au joug de l'Espagne ; & les Missionnaires le secundoient ardemment , dans la vue de s'ouvrir une si belle porte pour la propagation de l'Evangile ( 3 ).

( 3 ) Relation du Pere le Clair , dans une Lettre à son Général , écrite à Manille le 10 de Juin 1697. Deux Jésuites , nommés le Pere Cortil , & le Pere du Beron , entreprirent , en 1716 , de porter l'Evangile aux Îles Palaos , avec divers secours qu'ils avoient obtenus de la Cour d'Espagne. Joseph Somera , dont on a publié une courte Relation dans l'ouzième Recueil des Lettres édifiantes , nous apprend qu'étant descendus dans une de ces Îles , tandis qu'après leur débarquement le Vaisseau fut emporté au large par les Contans & les Brises , ils demeurèrent abandonnés à la merci des Insulaires. Mais Somera & les autres gens du Vaisseau ne débarquerent point. L'unique éclaircissement qu'ils rapportèrent , c'est qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'Île , ils se trouverent par cinq degrés seize minutes de latitude du Nord , & la variation , au lever du

Soleil , fut trouvée de cinq degrés Nord-Est. Ensuite , s'étant approchés d'une autre Île , à cinquante lieues de celle qu'ils avoient quittée , ils se trouverent par sept degrés quatorze minutes du Nord , à une lieue au large de cette Île.

L'année suivante , le Pere Serrano , tenta la même entreprise , muni de Brefs du Pape & d'autres pieces , pour lesquelles on a déjà renvoyé au sixième Tome des Lettres Édifiantes. Il partit de Manille , le 15 Décembre , avec un autre Jésuite & l'épouse de la Jeunesse du Pays. Le troisième jour de leur navigation , le Vaisseau fut brisé par une violente tempête , & tous périrent , à la réserve de deux Indiens & d'un Espagnol , qui échapperent du naufrage , pour en porter la triste nouvelle à Manille. Ainsi tout ce qui regarde les Îles Palaos est encore dans une véritable obscurité.



## NAVIGATION AUSTRALE,

O U

## VOYAGE

DE JACQUES LE MAIRE,

*Pour la découverte d'un nouveau passage, au Sud du Détroit  
de MAGELLAN.*

TANDIS que les Hollandois ne se virent disputer le passage du Détroit de Magellan, que par les Espagnols, diverses Compagnies, formées dans plusieurs villes de leurs Provinces, suivirent heureusement cette route sur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats mêmes de Hollande ayant accordé, à la Compagnie générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portoient défense à toutes les autres de passer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déjà découvert, un Marchand, nommé Jacques le Maire, originaire d'Amsterdam, quoiqu'établi dans la petite ville d'Egmont, employa toutes ses réflexions à trouver quelque nouvelle voie, sans nuire au privilège exclusif de la Compagnie générale.

INTRODUC-  
TION.

Il avoit eu plusieurs entretiens avec Cornelis Schouten, homme exercé dans la Marine, qui avoit fait trois fois le voyage des Indes Orientales, & qui en avoit parcouru toutes les Régions, en qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. Schouten, conservant son ancienne ardeur pour les voyages de long cours, fit comprendre à le Maire qu'il y avoit sans doute une autre voie, que celle de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, & que cette voie n'étant pas comprise dans la défense des Etats, il devoit être permis d'y passer. D'ailleurs ils se flatterent tous deux de pouvoir découvrir de nouveaux pays, d'y faire un gros Commerce, & de ramener leurs Vaisseaux chargés de précieuses Marchandises. Le Maire s'attribua, là-dessus, d'importantes connoissances. Il conclut que si l'entreprise manquoit de succès, on pourroit passer furtivement par l'ancien Détroit, & se rendre par la mer du Sud aux Indes Orientales; Voyage dont il y auroit toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux sages Marchands résolurent de pénétrer dans la partie Australe du Monde, qui étoit encore inconnue, au Midi du Détroit de Magellan; & de chercher un nouveau passage dans la mer du Sud, en se conduisant par diverses observations qu'on avoit faites aux environs de ce Détroit. Par leur Charte-partie, ou leur Traité, le Maire devoit fournir la

Le Maire est  
instruit par Cor-  
nelis Schouten.

## INTRODUCTION.

moitié des frais du Voyage, du Vaisseau & de la Cargaison ; & Schouten , se chargeant de l'autre moitié avec le secours de ses amis , prenoit encore sur lui les soins de l'équipement & des préparatifs. Bientôt on vit entrer dans leurs vûes plusieurs personnes d'une considération distinguée , qui prirent entr'eux la qualité de Directeurs , & dont le crédit leur fit rassembler de grosses sommes ; mais sans déclarer , à ceux qu'ils associoient , le motif de l'entreprise , & la nature de leurs espérances. Ils équipèrent , à Horn , deux Bâtimens , dont le plus grand , nommé la *Concorde* , étoit du port de trois cens soixante tonneaux. L'autre fut un simple Yacht. Schouten , qui entendoit la navigation , prit la qualité de Maître ou de Commandant du premier , & le Maire se réduisit à celle de Commis. Ils avoient , à bord , soixante-cinq hommes d'équipage , vingt-neuf piéces de petit canon , douze pierriers , des mousquets & des munitions de guerre , deux Chaloupes , l'une à voile , & l'autre à rames , une Batque & un Canot , & double provision de toutes sortes d'agrets.

Chercheurs  
d'or , ou Com-  
pagnie Australe.

Comme leur dessein ne cessa point d'être un mystère pour le Public , la principale condition de l'engagement , pour les Officiers & les Marelots , fut d'aller où le Capitaine jugeroit à propos de les conduire. On parla différemment d'une si singulière entreprise , & le Peuple donna aux Intéressés le nom de *Chercheurs d'or*. Mais les Directeurs s'attribuerent le titre de *Compagnie Australe* ( 5 ). Rien ne ressembloit mieux à ces premiers Voyages de Gama & de Magellan , qui avoient été entrepris avec de grands motifs & beaucoup de connoissance , mais sans objet certain , sans clarté dans les lumières , sans ressource dans les fâcheuses suppositions ; en un mot , comme au hasard. Aussi l'agrément de ce Journal ne consistera-t-il , que dans une grande variété de nouvelles images. Il fut composé par Aers Claessen , Commis du Yacht , sur ses propres observations & sur celles des autres Chefs.

LE MAIRE.  
1615.  
Départ.

Étrange acci-  
dent , causé par  
un monstre ma-  
rin.

Ce fut le 14 de Juin 1615 , que les deux Bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable jusqu'au 5 d'Octobre , que sur le midi , à la hauteur de quatre degrés vingt-sept minutes du Nord , on entendit un grand bruit à l'avant de la *Concorde*. Le Pilote , jettant les yeux autour de lui , vit l'eau toute rouge de sang. Son étonnement fut extrême. Mais on découvrit , dans la suite , que c'étoit un monstre marin , dont la corne avoit donné dans le bordage , avec tant de violence qu'elle s'y étoit rompue. Lorsque le Vaisseau fut mis en carene , au Port *Delft* , on vit à l'avant , sept pieds sous l'eau , une corne fort enfoncée , à peu près de la figure & de l'épaisseur d'une dent d'éléphant , qui n'étoit pas creuse , mais parfaitement remplie , & d'un os fort dur. Elle avoit pénétré au travers des trois bordages , jusques dans l'éguillerte , c'est-à-dire , plus d'un demi-pied dans l'épaisseur du Bâtimen ( 6 ). Le sang étoit sorti de la playe avec assez d'abondance , pour teindre l'eau dans un grand espace.

( 5 ) Journal de la Navigation Australe de Jacques le Maire & Willem-Cornelis Schooten , dans le Recueil de la Compagnie Hollandaise , Tome IV. pages 570 & précédentes.

( 6 ) L'Auteur observe que ce fut un grand

bonheur , qu'elle eut donné droit dans l'éguillerte qui étoit sur le serlage , car si elle étoit passée entre deux éguillertes , & qu'elle n'eût rencontré que les trois bordages , elle y eût fait apparemment un grand trou , & auroit exposé le Vaisseau à périr. Page 574.

Le

Le 10 du même mois, on passa la Ligne. Les Equipages ignoroient encore l'intention de ses Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la Compagnie, » portant que les deux Vaisseaux chercheroient un autre » passage que celui de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud & pour » y découvrir certains Pays méridionaux, dans l'espérance d'y faire d'innombrables profits ; & que si le Ciel ne favorisoit pas ce dessein, on se rendroit par la même mer aux Indes Orientales (7). Tout le monde reçut cette ouverture avec des transports de joye, & chacun se flatta de participer aux avantages d'une grande entreprise.

Le 6 Décembre, à la hauteur de quarante-sept degrés trente minutes, on eut la vue des terres. C'étoit une Côte blanchâtre, qui paroissoit peu élevée, & qu'on reconnut pour celle du Port *Desiré*, ou du Desir. Après avoir passé la nuit à l'ancre, on courut le lendemain au Sud jusqu'à Midi. On étoit alors à l'entrée de la passe ; mais comme on s'avançoit dans le fort de la marée, les rochers dont parle Olivier Noort, & qu'il faut laisser au Nord, pour entrer dans ce Havre, se trouvoient couverts d'eau. On en découvroit quelques-uns au Sud, qu'on prit mal-à-propos pour les autres, & l'on courut plus au Sud, pour les éviter. Cette manœuvre écarta les deux Vaisseaux de la véritable passe, & les fit entrer dans une Baye qu'on ne cherchoit pas, où l'on mouilla sur quatre brasses & demie d'eau : mais après la marée, il n'en resta que quatorze pieds ; & la Concorde ayant touché de l'arrière sur un fond de roches, son naufrage étoit certain, si la mer n'eût pas été calme, par la faveur d'un vent de l'Ouest. On trouva, dans cette Baye, quantité d'œufs sur les roches, de fort belles moules, & diverses sortes de poisson, surtout des éperlans de la longueur de douze pouces, qui firent donner à ce lieu le nom de Baye des Eperlans. Une Chaloupe s'étant avancée vers les Isles des Pingouins, qui sont à deux lieues Est-Sud-Est du Port *Desiré*, en apporta deux Lions de mer & cent cinquante Pingouins. Ces Lions, qu'Olivier Noort a décrits avec admiration, sont ici représentés un peu différemment. Leur grandeur est celle d'un petit cheval. Ils ont la tête d'un lion, avec une crinière épaisse & rude. Leurs femelles sont sans crinière, & paroissent de la moitié moins grosses que les mâles. On éprouva, comme Olivier Noort, qu'il n'est pas facile de les tuer. Cent coups de levier & de pinces de fer, qui leur faisoient rendre le sang par la gueule & par le nez, ne les empêchoient pas de fuir & de se sauver dans les flots. Il falloit les atteindre de plusieurs balles de mousquet, sous la gorge ou dans la tête (8).

Le 9, au matin, on s'avança jusqu'à l'Isle qu'Olivier Noort avoit nommée l'Isle du Roi. Quelques Marelors descendus au rivage trouverent la terre presque entièrement couverte des œufs d'une espèce particulière de Mouettes. On pouvoit étendre la main dans quarante-cinq nids, sans changer de place ; & chaque nid contenoit trois ou quatre œufs, un peu plus gros que ceux des Vaneaux (9). Le 10, la même Chaloupe s'étant rendue de l'autre côté pour chercher de l'eau, on creusa quatorze pieds sans pouvoir trouver que de l'eau saumâtre, sur les montagnes comme dans les vallées. On vit des autruches, & des animaux assez semblables à des cerfs, qui avoient le

LE MAIRE.

1615.

Les Equipages  
font l'admiration  
du dessein des  
Chefs.On arrive au  
Port du Desir.On manque  
la passe.Baye qu'on  
nomme des  
Eperlans.

Lions marins.

Prodigiouse  
multitude d'œufs  
d'oiseaux.(7) Page 155.  
Tome X.

(8) Page 180.

(9) Page 178.  
111



LA MAIRE.

1615.

Squelettes humains  
d'un  
pied de long.

ou presque aussi long que le reste du corps, & qui parurent extrêmement farouches. On trouva, sur une montagne, des monceaux de pierre, qu'on eut la curiosité de remuer, & sous lesquels on vit des squelettes d'hommes, qui avoient dix & onze pieds de long. Pendant qu'on travailloit d'un autre côté à caréner les deux Vaisseaux, le feu prit malheureusement au Yacht, & s'étendit si promptement aux manœuvres, qu'il fut impossible de l'éteindre. Ainsi les Hollandois se trouverent resserrés, dans le seul Bâtiment qui leur restoit.

Terres que les  
Hollandois dé-  
couvrent.

Le 18, on laissa les Îles de Sebal à trois lieues au Sud-Est, & l'on se trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante-un degrés. La navigation fut tranquille jusqu'au 24. On avoit gouverné au Sud quart de Sud-Ouest. Le matin du 24, après avoir vu les terres du côté droit, à la distance d'une lieue, on trouva fond sur quarante brasses. La Côte couroit à l'Est quart de Sud-Est, & se terminoit de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi, on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Est, qui parut aussi fort élevée. On jugea que la distance, entre ces deux Côtes, pouvoit être d'environ huit lieues, & qu'il y avoit un passage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vue des Courans, qui portoient au Sud dans cet espace. A midi, on se trouvoit à cinquante-quatre degrés quarante-six minutes. Un vent de Nord porta légèrement le Navire Hollandois vers l'ouverture. Mais sur la brune, il fut pris d'un calme, & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les Courans. On vit des milliers de balcines, qui mirent l'Equipage dans la nécessité de courir des bordées & de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Balcines à  
milliers.

Découverte de  
la Terre des Es-  
tats & de celle de  
Maurice Nassau.

Le matin du 25, on se trouva proche de la Côte la plus orientale, qui étoit fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, couroit à l'Est-Sud-Est autant que la vue pouvoit s'étendre. On lui donna le nom de *Terre des Etats*; & celle, qui étoit à l'Ouest, fut nommée *Maurice de Nassau*. Schouten & le Maire se flatterent ici de trouver de bonnes Rades & des Bayes de sable, parce que des deux côtés on voyoit des rivages sablonneux. Le poisson, les pingouins, & les chiens marins y font en abondance; mais on n'y découvre point un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Ouest, avec un vent de Nord. On étoit à cinquante-cinq degrés trente-six minutes; d'où gouvernant au Sud-Ouest, on remarqua que la Côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrémité occidentale du pays de Maurice Nassau, couroit à l'Ouest-Sud-Ouest & au Sud-Ouest, & qu'elle ne cessoit pas d'être haute & entrecoupée (10).

Prodigieuses  
Mouettes.

Vers le soir, le vent s'étant rangé au Sud-Ouest, les lames furent très grosses pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce passage étoit d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureusement découvert un passage ignoré jusqu'à ce jour (\*). Bientôt il ne put en rester aucun doute. On vit des *Jeans de Jenten* d'une grandeur extraordinaire, c'est-à-dire, des Mouettes de mer, qui avoient le corps aussi gros que des cygnes, & dont chaque aile étendue n'avoit pas moins d'une brasse de long. Elles venoient se

(10) Pages 581 & précédentes.

Articles, des Observations plus récentes sur

(\*) On trouvera, ci-dessous, dans d'autres ce passage.

percher sur le Navire, & se laissoient prendre par les Marelors (11).

Le 16, à la hauteur de cinquante-sept degrés, on essuya une grosse tempête du Sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles on mit à la Cape, sans cesser de courir au Sud. La haute Côte se montrait toujours au Nord-Ouest. On y tourna la proue; & le 16, à midi, on étoit à cinquante-six degrés cinquante-une minutes. Le froid étoit extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du 19, après avoir couru au Sud-Ouest, on découvrit deux Îles à l'Ouest-Sud-Ouest. On'en approcha vers midi. C'étoient des rochers gris & arides, à cinquante-sept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés Olden Barneveld, du nom du grand Pensionnaire de Hollande. On suivit alors l'Ouest-Nord-Ouest; & sur le soir on revit les terres, au Nord-Ouest & au Nord-Nord-Ouest. C'étoient celles qui sont au Sud du Détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y apercevoit que de hautes montagnes couvertes de neige, qui se terminent par un Cap fort pointu, qu'on nomma le Cap de Horn (12), à cinquante-sept degrés quarante-huit minutes. De-là, on tourna les voiles à l'Ouest, à la faveur d'un Courant fort rapide. Le 30, on suivit la même route avec les mêmes Courans. L'eau étoit bleue, & la mer toujours grosse; ce qui redoubla l'espérance de trouver le passage qu'on cherchoit. Le reste du jour & le lendemain, les vents furent variables. A cinquante-huit degrés on avoit doublé le Cap de Horn, & les terres avoient disparu. Les lames rouloient de l'Ouest, & l'eau continuoit d'être fort bleue. On se crut plus certain que jamais d'être entré dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de terres à la proue.

Le 3 de Janvier, à midi, on étoit à cinquante-neuf degrés vingt-cinq minutes. On ne découvrit point de Terres, & l'on ne vit aucune marque qu'il y en eut au Sud. Les deux Chefs de cette heureuse expédition ne balancerent plus à faire célébrer leur découverte, par une Fête publique. Le même jour, après une Délibération du Conseil, ce passage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de Nassau & la Terre des Etats, fut nommé le *Détroit de la Maire*; quoiqu'il eut peut-être beaucoup plus de justice à lui donner le nom de *Schouten*, qui étoit revêtu du Commandement, & dont l'expérience avoit eu tant de part au succès du Voyage (13).

Pendant le tems qu'on avoit employé au passage de ce nouveau Détroit, on avoit eu, presque sans cesse, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, & beaucoup de grêle & de neige. Mais la joie du succès, & l'espérance d'en recueillir bientôt le fruit, inspirèrent aux Hollandois une constance à l'épreuve.

Les jours suivans, on courut au Nord jusqu'au 13, qu'on trouva les vents alisés du Sud, à quarante-six degrés trente minutes. On fit beaucoup de chemin, avec un vent de Sud & de Sud-Sud-Est. Le 18, de l'avis des quatre Pilotes, qui assistèrent au Conseil, on prit la résolution d'aller relâcher aux Îles de Juan-Fernandez, pour y rafraîchir l'Equipage, qui étoit attaqué du Scorbut; & le premier de Mars, on eut la vue de ces Îles au Nord-Nord-Est. Elles sont au nombre de deux. Leur situation est à trente-trois degrés qua-

LE MAIRE.  
1615.

Île de Barne-  
veld.

Découverte du  
Cap de Horn.

Les Hollan-  
dois croient tou-  
cher au nouveau  
passage.

1616.  
Ils le trouvent,  
& le moment  
Détroit de la  
Maire.

Îles de Juan  
Fernandez.

(11) Page 382.

(12) Ce mot signifie Corne.

(13) Page 384.

Le MAIRE,  
1516.  
Leur descrip-  
tion.

ranse-huit minutes, & leur terrain assez haut (\*). La plus petite, qui est la plus Occidentale, est aride & stérile. On n'y voit que des rochers & des inontagnes sans verdure. La plus grande est aussi montagneuse, mais couverte d'arbres, & naturellement fertile. On y trouve beaucoup de bétail, tel que des porcs & des chevres; & le long de la Côte, une prodigieuse quantité de poisson. L'Auteur observe, pour l'instruction de ceux qui feront la même route, qu'on fit une très grande faure de mettre le Cap sur la Côte Occidentale de l'Isle, au lieu de courir sur la Côte Orientale pour entrer dans la Rade, qui est à la Pointe Méridionale de la plus grande des deux Isles. En faisant le tour par l'Ouest, on tomba dans le calme, comme il arrive presque toujours le long d'une Côte élevée, & l'on se vit dans l'impossibilité d'avancer jusqu'au lieu où l'on avoit espéré de jeter l'ancre. Une Chaloupe, qu'on y envoya, trouva, sur trente & quarante brasses, & fort proche de terre, un bon fond de sable, qui change tout-d'un-coup à trois brasses, & qui fait un mouillage excellent (14). Les Matelots rapportèrent qu'ils avoient vu une belle vallée, couverte de verdure, beaucoup de belles eaux, qui couloient des hauteurs, quantité de chevres sur la montagne, & d'autres bêtes qu'ils n'avoient pu distinguer dans l'éloignement; & qu'à peine l'hameçon étoit jeté dans la Rade, que le poisson y mordoit, surtout le corcobado & les brêmes. On les renvoya dans l'Isle, pour la chasse & la pêche. La multitude des buissons & des ronces ne leur laissa que la vue des chevres & des porcs; mais ils prirent, en peu de tems, deux tonneaux de poisson du meilleur goût; seul avantage qu'on tira de l'Isle, & qui ne consola pas beaucoup les Malades. Le 11, on passa, pour la seconde fois, le Tropique du Capricorne, en gouvernant au Nord-Ouest, avec un bon vent. Ensuite on trouva les vents alisés de l'Est & de l'Est-Sud-Est. Le 15, à dix-huit degrés, on changea de route; & courant à l'Ouest, on aperçut quantité d'oiseaux, surtout des *Queues de fleches*, qui ont le corps aussi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues, d'environ deux pieds de longueur.

Les Hollan-  
dois passent pour  
la seconde fois le  
Tropique du Ca-  
pricorne.

Vents alisés de  
l'Est.

Isle des Chiens.

Isle sans nom.

Cependant la moitié de l'Equipage se trouvoit infectée du scorbut; & le Capitaine du Yacht en étoit mort. On faisoit des vœux ardens pour la vue de la terre. Le 10 d'Avril, on découvrit une Isle fort basse & de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages, & de l'eau de pluie, qui étoit tombée le même jour. On n'y voyoit qu'une seule bordure d'arbres verts. Cette Isle, qui fut nommée Isle des Chiens, parce qu'on crut y avoir aperçu trois de ces animaux, qui n'aboierent point, & qui ne jetèrent aucun cri, est à douze degrés; & suivant l'estimation des Pilotes, à neuf cens vingt-cinq lieues de la Côte du Perou. Les brisans y sont fort impétueux (15).

Le vent ayant commencé à souffler du Nord, on courut à l'Ouest, dans l'espérance de rencontrer les Isles de Salomon. Le 14, on découvrit à l'Est une grande Isle fort basse. Vers le soir on n'étoit pas à plus d'une lieue de la terre, lorsqu'on vit venir un Canot monté de quatre Indiens, nuds &

(\*) Voyez une Description plus exacte, & paroître agréables.

de nouvelles découvertes, ci-dessous, dans le  
Journal d'Anson. Ces comparaisons doivent

(14) Page 586.

(15) Pages 589 & 590.

peints de rouge , à l'exception de leurs cheveux , qui étoient noirs & fort longs. Ils s'approchèrent du Vaisseau , à la portée de la voix , invitant les Hollandois par des cris & des signes , à descendre au rivage. Mais , comme on ne put les entendre , & qu'en approchant de l'Isle on ne trouva point de fond ni de changement d'eau , sans compter que la Côte étoit couverte d'un grand nombre d'Insulaires , dont on ignoroit les dispositions , on prit le parti de s'éloigner. Cette Isle est fort longue , mais elle a peu de largeur. On y voyoit quantité d'arbres , qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur est de quinze degrés quinze minutes , & son rivage parut de sable blanc (16).

Après avoir fait , pendant la nuit , environ dix lieues au Sud-Sud-Ouest , on fut surpris , le matin , de se trouver fort près d'une Côte , où l'on vit encore plusieurs hommes nus. Trois d'entr'eux partirent dans un Canot , & s'approchèrent de la Chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur , qu'un des trois eut la hardiesse de monter sur le Vaisseau ; mais , au lieu de prêter l'oreille aux discours des Hollandois , il se mit à tirer les cloux des petites fenêtres d'une cabane ; & son adresse parut extrême à les cacher dans ses cheveux. Les deux autres , tournant autour du Vaisseau , tiroient de toute leur force les grandes chevilles , & s'irritoient de ne pouvoir les arracher. On jugea qu'ils n'avoient d'estime que pour le fer. Ils étoient peints du haut en bas , de diverses figures , qui sembloient représenter des serpens , des dragons , & d'autres objets monstrueux. Le fond de la couleur étoit bleu , tel que celui qui reste d'une brûlure , causée par de la poudre à canon. On leur versa du vin , dans leur Canot ; mais , après l'avoir bû , ils refusèrent de rendre la coupe. Cependant , comme ils n'avoient pas donné d'autre marque de férocité , on envoya la Chaloupe au rivage , avec quatorze hommes , dont huit étoient armés de mousquets , & six de grands sabres. A peine eurent-ils touché la terre , que trente de ces Barbares , sortant d'un bois avec de grosses massues , entreprirent de leur arracher leurs armes , & de tirer la Chaloupe à sec. Ils s'étoient déjà saisis de deux Hollandois , qu'ils s'efforçoient de traîner dans le bois. Mais les Mousquetaires tirèrent sur eux trois coups , qui en blessèrent quelques-uns mortellement , & qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs massues , ils portoient une autre arme , dont le bout paroissoit garni de branches ; ou d'épines. Ils avoient aussi des frondes , avec lesquelles ils lançoient d'assez grosses pierres , dont ils ne blessèrent néanmoins personne. On ne leur vit point d'arcs & de flèches. Quelques femmes , poussant de grands cris , tirèrent à la gorge ceux qui paroissoient disposés à tenir ferme. Les Hollandois s'imaginèrent qu'elles vouloient les dérober au péril , & les forcer de se retirer (17).

Cette Isle fut nommée l'Isle sans fond , parce qu'on n'en trouva point sur ses bords. Sa hauteur est de quinze degrés , à cent lieues de l'Isle des Chiens. Le rivage étoit planté de palmiers ; mais l'intérieur de l'Isle paroissoit couvert d'eau. Une Terre si ingrate & des Habitans si sauvages firent prendre aussitôt le large aux Hollandois , malgré les gémissemens de leurs Malades. Ils trouverent la mer assez unie , & sans brisans , ce qui leur fit juger qu'il

LA MARE.  
1616.

Isle sans fond.

L'affion des Insulaires pour les cloux.

Violence dans la tout punie.

LE MAIRE.  
1616.

Isle d'Ouater-  
land.

Isle des Mou-  
ches.

Mauvaise impres-  
sion des Indien-  
nois.

A quelle dis-  
tance ils étoient  
du rivage.

Rencontre d'un  
ne Basque rem-  
plie de Sauvages  
inconnus.

y avoit, assez proche, d'autres Terres au Sud. Le matin du 16, ils eurent la vûe d'une autre Isle au Nord, dont ils s'approchèrent avec de meilleures espérances. Ils n'y trouverent pas plus du fond qu'à la précédente, & le milieu en étoit aussi submergé. Elle étoit bordée d'arbres, qui n'étoient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les Matelots de la Chaloupe, qui allèrent fonder jusqu'au rivage, n'appercurent point d'hommes; mais ils découvrirent, assez proche du bord de la mer, une mare d'eau douce, d'où les Brisans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils se fournirent, plus heureusement, d'une sorte d'herbe qui avoit le goût du cresson, & dont on fit cuire une pleine chaudière, qui soulagea beaucoup les Malades. Cette Isle est à quinze lieues de celle qu'on venoit de quitter. On lui donna le nom de Ouaterland, ou Pays d'eau.

Le matin du 18, on découvrit encore une Isle basse, au Sud-Ouest, à vingt lieues de la précédente, & l'on y trouva fond sur vingt, vingt-cinq & quarante brasses, près d'une pointe, sous laquelle un banc étroit s'avance en mer, & paroît finir à la portée du mousquet. Ceux qui descendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine à traverser les Brisans. Ils entrèrent assez loin dans un bois, d'où la vûe de quelques Sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent suivis d'une Légion de mouches, qui s'attachèrent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs visages & à leurs mains. La Chaloupe même & les rames en étoient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la fin de ce tourment, qu'à un vent frais, qui les fit disparaître en un instant. On ne manqua point de donner, à l'Isle, le nom d'Isle des Mouches.

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau commençoit à se faire sentir si vivement, qu'on étoit réduit à tendre des linceuls & des voiles, pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le 23, à quinze degrés quatre minutes, le Vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer, dont les lames rouloient du Sud, quoique les vents fussent du Nord-Est, & particulièrement de l'Est & de l'Est quart de Sud-Est. Quelques-uns se persuadèrent que la Terre australe, qu'on cherchoit, étoit encore à deux cens cinquante lieues devant eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuèrent de rouler du Sud; comme elles roulent ordinairement du Nord-Ouest, dans la mer d'Espagne (18). Le 3 de Mai, en courant à l'Ouest, vers quinze degrés trois minutes, on vit, pour la première fois, des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des Pilotes, on étoit alors à mille cinq cens dix lieues des Côtes du Pérou & du Chili; immense éloignement, dans une mer si peu connue. Les Malades se livroient au désespoir. Enfin, le 9 à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une Barque Indienne. Elle venoit du Sud; & portant au Nord, elle passa par le travers du Vaisseau. Schouten ne tira inutilement ses pièces de chasse, pour la faire amener. Sa légèreté lui fit gagner le vent. Mais la Chaloupe, qui étoit encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mousquet, lui en tira quatre coups. Aussi-tôt, d'un assez grand nombre de Sauvages, plusieurs se précipitèrent dans les flots, & les autres y jettèrent diver-

ses provisions, telles que des nattes & des poules. Les Hollandois de la Chaloupe, n'ayant pas trouvé de résistance dans la Barque, se hâtèrent de la conduire à bord, pour retourner au secours de ceux qui s'étoient jettés dans la mer. Il n'y restoit que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mammelle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit sortir les deux hommes, qui se jetterent aux pieds des Officiers. L'un étoit un vieillard, qui avoit la tête grise. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement.

La Chaloupe ne put retirer, des flots, que deux hommes, qui se fourtoient encore sur une rame. Ils montroient, de la main, le fond de la mer, où ils vouloient faire entendre que leurs compagnons étoient ensevelis. Tous ces Indiens étoient absolument nus, & peints de rouge; les femmes n'avoient qu'une petite pièce d'étoffe au milieu du corps. Vers le soir, on fit rentrer les hommes dans leur Barque. Ils y reçurent des embrassemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyoient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit présent, elles donnerent deux nattes très fines, & quelques noix de cocos; les seules qui leur restoient, comme elles le firent entendre par leurs signes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent aussi à leurs enfans; ce que les Hollandois ne virent pas sans admiration.

La Barque Indienne étoit d'une fabrique extrêmement singulière. Elle étoit composée de deux longs & beaux Canots, entre lesquels il y avoit quelque espace. Au milieu de chaque Canot, regnoient deux larges planches, d'un bois fort rouge, sur lesquelles l'eau pouvoit couler; & d'autres planches les joignoient d'un bord à l'autre. Elles étoient fort bien liées toutes ensemble; mais elles n'alloient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant & l'arrière étoient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étoient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des Canots avoit un mât, avec une voile d'arimon & sa vergue. Ce mât étoit terminé par un taquet. La voile étoit de nattes; & de quelque côté que vint le vent, ces Indiens sçavoient le prendre. Ils pouvoient faire leurs navigations sans boussole, & sans autres instrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut étoit de bois, & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avoient même de nacre de perles. Leurs cordages étoient bons, & de l'épaisseur d'un cable; filés ou tissus, d'une matière qui ressembloit beaucoup à celle des cabas de figues, qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du Navire, ils prirent leur route au Sud-Est (19).

Le 10, en gouvernant à l'Ouest & au Sud-Ouest, on vit, à la gauche du Navire, des Terres fort hautes, à la distance d'environ huit lieues. Leur couleur paroissoit bleue. On continua d'avancer tout le reste du jour, sans en pouvoir approcher: mais le lendemain, après avoir louvoié toute la nuit, on se trouva proche d'une île fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvroit une autre au Sud. Le Navire passa sur un banc, où la profondeur de l'eau n'étoit que de quatorze brasses, fond pierreux. Aussi-tôt qu'on l'eut passé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues

LE MAIR. 1616.

Leur tenaille enroulée.

Fabrique de leur Barque.

Île des Cocos.

LE MAÎTRE.  
1616.

de la terre. La Chaloupe fut mise en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avoit trouvé, à la pointe de la première Isle, bon fond de sable, sur vingt-cinq brasses. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vue de plusieurs Canots, qui bordoient le rivage. Cette Isle est proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui releverent le courage de Malades, & qui lui firent donner le nom d'Isle des Cocos. L'autre, plus longue & plus basse, s'étend de l'Est à l'Ouest (10).

Lorsque le Bâtiment fut établi sur ses ancrs, trois petits Bâtimens Sauvages en vinrent faire le tour, & dix ou douze Canots l'aborderent. Quelques-uns déployerent de petits Pavillons blancs, & les Hollandois en arborerent aussi. Les Canots portoient chacun trois ou quatre hommes. Ils étoient arrondis à l'avant, aigus à l'arrière, & composés d'une seule pièce de fort beau bois rouge. En approchant du Navire, les Indiens sautoient dans l'eau & venoient à bord à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'Ubas, qu'ils troquoient pour des cloux & de la verroterie; deux marchandises dont ils paroissent faire beaucoup de cas. Ils donnoient quatre ou cinq noix pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en si grand nombre, que l'espace manquoit pour s'y tourner. Schouten, regretant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'Isle, envoya sonder autour de la Côte, pour en trouver un plus sûr. La Chaloupe ne fut pas plutôt éloignée du Navire, qu'elle se vit environnée d'une multitude d'autres Canots. Les Sauvages avoient l'air furieux, & portoient de gros bâtons d'un bois très dur, dont la pointe étoit tranchante. Ils aborderent la Chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors, la nécessité de se défendre força les Hollandois de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & la flamme ne parurent pas les effrayer; mais, lorsqu'au troisième coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne penserent qu'à s'éloigner. Ces Insulaires avoient beaucoup de penchant au latin. Malgré l'effroi, dont ils avoient paru saisis, un d'entr'eux, plongeant dans la mer à la vue des Hollandois, déroba sous l'eau un plomb de sonde. A bord du Vaisseau, ils prenoient tout ce qui tomboit sous leurs mains, & se savoient à la nage avec leur proie. Les uns volerent des oreillers & des couvertures; d'autres, des couteaux; & leur passion la plus vive étant pour le fer, ils faisoient des grands efforts pour arracher les cloux & les chevilles du Bâtiment. On se crut obligé, le soir, de hâler la Chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étoient hauts, robustes & bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'avoient pas la même ressemblance dans la maniere dont ils portoient leurs cheveux. Les uns les avoient courts; d'autres, frisés avec art; d'autres, tressés & liés diversement. La situation de leur Isle est à seize degrés dix minutes (11).

Le lendemain, paroissant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apporterent avec plus de modération, des noix de cocos, des bananes, des racines d'Ubas, quelques petits pores, & de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entr'eux : chacun, voulant être le premier à bord,

(10) Page 601.

(11) Pages 604 & précédentes.

sautoit

Effet de la  
moudjette sur  
les Insulaires.

Leur caracte-  
re.

l'autoit de son Canot, & plongeait au travers des autres, ou dessous, pour vendre ce qu'il portait entre les dents, ou dans ses mains. Aussi-tôt qu'ils avoient fait leur marché, la plupart retournoient à leurs Canots. Quelques-uns ne se laissoient point d'admirer la force & la grandeur du Navire. Ils se glissoient en bas, le long du gouvernail; & frappant sous l'eau contre le bordage, ils paroissent observer sa force dans les différentes parties. Un autre Canot apporta un sanglier noir, & l'on crut connoître, à divers signes, que c'étoit un présent de la part du Roi; sur tout, lorsque ceux qui l'avoient apporté refusèrent les présens qu'on voulut leur faire aussi. Bientôt le Roi vint lui-même, dans un grande Pirogue à voiles, de la forme des Traîneaux qui servent, en Hollande, à courir sur la neige. Il étoit escorté de vingt-cinq Canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendit répéter plusieurs fois, étoit *Latou*. On le reçut au son des trompettes & des tambours. Sa surprise parut assez vive, pour faire juger qu'il n'avoit jamais rien entendu d'approchant. Les Indiens de sa suite firent beaucoup d'honneurs & de caresses à l'Equipage Hollandois; ou du moins ils inclinoient souvent la tête, ils frappoient dessus avec le poing, ils faisoient d'autres postures qu'on ne pouvoit prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du Vaisseau, poussa de grands cris, & parut témoigner sa joie par des agitations de corps, qui furent imités de tous ses gens. Il n'avoit rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui étoit la même, on ne s'apercevoit de son rang qu'à la soumission avec laquelle il étoit obéi. Schouten l'invita, par des signes, à passer à bord. Il n'eut pas la hardiesse de s'y exposer. Son fils y passa, & fut traité avec distinction. Ceux qui monterent, avec lui, se jetterent à genoux, baisèrent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappoit leurs yeux. Ils sembloient presser les Hollandois, par leurs signes, de descendre sur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendoient à des roseaux; un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles (22).

Le 13, on fut sollicité si vivement, par d'autres Canots, de s'approcher de la seconde Île, qu'enfin l'ancre fut levée par complaisance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante-cinq Canots, qui furent suivis d'une Flotte de vingt-trois petits Bâtimens à voile. Ces Bâtimens portoient chacun vingt-cinq hommes, & les Canots quatre ou cinq. Le Commerce se fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi: mais ce prélude n'étoit qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi se trouvoit dans un des petits Bâtimens. En vain renouvela-t-on les instances pour le faire passer à bord. Son obstination parut d'autant plus suspecte, que toute la Flotte environnoit le Vaisseau. Enfin, il quitta son Bâtiment pour passer dans un Canot. Son fils passa dans un autre, & tous leurs gens firent aussi tôt un grand cri, qui étoit apparemment le signal de l'assaut. En effet, le Bâtiment, que le Roi venoit de quitter, aborda le Vaisseau avec autant de force, que s'il avoit espéré de le couler à fond, & de passer par-dessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. Les Erraves des deux Canots, qui soutenoient la machine du Bâtiment, se brisèrent; & dans leur surprise, les Indiens,

LE MAÎTRE.  
1616.  
Leurs observations sur le Vaisseau.

Forme de leurs carènes.

Les Hollandois furent traités par les Sauvages.

Comment ils se dégageant.

(22) Page 606.  
Tome X.



LE MAIRE.  
1616.

qui les montoient, s'élancèrent dans les flots. Alors tous les autres commencèrent à jeter une nuée de pierres, qui étoient capables d'effrayer les Hollandois. Schouten se contenta d'ordonner une décharge de la mousqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux cloux. Quantité d'Indiens tombèrent sans vie. Le reste, transporté de frayeur à la vue d'une si terrible exécution, se hâta de retourner au rivage. Il y avoit beaucoup d'apparence que, pour cette entreprise, le Roi avoit rassemblé toutes les forces; car on compta plus de mille hommes dans la Flotte, entre lesquels on en distingua un, qui avoit la blancheur d'un Européen (23).

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre, pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'Equipage, qui n'avoit pas eu le tems de faire assez d'eau, lui demandoit la permission de descendre, & d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. La première île, qui est fort haute, fut nommée la Montagne des Cocos; & la seconde, l'île des Traîtres (24).

Avanture dans  
une autre île.

Le 14, on découvrit une autre île, à cinquante lieues des deux dernières; & le desir qu'on eut, d'y faire de l'eau, lui fit donner le nom de l'Espérance. Mais, ne trouvant point de fond, on mit la Chaloupe en Mer, pour sonder le long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, fond de petites pierres molles & noires, & quelquefois vingt à trente brasses; mais toujours si proche de l'île, qu'à deux longueurs de la Chaloupe, on cessoit absolument d'en trouver. D'ailleurs, la Mer brisoit avec tant de violence contre la Côte, qu'il auroit été difficile d'y descendre. On ne voyoit, dans l'île, que des rochers bruns, qui étoient verts au sommet, & des terres noires, plantées de Cocotiers. Quelques Maisons s'offroient dans l'éloignement, & l'on apperçut même un gros Bourg. En général, cette île est montagneuse, quoique les Montagnes y soient d'une hauteur médiocre. Pendant que la Chaloupe continuoît de sonder, on vit paroître dix ou douze Canots, qui s'en approchèrent avec des intentions suspectes. Les Hollandois, n'étant qu'au nombre de huit, se crurent obligés, pour leur sûreté, de tirer quelques coups de mousquet, dont ils tuèrent deux hommes. L'un fut aussi-tôt renversé; & l'autre, après avoir essuyé pendant quelques instans le sang qui sortoit de sa plaie, tomba aussi dans la Mer. Cet exemple effraya les autres; mais le Vaisseau n'en remit pas moins à la voile.

Embarras de  
leurs Chefs sur  
leur route.

Le 18, on étoit à seize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Ouest extrêmement variables. Schouten représenta au Conseil qu'on avoit déjà fait environ seize cens lieues, à l'Est des Côtes du Pérou & du Chili, sans avoir découvert la Terre australe qu'on cherchoit, & qu'il n'y avoit aucune apparence de réussir plus heureusement; qu'on s'étoit même avancé à l'Ouest beaucoup au-delà de son intention; qu'en continuant cette route, on se trouveroit infailliblement au Sud de la nouvelle Guinée, & que si l'on n'y découvroit point de passage, comme on n'en avoit aucune certitude, ni la moindre connoissance, le Vaisseau & l'Equipage courroient sans doute à leur perte, puisqu'il seroit impossible de retourner à l'Est, contre les vents d'Est qui regnent continuellement dans ces Mers: enfin, qu'il restoit fort

peu de vivres, & qu'on ne voyoit aucun moyen de s'en procurer; d'où il conclut qu'il étoit nécessaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour se rendre aux Moluques par le Nord de la Nouvelle Guinée (25).

Cet avis étant approuvé du Conseil, on tourna aussi-tôt les voiles au Nord Nord-Ouest, jusqu'au lendemain qu'avec un vent du Sud on porta droit au Nord. Le 21, on se trouva proche d'une Ile, d'où vingt Canots vinrent à bord, avec des marques extraordinaires de franchise & de douceur. Cependant, un des Insulaires, qui étoit armé d'une zagaie fort aigüe, menaça un Marelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'élevèrent au même moment, furent pris pour un signal d'attaque. On leur tira deux coups de canon, & quelques coups de mousquet, qui en blessèrent deux & qui disposèrent les autres à s'éloigner. Ensuite la Chaloupe s'étant approchée de la terre avec la sonde, les Indiens de six ou sept Canots, dont elle se vit environnée, s'efforcèrent d'y entrer & d'arracher leurs armes aux Marelots. Cette violence attira sur eux une décharge de mousqueterie, qui en tua six, & qui en blessa un plus grand nombre. Dans une extrémité moins pressante, surtout après tant d'exemples de la barbarie des Insulaires, on n'auroit pensé qu'à s'éloigner. Mais le Capitaine se mit lui-même dans la Chaloupe, & trouva un fort bon mouillage assez proche, dans une Baye voisine, peu éloignée d'une rivière. La mer y étoit fort unie: l'ancre y fut jetée devant l'embouchure de la rivière; de sorte qu'en descendant au rivage, sur l'un ou l'autre bord, le canon mettoit les Marelots à couvert de l'insulte des Sauvages.

Le même jour, on vit paroître plusieurs Canots, qui vinrent échanger paisiblement diverses provisions pour des cloux, des cureaux & des grains de verre. Ils n'étoient pas moins exercés au vol que les Habitans des autres Isles, ni moins adroits à plonger. Leurs Maisons, qu'on appercevoit du Vaisseau, étoient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées presque en pointe. Elles avoient à peu près vingt-cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvoit passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes aussi sèches que le foin, qui servent de lit aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges; & dans quelques-unes, des massues de bois.

L'inquiétude où l'on étoit sans cesse à la vue d'un grand nombre de Canots, qui s'assembloient de toutes les parties de l'Isle, & le refus que les Insulaires faisoient constamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même-temps, six des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'appivoiser par la bonne chère & des présents. Les autres ne marquoient pas moins d'affection aux trois Hollandois. Le Roy même leur rendit toutes fortes d'honneurs. Il tint, près d'une demie-heure, ses deux mains l'une contre l'autre, & son visage dessus, se baissant presque à terre, & demeurant dans cette posture, pour attendre apparemment que les Hollandois lui fissent la même révérence. Ils s'avifèrent de la faire. Aussi-tôt,

LE MAIRE.  
1616.

Autres Sauvages  
dont ils ont  
à le défendre.

L'aison qu'ils  
font avec eux.

Forme des  
Maisons de l'Isle.

Les Sauvages.  
devenant trait-  
tables.

LE MAIRE.  
1616.

il baïsa leurs pieds & leurs mains. Un autre Indien, qui étoit assis près de lui, pleuroit à chaudes larmes, & leur donnoit des discours auxquels ils ne comprenoient rien. Enfin, le Roi retira ses pieds de dessous son derrière, sur lequel il étoit assis; & se le passant sur le cou, il s'humilia & se roula, suivant l'expression de l'Auteur, comme un ver de terre. Les présens, qu'on lui fit, parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion si vive pour une chemise blanche, qu'Aris, un des trois Hollandois, avoir prise le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs (26).

l'ain établie.

Après cette espèce de Traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux Chaloupes, dont l'une étoit armée, pour défendre celle qui portoit les tonneaux. Il s'y rendit un si grand nombre de Sauvages, que les Matelots en étoient embarrassés; mais tout se passa sans désordre. Le Roi s'empressoit lui-même d'écarter les importuns, ou les faisoit chasser par ses Officiers, avec beaucoup de fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'Indiens autour du Vaisseau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arrière, entra dans la Chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un Canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux Officiers du Roi. Sur le champ, ils cherchèrent le Voleur; & l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déjà, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandoient. Ils monroient avec les doigts, qu'ils lui passioient sur la gorge, que si son crime étoit connu du Roi, il lui en couteroit la tête. Depuis ce jour, on ne s'aperçut pas du moindre vol, à bord & sur le rivage.

Effet des armes  
à feu sur les Sau-  
vages.

Les Insulaires redoutoient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisoit fuir en tremblant; mais on les épouvanta beaucoup plus, lorsqu'on leur fit entendre, par des signes, que les grosses pièces tiroient aussi. Le Roi parut désirer une fois ce spectacle. On eut cette complaisance pour lui. Sa propre attente, & toutes les assurances qu'on lui avoit données, ne l'empêchèrent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ses gens; & lorsqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs étages; & les trois Hollandois revinrent librement à bord. Le jour suivant, on fut agréablement surpris d'y voir venir quelques-uns des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils portoient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étoient la marque de leur grandeur, & dans les mains des branches vertes, avec une banderolle blanche, pour signe de paix & d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avoit vu faire au Roi. Schouten les reçut dans sa chambre, où leur admiration tomba particulièrement sur une montre, une sonnette, un miroir & des pistolets. Après leur avoir fait quelques présens, pour eux-mêmes & pour le Roi, on prit l'amusement de la pêche avec eux. Entre plusieurs poissons, on trouva, dans le filet, deux raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étoient fort épaisses, elles avoient la tête très grosse, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nageoires, la queue étroite & fort longue, & deux

Raies mon-  
strueuses.

petites sonnettes aux côtés. En général, si l'on excepte la queue, elles ressembloient beaucoup aux chauve-fouris (27).

Les Hollandois se curent obligés à des retours de politesse. Le Maire & Aris descendirent dans l'Isle, précédés des trompettes, & portant, comme en cérémonie, un petit miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, sur le rivage, un homme courbé sur des pierres, les mains jointes sur la tête & la visage contre terre. C'étoit le Roi même, & cette posture étoit une révérence. Ils le releverent, pour se rendre avec lui dans sa maison, qu'ils trouverent remplie de Spectateurs, ou de ses Officiers. On étendit deux petites nattes, sur lesquelles le Roi s'assit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à sonner, l'étonnement & la frayeur se répandirent également dans l'Assemblée. Un Seigneur, que les Hollandois prirent pour un second Roi, ou pour la seconde Personne de l'Isle, entra doucement, le visage tourné vers les Etrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il s'élança tout d'un coup derrière leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Ensuite il fit un grand saut en l'air, pour retomber assis, les jambes croisées sous lui. Comme la chambre étoit pavée de pierres. Les Hollandois s'étonnerent qu'il ne se fût pas cassé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une prière, après laquelle on servit une sorte de limons, à peu près du goût des melons d'eau. Le breuvage étoit composé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux Etrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher dessus. Les deux Rois leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes sur la tête de le Maire & d'Aris. C'étoit un cercle de plumes blanches, longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venoient des Perroquets de l'Isle. On y voit un autre oiseau, dont l'Auteur juge que les Insulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Conseillers du Roi en avoient un perché près d'eux sur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque ressemblance avec le pigeon, sont blancs jusqu'aux ailes, & noirs dans tout le reste du corps, à la réserve de quelques plumes rougeâtres qu'ils ont sous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques présents de peu de valeur, qui devinrent de précieuses richesses entre leurs mains.

Le 29, quelques Hollandois entreprirent de visiter l'Isle. Le Roi & son frere (28), s'étant empressés de les accompagner, ils monterent sur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux sauvages, & quelques vallées stériles. Ils trouverent une Terre rouge, dont les femmes du Pays font une teinture, qui leur sert à se frotter la tête & les Jones. En retournant au rivage, ils passèrent par des lieux plus riens, & plantés de cocotiers, qui étoient chargés de noix. Là, tandis qu'ils se reposoient sous ces arbres, le frere du Roi, sans autre secours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout d'un coup, avec une agilité surprenante, jusqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus drois. Il y cueillit des noix, qu'il appotta aux Etrangers, & qu'il ouvrit très facilement avec un petit morceau de bois. Le Roi fit entendre à ses Hôtes qu'il avoit souvent la guerre contre les Habitans de la seconde Isle. Il leur montra des cavernes dans la montagne, & des bois

LE MAIRE.

1616.

Viste singulière &amp; les circonstances.

Observations sur l'institut de l'Isle.

(27) Page 617.

(28) Apparemment le second Roi.

LE MAIRE.  
1616.

qui servoient de retraite à ses Sujets, où dans lesquels ils dressaient des embuscades. Le Maire comprit, par ses signes, qu'il demandait le secours de leur Vaisseau pour attaquer ses Ennemis; mais on lui fit comprendre, à son tour, que cette faveur ne pouvoit être accordée. L'Auteur ne dissimule pas qu'on y auroit pu consentir, s'il y avoit eu quelque avantage à se permettre de cette expédition (19).

Fleuve & cascade des Indes.

Ces Peuples sont d'une taille extraordinaire. La plupart étoient aussi hauts que les plus grands Hollandois; & ceux qui étoient distingués par leur grandeur, auroient passé pour des géans en Europe. Ils sont vigoureux & bien proportionnés, légers à la course, excellens Nageurs. Leur peau est d'un brun jaunâtre. Ils aiment à se parer de leur chevelure, qu'ils disposent suivant leur propre goût. Les uns avoient les cheveux crépus; d'autres les avoient très bien frisés; d'autres, adroitement noués en cinq ou six tresses; d'autres enfin, hérissés & droits sur la tête. La chevelure du Roi étoit divisée en une longue tresse, qui lui pendoit, du côté gauche, jusqu'à la hanche; & le reste étoit relevé en deux nœuds. Ses Courtisans avoient deux tresses; c'est à-dire, une de chaque côté. Mais tous étoient nus, sans distinction de sexe & de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes paroissent très laides aux Hollandois; mal faites, de petite taille, & si luxurieuses qu'elles n'avoient nulle honte de se mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la personne du Roi. Elles portent les cheveux fort courts; mais, en récompense, elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des sacs de cuir jusqu'au milieu du ventre (20).

Leur Religion & leurs mœurs.

On ne peut distinguer si ces Insulaires étoient idolâtres, ni s'ils avoient quelque autre culte que la prière qu'on croyoit leur avoir vu faire. Mais on remarqua facilement qu'ils vivoient avec aussi peu de soins que les animaux des bois. Ils n'avoient aucune idée de commerce. Les présents, qu'ils firent aux Hollandois, étoient donnés par boutades ou par faillies, & les Hollandois régloient leurs libéralités sur celles qu'ils recevoient d'eux. Ils ne sement ni ne moissonnent. Ils ne font aucune sorte d'ouvrage. Leurs aliments se bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne consistent guères qu'en noix de Cocos, en Ubas, en Bananes & peu d'autres fruits. Les animaux qu'ils mangent, se multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherchent, dans les creux du rivage, les petits poissons que la mer y laisse en se retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons. On prendra quelque idée de leur Cuisine, dans la description d'un Festin, auquel le Maire, Aris & quelques autres Hollandois eurent la patience d'assister. Elle peut trouver place au moins dans une note (21). Le Roi de la seconde Île étoit

(19) Page 616.

(10) Page 617.

(11) Les Habitans de l'Île apportèrent quantité des mêmes herbes, dont leurs voisins venoient chargés. Ensuite, « ils commencent tous à les mâcher. Après cet exercice, ils les retirèrent de leurs bouches; & mettant tout ensemble dans un grand vaisseau de bois, ils jetterent de

« l'eau dessus, la mêlerent & la paîtrirent  
« avec les herbes, & présentèrent de cette  
« liqueur aux deux Rois & à leurs Officiers,  
« qui en burent. Ils en offrirent aussi aux  
« Hollandois, qui crurent avoir fait assez  
« de s'être trouvés présents à ce sale spectacle.  
« On servit aussi-rôt, devant les Com-  
« munes, des racines de Cava, qui furent  
« distribuées par rangs. Le Roi Étranger

venu visiter l'autre. Il avoit amené seize porcs ; & son cortège étoit composé de trois cens hommes, qui avoient, autour de la ceinture, une provision d'herbes vertes, dont ils font leur breuvage. Lorsqu'il découvrit le Roi, son voisin, il lui fit un grand nombre d'inclinations & de révérences. Il baissa le visage jusqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchoit d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, & ne le reçut pas avec moins de gestes & de contorsions. Enfin, s'étant relevés tous deux, ils entrèrent dans le Belez ; c'est le nom que les Insulaires donnent au logement de leur Roi. L'assemblée, qui se forma autour d'eux, étoit d'environ neuf cens hommes. Ils passèrent ensuite sur le Vaisseau Hollandois, où s'apercevant qu'on appareilloit pour remettre à la voile, ils marquerent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avoient toujours paru craindre qu'on ne se fît de leurs Isles. Aussi cette dernière visite fut-elle signalée par de nouveaux présens. Ils s'étoient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs ; & chacun des deux Rois en porta lui-même un sur sa tête.

En partant, les Hollandois donnerent, aux deux Isles, le nom d'Isles de *Hoorn*, de celui de la ville où le Vaisseau avoit été équipé, & qui étoit la patrie de la plus grande partie de l'Equipage. La Baie fut nommée Baie de la Concorde, du nom du Navire. Elle est dans un Golfe, au côté Méridional de la première Isle. Le fond en est si aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, paroît à découvert dans la basse marée. De l'autre, c'est la Côte, qui est fort sale le long du rivage. Ce Parage est à quatorze degrés cinquante-six minutes (32).

L'Equipage Hollandois partit fort content, de s'être rafraîchi avec si peu de danger, & surtout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Ouest, on se trouva, le 1 de Juin, à la hauteur de treize degrés..... minutes. Le 3, on fut surpris de n'apercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derrière la Nouvelle Guinée. Pour sortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit suivante, on étoit à douze degrés & demi. Les principaux Officiers soupçonnerent qu'on étoit plus à l'Ouest qu'on n'avoit pensé, & que la Nouvelle

LE MAIRE.  
1616.  
Estimé des  
Savages.

Ces Isles sont  
nommées Isles  
de Hoorn.

Différence des  
Calves Hollan-  
dois sur leur com-  
pte.

« s'affit. Ses femmes & les gens de sa suite  
« se placèrent derrière lui en cercle. Cha-  
« cun se mit à manger. Après ce premier  
« service, on apporta de grandes civières,  
« de vingt à trente pieds de long, char-  
« gées d'Ubas & d'autres racines, crues &  
« rôties, qui furent aussi distribuées. Enfin,  
« l'on présenta, aux deux Rois, seize pour-  
« ceaux, auxquels, pour tout apprêt, on  
« avoit tiré les entrailles. N'ayant point été  
« lavés, ils étoient encore sanglans. On  
« n'en avoit fait brûler que la soie dans les  
« flammes ; & pour les rôtir, on leur avoit  
« mis des pierres ardenes dans le corps.  
« Ensuite ils avoient été remplis d'herbes,  
« & les foies y étoient attachés avec de pe-  
« tites chevilles. Quatorze de ces animaux

« furent mangés fort avidement. Tout ce  
« qu'on servoit devant les Rois y étoit por-  
« té sur la tête, par respect, & l'on se met-  
« toit à genoux pour le poser devant eux.  
« Ils envoyèrent les deux autres pourceaux  
« à bord, par des Officiers qui les porte-  
« rent aussi sur leur tête, & qui les mirent  
« aux pieds des Chefs Hollandois. Ce pré-  
« sent étoit accompagné d'onze petits pour-  
« ceaux en vie, & de quelques autres de  
« moyenne grandeur. S-louien & le Maire  
« donnerent en retour trois petits goblets  
« de cuivre, quatre couteaux, douze vieux  
« clous, & quelque verrerie. *Ibidem.* pages  
614 & suivantes.

(32) Page 629.

LE MAIRE.  
1616.

Guinée étoit encore à côté d'eux. Ils résolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la Côte du Perou. Celui de Schouten marquoit mille sept cens trente lieues; un, mille six cens soixante-cinq, & toujours en diminuant jusqu'à mille six cens dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la course avoit été d'environ mille six cens soixante lieues. Comme on continuoit de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer de route & de porter à l'Ouest Le 13 à midi, la hauteur fit juger qu'on étoit à cent cinquante-cinq lieues des Isles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de Bonites, beaucoup d'autres poissons, & quelques oiseaux mêmes qui commencèrent à se montrer, ne laissèrent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança jusqu'au 20, sans rien découvrir. Enfin, vers le soir du 20, on eut la vue d'une Côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jeter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou six petites Isles, qui paroissoient couvertes d'arbres, & de grands bancs de sable qui s'étendoient au Nord-Ouest. Le mouillage y étoit si mauvais, qu'on remit le Cap à l'Ouest, en laissant les Isles à quatre degrés quarante-sept minutes. Le 22, on en découvrit douze ou treize autres, à quatre degrés quarante-cinq minutes. Elles furent laissées à la gauche du Vaisseau. On ne vit aucun coutant dans ce Parage (33).

M: Saint Jean.

Le 24, on aperçut trois basses Isles au Sud-Ouest, remplies d'arbres & couvertes de verdure. Mais les Côtes étoient bordées de rochers, & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Isles vertes. On découvrit une autre terre avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au Sud-Ouest par d'autres terres, de la même hauteur, on la prit pour le Cap de la Nouvelle Guinée. Cependant on se crut détrompé en approchant de la Côte; & ne reconnoissant qu'une Isle, on lui donna le nom de Saint-Jean, parce que c'étoit le jour de cette Fête qu'elle avoit été découverte. Après avoir rasé long-tems le rivage sans y trouver de fond, on doubla le Cap vers le soir, & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla sur quarante-cinq brasses, fond de sable & de cailloux. La mer y étoit unie, & l'eau fort bleue. Deux Pirogues, s'approchèrent du bord, au clair de la Lune. Elles portoient quelques hommes noirs, qui parlèrent long-tems dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on observa que les Habitans faisoient la garde sur leurs Côtes, & surtout à l'entrée d'une rivière, proche de laquelle on étoit à l'ancre. Vers la pointe du jour, le tems étant fort serein & la Lune très claire, quelques Pirogues s'avancèrent jusques sous les galeries. On leur jeta des grains de rassade, en parlant aux Sauvages d'une voix caressante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des signes, qu'on leur demandoit des noix de Cocos, des pourceaux, des bœufs, & des boucs. Ils continuèrent, pendant le reste de la nuit, de pousser des cris autour du Vaisseau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des Pilotes, cette Côte étoit à mille huit cens quarante lieues de celle du Perou (34).

Férocité des  
Insulaires.

Le matin du 26, on vit paroître huit autres Pirogues, dont l'une portoit

(33) Page 632.

(34) Page 634.

onze

onze hommes, & les autres, six ou sept. Ils tournerent plusieurs fois autour du Vaisseau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des massues de bois, des sabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur distribua quelques merceries. Mais, pour réponse, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'Equipage. On fit jouer tout à la fois le gros canon & la mousqueterie. Leur grande Pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes; & dix ou douze hommes tombèrent sans vie. On mit aussitôt en mer la Chaloupe à rames, qui, passant au travers de ceux qui se sauvoyent à la nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étoient fort blessés; & quatre Pirogues, dont elle se saisit, furent mises en pieces, pour servir au chauffage. Un des trois Prisonniers mourut deux heures après.

La Chaloupe retourna au rivage avec les deux autres. Comme on les avoit bien traités, & qu'à force de signes, on leur avoit fait comprendre qu'on ne demandoit d'eux que des rafraichissemens, ils exhorterent apparemment leurs Compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit Canot se hâta de venir présenter deux petits pourceaux & un paquet de bananes. On renvoya un des Prisonniers, qui étoit fort blessé, & l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui, qu'on venoit de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée sortit d'un bois voisin, le vint prendre par-dessous les bras, & l'emmena sous quelques arbres, où s'asseiant autour de lui, ils parurent tous fort empressés à le secourir.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus, au diaphragme du nez; & toutes ces ouvertures servoient à soutenir des anneaux. Leur barbe est assez longue, mais sans moustaches. Ils portoient des bracelets de nacre de perles, au-dessous des coudes & aux poignets. Leur unique vêtement est une feuille d'arbre au milieu du corps, avec une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils paroissent très robustes, & bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents sont noires, & leurs cheveux de la même couleur; courts & crespus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un sur l'autre, joints ou lacés par une espee de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coiffure de femme. La plupart avoient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettoient de la chaux pour saupondrer, ce que l'Auteur nomme leur Pinang. Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à se mettre les mains sur la tête, & à s'y mettre aussi des feuilles d'arbres, qui paroissent un signe particulier d'affection. On les prit pour des Papous (35). En venant à bord, ils chantoient ensemble, avec assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres sont ornées. Mais cette arme, & celles qu'on a nommées, ne sont que pour les Ennemis de leur Nation. Lorsqu'ils sont mécontents l'un de l'autre, leur usage est de se mordre entr'eux, comme des chiens. Tous leurs Canots ne sont pas égaux. On compta jusqu'à dix-sept couples de Rameurs sur les grands, & depuis deux couples jusqu'à dix sur les petits. Ils gouvernent également de l'avant & de l'arrière; & ces petits Bâtimens ont des Châteaux comme

LE MAIRE.  
1616.

Leur figure & leurs usages.

Leurs Pirogues.



LE MAIRE.  
1626.

Autres Iles &  
divers Sauvages.

Quel soin ils  
ont de leur barbe.

Simpleté dans  
leur structure.

Sauvage pris &  
nommé Moïse.

les Galions. Cependant leur largeur ne suffit que pour deux hommes. On vit un des plus grandes Pirogues, dont les pieces étoient jointes ensemble par des coutures bien godronnées, ou frottées de térébentine.

L'Equipage fit de l'eau sans obstacle. Mais, le jour suivant, quelques Canots étant venus à bord sans y rien apporter, & sans vouloir payer la rançon du Prisonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes si sauvages. De la Côte, on aperçut une autre Ile au Nord. La nuit du 29, Schouen fit remettre à la voile ; & dans tout le jour suivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quitoit. Elle couroit à l'Ouest Nord-Ouest, & au Nord-Ouest quart d'Ouest, avec plusieurs Baies. Mais le même jour, on eut la vûe de deux hautes Iles, toutes deux au Nord de la grande ; & le 30 au matin, on vit approcher plusieurs Canots, montés d'hommes noirs, qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes. C'étoit apparemment un signe de paix ; mais ils n'avoient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent hardiment tout ce qui s'offroit à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés, que tous ceux qu'on avoit vûs jusqu'alors. Ils avoient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs Canots étoient mieux construits que les autres, & portoient même quelques ornemens de sculpture à l'avant & à l'arrière. On observa que ces Insulaires avoient un soin extraordinaire de leurs barbes & de leurs cheveux, & qu'ils se les poudroient de chaux. Ils étoient venus de trois ou quatre Iles, qui paroissent remplies de cocotiers ; mais tous les signes, par lesquels on croyoit se faire entendre, ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour suivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies, n'avoit été qu'une ruse pour surprendre le Vaisseau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il se trouva, le matin, entre une Ile de deux lieues de long & une autre Côte. Vingt-cinq Pirogues, remplies de Sauvages, ne tarderent point à se présenter. On crut reconnoître une partie de ceux qu'on avoit vûs la veille, & Schouen ne fut pas difficile de les laisser approcher. Il y avoit, à l'avant du Vaisseau, deux ancrs à pic, & parées pour mouiller, sur chacune desquelles un Negre alla s'asseoir, la rame à la main, dans l'opinion, sans doute, qu'ils pourroient mener le Navire au rivage. Les autres tournoient à l'entour, & sembloient chercher le moyen d'y monter. Enfin, se croyant sûrs de leur Conquête, ils commencerent à lancer des zagaies & des pierres. Elles étoient poulées avec tant de vigueur, que se rompant contre les mâts & le bordage, elles en faisoient voler de petits éclats. Un Matelot fut blessé dans la premiere surprise, & les autres ne purent demeurer sur le Pont. Mais, au fort de cette attaque, & lorsque les Sauvages se dispoient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & l'on fit feu de la mousqueterie. Une décharge si brusque en ayant emporté ou blessé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La Chaloupe, qui étoit bien armée, les suivit aussi-tôt, & se saisit d'un Canot, dans lequel il y avoit trois hommes. L'un fut tué, un autre sauta dans la mer, & le troisième demeura Prisonnier. C'étoit un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de Moïse, qui étoit celui du Matelot blessé ; & l'Ile fut nommée aussi l'Ile de Moïse. Ces Insulaires vivoient d'une sorte de pain, composée de racines d'arbres.

On s'éloigna de cette race perfide. L'observation méridienne fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le soir, on rangea la Côte au Nord-Ouest, & l'on découvrit une belle Baye de sable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du Vaisseau, des terres basses, divisées par une grande montagne, & une île basse à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent, de courir à l'Ouest-Nord-Ouest, on apperçut encore de hautes terres à l'Ouest, vers deux degrés quarante minutes. Dans les efforts qu'on fit le 4, pour se dégager des îles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes & petites, hautes & basses, à différentes distances entre elles, depuis deux degrés vingt-cinq, jusqu'à trente minutes. La nuit qui survint, ne permit point d'y chercher une Rade; & le lendemain à midi, on fut conduit par de meilleures espérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Ouest. Les Pilotes avoient si peu de connoissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'île de Banda, & la hauteur, qui étoit à peu près la même, leur firent juger qu'on étoit à la vue de cette île. Mais bientôt, on découvrit, au Nord, trois ou quatre autres montagnes, à six ou sept lieues de la première, qui prouverent la fausseté de leur conjecture. Derrière la première montagne, on vit à l'Est & à l'Ouest une si grande étendue de Pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés on n'en appercevoit pas la fin; & comme il s'étendait à l'Est-Sud-Est, on crut enfin que c'étoit la Nouvelle Guinée (36).

LE MAIRE.  
1616.  
Grand nom-  
bre d'îles.

Erreur des Pi-  
lotes Hollan-  
dois.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jettoit des flammes de sa cime, & qui dirigeoit le Vaisseau par cette lumière, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connoître que c'étoit une île bien peuplée & remplie de cocotiers, qu'on nomma l'île du Volcan (37). Les Habitans envoyèrent quelques Pirogues, dont chacune portoit cinq ou six hommes, avec une espèce d'échafaudage élevé sur des bâtons, qui couvroit chaque petit Bâtimement. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le Negre Moysé pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des Sauvages. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps. Les uns avoient les cheveux courts, & d'autres les avoient longs. Leur couleur étoit plus jaune que celle de Moysé. On ne put trouver de mouillage sur leur Côte; & voyant plusieurs autres îles au Nord & au Nord-Ouest, on porta vers un Cap uni, qui faisoit face à la proue. L'eau étoit de diverses couleurs, verte, blanche, jaune; & se trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venoit de quelque rivière qui avoit son embouchure à peu de distance. On voyoit aussi flotter des arbres & des branches, sur lesquelles on distinguoit quelquefois des oiseaux & des écrevisses. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Ouest Sud-Ouest, entre une haute île, qu'on avoit à la droite du Vaisseau, & des terres moins hautes qu'on laissoit à gauche. Vers le soir, on trouva fond sur soixante-dix brasses, à peu de distance du rivage, & l'on y laissa tomber l'ancre. Les Canots, qui vinrent à bord, étoient con-

île du Volcan.

LE N° 116.

1616.

Savages qu'on  
eut le plus.Fronce leur  
de la Nouvelle.

duits par des hommes fort singuliers, qu'on prit encore pour des Papeus. Ils avoient les cheveux courts & frisés, des anneaux passés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes sur la tête & sur les bras, & des dents de porc autour du cou & sur la poitrine. Leurs femmes étoient effrées. L'Auteur compare leurs longues mammelles à de gros boyaux, qui leur tombaient jusqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avoient les jambes & les bras fort menus, un visage de singes, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reste nud. Chacune avoit quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuse, ou bossue, & quelque marque de mauvaise santé; ce qui fit juger que l'air du Pays étoit mal sain, d'autant plus que les Maisons y étoient élevées sur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette Côte est de trois degrés quarante-trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apportèrent des essais de gingembre; d'où l'on conclut qu'ils étoient exercés au Commerce. On alla chercher un meilleur mouillage, dans une Baie voisine, où l'ancre fut jetée sur vingt-six brasses, fond de sable mêlé d'argile. Les Habitans de deux Villages, qui s'offroient assez proche, envoyoient à bord deux Canots, avec quelques noix de cocos, qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandoient, pour quatre noix, une brasse de toile; & c'étoit à cette marchandise qu'ils s'attachoient le plus. Un Commerce si peu avantageux, joint à la rareté des vivres, qui se réduisoient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-tems les Hollandois. Ils se retrouvèrent le lendemain à quatre degrés; & dans l'inquiétude de leur sort, les rations furent réglées. Ils ignoroient absolument dans quelle partie du Monde ils étoient, près ou loin des Isles des Indes, & si c'étoit la Nouvelle Guinée dont ils ne cessent plus d'avoir la vûe. Toutes leurs Cartes ne leur offrant aucune lumière sur les Pays qu'ils découvroient chaque jour, ils n'avoient plus d'autres règles que de foibles conjectures (38).

L'inquiétude  
des Hollandois  
augmente sur  
leur sort.Ils font à la  
nouvelle Guinée  
sans le savoir.

La course du 11 fut à l'Ouest Nord-Ouest, avec peu de changement, le long de la Côte, qu'ils ne se lissoient pas de suivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublerent un haut Cap. Ces Terres, qui étoient en effet celles de la Nouvelle Guinée, s'étendent la plupart au Nord Ouest quart-d'Ouest; quelquefois un peu plus à l'Ouest, ou un peu plus au Nord. Le 12, à deux degrés cinquante-huit minutes, ils eurent la faveur des Courans, qui portoient à l'Ouest, suivant leur direction ordinaire, le long des Côtes de la Nouvelle Guinée. Les 13 & 14 on continua de suivre la même Côte; & le 15 trois Isles basses & peuplées, qui paroisoient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante brasses jusqu'à sept, à demie lieue de la grande Terre, on y mouilla sur un excellent fond. Les Hollandois auroient trouvé, sur le champ, du remède à tous leurs besoins s'ils y étoient descendus avec moins d'imprudence. Mais n'ayant observé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la Chaloupe, les Insulaires, qui étoient sur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirent une nuée de fleches, dont ils blessèrent seize Matelots. On ne laissa point d'abord à la plus petite des deux Isles, où dans le premier feu de la:

vangeance , on brûla quelques Maisons dispersées. Les Sauvages de l'Isle voisine parurent furieux & poussèrent d'horribles cris : mais ils n'osoient passer d'une Isle à l'autre , dans la crainte de quelques pieces de gros canon , qui battoient le long du rivage & dans le bois , où les boulets pénétreroient avec un fracas épouvantable. Le soir , ils envoyèrent demander la paix : après quoi , deux ou trois Canots étant au-dessus du vent du Vaisseau , sans oser s'en approcher , jetterent des noix de cocos dans la Mer , afin que le Courant les portât vers les Hollandois. On les pressa de venir à bord , par des signes qui leur inspirèrent enfin plus de hardiesse. Ils apportèrent quantité de noix & de bananes , du gingembre verd , & des racines jaunes qui leur tiennent lieu de safran , pour lesquelles on leur donnoit en échange des grains de verre , des cloux & des coureux rouillés. Ces Insulaires font absolument nus. On vit entre leurs mains quelques pots de fer , qui devoient leur être venus des Espagnols. Ils ne paroissent pas surpris de la forme du Navire ; & quoiqu'effrayés de l'artillerie , ils n'en craignoient ni le bruit ni la vue. Ils donnoient à la plus Orientale de leurs Isles le nom de *Moa* , celui d'*Infou* à la seconde , & celui d'*Arimon* à la dernière , & la plus haute , qui est à cinq ou six lieues de la Nouvelle Guinée (39). On ne cessa point de trouver ces Sauvages fort traitables , & d'en recevoir , à vil prix , toutes sortes de rafraichissemens. Ils font du pain & des galetes de cassave ; mais elle n'est pas comparable à celle des Indes Occidentales.

Le 20 , on leva l'ancre , pour continuer de suivre la Côte à l'Ouest Nord-Ouest. On eut , à treize degrés , la vue de plusieurs Isles , vers lesquelles on étoit porté par les Courans ; ce qui n'empêcha point qu'ayant trouvé un fort bon fond sur treize à quinze brasses , on ne mouillât , le soir , avec d'autant plus de confiance , qu'on n'avoit point aperçu de feu dans l'Isle voisine. Cependant la pointe du jour fit découvrir six grands Canots , avec des ailes & de l'acastillage. Les Sauvages , qui les montoient , s'approchèrent timidement , quoiqu'armés d'arcs & de flèches. Ils montroient , de loin , du poisson sec , des noix de cocos , du tabac , & un petit fruit , qui ressembloit à nos prunes. On les encouragea par des signes de paix & d'amitié. D'autres Canots , qui paroissent venir de la même Isle , apportèrent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité , à la vue du Navire & du canon , fit juger qu'ils connoissoient les Vaisseaux de l'Europe. Ces Sauvages avoient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Isles précédentes. La plupart portoient aux oreilles des anneaux de verre , qu'ils ne pouvoient avoir reçus que des Espagnols. Toutes ces apparences soutenoient le courage des Hollandois ; mais elle ne jetoient pas plus de jour sur leur navigation. Le 24 , ils se trouverent à la hauteur d'un demi degré. Leur course fut au Nord-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest , le long d'une belle & grande Isle , qu'ils nommerent l'Isle de Schouren , du nom de leur Capitaine. Ils donnerent , à sa pointe Orientale , le nom de Cap de Bonne-Espérance , parce que trouvant , dans leurs Cartes , des Isles à l'Est de Banda , ils se flatterent que ce Cap pouvoit être une pointe de ces Isles , & que la route étoit libre pour arriver à Banda , par le Sud. Cependant comme

Le MAIRE.  
1616.

Isles de Nioy &  
d'Iniou & l'Amir-  
mon.

Sauvages qui  
connoissent les  
Européens.

Isle de Schou-  
ren.

Nouveau Cap  
de Bonne-Es-  
pérance.

LE MAIRIE.  
1616.

l'Isle de Schouten s'étendoit jusques sous la Ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût une de celles qui sont marquées dans les Cartes à l'Ouest de la Nouvelle Guinée jusqu'à la Ligne. Dans cette supposition, ils s'exposèrent à tomber dans quelqu'un des Golfs de Gilolo. Schouten, embarrassé de ce douloureux, prit le parti de monter promptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui venoit alors de l'Est, amena, autour du Navire, une prodigieuse quantité de poisson, d'herbes & de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vue continuelle de la Côte. L'Equipage étoit consolé par l'abondance & la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avoit tirés des dernières Isles, il y en avoit un qui étoit jaune en dedans, ou couleur d'orange, & vert en dehors; mais creux, rempli de pépins, & plus petit que le melon, auquel il ressembloit assez par le goût. On en mangea beaucoup, avec du sel & du poivre; & les Malades mêmes le trouverent fort sain.

Divers Pays  
reconnus par les  
Hollandais.

Le 25, on découvrit à la gauche du Vaisseau, une grande étendue de Pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au Sud-Sud-Ouest. Le 26, on eut la vue de trois Isles; & le 27, à la hauteur de vingt-neuf minutes, on vit au Sud de hautes terres & d'autres basses, qu'on rangea toujours à l'Ouest-Nord-Ouest. La nuit du 28 au 29, on se ressentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les Matelots effrayés sautoient hors de leurs cabanes, sans pouvoir comprendre d'où venoient les terribles secousses qui ébranloient le Vaisseau, surtout dans un parage où l'on ne trouvoit pas de fond. Le 30, on entra dans un grand Golfe, qui paroissoit environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre & des éclairs qui sembloient couvrir le Vaisseau de flammes. Ils furent suivis d'une pluie si extraordinaire, que les plus anciens Matelots n'avoient rien vu de semblable (40). Les dangers du climat, & la crainte de ne pas trouver, dans le Golfe, d'autre ouverture que son entrée, firent mettre le Cap au Nord. Le soir du 31, on passa pour la seconde fois sous la ligne; & l'on mouilla sur douze brasses, près d'une Isle déserte, à peu de distance du Continent. On se trouva le lendemain, à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3, un banc de sable fort large, à quarante-cinq minutes, ôta presque entièrement la vue des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on étoit à l'extrémité de la Nouvelle Guinée, après avoir fait plus de deux cens quatre-vingt lieues le long des Côtes. Les courans portoient à l'Ouest-Sud-Ouest. Excellent fond, néanmoins, depuis quarante brasses jusqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines & des tortues. Vers le soir, deux Isles se présentèrent à l'Ouest (41).

Tremblement  
de terre senti  
à mer.

Leurs nouvelles  
incertitudes.

Le 4, on observa que la direction des courans étoit à l'Ouest; & la course étant au Sud-Sud-Ouest, on eut la vue de sept ou huit Isles, qui obligèrent de passer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop sur les Côtes. On gouverna le lendemain au Sud & au Sud-Est; mais un vent contraire força les Pilotes de s'approcher d'une Isle, où la Chaloupe ne put trouver de fond que sous le rivage, à quarante-cinq brasses. Trois Pirogues, qui l'aborderent aussi-tôt avec la bannière blanche, ne firent pas difficulté de la suivre jusqu'au Vaisseau.

Elles portoient des montres de fèves & de pois des Indes, du riz, du tabac, & deux oifeaux de Paradis, dont l'un étoit blanc & jaune. Les Indiens, qui s'approchoient avec tant de confiance, n'avoient pas laiffé de témoigner quelque frayeur, en reconnoiffant des Hollandois : mais ce n'étoit plus des Sauvages, dont la barbarie étoit redoutable après les Traités les plus fairs, & jufqu'au milieu de leurs careffes. Ils portoient des ceintures d'aifex belle toile. Quelques-uns même avoient des caleçons de foie, des turbans, des bagues d'or & d'argent aux doigts, & les cheveux d'une admirable noirceur. On étoit embaraffé à diftinguer leur Nation, lorsqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendoit le Malais, crut diftinguer plufieurs mots Ternarois, & quelques termes Efpagnols. Quelle confolation pour un Equipage languiffant, qui étoit encore composé de quatre-vingt-cinq hommes, mais la plupart épuifés de fatigue ou confumés de maladies, & tous également confternés de l'incertitude de leur fort ! Ils s'emprefferent de demander aux Indiens le nom de leur Ifle & celui de leur Nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclairciffement ; mais le refus même de ces Infulaires, joint à d'autres circonftances, leur fit juger qu'ils étoient à l'extrémité Orientale de Gilolo, qui s'étend à l'Est par trois langues de terre, & que ceux, qui paroiffoient craindre de s'expliquer, étoient des Sujets du Roi de Tidor, ami des Efpagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller aflez près du rivage ; & l'on apprit dans un Bourg, nommé Soppi, que l'Ifle voifine, nommée Maba, d'où les trois Pirogues étoient venues, relevoit du Roi de Tidor. Les Matelots d'une Pirogue Ternatoife, qui arriva quatre jours après dans la Baie de Soppi, s'emprefsa de venir raconter à Schouten, qu'il y avoit actuellement près de vingt Vaufleaux, Hollandois & Anglois, autour de Ternare (42) ; & peu de jours après, il fe revit effectivement dans une nombreufe Flotte de fa Nation (43).

Le refte du Journal laiffe à defirer un peu plus de lumière, fur deux points fort intéreffans. L'un eft la faifie du Vaufleau de Schouten, dont le Gouverneur Général des Hollandois fe mit en poffeffion, au nom de la Compagnie des Indes : mais on trouve heureufement de quoi fuppléer à cette omiffion, dans une curieufe remarque de la Relation de Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, fe trouvoit alors dans l'Ifle de Java, où il fut chargé par le Gouverneur général, de conduire en Hollande le Vaufleau qui avoit été faifi, & de prendre, fur fon bord, le Maire & Schouten (44). Le fecond point, qu'on regrette de

LE MAIRE.

1616.

Les Hollandois arrivent aux Moluques.

Il y a une Flotte de leur Nation.

Supplément au Journal de Claes.

Relation du Voyage de Georges Spilberg.

(42) Pages 634 &amp; précédentes.

(43) Page 635.

(44) = Le 20 Septembre 1616, nous vîmes arriver, à Jacatra, le Vaufleau nommé le Concorde de Horn, commandé par Jacques le Maire, qui étoit parti de Hollande le 14 Juin 1615, & vint par le Sud de Magellan. Mais quand on fut qu'il n'étoit pas chargé par la Compagnie générale, & qu'il avoit fait le voyage fans fa participation, le Préfident Jean Pieterfs Cocco, le fit confifquer au profit de la Compagnie, & distribua l'Equipage fur

= les autres Vaufleaux. Pendant leur longue navigation, ces gens-là n'avoient découvert ni de nouvelles Terres, ni de nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils difoient feulement qu'ils avoient trouvé un nouveau paffage, autre que celui par lequel on paffoit ordinairement ; qu'il n'y eût pas d'apparence, puifqu'ils avoient employé juftefment quinze mois & trois jours dans leur Voyage jufqu'à Ternare, & que de leur aveu ils avoient eu des vents favorables : outre que n'ayant qu'un Vaufleau, ils n'avoient pas été fujets

LE MAIRE.  
1616.

Remarque de  
Clairin sur la  
pauvreté de la Con-  
corde fit d'un  
jour.

Frutes de la dé-  
couverte du Dé-  
troit de le Maire.

trouver mal éclairci, regarde la mort de le Maire, qui, étant arrivée dans son passage, le priva des récompenses auxquelles il venoit d'acquiescer de si justes droits, par le succès de son entreprise, & ne lui laissa, dans les derniers momens, que le stérile plaisir d'avoir immortalisé le nom de son pere & le sien. Il est surprenant que les deux Journaux ne s'accordent pas même sur le jour de sa mort. Celui de Claissen nomme le 31 de Décembre (45). L'autre, le 22 (46).

A l'occasion de la suite du Vaisseau, Claissen observe que l'Inventaire de tout ce qu'il contenoit, fut achevé le Lundi, premier jour de Novembre, suivant le compte de l'Equipage; mais que, suivant le compte du Conseil des Indes, il ne le fut que le Mardi, second jour du même mois. La cause de cette différence venoit, comme on l'a remarqué dans quelques autres occasions, de ce qu'en partant de Hollande, le Vaisseau la Concorde avoit couru à l'Ouest. Après avoir fait, par cette route, le tour de la Terre avec le Soleil, il se trouvoit certain qu'il avoit été une nuit de moins que ceux qui étoient venus de l'Ouest à l'Est, & que ceux-ci au contraire avoient gagné l'espace d'un jour. Ce jour gagné d'un côté, & cette nuit perdue de l'autre, faisoient nécessairement une différence de vingt-quatre heures; & pour s'accommoder au compte des Hollandois de Java, l'Equipage de la Concorde perdit un jour, c'est-à-dire que passant du Lundi au Mercredi, il n'eut, dans cette semaine, que six jours à compter (47).

Ajoutons, pour l'honneur d'Isaac le Maire & de Jacques son fils (48), que leur Patrie ne tarda pas long-temps à recueillir le fruit de leurs travaux. Six ou sept ans après la découverte du Détroit, par lequel le nom de le Maire s'est illustré, les Etats Généraux & le Prince Maurice de Nassau prirent la résolution de faire visiter le même passage, par une Flotte d'onze Vaisseaux, qu'ils y envoyèrent sous le Commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite. Toutes les Observations de Jacques le Maire & de Schouren furent vérifiées; & ce fameux Détroit est devenu la route commune de tous les Navigateurs qui, connaissant les dangers de celui de Magellan, veulent se rendre avec moins de lenteur & plus de sûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer jusqu'aux Indes Orientales par le Sud-Ouest (49).

« aux retardemens, qu'on ne peut gueres  
« éviter en Compagnie, parce qu'il faut s'at-  
« tendre les uns les autres. Ces prétendus  
« faiseurs de découvertes, qui se vantoient  
« d'avoir passé par un nouveau Détroit,  
« étoient fort étonnés de ce que la Flotte de  
« l'Amiral Spilberg avoit pris terre à Terna-  
« te si long-temps avant eux. Voyages de  
« Georges Spilberg, pages 364 & 365.  
(45) Page 661.

(46) Le 14 de Décembre 1616, l'Amiral Spilberg, faisant voile pour retourner en Hollande, prit à bord Jacques le Maire, qui avoit été Préfident sur la Concorde de Hoin, Vaisseau couchiqué. Le Maire mourut, dans ce Voyage, le 22 du même mois. Tout le monde fut affligé de sa perte, parce que c'étoit un homme d'intelligence & d'expérience pour la navigation. *Idem*, page 366.

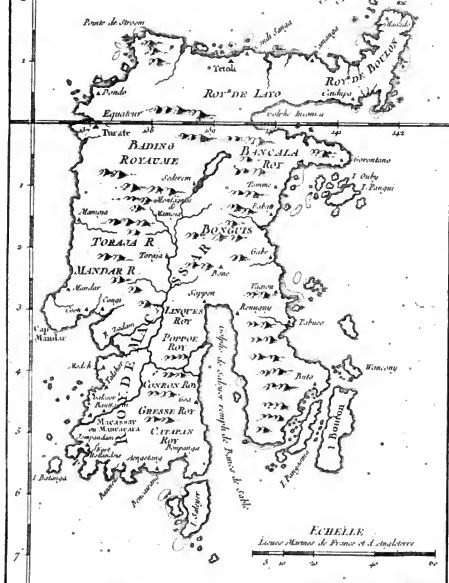
(47) Page 662.

(48) Remarquez que le Pere de Jacques le Maire se nommoit Isaac, & que c'est à lui qu'on doit le projet du Voyage, mais que ce projet fut exécuté par le fils. Nos Historiens & nos Géographes ont souvent confondu l'un & l'autre.

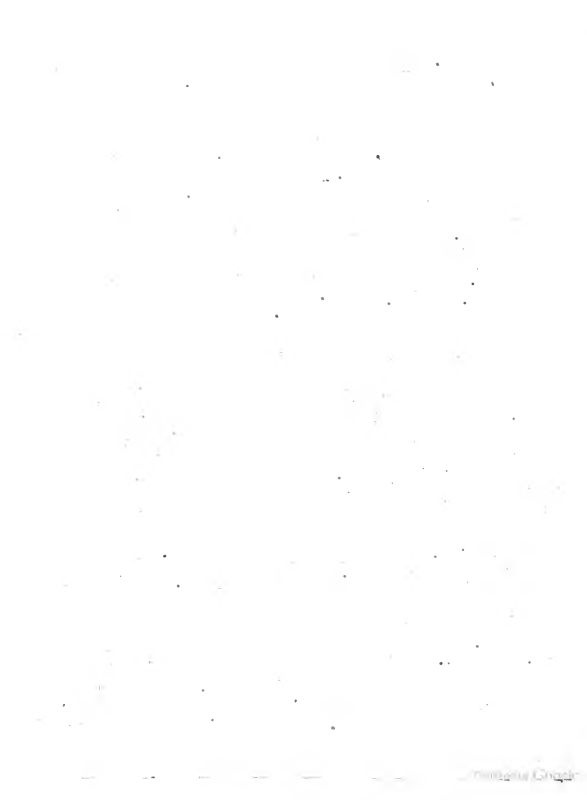
(49) L'Auteur du Journal de Jacques l'Hermite, qui se trouve aussi au quatrième Tome du Recueil de la Compagnie Hollandaise, ne déguise point la principale intention des Hollandois, dans la recherche & la vérification de ce passage. Tous les Politiques, dit-il, ont jugé qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour réduire l'Espagne sur l'ancien pied, & pour faire écarter les tyrannies qu'elle exerceoit en divers endroits de l'Europe, que de lui enlever tout ce qu'elle possédoit en Amérique, ou du moins de lui en faire perdre les revenus. C'est dans cette vue qu'on a tenté tous les passages au Nord & au Sud. Page 663. DESCRIPT.

CARTE DE L'ISLE CELEBES ou MACASSAR.

*Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages*







## DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

**L**E Maire & quantité d'autres Navigateurs, qu'on n'a pas cessé de voir relâcher à Celebes, ou passer à la vue de cette île, ont comme affecté, par des raisons qu'on ignore, de n'en parler qu'avec beaucoup de réserve. Cependant, elle tient un rang si distingué, dans les Mers orientales, qu'au défaut d'une Description régulière, qui ne se trouve dans aucune Relation de Voyage, on croit devoir rassembler les Observations dispersées, d'un grand nombre de Voyageurs, surtout celles des Hollandois, qui y possèdent un Fort & un excellent Comptoir, fondés sur les ruines de l'ancien Etablissement Portugais. C'est d'après eux qu'on s'est accoutumé à l'appeller indifféremment Celebes ou Macassar, du nom de sa principale Ville & du plus puissant de ses Etats.

Ce Royaume, que ses Habitans nomment Mancaçar, & qui, depuis les Conquêtes d'un de ses Rois, vers la fin du dernier siècle, comprend en effet la plus grande partie de l'île, s'étend depuis la Ligne Equinoxiale jusqu'au sixième degré de latitude Méridionale. Sa longueur se prend du Septentrion au Midi. Elle est d'environ cent trente lieues, sur quarante-vingt de largeur, qui est celle qu'on donne ordinairement à l'île (50). Mandar & Bonguis étoient deux autres Royaumes qui le bornoient au Septentrion, mais qui ont suivi la fortune de celui de Toraja, & de quelques autres Provinces, aujourd'hui soumises aux Rois de Macassar. Quelques-uns comptent cette grande île au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quarante-vingt lieues.

Sa situation étant au milieu de la Zone torride, on s'imaginer aisément

INTRODUCTION.

Sa position & son étendue.

Propriétés du Climat.

(50) Dampier s'écarte un peu de cette mesure, l'île Celebes, dit-il, a de longueur, du Nord au Sud, environ sept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle est sous la Ligne, la partie Septentrionale est à un degré trente minutes du Nord; & la partie méridionale à cinq degrés trente minutes du Sud. Suivant la supputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais, du côté du Septentrion, il y a une autre pointe, longue & serrée, qui regne au Nord-Est environ trente lieues; & trente lieues à l'Orient de cette pointe, est l'île de Gilolo, d'où les Moluques ne sont pas éloignées. Au Midi de l'île Celebes, il y a un Golfe d'environ sept à huit lieues de large, & quarante à cin-

quante de long, qui regne dans le Pays, & va presque droit au Nord. Ce Golfe contient plusieurs petites îles. La ville de Macassar est à l'Occident de l'île, & presque au Sud. A l'Orient, il y a des Lacs de grande étendue, & quantité de petites îles. Du côté du Septentrion, nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient, les terres sont basses tout le long, car nous crûmes, presque depuis un bout jusqu'à l'autre. La terre de ce côté-là est noire & profonde, extraordinairement grasse, riche & pleine d'arbres. Il y a plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui se jettent dans la mer. Ce côté de l'île paroit un bois continu, dont les arbres sont extraordinairement gros & grands. Voyages de Dampier, T. II. pp. 301 & 302.

Tome X.

M m m

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.

qu'il y regne une extrême chaleur. Peut-être seroit-elle inhabitable, si ces ardeurs excessives n'étoient modérées par des pluies assez abondantes, qui rafraîchissent ordinairement la terre cinq ou six jours avant & après les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y employe dans son passage, en parcourant les signes du Zodiaque. D'un autre côté, ce mélange de pluie & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les Mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le Pays, y excite presque tous les jours, au coucher du Soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y seroit très mal sain, s'il n'étoit purifié par les vents du Nord, qui s'y font sentir avec violence, pendant la meilleure partie de l'année. Aussi-tôt qu'ils viennent à manquer, ce qui est heureusement très rare, le Pays est désolé par diverses maladies contagieuses; mais, lorsqu'ils soufflent avec leur force ordinaire, tous les Habitans jouissent d'une santé si parfaite, qu'on les voit vivre sans maladies, jusqu'à l'âge de cent ou de six-vingt ans.

Variété des  
productions de  
l'Isle.

On en trouve  
en assez grande  
quantité.

Diverses espèces  
de bois.

Beauté admirable  
de quelques  
Épaves.

De toutes les Provinces, qui composent le Royaume de Macassar, il n'y en a point que la Nature n'ait distinguée par quelque faveur particulière, qui la rend nécessaire à toutes les autres. Celles qui ne sont composées que de rochers & de montagnes inaccessibles, contribuent à la richesse du Pays, par leurs Carrières, & par leurs Mines. Dans les unes, on trouve de très belles pierres; avantage rare aux Indes. Les autres ont des Mines d'or, de cuivre & d'étain. La Province de Toraja fournit seule une assez grande quantité de poudre d'or; & lorsque les ravines qui se précipitent des montagnes de Mamoja, ont achevé de s'écouler, on en découvre souvent de petits lingots dans les vallées. Gervaise raconte, sur les témoignages qu'il croit dignes de foi, qu'on y en a trouvé de la grosseur du bras (51).

Les Terres de l'Isle Celebes sont remplies d'ébéniers, de bois de calam-bouc, de calamba, de sandal, & de quelques espèces qui servent à teindre en vert & en écarlate; teinture si vive & si brillante, qu'elle efface la plupart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiserie, plus commun que le bois à brûler n'est en Europe, n'est les Habitans en état de construire des Bâtimens de mer à meilleur marché qu'en aucun Port. Leurs bambous sont si durs & si solides, qu'ils en font non-seulement des cabanes, mais de petits Bâteaux & des Flèches. Il n'y a point de Contrée dans les Indes, où cette espèce de roseau croisse mieux. Au lieu d'un pied de diamètre, qui est sa grosseur commune, il en a souvent plus de trois dans l'Isle de Celebes; & comme il est naturellement creux, les Macassarais en font des tambours, qui ne rendent pas moins de bruit que les nôtres.

D'autres Provinces ne semblent formées que pour le plaisir de leurs Habitans. Quantité de petites rivières, dont elles sont arrosées, leur fournissent d'excellent poisson, qui fait, pendant toute l'année, la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait du Paysage. La variété en est infinie, ce sont des collines & des campagnes, remplies d'arbres toujours verts; des fruits & des fleurs dans toutes les saisons; des oiseaux, qui ne cessent jamais de chanter. Entre le jasmin,

(51) Histoire de Macassar, p. 22.

Les roses, les tubereuses, les œillets, & quantité d'autres fleurs, que la terre produit d'elle-même, on donne un rang fort supérieur à celle qui se nomme *Bougna - Genay - Maura*. Elle a quelque chose du lys; mais son odeur est infiniment plus douce, & se fait sentir de beaucoup plus loin. Les Insulaires en tirent une essence, dont ils se parfument pendant leur vie, & qui sert à les embaumer après leur mort. Sa tige est d'environ deux pieds de haut. Elle ne sort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une grosse racine fort amère, qu'on employe pour la guérison de plusieurs maladies, surtout, des fièvres pourpreuses & pestilentiennes. Les arbres les plus communs, dans ces délicieuses plaines, sont les citronniers & les orangers. Parmi les oiseaux, dont le nombre est si grand que l'air en est quelquefois obscurci, soit qu'il y naissent tous, ou que la beauté du Pays les y attire des Isles voisines, celui qu'on vante le plus, n'a guères que la grosseur d'une alouette. Son bec est rouge; le plumage de sa tête, & celui de son dos sont tout-à-fait verts; celui du ventre tire sur le jaune, & sa queue est du plus beau bleu du monde. Il se nourrit d'un petit poisson qu'il va chasser sur la rivière, dans certains endroits, où l'instinct est le seul guide qui puisse le conduire. Il y voltige, en tournoiant à fleur d'eau, jusqu'à ce que ce poisson, qui est fort léger, saute en l'air & semble vouloir prendre le dessus, pour fondre sur son Ennemi. Mais l'oiseau a toujours l'adresse de le prévenir. Il l'enleve de son bec, & l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter. Ensuite, lorsque la faim le presse, il retourne à la chasse & ne revient point sans une nouvelle proie. Cet oiseau merveilleux se nomme *Ten-rou-joulon*. Le *Lourys* est une sorte de perroquet presque entièrement rouge, dont la gorge surtout est d'un rouge de feu très éclatant, & relevé par de petites raies noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres espèces de Perroches vertes, ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété singulière, qui lui fait garder un silence triste & mélancolique; tandis que les autres ont toute l'apparence de gaieté, qui est ordinaire aux perroquets (51).

Tous les fruits des Indes, surtout les Mangues, les Bananes, les Oranges & les Citrons, croissent admirablement dans l'Isle de Celebes. Les Manguiers y sont si grands & si touffus, qu'on trouve, en plein midi, de la fraîcheur sous leur feuillage, & qu'on y peut être à couvert des plus grosses pluies. Les feuilles en sont aussi longues que celles du Noier. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broie. Leurs fruits, qui sont de figure ovale & de la grosseur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée, comme celle de nos Bons-Christiens d'Été, mais beaucoup plus tendre; la chair fort sucrée, & de couleur rougeâtre, avec un noiau assez dur, dont l'amande est fort amère. On connoît qu'elles sont mures, lorsqu'elles peuvent se peler avec l'ongle, comme l'Orange. Les Melons de Celebes sont si rafraichissans, que, malgré leur petitesse, la moitié d'un suffit pour apaiser la soif la plus ardente, & pour en préserver un Voyageur pendant une journée entière, dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuste ne l'est pas assez pour porter une grappe

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELÉBES, OU  
MACASSAR.  
Bougna Genay-  
Maura, Fruit  
vante.

Ten rou joulon, est un oiseau d'une beauté singulière.

Fruits qui dissimulent l'Isle  
Celebes.

Superstition  
des Portugais.

(51) On ne s'attache qu'aux propriétés particulières de l'Isle.

Mmm ij

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.

de Bananes, qui sont les Figues du Pays. Elles ne sont guères plus grosses que les nôtres; mais la plupart ont près d'un pied de long, & le goût en est véritablement délicieux. Les Insulaires leur donnent le nom d'Onis. On y remarque, en les coupant, des croix si supérieures à celles du même fruit dans les autres Parties des Indes, que les Portugais se faisoient un scrupule de les ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de respect pour le signe sacré du Christianisme.

Noix, fruit  
de l'Europe, com-  
mune aux Insulaires.  
Ses usages.

De tous les fruits qui croissent en Europe, l'Isle Celebes ne produit que des Noix. Elles y sont beaucoup moins blanches que les nôtres, & la coquille est incomparablement plus dure. Elles ne sont pas même de si bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les Habitans en tirent. Entre plusieurs remèdes, dans lesquels ils l'employent avec différentes préparations, ils en composent un onguent, qui vaut le meilleur Baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guérison des plaies. Ils en font aussi des flambeaux, en la faisant bouillir avec la chair blanche du Coco; ce qui forme une pâte, dont ils enduisent des bâtons fort secs, qu'ils exposent, pendant quelques heures, au Soleil. Ces flambeaux sont aussi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumière que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorsqu'ils sont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

Vin qui égale  
celui de France.

L'abondance des palmiers supplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pu faire croître dans l'Isle, & lui procure continuellement une liqueur, que les Hollandois ne sont pas difficile de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'ils ne la trouvent pas tout-à-fait si saine. On n'en peut boire avec excès, sans s'exposer à la dysenterie.

Coroniers de  
Celebes.

On voit, dans le Royaume de Macassar, de vastes Plainnes, qui ne sont couvertes que de coroniers; & cet arbrisseau s'y distingue aussi par des propriétés singulieres. Ses fleurs, au lieu d'être jaunes, comme dans les autres Contrées de l'Asie & de l'Afrique, y sont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lys, & très agréables à la vue, mais sans aucune sorte d'odeur. Aussi-tôt que la fleur est tombée, le bouton devient aussi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui passe pour le plus fin de l'Inde.

Légumes com-  
muns sous la Li-  
gne.

On admire, que sous la Ligne, non-seulement plusieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, soient aussi communs dans l'Isle de Celebes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nenuphar, & quantité d'excellens simples, dont les Habitans connoissent la vertu pour différentes maladies. L'Opium, que les Portugais nomment Ophyon, est celui dont on fait le plus de cas. C'est une sorte d'arbruste, qui croît ordinairement sur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & sauvages, qui ne sont connus que des Insulaires. Ses feuilles sont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ses rameaux, par une incision sur laquelle on applique un vaisseau de bambou qui s'en remplit: mais lorsqu'il est plein, on observe soigneusement qu'il n'y puisse entrer d'air. La liqueur s'y épaisse dans l'espace de quelques jours. Aussi-tôt qu'elle acquiert une certaine consistance, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau, dans

Ophyon. Des-  
cription de ses  
usages.

laquelle ils ont fait diffoudre une de ces boules, après l'avoir fait passer par deux tamis différens, ils arroient le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût, qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digestion & qu'elle fortifie l'estomac. Mais son effet le plus certain est de les enivrer; & le sommeil qu'elle leur procure, dans cette ivresse, a tant de charmes pour eux, qu'ils le préfèrent à tous les autres plaisirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'Ophyon n'est pas sans danger. Il devient si nécessaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'usage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuse langueur, & mourir de foiblesse & d'abattement. Mais il est encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux, qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'espace de vingt-quatre heures, tombe infailliblement en lethargie; où s'il en prend plus d'un demi grain en substance, il s'endort presque aussitôt; & ce sommeil, de quelque douceur qu'il paroisse accompagné, ne manque point de le conduire à la mort. Un grain, de la grosseur du riz, est un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout opposés; & le dévoiement le plus opiniâtre ne lui résiste pas long-tems. Les Macassarais en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & se rendre même insensibles aux plus sanglantes blessures. Ils ont d'ailleurs une quantité surprenante de poisons & d'herbes venimeuses, dont ils composent une liqueur si subtile, qu'il suffit, dit-on, d'y toucher ou d'en ressentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs flèches. Aussi ne font-elles point de blessure qui ne soit mortelle; & quand elles seroient empoisonnées depuis vingt-ans, l'effet n'en seroit pas moins funeste. On assure qu'il n'y a que la suinée, qui puisse leur faire perdre cette malheureuse vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes ressemblent beaucoup à l'Ophyon, & les Insulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper: mais les animaux de l'Isle, conduits par un instinct plus sûr que la raison, s'éloignent, avec une promptitude admirable, de tous les poisons qui se trouvent sous leurs pas.

Celebes n'est pas moins abondante en bestiaux que l'Europe. Les bœufs y sont aussi gros; & les vaches y donnent un lait qui n'est pas inférieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre, dans les Forêts, des troupeaux de cerfs & de sangliers. L'Isle n'a point de tygres, ni de lions, ni d'éléphants & de rhinoceros; mais les singes y sont comme en possession de l'Empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns sont absolument sans queue. D'autres ont une queue fort longue, & d'une grosseur proportionnée à celle de leur corps. On les distingue en deux principales espèces; l'une de ceux qui marchent toujours à quatre pattes, & l'autre de ceux qui, se tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que sur les pieds de derrière. Les blancs, parmi lesquels on en voit d'aussi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, sont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils sont particulièrement la guerre aux femmes. Le premier, qui en aperçoit une, rassemble aussitôt ses Compagnons par des cris. Ils se saisissent d'elle, ils lui font toutes sortes d'outrages, ils l'étranglent & la déchirent en pièces. Les seuls ennemis, que les

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELLÉBES, OU  
MACASSAR.  
Ivresse qu'il  
causa.

Ses dangers.

Celebes n'a  
point d'animaux  
canalisés

Esprits séculs  
qu'on fait des sa-  
ges de Celebes.

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
DE CELEBES, OU  
MACASSAR.  
Autre que leur  
fait ses li pins.

singes ayant à redouter dans l'Isle de Celebes, sont d'affreux serpents, qui leur donnent la chasse nuit & jour. Quelques-uns sont d'une si prodigieuse grandeur, que d'un seul coup ils avalent un singe, lorsqu'ils peuvent le surprendre. D'autres, moins gros, mais plus agiles, les poursuivent jusques sur les arbres. Ceux qui ne se sentent point assez forts pour leur faire une guerre ouverte, emploient diverses sortes de ruses. Ils observent le tems où les singes s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le sifflement approche de celui de quelques oiseaux, montent sur les arbres, s'y cachent sous les feuilles, & se mettent tranquillement à siffler. Ce bruit attire les singes, qui sont naturellement curieux; & le serpent, qui a comme le choix de la victime, saute sur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché sur une branche avec sa queue, lui déchire les entrailles, & boit son sang jusqu'à la dernière goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des serpents de Celebes, pour les singes, préserve les villes & les campagnes de ce qu'elles auroient à souffrir de leur excessive multiplication. Il en reste assez pour causer des allarmes continuelles aux Insulaires, qui ont sans cesse leurs femmes & leurs champs à défendre, contre des animaux également lascifs & voraces. A la vérité, le seul mouvement d'un bâton, entre les mains d'un homme, suffit pour les effrayer. On ajoute que ceux qui les poursuivent en sont souvent récompensés par un autre avantage. Comme les singes, à l'exemple des chevres, mangent les boutons de certains arbrisseaux, dont la digestion forme les pierres de bezoar, on en trouve au milieu de leurs excréments, que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bezoar est le plus cher & le plus estimé. Les pierres en sont plus rondes & plus grosses que celles qui viennent des chevres; & l'expérience a souvent prouvé qu'un grain des premières produit autant d'effet que deux des autres.

Seule grande  
étendue du Royaume  
de Macassar.

Tout le Royaume de Macassar n'est arrosé que par une grande rivière, qui le traverse du Septentrion au Midi. Elle se jette dans le Golfe, ou le Détroit, vers le cinquième degré de latitude Méridionale. Sa largeur est de plus d'une demie lieue à son embouchure. Plus haut, elle n'a qu'environ trois cens pas; & de-là, jusqu'à peu de distance de sa source, elle n'est pas plus large que la Seine, à Paris. Mais, dans toute l'étendue de son cours, elle se divise par une infinité de bras, qui se répandent dans toutes les parties du Royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les Canaux du Commerce. Elle est malheureusement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux ici que dans aucune autre rivière de l'Orient; ces monstres, ne se bornant point à faire la guerre aux poissons, s'assemblent quelquefois en troupes, & se tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre le passage des petits Bâtimens. Ils les arrêtent; & se servant de leur queue comme d'un croc, ils les renversent, & se jettent sur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve, dans la même rivière, des sirènes (\*) d'une prodigieuse grandeur, dont les nageoires de devant sont exactement taillées en forme de main.

Les emmises  
de la rivière.

Port de Jom-  
pau-an.

Quoique le lit de la rivière de Macassar ait assez de profondeur pour les plus grands Vaisseaux, il est coupé par un si grand nombre de sables, qu'une Barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demie heure, sans

(\*) Ou Lamantias.

échouer. Mais plusieurs Provinces ont de fort bons Ports, qui servent de retraite aux grands Bâtimens. On vante beaucoup celui de Jempandam, qui est dans le Détroit même, & dont la ville est bâtie sur le rivage. Les Hollandois, qui en sont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en assurer la possession. Ils y ont construit un Fort. Outre les richesses qu'ils tirent de l'Isle, en or, en soie, en coton fin, en bois d'ébène, de sandal & de calamba, que les Habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe, & pour du fer, qui manque à l'Isle, ils ont fait, de cet Etablissement, un entrepôt fort avantageux, pour leur Commerce avec d'autres pays qui n'en sont pas éloignés. De Macassar à l'Isle de Borneo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre, & d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un jour de navigation. Aux Isles d'Amboine, de Banda & de Bouton, qui leur fournissent la muscade & le girofle, on ne compte que deux ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux Isles de Terlatte & de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire & de bois de sapan. Les Moluques, comme on l'a déjà remarqué, en sont à quatre-vingt lieues. Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'Empire de la Chine & les Isles Philippines n'en sont gueres à plus de trois cens. Aussi Jompanda est devenue, entre les mains de la Compagnie Hollandoise, une des plus grandes & des plus importantes Places du Royaume de Macassar, & par conséquent de l'Isle entière.

Manacarra, qui en est la Capitale, & que les Rois ont choisie pour leur séjour, est plus anciennement une belle & grande ville, dont les Fortifications ne sont pas méprisables, quoique les Hollandois aient ruiné celles qui étoient l'Ouvrage des Portugais. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, vers le sixième degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles sont bâties d'un côté par la grande rivière. Ses rues sont en assez grand nombre, & la plupart fort larges. L'usage du pavé n'y est pas connu; mais le sable, dont elles sont naturellement couvertes, y fait regner beaucoup de propreté. Elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les Habitans entretiennent avec soin, parce que leurs maisons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le Palais du Roi, & quelques Mosquées; mais, quoique toutes les autres maisons soient de bois, la vue n'en est pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébène, qui domine particulièrement, est d'un éclat qui surprend les Etrangers; & les pieces en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en aperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces Bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long, sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites; & le toit n'est composé que de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie. La plupart sont élevées & soutenues en l'air, sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré; dans la crainte d'être suivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde; & ces Insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiroient indignes du jour, s'ils alloient se laver dans

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CÉLÈBES, OU  
MACASSAR.  
Etablissement  
avançé par les  
Hollandais.

Manacarra;  
Capitale du  
Royaume. Sa  
description.

Beauté de ses  
rues.

Apparence de  
ses maisons.



DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.

Les hommes  
font seuls des  
Marchés publics.

Nombre des  
Habituans.

Autres Villes  
de Celebes.

Qualités natu-  
relles & figure  
des Macassarais.

la rivière aussitôt qu'un chien les a touchés. Sur le toit, qui est plat & fort bas, chaque maison a toujours trois croissans, dont deux sont droits, & sont les deux extrémités. Celui du milieu est renversé. On trouve, à Macassar, dans un grand nombre de bouriques, tout ce qu'on peut désirer pour les commodités d'une grande ville. On y voit de belles Places, où le Marché se tient deux fois le jour; c'est-à-dire le matin, avant le lever du Soleil; & le soir, une heure avant qu'il se couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme se rendroit méprisable, s'il osoit y paroître, & s'exposerait aux dernières insultes, de la part des enfans, qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est réservé pour des occupations plus sérieuses & plus importantes. On nous représente, comme un spectacle agréable, de voir arriver, chaque jour, toutes les jeunes filles des bourgs & des villages voisins, chargées, les unes de poisson d'eau douce, qui se prend, à cinq ou six lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galezon*, où la pêche est établie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens Ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particulièrement de Bantain, village éloigné de deux lieues; de volaille, de chair de bœuf & de bœuf, qui se vendent dans les mêmes Marchés que le fruit & le poisson. Autrefois les Insulaires portoient leur zèle pour la Loi de Mahomet, jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds; mais leur abstinence se borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les Places publiques, parce que le droit de chasser est réservé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le sanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'Isle, est compris dans l'abstinence du porc; & l'usage du Roi même, est de faire présent, aux Etrangers, de ceux qu'il prend à la chasse.

Avant les guerres qui ont réuni toutes les parties de Celebes sous la Domination d'un seul Maître, on ne comptoit pas moins de cent soixante mille Habitans dans la Capitale du Royaume de Macassar, & dans les villages voisins, sans y comprendre les femmes & les enfans. C'est avec cette nombreuse milice qu'un des derniers Rois étendit ses Conquêtes. Mais il ne reste aujourd'hui qu'environ quatre-vingt mille hommes, capables de porter les armes.

Boné, Capitale de la Province de Bonguis, n'est guères moins belle & moins peuplée que Macassar, dont elle est éloignée de neuf ou dix journées. Vagiou, Soppen & Renuguy, sont d'autres villes considérables de la même Province. Mandar & Mamoya, principales villes de la Province de Mandar, sont à sept journées de Macassar; & Toroja, Capitale de la Province de même nom, n'en est guères plus éloignée.

Les plus grandes villes du second ordre, de la Province particulière de Macassar, ne sont entr'elles qu'à la distance de sept ou huit lieues. Les principales se nomment Tallou, Touraté, Borobassou, toutes trois célèbres par leurs Manufactures, où l'on fabrique diverses sortes de toiles de coton & d'étoffes de soie.

Tous les Voyageurs conviennent que, parmi les Peuples des Indes, il n'y en a point qui aient reçu de la nature plus de disposition que les Macassarais pour les Arts, les Sciences & les Armes. Ils ont la conception vive, l'esprit

l'esprit juste, & la mémoire si heureuse, qu'ils n'oublient presque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils sont grands & robustes, laborieux, capables de résister aux plus grandes fatigues. Leur teint est moins basané que celui des Siamois; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus élargi. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, est chez eux une beauté, qu'on se plaît à former dès leur enfance. Aussitôt qu'ils voient le jour, on les couche nus, dans un petit panier, où leurs nourrices prennent soin, à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le pressant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile, ou de l'eau tiède. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la nature. Delà vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & déagée, & qu'on ne voit point, dans l'Isle, de boissus ni de boiteux. On les fête un an après leur naissance; dans l'opinion qu'ils auroient moins d'esprit, s'ils continuoient plus long tems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, tous les enfans mâles, de quelque distinction tant mis, comme en dépôt, chez un parent, ou chez un ami; de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères, & par l'habitude d'une tendresse mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou seize ans, & la Loi leur donne alors le droit de se marier: mais il est rare qu'ils usent de cette liberté, avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naissent presque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquièrent tant d'habileté, qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une flèche, à tirer un fusil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point aussi qui manient mieux le cri & le sabre. Le cri, qu'on a si souvent nommé dans cet Ouvrage, est une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres Insulaires de l'Inde, mais qui n'est nulle part si redoutable que dans le Royaume de Macassar. Sa longueur est d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence, que la lame s'allonge en serpentant, comme nos Peintres représentent un rayon du Soleil. Les Macassarois s'en servent particulièrement dans leurs duels, qui se font de deux manières: tantôt ils se battent avec le sabre & la rondache, tantôt ils sont armés de deux cris. De celui qu'on tient de la main gauche, on écarte & rabat les coups. De l'autre, on pousse quelques bottes, qui finissent bientôt le combat; car la moindre égratignure d'une arme, qui est ordinairement empoisonnée, devient une playe si mortelle, qu'on désespère du remède. Aussi ces querelles sont-elles presque toujours suivies de la mort des deux combattans. Leur manière de décocher les flèches, n'est pas moins extraordinaire. Ils les font d'un bois très léger, au bout duquel ils attachent une dent de Requin (53). Au lieu d'arcs, ils ont une sarbacane, de bois d'ébène, longue d'environ six pieds, & fort polie en dedans. Ils y mettent une flèche, qu'ils soufflent plus ou moins loin, suivant la force de leur haleine; mais qui porte ordinairement jusqu'à soixante ou quatre-vingt pas, & si juste que, s'il en faut croire l'Auteur de ce récit, ils ne manquent

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
DE CELIBES. OU  
MACASSAR.  
Leur éducation.

Leur inclination pour les armes.

Ce que c'est qu'un cri, & son usage.

Sarbacane, ner, qui sert d'arc.

(53) Poisson connu, qui a les dents aiguës & tranchantes.  
Tome X.

**DESCRIPTION  
DE L'ÉTAT  
CÉLIBES, OU  
MACASSAR.**

Les Macassar  
sont les plus  
vieux que les au  
tres Indiens.

Habits des hom-  
mes.

jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils se sont proposés pour but.

Les Macassarais sont vêtus plus proprement qu'aucune autre Nation des Indes. L'habillement des personnes de qualité, est une longue veste, qui leur descend presque aux genoux, ordinairement de brocard d'or & d'argent, ou d'un beau drap d'écarlate, qu'ils achètent des Hollandois. Les boutons, qui la ferment pardevant, sont d'orfèvrerie. Les manches en sont fort étroites, & se boutonnent jusqu'au poignet. La culotte, qu'ils portent dessous, ressemble aux nôtres; mais elle n'est que d'une petite étoffe de soie, raïée de plusieurs couleurs. Leur ceinture est de brocard, d'une couleur différente de celle de la veste; elle est fort large, & les deux bouts, qu'on laisse pendre jusqu'au dessus du genou, sont richement brodés d'or & d'argent, à la hauteur d'un pied. Lorsqu'ils paroissent en public, ils mettent, par-dessus cet habit, un petit manteau de mousseline, qui se porte négligemment. Le cri est passé du côté droit, dans la ceinture; la poignée & le fourreau en sont presque toujours d'or massif. De l'autre côté, ils portent, dans la largeur de leur ceinture, un petit couteau, du tabac, du betel, & leur bourse, parce qu'ils n'ont point de poche. En campagne, ils ont, avec le cri, un sabre, qu'ils passent aussi du côté droit, & dont la poignée est ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus simples soldats est d'ivoire ou de bois précieux. L'usage commun du pais, est de marcher pieds nus. Cependant les personnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur, que celle de sentir le sable, chaussent de petites sandales morefques, brodées d'or & d'argent, à peu près comme les souliers de nos Dames. Le chapeau est en horreur aux Macassarais; & leur respect va si loin pour le turban, qu'ils ne s'en servent qu'aux jours de Fête & de réjouissances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet, de la figure d'un chapeau, & d'une étoffe blanche, plus ou moins précieuse, suivant le rang ou les richesses, avec un petit bord d'or ou d'argent. Leur turban n'est pas formé comme celui des Turcs; ce n'est qu'une large bande d'étoffe ou de toile, qu'ils s'ajustent fort proprement autour de la tête. Celui des Prêtres & des Viellards est blanc. Les jeunes gens en portent indifféremment de toutes les couleurs, mais le plus souvent rouges, verts ou raïés. C'est non-seulement une propreté, mais un usage indispensable pour les personnes de distinction, d'entretenir, sur leurs ongles, une teinture rouge, qu'on y met dès leur enfance. Ils ne sont pas moins curieux de se peindre les dents, en verd ou en rouge. Dans leurs premières années, ils se les font polir & limer; après quoi ils se les frottent avec du jus de citron, qui les rend susceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne se fait pas sans douleur, & sans qu'il en coule du sang. Mais l'empire de la mode n'est pas moins respecté à Celebes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macassarais se font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent, ou de tombac.

Modes singuliè-  
res pour leurs  
ongles & leurs  
dents.

Habits des  
femmes.

Les femmes ont encore plus de passion pour la propreté que les hommes; mais elles sont moins magnifiques. Elles portent des chemises d'une belle mousseline, qui leur descendent jusqu'aux genoux. Les manches en sont étroites, & si courtes qu'elles ne passent pas le coude. Le col en est assez haut, pour couvrir entièrement le sein. Elles portent dessous une culotte

de brocard d'or ou d'argent, qui ne diffère de celle des hommes, qu'en ce qu'il est plus long, & qu'il passe toujours le gros de la jambe. Commune elles sont d'une adresse extrême, rien n'est plus beau que la broderie d'or ou d'argent, dont les extrémités de cette culotte sont enrichies. Elles ont, par-dessus, un jupon semblable à celui des femmes de France, qui n'est que de toile, ou de quelque étoffe légère, dans l'intérieur de leur maison; mais les jours de fête, elles en prennent un de mousseline raïée, au travers duquel, la culotte de brocard d'or & d'argent, dont le fond est ordinairement rouge, paroît dans toute sa beauté. Leurs cheveux, qui sont leur seule coiffure, sont proprement noués par derrière. Elles les ont naturellement fort noirs; & lorsqu'ils sont humectés de parfums, qui en augmentent l'éclat, le tour, qu'elles donnent à leurs boucles, forme une parure agréable; on leur voit peu de bagues & de pierrieres. C'est l'ornement des hommes. Elles n'ont, pour collier, qu'une petite chaîne d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur noce, pour les faire souvenir qu'elles sont leurs premières esclaves (54).

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
DE CELEBES, OU  
MACASSAR.

Cérémonie qu'il  
suffit de les faire  
marcher à terre.

Raison pour  
laquelle Celebes  
a peu d'Esclaves.

En effet, elles sont souvent chargées de tous les offices domestiques. Il y a peu d'esclaves dans l'Isle de Celebes. Les Loix n'y permettent point, comme dans la plupart des autres Pays des Indes, aux peres & aux meres d'y vendre leurs enfans, ni aux personnes avancées en âge, d'engager leur liberté; & la crainte de voir troubler la tranquillité publique, par les Prisonniers de guerre, porte la Cour à les faire transporter dans les Contrées voisines. Gervaise raconte qu'étant à Siam en 1685, il vit arriver deux Vaisseaux Macassarais qui en étoient chargés. Le Roi de Siam, & le fameux Constance, alors Ministre de ce Prince, en acheterent une partie. Le Chevalier de Chumont, Ambassadeur de France à cette Cour, & l'Abbé de Choisy en prirent aussi quelques-uns, qui les suivirent en France. Ils étoient originaires de la Province de Toraja, dont le Roi de Macassar venoit d'achever la Conquête.

(54) On passe sur tous les usages, qui sont communs aux Macassarais, avec les autres Mahométans des Indes. Ainsi l'on ne s'arrête point aux préparatifs & aux cérémonies du mariage; mais ce qu'on va lire a le mérite de la singularité: « Après les formalités établies, on mène les nouveaux Mariés dans une chambre fort obscure, où il n'y a point d'autre lumière que celle d'une petite lampe, allumée dans un coin. On les y laisse seuls pendant trois jours & trois nuits, sans qu'il leur soit permis d'en sortir, ni à personne d'y entrer. Une vieille femme, se tient seulement à la porte, pour leur fournir tout ce qui leur est nécessaire; & cette retraite est si rigoureuse, que pour leur ôter tout prétexte d'en sortir, il y a dans la chambre même, un petit cablot destiné aux besoins naturels. Les trois jours qu'ils passent ensemble sont

« employés, par les Parens & les Amis, en festins & en réjouissances. Dès le matin, le quatrième jour, le nouveau Mari se dispose à prendre congé des Parens de sa femme, pour aller prendre possession de la Maison qu'il doit occuper; mais avant qu'il sorte de la chambre obscure, un Valer y porte, à la pointe du jour, une barre de fer sur laquelle sont gravés quelques chiffres mystérieux, avec unseau d'eau fraîche. Le plus âgé de la Compagnie suit bientôt; & s'approchant du lit, il oblige les deux Epoux de se lever, & de se mettre tous deux les pieds nus, sur la barre de fer. Alors il leur jette le seau d'eau tout entier sur le corps, en prononçant quelques prières. Les Valets entrent ensuite, pour essuyer leurs Maîtres, & pour les aider à se vêtir. Gervaise, ubi

supra, pages 220 & précédentes.

Nnn ij

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELÉBES, OU  
MACASSAR.

Noblesse de  
Célèbes, distin-  
guée de celle des  
Indiens.

Premier or-  
dre.

La Noblesse, dans le Royaume de Macassar, n'est pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une distinction passagère, attachée suivant le caprice du Prince à la personne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne passe pas toujours à ses descendans. Elle est fondée sur des ritres, qui la rendent perpétuelle. Aussi les Nobles y sont-ils plus fiers, que dans aucun autre endroit du monde. On en distingue plusieurs sortes. Les principaux sont ceux dont la Noblesse est attachée à des Terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques Sujets qui avoient rendu des services considérables à l'Etat. Les concessions de cette nature rendent une Terre inaliénable. Elles obligent les Possesseurs, de payer une certaine somme à la Couronne, & de servir le Roi dans ses armées, à leurs propres frais, lorsqu'ils reçoivent l'ordre de le suivre. Cette Noblesse se transmet, sans fin, aux Descendans de la même race; & s'ils meurent sans enfans, leurs Terres sont réunies au Domaine. Elle donne d'autant plus de puissance & d'autorité, que tous les vassaux d'une Seigneurie sont obligés, sans distinction de Sexe, de servir leur Seigneur par quartier; ou de se racheter du service, par une somme équivalente. Ces anciens Nobles & leurs Descendans sont distingués par le titre de *Dacus*, qui répond, parmi nous, au titre de Duc. Ils ne paroissent à la Cour qu'avec un nombreux cortège. Ils marchent immédiatement après les Princes du sang. Ils remplissent les premières Charges & les meilleurs Gouvernemens du Royaume. Le nom de Dacus est si honorable, qu'on le donne même aux Princes de la Maison Royale. Mais comme la multiplication d'une Noblesse, qui ne veut souffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres Nobles & devenir préjudiciable à l'Etat, le nombre de ces Nobles est fixé. Il n'est guères plus grand, aujourd'hui, que celui de nos Ducs. Les Anciens s'opposeroient à de nouvelles Créations; & le Roi se contente de soutenir ces illustres Races par les faveurs qu'il leur accorde, soit en leur distribuant les Terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont possédées, soit en leur abandonnant les confiscations & d'autres profits.

Second ordre.

Le second Ordre de Noblesse est celui des *Carrés*, qui répondent à nos Marquis & à nos Comtes, & qui ne se font pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du Roi. Un Macassarois, qui plaît à la Cour, obtient facilement l'érection de son village en *Carré*. Ses enfans lui succèdent; mais quoique l'égalité regne dans cet ordre, les plus anciens jouissent d'une distinction, que les autres ne peuvent atteindre que de la longueur du tems.

Troisième or-  
dre.

Les *Lolos*, qui font la troisième Classe, composent la simple Noblesse. Ils sont annoblis par des Lettres particulières, & par quelques présens qui répondent à leurs services, ou par l'espérance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un riche Marchand, leurs amis leur donnent le nom de Lolo; mais les Dacus, les Carrés, & les vrais Lolos se gardent bien de prodiguer ces titres.

Le Gouvernement de Macassar est purement Monarchique. Les Rois qui occupent le Trône depuis près de neuf cents ans, y ont toujours été fort absolus, toujours craints & respectés de leurs Sujets. La Couronne est héréditaire; mais les frères y succèdent, à l'exclusion des fils; soit qu'ils passent pour

les plus proches Parens, soit qu'on appréhende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Craen Biser, qui régnoit en 1685, étoit le vingtième Roi de sa race. Ce Prince, un des plus grands qui ait rempli le trône de Macassar, jouissoit d'une autorité absolue. Outre les garnisons des Ports de mer, des villes, & des places frontieres, il avoit toujours en réserve un corps de dix mille hommes, auxquels il ne donnoit aucune solde, mais qu'il entretenoit d'habits & d'armes. Dans les guerres auxquelles il devoit ses Conquêtes, son armée étoit composée de quatre-vingt-huit mille hommes d'infanterie & de douze mille cavaliers.

L'Etendart royal de Celebes est ou blanc ou rouge. Un ancien usage oblige les Rois de choisir l'une ou l'autre de ces deux couleurs. Il est parsemé de croissans, entrelacés de feuillages d'or & d'oiseaux. En campagne, on le tient continuellement déployé à côté du Monarque, sous la garde de plusieurs Compagnies d'Infanterie. Les Seigneurs & les principaux Officiers ont aussi chacun leur drapeau, gardé par leurs plus braves soldats, parce que sa perte entraîne celle de leur réputation & de leur emploi. Cet établissement est d'autant plus sage, que le drapeau de chaque Officier ayant sa marque qui le distingue, il est facile au Roi, qui les connoît tous, de remarquer ceux qui font leur devoir. Il est toujours campé dans un lieu, d'où il peut voir tout ce qui se passe autour de lui; & dans les marches, il se tient au milieu de son armée, où les Princes & les Ducs, avec leurs troupes, sont plus ou moins éloignés de sa personne, suivant le degré de leur Noblesse ou de leur dignité. Les Macassarais ont de si gros canons, qu'un homme y peut entrer sans peine & s'y cacher tout entier. Mais leur poudre a si peu de force, que ces monstrueuses pieces deviennent souvent inutiles (55). On campe chaque jour au soir, & la marche recommence au lever du Soleil. Quoique les chaleurs soient excessives, il est rare qu'on s'arrête jusqu'au lieu marqué pour le camp; & le repas du matin est la seule nourriture qu'il soit permis de prendre avant la fin du jour. Lorsque deux armées se rencontrent, les premiers momens du combat sont furieux; surtout lorsqu'après avoir épuisé toute leur poudre, elles en viennent au sabre & au cri, qui font une expédition terrible. Mais cette espèce de transport, où l'Ophion jette les Macassarais à la vue de leurs Ennemis, n'est pas ordinairement de longue durée. Une résistance de deux heures fait succéder l'abattement à la rage. Ceux qui connoissent leur caractère cherchent le moyen de les amuser, pour laisser à leur premier feu le tems de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en desordre.

La plupart de leurs autres usages ont trop de ressemblance avec ceux des Isles voisines & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues : mais on ne se dispensera point de quelque détail sur leur Religion, & sur la maniere dont les Hollandois se sont établis dans leur Isle.

Il n'y a pas deux cens ans que les Macassarais étoient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils ne connoissoient rien de plus grand & de plus res-

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.

Méthodes mss.  
littéraires des Macassarais.

Ce que leur  
Religion a de singulier.

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.

pectable, dans l'Univers, que le Soleil & la Lune, unique objet de leurs vœux & de leurs adorations. Le lever & le coucher de ces deux Astres étoient le tems de leur Culte. Ils leur demandoient les faveurs qu'ils les croyoient capables de leur accorder. Si par hasard quelque nuée les dérobait à leurs yeux pendant leur prière, ils les supposoient irrités; & se hâtant de rentrer dans leurs Maisons, ils se prosternoient devant leurs figures, qu'ils gardoient avec respect dans quelque lieu distingué. Elles étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée, & d'une grandeur proportionnée à leur zèle. Le premier & le quinzième jour de la Lune étoient consacrés à l'honneur de ces deux Divinités. Ils leur offroient, en sacrifice, des bœufs, des vaches & des cabris. L'opinion de la Métempsychose étant alors établie parmi eux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué, pour leur usage particulier, quelques-uns de ces animaux : mais ils se faisoient un devoir de les immoler au Soleil & à la Lune, parce qu'ils croyoient avoir obligation de leur existence, & de tout ce qu'ils possédoient, à l'heureuse fécondité de leurs influences. Ces Sacrifices se faisoient régulièrement, jusques dans les moindres villages; & l'on voyoit des Peres, qui n'ayant plus rien à sacrifier, après avoir immolé tous leurs bœufs, n'épargnoient pas leurs propres enfans. Ils auroient crû faire injure à leurs dieux, s'ils leur avoient bâti des Temples sur la terre, parce qu'ils n'y trouvoient pas de matière assez précieuse pour composer leur demeure. Dans cette idée, tous les grands Sacrifices se faisoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres entretenus aux dépens du Peuple. Les Sacrifices particuliers étoient offerts par les mains des Peres de famille, devant la porte de leurs Maisons, à la vue de tout le voisinage.

Depuis l'introduction de l'Alcoran, dans l'Isle de Celebes, l'attention que les Mahométans ont apportée à détruire toutes les traces de l'ancienne Religion, dans la crainte qu'elles ne servissent à faire retomber les Insulaires dans l'Idolâtrie, ne permet gueres aux Voyageurs de remonter à la source d'un Culte si simple, ni d'approfondir les autres antiquités de l'Isle. Cependant l'Auteur qu'on vient de citer, ayant eu l'occasion de converser, à Siam, avec un grand nombre de Macassarois, apprit d'eux que malgré la Doctrine de la transmigration des Ames, leurs Ancêtres ne faisoient pas difficulté de manger de la chair de porc, & des oiseaux. Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'Ame assez coupable pour avoir mérité d'être releguée dans le corps d'une bête aussi sale que le cochon; & celui des oiseaux leur paroissoit trop petit, ou du moins composé d'organes trop faibles & trop mal disposés, pour recevoir une Ame humaine, & lui laisser la liberté de ses opérations. Ils avoient aussi pour principe, qu'étant immortelle, on devoit la mettre en état de paroître, avec honneur, dans toutes les situations qui l'attendoient successivement après la séparation du corps; & cette opinion leur faisoit enterrer leurs Morts avec leurs plus beaux habits & la meilleure partie de leurs biens. On trouve quelquefois, dans leurs anciens tombeaux, quantité de vases, de bracelets, de chaînes & de lingots d'or.

Leurs Docteurs enseignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune y avoient toujours exercé une souveraine puis-

Idees des Macassarois sur l'origine des choses.

fance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, jusqu'au jour d'une malheureuse querelle, où le Soleil avoit poursuivi la Lune dans le dessein de la maltraiter; que s'étant blessée en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la terre, qui étoit tombée par hasard dans la situation qu'elle garde encore; que cette lourde masse s'étant entr'ouverte, dans sa chute, il en étoit sorti deux sortes de Geans; que les uns s'étoient rendus maîtres de la Mer, où ils y commandoient aux poissons; que dans leur colere, ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais sans y causer quelque naufrage: que les autres Geans s'étoient enfoncés jusqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le Soleil & la Lune; que lorsqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faisoient trembler la terre, & qu'ils renversoient quelquefois des villes entières: qu'au reste la Lune étoit encore grosse de plusieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucheroit successivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être consummés par l'ardeur du Soleil; mais qu'elle accoucheroit naturellement, parce que le Soleil & la Lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le Monde avoit besoin de leurs influences, ils s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du Ciel se partageroit également entre l'un & l'autre, c'est-à-dire, que le Soleil régneroit pendant la moitié du jour, & la Lune pendant l'autre moitié.

Tel étoit le système des Macassarais, lorsque deux Marchands de l'Isle furent conduits aux Moluques, par des entreprises de Commerce. Ils furent bien reçus, à Ternate, où les Portugais, qui s'y étoient établis depuis quelques années, exerçoient ouvertement leur Religion. Ces deux Etrangers parurent charmés des cérémonies du Christianisme, & de l'idée qu'on leur fit prendre du Créateur de l'Univers. Antoine Galva, qui commandoit alors dans la Forteresse de sa Nation, se fit un honneur de les instruire. Ils demanderent le baptême; l'Isle étoit sans Prêtre: ils le reçurent des mains de ce pieux Gouverneur, qui nomma l'un, Antoine, & l'autre, Michel. Etant retournés dans leur Patrie, ils annoncerent l'Evangile, avec un zèle qui leur attira bientôt un grand nombre de disciples. Mais les Rois de l'Isle marquerent peu de goût pour une Doctrina, qui combattoit les plus douces inclinations de la nature. Le seul Roi de *Soppen*, après avoir paru longtems incertain, profita de l'arrivée d'un gros Vaisseau Portugais, qui étoit venu charger du bois de Sandal, pour demander de nouvelles instructions au Capitaine. Il reçut publiquement le Baptême avec toute sa famille & une partie de sa Cour.

Quelques Historiens racontent qu'un Roi de *Sion*, touché de cet exemple, se fit baptiser avec le Roi de *Soppen*: mais Gervaise assure que s'il y eût jamais un Royaume de Sion dans les Indes, il n'étoit pas dans l'Isle de Celebes; à moins qu'on ne veuille supposer que la mémoire en soit effacée dans l'esprit des Insulaires. » Ce pays n'est connu, dit-il, d'aucun Macassarais; & les plus habiles Géographes en ignorent l'existence. Il paroît plus certain que Saint François-Xavier, arrivé depuis peu dans les Indes, fut informé de ces heureux progrès de l'Evangile, & qu'il résolut d'y contribuer par la ferveur de son zèle: mais tous les efforts ne purent lui faire

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.

Comment le  
Christianisme fut  
introduit dans  
Celebes.

Il y est infirmé  
par le Malheur  
même.



DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
DE CELEBES, OU  
MACASSAR.

Elle est singu-  
lière de ce clas-  
sement.

trouver l'occasion de passer dans l'Isle de Celebes ; & d'autres Missionnaires, que les Portugais firent partir plusieurs fois, à la prière du Roi de Sopen, n'y arriverent pas plus heureusement. Ce délai arrêta l'Ouvrage du Ciel. Quelques Mahométans de l'Isle de Sumarra, qui se trouvoient à la Cour du Roi de Macassar, en prirent occasion de lui proposer l'Alcoran. Ils eurent peine à le faire sortir d'une longue incertitude. Cependant il prit le parti de députer, en même tems, quatre de ses principaux Officiers, dans des vûes fort opposées : deux à Malaca, pour demander au Gouverneur Portugais, quelques Prêtres Chrétiens, qui fussent capables de résoudre ses difficultés ; & deux à la Cour d'Achem, pour en amener aussi des Prêtres Mahométans, dont il pût recevoir le même secours. Il s'étoit persuadé qu'après avoir examiné soigneusement l'une & l'autre Religion, il lui seroit aisé de se déterminer pour la meilleure. Son Conseil loua cette résolution ; mais, dans la crainte que les Docteurs Chrétiens & Mahométans ne partageassent l'esprit des Peuples, ils lui représentèrent que pour l'intérêt de la paix, il devoit embrasser la Religion de ceux qui arrivoient les premiers ; d'autant plus qu'il pouvoit espérer que le Ciel lui seroit connoître, par cette voie, le choix auquel il devoit s'attacher. Il eut la foiblesse de s'y engager ; & tous ses Sujets firent, avec lui, le même serment. La Cour de Sumarra, qui en fut avertie, ne perdit pas un moment pour faire partir ses Docteurs. Ils arriverent, à Macassar, avant les Portugais, & le Roi se fit circoncire. Pour rendre son engagement plus solennel, ils l'obligèrent de faire bâtir une superbe Mosquée, qu'il enrichit de ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince, son frere, & quelques Seigneurs, dont le goût s'étoit déclaré pour la Religion Chrétienne, firent éclater leur indignation. Ils firent entrer, pendant la nuit, des pourceaux dans la Nouvelle Mosquée ; & les ayant égorgés dans le même lieu, ils froterent de leur sang les murs & les portes. Après une entreprise si hardie, ils n'eurent pas d'autre ressource que de se retirer dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réunis à celui de Macassar ; & dans l'espace d'un mois, la Religion Mahométane acheva d'étrouffer toutes les semences du Christianisme.

Ce fut dans ces circonstances qu'on vit arriver à Jompandam des Vaisseaux Portugais & des Missionnaires, sous la conduite des deux Députés qui avoient été envoyés à Malaca. Leur douleur fut égale à leur surprise. Ils employèrent tous leurs efforts pour faire ouvrir les yeux au Roi sur son erreur, & pour l'engager du moins à les écouter ; mais ce Prince leur déclara que la négligence des Gouverneurs Portugais étoit irréparable. Cependant il en usa civilement avec eux. Après avoir permis aux Marchands, qui les avoient amenés, d'exercer leur Commerce dans toute l'étendue de ses États, il prit occasion de cette faveur même, pour leur faire bâtir, à ses propres frais, une fort belle Eglise, dans une ville qu'il leur avoit accordée pour demeure ; & les Missionnaires eurent la permission de s'y établir, sous prétexte de rendre les devoirs de leur profession aux Portugais. Il laissa même à ceux d'entre ses Sujets, qui n'avoient pas encore été circoncis, la liberté de recevoir le Baptême, & aux nouveaux Chrétiens, celle de persévérer dans la Foi. Peut-être n'avoit-il en vûe que de ménager la Nation Portugaise, dont il redoutoit la puissance, qu'il voyoit croître de jour en jour : mais les Missionnaires,

res,

res, expliquant mieux ses dispositions, déploraient la négligence des Officiers de Malaca ; & divers malheurs, qui tomberent presque en même-tems sur cette ville , en furent regardés comme une juste punition (56).

La Conquête de l'Isle entière, qui fut entreprise par le même Prince (57), & terminée par son Successeur, y ouvrit ensuite un chemin facile au Mahométisme. Mais rien n'a tant servi à l'y confirmer, que l'établissement des Hollandois à Jompandam, après qu'ils eurent trouvé le moyen d'en faire chasser les Portugais (58). Tavernier raconte, au second Tome de ses Voyages, que la Compagnie de Hollande, ne pouvant pardonner aux Jésuites Portugais, d'avoir fait congédier, par l'Empereur de la Chine, les Ambassadeurs qu'elle lui avoit envoyés, vers la fin de l'année 1658, & de leur avoir fait refuser la liberté du Commerce, prit la résolution de s'en vanger, non-seulement sur tous les Jésuites, mais sur tous les Marchands Portugais ; qu'ayant appris que les Vaisseaux, qu'ils envoyoient, tous les ans, à Celebes, étoient entrés dans le Port de Jompandam, chargés des plus riches Marchandises de la Chine, elle avoit fait partir, de Batavia, une Flotte considérable, pour les prendre ou les couler à fond ; & qu'elle avoit pu former ce dessein « avec justice, pour se dédommager des cinq cens mille écus qu'elle avoit employés inutilement à l'Ambassade de la Chine. Mais d'autres font persuadés que c'est un prétexte spécieux, dont les Hollandois ont coloré leur usurpation. Si leurs Ambassadeurs furent mal reçus à la Cour de la Chine, il n'en faut pas chercher d'autres raisons que la défiance naturelle des Chinois. Un Voyageur estimé nous fait un récit plus simple, » fut le témoignage de plusieurs personnes désintéressées, & d'une probité reconnue, qui en avoient appris les circonstances de la bouche même de ceux qui avoient eu le plus de part à » cette expédition (59).

Vers l'année 1560, la Compagnie Hollandoise envoya quelques-uns de ses principaux Officiers à Sombanco, qui regnoit alors dans le Macassar, pour lui demander la permission de trafiquer avec ses Sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce Prince, ayant déjà tiré de grands avantages du Commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Les Députés de la Compagnie furent traités avec distinction, & partirent satisfaits. Quelques Vaisseaux Hollandois, qui furent bientôt envoyés pour l'exécution du Traité, arrivèrent heureusement au Port de Jompandam. Ils y firent un profit si considérable, qu'ils emportèrent le

DISCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.  
Établissement  
des Hollandois  
dans l'Isle Cele-  
bes.

Prétexte dont  
il fut coloré.

Histoire d'une  
étrange révolu-  
tion.

(56) Elle fut affligée de la peste, de la famine, & de la guerre. *Gervaise, ubi supra, page 258.*

(57) Une mort imprévue arrêta le cours de ses Victoires. Il avoit enlevé la femme d'un des plus grands Seigneurs de sa Cour. Ce Mari furieux trouva le moyen de s'en vanger. Un jour que le Roi, pour donner le plaisir de la pêche à sa Maîtresse, l'avoit fait monter seule avec lui sur une Barque, Il s'y glissa parmi les Rameurs, & se jeta sur lui, il le fit tomber mort de cinq ou six coups de poignard. Ensuite il se précipi-

Tome X.

ta dans la mer, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu.

(58) Sans eux, dit le même Ecrivain, on y verroit encore trois belles Eglises qu'ils ont fait abbatre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pu beaucoup contribuer à la conversion de ces Peuples. On sçait qu'ayant fait chasser les Missionnaires & les Catholiques par leurs intrigues & leurs calomnies, ils ont même aimé y voir régnér Mahomet, que d'y voir suivre Jésus-Christ. *Ubi supra, pages 262 & 263.*

(59) *Ibidem, page 62.*

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.

Avec quelle  
adresse les Hol-  
landois conce-  
rent un dessein.

Comment ils  
l'exécutèrent.

dessein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la première fois, que leur gain croîtroit au double, s'il n'étoit pas patragé avec les Marchands Portugais, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts à se défaire de ces dangereux Rivaux. L'entreprise devoit leur paroître difficile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du Peuple & considérés du Roi; mais le Conseil de Baravia fonda toutes les espérances sur les moyens qu'il résolut d'employer. On y convint de faire monter, tous les ans, sur les Vaisseaux qui devoient aller à Macassar, un certain nombre de soldats choisis, qui se disperseroient adroitement dans les Provinces, sous les prétextes ordinaires du Commerce; mais particulièrement dans celle de Bouguis, où il seroit plus aisé de jeter des semences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquise; qu'entre ces Emissaires, il n'y en auroit que trois ou quatre, dans chaque Province, auxquels on confieroit le fond du secret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables sermens; qu'on attendroit que leur nombre fût assez grand, pour lever le masque avec sûreté; que dans l'intervalle on seroit un fond capable de fournir aux présens continuels, par lesquels il étoit à propos d'amuser le Roi & ses Ministres; enfin, qu'on ménageroit assez les Portugais & les Jésuites, pour ne leur donner aucun sujet de défiance & de plainte.

Cet étrange projet eut tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs soldats, bien entretenus, & dissipés, pendant quelques années, dans les Provinces, se rassemblèrent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent se joindre aux mécontents de Bouguis. Ils s'avancèrent, en corps d'armée, vers la Capitale du Royaume. Leur marche fut si prompte, qu'avant que le Roi pût en être averti, ils avoient déjà passé la rivière qui sépare les deux Provinces. Ce Prince ne laissa pas de rassembler quelques troupes, avec lesquelles il eut la fermeté de se présenter aux Rebelles; & les ayant chargés vigoureusement, il les força de chercher leur salut dans la fuite. Ils repassèrent la rivière, pour attendre, sur ses bords, les secours qu'on leur avoit fait espérer de Baravia. Le Roi, qui eut le tems de former une armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général; mais, ne pouvant leur faire abandonner leur poste, il se réduisit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits Bâteaux, qui portoient l'alarme jusques dans leur Camp.

Les Hollandois, au désespoir de se voir si mal secondés, & commençant à craindre que leurs Partisans ne s'accommodassent avec le Roi par quelque Traité secret, employèrent un stratagème, dont l'Auteur assure, « que le » souvenir est encore en exécution dans les Indes (60). Après s'être aperçu que l'armée royale venoit, pendant la nuit, boire & se rafraîchir à la rivière, ils choisirent, dans leurs troupes, quelques Montagnards, qui connoissoient les herbes venimeuses; & dans l'espace de quelques jours, ils s'en firent apporter assez, pour empoisonner toutes les eaux. Ce dessein demandoit beaucoup de justesse dans leurs mesures. Ils avoient observé l'heure que leurs Ennemis prenoient pour se rafraîchir. En jettant les herbes, quelques lieues au-dessus du camp royal, ils les faisoient arriver

« dans le tems, où ces Malheureux se croyoient libres de satisfaire leur soif.  
 « Les uns mouraient immédiatement, de la force d'un poison qui n'a nulle  
 « part autant de subtilité qu'à Celebes. Les autres se trainoient avec peine  
 « jusqu'à leurs tentes, pour mourir dans les bras de leurs compagnons, &  
 « les rendre témoins d'un désastre, dont ils ne comprennoient pas encore la  
 « cause. Enfin le Roi, & ceux qui étoient échappés à la mort, ouvrant les  
 « yeux sur le sort qui les menaçoit à leur tour, ne pensèrent qu'à s'éloigner  
 « de cette rive fatale. Mais ce ne fut pas sans pousser des cris d'horreur,  
 « qui devinrent, pour eux, une nouvelle source d'infortune. Les Hol-  
 « landois, avertis par ce tumulte, repassèrent promptement la rivière,  
 « & les poursuivirent jusqu'à la portée du canon de la Capitale, où  
 « le Roi fut obligé de se renfermer. Ils n'eurent pas la hardiesse de l'assié-  
 « ger; mais, bloquant la Place, ils s'efforcèrent de couper la communi-  
 « cation des vivres, pendant que deux Vaisseaux de leur Nation, gardoient  
 « le Port & bouchaient le passage de la mer. En même tems ils mirent le  
 « feu de toutes parts au riz, dont on étoit prêt à faire la récolte. Ils pillèrent  
 « tous les villages voisins; ils forcèrent les Habitans de chercher une  
 « retraite dans les montagnes. Les troupes, qui restoient au Roi dans la  
 « ville, firent plusieurs sorties, sous la conduite de *Daen-Ma-Allé*, frere  
 « de ce Prince; mais leurs Ennemis, comprant d'obtenir bientôt par la fa-  
 « mine, ce qu'ils n'étoient pas sûrs d'emporter par la force, prirent toujours  
 « le parti de se battre en retraite. En effet les provisions, qui s'étoient trou-  
 « vées dans la Place, furent bientôt épuisées. Le riz s'y vendit au poids  
 « de l'or; & pendant plusieurs mois, on n'y vécut que du cuir de différens  
 « animaux, qu'on faisoit bouillir dans de l'eau pure.

« Les espérances du Roi étoient fondées sur les Vaisseaux Portugais, qui  
 « venoient mouiller, tous les ans, dans le Port de Jompandam, & qu'il  
 « attendoit de jour en jour. Ils atriverent enfin; mais quelle fut la surprise  
 « des Macassarais, à la vue de trente autres voiles, qui parurent presque au-  
 « sîrôt, avec le Pavillon de Hollande, & qui envelopperent la petite Flotte  
 « dont ils se promettoient du secours? Deux des plus gros Vaisseaux Hol-  
 « landois mirent à terre quelques compagnies de soldats, qui avoient or-  
 « dre de se joindre aux Rebelles de Bouguis. Cinq autres attaquèrent la  
 « Forteresse Portugaise; & leur artillerie étant fort nombreuse, ils n'eurent  
 « besoin que d'un jour pour la réduire en poudre. Quantité de braves gens  
 « périrent sous les ruines; & ceux, qui se trouverent vivans, lorsque l'En-  
 « nemi entra dans la Place, aimèrent mieux pétir les armes à la main,  
 « que d'accepter la composition qu'on leur offrit. Le Gouverneur avoit été  
 « tué dès la premiere décharge. Sa femme, ne pouvant lui survivre, fit  
 « une action, dont la mémoire se conserve encore. Elle rassembla tout ce  
 « qu'elle avoit de richesses, en pierres & en lingots d'or; elle en fit char-  
 « ger, sous ses yeux, les plus gros canons de la Forteresse; & pour ôter,  
 « aux Hollandois, le plaisir de posséder de si précieuses dépouilles, elle mit,  
 « de sa propre main, le feu aux pieces, qui étoient pointées du côté de  
 « la mer. Ensuite, elle alla se poster courageusement dans l'endroit le plus  
 « dangereux, où elle trouva bientôt la mort.

« Pendant que les cinq Vaisseaux Hollandois achevoient de battre la For-

O o o ij

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.  
Ils empor-  
tent une vicie.

L'amine à la  
quelle ils relâ-  
tent la Capitale  
de Macassar.

Arrivée d'une  
Flotte Hollan-  
doise.

Elle s'empare  
du Port & détruit  
la Flotte Portu-  
gaïse.

Généralité d'un  
ne femme.

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CHÉRIS, OU  
MACASSAR.

teresse & la ville de Jompandam, les autres étoient aux prises avec la petite Flotte Portugaise, qui se vit aussi forcée de céder à l'infériorité du nombre. Mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux. De sept Vaisseaux, dont elle étoit composée, trois furent brûlés, deux coulés à fond; & les deux, qui restoient, tomberent entre les mains de l'Ennemi. Les sept Capitaines & les principaux Officiers avoient perdu la vie dans une si belle défense, & l'avoient vendue si cher, qu'ils acquirent plus de gloire, dans leur défaite, que les Hollandois n'en purent tirer de leur Victoire.

L'effet d'une  
Mine assijettit  
Célebes aux Hol-  
landois.

Aussitôt, la Flotte victorieuse s'avança vers la Capitale du Royaume, qui n'est éloignée que de cinq ou six lieues du Port. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, dans un canton très agréable, mais qui n'a rien d'avantageux pour sa défense. Aussi fut-elle attaquée par mer & par terre. Les Hollandois ne laissèrent pas d'y trouver plus de résistance, qu'ils ne s'y étoient attendus. Le Roi, qui étoit exercé à la guerre depuis sa première jeunesse, s'y défendit avec autant de jugement que de courage. Daen-Ma-Allé, son frère, se distingua par des actions si surprenantes, que les Hollandois en conçurent une jalousie, qui leur fit jurer sa perte. Mais enfin, la ruine des principaux appartemens du Palais, de l'Arsenal, & de la meilleure partie des murailles de la ville, qu'une mine fit sauter en l'air, sans que les Macassarais, à qui cette effroyable attaque étoit inconnue, pussent en deviner la cause, jeta le Roi dans une si vive allarme, qu'il fit demander la paix. Il ne put obtenir qu'une suspension d'armes, pendant laquelle on convint des conditions suivantes.

Conditions de  
leur Traité avec  
le Roi & ses Suc-  
cesseurs.

Que la Ville, la Forteresse & le Port de Jompandam demeureroient en propriété, à la Compagnie Hollandaise, avec leurs dépendances, qui furent étendues, par les Vainqueurs, à trois ou quatre lieues dans les terres; & que le Roi renonceroit à tous ses droits sur ces trois possessions, pour lui & pour ses Successeurs.

Que les Jésuites seroient chassés du Royaume, tous leurs biens confisqués, au profit de la Compagnie, pour la dédommager des frais de l'Ambassade, qu'on les accusoit d'avoir fait manquer à la Cour de la Chine, leurs maisons rasées, & leurs Eglises démolies.

Que les Portugais seroient privés des Gouvernemens, des Charges & des Dignités, dont il avoit plu au Roi de les honorer; leurs Magasins fermés & leurs Fortifications détruites: qu'ils sortiroient incessamment du Royaume, s'ils n'aimoient mieux y demeurer, à condition de n'y faire aucun Commerce; & que, pour leur en ôter tous les moyens, ils seroient relégués dans quelque village éloigné des villes.

Que le Roi feroit partir incessamment un Ambassadeur pour Batavia, avec des présens proportionnés à ses richesses, pour obtenir, du Conseil, la ratification du Traité.

Que les Hollandois s'obligeroient, de leur part, aussi long-tems que le Roi & ses Successeurs seroient fidèles à leurs promesses, de ne leur causer aucun trouble dans la possession de ses Etats; d'entrer dans tous leurs intérêts, & de les assister dans leurs guerres, étrangères ou domestiques;

» de continuer le Commerce qu'ils avoient commencé avec leurs Sujets ,  
 » c'est-à-dire, de vendre , ou d'acheter d'eux , au prix ordinaire , les Mar-  
 » chandises qu'ils apporteroient ou qu'ils trouveroient dans le Port.

» Daen-Ma-Allé refusa de signer un Traité , qui lui parut humiliant pour  
 » sa Patrie. Mais le Roi n'en accepta pas moins toutes les conditions , &  
 » nomma un des principaux Seigneurs de sa Cour , pour le porter à Bara-  
 » via , avec deux cens pains d'or , & d'autres présens de la même richesse.  
 » Après la ratification , les Jésuites & la plus grande partie des Portugais  
 » sortirent du Royaume. Ceux que la pauvreté , ou d'autres raisons , fu-  
 » rent capables d'y retenir , se virent honteusement relegués dans un village  
 » nommé *Borobassou* , où ils menent encore une vie obscure & languis-  
 » sante.

» Depuis cette révolution , les Hollandois ont satisfait assez fidèlement  
 » aux Loix qu'ils se sont imposées. Ils sont attachés à leurs engagements , par  
 » les avantages qu'ils trouvent continuellement dans le Commerce de l'Île ,  
 » & par la crainte de perdre un des meilleurs Ports des Indes (61).

Mais il manqueroit quelque chose à ce détail historique , si l'on n'y jo-  
 gnoit les aventures de Ma-Allé ; & le récit en paroîtra d'autant plus cu-  
 rieux , qu'il jette du jour sur un événement mal éclairci dans les Relations  
 du Royaume de Siam. Les Hollandois trouverent bientôt le moyen de ren-  
 dre ce Prince odieux , ou suspect , au Roi son frere. Ils firent entrer dans  
 leurs vûes , une Dame du Palais , que le Roi aimoit depuis long-tems avec  
 une folle passion , & pour laquelle il avoit un excès de confiance , dont Ma-  
 Allé lui avoit souvent représenté le danger. Cette femme , excitée tout à  
 la fois par son ressentiment & par les libéralités des nouveaux Alliés de  
 Celebes , prit occasion du refus que le Prince avoit fait de signer la Paix ,  
 pour faire craindre au Roi qu'il ne méditât quelque projet de révolte. Elle  
 lui persuada insensiblement que le Peuple , prévenu en sa faveur , n'atten-  
 doit qu'un moment favorable pour l'élever sur le trône. Les Hollandois se-  
 conderent cette intrigue par de faux avis , qu'ils firent valoir comme un té-  
 moignage de leur attachement. Ils parlerent d'une conjuration , dont ils  
 expliquoient les circonstances. Enfin n'ayant rien épargné pour faire com-  
 prendre , au Roi , que sa perte étoit inévitable , s'il ne la prévenoit par celle  
 de son frere , ils pousèrent le zèle jusqu'à se charger de l'exécution , &  
 leurs services furent acceptés (62).

Ma-Allé , tranquille dans son innocence , ne s'occupoit qu'à gémir des  
 malheurs de sa Patrie. Il n'auroit pas évité ceux qui le menaçoient lui mê-  
 me , s'il n'eût été promptement averti par un Officier du Palais , qui avoit  
 entendu la dernière conférence où sa mort avoit été résolue. Sa première  
 résolution fut d'aller trouver le Roi , son frere , pour se justifier dans son es-  
 prit ; mais ses amis , craignant qu'au premier pas il ne tombât entre les  
 mains de ceux qui s'étoient chargés de le tuer , l'engagerent à sortir secrète-  
 ment du Royaume. Une Barque , assez bien équipée , se trouva prête à l'en-  
 trée de la nuit. Il y entra , sans être aperçu des Soldats Hollandois , qui  
 gardoient le Port , avec deux Officiers qui composoient toute sa suite. L'un

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.  
Les Jésuites &  
les Portugais  
sont chassés de  
l'Île.

Compte des  
Hollandois.

Histoire de  
Daen Ma Allé.

Les Hollandois  
l'engagent à le  
tuer.

Comment il  
évite la mort.

(61). *Uti sup.* pages 57 & précédentes.

(62). *Ibid.* page 95.

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELÉBES, OU  
MACASSAR.

Il passe dans  
l'Isle de Java &  
s'y marie.

Portrait d'An-  
quet Sapia, sa  
femme.

portoit son bouclier, son carquois & son sabre; l'autre étoit chargé de sepierreries, & de tout ce qu'il avoit pu rassembler d'or & d'argent. Il s'éloigna des Côtes avec tant de bonheur, qu'à force de voiles & de rames, il arriva, dans l'espace de deux jours, à l'Isle de Java. On ne nous apprend point dans quel Port; mais il se trouva dans les Etats d'un Prince de son Sang, qui le reçut avec toutes sortes d'honneurs. Bientôt il y épousa la fille d'un des principaux Seigneurs de cette Cour. L'Auteur la nomme *Anquet-Sapia*. Comme il la vit dans la suite, à Siam, la peinture qu'il fait d'elle ne doit pas passer pour un portrait d'imagination. » Ce n'étoit pas la plus belle femme des Indes; mais elle avoit beaucoup d'esprit, & l'humeur fort enjouée, avec un caractère de grandeur qui avoit assez de rapport à celui du Prince. Le bruit des grandes actions, par lesquelles il s'étoit distingué, avoit eu plus de part que son rang, à l'inclination qu'elle avoit conçue pour lui. Cependant sa famille s'étoit crue fort honorée de la voir rechercher par un Prince, qui, tout fugitif & tout malheureux qu'il étoit alors, ne laissoit pas d'être l'héritier présomptif d'une riche Couronne, & qui pouvoit raisonnablement espérer qu'en se rétablissant un jour dans les bonnes grâces du Roi, son frère, il rentreroit en possession de tous les biens qu'il avoit abandonnés.

Il est obligé de  
se retirer à Siam.

Les deux premières années de leur mariage se passèrent fort heureusement. Mais les Hollandois n'eurent pas plutôt appris qu'un Prince si redoutable avoit choisi, pour retraite, une Coutpeu éloignée de leur principal Etablissement, qu'ils le trouverent trop proche de Macassar & de Batavia. Ils firent menacer le Roi, qui s'étoit déclaré son Protecteur, de lui déclarer la guerre, s'il le gardoit plus long-tems dans ses Etats. Ma-Allé fut averti de l'orage qui se formoit sur sa tête. Il ne voulut point exposer ses amis à se voir enveloppés dans sa disgrâce; & résistât à toutes leurs instances, il se rendit à celles du Roi de Siam, qui lui avoit déjà fait offrir plusieurs fois un asile & de l'emploi sous sa protection. Il partit, de Java, avec la Princesse son épouse & quelques fidèles serviteurs. Ensuite, plus de soixante familles Macassaraises, qui s'étoient trouvées dans cette Isle, lorsqu'il y étoit arrivé, se déterminèrent à le suivre, par un simple mouvement d'estime & d'affection, qui leur fit souhaiter de partager sa bonne ou sa mauvaise fortune.

Aussi qu'il y  
reçoit.

Il arriva au Port de Siam, en 1664, sur un Vaisseau que le Roi lui avoit envoyé. Ce Monarque lui fit bâtir un Palais, orné des plus beaux ouvrages de la Chine. Il fit présent, à la Princesse, de quantité de pierres précieuses & de vases d'or. Il assigna, pour leur entretien, une pension proportionnée à leur rang; & pour comble de faveur, il revêtit Ma-Allé de la Charge de grand Trésorier de la Couronne, sous le titre de Doya-Paedi, qui revient à celui de nos Ducs & Pairs. Il fit distribuer, à tous ceux qui l'avoient suivi, des terres pour leur subsistance, & des bœufs pour les labourer; avec ordre de rendre à leur Prince tous les honneurs, & de lui payer les mêmes tributs, qu'ils auroient cru lui devoir sur le trône.

Pendant plusieurs années, sa reconnaissance parut égale à tant de bienfaits. » Jamais, dit un Voyageur qui écrivoit sur le témoignage de ses propres yeux, on ne vit d'exemple d'un plus sincère & plus fidèle attachement. Mais, faisant profession du Mahométisme, l'intérêt de sa Re-

ligion , qu'il crut offensée par quelques mauvais traitemens que les Mores de Siam avoient reçus du Roi , le fit entrer dans une conspiration qui lui couta la vie (63). La Princesse Anqué Sapia, morte depuis quelques années, lui avoit laissé deux fils , que les Missionnaires François demanderent au Roi , & qui furent amenés à Paris , pour y recevoir une éducation Chrétienne , au College de Louis le Grand (64).

DESCRIPTION  
DE L'ISLE  
CELEBES, OU  
MACASSAR.  
Sa Mort.

(63) On trouve toutes les circonstances de cet événement dans les Mémoires du Comte de Fourbin.

(64) Ils y furent baptisés , sous la protection de Louis XIV & de Monseigneur le Dauphin , qui leur firent l'honneur de leur donner leurs noms. L'aîné fut nommé Louis Daen-Rourou ; & le second , Louis Dau-

phin Daen-Toulalo. On n'a pas publié la suite de leurs Aventures ; mais il est certain qu'avant la mort de Daen Ma-Allé, leur Père, la Couronne de Macassar , qui lui appartenoit par les Loix fondamentales du pays, étoit passée sur la tête de Craen-Biset , son Neveu , & fils unique du Roi Sombanco. *Vbi supra*, pages 9 , 10 , & 110.





# VOYAGE

## D'ENGELBERT KÆMPFER,

### A U J A P O N.

INTRODUC-  
TION.

Extraît de la  
vie de Kæmpfer.

**T**OUS les Voyages de ce Recueil, qui ont eu jusqu'à présent quelque rapport au Japon, n'étoient qu'un prélude, pour la Relation dont on va donner l'Extrait. Quelques peintures, dispersées dans le cours des neuf premiers Volumes, répondroient mal à l'idée qu'on a dû se former d'une si belle & si riche contrée. Mais la situation, qui appartient également aux Voyages par l'Est & par l'Ouest, semble demander l'ordre & les gradations qu'on a pris soin d'observer. Commençons ici par de justes éclaircissements, sur l'Auteur, dont nous allons emprunter les lumières (65).

Son Traducteur nous apprend qu'*Engelbert Kæmpfer* étoit né le 16 de Septembre 1651, à Lemgow, petite ville du Cercle de Westphalie, & que son père, Ministre de cette ville, n'ayant rien épargné pour son éducation, il se distingua, dès sa première jeunesse, par ses progrès dans les Langues étrangères & dans toutes les Sciences. Cependant son principal objet fut la Médecine & l'Histoire naturelle. Après avoir paru avec éclat, dans plusieurs grandes villes d'Allemagne & de Pologne, il se rendit en Suède, où de plusieurs offres, par lesquelles on s'efforça de l'attacher au service de la Nation, il accepta l'Office de Secrétaire d'une Ambassade, que le Roi Charles XI. envoyoit à la Cour de Perse. Il partit de Stockholm, le 10 de Mars 1683, avec M. Fabricius, Ambassadeur Suedois; & passant par la Russie pour s'embarquer sur la Mer Caspienne, il arriva heureusement à Nisabad, d'où il se rendit à Siamachi, Capitale de la Province de Schirvan. Dans la nécessité d'attendre les ordres de la Cour de Perse (66), il employa cet intervalle à visiter autour de lui tout ce qui lui parut digne de sa curiosité. C'est à ces savantes & laborieuses courses, que le Public doit son Recueil d'observations (67) sur ce qu'il nomme les sept Merveilles de la péninsule d'Okefra (68). Ensuite, pendant le séjour qu'il fit en Perse, il se mit en état de donner, dans le même Ouvrage, une idée exacte de ce grand Royau-

(65) Son Voyage, publié d'abord en Allemand, a été traduit en François, par M. Naudé, Réfugié François, à Londres, d'après la Traduction Angloise de M. Scheuchzer, de la Société Royale de Londres, sous le titre d'Histoire naturelle, Civile & Ecclésiastique de l'Empire du Japon. Edition de 1711, à la Haye, chez Gossé & Neaulme, trois volumes in-12.

(66) Voyez les Relations précédentes de ce

Recueil.

(67) Sous le titre d'*Amanitates exoticæ*, Ouvrage publié en 1711.

(68) Entre autres, la ville de Baku, sur la Mer Caspienne; les Monumens de l'antiquité, qui restent dans le voisinage; les Fontaines de Naphté; la Campagne brûlante; le Lac bouillant; la Montagne qui renferme, dans son sein, une terre fine pour les Potiers, &c.

me. L'Ambassadeur Suedois ayant terminé ses négociations vers la fin de l'année 1685, Kämpfer, entraîné par son goût pour les Voyages, prit congé de lui, pour entrer au service de la Compagnie Hollandoise à titre de Chirurgien, en chef, d'une Flotte de cette Nation, qui croisoit alors dans le Golfe Persique; emploi moins honorable que celui qu'il abandonnoit, & moins digne aussi de sa qualité de Médecin; mais plus convenable à la passion qu'il avoit de voyager. Il partit aussi-tôt pour Bander-Abassi, où quelques infirmités le retinrent jusqu'à la fin de Juin 1688. Le tems, qu'il put dérober à la maladie, fut encore employé à de curieuses recherches (69).

La Flotte, qu'il joignit enfin, ayant ordre de toucher à divers Etablissements Hollandois, dans l'Arabie heureuse, dans les Etats du Grand-Mogol, sur la Côte de Malabar, dans l'Isle de Ceylan, dans le Golfe de Bengale & dans l'Isle de Sumatra, il saisit avidement chaque occasion de s'instruire. Batavia, où il arriva au mois de Septembre 1689, lui fournit un autre champ. Après son Voyage, au Japon, qui fut d'environ deux ans & demi, il revint en Europe, au mois d'Octobre 1693. L'année d'après, il prit le degré de Docteur en Médecine, dans l'Université de Leyde. Ce fut à cette occasion qu'il publia dix remarques, des plus singulieres qu'il eût faites dans ses Voyages (70). Etant retourné dans sa Patrie, il finit ses Courses, en 1700, par un heureux mariage; & sa constitution s'étant fort altérée vers l'année 1715, il mourut à Lemgow le 2 de Novembre 1715, âgé d'environ soixante-cinq ans. Son mérite fut célébré par un Discours funebre, imprimé dans la même ville.

Empruntons son éloge critique d'un de nos bons Ecrivains, dont per-

Jugement critique sur son ouvrage.

(69) Il nous a valu, dit le Traducteur, sa Description de la Montagne Benna, dans la Province de Laar, celle de ses Plantes & de ses Animaux, du Bezoar, de l'animal dans l'estomac duquel il se trouve, des baies chaudes, d'un baume particulier, & de mille curiosités qu'on observe sur cette Montagne; celle de la Mumie naturelle, ce baume précieux, qui dégoutte d'un rocher dans la Province de Doar, & qu'on recueille une fois l'année avec beaucoup de pompe & de cérémonie; pour l'usage du Roi de Perse seul; ses Observations sur l'*Assa foetida*, ou la plante qui produit cette drogue, & sur la maniere de la recueillir & de la préparer; ses remarques sur la *Vina Medensis* des Ecrivains Arabes, ou sur ce qu'il nomme le *Dracunculus*, Ver singulier, qui se nourrit dans les interstices des muscles en différentes parties du corps humain; sa description du sang de dragon oriental, qui vient, dit-il, d'un palmier conifère; sa curieuse histoire du palmier dactylifère, qui croît en Perse, de ses différentes espèces, de sa culture, & de son usage; enfin un grand nombre d'autres Observa-

tions, qui n'ont pas encore vu le jour. *Vie de l'Auteur*, pages 13 & 14.

(70) Sur le célèbre *Agnus-Ali-Scythica*, ou Boromertz, prétendu Zoophite, qu'il démontre pour une fiction, occasionnée peut-être par la ressemblance du min Boromertz, avec le nom Rusien *Borannetz*, & le nom Polonois *Borannek*, qui signifient une espèce particulière de moutons, qu'on voit aux environs de la Mer Caspienne, dans la Tartarie Bulgarienne & dans le Korasan; sur le goût amer des eaux, dans la Mer Caspienne; sur la véritable Mumie de Perse, nommée *Muminahi*; sur la Torpille, poisson singulier, qui engourdit les doigts de ceux qui le touchent; sur le sang de dragon oriental; sur le *Dracunculus*, ou *Vina Medeni*, des Ecrivains Arabes; sur l'*Andrum*, sorte d'Hydrocele, ou de rupture aqueuse, & sur le Perical, ulcère aux jambes; deux maladies communes entre les Malabares; sur la maniere Japonoise de guérir la colique, par l'aspuonction; sur le *Moxa*, caustique dont les Chinois & les Japonois font un fréquent usage. *Ibid.* p. 17.

INTRO-  
DUCTION.

sonne ne disconvient que le jugement doit être particulièrement respecté, sur une matière qui a fait long-temps le sujet de son travail.

» On ne peut refuser à Kämpfer, dit le Père de Charlevoix, la justice de  
 » convenir que ses Mémoires sont remplis de recherches curieuses, touchant  
 » l'origine des Japonais, les richesses de leur pays, la forme de leur Gouver-  
 » nement, la police de leurs villes; d'avoir débrouillé mieux que personne  
 » les différens systèmes de leur Religion; de nous avoir donné des Fastes  
 » chronologiques de cet Empire, des Descriptions qui intéressent, une His-  
 » toire naturelle de ces Îles assez exacte, & d'assez bonnes observations  
 » pour la Géographie: mais il s'en faut bien que tout cela remplisse le  
 » titre d'Histoire du Japon, qu'on a donné à son Ouvrage, où l'on ne voit que  
 » des traits détachés de l'Histoire ancienne & moderne, en très petit nom-  
 » bre, & la plupart puisés dans des sources fort peu sûres. En un mot,  
 » presque tout ce qui manquoit aux Histoires précédentes, se trouve ici;  
 » mais on n'y voit rien de ce qu'elles contiennent. C'est le Journal d'un Voya-  
 » geur curieux, habile, sincère, qui s'est un peu trop fondé sur des tradi-  
 » tions populaires; mais ce n'est pas une Histoire.

» Le Traducteur Anglois a mis, à la tête de sa Traduction, une Préface  
 » qui contient des remarques fort sensées & fort recherchées sur tout ce  
 » qui est au Nord du Japon; & la Carte, dont il a pris soin de l'enrichir,  
 » est la moins imparfaite qu'on ait eue, jusqu'à présent, de cet Empire (71).

Comme le principal reproche du Père Charlevoix regarde les sources de l'Ouvrage, qu'il traite de peu sûres, & l'excès de confiance, dont il accuse l'Auteur pour les Traditions Populaires, il est juste de faire parler un moment Kämpfer pour sa propre défense, avec l'avantage d'être reconnu, par son Critique, pour un Voyageur habile & sincère.

Kämpfer dé-  
fendu par lui-  
même.

» Je puis protester, dit-il, dans sa Préface, que la Description & l'idée,  
 » que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite & sans élégance,  
 » est exactement conforme à la vérité, sans embellissement, & telle que les  
 » choses m'ont paru. Il est vrai que, quant aux affaires secrètes de l'Em-  
 » pire, je n'ai pu m'en procurer des informations amples & détaillées. De-  
 » puis l'extirpation de la Religion Romaine, les Marchands Hollandois &  
 » Chinois sont comme emprisonnés. L'Empire est fermé à toute sorte de  
 » Commerce & de communication avec les Etrangers; & la réserve des  
 » Natutels doit être extrême, avec ceux qui sont tolérés dans l'Empire. Les  
 » Japonais, qui ont le plus de liaison avec nous, sont obligés, par un ser-  
 » ment solennel, de ne pas nous entretenir sur les affaires d'Etat & de Reli-  
 » gion. On les engage, par ce serment, qui se renouvelle chaque année,  
 » à s'observer & à se trahir mutuellement. Mais quelque grandes que soient  
 » ces difficultés, elles ne sont pas insurmontables. En premier lieu, cette  
 » Nation respecte peu les sermens qu'elle a prêtés au nom de certains Dieux  
 » ou Esprits, que plusieurs n'adorent point, & que la plupart ignorent. La  
 » crainte du supplice est ordinairement le seul motif qui les arrête. D'un  
 » autre côté, si l'on met à part l'orgueil & l'humeur guerrière des Japo-

(71) Elle contient aussi un Catalogue des noms de divers Livres Japonais, que Kämpfer rapporta de son Voyage.  
 Auteurs, qui ont écrit sur le Japon, avec un jugement critique de leurs Ouvrages, & les

nois, ils sont civils, polis, curieux autant qu'aucune Nation de l'Univers, aimant le Commerce & la familiarité des Etrangers, & souhaitant avec passion d'apprendre leurs histoires, leurs arts & leurs sciences. Mais, comme nous ne sommes que des Marchands, qu'ils placent au dernier rang des hommes, & que, d'ailleurs, l'extrême contrainte dans laquelle on nous tient, ne peut guères leur inspirer que de la jalousie & de la défiance, nous ne pouvons nous concilier leur amitié, que par notre libéralité, par notre complaisance, & par tout ce qui est capable de flatter leur vanité. C'est ainsi que j'acquis plus de faveur, auprès de nos Interprètes & de ces Officiers qui venoient chaque jour chez nous, que personne n'avoit pu s'en flatter depuis les réglemens auxquels nous sommes assujettis. En leur donnant des conseils, des médecines, des leçons d'Astronomie & de Mathématiques, des cordiaux & des liqueurs de l'Europe, je pouvois leur faire toutes les questions qui me venoient à l'esprit. Ils ne me refusoient aucune instruction; jusqu'à me révéler, lorsque nous étions seuls, les choses mêmes sur lesquelles ils doivent garder un secret inviolable. Ces informations particulières m'ont été d'un grand usage, pour recueillir les matériaux nécessaires à l'Histoire du Japon, que je méditois. Cependant, peut-être ne me serois-je jamais vu en état d'exécuter mon dessein, si, parmi d'autres occasions favorables, je n'avois eu le bonheur de rencontrer un jeune homme sage & discret, par l'entremise duquel je reçus les lumières qui me manquoient encore. Son âge étoit d'environ vingt-quatre ans. Il entendoit, en perfection, le Japonais & le Chinois. A mon arrivée, on me le donna pour me servir, & en même-tems pour étudier, sous moi, la Médecine & la Chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec succès, sous ma direction, l'Ottona, qui est le principal Officier de notre Ile, lui fit obtenir la permission de demeurer à mon service, pendant mon séjour au Japon, qui fut de deux ans. Ce Seigneur souffrit même qu'il m'accompagnât dans nos deux Voyages à la Cour; c'est-à-dire, qu'il allât quatre fois d'une extrémité de l'Empire à l'autre, faveur qui s'accorde rarement à des personnes de cet âge, & qu'on n'avoit jamais accordée à qui que ce soit, pour un tems si long. Comme je ne pouvois guères parvenir à mon but, sans lui apprendre le Hollandois, je lui enseignai cette langue avec tant de soin, qu'en une année il l'écrivoit & la parloit mieux qu'aucun de nos Interprètes. J'ajoutai, à ce bienfait, les meilleures leçons d'Anatomie & de Médecine, dont je fusse capable; à quoi je joignis encore de gros gages. En récompense, il me fit avoir des instructions aussi étendues qu'il étoit possible, sur l'état de l'Empire, sur le Gouvernement, sur la Cour Impériale, sur la Religion établie dans l'Etat, sur l'Histoire des premiers âges, & sur ce qui se passoit chaque jour de remarquable. Il n'y avoit aucun livre, sur aucune sorte de matière, qu'il ne m'apportât d'abord, & dont il ne m'expliquât ce que je voulois savoir. Comme il étoit souvent obligé d'emprunter ou d'acheter des uns & des autres, je ne le laissois jamais sortir, sans lui donner de l'argent, pour se mettre en état de me satisfaire (\*).

Il semble que ces explications, d'un homme habile & sincère, peuvent

(\*) Préface de l'Auteur.

INTRODUCTION.

recevoir ici le nom de Défense ou d'Apologie, quoiqu'elles aient précédé l'accusation. Ajoutons que le Pere Charlevoix n'a pas fait difficulté d'employer ce qu'il y a de plus utile & de plus curieux dans Kämpfer, & qu'il l'a donné tout entier dans un autre ordre. A l'égard de la qualité d'Historien, qu'il lui refuse, c'est une simple difficulté de nom, qui ne porte que sur la forme, ou du moins sur un défaut d'ordre & de plénitude, que le Critique reproche au sujet. Peut-être ne faut-il l'attribuer qu'aux deux Traducteurs; d'autant plus qu'effectivement Kämpfer n'a pris que le ton d'un Journal. On ne s'en plaint point ici, puisque lui refuser le titre d'Historien, c'est le rendre de plein droit au Recueil des Voyages.

## § I.

*Kämpfer se rend de Batavia au Japon. Circonstances de son arrivée.*

KÄMPFER.  
1690.  
Départ de Ba-  
tavia.

Seul reste où  
des Européens  
pouvoient entrer  
au Japon.

Établissement  
sur la révolution  
de Siam & sur le  
sort de M. Con-  
stance.

DEPUIS plus d'un siècle que l'entrée du Japon est interdite à toutes les Nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandais, auxquels l'Auteur suppose qu'on croit plus de bonne foi qu'aux autres Européens (72), la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales y envoie, tous les ans, une Ambassade; & dans cette occasion, les Ministres ont la liberté de paroître à la Cour, pour remercier l'Empereur de ses bienfaits (73). C'est le seul tems qu'un Voyageur puisse choisir, pour visiter un Pays qui n'est pas moins inaccessible, par les difficultés naturelles de sa situation, que par la rigueur des Loix. Kämpfer, qui se trouvoit à Batavia en 1690, accepta l'Office de Chirurgien, qu'on lui offrit, à la suite de l'Ambassade. L'embarquement se fit le 7 de Mai, & la navigation fut d'environ quatre mois. Elle n'eut rien de plus remarquable que celle de divers Voyageurs, qu'on a déjà représentés dans la même route. Mais le Navire Hollandois, qui se nommoit le Waalstroom, ayant relâché à Siam pour y charger quelques Marchandises, Kämpfer y recueillit les circonstances d'un célèbre événement, dont la mémoire étoit fort récente, & qui ne peut avoir été si bien éclairci par nos Historiens (74).

C'étoit l'année d'auparavant, que M. Constance (75), ce fameux Ministre de Siam, dont on a fait admirer la fortune & le mérite, dans d'autres Relations de ce Recueil (76), avoit perdu la vie par une révolution, qui avoit ruiné l'établissement des François. Si la sincérité de Kämpfer répond ici à l'éloge qu'on en a fait, son récit est si précieux qu'il ne doit être rapporté que dans ses termes. Mais on doit se rappeler, qu'au départ des Ambassadeurs François, Desfargues, Officier de considération, étoit demeuré Commandant de la Forteresse de Bangkok, avec une garnison d'environ quatre cents hommes.

(72) Kämpfer, Tome I. p. 2.

(73) On verra, dans la Description, à quelles humiliations ils sont assujettis.

(74) On n'en doutera point, si l'on considère que les François étoient alors bannis

du Royaume, & que le Pere d'Orléans, Auteur de l'Histoire de M. Constance, n'a pu être si bien informé.

(75) Kämpfer le nomme Constantin.

(76) Voyez le Tome IX. de ce Recueil.

Kämpfer laisse douter, si les vûes de M. Constance n'alloient pas jusqu'à l'Autorité Royale. Cependant ce soupçon paroît détruit par d'autres explications. Le Roi étoit attaqué d'une mortelle hydropisie. M. Constance, de concert avec les François & quelques Officiers de la Couronne, pensoit à mettre sur le trône Moupi-Torlo, gendre de ce Prince, & son fils adoptif. On devoit se défaire de Petraatia, fils de la sœur du Roi, de ses deux fils, & des deux freres du Monarque, qui étoient les héritiers présomptifs de la Couronne; en un mot, de tous ceux qui s'opposoient aux desseins des Conjurés. Le pere & les parens de Moupi avoient déjà levé quatre-vingt mille hommes, qui étoient dispersés; & pour faciliter l'exécution de ce dessein, M. Constance, ayant trouvé le moyen de se glisser secrètement dans l'appartement du Roi, lui persuada que, pendant sa maladie, il seroit avantageux, pour la sûreté de sa personne, de faire venir le Général François & une partie de sa garnison à Louvo (77), où le Roi étoit alors, ville à quinze lieues au Nord de la Capitale. Pendant que Desfargues étoit en chemin, la conspiration fut découverte par le fils de Petraatia, qui, s'étant trouvé, avec deux concubines du Roi, dans un appartement voisin de celui où les conjurés tenoient Conseil, eut la curiosité de prêter l'oreille à la porte. Il en informa aussitôt son pere. Petraatia en instruisit le Roi; & se hâtant ensuite de faire appeler, à la Cour, Moupi, M. Constance, & les Mandarins de leur parti, il les fit charger de chaînes, malgré le chagrin que cette hardiesse parut causer au Roi. Depuis quelque tems, M. Constance s'étoit absenté de la Cour: mais s'y voyant rappelé, il ne put s'excuser, quoiqu'il appréhendât quelque accident sinistre. On dit même qu'il prit congé de sa famille, avec un visage triste & abattu. Peu de tems après, la chaise d'argent, dans laquelle il avoit coutume de se faire porter, étant revenue vuide à sa maison, donna lieu à ses amis & à ses domestiques, de mal augurer de son sort, & de se disposer à partager son infortune. On étoit au 19<sup>e</sup> de Mai 1689. Deux jours après, toutes les objections du Roi n'empêcherent point Petraatia, de faire couper la tête à Moupi. Il la jeta aux pieds de M. Constance, qui étoit chargé de chaînes, en lui disant; voilà votre Roi. La mort tragique de Moupi toucha beaucoup le Roi, qui l'aimoit tendrement. Il demanda avec instance qu'on ne fit aucune indignité à son corps, & qu'il fût enterré décemment; ce qui lui fut accordé. Alors, on employa l'adresse pour surprendre le pere de Moupi, dans ses Terres, entre la Capitale & Louvo; & tous leurs Partisans furent dispersés. A l'égard de M. Constance, après avoir été livré à la question, & réduit, pendant quinze jours, au pain & à l'eau, il fut mis, le soir, dans une chaise commune, sans être instruit de son sort. On le conduisit d'abord à sa maison, qu'il trouva saccagée. Sa femme étoit prisonnière dans une écurie. Loin de lui dire adieu, elle lui cracha au visage, & ne voulut pas même souffrir qu'il embrassât son fils unique, âgé de quatre ans. Un autre fils, qu'il avoit eu d'elle, étoit mort depuis peu, & n'étoit pas encore enterré. De-là il fut porté hors de la ville, au lieu de l'exécution, où, malgré sa résistance, il eut la tête

(77) L'Auteur écrit toujours *Livo*.

KAMPTER.  
1690.

tranchée. Son corps fut coupé en deux, & couvert d'un peu de terre; mais les chiens le déterrent, pendant la nuit, & le mangèrent jusqu'aux os. Avant que de mourir, il prit son cachet, deux croix d'argent, une relique enchaînée dans de l'or, qu'il portoit sur son sein, & dont le Pape lui avoit fait présent, & l'Ordre de Saint Michel, qui lui avoit été envoyé de France, & les remit à un Mandarin, qu'il pria de les donner à son fils. Mais ces présens ne convenoient guères à ce malheureux Enfant, qui a été obligé jusqu'ici d'aller mandier son pain, de porte en porte, avec sa mere, sans que personne ose intécéder pour eux.

Desfargues, étant arrivé à Louvo, dans cet intervalle, avec quelques François, fut bien surpris d'un changement si peu prévu. On le reçut fort civilement. On lui fit présent, au nom du Roi, d'un boesier d'or, ou d'une boete de Pinang. Mais, avant que de lui laisser la liberté de retourner à Bankock, on lui fit promettre qu'il remettrait cette Place aux Siamois; & ses deux fils, avec douze François, furent gardés pour ôtages à Louvo. Cependant il ne fut pas plutôt de retour, que dans la rage de voir toutes ses espérances trompées, il fit mettre en prison les Bateliers qui l'avoient amené, & tirer sur les Vaisseaux Siamois, qui s'approchoient de la Forteresse. Ayant remarqué que deux Siamois de sa garnison n'exécutoient pas ses ordres avec assez d'empressement, il les fit pendre sur les remparts, à la vûe de leurs Compatriotes. Enfin, il commit toutes sortes d'hostilités. Cette conduite devoit naturellement irriter les Siamois, & sembloit le menacer d'un sort tragique, lui & ses fils. En effet, ils commencerent à construire des Forts, le long de la Riviere, pour lui couper le passage & l'empêcher de se retirer par eau. Mais revenant à lui-même, il rejetta ce qui s'étoit passé, sur le refus que ses troupes avoient fait d'obéir à ses ordres, & bientôt il obtint la permission de se retirer avec tout son monde. Les ôtages qu'il avoit donnés, ayant entrepris de s'échapper de Louvo, furent pris & ramenés à cheval. Leurs Gardes, suivant l'usage du pays, leur ayant mis une cotte au col, un d'entr'eux, qui étoit Ingénieur, en conçut tant d'épouvante, qu'il tomba roide mort. Tous les autres François, qui étoient à Siam, payerent cherement les pratiques féditieuses de M. Constance, & les emportemens de leur Général. Ils furent gardés long tems en prison, où ils souffrirent beaucoup. M. Louis, Evêque Métropolitain, fut enfermé dans la cour des Magasins du Roi, avec les Jésuites, qui étoient au nombre de sept ou huit. Je les y visitai. Ils vivoient fort contents, dans de perites Maisons de bambous & de roseaux. Trois autres Jésuites, qui s'étoient établis à Louvo, proche du Temple de Warniak-Prani-Waan, sous prétexte d'apprendre le Pali Siamois, ou la langue des Livres sacrés du Pays, & de s'en faire instruire par les Prêtres, dont ils imitoient aussi l'habillement & la maniere de vivre (78), disparurent tout d'un coup, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus (\*).

Petraaria se faisit ensuite des deux freres du Roi, sous prétexte qu'ils étoient dans les intérêts de M. Constance, & les fit conduire hors de

(78) Voy. les Relations du Tome IX.

(\*) Voy. le Voyage du P. Mauduit, au Tome X.

» Louvo, dans un Temple voisin, où, par respect pour le sang royal, qui  
 » ne doit jamais être répandu, on les fit mourir en les battant avec du  
 » bois de sandal. La douleur que le Roi ressentit de routes ces exécutions,  
 » le fit expirer lui-même, deux jours après ses freres, à l'âge de cinquante-  
 » cinq ans, & la trente-deuxième année de son regne (79).  
 » L'Perraatia, qui s'étoit ouvert ainsi le chemin du trône, prit le titre de Roi  
 » de Siam, Tenasserim, Sucketa, & Poise-luke, & celui de Protecteur de  
 » Camboye, Johor, Patane & Queda (80).

Les Hollandois n'ayant tiré que de l'avantage de cette révolution, Kämpfer eut la liberté de visiter la Capitale de Siam, qu'il nomme constamment India. Toutes ses remarques s'accordent fort bien avec celles du Pere Tachard & de la Loubere; mais il en fit une, qui est échappée à ces deux Voyageurs, & que cette raison même doit faire respecter autant que sa propre importance. Dans une Plaine, qui n'est éloignée que d'une lieue de la Capitale, au Nord-Ouest, on voit une fameuse Pyramide, nommée *Pkah-Then*, ou *Puka-Thon*. Elle fut dressée par les Siamois, en mémoire d'une grande Victoire qu'ils remportèrent dans le même lieu, sur le Roi de Pegu, & qui les affranchit du joug des Peguans. Ce monument, d'une structure massive, mais magnifique, & de plus de vingt brasses de hauteur, est placé dans un quarré ceint d'une muraille basse. Il est composé de deux pieces, posées l'une sur l'autre. Celle de dessous est quarrée. Chaque côté a cent & quinze pas de long, & s'élève à plus de douze brasses; trois angles saillans, de la longueur de quelques pas, montent, de chaque côté, jusqu'au sommet. L'Edifice est composé de quatre étages, dont le plus haut, s'étrécissant, laisse sur le sommet de celui qui est au-dessous, un espace vuide, au tour duquel on peut marcher. Chaque étage est embelli de corniches, agréablement variées. Toutes les galeries, à l'exception de la plus basse, sont enfermées de murs, à hauteur d'appui, ornés à chaque coin de belles colonnes. L'angle du milieu de chaque étage représente le frontispice du Bâtiment, & surpasse les autres en beauté, surtout par sa pointe, qui parut magnifique à l'Auteur. Au milieu se présente l'escalier, qui conduit à la surface supérieure, sur laquelle est posée la seconde piece, & qui a soixante-quarante marches, chacune de la hauteur de neuf pouces, & longue de quatre pas. La seconde piece de la Pyramide est posée sur la surface de la première, qui est quarrée, & dont chaque côté a trente-six pas de long. Elle avance au milieu, par goût d'ornement, & n'en est pas moins enfermée, comme le reste, d'un mur fort propre, à hauteur d'appui, avec une galerie large de cinq pas, pour marcher à l'entour. L'escalier se termine à cette galerie, & chaque côté de l'entrée est orné de colonnes. Le pied-d'estal de la seconde piece est un octogone, dont les huit faces sont de différentes longueurs. Elle a ses corniches, peu différentes de celles de la piece inférieure, & hautes de quelques brasses. Elle monte ensuite en forme de clocher, sur le haut duquel on voit plusieurs colonnes courtes, à quelques distances les unes des autres, avec un espace vuide entre elles. Ces co-

KÄMPFER.  
1690.

Pyramide Siam-  
moit; échappée  
aux Voyageurs  
Français.

(79) Le 11 de Juillet 1689.

(80) Ce sont autant de Royaumes sur la même Côte.



KAMPFER,  
1690.

lonnes soutiennent un tas de globes, qui s'élèvent en pointes, & dont les diamètres diminuent, à proportion de la hauteur. Enfin, tout le Monument se termine par une aiguille fort longue, & si délicate, qu'on est surpris qu'elle puisse résister aux injures du tems. Le voisinage offre quelques Temples & quelques Collèges de Talapoins, environnés de murailles de brique. Les Temples sont d'une fort belle structure, & couverts de plusieurs toits, soutenus par des colonnes (81).

Il doit paroître fort étonnant que des Voyageurs, aussi curieux que Tachard & la Loubère, n'aient pas eu la moindre connoissance de cette merveilleuse Pyramide.

Arrivée de  
Kampfer au Ja-  
pon.

Mais passons sur un détail beaucoup moins intéressant, pour arriver avec l'Auteur au célèbre Port de Nangasaki. Après avoir découvert, à la gauche du Vaisseau, les premières Isles du Japon, qu'on nomme *Gosho*, & qui sont habitées par des Laboureurs, il entra, le 24 de Septembre, dans un Havre environné de hautes Montagnes, d'Isles & de Rochers, qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes & des orages. Sur le sommet des montagnes, on a placé des corps-de-garde, d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vue, tout ce qui se passe sur mer, pour en donner avis au Magistrat de la ville. Aussi vingt Bateaux Japonois, à rames, vinrent-ils le même jour au-devant du Vaisseau. Ils le remorquerent, jusqu'à deux cens pas du Comptoir Hollandois. Le rivage, qui est fermé par le pied des montagnes, a, pour défense, plusieurs Bastions, de forme ronde, dont les Palissades sont revêtues de peinture rouge; & du côté de la ville, assez près du rivage, on voit, sur deux éminences, deux Corps-de-garde entourés de drap, pour dérober, à la vue des Étrangers, le nombre des canons & des hommes qu'on y entretient.

On leur ser-  
vit à la ré-  
ception des Hol-  
landois.

Les Hollandois saluerent, de douze coups de canon, chacun de ces deux postes, & jeterent l'ancre, à trois cens pas de la ville, près de Desima, qui est une Isle formée exprès pour la demeure des Marchands de leur Nation. Alors deux Officiers du Gouvernement vinrent à bord, avec leur Commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de Commis, d'Interprètes & de Soldats. « Ils appellerent, suivant la liste qu'on mit entre leurs mains, » tous ceux qui étoient nouvellement arrivés; & les faisant passer en revue » l'un après l'autre, ils les examinerent depuis la tête jusqu'aux pieds, » avec le soin d'écrire leurs noms, leur âge & leurs affaires. Ensuite cinq » ou six personnes du Vaisseau furent interrogées à part, sur les circonstances du Voyage; c'est-à-dire qu'on leur demanda d'où ils venoient, quand » ils étoient partis, combien ils avoient employé de tems dans leur route, » & s'il n'avoient pas abordé à quelque autre Port. On écrivoit leurs réponses. On fit aussi diverses questions, sur un Officier du Vaisseau, qui étoit » mort le jour précédent. On observa soigneusement sa poitrine & le reste » de sa peau, pour s'assurer qu'il n'y avoit point de croix ni d'autres mar-

(81) *Ibidem*, pages 49 & suivantes. Kampfer donne la description de quelques autres Edifices; mais ils ne l'emportent pas sur ceux que le Père Tachard a décrits. D'ail-

leurs, ce Missionnaire ne s'étoit pas proposé de décrire tous les Edifices du Royaume de Siam.

« ques

« ques de la Religion Romaine. Les Hollandois obtinrent que son corps fût  
 « emporté le même jour; mais on ne permit à personne de l'accompagner,  
 « ni de voir dans quel lieu on l'avoit enterré. Après cette revue, on posta  
 « des Soldats & des Commis à chaque coin du Vaisseau, qui passa, pour  
 « ainsi dire, entre les mains des Japonois avec toute sa charge. On laissa  
 « la Chaloupe & l'Esquif aux Matelots Hollandois, mais seulement pour ce  
 « jour-là, & pour leur donner le tems de prendre soin de leurs ancres.  
 « Mais on demanda les pistolets, les coutelas & toutes les autres armes,  
 « qui furent mises en lieu de sûreté; & le lendemain, on se fit donner  
 « aussi toute la poudre. Kämpfer avoue que, s'il n'avoit été prévenu sur de  
 « si bizarres procédés, il auroit été fort allarmé de sa situation. Il ajoute que  
 « la vérité l'oblige de remarquer encore, qu'à la première vue des Côtes du  
 « Japon, » chacun fut obligé, suivant l'ordre des Supérieurs & l'ancien  
 « usage, de donner, au Capitaine, son Livre de Prieres & ses autres Livres  
 « de Religion, avec tout l'argent de l'Europe, qu'il avoit apporté; & que  
 « le Capitaine, après avoir fait un Mémoire de ce qui appartenoit à chaque  
 « Particulier, mit tout dans un vieux tonneau, & le cacha aux Japonois  
 « jusqu'au départ du Vaisseau (82).

Aussi-tôt que ces tyranniques Officiers se furent retirés, le Comptoir  
 Hollandois fit porter, à bord, toutes sortes de rafraichissemens; & les Di-  
 recteurs, s'y étant rendus le lendemain, firent assembler tout l'Equipage,  
 pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les Députés de la Com-  
 pagnie étoient reçus dans ce Port. Le papier, qui contenoit ces Ordres, fut  
 exposé publiquement, suivant l'usage du Japon. Kämpfer, ayant souhaité  
 de descendre à Desima, se vit obligé, comme le plus simple Matelot, de  
 prendre un Passeport du Vaisseau de Garde Japonois, pour le montrer aux  
 Gardes de Terre. On n'étoit pas plus libre de retourner à bord, sans un  
 Passeport des Gardes de Terre, qui devoit être montré au Vaisseau de Gar-  
 de (83).

L'Ambassadeur Hollandois, qui se nommoit Van-Burenheim, employa  
 quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au Voyage de Jedo,  
 résidence ordinaire de l'Empereur du Japon. Kämpfer s'étend beaucoup sur  
 les préparatifs (84), & donne d'abord un idée générale de cette route. De-  
 puis plusieurs siècles que l'Empire du Japon est divisé en sept grandes Con-  
 trées, on a cherché à rendre les Voyages plus commodes, par un grand che-  
 min, qui borne chacune de ces Contrées; & comme elles se sont subdivi-  
 sées en plusieurs Provinces, on a fait aussi, dans chaque Province, des  
 routes particulières, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les  
 petites rivières vont se perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris  
 leur nom de la Contrée ou de la Province à laquelle ils conduisent.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de Voyageurs, quel-  
 que nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même-tems sans ob-  
 stacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du Pays, celle qui va  
 vers Meaco, prend le côté gauche du chemin; & celle qui descend, ou

KÄMPFER.  
1690.

1691.  
Préparatifs  
pour le Voyage  
de Jedo.

Observations  
sur les chemins  
du Japon.

(82) *Ibid.* page 97.

(83) *Ibid.* page 92.

Tome X.

(84) On rejette ces usages Japonois à la  
Description générale.

Kämpfer.  
1691.

qui vient du côté de Meaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction & la satisfaction des Voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, & qui commencent au grand pont de Jedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appelé, par prééminence, *Nipon-bas*; c'est-à-dire, le Pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'Empire qu'un Voyageur se trouve, il peut savoir, à toute heure, de combien de milles Japonais il est éloigné de la résidence de l'Empereur. Les milles sont marqués par deux petites hauteurs, placées vis-à-vis l'une de l'autre, de chaque côté du chemin, au sommet desquelles on a planté un ou plusieurs arbres. A l'extrémité de chaque Contrée, de chaque Ptovince, & des petits Districts, on rencontre un pilier de bois ou de pierre, placé dans le grand chemin, sur lequel on a gravé des caractères, qui font connoître quelles sont les Provinces & les Terres, qui s'y terminent, & même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverse ont aussi leurs inscriptions, pour guider les Voyageurs (§5).

Idée générale  
de la route de  
Jedo.

Dans le Voyage de Nangasaki à la Cour, on fait passer les Hollandois par deux de ces grands chemins; & de l'un à l'autre, par eau. Ainsi toute la route est divisée en trois parties. Ils se rendent, d'abord par terre, au travers de l'Isle Kiusju, à la Ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils passent le Détroit, dans de petits Bateaux, jusqu'à Simonofeki, qui est éloigné d'environ deux lieues, & où ils trouvent, à l'ancre, une Barque qui attend leur arrivée. Ce Port est également & sûr & commode. Le chemin de Nangasaki à Kokura, porte au Japon, le nom de Sakaido, qui signifie chemin des Terres Occidentales. A Simoneki, on les fait embarquer pour Ofacka, où, d'un tems favorable, ils arrivent dans l'espace de huit jours. Quelquefois le Bâtiment ne va pas plus loin que Fioray. Ofacka est éloignée de Fioray, de treize lieues de mer Japonaises. Ils font ce chemin dans de petits Bateaux, après avoir laissé leur Barque à Fioray, jusqu'à leur retour. D'Ofacka, ils traversent, par terre, le Continent de la grande Isle de Nipon jusqu'à Jedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Ofacka, à Jedo, est nommé Tookaido, c'est-à-dire, chemin de la mer ou de la Côte. Les Hollandois séjournent vingt jours à Jedo; & revenant à Nangasaki par le chemin, ils emploient, à tout le Voyage, environ trois mois. Il est, au moins, de trois cens vingt & trois lieues Japonaises; cinquante-trois & demie, de Nangasaki à Kokura; cent trente-six, de Kokura à Ofacka; & cent trente-trois d'Ofacka à Jedo; qui reviennent à deux cens milles d'Allemagne (§6). Dans cette route, on traverse, où l'on

(§5) Kämpfer, Tome III. pages 304 & 305.

(§6) Les lieues, ou les milles du Japon, ne sont pas d'une égale longueur. Les lieues de terre, dans l'Isle de Kinsiu, & dans la Province d'Isje, sont de cinquante Tsjo chacune, & les autres lieues communes ne sont que de trente-six. Les premières se font à cheval en une heure de marche, & les autres en trois quarts-d'heure. Le Tsjo est la mesure de la longueur d'une rue. Il con-

tient soixante kins, ou stades, qui sont environ autant de toises Européennes. A l'égard des lieues de mer, deux & demie font un mille d'Allemagne, hors du pays; mais au dedans, comme les Japonais s'expriment, c'est-à-dire, entre les Isles & aux environs, ils les mesurent suivant la longueur des Côtes, sans avoir là-dessus de compte fixe. Kämpfer ne put juger de leur proportion avec les lieues de terre, on les milles d'Allemagne, mais il les croit plus courtes.

voit, à quelque distance, trente-trois grandes villes, & cinquante-sept petites, entre un nombre infini de villages & de hameaux.

Le train de l'Ambassadeur étoit composé d'un grand nombre d'Officiers, qui marchaient dans cet ordre : premièrement, un Dofin, ou Lieutenant du Bugio. Ensuite son propre Lieutenant ; un Bailly de Nangafaki ; l'Ambassadeur de la Nation Hollandoise ; le Chef des Interprètes, nommé Jofeimon, ou Brasmon ; un Marchand, nommé Abouas ; Kämpfer, & Dubbels son assistant ; tous à cheval. Après eux marchaient l'Interprète en second, nommé Trojemon ; son fils, en qualité d'Eleve, & un autre Bailly de Nangafaki ; enfin, le Joriki, ou le Bugio, c'est-à-dire le Commandant en Chef, qui se nommoit Assagona-Pandaa-Nafin, porté dans sa voiture, précédé d'un cheval de main, & suivi d'un Officier qui portoit la pique d'Etat, ornée, au sommet d'une boule & d'une plaque d'argent, qui font la marque de son autorité. Les Cuisiniers, avec la batterie de Cuisine, & les deux Secrétaires de la route, partoient toujours quelque tems avant ce cortège ; les premiers, pour tenir des viandes prêtes à l'arrivée de l'Ambassadeur ; les autres, pour faire un compte exact de tous les frais du Voyage ; des meubles Hollandois, du nombre d'hommes & de chevaux qu'on employoit à les porter, de la quantité de milles qu'on faisoit chaque jour, du nom des Hôtels & de tout ce qui arrivoit de remarquable sur la route. Les Cuisiniers étoient suivis des Valets, des Palefreniers, & de quelques Porteurs, qui doivent se succéder tour-à-tour ; tous à pieds. Les chevaux de monture portoient, outre leur Cavalier, chacun deux coffres ; & les nattes, sur lesquelles on couchoit la nuit, étendues par-dessus. Les Cavaliers font assis les jambes croisées, ou dans la posture qu'ils trouvent la plus commode.

Le chemin, au travers de Nangafaki, est rude & fatigant, parce qu'on ne cesse pas de monter. On trouve, en sortant de la ville, un village, nommé Mangom, qui n'est pas éloigné du lieu où l'on exécute les Criminels. Il n'est habité que par des Taneurs, qui exercent, au Japon, l'office de Bourreaux. Environ deux lieues plus loin, on arriva au village d'Urakami. Cinq milles au-delà, les Hollandois virent, pour la première fois, une colonne de pierre, d'une toise & demie de hauteur, sur laquelle étoient gravés des caractères, qui marquoient les bornes des Territoires de Nangafaki & d'Omu-ra. Une heure après, ils arrivèrent au village de Tockitz, sur la Baie d'O-mura. Ils y dînèrent : mais, quoiqu'ils eussent apporté leurs provisions, & qu'ils fussent servis par leurs propres Cuisiniers, on leur fit payer une somme assez considérable, pour quelques autres rafraichissemens auxquels ils n'avoient pas touché. Le chemin de Nangafaki, jusqu'à ce village, est fort inégal, montueux & pierreux, comme tout le Pays d'alentour. De fertiles vallées s'étendent entre les montagnes ; & , par l'industrie des Habitans, les montagnes mêmes sont cultivées jusqu'au sommet. Kämpfer ne vit rien de plus remarquable, dans cet espace, que l'Idole de Dsisos, qui est le Dieu des chemins & le Patron des Voyageurs, taillée dans le roc, en neuf en-

KÄMPFER.  
1691.  
Train de l'Ambassadeur Hollandois.

Route de Nangafaki à Kokeru.

Dsisos, Dieu Japonois des Chemins & des Voyageurs.

*Ibid.* pages 306. Montan, dans son Ambassade du Japon, p. 104, compte vingt-cinq milles Japonois, pour un degré, & trois

cens cinquante-quatre de Nangafaki à Jedo ; savoir, vingt-deux de Nangafaki à Ofacka, & cent trente-quatre d'Ofacka à Jedo.

Q q q ij

KEMPFER.

1691.

droits différens. Il en observa une autre, de la même espèce, haute d'environ trois pieds, ornée de fleurs, & placée sur un pilier de pierre. Cette Idole avoit, devant elle, deux autres petits piliers, creux par le haut, sur lesquels brûloient des lampes, entretenues par les libéralités des Voyageurs. A peu de distance, on voyoit un Bassin plein d'eau, où ceux, qui veulent offrir quelque chose à l'Idole, doivent d'abord se laver les mains. En arrivant à Urakami, les Hollandois furent frappés par la vue d'un magnifique Tooti, c'est-à-dire, d'un grand Porrail qui conduit à un Temple de Cami, & qui annonce, par une inscription, la demeure de cette Divinité.

Poissesse forcée  
du Prince d'O-  
mura.

A Tockitz, l'Ambassadeur trouva le Maître d'Hôtel du Prince d'Omura, qui, par respect pour l'Empereur, & sans autre considération, comme il le fit déclarer, lui faisoit offrir toutes sortes de secours pour son Voyage. On tenoit prêts deux Feissenurs, ou deux Bâteaux de plaisir, pour lui faire traverser la Baie, jusqu'à Sinongi, qui n'est qu'à sept milles & demi de Tockitz. Ces Feissenurs sont massifs, mais fort propres. Ils avoient, chacun, quatorze Rameurs, vêtus de robes bleues, à raies blanches. On avoit arboré, sur la poupe, l'étendard du Prince, avec l'Ecu de ses armes, qui étoient une rose à cinq feuilles en champ d'azur. Devant l'étendard étoit placé le symbole ordinaire de l'autorité supérieure, qui est une rouffe de papier découpé, attachée au bout d'un long bâton, auprès duquel le Bugio planta sa pique. Un des Secrétaires du Prince s'assit d'un côté, & le Pilote de l'autre. Le Bugio & l'Ambassadeur prirent possession des deux cabanes.

Baie & ville  
d'Omura.

On arriva le soir à Sinongi, après avoir fait dix milles dans tout le jour ; quoique, par terre, on en compte quinze de Tockitz, parce qu'il faut faire le tour de la Baie d'Omura. Il y a fort peu d'eau dans cette Baie. Elle s'étend à l'Ouest-Sud-Ouest ; & communiquant à la mer par un petit Détroit, elle a régulièrement son flux & son reflux. Les Hollandois virent la ville d'Omura, qui est la résidence du Prince, située sur le Havre, à la distance d'environ deux milles à la droite. Derrière la ville, ils aperçurent une montagne, qui jettoit de la fumée. On trouve, dans la Baie d'Omura, des coquilles, qui produisent des perles. Anciennement on y ramassoit de très beau sable d'or, le long des Côtes, qui sont présentement inondées. Omura dépend de la grande Province de Fisen, comme Nangasaki, Firando, Gocho, Urifigino, Ficasseri & d'autres petits Districts, qui relevoient autrefois d'un Roi particulier.

Bains chauds  
d'Urifigino.

On partit de Sinongi, le 14, & traversant une montagne, on fit deux milles pour arriver aux Frontières d'Omura, où l'on entre dans le petit District d'Urifigino. Dix hommes balaièrent ici le chemin, devant les Hollandois, jusqu'au village qui donne le nom au District. Allez proche de ce Village, sur le bord d'une petite rivière qui tombe d'une montagne voisine, on rencontre des bains chauds, fameux par leurs différentes vertus. Tout l'édifice est fermé de balustres de bambous, travaillés avec beaucoup d'art. Chaque bain a deux robinets ; un pour l'eau froide, & un pour l'eau chaude. La source n'est pas profonde ; mais l'eau bouillonne avec tant de violence, & paroît si chaude, qu'aucun des Hollandois n'eut la hardiesse d'y plonger les doigts. Kämpfer, ne lui trouvant pas d'odeur ni de goût, attribua toute sa vertu à la seule chaleur. Mais, pour le convaincre qu'il y avoit

quelque chose de plus extraordinaire, un Japonois arracha une branche d'arbre, & l'ayant plongée dans le puits, il lui en donna une feuille à mâcher; ce qui lui rendit la bouche & la langue, comme peintes de verd & jaune (87).

Deux milles & demi au-delà des bains, on arriva au village de Swota, après avoir trouvé, sur la gauche du chemin, un grand nombre des maisons. Les Habitans de Swota sont une espece de grands pots de terre, qui servent, au lieu de tonneau, à tenir l'eau sur mer; assez semblables à ceux que les Européens nomment Martabanens, d'un Royaume Indien de ce nom, où l'on en fait une grande quantité, qui se transportent dans toutes les Indes. Une grande & belle riviere, qui coule de Swota vers l'Orient, au travers d'une vaste Plaine, va se jeter dans le Golfe de Simabara. C'est dans le même village, comme à Urispino, sur les montagnes voisines, & dans plusieurs autres lieux de la Province de Fisen, que se fait la Porcelaine du Japon, d'une argile blanchâtre, qui s'y trouve en abondance.

En sortant de Swota, les Hollandois eurent à traverser plusieurs rivières, dont quelques-unes sont navigables; & passant par les villages de Narisû & de Wenvaki, ils acheverent une journée d'onze milles à celui d'Ooda, où ils devoient passer la nuit. Ils avoient marché, pendant tout le jour, par des vallées agréables & fertiles, & dans les plus belles campagnes, plantées d'arbres, qui portent le thé, à quelques pas du chemin. Ces arbrisseaux, qui n'ont pas plus de six pieds de hauteur, ont fort peu d'apparence, lorsqu'ils sont dépouillés de leurs feuilles, comme ils l'étoient dans cette saison. Les champs de riz parurent plus beaux, à Kämpfer, qu'aucun autre Pays du monde. Toute la Province de Fisen est renommée par l'abondance de son riz, dont on compte jusqu'à six différentes sortes. La meilleure, qui est celle des environs d'Omura, se transporte à Jedo pour l'usage de l'Empereur.

Le jour suivant, on passa par Sanga, Capitale de la Province de Fisen, pour aller passer la nuit à Todoroki, après avoir fait dix à onze milles. Tout le Pays de cette marche est plat, rempli de rivières, & de champs semés de riz. Les lieux remarquables, sur le passage, sont premièrement Totimat, grand village, à demi mille d'Ooda. Kämpfer y vit, pour la première fois, des femmes de Fisen, & ce spectacle lui parut fort étrange. Elles sont si courtes, qu'on les prendroit toutes pour de jeunes filles. Mais avec une si petite taille, elles sont bien proportionnées, & la plupart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui acheve d'en faire, comme autant de poupées; & lorsqu'elles sont mariées, elles s'attachent les sourcils. Un mille au-delà de Totimat, on trouve un autre grand village, nommé Kongawamat. Une riviere bourbeuse, qui le traverse, & qui va se perdre dans la mer, quatre ou cinq milles plus bas, offre un très beau pont de bois, & n'est gueres sans quelques Barques de plaisir, qui montent & qui descendent. Plus loin, d'un quart de mille, on passe par le village d'Utsinsin, où l'on change de Porteurs & de Voitures; & un demi-mille au-delà, par celui de Bock, après lequel on rencontre, à peu de distance celui de Kesignomas.

KAMPFER.  
1691.

Swota & autres  
lieux où se fait la  
Porcelaine du Ja-  
pon.

Riz d'Omura  
référé à l'Empe-  
reur.

Femmes d'une  
taille & d'une  
figure extrême-  
ment petites.

KÄMPFER.  
1691.

qui est composé de trois parties ; la première , en deçà d'une grande rivière , qui coule au Sud-Est , se nomme Fooknamas ; la seconde , qui communique avec la première par un Pont de cent cinquante pas de longueur , s'appelle Jakimootz - mas ; & la troisième , Falsjnomas. Dans les deux premières , on voit des moulins à papier , & plusieurs bonnes Manufactures d'étoffes de soie. De la même matière que les Japonais employent pour le papier , ils tirent une espèce de laine filée , qui sert à faire des voiles.

Après avoir fait encore un quart de mille , les Hollandois arrivèrent aux Faubourgs d'Onsijmatz , & bientôt à Sanga , résidence du Prince ou du petit Roi de la Province de Fisen. Cette ville est grande & fort peuplée , mais plus longue que large. Elle est fermée de murailles , autant pour l'ornement que pour sa défense. Les rues sont larges & droites , avec des canaux & des rivières qui les traversent , & qui vont se perdre dans la mer d'Arima , proche d'une ville du même nom. Les maisons y sont basses , & les boutiques tendues de noir , pour l'ornement. Kämpfer admira ici plus que jamais la petitesse & l'agrément des femmes , qui paroissent moins , dit-il , des créatures vivantes , que des figures de cire , quoique la couleur vermeille de leurs levres rende témoignage à leur bonne constitution (88).

Fertilité de la  
Province de Fi-  
sen.

La campagne , à plusieurs milles autour de Sanga , est fertile , unie & coupée de rivières ou de canaux , bordés d'un grand nombre d'écluses , qui peuvent servir à mettre en un moment toute cette étendue du Pays sous l'eau. Aussi le riz y croit-il parfaitement. Kämpfer mettroit cette belle & fertile Province au-dessus de la Médie même (89) , s'il l'avoit trouvée mieux fournie de bestiaux & d'arbres fruitiers. C'est d'ailleurs la plus grande du Saikokî. Le Prince de Fisen n'a pas moins de quatre cens mille villages , ou hameaux , qui dépendent de lui.

Agriement des  
chemins.

Les Hollandois employèrent une heure & demie à traverser Sanga , quoiqu'ils marchassent assez vite. Hors de la porte , par laquelle ils sortirent , ils virent une longue allée de sapins , des cigognes perchées sur les arbres , mais moins grosses que celles de l'Europe , & plusieurs faucons , que quelques hommes portoient sur leurs mains , suivant l'usage du Japon. Après avoir passé par le village de Farnamatz , à un mille de Sanga , & traversé quelques rivières , ils arrivèrent vers le milieu du jour au grand village de Kanfacki , à deux milles de Farnamatz. Les chemins étoient propres , unis , & couverts de sable frais. Quatre milles plus loin , ils acheverent cette journée dans un autre grand village , nommé Todoroki ; mais pour y arriver , ils avoient passé quelques rivières & plusieurs villages , dont les principaux sont Haddi , ou Faddi , car il n'est pas aisé de distinguer l'H de l'F , dans la prononciation des Japonais , Nittanvah & Magabar. Ils avoient traversé un bois de fort grands sapins ; & sur la droite du chemin , à une lieue de Magabar , ils avoient vu le Château de Kurume , Edifice magnifique où le Prince de Tsikungo fait sa résidence.

Le 16 , ils se rendirent à Taifero , qui n'est qu'à un demi mille de Todoriki. C'est un grand village , que l'Empereur avoit ôté , depuis peu d'années , au Prince de Fisen , pour le donner au Seigneur de Tsulima & de

Simabara, qui n'avoit possédé jusqu'alors aucune terre dans le Continent du Japon, & qui n'étoit maître que des deux Isles d'Iki & de Tsushima, situées vers la Corée. De Taïféro, après avoir passé quelques rivières, & les villages d'Ynamatz, Farda & Dsufanka, les Hollandois s'arrêtèrent pour dîner, à Jamaïjo, village fort peuplé. Près de Dsufanka, le chemin se divise en deux, dont l'un tourne à droite, du côté de Kutine, & l'autre à gauche, le long de quelques montagnes, vers Fakatto. L'après-midi, ils continuèrent leur chemin dans des Cangos, au travers des montagnes voisines, qu'on ne traverse point aisément à cheval. Ces Voitures, qui ont la forme d'un petit panier carré, ouvert de tous côtés, & simplement couvert d'un petit toit, soutenu d'un bâton, sont fort incommodes aux Voyageurs. En montant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les Habitans étoient descendus d'un même homme, qui vivoit encore. Kämpfer fut surpris de les voir tous, beaux & bienfaits, avec toute la politesse qui est le fruit de la meilleure éducation (90). Le passage de la montagne est d'environ deux milles, après lesquels on descend, pendant l'espace d'un mille & demi, à Utsijino, où l'on reprend des chevaux, pour arriver le soir au village d'Itz, qui est situé sur une rivière. Kämpfer observa que les champs étoient environnés d'arbres qui portent le thé. Les Habitans, dit-il, font tant de cas de la terre, qu'ils ne veulent donner, à ces arbres mêmes, que les extrémités de leurs champs.

On partit le lendemain avant la pointe du jour, parce que la journée devoit être de treize milles. Le village de Tabukro, deux rivières profondes, qui se joignent près d'un autre village, nommé Kujanossa, & celui de Kufuraki, à un mille & demi, duquel on trouve deux piliers de pierre, qui séparent les territoires de Tlikusen & de Kokura, furent les seules objets qui s'attirèrent l'attention de Kämpfer, jusqu'à Kokura même, où l'on n'arriva qu'après une marche de dix milles. Les Hollandois s'y reposèrent, dans une fort belle Hôtellerie. Cette ville est située dans la Province de Bufen. Elle étoit autrefois riche & peuplée : mais depuis que les cantons voisins ont été divisés entre plusieurs Princes, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Sa longueur est d'environ un mille Japonois, & sa figure représente un quarté long. Elle est composée de quatre parties ; c'est-à-dire, d'un grand Château, où le Prince fait sa demeure ; & de trois villes, ou plutôt, trois portions d'une même villé, séparées l'une de l'autre. Le Château occupe un grand terrain carré, qui est environné de fossés & de murs ; & chaque partie de la ville a la même forme. Les Maisons sont basses & petites, les rues larges & régulières. On y voit de grandes Hôtelleries, quantité de rôtisseries, qui ont des foyers élevés, & des grilles assez semblables à celles d'Allemagne ; des bains publics, & de beaux jardins pour la promenade. Une rivière, qui traverse la ville, du Sud au Nord, sépare sa troisième partie des deux autres & du Château ; après quoi elle se perd dans la mer. Ses rives étoient alors bordées d'une centaine de Barques ; car les grands Vaisseaux ne peuvent remonter au-delà de Simonofeki. Elle n'a qu'un Pont, long d'environ deux cens pas, sur lequel regne, de chaque côté, une balustrade de fer, soutenue par des piliers de bois d'un fort beau-travail.

(90) Page 399.

КАМПИЯ.  
1691.

Voitures nommées Cangai.

Village peuplé des enfans d'un même Père.

Déscription de Kokura.



KÄMPFER,  
1691.

Le Peuple bé-  
chit les genoux  
devant les Hol-  
landois.

Plaine de Ja-  
maïma.

Événemens  
qui la rendent  
célèbre.

Port de Simonos-  
eki.

Les Hollandois quitterent cette ville , après y avoir pris quelques heures de repos. On leur fit prendre le chemin de la Côte , pour s'embarquer dans des Kabajas , ou de petits Bâtimens de passage , qui devoient les transporter à Simonoséki. Ils sortirent de Kokura au travers d'une foule de Spectateurs , qui se tenoient à genoux , dans un profond silence. Kämpfer n'ose assurer que ce fût par respect pour l'Ambassade Hollandaise. Cependant il ajoute : « C'est ainsi que nous fîmes nos adieux à l'Isle de Kiusju , ou , comme elle est nommée par le Peuple , Nisijuo-Kuni , c'est-à-dire , le pays de » Neuf , parce qu'elle est divisée en neuf grandes Provinces. Elle porte aussi » le nom de Salkokf , ou de pays Occidental , parce qu'elle est à l'Ouest » de la grande Isle de Nipon.

Simonoséki n'est qu'à trois lieues de Kokura. Ce petit trajet , qui n'est qu'un Déroit , formé par une Isle , nommée Kikusicua & Finosama , & par les Côtes de la Province de Busen , est célèbre néanmoins par de grands événemens. Laissons-en le récit à Kämpfer : A notre droite , dit-il , sur les Côtes de la Province de Busen , dans la Jurisdiction de Kokura , nous vîmes une grande Plaine verte , plantée d'arbres , qui se nomme Jamaïma , c'est-à-dire , l'Isle des Perles. Proche de cette Plaine est un Château nommé *Dairi* , parce qu'il étoit autrefois la résidence du *Dairi* , Empereur Ecclésiastique héréditaire. Entre ce Château & l'Isle voisine , qui n'en est pas à plus d'un quart de lieue , on découvre un roc qui s'élève au-dessus de la mer , avec un pillier de pierre bâti au-dessus , que les Naturels du pays appellent *Jorike*. Ce Monument fut construit en mémoire d'un Pilote du même nom , qui avoit entrepris de conduire un fameux Empereur du Japon , nommé *Tasko* , lorsqu'il vint subjuguier les Provinces Occidentales , & leur imposer la forme de Gouvernement qui est actuellement établie dans tout l'Empire. Le Pilote *Jorike* ayant exposé ce Prince au dernier péril , contre ce roc , prévint le chârimet qu'il crut avoir mérité. Il s'ouvrit le ventre , à la manière Japonaise ; & pour éterniser un si beau desespoir , l'Empereur ordonna qu'on lui érigeât ce monument. Le même roc est célèbre encore par la mort du fils d'un Empereur , héritier présomptif de la Couronne. *Fegué* ou *Feki* , Prince d'un grand courage se trouvoit engagé dans une sanglante guerre contre *Gégo*. Il eut le malheur d'être vaincu , & de se voir forcé d'abandonner *Olacka* , sa résidence ordinaire. *Fijuago* , qu'il prit pour retraite , ne le mit pas long-tems à couvert. Il eut recours encore à la fuite , & bientôt il perdit la vie. Il n'avoit qu'un Fils , à peine âgé de sept ans. La Nourrice de ce jeune Prince entreprit de s'échapper avec lui par la mer ; mais étant arrivée près de ce rocher , & se voyant poursuivie de si près , qu'il lui parût impossible d'éviter l'Ennemi , elle embrassa fortement le Prince , & dans un transport de douleur & d'affection , elle se jeta dans la mer avec lui. On lit dans les Histoires du Japon , que *Fegué* , jugeant sa ruine inévitable , envoya sept Navires chargés d'or & d'argent à la Chine , où l'on bâtit , après sa mort , un Temple magnifique à sa mémoire. Les Japonais en élevèrent un à Simonoséki , pour immortaliser aussi l'infortune du jeune Prince (91).

Simonoséki est un fameux Port , situé au pied d'une montagne , dans la

Province de Nagatto, la plus Occidentale de la grande Isle de Nipon. La figure de cette Isle approchant de celle d'une mâchoire, elle est coupée par deux grands chemins, qui s'étendent d'un bout à l'autre. L'un va de l'Ouest à l'Est, depuis Simonofeki; & passant par Ofacka & Meaco, il conduit à Jedo le long des Côtes. La première Partie, c'est-à-dire, depuis Simonofeki jusqu'à Ofacka, se fait par eau, parce que les Côtes sont fort montagneuses. L'autre chemin va depuis Jedo, au Nord & au Nord-Est, jusqu'à l'extrémité de la Province d'Oliu, pendant l'espace d'environ quarante lieues.

La ville de Simonofeki ne contient pas plus de quatre ou cinq cens Maisons, bâties la plupart sur les deux côtés d'une rue, qui fait toute sa longueur, & qui est coupée par quelques petites. Elle est remplie de Boutiques, dont les principales marchandises sont des vivres & des provisions pour les Navires. C'est le Port commun de tous les Bâtimens qui vont des Provinces Occidentales à celles de l'Orient, ou qui en reviennent. Kämpfer en compta plus de deux cens à l'ancre, de toutes sortes de grandeurs. On fait à Simonofeki, des écritoirs, des boîtes, des aliières, & d'autres ustensiles, d'une pierre serpentine grise & noirâtre, qui se tire des carrières voisines de la ville. Les Hollandois y ayant été retenus tout le jour suivant, par les vents contraires, passèrent l'après-midi à visiter les Boutiques, & le Temple d'Amadaï, ce même monument, qui fut bâti à l'honneur du jeune Prince, fils de l'Empereur Fegué. Ils y furent accompagnés par deux Officiers de la ville. Après avoir monté vingt-quatre marches, composées de pierres assez mal taillées, ils se trouverent devant trois petits Temples de bois, derrière lesquels on découvre celui d'Amadaï. Un jeune Prêtre, qui vint les recevoir à la porte, les mena dans une espece d'Anti-chambre, ou de Salle, tendue de crêpe noir. Le plancher étoit couvert d'un tapis broché d'argent, au milieu duquel on voyoit, sur un Autel, l'image du jeune Prince; " c'é-  
" toit un agréable enfant, potelé, avec de longs cheveux noirs. Tous les  
" Japonois de l'assemblée lui firent des révérences à la maniere du pays, en  
" courbant la tête jusqu'à terre. Chaque côté du tableau offroit les images  
" de quelques autres Princes du même sang, de grandeur naturelle & vêtus  
" de noir. Le Prêtre, qui avoit reçu les Hollandois, alluma une lampe,  
" & leur fit un discours fort touchant sur cette tragique aventure. Ensuite  
" il les conduisit dans une autre grande chambre, qui étoit la Salle d'au-  
" dience du Monastere. Le Supérieur s'y étoit rendu pour les recevoir. C'é-  
" toit un Vieillard fort maigre, & d'un air grave. Il étoit vêtu, comme les  
" autres Prêtres, d'une robe de crêpe noir, avec un ruban d'argent qui lui  
" descendoit, en écharpe, de l'épaule droite au côté gauche. Derrière sa  
" tête, entre les deux épaules, pendoit une autre piece quarrée, de la mè-  
" me étoffe. C'étoient les marques de son rang & de son autorité. Il s'assit  
" sur le plancher; & ne voyant pas, aux Hollandois, beaucoup d'empresse-  
" ment à s'approcher de lui, il se releva, pour se retirer dans une des cham-  
" bres voisines, qui sont de petites cellules, séparées l'une de l'autre par de  
" simples paravents. L'Ambassadeur laissa, pour le Monastere, une piece  
" d'or, de la valeur d'environ deux richedales & demie, où douze schel-  
" lings d'Angleterre.

On partit le 19, pour Ofacka. Cette route est de cent trente-six lieues

Tome X.

R r r

KÄMPFER.  
1691.

Description de  
la ville.

Temple d'Amadaï.

Ce que les Hol-  
landois y virent.

Route de Simo-  
noteki à Ofacka.

KAMPËR.  
1691.

marines. Mais la situation des Havres, où l'on relâche, fait une différence d'autant plus considérable, que la situation des Îles, grandes & petites, qu'on ne celle pas de rencontrer, y rend la navigation fort irrégulière. Pendant tout ce Voyage, on eut les Côtes de la grande Île de Nipon, à babord, c'est-à-dire, à la gauche du Vaisseau; tandis qu'à tribord, ou à la droite, on avoit d'abord celles de la Province de Buisjen, ou de Bungo, & de-là, celles de la petite Île & de la Province d'Awadji.

A deux lieues de Simonofeki, les Hollandois virent, près du village de Tonnora, un grand Palais, où logent les Princes dans leurs Voyages à la Cont. Cinq lieues plus loin, ils découvrirent le village & la fameuse montagne de Mottojamena. Ici le Détroit s'élargit, & les Côtes de Saikokf, tournant à droite, forment avec celles de Nipon, une Baie ouverte & spacieuse. Dix-huit lieues au-delà, on perd de vue Saikokf; & peu après on découvre une grande Île, nommée Jeroslima. Un peu plus loin, on arrive à la vue d'une haute montagne, nommée Caïlada Jamna, qui est à dix lieues de Caminofeki, & l'on découvre dans l'éloignement les hautes montagnes, couvertes de neiges, de la Province d'Ijo, dans la grande Île de Tûkokf. Plus loin, on fit appercevoir aux Hollandois des rochers dangereux, qui se nomment Sfo-Sine-Kfo, dont quelques-uns sont sous l'eau, & d'autres au-dessus. Ils entrèrent ensuite dans un Détroit, qui sépare l'Île de Nipon d'une Île voisine. Après l'avoir passé, ils laissèrent à gauche un village, nommé Moritzu, qui est situé dans l'Île de Nipon, & à droite un autre village nommé Caminofeki, qui donne son nom à la seconde Île. Un Fata de bois, bâti sur un rocher fort élevé, vis-à-vis du Havre, porte une lanterne qu'on allume pendant la nuit pour la sûreté de la navigation. Kænper observe ici que la mer, entre Simonofeki & Caminofeki, porte le nom de Suwonada, c'est-à-dire, Havre de Siwo, parce qu'elle mouille principalement les Côtes de la Province de Siwo.

Île de village  
de Caminofeki.

Dfno Cami-  
ro.

De Caminofeki, on fit encore sept lieues jusqu'à *Dfno Camiro*, où l'on mouilla vers huit heures du soir, après avoir fait, pendant le jour, quarante-cinq lieues marines du Japon. Dfno Camiro est un village de plus de cent Maisons, dont quelques-unes sont bien bâties, sur les Côtes de la Province d'Aki, au fond d'un Port environné de montagnes. On lui donne le nom de Dfno, qui signifie Bas, pour le distinguer d'un autre village, nommé Okino Camiro ou Haut Camiro, qui n'en est pas éloigné, sur la même Côte. Le Mardi, un calme, qui dura toute la matinée, ne permit d'avancer qu'à force de rames. On passa devant Okino Comiro, qui contient environ quarante Maisons, situées à l'extrémité Orientale d'une petite Île très fertile, dont les collines & les montagnes sont cultivées jusqu'au sommet. L'Île de Tswa se présente ensuite à la gauche, avec un fort bon Port, dont la forme est en demi cercle, sur la Côte Méridionale, & bordé d'environ vingt Maisons. Dans le cours de l'après-midi, on eut la vue d'un village nommé Camogari, sur les Côtes de la Province d'Aki. Vers la nuit, on entra dans le fameux Havre de Mitaré, après avoir fait, pendant tout le jour, dix-huit lieues marines, entre quantité d'Îles, les unes fertiles & cultivées, mais la plupart stériles & désertes, ou composées même de rochers. On avoit eu à tribord la Province d'Ijo, dans l'Île de Tûkoko, & de l'autre

Île de Tswa  
& son Port.

côté la Province d'Aki, dans l'Isle de Nipon. Les plus hautes montagnes de ces deux Provinces étoient couvertes de neiges.

Le 21, ayant levé l'ancre au commencement du jour, Kämpfer observa que les Côtes de l'Isle de Tsikoko, s'approchent si fort, autour de celles de Nipon, qu'elles forment un Détroit, dont la largeur, en quelques endroits, n'est que d'une lieue du Japon. Deux lieues au-delà de Mirarei, on eut la vue de Kfurissima, Place peu considérable, & située à la pointe de l'Isle de Tsikoko. C'est la résidence du Seigneur de Firefima, dans la Province d'Aki, qui possède aussi neuf petites Isles voisines. Deux ou trois lieues plus loin, on passa devant la ville d'Imabari, dont le Château est un Edifice magnifique, orné de plusieurs hautes Tours, & demeure ordinaire de Sijromottofano, fils du Prince de Kijnokuni, qui avoit épousé la fille de l'Empereur. On fit ensuite cinq lieues, pour arriver à l'entrée d'un Détroit fort ferré, qui offre, à bas-bord, un village nommé Fanguri, situé au pied de deux montagnes, & célèbre par ses salines. Plusieurs autres petits villages, qui bordent les Côtes, ne sont habités que par des Pêcheurs. Une lieue au-dessus de Fanguri, on rencontre une batterie à fleur-d'eau, qui défend d'autant mieux le passage, que tous les Bâtimens sont obligés de s'en approcher à la portée du pistolet. Quelques lieues plus loin, on voit, à bas-bord, une autre village, nommé Iwangi; mais les terres sont si rompues par la mer, qu'on ne peut distinguer s'il est de l'Isle de Nipon, ou de quelque petite Isle voisine. A peu de distance, on découvre un Temple, situé sur une agréable colline, avec un avant-potte sur le rivage, pour avertir les Passans qu'un long escalier, qui la suit, est l'avenue d'un Edifice sacré. Plus loin, on passe entre des montagnes, hautes & escarpées, au pied desquelles il y a plusieurs bons Ports & quantité de Hameaux. On voit, à la droite, dans une lieue, le grand village de Swoja, qui est renommé par son sel; & près de-là, celui de Jugi, ou d'Ige, qui n'est habité que par de riches Particuliers.

Plus loin, les Hollandois passerent devant une petite Isle, remarquable par sa forme, qui est celle d'une haute pyramide. A la droite du Vaisseau, ils avoient la mer à perte de vue. C'est un grand Golfe, qui s'étend entre Iko & Sanecki, deux Provinces les plus Septentrionales de l'Isle de Tsikoko, & qui s'enfonce si loin qu'on n'en découvre pas le fond. De l'autre côté, la grande Isle de Nipon offre plusieurs villages. A quelque distance, on entra, dans le fameux Havre de Tomu, qui est accompagné d'un Bourg, nommé Bingono Tomu, pour le distinguer d'un village de même nom. Il est situé sur une éminence, au pied de la montagne, dans la Province de Bingo, qui est du Continent de l'Isle de Nipon; & sa forme représente un demi cercle. On y fait des nattes très fines, & des tapis de pied, qui se transportent dans plusieurs autres Provinces. Outre un beau Monastère, qui se présente derrière le Bourg, on apperçoit, à quelque distance, un fameux Temple de l'idole Abuto, à laquelle on attribue quantité de guérisons miraculeuses, & le pouvoir d'accorder un vent favorable pour la navigation. Les Matelots & les Passagers attachent quelques piéces de monnoie, à une planche qu'ils jettent dans les Flots, & le Prêtre assure que ces offrandes ne manquent jamais d'aller au rivage & de se rendre entre ses mains. Cepen-

KÄMPFER.  
1691.

Seigneur de  
Firefima & les  
Domaioss.

Batterie qui dé-  
fend un passage  
fort étroit.

Isle en forme  
de pyramide.

Temple de l'  
idole Abuto.

KÆMPFER.  
1691.

Caverne où l'on  
a vu le Dieu  
Kobodaï.

Muru & sa  
définition.

Divers lieux  
remarquables  
sur la Côte de  
Nipon.

daïst, par précaution, dit Kæmpfer, il vient, dans un petit Bateau, demander cette sorte de tribut, à tous les Navires, qui passent devant le Temple. On découvre, vis-à-vis, une Île couverte de grands arbres, comme la plupart des montagnes voisines.

A sept lieues de Tomu, on jeta l'ancre, vers le coucher du Soleil, à Sigraïsi, Port situé dans une petite Île, à l'extrémité d'une vallée chatman-te & bien cultivée. Le Dieu Kobodaï y est adoré, dans une caverne, qui est au sommet de la montagne. On avoit fait, ce jour-là, dix-huit lieues marines, à l'Est & au Nord-Est. Le 12, après en avoir fait sept entre diverses petites Îles, on s'arrêta devant Sijmotzi, ou Sijmotzui, ville située dans la Province de Bitgu, au pied d'une montagne cultivée, avec un Château voisin, nommé Siwos, qui est accompagné d'un petit village. Allez près de-là, on eut la vue de l'Île Tsusi Jamma, vers laquelle on gouverna directement, pour faire route à l'Est. La mer commence à se retrécir ici, par le rapprochement mutuel des Côtes de Nipon & de Tsukoko. A gauche, sur les Côtes de Bitsju, on voit un grand Port, ouvert au vents du Sud, qui a de chaque côté un village sur ses bords. Huit lieues plus loin, sur la même Côte, au Nord, on trouve le grand & beau village de Sigmodo, ou Ufjmano, défendu par un Fort; & sept lieues au-delà, le Château d'Ako, dont les murailles blanches & les hautes Tours, avec la ville du même nom, qui est par derrière, forment un point de vue fort curieux. Les Côtes voisines ne présentent que des rochers. Muru, qu'on rencontre à trois lieues d'Ako, est un Port célèbre, & des plus sûrs, par l'abri qu'il reçoit d'une montagne qui s'avance à l'Ouest & qui le couvre. Une bonne partie du bassin est entourée d'un mur épais de pierre de taille. La ville, qui est bâtie le long de ce mur, dans une situation agréable & commode, appartient à la Province de Bisen. Elle consiste dans une longue rue, qui regne en demi-cercle le long du rivage, & dans quelques autres qui s'étendent vers la montagne. Outre les provisions, qui s'y vendent en abondance, elle est célèbre par une Manufacture de cuirs de chevaux, qu'on y tanne à la manière de Russie, & dont on relève la couleur par différentes sortes de vernis. Les montagnes voisines sont cultivées jusqu'au sommet. Un Bois, qui est derrière la ville, achève de rendre le point de vue fort agréable, non-seulement par sa verdure, mais encore par quelques Bastions ronds, dont il est environné, & par quantité de beaux Edifices qui servent au logement des Officiers & des Soldats. La colline, où le Bois & le Fort sont situés, est jointe à la ville par une petite langue de terre, mais avec des murailles & des portes, qui empêchant la communication. Les Hollandais descendirent à Muru, avec quelques Japonais. On leur fit traverser la Maison d'un Marchand, pour entrer dans la grande rue; & de-là on les conduisit chez un Baigneur, où ils eurent la liberté de se rafraîchir. A leur retour, ils trouverent les rues bordées de Spectateurs, qui se mettant à genoux, sans faire le moindre bruit, les rendirent encore incertains si ces témoignages de respect étoient pour leur Nation.

Ils leverent l'ancre, le 13; & pendant tout le jour, ils laissèrent successivement, à la gauche du Vaisseau, sur les Côtes de Nipon, divers lieux qui attirerent l'attention de Kæmpfer. Abosi est une ville défendue par

quelques Forts , qui contient un grand Magasin impérial , & qui est gouvernée au nom de l'Empereur. Un Intendant y reçoit les revenus de ce Monarque. Elle est située dans le territoire du Prince de Farima. Fimefii , ou Fimedii , est une autre petite ville , avec un Château somptueux. Les Côtes , aux environs de ces deux Places , sont pleines de rochers & de sables. *Takafango* , ou *Takofani* , est encore une petite ville , à sept lieues de Muru. Elle domine sur une grande Plaine , dont elle fait l'entrée , qui s'étend l'espace de sept lieues dans l'intérieur du pays , & de cinq le long des Côtes. Akafi , qui la termine , est une ville ouverte , entourée d'un grand nombre d'allées d'arbres , & renommée pour ses Manufactures de Catables , qui sont des robes de femmes d'une toile de chanvre. On découvre , par derrière , au travers des arbres , un Château défendu par des Tours carrées de trois étages , au milieu duquel est le Palais d'un Bugio du Prince de Fatima. Des deux côtés de la ville , le rivage est couvert de plusieurs grands villages , la plupart habités par des Pêcheurs , & par des Ouvriers qui tirent du sel de l'eau de la mer , en la faisant bouillir. Près d'Akafi , les Hollandois entreprennent dans un Détroit , formé par les Côtes de Nipon , & par celles d'une assez grande Isle , sur laquelle ils virent quelques villages & plusieurs Temples. Plus loin , ils arrivèrent à la vue des villages de Jamatta , Faromi , & Sijvoja , qui sont habités par des Pêcheurs & des Artisans. Un peu au-delà , on rencontre le village de Summa , ou plutôt trois villages , confondus sous le même nom. Pendant les anciennes guerres civiles du Japon , quelques Partisans de l'Empereur Feké se défendirent plusieurs années dans cette Place. Summa est suivi du village de Kammagu Fagassi , qui contient trois ou quatre cens maisons ; après lequel on trouve la ville & le Port de Fiogo , dans la Province de Setz , à cinq lieues d'Akafi. Ce Port est défendu au Sud , du côté de la mer , par une digue de sable qui s'avance à l'Est d'environ deux mille pas. Elle a coûté des sommes immenses , & la vie de plusieurs hommes. Ayant été ruinée plusieurs fois par les flots & les orages , on désespéroit de la conduire à sa perfection. Mais , s'il en faut croire les Historiens Japonois , un Héros se fit enterrer vif sous les fondemens de l'Ouvrage , pour appaiser le courroux des Dieux de la mer. Quelques-uns font honneur de cette générosité à trente hommes , qui se dévouèrent ensemble pour le bien public. Le Port de Fiogo n'est ouvert qu'à l'Est ; & de ce côté même , il est couvert en partie par les Côtes de la Province de Setz. C'est le dernier qui mérite quelque remarque , entre Simonofeki & Ofacka. Kämpfer n'y compta pas moins de trois cens Barques à l'ancre. La ville n'a point de Château ; mais sa grandeur est presque égale à celle de Nangasacki , & sa forme est en demi cercle autour du Port. On découvre , par derrière , une montagne pelée , qui renferme de riches Mines d'or.

Le Samedi , 14 de Février , les Hollandois quittèrent leur grande Barque , qui n'avoit pu les conduire jusqu'au Havre d'Ofacka , parce qu'il n'a point assez de profondeur. Ils louèrent quatre petits Bateaux , dans lesquels ils se mirent avec leur bagage. Entre plusieurs villes considérables , qu'ils virent sur la Côte de Nipon , Kämpfer distingue celle d'Amangasacki , qui n'est qu'à trois lieues d'Ofacka , & la ville Impériale de Sakai , qui se présente au Sud-Est , en entrant dans la rivière. Après avoir fait dix lieues ,

KÄMPFER.  
1691.

Port de Fiogo.

A quel prix il fut acheté.

Vues d'Amangasacki & de Sakai.

KAMPFER.  
1691.

Entrée d'Oſacka.  
k.k.

depuis Fiogo juſqu'à l'embouchure de la rivière d'Oſacka, les quatre Batteaux entrèrent dans le bras qui eſt navigable, à l'Eſt-Sud-Eſt. Deux magnifiques Barques, qui attendoient l'Ambaſſadeur, le porterent, au travers de pluſieurs villages qui bordent les Rives, juſqu'aux Fauxbourgs d'Oſacka, & dans la ville même. Elle eſt ſéparée des Fauxbourgs, par deux Corps-de-garde fortifiés; c'eſt-à-dire, un de chaque côté de la rivière. On fit paſſer les Hollandois ſous ſix beaux ponts de bois; & lorsqu'ils eurent enfin la permiſſion d'aborder, ils entrèrent dans une rue fort étroite, par laquelle ils furent conduits au logement ordinaire de leur Nation, dans un coin qui fait face à la plus grande rue de la ville.

Ils y arrivèrent vers deux heures après midi. On leur diſtribua auſſi-tôt des chambres, diviſées, ſuivant l'uſage du pays, avec des paravents. Leurs Interprètes, qu'ils envoyèrent aux deux Gouverneurs de la ville, avec quelques préſens, pour obtenir la liberté de les voir, rapportèrent bientôt que Noſſi-Xemono-Cami, un des Gouverneurs, étoit allé rendre compte, à la Cour, des affaires qui concernoient ſon adminiſtration; & qu'Oragiri-Taſſano-Cami, ſecond Gouverneur, qui étoit occupé pour le reſte du jour, prioit l'Ambaſſadeur de remettre ſa viſite au lendemain.

Viſite que les  
Hollandois ren-  
dent au Gouver-  
neur.

En eſſet, le Dimanche 25 de Février, il fut conduit à l'Audience, avec ſon cortège. En deſcendant au Palais, qui eſt à l'extrémité de la ville, dans une Place quarrée, on fit prendre, à tous les Hollandois, un manteau de ſoie, à la Japonoiſe, qui eſt regardé comme l'habit de cérémonie. Ils tra-verſèrent un paſſage de trente pas, pour entrer dans la Salle des Gardes, où ils furent reçus par deux Gentilſhommes du Gouverneur. Quatre ſoldats étoient en faction, au côté gauche de la porte; & plus loin, huit Officiers étoient aſſis ſur leurs genoux & leurs talons. La muraille, à droite, étoit garnie d'armes ſuſpendues, & rangées en bon ordre. Kämpfer y compta quinze hallebardes d'un côté, dix-neuf piques de l'autre, & vingt lances au milieu. Quatre autres chambres, qu'on fit tra-verſer ſucceſſivement à l'Ambaſſadeur, n'avoient auſſi, pour ornement, que des cris, des ſabres, des cimenterres, & quelques armes à feu, renfermées dans de riches étuis noirs & verniſſés. Enfin, les Hollandois étant dans la Salle d'Audience, deux Secrétaires les y reçurent civilement & leur préſentèrent du Thé, juſqu'à l'arrivée du Gouverneur, qui parut accompagné de deux de ſes ſils. Il ſ'aſſit à dix pas de diſtance, dans un autre Chambre, qu'il ouvrit du côté de la Salle d'Audience, en déplaçant trois Jalouſies, au travers deſquelles il parla. C'étoit un homme de quarante ans, de taille moyenne, mais d'un air mâle, civil dans ſes manières, & ſ'exprimant avec beaucoup de douceur & de modéſtie. Son habillement étoit ſimple, & ſans autre marque de diſtinction qu'une robe grife de cérémonie, par-deſſus l'habit commun. La converſation n'eut rien de plus remarquable. On parla du tems, qui étoit bien froid; de la longueur du Voyage; du bonheur d'être admis à la préſence de l'Empereur, & de la diſtinction des Hollandois, qui, de toutes les Nations du Monde, étoient la ſeule à qui certe grace fût accordée. Après avoir fait leurs préſens, ils ſe retirèrent par le même chemin. Quelques jours, dont ils eurent beſoin pour obtenir des Paſſeports & pour d'autres préparatifs, leur donnèrent le tems de viſiter le Château, & diverſes parties de la ville, dont Kämpfer donne la Deſcription.

Ofacka, dit-il, est une des cinq grandes villes Impériales. Sa situation est également agréable & commode, dans la Province de Serzu. Elle est dans une Plaine fertile, sur les bords d'une rivière navigable, à trente-cinq degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur, de l'Ouest à l'Est, c'est-à-dire depuis les Fauxbourgs jusqu'au Château, est d'environ quatre mille pas communs, sur un peu moins de largeur. La rivière de Jodogava passe au Nord de la ville, coule de l'Est à l'Ouest, & se jette dans la mer voisine. Elle apporte d'immenses richesses aux Habitans d'Ofacka. Sa source n'en est qu'à une journée & demie au Nord-Est, où elle sort d'un Lac, qui est au centre de l'Isle, dans la Province d'Oomi, & qui s'est formé, suivant le récit des Japonois, dans l'espace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle sort de ce Lac près du village de Tsinatofas, où elle a un double Pont magnifique; double, parce qu'elle y est divisée par une petite Isle. Elle coule ensuite près des villes d'Utsi & de Jodo, dont la dernière lui donne son nom. De-là, elle continue son cours vers Ofacka, où se partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, & l'autre va droit à la mer. Cette diminution est réparée par deux autres rivières, nommées Jomattagava, & Firanogava, qui se jettent dans celle d'Ofacka précisément devant la ville, au Nord du Château, & qu'on traverse sur de beaux Ponts. Toutes ces eaux réunies, ayant arrosé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du Sud, qui sont les plus grands & la demeure des Habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui passent dans les principales rues, & d'autres qui ramènent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds, pour recevoir de petites Barques, qui apportent les marchandises & les commodités de la vie, devant la porte des Habitans. Kämpfer admira la régularité de cette multitude de Canaux, sur lesquels on a bâti quantité de Ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Un peu au-dessous du grand canal, un autre bras, qui se sépare de la rivière, mais qui n'est pas navigable, coule rapidement à l'Ouest, & va se rendre dans la mer d'Ofacka. Mais le principal Courant, qui demeure entre ce bras & le canal, continue son cours dans la ville, au bout de laquelle il tourne à l'Ouest, pour arroser les Fauxbourgs & les villages voisins. Ensuite, se divisant en plusieurs branches, il se jette dans la mer par différentes embouchures.

Cette rivière est étroite, mais d'une profondeur qui la rend très commode à la navigation. Depuis son embouchure jusqu'à la ville, & plus haut, elle est toujours couverte de Barques, qui montent ou descendent, les unes chargées de marchandises, les autres de Princes ou de Seigneurs de l'Empire. Ses bords sont relevés des deux côtés, par des degrés de pierres de taille, qui, formant des escaliers continus, donnent par-tout la liberté de prendre terre. Tous ces Ponts, qui ne sont pas entr'eux à plus de trois ou quatre cens pas de distance, sont bâtis du plus beau cedre, & bordés d'une balustrade, sur laquelle regnent des boules de cuivre jaune. Kämpfer en compta dix, également remarquables par leur longueur & leur beauté. Le premier, & le plus reculé à l'Est, dans la plus grande largeur de la rivière, est long de soixante brasses, & soutenu par trente arches. Le second lui ressemble dans toutes les proportions. Le troisième, qui est sur les deux bras de la rivière,

KÄMPFER.  
1691.  
Description  
d'Ofacka.

Rivière de Jodogava.

Son origine & son cours.

Prenez de ses  
bords.

Beauté des  
Ponts.



KAMPTER.

1691.

Rues &amp; Maisons d'Osacka.

dans l'endroit où elle se partage, a cent cinquante pas de longueur. Les autres sont moins longs, à mesure que la rivière s'étrecit.

La plupart des rues d'Osacka sont étroites, mais si régulières, qu'elles se coupent entr'elles à angles droits; à l'exception, néanmoins, de cette partie de la ville, qui est du côté de la mer, où les rues suivent la direction des diverses branches de la rivière. Elles sont propres, sans autre pavé qu'un petit chemin de pierre de taille le long des maisons, pour la commodité de ceux qui marchent à pied. L'extrémité de chaque rue est fermée par de bonnes portes, qui se ferment la nuit. Chaque rue offre aussi, dans un lieu entré de balustrades, tous les instrumens nécessaires pour arrêter les progrès du feu, avec un puits voisin, qui sert aux mêmes usages. Les maisons, suivant les Loix fondamentales du pays, n'ont pas plus de deux étages; chacun d'une brasse & demie, ou de deux brasses de haut. Elles sont bâties de bois, de chaux & d'argile. Chaque façade présente la porte, & une boutique pour les Marchands, ou un atelier pour les Artisans. Du haut de chaque boutique, ou de chaque atelier, pend une piece de drap noir, soit pour ornement, soit pour défense contre les injures de l'air; & l'on y suspend aussi des échantillons, ou des modeles de ce qui se fabrique ou qui se vend dans la maison. Le toit est plat dans les maisons communes: il n'est couvert que de bardeaux, ou de coupeaux de bois; mais le toit des bonnes maisons est revêtu de toile noire, mastiquée avec de la chaux. On voit regner, dans toutes les maisons Japonaises, une propreté qui fait l'admiration des Etrangers. Elles n'ont ni tables ni chaises, ni rien qui ressemble aux meubles de l'Europe. L'escalier, les balustrades & les lambris sont vernissés. Le plancher est couvert de nattes & de tapis. Les chambres ne sont séparées l'une de l'autre que par des paravents; de sorte qu'il suffit de les ôter, pour faire une seule piece de plusieurs chambres, comme on en fait plusieurs d'une seule, avec cette facilité à la diviser. Les murs sont tapissés de papier fort brillant, dont les figures représentent des fleurs en argent; mais, quelques pouces au-dessous du plat-fond, ils sont ordinairement enduits d'une argile, couleur d'orange, qu'on tire près de la ville, & que sa beauté fait transporter dans d'autres Provinces. Les nattes, les portes & les paravents sont tous de la même grandeur, qui est une brasse de long & la moitié en largeur. On bâtit aussi les Maisons & les chambres sur le pied d'un certain nombre de nattes.

Meubles Japonais.

Fameux Château d'Osacka.

A l'extrémité de la ville, vers le Nord-Est, on voit, dans une grande Plaine, le fameux Château d'Osacka, bâti par l'Empereur Takom. On ne connoît, dans tout l'Empire, que le Château de Fingo, qui le surpasse en étendue, en magnificence & en force. Sa forme est carrée. On n'en peut faire le tour que dans l'espace d'une heure. Il est défendu, au Nord, par la rivière de Jedogava, qui baigne ses murs, après avoir reçu les deux autres rivières; & quoique toutes ces eaux ensemble pussent former un canal considérable, on n'a pas laissé de l'élargir. A l'Est, les murailles du Château sont baignées par la rivière de Kasijvarigava, avant sa jonction. Au-delà, vis-à-vis du Château, on découvre un grand Jardin qui en dépend. Les extrémités du Sud & de l'Ouest sont bornées par la ville. Kampter ne croit point exagérer, en donnant sept brasses d'épaisseur aux appuis extérieurs du mur,

Ces

Ces éperons soutiennent une muraille haute & épaisse, bordée de pierre de taille, sur laquelle regne une allée de sapins ou de cedres. Les Hollandois ne virent qu'une petite porte étroite, avec un petit Pont, pour entrer au Château; & Kämpfer n'eut pas la liberté de pousser plus loin ses observations; mais il apprit, de ses guides, quelques autres particularités curieuses. Après avoir passé la première muraille, on trouve un second Château, plus petit que le premier, mais de la même architecture. Il est suivi d'un troisième, qui est au centre de tout l'Edifice, & dont les angles sont ornés de belles tours à plusieurs étages. Dans ce troisième Château, qui est aussi le plus élevé des trois, on voit une Tour magnifique, dont le plus haut toit soutient deux monstrueuses figures de Poissons, qui, au lieu d'écaillés, sont couverts d'ubangs d'or (\*) parfaitement polis. La porte, qui mène au second Château, offre une pierre noire & polie, qui fait partie du mur, & dont la grosseur est si prodigieuse, qu'elle passe pour la Merveille du Pays (92). L'Empereur entretient constamment une grosse garnison, dans le Château d'Osacka. Deux des principaux Seigneurs de l'Empire y commandent tout à tour, chacun pendant trois ans. Lorsque l'un des deux y vient commencer ses fonctions, l'autre doit sortir aussi-tôt, pour aller rendre compte de sa conduite à la Cour. Ils ne peuvent se voir, dans cet échange; & celui qui part, laisse par écrit, dans son appartement, ses instructions à celui qui arrive (93). Ils n'ont rien à démêler avec les Gouverneurs d'Osacka, auxquels ils sont supérieurs par le rang.

La ville d'Osacka doit être extrêmement peuplée, s'il est vrai, comme les Japonois l'assurent, qu'on peut lever, de ses seuls Habitans, une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa situation, qui est également avantageuse pour le Commerce, par terre & par eau, en fait la ville du Japon la plus marchande. Elle est remplie de riches Négocians, d'Artisans & d'Ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, comme tout ce qui sert au luxe, ou à flatter les sens. Aussi les Japonois la nomment-ils le *Théâtre du Plaisir*. Ils s'y rendent de toutes les Provinces de l'Empire, pour y dépenser agréablement le superflu de leur bien. Tous les Princes & les Seigneurs, qui possèdent des Terres à l'Ouest, ont leurs maisons dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit. L'eau, qu'on y boit, est un peu somache; mais on brasse, dans les villages voisins, le meilleur Saki du Japon.

Les Hollandois partirent d'Osacka, le 28 de Février, pour se rendre à Meaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils avoient loué, pour cette route, quarante chevaux & quarante porte-faix. Après avoir passé la rivière sur un Pont, qui se nomme le Kiobas, & qui est précisément sous le Château, ils firent une lieue dans des champs de riz fort humides, sur une chaussée basse, qui regne le long de la rivière de Jodogava, & qui est plantée d'un grand nombre de Tsanadils. Ces arbres s'élevaient autant que nos Chênes. Leur écorce est rude. Ils étoient alors sans feuilles; mais, malgré l'hiver, leurs branches étoient chargées d'un fruit jaune, dont les Habitans tirent de l'huile. Tout ce pays est extraordinairement peuplé. Les vil-

KAMPFER.  
1691.

Trois Châteaux  
l'un dans l'autre.

Richesses  
agréables d'Osacka.

Route d'Osacka  
à Meaco.

(\*) Monnaie Japonoise.

(92) De cinq brasses de long, & de la même épaisseur.

(93) La raison que l'Auteur en apporte,

c'est qu'on y garde les trésors de l'Empereur, surtout les revenus des Provinces occidentales, qu'on y accumule.

KAMPFER.  
1691.

lages y sont en si grand nombre, & se suivent de si près, sur le grand chemin qu'ils forment comme une rue continuelle, jusqu'à Meaco. Immitz, Motiguitz, où l'on prépare la meilleure caelle, Sadda & Defudû, sont ceux qu'on rencontre les premiers. On arrive ensuite à Fitacatta, qui est composé de cinq cens maisons, à cinq lieues d'Osacka. Sur toute la route, on reconnoît facilement les Hôtelleries & les Maisons publiques, aux Filles fardées qui se tiennent à la porte, & qui sollicitent les Voyageurs d'y entrer. Après midi, les Hollandois traverserent les villages de Fatsuma & de Fasimocto, d'où ils se tendirent à Jodo, petite Ville célèbre par la beauté de ses Edifices & de ses eaux, Son Fauxbourg est une longue rue, par laquelle on arrive à un magnifique Pont de bois, qui a quatre cens pas de longueur, & qui est soutenu par quarante arches, avec des balustrades ornées de boules de cuivre jaune. Les rues de Jodo sont fort droites. Le Château, qui se présente au côté Occidental de la Ville, est bâti de brique, au milieu de la rivière, & forme un beau spectacle par la magnificence de ses Tours. C'est la demeure d'un Prince, qui se nomme Fondaishono. En sortant de Jodo, on passa encore sur un Pont de deux cens pas, & soutenu par vingt arches, qui sépare la ville d'un autre Fauxbourg. On laisse à droite, de l'autre côté de la rivière, un gros Bourg nommé *Udsji*, fameux par l'excellence du Thé qui croit dans son Territoire, & qu'on réserve pour l'usage de l'Empereur. Deux heures de marche firent arriver les Hollandois à Fusijimi, petite Ville ouverte, dont la principale rue s'étend jusqu'à Meaco, & pourroit passer pour un de ses Fauxbourgs.

Thé d'Udsji,  
de meilleur du  
Japon.

On étoit au premier jour du mois, que les Japonois nomment Tsitat, & qu'ils célèbrent, comme un jour de Fête, par les visites qu'ils rendent aux Temples, & par des promenades ou d'autres amusemens. La rue, que les Hollandois suivirent pendant quatre heures entières, avant que d'arriver à leur Hôtellerie de Meaco, ne cessa point de leur offrir une foule d'Habitans, qui prenoient l'air & qui cherchoient à se réjouir. Les femmes étoient bien mises; avec des robes de différentes couleurs, à la maniere de Meaco, des voiles de soie pourpre sur le front, & de grands chapeaux de paille, pour se défendre de l'ardeur du Soleil. On voyoit des especes particulières de Mendians, vêtus d'une maniere bouffonne, ou ridiculement masqués. Les uns marchaient sur des échasses de fer; d'autres portoient, sur la tête, de grands pots remplis d'arbrisseaux verts; d'autres chantoient; d'autres sifflaient; d'autres jouaient de la flûte; & d'autres frappaient sur de petites cloches. Différentes sortes de Farceurs amusaient le peuple, dans un grand nombre de boutiques ouvertes. Des Temples, bâtis sur le panchant des collines, étoient illuminés d'une variété de lampes; & les Prêtres, battant les cloches avec des marteaux de fer, faisoient un bruit, qu'on pouvoit entendre de fort loin. Kämpfer remarqua sur un Autel, dans un Temple qui bordoit la rue, un grand Chien blanc. On lui dit que ce Temple étoit consacré au Patron des Chiens. Enfin les Hollandois descendans, à six heures du soir, dans l'Hôtellerie qui appartient à leur Nation, firent annoncer leur arrivée aux principaux Officiers de Meaco, pour les disposer à recevoir leurs présens.

Ils furent admis, le jour suivant, à l'Audience du Président de Justice & des Gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter

leurs voitures , à cinquante pas du Palais du Président , pour faire à pied ce qui leur restoit de chemin , & d'attendre à la porte du premier Corps de-garde , qu'on eût donné avis de leur approche. Le Président ne leur fit pas même l'honneur de paroître , & reçut leurs présens par les mains de quelques Officiers. Ils trouverent moins de hauteur chez les deux Gouverneurs , qui se firent voir , comme celui d'Osacka , par des jalousses. Cependant leur patience y fut mise à d'autres épreuves. Après l'Audience , on les pria de s'arrêter quelques rems , pour donner la liberté aux Dames , qui étoient dans une chambre voisine , derrière un Paravent qu'on avoit percé de plusieurs trous , de considérer leur figure & leur habillement. » Non-seulement l'Am- » bassadeur fut obligé de montrer son chapeau , son épée , sa montre , & » plusieurs autres choses qu'il portoit sur lui ; mais on le pria d'ôter son » manteau , pour laisser voir ses habits devant & derrière (94).

Les Hollandois passèrent quatre jours à Meaco. Cette ville , dont Kämpfer joint ici le plan , copié , dit-il , & réduit d'après une Carte Japonoise , se nomme Meaco (95) ou Kio ; nom qui signifie Ville , & qu'on lui donne par excellence , parce qu'étant la demeure du Dairi , ou de l'Empereur Ecclésiastique Héréditaire , on la regarde comme la Capitale de l'Empire. Elle est située dans la Province de Jamatto , au milieu d'une grande Plaine. Sa longueur , du Nord au Sud , est de trois quarts de lieue d'Allemagne ; & sa largeur , d'une demie lieue de l'Est à l'Ouest. D'agréables Collines , dont elle est environnée , & quelques Montagnes , d'où sortent quantité de petites rivières & de fontaines , rendent sa situation charmante. Du côté de l'Est , on voit , sur le panchant d'une de ces Montagnes , un grand nombre de Temples , de Monastères & de Chapelles. Trois rivières , qui ont peu de profondeur , entrent dans la ville du même côté ; & se réunissant au centre , on les passe sur un beau Pont , d'environ deux cens pas de longueur. Ensuite , toutes ces eaux rassemblées coulent à l'Ouest. Le Palais du Dairi occupe un quartier Septentrional , composé de douze ou treize rues , qui sont séparées du reste de la ville par des murs & des fossés. Dans la Partie Occidentale de Meaco , on voit un Château de pierres de tailles , & bien fortifié , qui sert de logement au Monarque séculier , lorsqu'il vient visiter le Dairi. Les rues de la ville sont étroites , mais régulières , & d'une longueur extraordinaire. Les maisons n'ont que deux étages ; la plupart sont de bois & d'argile , avec un réservoir d'eau sur le toit , & tous les instrumens nécessaires pour arrêter les ravages du feu.

Meaco passe pour le Magasin général des Manufactures du Japon & de toutes sortes de marchandises. C'est le centre du Commerce de l'Empire (96). Dans le dernier dénombrement , qui se nomme *Aratame* , on avoit compté

KÄMPFER.  
1691.

Description de  
Meaco.

Palais du Dairi.

Commerce de  
Meaco.

(94) Tome III. p. 19.

(95) Kämpfer écrit toujours Miaco.

(96) » On y raffine le cuivre , on y bat  
» monnaie , on y imprime des Livres , on y  
» fait , au métier , les plus riches étoffes a  
» fleurs d'or & d'argent. Les meilleures tein-  
» tures & les plus chères , les ciselures les  
» plus exquises , toutes sortes d'instrumens

» de musique , de peintures , de cabinets ver-  
» nissés , toutes sortes d'ouvrages en or , &  
» en autres métaux , surtout en acier , com-  
» me les lames de la meilleure trempe &  
» autres armes , se font à Meaco dans la der-  
» nière perfection , de même que les plus  
» riches habits , toute sorte de bijouterie ,  
» de Marionnettes , qui ressemblent la tête d'el-

KEMPTER.  
1691.

Affujettis-  
ment singulier  
des Hollandois.

Temple impé-  
rial de Kingania.

à Meaco, quatre cens soixante-dix-sept mille cinq cens cinquante-sept Laiques, & cinquante-deux mille cent soixante-neuf Ecclésiastiques, sans y comprendre la Cour entière du Dairi, qui est très nombreuse, & les Errangers qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Empire.

Les Hollandois ne visiteront qu'à leur retour plusieurs beaux Temples, qui se présentent sur les Montagnes voisines de Meaco; mais un article si curieux doit être rapproché de cette Description, & l'exorde de l'Auteur mérite d'être rapporté dans ses termes. « C'est une Coutume établie depuis » long-tems, qu'à notre retour de la Cour & le dernier jour de notre dé- » part de Meaco, on nous accorde la liberté de voir la splendeur & la » magnificence de ses Temples, qui sont les Bâtimens Religieux les plus » grands, les plus agréables & les plus magnifiques de l'Empire. On peut » dire même que cette Coutume a pris, par degrés, une force de Loi. On » nous mena aux Temples, & nous devons les voir, soit que nous le vou- » lions ou non; sans qu'on ait aucun égard au désir, ni à la volonté, de l'Am- » bassadeur & du Directeur de notre Commerce (97).

Ces Edifices sont placés avec beaucoup d'art sur le panchant des Montagnes, qui environnent Meaco. Le premier qu'on fit voir aux Hollandois, fut le Temple impérial de Tsugania. On s'y rend par une spacieuse allée, qui regne pendant plus de mille pas le long de la Montagne, & dont la porte est grande & magnifique, avec un double toit recourbé, comme celui de tous les Temples & de toutes les Tours des Châteaux du Japon. Cette allée, couverte d'un beau sable, est bordée des deux côtés par de hautes Maisons, qui sont celles des Officiers du Temple. On entre, à l'extrémité, sur une grande terrasse, entourée d'arbres & de buissons, après laquelle, passant entre deux magnifiques bâtimens de bois, on monte par un très bel escalier, qui conduit dans un autre Bâtiment fort exhaussé, dont le Frontispice a quelque chose de plus éclatant & de plus majestueux que le Palais même de l'Empereur à Jedo. La galerie en est vernissée avec beaucoup d'art, & les chambres sont revêtues de nattes très fines. Au milieu de la première salle, qui est fort grande, on voit une Chapelle, ou un petit Temple, qui contient une grande Idole, avec des cheveux frisés, environnée d'autres Idoles plus petites, & de divers ornemens. Les deux côtés de la salle offrent plusieurs autres Chapelles, mais plus petites & moins ornées. De-là, on fit entrer les Hollandois dans deux appartemens particuliers, bâtis pour servir de logement à l'Empereur, lorsqu'il y est amené par sa dévotion. Ils sont élevés, suivant le langage du pays, de deux nattes au-dessus de la grande salle, & les deux portes donnent passage à la vîne sur les Chapelles. Près de ces deux appartemens, qui sont au pied de la montagne, dont la perspective est charmante par elle-même, on trouve un petit jardin, où l'art a réuni toutes sortes d'agréments. Les allées en sont couvertes d'un sable

■ les-mêmes, & une infinité d'autres curio-  
■ sités. On ne peut rien souhaiter qui ne se  
■ trouve dans cette ville; & l'on n'y peut  
■ rien porter d'étranger que ses Artistes ne  
■ soient capables d'imiter. Il y a peu de  
■ Maisons où il n'y ait quelque chose à

■ vendre, & j'avoue que je n'ai pu com-  
■ prendre d'où il peut venir assez d'ache-  
■ teurs pour une si grande quantité de mar-  
■ chandises. *Ibidem.* pages 11 & 12.

(97) *Ibidem.* page 126.

très pur. Plusieurs plantes rares, & divers arbrisseaux de la plus belle forme, entrelassés de pierres curieuses, ornent les compartimens du parterre. Mais rien n'y est plus charmant, pour les yeux, qu'un rang de petites collines, formées à l'imitation de la nature, & couvertes des plus belles plantes & des plus belles fleurs du pays. Un clair ruisseau les traverse, avec un agréable murmure. D'espace en espace, il est couvert de petits Ponts, qui servent tout à la fois d'ornement & de communication pour les différentes parties du jardin. On conduisit les Hollandois à l'extrémité de ce lieu délicieux, où le point de vue forme une autre sorte de beauté. Ils sortirent par une porte de derrière, qui les conduisit dans un petit Temple voisin, plus élevé de trente pas sur la montagne. C'est dans ce Temple que se conservent les noms des Empereurs morts, écrits en caractères d'or, sur une table entourée de sièges bas, où l'on voit divers papiers, qui contiennent des formules de prières. De-là, deux jeunes Moines fort civils, qui servoient de guides aux Hollandois, leur firent prendre le chemin d'un autre Temple, séparé du précédent par une grande Place, dont la principale magnificence consiste dans ses quatre toits recourbés. Les poteaux, les colonnes, & les corniches, qui supportent les toits, sont peints de rouge & de jaune. On y voit, dans des niches vernissées, plusieurs Idoles, dont la principale est distinguée par un rideau qu'on tire devant elle, par un miroir rond, qui en est voisin, & par quelques trones, couverts d'un treillis, où l'on reçoit les aumônes du Peuple. A peu de distance du même Temple, on mena les Hollandois dans un autre, qui n'en est pas fort différent, où ils furent reçus par une troupe de jeunes Moines, qui leur servirent du sacki, des champignons, des fèves rôties, des gâteaux, des fruits, des racines & des légumes.

KAMTIER.  
1671.  
Délicieux Jar-  
din.

Temple où se  
gardent les noms  
des Empereurs  
morts.

Ils retournerent ensuite à la grande Place par laquelle ils étoient entrés, & dont ils n'avoient visité qu'une partie, puisqu'on les assura qu'elle contient vingt-sept Temples dans son enceinte. Mais de-là, on les conduisit au Temple de Gibon, ou des Fleurs, qui est à plus de mille pas des précédens. Le chemin est très agréable. Ce Temple est entouré de trente ou quarante Chapelles, régulièrement disposées. La Cour est plantée de beaux arbres, entremêlés de boutiques, & d'espaces vuides où le Peuple s'exerce à tirer de l'arc. Le Temple même est un Bâtiment long & étroit, dont le milieu, qui est séparé du reste par une Galerie, contient une grande Idole, entourée de plusieurs petites. La grande représente une jeune femme, de deux ou trois brasses de longueur; & les petites sont autant de jeunes gens qui s'empresrent autour d'elle. On voit, au même lieu, la représentation d'un Navire Hollandois, avec des épées & d'autres armes Européennes. Une longue rue, qui se nomme la rue des Mandians & des lieux de débauche, mène de ce Temple à celui de Kiomids, où le premier objet qui se présente est une tour de sept étages, dont le plus bas est élevé de quelques marches au-dessus du terrain. Le Temple est un peu plus loin, appuyé d'un côté par la Montagne, & soutenu de l'autre par de fort hauts piliers. On y trouve toujours une grande foule de Peuple. Un escalier de pierre, qui est assez proche de l'Edifice, mène par quatre-vingt-cinq marches, à une fameuse fontaine qui sort du rocher en trois endroits, & dont on prétend

Temple de  
Gibon ou des  
Fleurs.

KAMETER,  
1691.  
Fontaine de  
Sagieie.

Temple de  
Daibods, ou des  
trois Idoles.  
Le nom de ce temple  
est Daibods.

que l'eau a la vertu d'inspiter de la modestie & de la prudence. Elle se nomme Orevantaki. Les Hollandois la trouvant fort pure ; mais , en ayant goûté , ils ne s'appercurent point qu'elle différât de l'eau commune. Ils continuèrent d'avancer le long de la Montagne , sur une terrasse artificielle ; & passant par divers petits Temples , ils arriverent à l'entrée d'un grand , d'où la vue est plus belle & plus curieuse que l'Auteur ne peut le représenter. Toutes les Idoles de ce Temple sont assises , & se tiennent par la main.

Enfin les Hollandois furent conduits au Temple de Daibods , un des plus fameux du Japon , & peu éloigné du grand chemin de Fushimi. Il est bâti sur une éminence : sa cour est entourée d'une haute muraille de fort grandes pierres de taille , sur-tout celles de la façade , qui n'ont guères moins de deux brasses en carré. Le côté intérieur de cette muraille offre une grande galerie , ouverte du côté de la Cour , & couverte d'un toit qui est soutenu par deux rangs de colonnes. Kämpfer en compta cinquante , de chaque côté de la porte. La porte même en a plusieurs , avec un double toit recourbé pour ornement. Deux Statues de Héros , qui paroissent garder l'entrée , n'ont , pour habillement , qu'un morceau de draperie noire autour de la ceinture. Elles sont hautes de quatre brasses , bien proportionnées , & placées sur un piédestal d'une brasse de hauteur. Le Temple se présente au milieu de la cour , vis-à-vis de ces deux Statues. C'est le Bâtiment le plus exhaussé que les Hollandois eussent vu jusqu'alors au Japon. Il est couvert d'un double toit magnifique , dont le comble s'élève au-dessus de tous les Edifices de Meaco. Les piliers qui le soutiennent sont au nombre de quatre-vingt-seize. Ses portes forment des allées , ou des galeries , qui s'élèvent jusques sous le second toit. L'intérieur de l'édifice est entièrement ouvert au-dessus du premier toit ; c'est-à-dire , que le second n'est porté que par un grand nombre de poutres & de montans , différemment disposés , & peints en rouge. Cependant sa hauteur extraordinaire rend l'espace fort obscur. Au lieu de nattes , & contre l'usage commun , le rez-de-chaussée du Temple est couvert de grandes pièces quarrées de marbre. Les piliers ont au moins une brasse & demie de grosseur , & sont formés de l'assemblage de plusieurs solives , peintes en rouge comme celles du second toit. Dans un si vaste espace , on ne découvre point d'autre ornement que l'Idole , qui est toute dorée , & d'une grandeur intolérable. » Trois nattes

Description de  
l'Idole.

» pourroient être aisément placées dans la paume de sa main. Elle a de  
» grandes oreilles , les cheveux frisés ; & sur la tête , une couronne , qu'on  
» découvre par la fenêtre qui est sous le premier toit. On lui voit , sur le  
» front , une grande tache sans dorure , qui produit l'effet d'une mouche  
» sur le visage d'une femme. Les épaules sont nues , la poitrine & le corps  
» négligemment couverts d'une pièce de drap. Elle tient la main droite  
» levée , & la paume de la gauche appuyée sur le ventre. Elle est assise à  
» l'Indienne , les jambes croisées , sur une fleur de Tarate (98) , soutenue  
» par une autre fleur dont les feuilles se relevent. Elle a le dos appuyé contre  
» un ovale d'ouvrage branchu , ou de filigrane à personages , orné de  
» différentes petites Idoles de forme humaine , assises sur autant de fleurs

(98) C'est la *Nymphaea Palustris maxima*, ou *Faba Aegyptiaca* Prosp. Alpini.

» de Tarate. Cet ovale est si grand, qu'il couvre quatre piliers ; & l'Idole  
 » a tant de largeur , que ses épaules touchent d'un pilier à l'autre , quoi-  
 » que la distance soit de quatre brasses. Plus loin , les Hollandois virent  
 » un autre Temple , dont l'Idole a quarante-six bras. Elle est environnée de  
 » seize Héros , vêtus de noir , plus grands que nature ; & derrière eux ,  
 » de deux rangs d'Idoles dorées , à peu près de la même taille , chacune  
 » avec vingt bras. Les plus reculées de ces Statues ont de longues houlet-  
 » tes. Les autres portent à la main des guirlandes & d'autres ornemens.  
 » Elles sont suivies de plusieurs autres rangs d'Idoles , de différentes gran-  
 » deurs , & dans un ordre , qui laisse toujours voir celles qui sont les plus  
 » éloignées. On prétend que leur nombre total monte à trente-trois mille  
 » trois cens trente-trois ; ce qui a fait donner , à l'édifice , un nom Japo-  
 » nois , qui signifie Temple des trente-trois mille trois cens trente-trois  
 » Idoles (99).

Les Hollandois partirent de Meaco le 2 de Mars ; & n'ayant pas employé  
 moins d'une heure pour arriver à l'extrémité d'un Fauxbourg qui se nomme  
 Avatragus , ils traversèrent ensuite , par un sentier fort étroit , une montagne ,  
 après laquelle ils trouverent , à une lieue de Meaco , les villages de l'Inoka  
 & de Jakodfieja. Le dernier s'étend jusqu'à celui de Jabunofa , dont le ter-  
 roir produit le meilleur Tabac du Japon. A gauche de la route , on décou-  
 vre un Monastère , nommé *Muro-Tai-Dai-Mofin* , précédé d'un magnifique  
 Portail qui donne entrée dans l'avenue du Temple. Un quarr de lieue plus  
 loin , on arrive au village d'Ogivaki , composé d'une longue rue , d'environ  
 cinq cens maisons , qui ne sont habitées que par des Serruriers , des Tour-  
 neurs en bois & en ivoire , des Ciseleurs , des Tireurs d'or & d'argent , &  
 surtout par des Sculpteurs & des Peintres. A droite , on voit une haute  
 montagne , qui se nomme *Otrovano-Jamma* , & qui étoit alors couverte de  
 neige. Les Hollandois s'arrêtèrent cette nuit à Oitz , quoique dans tout le  
 jour ils n'eussent fait que trois lieues Japonaises. Cette ville est composée  
 d'une rue , en forme d'arc , où l'on ne compte pas moins de mille maisons.  
 Elle est située au bord d'un Lac d'eau douce , qui porte son nom ; & fai-  
 sant partie du Domaine Impérial , elle est gouvernée par un Officier de la  
 Cour. Son Lac est étroit ; mais il s'étend en longueur , au Nord , l'espace de  
 cinquante ou soixante lieues Japonaises , jusqu'à la Province de Canga.  
 Toutes les marchandises , qui viennent de cette Province à Meaco , descendent  
 par eau jusqu'aux murs d'Oitz. Le Lac se décharge dans deux rivières , dont  
 l'une descend à Meaco , qu'elle traverse , & l'autre passe à Jodo & à Ofacka ,  
 pour entrer dans la mer. On découvre , à peu de distance du même Lac ,  
 une haute & charmante montagne , nommée *Jesan* , ou *Jiosan* , qui est cou-  
 verte de beaux arbres & de verdure jusqu'au sommet. Elle contenoit , dit-  
 on , trois mille Temples , & par conséquent un prodigieux nombre de Moines.  
 Sa situation , & l'opinion de sa sainteté , en firent un asyle pour les Habitans  
 de Meaco , pendant la fureur des guerres civiles. Cependant l'Empereur No-  
 bunanga , qui joignoit , à beaucoup de haine pour tous les Ministres de la  
 Religion , le ressentiment de quelques insultes qu'il avoit reçus des Habi-

KAMPTER.  
1691.

Route de Men-  
co à Fammamatz.

Ville & Lac  
d'Oitz.

Montagne de  
Jesan & les trois  
mille Temples.



KAMPTIR.  
1691.

tans de cette montagne, s'en rendit Maître avec une armée nombreuse, détruisit les trois mille Temples, & massacra tous les Moines. Derrière la montagne de Jéfan, à deux lieues du grand chemin, on voit les Firanotakies, autres montagnes qui s'étendent beaucoup sur la longueur du Lac d'Oitz, & derrière lesquelles il y a deux chemins, par où quelques Princes de l'Occident du Japon se rendent à la Cour.

Pont le plus  
grand du Japon.

Le 3, on fit treize lieues, jusqu'au village de Tsutsi - Jamena. En sortant d'Oitz, on arrive bientôt à l'agréable ville de Dsedzie, résidence de Fondasiro-Cani, Prince de Focatta. Ses rues sont d'une régularité singulière. Le Château, qui est à l'extrémité Septentrionale de la ville, est entouré d'un côté par le Lac d'Oitz. C'est un vaste & magnifique Bâtiment, orné de hautes Tours quarrées, dont les toits, au même nombre que les étages, sont d'un éclat surprenant. Un grand Temple du Dieu Umano-Gongin, qui est voisin du Château, orne encore la Perspective. Ici les grands chemins commencent à se trouver bordés de Sapins, qui ne cessent, jusqu'à Jedo, que dans quelques endroits coupés par des rochers, ou par un terrain trop sablonneux. Les lieues sont mesurées aussi, avec beaucoup de régularité, par une butte ronde, & un arbre dessus. On trouve, après Dsedzie, un village nommé Tsetta, Sjetta, ou Setta, que la rivière de Jodegava traverse en sortant du Lac d'Oitz. Le double Pont qu'on a bâti sur cette rivière, dans un endroit où elle est séparée par une petite Ile, est le plus grand que l'Auteur ait vu au Japon. Il lui donne, dans sa totalité, trois cens quarante pas de longueur, entre deux balustres, ornés de boules de cuivre jaune. Une lieue & demie plus loin, on passe par le village de Kufatz, dans le Territoire duquel la nature produit cette célèbre espèce de Roseau, ou de Bambou, dont les racines servent à faire des cannes pour s'appuyer en marchant. Elles se nomment Fatiku au Japon, quoiqu'elles soient portées en Europe sous le nom de Rottang. Le prix en est ordinairement médiocre; mais elles deviennent quelquefois très chères, lorsque le Seigneur du Pays défend d'en attacher pendant quelques années, de peur qu'une trop grande consommation ne soit nuisible à l'accroissement de la plante. Il s'en trouve dans d'autres Contrées; mais la racine en est si courte qu'on n'en peut faire des cannes. Ici, le Fatiku, ou le Rottang, jette des racines si profondes, que pour les tirer de la terre, on est obligé de faire de très grandes ouvertures. Une patrie des Habitans de Kufatz n'a pas d'autre occupation ni d'autre Commerce. L'art de les préparer consiste à couper ce qu'il y a d'inutile aux deux bouts de la racine, avec un couteau d'une trempe particulière. On coupe aussi les jeunes racines & les fibres autour des jointures, en laissant néanmoins leurs marques, qui sont de petits trous ronds autour de chaque jointure. Si les racines sont courbées, on employe le feu pour les redresser. On les lave ensuite, & l'on apporte beaucoup de soin à les nettoyer (1).

Poudre célèbre  
par ses vertus.

Un quart de lieue au-delà de Kufatz, on passe trois grands villages contigus, qui se nomment Mingava, Tebura, & Minoki; on, si l'on veut, trois rues consécutives d'un même village, qui sont distinguées par différens noms. Minoki est renommée par une poudre de singulière vertu, qui n'a été découverte, & qui ne se fait que dans ce lieu. Les Japonais la nom-

(1) Pages 32 & 33.

ment

ment Wadferan, & la prennent intérieurement pour toutes sortes de Maladies, surtout pour une forte de Colique, qui est particulière à leur Pays (1). Un pauvre Habitant, qui passe pour le premier Inventeur de ce fameux remède, publia que le Dieu Jakusi, qui est l'Esculape des Japonois, lui étoit apparu en songe, & lui avoit offert différentes plantes qui croissent sur les montagnes voisines, en lui ordonnant d'en faire usage, pour le soulagement de ses Compatriotes. Cette Histoire ayant mis le remède en honneur, il en vendit beaucoup. Ses profits le mirent bientôt en état de faire bâtir une belle maison pour sa demeure, & vis-à-vis de sa boutique, une petite Chapelle, richement ornée, à l'honneur du Dieu qu'il reconnoissoit pour l'Auteur de sa fortune. Il plaça, dans ce Temple, la Statue de Jakusi, qu'on y voit debout, sur une fleur de Tarate dorée, & sous une grande coquille de Petoncle, qui lui sert de couvrechef. La tête est entourée d'une couronne de raions. Il tient, dans la main droite, quelque Symbole que les Hollandois ne purent distinguer, & dans la gauche, un Sceptre, doré, comme toute la Figure. Les Japonois, qui passent dans le village, manquent rarement de rendre hommage à cette Idole; les uns, avec une profonde révérence, les autres s'approchant du Temple, tête nue, dans une posture humiliée. Deux Parens de l'Inventeur, qui font leur demeure dans le même lieu, & qui ont continué le même Commerce, ne se font pas moins distingués par leurs richesses & par leurs fondations (2).

KAMPFER  
1691.

Histoire de la  
découverte & de  
son Inventeur.

En sortant de Minoki, on perd de vue le Lac d'Oitz, qui est caché par des Collines; & l'on arrive, à six lieues de la ville du même nom, dans un grand village qui se nomme Isbe. A quelques lieues d'Isbe, on trouve la petite ville de Minakudsi, composée de trois longues rues fort irrégulières, & célèbre par ses Manufactures de Chapeaux, & de Paniers de jonc. C'est un passage fort fréquenté par une foule de Pelerins, les uns à pied, d'autres à cheval, & deux ou trois sur la même monture, qui reviennent d'Isje, Temple célèbre, à l'extrémité méridionale de la Province du même nom. La plupart portent le nom de leur pèlerinage, celui du lieu de leur naissance, & leur propre nom, écrits sur leur chapeau, pour être reconnus dans toutes sortes d'accidens. La boete, qui contient leurs Indulgences, est attachée aussi au bord de leur chapeau, sur leur front; & de l'autre côté, ils ont un bouchon de paille, enveloppé dans du papier, pour tenir la boete dans l'équilibre. Dsutsi Jamma fut le village où les Hollandois passèrent la nuit, après une journée de douze lieues Japonaises.

Pelerins d'Isje.

Le 4, ils passerent la montagne de Dsutika, pour arriver par un chemin fort rude à Sakanofta, village, à deux lieues de Dsutsi-Jamma. La descente de cette montagne ne ressemble pas mal à celle d'un escalier à vis: ce font

(1) Elle est faite du Pussju, espece amere de Collus, qui, après avoir été séchée & coupée grossièrement, est réduite en poudre. On met cette poudre dans des papiers de quatre doigts en carré, sur lesquels on écrit en caractères rouges & noirs, son nom, ses usages & ses vertus. Chaque paquet pèse un peu plus de deux dragmes. On la donne,

suivant l'âge & la disposition du Malade, en une, deux, ou trois doses, qui se prennent dans une tasse d'eau chaude. Dans les Maisons, où cette poudre se fait, on la vend préparée & bouillie dans l'eau. *Kämpfer*, *Ibid.* p. 11.

(2) *Ibid.* page 34.

Tome X.

T t t

KAMPIER.  
1691.  
Superstitions  
Japonoises.

de grandes marches, taillées sur le bord d'une profonde vallée, qui mènent à une autre montagne voisine. On ne laisse pas de rencontrer, dans cette route, plusieurs Chapelles servies par des Moines, qui présentent aux Voyageurs quelque relique à baiser. Jakanosta est un autre village, le premier qu'on rencontre dans la Province d'Isje, près duquel on vend, dans un petit Temple, des planches fort minces, où l'on grave des caractères magiques, qui garantissent de toutes sortes d'infirmités & de disgrâces. On trouve ensuite le village de Futzkaki. Plus loin, trois quarts d'heure de marche firent arriver les Hollandois à Sekinofisi. Ils n'avoient fait, à midi, qu'environ quatre lieues; mais, avant le soir, ils en firent sept jusqu'à Jokaitz, où l'on trouve un chemin qui mène au Pèlerinage d'Isje, éloigné de treize lieues.

Pèlerins de  
Jokaitz.

Ils avoient passé, dans l'après midi, par Kamme-Jamma, ville assez grande, & située sur une éminence, où l'inégalité du terrain tend les rues fort irrégulières. Une lieue plus loin, ils avoient traversé le village de Munitfaya; & de-là, successivement, ceux de Tsjono, de Tsjakus, Tsjefuki, Ogevata & Finkava, dont le moindre est de deux cens maisons. Le Pays est fort montagneux, jusqu'à deux lieues de Jokaitz, où il devient plus plat & plus fertile. Jokaitz est une assez grande ville, où les Ettangers sont d'autant mieux traités, que la plupart des Habitans vivent des services qu'ils leur rendent. Entre plusieurs Pèlerins, que les Hollandois rencontrèrent ce jour-là, ils admirèrent une femme vêtue de soie, fort bien parée, & le visage couvert de fard, qui conduisoit un vieillard aveugle, & qui, marchant devant lui, demandoit effrontément l'aumône. Ils rencontrèrent aussi plusieurs jeunes Bekunis, espèce de Religieuses Mandiantes, qui abordent les Voyageurs en chantant, pour tirer d'eux quelques piéces d'argent. Elles s'arrêtent aussi long tems qu'on le desiré, sans faire payer leurs faveurs trop cher. La plupart sont filles des Prêtres Montagnards, & se sont consacrées à ce genre de vie en se rasant la tête. Elles sont propres & bien vêtues. Leur coiffure est un voile de soie noire, sur un chapeau léger, pour défendre leur teint de l'ardeur du Soleil. Kämpfer loue leur conduite, qui est, dit-il, également libre & modeste, & comme partagée entre l'effronterie & la pudeur. Il ajoute « qu'elles ont autant de beauté qu'on en puisse trouver dans » les femmes du Pays; que leur mendicité a moins l'air de l'indigence » que d'une scène de Comédie; que non-seulement elles attraquent la bourse » des Voyageurs, mais qu'elles les attendrissent par leurs charmes; que pour » les distinguer des autres Mandiantes, on les nomme Kamano-Kikurri, » parce qu'elles vont toujours deux à deux; qu'elles ont leurs postes mar- » qués sur les chemins voisins de Jokaitz; & que chaque année elles sont » obligées de porter au Temple d'Isje, en forme de tribut, une certaine » partie de ce qu'elles ramassent en mendiant (4).

Filles plaissent  
à Kämpfer.

La route du ; sur d'abord à Oruano, qui n'est qu'à trois lieues de Jokaitz; & dans cet espace, on traverse dix villages & plusieurs rivières. Oruano, qui se nomme aussi Kuana & Kfana, est une fort grande ville, la première de la Province d'Owari, & située sur une Baie de la mer du Midi. Son Château est bâti dans l'eau, du côté Méridional, & doit sa fondation

(4) *Ibidem*, pages 39 & 40.

à l'Empereur Gengoin, qui, haïssant les femmes, & surtout l'Impératrice son Epouse, y relegua cette Princesse, avec toutes les Dames de la Cour. La grande riviere de Saijah se jette dans la mer, près d'un village du même nom, à trois lieues d'Oruano. Quatre lieues & demie plus loin, on trouve une autre ville nommée Mijah, dont le Château sert de logement à l'Empereur, lorsqu'il se rend à Meaco. Une longue rangée de maisons, qui s'étend l'espace de deux lieues, depuis Mijah, finit à Nagaija, résidence du Seigneur de la Province, dont le Château passe pour le troisième de l'Empire, par sa force & son étendue. Ce Prince est si respecté, que si les Hollandois le rencontrent en chemin, ils sont obligés de mettre pied à terre, avec toute leur suite, & d'attendre dans une posture humiliée qu'il soit passé. On visite, à Mijah, quelques Temples où l'on garde précieusement de vieux cimenterres, dont se servoient les Hétois Japonois des anciens tems.

KAMPTER.  
1691.  
Haine d'un  
Empereur Japo-  
nois pour les  
femmes.

Temples des  
Cimenterres.

Kassadira, Narimusi, Arimatzi & Imokava sont de grands villages que les Hollandois traverserent le lendemain, avant que d'arriver à Tiva, ou Tiriu, première ville de la Province de Mikava. Okafaki, qu'on rencontre ensuite, est une autre ville de la même Province, arrosée par une riviere, qui prend sa source dans les montagnes voisines au Nord-Ouest, d'où elle coule, avec beaucoup de rapidité, jusqu'à la mer. Fusikava, petite ville, n'est qu'à une lieue & demie d'Okafaki; & trois lieues & demie plus loin, on arrive dans une longue rue, bordée de belles maisons & de magnifiques Hôtels. Cette unique rue compose une assez grande ville, qui se nomme Akafaka. Le jour suivant, on fait sept lieues pour arriver au Bourg d'Aray, en passant par Goju, Khomra, Simosii, Josida & Sirosaka. Josida, ou Jostsida, est une ville considérable, située sur une éminence, à cinq lieues d'Aray, & célèbre par ses Manufactures d'Ouvrages d'acier. Sirosaka est un gros village, bâti sur le bord de la mer; d'où l'on commence à découvrir le sommet de la haute montagne de Fooki, ou Fusino-Jama, dont la beauté cause de l'admiration. Aray n'est qu'une petite ville, ouverte & sans murailles, mais importante par le séjour des Commissaires Impériaux, qui sont établis pour visiter le bagage des Voyageurs, & surtout des Princes de l'Empire, auxquels il étoit alors défendu de faire passer des femmes & des armes. C'étoit une des Maximes politiques de l'Empereur régnant, pour s'assurer la paisible possession du trône. Les femmes & les filles des Princes étoient gardées à Jedo, Capitale de l'Empire, comme des cautions de la fidélité de leurs maris & de leurs peres (5). A l'égard des armes, il n'étoit permis, dans aucun lieu, d'en transporter une quantité considérable. Les Hollandois furent assujettis à la visite des Commissaires; après quoi traversant, dans une Barque Impériale, le Havre de Fawo, qui n'a qu'une demie lieue de largeur, & sept lieues & demie de tout, ils descendirent à Migafacka, d'où l'on ne compte que trois lieues jusqu'à Fammamatz. Le Pays, qu'ils avoient traversé, étoit fort agréable, & bien cultivé, mais moins peuplé qu'ils ne s'y étoient attendu, en approchant de la Capitale. Fammamatz est une petite ville, dont les rues sont très régulières, & qui est accompagnée d'un grand Château.

Politique qui  
fait prendre les  
femmes & les  
filles pour cau-  
tions des bon-  
mes.

(5) *Ibidem.* page 47.

KAKIINGA.

1691.

Rivière de Ten  
Rijn.Rivière d'Osin-  
gava, & les sin-  
guliers ca.Comment on  
la passe.Fleuve de Pi-  
gwen qui prend  
son d'écoulement.

Le jour suivant, on arrive à deux lieues de cette ville, sur les bords de la grande rivière de Ten-Rijn, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de largeur, & dont la rapidité ne permet pas d'y bâtir des Ponts. On trouve ensuite une ville nommée Mitzedai, qui est suivie de celle de Mitzka. Plus loin, on passe un Pont de cinq cens pas, pour entrer dans Turkoro, d'où l'on se rend à Kakiuga, ou Kakcgava, qui en est à deux lieues. Nisysacka est à la même distance de Kakiuga; & l'on y prend des Cangos pour traverser une montagne, jusqu'au village de Canaja, où l'on reprend des chevaux. Une lieue plus loin, on rencontre la grande & fameuse rivière d'Osingava, qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante, & se jette dans la mer une demie lieue au-dessous de ce passage. Il est impossible de la traverser à gué, après les grandes pluies; & dans d'autres tems, les grandes pierres qu'elle entraîne des montagnes, la rendent toujours fort dangereuse. Les Habitans des lieux voisins, qui connoissent parfaitement son lit, prennent un prix réglé pour aider les Voyageurs; & si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les Loix du pays punissent de mort tous ceux qui s'étoient chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fut alors assez basse, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortège Hollandois; deux à chaque côté, pour lui soutenir le ventre, & un pour tenir la bride. Dans un tems plus difficile, on emploie six hommes de chaque côté du cheval; deux pour le tenir sous le ventre; quatre pour soutenir ceux de devant & se soutenir l'un l'autre, pendant qu'un treizième mene le cheval par la bride. Les Ecrivains du Japon, surtout les Poètes, font souvent allusion aux attributs singuliers de cette rivière (6).

Simada est une petite ville, à peu de distance, où les Hollandois passent la nuit. Le pays est montagneux & stérile. On eut, le lendemain, les montagnes à gauche; & l'on découvroit la mer à droite, au travers de plusieurs champs, entourés d'arbrisseaux qui portent le thé. Après avoir passé plusieurs villages, on retomba dans les embarras du jour précédent, pour traverser une rivière fort rapide, qui baigne les murs de Fusii Jodo. De là, passant à la vûe d'un fameux Château, nommé Fanunkasijo, on eut, pendant deux ou trois lieues, un très mauvais chemin, par des montagnes & des rochers, où la rivière de Fusiijodo prend sa source: mais on retrouva la Plaine, vers la petite ville de Musiko; & dans une demie heure de marche, on arriva sur le bord d'une grande rivière, qui, traversant Abikava, se jette dans la mer, à peu de distance, par trois embouchures.

On ne compte pas plus d'un quart de lieue de cette rivière à Suruga (7), Capitale de la Province du même nom. C'est une ville ouverte, dont les rues sont larges, régulières & remplies de belles boutiques. On y fait du papier, des étoffes à fleurs, des boîtes, d'autres ustensiles de foyers entrelacés, & toute sorte de vaisselle vernissée. On y bat monnaie, comme à Jedo & à Meaco. Le Château, qui est au côté Septentrional de la ville, avoit été consumé par le feu depuis quelques années; & l'on attribuoit

(6) Ibidem. page 51.

(7) Quelques-uns la nomment Sumpu; &amp; d'autres Fushu, du nom de son Château.

cet accident à la fiente de pigeon, qui s'étant ramassée long-tems au plus haut étage de la tour, y avoit pris feu par sa propre chaleur. Kämpfer se loue de la jeunesse de cette ville, qui lui parut bien élevée; parce qu'on voyant passer les Hollandois, elle ne leur fit pas d'injures, comme dans les autres villes (8).

A trois lieues de Suruga, ils passerent dans un village, nommé Jeseri, & situé sur une profonde rivière, près de la Baye de Toromina. On jette sur cette rivière une grande quantité de bois fort dur, qui s'appelle bois de Jeseri, & qui descend jusqu'à la mer, d'où il se transporte dans toutes les Isles du Japon. L'Empereur fait entretenir, dans un Port voisin, quelques Vaisseaux de guerre pour la défense de la Baye; vis-à-vis, sur une haute montagne, est la fameuse Forteresse de Kuno, ou de Kone, que les Japonois croient imprenable, & qui servoit anciennement à garder les trésors de l'Empereur. Kämpfer observa, dans cette route, plusieurs plantes rares, & différentes sortes d'arbres antés, qui portent de grandes fleurs. Le grand chemin, surtout aux environs de Suruga, étoit couvert de Bikunis, ou de jeunes Religieuses Mendiante, qui divertissent les Voyageurs par leurs chansons; de Jammabos, ou de Prêtres des Montagnes, qui adressent de longues harangues aux Passans, & qui les terminent par un bruit effroyable de trompettes & d'anneaux de fer; & de Pelerins, qui vont au Temple d'Isje, ou qui en reviennent.

Le 10 de Mars, on passa par Kiomids (9), petite Ville, à une lieue & demie de Jeseri, & par Jostivara, qui en est à sept lieues & demie, pour arriver le soir à Misiyima. Cette journée, qui est de douze lieues, donna beaucoup d'occupation à la curiosité de Kämpfer. Il vit, à Kiomids, un exemple de corruption, qu'il croit unique au monde. Ensuite, après avoir passé les Montagnes de Tatai, & la rivière de Jumatz, pour se rendre à Cambara qui n'en est qu'à une lieue & demie, il fallut quitter la Côte du Golfe, & tourner au Nord vers la grande rivière de Fudzikava, qu'on rencontre une lieue & demie plus loin, au Village d'Ikabutz, seul endroit où l'on puisse la traverser. Elle a sa source sur la haute Montagne de Fudsi, ou Fusi, qui est à sept grandes lieues Japonaises de ce Village, vers le Nord-Est; & croissant, dans son cours, par la jonction de plusieurs autres rivières, elle se divise en deux bras, pour se jeter dans le Golfe de Toromina. On ne la passe qu'avec beaucoup de peine & de danger, dans

KÄMPFER.  
1691.

Bois de Jeseri.

Kiomids.

Rivière de  
Fudzikava.

(8) On croit après eux, *Toofin, Bai, Bai*. L'Auteur s'explique point ces trois mots.

(9) Kiomids est une petite ville d'environ vingt maisons, située au pied d'une montagne couverte de sapins. La ville étant peu éloignée de la Mer, ses Habitans tirent leur sel du sable des Côtes, après y avoir versé de l'eau de Mer à différentes reprises. On fait le même commerce dans les Villages voisins, le long de la Côte, jusqu'à Kambara. On fait aussi, à Kiomids, un ciment

renommé, dont le principal ingrédient est la résine, tirée des sapins qui croissent dans la montagne voisine. Il se vend en petits morceaux, pliés dans des écorces d'arbres, ou dans des feuilles de roseaux. On monte de la ville, par un escalier de pierre, sur la montagne, où l'on trouve un Temple nommé *Kiomisira*, célèbre par plusieurs Histoires ébuleuses; mais encore plus par sa charmante situation. *Ibidem*, page 55.

KAMPFER.  
1691.

Description de  
la Montagne de  
Fudji.

des Bateaux plats, dont le fond est de planches si minces, qu'en passant sur un banc de sable ou sur un rocher, elles cèdent, & le Bateau glisse dessus. C'est de l'autre côté de cette rivière, qu'après une heure & demie de marche, on se rendit à Jostivara; ville la plus voisine de la Montagne de Fudji, quoiqu'elle en soit à six lieues. On compte six autres lieues, du pied de cette montagne au sommet. Kämpfer, prenant la direction avec son compas, observa qu'elle portoit cinq degrés du Nord à l'Est. Elle est d'une hauteur incroyable, & les Montagnes voisines ne paroissant que des collines en comparaison, elle ne ressemble pas mal au Pic de Ténérife. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au Voyage des Hollandois, elle ne fut pas d'un petit secours à Kämpfer, pour dresser la Carte de leur route. Il croit devoir s'attacher à sa description, parce qu'elle passe, avec justice, pour une des plus belles Montagnes du Globe terrestre. Sa base est grande; & se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. Elle est revêtue de neige, pendant la plus grande partie de l'année; & quoique les chaleurs de l'Été en fassent fondre la plus grande partie, il en reste toujours assez pour couvrir entièrement le sommet. On y voit, près de sa cime, un trou fort profond, qui vomissoit anciennement des flammes & de la fumée; mais cette éruption a cessé, depuis qu'il s'est élevé, au-dessus, une espèce de petite colline ou de butte. A présent, les endroits plats du sommet sont couverts d'eau. Cependant les flocons de neige, que le vent détache & fait voler de toutes parts, sont juger encore que la Montagne est enveloppée d'un voile de nuage & de fumée. Comme l'air est rarement calme dans les parties supérieures, la dévotion y conduit le Peuple, pour y rendre hommage au Dieu des Vents. On emploie trois jours à monter; mais on peut descendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on glisse sur la neige en Hyver, & sur le sable dans la belle saison. Les Jammabos, ou les Prêtres de la Montagne, sont consacrés au culte de l'Eole Japonois. Leur mot du guet est Fudji Jamma, qu'ils répètent sans cesse en mendiant. Cette fameuse Montagne exerce souvent les Poètes & les Peintres du Japon (10).

Misijima.

Misijima, où les Hollandois passèrent la nuit, étoit célèbre autrefois par ses Temples & ses Chapelles, dont on racontoit beaucoup d'Histoires fabuleuses; mais un incendie, qui consuma la ville entière, en 1686, ne lui laissa aujourd'hui que l'avantage d'être située sur trois rivières, & d'avoir un grand nombre de Ponts. On n'avoit rebâti qu'un seul Temple, dont Kämpfer a donné la description dans son second Voyage à la Cour.

Lac de Fakone.  
1712.

Le Dimanche 11 de Mats, on traversa la Montagne de Fakone, au sommet de laquelle on trouve une Pyramide, qui fait la division des Provinces d'Idzu & de Sagami, à l'entrée des Etrats d'Odovara. De-là, descendant l'espace d'une heure, on arriva à Togitz, qui se nomme aussi Fakone, du nom de la Montagne. Cette Place est située sur un Lac, d'une demie lieue de largeur, & long d'une lieue, du Sud au Nord. Du côté Oriental, s'éleva une haute Montagne, terminée en pointe, au pied de laquelle est le Village

de Motto Fakone ; & plus loin , entre Motto-Fakone & Togitz , celui de Dsoogassima. Le pays voisin produit quantité de cedres , les plus beaux du Japon ; mais l'air y est si froid & si pesant , que les Etrangers ne peuvent s'y arrêter long-tems , sans en ressentir les mauvaises qualités. A l'extrémité de Togitz , dans un lieu où le chemin s'étrecit , on trouve une Garde impériale , comme celle d'Aray , pour arrêter les femmes & les armes ; avec cette différence , que les recherches sont ici plus rigoureuses , parce que Togitz est comme une clef de la Capitale de l'Empire , & qu'aucun des Princes occidentaux ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la Cour. Si l'on soupçonne qu'entre les Passans il y ait une femme travestie en homme , elle est visitée rigoureusement ; mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près des Corps-de-garde , Kämpfer fut arrêté par son étonnement , à la vue de cinq Chapelles , & d'autant de Prêtres , qui poussaient des hurlemens effroyables , en batant sur de petites cloches plates. Mais il fut encore plus surpris , lorsqu'ayant vu tous les Japonois du Corège jeter des pieces de monnaie dans les Chapelles , & recevoir en échange un papier , qu'ils portèrent respectueusement sur le rivage du Lac , pour le jeter dans l'eau , après l'avoir attaché à une pierre qui le faisoit aller sûrement au fond , on lui eût expliqué le motif de cet étrange usage. Le Lac de Fakone passe , au Japon , pour le Purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de sept ans ; & l'on croit qu'ils y sont tourmentés , jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par la charité des Passans. Les Prêtres assurent qu'ils reçoivent du soulagement , aussi-tôt que les noms des Dieux & des Saints , qui sont écrits sur le papier , qu'on vend dans les Chapelles , commencent à s'effacer ; & qu'ils sont entièrement délivrés , lorsque l'eau fait disparaître ces caractères. L'endroit particulier , où l'on prétend que les âmes des enfans sont retenues , se nomme Sainokavara. Il est marqué par un monceau de pierres : & loin d'accuser les Prêtres d'imposture , Kämpfer patoit persuadé qu'ils en ont la même opinion que le Peuple , parce qu'il en vit plusieurs qui achetoient des papiers , & qui les jetoient d'aussi bonne foi (11).

Dans une des Chapelles , on montrait plusieurs curiosités (12) ; telles que des fabres d'anciens Héros , dont on y raconte les glorieux exploits ; deux belles branches de corail ; deux cornes de licorne , d'une merveilleuse grandeur ; deux pierres trouvées , l'une dans le corps d'une vache , l'autre dans celui d'un cerf ; un habit d'étoffe d'ama , comme les Anges en portent au Ciel , & qui leur donne le pouvoir de voler ; le peigne de Joritomo , premier Monarque séculier du Japon , avec ses armoiries dessus ; la cloche de Kobidais , Fondateur d'une Secte célèbre , & une Lettre écrite de la propre main de Takamine. Ainsi tous les Peuples du Monde ont leurs chimères , dont la source est dans la nature humaine , puisqu'elles se sont trouvées à peu près les mêmes dans des pays fort éloignés les uns des autres , & qui n'avoient jamais eu de communication.

De Togitz , les Hollandois continuèrent de descendre , pendant une lieue , tantôt sur le penchant , tantôt au pied de la montagne de Firango , d'où ils arrivèrent à la vue de la haute & fameuse montagne de Coma-Jamma. Ils

KAMPIER.  
1691.

Passage où l'on  
visite les femmes  
mecs.

Purgatoire des  
Japonois.

Curiosités d'un  
Temple de Kar  
hont.

(11) Ibidem. page 65.

(12) Page 66.



KÄMPFER.  
1691.

Plantes fort  
estimées des Mé-  
decins du Japon.

Carechu ou  
Cachou.

Plaine de Je-  
do.

Isle de Kama-  
kura, est des  
grands.

latifèrent, à gauche, une Cascade fort remarquable. Le Lac de Fakone, étant environné de montagnes, n'a point d'autre issue que trois ouvertures, qu'il se fait par celle de Firango; & toutes ces eaux, rassemblées sur le penchant de cette montagne, forment un spectacle singulier dans leur chute. Ensuite se resserrant dans un lit commun, avec plusieurs ruisseaux qui s'y joignent, elles composent une grande rivière, qui, rencontrant des rochers & des précipices, traverse la vallée jusqu'à la mer, avec un bruit terrible. On est dédommagé de la difficulté du chemin, par la beauté des points de vue. La mer se présente à l'Est, au bout d'une chaîne de montagnes. Kämpfer, toujours ardent à s'instruire, observa, dans ces lieux sauvages, une admirable diversité d'arbres, de plantes & de fleurs. Les Médecins du Japon attribuent des vertus singulières aux plantes de ces montagnes, & les font recueillir avec soin. « Ils eussent beaucoup une fort belle espèce d'adiante ou de capillaire, » dont les tiges & les côtes sont d'un pourpre brun, & qui n'est connue, au Japon, que sous le nom de *Fackona-Ksa*, qui signifie plante de Fakone. « Comme elle croît en abondance, & que personne n'ignore ses vertus, il n'y a point de Voyageurs qui ne s'arrêtent pour en cueillir la provision.

Après avoir passé par Jumotta, par Kaetama, ou Kafamatz, & devant plusieurs Temples célèbres, les Hollandois arrivèrent à Odovara, pour y passer la nuit. Cette ville est bien fortifiée. On y prépare le Carechu parfumé (13), dont on fait des pilules, de petites Idoles, des fleurs, & d'autres figures. Les femmes en font beaucoup d'usage, dans la persuasion qu'elle affermit les dents & qu'elle donne de la douceur à l'haleine. Kämpfer observe que c'est un jus épais, que les Hollandois & les Chinois portent au Japon; & qu'après la préparation qu'il reçoit dans les villes de Meaco, d'Odovara, où il est mêlé avec de l'ambre, du camphre & d'autres ingrédients, ils le rachètent, pour le transporter dans d'autres lieux (14).

Le 12, on passa la rivière de Sakava, qui, sans avoir plus de trois pieds de profondeur, est si dangereuse, lorsqu'elle est enflée par les pluies, que, pour arrêter ses ravages, on a fait, à grand prix, des digues aussi longues que ses bords. Sakava, Koofsi, Magigava, Misava, Kojisa, Firatza & Bansju ou Bandaju, sont autant de gros villages, qu'on traverse avant que d'arriver dans une grande plaine, dont la vue ne peut découvrir les extrémités, parce qu'elle s'étend jusqu'à Jedo. On trouve ensuite trois autres villages, nommés Marzija, Nango & Kavanda, qui conduisent à celui de Jootsuia. On voit près des Côtes, vis-à-vis de Kavanda un rocher qui sort de la mer, en forme de pyramide; & plus loin, directement au Sud, la fameuse Isle de Kamakura, dont le nom signifie Côtes. Elle paroît ronde, d'une lieue de tour au plus, & couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les Seigneurs disgraciés; & rarement sont-ils rappelés, lorsque leur malheur les y condamne. Les Côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues, pour hâler les Bateaux, dans lesquels on y transporte les Prisonniers ou des provisions. Une lieue au-delà de Jootsuia, on passe par Fusisava, ville atrophiée d'une rivière, où l'on perd la vue de la mer, qu'on ne retrouve que six lieues plus loin, à Fodogaï, pour ne

(13) Ou *Terra Japonica*, qu'on nomme vulgairement *Cachou*.

(14) *Ibidem* page 65.

la plus perdre jusqu'à Jedo. Fodogai est sur le rivage même, à l'embouchure d'une rivière, qui forme un Port assez sûr. Le Pays, qu'on avoit traversé pendant tout le jour, étoit également fertile & peuplé; il se termine par un petit nombre de Collines, d'où l'on découvre une suite continuelle de villes & de villages, & d'où l'on ne compte plus que six lieues jusqu'à Jedo.

Le Mardi 13, continuant de marcher par un Pays fort peuplé, dont les Places les plus remarquables sont Tisfi, ou Tisfiku, Kanagava, Kavafaki & Rokingo, les Hollandois arrivèrent à Tsufunomori, lieu célèbre par l'abondance de coquillages & de plantes marines qui s'y trouvent. Kämpfer y observa comment les Japonois préparent l'algue de mer, pour en faire un aliment. » Ils choisissent deux plantes principales, qui croissent sur les coquilles; l'une verte & délicate; l'autre, rougeâtre & plus large. Ils les mettent en pieces, ils les épluchent; & chaque espece est jetée dans une cuve d'eau fraîche, où elle est bien lavée. Ensuite, étendant la verte sur une piece de bois, on la hache en parties fort menues, comme du tabac. On la lave encore; on la met dans un crible de bois, long de deux pieds, où l'on verse de l'eau fraîche. Lorsqu'elle y a séjourné quelque tems, on l'en retire, avec une espece de peigne; & la pressant de la main, on en fait une pâte épaisse, dont on exprime l'eau, pour la faire sécher plus facilement au Soleil. L'espece rouge n'étant pas si commune que la verte, on ne la met pas en morceaux; mais la préparation en est d'ailleurs la même, & l'on en fait aussi une espece de gâteaux, que les Japonois aiment beaucoup (15).

Sinagava, qui se présente une demie lieue au-delà de Tsufunomori, est un Fauxbourg de Jedo, à deux lieues de cette ville Impériale, ou ruche du moins au véritable Fauxbourg, comme Fudsimi touche à celui de Meaco. En y entrant, la Place des Exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines & de cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux, & d'autres animaux carnassiers, qui se repaissent de ces misérables restes. Sinagava est composé d'une rue longue & irrégulière, qui a la mer à droite, & une Colline à gauche, sur laquelle on découvre quelques beaux Temples. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandois s'arrêtèrent dans une Hôtellerie, où la pleine vue de la ville, & de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de Bâtimens, de toutes sortes de grandeur & de figure, offre une des plus belles perspectives du Monde. On leur dit que la beauté de ce spectacle attiroit souvent, dans le même lieu, des personnes d'une condition distinguée. Il leur restoit un quart de lieue, pour arriver à l'entrée du Fauxbourg de Jedo, qui n'est qu'une continuation de Sinagava, dont il est séparé par un simple Corps-de-garde. La mer, en cet endroit, s'approche si fort de la Colline, qu'il n'y a qu'un rang de Maisons entre la Colline & le chemin. Il regne quelque-tems le long de la Côte; mais venant ensuite à s'élargir, il forme plusieurs rues irrégulières, d'une longueur considérable. Après une demie heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges & plus uniformes, la

Kämpfer.

1691.

Prépare à ion de  
l'Algue de Mer  
pour la Table.

Sinagava; premier  
Fauxbourg  
de Jedo.

Lieu des exécutions.

Les Hollandois  
arrivent à Jedo.

(15) Ibidem. pages 73 & 74.

Tome X.

KÄMPFER.  
1691.  
Leurs premières  
observations.

foule du Peuple, & le tumulte, firent comprendre aux Hollandois, qu'ils étoient entrés dans la ville. Ils traversèrent un Marché, d'où prenant par une grande rue, qui coupe un peu irrégulièrement Jedo du Sud au Nord, ils passèrent plusieurs Ponts magnifiques, entre lesquels ils en distinguèrent un de quarante-deux brasses de longueur, célèbre, parce qu'il est le centre commun d'où l'on mesure les chemins & la distance des lieux dans toute l'étendue de l'Empire. Ils virent plusieurs rues, qui aboutissent à la grande; & leur admiration fut particulièrement excitée par la foule incroyable du Peuple, par le train des Princes & des Grands, qu'ils ne cessèrent pas de rencontrer, & par la riche parure des Dames, qui passoient continuellement dans leurs Chaises & leurs Palanquins. Ils ne se laissoient pas de voir aussi, la variété des Boutiques qui bordent les rues, & l'étalage de toutes sortes d'échantillons & de modèles, avec un drap noir suspendu, pour la commodité, ou pour le faste. Ils ne s'apperçurent point, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer; » apparemment, ob- » serve Kämpfer, parce qu'un si petit train n'avoit rien d'admirable pour » les Habitans d'une ville si peuplée, séjour d'un puissant Monarque, où l'on » est accoutumé à des spectacles plus pompeux. La marche fut d'une lieue entière, dans la grande rue, jusqu'à l'Hôtellerie ordinaire de la Nation Hollandoise.

Rigueur avec  
laquelle ils sont  
traités.

L'Ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux Ministres des affaires étrangères. Le premier ordre, qu'on lui fit signifier, fut de se tenir renfermé dans sa chambre, lui & tous les gens; avec défense, au Bugio, de laisser approcher d'eux d'autres Japonois que leurs Domestiques. Kämpfer murmure un peu de cette rigueur. » On devoit croire, dit-il, nos appar- » mens assez éloignés de la rue, puisque c'étoit le plus haut étage du der- » rière de la Maison, où il n'y avoit d'entrée qu'un passage étroit, qu'on » auroit pu fermer à la clef, si cette précaution avoit paru nécessaire. Il y » avoit deux portes, l'une en bas & l'autre au haut de l'escalier; & les » chambres étoient fermées de trois côtés. La mienne n'avoit qu'une seule » fenêtre étroite, au travers de laquelle j'avois assez de peine à voir le Soleil » en plein midi (16).

Il se passa près de quinze jours avant que l'Ambassadeur pût obtenir sa première Audience; & la captivité des Hollandois diminua si peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jeter, de leurs fenêtres dans la rue, le moindre papier sur lequel il y eût des caractères de l'Europe (17). Cependant il paroît que Kämpfer eut l'adresse de ménager assez les Gardes, pour se procurer la liberté de visiter la ville, & d'en faire une description d'autant plus curieuse, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité (18).

Description de  
Jedo, séjour de  
l'Empereur.

Des cinq grandes villes de Commerce, qui appartiennent au Domaine

(16) *Ibid.* page 86.

(17) Page 87. Cette dé fiance venoit peut-être d'un incendie, qui avoit brûlé plus de quatre mille Maisons avant l'arrivée des Hollandois, & qui se renouvela plusieurs fois pendant leur séjour dans la ville.

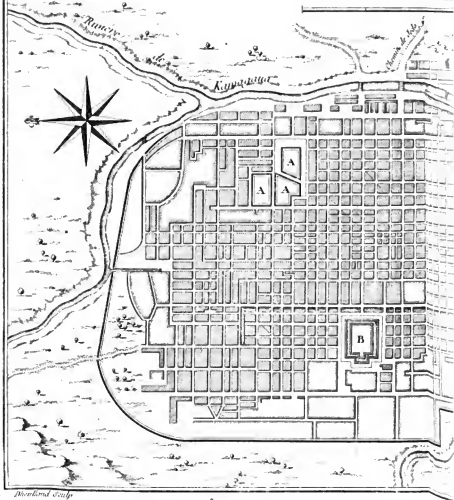
(18) Il le donne pour fidèlement copié & réduit, d'après un grand plan de quatre pieds & demi de long, & d'autant de largeur, fait par les Japonois mêmes, & qui a été déposé entre les mains de M. le Chevalier Sionne. On le joint ici.



# PLAN DE LA VILLE

A. Quartier du Dayri ou Empereur hebraïque

Echelle d'une demi lieue



Woodland Sculp

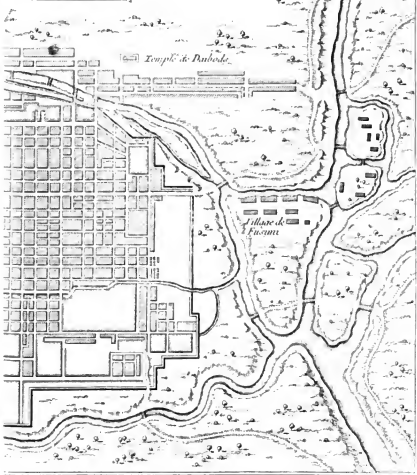


# ILE DE MEACO

redoute . B. Palais du Cubesama

ne commune de France

1/2 Ligne



N° 6. Tome A. Page 507.





impérial, Jedo passe pour la première. Elle est tout à la fois la Capitale & la plus grande ville de l'Empire. C'est le séjour d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, qui composent la Cour ; & la multitude de ses Habitans est presque incroyable. Elle est située, suivant l'observation de Kämpfer, à trente-cinq degrés trente-deux minutes de latitude, dans une grande Plaine de la Province de Musasi, au fond d'une Baye fort poissonneuse, qui a, du côté droit, en allant vers la mer, Kamakura & la Province d'Idsu ; & du côté gauche, les Provinces d'Ava & de Kudsu. La face de Jedo, qui regarde la mer, a la figure d'un croissant. Les Japonais lui donnent sept lieues de long, cinq de large, & vingt de circonférence. Elle n'est pas entourée de murs ; mais plusieurs fossés qui l'environnent, & de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de résistance, peuvent servir avantageusement à la défendre. Une grande rivière, qui a sa source au Couchant, la traverse & se jette dans le Port ; tandis qu'un de ses bras va servir de fossé au Château, & se jette aussi dans le Port par cinq embouchures, dont chacune offre un Pont magnifique.

Jedo n'est pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'est arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans plusieurs quartiers, des rues si régulières qu'elles se coupent à angles droits. Elle doit cet embellissement aux incendies, qui y réduisent souvent en cendre un grand nombre de Maisons. Les nouvelles rues peuvent être disposées sur le plan des Propriétaires du terrain. En général, les Maisons de Jedo sont basses & petites, comme dans tout le reste de l'Empire. La plupart sont bâties de bois de sapin, avec un léger enduit d'argile. L'intérieur est le même qu'à Meaco ; c'est-à-dire, divisé en appartemens avec des Paravents de papier, les murs revêtus de papier-peint, le plancher couvert de nattes, & les toits couverts de bardeaux ou de copeaux de bois. Il n'est pas surprenant qu'avec des matières si combustibles, le feu y fasse tant de ravage. Chaque Maison doit avoir, sous le toit ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instrumens nécessaires pour l'employer. Cette précaution suffit souvent, pour éteindre le feu dans une Maison particulière ; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie, qui a déjà fait du progrès. Les Japonais ne connoissent point alors d'autre remède, que d'abattre les Maisons voisines, auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des Compagnies instituées dans cette vue, qui font la patrouille nuit & jour, avec des habits de cuir brun pour les défendre de la flamme, & des crocs de fer.

Tous les quartiers de la ville sont remplis, comme en Europe, de Moines, de Monastères, de Temples, & d'autres Bâtimens Religieux, qui en occupent les plus belles parties. Mais les logemens des Moines ne sont différens de ceux des Laïques, que par quelques marches pour y monter, & par le voisinage d'un Temple ou d'une Chapelle, ou du moins, de quelque grande Salle, ornée de plusieurs Autels avec leurs Idoles. Les Palais des Grands sont de superbes édifices, comme on doit se l'imaginer de tant de Princes & de Puissans Seigneurs (19), qui font leur demeure ordinaire dans

KÄMPFER.  
1691.  
sa situation.

Ses Edifices.

Précautions  
contre l'incen-  
die.

Logemens des  
Moines.

Palais des  
Grands.

(19) Voyez la Description, dans l'Article suivant.



KAMPIER.  
1691.

Cheré des  
villes.

Château de  
Jedo, ou Palais  
de l'Empereur du  
Japon.

Ornemens in-  
érieurs.

la Capitale de l'Empire. Ils sont séparés des Maisons particulières par de grandes cours & de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées. Mais ils n'ont qu'un étage, divisé en plusieurs riches appartemens, sans tours, & sans ces autres marques d'autorité, qu'on voit aux Châteaux des Princes & des Grands dans leurs Etats héréditaires.

Jedo, suivant l'expression de Kampter, est un Séminaire d'Artistes, de Marchands & d'Artisans ; ce qui n'empêche point, dit-il, que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'Empire. « Il en apporte, » pour raison, le concours infini du Peuple, des Moines oisifs, & des » Courtisans, avec la difficulté du transport pour les provisions.

Le Château, ou le Palais de l'Empereur, est situé presque au milieu de la ville. Sa figure est irrégulière. On lui donne cinq lieues de tour. Il est composé de deux clôtures, qu'on peut nommer deux Châteaux extérieurs. Le troisième, qui fait le centre, & qui est proprement la demeure du Monarque, est flanqué de deux autres Châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands Jardins derrière l'appartement Impérial. Chacun de ces Châteaux est entouré de fossés & de murs. Le premier occupe un grand terrain, qui environne le second, & une partie du Palais Impérial. Il contient tant de rues, de fossés & de canaux, qu'il fut difficile à Kampter d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'est dans ce Château extérieur que demeurent les Princes de l'Empire, avec leurs familles. Le second Château occupe moins d'espace & fait face au troisième ; mais il est séparé des deux autres, par des murs, des fossés, des pont-levis, & de grosses portes. La Garde en est plus nombreuse que celle du premier. Il contient les superbes Palais de quelques-uns des plus puissans Princes de l'Empire, des Conseillers d'Etat, des premiers Officiers de la Couronne, enfin de tous les Seigneurs qui sont appelés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'Empereur. Le Château, qui mérite proprement le nom de Palais Impérial, est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres. Il est entouré d'une épaisse muraille de pierre de taille, flanquée de Bastions, qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre, élevé du côté intérieur, soutient plusieurs Bâtimens longs, & des guérites ou des tours à plusieurs étages. Rien n'approche de la solidité de l'édifice, dans la partie que l'Empereur habite. Ce sont des pierres de taille, d'énorme grandeur, posées l'une sur l'autre sans mortier & sans crampons de fer ; afin que dans les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon, les pierres puissent céder au choc & ne recevoir aucun dommage. De l'intérieur du Palais, s'élève une tour carrée plus haute que tout le reste des Bâtimens, divisée en plusieurs étages, dont chacun a son toit, & si richement ornée, que de loin elle donne, à tout le Château, un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toits recourbés, avec des dragons dorés au sommet & aux angles, qui couvrent tous les autres Bâtimens, produisent le même effet. Le second Château a peu d'ornemens extérieurs ; mais il est entouré, comme le premier, de fossés, larges & profonds, & de très hauts murs, avec une seule porte & un pont, qui communique au troisième. C'est dans le premier & le second, qu'on élève les Enfans de l'Empereur. Tous ces Châteaux, ou ces Palais, n'ont qu'un

étage, & ne laissent pas d'être assez hauts. Le troisième a plusieurs longues galeries, & de grandes salles, qui peuvent être divisées avec des Paravents. Chaque appartement a son nom. Celui qu'on nomme la Salle des mille Nattes, sert uniquement aux grandes assemblées, où l'Empereur reçoit l'hommage & les présens des Princes de l'Empire, & les Ambassadeurs des Puissances étrangères; mais il y a diverses autres Salles d'Audience (20). Il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'Architecture du pays. Les plafonds, les solives & les colonnes sont de bois de Cedre, de Camphre ou de Jessier, dont les veines forment naturellement des fleurs & d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de Sculpture. La plupart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beaucoup d'art. Le plancher est couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reste, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le Palais de l'Empereur & ceux des Princes. On garde le trésor Impérial, dans un Bâtiment dont les toits sont de cuivre & les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrain, qui a pour plat-fond un grand réservoir d'eau. L'Empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonais sont persuadés que cette barrière est impénétrable au feu du Ciel. Mais Kämpfer avertit que ne l'ayant pas vu, il n'en parle que sur le témoignage d'autrui (21).

Enfin le jour de l'Audience fut marqué au 29 de Mars, qui est le dernier du second mois des Japonais. Quoique ce fut un des jours ordinaires où l'Empereur étoit accoutumé de la donner, Kämpfer avoue qu'on n'auroit pas pensé si-tôt à dépêcher les Hollandois, si le Favori de l'Empereur, qui devoit donner une fête à ce Monarque, & qui avoit besoin de tems pour ses préparatifs, n'eût été bien aise de se délivrer d'eux. Ce Seigneur, qui se nommoit Makino-Bingo, avoit été Gouverneur de l'Empereur, & s'étoit maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'Ambassadeur Hollandois de se tenir prêt pour le 29. Les préparatifs ne marquèrent pas une considération fort distinguée, puisqu'il lui fit dire simplement de se rendre, de bonne heure, à la Cour, & de se tenir dans la Salle des Gardes jusqu'à ce qu'il fût appelé (22). Le récit de cette Audience est d'autant plus curieux, que non-seulement il peut servir à faire juger comment les Hollandois sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres Nations de l'Europe; mais que l'Auteur, accusant Montanus de fausseté dans le célèbre Ouvrage qu'il a publié (23), & passant lui-même pour un Observateur exact & sincère, son témoignage est le seul, sur lequel on puisse se former une juste idée de la Cour & des cérémonies du Japon. Ne changeons, à son récit, que ce qui demande un peu de réformation dans le style.

» Le 29 de Mars, qui étoit un Jeudi, les présens destinés pour sa Majesté Impériale furent envoyés à la Cour. Ils y devoient être rangés sur des

KÄMPFER,  
1692.

Appartement  
pour le garantir  
du Tonnerre.

Comment les  
Hollandois ob-  
tiennent l'Au-  
dience.

Hollandois qui  
présentent leurs  
présens.

Révision de la  
marche Hollan-  
doise.

(20) Kämpfer parle plus bas de la Salle des mille Nattes.

(21) Page 85.

(22) Page 90. Makino Bingo étoit Président du Conseil d'Etat.

(23) Ambassades mémorables des Hollandois aux Empereurs du Japon. Voyez, dans la Description, l'opinion qu'on en doit prendre.

KAMPTER.  
1691.

» tables de bois, dans la Salle des mille Nattes, où l'Empereur en devoit  
 » faire la revûe. Nous suivîmes, aussi-tôt, avec un petit Equipage; couverts d'un  
 » manteau de soie noir. Nous étions accompagnés des trois Intendants des Gou-  
 » verneurs de Nangasacki, d'un Commis du Bugio, de deux Messagers de Nan-  
 » gasacki, & d'un fils de l'Interprète, tous à pied. Nous étions quatre à  
 » cheval, tous à la queue l'un de l'autre; trois Hollandois & notre Inter-  
 » prète. Chacun de nos chevaux étoit conduit par un Valer, qui renoit la  
 » bride, & qui marchoit à la droite. C'est le côté par lequel on monte à  
 » cheval & l'on en descend, à la maniere du Pays. Autrefois nous avions  
 » deux Valets pour chaque cheval; mais nous avons supprimé cet usage,  
 » comme une dépense inutile. Notre Ambassadeur, que les Japonois nom-  
 » ment le Capitaine, venoit après nous dans un Norimon, suivi de notre  
 » ancien Interprète, qui étoit porté dans un Cango. Nos Domestiques fer-  
 » moient la marche à pied. Ce fut dans cet ordre que nous nous rendî-  
 » mes au Château, par une demie heure de marche. Nous entrâmes dans  
 » la premiere clôture par un grand Pont bordé d'une balustrade, sur laquelle  
 » regne une suite de boules de cuivre. La riviere, qui passe dessous, est  
 » large, & coule vers le Nord, autour du Château. On y voyoit alors un  
 » grand nombre de Bateaux & des Barques. Nous trouvâmes, au bout du  
 » Pont, deux portes fortifiées, entre lesquelles nous vîmes une petite Garde.  
 » Après avoir passé la seconde porte, nous entrâmes dans une grande Place,  
 » où la Garde étoit plus nombreuse. La Salle d'armes nous parut tapissée de  
 » drap. Les piques étoient debout, à l'entrée; mais le dedans étoit revêtu  
 » d'armes dorées, de fusils vernissés, de boucliers, d'arcs, de fleches & de  
 » catquois, rangés avec beaucoup d'ordre & de goût. Les Soldats se tenoient  
 » assis à terre, les jambes croisées, tous vêtus de soie noire, & chacun avec  
 » deux sabres à son ceinturon. On nous fit traverser entièrement la premiere  
 » clôture, entre les Palais des Princes & des Grands de l'Empire, qui rem-  
 » plissent l'intérieur de ce premier Château. Le second, où nous arrivâmes, ne  
 » nous parut différent du premier, que par la structure des portes & des  
 » Palais, qui est plus magnifique. On nous y fit laisser notre Norimon,  
 » notre Cango, nos chevaux & nos Valets, pour nous conduire, par un  
 » long pont de pierre, au Fonmatz, qui est la demeure de l'Empereur. Après  
 » avoir passé ce Pont, nous traversâmes un double Baitton, suivi de deux  
 » Portes fortifiées, par lesquelles nous entrâmes dans une rue irréguliere,  
 » bordée, des deux côtés, d'une fort haute muraille. Nous arrivâmes au  
 » Fiakninban, c'est-à-dire à la grande Garde du Château, qui est au bout  
 » de cette rue, près de la dernière porte, qui conduit au Palais. On nous  
 » ordonna d'attendre, dans la Salle des Gardes, que le grand Conseil d'Etat  
 » fût assemblé; tems auquel nous devions être introduits. Les deux Capi-  
 » taines de la Garde nous offrirent civilement du thé & du tabac à fumer;  
 » & quelques autres Gentilshommes vinrent nous tenir compagnie. Nous  
 » n'attendîmes pas moins d'une heure; & dans l'intervalle nous vîmes en-  
 » trer, au Palais, plusieurs Conseillers d'Etat, les uns à pied, d'autres  
 » portés dans leurs Norimons. Enfin nous fumes conduits par deux magni-  
 » fiques porres, au travers d'une grande Place carrée, jusqu'à l'entrée du  
 » Palais. L'espace, entre la seconde porte & le frontispice du Palais, étoit

« rempli d'une foule de Courtisans & d'un grand nombre de Gardes. De-là  
 « on monte, par deux escaliers, dans une spacieuse Salle, qui est à la droite  
 « de l'entrée, où toutes les personnes, qui doivent être admises à l'Audience  
 « de l'Empereur, ou des Conseillers d'Etat, attendent qu'on les introduise.  
 « Cette Salle est non seulement fort grande, mais extrêmement exhaussée; ce  
 « qui n'empêche pas qu'elle ne soit assez sombre, lorsqu'on y a mis tous les  
 « Paravents, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'en haut d'une  
 « chambre voisine. Elle est d'ailleurs richement meublée à la manière du  
 « Pays; & le mélange de ses piliers dorés, qui s'élèvent entre les Paravents,  
 « forme un coup d'œil fort agréable. Nous y attendîmes encore, l'espace  
 « d'une heure, que l'Empereur fût venu s'asseoir dans la Salle de l'Audience.  
 « Alors trois Officiers conduisirent notre Ambassadeur devant sa Majesté,  
 « & nous laissèrent dans la première Salle où nous étions. Aussi-tôt qu'il  
 « fut entré, ils crièrent à haute voix, *Hollanda Capitaine*. C'étoit le signal,  
 « pour l'avertir de rendre l'hommage établi. Il se traîna, suivant l'usage,  
 « avec les mains & les genoux, à l'endroit qui lui fut montré, entre les  
 « présens, qui étoient rangés d'un côté, & l'endroit où l'Empereur étoit  
 « assis; là, s'étant mis à genoux, il se courba vers la terre, jusqu'à la tou-  
 « cher du front. Ensuite il recula comme une écrevisse, c'est-à-dire en se  
 « traînant en arrière sur les mains & sur les pieds, sans avoir ouvert la  
 « bouche pour prononcer un seul mot. Il ne se passe rien de plus aux Au-  
 « diences que nous obtenons de ce puissant Monarque; & l'on n'observe  
 « pas plus de cérémonie, dans les Audiences qu'il donne aux plus grands  
 « Princes de l'Empire. On les appelle, à haute voix, par leur nom; ils  
 « s'avancent, en rampant; & lorsqu'ils ont frappé la terre du front, ils se  
 « retirent de même.

« La Salle d'Audience, nommée autrement la Salle des cens Nattes, ne  
 « ressemble en rien à celle qui est décrite & représentée par Montanus. Le  
 « trône élevé, les degrés, par lesquels on y monte, les Tapis, dont il  
 « les suppose couverts, les magnifiques colonnes entre lesquelles il dit que  
 « les Princes de l'Empire se prosternent devant le Monarque, & d'autres  
 « peintures, n'ont de fondement que dans son imagination. Tout ce qu'on  
 « voit dans cette Salle, est réellement curieux & riche, mais beaucoup plus  
 « simple qu'il ne le représente. Au second Voyage que nous fîmes à la  
 « Cour, on eut la bonté de nous faire voir la Salle; ce qui me donna  
 « occasion d'en tirer un plan, qui n'étoit pas difficile à composer. Il suffi-  
 « soit de se faire dire le nombre des nattes, des colonnes, des paravents,  
 « & des fenêtres. Son plancher est couvert en effet de cent nattes, toutes  
 « de la même grandeur; d'où lui vient le nom de *Sen-Sio-Siki*, qui signifie  
 « Salle de cent Nattes. Elle est ouverte, d'un côté, vers une petite cour,  
 « d'où elle reçoit sa lumière. Du côté opposé, elle se joint à deux autres  
 « chambres; l'une, qui sert aux Audiences des Conseillers d'Etat; l'autre,  
 « plus petite, plus enfoncée & plus haute d'une marche, où l'Empereur  
 « est assis, les jambes croisées, sur un petit nombre de tapis. Il n'est pas  
 « aisé de le voir dans cette situation, parce que le jour ne donne pas jus-  
 « qu'au lieu qui lui sert de trône; sans compter que l'Audience est fort  
 « courte, & que ceux, qu'il y admet, sont dans une posture trop humble,

Montanus a eu  
côté d'exagé-  
ration

Il est démenté  
par le témoigna-  
ge oculaire de  
Kampfer.

KÄMPFER.  
1691.

» pour trouver le moyen de l'envisager. Cette cérémonie, d'ailleurs, est d'une  
» Majesté qui inspire beaucoup de respect. Il y regne un silence surprenant,  
» parmi les Conseillers d'Etat, les Princes & les Seigneurs de l'Empire,  
» qui sont en grand nombre, les Gentilshommes de la Chambre Impériale,  
» & d'autres grands Officiers, qui forment une double haie dans la Salle,  
» & sur toutes les avenues, assis dans un bel ordre, avec leurs habits de  
» cérémonie (14).

Changement  
fâcheux pour les  
Hollandais.

Autrefois, l'Ambassadeur Hollandois en étoit quitte pour rendre l'hommage; & peu de jours après, on lui lisoit certains Réglemens (15), qu'il promettoit d'observer, après quoi il étoit envoyé à Nangasaki. Mais depuis plus de vingt ans (16) l'Ambassadeur, & les Hollandais qui l'accompagnent à Jedo, sont conduits plus loin dans le Palais, pour donner à l'Impératrice, aux Princesses & aux Dames de la Cour, l'amusement de les voir. Dans cette seconde Audience, l'Empereur & les Dames se tiennent derrière des Paravents & des Jalousies; mais les Conseillers d'Etat, & les autres Officiers de la Cour, sont assis à découvert. Kämpfer peint cette scène bizarre, avec beaucoup de naïveté.

On s'est donné  
en spectacle à la  
Cour du Japon.

» Après la cérémonie de l'hommage, l'Empereur se retira dans son appartement & nous fumes appelés avec l'Ambassadeur. On nous fit traverser plusieurs appartemens, pour nous rendre dans une galerie fort dorée, où nous attendîmes un quart d'heure. Ensuite, traversant plusieurs autres galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre, où l'on nous pria de nous asseoir. Plusieurs hommes rases, qui étoient les Médecins de l'Empereur, des Officiers de Cuisine & des Ecclésiastiques, vinrent nous demander nos noms & notre âge. Mais on tira bientôt des paravents devant nous, pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries plus obscures, qui étoient bordées d'une file non interrompue de Gardes du corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'Empereur, la file étoit continuée par plusieurs grands Officiers de la Couronne, qui faisoient face à la Salle où nous étions attendus. Ces Officiers avoient leurs habits de cérémonie, étoient assis sur leurs talons, & la tête courbée. La Salle consistoit en divers compartimens, qui regardoient vers l'espace du milieu, dont quelques-uns étoient ouverts, & les autres fermés par des paravents & des jalousies. Les uns étoient de quinze nattes, d'autres, de dix-huit, & d'une natte plus hauts ou plus bas, suivant la qualité des personnes qui les occupoient. L'espace du milieu étoit sans nattes, & par conséquent le plus bas, parce qu'on les en avoit ôtées. Ce fut sur le plancher de cet espace, qu'on nous ordonna de nous asseoir. L'Empereur & l'Impératrice étoient assis à notre droite, derrière des jalousies. J'eus deux fois l'occasion de voir l'Impératrice, au travers des ouvertures. Elle me parut belle; le teint brun, les yeux noirs & pleins de feu; son âge d'environ trente-six ans; & la proportion de sa tête, qui étoit assez grosse, me fit juger qu'elle étoit d'une taille fort haute. J'entends, par le nom de Jalousies, une sorte de tapisserie très fine, composée de roseaux fendus &

Comment on  
les place dans la  
Salle de la seconde  
Audience.

(14) Pages 96 & précédentes.

(15) Voyez la Description,

(16) A compter de 1691, qui est la date de l'Auteur,

revêtue par derrière d'une soie transparente, avec des ouvertures, de la largeur de la main, qui laissent un passage libre aux regards. On les peint de diverses figures, pour l'ornement, ou plutôt, pour mieux cacher ceux qui sont derrière; quoiqu'indépendamment des peintures, il soit difficile de voir les personnes d'un peu loin, surtout si le derrière n'est point éclairé.

L'Empereur lui-même étoit dans un lieu si obscur, que nous aurions eu peine à l'appercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir. Il parloit néanmoins si bas, qu'il sembloit vouloir garder l'incognito. Les Princesses du sang & les Dames de la Cour étoient vis-à-vis de nous, derrière d'autres jalouses. Je m'aperçus qu'on y avoit mis des cornets de papier, entre les cannes, pour élargir les ouvertures, & rendre le passage plus libre à la vue. Je comptai environ trente de ces cornets; ce qui me fit juger que les Dames étoient au même nombre. Makino-Bengo étoit assis seul, sur une natte élevée, dans un lieu découvert à notre droite, c'est-à-dire du côté de l'Empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment, étoient assis les Conseillers d'Etat, du premier & du second Ordre. La galerie, derrière nous, s'étoit remplie des principaux Officiers de la Cour & des Gentilshommes de la Chambre Impériale. Une autre galerie, qui conduisoit au compartiment de l'Empereur, étoit occupée par les enfans des Princes, par les Pages de Sa Majesté, & par quelques Prêtres, qui se cachotent pour nous observer. Telle étoit la disposition du Théâtre, où nous devions jouer notre rôle (17).

Notre premier Interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes & les réponses; & nous primes nos places à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés, en nous traînant & nous prosternant, du côté des jalouses de l'Empereur. Alors Bengo nous dit, de la part de ce Monarque, qu'il nous voyoit volontiers. L'Interprète, qui nous répéta ce compliment, rendit aussi la réponse de notre Ambassadeur. Elle consistoit dans un très humble remerciement, de la part que l'Empereur avoit eue, de nous accorder la liberté du Commerce. L'Interprète se prosternoit à chaque explication, & parloit assez haut pour être entendu de l'Empereur : mais tout ce qui sortoit de la bouche du Monarque, passoit par celle de Bengo; comme si ses paroles eussent été trop précieuses & trop sacrées, pour être reçues immédiatement par des Officiers inférieurs. Après les premiers complimens, l'acte, qui suivit cette solennité, devint une vraie farce (18).

On nous fit mille questions ridicules. Premièrement, on voulut savoir notre âge & notre nom : chacun de nous reçut ordre de l'écrire sur un morceau de papier, avec une écriture d'Europe, que nous avions apporté pour cette occasion. On nous dit ensuite de remettre le papier & l'écritoire à Bengo, qui les mit entre les mains de l'Empereur, par un trou de la jalouse. Alors on demanda au Capitaine, ou à l'Ambassadeur, quelle étoit la distance de Hollande à Batavia, & de Batavia au Japon; & lequel avoir le plus de pouvoir, du Directeur général de la Compagnie Hollandaise, ou du Prince de Hollande? Voici les questions qu'on me fit particulièrement; quelles étoient les maladies extérieures ou internes, que je croyois les plus dangereuses & les plus difficiles à guérir? Quelle étoit ma mé-

KAMPTER.  
1691.

Manière dont  
l'Empereur & les  
Dames sont placés.

Comment les  
Hollandais parlent  
à l'Empereur.

Questions  
qu'on leur fait,  
& leurs réponses.

KÄMPFER.  
1691.

Remèdes pour  
peukong & la vie.

Les Hollan-  
dois envoient la  
Cour par des sin-  
giers.

» rhode, pour les ulcères & les aposthumes intérieures ? Si les Médecins d'Eu-  
» rope ne cherchoient point quelque remède pour rendre les hommes im-  
» mortels, comme les Médecins Chinois en faisoient leur étude depuis plu-  
» sieurs siècles ? Si nous avions fait quelque progrès dans cette recherche ?  
» & quel étoit le meilleur remède de l'Europe pour prolonger la vie ? Je  
» répondis à cette dernière question, que nos Médecins avoient découvert  
» une liqueur spiritueuse, qui pouvoit entretenir, dans le corps, la fluidité  
» des liqueurs, & donner de la force aux esprits. Cette réponse, ayant paru  
» trop vague, on me pressa de faire connoître le nom de cet excellent re-  
» mède. Comme je sçavois que tout ce qui est en estime, au Japon, reçoit  
» des noms fort longs & fort emphatiques, je répondis que c'étoit le *Sak*  
» *Volatile Olosum Sylvi*. Ce nom fut écrit derrière la jalouse, & l'on me  
» le fit répéter plusieurs fois. On voulut sçavoir, ensuite, quel étoit l'in-  
» vention du remède, & de quel Pays il étoit. Je répondis que c'étoit le  
» Professeur Sylvius en Hollande. On me demanda aussi-tôt si je le pou-  
» vois composer ; sur quoi l'Ambassadeur me dit de répondre, non ; mais je  
» répondis affirmativement, en ajoutant néanmoins que je ne le pouvois pas  
» au Japon. On me demanda si je le pouvois à Batavia. Oui, répondis-je en-  
» core ; & l'Empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé, par les premiers  
» Vaisseaux qui viendroient au Japon.

» Ce Prince, qui s'étoit tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha vers  
» notre droite, & s'assit derrière les jalouses, aussi près qu'il lui fut pos-  
» sible. Il nous fit ordonner successivement d'ôter nos manteaux, de nous  
» tenir debout, de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les  
» uns les autres, de sauter, de faire les ivrognes, d'écortcher la Langue Ja-  
» ponoise, de lire en Hollandois, de peindre, de chanter, de danser, de  
» mettre & d'ôter nos manteaux. Nous exécutâmes chacun de ces ordres,  
» & je joignis à ma danse une chanson amoureuse en Allemand. Ce fut de  
» cette manière, & par quantité d'autres singeries, que nous eumes la pa-  
» tience de divertir l'Empereur & toute sa Cour (29).

» Cependant l'Ambassadeur est dispensé de cette comique représentation.  
» L'honneur qu'il a de représenter ses Maîtres, le met à couvert de tou-  
» tes sortes d'indécences & de propositions injurieuses. D'ailleurs il se pa-  
» roît assez de gravité, dans son air & dans sa conduite, pour faire com-  
» prendre aux Japonais que des ordres si bouffons lui plairoient peu. (30).

(29) Page 101.

(30) Kämpfer ne laisse pas de convenir,  
f page 190) qu'avant le second Voyage de  
l'Ambassadeur à la Cour, on l'obligea d'ôter  
aussi son manteau & de faire l'exercice dans  
la chambre. L'Empereur avoit été si content  
des Hollandois, au premier Voyage, qu'en  
les revoyant pour la seconde fois, il leur  
fit ordonner, sans perdre de tems, » d'ôter  
» leurs manteaux, de se tenir debout, de  
» marcher, de tourner, de danser, de  
» chanter, de se faire des complimens en-  
» tre eux, de se fâcher, de s'inviter à dîner,  
» d'entrer en conversation, de discourser sa-

» millérement comme un pere fait avec son  
» fils, de montrer comment deux amis, ou  
» un mari & une femme s'entretiennent,  
» ou prennent congé l'un de l'autre ; de  
» jouer avec des enfans, de les porter sur  
» leurs bras, d'ôter leurs chapeaux & leurs  
» perruques, &c. Pages 181 & suivantes.  
On a vu dans la Relation de Mendez-Pinto,  
au neuvième Tome de ce Recueil, que les  
Japonais sont eux-mêmes d'assez bons Comé-  
diens, & que le goût des farces règne par-  
mi les Grands, qui ne se croient pas des-  
honorisés d'en être les Acteurs.

« Cette scène finit par un dîner, qu'on servit devant chacun de nous, sur  
 « de petites tables couvertes de mets à la Japonoise; avec de petits bâ-  
 « tons d'ivoire, qui nous tinrent lieu de couteaux & de fourchettes (31).  
 « Ensuite, deux Officiers nous reconduisirent dans la première Anti-cham-  
 « bre, où nous prîmes congé d'eux.

L'Ambassadeur employa les jours suivans, à faire ses visites aux Ministres  
 & aux principaux Conseillers d'Etat. Il fut reçu par-tout avec beaucoup de  
 civilité, « par les Intendans & les Secrétaires (32), qui le régalerent de  
 « rhé, de tabac & de confitures. Les Chambres, où il étoit admis, étoient  
 « remplies, derrière les paravents & les jalousies, d'une nombreuse assem-  
 « blée, qui souhaitoit beaucoup de voir faire aux Hollandois leur exercice  
 « comique. Ils n'eurent pas toujours cette complaisance; mais ils chanterent  
 « & danserent dans plusieurs Maisons, lorsqu'ils étoient satisfaits de l'ac-  
 « cueil qu'ils y avoient reçu. Quelquefois les liqueurs fortes, qu'on leur  
 « faisoit boire avec un peu d'excès, leur montoient trop à la tête. Cette  
 facilité à servir comme de jouer chez les Grands, & l'embarras où ils se  
 trouvoient dans les rues, pour se dégager de la foule du Peuple, donnèrent  
 une singulière idée de leur Ambassade. Cependant ils témoignèrent quel-  
 que impatience pour se retirer, lorsqu'ils croioient s'apercevoir qu'ils  
 étoient peu respectés. Nous nous regardions; dit Kämpfer, non comme  
 des Marchands envoyés pour le trafic, mais comme des Ambassadeurs, qui  
 devoient être traités honorablement (33).

Dans une visite qu'ils rendirent au Seigneur Tsumimano Cami, on leur  
 servit un dîner composé des mets suivans : du poisson bouilli dans une fort  
 bonne sauce; des hytres bouillies, & servies dans la coquille, avec du  
 vinaigre; diverses petites tranches d'oye rôties; du poisson frit, & des œufs  
 bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire étoit exquise. Après le festin, on  
 souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes & leurs montres. On apporta  
 deux Cartes géographiques, dont l'une étoit sans les noms des pays, mais

KÄMPFER,  
 1691.  
 Dîner qu'on  
 sert aux Hollan-  
 dois.

Ils rendent di-  
 verses visites aux  
 seigneurs de la  
 Cour.

Ils sont traités  
 très peu cérémonieu-  
 sement.

On leur mon-  
 tre deux Cartes  
 géographiques.

(31) Kämpfer ne paroît pas content de la bonne chère Impériale. Il se plaint, dans un autre endroit (page 187), que le dîner ne répondoit pas à la magnificence d'un si puissant Monarque. Voici la description qu'il fait d'un de ces repas : Sur chaque table, on plaça les mets suivans : 1°. Deux petits pains creux, parfumés de grains de Sésame. 2°. Un morceau de sucre blanc, raffiné comme s'il eût été râlé. 3°. Cinq Kalnokis, connus : ce sont des noix de l'arbre Kai, qui ressembloit assez à nos amandes. 4°. Une tranche de gâteau, carrée & plate. 5°. Deux gâteaux faits de fleur de farine & de miel, en forme d'entonnoir, bis & épais, mais un peu durs, qui avoient d'un côté l'empreinte d'un Soleil ou d'une rose, & de l'autre, celle du Dairi Tchap, c'est-à-dire, les armoiries du Dairi, qui sont la feuille & la fleur d'un grand arbre, nommé Kici. La

fleur ressemble assez à celle du Glouteron, & la feuille à celle du Digitalis. 6°. Deux tranches carrées d'un gâteau fait de fine farine de fèves & de sucre, d'un rouge brun & cassant. 7°. Deux autres tranches d'un autre gâteau de fine farine de riz, jaune & dur. 8°. Deux tranches d'un autre gâteau, dont la mie étoit d'une pâte entièrement différente de celle de la croute. 9°. Un grand Mangue, bouilli & rempli de farine de pois, mêlée de sucre, qu'on aurné prise pour de la Theriaque. 10°. Deux petits Mangues de la grosseur ordinaire, apprêtés de la même manière. Les Hollandois goûterent un peu de tout; après quoi, l'Interprète eut ordre d'emporter le reste. Il en eut sa charge. On lui donna, pour la porter, du papier & des planches. Pages 191 & 192.

(32) Page 192.

(33) Pages 106 & précédentes.

Xxx ij



KÄMPFER,  
1691.

Observations  
de Kämpfer sur  
ses Cartes.

Articles qu'on  
fit à l'Ambassadeur.

Présens de  
l'Empereur.

Formalités  
pour les présens  
des Seigneurs.

Entree de For-  
tune.

d'ailleurs assez bien dessinée, & suivant toute apparence, d'après une Carte de l'Europe. L'autre étoit une Carte du Monde entier, de forme ovale, dont les noms étoient marqués avec les Kattakanna Japonais, qui sont une sorte de caractères. Kämpfer saisit cette occasion, pour observer la manière dont les Japonais représentent les pays qui sont au Nord de leur Empire. Au-delà du Japon, & vis-à-vis des deux grands Promontoires Septentrionaux d'Osju, il remarqua l'Isle de Jesofasima. Au-delà de cette Isle, il vit un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes Provinces, dont un tiers s'avancoit au-delà du cercle Polaire, & couroit à l'Est beaucoup plus loin que les Côtes les plus orientales du Japon. Ce pays étoit représenté avec un grand Golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amérique, & le Golfe étoit à peu près de forme quarrée. Il n'y avoit qu'un passage entre le même pays & l'Amérique; & dans ce passage, il y avoit une petite Isle. Au-delà, tirant vers le Nord, il y avoit une autre Isle, de forme longue, qui touchant presque de ses deux extrémités les deux Continens, c'est-à-dire, celui de Jesso, à l'Ouest, & celui de l'Amérique, à l'Est, formoit ainsi le passage au Nord. C'étoit à peu près de même, qu'on avoit représenté toutes les Terres inconnues du Pôle Antarctique, qui étoient marquées comme des Isles (34).

De quantité d'autres circonstances, que Kämpfer prit le même soin de recueillir, dans les deux Voyages de l'Ambassadeur à la Cour, il en reste une qu'on se reprocheroit d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Hollandois. L'Ambassadeur, après avoir reçu son Audience de congé, fut appelé devant les Conseillers d'Etat, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le Commerce. Ils portoient, entre autres Articles (35) : que les Hollandois n'inquiéteroient aucun Navire ni Bateau des Chinois, ou des Liguans; qu'ils n'ameneroient, au Japon, dans leurs Vaisseaux, aucun Portugais, ou Prêtre; & qu'à ces conditions on leur accordoit un Commerce libre. Après cette cérémonie, on fit présent, à l'Ambassadeur, de trente robes, étalées dans le même lieu, sur trois planches. On y joignit ce qui se nomme une Lettre de Fortune, & qui est un témoignage de la protection de l'Empereur. L'Ambassadeur fut obligé de se prosterner quatre fois; & pour marquer son respect, il mit le bout d'une des robes sur sa tête.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fut retourné à son logement, plusieurs Seigneurs de la Cour lui envoyèrent aussi un présent de robes. Quelques-uns des Messagers laissèrent leur fardeau à l'Hôtellerie Hollandaise. D'autres attendirent le retour de l'Ambassadeur, pour le remettre entre ses mains. La réception de ces présens se fit avec toutes les formalités du cérémonial établi. Des Koulis, ou des Porteurs, machoient devant, avec les robes, qu'ils portoient dans des caisses. Un d'eux portoit la planche sur laquelle les robes devoient être étalées, & la Lettre de Fortune, qui est un assemblage de cordons plats, entrelassés par un bout, & renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de soie, de différentes couleurs, & quelquefois dorés, ou couleur d'argent. Celui qui devoit offrir les

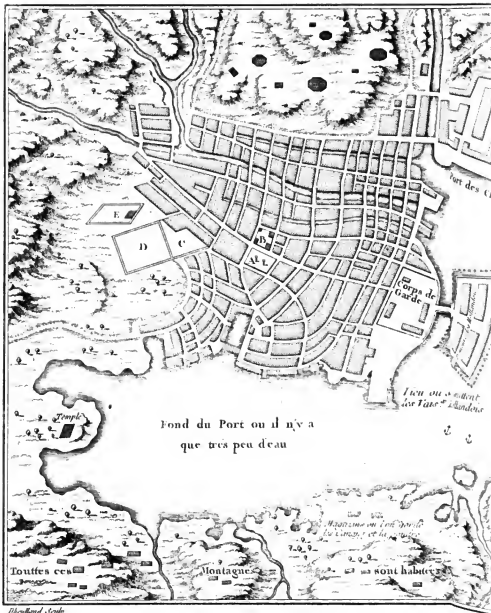
(34) Page 193.

(35) Cette matière sera plus étendue dans la Description.



d'ailleurs assez bien dessinée, & suivant toute apparence, d'après une Carte  
KRAMPER. de l'Europe. L'autre étoit une Carte du Monde entier, de forme ovale.





# PLAN DU PORT ET DE LA VILLE DE NANGASAKI

- A. Lieu où s'assembloient les Fédérés de l'Empereur.
- B. La Prison
- C. Demeure d'un des Gouverneurs
- D. Demeure de l'autre Gouverneur
- E. Temple où le Troisième Gouverneur fut sa demeure lors qu'il vint à Nangasack
- F. Maison des Inspecteurs de Port.

Echelle d'une demi Lieue.





robes étoit introduit dans l'appartement de l'Ambassadeur ; & s'asseiant vis-à-vis de lui , à quelque distance , il lui faisoit ce compliment : » Un tel « Seigneur, mon Maître, vous félicite d'avoir eu votre Audience de congé, « & un beau tems, ce qui est *Médite*, c'est-à-dire, fort heureux. Vos présens lui ayant été fort agréables , il souhaite que vous acceptiez en échange ce petit nombre de robes. En finissant, il donna , à l'Interprète, une grande feuille de papier, qui contenoit, en grands caractères, le nombre des robes & leur couleur. L'Ambassadeur, à qui l'Interprète remettoit cette feuille, la tenoit sur sa tête, pour témoigner son respect. Tous les Spectateurs demeuroient dans un profond silence, les uns assis, d'autres à genoux. On avoit appris, à l'Ambassadeur, le compliment qu'il devoit faire en réponse ; il le répétoit dans ces termes, avec une profonde inclination : » Je remercie très « humblement le Seigneur, votre Maître, de ses soins pour nous procurer « une Audience prompte & favorable. Je le supplie de continuer ses bons « offices aux Hollandois. Je lui rends grâces aussi de son précieux présent, « & je ne manquerai point d'en informer mes Maîtres de Batavia. Après ces complimens, on apportoit du tabac pour fumer, avec du thé & de l'eau-de-vie (36).

KAMPFER  
1691.

Compliment  
du Messager, &  
réponse de l'Ambassadeur.

Le retour des Hollandois à leur petite Isle de Desima, & leur second Voyage à Jedo, s'étant faits par la même route, on ne se jettera point dans d'inutiles répétitions pour les suivre. Mais, pendant dix mois, qui se passent entre les deux Voyages, Kampfer employa tous ses soins à prendre une parfaite connoissance de la ville de Nangasacki, dont il donne une curieuse Description.

Cette ville, une des cinq Places maritimes, ou commerçantes de l'Empire (37), est située à l'extrémité orientale de l'Isle de Kinsju, dans un terrain presque stérile, entre des Rochers escarpés & de hautes Montagnes, éloigné de l'Isle de Nipon, qui est presque entièrement fermée pour le Commerce à toutes les Nations Etrangères. Nangasacki (38) est médiocrement peuplée de Marchands & de riches Citoyens. La plupart de ses Habitans sont des Artisans, mêlés d'une populace du plus bas ordre. Cependant la situation commode, & la sûreté de son Port, en font le rendez-vous commun des Nations Etrangères, qui ont la liberté de commercer au Japon. Dans certains jours de l'année, les Marchands Japonais s'y rendent de toutes les parties de l'Empire. Ce Privilege, ou cette faveur singulière, n'est accordé depuis long-tems qu'aux Chinois & aux Hollandois ; mais c'est avec les plus rigoureuses restrictions. Après la persécution, qui acheva de détruire, en 1638, le Christianisme dans toutes ces Isles, l'Empereur établit, entre plusieurs Loix nouvelles, que le Port de Nangasacki seroit le seul ouvert aux Etrangers ; & que si quelque Navire étoit forcé par les tempêtes, ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans quelque autre endroit de l'Em-

Description de  
Nangasacki.

Comment son  
Port est ouvert  
le seul ouvert aux  
Etrangers.

(36) Pages 195 & précédentes.

(37) Les quatre autres sont Mecaco, dans la Province de Jamaryre ; Jedo, dans la Province de Musasi ; Otsacka, dans la Province de Setz ; & Sakai, dans la Province Jassumi ; toutes quatre dans la grande Isle de Nipon.

Voyez la Description générale.

(38) On suit ici l'usage de notre Langue, qui est d'écrire Nangasacki, quoique Kampfer assure qu'il faut écrire Nagasacki, mais que quelquefois, dit-il, on prononce Nangasacki. Tome II. page 85.



KAMPFER.  
1691.

Forme & qua-  
lité du Port.

Nombre de  
Vaisseaux qui s'y  
pourcent.

Situation de  
la ville.

pire, personne n'auroit la permission de descendre au rivage, mais qu'immédiatement après le danger, on continueroit le Voyage jusqu'à Nangafaki, sous une escorte des Gardes-Côtes du Japon, & qu'en arrivant dans ce Port, le Capitaine tendroit compte, au Gouverneur, des raisons qui lui auroient fait prendre une autre route.

Le Port commence au Nord de la ville. Son entrée est fort étroite, & n'a que peu de brasses de profondeur, sur un fond de sable. La Mer y reçoit quelques Rivières, qui descendent des Montagnes. Ensuite s'élargissant, il devient plus profond; & lorsque la largeur est d'environ une demie lieue, il tourne au Sud Ouest pendant l'espace d'une lieue, le long d'une Côte élevée. Il ne cesse point alors d'avoir environ un quart de lieue de largeur, jusqu'à l'Isle de Taka-Jama, ou Taka-Boko, qui forme une haute Montagne. Les Hollandois la nomment Papenberg. Tous les Vaisseaux de leur Nation, qui doivent faire voile de Nangafaki à Batavia, jettent l'ancre ordinairement près de cette Isle, pour attendre l'occasion de sortir du Havre, au travers de quantité de bancs de sable, de bas-fonds & de rochers, qui rendent le passage de ce Détroit également dangereux & difficile. Ils doivent gouverner à l'Ouest, laissant la terre du côté droit, & passant entre de petites Isles pour arriver à la pleine Mer. Kämpfer a fait remarquer, à son arrivée, que toutes les Côtes du Havre sont garnies de Bastions, mais la plupart sans artillerie. Il fut assuré, pendant son séjour à Desima, que les deux Gardes impériales, qui sont vis-à-vis l'une de l'autre, à une demie lieue de la ville, sont chacune de sept cens hommes, en y comprenant néanmoins ceux qui sont en faction dans les Barques de garde, pour empêcher les Navires Etrangers de jeter l'ancre, sans en avoir obtenu la permission. Près de Papenberg, où commence proprement le Port, on rencontre une petite Isle, où le dernier Navire Portugais, envoyé de Macao au Japon, fut brûlé avec toutes ses marchandises. Il se trouve rarement moins de cinquante Bâtimens Japonais dans le Port, sans compter un grand nombre de petites Barques & de Bateaux pour la pêche. A l'égard des Vaisseaux Etrangers, si l'on excepte quelques mois de l'hiver, il est rare aussi qu'il y en ait moins de trente, la plupart Chinois. Les Navires Hollandois n'y séjournent jamais plus de trois mois en Automne, parce qu'alors le vent de Sud ou d'Ouest, avec lequel ils sont venus, tourne régulièrement au Nord. C'est la Mousson du Nord-Est, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs Ports. Le lieu ordinaire du mouillage est au bout de la Baye, à une portée de mousquet de la ville. Il est commandé par les deux Gardes impériales. On y jette l'ancre sur une argile molle, à six brasses de profondeur, dans la haute marée, & à quatre & demie lorsqu'elle est basse (39).

La position de la ville est au trente-deuxième degrés trente-six minutes de latitude du Nord, & à cent cinquante-un degrés de longitude. Elle est placée au fond du Port, dans l'endroit où il a plus de largeur, & où, tournant au Nord, il forme un rivage en demi-cercle. Aussi représente-t-elle, dans sa forme, un Croissant, qui tire un peu sur celle d'un triangle. Elle

est bâtie sur le rivage même, dans une étroite vallée, qui s'enfonce vers l'Est, & qui est formée par l'ouverture des montagnes voisines. Sa longueur est de trois quarts de lieue, à peu près sur la même largeur. La rue principale & la plus large, s'étend dans toute la longueur de la vallée. Les montagnes, qui l'environnent, ne sont pas fort hautes; mais la plupart sont roides; & leur verdure, qui n'est pas interrompue jusqu'au sommet, forme un point de vue très agréable. Derrière la ville, sur le panchant des montagnes, on voit plusieurs Temples magnifiques, ornés de beaux jardins & de terrasses. Au-dessus, on trouve une infinité de Sépultures; & la perspective est fermée, plus loin, par d'autres montagnes beaucoup plus hautes, mais fertiles & bien cultivées. Cette disposition enchanta les yeux de Kämpfer (40). Il nomme quelques lieux remarquables aux environs. Fukafori est un agréable village, au Sud-Ouest, à deux petites lieues d'Allemagne de la ville, avec un petit Fort où réside un Bugio, qui gouverne ce Canton pour le Prince de Fisen. Ce lieu fournit du bois de chauffage à la ville. Allés près du même village, on trouve un grand Lac, auquel on attribue cette vertu singulière, que, tout entouré qu'il est d'arbres, on ne voit jamais, sur l'eau, de feuilles ni d'ordures. Les Japonais font honneur de cette propriété, au Genie, Protecteur du Lac; & leur respect va si loin, qu'il est défendu d'y pêcher sous de rigoureuses peines. Au Nord de Nangasaki est la ville d'Omura, Domaine d'un Prince du même nom, & située sur un Golfe qui en tire aussi le sien. Quelques lieues plus loin, on trouve à l'Est, sur la Baie de Simara, la ville d'Isafai, qui appartient au Prince de Fisen.

Nangasaki doit son nom à ses anciens Seigneurs, qui l'ont possédée de pere en fils, avec tout son district, depuis Nangasaki Kotavi, premier de ce nom, jusqu'à Nangasaki Sijn Seijemont, pendant douze générations. On montre encore, derrière la ville, au sommet d'une colline, les masures de leur ancienne demeure. Le dernier Seigneur de cette Race étant mort sans enfans, la ville & ses dépendances tombèrent sous la possession du Prince d'Omura. Kämpfer compte environ deux cens ans, depuis cette révolution. Nangasaki n'étoit qu'un misérable hameau, qui servoit de retraite à quelques Pêcheurs: on l'appelloit Fuca-Irije, c'est-à-dire la longue Baie, pour le distinguer du village de Fucafori, qui signifie long Etang. Le nouveau Seigneur de Fuca-Irije changea ce nom pour celui de Nangasaki, à l'honneur des anciens Maîtres; & ses soins en firent insensiblement un gros Bourg, jusqu'à la première arrivée des Portugais au Japon. Cette Nation jouit, pendant quelque tems de la liberté du Commerce, aux mêmes conditions que les Chinois, qui négocioient dans ces Isles. On ne leur avoit assigné aucun Port particulier. Ils avoient la liberté de s'arrêter dans les lieux qu'ils trouvoient les plus commodes. Leurs premiers établissemens furent dans la Province de Fisen, à Fakuda, village de l'Isle de Firando, vers l'entrée du Hayre de Nangasaki, qui étoit alors sous la protection du Prince d'Omura. Le second fut au village de Fucafori. Dans ces deux lieux, & dans plusieurs autres où ils continuèrent de s'établir, leurs soins s'étant partagés entre le Commerce & la propagation de l'Evangile; ils réussirent avec tant de bon-

KÄMPFER  
1691.

Ses environs.

D'où elle tire  
son nom, &  
comment elle  
s'est aggrandie.

KAMPPER.  
1691.  
Les Portugais  
s'y établirent.

Il en font cha-  
les, & la ville  
devint un Do-  
maine de l'Em-  
pereur.

Disposition in-  
térieure de Nan-  
gasaki.

heur, que le Prince d'Omura se déclara ouvertement pour la Religion Chrétienne, & les pressa de venir s'établir à Nangasaki. Ce Bourg étoit devenu si considérable, qu'il contenoit déjà vingt-trois rues. Elles composent aujourd'hui la partie de la ville, qui se nomme Utsimatz, c'est-à-dire le Centre. Aussitôt que les Portugais y furent les Maîtres, la commodité du Havre y attira, pour le Commerce, un grand nombre de Japonais & de Chinois, qui prirent le parti de s'y arrêter. La vieille ville ne suffisant pas pour les contenir, on bâtit de nouvelles rues, qui furent distinguées par les noms des Provinces & des Villes, d'où leurs principaux Habitans étoient venus. Telles sont celles de Bengomatz, Jedomatz, Kabasimamatz, Firandomatz, Omuramatz & Simabaramatz. Ainsi Nangasaki devint, par degrés, une Ville fort grande & fort peuplée. Mais l'Empereur s'allarma bientôt, de voir une Place de cette importance entre les mains des Étrangers; & prenant occasion de quelques mécontentemens qu'il reçut des Portugais, non-seulement il leur en ôta la possession, mais il dépouilla le Prince d'Omura, de sa Jurisdiction & de ses revenus, qui furent annexés au Domaine de l'Empire (41).

La ville de Nangasaki est ouverte, comme la plupart des autres villes du Japon. Elle est sans Château, sans murailles, sans fortifications & sans aucune défense. Trois rivières, d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montagnes voisines, se réunissent à l'entrée de la ville, pour la traverser de l'Est à l'Ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine assez d'eau pour arroser les champs de riz & pour faire tourner quelques moulins; mais, dans la saison des pluies, elles grossissent, jusqu'à devenir capables d'entraîner des Maisons. Toute la ville est divisée en deux parties; celle d'Utsimatz, ou la partie intérieure, qui est composée aujourd'hui de vingt-six rues; & celle, qui se nomme Sortomatz, ou ville extérieure, qu'on peut regarder comme les Fauxbourgs, & qui contient soixante & une rues. La plupart sont irrégulières, étroites & mal propres. Les unes montent, d'autres descendent. Quelques-unes des plus roides sont composées de marches de pierre, pour rendre le chemin plus commode. Elles sont séparées, l'une de l'autre, par deux portes de bois, une à chaque bout, qui se ferment toutes les nuits, & souvent pendant le jour, lorsque cette précaution est nécessaire. Chacune a, comme Jedo, Meaco & la plupart des grandes Villes, son Réservoir d'eau, avec tous les instrumens qui peuvent être employés contre le feu. L'Echelle, qui sert à monter dans ce lieu, est sous la direction de l'Officier qui commande dans la rue. Jamais les rues du Japon ne sont d'une excessive longueur. Elles ne sont pas toutes d'un Tso Japonais, qui est la mesure de soixante kins ou brasses, quoiqu'elles aient emprunté leur nom de cette mesure. A l'égard du nombre des Maisons, il est rarement de plus de soixante dans une rue. Celles du Peuple sont de misérables Bâtimens. Elles sont petites, basses; & rarement de plus d'un étage, à Nangasaki. L'ameublement est tel qu'on l'a représenté dans la Description de Meaco; c'est-à-dire un lambris, tapissé de papier peint; des nattes d'un tissu fort épais, sur le plancher; des paravents de papier, qui divisent les chambres; & peu d'autres ustensiles, que ceux qui sont nécessaires pour les

besoins journaliers de la cuisine. Chaque Maison a, par derrière, une cour de décharge, ordinairement assez grande pour contenir quelques plantes agréables & curieuses, qu'on y entretient avec soin. Les Maisons des personnes riches sont beaucoup mieux disposées. Elles ont deux étages, avec une avant-cour, & un jardin par derrière.

Mais les Edifices remarquables de Nangasaki, sont ceux qui portent le nom de Janagura. Ils appartiennent à l'Empereur. On en distingue cinq principaux, qui sont de grands Bâtimens de bois, dans la Partie Septentrionale de la ville, & près du rivage, où l'on garde trois grandes Jonques Impériales, c'est-à-dire trois Vaisseaux de Guerre, avec tous leurs agrès. 1°. Le *Ten Siogura*, ou le Magasin à poudre, situé aussi sur le rivage, vis-à-vis de la ville; mais on en fait peu d'usage, depuis qu'une juste précaution a fait bâtir, sur une colline voisine, de grandes voutes où l'on garde la poudre. 3°. Les Palais des trois Gouverneurs, qui sont dans l'enceinte de la ville. Ils occupent un terrain considérable & plus élevé que celui des autres rues. Les Edifices en sont propres, uniformes, & d'égale hauteur. On entre, dans les cours, par des portes fortifiées & bien gardées. 4°. Outre ces Palais, qu'on peut nommer des Bâtimens publics, la ville est embellie d'environ vingt Hôtels, des Dai-Mio & des Sio-Mio. Le premier de ces deux noms est celui des Grands du premier Ordre, & l'autre, de ceux d'un moindre rang. Ce sont les Seigneurs des principales Terres de Kiusju, qu'on nomme aussi Saikokf, c'est-à-dire Pays Occidental, où la Ville de Nangasaki est située. Quoiqu'ils n'y viennent pas souvent, quelques-uns de leurs Officiers y résident toujours, pour veiller aux intérêts de leurs Maîtres.

Les Étrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers séparés, où ils sont observés & gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres Orientaux, qui professent le même Religion, & qui négocient sous le même nom, sont établis derrière la ville, sur une éminence. Leur quartier est entouré d'une muraille, & porte le nom de Jakuin, c'est-à-dire Jardin de Médecine, parce qu'autrefois on y en voyoit un. Il se nomme aussi Dsiusensju, nom tiré des Observateurs qui sont employés, sur les collines, à donner avis, aux Gouverneurs, des Vaisseaux étrangers qu'ils voyent arriver dans le Port.

On a déjà fait remarquer que les Hollandois ont leur habitation dans une petite Île, qui se nomme Desima, c'est-à-dire l'Île avancée, ou située devant la ville. Les Japonais la nomment quelquefois aussi Desimamaru, c'est-à-dire rue de l'Île de devant, parce qu'elle est comprise au nombre des rues de Nangasaki, & sujette aux mêmes Réglemens. Elle est fort proche de la ville, entre des rochers & des sables, au milieu desquels elle a été élevée par art, à la hauteur d'une demie toise au-dessus de la pleine marée; & ses fondemens, hauts d'environ deux toises, sont de pierre de raillé. Kamptér la compare à un Eventail, dont on auroit coupé le manche. C'est un quarré oblong, dont les deux grands côtés sont des segments de cercle. Elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre, de quelques pas de longueur, au bout duquel les Japonais ont un bon Corps-de-garde, avec des Soldats sans cesse en faction. Au côté Septentrional sont deux grosses portes, qu'on nomme les Portes d'eau; & qu'on n'ouvre jamais, que pour charger & dé-

KAMPTÉR.  
1691.

Edifices publics, nommés Janagura.

Hôtels des Seigneurs.

Quartier des Étrangers.

Île de Desima, ou Quartier des Hollandois.

KÄMPFER.  
1691.

charger les Vaisseaux Hollandois , à la vue d'un certain nombre de Commissaires nommés par les Gouverneurs. Toute l'Isle est entourée de planches de sapin , médiocrement exhaussées , & couvertes d'un petit toit , dont le sommet est bordé d'un double rang de piques , en forme de cheval de frise ; faible défense , observe Kämpfer , dans un cas d'attaque. A quelques pas des bords , & dans l'eau , les Japonois ont planté treize poteaux fort élevés , avec de petites planches au sommet , qui contiennent , en grands caractères , une défense à toutes sortes de Vaisseaux & de Bateaux , de passer les poteaux & d'approcher de l'Isle. Devant le Pont , du côté de la Ville , on voit un autre pilier , de pierre de taille , où l'on affiche les Edits de l'Empereur , & les ordres des Gouverneurs. Mais on lit constamment , sur deux planches , un ordre qui concerne la Garde ; avec un autre , qui regarde les Officiers de Desima , & tous ceux que leurs affaires obligent d'entrer dans l'Isle ou d'en sortir.

On donne , à l'Isle de Desima , six cens pieds de longueur & deux mille quatre cens de largeur. Kämpfer , a trouvé , dit-il , en la mesurant avec soin , que sa largeur est de quatre-vingt-deux pas communs , & sa plus grande longueur de deux cens trente-six. Elle est coupée , dans sa longueur , par une large rue ; mais on en peut faire le tour , par un petit chemin , qui regne le long des planches , dont elle est environnée , & qui peut être fermé dans le besoin. Les eaux des goutieres s'écoulent dans la Mer par des ruiaux étroits & recourbés , auxquels on a donné cette forme , pour empêcher que rien ne sorte de l'Isle en cachette. La rue est bordée de Maisons , dans toute sa longueur. Elles ont été bâties aux dépens de quelques Habitans de Nangasaki , auxquels les Hollandois doivent encore , ou à leurs Héritiers , en vertu du Contrat primitif , une rente annuelle de six mille cinq cens Siumomes ; prix qui excède , suivant Kämpfer , le capital de la valeur réelle. Elles sont bâties de bois , surtout de sapin ; à deux étages , dont le plus bas sert de Magasin. Les autres Batimens de l'Isle sont trois Corps-de-gardes , un à chaque bout de l'Isle , & le troisième au milieu ; un lieu proche de l'entrée , où l'on tient les instrumens nécessaires pour éteindre le feu ; & de petits puits , qu'on a creusés pour le même usage. Toute l'eau , dont on se sert dans les Maisons , vient de la riviere qui traverse la ville , par des ruiaux de Bambous , & se jette dans un Réservoir commun ; mais cette commodité est un article que les Hollandois payent à part. La Compagnie des Indes a fait bâtir à ses frais , derrière la grande rue , une Maison destinée à la vente de ses marchandises , & deux Magasins , à l'épreuve du feu ; une grande cuisine ; une Maison pour les Directeurs de son Commerce ; une Maison pour les Interprètes , qui ne sont employés que dans le tems des ventes ; un Jardin de plaisance ; un Bain & quelques autres commodités. L'Otrona , ou le Chef Japonois de la rue , y occupe une Maison commode , avec un Jardin. On a laissé une place vuide , où l'on élève des Boutiques pendant que les Navires Hollandois sont dans le Port.

Kämpfer compta soixante-deux Temples dans la ville & aux dehors ; cinq des Siasia , consacrés aux anciennes Idoles du pays ; sept de Jammabos , qui sont les Prêtres des Montagnes ; & cinquante à l'honneur des Idoles étrangères , dont le culte s'est introduit au Japon. Vingt-neuf des derniers sont hors de la ville , sur le penchant des collines ; & ne servent pas moins au

divertissement public qu'aux exercices de la Religion ; ils sont accompagnés de Jardins agréables, de belles allées, & de grands appartemens. Ce sont les plus beaux édifices de Nangafaki, par l'agrément de leur situation, qui leur donne une vue libre sur la ville & sur le Port. Kämpfer s'étend beaucoup sur la description de ces Temples & de leur culte ; mais remettant quelques-unes de ses observations à l'Article général des Religions Japonaises, on ne s'attache ici qu'aux Temples des Chinois, qui appartiennent à cette Description, comme une des principales singularités de Nangafaki.

Les Chinois y ont trois Temples, également remarquables par la beauté de leur structure, & par le nombre des Prêtres, ou des Moines, qui sont entretenus pour le service des Autels. Ils sont proprement de la Secte de Sen, quoiqu'ils soient ornés d'Idoles & d'Images Chinoises, de grandeur naturelle. On voit, dans les cours, de beaux arcs de triomphe & divers autres ornemens d'une forme étrangère. Les Chinois, & d'autres Marchands qui trafiquent sous leur nom, quoique leur langage soit différent, ont fondé ces Temples après l'extirpation totale du Christianisme, pour y exercer librement leur Culte, & pour y déposer les Idoles de leurs Navires. Aussi-tôt qu'ils sont entrés dans le Port de Nangafaki, les Idoles sont portées à terre, & placées dans des Chapelles, qu'on a bâties exprès au voisinage du grand Temple. Cette cérémonie se fait avec des formalités singulières, au bruit des tymbales & des tambours. Elles sont répétées, lorsqu'au départ des Jonques, on y reconduit les Idoles.

KÄMPFER.  
1691.

Temples Chi-  
nois de Nanga-  
faki.

Leur village.

Ces Temples, ou ces Monastères, portent le nom du Pays, ou de la Province de leurs Fondateurs, avec une épithète qui exprime leur richesse. Le plus grand se nomme Nankindira, c'est-à-dire, Temple de la ville de Nankin. C'est le premier qui fut bâti au Japon. On ajoute, à ce nom, celui de Koofukusi, qui signifie, Temple de l'Opulence établie. 2°. Tsiaksjudira est le Temple du pays d'Aïmou, par lequel il faut entendre, suivant Kämpfer, les Provinces méridionales de l'Empire de la Chine. Les Chinois qui habitent l'Isle Formose, & qui sont établis dans d'autres pays éloignés de la Chine, dépendent de ce Temple. Le Matsusi, ou le Monastère subordonné, est sous la direction du Supérieur du grand Temple. L'épithète, ou le second nom de ce Temple, est Fukusi, c'est-à-dire, Temple des Riches. 3°. Foksiu-Dira est le Temple des pays Septentrionaux. Il fut fondé par les Chinois des Parties Septentrionales, qui continuent d'en dépendre. Son autre nom est Fuku-faïsi ; c'est-à-dire, Temple des richesses & des offrandes.

Singularité  
de leur fonda-  
tion.

Les trois Monastères n'étoient anciennement habités que par des Prêtres Chinois, entretenus aux dépens de leur seule Nation. Mais depuis qu'on a fermé l'entrée, & que les Réglemens sont devenus fort sévères pour les Marchands Etrangers, on ne souffre, dans chaque Monastère, que deux Chinois de naissance, qui tirent leur entretien de la contribution volontaire de leurs Compatriotes, & des droits qui leur reviennent de leurs prières. Si ces libéralités ne suffisent pas, ils attendent le reste de la bonté de l'Empereur. Les trois Supérieurs relient immédiatement d'un Général pris de leur Corps, dont la résidence est près de Meaco, sur la Montagne d'Obaku. Ce Chef du Paganisme étranger prend la qualité de troisième Successeur du Siege d'Ingen, dont Kämpfer raconte l'Histoire.

Y y y ij

KAMPTER.  
1671.  
Pontife des  
Chinois au Ja-  
pon.

Ingen étoit Souverain Pontife de la Chine, & vingt-huitième Successeur de Saika, Fondateur de sa Religion. Un zèle ardent pour la propagation de cette Secte, sa tendresse pour les Moines de la même Foi, qui demeuroident dans les trois Monastères de Nangafaki, & le desir d'affirmer cet Etablissement contre les attaques de Mukutrokokus, nom que les Sectaires donnent aux Chrétiens & à tous les Adversaires de leurs opinions, l'obligèrent de résigner la Dignité entre les mains d'un Successeur, & de passer au Japon, pour y établir un premier Siege de cette Doctrine. Il y fut reçu avec toutes sortes de respect. L'Empereur lui offrit, pour son séjour, la montagne d'Obaku. Quelques miracles, qu'il fit presque en arrivant, augmentèrent l'opinion de sa Sainteté. Cependant il ne put persuader à tout le Clergé Japonois, qui étoit alors divisé, d'embrasser ses principes, & de le reconnoître pour Chef. Il eut, pour Successeur, un autre Chinois, nommé Okuffi, qui fut remplacé par un Japonois, sous le titre de Supérieur de la Montagne d'Obaku, & de Général des trois Monastères Chinois de Nangafaki (42).

Lieux publics  
de débauche.

Kämpfer unité ici les Japonois, dit-il, en passant, des Temples, aux Lieux de débauche. Il donne une idée fort singulière de cet infâme Quartier. C'est, de toute la ville, celui qui contient les plus jolies maisons; toutes habitées par des Courtisanes. Il se nomme Kasimaiz. Sa situation est sur une éminence. Il consiste en deux grandes rues. Dans toute l'Isle de Saikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonois nomment *Mariam*; l'un, dans la Province de Tsikusen, & celui de Nangafaki. Cette Isle produire les plus belles femmes du Japon, à l'exception, néanmoins, de celles de Meaco, qui les surpassent encore. Kämpfer assure que les Habitans de Nangafaki peuvent placer leurs filles dans le *Mariam*, lorsqu'elles ont quelques agréments. Elles sont achetées fort jeunes par les Administrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir jusqu'à trente dans la même Maison. Elles y sont fort bien logées. On les forme soigneusement à danser, à jouer des instrumens, à faire des billets rendres; & généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profession. Le prix de leurs faveurs est fixé par les Loix. Celles, qui se distinguent par des qualités extraordinaires, sont logées & vêtues avec distinction. Une des plus méprisables doit veiller, pendant la nuit dans une loge, à la porte de chaque maison, pour la commodité des Passans; le payement est la plus petite monnaie du Pays. Celles, qui se conduisent mal, sont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plupart de ces filles se marient, après le tems de leur service. Elles en trouvent d'aurant plus facilement l'occasion, qu'elles ont été bien élevées; & l'opprobre de leur jeunesse ne tombe que sur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Aussi rien n'est-il si méprisé que cette espèce d'hommes. Quoiqu'ils amassent des biens considérables, ils ne sont jamais reçus dans la société des honnêtes gens. On leur donne l'odieux nom de *Kasava*, qui signifie l'ordure du Peuple. Ils sont mis au rang des Tanneurs de cuir, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonois; & dans l'exécution des Criminels, ils sont obligés d'envoyer leurs Domestiques, pour assister les Ministres de la Justice (43).

(42) Pages 161 & précédentes.

(43) Page 89 & précédentes.

Gokuja, qui signifie l'Enfer, est le nom de la Prison publique. C'est un Edifice, au centre de la ville, qui consiste dans un grand nombre de petites chambres séparées, où l'on renferme, non-seulement ceux qui ont commis des crimes, mais encore ceux qui sont soupçonnés de professer la Religion Chrétienne. Observons, pour relever l'importance de cet Article, que cinquante-trois ans après l'extirpation du Christianisme au Japon, Kämpfer nous apprend qu'il en reste encore d'assez fortes traces, pour s'attirer l'attention du Gouvernement. Pendant qu'il étoit à Nangasaki, on comptoit plus de cinquante Chrétiens dans cette prison (44), hommes, femmes & enfans. De tems en tems, on y en amenoit quelques autres. En 1688, on en avoit arrêté trois. » Ces pauvres gens, pour employer les termes de Kämpfer, sont fort » ignorans sur la Religion Chrétienne. Ils n'en savent guères que le nom » de notre Sauveur, & celui de sa bienheureuse Mère. Cependant ils y sont » attachés avec tant de zèle, qu'ils aiment mieux mourir misérablement en » prison, que de racheter leur liberté par l'abjuration, à laquelle on les » sollicite souvent. Il arriva, pour la première fois, en 1692, que trois de » ces Prisonniers envoyèrent de l'argent aux Temples Idolâtres; Les Prêtres » ne voulurent point le recevoir, sans la participation & le consentement » du Gouverneur, qui n'osa décider sur un point si délicat, avant que d'avoir » reçu des instructions de la Cour. Les Chrétiens Japonais ne sont pas au- » jourd'hui condamnés à mort, avec l'ancienne rigueur. On a quelque égard » pour leur simplicité. Ils sont seulement condamnés à finir leur misérable » vie dans cet Enfer temporel, d'où ils ne sortent que pour être menés, de » deux en deux mois, au Palais des Gouverneurs; moins pour y être traités » rigoureusement, que pour être pressés de déclarer d'autres Chrétiens. Toute » la consolation, qu'on leur accorde, est d'être tirés de leurs donjons, deux » fois l'année, pour se faire appliquer le Catistique du Moxa, suivant l'usage » du Pays; six fois, pour se baigner dans la citerne de la Prison; & six » fois encore, pour faire un tour de promenade, dans une grande & spa- » cieuse cour, qui est hors de leur enceinte. Ils passent le reste du tems » à filer de la laine & du chanvre, pour ourler les nattes. Ils raccommo- » dent leurs habits avec des aiguilles de Bambous, parce qu'il ne leur est pas » permis d'en avoir de fer. Quelques-uns s'exercent à d'autres petits ouvra- » ges. L'argent, qu'ils gagnent par leur travail & leur industrie, ne leur » est pas ôté. Ils en font part, franchement & sans réserve, à leurs femmes » & à leurs enfans, qui sont dans la même Prison, mais dans des lieux » séparés; de ce qui leur reste, ils composent une liqueur, nommée Ama- » Saki, qui est une de leurs plus grandes délices. Le Gouverneur leur donne, » tous les ans, une natte pour se coucher; & depuis peu de tems, quel- » ques-uns d'entr'eux ont obtenu la permission de se servir d'un petit cou- » teau, pour leurs ouvrages. Ils reçoivent quelquefois des habits, de leurs » Amis de Bungo; ce pays conserve un petit nombre de Chrétiens, qui » n'étant plutôt de nom que de fait, jouissent là-dessus de quelque liberté,

Kämpfer.  
1691.

Chrétiens qui  
sont encore dans  
les prisons de  
Nangasaki.

Comment il y  
avait encore.

(44) On sait que Nangasaki & le Pays de Bungo, étoient des lieux où la Foi Chrétienne avoit fait de grands progrès avant les persécutions, & qui furent arrosés par le sang d'un grand nombre de Martyrs.



KEMPFER.  
1691.

» mais qui ont à subir un examen très rigoureux & de rudes censures (45).

Quoique tout ce qui concerne l'ordre établi dans les rues, & les autres parties de la Police, soit renvoyé à l'Article général du Gouvernement, on ne croit pas devoir détacher de cette Description, un usage, qui se renouvelle tous les ans à Nangasacki, depuis plus d'un siècle, & qui marque à quel point l'Enfer a soulevé les Japonais contre la Foi Chrétienne. C'est une cruelle Inquisition, pour découvrir ceux qui peuvent avoir conservé quelques sentimens Chrétiens, accompagnée d'une cérémonie détestable, & dont l'Histoire de l'Eglise ne fournit point d'autre exemple. Elle ne s'exerce qu'à Nangasacki & dans quelques lieux voisins, où le Christianisme étoit autrefois le plus florissant (46).

Acte d'abjuration du Christianisme, qui se fait tous les ans à Nangasacki.

Au dernier mois de chaque année, le Nitzi-Gosi, un des Officiers de chaque rue, fait le Fito-Aratame; c'est-à-dire, qu'il prend par écrit le nom de tous les Habitans de chaque Maison, avec la date & le lieu de leur naissance, leur profession & leur Religion. Après avoir achevé cette liste, qui comprend les deux Sexes & tous les âges, on attend le second jour de la nouvelle année, pour commencer ce qu'on nomme le Jesumi. C'est un acte solennel d'abjuration du Christianisme, dans lequel on foule aux pieds l'Image de Notre-Sauveur attaché à la Croix, & celle de sa Sainte Mere, ou de quelque autre Saint. Kempfer en rapporte les circonstances. » Ceux qui sont chargés de cette infernale exécution, commencent, dir-il, de deux côtés différens, & continuent d'aller de Maison en Maison. Ils parcourent ainsi cinq ou six rues par jour. Les Officiers, qui doivent être présens, sont l'Ottona, ou le Chef de la rue, les trois Ooqueni-Oja, qui sont ses Commis, le Fitsia ou le Greffier, le Nitzi-Gosi ou le Messager, & deux Monbans, c'est-à-dire, deux Archers du Guer, qui portent les Images. Ces Figures sont de cuivre jaune, de la longueur d'un pied, & se gardent dans une boete pour cet usage. Voici l'ordre de l'abjuration. Les Inquisiteurs sont assis sur une natte. Ils font appeler, dans la chambre, toutes les personnes dont la liste contient les noms, c'est-à-dire, le chef de Famille, sa Femme, ses Enfants, avec les Domestiques de l'un & de l'autre Sexe, tous les Locataires de la Maison; & quelquefois aussi les plus proches voisins, dont les Maisons ne sont pas assez grandes pour la cérémonie. On place les Images sur le plancher nud: après quoi le Jesumi-Tsie, qui est le Secrétaire de l'Inquisition, prend la liste, lit les noms, & somme chacun successivement, à mesure qu'il paroît, de mettre le pied sur les Images. Les Enfants, qui ne sont pas en état de marcher, sont soutenus par leurs Meres, qui leur font toucher les Images avec les pieds. Ensuite, le chef de Famille met son sceau sur la liste, pour servir de certificat, devant le Gouverneur, que le Jesumi s'est fait dans sa Maison. Lorsque les Inquisiteurs ont parcouru toutes les Maisons de la Ville, ils foulent eux-mêmes aux pieds les Images; & se servant mutuellement de rémains, ils confir-

(45) Pages 90 & 91.

L'Article du Commerce, où l'on rapportera

(46) Voyez dans la Description générale, ce qui regarde les Hollandais.

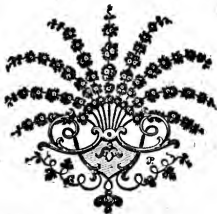
ment leurs Certificats respectifs en y apposant leurs sceaux. Si quelqu'un meurt, dans le cours de l'année, la Famille doit prier ceux de qui dépend la Maison, d'assister à son lit de mort, pour rendre témoignage, non-seulement qu'il est mort naturellement; mais encore qu'il n'étoit pas Chrétien. Ils examinent le corps. Ils cherchent également s'il n'y a point quelque signe de violence, ou quelque marque de la Religion Chrétienne; & les funérailles ne peuvent se faire qu'après qu'ils ont donné leur Certificat, accompagné de leur sceau (47).

Kämpfer ne nous apprend, de son retour, que son embarquement avec l'Amiral Pompus, qui mit à la voile, du Port de Nangasaki, le 31 d'Octobre 1692 (48).

KÄMPFER.  
1691.

(47) Pages 128 & 129.

(48) Tome I. page 130.



# DESCRIPTION

## DES ISLES DU JAPON.

Situation &  
général du Ja-  
pon.

LE grand Empire, que les Européens ont nommé Japon, & qui porte, parmi ses Habitans, le nom de Nipon (49), ou Niphon, est situé entre le trente unième & le quarante-deuxième degré de latitude septentrionale; & suivant une Carte assez récente, corrigée sur les Observations Astronomiques d'un Jésuite de la Chine, entre le cent cinquante-septième & le cent soixante-quinzième degré trente minutes de longitude, depuis le premier Méridien de l'Isle de Fer. Il s'étend au Nord-Est & à l'Est-Nord-Est. Sa largeur est irrégulière, quoiqu'en général il soit assez étroit, en comparaison de sa longueur, qui, depuis une des extrémités de la Province de Fisen, jusqu'aux Côtes Orientales de la Province d'Osio, a, suivant l'opinion commune, deux cens milles d'Allemagne (50), en droite ligne; sans y comprendre toutes les Côtes & les Isles plus éloignées, qui ne laissent pas d'être sous la domination de l'Empereur du Japon.

Kämpfer compare la disposition extérieure de cet Empire, à celle de la Grande Bretagne, & de l'Irlande: Il est rompu, dit-il, & coupé de la même manière, mais beaucoup plus; par des Caps, des Promontoires, des Bras de mer, des Anses & de grandes Baies, qui avançant plus loin dans les Terres, forment quantité d'Isles, de Peninsules, de Golfes & de Havres (51). Mais on distingue trois grandes Isles, dont la principale s'appelle Nipon, & donne son nom à tout l'Empire. Elle s'étend en longueur, de l'Est à l'Ouest, dans la forme d'une machoire, dont la partie recourbée se retourne au Nord. Un Canal étroit, ou un Déroit plein de rochers & d'Isles, les unes habitées, d'autres désertes, la sépare d'une autre, qui est la seconde en grandeur, & que sa situation au Sud-Ouest de Nipon, fait nommer Saikokk, c'est-à-dire Pays de l'Ouest. Elle porte aussi le nom de Kiufiu, ou Pays des Neufs, parce qu'elle est divisée en neuf grandes Provinces. Les

(49) *Ni* signifie feu, & dans un sens plus sublime, le Soleil. *Pon*, signifie bafe ou foudement. Les Chinois Méridionaux prononcent *Sijpon*, ou *Gepuan*, dont les Portugais ont formé apparemment *Japan*, qui s'est changé en Japon. Les Japonois, dans leurs Livres, donnent d'autres noms à leur Empire. Ce font des épithètes, qui en expriment la grandeur & l'excellence. *Kämpfer*, T. I. p. 91.

(50) *Kämpfer*, *Ibid.* pages 94 & 95. La longueur du Japon, suivant le nouvel Historien de cet Empire, est Est & Ouest, prenant un peu de l'Est-Nord-Est. Sa longueur

est Nord & Sud. « Elle n'est pas, dit-il, aussi inégale que quelques Auteurs l'ont dit, » car elle n'est presque jamais moindre que » de soixante ou soixante-dix lieues, en » comptant par les degrés de latitude, & » elle n'est nulle part de cent. Quant à sa » longueur, en la prenant depuis l'extrémité » occidentale du Figen, jusqu'aux Côtes » orientales d'Oxu, ou Osio, elle est, suivant le Père Brier, d'un peu plus de deux » cent soixante lieues communes de France. *Histoire du Japon*, Tome I. p. 10.

(51) *Kämpfer*, *ubi supra*, p. 91.

Japonois

Japonois lui donnent, de longueur, cent quarante de leurs milles, & quarante à cinquante de largeur. Son circuit, suivant Kämpfer, est de cent quarante-huit milles d'Allemagne. La troisième Isle, située entre la première & la seconde, & presque carrée dans sa forme, se nomme Sikokf, c'est-à-dire Pays des quatre Provinces. Ces trois grandes Isles sont environnées d'un très grand nombre d'autres, dont les unes sont petites, stériles, remplies de rochers ; & les autres, assez grandes & assez riches pour être gouvernées par de petits Princes.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

## § I.

*Division générale de l'Empire du Japon.*

TOUTES les Isles, qui composent l'Empire du Japon, furent divisées vers l'année 590 de l'Ère Chrétienne, par Siuisiam, Monarque Héritaire Ecclésiastique, en sept grandes Contrées, que les Japonois nomment Gokitszidos. En 681, Ten-Mu divisa ces sept Contrées en soixante-six Provinces, à chacune desquelles il donna un Gouverneur. Ensuite deux Isles, nommées Iki & Tsusima, qui appartennoient autrefois à la Corée, ayant été réunies au Japon par droit de Conquête, le nombre des Provinces se trouva composé de soixante huit. Cette double division, qui subsiste encore, n'empêche point que, par diverses révolutions, ou pour multiplier les Gouvernemens, les soixante-huit Provinces de l'Empire n'aient été subdivisées en six cens quatre Jurisdictions subalternes.

Division des  
Isles dont le Ja-  
pon est composé.

Outre ces Isles & ces Provinces, d'autres Pays plus éloignés reconnoissent l'Empereur pour Souverain, ou vivent sous sa protection. On met au premier rang, les Isles de Riuku, ou Liquejo, dont les Habitans se disent Sujets, non de l'Empereur du Japon, mais du Prince de Satsuma, qui les a conquises ; secondement Tsiofin, qui est la troisième & la plus basse partie de la Peninsule, qu'on nomme Corée, & qui est gouvernée, au nom de l'Empereur, par le Prince d'Iki & de Tsusima ; troisièmement, l'Isle de Jeso, gouvernée au même nom, par le Prince de Matsumai, qui a ses propres États dans la grande Province d'Osju.

Autres Isles  
qui reconnoissent  
l'Empereur du  
Japon.

Les Isles de Liquejo, que les Habitans nomment Riuku, sont au Sud-Ouest de la Province Japonaise de Satsuma, qui est située dans le Continent de Saikokf, & de l'Isle voisine de Tana ou Tanagatsuma, qui n'en est pas éloignée. Kämpfer observe que, suivant les Cartes Hollandoises, elles s'étendent presque jusqu'au vingt-sixième degré de latitude Septentrionale. Si l'on en croit, dit-il, les Japonois, elles produisent, chaque année, deux moissons de riz. Les Habitans, dont la plupart exercent l'agriculture ou la pêche, ont beaucoup de douceur & de gaieté. Ils vivent fort contents, & se réjouissent, après le travail, en buvant du vin de riz, & jouant de leurs instrumens de musique, qu'ils ne quittent pas même lorsqu'ils vont aux Champs.

Isles de Lique-  
jo & leurs Hab-  
itans.

On juge, à leur langage, qu'ils sont Chinois d'origine. Dans la dernière révolution qui soumit la Chine aux Tartares, un grand nombre de Chinois, sortis de cette grande Région, se dispersèrent dans les Indes Orientales. Plusieurs cherchèrent une retraite dans ces Isles, où s'étant attachés au Com-

DESCRIPTION  
DU JAPON.

merce, ils le continuent encore avec Satsuma. Mais, outre le tribut qu'ils paient au Prince de ce nom, depuis qu'il a conquis leurs Isles, ils levent entr'eux une somme, qu'ils envoient tous les ans au Monarque Tartare de la Chine, comme une marque de leur fidélité & de leur soumission. Ils ont, comme les Japonais & les Tonquinois, leur Monarque Héréditaire Ecclésiastique, qui réside à Jajuma, une des principales de ces Isles, située assez proche de celle d'Osima, qui est de la seconde grandeur.

Peninsule de  
la Corée.

La Corée est une Peninsule, qui s'étend de la Tartarie vers le Japon, vis-à-vis des Côtes de la Chine. Les Japonais racontent qu'elle étoit autrefois divisée en trois Provinces, dont ils nomment la plus proche d'eux, Tsiotsiju; celle du milieu, Corey, & la troisième, qui confine avec la Tartarie, Fak-kusai. Les Habitans, disent-ils, sont originaires de la Chine; & s'étant laissés subjuguier, plusieurs fois, par différents Princes, ils devinrent Tributaires du Japon. Mais depuis plus d'un siècle, ils sont retombés sous la domination des Tartares; & les Japonais n'ont conservé, de leurs Conquêtes, que les Côtes de la Province de Tsiotsiju, dont le gouvernement est confié au Prince d'Iki & de Tsusima. Les Côtes de Corée sont éloignées de l'Isle de Tsusima, d'environ quarante-huit lieues Japonaises, ou seize milles d'Allemagne; & cette Isle est à la même distance du Continent du Japon. On trouve, dans l'intervalle, un grand nombre de Rochers, & de petites Isles, la plupart désertes. Les Marchandises, qui viennent de Tsiotsiju au Japon, sont d'excellente merluche & d'autre poisson salé, des noix, des plantes médicinales, des fleurs & des racines, particulièrement le ginseng, qui croît en abondance dans les Provinces de Corée & de Fakusai, comme dans celle de Siamfai, portion de la Tartarie.

Isle de Jeso,  
ou Jecolosima

Jeso ou Yesso, ou comme les Japonais la nomment Jecogolima, qui signifie l'Isle de Jeso, est la plus Septentrionale qu'ils possèdent hors des limites du Japon, sous le Gouvernement du Prince de Matsumai, Isle voisine qui appartient à la grande Province d'Osio. La situation de Jeso est à quarante-deux degrés de latitude Septentrionale, au Nord-Nord-Est, vis-à-vis d'Osio. Elle s'avance fort loin dans la mer, par les deux Promontoires de Suugar & de Toajafaki, qui forment un Golfe. Les Japonais disent qu'on a besoin d'un jour entier pour se rendre à cette Isle, quoique le passage ne soit que de quarante lieues Japonaises, & que, dans quelques endroits, les Côtes ne soient éloignées que de quinze ou dix-huit; mais les courans y sont très rapides, & portent successivement à l'Est & à l'Ouest. On la croit aussi grande que l'Isle de Kiussu; mais, étant remplie de forêts, elle ne produit, à ses Maîtres, que des fourures, & le fameux poisson qu'ils nomment Karafaki; espèce de Morue qu'ils trouvent exquise, & qui s'y pêche en abondance. Kamfset s'imagina que le pays découvert par *de Vries*, au Nord du Japon, étoit une partie de cette Isle. Les Cartes Japonaises ne s'accordent pas sur sa figure; mais elles donnent le nom de Matsuki à la partie du Sud-Ouest, qui en est la plus grande; & mal dessinées comme elles sont, on n'y distingue pas aisément si cette partie ne fait pas une Isle séparée. Le langage des Habitans a quelque ressemblance avec celui de la Corée. Ils sont robustes & fort experts à la pêche; mais sales, sauvages, portant la barbe & les cheveux fort longs.

Sa distance du  
Japon.Ce qu'elle pro-  
duit.

Detriete cette Isle, vers le Nord, on trouve le Continent, que les Japonois nomment Oku-Jeso, c'est-à-dire, haut Jeso. Tous les Géographes conviennent de l'existence de ce pays; mais on n'a point encore déterminé s'il touche à la Tarrarie ou à l'Amérique, ni par conséquent où il faut placer le Détroit d'Anian, & le passage qu'on cherche depuis si long-tems, de la mer du Nord au grand Océan des Indes; supposé que ce pays ne soit pas joint, sans aucun passage, à la Tarrarie ou à l'Amérique (52). Les Japonois ne sont pas mieux informés de l'état & de l'étendue de leur Oku-Jeso. Ils lui donnent, de longueur, trois cens de leurs milles, sans qu'on puisse savoir sur quoi ils se fondent. Kämpfer raconte qu'une Jonque Japonoise, envoyée exprès, vers 1684, pour faire des découvertes, rapporta que les Habitans de cette Contrée étoient en communication avec des Tartares voisins. Un vieux Pilote Japonois, qui connoissoit toutes ces Mers, lui confirma la même chose. Une autre Jonque, qui étoit partie depuis peu d'années des Côtes Orientales du Japon, pour la même recherche, avoit rapporté, à son retour, qu'après avoir beaucoup souffert entre le quarante & le cinquantième degré de latitude, elle avoit découvert un très grand Continent, qu'on avoit pris pour l'Amérique, où, trouvant un bon Port, elle avoit passé l'hiver; mais elle n'avoit pu donner la moindre description du pays, ni savoir s'il s'étendoit davanrage au Nord-Ouest. La Cour du Japon n'a pas poussé plus loin sa curiosité; & les Cartes du pays, qui s'accordent toutes à marquer, derrière l'Isle de Jeso, un grand Continent à la suite de la grande Tarrarie, & qui le font avancer à l'Est d'environ quinze degrés de longitude plus loin que les Côtes du Japon, laissent un grand espace vuide entre ce Continent & l'Amérique voisine (53). Elles divisent aussi le pays d'Oku-Jeso en cinq Provinces, dont les noms, d'après Kämpfer, sont Küberfati, Orankai, Sitsij, Ferosan, & Amarisi. Entre les deux detrietes, elles marquent une rivière assez grande, qui se perd dans la Mer au Sud-Ouest, derrière l'Isle de Jeso. Mais il ne paroît pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire sur ces Cartes.

Les Japonois comptent dans leur Empire, deux autres Isles, qui sont éloignées de plus de cent cinquante milles des Côtes d'Osio, à l'Est & à l'Ouest-Nord-Est. Ils nomment la plus Septentrionale & la plus éloignée du Japon, Ginsima, qui signifie l'Isle d'argent; & la plus proche, qui est aussi la plus grande, Kinsima, c'est-à-dire, l'Isle d'or; noms magnifiques, dont la richesse a tenté plusieurs fois les Européens. La Cour d'Espagne, ayant appris qu'elles sont situées à l'Ouest de l'Amérique, dans cette partie du Monde, qui lui étoit assignée par le Pape, comme les découvertes du côté de l'Est devoient appartenir au Portugal, employa, vers l'année 1620, un très habile Pilote à cette recherche. L'entreprise fut sans succès. Celle des Hollandois ne fut pas plus heureuse en 1639 & en 1643. Deux de leurs Vaisseaux, le Bresken & le Castricum, qui furent employés au second de ces deux Voyages, eurent beaucoup à souffrir des tempêtes; & le Bresken s'étant hasardé

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Le Continent d'Oku-  
ku Jeso.

Entreprises des  
Japonois pour  
en découvrir les  
bornes.

Provinces d'Oku-  
ku Jeso.

Isles de Ginsi-  
ma & de Kinsima,  
c'est-à-dire, d'argent  
& d'or.

Tentatives des  
Européens pour  
les découvrir.

(52) Kämpfer rend compte de tous les efforts qu'il a faits inutilement en Moscovie, pour le procurer plus de lumières. Tome I. pages 104 & suivantes.

(53) Voyez, dans la Relation précédente, l'idée que Kämpfer donne d'une Carte qu'on lui fit voir à Jedo.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Isle de Bone,  
ou Buncina.

Isle de Fatsia,  
est des Sei-  
gneurs Japonois.

A quoi ils l'oc-  
cupent.

à faire descendre quelques hommes de l'Equipage, ils furent arrêtés, mis aux fers, & traités cruellement, comme s'ils eussent été dans le dessein d'envahir ou de trahir l'Empire (54).

Vers 1675, le hazard fit découvrir, aux Japonois, une très grande Isle. Une Barque de l'Isle de Fatsia, qui en est éloignée de trois cens milles à l'Ouest, y fut jetée par la tempête. On la trouva déserte, mais naturellement fertile, & bien pourvue d'eau. Le bois d'Atak, qu'elle produit en abondance, & qui ne croît que dans les pays chauds, fait croire à Kämpfer, qu'elle est plutôt située au Sud qu'à l'Est du Japon. Cette Isle de Fatsia, d'où les Japonois étoient partis, est la plus éloignée de toutes les Isles qu'ils possèdent vers le Sud. Elle est sous le même Méridien que Jedo, éloignée d'environ quatre-vingt de leurs milles de mer, de l'Isle de Nipon, & la dernière d'une longue rangée de petites Isles, qui sont presque contigues. Ses Côtes sont si hautes & si escarpées, que pour en descendre ou pour y monter, on est obligé d'élever les Bateaux avec route leur charge, par le moyen d'une espece de grue. Elle est d'ailleurs stérile. Aussi l'Empereur en a-t-il fait sa principale prison d'Etat. C'est là qu'il relegue ordinairement les Seigneurs qui tombent dans la disgrâce. Leur occupation, dans un si triste séjour, est d'y faire des étoffes de soie; & la plupart de ces malheureux Exilés ayant beaucoup d'adresse & de génie, ils en font de si belles & de si fines, que le transport aux Etrangers en est défendu sous de rigoureuses peines (55).

En général, l'Empire du Japon étant environné d'une mer orageuse, & bordé de montagnes, de rochers, ou de sables, qui rendent ses Côtes presque inaccessibles, il semble, suivant la remarque de Kämpfer, que la Nature ait voulu former, de ces Isles, comme un petit Monde séparé, dans lequel ses Habitans trouvent, indépendamment de toutes les autres Nations, de quoi fournir aux besoins, aux commodités, & même aux délices de la vie (56).

## S I I.

*Description particulière des Provinces.*

Cinq Provin-  
ces des revenus  
impériaux.

Jamsiyo, ou  
Sansju.

ON ne comprend point, dans la division la plus générale, cinq Provinces que les Japonois nomment Gokinai, ou Gokinai-Goka-Kokf, c'est-à-dire, Provinces des revenus Impériaux, parce que tout leur revenu est particulièrement assigné pour l'entretien de la Cour Impériale (57).

La première est celle de Jamsiyo, qui porte aussi le nom de Sansju. C'est un pays fertile & fort étendu, dont la longueur, du Sud au Nord, est de cent milles du Japon. Il est divisé en huit Districts; Okokuni, Kadono, Okougi, Kij, Udli, Kulle, Sakanaka, & Tsukngi; dans lesquels on compte

(54) Page 109.

(55) Page 110.

(56) Page 97.

(57) L'Auteur parle du revenu en riz, qui monte, dit-il, à cent quarante-huit Mans, & mille deux cens Kokfs. Il faut remar-

quer, en général, que tous les revenus du pays sont réduits à ces deux mesures de riz.

Un Man contient dix mille Kokfs, & un Kokf trois mille balles ou sacs de riz.

Page 111.

plusieurs bonnes Villes & d'autres Places considérables. La seconde, nommée Jamatto, ou Wosju, s'étend aussi du Sud au Nord, à peu près de la même longueur que la première, & n'est pas un pays moins fertile. Elle avoit autrefois quantité de grandes Villes, qui sont aujourd'hui en perir nombre. On la divise en quinze Districts; Soono Cami, Soonosimo, Feguri, Firole, Karfu-Dsiau, Katfungé, Okuno, Umi, Urz, Josimo, Uda, Sikino-Simo, Sikimo-Cami, Takand, Tooïds, & Jammanobe. La troisième est celle de Kavatzij, ou Kasu, pays d'une bonté médiocre, & d'environ deux journées de longueur, qui se divise en quinze Districts; Nistori, Isikava, Fukaitz, Jaskabe, Ookake, Tukajatz, Kavatz, Sarara, Umbarada, Karanno, Vakaje, Sibukaja, Sick, Tahbokf, & Tannan. La quatrième se nomme Idsumi, ou Sensju. C'est une fort grande Province, mais peu fertile. Sa longueur est de cent milles du Japon, du Sud à l'Ouest. Elle est bornée d'un côté par la mer, & de l'autre par une chaîne de hautes montagnes. La mer lui fournit du poisson en abondance; & ses productions sont du bled noir, des pois, & des fèves peu estimées. On n'y compte que trois Districts; Ootori, Idsuma & Fina. Enfin, la cinquième est celle de Sirzu, qu'on nomme autrement Tsinokuni, & Sipsu. Cette Province a deux journées & demie de tour. Elle est située sur un grand Golfe, & c'est le Pays, du Japon, le plus avancé vers l'Ouest. Ses parties Méridionales sont fort chaudes; mais celles du Nord jouissent d'un air temperé, qui les rend plus abondantes, surtout en cinq principales especes de pois, qui se nomment Gokokfs. Sirzu est divisé en treize Districts; Sij-Jos, ou Simmios, Kuratz, Fingafsinai, Nisijnan, Jafan, Simafino, Simakami, Tesijma, Kavanobe, Muko, Avara, Arima, & Nosje.

Passons à la division de l'Empereur Sufiam, en sept grandes Contrées, qui forment le corps de l'Empire.

La première se nomme Tookaido, c'est-à-dire Contrée du Sud-Est. On a fait observer que les sept Contrées avoient été subdivisées en soixante-six Provinces, dans le nombre desquelles il faut compter les cinq qu'on a nommées; & que dans la suite on y en joignit deux autres. Le Tookaido contient quinze de ces soixante-huit Provinces: 1°. Iga, ou Iliju, qui est bornée au Midi & au Levant, par la mer, & séparée des Provinces voisines au Nord, par une chaîne de hautes montagnes. C'est un Pays chaud, & médiocrement fertile, où l'on trouve quelques plantes, quelques arbres, & quantité de Bambous. Il est divisé en quatre Districts; Aije, Namanda, Iga, & Nabari. 2°. Ise, ou Sesju, qui a trois journées de longueur, du Sud au Nord. La mer en fait une Presqu'Isle. Ce Pays est extrêmement fertile, entremêlé de plaines & de collines, qui lui donnent une agréable variété. Il se divise en quinze Districts; Quana, Afaki, Sufuka, Itfifi, Aanki, Taaro, Nisikisima, Gofasuma, Inaba, Mije, Ano, Itaka, Vatakei, Ino, & Taki. 3°. Sîma, ou Sîsio, est une petite Province qu'on peut traverser en une demi-journée; pays stérile, mais abondamment fourni, par la mer, d'huîtres & de coquillages. Il n'y a que trois Districts; Tooïfj, Aiko, & Kannefima. 4°. Ovari, ou Bisu, est une Province intérieure, entièrement séparée de la mer, & l'une des plus fertiles & des mieux peuplées de l'Empire. Sa longueur est de trois journées, du Sud au Nord, & sa division

Z z z iij

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
JAMATTO, ou  
Wosju.

Kavatzij, ou  
Kasu.

Idsumi, ou  
Sensju.

Sirzu, ou  
Tsinokuni.

Les sept grandes  
contrées de  
l'Empire. 4

1. Tookaido.



en neuf Districts; Amabe, Nakassima, Kakuri, Nirva, Katsungale, Jamacla, Aitshi, Tisita, & Toosynossima. 5°. Mikava, ou Misiu; mauvais Pays, stérile, plein de rivières, de marécages & d'étangs. Il a, de l'Est à l'Ouest, une journée & demie de longueur; & sa division est en huit Districts; Avomi, Kamo, Nukada, Baiz, Fori, Jana, Tisatara, & Akumi. 6°. Tootomi, ou Jentsju, est une Province fertile, & des plus belles, par l'agréable variété de ses collines & de ses plaines, de ses rivières, de ses villages & de ses villes. On lui donne deux journées & demie de longueur, de l'Est à l'Ouest. Elle se divise en quatorze Districts; Faunmana, Futz, Fuusi, Aratama, Nangakami, Nagassimo, Sutz, Jammana, Kikoo, Faifara, Tojota, Jamaka, Sanno & Ivata. 7°. *Surunga*, ou *Sinsju*, se distingue aussi par la variété de ses villes, de ses villages, de ses collines, & de ses plaines fertiles. Elle a la même longueur que Footomi, s'étendant de l'Est à l'Ouest; & sa division est en sept Districts; Tira, Mafiasu, Udo, Isabe, Rosarra, Fusji & Surunga. 8°. La Province de *Kai*, ou de *Kassaju*, est un Pais plat, abondant en riz, en pâturages, en plantes & en arbres. Elle produit beaucoup de chevaux. On lui donne deux journées de longueur, du Sud au Nord, & sa division est en quatre Districts; Jamanassiro, Jaatziro, Como & Tsur. 9°. *Idfju*, ou *Toosju*, est une longue Péninsule, qui produit une grande quantité de sel, & qui, étant fort abondante en poisson, passe pour une assez bonne Province. Elle n'a que trois Districts, sur le Continent de Nipon; Takaro, Naka & Camo, auxquels on ajoute deux Îles voisines, Oosima, & Firakassima. 10°. La Province de *Songami*, ou *Soosju*, a trois journées de long; pays plat & stérile, qui ne fournit guères d'autre subsistance que du poisson, des tortues & des écrevisses de mer, mais dont les forêts donnent quantité de bois. Il est divisé en huit Districts; Asikaranno-Cami, Asikaranno-Simu, Oosimi, Juringi, Ajikoo-Takangi, Camakura, Mijura, & Jesima. 11°. *Musfasi*, ou *Busju*, grande Province, qui a cinq journées & demie de circuit. C'est un Pays sans bois & sans montagnes, mais très fertile, abondant en riz, en Kokokf, en fruits & en plantes. On le divise en vingt-un Districts; Ku-Raggi, Tsukuki, Tama, Tatlinbaria, Kaikura, Journa, Tosma, Fijki, Jokomi, Saitama, Koduma, Tisibu-sima, Fabara, Falisava, Naka, Kami, Adatz, Tisibibu, Jebava, Torefima & Oosara. 12°. *Ava*, ou *Foosju*, est une assez bonne Province, qui produit du riz & du bled. Elle est bien peuplée; & la mer voisine lui fournit, en abondance, du poisson & des huîtres, dont on employe les coquilles à engraisser ses terres. Elle n'a qu'une journée & demie de longueur, du Sud au Nord. On la divise en quatre Districts; Fekuri, Ava, Afaima, & Nakaba. 13°. La Province de Kadlusa, ou Koosju, est longue de trois journées, du Sud au Nord. Ses montagnes escarpées n'empêchent point que le terroir n'y soit bon. Une grande partie de ses Habitans s'occupe à faire du cannib, ou des roiles de chanvre, qu'ils travaillent fort proprement. Sa division est en onze Districts; Ssusu, Amfa, Isuvara, Umingami, Toiko, Mooki, Isimi, Farinib-Nagava, Jammanoh, & Mussa. 14°. On donne, à la Province de Simoofa, ou Seosju, trois journées de long, du Sud au Nord. Elle est montagneuse & peu fertile; mais elle abonde en volailles & en bestiaux. On la divise en douze Districts; Kaddosika, Tisiba, Imba, Sooma, Saspema, Inuki, Tooda, Koofa, Unagami, Katori, Faunibu, &

Okanda. 15°. Firatz, ou Sjoo, est une fort grande Province, dont la forme est quarrée, & qui n'a pas moins de trois journées de longueur dans chaque dimension. C'est un Pays médiocrement fertile, mais qui abonde en vers à soie, & dont les Habitans, renommés par leur industrie, joignent, à leurs Manufactures d'étoffes de soie, le Commerce des bestiaux. On compte onze Districts dans cette Province; Nijbari, Makaije, Tsekumba, Kavatz, Sida, Umbaraki, Namingata, Naka, Kusli, Taka, & Jengoko, qui, signifiant Pays éloigné, est apparemment le nom de quelque Île.

Les revenus de ces quinze Provinces, de la Contrée de Tookaido, montent à quatre cens quatre-vingt-quatorze Mankokfs.

II. La seconde des sept grandes Contrées se nomme Toofando. Elle comprend huit grandes Provinces. 1°. Oomi, Pays extrêmement fertile, diversifié par des montagnes, des collines, des rivières, & de vastes champs, qui produisent également du riz & du bled. Cette Province a trois journées & demie de circuit, & se divise en treize Districts; Singa, Karimoto, Ius, Cammo, Kanfaki, Inungami, Sakarta, Jetz, le haut & bas Afai, Inito, Takassima, Kooka, & Joositzumi. 2°. Mino, ou *Diosu*, ne cede à la Province d'Oomi, ni par l'agréable variété des collines & des plaines, ni par la fertilité de son terroir. Elle a trois journées de longueur, du Sud au Nord, & se divise en dix-huit Districts; Ishursu, Fusa, Avadli, Ikenda, Oono, Mottos, Mussijroda, Karakara, Atsumi, Kakumi, Jamangata, Menggi, Gundso, Camo, Cako, Tokki, Jenna, & Taki. 3°. Fida, ou *Fisju*, est fort inférieure aux deux précédentes, en fertilité, comme en grandeur. Sa plus grande étendue, du Sud au Nord, n'est que d'environ deux journées de chemin. Elle est remplie de bois & de forêts. On n'y compte que quatre Districts; Ofarra, Masjnda, Ammano & Araki. 4°. La Province de *Sinano*, ou *Sinsju*, est un Pays très froid, éloigné de la mer, & presque sans bestiaux, parce qu'elle a peu de pâturages. Ses richesses consistent en quantité de meuriers, de soie & de cannib. Elle a cinq journées de longueur, du Sud au Nord. Elle se divise en onze Districts; Midfutz, Takaij, Fannissima, Tsi-fagera, Sacku, Ina, Sfuva, Ttikumma, Atsumis-Sara, & Sjina. 5°. Koodfuke, ou *Diosju*, a quatre journées de longueur, de l'Est à l'Ouest. C'est un pays chaud, qui produit quantité de Meuriers & de Vers à soie; mais la soie qu'on en tire ne sert qu'aux étoffes grossières. Sa division est en quatorze Districts; Ussui, Aassa, Stikanne, Isesta, Sai, Nitta, Karraoka, Soora, Gumma, Kauva, Tago, Midorino, Naba, & Jammada. 6°. Simoodfuke, ou *Jasju*, a trois journées & demie de longueur, de l'Est à l'Ouest. C'est une Province mêlée de Champs & de Montagnes, qui produit abondamment de l'herbe, du riz, du bled & du Gokokf. Elle a neuf Districts; Askera, Janada, Afo, Tsuga, Taka, Savingava, Savoja, Nafu, & Mukabe. 7°. *Musfu*, ou *Oosju*, est la plus grande Province du Japon. Sa longueur est de seize journées, du Sud au Nord, & sa fertilité n'y laisse rien manquer de nécessaire à la vie. Toutes ses parties étoient autrefois le Domaine d'un même Prince, avec la Province voisine de Deva. On la divise en cinquante-cinq Districts; Sirakava, Kurokava, Juvasi, Mizaki, Aitz, Nama, Oda, Afaka, Adaraz, Sibarra, Karidu, Tooda, Natori, Sinobu, Kikkunda, Sibanna, Affonufa, Namingata, Juoderaga, Kavatz,

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Toofando, se-  
conde Contrée.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Titzungi, Takane, Valfari, Jamadukuri, Oonato, Kami, Sfida, Kurivada, Jelan, Jeki, Misava, Nagaoka, Tojone, Monovata, Ofika, Gunvi, Kaddono, Fafigani, Tlungarie, Oda, Iku, Motojas, Isbara, Tardsi, Sikamma, Inaga, Siva, Ivalaki, Kimbara, Kadlinda, Doke, Socka, Fei & Kifen. 8°. *Dava*, ou *Uspo*, a cinq journées de longueur. C'est une Province abondante en pâturage, en plantes & en arbres, où l'on assure que le Printemps est plus avancé de quinze jours, que dans les autres Provinces du Japon. Elle faisoit autrefois partie de celle d'Ofiu, mais étant aujourd'hui séparée, elle se divise en douze Districts; Akumi, Kavanobe, Murajama, Oitama, Ookatz, Firaka, Tangaira, Diva, Akindatauri, Samboku, Mogueni, & Jamamotta.

Les revenus de ces huit Provinces montent à cinq cens soixante-trois Mankokfs, suivant les anciens comptes; mais ils sont considérablement augmentés.

Foku Rokkudo,  
ou, troisième  
Contrée.

III. La troisième grande Contrée, qui se nomme Foku-Rokkudo, contient sept Provinces. 1°. *Packasa*, ou *Siakusja*, s'étend du Sud au Nord, d'une journée & demie de longueur. Cette Province est bornée au Nord, par la Mer, qui lui fournit abondamment du poisson, des écrevisses, des tortues, &c. Quelques mines de fer font ses richesses & son Commerce. Elle est divisée en trois Districts; Oonibu, Oi, & Micatra. 2°. *Jetsifen*, ou *Jesfu*, Province montagneuse, vers le Sud, mais plate, fertile, & riche en bestiaux vers le Nord, est longue de trois journées. Elle produit aussi du cannib, des meurtriers, de la soie & du gokokf en abondance. On la divise en douze Districts; Tsutogo, Nibu, Sonobatz, Afisba, Oono, Sakai, Kuroda, Ikingami, Takakida, Joodfida, Sagagita, & Naandsjo. 3°. *Kaga*, ou *Kasju*, a quelques Manufactures d'étoffes de soie, du vinaigre renommé, du soja, qu'on porte dans les autres Provinces, & produit assez de gokokf pour la subsistance des Habitans. Son étendue est de deux journées & demie, de l'Est à l'Ouest, & sa division en quatre Districts; Jenne, Nonni, Ilikava, & Kanga, auxquels d'autres ajoutent Kaboku. 4°. *Noto*, ou *Scojpo*, est presque environnée de la mer. Elle a des Mines de fer, mais le terroir est peu fertile, & le gokokf y meurt beaucoup plus tard que dans les autres Provinces. On lui donne deux journées & demie, de l'Est à l'Ouest, & quatre Districts; Bagui, Noto, Fukeifund, & Sfus. 5°. *Jaetsdo*, ou *Jasju*, a trois journées de circuit. On en tite du bois pour construire des Ponts, & une espèce particulière de vaisselle de terre, qui fait son Commerce. Elle est divisée en quatre Districts; Tonami, Imidfu, Mebu & Nikagacta. 6°. *Jesfingo*, ou *Jusju*, est une grande Province, qui a six journées de circuit, & qui est montagneuse, vers le Sud, mais d'ailleurs assez fertile. Elle produit de la soie, du cannib & du gokokf. Sa division est en sept Districts; Kabibi, Kof, Miflima, Iwoodfi, Cambara, Nutavi, & Ivafune. 7°. *Sado*, ou *Sasju*, est une Ile de trois journées & demie de circuit, située au Nord du Japon, vis-à-vis des Provinces de Jetsfa & de Jetsfingo. On vante son abondance, en riz, en bled, en gokokf, en pâturages & en bois. On y compte trois Districts; Umo, Soota, & Camo.

Le revenu annuel de ces sept Provinces monte à deux cens quarante-trois Mankokfs.

IV. Sanindo, quatrième grande Contrée, est montagneuse au Nord, comme son nom le signifie, & comprend huit Provinces. 1°. *Tanba*, ou *Tansju*, dont la longueur est de deux journées, & qui produit, avec beaucoup de riz, plusieurs sortes de pois & d'autres légumes. On la divise en six Districts; Kuvada, Funaij, Taki, Amada, Fingami, & Ikarunga. 2°. *Tango*, ou *Tansju*, large d'une journée & demie, du Sud au Nord, riche en cannib & en soie, & fort abondante en poisson de mer. Cinq Districts, qui la divisent, sont Kaki, Joki, Tango, Katamo, & Kumano. 3°. *Tafima*, ou *Tansju*, a deux journées de longueur, de l'Est à l'Ouest; pays médiocre, qui se divise en huit Districts; Agami, Jabu, Idsu, Ketta, Kinnofaki, Fiangaka, Sitzumi, & Mikummi. 4°. *Imaba*, ou *Insju*, est de la même longueur, que Tafima. Cette Province est bornée au Nord par la mer, & au Sud par une chaîne de Montagnes. Elle a des Manufactures de soie grossière, & ses Districts sont au nombre de sept; Togomi, Jagami, Tsidu, Oomi, Takaguso, Ketta, & Konno. 5°. *Fooki*, ou *Fakusju*, s'étend en longueur, de deux journées & demie du Sud au Nord. Avec un terroir peu fertile, elle produit, en abondance, de la soie, du cannib & du gokokf. Ses Manufactures sont renommées. On la divise en six Districts; Kavamura, Kume, Javata, Aneri, Oomi, & Fino. 6°. *Idsumo*, ou *Unsju*, qui a deux journées & demie de largeur, de l'Est à l'Ouest, est comme environnée de la mer de Corée, qui en fait une presque Ile. C'est un pays extrêmement fertile, & divisé en dix Districts; Jja, Nomi, Semane, Akisika, Tarenni, Jadsuno, Kanto, Jjis, Nirida, & Oofata. 7°. *Ivami* ou *Sekisju*, longue de deux journées du Sud au Nord, produit du cannib & du sel. Quoique sa fertilité soit médiocre, elle paye, à ses Princes, le double des autres Provinces. Cinq Districts, dont elle est composée, se nomment Tikama, Naka, Oortz, Mino, & Canoa. 8°. *Oki* ou *Insju*, est une Ile érigée en Province, & située dans la mer de Corée, devant les Côtes de cette Peninsule. Son circuit est de deux journées.

Le revenu annuel de ces huit Provinces ne montent qu'à cent vingt-trois Mankokfs.

V. Sanjodo, nom de la cinquième grande Contrée, signifie, pays montagneux Méridional. Il est composé de huit Provinces. 1°. *Farima*, ou *Bansju*, qui a trois journées & demie de circuit. C'est une Province très fertile, où l'on trouve, avec tout ce qui est nécessaire à la vie, des Manufactures d'étoffes de soie, de draps, & de papier. Elle est divisée en quatorze Districts; Akas, Kata, Kamo, Inami, Sikama, Ivø, Akato, Saija, Sitz, Kanfaki, Taka, Mitzubo, Issai, & Ito. 2°. *Mimasaki*, ou *Sakusju*, a trois journées de longueur, de l'Est à l'Ouest. On remarque, comme une singularité de cette Province, qu'elle est moins sujette aux vents que les autres parties de l'Empire. Un terroir médiocrement fertile y fournit aux Habitans tout ce qui est nécessaire à la vie. Sa division est en sept Districts; Aida, Karfunja, Tomanisi, Tomasigali, Khume, Ooba, & Masuma. 3°. *Bidsen*, ou *Bisju*, a trois journées de circuit. C'est un assez bon pays, qui produit beaucoup de soie, & dont les fruits meurissent plutôt que dans les Provinces voisines. Onze Districts, qui font sa division, se nomment Kosuma, Waki, Ivanasi, Ooku, Akofaka, Kandatz, Minne, Ooas, Tsitaka,

Tome X.

A 223

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Sanindo, quatrième  
Contrée.

Sanjodo, cin-  
quième Contrée.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Tsingosima, & Kamosima. 4°. *Bisju*, ou *Fisju*, de deux journées & demie de longueur, de l'Est à l'Ouest; Pays abondamment fourni de tout ce qui est nécessaire à ses Habitans, surtout de gokokf & de cannib, & divisé en neuf Districts; Utz, Kaboja, Kaija, Simomitz, Allangutz, Oda, Sitzuki, Teta, & Fanga, auxquels on ajoute les Isles de Saburosima & de Jorisima. 5°. *Bingo*, ou *Fisju*, qui s'étend de deux journées en longueur, du Sud au Nord; bon Pays, où le riz & le gokokf, qui y croissent abondamment, meurent plus tôt qu'ailleurs. Il est divisé en quatorze Districts; Abo, Futfiz, Kamijli, Aluka, Numafini, Bonitz, Afijda, Kooni, Mikami, Camidami, Mirfuki, Jesso, Sirra, & Mijwara. 6°. *Aki*, ou *Gasju*, Province montagneuse & stérile, riche en Forêts, qui produisent une singulière abondance de champignons, & en sel, qui se fait sur ses Côtes. Elle a deux journées & demie de longueur, du Sud au Nord, & sa division est en huit Districts; Numada, Takatta, Tajoda, Sada, Cammo, Sabaku, Aki, Takamija, & Ikukusima, qui est aussi le nom d'un lieu très célèbre dans cette Province. 7°. *Savo*, ou *Scosju*, abonde particulièrement en plantes & en pâturages. Ses Côtes ne sont pas moins riches en poisson & en coquillages. Elle a trois journées de l'Est à l'Ouest. On la divise en six Districts; Oosima, Kuka, Kumade, Tsimo, Sava, & Jooski. 8°. *Nagata*, ou *Tjosju*, bornée au Sud & à l'Ouest par la mer, & au Nord par une chaîne de Montagnes. Sa longueur est de deux journées & demie, de l'Est à l'Ouest. Elle produit toutes les nécessités de la vie, au double de ce qui suffit pour la subsistance de ses Habitans. Sa division est en six Districts; Alfa, Tojora, Mine, Ootz, Amu, & Misijma.

Isle de Kiusju,  
ou Saikokf.

Le revenu de ces huit Provinces monte annuellement à deux cens soixantedix Mankokfs. Observons qu'elles appartiennent à l'Isle de Nipon, comme toutes les autres Provinces des cinq grandes Contrées qu'on a nommées jusqu'ici. Celles, qui vont suivre, & les deux grandes Contrées, qui les contiennent, forment la seconde Isle, qui est la plus grande après Nipon, & que les Japonais nomment Kiusju, c'est-à-dire pays de l'Ouest; ou Saikokf, qui signifie pays des Neufs.

Saikaïdo, sixième  
Contrée.

VI. Saikaïdo, sixième grande Contrée dans l'Isle de Kiusju ou de Saikokf, tire son nom de sa situation à l'Ouest. Elle est composée de neuf grandes Provinces. 1°. Tsikudfen, ou Tsikusin, qui a quatre journées de longueur, du Sud au Nord. C'est un pays médiocrement bon, qui produit du riz & du bled, & qui a plusieurs Manufactures de Porcelaine. Il est divisé en vingt-quatre Districts; Sima, Kama, Jassijka, Nosima, Monagatta, Onka, Musiroda, Fonami, Sara, Naka, Cassija, Sinodisima, Ito, Musijro, Vutz, Kurande, Nokosima, Sinotz, Kafakura, Sakura, Kokuf, & Tassai. 2°. *Tsikungo*, ou *Tsikusju*, est une Province de cinq journées de longueur, du Sud au Nord, qui produit en abondance du bled, du riz & des pois. Ses Côtes lui donnent du poisson, des écrevisses, & des coquillages. On y fait beaucoup de confitures, qui se transportent dans les autres Provinces. Elle est divisée en dix Districts; Mijwara, Mij, Ikua, Mi, Mike, Kandima, Simodisima, Jammakando, Jammaseta, & Takeno. 3°. *Budfen*, ou *Foosju*, longue de quatre journées, du Sud au Nord, est une Province distinguée par l'excellence de ses plantes médicinales, & par le grand nom-

bre de ses Manufactures d'étoffes de soie. Elle est divisée en huit Districts; Tangava, Sakku, Mijako, Nakatz, Tsuki, Kamitzki, Simorzi, & Ufa. 4°. *Bungo*, ou *Tonsju*, a trois journées de longueur. Avec une fertilité médiocre, elle produit de la soie, du drap, du chanvre, du gokokf, & des plantes d'une rare vertu. Sa division est en huit Districts; Fita, Kecs, Navori, Oono, Amaba, Oakata, Faijami, & Kumifaki. 5°. Fidsen, ou *Fisju*, a trois grandes journées de longueur, du Sud au Nord. Ses richesses naturelles sont du bled, du riz, beaucoup de poisson & de volaille. Elle a quelques Manufactures de drap, & sa division est en onze Districts; Kiekij, Jabu, Mine, Oosti, Kansoki, Saaga, Maatsura, Kiflima, Tufitz, Kadfuraki, & Takaku. 6°. *Figo*, ou *Fisju*, pays assez fertile, produit en abondance du bois, du bled, des pois, du poisson, des coquillages, & la plupart des nécessités de la vie. Sa grandeur est de cinq journées de circuit. On la divise en quatorze Districts; Tamana, Jamaga, Jamamoto, Kikuz, Afo Takuma, Kuma, Aida, Masiki, Udo, Jaadito, Koos, Aakasi & Aifia. 7°. *Fingo*, ou *Nisju*, longue d'environ trois journées, est une Province montagneuse, maigre, qui produit à peine le bled, le riz, & les fruits nécessaires pour la subsistance de ses habitans. Elle est divisée en cinq Districts; Uski, Koju, Naki, Mijafaka, & Morokata. 8°. *Onsumi*, ou *Kusju*, a deux journées de longueur, de l'Est à l'Ouest; perire Province, mais d'une fertilité extraordinaire pour tout ce qui regarde les nécessités de la vie. On y fait une grande quantité de papier, & quelques étoffes de soie. Sa division est en huit Districts; Onsumi, Fisingari, Kuvabara, Soo, Sijta, Kimodfuki, Komadif, & Kumage. 9°. *Satzuma*, ou *Satsju*, est à-peu près de la même longueur que la précédente, & d'une fertilité médiocre. Elle produit néanmoins beaucoup de meuriers & de chanvre, & l'on vante ses Manufactures de draps. Elle est divisée en quatorze Districts; Idsum, Takaki, Sarzuma, Teki, Isa, Ala, Kavanobe, Jene, Jecumaki, Fite, Fani, Jamma, Okinkokima & Koskifima.

Le revenu annuel de ces neuf Provinces monte à trois cens quarante-quatre Mankokfs.

VII. *Nankaido*, septième grande Contrée, dont le nom signifie pays des Côtes du Sud, est composée d'une Isle de la troisième grandeur, située entre les deux précédentes, & nommée Sikokf, qui signifie Pays des quatre Provinces; d'une Isle voisine, qui se nomme Avadfi, & qui est située au Nord de Sikokf, & de la grande Isle de Kijokumi, qui s'avance dans le Déroit de Nipon. Elle est divisée d'ailleurs en six Provinces: *Kijokumi*, ou *Kisju*, qu'on vient de nommer, & qui a quatre journées & demie de longueur, du Sud au Nord. C'est un pays plat & stérile, qui ne produit ni bled, ni riz, ni légumes. Il est divisé en sept Districts; Ita, Naka, Ngusa, Amabe, Arida, Firaka, & Muro. 1°. *Avadfi* est une Isle, d'une journée de longueur, que la stérilité n'empêche pas de nourrir ses Habitans. Elle n'a que deux Districts; Tîna, & Mijwara, auxquels on ajoute deux Isles voisines, nommées Musima & Jesima. 2°. *Ava*, ou *Asju*, dans l'Isle de Sikokf, Province de deux journées de longueur; un peu montagneuse, mais qui produit abondamment des bestiaux, de la volaille, du poisson & des coquillages. Elle est divisée en neuf Districts; Miofi, Ojen, Nalingali, Nanifi, Kafura,

A a a 3j

Nankaido,  
septième Con-  
trée.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Naka, Itano, Ava, & Mima. 4°. *Sanuki*, ou *Sansju*, dans la même Ifle. On lui donne trois journées de longueur, de l'Est à l'Ouest. C'est un pays médiocrement fertile, montagneux, arrosé néanmoins par quantité de rivières, & dont les parties capables de culture produisent du bled, du riz & des légumes. La mer le fournit de poisson & des coquillages. Il est célèbre par le grand nombre de personnes célèbres, auxquelles il a donné la naissance. On le divise en onze Districts; Ovutsi, Samingava, Miki, Mino, Jamada, Kanda, Ano, Utari, Naka, Tado, & Nako. 5°. Ijo, ou Joffu, dans l'Isle de Sikokf, a deux journées de longueur. C'est un mélange de montagnes stériles & de champs, la plupart sablonneux; quoique d'autres produisent du riz, du chanvre, des meuriers, de l'herbe & des plantes. Sa division est en quatorze Districts; Nij, Sukij, Kuvamira Oortz, Kafafaia, Nooma, Tlike, Otsumi, Kumu, Fuke, Jio, Kira, Uva & Uma. 6°. *Tofa*, ou *Tosju*, dernière Province de la même Isle, est longue aussi de deux journées, de l'Est à l'Ouest. Elle produit abondamment des légumes, du bois, du fruit, & d'autres secours pour la vie de ses Habitans. On la divise en huit Districts; Tofa, Agava, Taka, Oka, Faka, Nanooka, Kutesima, & Kami.

Le revenu de ces six Provinces monte annuellement à cent quarante Mankokfs.

Les deux Provinces d'Iki & de Tsussima.

Cette Description renfermant les soixante-six Provinces de l'ancienne division (58), qui n'a pas cessé de subsister malgré toutes les révolutions de l'Empire, il ne reste, à joindre au compte, que les deux nouvelles Provinces, ou plutôt les deux Isles, auxquelles on a donné ce nom, depuis qu'elles ont été conquises & réunies à la Monarchie Impériale du Japon, dans la dernière guerre contre la Corée. On a déjà remarqué qu'elles se nomment *Iki* & *Tsussima*. Mais les Japonais se sont accoutumés à joindre les deux noms ensemble, parce qu'après avoir été autrefois sous la domination du Prince de Satsuma, elles ont aujourd'hui un Prince particulier, qui porte le titre de Prince d'Iki-Tsussima. La première de ces deux Isles, qu'on nomme aussi Isju, n'a qu'une journée de longueur; & n'est divisée qu'en deux Districts; Iki & Irida. Celle de Tsussima, nommée autrement Taisju, est un peu plus grande; & se divise de même en deux Districts; Akata & Simonkara, c'est-à-dire, le haut & le bas Akata. On ne parle pas avantageusement de la fertilité de ces deux Provinces; mais elles sont fameuses par le grand nombre d'Idoles qu'on y adore, & par diverses curiosités naturelles, qui attirent les Etrangers. Le revenu annuel de ces deux Isles monte à trois Mans cinq mille Kokfs.

Total du revenu des Provinces du Japon.

Kämpfer conclut que le revenu de toutes les Isles & les Provinces du Japon, est, chaque année, de deux mille trois cents vingt-huit Mans & six mille deux cents Kokfs, du moins suivant l'opinion établie par le compte auquel il s'est attaché; quoiqu'un Auteur Japonais, qu'il aimoit à consulter, ne le fit monter qu'à deux mille deux cents cinquante-sept Mankokfs (59).

(58) Outre les Provinces du revenu impérial, qui forment proprement le Domaine de l'Empereur, plusieurs Districts des autres Provinces y sont annexés, soit parce qu'anciennement ils ont été destinés pour les be-

soins de la Couronne, ou que dans la suite ils ont été enlevés à leurs Propriétaires, en punition de quelque crime, & réunis au Domaine. Kämpfer, page 128.

(59) *Ibidem*. pages 126 & précédentes.

## § III.

DESCRIPTION  
DU JAPON.*Origine des Japonais, & forme de leur Gouvernement.*

C E n'est pas dans les anciennes Histoires des Japonais, qu'il faut chercher la vérité de leur origine. La fierté, qui leur est naturelle, n'ayant pu souffrir qu'on les fit descendre d'aucun autre Peuple, ils n'ont pas trouvé d'expédient plus sûr, pour éloigner l'idée de cette espèce de dépendance, que de se prétendre sortis du sein même de leur Empire; non comme les insectes, à l'exemple de quelques autres Nations (60), mais en faisant remonter leur naissance jusqu'à leurs Dieux. Cette imagination leur est si particulière, qu'elle mérite quelque détail en faveur de la singularité. On apprend de Kämpfer, qui s'étoit fait une étude de s'en instruire, qu'ils supposent un premier Cahos, auquel, tout ce qui existe doit sa formation, & qui a produit leurs Dieux. Ils en établissent deux différentes Généalogies; la première, d'Esprits célestes, ou d'être tout-à-fait dégagés du mélange de la matière, qui ont gouverné le Japon pendant une suite de siècles, dont il est impossible de déterminer la longueur: la seconde, d'Esprits terrestres, ou Dieux-Hommes, qui, ayant succédé aux premiers, ont régné aussi fort longtemps; jusqu'à ce qu'enfin, ils engendrèrent la troisième Race, qui habite aujourd'hui le Japon, & qui ne conserve rien de la pureté, ni des perfections de leurs divins Ancêtres.

Les Japonais  
ne veulent des-  
cendre d'aucun  
Peuple.Idee singulière  
qu'ils ont de leur  
origine.

La manière, dont ils rapportent que ces Dieux & ces demi-Dieux furent créés, & se produisirent successivement, n'est pas moins extraordinaire. Les Dieux, ou les Êtres purement spirituels, furent au nombre de sept principaux Gouverneurs (61), dont le premier sortit du Chaos, dans son premier développement. Il en étoit la partie la plus pure. Son fils sortit de lui, par le mouvement & le pouvoir actif des Cieux & des Éléments qui sont au-dessous. Chacun devint ainsi le Père d'un autre. Mais le dernier, s'étant formé des organes sensibles, pour connoître charnellement sa femme, engendra la seconde succession, c'est-à-dire celle des Êtres mêlés, qui participoient également de la Nature Divine, & de la Nature Humaine. Cette Race, quoique fort inférieure à la première, ne laissa point de conserver des qualités sublimes, & scut les transmettre à ses descendants, par des voies encore plus incompréhensibles. Enfin elle s'éteignit (\*) dans la personne d'Avaase-Dsuno,

Droite s'écrit  
son ou Deux &  
de demi Dieux.

(60) Diodore de Sicile. Liv. 2.

(61) On les nomme dans cet Ordre : 1°. Kuni-Toko Dar-si-no-Mikotto. ( Mikotto est une épithète, qui exprime la puissance &amp; la félicité ). 2°. Kuni-Sarzu-Tsi-no-Mikotto. 3°. Tojo-Kun-Nanno Mikotto. Ces trois premiers n'avoient point de femmes; mais les quatre suivans étoient mariés, &amp; chacun eut son Successeur de la femme, quoique d'une manière incompréhensible. 4°. Utsi-Nino-Mikotto. 5°. Oo-Tono-Tsuno-Mikot-

to. 6°. Oo-mo-Tarno-Mikotto. 7°. Ifanagi-no-Mikotto. Les Japonais ont une vénération particulière pour le dernier &amp; pour Ifanani, sa femme, comme Aïeux de la seconde Race, de laquelle est sortie la troisième.

(\*) On compte cinq Gouverneurs ou Monarques de la seconde Succession : 1°. Tensio Dar-Dsin, fils aîné d'Ifanagi, ou Ama-Teru-Oon-Gami, en langage populaire. Il a des Idoles dans toutes les parties de l'Empire, &amp;



DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Origine attribuée aux Japonais.

Tradition orientale.

Autre tradition.

Objets qui lui démontrent.

qui devint le père de la troisième, c'est-à-dire de celle qui compose aujourd'hui les Habitans du Japon (62).

Mais passons sur des fables, qui ne peuvent trouver de crédit que parmi ceux qui se croient intéressés à les faire valoir. La plupart de nos Géographes ont fait sortir les Japonais de la Chine, & se sont fondés sur deux Histoires, que les premiers Voyageurs de l'Europe ont rapportées de l'Orient. On y raconte que plusieurs familles Chinoises ayant été convaincues d'une conspiration contre leur Souverain, tous les coupables furent condamnés à la mort; mais que le nombre s'en trouva si grand, que les Bourreaux mêmes se lassèrent de répandre tant de sang; que l'Empereur consentit alors à changer sa première Sentence en celle du Bannissement; & que tout ce qui restoit de ces Malheureux, ayant été transporté dans les Îles du Japon, alors incultes & désertes, ils le peuplèrent par degrés, & devinrent les Ancêtres de cette puissante Nation qui les habite aujourd'hui. Les Orientaux racontent encore qu'un Empereur de la Chine, regrettant que la vie humaine soit si courte, entreprit de trouver quelque remède qui pût le garantir de la mort; & qu'il employa d'habiles gens, à cette recherche, dans toutes les Parties du Monde: qu'un de ses Médecins, las de vivre sous un Maître qui se faisoit détester par sa barbarie, profita fort adroitement de l'occasion, pour s'en délivrer: il se prétendit bien informé que le remède, dont il étoit question, se trouvoit dans les Îles voisines, mais qu'il consistoit dans quelques plantes d'une organisation si tendre, que, pour conserver toute leur vertu, elles demandoient d'être cueillies par des mains pures & délicates. L'Empereur ne fit pas difficulté de lui accorder trois cens jeunes hommes & autant de jeunes filles, sur lesquels il lui remit toute son autorité; & cet habile Impôtéur s'en servit heureusement pour s'établir dans les Îles du Japon, & pour les peupler (63).

Kämpfer allégué, contre la première de ces deux Histoires, le silence des Historiens de la Chine & du Japon; & la différence, qu'on remarque entre les deux Nations, dans les points les plus essentiels, tels que la Langue, la Religion, le Caractère & les Usages (64). Il croit que la seconde est la plus vraie. Les Japonais, dit-il, ne la désavouent point. Au contraire ils montrent, sur leurs Côtes Méridionales, l'endroit où les Chinois abordèrent, le canton dans lequel ils établirent leur colonie, & les restes d'un Temple qui fut élevé à la mémoire de leur Chef, pour avoir apporté, au Japon, les Sciences, les Arts & la Politesse de la Chine: mais ils prouvent fort bien, par la Chronologie de leurs propres Monarques, que l'Empereur Chinois, au règne duquel on rapporte cet événement, regnoit quatre cens

l'on fait des Pélerinages à son honneur dans les lieux où l'on prétend qu'il a vécu. 1°. Oosivo ni-no-Mikotto. 2°. Ninikin-Mikotto. 3°. Oe-mi no Mikotto. 4°. Avadé-Dsu-no-Mikotto, avec lequel finit le second âge. Les Japonais attribuent à ceux de la troisième Race, qui descendent en droite ligne du fils aîné d'Avadé Dsu-no, ou, au défaut de la ligne directe, à leurs plus proches héritiers, un pouvoir surnaturel, & étoient que leur

Dairi, ou l'Empereur héréditaire Ecclésiastique, descend de cette Race.

(62) Page 153 & suivantes.

(63) Page 129.

(64) Linschot donne ces différences mêmes pour une preuve de la vérité de l'Histoire, parce qu'il les croit affectées par les Japonais, pour d'autant mieux une origine dont ils sont blessés. Mais ce raisonnement est sans vraisemblance.

cinquante-trois ans après Sinnu, premier Monarque du Japon (65) ; & par conséquent , que leurs Isles étoient déjà peuplées.

Après quantité d'observations, le même Auteur est porté à conclure que la Langue Japonoise n'ayant aucune ressemblance avec celle des autres Peuples de l'Orient, & paroissant d'une pureté sans mélange, c'est peut-être une de ces Langues premières, que la Providence infusa, dit-il, dans l'esprit & la mémoire de ceux qui avoient entrepris de bâtir la Tour de Babel ; & que les premiers Japonois étoient du nombre de ces téméraires Architectes. Il va jusqu'à tracer la route qu'ils doivent avoir suivie, pour arriver aux Isles du Japon (66). Mais, dans cette supposition même, il reconnoît que l'extrême différence, qu'on remarque pour la figure & le caractère, entre les Habitans Japonois de plusieurs Provinces (67), doit faire juger que différentes Nations ont contribué à peupler ces Isles, soit par des colonies envoyées exprès, soit par des naufrages, qui peuvent avoir été fréquens sur une mer si orageuse. Quoiqu'on entende aujourd'hui beaucoup mieux la navigation, ces accidens ne laissent pas de se renouveler encore. Les Histoires du Japon rendent témoignage que, dans quelques Isles voisines, au Sud & au Nord, on a trouvé des Noirs, dont la peinture ne permet pas de douter que ce ne fût des Marchands Malais, ou des Habitans de quelque une des Moluques, qui, s'y voyant jettés par la tempête, s'étoient déterminés à demeurer dans des lieux qu'ils avoient trouvé déserts. Kämpfer fut témoin lui-même, pendant son séjour au Japon, de l'infortune de plusieurs Vaisseaux, qui vinrent échouer sur les Côtes (68) ; & l'on sçait, ajoute-t-il, que le premier Bâtiment Européen, qui aborda dans ces Isles, fut un Vaisseau Marchand Portugais poussé par la tempête.

DISCRIPTION  
DU JAPON.  
Conjectures de  
Kämpfer.

(65) Deux cents neuf ans avant la Naissance de Jésus-Christ.

(66) Kämpfer, *ubi supra*, pages 139 & suivantes.

(67) *Ibid.* page 151.

(68) *Ibidem.* & pages précédentes. Ne supprimez pas quelques exemples, qui conviennent à ce Recueil. D'un Vaisseau, qui échoua sur les Côtes de Satzuma, pendant que Kämpfer étoit au Japon, « il ne se sauva que trois Matelots noirs, qui ne pouvoient pas prononcer distinctement un seul mot, excepté celui de Tibano. Après les avoir gardés quelque-temps en prison, on les remit aux Hollandois, pour les transporter sur leurs Vaisseaux. On amena, à Nangafaki, un Vaisseau qui avoit été jetté sur les Côtes Septentrionales du Japon, sans qu'il y eût personne à bord. La manière particulière dont il étoit bâti, & les restes de caractères qu'on trouva sur la poupe, firent conjecturer aux Japonois qu'il venoit des extrémités de Jesso. Un autre Vaisseau périt, il n'y a pas longtemps, sur les Côtes de l'Isle Biuku, &

« deux hommes seulement se sauverent. Ils furent menés d'abord à Satzuma, & ensuite à Nangafaki, avec une escorte de huit Barges ; ce qui coûta quelques milliers d'écus au Prince de Satzuma. Ils avoient la taille belle & la physionomie agréable, la tête rasée à la manière des Polonois, point de barbe & trois trous à chaque oreille. La civilité de leurs manières & leur connoissance libre & modeste faisoient voir qu'ils avoient été assez bien élevés. Ils donnoient des marques d'esprit, par la peine qu'ils prenoient à faire connoître le nombre, la situation & la grandeur des Isles d'où ils étoient partis, en mettant, sur une table, des pierres de différentes grandeurs, & leur donnant à chacune le nom de ces Isles. Ils appelloient *Pattan* celle de leur demeure. Dans ces occasions, il faut que tout l'Equipage du Vaisseau, tant ceux qui sont échappés au naufrage, que les corps de ceux qui se sont noyés & que la mer a jettés au rivage, aussi bien que les agrès du Vaisseau, soient conduits & portés à Nanga-

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Comment &  
quand le Japon  
fut découvert.

Zipangri de  
Marc Pol.

Fruit qu'en  
porta Colomb.

Différences sur  
le tems & les  
Auteurs de la dé-  
couverte du Ja-  
pon.

Mais, pour emprunter une observation de l'Historien moderne, si quel-  
que Peuple voisin a formé le corps de la Nation Japonaise, il y a beaucoup  
d'apparence que ce sont les Tartares plutôt que les Chinois. Les Annales  
de la Chine disent formellement qu'en l'année 1196 avant Jésus-Christ,  
les Tartares commencèrent à peupler les Îles de la Mer Orientale. En effet,  
outre bien des manières communes aux Tartares & aux Japonais, il y a tant  
de rapport entre le génie belliqueux & la fermeté d'âme de ces deux Peuples,  
qu'un Japonais seroit bien défini, un Tartare poli & civilisé (69).

La découverte du Japon par les Européens est un effet du même hazard,  
qui sembla présider aux Navigations du quinzième & du seizième siècle.  
Marc Pol, qui vivoit à la fin du treizième, est le premier Ecrivain de l'Eu-  
rope (70) qui ait parlé de cet Empire, sous le nom de Zipangri, ou Zi-  
pangu, sans y avoir pénétré; & non-seulement la comparaison des particu-  
larités naturelles qu'il rapporte, avec celles que l'expérience a fait vérifier,  
mais la conformité même de ses récits historiques, avec les Annales du  
Japon & de la Chine, ne laissent aucun doute que ce ne soit le Japon qu'il  
a nommé Zipangri. On lui fait l'honneur d'avoir contribué (71), par la relation  
de cette Île, aux conjectures & aux espérances de Christophe Colomb. En  
supposant, comme on le faisoit alors, quoique fausement, que l'Empire  
de la Chine étoit de quinze heures à l'Orient de l'Europe, & par conséquent  
que Zipangri l'étoit encore davantage, Colomb devoit conclure naturellement,  
qu'il abrégeroit plus le chemin, en dirigeant sa course vers l'Occident, à  
son départ de l'Europe, qu'en allant vers l'Orient, & faisant le tour de  
l'Afrique. Peut-être aussi avoit-il été frappé par la vue d'une Carte Marine,  
& d'une Mappemonde (72), que Marc Pol avoit apportées en Europe, &  
qui représentoient divers Pays que les Portugais avoient découverts depuis.  
Il est vrai du moins qu'en abordant à l'Île Hispaniola, il se crut dans la  
véritable Zipangri de Marc Pol.

Les Portugais, qui s'attribuent la gloire d'avoir découvert le Japon, ne  
conviennent pas eux-mêmes du tems auquel cet événement doit être rapporté.  
Les uns le font remonter jusqu'à l'année 1535. D'autres le placent en 1542, d'au-  
tres en 1548, & quelques-uns le rapprochent encore plus de notre tems. Dans  
cette incertitude, le Traducteur de Kämpfer ne croit pas qu'on puisse refuser  
la préférence à l'opinion de Diego de Couto, Continuateur des Décades de  
Barros. Ce Scavant, qui étoit Historiographe de Philippe II, Roi d'Espagne  
& de Portugal, avoit passé la meilleure partie de sa vie aux Indes, où les

« l'Île, qui est le lieu où l'on examine tout  
« ce qui concerne la Marine. On n'épargne  
« rien pour découvrir d'où viennent ceux  
« qui le sont sauvés. Cet examen se fait  
« quelquefois en présence du Résident de  
« Hollande. *Ibid.* page 149.

(69) Histoire du Japon, p. 119.

(70) Le Traducteur de Kämpfer observe,  
que M. de Lisle s'est trompé, en prenant,  
pour les Îles du Japon, les trois *Insula Sa-  
tyrurum* de Ptolémée. Cet ancien Géographe  
place les Îles des Satyres au Sud de la ligne,

& le Japon est certainement situé entre tren-  
te-un & quarante-huit degrés de latitude du  
Nord. *Discours préliminaire du Traducteur.*  
Page 33 & 34.

(71) Le même, page 38.

(72) On trouve encore trois Cartes, dres-  
sées principalement sur la Relation & sur les  
Observations, dans la rare & fameuse Edi-  
tion de la Géographie de Ptolémée, publiée  
à Lyon en 1535, par *Michael Villanovanus*,  
ou *Michel Servet*, qui fut ensuite brûlé  
à Genève en qualité d'Athée.

Archives

Archives de Goa étoient confiées à la garde; & c'étoit de cette source qu'il avoit tiré des matériaux pour son grand Ouvrage des découvertes & des conquêtes des Portugais, qu'il a poussé jusqu'à la fin du seizième siècle. Il nous apprend, dans la cinquième Décade, qu'en 1542, pendant que Martin-Alphonse de Sousa gouvernoit les Indes Orientales, trois Portugais, Antoine da Mota, François Zeimoto, & Antoine Peixota, furent jetés par une tempête, sur les Côtes du Japon, à bord d'une Jonque chargée de cuir, qui alloit de Siam à la Chine (73).

DESCRIPTION  
DU JAPON.

L'embaras n'est qu'à concilier ce récit avec celui de Fernand-Mendez Pinto, qui non-seulement s'attribue l'honneur de cette découverte, mais qui compte Zeimoto entre ses compagnons; avec cette différence, qu'au lieu de François, il le nomme Diego. D'ailleurs Pinto n'étoit pas parti de Siam; & c'étoit dans la Jonque d'un Corsaire Chinois que faisant voile pour les Isles de Lequios, où le vent contraire ne leur permit point d'aborder, ils tournerent volontairement vers une Isle du Japon. Des prétentions si contraires n'ont point empêché le nouvel Historien de cet Empire d'adopter le récit de Pinto, sans avoir éclairci le fond de la difficulté. Ses réflexions ne marquent néanmoins aucune prévention, en faveur d'un Ecrivain, à qui l'on est redevable d'une partie des lumières qui servent à l'Histoire de l'Apôtre des Indes (74).

Embaras à se  
concilier.

Concluons que, si l'on ne peut contester la découverte du Japon aux Portugais, le nom de l'inventeur est trop incertain, pour obtenir un rang dans l'Histoire à ce titre. Mais observons aussi qu'il ne faut pas juger des découvertes qui regardent les Indes Orientales, comme de celles qui se faisoient en même tems dans un autre Hémisphère. Les unes, c'est-à-dire celles de l'Amerique, avoient, pour objet, des Pays véritablement inconnus, que cette raison a fait nommer justement un nouveau Monde; au lieu que, dans les Indes Orientales, on connoissoit l'existence & le nom même de la plupart des Pays, avant que d'y avoir pénétré. Il est impossible, par exemple, qu'indépendamment de la Relation de Marc Pol, les Portugais établis à la Chine n'eussent pas appris, avant l'année 1542, qu'au Nord d'une mer qu'ils fréquentoient, il y avoit, à peu de distance, de grandes & puissantes Isles, où les Chinois portoient leur Commerce. Ainsi, pour s'exprimer proprement, la question n'est pas quel fut le Portugais qui découvrit le Japon, mais quel fut celui que le hazard d'une tempête, ou d'autres causes, y firent aborder le premier.

Observation sur  
la nature des dé-  
couvertes.

(73) Le Pere de Charlevoix les fait partir de Doda, au Royaume de Cion, dans l'Isle de Macassar. *Histoire du Japon, Tome II. page 139.* On a vu ci-dessus, dans l'article de Célèbes, que ce Royaume n'existe pas.

(74) Ce qu'il y a de singulier, dit-il, c'est que deux accidens assez semblables obligent deux Navires, l'un Chinois, & l'autre Portugais, d'aborder à ces Isles, la même année, à peu près dans le même tems, & sans que l'un eût connoissance de l'autre; sorte que ceux qui les montoient se croi-

rent également en droit de s'attribuer l'honneur de la première découverte de ce grand & fameux Archipel, & que par le peu de soin qu'on eut les uns & les autres de marquer les dates, ou par celui qu'ils prirent de les supprimer, il n'a jamais été possible de sçavoir au juste à qui cet honneur appartenoit. Il paroît même que dans le tems où il étoit aisé de s'instruire de ce fait, on ne s'est pas mis en peine de s'en informer, par la raison, sans doute, que pendant plusieurs années on ne parla guères que de la décou-

Tome X.

B b b b

## S IV.

*Gouvernement général & particulier du Japon.*

Comment le  
Japon s'est for-  
mé au Monar-  
chie.

LE Gouvernement du Japon a toujours été Monarchique. Si l'on se rappelle la division des trois Races, sur lesquelles les Japonais font rouler toute leur Histoire, on jugera facilement que les deux premières sont fabuleuses; mais le commencement de la troisième est l'époque fixe & certaine de cet Empire. Elle commence six cens soixante ans avant J. C., avec le regne de Syn-Mu, qui étoit alors âgé de soixante-dix-huit ans. Ce Monarque eut, suivant les Annales du Japon, trois frères aînés, qui regnèrent avant lui; mais leurs regnes furent si obscurs qu'on ne les fait point entrer dans cette Chronologie (75), c'est-à-dire, au fond, que l'origine du Fondateur de la Monarchie Japonaise est fort incertaine; & c'est apparemment faute de lumieres sur ces premiers tems, qu'on lui donne, pour Père, le dernier des demi-Dieux qui composent la seconde Race.

Syn-Mu, pre-  
mier Empereur.

Nombre de ses  
Successeurs.

Syn-Mu, dont le nom entier est Syn-Mu-Ten-Oo, fut vraisemblablement le premier qui fit sortir les Japonais, de l'Ordre le plus simple de la Nature, c'est-à-dire de l'indépendance & de la barbarie (76). Son regne fut long, quoiqu'il eût commencé tard à regner (77). Il laissa le trône à ses Successeurs, dont la suite chronologique est appuyée sur des Annales incontestables, & confirmée par une Tradition constante. Aussi les Japonais donnent-ils à ce Prince le titre de Nin-O, qui signifie le plus grand de tous les hommes. Ils lui donnent encore celui de Mikaddo (\*) diminutif de Mikotto, qui est le titre suprême des Empereurs de la première & de la seconde Race. Depuis l'origine de la troisième jusqu'à l'année 1693, qui est celle où Kämpfer quitta le Japon, on comptoit cent quatorze Princes de la même Maison, qui avoient occupé successivement le trône, en ligne droite & par les aînés. De-là vient ce respect extraordinaire, qui les fait regarder comme des espèces de Divinités (78).

verte du Japon par le Navire Portugais. Il faut convenir que le silence de presque tous les Historiens sur l'aventure du Navire Chinois, laquelle semble n'avoir été publiée qu'après que Fernand-Mendez Pinto eut mis au jour ses Mémoires, est un grand préjugé pour la faire regarder comme un vrai Roman. *Ibidem.* pages 122 & 123. Voyez l'introduction des Voyages de Pinto, au Tome neuvième de ce Recueil.

(75) Kämpfer, Tome I. p. 150.

(76) Le Japon s'appelloit alors Akir-Sus-sima. Synmu partagea les tems en années, en mois, & en jours. *Ibidem.*

(77) On le fait régner soixante-dix-neuf ans, & mourir par conséquent à l'âge de cent cinquante-sept.

(\*) Ce titre est devenu celui de tous ses Successeurs. On ne les appelle proprement,

dit Kämpfer, que Mikaddo, Dai, Oo, Kwo, & Tai, tous noms qui signifient Empereur, Prince & Grand-Seigneur. Cependant on les désigne souvent, dans la conversation ordinaire, par le nom de Dairi, qui signifie proprement leur Cour entière, d'où leur vient aussi le nom de Kin-sus-fama, c'est-à-dire, Chef ou Seigneur de la Cour Ecclésiastique, par les raisons qui vont être expliquées. En parlant d'eux-mêmes, ils prennent le titre de Tsin, & ils signent *Maro*, *Ibid.* p. 115. Le même Auteur fait honneur, aux Chinois, d'avoir inspiré aux Habitans du Japon le goût du Gouvernement Monarchique. *Ibidem.*

(78) Ce Voyageur donne une suite chronologique de tous ces Princes, avec l'abrégé de leur vie. Tome I. pages 148 & suivantes.

Mais, dans la suite des tems, cet Ordre fut interrompu par des révolutions, qui firent voir deux Maîtres dans l'Empire; & qui, sans renverser, du trône les Mikados ou les Dairis, ne leur laissèrent qu'un ombre de Grandeur & d'Autorité, pendant que le véritable pouvoir passa, sous un autre titre, entre les mains de leurs Concurrents. C'est au douzième siècle de l'Ere Chrétienne, qu'on rapporte cette violente convulsion du Gouvernement Japonois. Dès les premiers tems de la Monarchie, toute la Milice étoit commandée par un Chef, qui portoit le nom de Cubo, auquel on ajouta celui de Sama, qui signifie Seigneur; & l'importance de cette Charge, qui donnoit une autorité presque absolue dans l'administration militaire, obligeoit l'Empereur de ne la confier qu'à des mains sûres. Elle étoit ordinairement l'appanage du second de ses Fils, lorsqu'il en avoit plusieurs. Ce fut un de ces redoutables Officiers, nommé Joritomo (79), qui, prenant occasion d'une guerre civile pour secouer le joug, jeta les fondemens d'un nouveau trône, qui s'est soutenu depuis le même tems jusqu'aujourd'hui. Kämpfer nomme trente-six de ces Empereurs Cubofamas; car c'est le titre qu'ils ont conservé, pour se distinguer des Empereurs Mikados ou Dairis. La guerre dura long-tems entre ces deux Puissances; & la variété des succès devint l'occasion d'un nouveau désordre, de la part des Seigneurs & des Gouverneurs particuliers, qui s'érigèrent en Souverains dans leurs Provinces. On les vit regner assez long-tems sous le nom de Jakatas, avec autant d'indépendance que les Cubofamas en affectoient à l'égard des Dairis. Chacun d'eux avoit son Domaine, qui excédoit toujours la moitié de son Etat, & partageoit le reste entre ses grands Vassaux, qui se nommoient Konikus, & qui étoient obligés de lui rendre des services proportionnés aux Terres qu'ils avoient reçues. Ces Konikus se réservoient, de même, une partie de leurs possessions, pour leur entretien, & distribuoient l'autre à des Seigneurs d'un Ordre inférieur, qui relevoient d'eux. On les nommoit Tonos. Ils avoient, sous eux, aux mêmes conditions, les simples Gentilshommes, & tous ceux qui faisoient profession des armes. Une subordination si bien établie mettoit chacun de ces petits Rois en état de lever promptement des troupes nombreuses; mais leur chute entraînoit, avec autant de rapidité, la ruine de tous ceux qui s'étoient attachés à leur fortune, non-seulement parce que, suivant les Loix du Japon, toute la famille d'une personne criminelle, ou disgraciée, participait à son châtimement, si le Prince ne lui fait grâce; mais encore, parce que celui, qui entroit dans les biens, dont un de ces petits Souverains avoit été dépouillé, n'étoit pas obligé de laisser, aux Vassaux de leurs Prédécesseurs, les Terres qu'ils tenoient de lui. Pendant cette division de toutes les Parties de l'Empire, les Cubofamas ne jouissoient que des cinq Provinces, qui font l'ancien Domaine des Empereurs. Mais, au commencement du seizième siècle, un de ces Monarques se rendit absolu, par la force des armes; & réduisant les Dairis à la Souveraineté de la Religion, il établit, entre lui & les

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Révolution qui  
change la face de  
l'Empire.

Double Empe-  
re des Dairis &  
des Cubofamas.

Les Seigneurs  
s'érigent en Sou-  
verains.

(79) Il n'est pas certain que ce Joritomo fut fils d'un Dairi. C'est de son fils, qui portoit le même nom, qu'on commence à compter les Empereurs Cubofamas, dont Kzang-

fer donne aussi la succession. *Ibidem.* pages 109 & suivantes. Il déclare qu'il s'est arrêté aux deux Chroniques du Japon les plus exactes. *Ibid.* page 149.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Jakatas, la même distance qui étoit entre les Jakatas & les Konikus : c'est-à-dire que tout fut reculé d'un degré, & qu'aujourd'hui plus de la moitié de l'Empire est du Domaine Impérial.

On distingue donc, au Japon, deux Empereurs ; l'un que nos Voyageurs appellent le Monarque *Séculier* ou le Cubosama, qui jouit réellement de toute l'Autorité *Temporelle* ; l'autre, qu'ils nomment le Monarque Ecclésiastique, & qui continue la succession des anciens Mikados ou Dairis, avec les apparences de la Souveraineté, mais dont tout le pouvoir se réduit à régler les affaires de la Religion, à nommer aux Dignités Ecclésiastiques, & à prononcer sur certains différends qui s'élevont entre les Grands.

Meaco est le  
siège du Dairi.

Meaco est le séjour fixe de ce Souverain dégradé. Il occupe, dans la partie Nord-Est de la ville, un Palais d'immense étendue, dont on a vu la description dans le Journal de Kämpfer ; & sous prétexte de veiller à sa conservation, le Cubosama entretient constamment, auprès de lui, une grosse garnison, pour le garder. Le Dairi n'a proprement aucun Domaine ; mais le Cubosama, qui s'est emparé du Domaine Impérial, pourvoit noblement à sa subsistance. Il lui abandonne le revenu de Meaco & de ses dépendances, auquel il ajoute quelque chose de son trésor. Cet argent est mis entre les mains du Dairi, qui en prend ce qui est nécessaire pour ses besoins & ses plaisirs, & qui distribue le reste à ses Officiers. Le droit, qu'on lui a conservé de nommer aux Dignités Ecclésiastiques, & de conférer généralement tous les titres d'honneur, est une autre ressource, qui fait entrer d'immenses richesses dans ses coffres. Comme il prononce aussi sur les différends des Grands, il a, pour cette fonction, un Conseil d'Etat, dont les Officiers se nomment Kungis ou Kunis. Il les envoie souvent, avec le titre de Commissaires Souverains, pour faire exécuter ses Sentences ; & ces Commissions lui rapportent de grosses sommes.

Plusieurs qu'on  
lui rend.

Au reste, la politique des Cubosamas le dédommage de l'obéissance qu'on a cessé de lui rendre, par un culte Religieux, qui approche des honneurs Divins. La Nation Japonaise, accoutumée, comme on l'a fait remarquer, à le regarder comme un descendant des Dieux & des demi-Dieux, est entrée, sans peine, dans toutes les vûes qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les Dairis sont regardés comme des Pontifes Suprêmes, dont la personne est sacrée. Ils contribuent eux-mêmes à soutenir cette opinion, comme le seul fondement de grandeur qui leur reste. Kämpfer rapporte quelques exemples de leurs Usages. « Un Empereur Ecclésiastique du Japon croiroit profaner sa Sainteté, s'il touchoit la terre du bout du pied. S'il veut aller quelque part, il faut que des hommes l'y portent sur leurs épaules. Il ne s'expose jamais au grand air, ni même à la lumière du Soleil, qu'il ne croit pas digne de luire sur sa tête. Telle est la Sainteté des moindres parties de son corps, qu'il n'ose se couper, ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles. On lui retranche ces superfluités pendant son sommeil, parce que l'office, qu'on lui rend alors, passé pour un vol. Autrefois il étoit obligé de se tenir assis sur son trône, pendant quelques heures de la matinée, avec la Couronne Impériale sur sa tête, & de s'y tenir dans une parfaite immobilité qui passoit pour un augure de la tranquillité de l'Empire. Au contraire, si par malheur il lui arrivoit de se remuer, ou de tourner les yeux vers

» quelque Province, on s'imaginoit que la guerre, le feu, la famine &  
 » d'autres fléaux terribles ne tarderoient point à désoler l'Empire. On l'a  
 » déchargé d'une si gênante cérémonie ; ou peut-être les Dairis eux-mêmes  
 » ont-ils secoué ce joug. On se contente de laisser la Couronne Impériale  
 » sur le trône, sous prétexte que dans cette situation, son immobilité,  
 » qui est plus sûre, produit les mêmes effets. Chaque jour, on apporte la  
 » nourriture du Dairi dans des pots neufs. On ne le sert qu'en vaisselle  
 » neuve, & d'une extrême propreté ; mais d'argile commune, afin que  
 » sans une dépense excessive on puisse briser chaque jour, tout ce qui a  
 » paru sur sa table. Les Japonais sont persuadés que la bouche & la gorge  
 » des Laïques s'enfleroient aussi-rôt, s'ils avoient mangé dans cette vais-  
 » selle respectable. Il en est de même des habits sacrés du Dairi. Celui qui  
 » les porteroit, sans sa permission expresse, en seroit puni par une enflure  
 » douloureuse.

Aussi-rôt que le trône est devenu vacant par la mort d'un de ces Monarques imaginaires, la Cour Ecclésiastique y élève son héritier le plus proche, sans distinction d'âge ni de sexe. On y a vu souvent des Princes mineurs, ou de jeunes Princesses, qui n'étoient pas mariées ; & quelquefois même, la veuve de l'Empereur mort s'est trouvée assez proche de son sang pour lui succéder. S'il y a plusieurs Prétendants à la Couronne, dont les droits puissent être contestés, on ajuste le différend avec beaucoup de douceur & de justice, en les faisant régner tour à tour, chacun pendant un certain nombre d'années, qu'on proportionne au degré du sang. Quelquefois le pere réigne successivement la Couronne à plusieurs de ses enfans, pour donner à chacune de leurs différentes meres le plaisir de voir le sien, sur un trône, auquel il n'auroit pas d'autre droit. Ces changemens se font avec le plus grand secret. Un Empereur peut mourir ou abdiquer, sans que le public en soit instruit, jusqu'à ce que la succession soit réglée. Cependant il est quelquefois arrivé que ceux de la famille Royale, qui se croient appelés à la succession, dont on les a voit exclus, ont maintenu leur droit par la force des armes. De-là sont venues des guerres sanglantes, dans lesquelles tous les Princes du Japon embrassoient différens partis, & qui ne se sont terminées que par la mort d'un des Concurrents, & par la destruction de toute sa famille (80).

Succession sur  
trône du Dairi.

Le Dairi, suivant l'usage de ses Prédecesseurs, prend douze femmes, & partage les honneurs du trône avec celle qui est mere du Prince héréditaire. Les cérémonies de son Mariage, celles de l'accouchement de l'Impératrice, & du choix d'une Nourrice, pour l'héritier de la Couronne, sont, dans les termes de Kämpfer, » d'une splendeur qui sur-  
 » passe l'imagination ; comme si la félicité de l'Empire en dépendoit uniquement (81).

Mariage du  
Dairi.

L'habillement du Dairi est assez simple. C'est une tunique de soie noire, sous une robe rouge ; & par-dessus les deux, une espèce de cresson de soie, extrêmement fin. Il porte, sur la tête, une sorte de chapeau, avec des pendans assez semblables aux fanons d'une mitre d'Evêque, ou de la Tiare.

Ses habillemens.

(80). Pages 238 &amp; précédentes.

(81) Ibidem.



DESCRIPTION  
DU JAPON.Titres, qu'il  
assume.Deux Titres à  
la nomination  
du Cubosama.Habit des Ku-  
gas, ou des Courti-  
sans du Dairi.

du Pape. Mais il affecte d'ailleurs une magnificence qui va jusqu'à la profusion. Caron assure, dans ses Réponses aux Questions, qu'on lui prépare chaque jour un somptueux souper, avec une grande musique, dans douze appartemens du Palais; & qu'après qu'il a déclaré celui dans lequel il veut manger, tout cet appareil y est réuni sur une seule table.

Toutes les personnes, qui composent la Cour, se vantent d'être descendus, comme lui, de Ten-sio-Dsin, le premier des demi-Dieux & le Chef de la seconde Race Impériale. Quelques-uns d'entr'eux possèdent de riches Bénéfices, où ils se retirent pendant une partie de l'année. Cependant la plupart demeurent enchaînés religieusement à la personne sacrée de leur Chef, qu'ils servent dans les dignités dont il lui plaît de les revêtir. On en distingue plusieurs Ordres (82). Mais à la réserve de certains titres, auxquels il y a des fonctions attachées, les autres sont de simples titres d'honneur, que le Dairi accorde également aux Princes & aux Seigneurs séculiers, soit à la recommandation de l'Empereur Cubosama, soit à leur propre prière, lorsqu'elle est accompagnée d'une grosse somme d'argent. Kämpfer nomme néanmoins deux de ces titres, que le Cubosama peut conférer lui-même aux premiers Ministres & aux Princes de l'Empire, mais avec le consentement du Dairi; ceux de Makendairo & de Cami. Le premier, qui étoit anciennement héréditaire, revient à celui de Duc ou de Comte. Le second signifie Chevalier (83).

Entre plusieurs marques qui distinguent les Courtisans Ecclésiastiques, ils ont un habit particulier, qui fait connoître, non-seulement leur profession, mais les différences mêmes de leurs Classes. Ils portent de larges & longues culottes. Leur robe est aussi d'une longueur & d'une largeur extrêmes, avec une queue traînante, qui s'étend fort loin derrière eux. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir, dont la figure désigne leur rang ou leur emploi. Quelques-uns y attachent une large bande de crêpon noir ou de soie, qui leur pend sur les épaules; & d'autres, une pièce en forme d'éventail, qui

(82) Ils se réduisent à six. Celui de la première Classe est Dai-Seo Dai Sin. Il confère la personne qui en est honorée, & le rend, à sa mort, Dien ou Cami. Aussi le Dairi se le réserve-t-il à lui seul, ou le donne-t-il rarement à d'autres. Le titre de Qonabuku appartient aussi à la première Classe, & c'est celui du premier Officier de la Cour Ecclésiastique. L'Empereur Séculier s'en croit honoré lui-même, ou le cède à son Héritier présomptif. C'est le même que celui de Quebacondono, ou Cambacundono, qui se trouve souvent dans les Relations des Jésuites. 2°. Sa-Dai Sin, U-Dai Sin, & Nai-Dai-Sin, sont trois titres qui appartiennent à la seconde Classe, & jamais il n'y a plus de trois personnes, qui en soient revêtues. 3°. Les Dai-Nagon & les Tfu-Nagon, composent le troisième Ordre. Ces deux titres sont toujours attachés à certaines fonctions,

4°. La quatrième Classe est composée des Seonagon, Tfunagon, Tfuico, & des Seidliu. Ces deux Ordres sont fort nombreux & se subdivisent en plusieurs rangs. Ceux qui en sont honorés portent en général le nom de Tensio-Bito, qui signifie hommes célestes; comme tous les Officiers de la même Cour prennent le titre de Kuges, c'est-à-dire, Seigneurs Ecclésiastiques, pour se distinguer des Geges, oum (sous lequel sont renfermés tous les Laïques). Les titres de la sixième Classe sont, Ta, U, Goi, & d'autres moins considérables. Kämpfer, *ibid.* page 240.

(83) Le même caractère, qui signifie une ame déifiée, se prononce aussi Cami, quoique d'une nature tout-à-fait différente. En général, toutes les Divinités du Japon portent le nom de Cami. *Ibid.* page 241.

tombe devant leurs yeux. D'autres ont une large bande, qui descend des deux côtés sur la poitrine. Les Dames de la Cour du Dairi sont vêtues aussi tour différemment des femmes Laïques; surtout les douze femmes de ce Prince, qui portent des robes sans doublure, & d'une largeur si singulière, qu'elles n'ont pas peu d'embarras à marcher lorsqu'elles sont en habits de cérémonie (84).

L'Etude & les Sciences sont le principal amusement de cette Cour. Non seulement les Kuges, ou les Courrisans, mais plusieurs de leurs femmes se font fait un grand nom par divers Ouvrages d'esprit. Les Almanacs se faisoient autrefois à la Cour du Dairi. Aujourd'hui, c'est un simple Habitant de Meaco qui les dresse; mais ils doivent être approuvés par un Kuge, qui les fait imprimer à Isje, comme dans un lieu saint. La musique est en honneur aussi dans cette Cour; & les femmes, surtout, y touchent, avec beaucoup de délicatesse, plusieurs sortes d'instrumens. Les jeunes gens s'y appliquent à tous les exercices, qui conviennent à leur âge. Kämpfer ne put être informé si l'on y représente des spectacles; mais la passion générale des Japonais, pour le Théâtre, lui donne du penchant à croire que ces graves Ecclésiastiques ne se privent pas de cet amusement (85).

Tous les cinq ou six ans, l'Empereur Cubosama rend une visite solennelle au Dairi. On emploie une année entière aux préparatifs de ce Voyage. Une partie des Seigneurs, qui sont nommés pour le cortège, partent quelques jours avant l'Empereur; une autre partie quelques jours après; mais le Conseil ne quitte point ce Monarque. Le chemin de Jedo à Meaco, qui est de cent vingt-cinq milles, se partage en vingt-huit logemens, dans chacun desquels il trouve une nouvelle Cour, de nouveaux Officiers, de nouveaux Soldats, des chevaux frais, des provisions, & tout ce qui est nécessaire pour la Cour d'un Prince qui va rendre hommage, avec une armée, à un Souverain dont il est réellement le Maître. Ceux qui sont partis de Jedo avant lui s'arrêtent au premier logement. Ceux qui l'y attendoient, le suivent jusqu'au second; & le même ordre s'observant jusqu'à Meaco, chaque troupe ne suit ce Prince que pendant une demi journée, car il fait deux logemens par jour. A son arrivée dans la Capitale Ecclésiastique, les troupes s'y rendent en si grand nombre, que cent mille Maisons, dont Meaco est composée, ne suffisant pas pour les loger, on est obligé de dresser des tentes hors de la Ville. Kämpfer a remarqué, dans son Journal, que le Cubosama y trouva un grand Château, uniquement destiné à le recevoir. Les Etrangers ignorent ce qui se passe de particulier, dans l'entrevue des deux Empereurs. Cependant tout le monde sçait que le Cubosama présente ses respects au Dairi, comme un Vassal à son Souverain; & qu'après lui avoir fait de magnifiques présens, il en reçoit aussi de fort riches. On raconte que pendant cette visite, on lui apporte une tasse d'argent pleine de vin; qu'il boit la liqueur, & qu'il met la tasse en pièces, pour la garder dans cet état. Cette cérémonie passe pour une preuve éclatante de dépendance & de soumission.

Cependant ce n'est au fond qu'une scène de Théâtre, qui n'empêche point

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Amusemens de  
la Cour Ecclesiastique.

Visite réglée  
que le Cubosama  
rend au Dairi.

Visite de  
l'Empereur  
Cubosama.

(84) Ibid. page 248.

(85) Ibidem.

DESCRIPTION  
DU JAPON.Nombre de la  
Milice.Armes de la  
Cavalerie & de  
l'Infanterie Ja-  
ponnoise.Ordre des  
Troupes.Le Cubosama  
peut en lever  
beaucoup plus.Les Seigneurs  
ne peuvent suc-  
cédér.

que le Cubosama ne jouisse du pouvoir absolu. On a déjà vu qu'il tient la Cour à Jedo, & Kämpfer a décrit la magnificence de son Palais. Le nouvel Historien du Japon dont l'estime se déclare continuellement, pour ce Voyageur, par l'usage qu'il fait de ses lumières, a fort bien rassemblé, d'après lui, les principaux traits qui peuvent donner une juste idée de la Monarchie séculière du Japon. Il n'est pas surprenant, dir-il, que dans un Etat d'une médiocre étendue, l'Empereur Cubosama soit un des plus riches Monarques de l'Univers. Outre son Domaine, qu'on fait monter depuis le seizième siècle à plus de la moitié du Japon, & les droits qui se lèvent en son nom sur le Commerce étranger & sur les Mines, chaque Seigneur est obligé de lui entretenir un nombre de Soldats, proportionné au revenu dont il jouit. Celui, qui a dix mille florins de rente, doit entretenir vingt Fantassins & deux Cavaliers. La proportion, pour les autres, est prise de cette règle. Pendant que les Hollandois avoient leur Comproir à Firando, le Prince, qui commandoit dans ce petit Etat, aiant six cens mille florins de revenu, entretenoit six cens Fantassins & six vingt Cavaliers, sans y comprendre les Valets, les Esclaves, & tout ce qui doit accompagner une troupe de ce nombre. Enfin, toute supputation faite, le nombre total des Soldats que les Princes & les Seigneurs sont obligés de fournir à l'Empereur séculier, monte à trois cens huit mille Fantassins, & trente-huit mille huit cens hommes de Cavalerie. De son côté, il compte à sa propre solde cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux, qui composent les Garnisons de ses Places, la Maison & ses Gardes. Les Cavaliers sont armés de pied en cap. Ils ont des carabines fort courtes, des javalots, des dards & le sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les Fantassins n'ont pas d'autres armes défensives qu'une espèce de casque. Pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, une espèce de pique & un mousquet. L'Infanterie est divisée par Compagnies. Cinq Soldats ont un homme qui les commande; & cinq de ces Chefs, qui avec leurs gens sont trente hommes, en reconnoissent un autre qui leur est supérieur. Une Compagnie de deux cens cinquante hommes a deux Chefs principaux & dix subalternes, avec un seul Capitaine qui les commande tous; & toutes les Compagnies sont commandées par un Chef général. La même gradation s'observe dans la Cavalerie.

Toutes ces troupes sont plus que suffisantes pour faire respecter un Prince, qui ne pense qu'à contenir ses Sujets dans la soumission, & qui ne se propose point des Conquêtes. Cependant, si l'Empereur du Japon avoit besoin de plus grandes forces, il lui seroit facile de rassembler de formidables armées, sans causer aucun désordre dans le Commerce de ses Etats, & dans l'exercice des Arts, ni même dans le travail nécessaire à la subsistance des Peuples. Tous les ans, il est exactement informé du nombre de ses Sujets; soit de ceux qui habitent les villes, ou de ceux qui sont établis à la campagne. Divers Officiers, chargés de cette commission, en rendent directement compte à la Cour.

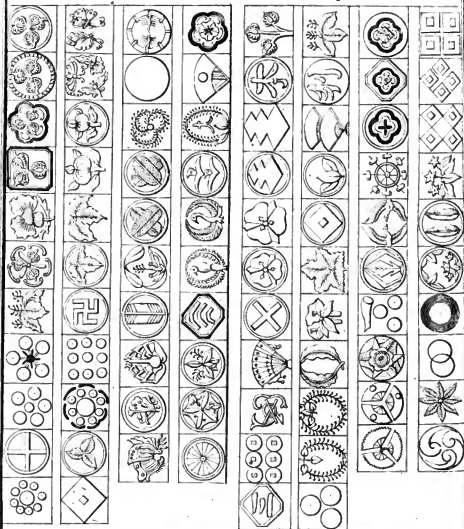
Autant qu'il est facile au Cubosama d'amasser des trésors, autant les Grands trouvent-ils de difficulté à multiplier leurs richesses. La plupart jouissent d'un

seigneur



Armes de l'Empire et des  
Gentilshommes

Armes des Princes  
Japonnois



T.X.N. XI

revenu considérable (86). La politique du Souverain les engage dans des dépenses excessives. Tous les Gouverneurs sont obligés de passer six mois de l'année à Jedo, & de s'y rendre avec un pompeux cortège. Les autres Seigneurs doivent y aller une fois du moins en deux ans, & chaque fois qu'ils y sont appelés. Le tems est marqué à chacun pour ces Voyages, qui ne peuvent se faire qu'à grands frais. Avant que d'arriver à Jedo, leur bagage est visité par des Commissaires Impériaux, auxquels il est expressément défendu de laisser passer des armes. Dans mille occasions, ils doivent donner des repas & des fêtes qui leur coûtent beaucoup. Leurs femmes & leurs enfans demeurent habituellement à Jedo, & ne peuvent se dispenser d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'Empereur forme quelque entreprise considérable, il en charge un certain nombre de Seigneurs, qui sont obligés de l'exécuter à leurs frais.

Lorsqu'un Prince, ou un Seigneur, bâtit une maison, il faut qu'avec la porte ordinaire il en fasse faire une autre, ornée de bas-reliefs, dorée & vernissée dans toute son étendue. On la couvre de planches, pour en conserver la beauté, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Empereur de rendre visite au Maître de la Maison, qui lui donne alors un somptueux festin. L'invitation se fait trois ans auparavant, & tout l'intervalle est employé aux préparatifs. Tout ce qui s'y doit servir est marqué aux armes de l'Empereur, qui a droit seul de passer par la porte dorée; après quoi elle est condamnée pour toujours. La première fois que ce Prince fait l'honneur, à un de ses Sujets, de manger chez lui, il lui fait un présent, digne ordinairement d'un grand Monarque. Mais ce qu'il donne, n'approche point de ce qu'il fait dépenser. La moindre faveur, qui vient de sa main, une piece de gibier de sa chasse, jette le Seigneur qui la reçoit, dans des profusions incroyables.

Ces Monarques veillent, sans relâche, à tenir les Grands dans la dépendance où ils les ont réduits. Ils démembrent leurs petits Etats, pour les affaiblir; ils font jouer toutes sortes de ressorts, pour être instruits de leurs desseins & pour rompre leurs liaisons. Ils font tous les mariages de ceux qui composent leur Cour. Des femmes, que l'on tient ainsi de la main du Souverain, sont traitées avec beaucoup de distinction. On leur bâtit des Palais, on leur donne une maison nombreuse. Les filles, que l'on met auprès d'elles, sont choisies avec un soin extrême, & servent avec beaucoup de modestie & d'adresse. On les divise par troupes de seize, chacune sous une Dame qui la commande; & ces troupes servent tout-à-tour. Elles sont distinguées par la couleur de leurs habits. Les filles, qui sont des meilleures Maisons du Pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, & plusieurs pour toute leur vie. On les prend ordinairement fort jeunes; & lorsqu'elles ont rempli leur engagement, on les marie suivant leur condition.

Ce détail fera conclure que le Gouvernement général du Japon est un véritable despotisme, où la politique & la force sont également employées,

DISCRIPTION  
DU JAPON.  
Dépense aux  
quelles ils sont  
obligés.

Assujettis-  
ment singulier  
pour leurs mai-  
sons.

Politique des  
Cabinets.

(86) On a déjà vu que Kämpfer fait monter les revenus de l'Empire à deux mille trois cents vingt-huit Mands, six cents vingt Kokks. Ils sont évalués à quatre cents sept millions quatre cents dix-neuf mille florins de

Hollande, c'est-à-dire, environ huit cents quatorze millions huit cents vingt mille livres de France. Caron en donne le détail, dans ses Réponses aux questions sur le Japon,

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Gouvernement  
particulier.

Gouverneurs  
des villes.

Deux sortes de  
principaux Offi-  
ciers.

Quatre Mai-  
tres nommés  
To-Si-Jou Su.

pour soutenir un trône qui leur doit son établissement & sa conservation.

A l'égard du Gouvernement particulier, chacune des Villes Impériales (87) a deux Gouverneurs, ou Lieutenans Généraux, qui se nomment Tonos-Samas, c'est-à-dire, Seigneurs ou Princes. Ils commandent tour-à-tour ; & tandis que l'un exerce les fonctions, l'autre fait son séjour à la Cour Impériale de Jedo, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'aller relever son Collègue. La seule ville de Nangasaki en a trois, depuis l'année 1688, pour la surélevée d'une Place de cette importance, où le Commerce des Étrangers demande beaucoup plus de vigilance & de précaution. Les appointemens des Gouverneurs ne passent jamais dix mille taels ; somme peu considérable, pour la grandeur de leur train & de leur dépense : mais les profits casuels sont immenses ; & l'on s'enrichit dans ces emplois, si les présens, qu'on y est obligé de faire à l'Empereur & aux Grands de la Cour, n'emportoient une bonne partie du gain. La Maison des Gouverneurs est composée, en premier lieu, de deux ou trois Majordomes, ou Intendants, qui sont ordinairement gens de condition ; secondement, de dix Jorikis, Officiers civils & militaires, tous d'une naissance distinguée, dont l'emploi est de donner leur avis dans les occasions importantes, & d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent. Ils sont employés aussi pour les députations, qui se font aux Seigneurs des Provinces ; & leur suite est alors très nombreuse. Après eux, les Gouverneurs ont trente autres Officiers, qui se nomment Doosja, d'un Ordre inférieur pour les fonctions & la naissance, suivant leur institution : tous ces Officiers sont nommés par l'Empereur, de qui ils reçoivent leurs appointemens, & quelquefois des ordres particuliers, qu'ils exécutent sans la participation des Gouverneurs, auprès desquels ils sont comme les Surveillans de la Cour. Mais, à Nangasaki, l'abus qu'ils ont fait de cette indépendance, les a fait soumettre absolument, depuis l'année 1688, à l'autorité des Gouverneurs, qui les nomment, & qui payent leurs appointemens ; ce qui a beaucoup diminué leur ancienne considération.

Le nombre des Officiers, qui suivent ces deux Ordres, est incroyable, comme celui des Gardes & des Domestiques. On prendroit le Palais d'un Gouverneur pour celui d'un Souverain. L'autorité de ceux de Nangasaki s'étend non-seulement sur les Habitans de la ville, mais encore sur les Étrangers que le Commerce y amène, ou qu'il y retient ; c'est-à-dire, sur les Chinois & les Hollandois. Ce n'est pas une des moindres sources de leurs profits. On a vu, dans la Description de cette ville, que les Causes des Chrétiens sont aussi de leur ressort.

Tous les Gouverneurs Impériaux président à un Conseil, composé de quatre Magistrats, qu'on nomme To-Si-Jori-Siu, ou les Anciens ; parce qu'effectivement ils étoient autrefois choisis entre les plus vieux Habitans. Cet Office étoit alors annuel ; mais ils sont devenus comme héréditaires, & l'on nomme, tous les ans, un de ces quatre Magistrats, sous le titre de Ninbam, qui signifie Surveillant ou Gardien, pour informer le Gouverneur de ce-

(87) Kampher avertit que ce qu'il dit des Villes Impériales peut donner l'idée du Gouvernement établi dans les autres Villes, & même dans les Bourgs & les Villages ; avec

cette seule différence, que les Magistrats, quoique revêtus du même pouvoir, y ont des noms différens. Tome II. page 134.

qui arrive d'important, & pour faire le rapport des grandes affaires qui doivent se traiter au Conseil. S'il s'élève quelque différend entre lui & ses Collègues, l'affaire est portée devant le Tribunal de l'Empereur, qui en remet ordinairement la décision aux Gouverneurs. Autrefois les To-Sii-Jori-Sin, qui sont comme les Maires ou les Consuls de la ville, dépendoient immédiatement du Conseil d'Etat, dont ils recevoient leurs provisions. Ils jouissoient du Privilège de porter deux cimenterres, comme les Grands de l'Empire, & de se faire précéder d'un Piquier; mais, à mesure que le pouvoir des Gouverneurs s'est accru, les Magistrats ont vu leur autorité diminuer & leurs distinctions s'évanouir. On leur a retranché jusqu'au droit de choisir les Officiers de la Bourgeoisie, & celui de régler les taxes. Cependant celui, qui est revêtu de l'Office annuel de Ninbam, conserve le droit d'aller à la Cour de Jedo, lorsqu'il a fini son terme, pour saluer l'Empereur, & pour remettre, au Conseil, le Mémoire de ce qui s'est passé dans la ville pendant l'année de son administration.

Ces quatre Magistrats ont leurs Subdélégués, nommés Dsiogiofis, c'est-à-dire Officiers perpétuels, parce que leurs emplois sont à vie. Ils jugent de toutes les petites affaires civiles. Le salaire de ces Officiers subalternes est une petite somme, assignée par l'Empereur. Cependant, comme le Peuple juge de l'importance d'un Office par la figure qu'il voit faire à ceux qui en sont revêtus, ils s'efforcent de donner un air de Dignité à leurs Charges, par de somptueux dehors qui servent de voile à leur pauvreté. Les *Nengiofis* sont quatre autres Officiers, qui suivent les Dsiogiofis, & qui sont nommés par les Maires, pour représenter les Habitans de la ville, & veiller à leurs intérêts près des Gouverneurs. Ils sont logés dans une petite chambre du Palais, où ils attendent le moment de présenter leurs Requêtes, au nom des Particuliers, ou de recevoir les ordres du Gouverneur. C'est un Office délicat & pénible, qui demande beaucoup de prudence & d'attention. Tels sont les principaux Officiers Municipaux. Ils n'ont pas de lieu réglé pour s'assembler; & s'il est nécessaire qu'ils tiennent Conseil, ils se rendent chez le Ninbam, qui préside à toutes les Assemblées où les Gouverneurs ne se trouvent point.

On nomme, au Japon, *Tsioufino-Mono*, ou Messagers de ville, ce que nous nommons Sergens ou Archers. C'est une Compagnie composée d'environ trente familles, qui demeurent dans une même rue, & qui étoient autrefois sous les ordres du Ninbam; mais elles ne reconnoissent aujourd'hui que ceux des Gouverneurs. Leur occupation la plus ordinaire est de poursuivre & d'attraper les Criminels. Quelquefois même on les emploie pour les exécutions. Les enfans suivent la profession des Peres. La plupart sont excellens Luteurs, & d'une adresse extrême à désarmer un homme. Ils portent tous sur eux, une corde; & quoiqu'au fond leur Office soit méprisé, il passe pour militaire & noble, & leur donne le droit de porter deux cimenterres comme les Gentilshommes.

On a déjà remarqué qu'il n'y a point d'Office plus vil & plus odieux, dans les villes du Japon, que celui des Tanneurs. Il consiste non-seulement à écorcher les bestiaux morts, & à tanner les cuirs, mais encore à servir d'Exécuteurs pour toutes les Sentences de la Justice, telles que d'appliquer les Criminels à la torture,

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Affaires civi-  
les.

Dsiogiofis,  
Subdélégués des  
Maires.

Officiers nom-  
més Nengiofis,  
& dépositaires de  
leurs fonctions.

Tsioufino-Mo-  
nos, ou Archers.

Exécuteurs de  
la Justice.



DESCRIPTION  
DU JAPON.Ordre de la  
Justice criminel-  
le.Police & ses  
Officiers.  
A'Ortona.Distribution  
des Officiers dans  
chaque rue.

ou de leur donner la mort par les supplices en usage. Aussi demeurent-ils ensemble dans un village séparé, & proche du lieu des exécutions, qui est généralement au bout Occidental de la ville, assez près du grand chemin (88).

La Justice Criminelle dépend aussi du Ninbam & des trois autres Maires; à l'exception de certains cas privilégiés, qui sont du ressort des Gouverneurs, ou qui doivent être portés au Conseil d'Etat. Mais l'administration particulière appartient à la Police, dont l'ordre est admirable au Japon.

Chaque rue d'une ville a ses Officiers & ses Réglemens de Police. Le principal Officier d'une rue se nomme l'Ortona. Ses fonctions consistent à prendre soin que la garde se fasse pendant la nuit, & que les ordres des Gouverneurs & des principaux Magistrats soient ponctuellement exécutés. Il tient écrit, dans un Registre, tous les noms de ceux qui occupent une Maison, ou qui demeurent dans celle d'autrui; de ceux qui naissent, qui meurent, ou qui se marient, qui vont en Voyage, ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur rang, leur religion & leur métier. S'il s'élève quelque contestation entre les Habitans de la rue, il appelle les Parties pour leur proposer un accommodement; mais il n'a pas le droit de les y contraindre. Il punit les fautes légères, en mettant les Coupables aux arrêts ou en prison. Il doit obliger les Habitans à prêter main-forte, pour arrêter les Criminels, qu'il fait mettre aux fers, & dont il instruit l'affaire, pour la porter devant les Magistrats Supérieurs. En un mot, il est responsable de tout ce qui arrive dans l'étendue de son autorité. Ce sont les Habitans mêmes de la rue, qui le choisissent; & cette élection se fait à la pluralité des suffrages: mais il doit obtenir l'agrément des Gouverneurs, avant que de prendre possession de son emploi. Son salaire est le dixième du trésor de la rue. A Nangasaki, ce trésor est ce qui revient d'une somme qui se leve sur les marchandises étrangères.

Chaque Ortona doit avoir trois Lieutenans, qui se nomment Oogumi-Ojas. Tous les Habitans d'une rue sont partagés en Compagnies de cinq hommes, dont chacune a son Chef, & dans lesquelles on ne reçoit néanmoins que les Propriétaires de Maisons; & comme ils ne sont pas le plus grand nombre, une Compagnie de cinq a quelquefois jusqu'à quinze familles qui en dépendent. Les Locataires sont exempts aussi des taxes & des autres impositions, qui se mettent sur les Maisons; mais ils ne sont pas dispensés de la garde & de la tonde, qu'ils doivent du moins faire pour eux-mêmes. Ils n'ont aucune part à l'élection des Officiers de la rue, & n'entrent point en partage de l'argent public. D'ailleurs les loyers sont considérables, & l'estimation s'en fait suivant le nombre des nattes qui couvrent le plancher des appartemens. Ils se payent régulièrement tous les mois. Le Greffier, ou le Secrétaire, est un autre Officier de la rue, sous le titre de *Eisa*. Il écrit & fait publier les ordres de l'Ortona. Il expédie les Passeports, les Certificats, & les Lettres de Congé. Il tient les Livres & les Journaux qui contiennent la liste des Habitans & tous les détails du Quartier. Un autre Office est celui du Takura-Kaku, nom qui signifie Garde des joyaux. C'est le Trésorier de-

la rue, ou le Dépôttaire de l'argent public. Sa Commission est annuelle, & tous les Habitans l'exercent à leur tour. Le dernier des Officiers d'une rue est le Nitsi-Josi, ou le Messager. C'est à lui d'informer l'Otrona des naissances, des morts, des changemens de demeure, & de tout ce qui doit venir à la connoissance de ce premier Officier. Il lui remet les Requêtes & les Certificats. Il recueille les sommes, dont chacun donne sa part pour le présent qui se fait aux Gouverneurs & aux principaux Magistrats. Il porte les ordres aux Chefs des Compagnies, & c'est lui même qui les publie.

On fait, toutes les nuits, deux rondes dans chaque rue. La première se fait par les Habitans mêmes, tour-à-tour, au nombre de trois, qui ont leur Corps-de-Garde, ou leur Terraire, dans une loge, au milieu de la rue. Les jours solennels, & tout autre jour où le Magistrat en donne l'ordre, ce Guet dure le jour comme la nuit. On le double même, au moindre danger. C'est un crime capital d'insulter cette Garde, ou de lui faire la moindre opposition. L'autre ronde est celle des portes de la rue. Elle est particulièrement établie contre les voleurs & les accidens du feu; mais elle n'est composée que de deux hommes du bas peuple, qui, se tenant séparément aux deux extrémités de la rue, marchent de rems en rems l'un vers l'autre. Dans les villes maritimes, il y a d'autres Gardes, le long de la Côte, & même à bord des Navires. Ils sont tous obligés, pendant la nuit, de frapper souvent sur deux pieces de bois, pour faire connoître leur vigilance; & ce bruit, qui sert à la sûreté des Habitans, nuit beaucoup à leur repos.

Gardes  
rondes.

Chaque rue a des portes qui demeurent fermées toute la nuit, & que la moindre raison fait fermer aussi pendant le jour. A Nangasaki, par exemple, elles se ferment toujours au départ des Navires étrangers, pour empêcher les Habitans de se dérober par la fuite, ou de frauder la Douane. Cette précaution va si loin, que, jusqu'à ce qu'on ait perdu de vue un Vaisseau qui met à la voile, on fait, dans chaque quartier, de rigoureuses recherches, pour s'assurer qu'il n'y manque personne. Le Messager appelle chacun par son nom, & l'oblige de se présenter. Dans les rems suspects, si quelqu'un est appelé, pour ses affaires, d'une rue à une autre, il doit prendre un Passeport de son Otrona, & se faire accompagner d'un homme du Guet. Pour changer de demeure, on doit s'adresser d'abord, par une Requête, à l'Otrona de la rue où l'on veut se loger, exposer les raisons qui font désirer ce changement, & joindre au Placet un plat de poisson. L'Otrona ne répond qu'après s'être informé de la profession, du caractère & de la conduite du Suppliant; & qu'après avoir fait demander à chaque Habitant de sa propre rue, s'il consent à recevoir le nouveau Sujet qui se présente. Une opposition grave, fondée sur quelque vice incommode ou scandaleux, fait rejeter la demande. Mais, lorsqu'elle est accordée, il faut que le Suppliant obtienne, de la rue qu'il quitte, un Certificat de vie & de mœurs, & des Lettres de Congé. Il les porte à son nouvel Otrona, qui, se prenant aussitôt sous sa protection, & l'incorporant aux Habitans de sa rue, commence aussi à répondre de lui pour l'avenir. Alors le nouvel Habitant doit traiter la Compagnie, dont il est devenu membre. Il vend ensuite son ancienne Maison, avec le consentement de tous les Habitans de la rue.

Réglement par  
lequel dans chaque  
rue.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

où elle est située, qui peuvent rejeter un Achetur inconnu, ou de mauvaise réputation. Une condition indispensable, pour celui qui achete, est de payer un droit de huit pour cent, & quelquefois de douze. Cette somme passe dans le trésor de la rue, au profit commun des Habitans, entre lesquels on en distribue également une partie. L'autre est employée aux frais communs du Quartier.

Précisions  
pour voyager.

Un Habitant, qui doit faire un Voyage, prend d'abord un Certificat du Chef de sa Compagnie; on, s'il n'est pas Propriétaire d'une Maison, il le prend de celui à qui la lieue appartient. Le Certificat porte qu'un tel se dispose à partir pour des affaires, qui doivent être désignées, & que son Voyage sera de telle durée. Cet Ecrit passe par les mains de la plupart des Officiers de la ville, qui le confirment de leur sceau; & toutes ces formalités se font gratuitement, à la réserve du papier, qui doit être payé au Massager, & dont le prix fait une partie de ses appointemens.

Pénalité des  
querelles particu-  
lières.

S'il s'élève quelque querelle entre les Habitans d'une rue, les voisins les plus proches sont obligés de séparer les Combattans. Non-seulement celui des Adversaires, qui tueroit l'autre, payeroit son crime de sa tête, n'eut-il fait que se défendre; mais les trois familles les plus voisines du lieu où le meurtre auroit été commis, seroient obligées de garder leurs Maisons, pendant plusieurs mois : c'est-à-dire, qu'après leur avoir donné le tems de faire des provisions pour la durée de leur châtiment, leurs portes & leurs fenêtres seroient absolument condamnées. Tous les autres Habitans de la rue auroient part aussi à la punition. Ils seroient condamnés à de rudes corvées, plus ou moins longues, à proportion de ce qu'ils auroient pu faire, pour arrêter la querelle. Les Chefs de Compagnie sont toujours punis avec plus de rigueur. Ils sont responsables des membres de leur Compagnie, qui échappent à la Justice. Tout Japonois, qui met le sabre ou le poignard à la main dans une querelle particulière, quand il n'auroit pas touché son Adversaire, est condamné à la mort, s'il est dénoncé. On a déjà dû remarquer, dans le Journal de Kämpfer, qu'à la mort du plus simple Habitant, les membres de sa Compagnie sont appelés, pour rendre témoignage qu'il est mort naturellement. A Nangasaki, & dans quelques endroits du Ximo, l'usage est de visiter les cadavres, dans la double vue de s'assurer qu'ils n'ont aucune marque de mort violente & de Christianisme.

Taxes & im-  
positions publiques.

On leve peu de taxes sur les Habitans des villes. Elles ne tombent même que sur les Propriétaires des Maisons; parce que les autres ne sont pas regardés comme des vrais Citoyens, quoiqu'ils fassent toujours le plus grand nombre. La première taxe, nommée *Djisi*, est une rente foncière, qui se leve au nom de l'Empereur, dans le cours du huitième mois de l'année, sur toutes les personnes qui ont des Maisons ou des Terrains en propriété, dans l'enceinte d'une ville. Elle se règle sur la longueur. La profondeur n'est considérée que dans les Maisons où elle excède quinze brasses; mais alors, le surplus ne sur le presque pas sensible, on paye le double. 2°. Une espèce de contribution volontaire, dont personne n'oseroit néanmoins s'exempter, pour faire un présent au Gouverneur. Elle se leve ainsi sur les Propriétaires des Maisons; mais elle est particulière à Nangasaki, comme plusieurs autres, dont le produit est employé à l'honneur des Dieux, & pour lesquelles on

ne force personne. Elles ne reviennent que tous les sept ou huit ans, parce qu'il n'y a, chaque année, qu'un certain nombre de rues qui doivent y contribuer. On oblige seulement les Propriétaires des lieux de débauche, à donner tous les ans une certaine somme. Ainsi le Japon n'a proprement qu'une taxe Impériale, qui se leve ordinairement chaque année. Dans les villes, qui ne sont pas du Domaine, elle se leve au nom des Princes dont elles dépendent immédiatement. Meaco seul est exempt de toute imposition, par un Privilege de Tayco-Sama (89).

Kämpfer donne pour exemple, de la maniere dont les villages & les bourgs sont gouvernés, & des levées qui s'y font, ce qui s'observe dans le Canton de Nangafaki. L'administration de ce Pays, qui est borné par les montagnes voisines, est entre les mains d'un Officier qui leve un droit annuel sur le froment, le riz, & généralement sur toutes les productions des terres cultivées. A l'égard de celles, qui sont plantées d'arbres fruitiers, ou destinées au jardinage, le droit se paye en argent, & monte un peu plus qu'à la moitié de la récolte. Le Fermier doit porter, dans les magasins de l'Empereur, ce qui revient à ce Prince, & l'évaluation faite par des Experts, qui vont examiner les champs avant la moisson. Leur estimation se fait par conjecture. Les forêts & les bois payent une rente foncière, à proportion de leur étendue (90).

A l'égard des Loix, elles consistent dans les Ordonnances de l'Empereur, & quelques anciennes Constitutions, dont on ne peut appeler d'aucun Tribunal. Mais les Princes & les Grands sont ordinairement à couvert de cette extrême sévérité. S'ils sont convaincus de malversation, la Cour les bannit dans une des deux Isles qu'on a nommées; ou, si le crime est capital, leur supplice est d'avoir le ventre fendu : & lorsque l'Empereur ne leur fait pas grâce, toute leur famille doit mourir avec eux. Quand on veut favoriser le Coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter dans sa Maison; & cette mort, qui n'a rien de honteux pour celui qui la donne, est aussi moins deshonorante pour celui qui la reçoit, quoiqu'il y ait toujours un peu de honte à mourir de la main d'autrui. La plupart demandent la permission de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Un Criminel, qui obvient cette grâce, assemble sa famille & ses amis, se pare de ses plus riches habits, fait un discours éloquent sur sa situation; après quoi, prenant un air tout-à-fait content, il se découvre le ventre, & s'y fait une ouverture en croix. Le crime le plus odieux est effacé par ce genre de mort. On met le Criminel au rang des braves. Sa famille ne contracte aucune tache, & n'est pas dépouillée de ses biens. Le supplice ordinaire du Peuple est la croix ou le feu. Quelques-uns ont la tête coupée, ou sont taillés en pieces à coups de sabre (91). La rigoureuse exactitude de ces châ-

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Gouvernement  
des Bourgs & des  
Villages.

Loix & sup-  
plices.

(89) Page 130 & suivantes.

(90) Page 135.

(91) Voyez, au premier Tome de ce Recueil, une figure des exécutions Japonaises. Le fameux supplice de la Fosse, exercé si souvent à l'égard des Chrétiens, consistoit à suspendre le Patient par les pieds, la tête

dans une fosse, où l'on mettoit quelquefois un serpent & un chien sans nourriture. Kämpfer a fait observer, plusieurs fois, que les Exécuteurs publics sont les Tanneurs, aidés des Domestiques de ceux qui tiennent des Maisons de débauche.

timens a plus de force qu'un long Code , pour contenir tous les Ordres de la Nation. D'ailleurs les Princes, les Magistrats & les Peres mêmes de famille, décident souverainement sur les procès qui naissent dans l'étendue de leur Jurisdiction , & qui n'ont pû se terminer par arbitrage. Si la Loi n'est pas précise en faveur de l'une ou l'autre Partie , c'est le bon sens qui préside à ces décisions. Les Rescrits de l'Empereur sont exprimés en peu de mots. Jamais il n'apporte de raison pour expliquer ses ordres ; & souvent même il laisse, aux Juges subalternes, la détermination de la peine ou du supplice. Les Japonois trouvent de la majesté dans ce style concis ; & le moindre doute, sur la justice & le discernement du Souverain , passeroit pour un crime.

## § V.

*Figure , Habillement , Education , Science , Arts & Caractère des Japonois.*

Portrait des  
Japonois

Les Chinois & les Japonois n'ont rien à se reprocher du côté de la figure. C'est l'expression d'un Historien qu'on a déjà nommé avec éloge (92), & dans lequel on trouve ici diverses recherches, assez agréablement recueillies. En général, les Japonois, dit-il, sont fort mal faits. Ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, quoique moins enfoncés que les Chinois; les jambes grosses, la taille au-dessous de la médiocre; le nez court, un peu écrasé & relevé en pointe; les sourcils épais, les joues plates, les traits grossiers, & très peu de barbe, qu'ils se rasent ou s'arrachent. Mais cette description ne convient pas à toutes les Provinces. D'ailleurs, la plupart des grands Seigneurs n'ont rien de choquant dans l'air & dans les traits du visage. Une fierté noble, qui leur est naturelle, & qu'ils savent soutenir sans affectation, contribue peut-être à les rendre moins difformes. A l'égard des femmes, tous les Voyageurs leur attribuent de la beauté. Kämpfer regarde celles de la Province de Fisen, comme les plus belles personnes de l'Asie (93), mais il les représente fort petites; & l'usage qu'elles ont, de se peindre le visage, peut faire douter que leurs agrémens soient tout-à-fait naturels.

Leur habillement

L'habillement des Japonois est noble & simple. Les Grands & tous les Nobles, avec la proportion de leur Ordre, portent des robes trainantes, de ces belles étoffes de soie, à fleurs d'or & d'argent, qui se font dans l'Isle de Fatfûo, & dans celle de Kamakura. De petites écharpes, qu'ils ont au cou, leur font une espèce de cravate. Une autre, plus large, leur sert de ceinture sur la tunique de dessous, qui est aussi d'une étoffe très riche. Leurs manches sont larges & pendantes. Mais les ornemens, dont ils paroissent le plus curieux, sont le sabre & le poignard, qu'ils passent dans leur ceinture, & dont la poignée, & souvent même le fourreau, sont enrichis de perles & de diamans. Les Bourgeois, dont la plupart sont Marchands, Artisans ou Soldats, ont des habits qui ne leur descendent qu'à la moitié des jambes, & dont les manches ne passent point le coude. Le reste du bras est nud, mais

(92) Le Perc de Charlevoix , Tome I.

pages 161 & suiv. On s'attache particulière-

ment à lui dans cet Article. (93) Voyez ci dessus son Journal.

portent

portent tous des armes, & d'une propreté fort recherchée. Ils diffèrent encore des personnes de qualité, par la forme de leur chevelure, qu'ils ont rasée derrière la tête; au lieu que les Nobles se font raser le haut du front, & laissent pendre le reste de leurs cheveux par derrière, & trouvent tant de grace à cette pature, qu'ils ont presque toujours la tête découverte. Cependant ils se la couvrent, en voyage, d'un grand chapeau de paille, ou de bambou, très proprement travaillé, qui s'attache, sous le menton, avec de larges bandes de soie, doublées de coton. Les femmes en portent comme les hommes. Ils sont transparents, légers; & lorsqu'une fois ils sont mouillés, la pluie ne les pénètre point. Ils ne relevent pas beaucoup l'air des hommes, dont la taille courte & ramassée paroît cachée de loin par ces larges coiffures: mais ils ne font pas mal aux femmes, qui en usent même assez communément dans les villes.

Elles sont d'ailleurs plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes les Japonaises sont coiffées en cheveux, mais différemment, suivant leur condition. Les femmes de l'Ordre inférieur se contentent de les relever sur le haut de la tête, & de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme les Espagnoles & les Italiennes. Les Dames laissent tomber négligemment leur chevelure sur le derrière de la tête, où elle est nouée en touffe pendante. Au-dessus de l'oreille, elles ont un poignon, au bout duquel pend une perle, ou quelque pierre de prix, avec un petit rond de perles à chaque oreille, qui leur donne beaucoup de grace. Leur ceinture est large, & fermée de fleurs & de figures, dont la beauté répond au reste de l'ajustement. Sur quantité de longues vestes, elles ont une robe flottante, qui traîne de quelques pieds. C'est par le nombre de ces vestes, qu'on juge de la qualité d'une femme. On assure qu'elles montent quelquefois jusqu'à cent, & qu'elles sont si déliées qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Les Dames de la première qualité ne paroissent jamais dans les rues sans une suite nombreuse. Une troupe de filles, magnifiquement parées, leur portent des mules de prix, des mouchoirs, & toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ce cortège est précédé des femmes de chambre, qui environnent leur Maîtresse; les unes avec des éventails, d'autres avec un parasol, en forme de dais, dont la crépine est très riche. Les femmes Chrétiennes avoient sur la tête, en allant à l'Eglise, un voile, qui non-seulement leur couvroit le visage, mais qui leur pendoit jusqu'aux pieds. L'usage oblige les Dames, de ne recevoir aucune visite sans avoir un linge sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une fois l'année; & pour peu que les lieux soient éloignés, elles se font porter dans des Norimons, avec toutes les femmes de leur suite.

Les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe changent d'habillement, à mesure qu'ils avancent en âge. Ils sont tous légèrement couverts, & ne portent ordinairement rien sur la tête. Aussi les accoutume-t-on de bonne-heure au froid. Toute leur chaussure consiste dans une espèce de sandale, qui ne s'attache point & qu'on quitte aisément. Elles sont faites indifféremment de peau de cerf, & d'un tissu de paille, de jonc, ou de bambou, fort bien travaillé.

Les Japonais ne négligent rien pour cultiver l'esprit de leurs enfans, &  
Tome X. D d d d

Habit &amp; parure des femmes.

Faites dans leur marche, &amp; leurs visites.

Education des Japonais.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

## Langue.

Qualités de  
leur esprit.

## Leur Éloquence.

Leur goût pour  
le théâtre.

ne mettent aucune différence dans l'éducation des deux sexes. Les femmes sçavantes ne sont pas rares au Japon. Ce n'est pas du moins le tems qui leur manque, car elles ne doivent se mêler d'aucune sorte d'affaires. Leur instruction, comme celle des hommes, commence par le cœur. On les accoutume de bonne heure à se conduire par des principes d'honneur & de raison. Ensuite on leur apprend leur langue, c'est-à-dire, à parler correctement, à bien lire, à bien former les caractères (94). Ils en font une étude sérieuse, qui est suivie de celle de leur Religion. A celle-ci succede une bonne logique, qui leur apprend à discerner le vrai & à raisonner juste. On passe aux leçons d'Eloquence, de Morale, de l'oësie & de Peinture. Peu de Nations ont plus de génie pour ces beaux Arts.

Les Japonais ont l'imagination belle, une grande pénétration pour connaître le cœur humain, & un talent rare pour en remuer tous les ressorts. Plusieurs Missionnaires, qui avoient entendu leurs Prédications, ont avoué que rien ne leur avoit paru plus touchant, plus pathétique, plus conforme au vrai goût de l'Eloquence, & qu'il est assez ordinaire, au Japon, de voir fondre en larmes un nombreux Auditoire. Ils ajoutent que leur Poësie a des graces singulieres. Leur principal talent est pour les pieces de Théâtre. Elles sont distribuées, comme les nôtres, en Actes & en Scènes. Un Prologue en

(94) Kämpfer assure que la Langue Japonoise est originale, qu'elle est neutre, articulée, distincte, & qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une syllabe. Les Japonais ne peuvent donner à notre H. que le son de F. Leurs caractères sont grossiers & informes. Ils sont posés les uns sur les autres en ligne perpendiculaire, comme ceux des Chinois; mais au lieu que ceux-ci n'ont entre deux aucune particule qui les lie, parce que chaque caractère est un mot, le génie de la langue Japonoise exige que les caractères, qui sont aussi des mots, soient quelquefois transposés, & quelquefois joints ensemble par d'autres, ou par des particules inventées pour cet usage; ce qui est si nécessaire, que lorsqu'on imprime, au Japon, des Livres Chinois, on est obligé d'ajouter ces mots ou ces particules, pour rendre les Japonais capables de les lire ou de les entendre. A l'égard de l'Ecriture sçavante, elle est à peu près la même à la Chine & au Japon. Elles consistent en caractères significatifs. Les idées sont attachées à la figure, avant que d'être attachées au son par lequel cette figure s'exprime; & de-là vient que ce genre d'écriture est composé d'un si grand nombre de caractères, parce que chaque caractère n'est que l'image de la chose qu'il représente; méthode plus difficile que la nôtre, mais moins sujette aux ambiguïtés. La précision des idées est si juste, que l'on change ces caractères en avan-

çant en âge ou en dignité. Il en est de même des Plantes, & d'une infinité d'autres choses. On les exprime par différens caractères, suivant leur degré de perfection & leur usage. Toutes les prières & les Loix anciennes du Japon, surtout celles qui regardent la Religion, sont dans un langage sacré & intelligible. On assure que ceux mêmes qui se donnent pour Interprètes des Dieux, ne l'entendent pas plus que les autres. Il y a aussi deux sortes d'Alphabet, qui sont usités par le Peuple, & qui diffèrent des nôtres, en ce que chaque figure signifie non une simple lettre, mais une syllabe entière du langage vulgaire. Les Japonais se servent d'un pinceau pour écrire, & le font avec une vitesse surprenante. On verra, dans l'Article de l'Histoire naturelle, ce qui regarde leur papier.

Ajoutons ici que rien ne cause plus de confusion, dans leurs Histoires, que l'usage où ils sont de changer souvent de noms. Ce changement se fait régulièrement trois fois. En sortant de l'adolescence, on quitte le nom qu'on avoit reçu à la naissance; & celui qu'on prend alors change aussi dans la vieillesse. Mais ceux de la Famille, & celui de la Terre ou de la Principauté qu'on possède, demeurent toujours. Lorsqu'on passe d'une condition à une autre, on prend encore d'autres noms, qu'on substitue aux premiers. Ces changemens se font avec de grandes cérémonies.

expose le plan ; mais sans toucher au dénouement , où l'on veut toujours que le Spectateur soit surpris. Les décorations sont belles , & convenables au sujet. Les intermèdes sont des Ballers , ou quelque farce bouffonne ; mais , dans les Tragédies & les Comédies , tout est rapporté à la Morale. Le style des premières a de l'emphase & de l'énergie. Elles roulent ordinairement sur les actions les plus héroïques.

Les Spectacles publics sont composés de plusieurs pièces , qui se succèdent les unes aux autres , & dont le sujet est pris dans l'Histoire des Dieux & des Héros. Leurs Avantures , leurs grands Exploits , leurs intrigues amoureuses sont mises en Vers , & se chantent en dansant au son de toutes sortes d'instrumens de Musique. De petites farces sont les intermèdes ; on voit paroître diverses sortes de Bouffons , dont les uns disent mille plaisanteries , & d'autres , à la manière des anciens Pantomimes , dansent sans parler , & s'efforcent d'exprimer en cadence , par leurs actions & par leurs gestes , les circonstances du Sujet qu'ils représentent. La Scène est ordinairement formée par des Fontaines , des Ponts , des Maisons , des Jardins , des Arbres , des Montagnes , des Animaux ; tout de grandeur naturelle , & disposé de manière , que les changemens peuvent se faire avec beaucoup de promptitude. Les Acteurs sont ordinairement (\*) de jeunes Garçons , choisis dans les quartiers qui font la dépense du Spectacle , & de jeunes Filles qu'on tire des lieux de débauche. Ils sont magnifiquement vêtus , suivant la différence de leurs rôles. Les mêmes Scènes ne doivent pas être répétées d'une année à l'autre. Kämpfer donne la description de la Place des Spectacles qu'il vit à Nangasacki. On y avoit élevé , dit-il , un grand Temple de Bambous , avec des ailes au côté. Le Frontispice étoit tourné vers la Place. Ce Bâtiment , qui étoit couvert de paille & de branches de Tsingi , ressembloit assez à une Grange. Aussi se proposoit-on de remettre devant les yeux l'ancienne simplicité Japonnoise. Un grand sapin s'élevoit à côté de la façade , & les trois autres côtés de la Place étoient disposés en Loges , où l'on avoit ménagé un grand nombre de sièges pour les Spectateurs. Les Ministres des Dieux s'assirent en bon ordre sur trois bancs , vis-à-vis le Frontispice. On reconnoissoit les Supérieurs , qui étoient sur le banc le plus élevé , à leur habit noir , & à un bâton court qu'ils portoient pour marque de leur autorité. Quatre Canusis , d'un rang peu inférieur , étoient sur le second banc , vêtus de robes blanches , avec un bonnet noir vernissé. Tous les autres étoient à peu près vêtus comme les Canusis. Les Valers du Temple se tenoient derrière leurs Maîtres , tête nue & debout. De l'autre côté de la Place , vis-à-vis du Clergé , les Lieutenans des Gouverneurs étoient assis sous une Tente , un peu au-dessus du rez-de-chaussée , avec leurs piques vis-à-vis d'eux. Leur devoir , dans ces occasions , est de faire ranger la foule & de contenir la populace. Ils ont autour d'eux quantité d'Officiers subalternes.

On vient d'observer que ce sont les différens quartiers de la ville , qui font la dépense des grands Spectacles. Ils la font , chacun à leur tour , un certain nombre de fois chaque année. Kämpfer nous donne une idée pompeuse de la manière dont ils amènent , comme en procession , leurs Acteurs

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Comédies &  
Spectacles Japo-  
nois.

Chaque quartier  
fait à son tour la  
dépense des Sièges  
d'actes.

(\*) Au nombre de huit , douze ou plus. Kämpfer , Tome II. page 145.



& leurs machines. On voit d'abord un dais fort riche, ou un parasol de soie, sous lequel est placé un bouclier, qui offre en gros caractères le nom de la rue. Il est accompagné d'une Musique, où dominent les flûtes de différentes espèces, quelques rambourins, des rymbales & des cloches. Ce charivari, qui plaît beaucoup aux Japonais, est insupportable aux Étrangers. Par un usage fort contraire au nôtre, c'est sur les mouvemens du corps & sur la danse, que les airs & le chant sont réglés. Les danses ne sont pas vives, mais, d'ailleurs, elles ne cèdent rien aux nôtres. La Musique est suivie des machines, & de tout l'appareil de Scène que le quartier doit fournir. Ce qu'il y a de plus pécant est porté par des hommes gagés; & le reste, par des enfans du quartier, mis fort proprement. Ensuite viennent les Acteurs, suivis des Habitans de Scène, tous en habits de cérémonie. La marche est fermée par un nombre considérable de gens du bas ordre, qui portent des bancs ou des nattes, & qui marchent deux à deux. Les danses & les Spectacles de chaque rue durent ordinairement trois quarts d'heure (\*); après quoi la procession s'en retourne dans le même ordre qu'elle est venue (\*\*).

(\*) Kämpfer, Tome II. pages 143 & suivantes.

(\*\*) On ne prendroit pas une juste idée du génie des Japonais, si l'on ne joignoit ici les douze Scènes auxquelles Kämpfer assilla.

Première Scène. On voyoit huit Filles avec des habits de couleur, brochés de grands fleurs blanches. Elles portoient de grands chapeaux, comme pour les défendre de l'ardeur du Soleil, avec des éventails & des fleurs à la main. Elles dansoient tour à tour, & de tems en tems elles étoient relevées par deux vieilles femmes qui dansoient dans un autre équipage.

Deuxième Scène. Un Jardin couvert de belles fleurs; une chaumière au milieu, d'où sortirent, d'un saut, huit jeunes filles habillées de blanc & de rouge, dansant avec des éventails, des cannes, & des paniers de fleurs. Elles étoient relevées par une fort bonne Actrice qui dansoit seule.

Troisième Scène. Huit chars de triomphe, avec des brufs au timon, de différentes couleurs, mais représentés fort naturellement, & traînés par de jeunes garçons richement vêtus. Ces chars portoient un arbre de Tsubaki en fleur; une Montagne couverte d'arbres; une Forêt de Bambous, avec un tygre, qu'on y voyoit tapi; un Fardeau de paille; un Arbre entier, avec les branches & ses racines; une Baleine sous un rocher, à demi couverte d'eau. On vit, à la fin, une autre Montagne, dont le sommet offroit un jeune homme vivant & magnifiquement mis,

sous un abricotier convert de fleurs. Elle étoit traînée aussi par de jeunes garçons.

Quatrième Scène. Des Danseurs, qui jouoient leur rôle entre six carreaux de fleurs, avec un arbre verd. Neuf autres jeunes garçons, chacun avec deux épées & un mouquet. Une danse de Payfaus.

Cinquième Scène. Une Montagne, portée sur les épaules de quantité d'hommes. Une Fontaine & une Allée, un grand Tonneau & une Maison, qui parurent successivement. Deux Géants maigres, avec des têtes d'une prodigieuse grosseur, représentant des Divinités Indiennes. Ils furent abordés par un troisième, d'une taille encore plus monstrueuse, qui sortit de la Montagne, armé d'une épée fort large. Celui-ci étoit suivi de sept Chinois, qui sortirent en sautant de la même Montagne, & qui dansèrent avec les Géants. Après la Danse, le Géant monstrueux mit en pièces le tonneau, d'où sortit un jeune garçon fort bien mis, qui fit une belle harangue, & qui se mit ensuite à danser avec le Géant. Cependant trois Singes, de grandeur naturelle, avec des têtes de poisson, sortirent adroitement de la Fontaine, & dansèrent autour, contrefaisant la danse du Géant & du jeune Garçon.

Sixième Scène. Un arc de triomphe rond, à la Chinoise; une Maison de Campagne & un Jardin; une danse de dix jeunes Garçons armés, & vêtus de robes doublées de vert, de jaune, & de bleu, avec des hauteschaussures d'une forme particulière. Un Arlequin, qui sauta parmi eux, & qui dit mille bouaf-

On attribue aux Peintres du Japon un goût particulier dans lequel on prétend qu'ils excellent. Leur pinceau est fort délicat ; mais ils s'appliquent peu aux Portraits. Ils se bornent aux figures d'oiseaux, de fleurs, & d'autres productions de la nature. C'est toujours sur de simples feuilles de papier qu'ils les tracent. Elles se vendent quelquefois jusqu'à trois & quatre mille écus d'or. Quoiqu'on n'ait jamais vu d'eux, en Europe, que des Ouvrages fort grossiers, il n'en faut pas conclure que ce récit soit exagéré, parce que les peintures de cette perfection se conservent fort soigneusement dans les Cabinets. On parle de leur Musique avec moins d'éloges. Ils ont peu de méthode ; & leurs voix, ni leurs instrumens, ne méritent point d'attention.

Ils composent beaucoup de Livres, & leurs Bibliothèques sont nombreu-

Livres & Bibliothèques.

sonnettes. Cette Scène fut terminée par deux Danseurs, en habits étrangers, qui vinrent du Jardin en dansant.

Septième Scène. Une Montagne couverte de Bambous & de Sapins, avec douze autres arbres en fleur, chacun de différente espèce. Une suite nombreuse de gens magnifiquement vêtus. Ensuite deux personnes habillées de blanc, & huit autres de jaune, dansant & battant des cloches. Sept autres, qui succéderaient, & qui danserent avec des pots de fleurs sur la tête.

Huitième Scène. Le train pompeux d'un Prince voyageant avec son fils, représenté fort au naturel par de jeunes Garçons.

Neuvième Scène. Une Maison verte, au travers & tout autour de laquelle dansoient dix jeunes Garçons, vêtus de robes noires ; chacun, d'abord, avec deux épées, ensuite avec des fleurons, des fleches, & des piques. Ils étoient relevés par des intermèdes de Bouffons. Enfin leurs Valets, portant des boîtes sur leurs épaules, entremeletoient leurs sauts & leurs danses avec celles de leurs Maîtres.

Dixième Scène. Un Théâtre placé près d'une colline couverte d'arbres. Un jeune homme vêtu de noir & de jaune parut sur le théâtre, parla, & joua un rôle qui dura une demi-heure ; tandis que huit autres jeunes Garçons, en robes de différentes couleurs, exécutèrent une danse, chacun seul d'abord, ensuite avec un Compagnon, & puis tous ensemble. Un Singe, qui sauta de la colline, vint finir la Scène par divers sauts.

Onzième Scène. Un jeune Sauter, fort bien fait, devant lequel on plaça une table, en forme d'échaffaut, avec huit marches pour y monter, & huit de l'autre côté pour en descendre. On mit un Bambou creux au travers de l'échaffaut, & une porte, qui avoit un trou rond d'environ deux empan & demi

de diamètre. Le Sauter fit plusieurs tours qui surprirent Kämpfer. Un des plus étonnans fut de sauter, de la distance d'environ trois toises, au travers du trou de la porte, quoique le diamètre du trou fût beaucoup moins grand que celui du chapeau qu'il portoit.

Douzième Scène. Plusieurs machines d'une grandeur énorme, exactement semblables, en grandeur & en couleur, à ce qu'on avoit voulu représenter ; mais toutes d'une matière si mince, que chacune étoit portée par un seul homme. Outre ce fardeau, chaque Porteur avoit un grand tambour, qui lui pendoit par devant, sur lequel d'autres hommes frappaient avec des cloches. Ils traversonnent ainsi le Théâtre en dansant, mais sans pouvoir sauter bien haut, parce que leur fardeau, quoique si léger par sa matière, étoit si lourd & si inconmode par sa grandeur, qu'ils furent obligés plusieurs fois de reprendre haleine. Ce qu'ils portoient sur leur dos, étoit, 1°. Un Palet, avec tous les instrumens nécessaires pour éteindre le feu. 2°. Une grande cloche d'Eglise, avec toute sa charpente, & un dragon dessus, pour ornement. 3°. Une Montagne couverte de neige, avec un aigle au sommet. 4°. Un canon de fonte, de vingt-quatre livres de balle, avec son affût & tout son train. 5°. Un grand coffre de Mer, empaqueté dans douze balles de paille, à la manière du pays. 6°. Une baleine, dans un bassin de grandeur proportionnée. 7°. Diverses charges de coquillages & de fruits, &c. Ensuite, pour former le contraste, d'autres hommes succédoient avec ce qu'il y a réellement de plus léger, c'est-à-dire, l'un avec un simple coquillage, l'autre avec un fruit, une fleur, une plume, &c. Kämpfer, ubi supra, page 148.

ses. Tous ces Ouvrages regardent la Morale, l'Histoire, la Religion & la Médecine. Leur Historien assure qu'ils n'en ont aucun de Jurisprudence (95), quoiqu'il leur attribue quelques constitutions, en petit nombre,

(95) *Ubi* *suprà*, p. 177. Cependant le Traducteur de Kämpfer ommet le *Sikki-Mokas*, qui est un Traité des Loix Japonnoises, & le *Kiusai*, qui traite des Coutumes civiles. Kämpfer apporta du Japon plusieurs Livres, qu'il donna au Chevalier Hans-Sloane. Leurs Titres feront une Note curieuse.

1. *Nippon-Odaiki*. Ce sont les Annales du Japon, qui contiennent l'origine, les regnes, & les actions remarquables des Empereurs, depuis Syn-Mu, jusqu'à notre tems.

2. *Nippon-Otaifu* ; c'est-à-dire, mot pour mot, premiers traits de l'Histoire des grandes choses du Japon.

3. *Tai-Fee-Ki*. C'est l'Histoire d'une guerre qui dura quarante ans, entre les Maïsoos de Fecki & de Gendfi, & qui finit par l'extirpation de la première. L'Ouvrage entier est divisé en quatre-vingt parties, qu'on relie d'ordinaire en quarante volumes.

4. *Fee-Mono-Gutari* ; ou Discours sur les affaires de Fecki, qui roule sur le même sujet que le précédent.

5. *Osacca-Mono-Gattari*, ou Discours sur les affaires d'Osacca. C'est l'Histoire de plusieurs guerres intestines du Japon.

6. *Simabaraki*, ou *Simabaragafen* ; c'est-à-dire, Relation de la guerre de Simabara, qui contieut les efforts de trente-sept mille Chrétiens, pour se défendre dans une Forteresse de ce nom, où leur destruction totale acheva celle du Christianisme au Japon. Cet Ouvrage & le précédent ont été traduits par Kämpfer, & les Manuscrits sont dans le même lieu.

7. *Sin-Dai-Ki*, Histoire des Dieux du Japon, qui y étoient adorés anciennement.

8. *Ten-Sin-Ki*. Histoire particulière de la vie & des actions héroïques de Ten-Sin, qui est le chef des Sinros, Dieux Japonnois.

9. *Nippon-Idsumi*, ou Kuni-Oojahiro ; c'est-à-dire, Guerres des Dieux, à Oojahiro, dans la Province d'Idsumi.

10. *Dai-Fanja-Firamitz*, ou Traité des Dieux adorés par la Secte des Budfoistes.

11 & 12. Le *Sikki-Moku* & le *Kiusai*, deux Livres de Jurisprudence qu'on a déjà nommés.

13. *Soogakf*. C'est un Traité qui contient les préceptes de Morale, enseignés & pra-

tiqués par les Stouïstes, Secte de Philosophes Japonnois.

14. *Fantsjo Oin-Fifi* ; c'est-à-dire, moe pour mor, Ouvrage de l'ombre du Cérifier Japonnois. C'est un Traité de l'art de gouverner ; qu'Itakura Suveno-Cami, ancien Gouverneur de Meaco, composa, dans sa vieillesse, à l'ombre d'un grand Cérifier de son Jardin.

15. *Tsure Osure Josijidano-Kenko* ; Ouvrage de Morale d'un Officier militaire, qui embrassa la vie Monastique.

16. *Faku Nin-Isju*, c'est-à-dire, Vers de cent Poëtes. C'est un Recueil de Poësies, de la Cour Ecclésiastique de Jedo.

17. *Kojogun*. Traité du Gouvernement du Japon.

18. *Nippooki*. Description des principales entières du Japon.

19. *Sitzi Josfu*. Description géographique de l'Empire du Japon. C'est d'après ce Livre, que Kämpfer a donné celles qu'on a rapportées ici sur son témoignage.

20. Description de la Cour du Daiti, avec cent habillemens différens des personnes qui la composent.

21. *Jedo-Kagami*. Description de la Cour de Jedo, avec une liste de tous les Officiers du Cobosama & de leurs revenus.

22. *Sikki*. Chronique Chinoise, qui contient une Description des principaux Evénemens de l'Histoire de la Chine.

23. *Monnengojomi*, c'est-à-dire, Almanac pour dix mille ans, qui contieut un calcul des jours heureux ou malheureux, suivant l'influence des Signes célestes.

24. *Djokiri*. C'est un Almanac. Ceux du Japon ont ordinairement huit pouces de hauteur & cinq pieds de longueur.

25. *Ofasjo*. Traité des Elémens, des Moodés, des Cieux, des Etoiles, des Comètes, des Météores, &c.

26. *Kinmodfui*. Herbar Japonnois, où l'on trouve les figures de près de cinq cents Plantes & Arbres qui croissent au Japon, avec leurs noms & leurs usages. Il eorrient aussi un Livre des Quadrupèdes, un Livre des Oiseaux, & deux Livres de Poissons, de Coquillages & d'Insectes, avec les figures, un Traité d'Anatomie, & les figures des parties du corps humain ; un Livre de Minéraux, Pierres fossiles, Coraux, &c. ; deux

dit-il, mais bien faites, & fidèlement observées, parce que la moindre contravention est punie avec rigueur.

Si l'on excepte les matieres de Religion, qui exercent continuellement les Ministres, il ne paroît pas que les Japonois cultivent beaucoup les Sciences spéculatives. Ils sont peu versés dans ce qui concerne les Mathématiques, la simple Métaphysique, & même la Physique. Ils ne connoissent pas mieux le Ciel. Leurs Epoques, leurs Elemens, la maniere dont ils partagent les heures, & dont ils comptent leurs années, ne donnent pas une haute idée de leurs combinaisons & de leurs calculs.

Ils ont trois fortes d'Epoques, dont la premiere commence avec le regne de Syn-Mu, leur premier Empereur, & précède, comme on l'a déjà remarqué, l'Ere Chrétienne de six cens soixante ans. Ils ont reçu les deux autres des Chinois. L'une, qui se nomme Nengo, fut inventée à la Chine, pour mettre plus de certitude dans la Chronologie, & fut introduite au Japon, sous le regne du trente-sixième Dairi. Elle comprend un certain nombre d'années, qui est rarement au-dessus de vingt, & très souvent au-dessous. C'est au Dairi à l'établir, à lui choisir un nom & une figure, & à la faire cesser pour en substituer une autre. Il la date toujours de quelque événement remarquable, tel qu'un changement d'importance, dans la Religion ou l'Etat, dont elle sert à conserver le souvenir. Son plus grand usage est dans les Almanacs, les ordres des Princes, les Proclamations, les Journaux & les dates des Lettres. Elle s'emploie aussi dans les Livres imprimés, surtout dans ceux qui ont rapport à l'Histoire: mais on y ajoute l'année courante de la premiere Epoque. Le nouveau Nengo commence toujours avec la nouvelle année, quoiqu'il ait été souvent institué plusieurs mois auparavant. Quelquefois aussi, on se sert encore du Nengo précédent, dans le titre des Livres & des Ecrits; irrégularité qui vient, suivant la conjecture de Kämpfer, ou de ce que les Peuples n'approuvent point la nouvelle figure, ou de ce que dans un si grand Empire, elle ne peut être notifiée tout d'un coup. L'autre Epoque Chinoise, que les Japonois ont adoptée, consiste en

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
belinas ipce-  
tatives.

Ceuls des  
terres.

Livres des habits Japonois, & plus de quatre cens figures d'outils, d'armes, & de meubles.

26. *Kennei-Tsiofo-Ki-Mokurokf*, ou Instruction pour les Familles, qui renferme tout ce qui appartient aux besoins de la vie.

27. Deux Livres concernant l'Architecture, où sont représentées plusieurs Forteresses, Temples, Maisons, Jardins, grands chemins, Puits, &c.

28. Un Traité d'Agriculture, avec les figures des instrumens en usage au Japon.

29. *Dodfushi*. Livre qui contient divers Routiers, pour l'usage des Voyageurs. On y trouve les distances des Places, le prix des vivres & des Voitures, & les figures de plusieurs Bâtimens qu'on rencontre sur les routes.

30. Trois Livres de Blazon, qui contien-

nent les Armoiries du Japon, & celles des Princes & des Grands de l'Empire.

31. Un Dictionnaire, qui contient cinq mille caracteres, & plusieurs Livres, qui représentent diverses figures des caracteres Japonois simples & composés.

32. Une Mappemonde Japonoise, large de deux pieds, & longue de quatre pieds trois pouces. Plusieurs Cartes du Japon, qui ont deux pieds trois pouces de large, & six pieds & demi de long. Une Carte de la Chine, divisée en Provinces.

33. Divers Plans, tels que ceux de Jedo, de Meaco, de Nangasacki, & de son Territoire, d'Osacca, &c.

34. Cinquante vues de plusieurs Temples fameux, Châteaux, & autres Edifices Japonois.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Cycles ou Périodes, de soixante années, qui se forment d'une combinaison des douze Signes célestes, avec les lettres de leurs noms. Les caractères de ces douze Signes, combinés cinq fois avec ceux des dix Elemens, ou ces dix Elemens six fois, avec les Signes célestes, produisent soixante figures composées, ou soixante caractères, dont chacun se prend pour une année. Après l'expiration des soixante années, un nouveau Cycle commence. A l'aide de cette Epoque, les Histoires & la Chronologie du Japon s'accordent toujours avec celles de la Chine, avec cette différence que les Chinois marquent non-seulement l'année, mais le nombre du Cycle, ce qui n'est point en usage au Japon. Kämpfer observe que cette diversité vient peut-être de l'orgueil des Japonais, qui ne veulent pas avoir sans cesse, devant les yeux, une longue suite de Cycles Chinois, écoulés avant l'origine de leur Monarchie.

## Signes célestes.

Les douze Signes célestes, suivant les Japonais, qui les nomment *Tetta*, sont ; 1°. Ne, ou la Souris, 2°. Us, le Taureau ; 3°. Torra, ou le Tigre ; 4°. Ow, ou le Lievre ; 5°. Tars, ou le Dragon ; 6°. Mi, ou le Serpent ; 7°. Uma, ou le Cheval ; 8°. Tifufuse, ou le Mouton ; 9°. Jesai, ou le Singe ; 10°. Torri, ou le Coq ; 11°. In, ou le Chien ; 12°. I, ou le Verrat. Ils donnent les mêmes noms, & dans le même ordre, aux douze heures du jour naturel, & aux douze parties, dont ils composent chaque heure ; ce qui les met en état de marquer exactement, dans leurs Histoires, non-seulement quel jour, mais à quelle heure, & même à quelle partie de l'heure un fait est arrivé. Cependant ce qu'ils appellent jour, est l'espace de tems qui s'écoule entre le Lever du Soleil & son Coucher. Ils le divisent en six parties égales, comme la nuit en six autres ; d'où il arrive que, suivant la saison, les heures sont plus longues ou plus courtes.

## Elemens.

A l'égard des Elemens, ils en comptent dix, parce que ce nombre est nécessaire pour faire résulter sa combinaison avec les Signes célestes, dans un Cycle de soixante années ; mais ils n'en ont proprement que cinq, qui sont le Bois, le Feu, la Terre, la Mine & l'Eau, désignés par deux sortes de caractères qui les doublent. Le commencement de leur année tombe entre le Solstice d'Hyver & l'Equinoxe du Printems, vers le cinquième jour de Février. Mais, comme ils sont d'une superstition extrême à célébrer le jour de la nouvelle Lune, ils commencent ordinairement l'année, par la Lune qui précède ou qui suit immédiatement le cinq de Février. Leurs mois sont Lunaires ; mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize Lunes ; de sorte qu'en dix-neuf années communes, ils en ont sept que Kämpfer nomme *Bifextiles* (36).

Les Marchands Japonais ont une Arithmétique assez simple, & qui n'en est pas moins sûre. Ils se servent d'une table, sur laquelle ils placent des bâtons, surmontés d'une petite boule, qui leur font trouver tout d'un coup les quatre preuves de nos opérations ; à-peu-près comme les Chinois, lesquels il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont emprunté cette méthode.

## Académies pour l'éducation de la Jeunesse.

Les Sçavans du Japon sont les Ministres de la Religion du Pays. Ils sont chargés seuls de l'éducation de la Jeunesse, qui demeure chez eux jusqu'à

(36) Kämpfer, Tome I. pages 248 & précédentes, ou le Pere Charlevoix, d'après lui, pages 174 & précédentes.

l'âge

Âge de quatorze ans. Ces Académies sont en grand nombre. On lit, dans les Lettres de Saint François Xavier, que, de son tems, il y en avoit quatre aux environs de Meaco, dont chacune n'avoit pas moins de trois ou quatre mille Ecoliers, & qu'elles n'approchoient pas néanmoins de celle de Bandonne, la plus nombreuse de l'Empire. Les Filles sont élevées de même, dans des Communautés de leur sexe.

Aussi-tôt que les jeunes gens sont retournés à la Maison paternelle, on les forme aux exercices de leur âge. On commence alors à leur donner des armes; & cette cérémonie, qui est une vraie fête, fait connoître que la guerre est la passion dominante de leur Nation. Ils se perfectionnent bientôt dans cette Science. Les premiers Européens, qui leur portèrent des armes à feu, furent surpris de la facilité avec laquelle ils apprirent à s'en servir. Tout Japonois est né soldat. Ces Insulaires ne sont véritablement jaloux que de leurs armes. Ils ne les quittent que pendant le sommeil; encote les mettent-ils sur le chevet de leur lit. Ils tirent l'épée à la moindre occasion, quoique rien ne soit plus étroitement défendu dans les villes: Ce Règlement, auquel on tient exactement la main, prévient quantité de desordres.

Les fastes de l'Empire sont composés dans la Cour du Dairi. C'est l'occupation des Princes & des Princesses du sang Impérial. On en tire des copies, qui ne s'impriment qu'après un certain tems, & qui se gardent soigneusement dans le Palais. On attribue, à cette réserve, le silence des Millionnaires sur l'ancienne Histoire d'un Pays, dont ils ne pouvoient douter que les différentes révolutions n'eussent pu faire le sujet d'un ouvrage intéressant (97).

La Médecine est plus en honneur, au Japon, que la Chirurgie. Nos Voyageurs ne parlent même d'aucun Chirurgien de profession. Mais les Médecins embrassent toutes les parties de l'Art, qui regarde la vie & la santé des hommes. Ils se font suivre, par-tout, d'un Valet, avec une cassette qui a douze tiroirs, & dans chacun desquels ils ont cent quarante-quatre petits sachets d'herbes & de drogues, dont ils prennent ce qui convient à chaque maladie. Ils excellent, comme les Chinois, dans la Science du poulx. On assure qu'après avoir examiné, pendant une demie heure, le poulx d'un Malade, ils connoissent les causes & tous les symptômes du mal. Ils ne sont pas fatigués par la multitude des remèdes; mais on ne s'accommoderoit point de leur méthode en Europe. Ils ne tirent jamais de sang aux Malades. Ils ne leur donnent rien à manger qui soit cuit, parce qu'ils supposent qu'un estomac affoibli ne peut rien digérer qui ne soit dans son état naturel. Ils ne leur refusent rien de ce qu'ils demandent, dans l'opinion que la nature, toujours sage, malgré les désordres des humeurs, ne désire rien qui puisse lui nuire. Leur plus grande attention est à prévenir les maladies, par l'usage fréquent du bain.

Celle qui passe pour la plus commune au Japon, est une espèce de Collique, particulière à cet Empire. Les Etrangers n'y sont pas moins sujets, lorsqu'ils commencent à boire du Sakki, liqueur du Pays, qui a la consi-

(97) Cette réflexion est de l'Historien du Japon. Mais elle suppose qu'il n'y a de fond à faire que sur les Ecrivains de la Cour,

puisque la Nation en a d'ailleurs un grand nombre.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Premiers exer-  
cices des jeunes  
gens.

Fastes de l'Empe-  
reur.

Médecine Ja-  
ponoise.

Colique parti-  
culière au Ja-  
pon, aiguë  
d'or qu'on em-  
ploie pour la gué-  
rir.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

stence du vin d'Espagne, & qui se fait avec du riz. Quelques symptômes de cette maladie ressemblent beaucoup à ceux de la *Passion* histerique. Elle met souvent le Malade dans la crainte d'être suffoque. Toute la région du bas-ventre, depuis les aînes jusqu'aux côtes, est cruellement tirailée; & quelquefois, après de longues douleurs, il survient des tumeurs dangereuses en divers endroits du corps, surtout aux testicules & aux fondemens. La méthode, qu'on emploie communément, pour la guérison du mal, n'est pas moins singulière que le mal même. On se sert de petites aiguilles d'or ou d'argent fort pur, qu'on enfonce dans la chair, de la profondeur d'un demi pouce; les unes avec un petit marteau, & d'autres en les tournant comme des vis. Cette opération se fait sur le ventre, à la région du foie, & demande neuf trous en trois rangs, à la distance d'un demi pouce l'un l'un de l'autre. Kämpfer, qui s'étend beaucoup sur les circonstances de la ponction (98), rend témoignage que les douleurs cessent presque aussitôt, *comme si c'étoit*, dit-il, *par enchantement*. L'art de donner aux aiguilles la trempe & le degré de dureté qui conviennent, est connu de peu de personnes, & fait une profession particulière, qui ne peut être exercée qu'avec des Lettres Patentes de l'Empereur.

Fameux cauté-  
risme, nommé  
Moxa.

Les Japonais ont, pour la même maladie, & pour quantité d'autres, un Cautérique, dont ils font remonter l'origine à la plus haute antiquité. Il n'est pas moins estimé des Chinois, & de toutes les Nations qui sont en commerce avec eux. L'usage en est si fréquent, que l'application s'en faisant d'ordinaire le long de l'épine du dos & des deux côtes, jusqu'aux reins, il n'y a personne, au Japon, qui n'ait le dos cicatrisé, comme s'il avoit été foudroyé cruellement. Ce Cautérique se nomme Moxa (99). C'est un duvet doux, assez semblable à la filasse du lin, d'un gris cendré, qui prend feu aisément, quoiqu'il brûle avec lenteur, & qui donne une chaleur modérée. Il se fait de feuilles séchées, de l'armoise ordinaire à grandes feuilles, qu'on arrache dans la jeunesse de la plante, & qu'on expose long tems au grand air. Sa brûlure se fait à peine sentir. Elle passe pour un remède si certain, & pour un préservatif si puissant, que toute la Nation Japonaise étant persuadée de sa vertu, on accorde, aux Malheureux mêmes qui sont condamnés à une prison perpétuelle, la permission de sortir une fois en six mois, pour se faire appliquer le Moxa.

Trois sortes de  
petites veroles.

Les Japonais distinguent trois sortes de petites Veroles; la première, qui ressemble à celle de l'Europe; & la seconde, qui ne diffère pas de ce que nous nommons la rougeole; mais la troisième est particulière au Japon. Elle consiste dans un grand nombre de pustules aqueuses, qui paroissent venir des boissons froides, dont l'usage est commun dans ces Isles. Mais ces trois maladies sont traitées peu sérieusement. Le remède ordinaire est d'envelopper le Malade d'un drap rouge. Lorsque les enfans du sang Impérial en sont atteints, non-seulement leur lit & leur chambre doivent être garnis de rouge; mais ceux qui approchent d'eux doivent être en habits de la même couleur.

Arts méchan-  
iques.

Les Arts Méchaniques sont fort cultivés dans toutes les Parties du Japon. Ils y sont venus de la Chine; mais si les Japonais n'ont presque rien in-

(98) Dans l'Appendice ou le Supplément &amp; suivantes.

à l'Histoire du Japon Tome, III, pages 274

(99) *Ibidem*. pages 282 & suivantes.

venté, ils sont capables de donner la dernière perfection à tout ce qui sort de leurs mains. Ils excellent dans la gravure, la dorure & la cizelure. Leur papier l'emporte beaucoup sur celui des Chinois, qui n'ont jamais égalé non plus la finesse & la propreté des étoffes de Fatilio & de Kamakura. La porcelaine du Japon est célèbre par sa beauté. Les sabres y sont d'une trempe admirable. Le vernis des Japonais est au-dessus de tous les autres, & ne s'applique nulle part avec tant de propreté. Ils surpassent tous les Indiens dans la composition de leurs liqueurs & dans l'appât des viandes. Mais leur industrie & leur application éclatent particulièrement dans la culture des terres, dont ils ne laissent pas un seul ponce inutile.

On n'a représenté jusqu'ici les Japonais que par les dehors & par des qualités acquises, qui ne peuvent servir à la connoissance de leur caractère. Kämpfer déclare plus d'une fois qu'il les regarde comme une Nation spirituelle. Mais, suivant l'observation de leur nouvel Historien, c'est en donner une idée fort imparfaite. Ce Voyageur ne s'est pas étendu sur leur portrait, parce qu'il n'avoit pas vécu assez familièrement avec eux pour les connoître à fond. Peut-être a-t-il étudié les productions du pays, avec plus de soin que les Missionnaires. Il se fait honneur d'avoir trouvé le secret de fouiller dans leurs Archives. Il a vu les Grands comme en spectacle, c'est-à-dire, environnés de tout leur faste. Il a traité avec des Officiers publics, avec des Facteurs & des Commis; mais il n'a pu pénétrer dans leur cœur, parce que cette étude suppose des ouvertures que les Japonais ne peuvent plus avoir pour les Etrangers. C'est donc aux anciens Missionnaires, à ceux qui ont mené long-temps une vie paisible au Japon, & qui ont appris à connoître les Habitans dans un commerce libre, qu'il faut se fier uniquement de la peinture de leur caractère. L'Historien que je cite a pris soin de recueillir, dans ces excellentes sources, de quoi former un parallèle des Japonais & des Chinois, dont je crois pouvoir détacher ici ce qui regarde les premiers. Des couleurs si fidèles serviront bien mieux, dit-il, à les faire connoître, que divers traits d'opposition, de leurs mœurs avec les nôtres, qu'on a rassemblés avec affectation, & d'où l'on a cru pouvoir conclure qu'ils devoient être appellés nos *Antipodes moraux*. » Prendre le blanc pour la couleur du » deuil, & le noir pour celle qui marque la joie; monter à cheval à droite, par la raison que dans une action si noble il ne faut point appuyer » sur le pied gauche; se revêtir de ses habits de cérémonie dans la Maison, & les quitter quand on en sort, &c. Ce sont de purs usages, qui » n'ont aucun rapport à la manière de penser, & qui en ont encore moins » aux sentimens du cœur, d'où résulte le véritable caractère (1).

L'honneur est le principe sur lequel roulent tous les mouvemens des Japonais. De-là naissent la plupart de leurs vertus & de leurs défauts. Ils sont ouverts, droits, bons amis; fideles jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenans, sans attachement pour les richesses; ce qui leur fait regarder le Commerce comme une profession vile; aussi n'y a-t-il point de Peuple policé, qui soit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté, que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, & qui élève si fort les

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Caractère des  
Japonais.

Kämpfer n'a  
pu le connoître  
parfaitement.

De quelle source  
ce n'est pas.

Quelques com-  
munes au Ja-  
pon.



DESCRIPTION  
DU JAPON.

Grandeur d'ame  
réputée  
dans toutes les  
conditions.

Noble femme.

premiers Romains au-dessus des autres hommes. On ne trouve, chez le commun des Japonais, que le pur nécessaire ; mais tout y est d'une propriété charmante, & leur village respire un contentement parfait & un souverain mépris du superflu. Toutes les richesses de ce puissant Etat sont entre les mains des Princes & des Grands, qui savent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin ; & l'Histoire des plus opulentes Monarchies n'offre rien, en ce genre, qui soit au-dessus de ce qu'on voit au Japon. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le Peuple n'en conçoit pas d'envie. S'il arrive même qu'un Seigneur, par quelque accident funeste, ou pour s'être attiré la disgrâce du Prince, tombe dans l'indigence, il n'est ni moins fier, ni moins respecté que dans sa plus brillante fortune ; & la misère ne le portera point à se méailler. Le point d'honneur est également viv dans toutes les conditions. Un homme de la lie du Peuple s'offense de quelque terme un peu moins mesuré, de la part même d'un Seigneur, & se croit en droit de faire éclater son ressentiment ; d'où il arrive que chacun est sur ses gardes, & que le respect est muet dans toutes les conditions. Il en est de même de la grandeur d'ame, de la force d'esprit, de la noblesse des sentimens, du zèle pour la Patrie, du mépris de la vie, & d'une certaine audace que tout Japonais porte marquée sur son visage, & qui l'excite à tout entreprendre (1).

Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrés au Japon, que ceux de l'amour conjugal. Un Japonais ne connoît point de périls, lorsqu'il est question de défendre ou de servir son ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront pas un Coupable de nommer ses Complices. Qu'un Inconnu même se jette entre les bras de quelqu'un & le prie de lui conserver la vie & l'honneur, celui dont on implore ainsi la protection y emploiera son sang & son bien, sans s'embarrasser des suites, ni de ce que sa femme & ses enfans peuvent devenir. Les querelleurs, les médisans, les grands parleurs, sont au Japon dans un souverain mépris ; ils y passent pour gens sans courage, ou qui pensent peu. On n'y souffre point les jeux de hasard, parce qu'on les regarde comme un trafic sordide & contraire à l'honneur. Dans les hommages que le Japonais rend à ses Dieux, & dans le respect qu'il

(1) L'Auteur en cite des exemples. Un Gentilhomme du Fingo avoit une femme d'une beauté rare. L'Empereur le sçut, & lui fit ôter la vie. Quelques jours après, il se fit amener sa veuve, & voulut l'obliger de demeurer au Palais. Elle parut sensible à cet honneur ; mais elle demanda trente jours, pour pleurer son mari, & la permission de régaler ses Parens. L'Empereur y consentit, & voulut être du festin. En sortant de table, la Dame s'approcha d'un balcon ; & seignant de s'y appuyer, elle se précipita d'un fort haut étage où la fure s'étoit célébrée. — Un Seigneur devint éperdument amoureux d'une fille, qu'il avoit enlevée à la veuve d'un Soldat. La mère, apprenant la fortune de sa fille, lui écrivit pour obtenir d'elle quelque

secours dans sa misère. Cet écrit fut découvert entre les mains de la fille, par le Seigneur, qui voulut absolument le lire. Dans la nécessité de découvrir la honte de sa mère, e le prit le parti d'avaler le billet, mais avec tant de précipitation, qu'elle en fut étouffée. Un mouvement de jalousie porta le Seigneur à lui faire ouvrir le cœur. Il fut instruit ; & dans sa douleur, il ne trouva point d'autre soulagement que de faire venir la mère, qu'il entretint dans l'abondance jusqu'à sa mort. — Une servante, qui se crut deshonorée d'avoir donné quelque sujet de rire à ses dépens, se prit le sein, le se porta, dit l'Auteur, à la bouche, se l'attacha avec les dents, & mourut sur l'heure. *Histoire du Japon, Tome I. pages 130 & 131.*

porte à ceux dont le caractère ou le rang exige de la soumission, il n'est pas aisé de juger lequel des trois grands motifs, de la Religion, du naturel & de l'éducation, y a le plus de part. Il en faut excepter néanmoins la soumission pour ses Princes, dans laquelle il n'est retenu ordinairement que par la force & la crainte; mais on peut dire que c'est bien moins la faute des Sujets que celle des Souverains, qui prennent des airs trop fastueux pour un Peuple naturellement fier & porté à l'indépendance, quoique capable de fléchir par raison, & de s'en faire une de la nécessité.

Cependant la même Nation est remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance & d'ombrages. Malgré sa vie dure & sa férocité naturelle, elle pousse fort loin la dissolution. Mais il est facile de ramener un Japonais de ses égarements. Il est vertueux par sentiment.

Autres quintessences  
du caractère Ja-  
ponois.

Il est naturellement religieux & docile. Il aime la vérité, qui le condamne. Il convient des excès qu'on lui fait reconnoître. Il veut être instruit de ses obligations & de ses devoirs; & l'on assure que tous les gens de qualité ont chez eux un Domestique de confiance, dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. Enfin, la mauvaise foi est en horreur au Japon, & le mensonge le plus léger y est puni de mort. Chacun y donne, à la Religion, tout ce qu'il croit devoir aux principes de celle dont il fait profession; il ne lui manque que de bien prendre son parti, personne n'y fait servir la Religion à ses intérêts; & dans ceux mêmes, qui ne croyant pas aux Dieux du pays, ne laissent pas de leur rendre un culte extérieur, c'est amour de l'ordre, c'est crainte de scandaliser le Peuple, auquel ils croient ce frein nécessaire. On n'a pas d'exemple qu'un Japonais ait blasphémé ses Dieux. Rarement on l'entend se plaindre. Dans les plus grands revers ils conservent presque tous une fermeté qui tient du prodige. Un père condamne son fils à la mort sans changer de visage, & sans cesser néanmoins de paroître père. Les exemples en sont si communs, qu'ils ne s'attirent plus d'attention. Si quelqu'un sçait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les lieux où il peut le rencontrer. Il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service; mais il ne perd pas un moment de vue la résolution de s'en venger. Si l'occasion lui manque, la dette passe à son fils; & toutes ces précautions ne regardent que la sûreté de la vengeance, car elle s'exerce toujours noblement. Jamais le Japonais n'est plus à craindre que lorsqu'il est tranquille & de sang froid.

Il s'estime infiniment, & son mépris est souverain pour les Etrangers; non-seulement par l'idée qu'il a de sa Nation, mais parce qu'il n'a besoin de personne & qu'il ne craint rien, pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gaieté féroce, & qu'il se donne volontairement pour le plus léger sujet. Le peu de cas qu'il fait de sa propre vie le rend cruel à l'égard des autres, sans en excepter ses proches; dur & inhumain pour les foibles & les infirmes; léger & inconstant par captivité & par mépris. On l'a nommé, avec assez de raison, l'Anglois de l'Asie.

Le commerce de la vie est fort aisé au Japon: Les manières des Japonais, leur tour d'esprit, un certain air libre & naturel les rendent propres à la société, & les rapprochent beaucoup des Nations les plus polies de l'Europe. Kämpfer attribue, à la conformité de mœurs & de caractère, les pro-

Commerce de  
la vie.

Boc-c: iij,

grès surprenans que les Portugais firent d'abord dans cet Empire, pour l'avantage de leur Commerce. Il fait consister cette ressemblance dans beaucoup d'affabilité, & dans un mélange agréable de gravité & d'enjouement. D'ailleurs on voit, dans les Lettres des premiers Missionnaires du Japon, que la maniere dont ils étoient reçus des Grands & des Petits n'avoit rien d'étranger ni de gêné.

Romé de na-  
t et des Japo-  
nois.

Enfin, pour dernier trait, leur Historien joint la bonté du naturel à la noblesse & à l'élevation de leur cœur. Les Seigneurs, les Peres & les Maris ont droit de vie & de mort sur leurs Vassaux, leurs Femmes & leurs Enfants. Il n'en est pas tout-à-fait de même pour leurs Domestiques. A la vérité, comme les Maîtres répondent des fautes de ceux qui les servent, ils ont sur eux tant d'autorité, que s'ils les tuent dans un premier mouvement de colere, il leur suffit, pour être absous, de prouver la justice de leur emportement. Cependant c'est bien moins la crainte que l'amour, qui retient chacun dans le devoir. Les sentimens du cœur, dans ces Insulaires, sont tout à la fois si nobles & si tendres, que Saint François Xavier n'en parloit qu'avec admiration. « Je ne sçairois finir, dit-il dans une de ses » Lettres, lorsque je parle des Japonais, qui sont véritablement les délices » de mon cœur. Ses successeurs ont tenu le même langage. Un de ces anciens Apôtres nous apprend que les nouveaux Chrétiens étoient extrêmement sensibles aux moindres témoignages d'amitié; que les plus pauvres, après avoir travaillé pour eux tout un jour, étoient transportés de joye s'il les voyoient contents; qu'au contraire ils étoient affligés des plus simples marques de froideur & d'indifférence; enfin, que de légers offices, rendus à des Particuliers, attiroient souvent, aux Missionnaires, des remerciemens de la part même des Magistrats Payens. On ajoute qu'un si beau fond s'enrichit encore par l'excellence de la culture. Le soin des peres & des meres pour l'éducation de leurs enfans, & l'exactitude des Prêtres pour instruire les Peuples des principes de la Religion & de la Morale, ne peuvent aller plus loin, & n'ont rien d'égal que l'amour, le respect & la soumission des enfans pour les Auteurs de la naissance, & que la vénération des Peuples pour les Ministres des Dieux. La Foi Chrétienne avoit perfectionné de si vertueux sentimens (3).

(3) Le Pere de Charlevoix rapporte un fait qu'il trouve, dit-il, dans un Mémoire de l'année 1694, & dont l'Auteur avoit été témoin oculaire. Une femme étoit restée veuve avec trois garçons, & ne subsistoit que de leur travail. Mais comme ils ne pouvoient gagner assez pour entretenir toute la famille, ils prirent une étrange résolution, dans la seule vue de mettre leur mere à son aise. On avoit paislé, depuis peu, que quelque livreront un Voleur à la Justice recevroit une somme assez considérable. Ils convinrent entre eux qu'un des trois passeroit pour Voleur, & que les deux autres le meneroient au Juge. Ils tirèrent au sort, qui tomba sur le plus jeune. Ses freres le lieront

& le conduisirent comme un Criminel. Le Magistrat l'interroge. Il répond qu'il a volé. On le jette en prison; & ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrissant alors sur le danger d'une si chère victime, ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison, & ne se croyant vus de personne, ils s'abandonnent à toute leur tendresse. Un Officier, que le hasard rendit témoin de leurs embrassemens & de leurs larmes, fut extrêmement surpris de ce spectacle. Il fit suivre les deux Voleurs, avec ordre d'observer un fait si singulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étoient entrés dans une Maison, & qu'on leur avoit entendu faire le récit de leur aventure à une

Avec un caractère si aimable, il n'est pas surprenant que les Japonois soient fort sensibles aux plaisirs de la société. Ils se donnent mutuellement à manger, avec une sorte de magnificence, qui ne préjudicie point à la sobriété. Ce qu'il y a d'incommode dans leurs festins, c'est un cérémonial qui ne finit point; mais il s'exerce avec autant d'ordre que de propreté. Dans un grand nombre de Domestiques, on n'entend pas une parole, & l'on ne remarque pas la moindre confusion. Les plats sont ornés de rubans de soie. On ne sert pas un oiseau qui n'ait le bec & les pattes dorées. Tout le reste est orné à proportion. La fête est ordinairement accompagnée de musique. En un mot, il ne manque rien à la satisfaction des yeux & des oreilles; mais on a dû remarquer, dans le Journal de Kämpfer (4), qu'il n'y a point d'excès à craindre du côté de la bonne chère.

L'Historien, dont j'emprunte la plupart de ces traits, ajoute, avec complaisance, que ce qui relève, dans les Japonois, l'éclat d'un si grand nombre de qualités distinguées, c'est un sentiment de Religion qui naît avec eux, & dont la vivacité surpasse l'opinion qu'on peut s'en former. On a dû long-temps, à cette heureuse disposition, les merveilleux progrès du Christianisme dans leurs Isles. Elle y a fait autant de Saints que de Chrétiens. Leur grandeur d'âme & le mépris qu'ils font de la vie, avoient fait prendre, à leur zèle pour la Foi, un caractère héroïque, dont les traits ne s'éffaçoient jamais dans les Fables de l'Eglise. En esbief ces deux qualités les eleveront toujours au-dessus de toutes les autres Nations de l'Asie. Leurs Histoires sont remplies d'événemens qui nous retracent les plus grandes actions des Ro-

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Agences de  
la Société.

Bon ordre des  
Festins.

Le caractère  
des Japonais a  
contribué aux  
progrès du Chri-  
stianisme dans  
leurs Isles.

homme, qui étoit leur mère; qu'à cette nouvelle elle avoit jeté des cris lamentables, & qu'elle avoit ordonné à ses enfans de reporter la somme qu'ils avoient reçue, en protestant qu'elle aimoit mieux mourir de faim que de prolonger ses jours aux dépens de ceux de son fils. Le Juge informé, eût pitié de tant de pitié que d'admiration. Il lui vint son Prisonnier, il recommence les interrogations, & le trouvant ferme à se reconnoître coupable, il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci, il l'embrasse tendrement, il se hâte d'aller faire son rapport au Cubofama, qui charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois sœurs, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cens écus de rente, & cinq cens à chacun des deux autres. *Histoire du Japon, Tome I. page 141.*

Le print d'honneur ne porte pas ce Peuple à des actions moins extraordinaires. Kämpfer raconte que deux Gentilshommes s'étoient rencontrés sur un escalier du Palais Impérial, leurs épées se rencontrèrent l'une contre l'autre. Celui qui descendoit s'offensa de cet accident. L'autre s'en vint, en protestant que c'étoit l'effet du hasard. Il ajouta que le malheur après tout n'étoit pas grand,

que ce n'étoit que deux épées qui s'étoient touchées, & que l'une valoit bien l'autre. Je vais vous faire voir, reprit le premier, la différence qu'il y a de l'une à l'autre; & sur le champ, il tire son poignard & s'en ouvre le ventre. Le second, sans réplique, monte en diligence pour servir sur la table de l'Empereur, un plat qu'il tenoit en main, se tient ensuite, & trouvant son Adversaire, qui expiroit, il lui dit qu'il l'auroit prévenu, s'il n'ait pas été occupé du service du Prince, mais qu'il le suivroit de près, pour lui faire voir que son épée valoit bien la sienne. Aussitôt, il se fendit le ventre, & romba mort. Le Pere de Chaulcroix n'osa décider s'il y a plus de fureur dans cette action, que dans celle de deux Européens, qui se coupent la gorge en duel. *Idem sup. page 146.*

(4) On a vu, dans le Journal de Kämpfer, qu'à Fingo, petite ville de la Province de Setz, un Japonois se fit enterrer sous les fondemens d'un Ouvrage public, qui avoit été renversé plusieurs fois par des orages, pour apaiser les Dieux, à la colere desquels on attribuoit les obstacles. Quelques Auteurs en comptent trente, qui se dévouèrent dans cette occasion.

DISCRIPTION  
DU JAPON.  
Il ne faut point  
à leur repas, non  
plus que leur  
Gouvernement.

maines. Ils ont eu leurs Décuis, leurs Sevolas, & leurs Coclés. Des hommes qui portent si loin le mépris de la vie, sont capables de tout oser ; & de-là vient aussi l'acharnement qui paroît dans toutes leurs guerres. Cependant on n'en doit pas conclure, avec plusieurs de nos Ecrivains, que leur Empire est aussi agité que la mer qui l'environne. Il est vrai, suivant la remarque de leur Historien, qu'à juger de leurs dispositions par ce qui s'y est passé depuis la fin du seizième siècle jusques vers le milieu du suivant, on pourroit croire que, si leur génie belliqueux les a toujours garantis d'une Domination étrangère (5), les défauts de leur Gouvernement exposent l'Etat à de continuelles révolutions. Mais vouloir inférer, de ce qui est arrivé sous deux ou trois regnes, que le Japon est mal gouverné, ce seroit prétendre, comme s'exprime le même Historien, qu'un homme n'est pas d'une bonne constitution, parce qu'il a essuïé une longue & fâcheuse maladie. Mais, quand il y auroit quelque défaut dans la forme de leur Gouvernement, il ne sauroit être reproché à ceux qui s'y trouvent assujettis ; & les désordres qu'il a causés ne tombent point sur une Nation, dont une des principales vertus est la soumission & la fidélité pour ses Maîtres.

## § VI.

*Villes, Bourgs, Villages, Châteaux, Jardins, Chemins,  
Voitures & Bâteaux du Japon.*

Idée générale  
des Villes.

LA plupart des Villes du Japon sont bien bâties & fort peuplées. On en compte, suivant Kämpfer, jusqu'à treize mille, dont il eut l'occasion de voir trente-trois dans son Voyage à la Cour. Les rues en sont généralement régulières. Elles s'étendent en droite ligne & se coupent à angles droits. Chaque Ville n'a que deux portes, qui ne sont pas plus remarquables par leur beauté, que celles qui sont au bout de chaque rue, & qu'on ferme régulièrement toutes les nuits, mais aux deux côtés desquelles on élève, quelquefois, pour l'ornement, des pans de muraille, qui ne s'étendent pas bien loin. Dans les grandes Villes, & dans celles qui sont la résidence de quelque Prince, ces deux portes sont plus ornées, mieux entretenues, & soigneusement gardées. Le reste est ordinairement tout ouvert, ou quelquefois ceint d'une haie ou d'un fossé. Les Villes frontières du Domaine Impérial ne sont guères mieux fortifiées que les autres ; mais dans les passages étroits qui y conduisent, & qu'il est difficile d'éviter, elles sont défendues par de bonnes portes, avec une Garde nombreuse, qui n'y laisse entrer personne sans examen (6).

Place & Portes qui servent  
à la publication  
des ordres.

Toutes les Villes ont une Place fermée de grilles, qui se nomme Fudanoïfusi, d'où l'on annonce, au Peuple, la *Volonté suprême*, comme les Ja-

(5) Les Annales du Japon racontent deux tentatives des Tartares sur cet Empire ; & Marc Pol, qui étoit alors à la Cour de la Chine, en parle aussi dans ses Relations. Elles n'eurent aucun succès. Les Japonais seroient

plus capables de faire des Conquêtes, s'ils n'étoient persuadés qu'elles seroient inutiles à leur repos.

(6) Kämpfer, Tome II. pages 220, 221.

ponois s'expriment, c'est-à-dire, les Edits & les Ordres particuliers de l'Empereur. C'est le Seigneur, ou le Gouverneur de la Province, qui les fait publier en son propre nom ; & pour l'instruction des Passans, ils sont écrits en gros caractères sur une planche carrée, longue d'un pied ou deux, attachée au-dessus d'un Poteau, qui a pour le moins deux toises de hauteur. Les principales de ces planches contiennent l'Elixir qui regarde le Christianisme : mais, comme les Seigneurs y placent aussi leurs propres Ordres, le nombre en est quelquefois si grand, qu'il est presque impossible de les voir, & de les lire tous. On place quelquefois, sur le Poteau, des pieces de monnoie, qui doivent être la récompense de ceux qui donneront des lumieres sur ce qu'on veut découvrir. On trouve de ces Poteaux, jusques dans les villages & sur les grandes tours.

Les Maisons des Particuliers, dans les Villes, ne doivent point avoir plus de six toises de hauteur ; & rarement sont-elles si hautes, à moins qu'on n'en veuille faire des Magasins. Les Palais mêmes des Empereurs n'ont qu'un étage, quoiqu'on en voie quelquefois deux, aux Maisons particulières. C'est la crainte des tremblemens de terre, assez fréquens au Japon, qui assujettit les Habitans à cette méthode. Mais, si ces Edifices ne peuvent être comparés aux nôtres, pour la solidité, ni pour l'élevation, ils ne leur cèdent rien pour la commodité ni pour l'agrément. Presque toutes les Maisons du Japon sont bâties de bois. Le premier plan, ou le rez-de-chaussée, est élevé de quatre ou cinq pieds, pour le garantir de l'humidité. Il ne paroît pas que l'usage des caves y soit connu. Kempter a déjà fait remarquer que, pour précaution contre le feu, chaque Maison doit avoir un endroit séparé, & fermé d'un mur de maçonnerie, où l'on renferme ce qu'on a de plus précieux. Les autres murailles sont de planches, & couvertes de grosses nattes, qui sont jointes avec beaucoup d'art.

Les Maisons des personnes de distinction sont divisées en deux appartemens ; l'un pour les femmes, qui ne se montre que rarement ; l'autre ouvert, pour les usages communs de la vie & de la société. La plus belle porcelaine, ces Cabinets, ces coffres si renommés, ne servent point dans les Salles où tout le monde est reçu. On les tient dans des lieux plus sûrs ; & le reste de la Maison est orné de porcelaines communes, de vases pleins de thé, de peintures, d'armes & d'armoiries. Le plancher est couvert de nattes doubles & bien rembourrées, dont les bordures sont des franges & des broderies. Chaque natte, suivant la Loi, doit avoir une toise de longueur, sur une demie de largeur. La grandeur d'une chambre, comme on l'a déjà fait observer, se mesure par le nombre des nattes.

Les deux appartemens, qui divisent le corps de la Maison, sont composés de plusieurs chambres, séparées, comme on l'a vu dans le Palais même de l'Empereur, par de simples cloisons, ou plutôt par des especes de paravents, qu'on peut avancer ou reculer, pour élargir les chambres, ou les rétrécir, suivant le besoin. Dans les Maisons les plus magnifiques, les cloisons & les portes des chambres sont couvertes de papier ; mais il est orné de fleurs d'or ou d'argent, quelquefois de peintures, dont le plafond est toujours embelli. Il n'y a pas un coin qui n'offre quelque chose de riant. A la vérité, tous ces agrémens coûtent peu ; & l'on n'y emploie que des matériaux

Tome X.

F f f f

DESCRIPTION  
DU JAPON.Description des  
Maisons Japon-  
noises.Appartemens  
& meubles.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Ornemens ex-  
térieurs.

communs. Cependant on observe qu'ils contribuent, autant que la position des appartemens, à rendre les Maisons fort saines. Premièrement, tout est de sapin & de cèdre. En second lieu, les fenêtres sont tellement ouvertes, qu'en faisant changer de place aux cloisons, on donne à l'air un passage libre. Le toit, qu'on couvre de planches ou de bardeau, est soutenu par de grosses poutres; & si la Maison a deux étages, le second est toujours bâti plus solidement que le premier. L'expérience a fait connoître qu'un Edifice en résiste mieux aux tremblemens de terre. Les dehors n'ont rien d'agréable pour la construction; mais les planches, qui forment les murailles, sont enduites d'une terre grasse & de plusieurs couches de vernis. Les toits mêmes en sont couverts. Ce vernis est relevé de dorures & de peintures. Les fenêtres sont chargées de pots de fleurs; & l'on y supplée par des fleurs artificielles, lorsque la nature en refuse d'autres. Dans l'intérieur, le vernis n'est pas plus épargné. Les portes, les poteaux, une galerie, qui regne ordinairement sur le derrière de chaque Maison, & d'où l'on descend dans le jardin, en sont revêtues; & si le bois est si beau qu'on n'en veuille pas cacher les veines & les nuances, on se contente d'une couche légère & d'un vernis transparent. On ne trouve, dans les chambres, ni bancs, ni chaises. L'usage, au Japon, comme dans tout le reste de l'Asie, est de s'asseoir à terre; & pour ménager les nattes, on quitte, en entrant dans la Maison, les sandales, qui sont la chaussure du pays. Ces mêmes nattes servent de lit pour le sommeil, avec une machine de bois qui tient lieu d'oreiller. Mais les personnes aisées y étendent un riche tapis. L'oreiller est un petit coffre, de forme à-peu-près cubique, composé de six petits ais, joints fort proprement & vernissés. La plupart des autres ustensiles sont d'un bois mince, revêtu d'un vernis épais, dont la couleur est un rouge foncé. Les fenêtres sont de papier, avec des volets de bois en dedans & en dehors; mais on ne les ferme que la nuit, & jamais ils ne paroissent pendant le jour. Leur unique usage est de fermer la Maison, du côté de la cour & de la galerie.

Ornemens des  
Salles de Com-  
pagne.

La Salle, où l'on reçoit compagnie, a toujours une grande armoire vis-à-vis la porte; & c'est contre cette armoire, qu'on place les personnes dont on reçoit la visite. A côté est un buffet, sur lequel on met quelques Livres qui traitent de Religion. La porte est accompagnée d'un balcon, par lequel, sans se lever du lieu où l'on est assis, la vue donne sur la campagne, ou sur la rue, ou sur le jardin. Comme les cheminées ne sont pas en usage au Japon, on ménage, sous le plancher des plus grandes chambres, un trou carré & muré, qu'on remplit de charbons allumés, ou de cendre chaude, & qui donne une chaleur suffisante. Quelquefois on met, sur ce foyer, une table basse, qu'on couvre d'un tapis, sur lequel on se tient assis dans le grand froid. Si la chambre n'a point de foyer, on y supplée par des pots de cuivre & de terre, qui produisent le même effet. Au lieu de pinces, on se sert de barres de fer pour artiser le feu, avec autant d'adresse qu'on use de deux petits bâtons pour manger.

Membres d'a-  
musement.

Dans les Maisons des Grands, ou des personnes fort riches, & dans les grandes Hôtels, on trouve quantité de choses curieuses, qui servent d'amusement. C'est premièrement un grand papier, bordé d'un cadre de broderie fort riche, qui contient la figure d'une Divinité, ou de quelque per-

bonne renommée par sa vertu. Le pinceau en paroît grossier ; mais les traits en sont hardis, & si fidèles, qu'on est frappé de la ressemblance. Quelquefois, au lieu d'un Portrait, on se contente de tracer, sur le papier, une Sentence Morale de quelque fameux Philosophe, ou d'un Poëte célèbre. On voit, d'un autre côté, des peintures qui représentent de vieux Chinois en grotesque, des arbres, des paysages. On voit des pots de fleurs, qu'on a soin de changer, suivant la saison, & d'entrelasser de branches, avec un art & un goût surprenant ; des castolettes de cuivre, jettées en moule, dans la forme d'une grue, d'un lion, ou de quelque autre animal, & toujours d'un travail exquis ; des pieces d'un bois rare, dont les veines & les couleurs se font admirer par leur disposition, soit qu'elles soient l'ouvrage de la nature ou de l'art ; des toilettes de rezeau, ou des étoites à ramage, parfaitement travaillées, semblables à celles dont on orne les balcons, les fenêtres, le haut des portes & les Paravents ; enfin de la vaisselle, des porcelaines, & d'autres ustensiles, rangés en fort bel ordre.

Mais ce qu'on trouve de plus curieux dans les grandes Maisons, c'est le Jardin, avec ses ornemens. Tous les Voyageurs conviennent qu'on ne se lasse point d'en admirer la magnificence & le goût. Il occupe tout l'espace, qui est derrière la Maison. Il est ordinairement quarré & muré, en maniere d'enceinte ; ce qui fait juger que le terrain est creusé à quelque profondeur. On y descend par une galerie, qui avance derrière la Maison, & qui est terminée par des bains ; car les Japonois ont l'usage de se baigner & de se faire suer tous les jours au soir.

*Justices Japonois, & leurs singularités.*

Une partie du jardin est pavée de pierres rondes, de diverses couleurs, qu'on prend au fond des rivières, & sur le bord de la mer. Le reste est couvert de gravier, qui se nettoie soigneusement. Dans toutes les autres parties, il regne une apparence de désordre, qui est d'un agrément infini. Les plus grandes pierres occupent le milieu, & forment une allée, dans laquelle on peut se promener. Des plantes, qui portent des fleurs, entre lesquelles il y en a toujours quelqu'une de rare, sont disposées d'espace en espace, & forment la plus agréable variété. A l'un des coins du quarré, un petit rocher, parfaitement imité de la nature, orné de figures d'oiseaux, ou d'insectes d'airain, offre une cascade, formée par un petit ruisseau, qui se précipite avec un doux murmure. Il est accompagné d'un petit bois, planté à la main, & composé d'arbres qui peuvent croître fort près les uns des autres. Enfin, l'on trouve, dans un autre endroit, un petit vivier ; environné d'arbres & rempli de poisson. Si le terrain ne permet pas d'y faire un jardin de cette forme, on y supplée par des arbres à fruits, tels que des pruniers, des cerisiers, ou des abricotiers. Kämpfer ajoute qu'on a soin de les greffer, non pour en rendre le fruit meilleur, mais pour y faire croître les fleurs avec plus d'abondance. Ces arbres sont d'autant plus estimés, qu'ils sont plus vieux, plus tortus & plus difformes. On en laisse quelquefois croître assez les branches, pour les faire entrer dans les chambres : mais l'usage ordinaire est de les ébrancher, pour leur faire porter des fleurs plus larges & en plus grand nombre. Elles sont en effet d'une grandeur singulière, souvent doubles, & d'un très bel incarnat. Dans les petites Maisons, qui ne peuvent pas même avoir de ces arbres, on pratique une ou-

Fffij



DESCRIPTION  
DU JAPON.Maisons des  
Bourgs & des  
Villages.Commerce  
surprenant dans  
l'intérieur du Ja-  
pon.Châteaux des  
Princes & des  
Seigneurs Japo-  
nois.

verture, où l'on enterrient, dans une cuve pleine d'eau, des poissons qui ont la queue dorée ou argentée. On y ajoute quelques pots à fleurs, ou certains arbres nains, qui croissent aisément dans le plus mauvais terrain, pourvu que la racine soit toujours dans l'eau. Le peuple même en plante souvent de cette espèce, devant les portes des Maisons.

Les Bourgs & les Villages, dont Kämpfer fait monter le nombre jusqu'à neuf cens mille huit cens cinquante-huit, & qui sont ordinairement situés le long des grands chemins, paroissent fort peuplés, surtout dans la grande Isle de Nipon. La plupart ne consistent que dans une double rangée de Maisons, mais si longue que, d'un Village à l'autre, il n'y a presque point de séparation. Ainsi toutes les routes un peu fréquentées n'offrent, des deux côtés, qu'une suite continuelle de Maisons. Celles des simples Payfans méritent peu de remarque. Elles sont composées de quatre murailles basses, couvertes d'un toit de chaume ou de bardeau. Sur le derrière, le plancher est un peu plus élevé, parce que c'est la partie du foier. Tout le reste est couvert de nattes assez propres. Derrière la porte de la rue, qui est toujours ouverte, on voit pendre une rangée de grosses cordes, qui forment une espèce de jalouse, au travers de laquelle on peut voir sans être vu. Les apparences ne font pas juger avantageusement de la richesse de ces Maisons; mais, avec quelques provisions de riz, de racines & de légumes, tous les Habitans subsistent, se portent bien & vivent contents. On ne cesse pas d'admirer, au Japon, le nombre de boutiques, qui se trouvent dans toutes les Villes & jusques dans les moindres Villages; & l'on a peine à comprendre comment un Pays séparé du reste du Monde, & qui n'a qu'un fort petit Commerce au-dehors, en peut faire un si grand dans son propre sein.

On a fait observer que hors des Villes & des Villages, & toujours à l'Occident, il y a des Places destinées à l'exécution des Criminels. Il est aisé de les reconnoître, aux poteaux & aux instrumens qu'on y laisse, pour inspi- rer de la terreur aux Passans.

Les Châteaux des Princes sont ordinairement situés, ou sur les bords des grandes rivières, ou dans quelque endroit élevé; & la plupart occupent un fort grand terrain, avec trois enceintes, dont chacune a son fossé, une muraille de pierre ou de terre, & une potte fortifiée. Le centre, qui sert de logement au Maître, est relevé par une tour blanche & carrée, à trois étages, dont le toit forme une sorte de couronne ou de guirlande. Les Gentilshommes, les Intendans, les Secrétaires & les autres Officiers, sont logés dans la seconde enceinte; les Soldats & les Valers, dans la première. Tous les espaces vuides sont cultivés, & l'on y sème du riz. La totalité des Edifices, qui sont relevés par une profusion de peintures & de vernis, les murailles, qui sont blanchies, les bastions, les portes, au-dessus desquelles il y a toujours quelque petit Bâtimement, & la tour du centre, forment, de loin, une assez belle Perspective. Le dehors offre ordinairement une Place, où se fait la revue des troupes. Kämpfer observe que, pour un pays où le canon n'est presque pas en usage, les Fortifications de ces Châteaux sont assez bonnes. Quoique les Seigneurs soient obligés de les entretenir soigneusement, ils ont besoin d'une permission expresse de l'Empereur, pour faire relever les parties qui tombent par quelque accident. Elle s'accorde très rarement,

parce qu'aujourd'hui la politique des Monarques Japonois ne souffre plus qu'on bâtisse de nouveaux Châteaux. Du tems de Kämpfer, le nombre en étoit déjà réduit à cent quarante - six, dans toute l'étendue de l'Empire ; la plupart à la porte des grandes Villes.

On a vu, dans le Journal du même Voyageur, la Description du Château Impérial de Jedo.

Ses observations, sur les grands Chemins, dans son premier Voyage à la Cour, ont déjà dû faire prendre une haute idée de cette partie de la Police du Japon. Il a fait remarquer que non-seulement les Provinces, mais les Districts particuliers sont séparés par de belles routes, dont la plupart ont tant de largeur, que les plus grands trains des Princes & des Seigneurs peuvent s'y croiser sans défordre ; que, dans les Isles fréquentées, les distances sont marquées régulièrement, & que toutes ces marques commencent à se compter depuis le grand Pont de Jedo, qui se nomme par excellence Niponba, ou le Pont du Japon ; qu'à l'extrémité de chaque Province & de chaque District, on apprend, par des inscriptions en gros caractères, quel est le canton, quelles sont les terres où l'on se trouve, & de combien de milles, la Ville, ou le Château le plus proche en est éloigné. Les moindres chemins sont bordés de sapins ou d'autres arbres, & rafraîchis par des fontaines. On y a creusé des fossés & des canaux, pour en faire écouler les eaux dans les terres basses. On y a construit des digues, pour arrêter celles qui, tombant des lieux élevés, y pourroient causer des inondations. Il n'y a que les neiges, auxquelles on n'a pas trouvé le moyen de remédier, & dont l'abondance est d'une extrême incommodité pendant l'hiver. Au reste, ce sont les Villages les plus voisins, qui sont chargés de ces travaux publics. Les chemins sont nettoies tous les jours ; & lorsqu'une personne de haute distinction doit y passer, des Officiers, qui n'ont pas d'autres fonctions, marchent devant, pour y faire regner l'ordre. De distance en distance, on trouve des monceaux de sable, pour applanir & sécher les endroits qui sont rompus par les pluies. Les Seigneurs & les Gouverneurs des Provinces sont sûrs de rencontrer des cabinets de verdure, dressés pour eux, de trois en trois lieues, avec toutes les commodités qui peuvent diminuer la fatigue du Voyage. On ne doit pas s'imaginer que ce travail soit d'une grande dépense pour les Paysans ; au contraire, tout ce qui peut salir les chemins, tourne à leur utilité : les branches des arbres leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très rare dans quelques Provinces ; les fruits, qui ne se mangent point, & toutes les autres immondices, servent à engraisser leurs terres. Aussi s'empresrent-ils d'eux-mêmes à les venir enlever. On a formé des chemins, dans les montagnes les plus escarpées ; on a bâti des ponts, sur routes les rivières qui peuvent en recevoir ; & Kämpfer en décrit un de quarante arches, & de quatre cens pas de longueur. La plupart sont de bois de cedre, quelques-uns de pierres ; & presque tous sont ornés de belles balustrades, sur lesquelles on voit regner, de chaque côté, une rangée de grosses boules de cuivre.

Dans leurs Voyages, les Japonois ont l'usage d'une sorte de haut-de-chaussures, extrêmement larges jusqu'aux genoux, d'où elles vont toujours en rétrécissant jusqu'à la cheville du pied, & fendues des deux côtés pour recevoir les deux bords de la robe, qui rendroient autrement la marche fort incom-

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Grande chemins, & leurs commodités.

Habits de voyageurs.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

mode. Les uns portent aussi une espèce de just-au-corps, ou de manteau court ; & d'autres, au lieu de faire descendre les haut-de-chausses assez bas pour couvrir la jambe, y suppléent par de larges rubans, dont ils se couvrent, depuis les genoux jusqu'aux pieds. Les Domestiques & les Porte-faix se troussent entièrement jusqu'à la ceinture, sans aucun égard pour la pudeur. Quoiqu'on ne sorte jamais, au Japon, sans un éventail à la main, celui qu'on porte en Voyage est remarquable par les noms des routes & des Hôtels, qui s'y trouvent marqués. On se munit aussi de petits livres, qui se vendent sur la route, & qui contiennent le prix des vivres (7).

Chevaux, & leurs  
voitures.

Kämpfer prend plaisir à représenter la manière, dont les Japonais sont à cheval. La selle est de bois, toute simple & toute unie, assez semblable, dit-il, aux bas des chevaux de poste de Suède ; mais, pour ne pas blesser le cheval, elle est posée sur un petit coussin qu'on lui met sur le dos, avec une housse sur la croupe, qui offre les armes ou la marque du Cavalier. Une pièce de drap assez grossier pend des deux côtés ; & si le tems est mauvais, on en attache les deux bouts sous le ventre de l'animal, pour le garantir de la croute. Sa tête est couverte d'un rezeau, dont les fils sont déliés, mais capables de la défendre de la piquure des mouches, qui sont fort incommodes au Japon. On lui met des sonnettes au cou, au poitrail, & dans plusieurs autres endroits. On passe, par-dessus la selle, deux courroies, qui, pendant à droite & à gauche, soutiennent deux porte-manteaux en équilibre ; & pour les affermir parfaitement, on met, par-dessus, une petite boète fort mince, qui pose sur la croupe, & qui est arrêtée à la selle avec des sangles. Cette boète, qu'on peut ouvrir sans la détacher, contient diverses choses qui peuvent servir aux besoins du Cavalier. Dans l'espace, qui demeure vuide entre les deux Porte-manteaux, on place un coussin, ou quelque chose de mou ; & c'est-là que le Cavalier est assis, les jambes croisées, comme s'il étoit à terre sur sa natte ; ou pendantes, s'il aime mieux cette situation. Il doit être fort attentif à se tenir assis sur le milieu ; sans quoi il seroit menacé de tomber, ou de faire tomber le cheval même, qui n'est pas fort à l'aise sous un harnois de cette forme. Dans les chemins difficiles, un Valet tient la main sur la boète, qui sert à fixer le reste de l'équipage. Un Japonais, monté comme on le décrit, avec un large chapeau de paille, & un manteau de papier vernissé qui couvre l'homme & le cheval, pour les garantir de l'ardeur du Soleil & des autres injures de l'air, fait une figure des plus grotesques. Le Cavalier ne touche point à la bride de son cheval. C'est un Valet qui la tient, & qui marche au côté droit, près de la tête. Dans les visites, que les gens de qualité se rendent mutuellement, ils tiennent la bride eux-mêmes ; mais le cheval n'en est pas moins conduit par un ou deux Valets, qui le tiennent par le mord. Les étrivères étant fort courtes, un large cuir pend des deux côtés de la selle, à la manière des Tartares. Les étriers sont de fer, ou d'un métal qui se nomme Sowansa. Ils sont épais & pesans, assez semblables dans leur forme à la plante des pieds ; ouverts d'un côté, pour donner de la facilité à s'en débarrasser ; ordinairement fort bien travaillés, & garnis d'argent. Les rênes sont de soie, attachées au mord (8).

Portrait d'un  
Japonais à che-  
val.

(7) Il n'est pas permis aux Hollandois du Japon, d'acheter de ces vivres. *Ibid.* p. 300.

(8) Page 302 & précédentes.

On a déjà remarqué que les Japonois ne montent point à cheval par le côté, mais par le poitrail à droite; ce qui est fort incommode pour ceux qui n'ont pas beaucoup d'agilité.

Les Voitures du Japon sont une maniere de voyager plus magnifiquement, mais avec plus de dépense. On s'en sert aussi dans les Villes. Ce sont des especes de litières, qui sont portées par des Domestiques, ou par des Porteurs de profession. On en distingue deux sortes; celles des personnes de qualité s'appellent *Norimons*, & les autres *Cangos* (9). Rien n'est plus somptueux & plus éclatant que les beaux *Norimons*, surtout ceux dont on se sert dans les Villes, pour les visites ou pour les cérémonies. Leur forme n'est pas fort différente de celle des *Cangos*. Quelques-uns même n'en sont distingués, que par les bâtons qui servent à les porter. Ceux des *Cangos* sont simples, massifs, d'une seule piece, & plus petits. Ceux des *Norimons* sont plus grands, bien ornés, creux, composés de quatre petits ais d'un bois mince, proprement joints, courbés en arc & fort légers. Leur grosseur & leur longueur sont réglées par les Ordonnances Impériales, & proportionnées à la qualité du Maître; mais on a plus d'indulgence pour les Dames. Le dedans du *Norimon* est un carré long, assez grand pour s'y tenir couché, fermé de bambous proprement entrelassés, vernillé, & quelquefois orné des plus belles peintures. Cette voiture n'a que deux fenêtres collatérales. Lorsqu'il pleut, on la couvre de papier vernissé, qui est à l'épreuve de la pluie, & de la même fabrique que le manteau des Cavaliers. On distingue encore la qualité de celui qui se fait porter dans un *Norimon*, par le nombre des Porteurs, & par la maniere dont ils prennent leurs bâtons. Si c'est un Prince du Sang, ou le Seigneur d'une Province, ils tiennent le bâton sur la paume de la main. Pour les personnes d'un rang inférieur, ils le portent sur leurs épaules. Ils ont tous la livrée de leur Maître; & dans les Voyages, ils sont en assez grand nombre pour se relever tour à tour. Il y a des *Cangos* que les personnes même de qualité préfèrent aux *Norimons* pour les Voyages, & qu'on est forcé d'employer pour passer les Montagnes. Ils sont petits; & l'on n'y est pas fort à l'aise, parce qu'on est obligé de s'y tenir courbé & d'y croiser les jambes. Kämpfer les compare à des paniers, comme leur nom le signifie. Le couvert en est plat, & le fond concave. Les plus petits ont trois Porteurs, dans les chemins difficiles. On passe, avec ces voitures, par des lieux qu'on ne traverseroit point à cheval.

Pour voyager sur les Rivières, ou pour suivre les Côtes de la Mer, les Japonois ont des Barques, qui ressemblent beaucoup aux strubes de Russie, avec lesquelles on remonte le Volga, depuis Moscou jusqu'à Casan. Les voiles en sont moitié noires & moitié blanches. Mais certaines Rivières, qui ont peu de profondeur & beaucoup de rapidité, ne se traversent qu'avec une sorte de Bac, dont le fond est plat, & si pliant, qu'il cède au sable, sur lequel il glisse doucement. En général, tous les Navires & les Bateaux du Japon sont de sapin ou de cedre; mais leur construction & leur forme sont proportionnées à leur usage. Les Barques de plaisir ont aussi la figure qui leur convient. La plupart ne vont qu'à la rame; mais ils ont tous, deux

DESCRIPTION  
DU JAPON.

*Norimons & Cangos.*

Leurs différen-  
ces.

Maniere de  
voyager sur les  
rivières.

(9) *Norimon* signifie Chaise. *Cangos* signifie Hote ou Panier. \*

DESCRIPTION  
DU JAPON.Navires & Bar-  
ques du Japon.

ports ; le premier, fort bas & fort plat ; le second, divisé en plusieurs Chambres, à l'aide des Paravents, avec des fenêtres, & toutes sortes d'ornemens & de commodités.

Les plus grands Bâtimens du Japon sont des Navires Marchands, qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'Empire, mais qui servent à transporter d'une Ile ou d'une Province à l'autre, des Passans ou des Marchandises. Cette courte navigation a beaucoup d'agréments. Quoique la plupart des petites Iles, qu'on rencontre à chaque instant sur ces routes, particulièrement celles qui sont en si grand nombre entre Nipon & Xicoco, soient montagneuses, incultes & stériles, on ne va jamais bien loin sans en rencontrer quelqu'une, où l'on est sûr de trouver un Havre commode, de l'eau douce, quelques terres assez bonnes, & par conséquent un certain nombre d'Habitans. D'ailleurs, elles ne manquent point de bois, & la seule vue de leurs Côtes forme une promenade agréable. Cependant Kempfer observe qu'avec des Bâtimens si fragiles, & dans une mer si redoutable, il faut être bien sûr du tems pour oser mettre à la voile : mais, depuis près d'un siècle, les Loix de l'Empire ne permettent point d'en construire de plus forts ; quoique les marchandises n'y soient pas même à couvert de l'eau du Ciel, ni de celle des vagues. C'est une précaution des Empereurs, pour ôter à leurs Sujets jusqu'à la tentation d'entreprendre de longs Voyages. La poupe est toute ouverte, & la fabrique si légère, qu'au moindre vent la prudence oblige de chercher un abri, ou, du moins, de jeter l'ancre & d'amener les voiles. En un mot, suivant la remarque de l'Historien du Japon, les Sauvages de la Floride & du Canada donnent moins au hasard, dans leurs Canots d'écorce & dans leurs moindres Pyrogues, que les Japonais dans leurs plus grands Vaisseaux.

La longueur ordinaire de ces Bâtimens est de quatorze toises, sur quatre de largeur. Depuis le milieu jusqu'à l'éperon, ils vont en pointe, & les deux bouts de la quille s'élèvent considérablement sur l'eau. Le corps n'est pas convexe, comme celui des Navires Européens ; mais la partie, qui est dans l'eau, s'étend presque en droite ligne. La poupe, qui est large & plate, a dans le milieu une ouverture qui va jusqu'au fond de cale, & qui laisse voir presque tout le dedans du Navire. Cette ouverture ne seroit, dans son invention, qu'à conduire plus facilement le gouvernail ; mais depuis que l'entrée du Japon est entièrement fermée aux Étrangers, elle est ordonnée par une Loi, pour empêcher qu'on ne conduise les Navires en pleine mer. Le tillac s'élève un peu vers la poupe, & s'élargit vers les côtés. Les planches, qui le composent, ne sont ni fermes, ni liées ensemble ; & lorsque le Bâtiment a toute sa charge, il excède fort peu la surface de l'eau. Une espèce de cabane, de la hauteur d'un homme, le couvre presque entièrement, & ne laisse qu'un petit espace vers l'éperon, qui sert de magasin pour y serrer les ancres & les cordages. Elle avance d'environ deux pieds, de chaque côté, hors du Vaisseau, avec des fenêtres tout au tour. Dans le fond, elle a de petites Chambres pour les Passagers, divisées par des paravents & des portes ; & les planchers sont couverts de nattes. C'est toujours la plus reculée, qui passe pour la plus honorable. Le dessus, ou le pont le plus élevé, est un peu plat. Les planches en sont bien jointes.

Lorsqu'il

Lorsqu'il pleut, on amène le mât, sur ce Pont; & par-dessus on étend la voile, ou des nattes de paille, pour couvrir les Matelots.

Les Vaisseaux Japonois n'ont qu'une seule voile, qui est de chanvre & fort grande. Ils n'ont aussi qu'un mât, placé à cinq ou six pieds du milieu, du côté de la poupe. Il est de la longueur du Bâtiment, & se baisse ou se leve avec des poulies. Les ancres sont de fer, & les cables de paille cordonnée, mais plus forts qu'on ne peut se l'imaginer. Un Vaisseau a depuis trente jusqu'à cinquante Rameurs, toujours prêts à suppléer au vent, lorsqu'il tombe. Ils sont assis sur des bancs, du côté de la poupe, & rament en cadence sur un air de chanson, ou sur quelque autre bruit réglé. Ils n'étendent point leurs rames à la manière des Européens, droit en avant, pour fendre la surface de l'eau; mais ils les laissent tomber perpendiculairement & les relevent. Cette méthode est meilleure & moins pénible que la nôtre, surtout pour un pays où les Vaisseaux passent fort près les uns des autres, parce que les Canaux sont fort étroits, & où les bancs des Rameurs sont fort élevés. C'est par la même raison, que les rames sont un peu recourbées, avec un joint mobile au milieu, qui cédant à la pression de l'eau donne plus de facilité à les relever. Dans tous ces Bâtimens, les diverses pièces de la charpente, & les planches, sont attachées ensemble avec des crampons & des bandes de cuivre. L'éperon est orné d'un nœud de franges, composé de petits cordons noirs. Les personnes de qualité font tendre leurs cabanes d'un pavillon de drap, qui porte leurs armoiries. Leur pique, qui est la marque de leur autorité, est plantée sur l'arrière, à côté du gouvernail; & de l'autre côté, les Pilotes ont une girouette. Aussitôt qu'on a jeté l'ancre, on ôte le gouvernail, dont on appuie le bout sur le rivage, pour faire une escale de Pont qui mène à terre, en passant par l'ouverture de la poupe (10).

En faveur de ceux qui voyagent, les principaux Villages ont des Postes, qui appartiennent au Seigneur, & qui se nomment Siuku, où l'on trouve en tout tems, à des prix réglés, un nombre suffisant de chevaux, de Porteurs, de Valets, & de tout ce qui est nécessaire pour la diligence ou la commodité de la route. Leur distance ordinaire est d'un mille & demi, & jamais de plus de quatre milles. Kämpfer en compte cinquante-six entre Osacka & Jedo. Elles sont remplies de Clercs & de Teneurs de Livres, qui tiennent registre de ce qui s'y passe chaque jour, & de Messagers établis pour les Lettres & les Edits de l'Empereur. Ces Lettres, qui doivent être portées à la poste voisine, aussitôt qu'elles arrivent, sont renfermées dans une petite boîte, revêtue d'un vernis noir, avec les armes Impériales; & le Messager les porte sur son épaule, attachées au bout d'un petit bâton. Il est toujours accompagné d'un autre, qui prendroit sa place, s'il lui arrivoit quelque accident. Tous les Voyageurs, sans exception de rang & de qualité, doivent sortir du chemin, pour laisser le passage plus libre à ces Messagers, qui se font reconnoître par le son d'une petite cloche.

Les Maisons de Poste ne servent point de logement; mais les Hôtelleries sont en grand nombre, & fort bonnes sur toutes les routes, particulière-

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Voiles, cables  
& rames.

Ornements pour  
les personnes de  
qualité.

Postes établies  
sur les routes.

Messagers Im-  
périaux.

Grandes Hô-  
telleries. Leur  
description.

(10) Kämpfer, pages 317 & précédentes.  
Tome X.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

ment dans les lieux où la Poste est établie. Elles sont toutes à deux étages mais le plus bas ne peut guères servir que de Magasin. Quoiqu'elles n'aient pas plus de largeur que les Maisons communes, elles ont quelquefois quarante toises de profondeur, & la plupart sont accompagnées d'un Tsuboo, c'est à-dire, d'un jardin fermé de murailles blanches. Ces Maisons sont bien percées de fenêtres, avec de simples jalousies, qu'on laisse ouvertes tout le jour; & lorsqu'il ne s'y trouve pas quelque personne de qualité, avec la suite, on ôte aussi les paravents qui divisent les chambres; ce qui laisse un passage libre à la vue, de la rue jusqu'au fond du jardin. Le plancher n'est élevé que d'environ une toise & demie, au-dessus du rez-de-chaussée; & s'avancant à quelque distance hors de la muraille, du côté de la rue, comme de celui du jardin, il forme une espèce de petit banc, ou de galerie, qui est couverte d'un toit, sous lequel on peut se promener ou s'asseoir. Les Voyageurs peuvent aussi monter de-là sur leurs chevaux. Dans les grandes Hôtels, on trouve un passage pour la commodité des personnes de distinction. Ils peuvent y entrer dans leurs voitures, & se rendre à leurs appartemens, sans traverser le devant de l'Edifice, qui est ordinairement mal propre, obscur, exposé à la fumée de la Cuisine, & dont les chambres ne sont séparées que par de mauvais treillis. C'est le logement des Domestiques & de ceux qui voyagent à pied; tandis que les Voyageurs de quelque apparence sont reçus dans les appartemens de derrière, où tout est d'une propreté charmante. On n'aperçoit pas la moindre tache sur les murs, ni sur les paravents & les planchers. Il n'y a point d'Hôtelletie qui n'ait ses baignoires & ses étuves. On y est servi, comme les plus grands Seigneurs le sont dans leurs Palais. Aussi n'en sort-on point, sans avoir fait nettoier l'appartement qu'on occupoit. La plupart des ustensiles, étant d'un bois fort mince, & revêtus d'un vernis épais, se lavent facilement avec de l'eau chaude, & sont essuies avec un linge fort net. Tous les ornemens, qu'on a représentés dans les Palais, se trouvent dans les grandes Hôtels; particulièrement les Larrines & les Bains, dont on a cru devoir remettre ici la description, parce qu'il paroît plus surprenant que les Japonais portent la propreté si loin dans leurs logemens publics.

Description des  
Larrines & des  
Bains Japonais.

La petite galerie, qui avance de la Maison sur le jardin, conduit aux Larrines & aux Bains. Les Larrines sont bâties à l'un des côtés du derrière de la Maison. Elles ont toujours deux portes. On trouve, à l'entrée, de petites nattes neuves, pour l'usage de ceux qui ne veulent pas toucher la terre à pieds nus, quoiqu'on la tienne constamment fort sèche & fort nette. On s'y assied, à la manière des Asiatiques, sur un trou, qui est ouvert dans le plancher, & dont le fond est rempli de menue paille, où l'ordure se perd sur le champ. A l'arrivée des personnes de qualité, on couvre, d'une feuille de papier net, la planche qui est vis-à-vis du trou, les verrous des deux portes, & toutes les autres choses auxquelles on peut porter la main. A peu de distance est un bassin plein d'eau, pour se laver. C'est une pierre inégale, de figure oblongue, dont la partie supérieure est taillée en forme de cuve. Un seau neuf de Bambou pend auprès, couvert d'une belle planche de sapin, ou de cyprès, à laquelle on attache une nouvelle anse de bambou, chaque fois qu'on s'en est servi.

Le Bain est ordinairement bâti sur le derrière du jardin, & composé de bois de cyprès. Il renferme ce que les Japonois nomment un Froo, c'est-à-dire, une Étuve; & un Ciffroo, qui signifie un Bain chaud. On les chauffe & on les dispose chaque jour au soir, parce que l'usage est de se baigner ou de se faire suer à la fin de la journée. Les Japonois peuvent se deshabiller en un instant; ils n'ont qu'à détacher leur ceinture, pour faire tomber tous leurs habits à la fois, & demeurer entièrement nus, à la réserve d'une petite bande, qu'ils portent sur la chair, & qui leur couvre le milieu du corps. Le Froo, ou l'Étuve, est une espèce de coffre, ou de poêle, presque cubique, qui est élevé de trois ou quatre pieds au-dessus de la terre, & bâti contre le mur. Il n'a pas tout-à-fait une toise de hauteur; mais il n'en a pas moins d'une & demie, en longueur & en largeur. Le plancher est composé de lattes ou de petites planches applanies, qui sont éloignées de quelques pouces l'une de l'autre, pour donner passage aux vapeurs qui s'élèvent, & une issue commode à l'eau, dont on se lave. On entre, ou plutôt, on se glisse dedans par une petite porte. Il y a deux autres ouvertures, une à chaque côté, pour laisser exhaler l'humidité superflue. L'espace vuide, qui se trouve sous le poêle jusqu'au plancher, est fermé d'un mur, pour empêcher que la chaleur ne se répande sur les côtés. La fournaise est directement sous l'Étuve, & l'ouverture, pour le feu, en est fermée du côté du Bain, de peur qu'il n'y entre de la fumée; mais une partie de la fournaise avance dans la cour où l'on met l'eau & les plantes nécessaires. Aussi-tôt que le feu est allumé, on ferme cette partie avec une douve, pour faire monter l'humidité & les vapeurs dans l'Étuve, au travers de la partie intérieure, qui est couverte. Il y a toujours deux cuves pleines; l'une d'eau chaude, & l'autre d'eau froide (11).

Outre ces belles Hôtels, on en trouve, sur toutes les routes, un grand nombre de petites, avec une infinité de Cabarets, & de Boutiques de Rôtisseurs, de Pâtisiers, de Confiseurs, au milieu même des forêts & sur les montagnes, où ceux qui voyagent à pied, peuvent se faire donner, en tout tems & à vil prix, quelque chose de chaud à manger, & du thé, du sacki ou d'autres liqueurs. Les plus pauvres de ces Maisons offrent toujours aux Passans quelque objet capable de les attirer: c'est un jardin ou un verger, qu'on peut voir de la rue, & dont les belles fleurs, ou quelque petit ruisseau d'eau pure, qui tombe d'un rocher voisin, invitent un Voyageur à venir s'y reposer à l'ombre: ce sont de grands pots, remplis de branches fleuries, & disposés dans une forme curieuse: souvent c'est une jolie Servante, ou quelques jeunes Filles bien mises, qui n'épargnent rien pour inspirer le goût de leurs rafraichissemens. Elles tiennent les vivres devant le feu, dans un endroit ouvert, attachés à des brochettes de bambou, & prêts sur le champ, pour ceux qui ne veulent pas s'arrêter. Aussi-tôt qu'elles voient venir quelqu'un de loin, elles allument le feu, pour faire juger que tout est appêtré à l'instant. On les entend chanter, rire, vanter leurs marchandises. Les vivres, qui se vendent dans les Rôtisseries, sont des *Mans-*

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Froo & Ciffroo

Petites Hôtels,  
& autres  
rafraichissemens.

Amorce, pour  
attirer les Voyageurs.

(11) Kämpfer, pages 118 & 119. Il manque quelque chose à la netteté de cette description, peut-être n'en faut-il accuser que les Traducteurs.



DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Vivres & mets  
qui se vendent  
dans ces lieux.

je, fortes de gâteaux ronds, dont les Japonais tiennent l'usage des Portugais, de la grosseur d'un œuf de poule, & souvent remplis de farine de fèves noirs & de sucre : des gâteaux de *Kaad*, racine qui se trouve sur les montagnes, qu'on coupe par tranches rondes, & dont on fait une gelée après les avoir fait rôtir ; des escargots ; des huîtres ; diverses sortes de poisson, bouilli ou mariné ; de la *Laxe* Chinoise, qui est une espèce de bouillie claire, de pâte fine de belle fleur de froment, coupée par petites tranches longues & minces, & cuites au four : toutes sortes de plantes, de racines & de rejettons que la saison fournit, proprement nettoyées & bouillies à l'eau avec du sel ; une infinité d'autres mets, particuliers au Pays, & dont la simplicité prouve, suivant l'observation de Kämpfer, l'ancienne pauvreté des Japonais, & la stérilité naturelle du Pays, avant qu'une laborieuse culture l'eût rendu tel qu'il est à présent. La sauce ordinaire, pour tous ces mets, est un peu de soie, mêlé avec du saki. On orne le plat de feuilles de sansjo, ou de tranches de gingembre & d'écorce de limon. Les confitures sont généralement plus agréables à la vue qu'au goût, & d'une dureté qui les rend difficiles à mâcher. Le thé, qui se vend à chaque pas, dans des cabanes qui n'ont pas d'autre usage, n'est pas de la meilleure sorte : ce ne sont que les feuilles les plus larges, qui restent sur l'arbrisseau, pour la troisième récolte, après que les plus jeunes & les plus tendres ont été enlevées deux fois. Au lieu d'être roulées & friées, comme le meilleur thé, elles sont simplement rôties dans une poêle ; après quoi on les met dans des corbeilles de paille, sous le toit des Maisons, proche de l'ouverture qui sert de passage à la fumée. Le peuple Japonais croit ce thé plus sain, pour un usage constant, que les feuilles jeunes & tendres, qui sont le partage des personnes riches ; & la manière de le préparer ne suppose pas beaucoup de délicatesse : on en prend une bonne poignée, qu'on fait bouillir dans un grand chaudron de fer. Quelquefois on le met dans un petit sac, ou dans un petit panier qui futnâge. C'est cette décoction, mêlée d'un peu d'eau froide, qu'on présente aux Voyageurs (12).

Combien les  
grands chemins  
du Japon sont  
peuplés

Avec tant de commodités pour les Voyages, il n'est pas surprenant que la plupart des grands chemins soient aussi peuplés que les Villes. Kämpfer assure qu'ayant passé quatre fois dans le Tokaïdo, qui est à la vérité une route des plus fréquentées du Japon, il y a vu plus de monde que dans les rues des plus grandes villes de l'Europe. Comme tous les Princes & les Seigneurs de l'Empire sont obligés de paroître à la Cour une fois l'année, ils doivent passer deux fois sur les grandes routes ; c'est-à-dire, lorsqu'ils vont à Jedo & lorsqu'ils en reviennent. Ils font ce Voyage avec toute la pompe qu'ils croient convenable à leur rang, & au respect qu'ils portent à leur Maître. La suite de quelques-uns des premiers Princes de l'Empire est si nombreuse, qu'elle tient quelques journées de chemin. On rencontre ordinairement, pendant deux jours consécutifs, le bagage d'un Prince, composé des Officiers subalternes & des Valets, dispersés en plusieurs bandes. Le Prince même ne paroît que le troisième jour, suivi d'une grosse Cour, qui marche dans un ordre admirable. On compte que le cortège d'un des

Causes de ce  
mouvement.

(12) Page 344 & précédentes.



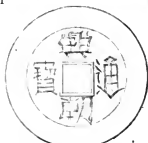
Monoies du Japon.



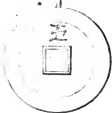
Sen ni



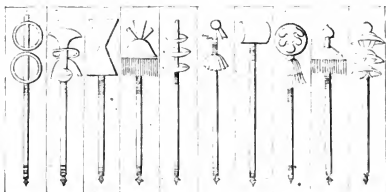
Schuit



Double Sen ni



Marques d'honneur qu'on porte devant les Princes et les Grands



principaux *Daimios*, est composé d'environ vingt mille hommes; celui d'un *Siomjo*, de dix mille; & celui d'un Gouverneur des Villes Impériales, ou des terres du Domaine, de plusieurs centaines, suivant la distinction & les revenus. Quoique les chemins soient assez grands pour suffire au passage, il est impossible que de si nombreuses troupes ne se nuisent beaucoup dans les *Siukus*; car souvent de grands Villages entiers ne peuvent contenir le cortège d'un seul *Daimio*. C'est pour prévenir cet inconvénient, que les Princes & les Seigneurs font avertir d'avance les *Siukus*, & toutes les Hôtelleries par lesquelles ils doivent passer. Sur cet avis on instruit les Villes, les Villages & les Hameaux qui se trouvent sur leur route, par des inscriptions élevées sur de petites planches, où le public apprend quel jour tel Seigneur doit dîner, ou passer la nuit, dans le lieu qu'il a nommé (13).

Le nombre des Passans est sans cesse augmenté par une infinité de *Pelerins* & de *Mendians*, de l'un & de l'autre sexe, la plupart engagés dans des Confréries, ou des Ordres religieux; les uns malades, d'autres sains & vigoureux, qui demandent la charité en priant, en chantant, en jouant du violon, de la guitare, & d'autres instrumens, ou en faisant divers tours d'adresse. Cette foule croît encore par le prodigieux nombre de Marchands en détail, & d'enfans de Payfans, qui courent du matin au soir à la suite des Voyageurs, leur offrant différentes especes de mauvais vivres, des Livres qui marquent les routes, des fouliers de paille pour les hommes & les chevaux, des cordes, des courroies, des cure-dents, & quantité d'autres bagatelles. Souvent on rencontre aussi des *Cangos* & des *Palanquins*

*Pelerins, Mendians, & petits Marchands qui abordent sur les chemins.*

(13) Après un long récit de l'ordre qui regne dans ces marches, Kämpfer ajoute :

« C'est une chose extrêmement curieuse & digne d'admiration, de voir tant de personnes (excepté seulement les Porteurs de piques, les Valets de *Norimon*, & les gens de livrée) habillés de soie noire, marchant avec une gravité qui leur sied bien, & gardant un si profond silence, qu'on n'entend pas le moindre bruit, à la réserve de celui du frottement des habits, & des divers mouvemens des hommes & des chevaux. D'un autre côté, il paroît fort étrange, à un Européen, que tous les Porteurs de piques & les Valets troussent leur habit jusqu'à la ceinture, & qu'ils exposent ainsi leur nudité, n'ayant qu'une bande de drap pour la couvrir. Ce qui semble plus bizarre encore, & plus comique, c'est une certaine marche, ou danse bouffonne, que les Pages, les Porteurs de piques, de parasols, de chapeaux, de *salanbaks* ou de coiffes, & tous les Valets de livrée affectent, lorsqu'ils passent au travers de quelque Ville ou Bourg remarquable, ou à côté du cortège de quelque autre Prince ou Seigneur. A chaque pas, ils jettent un pied en arri-

« re, & le relevent jusqu'à leur dos, écartant le bras aussi loin qu'ils peuvent du côté opposé, comme s'ils vouloient nager dans l'air. En même-tems, ils brandissent & agitent, d'une manière fort singulière, qui répond aux mouvemens de leur corps, les piques, les chapeaux, les parasols, les *salanbaks*, & tout ce qu'ils portent. Les Valets de *Norimon* tertoussent leurs manches, jusqu'aux épaules, & vont les bras nus. Ils portent les bâtons du *Norimon*, ou sur leurs épaules, ou sur la poitrine de leur main, qu'ils lèvent au-dessus de leur tête. Penchant qu'ils le font enfoncer ainsi, ils étendent l'autre bras, tenant la main dans une situation horizontale, par laquelle, aussi-bien que par leur manière de marcher à petits pas, à pas comptés, & les genoux roides, ils affectent une circonspection fort ridicule. Si le Prince sort de son *Norimon*, pour entrer dans une des cabanes de verrière, qu'on a bâties exprès pour lui de distance en distance, ou dans quelque Maison particulière, il laisse toujours, à l'Hôte, un *Cohang* pour le récompenser. Mais ce qu'il donne à dîner & à souper est beaucoup plus considérable. Page 350.

G g g g iij.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Filles de joie,  
& leur ancien-  
neté au Japon.

vides, & des chevaux de renvoi tout sellés, avec les Valets qui en prennent soin; & qui, pour quelque légère gratification, les offrent jusqu'à la porte voisine à ceux qui marchent à pied.

Enfin, Kämpfer termine cette Description par la multitude surprenante de filles de joie dont les grandes & les petites Hôtels, les Cabanes à thé, & les Rôtisseries, surtout dans l'île de Nipon, sont remplis à toutes les heures du jour. Mais c'est particulièrement vers midi, lorsqu'elles ont achevé de s'habiller & de se peindre, qu'elles se montrent au Public. La plupart se tiennent debout, à la porte de ces Maisons, ou assises sur la petite galerie, qui avance dans la rue, d'où elles invitent civilement les Voyageurs à leur accorder la préférence. Dans les Villages de Poste, où l'on trouve ordinairement plusieurs Hôtels, peu éloignées l'une de l'autre, toutes ces femmes font un bruit fort incommode. Elles sont quelquefois six ou sept, & jamais moins de trois dans chaque Maison. Cette infâme usage est fort ancien (14). On fait remonter sa naissance sous le fameux Joritomo, premier Monarque séculier du Japon, qui dans la crainte que les Soldats, fatigués d'une longue guerre, n'abandonnassent son armée pour rejoindre leurs femmes & leurs enfans, ne trouva rien de plus propre à les retenir, que l'établissement des Maisons publiques de débauche.

## § VII.

*Commerce des Japonais avec les Etrangers.*

Premier Com-  
merce des Euro-  
péens avec les  
Japonais.

Caractères qui  
viennent de la  
religion.

QUELQUE jugement qu'on ait porté de la découverte du Japon, par la route des Indes (15), on ne peut douter que les Portugais n'aient été les premiers de qui les Japonais ont reçu des Marchandises de l'Europe, & les lumières du Christianisme. L'Empire n'étoit pas encore formé, & les Seigneurs n'étoient pas dans la dépendance où ils sont tombés depuis. Le goût qu'ils prirent pour des Etrangers, qui leur apportèrent de si loin une nouvelle Religion & des richesses inconnues, fit bien-tôt monter la fortune des Portugais au comble. Quelques persécutions, suscitées par la jalousie des Prêtres du pays, & par des craintes politiques, n'arrêtèrent pas les progrès de l'Evangile. Au contraire, la constance des Missionnaires & des nouveaux Fidèles excita la curiosité d'un grand nombre de Japonais, qui n'avoient pas encore reçu les mêmes lumières. Ils voulurent savoir quelle étoit cette Doctrine, qui donnoit tant de joie à ses Sectateurs, au milieu même des

(14) L'Auteur accuse Caron de s'être trompé, lorsqu'il a voulu donner une meilleure idée de la concubine des femmes Japonaises. Il le soupçonne, dit-il, d'avoir voulu ménager leur honneur, par respect pour la propre femme, qui étoit de cette Nation. Il ajoute que la débauche est si ouverte au Japon, que les Chinois à qui elle est défendue sous de si peines très sévères, s'y rendoient exprès pour y trouver plus de liberté, & que

par cette raison ils le nommoient le *Bordel de la Chine*. Page 361.

(15) En 1542 ou 1549. Voyez, ci-dessus, le § III. Les Histoires Japonaises disent que le premier Navire d'Europe, qu'on voit sur leurs Côtes, jeta l'ancre devant Awa, vis-à-vis l'île de Fûkokk. Les Portugais prétendent qu'il jeta l'ancre dans un Port de Bungo, une des neuf Provinces de Kiusju.

supplices ; & lorsqu'ils en furent instruits, ils marquerent la même ardeur à l'embrasser (16).

Le succès du Commerce croissant avec celui de la Foi, les Marchands Portugais épousaient les filles des plus riches Habitans ; & ceux qui refusaient de s'établir au Japon, emportoient chaque année d'immenses trésors. Le gain qu'ils faisoient sur les marchandises de l'Europe étoit de cent pour cent. Kämpfer, entrant dans le détail de leurs profits, parle d'un petit Navire de leur Nation, qui emporta tout d'un coup plus de cent tonnes d'or (17). C'est du même Voyageur qu'il faut apprendre la cause de leur chute, & celle de l'accroissement des Hollandois, qui sont parvenus à les supplanter. Si la qualité de Protestant peut le rendre suspect, dans ce qui touche la Religion Romaine, on sera guéri de ce soupçon, lorsqu'on le verra traiter les Hollandois avec la même liberté : rare exemple de bonne foi, surtout dans un point qui avoit passé pour obscur jusqu'à lui, & qui n'a jamais été si nettement expliqué.

« J'ai souvent entendu raconter, dit-il, par des Japonois dignes de foi, que l'orgueil & l'avarice contribuèrent beaucoup à rendre toute la Nation Portugaise odieuse au Japon. Les nouveaux Chrétiens mêmes étoient surpris & souffroient impatiemment que leurs Peres spirituels n'eussent pas seulement en vue le salut de leurs âmes, mais qu'ils eussent aussi l'œil sur l'argent de leurs Profelytes & sur leurs terres ; & que les Marchands, après s'être défaits de leurs marchandises à très haut prix, exerçassent encore des usures insupportables. Les richesses, & le succès imprévu de la propagation de l'Evangile, enflèrent d'orgueil les Laïques & le Clergé. Ceux qui étoient à la tête du Clergé (18), trouverent au-dessous de leur dignité d'aller toujours à pied, à l'imitation de Jesus-Christ & de ses Apôtres : ils n'étoient pas contents s'ils ne se faisoient porter dans de magnifiques chaises, imitant la pompe du Pape & des Cardinaux à Rome. Non-seulement ils se mettoient sur le pied des plus Grands de l'Empire, mais ils prétendoient à la supériorité du rang. Il arriva un jour qu'un Evêque Portugais rencontra, sur le grand chemin, un des Conseillers d'Etat qui alloit à la Cour. Le superbe Prêlat ne voulut pas faire arrêter

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Etat florissant  
des Portugais au  
Japon.

Cause de leur  
chute.

(16) Voyez la Nouvelle Histoire du Japon.

(17) Une tonne d'or est cent mille florins de Hollande. Kämpfer assure que pendant fort long-temps ils tiroient chaque année, du Japon, plus de trois cents tonnes. Dans le plus grand déclin de leur Commerce, c'est-à-dire, en 1646, ils transportèrent, de Nagasaki à Macao, deux mille trois cents cinquante caisses d'argent, ou deux millions-trois cents cinquante mille taels. En 1637, ils en tirèrent deux cents millions cent quarante-deux mille trois cents soixante-cinq taels ; & en 1638, un million deux cents cinquante-neuf mille vingt-trois taels. Dans

le tems de leur déclin, ils n'alloient plus au Japon qu'avec des Galiores, au lieu que pendant la prospérité de leurs affaires, ils portoient leurs Marchandises dans de grands Navires. Tome II. pages 168 & 169.

(18) Kämpfer ne fait tomber les accusations que sur les Prélats. Il parle, au contraire, avec une vénération, surprenante dans un Protestant, de Saint François Xavier, premier Apôtre du Japon, & de tous les Missionnaires de la même Compagnie. Ces Religieux, dit-il, s'accréditoient par leur modestie exemplaire, leur vie vertueuse, & l'assistance déintéressée qu'ils donnoient aux Pauvres & aux Malades. *Ubi supra*, page 169.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

» sa chaise, pour mettre pied à terre & rendre ses respects à ce Grand,  
 » suivant l'usage du pays. Une conduite si imprudente, dans un tems où  
 » les Portugais étoient déjà déchus de leur crédit, ne pouvoit être que d'une  
 » fort dangereuse conséquence pour leur Nation. Le Conseiller s'en plai-  
 » gnit à l'Empereur, & lui fit un portrait de l'orgueil de ces Etrangers, qui  
 » excita vivement son indignation. Cet événement est rapporté à l'année  
 » 1596. Ce fut dans le cours de l'année suivante, que la persécution fut rallu-  
 » mée contre les Chrétiens.

» A la vérité les Bonzes, ou les Prêtres du pays, irrités de voir renver-  
 » ser leurs Temples & briser leurs Idoles, échauffèrent encore le ressentiment de la Cour; sans compter que l'union & la bonne intelligence qu'on  
 » voyoit régner entre les Chrétiens, donna de l'inquiétude au prudent Empereur Taico, & à son successeur Jyejas. Le premier ne devoit la Couronne qu'à son courage & à sa bonne conduite. L'autre, qui la devoit à  
 » la trahison, & à des trames criminelles, appréhendoit avec d'autant plus  
 » de raison les progrès du Christianisme, que son pupille Fide-Jori, fils  
 » unique de Taico, sur lequel il avoit usurpé le trône, & la plupart des  
 » Courtisans, avoient été les uns Chrétiens, les autres portés à favoriser  
 » la Religion Chrétienne. On commença par publier une Déclaration Impériale, qui défendoit d'enseigner plus long-tems la *Doctrine des Peres*;  
 » c'est le nom que les Japonais donnoient alors à l'Evangile. Ensuite les  
 » Gouverneurs, & les Grands des Provinces, reçurent ordre d'obliger leurs  
 » Sujets, par la persuasion ou la force, de rentrer dans l'ancienne Religion.  
 » Il fut aussi très sévèrement défendu, aux Directeurs du Commerce Portugais,  
 » d'amener à bord de leurs Vaisseaux aucune sorte d'Ecclesiastiques; &  
 » ceux qui étoient dispersés dans le pays furent sommés d'en sortir. On  
 » n'obéit pas d'abord exactement à ces rigoureuses Loix. Les Portugais & les  
 » Castillans continuèrent d'amener secrètement de nouvelles recrues de Missionnaires. Mais il arriva, dans les mêmes conjonctures, un malheureux  
 » accident qui hâta leur ruine :

L'imprudence de  
quelques Religieux  
de Saint-François, & les  
malheureuses suites.

Quelques Religieux de Saint-François, envoyés par le Gouverneur de Manille, avec la qualité d'Ambassadeurs à la Cour du Japon, prêchèrent publiquement dans les rues de Meaco, & firent bâtir une Eglise, malgré les ordres de l'Empereur, qui venoient d'être publiés, & contre les avis & les pressantes sollicitations des Jésuites. Cette imprudence, observe Kämpfer, ne pouvoit être excusée que par un desir ardent du Martyre & par le précepte de l'Apôtre, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : mais il étoit évident qu'un mépris si manifeste de l'Autorité Impériale porteroit un coup irréparable au Christianisme. Aussi la persécution, qui s'éleva aussitôt, n'a-t-elle rien d'égal dans l'Histoire de l'Eglise. Après un cruel massacre de plusieurs milliers de Chrétiens, qui dura près de quarante ans, elle finit par l'extirpation totale de la Foi Chrétienne, & par le bannissement perpétuel des Portugais.

Reste de faveur pour les Portugais.

Cependant il paroît que l'intention des Empereurs n'étoit pas d'abord d'envelopper toute la Nation Portugaise dans cette Sentence. Ils ne vouloient pas se priver volontairement des marchandises & des raretés étrangères qu'elle apportoit

apportoit dans leurs Etats. Vers la fin de cette effroyable persécution, qui fit périr presque tous les Religieux Portugais & Castillans, les Séculiers & les Marchands furent épargnés, dans la vue de continuer avec eux les traités de Commerce, qui n'avoient rien de commun avec l'affaire de la Religion. En 1635, on jeta les fondemens de l'Isle de Desima, que les Hollandois possèdent à présent, dans le Havre de Nangasaki; & cette demeure fut assignée aux Portugais. Mais, peu de tems après, une fatale conspiration contre la personne de l'Empereur, dans laquelle on les accusa d'être entrés, acheva malheureusement de les perdre.

Il faut se rappeler qu'avant la fin du seizième siècle, les Hollandois excités par l'immense profit que les Portugais tiroient du Japon, avoient formé, dans l'enfance de leur Compagnie des Indes Orientales, le dessein de s'y procurer un établissement solide, ou d'y obtenir du moins un lieu fixe, pour la réception des Vaisseaux & des marchandises, qu'ils se proposoient d'y envoyer tous les ans (19). Leur premier Comptoir fut bâti au commencement du siècle suivant, dans une petite Isle peu éloignée de la ville de Firando, à laquelle il communiquoit par un Pont. On leur avoit fait un accueil d'autant plus favorable, qu'ils étoient Ennemis jurés des Portugais, dont la Cour de Jedo avoit déjà résolu de se délivrer. Les Portugais, de leur côté, n'oublièrent rien, pour traverser l'entreprise de ces dangereux Rivaux. Ils employèrent, contre eux, le crédit qu'ils conservoient encore près d'une partie des Grands de l'Empire. Mais tous leurs efforts demeurèrent sans succès. L'Empereur Iejas, qui fut nommé *Gongen* après sa mort, accorda (20) la liberté du Commerce aux Hollandois, dans toute l'étendue de ses Etats, par un Gosjanim formel, c'est-à-dire, par l'Acte le plus solennel de l'Empire. Après la mort d'Iejas, ils s'adressèrent à la Cour, pour faire renouveler leur Privilège; démarche que *Kampfer* nomme imprudente, parce que les premières Lettres, qui leur étoient extrêmement favorables, suffisoient, dans une Nation qui observe, avec la dernière fidélité, les engagemens de ses Ancêtres. Cette demande fut accordée, mais avec des conditions beaucoup moins avantageuses. Cependant la prospérité des Portugais diminuoit de jour en jour; & les Hollandois commencèrent à ne rien ménager pour s'établir sur leur ruine. Outre leurs soins & leurs dépenses à la Cour, pour se procurer les bonnes grâces de l'Empereur, & pour engager tous les Grands dans leurs intérêts, ils firent acheter, dans les Pays étrangers, tout ce qu'il y avoit de rare & d'exquis, pour en faire des présens. Les animaux les plus singuliers, & les marchandises les plus précieuses furent apportés des Parties les plus éloignées de l'Europe, de la Perse & des Indes. On observe que les Japonois abusoient de cette ardeur à leur plaire, en donnant, à des Alliés si complaisans & si soumis, des figures bizarres, qui ne pouvoient avoir d'existence que dans leur imagination; comme s'il eût suffi d'avoir ces ridicules modèles, pour trouver des Erres qui leur ressemblassent. En un mot, l'avidité du profit, qui dépendoit de la faveur d'une Nation capricieuse, mit les Hollandois dans la disposition d'obéir aux ordres les plus révoltans.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

C'est pour eux  
qu'on forme l'Is-  
le de Desima.

Comment les  
Hollandois de-  
viennent leurs  
Rivaux.

Efforts singu-  
liers des Hollan-  
dois pour les su-  
perplanter.

(19) Voyez les Relations du Tome VIII. de ce Recueil.  
Tome X.

(20) En 1617.  
H h h h



DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Comme on le  
savait d'y  
allier.

Telle étoit leur situation, lorsque s'étant tendus Maîtres d'un Vaisseau Portugais, près du Cap de Bonne-Espérance, ils trouverent, à bord, des Lettres adressées au Roi de Portugal, par Moro, Chef des Portugais au Japon, Japonais de naissance, & fort attaché à la Religion Chrétienne. Ils se hâtèrent d'envoyer ces Lettres au Prince de Firando, leur Protecteur, qui les communiqua aussitôt au Gouverneur de Nangasaki, Directeur & Juge Supérieur des Affaires étrangères, quoiqu'ami des Portugais. Moro fut arrêté. Il nia l'accusation avec beaucoup de fermeté, & tous les Portugais de Nangasaki l'admirent. Mais ni leur constance, ni le crédit du Gouverneur, ne purent dissiper la tempête qui étoit prête à fondre sur leurs têtes. Ils furent convaincus, s'il en faut croire leurs Ennemis, par le caractère & le cachet des Lettres (11). Moro se vit condamné au plus cruel supplice. Kämpfer ne fait pas difficulté d'ajouter que cette Lettre découvroit tout le fond du complot que les Chrétiens du Japon avoient formé avec les Portugais, contre la vie de l'Empereur & contre l'Etat. « On y voyoit, dit-il, qu'il leur manquoit des Vaisseaux, & des Soldats, qu'on leur avoit promis du Portugal; on y voyoit les noms des Princes intéressés dans la conspiration, & l'espérance qu'ils avoient d'obtenir la bénédiction du Pape. Cette découverte, commencée par les Hollandais, fut ensuite confirmée par une autre Lettre du Capitaine Moro, adressée au Gouvernement Portugais de Meaco, qui fut interceptée par un Navire du Japon. Sur ces deux témoignages, auxquels les Ennemis des Portugais joignirent l'arrivée secrète d'un grand nombre d'Ecclésiastiques, l'Empereur ferma pour jamais, en 1637, l'entrée du Japon aux Etrangers & la sortie à ses Sujets naturels (12).

(11) C'est sur quoi Kämpfer n'apporte point d'autres preuves. Aussi les Portugais ont-ils toujours traité ces Lettres de suppositions calomnieuses. On doit remarquer ici que le Directeur du Commerce Hollandois, au Japon, étoit alors Caron, qu'on vit passer ensuite au service de France & Directeur de ses Etablissements aux Indes Orientales. (Voyez ci-dessus les Tomes VIII & IX.) C'est le même qui a publié une courte Relation du Japon, par Demandes & par Réponses. Quelques-uns l'ont accusé d'avoir fabriqué la Lettre, qui causa le malheur des Portugais. Kämpfer nous apprend qu'il avoit d'abord servi d'aide de Cuisine dans un Navire Hollandois, & que son bonheur même le conduisit par degrés à la fortune. Mais lorsqu'il ajoute que fut quelques mécontentemens, il partit de Batavia pour aller offrir ses services aux Portugais & aux Français, & qu'il fit naufrage à la vue de Lisbonne avant que d'avoir pu exécuter des desseins qui auroient été désavantageux à la Compagnie de Hollande, il doit avoir ignoré que Caron servit effectivement les Français, aux Indes, pendant plusieurs années,

& que ce fut en revenant de leur Comptoir de Surate, qu'il fit naufrage sur les Côtes de Portugal. Kämpfer, *ibid.* page 236.

(12) Les principaux Articles de ce fameux Edit méritent d'être conservés dans leur forme originale :

A Sakaki - Batra - Findamo - Camis, & à Baba-Sabray Sejinon, Gouverneurs de Nangasaki.

Aucun Navire Japonais, ou Bateau, tel qu'il soit, ni aucun Japonais ne pourra sortir du pays. Celui qui contreviendra à cet ordre sera mis à mort. Le Navire, avec l'Equipage & les marchandises, seront mis en sequestre jusqu'à nouvel ordre.

Tout Japonais qui reviendra des Pays Etrangers, sera mis à mort.

Celui qui découvrira au Prêtre aura une récompense, depuis quatre cens jusqu'à cinq cens schuins d'argent, & pour chaque Chrétien à proportion. (Un schuim pèse environ cinq onces).

Tous ceux qui soutiendront la Religion des Chrétiens, ou qui porteront ce nom infâme, seront arrêtés & mis en prison.

Malgré la sévérité de ces ordres, les Directeurs Portugais luttèrent encore, près de deux ans, contre les dangers dont ils étoient menacés, dans l'espérance d'obtenir du moins la permission de demeurer dans l'île de Desima, & d'y continuer leur Commerce. L'Empereur parut même incertain, lorsqu'ils lui eurent fait représenter que cette petite île, étant séparée du Continent de son Empire, ils pouvoient l'habiter, sans contrevenir à son Edit. Mais la Compagnie Hollandoise l'ayant fait assurer, en même tems, qu'elle auroit soin de lui fournir toutes les marchandises que les Portugais apportent au Japon, on vit paroître une nouvelle Ordonnance, qui les déclaroit Ennemis de l'Empire, & qui portoit la rigueur jusqu'à défendre l'entrée du Japon aux marchandises mêmes de leurs Pays, à l'exception des vins d'Espagne, pour l'usage particulier de la Cour. Ils se retirèrent alors à Macao. N'accusons pas légèrement les Hollandois d'avoir acheté cette préférence, en désavouant la qualité de Chrétiens (23). Mais Kämpfer convient qu'ils furent mis à de rudes épreuves. En 1638, lorsque les affaires des Portugais parurent tout-à-fait désespérées, environ quarante mille Chrétiens Japonais, réduits au désespoir par les cruautés inouïes qu'ils voyoient souffrir à leurs frères, dont plusieurs milliers avoient déjà péri dans les supplices, choisirent, pour azile, une vieille Forteresse, voisine de Simabara, dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à l'extrémité. Les Hollandois, en qualité d'Amis & d'Alliés de l'Empereur, furent priés d'assister les troupes Impériales au Siège de cette Place. Kockebeker, Directeur de leur Commerce à Firando, ne tarda point à se rendre à bord du seul Vaisseau Hollandois qui fût alors dans le Havre de cette Ville; & s'étant approché de la Forteresse de Simabara, il fit tirer contre les Chrétiens, dans l'espace de quinze jours, quatre cens vingt-six coups de canon, tant du Vaisseau qu'il montoit, que d'une Batterie qu'il avoit élevée sur le rivage. Cette attaque diminua beau-

DESCRIPTION  
DU JAPON.

A quel prix les  
Hollandois l'em-  
portent sur les  
Portugais.

Ils prêtent leur  
secours aux Ja-  
ponais pour ex-  
terminer quarante  
mille Chré-  
tiens.

Toute la race des Portugais, avec leurs Meres, leurs Nourrices, & généralement tout ce qui leur appartient, sera banni & renvoyé à Macao.

Quiconque osera porter une Lettre des Pays Etrangers, ou en retourner après son bannissement, sera mis à mort avec toute sa famille. Tous ceux aussi, qui oseront demander grâce pour lui, seront mis à mort, &c.

Donné la treizième année de notre regne, Quanja 191, dans le cinquième mois. Signés : Sakkaia-San'ikeno-Cami. Dijnno-Ojono-Cami. Cangano - Cami. Marzendeyro-Infeino - Cami. Abono - Bongono - Cami. Kämpfer, page 176.

(23) On lit, dans quelques Auteurs, que lorsqu'on leur demandoit s'ils étoient Chrétiens, ils répondoient que non, mais qu'ils étoient Hollandois. Kämpfer étoit cette impression fautive. Ce qu'il en dit est curieux. « J'ai pris tous les soins possibles, pour m'informer de la vérité du fait, sans aucune partialité. J'ai feuilleté pour cela les Jour-

naux & les autres Ecrits, qu'on a gardés, depuis la première arrivée des Hollandois au Japon, & je n'y ai rien trouvé de sensible. Un Vieillard Japonais, notre premier Interprète, m'a assuré, au contraire, que les Hollandois ont toujours dit qu'ils faisoient profession du Christianisme, mais qu'ils n'étoient pas de la Secte des Prêtres Portugais. Ce qui probablement donna lieu à ce faux bruit fut la réponse d'un Hollandois, nommé Michel Sandvoort, qui, ayant fait naufrage sur les Côtes du Japon, s'établit ensuite avec un de ses Compatriotes, à Nangasaki, parmi les Naturels du Pays, & hors de la dépendance des Hollandois. Lors de l'établissement de l'Inquisition du Japon, cet homme, ayant été interrogé s'il étoit Chrétien, répondit, pour sauver sa vie & celle de son Compagnon : Quoi, Chrétiens ? Chrétiens ? Nous sommes Hollandois. Les Inquisiteurs, à la vérité, parurent satisfaits de cette confession. *Ubi sup.* pp. 236 & 237.

H h h h ij

DESCRIPTION  
DU JAPON.Jugement des  
principaux Ja-  
ponais sur leur  
conscience.

coup le nombre des Assiégés, & ruina tellement leurs forces, qu'ils furent bientôt exterminés jusqu'au dernier. Kämpfer observe, avec tout le desintéressement d'un historien, « qu'un empressement si soumis, pour l'exécution d'un ordre qui entraînoit la destruction totale du Christianisme, » assura leur établissement au Japon, malgré le dessein que la Cour avoit » eu d'en exclure tous les Etrangers ; mais que les Japonais, les plus distingués par leur Noblesse & par leurs sentimens, ne portèrent pas un jugement favorable de leur conduite, & du crédit qu'elle leur avoit fait acquérir. » Il leur parut contre la raison, d'espérer qu'ils pussent être sincèrement fidèles à un Monarque étranger, qu'ils regardoient comme un Payen ; tandis qu'ils avoient montré tant d'ardeur à détruire des gens avec lesquels ils convenoient sur les points fondamentaux de leur Foi, comme les Japonais l'avoient appris des Religieux Portugais, & qui entroient dans le Ciel. » *par la même porte* (24). Aussi la complaisance & l'humilité des Hollandois, ajoute le même Voyageur, a-t-elle si peu contribué à gagner la confiance ou l'amitié d'une Nation si fière & orgueilleuse, qu'au contraire sa jalousie & sa défiance ont paru croître, à proportion des preuves qu'elle a reçues de leur fidélité. Plus ils sembloient mériter d'égarde, & d'affection, plus ils se sont attiré de mépris & de haine (25).

Tentative des  
Portugais, pour  
rentrer au Ja-  
pon.

Mais, avant que de représenter leur situation & leur Commerce, suivons un moment les Portugais & les Castillans dans leur retraite. Le Gouvernement de Macao, qui vit arriver une malheureuse troupe de Fugitifs, ne put se persuader que l'ordre, qui les avoit chassés de leurs établissemens, après un siècle de possession, fût une disgrâce irréparable. Il résolut de ne pas attendre que le souvenir de leurs anciens services fut tout-à-fait effacé de l'esprit des Japonais, pour faire une tentative à la Cour de Jedo ; & dès l'année 1640, c'est-à-dire, l'année d'après celle de leur expulsion, il envoya deux Ambassadeurs à l'Empereur, avec un cortège de soixante-treize personnes. Le droit des gens, qu'il croyoit respecté de toutes les Nations, n'empêcha point que ces deux Ministres ne fussent arrêtés à Nangasaki, avec toutes les personnes de leur suite ; & quoiqu'ils n'eussent point de marchandises à bord, qui pussent les faire accuser d'être venus pour le Commerce, un ordre de l'Empereur les condamna tous au dernier supplice, sans autre exception que douze Domestiques, du dernier rang, qui furent renvoyés à Macao, pour porter une si sanglante nouvelle à leurs Compatriotes, avec la ridicule commission de les assurer, que, si le Roi de Portugal, ou le Dieu même des Chrétiens, osoient mettre le pied dans l'Empire Japonais, ils y recevroient le même traitement. Ces douze hommes n'arriverent point à Macao, & l'on n'a jamais appris ce qu'ils étoient devenus. Il est assez vraisemblable que, manquant d'habileté dans la Marine, ils périrent avec le Bâtiment qui les portoit. Les Malheureux, qui furent exécutés, avoient, suivant l'usage du Pays, chacun son Bourreau à leur côté ; de sorte qu'au premier signe, toutes leurs têtes furent abbatues dans un instant.

Leurs Ambas-  
sadeurs y sont  
condamnés au  
supplice.Histoire tragique  
d'un Vaisseau  
Espagnol, au  
Port de Nanga-  
saki.

Une Histoire Japonaise raconte un autre événement tragique, qui arriva, peu

(24) C'est une expression des Japonais, est tombé avec eux sur ce sujet. Pages 185. que Kämpfer a souvent entendue, lorsqu'il : (25) Pages 185 & 186.

de mois auparavant, à un grand Navire Espagnol des Philippines. Les Castillans ( c'est le nom que les Japonois donnoient à rous les Espagnols ) avoient pris une Jonque du Japon, près de Manille, & l'avoient coulée à fond, dans l'espérance d'éteindre la connoissance d'une action si barbare. Cependant elle parvint aux Japonois. Bientôt un Vaisseau Espagnol, à trois Ponts, jeta l'ancre au Port de Nangasaki. Les Gouverneurs employèrent la dissimulation; mais ce fut pour se donner le tems d'informer la Cour. Aussitôt le Prince d'Arima reçut ordre de faire périr le Bâtimenr, par les flammes, avec tout l'Equipage & les marchandises. Il se trouva, dans la ville, quelques personnes mieux intentionnées, qui avertirent secrètement les Espagnols : mais l'avidité du gain leur fit d'abord négliger cette information, & leur persuada que, s'il étoient attaqués, leur Navire étoit en état de se défendre. Ils travaillèrent nuit & jour à le charger d'or, d'argent, & de marchandises précieuses. Ensuite, lorsqu'ouvrant les yeux sur le danger, avec une double inquiétude pour eux-mêmes & pour leurs richesses, ils le disposèrent à partir, un vent contraire les arrêta. Leurs Ennemis, qui avoient profité de cet intervalle pour exécuter les ordres de l'Empereur, arrivèrent dans un grand nombre de Barques. Le Vaisseau Espagnol fut investi; & rous ceux qui le montoient se virent réduits, pour unique ressource, à vendre chèrement leur vie. En effet les Japonois apprirent, dans cette occasion, à respecter la valeur des Européens. Le Prince d'Arima, comprant sur une victoire aisée, encouragea d'abord ses Soldats par l'espoir du butin; mais, lorsqu'il les vit effrayés d'une résistance, à laquelle ils ne s'étoient pas attendus, il fit le premier à bord du Navire. Son exemple entraîna un si grand nombre de Soldats après lui, que le tillac en fut couvert. Les Espagnols se retirèrent sous le Pont, avec le soin de fermer leurs écoutilles. Cette retraite précipitée, dans des Ennemis si braves, fit soupçonner au Prince, qu'elle n'étoit pas sans dessein; & soupçonnant de l'artifice, il rentra d'un saut dans sa Barque, sous le prétexte d'exciter le reste de ses troupes. Au même moment, les Espagnols mirent le feu à quelques barils de poudre, qu'ils avoient sous le tillac, & qui firent sauter tous les Japonois qui étoient dessus. Le Prince crut le péril à sa fin, & commanda de nouvelles troupes, pour recommencer l'abordage; mais les Espagnols, s'étant retirés sous le second Pont, le firent sauter comme le premier. Ensuite, étant descendus à fond de cale, ils continuèrent la même manœuvre pour le troisième. Ainsi la mer & le rivage se trouverent couverts de Japonois morts ou blessés, avant qu'ils pussent attaquer des Ennemis, qui ne parurent enfin que pour se défendre avec une résolution furieuse, & pour se faire tuer jusqu'au dernier. Il paroît même qu'en périssant, ils trouverent le moyen de faire couler à fond les restes de leur Vaisseau; car on assura Kämpfer qu'on avoit pêché, dans cet endroit, quantité de caisses d'argent, & que, depuis peu d'années, on en avoit encore tiré quelques-unes. Cette attaque coûta la vie à plus de trois mille Japonois (26).

Après l'exécution des Ambassadeurs de Macao, l'Empereur du Japon, informé que les Portugais étoient traités favorablement à la Chine, & qu'ils

Précisions  
des Japonois,  
depuis l'expul-  
sion des Portu-  
gais.

(26). Pages 181 & précédentes.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

avoient beaucoup du crédit dans cette Cour, se crut obligé, pour la sûreté de ses États, de prendre un grand nombre de précautions, qui durent encore. On fit bâtir, au sommet des montagnes, des Corps-de-Garde & d'autres Guerites. On y entretient des Soldats, pour avertir, par des feux & d'autres signaux, de l'approche des Vaisseaux qui font voile vers le Japon. S'ils en aperçoivent dix ou plus, ils se hâtent d'élever leurs feux, qui en font allumer d'autres, de distance en distance, jusqu'à la ville Impériale de Jedo; & dans l'espace de vingt-quatre heures, la Cour peut être informée par cette voie. Les ordres sont d'autant plus faciles à donner, que par de fort bons Réglemens, chacun sçait le poste qu'il doit occuper à l'apparition de ces feux, & ce qu'il doit faire pour la défense commune.

Avantages que  
les Hollandois  
ont tirés de cette  
révolution.

Avec quelle  
honneur ils sont  
traités.

Serment qu'on  
a prêté contre eux.

Revenons aux Hollandois, qui devoient s'attendre, après leur triomphe & pour prix de leurs services (17), à se voir tout d'un coup en possession, non-seulement de la liberté qu'ils desiroient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avoient fait dépouiller leurs Rivaux. Cependant, ils reçurent ordre de démolir le Comptoir & le Magasin qu'ils avoient bâtis depuis peu dans l'Isle de Firando; sans autre raison que parce qu'il étoit de pierre de taille, c'est-à-dire, plus beau que les Edifices ordinaires du Pays, & qu'ils avoient gravé, au Frontispice, l'année de l'Ere Chrétienne. Ensuite ils se virent forcés d'abandonner entièrement ce Comptoir, & de se confiner dans la petite Isle qui avoit été bâtie pour les Portugais. On en a vu la description dans le Journal de Kämpfer, qui la nomme une Prison. Là, ils sont environnés d'une foule d'Officiers, de Gardes & de Surveillans Japonois, surtout à l'arrivée de leurs Vaisseaux, & pendant la durée de leur vente. Tous ces Geoliers & ces Espions, auxquels ils sont obligés de payer eux-mêmes des gages fort considérables, n'approchent d'eux qu'après s'être engagés par un serment solennel à leur refuser toute sorte de communication, de confiance ou d'amitié. Dans l'acte de ce serment, ils attestent les Dieux suprêmes, ils se soumettent à leur vengeance, & à celle des Magistrats du Pays, eux, leur famille, leurs Domestiques & leurs Amis, s'ils n'exécutent pas fidèlement chaque article. Ensuite ils le signent de leur cachet, trempé dans de l'ancre noire, où ils versent quelques gouttes de leur sang, qu'ils tirent en piquant un de leurs doigts derrière l'ongle. Un engagement si terrible le devient encore plus, par la rigueur avec laquelle on punit les moindres contraventions (18).

(17) Kämpfer, quoiqu'attaché à leur Compagnie & leur zélé Partisan, parle, avec moins de modération, des complaisances qu'ils ont eues pour les Japonois. « L'avant-riche, dit-il, & l'attrait de l'or du Japon, ont eu tant de pouvoir sur eux, que plutôt que d'abandonner un Commerce si lucratif, ils ont souffert volontairement une prison presque perpétuelle; car c'est la pure vérité, que l'on peut nommer ainsi notre demeure à Desima. Ils ont bien voulu effluier, pour cela, une infinité de douleurs de la part d'une Nation Etrangère &

« Payenne, se relâcher dans la célébration du Service Divin, les Dimanches & les Fêtes solennelles; s'abstenir de faire des Prières & de chanter des Pseaumes en public; éviter le signe de la Croix & le nom de Jesus-Christ, en présence des Naturels du Pays, & en général toutes les marques extérieures du Christianisme; enfin, endurer patiemment le procédé impérieux de ces orgueilleux Infidèles, qui est la chose du monde la plus choquante pour une ame bien née. Page 186.

(18) Page 200.

Après le départ des Vaisseaux Hollandois, le Directeur de leur Commerce part avec une suite nombreuse, pour rendre ses respects à l'Empereur & lui porter les présens annuels de la Compagnie. Cette Ambassade passe pour un hommage, que la Nation Hollandoise rend à l'Empereur du Japon, comme à son Souverain. Aussi prescrit-on, à l'Ambassadeur, la conduite qu'il doit tenir dans sa route; & le nom commun qu'on lui donne est celui de Fitozitz, c'est-à-dire, Otage. Pendant le Voyage, on ne laisse pas, aux Hollandois de sa suite, ni à lui-même, plus de liberté qu'à des Prisonniers. Il ne leur est permis de parler à personne; pas même, sans une permission spéciale, aux Domestiques des Hôtels qui leur servent de logement. Lorsqu'ils y arrivent, on se hâte de les mener au plus haut étage de la Maison, ou dans les appartemens intérieurs, qui n'ont de vue que sur la cour; & pour s'assurer d'eux, on ferme les Portes de la cour avec des cloux. Leur cortège, qui est composé d'Interprètes, de Soldats, d'Archers, de Porteurs & de Valets du pays, doit être entretenu aux frais de la Compagnie des Indes (29).

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Combien ils  
sont utiles  
dans leur voyage  
à la Cour.

On a vu, dans le Journal de Kämpfer, avec quel air de dédain ils sont traités à la Cour. Tout Japonois, qui marque pour eux quelque égard ou quelque amitié, n'est pas regardé comme un homme d'honneur, qui ait pour sa Patrie l'attachement qu'il lui doit. De-là vient l'opinion bien établie, qu'il est également glorieux & légitime de leur surprendre, de leur demander un prix excessif des moindres denrées, de les tromper autant qu'il est possible, de diminuer leurs libertés & leurs avantages, & d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur servitude.

Principes des  
Japonais.

Celui qui leur dérobe quelque chose, & qui est saisi sur le fait, en est quitte pour la restitution de ce qu'on trouve sur lui, & pour quelques coups de fouet qu'il reçoit sur le champ des Soldats qui gardent leur île. Si le crime est considérable, il est quelquefois banni pour un tems assez court. Mais le châtimement des Hollandois, qui fraudent la Douane, est une mort certaine, soit en leur tranchant la tête, ou par le supplice de la Croix.

Diverses humiliations des Hollandois.

Aucun Hollandois ne peut envoyer une Lettre hors du pays, sans en avoir donné une copie aux Gouverneurs, qui la font enregistrer dans un Livre destiné à cet usage. Les Lettres, qui viennent de dehors, doivent être remises aux mêmes Officiers, avant que d'être ouvertes. Cependant ils ferment les yeux sur celles qui sont pour les Particuliers, quoiqu'elles soient comprises aussi dans la Loi. Auttefois, lorsqu'un Hollandois mourait à Nangasacki, on le jugeoit indigne de la sépulture, & son corps étoit jeté dans la mer à la sortie du Port. Depuis quelque tems, on a pris le parti de leur assigner un petit terrain inutile, sur la Montagne d'Inassâ, où ils ont la liberté d'enterrer leurs Morts: mais, après la cérémonie, on y met une garde Japonoise; & quelque jugement qu'on veuille porter des ordres qu'elle reçoit, il devient bientôt presque impossible de découvrir le lieu de la sépulture.

En général, il est toujours aisé aux Naturels du pays, & même aux Etrangers, de faire valoir leurs prétentions sur les Hollandois. Le Gouverne-

DESCRIPTION  
DU JAPON.

On demande  
de quels sont  
leurs de domma-  
gements.

Marchandises  
qu'ils portent au  
Japon.

ment ne se fait jamais presser, pour accorder des dommages & des intérêts au Demandeur. Il ne daigne pas considérer si la demande regarde la Compagnie, ou quelques-uns de ses Officiers, ni s'il est juste de lui faire porter la peine des malversations d'autrui. Au contraire, si c'est d'elle que viennent les plaintes, elle trouve tant de difficultés à se faire rendre justice, que souvent elle est obligée d'abandonner ses plus justes droits.

Ce détail n'est qu'un léger extrait de plusieurs Chapitres de Kämpfer, qui contiennent les vexations qu'elle essuie continuellement. Si l'on y joint les Loix mortifiantes, qui s'observent à l'arrivée de ses Vaisseaux (30), la nécessité de livrer toutes ses marchandises à la bonne foi des Officiers du pays, & de les faire décharger par des mains inconnues (31), celle de supprimer jusqu'aux moindres marques de Christianisme; enfin l'étrange contrainte, qui tient ses Officiers renfermés dans une Isle, longue de cent toises, & large d'environ quarante, dépendans du caprice, des rigueurs, de la haine & du mépris d'une Nation infidèle; on demandera, sans doute avec impatience, quels peuvent être les avantages & les profits qui dédommagent les Hollandois de tant d'humiliations.

Kämpfer nous apprend quelles sont les marchandises qu'ils portent au Japon. C'est de la soie crue de la Chine, du Tunquin, du Bengale & de Perse; toute sorte de soies, d'étoffes de laine, & d'autres étoffes des mêmes Pays, pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent; des draps de laine de l'Europe, & d'autres étoffes de soie & de laine, surtout des serges d'Angleterre; du bois de teinture, que nous nommons Sapan & bois de Brésil; des peaux de buffle & de cerf, ou d'autres bêtes fauves; des peaux de raie; de la cire; des cornes de buffle de Siam & de Camboye; des cordouans, & des peaux tannées de Perse, du Bengale, & d'autres pays, mais non d'Espagne & de Manille, sous de rigoureuses peines; du poivre & du sucre en poudre & Candy, de plusieurs endroits des Indes orientales; des cloux de girofle, & des noix muscades (on ne demande plus de canelle); du sandal blanc de Timor; du camphre de Baros, recueilli dans les Isles de Bornéo & de Sumatra; du Mercure, du cinabre & du safran de Bengale; du plomb, du salpêtre, du borax & de l'alun, de Bengale & de Siam; du musc de Tunquin; de la gomme de Benjoun d'Arfijen; de la gomme lacque de Siam; des coraux, de l'ambre, du véritable antimoine, dont les Japonais se servent pour donner de la couleur à leur porcelaine; des miroirs de l'Europe; des fragmens de miroirs, dont ils font des microscopes & d'autres lunettes; du masang de Vaca, qui est une pierre médicinale, tirée de la vessie du fiel des vaches de Mozambique; du bois de serpent; de l'Aïsaer; des Bambous; des Mangues, & d'autres fruits verts des Indes orientales, confits avec du poivre de Turquie, de l'ail & du vinaigre; des craions de plomb

(30) On se contente de renvoyer ci-dessus au Journal de Kämpfer, lorsqu'il décrit les circonstances de son arrivée.

(31) « Ce ne sont pas nos gens, mais les  
« Naturels du Pays, qui chargent & déchar-  
« gent nos Navires. Ils font deux fois en  
« plus grand nombre qu'il ne faut, & ne

« travaillaient-ils qu'une heure, il faut que  
« nous payions la journée entière. Tous  
« ceux qui nous rendent quelques services,  
« quoique souvent inutiles, sont payés lar-  
« gement sur les marchandises. La plupart  
« de ces Ouvriers sont fort adroits à voler.  
Page 110.

de mer, & de bol d'Atménie, pour écrire; du mercure sublimé, & jamais du calomel, ou mercure doux; des limes fines; des aiguilles; des lunettes; de grands verres à boire, de la plus belle espece; des coraux contrefaits; des oiseaux rares, & d'autres curiosités étrangères, soit de l'art ou de la nature.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Mais de toutes ces marchandises, celle que les Japonais aiment le plus, quoique la moins avantageuse pour les Marchands qui l'apportent, c'est la soie crue, dont les Portugais, par cette raison, nommoient la vente *Parcado*; & ce nom se conserve encore au Japon. Toutes sortes d'étoffes & de toiles donnent un profit sûr & considérable. On gagne beaucoup aussi sur le sapan, ou le bois de Brésil, & sur les cuirs. Les marchandises les plus lucratives sont le sucre, le catechu, ou cachou, le storax liquide, le patsju, le camphre de Borneo, les miroirs, le corail & l'ambre.

Marchandises  
les plus estimées  
des Japonais.

Dans les premiers tems de leur Commerce au Japon, les Hollandais n'y envoyoit pas, chaque année, moins de sept Navires, chargés de toutes ces richesses. Depuis qu'ils ont été resserrés dans l'Isle de Desima, ils n'en envoient pas plus de trois ou quatre. Ainsi, l'on peut distinguer plusieurs états de leur fortune, suivant le degré de faveur dans lequel ils ont été à la Cour. Kämpfer les réduit à quatre, qu'il nomme les Périodes de leur Commerce, & dont il donne fidèlement l'Histoire (32). Aujourd'hui, par de sâcheuses révolutions, la somme annuelle, à la valeur de laquelle ils ont la permission de vendre leurs marchandises, ne revient qu'à la moitié de celle qu'on accorde aux Chinois, & monte à dix tonnes & demie d'or. A l'égard du prix des marchandises, il varie chaque année. Tout dépend de celui qu'elles ont à Meaco, qui est ordinairement réglé par la consommation qui s'en fait dans le pays. « Une année portant l'autre, dit Kämpfer, nos profits peuvent monter à soixante pour cent. Cependant, si l'on considère toutes les charges & les dépenses de notre vente (33), nous n'avons guères plus de quarante ou de quarante-cinq pour cent, de profit clair: gain peu considérable, pour une Compagnie, qui a tant de dépenses à soutenir aux Indes Orientales. Aussi cette branche de son Commerce ne vaudroit-elle pas la peine d'être entretenue, si les marchandises que nous tirons du Japon, surtout le cuivre raffiné, ne donnoient le même profit, & même un peu plus. Ainsi la totalité peut aller à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pour cent. Ajoutez que les dépenses ne sont pas les mêmes chaque année (34).

Profits clairs  
des Hollandais.

Les Vaisseaux Hollandais employent donc une partie de la valeur de leurs marchandises, à se procurer du cuivre raffiné, dont ils chargent, par an, depuis douze mille jusqu'à vingt mille pics (35). Ce métal est fondu en petits bâtons, ou rouleaux, d'un empan de long, & d'environ l'épaisseur d'un pouce. Chaque pic se met dans une petite boîte de sapan, pour être transporté plus facilement; & les trois ou quatre Navires, qui composent la Flotte Hollandoise, en font une partie de leur cargaison. Un de ces Bâtimens fait voile à Batavia, par le plus court chemin. Les autres s'arrêtent à Pulo-Timon, Isle sur les Côtes de Malacca, & continuent de-là leur Voyage

Ce qu'ils rap-  
portent du Ja-  
pon.

(32) Pages 252 & suivantes.

(33) Elle se nomme, Combang, au Japon.

(34) Pages 244 & 250.

Tome X.

(35) Un pic est cent vingt-cinq livres, poids de Hollande.



DESCRIPTION  
DU JAPON.

jusqu'à Malacca même, d'où le Gouverneur Hollandois les envoie, tantôt au Bengale, tantôt aux Côtes de Coromandel, ou dans quelque autre Place, qui ait besoin de leurs marchandises.

Le reste de la cargaison se fait de cuivre grossier, fondu en flans ronds & plats, & quelquefois de casques de cuivre, espèce de liards ou de basse monnaie, qu'on porte au Tunquin. Tout le cuivre est vendu aux Marchands Hollandois, par une Compagnie Japonaise, qui jouit seule d'un Privilège de l'Empereur pour le raffiner & le vendre aux Étrangers. On charge aussi depuis six mille jusqu'à douze mille livres de camphre du Japon, renfermé dans des barils de bois; quelques centaines de balles de porcelaine; un boeue ou deux de fil d'or, de cent rouleaux la boeue; routes sortes de cabinets vernissés, de boetes, de caisses à tiroirs, & d'autres Ouvrages de cette espèce; des parasols, des écrans, divers petits Ouvrages de canes fendues; des cornes d'animaux; des peaux de poisson, que les Japonais préparent avec beaucoup d'art & de propreté; des pierreries; de l'or; du *Sewa*, qui est un métal artificiel composé de cuivre, d'argent & d'or, & dont on ne fait pas moins de cas que de l'argent pur; des *Katanges*; du papier peint & coloré en or & en argent; du papier transparent, qu'on rend tel avec de l'huile & du vernis; du riz, le plus fin de toute l'Asie; du *Sacki*, espèce de breuvage, qui se fait avec du riz; du *Soge*, marinade assez agréable; des fruits confits, dans des barils; du tabac dentelé; diverses sortes de thé & de marmelades, & quelques milliers de cobangs en or (36).

MARCHANDISES  
ESTIMÉES DE CONTREBANDE.

Pendant la cargaison, le soin qu'on apporte à visiter les Vaisseaux Hollandois & toutes les Maisons de *Desima*, surpasse encore les précautions qui s'observent à l'arrivée de la Flotte. Rien n'échappe aux recherches des Officiers. Toutes les hardes sont examinées pièce à pièce. Entre les marchandises de contrebande, *Kämpfer* nomme tout ce qui a la figure d'une Idole du Pays, celle d'un *Kuge*, ou d'un Ecclésiastique de la Cour du *Dairi*, tous les Livres imprimés, tous les papiers, ou les métaux, qui portent quelques caractères Japonais, l'argent monnoyé, les étoffes tissées au Japon; mais surtout les armes & tout ce qui s'y rapporte, comme la figure d'une Selle, d'un Navire ou d'un Bareau, d'une Armure, d'un Arc, d'une Fleche; les Epées & les Sabres. Si l'on trouvoit quelque chose de cette nature sur un Navire Hollandois, la moindre punition du Capitaine seroit un bannissement perpétuel du Pays; & tous les Officiers suspects seroient mis à la torture, pour leur faire découvrir le vendeur & les complices, dont le sang pourroit expier seul un si grand crime. *Kämpfer* en rapporte quelques exemples. Les Japonais, dit-il, ont tant de penchant pour la contrebande, que dans l'espace de six ou sept ans, trois cents personnes furent condamnées au dernier supplice, pour avoir fraudé la Douane avec les Chinois; & que, pendant un séjour de deux ans qu'il fit au Japon, il en vit exécuter plus de cinquante, dont l'un n'étoit accusé que d'avoir fait passer frauduleusement une livre de camphre (37).

COMMERCE DES  
CHINOIS AU JAPON.

A l'occasion des Chinois, il est tems d'observer, avec le même Voyageur,

(14) Page 258. Le Cobang est une très grande Monnaie. Voyez, ci dessus, l'Histoire des Monnoies de l'Asie.  
(37) Page 260.

que, depuis l'antiquité la plus éloignée, ils ont porté, dans tout l'Orient, les marchandises de leur Pays; surtout la soie crue, qui abonde à la Chine; & d'où les Grecs & les Romains leur avoient donné le nom de *Seres*. Leur principal Commerce étoit dans les Royaumes & les Isles situées entre Sumatra & Malacca, du côté de l'Est. Après la Conquête de leur Pays par les Tartares, ceux qui refusèrent de se soumettre & de se raser la tête, à la manière des Vainqueurs, abandonnerent leur Patrie, pour aller s'établir dans les lieux où ils avoient exercé le Commerce. Depuis un tems immémorial, les Isles du Japon étoient de ce nombre. Ils n'y alloient, à la vérité, qu'avec un petit nombre de Jonques, parce que, sous divers regnes de leurs Empereurs, route communication leur étoit défendue avec les Nations étrangères; cet ordre ne pouvoit être violé que par ceux qui habitoient les Côtes, & les Isles voisines. Mais aussi-tôt que leurs nouveaux Maîtres eurent établi la liberté du Commerce, ils étendirent leurs correspondances dans la plupart des Pays de l'Orient, surtout au Japon, où divers rapports entre les deux Nations, tel que celui du Langage sçavant, de la Religion, des Sciences & des Arts, leur avoient toujours fait obtenir un accueil favorable.

Anciennement ils fréquentoient le Port d'Osacka, qui est dangereux par ses rochers & ses bas-fonds, & quelques autres lieux qui ne sont pas plus sûrs pour la navigation. Ensuite les Portugais leur montrèrent le chemin du Port de Nangafaki. Ce fut, vers le même tems, que l'Empereur du Japon nomma Nangafaki, pour le seul Port de ses Etats, qui seroit désormais ouvert aux Etrangers. Alors plusieurs Chinois prirent le parti de s'y fixer, & non-seulement ceux qui n'avoient pas quitté leur Patrie, mais tous les autres, qui se trouvoient dispersés dans les Pays voisins & dans les Isles à l'Est du Gange, y vinrent trafiquer pour leur compte, ou pour ceux qui les employoient. Ils jouirent pendant quelque tems d'une heureuse liberté, & leurs Jonques y venoient en fort grand nombre. Dans cet intervalle ils bâtirent trois Temples à Nangafaki, pour y exercer librement leur Religion. Mais la quantité de leurs Jonques, qui se multiplioient de jour en jour, & dont chacune n'avoit jamais moins de cinquante hommes à bord, excita bientôt la défiance des Japonais. Outre le motif du Commerce, les plus riches personnes de la Chige venoient au Japon pour s'y livrer à la débauche des femmes, qui est ouvertement permise (38). On fut surpris d'y voir aborder un jour des Mandarins Tartares, avec une petite Flotte de six Jonques. Le Gouvernement les obligea de mettre à la voile, après leur avoir fait déclarer qu'on ne vouloit pas, dans le Pays, d'autres Commandans & d'autres Seigneurs que ceux de la Nation. Des soupçons si vifs menaçoient les Chinois de quelque changement. En effet, après l'expulsion des Portugais, on apprit bientôt au Japon que les Jésuites avoient été reçus & traités favorablement à la Cour du Monarque Tartare de la Chine; & que ce Prince leur avoit accordé la liberté de prêcher l'Evangile dans toute l'étendue de ses vastes Etats. En même tems, les Japonais saisirent, à l'entrée de Nangafaki, quelques Livres qui regardoient le Christianisme, & que les mêmes Missionnaires avoient fait

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Son origine

Ils s'établirent  
à Nangafaki.

Jalousie des  
Japonais.

Saisie de quel-  
ques Livres Chré-  
tiens, qui l'augmen-  
tent.

(38) Voyez, ci-dessus, le Paragraphe des Morues.

DESCRIPTION  
DU JAPON.Cours portés  
au Commerce  
des Chinois.Comment ils  
les étudient.Ils sont renfer-  
més comme les  
Hollandais.Description de  
leur Prison.

imprimer à la Chine, en langage du Pays. Cette découverte leur fit craindre que la Foi Chrétienne, dont l'extirpation avoit coûté tant de sang, ne rentrât indirectement dans leurs Isles. Ils soupçonnerent les Marchands, qui avoient apporté ces Livres entre plusieurs autres, d'avoir du moins quelque penchant pour la Religion proscrite. Cette raison, fortifiée par l'arrivée des Mandarins Tartares & par l'accroissement continuel des Chinois, fit penser la Cour à resserrer leur Commerce dans des bornes plus étroites. Elle commença par le réduire à la somme annuelle de trois cens mille taels, ou, suivant la manière de compter des Hollandois, à vingt & une tonnes d'or, qui font à peu près le double de celle, où le Commerce Hollandois étoit déjà réduit. Elle ordonna que les marchandises, qui devoient monter à cette somme, seroient apportées par soixante-dix Jonques au plus, suivant la distribution qu'elle en fit elle-même; dix-sept Jonques de Nankin; cinq de la Ville & de la Province de Canton; cinq de Nesa; quatre de Sintsjeu; quatre de l'Isle d'Aynan, & du Continent voisin de la Chine; trois de Kooisja; trois du Royaume de Siam; deux du Royaume de Camboye; deux de Tayo-wan ou Takkasaga, dans l'Isle Formose; une de Fudafan, Port situé au-dessus de Rakisju, & célèbre par un fameux Temple de Quanwon; une de la Cochinchine; une de Fani, qui est une des plus grandes Isles d'entre les Kiuskus, & quelques autres, dont Kämpfer ne put être informé. Ainsi, tous les Chinois, dispersés en divers Pays, étoient compris dans ce partage. Ensuite on admit encore une Jonque de Siakka-Tarra ou Java, & une autre de Pekin, pour remplacer celles qui pouvoient faire naufrage en chemin. L'observation de cet ordre fut recommandée avec rigueur. Cependant toute l'exacritude des Officiers Japonais ne put empêcher les Chinois de se tromper. Plusieurs des mêmes Jonques, se hâtant de vendre leur cargaison, trouvoient le moyen de faire le Voyage deux fois l'année. D'autres faisoient voile à la Province de Satzuma, comme si le gros tems les y avoit jetées. Elles y vendoient leurs marchandises, pour aller prendre une nouvelle cargaison, qu'elles portoient ensuite à Nangasaki. Si le hazard leur faisoit rencontrer les Gardes-Côtes du Japon, elles prenoient une autre route, en feignant de s'être égarées & de chercher le Port de Nangasaki.

Enfin la Cour ne trouva point de voie plus sûre, pour mettre une barrière éternelle aux nouvelles entreprises, que de resserrer les Chinois dans une Prison, comme elle avoit enfermé les Hollandais dans celle de Desima. En 1688, un Jardin, qui avoit appartenu à Sfugu-Felo, Intendant des Domaines Impériaux, leur fut assigné pour demeurer.

Ce Jardin étoit agréablement situé, vers le fond du Port, près du rivage & de la ville. Il avoit été soigneusement embelli d'un grand nombre de belles plantes, domestiques & étrangères. On bâtit, sur ce terrain, plusieurs rangs de petites Maisons, chaque rang couvert d'un toit commun. Tout l'espace fut environné de fossés, de palissades & de doubles portes. Cette opération fut si prompte, que le même lieu, qui étoit un des plus agréables Jardins du Monde au commencement de Février, avoit, à la fin de Mai, l'odieuse apparence d'une Prison forte, où les Chinois se virent renfermés sous une bonne garde. En quelque tems qu'ils arrivent, on ne leur accorde pas d'autre retraite. Ils y sont traités comme les Hollandais à De-

fin. Kämpfer y trouve néanmoins quelques différences. Premièrement, dit-il, les Chinois ne sont pas admis à la présence de l'Empereur; au lieu que les Hollandais reçoivent cet honneur une fois tous les ans. Mais, en récompense, les Chinois sont dispensés de la fatigue d'un Voyage de trois mois, & de la dépense d'un grand nombre de présents, qu'il faut faire à l'Empereur & à ses Ministres. En second lieu, ils ont des vivres & des provisions, qu'on leur porte jusqu'à l'entrée de leur Comptoir; & les Hollandais n'en obtiennent qu'en faisant la dépense d'entretenir une Compagnie entière de Vivandiers Japonais. Troisièmement, on regarde les Chinois comme des Marchands particuliers, qui ne forment point un Corps; & par cette raison, ils sont traités de leurs Inspecteurs & de leurs Gardes avec moins de civilité que les Hollandais. Quatrièmement, ils n'ont pas, comme les Hollandais, un Directeur de leur Commerce, qui réside continuellement au Japon. Lorsque leur vente est finie, la plupart s'en retournent dans leurs Jonques, & laissent leurs Maisons désertes pendant leur absence (39).

(39) P. 170. C'est-à-dire, qu'ils y ont leurs Inspecteurs Japonais, & leurs Régemens. On a renvoyé, du § IV. à la fin de celui-ci, pour quelques exemples de la Langue commune du Japon, qui se trouvent dans Kämpfer. L'un est un Règlement de l'habitation des Chinois, & l'autre en est un de celui des Hollandais.

Dzio Sadamavi.

Ordre touchant la Contrebande.

Nippon sui Sku sui gofatto somuki  
Nanigo toki Jorassu akufiwo takumi Reimozuwo idasi tanomu mono Korre araba  
Kitto Moosi idznbezi Tatto Jcha Dorui  
tarito surume togawo Jurus sono nei motz,  
no idfii Go foobi Kuda sarnbes mosi Samin  
Kore Aruni Oirewa Seiqua Nanbeki.

Mono Nari.

Quia . . . Pi . . .

Signés, . . . Tonnomo. Siu Bioje. Setzso Cami.

Kinfai Deshimamars.

Cela suffit.  
Le mois . . . Le jour . . .

Régemens pour la rue de Desima.

1. Ket seno Fokn onna irukoto.
2. Kaja sifiri no Foka si uke Jammabus fiki Irukoto.
3. So quam sin oo mono narabini Kot-sufiki Irukoto.
4. Desima Mawari foos Kui Jori utfii ni fane Norikomi Kotto t fuketarri fassii osta fane moti rooru kotto.

5. Juje naku Holoada sui Desima Jori id-furukoto.

Migjoo Dfio Katarn limamoru beki.

Mono Nari, &c.

1. Il n'y aura que les femmes de joie qui aient la permission d'y entrer.

2. Les seuls Ecclésiastiques de la Montagne de Kaja y seront admis. Tous les autres Jammabus en seront exclus.

3. Les Mandians & ceux qui vivent de charités ne pourront y entrer.

4. Personne n'approchera, avec un Vaisseau ou un Bateau, dans les palissades de Desima. Personne ne passera, avec un Navire ou un Bateau, sous le Pont.

5. Aucun Hollandais ne pourra sortir de Desima, que pour des raisons importantes.

Tous ces ordres seront ponctuellement exécutés.

Cela suffit, &c.

liiii iij

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Comparaison de  
leur traitement  
& de celui des  
Hollandais.

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Leurs Foires  
& leurs Mar-  
chandises.

Ils ont trois Combâings, ou trois Foires, dans le cours de l'année; l'une au Printemps, pendant laquelle ils vendent les marchandises de vingt Jonques; l'autre en Été, pour les marchandises de trente; & la dernière en Automne, pour celles de vingt. Toutes les Jonques surnuméraires, & celles qui arrivent après les ventes, doivent remettre sur le champ à la voile, sans qu'il leur soit même permis de décharger leurs marchandises. Ces catagaïsons consistent en soies non ouvrées, de la Chine & du Tunquin; toutes les étoffes de soie & de laine, que les Hollandais apportent comme eux; du sucre de divers Pays; des pierres de Calamine du Tunquin, pour donner sa teinture au cuivre & aux ouvrages qu'on en fait; de la térébentine, tirée des Pittachiers; de la gomme & de la myrrhe; des agathes; du bois de Calambouc, de Tliampa, de Camboye, & des Pays voisins; le précieux camphre de Baros, de l'Isle de Borneo; la racine de ginseng qui vient de Corée; plusieurs drogues & remèdes de la Chine, simples ou composés; & quantité de Livres Chinois, qui traitent de Philosophie ou de Religion. Après la saisie des Livres Chrétiens, on ordonna qu'à l'avenir, tous ceux, qui seroient apportés par les Chinois, seroient soumis à la Censure de deux hommes de Lettres, établis par la Cour, avec des appointemens considérables; l'un, pour les Matières Ecclésiastiques; l'autre, pour la Philosophie, la Médecine & l'Histoire (40).

Deux Censeurs  
au Japon pour les  
Livres.

Marchands des  
Isles de Riuku ou  
Liquejo.

Outre les Hollandais & les Chinois, le Privilège du Commerce est accordé aux Marchands des Isles de Riuku, ou de Liquejo; mais dans la seule Province de Satzuma. On a déjà remarqué que, sous l'un ou l'autre de ces deux noms, il faut comprendre cette chaîne d'Isles qui s'étendent, depuis les Côtes Occidentales de Satzuma, jusques vers les Philippines. Leurs Habitans parlent un Chinois corrompu, qui tend témoignage à leur origine; & l'on sçait que, de tout tems, les Chinois ont entretenu des relations de Commerce dans ces Isles. Il y en passa un grand nombre, après la Conquête de leur Empire. Quelque tems après, elles furent soumises par le Prince de Satzuma, qu'elles regardent comme leur Conquerant, & qui en tire un tribut; mais loin de reconnoître l'autorité de l'Empereur du Japon, elles envoient chaque année un présent au Monarque Tartare de la Chine, comme une marque de leur soumission. Aussi leurs Habitans sont-ils traités comme Étrangers par rapport au Commerce. Tous les Ports de l'Empire leur sont fermés, à l'exception du Havre de Satzuma. La quantité de marchandises, qu'ils peuvent y vendre, est limitée aussi à la somme annuelle de cent vingt-cinq mille rials. Ils y portent toutes sortes d'étoffes de soie, & d'autres marchandises de la Chine; quelques dentées de leur propre Pays, telles que du bled, du riz, des fruits & des légumes; de l'awamuri, qui est une sorte d'eau-de-vie, tirée du superflu de leur récolte; des Takaragais & des Fimagais, c'est-à-dire des nactes de perles; & cette espèce de petites coquilles, qui se nomment Koris dans les Indes, d'où elles se tirent, particulièrement aux Isles Maldives. Celles de Riuku, que les Habitans trouvent en abondance sur leurs Côtes, servent à composer un fard blanc, à l'usage des jeunes garçons & des filles. Ils portent aussi quantité de grandes coquilles,

Leur Commer-  
ce avec le Japon  
est borné à Sat-  
suma.

plattes, polies, &c presque transparentes, qui servent de vitres aux Japonnois pour leurs fenêtres; des fleurs rares, des plantes, &c d'autres productions de leurs Isles.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

## § VIII.

*Religions, Sédes, Prêtres, Temples, Pelerinages, & Cérémonies du Japon.*

LA liberté, qui regnoit dans cet Empire avant la ruine du Christianisme, y avoit introduit quantité de Sectes étrangères, au préjudice de l'ancienne Religion du Pays. Quelques Auteurs en comptent jusqu'à douze, dont les principes & les pratiques n'ont presque rien de commun. Les uns adorent le Soleil & la Lune, &c d'autres offrent leur encens à divers Animaux. Les Camis, premiers Souverains du Japon, les Foes ou les Fetoques des Indes, tous ceux qui ont contribué à peupler & à policer ces Isles, qui y ont porté des Loix utiles, quelque Science, quelque Art, &c tous ceux qui y ont établi quelque nouveau Culte, y ont des Temples & des Adorateurs. La plupart des Grands passent pour Athées, &c croient l'ame mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent profession d'une Secte. Enfin les Démones mêmes ont des Autels & des Sacrifices au Japon; mais ils ne doivent ces honneurs qu'à la crainte. On n'attend d'eux aucune faveur; mais on les redoute, parce qu'on leur eroit le pouvoir de nuire, &c l'on s'efforce de les apaiser.

Diversité de  
Religions.

Ce qu'il y a d'étonnant, observe le nouvel Historien, c'est qu'au milieu de ce cahos de Religions, on a trouvé tant de traces du Christianisme, que nous n'avons presque pas un mystère, pas un dogme, ni même une pratique de piété, dont il ne semble que les Japonnois aient eu quelque connoissance. On pourroit juger qu'il avoit anciennement pénétré parmi eux, soit directement & dans toute sa pureté (41), soit indirectement & déjà corrompu par les Indiens, les Tatars & les Chinois, qui l'ont reçu, comme on ne l'ignore point aujourd'hui, des Syriens, Sectateurs de Nestorius. Mais comment concevoir que les Japonnois eussent conservé la forme extérieure d'une Religion, dont ils avoient entièrement perdu l'idée? L'Historien, que je cite, est plus porté à se persuader que ces pratiques ne sont pas plus anciennes, au Japon, que l'arrivée des premiers Navires Portugais. Une Nation si libre & si curieuse peut avoir embrassé, à la première vue, certains usages, dont elle se promet de l'utilité. Tel est celui du Signe de la Croix, pour chasser les Démones (42). Si l'on prétend qu'une origine si moderne auroit été reconnue à la trace, par les premiers Missionnaires; le même Ecrivain répond, qu'avant qu'ils aient pu tourner leur attention à ces recherches, il n'est pas impossible que la trace se soit perdue, dans un Pays-

On y a trouvé  
des traces du  
Christianisme.

D'où elles sont  
venues.

(41) Un Evêque Arménien assura un des premiers Missionnaires Jésuites, que les Prêtres de la Nation avoient porté l'Evangile au Japon. *Histoire du Japon, Tome I. page 262.*

(42) On manda, à Saint-François Xavier, lorsqu'il étoit encore aux Indes, qu'une Mission Japonnoise en avoit été délivrée par l'usage de ce Signe. *Ibid. page 263.*

DESCRIPTION  
DU JAPON.Trois principales Religions  
du Japon.Religion du  
Sinto, la plus  
ancienne.

Dieux Camis.

Extravagances  
du Sinto.Son plus profond  
mystère.Le plus révéré  
des Camis.

où la superstition fait faillir d'abord tout ce qui paroît merveilleux, sans en examiner trop la source (43).

A l'arrivée des Portugais, le Japon avoit trois Religions principales. 1°. L'ancienne, nommée Sinto. 2°. Le Budso, ou le Culte des Idoles étrangères, apporté du Royaume de Siam ou de la Chine. 3°. Le Sinto, ou la Doctrine des Philosophes & des Moralistes.

Les fondemens de la première sont les mêmes que ceux de l'Empire & des deux premières Races Impériales, tels qu'on les a déjà représentés (44); c'est-à-dire, qu'ils consistent dans l'adoration des sept Esprits Céléstes, qui composent la première Dynastie des Souverains du Japon & des cinq demi-Dieux (45) de la seconde, sous le nom de Camis. Les Empereurs, qui ont régné depuis Syn-Mu, Fondateur de la troisième, sont admis aussi à ce rang suprême. C'est l'Empereur régnant qui fait cet honneur à celui qui l'a précédé. La Cérémonie de l'Apothéose se fait avec beaucoup d'appareil; & l'on assigne ordinairement, au nouveau Dieu Cami, l'espace de pouvoir qu'il doit exercer sur les Mortels. Kämpfer observe que tout le système de la Théologie du Sinto n'est qu'un ridicule composé de fables si extravagantes & si monstrueuses, que ceux, qui en font leur étude, les cachent soigneusement à leurs propres Sectateurs, & plus encore à ceux des autres Religions. Cette Secte, dit-il, n'auroit pas subsisté long-tems, sans son étroite liaison avec les Loix Civiles du Pays, que les Japonais observent avec un scrupuleux attachement; & c'est peut-être aussi son absurdité, qui jette la plupart des Grands & des Beaux-esprits dans l'Athéisme. Ses Docteurs ne laissent pas d'enseigner leurs principes à ceux qui veulent s'en instruire; mais c'est toujours sous le sceau du secret; surtout lorsqu'ils arrivent au dernier article, qui traite de l'origine des choses (46). Ils n'en parlent à leurs Disciples qu'après les avoir engagés par un serment, scellé & signé de leur main, à ne jamais profaner de si profonds mystères, en les communiquant aux Incrédules. D'ailleurs il paroît que ce qu'ils appellent Esprit, n'est qu'une matière plus subtile & plus déliée.

Le plus révéré de tous les Camis (47) est Tensio-Dai Dsin, Fondateur

(43) *Ibid.*

(44) Voyez, ci-dessus, § III.

(45) Ou Dieux terrestres, comme s'expriment les Japonais. C'est par eux qu'a com-

mené le titre de Mikotto, qui signifie quelque chose de divin, &amp; dont Mikaddo, qui a la même signification que celui de Daïry, est un diminutif.

(46) Kämpfer le rapporte, tiré d'un Livre que les Japonais nomment Odaiki. Il donne le texte original &amp; la traduction :

Kai takuno saine dsjuso Fuso Taro-  
jaba Jujono sui soni ukunga Geroji Tent-  
sino usjini Ieti bur sui Weo seofesu Ka-  
tats Igono gotofi senquas Ietini to nar  
Kunitokodatsino Mikotto to goos.

Au commencement de l'ouverture de toutes choses, le Chaos étoit, comme les Poissons nagent dans l'eau pour leur plaisir. De ce Chaos sortit quelque chose de semblable à une épine, qui étoit susceptible de mouvement & de transformation. Cette chose devint une Ame ou un Esprit; & cet Esprit est appelé Kunitokodatsino Mikotto. Kämpfer, Tome II. page 8.

(47) Cami &amp; Sin, signifient Ame &amp; Esprit. On leur donne aussi l'épithète de Miofio, c'est-à-dire, sublime, illustre; &amp; de Gongen, qui signifie, juste, sévère, jaloux.

de la seconde Race, & premier des Dieux terrestres. Tous les Japonois se croient descendus de lui; & ce qui fonde le droit héréditaire des Dairis au trône impérial, c'est qu'ils viennent de l'aîné de ses Fils. On regarde apparemment les sept Camis, qui l'ont précédé, comme trop élevés au-dessus de la terre, pour s'intéresser à ce qui s'y passe. Ceux mêmes qui ont quitté l'ancienne Religion, pour embrasser les nouvelles Sectes, rendent une espee de culte à ce Pere de la Nation Japonoise. Les anciennes Histoires s'étendent beaucoup sur ses miracles, sur ses actions héroïques; & l'Empire a peu de Villes où l'on ne trouve un Temple à son honneur.

Outre les Empereurs, on accorde le titre de Camis à tous les grands hommes qui se sont distingués pendant leur vie, par leur sainteté, leurs miracles, & par les avantages qu'ils ont procurés à la Nation. Mais ces Apothéoses ne sont que des Dieux inférieurs, qui sont placés entre les Etoiles. Au reste chacune de ces Divinités a son Paradis; les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le Soleil, dans la Lune, & dans tous les Corps lumineux qui éclairent les Cieux. Chaque Adorateur choisit son Dieu, suivant le goût qu'il a pour le Paradis, & ne ménage rien pour lui marquer sa dévotion. Comme le nombre de ces Dieux augmente tous les jours, & qu'on n'en reconnoît point un nouveau sans lui ériger un Temple, il n'y a point de Ville, où le nombre des Temples & des Chapelles ne soit presque égal à celui des Maisons. Les Empereurs & les Princes se disputent la gloire d'en bâtir de magnifiques. Aussi les richesses de quelques-uns de ces Monumens ne surprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'est pas rare d'y voir quatre-vingt ou cent colonnes de cedre, d'une prodigieuse hauteur, & des statues colossales de bronze. On y en voyoit même autrefois d'or & d'argent, avec quantité de lampes & d'ornemens d'un grand prix. Les statues sont ordinairement couronnées de raïons. Mais cet usage n'est pas borné au Sinto; & ce n'est pas non plus dans cet ancien culte, qu'on cherche à se distinguer par la magnificence.

Ses Temples se nomment Mias (48), c'est-à-dire, demeure des Ames immortelles. Kämpfer n'en donne pas moins de vingt-sept mille sept cens, à tout le Japon. La plupart sont situés sur des éminences, à quelque distance des terres communes & fouillées par l'usage. Une allée large & spacieuse, bordée de deux rangs de cyprès, leur sert d'avenue. L'entrée de cette allée est remarquable, par une porte de pierre ou de bois, sur laquelle s'élève, entre deux poutres, une planche carrée, qui porte, en caractères d'or, le nom du Dieu, auquel le Mia est consacré. Ces dehors semblent annoncer un Temple considérable; mais ils se sentent presque tous de l'antrique simplicité des premiers, sur le modèle desquels on construit les autres. C'en sont le plus souvent que de misérables Édifices de bois, cachés entre des arbres & des buissons, avec une seule fenêtre grillée, au travers de laquelle on peut voir l'espace intérieur. Il est ordinairement, ou tout-à-fait vuide, ou sans autre ornement qu'un miroir de métal, placé au centre; autour duquel pendent des houles de paille fort bien travaillées, ou de papier

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Camis inférieurs.

Chaque Dieu  
à son Paradis.

Mias, ou Temples des Camis, Dieux du Sinto.

Avenue.

(48) On les appelle aussi Jafiro, & Siao Sinja; mais ce dernier nom s'applique proprement à la Cour entière du Mia, avec tous les Bâtimens qui en dépendent.



DESCRIPTION  
DU JAPON.

Reproduction de  
l'Édifice.

Quel en est le  
modèle.

Intérieur d'un  
des Idols.

Chapelles por-  
tatives.

blanc découpé, qui sont attachées en forme de franges à une longue corde. Elles passent pour un symbole de la pureté & de la sainteté de l'Édifice. On y monte par un escalier de pierre, qui conduit sur une esplanade, où l'on entre par une seconde porte, semblable à la première, & sur laquelle on trouve plusieurs Chapelles, qui accompagnent le Temple principal. Ce qui se présente d'abord sur l'esplanade, est un bassin plein d'eau, où ceux, qui vont rendre leurs adorations à la Divinité, peuvent se laver. Le Temple, à côté duquel on voit un grand coffre pour y recevoir les aumônes, est élevé d'environ six pieds au-dessus du terre-plein. Sa hauteur n'excede jamais trois brasses, & sa largeur est toujours égale à sa hauteur. Il est environné d'une galerie, où l'on monte par quelques degrés. C'est sur cette galerie, & devant le Frontispice, dont la simplicité répond à tout le reste, qu'on se prosterne pour adorer le Dieu; car la porte du Temple est ordinairement fermée, ou ne s'ouvre du moins que les jours de Fête. La plupart de ces lieux religieux ont une Anti-chambre, où les Gardiens du Temple se tiennent assis, vêtus de leurs habits de cérémonie, qui sont très riches. Les portes & les fenêtres de ces Anti-chambres sont grillées, & le pavé en est couvert de nattes fines. Le toit du Temple, qui est de ruile, de pierre, ou de coupeaux de bois, avance assez de chaque côté pour couvrir la galerie, & diffère de celui des autres Bâtimens en ce qu'il est recourbé avec plus d'art & composé de plusieurs couches de belles poutres, dont l'arrangement a quelque chose de fort singulier. A la cime du toit, il y a quelquefois une poutre plus grosse que les autres, & posée de long, qui en a, vers ses extrémités, deux autres qui se croisent, & souvent une troisième derrière, qui est en travers.

Cette structure est sur le modèle du premier Temple, qui subsiste encore à Isje, où l'on prétend qu'Izanami, dernier des sept grands Esprits célestes & Pere de Teniso-Dai-Dsin a fait quelque tems sa résidence. Quoique très simple, elle est ingénieuse & presque inimitable. Le poids & les liaisons de toutes ces poutres, entrelacées les unes dans les autres, affermissent beaucoup l'édifice, & le défendent mieux contre les tremblemens de terre. On voit pendre, sur la porte du Temple, une cloche plate, sur laquelle on doit frapper quand on arrive; comme pour avertir le Dieu qu'on vient l'adorer. Le miroir intérieur est placé de manière, qu'en regardant par la fenêtre on puisse s'y voir. Il apprend, suivant les Japonois, que comme on y voit distinctement les traits & les taches du visage, de même toutes les fouillures & les dispositions secrètes du cœur paroissent à découvert aux yeux des Immortels. Il se trouve rarement des Idoles dans les Mias, parce qu'on n'en faisoit point dans les premiers tems de la Monarchie. S'il s'en est introduit quelque une, depuis l'établissement de la nouvelle Idolâtrie, elle est enfermée dans une chaise, vis-à-vis de l'entrée. On l'en tire le jour de la Fête du Cami, qui ne se célèbre qu'une seule fois dans un siècle. L'usage est de conserver aussi, dans la même chaise, les ossemens & les armes du Dieu, & les ouvrages qu'il a faits de ses propres mains, pendant sa vie mortelle.

Les Chapelles, qui environnent les Mias, sont quarrées, ou hexagones, ou octogones, proprement vernissées, ornées au-dehors de corniches dorées.

& au-dedans de miroirs & de divers colifichets. Elles sont ordinairement portatives ; & dans certains tems on les porte en effet , avec beaucoup de pompe , aux principales solemnités. Quelquefois la Statue du Cami est portée aussi dans ces Chapelles ; mais ceux qui sont chargés de ce poids sacré marchent à reculons , après avoir fait retirer le Peuple , comme indigne de voir la Divinité. Enfin les dehors des Mias , leur Anti-chambre , & d'autres Appartemens dont ils sont quelquefois accompagnés , sont parés de cimenterres bien travaillées , de modèles de Navires , de différentes sortes d'Images , & d'autres ornemens de cette nature ; usage , néanmoins , qui ne s'est introduit qu'à l'imitation du Budôisme.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Les Gardiens de ces Temples sont de simples Laïcs , qui demeurent aux environs avec leurs familles. Kämpfer , après les avoir réduits à cette qualité , ne laisse pas de leur donner le nom de Prêtres séculiers , qu'il ne fait tomber apparemment que sur leurs fonctions. On les nomme Negis , Canusis , & Siannins ; gens d'une fierté surprenante. Ils sont entrecenus , ou par des fondations , ou par les libéralités du Dairi , ou par les aumônes des Fidèles. L'habit de leur profession est une grande robe , ordinairement blanche , quelquefois jaune , quelquefois d'autre couleur , & de la même forme , à peu près , que celles de la Cour du Dairi. Cependant ils portent , sous ces robes , l'habit commun des Séculiers. Ils se raseut la barbe , mais ils laissent étroite leurs cheveux. Leur coëffure est un bonnet oblong , roide & vernissé , fait en forme de Barreau , qui avance sur le front , & s'attache sous le menton avec des cordons de soie , & d'où pendent des nœuds à frange , plus longs ou plus courts , suivant le rang de celui qui les porte , & qui n'est obligé de s'incliner devant les personnes d'un ordre plus relevé que jusqu'à ce que le bout de ces nœuds touche la terre. Les Supérieurs ont les cheveux tressés & relevés sous une gaze noire d'une forme singulière , & les oreilles couvertes d'une espèce d'oreillette , d'un empan & demi de long & de deux ou trois pouces de large , qui se relève près des joues , ou qui pend plus ou moins , suivant les dignités ou les titres d'honneur qu'ils ont obtenus du Dairi. Dans les affaires Ecclésiastiques , ils ne sont soumis qu'à ce Monarque ; mais , pour le temporel , ils reconnoissent , comme tous les Ecclésiastiques de l'Empire , l'autorité de deux *Dsi-Sin-Bugios* , ou Juges Impériaux des Temples , nommés par le Monarque séculier. Lorsqu'ils paroissent en habit Laïc , ils portent deux cimenterres , comme les personnes de la première qualité.

Gardiens des  
Temples.

Leur habit est  
mont.

De qui ils dé-  
pendent.

Les principaux points de la Religion du Sinto se réduisent à cinq : La pureté du cœur. L'abstinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur , qui consiste à ne pas se souiller de sang , à s'abstenir de manger de la chair (49) , à ne pas s'approcher des corps morts. Il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans les Temples , lorsqu'elles ont leurs infirmités lunaires. On représente les trois sortes d'impuretés contraires à la Loi , par l'emblème

Principaux  
dogmes du  
Sinto.

(49) Pour avoir mangé de la chair d'un animal à quatre piés , excepté du daim , on est impur pendant trente jours. Pour les volatiles , à l'exception du faisan , de la grue , & des oiseaux aquatiques , dont on peut

manger en tout tems , l'impureté ne dure qu'une heure. Pour avoir assisté à l'exécution d'un Criminel , ou s'être trouvé près d'un corps mort , elle dure tout un jour , &c.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Diables.

Simplicité du  
Culte.

Fêtes du Sinto.

Fêtes annuelles.

me de trois singes, assis aux pieds de Djsso, qui se bouchent de leurs deux pattes de devant, l'un les yeux, l'autre les oreilles, & le troisième la bouche. Non-seulement on ne trouve rien, dans les Livres sacrés du Sinto, sur la nature des Dieux & sur leur pouvoir, mais les explications y sont fort obscures sur l'état des Ames après leur séparation. Elles portent seulement que les Ames impures ne sont pas reçues d'abord dans le Paradis de leurs Dieux, & qu'elles demeurent errantes, aussi long-tems qu'il est nécessaire pour l'expiation de leurs péchés. On ne reconnoît point, dans cette Religion, d'autres Diables que les ames des Renards; animaux qui font beaucoup de ravages au Japon. Rien n'est plus simple que le culte. Il n'a point de rites fixes, ni de cérémonies, ni de chapeliers, ni aucun formulaire de prières. On se lave, pour aller au Temple. On met ses meilleurs habits, surtout les jours de fête. En arrivant à la Cour du Temple, où l'on se rend d'un air grave & composé, on se lave ordinairement les mains dans le bassin qui est à côté de la porte. Ensuite, s'avançant les yeux baissés, on monte sur la galerie, pour se mettre à genoux vis-à-vis de la porte. Dans cette posture, on baisse peu à peu la tête jusqu'à terre, on la relève, & les yeux tournés sur le miroir, on adresse une courte prière au Dieu, pour lui exposer ses besoins; on jette quelques piéces d'argent dans le Temple ou dans le tronc; on frappe trois fois sur la cloche qui pend à la porte, pour réjouir les Dieux, qui, suivant les idées des Japonais, prennent un plaisir extrême au son des instrumens de Musique; après quoi l'on se retire, pour aller passer le reste du jour en promenades, en jeux & en festins. L'opinion commune est que les jours de Fête sont institués pour se récréer & se délasser du travail; on les choisit pour les visites, les festins & les noces; & souvent les personnes publiques n'en prennent point d'autres pour leurs audiences.

Toutes les Fêtes du Sinto ont leurs jours fixes. Chaque mois en a trois, qui reviennent constamment le premier jour, le quinzième & le dernier (50). Cinq autres sont réparties dans le cours de l'année, & fixées à certains jours, qui passent pour les plus malheureux, parce qu'ils sont impairs, & qui en ont pris leurs noms. 1°. Songuatz, ou le premier jour de l'an (51). 2°. Sans

(50) La première est plutôt un jour de complimens, que de dévotion. Les Japonais se lèvent de grand matin, & vont de maison en maison, rendre visite à leurs Supérieurs, à leurs Amis & à leurs Parens. Le reste du jour se passe en promenade & en amusemens. Dans la seconde Fête, on donne presque tout le tems à la visite des Dieux. La troisième est assez négligée des Spectateurs du Sinto.

(51) Le Songuatz est célébré avec toute la solennité possible. Il se passe en visites mutuelles, pour se complimenter sur l'heureux commencement de l'année, à manger, à boire, à visiter les Temples. Tout le monde se lève fort matin, met ses plus beaux ha-

bils, & va chez ses Parrons, ses Amis & ses Parens, à qui l'on fait, avec une profonde révérence, le Medito, c'est à dire, un compliment convenable au tems. On leur donne une boete, qui contient deux ou trois éventaill, & un morceau de chair d'Awabi, ou de l'*Auris maurina*, têche & attachée aux éventaill, avec le nom de ce ni qui, fait le présent, écrit sur la boete, afin que la personne, à qui on le fait, reconnoisse d'où il lui vient, si dans son absence on le laissoit à sa porte. Ce morceau de chair est destiné à leur rappeler la singularité & la pauvreté de leurs Ancêtres, qui ne vivoient presque que de la chair de ce coquillage. Chez les personnes de qualité, où il se fait un très

gutz-Sannitz, le troisième jour du troisième mois. 3°. Gogutz-Gonitz, le cinquième jour du cinquième mois. 4°. Sifiguatz-Fanuka, le septième jour du septième mois. 5°. Kugatz-Kunitz, le neuvième jour du neuvième mois. Ces grandes Fêtes annuelles sont moins des Institutions Religieuses, que Politiques; & comme elles sont moins consacrées au culte des Dieux qu'à plaire, elles sont célébrées par tous les Japonais, sans distinction de Secte. Kämpfer fait l'Histoire de leur origine, & le récit de leur célébration.

Le sixième jour de la neuvième Lune est particulièrement consacré au grand Protecteur de l'Empire, Tensio-Dai-Dsin. On le célèbre dans toutes les villes & dans tous les villages, par des réjouissances publiques, par des processions & des spectacles. Ce Dieu avoit plusieurs freres, dont quelques-uns ont aussi leur culte; & les Marchands solemnisent surtout la Fête d'Ie-bisu, l'un d'entr'eux, qui, s'étant attiré la disgrâce de son aîné, fut relégué dans une Isle déserte. Il est regardé comme le Neptune du Japon, sur une tradition populaire, qu'il pouvoit vivre jusqu'à trois jours dans l'eau. Les Pêcheurs & les Mariniers l'ont choisi, par la même raison, pour leur Protecteur. On le représente assis sur un rocher, tenant une ligne d'une main, & de l'autre un poisson, nommé Tai, qui lui est particulièrement consacré. Ce poisson, qui est très rare, ressemble à la carpe: il est agréablement bigarré de rouge & de bleu, & les Japonais lui donnent le premier rang entre les poissons.

Les Marchands ont trois autres Patrons, entre les Dieux du Pays; l'un nommé Dai-Kofu, qui, par-tout où il frappe de son marteau, fait sortir les choses dont a besoin. On le représente assis sur une balle de riz, son marteau à la main droite, & près de lui un sac, pour y mettre ce qu'il veut faire sortir de la terre. Le second, qui se nomme Tossi-Koku, est invoqué au commencement de l'année, pour obtenir le succès de toutes sortes d'entreprises. On le représente debout, vêtu d'une grande robe à larges manches, avec une longue barbe, un front d'une prodigieuse largeur, de grandes oreilles, & un éventail à la main. Le troisième est révérent sous le nom de Fotey. Sa figure n'a de singulier qu'un gros ventre. On lui demande de la santé, des richesses & des enfans. Les Japonais ont un Dieu de la Médecine, un Dieu des Enfers, ou des Renards, & quantité de Saints ou de Héros, dont ils célèbrent aussi les Fêtes. Celui qu'ils nomment Suwa, & qui est honoré particulièrement par les Chasseurs, reçoit des honneurs solennels, le neuvième de chaque mois. Kämpfer s'étend beaucoup sur les Matsuris, c'est-à-dire sur les processions & les spectacles, qui se font, à l'honneur de Suwa, dans la ville de Nangafaki, dont il est le Protecteur particulier (52).

Il ne s'attache pas moins à décrire les Pèlerinages, qui sont un des principaux objets de la piété des Japonais. Un zélé Sectateur du Sinto ne va point à d'autres Temples que ceux de ses propres Dieux: mais la plupart ne

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Fêtes de Tensio-Dai Dsin.

Fête d'Iebisu, Neptune du Japon.

Patrons des Marchands.

Pèlerinages du Japon.

grand nombre de visites, un Officier de la Maison se tient dans une Salle-basse, pour recevoir les complimens & les présens, & pour écrire les noms de ceux qui sont venus. Ces visites ne durent que trois jours,

mais on continue de se réjouir pendant tout le mois. Kämpfer, page 25.

(52) Tome II, pages 141 & suivantes, après la description de cette Ville.

K k k k iij

DESCRIPTION  
DU JAPON.

prennent, pour règle, que leur inclination ou leur commodité. Le premier Pèlerinage est celui d'Isje, ou Ixo. Le second est aux trente-trois Temples de Quamwia, qui sont dans l'étendue de l'Empire. Le troisième, à quelques Temples des principaux Sins, Camis ou Foroques, & des plus renommés par leurs miracles; tels que Nikotira, c'est-à-dire le Temple de la splendeur du Soleil, dans la Province d'Osju, ou quelques Temples de Farzonan, & du fameux Législateur Jakusi. Mais Kämpfer se borne à la description du Pèlerinage d'Ixo.

Descripti on du  
Pèlerinage d'Is-  
jo.

Le fameux Temple, qu'on visite dans la Province de ce nom, est dédié à Tensio-Dai-Dsin, qui naquit dans cette Province. On le nomme Dai-Singu, c'est-à-dire, Temple du grand Dieu. Il est bâti dans une grande Plaine, & n'a rien de respectable que son antiquité. C'est un mauvais Edifice de bois, couvert d'un toit de chaume assez plat. On apporte une extrême attention à le conserver dans son premier état, comme une image de l'ancienne simplicité. Il n'offre, dans l'intérieur, qu'un grand miroir de métal, & du papier découpé autour des murailles. Près de cent petites Chapelles, bâties à l'honneur des Dieux inférieurs, environnent le Mia; la plupart si basses, qu'on a peine à s'y tenir debout. Elles ont toutes un Canusi pour Gardien. Quantité d'Officiers du Temple, qui se qualifient de Messagers des Dieux, habitent aux environs, & tiennent des logemens prêts pour les Pèlerins. Aîsez proche est un gros Bourg, qui porte le même nom que le Temple, & dont presque tous les Habitans sont Hôteliers, Imprimeurs, Faiseurs de papiers & de cabinets, Relieurs, Menuisiers, & Artisans de tous les métiers qui peuvent entrer dans le Commerce permis si près du Temple.

Les vrais Dévots font ce Pèlerinage une fois l'an; & personne ne se dispense de le faire, du moins une fois, dans le cours de sa vie. On est même persuadé qu'un Japonais, qui aime sa Patrie, doit rendre ce devoir de respect & de reconnaissance à Tensio-Dai-Dsin, sinon en qualité de Dieu & d'Esprit tutelaire de la Nation, du moins comme à son Fondateur & son premier Pere. Ses vrais Adorateurs croient qu'il y a plusieurs grâces attachées à ce Pèlerinage, telles que l'absolution des péchés, l'assurance d'un état heureux après la mort, la santé, les richesses, les dignités, une postérité nombreuse; enfin toutes les bénédictions de cette vie & de l'autre. Les Canusis donnent, à chaque Pèlerin, un Acte authentique de la rémission de ses péchés. Ceux à qui leur âge, leurs infirmités, ou les devoirs de leurs emplois, ne permettent point d'aller au Temple, reçoivent chez eux ces absolutions, qui leur sont envoyées pour un certain prix; & cette rétribution fait une partie considérable du revenu des Temples & de leurs Ministres.

Tems du Pé-  
lerinage.

Le Pèlerinage d'Ixo se fait dans tous les tems de l'année; mais le plus grand concours est aux mois de Mars & d'Avril, saison charmante au Japon. On y voit des personnes de toutes sortes d'état, à l'exception des plus puissans Princes, qui le font rarement en personne. Ils imitent l'Empereur séculier. Ce Prince se contente d'y envoyer tous les ans une Ambassade; dans le même tems qu'il en fait partir une autre pour le Dairi, qui est dispensé de tous les Pèlerinages, par la supériorité de son rang & par la sainteté de sa personne. On trouve toutes sortes de commodités pour le

L'Empereur &  
les Princes s'en  
dispensent.

Voyage, car chacun a la liberté de le faire à pied, en litière, ou à cheval, & même avec une suite convenable à sa qualité. Les plus pauvres portent leur lit sur leur dos, c'est-à-dire une natte de paille roulée. Ils ont un bâton à la main, & une écuelle de bois pendue à leur ceinture. Ils rendent leur chapeau comme les pauvres de l'Europe, pour demander l'aumône. Lorsqu'un Pèlerin quitte la Maison pour se mettre en marche, on attache, à sa porte, une corde enroulée d'un morceau de papier bleu, pour avertir ceux qui ont contracté quelque impureté légale, de ne point entrer. Les Pèlerins, pendant leur Voyage, doivent s'abstenir eux-mêmes d'approcher d'aucune femme, sans en excepter la leur. En arrivant au terme, ils se rendent chez le Canusi auquel ils sont adressés, ou qu'ils connoissent déjà. Ils se prosternent devant lui, jusqu'à toucher la terre du front. Après les avoir instruits, il les mène lui-même devant le Temple, où ils s'étendent de toute leur longueur, le ventre & le visage contre terre. Dans cette posture, ils font leur prière au Dieu; & ceux qui ne sont pas assez riches pour se loger dans une Hôtellerie, retournent chez le Canusi, qui les reçoit avec une charité appatente, mais qui ne risque rien à se fier à leur reconnaissance, parce que dans l'ardeur de leur dévotion, ils lui donnent jusqu'au fruit de leur quête. Avant que de partir, ils reçoivent avec respect l'acte d'absolution, renfermé dans une boîte, sur laquelle sont écrits les noms du Temple & celui du Canusi. Cet acte se nomme *Offawai*. On a déjà remarqué qu'ils se l'attachent au front, sous le bord de leur chapeau, pour le tenir à couvert de la pluie; & qu'ils mettent, du côté opposé, une autre boîte, ou une poignée de paille, à-peu-près du même poids. Ils le regardent comme une *Relique* si précieuse, qu'après l'expiration du terme de ses effets, qui est toujours la fin de l'année, ils le placent dans leur plus bel appartement. Quelques-uns le mettent sous un petit toit, au-dessus des portes de leur Maison. Les Canusis du Temple d'Ixo font vendre, au premier jour de l'an, dans toutes les villes de l'Empire, un prodigieux nombre de ces *Offawai*, avec les Almanacs nouveaux qui se composent par l'ordre du Dai-ri. Ceux qui en achètent une fois, sont assurés que tous les ans, on leur présentera trois choses : une quittance du Canusi, un nouvel *Offawai*, & un Almanac de l'année (53).

On a remarqué, en parlant du Dai-ri, qu'il est le Chef suprême de l'ancienne Religion, & qu'elle n'a pas proprement de Prêtres, puisqu'elle n'en a pas d'autres que ce Prince & toute sa Cour, qui ne sont d'ailleurs aucune fonction Ecclésiastique, & que les Canusis, dont l'Office se réduit à la garde des Temples. Mais elle a fort anciennement un Ordre Religieux d'Hermîtes, qui se nomment Jammabos, c'est-à-dire Soldats de Montagne; & qui, suivant leur nom & leurs Règles, sont obligés de combattre pour le service des Camis, & pour la conservation de leur culte. Ils font profession de mener une vie très dure, voyageant sans cesse dans les Montagnes saintes, vivant de racines pendant ces voyages, & se baignant dans l'eau froide, au cœur même de l'Hiver. On attribue leur institution à Gienn-

DESCRIPTION  
DU JATON.  
Comment les  
Pauvres se font.

Offawai, ou  
Acte d'absolution  
qu'ils reçoivent.

Ordre Reli-  
gieux d'Hermi-  
tes, nommés  
Jammabos.

Leur Fon-  
dateur & leur in-  
stitution.

(53) Kämpfer, Tome II. pages 42 & précédentes. Il joint, à ce récit, une Relation Japonaise de l'état présent des Temples d'Ise ou d'Ixo.

DESCRIPTION  
DU JAPON.Leur habit &  
leurs ornemens.Comment ils  
demandent l'aumône, eux &  
leurs pifans.Mendians d'une  
autre espèce.

Giosſa, dont on ne connoît point la naissance (54), & qui passa toute sa vie à parcourir les déserts, où il découvrit des nouvelles routes pour la commodité des Voyageurs. Les Jammabos sont divisés en deux Congrégations, sous les noms de Tosanfas & de Fonfanfas, dont la principale différence consiste dans celle d'un Pèlerinage particulier, qu'ils sont obligés de faire tous les ans. Les uns ont pour terme une montagne fort haute, nommée Fikoosan, dans la Province de Bugen. Les autres vont au tombeau de leur Fondateur, dans la Province de Jossijno, sur une autre montagne, qui n'est pas moins difficile, & qui se nomme Omine. A leur retour, les uns & les autres sont obligés d'aller rendre visite à leur Général, qui réside à Meaco. Ils lui font présent d'une partie de leur quête, pour laquelle ils reçoivent un nouveau titre de distinction, & le droit de faire quelque changement honorable à leur habit. Ils sont vêtus comme les Séculiers, avec quelques ornemens qu'ils y ajoutent, & qui sont réglés par les Statuts de l'Ordre. Leur cimetière, qu'ils portent attaché à leur ceinture, du côté gauche, est un peu plus court que les cimetières communs, & le fourreau en est plat. Ils ont, à la main, un petit bâton du Dieu Dîso, avec un pommeau de cuivre où tiennent quatre anneaux du même métal, qui leur servent à faire du bruit pendant leurs prières. A leur ceinture pend une grande coquille, tournée en trompe, unie, blanche, avec des lignes & des taches rouges, qui se trouve sur la Côte d'Array, & qui leur sert en effet de trompette ou de cor, pour demander l'aumône aux Voyageurs qu'ils rencontrent. Ils ont, autour du cou, une sorte d'écharpe, terminée par des franges, qui fait connoître, par sa longueur & par la disposition des franges, les titres qu'ils ont reçus de leurs Supérieurs. Il y en a peu qui portent un bonnet particulier ; mais leurs sandales sont faites de paille entrelassée, ou des riges de la fleur de Tarate, plante à laquelle ils attachent une haute opinion de sainteté. L'usage de cette chaussure est réservé, surtout, pour leurs Pèlerinages aux deux saintes montagnes. Ils ont sur le dos, un sac, dans lequel ils mettent leurs livres, leur argent & leur linge. Jamais ils ne font sans une espèce de chapelier, de grains raboteux, sur lequel ils récitent leurs prières ; mais comme l'invention en est plus nouvelle que l'institution de l'Ordre, on n'en trouve aucune trace dans les statuts. Enfin, ils ont un gros bâton, dont l'unique usage est de les soutenir dans leur marche. Les plus distingués se font couper les cheveux fort courts, derrière la tête. Les autres leur laissent toute leur longueur, & se contentent de les relever en les attachant. Plusieurs néanmoins se les rasent tout-à-fait. Ils sont mariés, & leurs enfans suivent le genre de vie de leurs peres. On ne manque point de rencontrer quelques Jammabos, autour des plus célèbres Mias. Ils demandent l'aumône avec leur trompe, ou d'une voix forte, au nom du Dieu qu'on y adore. Leurs enfans, qu'ils élèvent dans cette profession vagabonde, sont fort incommodes aux Voyageurs. Ils vont les attendre sur le penchant des collines, & dans les passages étroits, où il est difficile de refuser quelque libéralité à leurs instances.

On trouve sur les grands chemins du Japon, d'autres Mendians, qui

(54) Kämpfer dit qu'il vivoit il y a près d'onze cens ans,

marchent

marchent ordinairement quatre à quatre, vêtus de toile blanche, comme on l'est à la Cour du Daïri. Les deux premiers vont d'un pas lent & grave, mais d'un air résolu. Lorsqu'ils entrent dans un village, ou qu'ils voient approcher quelque Voyageur, ils s'arrêtent, pour disposer une grande civière qu'ils portent avec eux, garnie de branches de sapin & de papier blanc découpé, sur laquelle ils mettent une espèce de cloche de matière légère, ou un chaudron, ou quelque autre machine qui fait allusion à de vieilles fables. Le troisième, portant à la main un bâton de commandement orné d'une touffe de papier blanc, marche, ou plutôt, danse devant la civière, & chante à voix basse une chanson sur le même sujet; tandis que le quatrième demande l'aumône aux Passans, ou de porte en porte. D'autres, qui vont aussi par petites troupes & vêtus de blanc, ne demandent pas l'aumône, mais avancent toujours, en chantant & jouant de la guitare ou d'une espèce de violon, & reçoivent ce qu'on leur offre volontairement. D'autres encore vont nus dans le plus grand froid, en vertu d'un vœu par lequel ils se proposent d'obtenir quelque grâce de leur Dieu. Ils mènent une vie fort pauvre, ne reçoivent rien des Passans, vont seuls, & content presque toujours, apparemment pour résister mieux au froid. Enfin, les grands chemins de l'Empire offrent une Secte particulière de Mendians, qui comprend les deux Sexes, & qui ont tous la tête rasée. Les filles sont sous la protection de certaines Religieuses de Meaco & de Kamakura, auxquelles cette dépendance les oblige de payer un tribut annuel, du profit de leurs quêtes. Plusieurs font aussi des offrandes au Temple de Khumano, dans la Province d'Isje, qui est leur principale demeure & le centre de leur Ordre. Kämpfer les représente comme les plus belles personnes du Japon. Une fille née de Patens pauvres, & qui n'a que la beauté pour partage, embrasse d'autant plus volontiers ce genre de vie, qu'elle est sûre de n'y manquer de rien : mais souvent la Religion sert de voile à ces belles Pélerines, pour couvrir la plus honteuse débauche. C'est la ressource commune de toutes les filles des Jammabos; & la plupart de ces Hermites Montagnards prennent leurs femmes dans cet Ordre. Elles demeurent deux ou trois ensemble, & chaque jour elles font une course de quelques milles. Lorsqu'elles aperçoivent un Voyageur de distinction, elles s'approchent de lui en chantant; & s'il leur fait quelque aumône, elles ne font pas difficulté de l'accompagner aussi long-temps qu'il le desire, pour servir à son amusement. Comme leur état les oblige d'avoir la tête rasée, elles cachent cette difformité par une petite coiffe noire, qui n'aide pas peu à relever les agréments de leur visage. Kämpfer a déjà peint leur propriété dans son Journal. Elles ont, dit-il, des mitaines aux mains; & sur la tête, un grand chapeau, qui les garantit de lardeur du Soleil & des injures de l'air. Avec une contenance & des manières séduisantes, elles ont une apparence de modestie; quoiqu'elles aient la gorge fort découverte.

L'ancienne Religion s'étoit soutenue dans cette simplicité, depuis l'origine de la Monarchie, lorsque l'Idolâtrie étrangère vint diviser les esprits, par un Schisme qui produisit deux Sectes, entre lesquelles le Siuto est aujourd'hui partagé. L'une, nommée Juirz, comprend les véritables Orthodoxes, qui n'ont pas voulu souffrir le moindre changement dans la Doctrine de leurs

Autre aspect

Agrément  
Mendians.Naissance de  
deux Sectes du  
Siuto, les Juirz  
& les Kibous.



DESCRIPTION  
DU JAPON.Deux Confrat-  
ries d'aveugles.Les Buffers Sa-  
to, & leur ori-  
gine.

Les Fekis.

Histoire de leur  
Rondaceur.Singuliers d'og  
aveugles Fekis.

Ancêtres. L'autre est celle des Riobus, espèce de *Syncretistes*, qui entreprirent de concilier les deux Partis, en imaginant que l'ame d'Amida, le plus célèbre des Fotoques, s'étoit jointe & confondue avec celle de Tensio-Dai-Dsin. Cette Secte l'emporte par le nombre. Elle a même trouvé quelque faveur à la Cour du Dairi. Enfin ses progrès sont tels, qu'à l'approche de la mort, presque tous les Japonais implorent les Idoles étrangères, & demandent que les funérailles se fassent avec les Cérémonies du Budso. Cependant les Camis ont encore de zélés Partisans, entre lesquels il paroît qu'on peut mettre diverses Confrairies; les unes Ecclésiastiques, d'autres mixtes, & surtout deux Sociétés d'Aveugles, qui font deux Corps nombreux dans l'Etat. Kämpfer rapporte leur origine, d'après les Historiens du Japon. Un jeune Prince, nommé Semnimar, fils d'un Dairi, se fit aimer d'une Princesse du sang Impérial; mais leur bonheur ne fut pas de longue durée. La Princesse mourut, & Semnimar perdit la vue, à force de pleurer. Pour se consoler de cette double infortune, il prit enfin la résolution d'instituer une Confrairie, où l'on ne reçût que des Aveugles. Il en dressa les Statuts, il en obtint la confirmation de l'Empereur, son Pere; & pendant plusieurs siècles, cette Société fut très florissante, sous le nom de Buffers-Sato, ou d'Aveugles-Buffers. Mais elle n'est aujourd'hui composée que de Gens d'Eglise, dont les Régles & les mœurs ne diffèrent pas beaucoup de celles des Jammabos. Sa décadence est venue de l'institution d'une autre Société d'Aveugles, pour laquelle plusieurs Grands de l'Empire, qui avoient perdu la vue, se déclarèrent avec d'autant plus de zèle, que sa naissance eut quelque chose de noble & de militaire. L'Empire étoit partagé en deux factions principales. L'Empereur Feki avoit pour lui la première; & le Cubosama, nommé Gendz, étoit à la tête de la seconde. Chacune prit le nom de son Chef; & ces divisions remplirent long-tems le Japon de sang & d'horreurs. Après une longue variété de succès, les Gendzis prirent l'ascendant, par la bonne conduite de Joritomo, devenu Cubosama, qui gagna une bataille décisive, où l'Empereur fut tué. Ce malheureux Monarque avoit un Général d'une bravoure & d'une force, qu'on croyoit surnaturelles. Son nom étoit Kikokigo. Il s'étoit sauvé avec les débris de l'armée vaincue; mais il fut pris ensuite par les troupes victorieuses. Joritomo l'estimoit. Il voulut se l'attacher par ses offices. Ce brave Guerrier lui répondit. « J'ai été fidèle Serviteur » d'un bon Maître; il est mort; personne ne se vantera jamais que j'aie été » pour lui la même fidélité & la même affection. J'avoue que je vous dois » la vie; mais mon malheur est tel que je ne puis tourner les yeux sur » vous, sans me sentir le désir de vous ôter la vie, pour vanger mon » Maître. La fortune me réduit à ne pouvoir vous marquer la reconnoi- » sance que je dois à vos offices, qu'en m'arrachant ces deux yeux qui m'exci- » tent à votre perte (55). En achevant cette réponse, il s'arracha les yeux, les mit sur une assiette, & les offrit à Joritomo. Un mélange d'horreur & d'admiration lui ayant fait accorder aussitôt la liberté, il se retira dans la Province de Fiunga, où il institua la Société d'Aveugles qui porte le nom de Feki, & qui s'est extrêmement étendue. Elle est composée d'Aveugles,

de toutes sortes de rangs & de professions. Comme ils sont tous Séculiers, leur principale distinction est de se faire raser la tête comme les Buffets, ou les Aveugles Ecclésiastiques. Dans la manière de se vêtir, ils diffèrent peu du commun des Japonais, quoiqu'entr'eux les rangs & les dignités soient marqués par certaines différences. Les plus pauvres ne reçoivent point d'aumônes. Ils s'entretiennent honnêtement par l'exercice de divers métiers, qui s'accordent avec leur infortune. Plusieurs cultivent heureusement la Musique. On les employe, dans les Cours des Princes & des Grands de l'Empire, aux Solemnités, & aux Fêtes publiques, telles que les processions & les mariages (56). Ils sont dispersés dans tout l'Empire; mais leur Général réside à Meaco. On lui donne le nom d'Osiock; & le Dairi lui fait une pension annuelle de quatre mille trois cents rael, pour son entretien. Il gouverne la Société, à la tête d'un Conseil de dix Anciens, qui a le pouvoir de vie & de mort; avec cette restriction, néanmoins, que pour l'exécution d'un Criminel, la Sentence doit être approuvée & l'ordre expédié par le Président de la Justice Impériale. C'est le Conseil de Dix, qui nomme les Officiers inférieurs qui résident dans les Provinces. Les Supérieurs Provinciaux portent le titre de Kengios; & chaque Kengio a ses Kotos ou ses Conseillers, qui gouvernent eux-mêmes des Districts particuliers, & qui sont distingués du commun des Aveugles, par la largeur de leurs culottes. Kæmpfer vit à Nangasaki un Kengio & deux Kotos, dont l'autorité s'étendait sur tous les Aveugles de la ville & du pays d'alentour. Il leur attribue une singulière espèce d'émulation. Ils sont obligés, dit-il, d'acquiescer, de cinq en cinq ans, un nouveau *Quan*, c'est-à-dire, un titre plus considérable, qui leur est conféré par le Kengio. Ces titres coûtent depuis vingt jusqu'à cinquante rael. S'ils négligent de s'avancer, ou si la somme leur manque, ils tombent dans un rang inférieur à celui qu'ils occupoient (57).

Passons au culte des Idoles étrangères, qui sont venues disputer, aux Camis, les adorations des Japonais. Budso, ou Budsof, nom qu'on donne à cette Idolâtrie, signifie proprement *Voie* des Idoles étrangères, ou manière de les honorer. Quelques Auteurs prétendent qu'elles ne sont pas en effet les premières Idoles que les Japonais aient reçu des Étrangers, & que, dès la fondation de l'Empire, il s'en étoit introduit quelques autres dans le Khumano. On ne sçait pas trop non plus, observe le nouvel Historien (58);

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Leur Gouver-  
nement.

Il réside dans  
les Provinces.

Émulation sin-  
gulière pour les  
rangs.

Budso, second  
de Religion du  
Japon.

Anciennes  
Idoles.

(16) On ne cesse point de s'attacher ici à Kæmpfer. Le nouvel Historien du Japon ajoute au même récit, plusieurs traits agréables, qui relèvent beaucoup la Société des Fekis; mais il ne fait pas connoître de quelle source il les tire. « Ils sont, dit-il, leur prin-  
cipale occupation de l'étude. Ils s'appli-  
quent surtout à l'Histoire, à la Poésie, &  
à la Musique. Ils sont reçus, chez tous  
les Grands, en qualité de Savans & de  
beaux Esprits. En effet, les Annales de  
l'Empire, l'Histoire des grands hommes,  
les anciens titres des Familles, ne sont  
pas des monumens plus sûrs, que la mé-  
moire de ces illustres Aveugles, qui se

« communiquent les uns aux autres. Leurs  
« connoissances forment une Tradition  
« Historique, contre laquelle personne ne  
« s'avise de s'inscrire en faux. Ils ont des  
« Académies, où ils prennent des grades.  
« Ils s'y exercent, non seulement à culti-  
« ver leur mémoire, mais encore à mettre  
« en Vers ce qu'ils savent, à mettre en  
« chant les plus beaux traits de l'Histoire, &  
« à leur donner tous les agréments de la  
« Poésie & de la Musique. Tome I. p. 324.

(17) Kæmpfer, Tome II, pages 59 & précédentes.

(58) *Ubi supra*, page 326.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

ce qu'il faut penser d'une Idole nommée *Denix*, ou *Cogi*, à laquelle il trouve, dit-il, dans de bons Mémoires, que les Japonais donnoient alors le premier rang parmi leurs Dieux. » Cependant il paroît que c'étoit moins » une Divinité particulière qu'un Symbole, sous lequel on a voulu représenter un seul Dieu en trois Personnes. On lui donne trois têtes, & » quarante mains, pour exprimer, dit-on, la Trinité des Personnes, & » l'universalité d'opérations. D'autres ne reconnoissent, dans cette figure, » qu'un Myſtère Philoſophique : ils expliquent les trois têtes, du Soleil, » de la Lune & des Elémens ; le corps, de la matière première ; & les quarante mains, des qualités célestes, & élémentaires par le moyen desquelles » la matière première prend toutes sortes de formes. Peut-être aussi *Denix* étoit-il le même qu'*Amida*, qu'on représente sous diverses figures.

Ressemblance  
de la nouvelle  
Mallure des Ja-  
ponais avec la  
Religion con-  
nuë des Indes.

Quelque jugement qu'on en doive porter, il y a tant de ressemblance entre la nouvelle Religion Japonaise, & celle des Bramines, qui est l'ancienne Religion d'Egypte, & qui regne aujourd'hui dans toutes les Parties de l'Asie, qu'on peut se persuader raisonnablement, à l'exemple de Kämpfer, que le *Siaka*, ou *Xaca*, des Chinois (59) & des Japonais, est le Budha des Banians de l'Inde ; le *Badhum* des Ceylannoises, le *Sommona-Kodom* des Siamois ; le *Sommona-Rhutama* des Peguans, &c ; en un mot, que cette Secte s'est répandue, comme le Figurier d'Inde, qui se multiplie de lui-même, en formant de nouvelles racines de l'extrémité de ses branches (60). On fera dispensé par conséquent de s'arrêter à l'explication de ses Principes, sur lesquels on s'est assez étendu dans les Descriptions de la Chine, de Siam & de l'Indoustan. Quelques différences, qu'il faut attribuer à celle des Usages, des Caractères & des Langues, n'autoriseroient point d'ennuieuses répétitions (61).

On renvoie  
à l'article copié  
dans le précé-  
dent.

Il suffira de remarquer, suivant Kämpfer, que les Histoires Japonaises font naître *Siaka*, ou *Xaca*, dans la Province de Magatta, au Pays

(59) Les Chinois l'appellent aussi *Fo*, d'où vient *Foroque*. Il n'est pas nommé autrement dans l'Article de la Chine.

(60) Kämpfer apporte plusieurs raisons, qui donnent une parfaite vraisemblance à cette conjecture. Il remarque particulièrement qu'il y a environ vingt-trois siècles que Cambises détruisit la Religion des Egyptiens ; tua leur Apis, ou leur Vache sacrée, & massacra ou exila leurs Prêtres : or, si l'on considère que les Siamois comptent leur Saneatad, ou leur Epoque Ecclésiastique, depuis la mort de *Xaca*, & que leur année 2215 ou 2234, revient à l'année 1690, de l'Ere Chrétienne, on trouvera que cette Epoque s'accorde avec le tems de l'invasion de l'Egypte, par Cambises. Si l'on suppose donc que des Prêtres de Memphis, sous la conduite d'un de leurs principaux Chefs, se soient réfugiés dans les Indes, qu'ils y aient prêché leur Religion, & que la réputation du nouvel Apôtre lui ait fait donner

les noms de Budha, de *Xaca*, &c, qui signifient grand Saint, cette supposition n'aura rien que de fort probable. D'ailleurs le même Voyageur observe que *Xaca* est représenté avec des cheveux frisés, & qu'il est certain qu'un Noir de l'Asie ne les a de cette figure. Kämpfer, Tome I. pages 60 & précédentes.

(61) Le nouvel Historien ne laisse pas d'attester plusieurs anciens Millionnaires, dont les uns font naître *Xaca* mille vingt-six ans avant Jésus-Christ, & d'autres rapportent, après les Docteurs du Budho, qu'ils avoient consultés, qu'il est né d'une Reine de Dehli, dans l'Indoustan ; quoiqu'en même tems ces Docteurs ajoutassent qu'il est le Dieu de la Nature, & que son nom signifie, ce qui est sans commencement. *Cf. supra*, pages 340 & 346. Mais de telles contradictions ne paroissent pas propres à faire prévaloir le témoignage de ces Millionnaires, sur l'opinion à laquelle on croit pouvoir ici s'attacher,

de Tenfik, nom sous lequel ils comprennent l'Isle de Ceylan, les Côtes de Malabar & de Coromandel; & même, en général, tout le Midi de l'Asie. Ils le font naître la vingt-sixième année du regne de Soowo, Empereur de la Chine; ce qui revient, suivant le calcul de quelques Auteurs, à 1109 ans, avant la naissance de Jesus Christ; & suivant d'autres, à 1207. En supposant que l'Auteur de la Religion des Siamois fût le même, il ne seroit pas né, suivant leur manière de compter, plus de 542 ans avant Jesus-Christ. Il employa une partie de sa vie dans la solitude, à pénétrer les plus profonds secrets de la Religion; ensuite, étant sorti de sa retraite, suivi d'une infinité de Disciples, il passa le reste de ses jours, à répandre sa doctrine. Après avoir vécu soixante-douze ans (62), il laissa ses principes par écrit à deux de ses plus illustres Disciples, Annan & Kasja, qu'on place, par cette raison, sur les mêmes Autels que leur Maître, l'un à la droite, l'autre à la gauche. Ils en composèrent un Livre, qui fut nommé *Fokkio*, ou *Livre des belles Fleurs*. On l'appelle aussi par excellence *Kio*, le *Livre*; & c'est comme la Bible de toutes les Nations Orientales, situées au delà du Gange. Xaca parloit souvent d'un Prophète plus ancien que lui, & qui avoit fait son séjour dans le Royaume de Bengale, où les Indiens ont placé leurs Champs-Élysées. Les Chinois le nomment Omto, & les Japonais Amida. Cette préférence que Xaca sembloit lui donner lui-même, lui attire les plus grands honneurs au Japon. Il a même une Secte fort étendue, qui lui est spécialement dévouée, & dans laquelle on fait profession de croire, que, de quelques crimes qu'on soit coupable, on est assuré du salut, si l'on meurt en l'invoquant, parce qu'il a fait une très rude pénitence pour expier les péchés des hommes. Aussi les Japonais l'invoquent-ils continuellement. Il est adoré sous différentes formes, la plupart mystérieuses; c'est-à-dire, fondées sur des fables.

Suivant les Japonais, le premier qui prêcha cette Religion, passa de-là au Japon (63), où il obtint la permission de bâtir un Temple, qui porte encore son ancien nom de Fakubasi, c'est-à-dire, Temple du Cheval blanc, parce que le Kio y fut porté par un cheval de cette couleur. Pendant quelques siècles, la doctrine de Xaca fit des progrès fort lents; mais, vers l'an 518 de l'Ère Chrétienne, un autre Saint, nommé Darma, son trente-troisième Successeur, fit jeter des fondemens solides au Budso, dans le vaste Empire de la Chine, d'où il se répandit dans le Fakkufai; c'étoit le nom qu'on donnoit alors à la Presqu'Isle de Corée, & qui n'est à présent que celui d'une de ses trois Provinces. Ce fut là que le premier Budso, ou la première Idole de Xaca, fut élevé, l'an 543 de Jesus-Christ. Le Japon, dont les Habitans étoient alors partagés entre leur Religion primitive, & quelques Doctrines Philosophiques qui leur étoient venues de la Chine, ne résistèrent pas plus long-temps. Ils reçurent le Budso, sept ans après son introduction dans la Corée, sous le regne de l'Empereur Kimmai, qui ferma les yeux sur ses progrès (64).

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Ce que les Japonais reconnoissent de Xaca, Auteur du Budso.

Son principal  
Livre, nommé  
*Fokkio*.

Amida, Divinité fort estimée.

Comment & quand le Budso fut introduit au Japon.

(62) On lit, dans Kämpfer, quatre cents cinquante ans avant Jesus-Christ. C'est apparemment une fautive d'impression: car on devroit lire mille cent cinquante, suivant son

propre calcul.

(63) Vers l'an de Jesus Christ, soixante-trois

(64) Kämpfer, Tome II. pages 69 & 70.

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Voyant attirés  
du Budô, pour  
les Japonais.

A quel excès  
de Fanatisme il  
les porte.

Préparations de  
ceux qui se dé-  
vouent à la Mort.

Voici la pénitence  
qui règne  
dans le Budô.

L'attrait le plus séduisant de cette Religion, pour un Peuple du caractère des Japonais, est l'immortalité qu'elle promet à la vertu, dans une plus heureuse vie. De-là, pour emprunter les termes de leur nouvel Historien, ces scènes tragiques d'une infinité de personnes de tout âge & de tout Sexe, qui courent à la mort de sang-froid & même avec joie, dans l'opinion que le sacrifice de leur vie est agréable à leurs Dieux, & qu'ils seront admis au bonheur, sans aucune épreuve. Rien n'est plus commun que de voir le long des Côtes de la mer, des Barques remplies de ces Fanatiques, qui se précipitent dans l'eau, chargés de pierres, ou qui perçant leurs Barques, se laissent insensiblement submerger, en chantant les louanges du Dieu Canon, dont ils placent le Paradis au fond des flots. Une multitude infinie de Spectateurs les suit des yeux, élève leur courage jusqu'au Ciel, & veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils disparaissent. Les Sectateurs d'Amida s'enferment & se font muet dans des cavernes, dont l'espace leur suffit à peine pour y demeurer assis, & où ils ne peuvent respirer que par un trou, qu'on a soin de leur ménager. Là, ils se laissent tranquillement mourir du faim, dans l'espérance qu'Amida lui-même viendra recevoir leurs âmes. D'autres montent sur des pointes de rochers extrêmement élevées, au-dessous desquels il se trouve des Mines de soufre, dont il sort quelquefois des flammes, & ne cessent point d'invoquer leurs Dieux, en les priant d'accepter l'offre de leur vie, jusqu'à ce qu'ils voyent la flamme, qui commence à s'élever. Alors ils la prennent pour une marque que leur sacrifice est accepté; & fermant les yeux, ils se jettent, la tête la première, au fond de l'abîme. D'autres se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte en procession leurs Idoles, & se laissent fouler aux pieds, ou étouffer dans la presse de ceux qui visitent les Temples. Comme on ne voit rien d'approchant dans la Religion du Sinto, il n'est pas surprenant qu'elle ait été fort obscurcie par des idées si conformes au caractère héroïque de ses anciens Sectateurs. La mémoire de ces Martyrs imaginaires est en vénération, parmi ceux qui adorent les mêmes Dieux. On leur érige quelquefois des Temples ou des Chapelles, & ces honneurs sont un nouvel aiguillon pour leurs admirateurs. Ce n'est pas sans préparation qu'on se livre à la mort. Une personne qui a pris la résolution de quitter cette vie, pour en obtenir une meilleure, passe plusieurs jours sans dormir; & ceux de ses Amis, à qui elle communique son dessein, ne l'abandonnent plus. Le Martyr futur ne les entretient que du mépris du Monde. Quelquefois même il fait des discours publics, sur le sujet dont il est rempli. Tous ceux qui le tencontent lui sont des présens. Enfin, le jour du sacrifice, il assemble ses Parens, ses Amis, & ceux que ses exhortations ont engagés à suivre son exemple. Il excite ses imitateurs à la persévérance. Un festin termine ces préparatifs, & l'on ne sort de table que pour prendre le chemin de la mort. Ceux qui vont se précipiter dans l'eau se munissent d'une faux, pour couper les herbes, ou pour écarter d'autres obstacles, qu'ils craignent de rencontrer sur leur passage.

Tous les Japonais ne poussent pas si loin le Fanatisme; mais l'esprit de pénitence est assez commun dans la Religion du Budô. Un grand nombre de ces Idolâtres commencent le jour, dans les plus rigoureux froids de

l'hiver, par se faire verser, sur la tête & sur tout le corps, jusqu'à deux cens cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le moindre frémissement. D'autres entreprennent de longs Pèlerinages, marchant nus pieds par des chemins fort rudes, sur des pointes de cailloux, à travers les ronces & les épines, la tête découverte, bravant les ardeurs du Soleil, la pluie, le froid, grimant au sommet des rochers les plus escarpés, courant avec une vitesse inconcevable dans des lieux où les Daims & les Chamois passeroient avec moins de hardiesse, & marquant, à ceux qui les suivent, le chemin par les traces de leur sang. Quelques-uns font vœu d'invoquer leurs Dieux des milliers de fois par jour, prosternés contre terre, frappant chaque fois le pavé de leur front, qui en demeure écorché. Le Pèlerinage que certains Bonzes, nommés Xamabagis, Disciples de Xaca, font de tems en tems, & que leurs plus zélés Sectateurs entreprennent à leur exemple, peint si bien les emportemens de leur superstition, qu'il mérite d'être rapporté dans toutes les circonstances, d'après le nouvel Historien du Japon, qui les a recueillies de plusieurs Mémoires dont il garantit la sûreté.

Environ deux cens Pèlerins s'assemblent, tous les ans, dans la ville de Nara, qui est à huit lieues de Menco. Ils se mettent en marche au jour marqué. Le voyage qu'ils ont à faire est de soixante-quinze lieues; & les chemins qu'ils choisissent, par les bois & les déserts, sont si difficiles, qu'à peine en peuvent-ils faire une par jour. D'ailleurs, ils vont pieds nus, & chacun porte sa provision de riz pour tout le voyage. A la vérité, ce fardeau n'est pas considérable, parce qu'on ne mange que le matin & le soir, & qu'à chaque fois on ne prend qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours, on n'en trouve pas une goutte, & chacun doit porter sa provision pour ce tems; mais comme elle manque ou qu'elle s'altère bientôt, plusieurs en tombent malades. Lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans pitié, & la plupart périssent misérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter : mais il faut prendre des guides. Certains Bonzes, nommés Genguis, qui se rendent exprès dans une bourgade, nommée Ozino, sont employés à cette fonction. Ils conduisent les Pèlerins, l'espace de huit autres lieues, jusqu'au Bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres Bonzes, connus sous le nom de Goguis, qui sont les Directeurs de ce Pèlerinage. Ces deux espèces de Bonzes mènent une vie extrêmement pénitente. On ignore dans quels lieux ils se retirent. L'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure, qui a quelque chose d'effrayant, leur air & leur regard farouche, leur ton de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent sur le panchant des rochers bordés de précipices, inspirent une véritable horreur, qui fait frémir les plus intrépides. On ajoute que ces Conducteurs ont de fréquens entretiens avec les Démones. Enfin tout ce qu'on en raconte les feroit plutôt regarder comme des Esprits infernaux, que comme des hommes. Ils passent néanmoins pour les confidens de Xaca, & pour des Saints d'un Ordre distingué.

L'autorité qu'ils prennent sur les Pèlerins ne peut être conçue que par ses effets. Ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, & toutes les règles établies; après quoi, pour la moindre faute, ils

Récit d'un Pèlerinage fort étrange.

prennent le Coupable , ils le suspendent par les mains au premier arbre , & l'y laissent exposé au plus affreux désespoir. Dans cette situation , un Malheureux , à qui la force manque bientôt pour se soutenir , tombe , & roule de précipice en précipice. Les Spectateurs n'osent pousser la moindre plainte. Un fils qui pleurerait son père , un père qui donnerait le moindre signe de compassion pour son fils , recevoir le même traitement.

Vers la moitié du chemin , on arrive dans un champ où les Bonzes font asséoir tous les Pèlerins , les mains en croix , & la bouche collée sur leurs genoux. C'est la posture ordinaire des Japonais pendant leurs prières. Il faut demeurer dans cette posture , l'espace de vingt-quatre heures. De grands coups de bâton punissent le moindre mouvement. Tout ce tems est destiné à faire l'examen de sa conscience , pour se disposer à la confession de tous les péchés où l'on est tombé depuis le dernier Pèlerinage. Après cette préparation , toute la troupe se remet en marche. En approchant avec de nouvelles peines , on découvre un cercle de hautes montagnes , assez proches les unes des autres , au milieu desquelles s'élève un rocher escarpé , qui semble se perdre dans les nues. Au sommet de ce rocher , qui est le terme du Pèlerinage , les Guoguis ont dressé une machine , par laquelle ils font sortir une longue barre de fer , qui soutient une balance fort large. Ils placent les Pèlerins , l'un après l'autre , dans un des plats de la balance , en mettant , dans l'autre , un contrepoids pour l'équilibre. Ils poussent ensuite la barre en dehors ; & le Pèlerin se trouve suspendu au-dessus d'un profond abîme. Tous les autres sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour , d'où ils peuvent voir ce Malheureux pénitent , qui doit déclarer , à haute voix , tous ses péchés. Si les Bonzes croient s'apercevoir qu'il ne s'explique pas nettement , ou qu'il cherche à déguiser ses fautes , ils secouent la barre , & ce mouvement le fait tomber dans un précipice , dont la seule vue est capable de troubler sa vue & sa raison. Aussi-tôt que l'un a fini , un autre prend sa place. Lorsqu'ils ont tous passé par une si dangereuse épreuve , ils sont conduits dans un Temple de Xaca , où la Statue de ce Dieu est en or massif , & d'une grandeur extraordinaire ; environnée de plusieurs petites Idoles , dont le nombre augmente chaque année. Ils y rendent leurs adorations à Xaca. Ensuite , ils emploient vingt-cinq jours à faire diverses Stations autour des montagnes. Delà , prenant congé de leurs Directeurs , auxquels chacun donne la valeur de quatre écus , ils se rendent ensemble dans un autre Temple , qui est le terme de leurs dévotions. Ils n'en sortent que pour faire éclater leur joie par une fête commune ; & chacun prend alors le chemin qui lui convient , pour se retirer.

Le même Historien observe que les Sacrifices sont à-peu-près les mêmes dans les deux Religions , c'est-à-dire , qu'ils se réduisent à brûler des parfums sur une table élevée en forme d'Aurel , & placée vis-à-vis les Idoles. On allume aussi des bougies , qui sont , dit-il , une espèce de Sacrifice. A l'occasion d'une Idole nommée Quenonoa , à qui l'on s'adresse , pour obtenir sa médiation auprès des Dieux , & de certains Esprits d'un Ordre inférieur , que les Japonais regardent comme les Ministres des grandes Divinités , il admire la ressemblance d'un grand nombre de leurs pratiques avec celle de l'Eglise Romaine. Il en remarque dix principales , qu'on prendroit

Pratiques qui  
passent pour  
celles de la Religion  
Romaine.

pour

pour autant de Traditions Chrétiennes, si l'on pouvoit expliquer comment elles font parvenues au Japon (65). La Hierarchie du Budô diffère très peu de celle de l'Eglise Catholique. Les Bonzes, qui sont les Prêtres de cette Religion, ont un Grand Pontife, nommé Xaco (66), dont le pouvoir s'étend jusques sur l'autre vie. Non-seulement il peut abrégé les peines du Purgatoire, mais on lui attribue même le pouvoir de tirer les âmes de l'Enfer, & de les placer dans le Paradis, sans qu'elles soient obligées de passer par de nouvelles métamorphoses. D'ailleurs toutes les Sectes du Budô lui sont soumises. On ne peut en former de nouvelles, sans son approbation. C'est lui qui décide sur le sens des Livres de Xaco, & tout le Cérémonial de cette Religion est de son ressort. Il érige des Temples, il décerne un culte aux Saints & aux Martyrs des Sectes de sa dépendance. Il consacre les Tundes, qui sont comme les Evêques du Budô. A la vérité l'Empereur Cubosama s'est attribué le droit de conférer cette Dignité, à laquelle il y a de grands revenus attachés; mais le Xaco confirme la nomination du Prince, consacre les Tundes, & leur accorde le pouvoir de dispenser dans les cas ordinaires. Ces Prélats Japonais peuvent appliquer, aux Vivans & aux Morts, les mérites des Dieux & des Saints; pouvoir qu'ils ne communiquent aux Prêtres, qu'avec de grandes restrictions. La plupart sont, en même tems, Supérieurs des Monastères de Bonzes, avec lesquels ils vivent en Communauté; car, suivant la remarque du même Historien, tout le Clergé du Budô est Régulier, & peut être regardé comme un Ordre Religieux, divisé en plusieurs Congrégations, qui reconnoissent le même Général. Il est divisé en plusieurs Sectes, que leur dépendance d'un même Chef n'empêche pas de se haïr mutuellement. On ne les distingue que par la couleur de leurs habits; car la forme en est presque la même, & ressemble assez à celle de nos Moines. Ils ont tous, les cheveux & la barbe rasés; & jamais ils ne se couvrent la tête. On croit qu'ils ne mangent, ni chair, ni poisson frais. Ils donnent une partie du jour à la prière, & chantent à deux chœurs. Quelques-uns se lèvent à minuit, pour leurs exercices de piété. Ils gardent un profond silence devant les Séculiers, & leur visage respire la modestie & la pénitence. On en distingue quatre principales Sectes, qui ont leurs Monastères dans les lieux

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Bonzes &  
Hierarchie du  
Budô.

(65) 1°. Le Signe de la Croix, comme on l'a déjà observé, mais en Croix de Saine-André, qu'ils font assez souvent sur eux, principalement le matin, en se levant. Quand on leur en a demandé la raison, ils ont répondu que c'étoit pour chasser le Démon. Le Roi de Satsuma, qui reçut Saint François Xavier, portoit une Croix dans son Escusson, ce qui est assez surprenant dans un pays où la Croix est le plus honteux supplice. 2°. Un Chapeler composé de cent quatre-vingt grains, passés dans un fil, qu'on fait dans la longueur. Kämpfer, qui a fait graver celui du Sinto, lui donne la même figure qu'à nos nôtres. 3°. L'usage de sonner une cloche à certaines heures du jour, comme nous faisons pour l'Angelus. Ils se

mettent alors à genoux, en invoquant le Dieu qu'ils honorent le plus. 4°. Les Pelerinages, qui ont pour but, dans les deux Religions, d'obtenir le pardon des péchés & la rémission de la peine. 5°. Les Processions, où l'on porte les images des Dieux & leurs Reliques. 6°. Les vœux & les prières publiques, pour fléchir le Ciel dans les grandes calamités. 7°. Le droit d'asyle, dont les Temples jouissent. 8°. Des espèces de Canonisations, qu'il ne faut pas confondre avec les Apothéoses. 9°. L'ordre hiérarchique, établi dans la Religion des Fotoques. 10°. Les lampes & les bougies allumées devant les Idoles. *Voyez supra, pages 371 & suivantes.* (66) Apparemment parce qu'il est Vicaire du grand Xaco.

Tome X.

M m m m



DESCRIPTION  
DU JAPON.

Juſqu'à ſon  
vœuement des  
Japonois pour  
les Bonzes.

habités, & qui ſont répandues dans le commerce du Monde. La plupart des autres ne fréquentent que les bois & les déferts. Quoique la différence de leurs opinions faſſe regner entr'eux une guerre ouverte, cette animoſité ne ſe communique point à leurs Sectateurs ; & la diverſité de croyance ne trouble jamais le repos des familles. En général le Peuple eſt inſaturé de la ſaineté des Bonzes, & juge favorablement de ce qu'il reſpecte. L'aſtérité de leurs dehors, le crédit qu'on leur ſuppoſe auprès des Dieux, le ſoin qu'ils ont d'arrêter dans leur Corps de jeunes gens d'une naiſſance illuſtre, ſoutiennent leur réputation contre toutes ſortes d'attaques. Il n'y a pas de Prince au Japon, qui ne ſe trouve honoré d'avoir un fils Bonze. De-là cette aveugle confiance, pour tout ce qui ſort de leur bouche & de leurs mains. Ils ſont un débit prodigieux de certaines robes de papier, dont tous leurs Sectateurs veulent mourir revêtus. Ils diſtribuent des pains bénis, d'une vertu proportionnée à leur prix. Ils vendent juſqu'au mérite de leurs bonnes œuvres, en ſe réſervant le principal. Ils donnent, aux plus intéreſſés, des Lettres de Change, payables dans l'autre Monde. Leurs Monafteres ſont des gouffres, où la moitié des biens de l'Etat va ſ'abîmer. Une de leurs occupations eſt de prêcher. Le Docteur, revêtu d'habits magnifiques, monte ſur une Eſtrade, couverte ordinairement des plus riches tapis de la Chine. Il a devant lui une table, ſur laquelle eſt le Fokekio. Il ouvre ce ſaint Livre, il en lit quelques lignes, dont il donne une explication auſſi obſcure que le Texte. Enſuite, il tombe ſur la Morale ou ſur les dernières fins de l'homme ; mais il conclut toujours que le plus sûr moyen d'obtenir la faveur des Dieux, eſt d'orner leurs Temples, & de faire de grandes libéralités à ſes Miniſtres.

Leurs Temples  
ſe nomment Tiras.  
Idée qu'on  
en donne.

Les Temples des Fotoques portent le nom de Tiras. La plupart ſont beaucoup plus grands, plus élevés, plus riches, & mieux ornés que ceux des Camis. Il n'y a point de Province, qui n'en ait quelques-uns d'une beauté ſurprenante. Rien n'approche ſurtout de la magnificence de leurs toits, qui ſont dorés, ou revêtus du plus beau vernis. Dans les Villes & les grandes Bourgades, ils ſont ſitués ordinairement ſur le terrain le plus élevé. Ceux de la Campagne ſe préſentent, au ſommet, ou ſur le penchant des montagnes & des collines. Ils ont tous (67) une vûe charmante, une ſource, ou un petit ruiſſeau d'une eau très claire, un bois, & de belles promenades. Ils ſont conſtruits du meilleur bois de cedre & de ſapin, environnés de colonnes, ornés de ſtatues & de figures en reliefs. L'Autel, qui s'élève au centre, offre une ou pluſieurs Idoles d'or, d'argent, ou de bois doré ; & vis-à-vis, on voit toujours un grand Candelabre, couvert de bougies allumées, qui répandent une odeur agréable. Quoique, pour le ſpirituel, les Bonzes & les Temples du Budſo dépendent du Grand Pontife, qui fait ſa réſidence à Meaco, ſous l'autorité du Dairi, ils ſont, pour tout le reſte, comme ceux du Sinto, ſous la Jurifſdiction immédiate de deux Officiers, nommés par l'Empereur Cubofama. Ces deux Surintendans de l'ancienne & de la nouvelle Religion jouiſſent d'une conſidération fort diſtinguée, à la Cour de Jedo. Les Jugemens de leur Tribunal ſont ſans appel ; mais,

(67) Voyez, ci-deſſus, la Deſcription de ceux de Meaco, dans le Journal de Kämpfer

pour l'exécution des Sentences de mort, ils doivent obtenir l'agrément des Supérieurs Ecclésiastiques.

La Religion du Budfo a comme l'ancienne, des Filles réclufes, qui font chargées de l'éducation des jeunes perfonnes de leur Sexe. Elles fe nomment Biconis, ou Bicanis, quoique la plupart des Relations leur donnent le nom de Bonzies. Dans plufieurs Provinces, on voit des Monafteres des deux Sexes, qui fe touchent ; & des Temples, où les Bonzes & les Bicanis chantent les louanges de leurs Dieux à deux chœurs. Les Bicanis font auffi partagées en plufieurs Congrégations ; ou plutôt chaque Secte de Bonzes a fes Biconis. Leur habillement refemble beaucoup à celui de nos Religieufes, & ne diffère entr'elles, que par la couleur. Elles s'occupent à faire les robes de papier & les autres bagatelles, dont les Bonzes amufent la crédulité du Peuple.

On remarque du Budfo, comme de l'ancienne Religion, qu'il a laiffé dégénérer fes Fêtes en fpectacles (68), quoiqu'elles y confervent une apparence plus religieufe. Une des plus folemnelles eft celle du quinzième jour de la feptième Lune, qui porte le nom de Fête de l'Homme. Elle commence par une proceffion, où paroiffent d'abord quinze ou vingt Chars de triomphe, tirés chacun par trente, ou quarante hommes, & remplis de machines fymboliques. Des troupes d'enfans, richement vêtus, accompagnent les machines, & jouent de toutes fortes d'inftromens. Ceux qui ont fait la dépenfe des ornemens, ou qui ont préfidé à l'invention, fuivent en bel ordre. D'autres Chars fuccèdent en plus grand nombre, ornés de peintures exquifes, chargés de repréfentations des plus beaux Monumens de l'Antiquité, avec un cortège de gens armés de toutes pieces. L'Affemblée fe rend au Temple du Dieu, dont on célèbre la Fête. Elle y demeure jufqu'au foir, pour en fortir alors dans le même ordre. L'Idole fuit la proceffion, portée fur un brancard, par des hommes qui femblent fuccomber fous le poids de la Majesté Divine. La Maitrefle du Dieu paroît enfuite, portée auffi fur un brancard. Après quelques tours par la Ville, elle fe rencontre, comme par hazard, vis-à-vis d'un troifième brancard, où eft l'époufe légitime, dont les Porteurs fe mettent alors à courir de tous côtés, & tâchent d'exprimer, par leur action, le chagrin que la Déeffe refient de voir fa Rivale. Il fe communique bientôt à une patrie du Peuple, qui fond en larmes. Tout le monde s'approche confufément du brancard, comme fi chacun vouloit prendre parti entre le Dieu, fon Epoufe & fa Concubine. Enfin l'Affemblée fe fépare en défordre ; & les Idoles reprennent le chemin du Temple.

Dans une autre Fête, qui fe célèbre à Sacay, pendant la fixième Lune, on choifit les plus belles & les plus grandes rues de la Ville ; & toutes les avenues font fermées par des barrières. A l'heure marquée, on voit fortir, d'une Maifon de Bonzes, une Idole à cheval, le cimetière à la main, fuivie de deux Pages, dont l'un porte fon arc & fes fleches, & l'autre un oifeau de proie. Quantité de gens fuccèdent, à cheval, ou à pied ; quelques-uns, avec une grande fuite de Livrée, portant quelque chofe à la main, & répé-

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Religieufes du  
Budfo.

Ses Fêtes.

Fête de l'Homme.  
me.

Fête du Nori-  
mon.

(68) Le pōit des Japonois pour la Comédie & les Scènes de Théâtre, fe déclare dans tout ce qu'ils font. Voyez, ci-deffus, le § des Sciences.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

tant sans cesse, d'un ton joyeux, *mille ans de plaisir, mille milliers d'années de joie*. Les Bonzes du Monastère, d'où ce cortège est parti, viennent en suite; & derrière eux, une nombreuse Noblesse à cheval. Une troupe de Sorcieres, dir l'Historien, vêtues de blanc, suir en chantant les louanges de leur Dieu. La marche est fermée par un magnifique Norimon, environné de gens armés, & porté par vingt hommes, qui répètent le même cri. Le Norimon est vuide; cependant il reçoit du Peuple les mêmes respects que s'il étoit occupé par le Dieu même. On lui fait diverses sortes d'offrandes, qui tournent au profit des Bonzes.

Fête bizarre &  
singulière.

Une troisième Fête, qui se célèbre dans le cours de la seconde Lune, paroît peu mériter le nom de Solemnité religieuse. Des Cavaliers bien montés & bien armés, se rendent sur une esplanade. Chacun porte, sur son dos, la figure du Dieu, dont il suit la Secte. En arrivant, ils forment divets escadrons. C'est le prélude d'un combat sanglant, qui commence à coups de pierres; mais dans lequel on employe bientôt les fleches, les lances, & le fabre. On se traite alors avec toute la fureur de la haine. Aussi n'est-ce que le rendez-vous de tous ceux qui ont quelque querelle à vuider. Chacun se vange sous le masque de la Religion, & sous les auspices des Dieux. Le champ de bataille demeure couvert de morts & de blessés, sans que la Justice air droit de rechercher les motifs de cette violence. On juge qu'une Fête si singulière a été instituée, pour décider, par les armes, la préférence entre les Dieux du même ordre.

Mariages, &  
diverses.

Kämpfer ne nous apprend point en quoi consistent les engagements du Mariage, & quelles en sont les Cérémonies (69). Mais il paroît que les

(69) On les trouve dans les Ambassades mémorables de la Compagnie Hollandoise. Mais l'Auteur se contredit en quelques endroits. Cependant on ne doit pas être ici plus difficile que le nouvel Historien du Japon, qui emprunte de lui ce détail, après avoir fait la même remarque.

» Encore que les Japonais ayent autant  
» de femmes qu'ils en veulent, il n'y en a  
» qu'une de légitime & qui mange avec le  
» mari, toutes les autres étant obligées de  
» le servir; aussi ses enfans héritent-ils de  
» tous les biens du Pere, qui donne aux  
» autres très peu de chose. . . . Toutes cho-  
» ses étant disposées, on va de grand ma-  
» tin chez l'un & chez l'autre, qu'on met  
» chacun dans un carrosse, tiré par des bœufs,  
» ou par des chevaux; puis on les mène  
» hors de la ville, au son de plusieurs in-  
» strumens, sur une colline, où chacun va  
» par des chemins différens, au milieu d'une  
» grande foule, d'où ils auroient peine à

» sortir, si des Archers ne fendoient la pres-  
» se. Après le carrosse du Marié, suivent  
» quantité de chariots, chargés de présents  
» pour la mariée, ou plutôt de son douai-  
» re; & au même-temps qu'elle le reçoit,  
» elle le donne à ses parens, en reconnois-  
» sance de la peine qu'ils ont prise à l'éle-  
» ver. Ainsi un pere est riche (70), suivant  
» le nombre de ses filles, principalement si  
» elles sont belles; celles-ci, étant nées à  
» bien plus haut prix que les autres. . . .  
» Un peu avant que d'arriver à la colline,  
» le Marié sort de son carrosse; & pendant  
» qu'elle y monte seule, le Mari avance  
» seul aussi, l'un & l'autre n'étant escortés  
» que de leurs Parens & de quelques joueurs  
» d'instrumens, qui les accompagnent; ce  
» qui se fait par des montées coupées d'une  
» barrière, qui sépare en montant les Ma-  
» riés de leurs proches. Au haut de la colline  
» ne, tous ces gens se séparent, & pren-  
» nent place, les Parens derrière la Mariée,

(70) Après avoir dit que le mari & la femme ne diffèrent que très peu en biens, en âge & en qualité, il assure qu'au Japon, non-seulement un homme épouse une fille sans bien, mais qu'il est même obligé de leur donner un Douaire.

Inclinations n'y sont guères consultées. On se marie, au Japon, sans s'être connu. Ce sont les Parens, des deux côtés, qui forment le nœud. A la vérité, cet aveugle Contrat n'est pas gênant, puisque la liberté de se séparer est égale pour les deux Sexes, & que les hommes peuvent avoir autant de Concubines qu'il leur plaît. Cependant l'adultère est puni de mort, dans les femmes; & quelquefois une simple liberté leur coûte la vie. Les Japonais sont peut-être les seuls hommes du Monde, qui aient trouvé l'art de gagner & de se conserver le cœur de leurs femmes, par cette rigueur; car on vante leur attachement & leur fidélité. Les Histoires du Japon en offrent de continuel exemples. On y voit des femmes qui se laissent mourir de faim, dans le chagrin de ne pouvoir trouver d'autre voie pour suivre leurs Maris au tombeau. Il est difficile d'accorder ce fond de tendresse, avec l'usage qui permet aux Petes & aux Metes d'exposer les enfans qu'ils ne

DISCUSSION  
DU JAPON.

Comment les  
Maris s'assurent  
le cœur de leurs  
femmes.

« & tous les joueurs d'Instrumens derrière  
« le Marié, l'un & l'autre un peu éloignés.  
« Ces Parens sont deux à deux, sous un  
« Parasol porté par des Valets, pendant que  
« de l'autre côté les joueurs d'Instrumens  
« mettent en pratique tout ce qu'ils savent;  
« les uns étant assis à terre, & faisant je ne  
« fais quel bruit, sur je ne sais quels Instru-  
« trumens, qui n'ont rien de semblable aux  
« nôtres. D'autres frappent, avec des bâtons,  
« sur des boules de cuivre, lesquelles étant  
« creusées, & pendues à des chaînes, qui  
« sont attachées à deux gros bâtons en tra-  
« vers, font un certain bruit, sur lequel ces  
« gens se remuent en cadence.  
« Entre les Parens des Mariés & les joueurs  
« d'Instrumens, est une tente fort éclairée.  
« Tout le dehors est couvert de papier hui-  
« lé; mais le dedans est tapissé d'une belle  
« étoffe de soie. Sa figure, qui est octogone,  
« ne, finit insensiblement par six pointes,  
« ou pyramides, soutenues de quatre pi-  
« liers. Au milieu de la teure, est un fort  
« bel Aurel, où est le Dieu du Mariage, re-  
« présenté avec une tête de chien, les bras  
« ouverts, & un fil de laiton entre les mains.  
« Par la tête de chien, les Japonais veulent  
« faire entendre que la fidélité & la vigilan-  
« ce sont nécessaires dans le mariage; com-  
« me par le fil de laiton, ils représentent l'u-  
« nioe étroite qui doit être entre les Mariés..  
« Devant l'idole, il y a un Prêtre, à la main  
« droite duquel est la Mariée, & à la gau-  
« che le Marié, chacun desquels tient en  
« main une torche ardente. La Mariée allu-  
« me la flamme aux lampes, qui brûlent à

« l'entour de la tente; pendant que le Pré-  
« tre marmotte je ne sais quelles paroles...  
« Après, le Marié allume la flamme à celle  
« de la Mariée, & les Assistans font un cri  
« de joie, & leur souhaitent toute sorte de  
« prospérité dans la suite de leur mariage;  
« à quoi le Prêtre ajoute sa bénédiction...  
« Pendant que les nouveaux Mariés sont oc-  
« cupés sur la colline à leurs cérémonies,  
« ceux qui sont demeurés à pied ne le sont  
« pas moins; les uns à jeter dans le feu les  
« babioles de la Mariée, lorsqu'elle étoit en-  
« core enfant; d'autres à mettre en mille  
« postures un rouet, une quenouille; d'au-  
« tres enfin à faire la ronde à l'entour du  
« chariot où est l'argent, qui lui est donné  
« pour la dot... Pour conclusion, les Pré-  
« tres tuent, au pied de la colline, deux  
« bœufs de Siam & quelques moutons ( \* ),  
« qu'ils sacrifient au Dieu du Mariage... On  
« ramène ensuite la Mariée dans son ca-  
« roffe, parmi les cris de joie du Peuple &  
« l'harmonie des Musiciens, au logis du Ma-  
« rié, où cependant de jeunes gens font oc-  
« cupés, les uns à planter des pavillons sur  
« la terrasse, & sur d'autres lieux élevés;  
« d'autres à se parer de guirlandes, & à se-  
« mer des fleurs dans tous les endroits de  
« la Maison. Cette Fête, dont la durée est  
« incalculable, dure ordinairement huit jours.  
« L'âge auquel les Japonais marient leurs  
« filles est quinze ou seize ans, & rare-  
« ment plus tard. Il arrive même assez sou-  
« vent qu'on les engage dès le Berceau.  
*Histoire du Japon, Tome I. pages 395 &*  
*précédentes.*

( \* ) L'Historien, du Japon, remarque qu'il n'y a des moutons, dans ces Isles, que depuis que les Portugais y en ont porté; & que les bœufs, qu'on nomme les bœufs de Siam, sont des bœufs, naturels au pays. *Tome I. page 394.*

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Et position des  
enlacs.

Alliances &  
héritage.

Trois ordres  
des conditions  
communes.

Funérailles du  
Japon.

sont point en état d'élever. Peut-être croient-ils faire un acte d'humanité, en dérivant ces innocentes créatures, d'une vie qui leur deviendrait à charge. Les personnes aisées, qui n'ont pas d'enfants, adoptent ceux de leurs Parents & de leurs Amis qui en ont un trop grand nombre.

Dans les Alliances, on ne respecte que le premier degré du sang, sur lequel on ne se relâche jamais. Lorsque les aînés des familles sont parvenus à l'âge viril, les Pères prennent le parti de se retirer ; & leur abandonnant la conduite de leurs biens, ils ne s'en réservent que ce qui est nécessaire à leur subsistance, & à l'entretien de leurs autres enfants. Le partage des Cadets est modique. Les Filles ne portent à leurs Maris que ce qu'elles ont sur elles.

Il paroît que, dans les Conditions communes, on observe les mêmes degrés & les mêmes proportions que parmi la Noblesse, mais sans aucune marque de dépendance, ou de subordination. Les Marchands composent le premier Ordre ; les Artisans, le second ; & les Laboureurs, le troisième : mais un Laboureur n'est guères distingué des Valets de son Maître ; car tous les Japonais, qui possèdent des Terres, sont dans l'usage de les faire valoir eux-mêmes. Ainsi tous les Domestiques peuvent être compris dans le troisième Ordre ; & l'idée, qu'on a donnée de la Police, doit faire juger qu'il comprend même les simples Soldats.

Les Funérailles du Japon, auxquelles ce récit conduit assez naturellement, sont plus uniformes qu'on ne doit se l'imaginer de cette multitude de Sectes, & de la variété de leurs opinions. Les Ministres des Temples vont prendre le corps ; & le portent en chantant dans leur Cloître, où ils l'enterrent, sans autre rétribution que ce qui leur est offert à titre d'aumône. Mais, avant la mort du Malade, ils ont employé tous leurs soins à se procurer une partie de son bien. A l'égard des personnes de qualité, on nous représente ce qui se pratique à Meaco, où l'on peut croire que la présence du Dairi a fait conserver le plus ancien usage.

Une heure avant que le corps soit transporté, les Amis du Mort se rendent en cérémonie, & magnifiquement vêtus, au lieu de la sépulture, comme pour en prendre possession. A l'heure marquée, le convoi marche dans cet ordre : 1°. les femmes, parentes ou amies du Mort, vêtues de blanc, & la tête couverte d'un voile de différentes couleurs. Elles sont accompagnées de leurs Suivantes ; & les plus qualifiées sont portées dans leurs Norimons, dont l'appareil ne se sent point d'une cérémonie lugubre. 2°. Les principales personnes de la Ville, qui veulent témoigner leur respect pour la mémoire de leur Supérieur, ou de leur égal, & qui sont parées comme s'ils venoient assister à sa noce. 3°. Après un assez grand intervalle, le Supérieur des Bonzes de la Secte du Mort, tout couvert de soie & d'or, porté dans un superbe Norimon au milieu d'une troupe de Bonzes, revêtus d'une sorte de surplis, & d'un manteau noir par-dessus. 4°. Un homme seul, en habit cendré ; couleur, qui est de deuil, comme le blanc ; & portant une torche de pin. 5°. Deux cens Bonzes chantant, avec une espèce de Bedeau, qui frappe sans cesse sur un bassin. 6°. Plusieurs autres Officiers, dont chacun porte au bout d'une longue pique, un grand panier de carton, plein de feuilles, ou d'autres fleurs artificielles, qui étant secouées, forment une sorte de pluie ;

tandis que le peuple, aussi transporté de joie que si ces fleurs tomboient véritablement du Ciel, s'écrie que le Mort est entré dans son Paradis. 7°. Huit jeunes Bonzes, de dix-huit à vingt ans, portant, sous le bras, de grandes baguettes renversées, au bout desquelles on lit, sur de petits drapeaux, le nom du Dieu de la Secte. Ce nom est écrit aussi sur dix lanternes fermées d'une toile fine, & portées par dix autres Bonzes, qui suivent immédiatement, & qui sont précédés de deux petites torches destinées à mettre le feu au bucher. Elles sont portées par un Officier, en habit cendré. 8°. Une troupe de gens, vêtus de la même couleur, & la tête couverte de chapeaux, de figure triangulaire, noués sous le menton. Ces chapeaux sont de cuir noir, & luisant comme l'acier le plus poli. Le nom du Dieu y est écrit en gros caractères. Il est aussi en lettres d'or, sur un grand Ecriteau de toile fine, porté par un autre homme.

Après ce cortège, le corps paroît, dans un Norimon extrêmement orné, soutenu par quatre Porteurs. Il est vêtu de blanc, & dans la posture, où l'on est en priant. Par-dessus ses habits il porte une robe de papier, où sont écrits des caractères mystérieux, qui doivent lui faire ouvrir l'entrée du Ciel. Ses enfans sont autour de lui, dans leurs plus riches habillemens; & le plus jeune porte une torche allumée, avec laquelle il doit mettre le feu au bucher. On y arrive. Il est construit dans une fosse, au milieu d'un champ fermé de murailles, qui sont tendues de drap noir, & dans l'enceinte desquelles on entre par deux portes. Aux deux côtés du bucher s'offrent deux tables, dont l'une est chargée de toutes sortes de rafraichissemens, & l'autre d'un grand brasier.

Aussi-tôt que le corps est entré dans l'enceinte, les Bonzes le placent, avec le Norimon, au milieu du bucher. Leur Chef s'approche; & recevant la torche allumée du plus jeune des fils du Mort, il tourne trois fois, autour du bucher, en la remuant, comme nos Prêtres remuent l'encensoir. Ensuite, après avoir récitée quelques prières, il la rend à celui des mains duquel il l'a reçue, qui la jette à l'instant au milieu du bucher. Les deux autres torches, qu'on allume aussi-tôt, servent à mettre le feu en plusieurs autres endroits du bucher, où l'on jette en même-tems de l'huile, des parfums, & d'autres matières combustibles. Lorsque le corps est consumé, la famille environne la table du brasier, y répand des parfums, & rend à genoux des adorations au Mort, dont on suppose que l'ame est admise au commerce de ses Dieux. On donne ensuite, à chaque Bonze, une rétribution convenable à sa dignité. Les moindres présens sont de la valeur d'un ducat; & les plus considérables d'environ vingt écus. Le lendemain, les Parens & les Amis du Mort vont recueillir ses cendres, & les mettent dans un vase doré, qu'ils couvrent d'un voile fort riche, & qu'ils placent dans l'endroit même où étoit le bucher. Il y demeure sept jours, pendant lesquels les Bonzes y vont faire leurs prières. De-là, il est porté au lieu qui est destiné pour sa situation fixe, & posé sur une espèce de piedestal, où le nom du Mort & celui de sa Secte sont gravés. Sept mois après, on recommence les mêmes cérémonies. Elles se renouvellent au bout de sept années, & quelquefois même de quinze en quinze jours, suivant la dépense que la famille y veut faire; car les Bonzes sont toujours prêts, lorsque le

DESCRIPTION  
DU JAPON.Forme & des-  
sée du Deuil.Fête du retour  
des Ames.Comment les  
Ames sans con-  
science.

payement est certain. Ce cérémonial, observe l'Historien, fait connoître que l'idée de la mort n'a rien de lugubre pour les Japonais, & qu'ils la regardent moins comme un mal, que comme un passage qui conduit au bonheur.

Le deuil dure deux ans, pendant lesquels on doit se priver de toute sorte de plaisir : c'est-à-dire, qu'après avoir commencé par prendre part au bonheur du Mort, on pleure ensuite sa perte. La manière, dont on est vêtu dans cette intervalle, paroît capable d'inspirer la tristesse. Les hommes le sont à-peu près comme les femmes. On porte pour coëffure, dans les deux Sexes, une espèce de bandeau craté, auquel est cousu un grand linge, qui tombe par derrière comme un crêpe. La robe de dessus est d'une largeur extraordinaire, & se ferme sur l'estomac. Elle doit être tout unie, & sans doublure. La ceinture, qui est fort large & en rezeau, fait ordinairement deux tours ; & tout l'habillement doit être de toile crue. Cette simplicité est accompagnée d'une singulière modestie. On marche lentement, les yeux baissés, & les mains repliées dans les manches.

L'Historien a recueilli des mêmes Mémoires, que dans une Secte du Japon, où l'on croit que les Ames employent trois ans à se rendre au Paradis de leur Dieu, on suppose aussi que, pendant ce voyage, elles reviennent chaque année dans leur famille ; supposition fort ridicule, puisque se retrouvant toujours au point d'où elles sont parties, elles ne pourroient jamais attirer à leur retour. On n'a pas laissé d'établir, pour les recevoir, une Fête, qui se célèbre le treizième jour de la septième Lune. Toutes les Maisons sont fort ornées. Le soir, qui précède la Fête, chaque famille sort de la ville avec beaucoup d'appareil. En arrivant au lieu, où doivent se rendre les Ames, chacun leur fait de grands complimens sur leur retour. On les invite à se reposer. On leur présente des rafraichissemens, & l'on commence avec elles une conversation assez plaisante, qui ne dure pas moins d'une heure. Ensuite une partie de la famille prend congé d'elles, pour aller préparer tout ce qui est nécessaire dans la Maison. Les autres demeurent quelque tems encore à les entretenir ; puis, ils les invitent à venir avec eux. La conversation continue pendant le chemin. Un grand nombre de flambeaux les accompagnent. En entrant dans la ville, ils la trouvent éclairée par des illuminations. L'intérieur des Maisons n'est pas moins éclatant de lumières, & les tables y sont magnifiquement servies. Les Morts ont leurs couverts, comme les Vivans ; & suivant le principe des Japonais, qui croient les Ames formées d'une matière extrêmement subtile, on ne doute pas qu'elles ne fassent la plus pure substance de tous les mets, qu'on leur présente. Après le repas, chacun va rendre visite aux Ames de ses Amis & de ses Voisins. La nuit se passe à courir ainsi dans toute la ville, & la Fête dure jusqu'à la fin du jour suivant. Alors les Ames, qu'on eroit suffisamment délassées & rafraichies, sont reconduites, avec la même cérémonie, jusqu'au lieu où l'on étoit allé pour les recevoir. Les campagnes sont encore éclairées cette nuit, afin qu'elles puissent retrouver leur chemin ; & de peur qu'il n'en soit resté quelques-unes dans les Maisons, & qu'elles n'aient de l'embarras à rejoindre les autres, on jette quantité de pierres sur les toits, & l'on visite avec soin tous les Appartemens, en donnant, de toutes parts,

de

de grands coups de bâton. La crainte d'être incommodés par les appatitions de ces fâcheux Hôtes, n'a pas peu de part au dernier acte (72).

Kämpfer est le seul Voyageur, qui parle avec quelque étendue d'une Secte considérable, qu'il nomme Siuto (73), & qui n'est composée que de Philosophes. Elle reconnoît, pour son Auteur, le célèbre Confucius, ou Kooï, dont la mémoire n'est pas moins respectée au Japon qu'à la Chine. Il naquit, suivant Kämpfer, il y a 2243 ans (74). Moïsi, un de ses Disciples, ayant beaucoup contribué à la propagation de sa Doctrine, par la publication d'un Livre, qui en contient les principes, elle se répandit, au Japon, presque aussitôt que dans sa Patrie. Il paroît qu'elle porta les premières atteintes à l'ancienne Religion du Pays, & qu'elle fut comme la première barrière, qui arrêta l'inondation des nouvelles Sectes venues des Indes. Ses Sectateurs ne renoncèrent pas tout d'un coup au culte des Camis; mais ils cessèrent de les regarder comme des Dieux, quoiqu'extérieurement ils se conformassent à ce qui étoit établi par les Loix ou par l'usage; ce qu'ils n'avoient jamais fait pour le culte des Fétiches.

Kämpfer nous donne une courte exposition de leur Philosophie. Elle se réduit, dit-il, à cinq Articles, qu'ils appellent Dsin, Gi, Re, Tsi, & Sin. Dsin, leur enseigne à mener une vie vertueuse; & de-là vient qu'un homme vertueux est honoré du nom de Dsinja. Gi donne des leçons de justice; & Re en donne de politesse. Tsi établit les maximes d'un bon & sage Gouvernement. Sin traite de la conscience pure & de la droiture du cœur. Cette Secte de Moralistes ne reconnoît point la transmigration des âmes. Elle admet une âme du Monde, un esprit universel, une puissance répandue dans l'Univers, qui anime tout, & qui réprend les âmes séparées des corps, comme la Mer reçoit toutes les rivières & toutes les eaux qui s'y jettent. Cette âme du Monde est le réceptacle commun des âmes, d'où elles peuvent sortir pour animer d'autres Créatures. Les Sectateurs du Siuto la confondent avec l'Être Suprême, & lui attribuent toutes les perfections qui n'appartiennent qu'à Dieu. Ils employent fréquemment le mot de Ten, qui signifie Ciel ou Nature; par exemple, c'est le Ciel, ou la Nature, qu'ils remettent de tous les biens sensibles qu'ils croient en recevoir. Cependant quelques-uns d'entre eux, avec lesquels Kämpfer s'entretenoit familièrement, reconnoissoient un Être intellectuel, incorporel, gouverneur & directeur, non pas Auteur, de la Nature (75). Ils prétendent même qu'il est une production de la Nature, engendrée par *In* & *Jo*, c'est-à-dire, le Ciel & la Terre; l'un actif, l'autre passif; l'un principe de génération, l'autre de corruption. C'est de la même manière, disent-ils encore, que les Puissances naturelles sont des Êtres spirituels. Ils croient le Monde éternel. Ils supposent que les hommes & les animaux ont été produits aussi par *In* & *Jo*.

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Sect. Philo-  
sophique du Siuto.

Sa Doctrine

(72) Histoire du Japon, *ubi supra*, pages 389 & précédentes.

(73) Ce mot signifie voye ou méthode des Philosophes.

(74) A compter, dit-il, depuis la cinquième année de l'Ère Japonaise, qui se nomme Genrok. Il écrivit en 1691. Le Père Couplet

met la naissance de Confucius, cinq cents cinquante & un ans avant Jésus-Christ, & cent neuf ans après la fondation de l'Empire Japonais.

(75) Voyez, ci-dessus, dans la Description de la Chine, les véritables principes de Confucius.



DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Ses Sectateurs  
n'ont ni Tem-  
ples ni Culte.

Comme ils n'admettent aucunes Divinités du pays, ils n'ont, ni Temples, ni forme de culte. Ils se conforment aux usages généraux de leur Patrie, en célébrant la mémoire de leurs Parens morts; c'est-à-dire, que mettant toutes sortes de viandes sur une table, & faisant brûler des chandelles devant leurs Images, ils se prosternent jusqu'à terre pour leur rendre ce qu'ils doivent aux Loix du sang. Dans cette solemnité, qui s'observe tous les mois ou tous les ans, ils prennent leurs plus beaux habits, après s'être lavés & purifiés l'espace de trois jours, pendant lesquels ils n'approchent point de leurs femmes, & ne touchent à rien d'impur. Les Moralistes ne brûlent point leurs Morts. Ils gardent les corps pendant trois jours, après lesquels ils les mettent dans un cercueil, couchés sur le dos, & la tête élevée. Le cercueil est rempli de parfums, pour en éloigner la corruption; & la sépulture se fait sans cérémonie.

Leur mépris  
pour la Mort.

Cette Secte croit la Mort non-seulement permise, mais glorieuse & louable, lorsqu'elle est nécessaire pour éviter une fin honteuse, ou pour se dérober à des Ennemis vainqueurs. On soupçonnoit autrefois les Sectateurs du Siuto de favoriser la Religion Chrétienne. Aussi, lorsqu'elle fut extirpée par les supplices, on leur ordonna d'avoir chez eux une Idole, ou du moins le nom de quelque Divinité du Pays, placé dans un lieu honorable de leurs Maisons, avec un vase rempli de fleurs & un encensoir devant cette espèce d'Autel. Ils choisissent ordinairement l'Idole de Quanwon, ou celle d'Amida, qu'ils placent derrière leur foyer. On voit, dans leurs Ecoles publiques, le portrait de Confucius. Il n'y a pas long-temps qu'un Empereur Cubosama fit bâtir, dans Jedo, deux Temples à l'honneur de ce Philosophe; & lorsqu'il les visita, pour la première fois, il fit, à ceux qui l'accompagnoient, un fort beau discours sur le mérite de ce Chef de la Philosophie Chinoise. Mais ce reste de vénération n'empêche pas que depuis la ruine du Christianisme, le nombre des Partisans du Siuto ne soit fort diminué. La rigueur des Edits Impériaux s'est étendue jusqu'à leurs Livres, qu'on ne lit point aujourd'hui sans crainte. Ils faisoient autrefois les délices de tout le monde; les Arts & les Sciences étoient comme le passage de cette Secte, & l'on assure qu'elle comprenoit alors la plus grande partie de la Nation.

Croie de leur  
dissimulation.

Efforts d'un  
Prince pour rele-  
ver cette Secte.

Trente ans avant l'arrivée de Kämpfer, au Japon, le Prince de Sifen & d'Inaba, Protecteur du Siuto & des Sçavans, avoit entrepris de faire revivre, dans ses Etats, cette Philosophie presque éteinte. Il avoit fondé une Université dans cette vue; & les Sçavans, rassemblés de toutes parts, y trouverent toutes sortes de faveurs & de privilèges. Mais les Bonzes, qui se crurent menacés de leur ruine, firent tant de bruit aux deux Cours Impériales, que le Prince de Sifen auroit payé son entreprise de sa tête, s'il n'eût pris le parti de renoncer aux affaires, après avoir remis ses Etats entre les mains de son fils. Cette démarche apaisa ses Ennemis, & lui procura une vie tranquille. Quoiqu'on ne pût douter que son Successeur ne fût dans les mêmes principes, ce jeune Prince se conduisit avec tant de prudence, que du temps de Kämpfer, il jouissoit paisiblement de ses Etats, dans une parfaite liberté de penser (76).

## § IX.

*Histoire Naturelle du Japon.*

LE nouvel Historien s'est attaché avec tant d'exactitude & de fidélité à recueillir toutes les observations de Kämpfer, que dans un article si curieux on peut prendre indifféremment l'un ou l'autre pour guide. Les Japonais, disent-ils tous deux, vantent beaucoup leur climat. Il doit être effectivement fort sain, puisqu'on y vit très long-temps, que les femmes y sont très fécondes (77), & qu'on y est sujet à peu de maladies. Le temps néanmoins y est fort inconstant. En Hyver, l'air est chargé de neige & produit de fortes gelées. En Été, surtout dans les jours caniculaires, il est d'une chaleur insupportable. Les pluies sont fréquentes pendant toute l'année; mais les plus grandes tombent aux mois de Juin & de Juiller, que cette raison a fait nommer Satsuki, ou les mois d'eau. Cependant la saison des pluies n'a pas, au Japon, cette régularité qu'on observe dans les Contrées plus chaudes des Indes orientales. Le tonnerre & les éclairs y sont fort fréquents.

Climat &amp; Saisons.

L'agitation continuelle de la mer qui environne ces Isles, joint au grand nombre d'écueils dont elle est parsemée, en rendent la navigation fort dangereuse. On ne voit, nulle part, tant de ces trompes ou de ces colonnes d'eau, dont on a donné plus d'une fois la description dans ce Recueil. Les Japonais les prennent pour des dragons d'eau, qui ont une longue queue. Aussi les nomment-ils dans leur langue *Taymaki*, c'est-à-dire, dragons jaillissans. Les Côtes du Japon ont deux fameux tournans, qui en augmentent le danger. Le premier, nommé Faisaki, est au-dessus de l'Isle d'Amakusa. Il n'est jamais plus redoutable que dans les basses marées; car lorsque la mer est haute, il se trouve de niveau avec la surface des flots, & le moindre vent aide à s'en tirer; mais aussitôt qu'elle commence à baisser, on le voit tournoier d'abord avec violence, & puis tomber tout d'un coup jusqu'à la profondeur de quinze brasses, entraînant, avec une extrême rapidité, tout ce qui se rencontre dans son courant, & le brisant contre les rochers qu'il renferme. Les débris demeurent quelquefois abîmés au fond de l'eau, & quelquefois ils sont rejetés à la distance de plusieurs milles (78). Le second tournant est proche des Côtes de la Province de Kijnokuni. On le nomme Awano Narratto, c'est-à-dire, bruissement d'Awa, parce que cette Province en est voisine. Il se précipite avec tant d'impétuosité autour d'une petite Isle, composée de rochers, que la violence de cette agitation la fait trembler continuellement. Il ne laisse pas d'être le moins dangereux, parce que le bruit, qui se fait entendre de fort loin, excite la défiance & les précautions. Ce terrible écueil est un fond inépuisable d'allusions, pour les Poètes & les Prédicateurs Japonais (79).

Qualités de la Mer du Japon.

En général, le terroir du Japon est montagneux, rempli de pierres, &

Terroir du Japon.

(77) On a vu, dans le Journal de Kämpfer, un village du Ximo, dont tous les Habitans étoient fils, petit-fils & arrière-petits-fils d'un seul homme, qui vivoit encore.

(78) Kämpfer, Tome I. page 161.

(79) *Ibidem.*

DESCRIPTION  
DU JAPON.

## Ses Rivières.

naturellement peu fertile. Mais l'industrie & le travail infatigable des Habitans leur font tirer, des rochers mêmes & des lieux les plus secs, tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. D'ailleurs la mer leur fournit abondamment du poisson, & toutes sortes de coquillages. L'eau douce ne leur manque pas. Ils ont, de toutes parts, des lacs, des fontaines & des rivières; quelques unes si rapides, qu'on ne les passe point sans danger, & qu'il n'est pas possible d'y construire des Ponts. Aussi la plupart ont-elles leur source sur des montagnes, d'où elles descendent avec d'autant plus d'impétuosité, qu'elles sont grossies par les grandes pluies des mois de Juin & de Juillet. On distingue, entre les plus célèbres; 1°. Celle d'Ufin, qui est large d'un quart de lieue d'Allemagne. Elle tombe du sommet d'une montagne, avec tant de rapidité, que pour la passer à gué, dans les tems mêmes où l'eau monte à peine aux genoux, un Voyageur est obligé de faire conduire son cheval par cinq hommes robustes, qui connoissent parfaitement le canal. Les accidens y sont néanmoins assez rares, parce que, suivant la Loi du Pays, les guides sont responsables de la sûreté des Passans. 2°. La rivière d'Omi, qui tire son nom de la Province où elle prend sa source, & qui se forma dans l'espace d'une nuit, 285 ans avant l'Ere Chrétienne. 3°. Celle d'Aska, remarquable par le changement continu de son lit. Kämpfer ne nomme aucune rivière du Japon, qui paroisse d'un long cours & fort navigable.

Tremblemens  
de terre, com-  
muns au Japon.

On connoît peu de pays aussi sujets aux tremblemens de terre. Ils y sont si fréquens, que les Habitans s'en allarment peu; quoiqu'ils soient quelquefois assez violens pour renverser des villes entières. Le peuple attribue ces violentes secousses à une grosse baleine, qui se remue sous terre. On fait un récit effrayant (80) des desordres qu'elles causèrent en 1586, depuis la Province de Sacaja jusqu'à Meaco. La ville de Jedo, résidence des Empereurs Cubosamas, fut presque entièrement abîmée en 1703; & plus de deux cens mille Japonois furent ensevelis sous ses ruines. En 1730, on publia, dans toutes les Nouvelles de l'Europe (81), que Meaco, ancienne Capitale de l'Empire, & séjour ordinaire des Dairis, avoit été renversée dans toute son étendue, avec perte d'un million d'Habitans. Kämpfer nomme quelques parties du Japon, telles que les Isles de Gotto & la petite Isle de Sikubusima, qui n'ont jamais senti la moindre secousse. Tous conviennent du fait, dit-il; mais les uns attribuent cette exception à la faveur d'un Dieu tutélaire; & d'autres, moins superstitieux, prétendent l'expliquer par les principes d'une fort mauvaise Physique. Ils supposent que ces cantons porteurs immédiatement sur le centre de la terre (82). Le nouvel Historien, rapprochant diverses observations de Kämpfer, trouve une explication fort naturelle d'ans le grand nombre de Volcans qu'on voit au Japon. Une petite Isle, voisine de Firando, a brûlé pendant plusieurs siècles. Une autre, vis-à-vis de Sarsuma, jette continuellement du feu. Dans la Province de Fingo, sur

Leurs terribles  
pluies.

## Volcans

(80) Le Pere de Froes, dans une Lettre datée de Simonofski, dans la Province de Nagassa, le 15 d'Octobre 1586. Voyez le Recueil du Pere Hay de rebus Japonicus. Le même Recueil contient le récit d'un autre

accident de la même nature, arrivé dix ans après.

(81) Gazette de France, article de Vienne du premier Novembre 1730.

(82) Ibid. page 165.

la cime d'une haute montagne, on voit une large ouverture, qui étoit autrefois la bouche d'un Volcan, quoiqu'il n'en sorte plus rien depuis quelques années. Dans la Province de Chicugen, près d'un lieu nommé Kujanossa, une Mine de charbon, qui s'est enflammée par la négligence des Ouvriers, n'a pas cessé de brûler depuis. La montagne de Feli, dans le voisinage de Surunga, fameuse par sa hauteur, par sa forme, qui représente celle d'un chapeau, & par la neige dont elle est toujours couverte, exhaleoit autrefois des flammes. Elles ont disparu, depuis que le feu a fait une ouverture au côté de la montagne; mais on en voit encore sortir une fumée noire, accompagnée d'une puanteur insupportable. La terre y est chaude, & même brûlante en divers endroits. Il en sort plusieurs sources d'eau chaudes, dont on vante la vertu pour les maux vénériens (83). Le Japon a quantité d'autres Volcans, & diverses sortes d'eaux médicinales. Caron parle de plusieurs sources, qui passent par des Mines de cuivre, de salpêtre, de soufre, de sel, de fer & d'étain. Il en vit une, qui vient d'une Mine d'étain, & qui sort d'une grotte, dont l'entrée a dix pieds d'ouverture. Autant que la vue peut s'étendre dans l'obscurité, on découvre, autour de cette grotte, des pierres taillées en pointe, comme des dents d'éléphant. L'eau est d'une chaleur tempérée. Il vit une autre fontaine, qui ne coule ordinairement que deux fois le jour, l'espace d'une heure à chaque fois: mais lorsque le vent souffle de l'Est & qu'il est violent, elle coule à trois ou quatre reprises, dans l'espace de vingt-quatre heures. Enfin, le même Voyageur décrit une autre source, qui a quelque chose encore de plus singulier. Elle sort d'une espèce de puits, dont les côtés sont garnis de pierres fort grosses & fort pesantes. Elle ne coule qu'à certaines heures; mais elle coule avec tant d'abondance & avec un vent si fort, que les pierres en sont ébranlées. La première eau sort à la hauteur de trois ou quatre brasses. Sa chaleur surpasse le degré auquel on peut échauffer l'eau commune, & se conserve aussi beaucoup plus longtemps. Le canal, par lequel cette eau passe, est revêtu de fortes pierres; précaution qu'on a crue nécessaire pour empêcher qu'elle ne brûle la terre: & du grand canal, on en a tiré plusieurs petits, qui conduisent l'eau jusqu'au logement des Malades.

Four chapots  
& minérales.

Cette multitude de Volcans & de bains chauds prouve assez que la terre du Japon renferme beaucoup de soufre. Mais on en a beaucoup d'autres preuves. Kämpfer connoissoit peu de pays où ce minéral, qui est la source de tous les métaux, soit en plus grande abondance. On en tire surtout une si prodigieuse quantité d'une Île de la Province de Satsuma, qu'elle en a pris son nom. Il n'y a pas plus d'un siècle qu'on a la hardiesse d'y aborder. Elle passoit auparavant pour inaccessible, à cause d'une fumée noire & épaisse qui en sort continuellement, & qui présentoit des monstres horribles à l'imagination des Peuples voisins. Personne ne doutoit que l'Île ne fût habitée par des Esprits infernaux. Un Particulier, moins timide, demanda la permission d'y entrer. Il choisit cinquante hommes de la même résolution, avec lesquels il osa descendre au rivage. Après avoir traversé quel-

Abondance de  
soufre.

(83) Le Mal, qu'on nomme en France mal de Naples, porte au Japon le nom de mal Portugais, parce qu'il n'y étoit pas connu avant l'arrivée des Portugais.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

ques bois, il trouva un terrain fort uni, & si couvert de souffre, que de quelque côté qu'il marchât, il voyoit sortir une épaisse fumée sous ses pieds. L'Isle fut nommée Iyogafima, c'est-à-dire, l'Isle de souffre; & depuis cette découverte, elle rapporte chaque année au Prince de Satsuma environ vingt caisses d'argent, outre le produit des arbres, qui n'y croissent que sur les Côtes. Le pays de Ximabara, où l'on trouve beaucoup de bains chauds, pourroit fournir aussi quantité de souffre; mais une superstition, qui n'est point expliquée dans Kämpfer, s'oppose au travail des Habitans; ce qui n'empêche pas qu'en général le souffre ne soit une des principales richesses du Japon.

## Mines d'or.

Il se trouve de l'or dans plusieurs Provinces de l'Empire. C'est une partie considérable du revenu Impérial, parce qu'on ne peut ouvrir aucune Mine, sans la permission de la Cour, qui se réserve les deux tiers du produit. L'or du Japon se tire ordinairement par la fonte; mais on en trouve aussi dans le sable, en le lavant; & le cuivre du Pays en contient toujours un peu. Les plus abondantes Mines de ce précieux métal, & celles, dont l'or passoit pour le plus pur, ont été long-tems les Mines de Sado, une des Provinces Septentrionales du Nipon. On y recueille encore quantité de poudre d'or, sur laquelle il ne se leve aucun droit pour l'Empereur. Les Mines de Surunga sont aussi très estimées; mais les unes & les autres commencent à s'épuiser. On en a découvert de nouvelles (84), auxquelles il est rigoureusement défendu de travailler; dans la vue apparemment de les réserver pour des nécessités pressantes. Le premier essai à faire reconnoître qu'elles rendent six pour seize. Une Montagne située sur le Golfe d'Okus, dans le District d'Omura, s'étant écroulée dans la mer à la fin du siècle passé, on trouva que le sable du lieu qu'elle avoit occupé, étoit mêlé d'or pur. Malheureusement, on ne put tirer beaucoup d'avantage d'une si riche découverte: un grand tremblement de terre, suivi de marées extraordinaires, couvrit la Mine de boue & d'argile, à la hauteur de plusieurs brasses, & le travail fut abandonné. Dans la Province de Chicungo, une autre Mine, qui donnoit beaucoup d'or, s'est tellement remplie d'eau, qu'il est devenu impossible d'y travailler. On est persuadé néanmoins qu'en faisant une ouverture, dans le rocher qui est à l'entrée, l'eau pourroit s'écouler; & cette entreprise avoit été formée: mais un orage, survenu dans le moment qu'on alloit commencer le travail, fit juger que la Divinité du lieu ne vouloit pas qu'on déchirât le sein d'une terre qui étoit sous sa protection. De même, un torrent, sorti tout d'un coup d'une montagne, où l'on alloit ouvrir une Mine d'or, dans l'Isle d'Amakusa, répandit l'épouvante parmi les Habitans, & fit prendre la fuite aux Ouvriers.

## Cuivre.

La Province de Bungo a des Mines d'argent. Kartami, lieu situé au Nord du Japon, en a de plus riches encore. On a parlé, dans la Description Géographique, des deux Isles de Ginsima & de Kinsima, & de l'opinion qu'on a de leur richesse. On a déjà remarqué aussi que l'argent du Japon passe pour le meilleur du Monde, & qu'autrefois on l'échangeoit, à la Chine, poids pour poids, pour de l'or. Les Japonais ont encore un métal précieux, mais composé, qu'ils nomment Sowa, ou *Saouas*, dont la couleur tire sur

Sowa, métal  
pocheux.

(84) Dans la Province de Satsuma.

le noir, & qui est un mélange de cuivre & d'or. Il n'est pas particulier au Japon, mais on l'y travaille avec un art, dont on n'approche point dans les autres Contrées de l'Asie; & lorsqu'il est employé, il ne cède rien à l'or pour l'éclat & la couleur.

Après tout, le cuivre est le plus commun des métaux de ces Isles, & suffiroit seul pour les enticher. On le tire principalement des Provinces de Surunga, d'Alfango, & de Kijnokuni. Le plus fin & le plus malléable est celui de Kijnokuni. Celui d'Alfango est si grossier, que pour l'employer facilement, il y faut mêler, sur soixante-dix Catis, trente du précédent. Celui de Surunga est non-seulement très fin & sans défauts, mais il est chargé de beaucoup d'or; & les Japonois séparant ces métaux infiniment mieux aujourd'hui, qu'ils ne faisoient autrefois, les Rafineurs de la Côte de Comorandel y trouvent moins leur compte. On a vu, dans l'Article du Commerce, sous quel forme il se vend aux Hollandois. L'airain est assez rare au Japon, & beaucoup plus cher que le cuivre, parce qu'il ne s'y trouve pas de Calamine, & qu'il faut en faire venir du Tunquin, en gâteaux plats, qui se vendent fort cher. La Province de Bungo produit un peu d'étain, si blanc & si fin, qu'il n'est guères inférieur à l'argent; mais les Japonois n'en font presque aucun usage.

On ne trouve du fer que sur les confins des trois Provinces de Nincasaka, de Birsju & de Bisen; mais on l'y trouve en grande abondance. Il est affiné dans les mêmes lieux, & se vend presque aussi cher que le cuivre. La plupart des outils de fer sont à plus haut prix, au Japon, que ceux qui ne sont que de cuivre, ou même d'airain. Ces deux métaux ne servent que pour les ustensiles, les crochets, les crampons, & d'autres pièces qui entrent dans la construction des Návires & des Edifices. Pour la Cuisine, les pots sont d'une composition de fer, & de fort peu d'épaisseur. Les plus vieux sont les plus estimés, parce qu'il y entre un alliage, dont on a perdu le secret. Le charbon de terre ne manque point au Japon. Il sort en abondance de la Province de Tsikusen, des environs de Kuganissu, & des Provinces Septentrionales.

Le sel commun se fait avec l'eau de la mer. On creuse un grand espace de terre, qu'on remplit de sable fin, sur lequel on jette de l'eau de mer, qu'on laisse sécher. On recommence la même opération, jusqu'à ce que le sable paroisse assez imbibé de sel. Alors on le ramasse; on le met dans une cuve, dont le fond est percé en trois endroits; on y jette encore de l'eau de mer, qu'on laisse filtrer au travers du sable; on reçoit cette eau dans de grands vases, pour la faire bouillir jusqu'à certaine consistance; & le sel, qui en sort, est calciné dans de petits pots de terre, jusqu'à ce qu'il devienne blanc (85).

Le Japon n'a pas d'antimoine ni de sel armoniac. On n'y connoît pas même leurs qualités, ni leurs usages. Le vis-argent & le borax y viennent de la Chine. Kempfer y trouva néanmoins deux sortes de borax, qui croissent naturellement, mais si mêlés de parties hétérogènes, que les Japonois ne veulent pas se donner la peine de les séparer. Le mercure sublimé est rare,

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Airain.

Etain.

Fer.

Cherché des usages  
de fer.

Sel.

Antimoine.  
Sel armoniac.  
Borax.

(85) Kempfer, *ibid.* pages 174 & précédentes.

**DESCRIPTION DU JAPON.**  
**Cinnabre.** & d'un prix excessif dans leurs Isles. Ils en font le principal ingrédient d'un eau mercuriale, qu'ils croient souveraine pour la guérison des ulcères, des cancers & d'autres maux. Le cinnabre naturel se prend intérieurement dans plusieurs Maladies (86); & l'artificiel s'emploie dans les couleurs: l'un & l'autre leur vient de la Chine. Le Commerce de cette marchandise est entre les mains de quelques Particuliers, qui jouissent d'un Privilège exclusif. Kämpfer ne dit rien du plomb; mais Caron assure que le Japon en produit beaucoup.

**Agathes.** On trouve, dans les montagnes de Tsengar, situées à l'une des extrémités Septentrionales du Japon, différentes especes d'agathes, dont quelques-unes sont d'une rare beauté, bleuâtres, & fort approchant du saphir.

**Jaspe.** On en tire aussi des cornalines & du jaspe. Les Côtes de Saikokf sont couvertes d'huîtres & d'autres coquillages, qui renferment des perles (87). Les

**Perles.** plus grosses & les plus belles se trouvent dans une huître, nommée Akoja, qui ressemble allez aux coquilles de Perse. Elle est à-peu-près de la largeur de la main, mince, frêle, unie, & luisante au dehors; un peu raboteuse & inégale en dedans; d'une couleur blanchâtre, aussi éclatante que la nacre ordinaire, & difficile à ouvrir. On ne voit de ces coquilles qu'aux environs de Satsuma, & dans le Golfe d'Omura. Le profit, qui en revient aux Princes de Satsuma, les a portés à défendre qu'elles soient vendues au Marché.

**Perles prolifiques.** Elles sont rares. Kämpfer s'en procura quelques-unes. On leur attribue, dit-il, une propriété fort extraordinaire: si l'on met quelques-unes des plus grosses dans une boîte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre sorte de coquille qui se nomme Takaraga, on voit naître, à côté de chacune, une ou deux petites perles, qui se détachent d'elles-mêmes, au bout de trois ans; tems auquel on les suppose parvenues à leur maturité. Marc Paul & d'autres Voyageurs assurent qu'on trouve au Japon des perles rouges,

**Perles rouges.** de figure ronde. Kämpfer décrit cette coquille, que les Japonais nomment Awabi: elle est d'une seule piece, presque ovale, assez profonde, ouverte d'un côté, par lequel elle s'attache aux rochers & au fond de la mer, ornée d'un rang de trous, qui deviennent plus grands, à mesure qu'ils s'approchent de sa plus grande largeur. La surface extérieure est rude & gluante. Il s'y attache souvent des coraux, des plantes de mer, & d'autres coquilles. Elle renferme une excellente nacre brillante, d'où il s'élève quelquefois des excrescences de perles blanchâtres, comme dans les coquilles ordinaires de Perse. Cependant une grosse masse de chair, qui remplit sa cavité, est le principal attirait qui la fait rechercher des Pêcheurs. Ils ont des instrumens faits exprès, pour la détacher des rochers. Le même Voyageur décrit d'autres coquilles moins précieuses.

**Naphte.** Dans une riviere de la Province de Jetsung, on trouve du naphte, de couleur rougeâtre, que les Japonais nomment Tutsuno-Abra, ou terre rouge. Il se tire de quelques endroits, où l'eau est presque dormante; & l'on

(86) Le Cinnabre naturel du Japon est d'un rouge charmant. Il s'en trouve de si beau, qu'il se vend beaucoup au delà de son poids en argent. Kämpfer, page 179.

(87) Les Japonais n'en connoissoient pas l'usage & le prix, & ne l'ont su que des Chinois.

s'en sert dans les lampes, au lieu d'huile. Les Côtes de Satsuma & des Îles de Kiuku offrent souvent de l'ambre gris; mais il s'en trouve encore plus sur celles de Khumano, & des Provinces de Kijnokuni & d'Isej. Kämpfer raconte qu'on le tire principalement des intestins d'une Baleine, assez commune dans la mer du Japon, & nommée *Fiakfiro* par les Habitans, c'est-à-dire, Poisson à cent bralles, parce qu'ils supposent que ses intestins ont cette longueur. Il y est mêlé avec les excréments de l'animal, qui sont comme de la chaux, & presque aussi durs qu'une pierre. C'est par leur dureté qu'on juge, s'il s'y trouvera de l'ambre gris. Aussi le nomme-t-on *Kufarano-Fu*, nom qui signifie excrément de Baleine. Mais ce n'est pas de-là qu'il tire son origine. De quelque manière qu'il croisse au fond de la mer, ou sur les Côtes, il paroît qu'il sert de nourriture à ces Baleines, & qu'il ne fait que se perfectionner dans leurs entrailles. Avant qu'elles l'aient avalé, ce n'est qu'une substance assez difforme, plate, gluante, semblable à la bouse de vache, & d'une odeur très désagréable. Ceux qui le trouvent dans cet état, flottant sur l'eau, ou jetté sur le rivage, le divisent en petits morceaux, qu'ils pressent, pour lui donner la forme de boule. A mesure qu'il durcit, il devient plus solide & plus pesant. D'autres le mêlent & le pétrissent avec de la farine de coïles de riz, qui en augmente la quantité & relève sa couleur. Il y a d'autres manières de le falsifier: mais, si l'on en fait brûler un morceau, le mélange se découvre aussi-rôt par la couleur, l'odeur & les autres qualités de la fumée. Les Chinois, pour le mettre à l'épreuve, en raclent un peu dans de l'eau de thé bouillante. S'il est véritable, il se dissout, & se répand avec égalité. Les Japonois n'ont appris que des Chinois & des Hollandois, la valeur de l'ambre gris (§8). A l'exemple de la plupart des Nations Orientales de l'Asie, ils lui préfèrent l'ambre jaune.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Ambr. gris.  
Où il se trouve,  
& comment  
il se perfectionne.

Manière Chinoise de l'élaborer.

Les mers du Japon produisent une quantité surprenante de plantes marines, d'arbrisseaux, de coraux, de pierres singulières, d'éponges, & de toutes sortes de coquillages, qui égalent en beauté ceux d'Amboine & des Îles Moluques. Mais les Japonois en font peu d'estime; ou si le hazard en fait tomber dans les filets d'un Pêcheur, il les porte au Temple le plus voisin, pour les offrir à *Jebis*, qui est le Neptune du Japon, comme un tribut de l'Element auquel cette Divinité préside (§9).

Végétaux des  
Mers du Japon.

Un Voyageur, qui avoit fait un long séjour à la Chine, a prétendu qu'il ne se faisoit point de porcelaine au Japon, & que celle, qui se vend parmi nous à ce titre, se faisoit à la Chine pour les Japonois, qui l'y venoient acheter. Il est vrai qu'ils y en achètent beaucoup; mais il ne l'est pas moins, que celle, qui porte le nom du Japon, se fabrique dans le *Figen*, la plus grande des neuf Provinces de *Saikokf* ou du *Ximo* (90); la matière est une argile blanchâtre, qui se tire en abondance des montagnes voisines d'*Uridjino* & de *Suwota*, & de quelques autres endroits de la même Pro-

Porcelaine.

(§8) Kämpfer donne une description particulière de l'ambre gris dans l'appendix, à la fin du troisième Tome.

(§9) Le même, T. I. pp. 179 & précéd.

Tome X.

(90) Voyez, ci-dessus, le Journal de Kämpfer, & la Description géographique du Japon.



DESCRIPTION  
DU JAPON.

vince. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, elle demande encore d'être pâtrie & bien lavée, pour devenir transparente; & ce travail est si pénible, qu'il fait dire, comme en Proverbe, que les os humains sont un des ingrédients, dont la porcelaine est composée. On n'a pas d'autres lumières sur la fabrique de cette précieuse vaisselle. Personne n'ignore que l'ancienne Porcelaine du Japon est plus estimée que celle de la Chine, & qu'elle paroît mériter cette préférence; surtout par le blanc de lait qui la distingue. Celle d'aujourd'hui n'est pas de la même beauté; ce qui fait juger que le secret de la préparation s'est perdu. Celle de Saxe, remarque l'Historien moderne, approche beaucoup plus de l'ancienne, & celle de Chantilly encore plus. L'une & l'autre la surpasse même par le gros du dessin, & par la finesse des traits (91).

Principales  
Plantes du Ja-  
pon.

Si l'on considère les avantages du climat & l'industrie laborieuse des Habitans du Japon, il ne paroît pas surprenant que, malgré les mauvaises qualités du terroir, ces îles produisent en abondance toutes sortes de plantes & de fruits. Les plus simples faisoient la nourriture des anciens Japonais, indigènes, simples eux-mêmes, & contents de leur frugalité. Mais l'opulence a mis beaucoup de changement dans les mœurs, & les recherches du goût sont devenues plus délicates. Kämpfer a cru cet exorde nécessaire, en commençant la description des Plantes, qui sont le plus en usage au Japon (92).

## Meurier.

Il donne le premier rang au Meurier, parmi les arbres. Quoique son fruit, noir, ou blanc, soit insipide dans ces îles, ce défaut est bien compensé par l'avantage qu'on y tire de ses feuilles, pour la nourriture des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, surtout dans les Provinces Septentrionales, où quantité de villes & de villages tirent presque uniquement leur subsistance des Manufactures d'étoffes de soie. Le Kadli, ou l'arbre dont on tire le papier, est une espèce de Meurier. Quoiqu'il croisse sans culture, on prend soin de le transplanter. Il s'élève avec une vitesse surprenante, & ses branches s'étendent fort loin. De son écorce, on fait non-seulement du papier, mais des cordes, de la mêche, du drap, diverses sortes d'étoffes & d'autres commodités (93).

Kadli, arbre à  
papier.Urufi, ou Ar-  
bre du vernis.

L'Urufi, ou l'arbre du vernis, n'est pas moins admirable par son utilité. Il produit un jus blanchâtre, dont les Japonais se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats & leurs assiettes. A la table même de l'Empereur, la vaisselle & les ustensiles vernissés obtiennent la préférence sur les plus précieux métaux. On distingue une autre espèce d'arbre au vernis, qui a les feuilles plus étroites, & qui se nomme *Kaafi*. Il croît sur les collines & les montagnes; mais son jus n'a pas la bonté de l'autre, & ne fournit pas la même quantité. Le véritable Urufi est une espèce particulière au Japon. Celui de Jamatto est le plus estimé, quoiqu'il croisse aussi dans les Provinces de Figo & de Tûkoku. Kämpfer observe que l'arbre du vernis,

(91) Kämpfer, *ubi supra*, page 17.(92) Ceux qui souhaiteront un plus grand détail, peuvent consulter les *Amanitates exoticæ*, Ouvrage du même Voyageur, ou le Tome VIII. de la Nouvelle Histoire du

Japon, dont tous les Articles sont tirés de cet Ouvrage.

(93) La manière dont se fait le papier est décrite fort au long dans les deux Ouvrages qu'on vient de nommer.

qu'on trouve aux Indes, est tout-à-fait différent de l'Urufi des Japonois (94). A Siam, on le nomme l'arbre de Rack (95). Il croît & porte du fruit dans la plupart des Contrées de l'Orient; mais on observe qu'à l'Ouest du Gange, son jus n'est pas blanchâtre; sans qu'on puisse juger, si cette différence doit être attribuée à celle du climat, ou à l'ignorance des Habitans, qui n'entendent pas la manière de le cultiver. La plus grande quantité de ce jus des Indes vient des Royaumes de Siam & de Camboie, & se vend à très grand marché. On en porte même au Japon, où les Naturels du Pays l'emploient pour vernir des ustensiles de peu de valeur, & le font entrer aussi dans la composition de leur plus excellent vernis (96).

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Le Japon a plusieurs espèces de Laurier. Celui qui porte des baies rouges, est une *Cannellifera-spuria*; ou plutôt, à cause de sa viscosité, une *Cassa-lignea*. Il ressemble parfaitement à l'arbre de Cannelle, non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa figure & la substance des feuilles. Mais l'écorce n'a plus cette agréable douceur, qui est particulière à l'écorce de la véritable canelle; elle tient beaucoup plus de l'actérot aromatique du Costus; défaut que Kämpfer croit devoir attribuer uniquement à la qualité du terroir. Il porte le même jugement de la Cannelle de Malabar, de Sumatra & de Java, qui n'approchant point, dit-il, de celle de Ceylan.

Laurier à baies  
rouges.

Le Kus, ou l'arbre du Camphre, est une autre espèce de Laurier. Les Payfans de la Province de Satsuma & des Isles de Gorto, font le camphre par une simple décoction des racines & du bois de cet arbre, coupés en petits morceaux. Il est à très vil prix. On peut avoir depuis quatre-vingt jusqu'à cent caris de camphre bouilli du Japon, pour un seul caris de véritable camphre de Borneo. Celui-ci est, dit-on, une substance naturelle, recueillie sur le tronc des vieux Camphriers de l'Isle de Borneo, en faisant des incisions entre l'écorce & le bois (97).

Arbre du Cam-  
phre.

Tsianoki, ou l'arbrisseau du thé, est une des plantes les plus utiles qui croissent au Japon; quoiqu'elle y soit reléguée sur les bords des champs de riz, & dans d'autres lieux arides, où elle ne peut recevoir de culture. La boisson commune des Japonois est une infusion des plus grandes feuilles de cet arbrisseau. On fait sécher les plus jeunes & les plus tendres; on les met en poudre; qu'on jette dans une tasse d'eau chaude; & cette manière de les préparer est le partage des personnes de qualité.

Tsianoki, ou  
l'arbrisseau du  
thé.

L'arbre, qu'on nomme *Sanfo*, est d'une moyenne grandeur, & muni de pointes ou de piquans. Les Japonois se servent de son écorce & de ses cosses, au lieu de poivre & de gingembre. Ils mangent ses feuilles, comme celles du *Richis*, autre arbre aromatique, qui croît dans leurs Isles (98).

Sanfo.

On compte, au Japon, trois sortes de Figueiers: 1°. Le Kaki, quoiqu'il diffère du Figuier commun. Il est fort désagréable à la vue, & sa figure approche de celle d'un vieux Pommier. Ses feuilles sont plates, longues & ovales. Son fruit a la forme & la couleur d'une poire rougeâtre: mais sa

Trois sortes de  
Figueiers.

(94) C'est le véritable *Anacardium*, suivant Kämpfer.

(95) Il ne faut pas le confondre avec l'Attrack.

(96) Voyez les descriptions de tous ces

Arbres dans les *Amanities exotica*, pages 791 & suivantes.

(97) *Ibidem*.

(98) *Ibidem*.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

partie charnue a le goût d'une figue délicate. Il est rempli d'une semence dure & presque pierreuse, qui approche beaucoup de celle de la courge. Cet arbre n'est pas moins estimé par l'abondance, que par l'utilité de ses productions. Son fruit sec fournit une nourriture exquise; surtout, lorsqu'il est confit au sucre. La seconde espece de Figuier ressemble assez à celle de l'Europe; si l'on excepte ses feuilles, qui sont larges, plates, rudes & oblongues. La troisième espece est le véritable Figuier de l'Europe, porté au Japon par les Portugais. Mais son fruit est plus gros que le nôtre; & Kämpfer le trouve de meilleur goût.

Sycamore.

Le Sycamore, qui ne doit passer que pour un Figuier sauvage, croît en abondance au Japon; mais les Japonais n'en mangent pas le fruit. Cependant Kämpfer l'a jugé digne d'une description.

Chataigniers.

Les Chataigniers sont fort communs dans cet Empire, surtout dans la Province de Tsikusen, & leur fruit est non-seulement beaucoup plus gros, mais de meilleur goût que celui des nôtres. Le Pommier n'est pas connu des Japonais. Ils n'ont qu'une seule espece de Poires, que nous appellons Poires d'hiver. Les plus petites ne pèsent guères moins d'une livre; mais elles ne peuvent être mangées crues.

Noiers.  
Il. ou Kaja.

Le Noier croît principalement dans les Provinces du Nord. Elles produisent aussi une espece d'if fort haut, que les Japonais nomment *Kaja*, & qui porte des noix, renfermées dans une véritable poulpe. Leur grosceur & leur forme sont celles de la noix d'Arrack. Elles n'ont pas un goût fort agréable, lorsqu'elles sont fraîches; mais elles deviennent meilleures en séchant. Leur huile a des qualités purgatives, qui la rendent fort saine; & le goût, d'ailleurs, en est presque le même que celui des amandes douces. Elle sert aussi pour apprêter les viandes. La fumée des noyaux est le principal ingrédient dont on compose la meilleure encre du Japon (99). On trouve en abondance, dans presque toutes les Provinces, une autre sorte de noix que les Japonais nomment *Ginau*, de la grosceur des plus grosses Pistaches, & fruit d'un grand arbre dont les feuilles ressemblent à celles de l'Adiantum. Il se nomme *Isonoki*. Ces noix rendent une huile, qui a divers usages (1).

Chênes dont  
les glands se  
mangent.

Deux especes de Chênes, les seules qui croissent au Japon, sont fort différentes des nôtres. Les glands de la première, qui est aussi la plus grande, se mangent bouillis. Le fruit du Naarine (2), autre arbre du Pays, est d'une bonté singulière, & beaucoup plus gros qu'ailleurs. On ne voit de Limoniers, au Japon, que dans les Jardins des Curieux. Les Oranges & les Citrons y croissent en abondance. On en distingue plusieurs especes. Celle des Citrons les plus estimés se nomme Mican. Ils ont la forme & la grosceur d'une Pêche. L'odeur en est excellente. C'est moins un arbre qu'un arbrisseau, qui les porte. On s'en sert beaucoup dans l'appât des viandes (3).

Vignes. Abri-  
cochers, & Fru-  
miers.

Les Japonais plantent peu de Vignes, parce qu'ils ont reconnu que leur raisin meurt difficilement. Leurs Mûres & leurs Framboises ont un goût désagréable. L'insipidité de leurs Fraises ne leur permet guères d'y toucher.

(99) *Ibidem*, page 314.(1) *Ibidem*.(2) C'est le *Palurus* de *Proper Alpina*.(3) *Amantissae exoticae*, p. 302.

Ils ont abondamment des Pêches, des Abricots & des Prunes. Les Prunes sont de deux sortes, toutes deux différentes des nôtres : les unes blanches, les autres couleur de pourpre. Elles ont de petits grains, comme les Mûres. On ne cultive, au Japon, les Cerisiers & quelques autres arbres, que pour les fleurs : mais, par cette culture, elles deviennent aussi grandes que les roses ; & Kämpfer en fait une peinture charmante au Printemps.

Le Sapin & le Cyprès sont les arbres les plus communs dans les Bois & les Forêts de toutes ces Isles. On en construit les Maisons & les Vaisseaux. On en fait des Cabinets, des Coffres, des Boîtes & des Cuves. Les branches servent de bois de chauffage. D'ailleurs, comme tous les chemins sont bordés de ces arbres, & qu'on en plante dans les lieux sablonneux dont on n'a pas d'autre avantage à tirer, le Peuple en ramasse soigneusement les feuilles, avec la double utilité de tenir les chemins fort nets, & d'avoir abondamment de quoi se chauffer. Il n'est permis à personne de couper un Sapin, ni un Cyprès, sans la participation du Magistrat ; & ceux mêmes, à qui cette grâce est accordée, doivent toujours en replanter de jeunes à la place.

Le Bambou est très commun au Japon, & d'un aussi grand usage que dans toutes les Indes. On en fait plusieurs sortes de meubles, des paniers, des allumettes, & jusqu'à des gouttières & des murailles. La Province d'Oumi produit une espèce de Bambous, que les Hollandois transportent sous le nom de Rotrang, ou Rattang, & qu'ils vendent pour des cannes à marcher. On a lû, dans le Journal de Kämpfer, quelle en est la préparation. La verdure perpétuelle du Sapin & du Bambou attire un respect à ces deux arbres, qui va jusqu'à leur attribuer de l'influence sur le bonheur de la vie humaine. On en orne les Temples & les autres lieux saints, particulièrement aux jours de Fête & de réjouissance. Les Orateurs & les Poètes font des allusions ingénieuses à leurs propriétés. Ils prétendent que le Bambou vit plusieurs centaines d'années ; & que le Sapin parvient à l'âge de mille ans, après lesquels ses branches se courbent d'elles-mêmes vers la terre, parce que dans cette extrême vieillesse, la force lui manque pour les soutenir plus long-temps. Kämpfer avoue qu'il a vu des Sapins & des Bambous d'une grosseur prodigieuse (4).

Le Finoki & le Suggi sont deux sortes de Cyprès, dont le bois, quoique léger & blanchâtre, est d'une si bonne substance, qu'il ne prend jamais l'eau. La Cour a quelquefois défendu d'en couper ; mais cet ordre est mal observé dans les Provinces éloignées. Le *Kamaki*, c'est-à-dire, le Maki-puant, le *Sfnoki*, espèce de Chêne, & le *Jusnoki* ou l'arbre de fer, qui tire ce nom de la dureté extraordinaire de son bois, sont des arbres très communs, dont la plupart des Maisons sont bâties. Le *Fatznoki*, autre arbre qui croît aux environs de la ville de Jéferi, & la racine du Camphrier, fournissent le meilleur bois & le plus rare pour les Cabinets, les Bâtimens & d'autres Ouvrages de cette nature. Leurs veines sont d'une rare beauté.

Il n'y a point de Pays qui l'emporte sur le Japon, pour l'agrément & la variété des fleurs, qui ornent ses champs, ses collines & ses forêts. Les plus belles se transplacent dans les Jardins, où l'art & la culture achevent de

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Sapins & Cyprès.

Bambou.

Rotrang.

Finoki.  
Suggi.

Kamaki.  
Sfnoki.  
Jusnoki.

Ficun.

(4). Kämpfer, ubi *suprà*, page 187.

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Neuf cens sor-  
tet de Tiubaki.

Sakanan-fio.  
Momidfi à  
feuilles violettes.

Variété infinie  
de Lys & de Ma-  
tricautes.

Les fleurs du  
Japon n'excel-  
lent que par leur  
couleur.

Chanvre &  
Coton.

Plantes huil-  
leuses.

Kiri, arbrisseau  
le Dairi porte la  
feuille dans ses  
Arbres.

Abrasin, &  
plusieurs autres.

leur donner une perfection inconcevable (5). Entre les principales, on nomme le Tiubaki, espèce d'arbrisseau, dont les fleurs ressemblent aux plus belles roses. Il croît dans les bois & les haies. On en distingue tant d'espèces différentes, que s'il en faut croire les Japonois, leur langue a neuf cens mots pour les exprimer. Le Satsuki est un autre arbrisseau, qui porte des fleurs-de-lys, & dont les Jardins offrent plus de cent différentes espèces; mais parmi celles qui viennent sans culture, on en admire deux, l'une violette & l'autre incarnate, dont Kämpfer assure que la beauté ne peut s'exprimer. Le *Sakanandzio* est encore un arbrisseau, qui porte une espèce de fleur-de-lys, mais beaucoup plus grande que celles qu'on vient de nommer: il est plus rare, & l'on en compte trois sortes. Le *Momidfi*, est une espèce d'Etable, qui prend son nom de la couleur violette de ses feuilles. On en distingue deux sortes, dont la différence consiste dans la couleur de leurs feuilles: les unes sont violettes en Été, & les autres ne le deviennent qu'en Automne; mais elles sont d'une égale beauté. Les feuilles du Fasi changent aussi de couleur, & deviennent violettes en Automne.

Il est impossible de représenter la variété des Matricaires & des Lys du Japon. Les premières, dont une heureuse culture rend les fleurs aussi grandes que les roses, sont le principal ornement des Maisons & des Jardins. Les autres sont un Jardin naturel des lieux les plus incultes. On n'y voit pas moins de Narcisses & de Giroflées: mais Kämpfer observe que toutes ces fleurs n'ont l'odeur, ni si agréable, ni si vive que celles de la même espèce qui croissent dans les autres Pays, & qu'elles ne les surpassent que par l'éclat de leurs couleurs. Il en est de même de la plupart des fruits du Japon. Leur goût n'est pas aussi délicieux, aussi aromatique, suivant l'expression du même Voyageur, que celui des fruits de la Chine & des autres Contrées de l'Orient.

Les Japonois cultivent autant de Chanvre & de Coton, qu'ils peuvent ménager de terrain pour ces plantes. Le Siso, ou le Chanvre sauvage, croît abondamment dans la plupart des lieux incultes. On en fait toutes sortes d'étoffes, fines & grossières. La semence de plusieurs Plantes produit une huile, qui a divers usages, dans la Médecine & pour les besoins domestiques. Telle est celle du Kiri, grand arbre, dont les feuilles ressemblent à celles de la Bardane. Sa semence est semblable à celle de la Guimauve. Le Dairi, ou l'Empereur Ecclésiastique, porte, dans ses Armes, la feuille de cet arbre, avec trois boutons épanouis (6). L'*Abrasin*, est un arbre de grandeur moyenne, dont la feuille ne diffère pas de celle du Platane. Ses fleurs ont la forme & la grandeur d'une rose; & sa semence ressemble à celle du Ricinus (7). On compte encore, parmi les Plantes huileuses, l'*Asadiracht* d'Avicenne; l'*Tiubaki*, l'*Urusi*, le *Faali*, & le *Kainoki*, dont on a déjà parlé; l'arbrisseau qui porte le coton; le Sésame de deux espèces, dont les semences sont blanches & noires. De toutes les huiles qu'on tire de la semence de ces Plantes, celles du Sésame & du Kiri sont les seules qui servent à l'appât des viandes. Mais, en général, les Japonois font entrer peu d'huile & de beurre dans leurs alimens (8).

(5) Le même, p. 188.

(6) *Amanitites exorica*, p. 859.

(7) Aussi Kämpfer l'a-t-il nommé, *Ri-*

*cinus Arboreus folio Alceæ.*

(8) Le même, Tome I. page 190.

\* Kæmpfer doute qu'il y ait quelque Pays au monde, où l'on entende si bien l'Agriculture ; ce qu'il attribue d'un côté à la multitude des Habitans, & de l'autre au défaut de commerce & de communication avec les Étrangers, qui les met dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins par leur propre travail. Il n'y a pas, dit-il, un pouce de terre en friche au Japon. Non-seulement le plat-pays, qu'on n'emploie jamais en pâturages, mais les montagnes les plus hautes produisent du bled, du riz, des légumes, & une infinité d'herbes, ou nourissantes ou Médicinales. Les terres basses & unies sont labourées avec des bœufs. Les hommes réservent leurs bras pour la culture des lieux d'un accès difficile. Tout est fumé & disposé avec un art infini. Il ne manque à ces Insulaires, après avoir bien conçu la nécessité de l'art & l'avoir porté à sa perfection, que de l'avoir annobli : mais, au Japon, comme dans tous les Pays habités par des hommes, on a moins pensé à faire consister la noblesse dans les exercices utiles, que dans ce qui flatte & ce qui favorise les passions.

Les Japonais ont une méthode assez singulière, pour donner de la fertilité à leurs terres. Ils ont toujours de grands amas de fiente & de toutes sortes d'immondices. Ils brûlent de vieilles nippes, qu'ils y joignent. Ils y emploient même des coquilles d'huîtres. Ce mélange produit un excellent engrais. On a déjà remarqué qu'avant que d'ensemencer une terre, ils la mesurent, & que cette opération se renouvelle à l'approche de la moisson. Ensuite, ils suppriment ce que la récolte doit leur rapporter. Ces conjectures sont ordinairement d'une justesse surprenante, & garantissent les Seigneurs des tromperies de leurs Fermiers. Les Propriétaires ont six dixièmes de tous les fruits de leurs terres, & les quatre autres sont pour ceux qui les cultivent. Les Fermiers du Domaine Impérial ne donnent que quatre dixièmes aux Intendants de l'Empereur ; les deux autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une terre, qui n'est point à lui, il jouit de toute la récolte pendant les deux ou trois premières années : mais dans les Baux, on a toujours égard à la bonne ou la mauvaise qualité du terroir ; & la Loi porte que si quelqu'un laisse passer une année sans cultiver sa terre, il en perd la propriété.

On cultive particulièrement, au Japon, ce qui se nomme Gokokf, ou les cinq fruits de la terre. C'étoit anciennement la seule nourriture d'un Pays ; où la Religion défend l'usage de la viande ; mais, soit dispense ou relâchement, cette règle est aujourd'hui fort mal observée. Les cinq fruits sont le riz, l'orge, le froment, & deux sortes de fèves. Le riz du Japon, surtout une espèce, qui est la plus commune dans les Provinces Septentrionales, l'emporte beaucoup sur celui des Indes. Il est d'une blancheur de neige, & si nourrissant, que les Étrangers, qui n'y sont pas faits, en doivent user avec modération. On le mange cuit à l'eau ; ce qui reste, au-delà des provisions annuelles, est employé à faire une bière, qui se nomme Saki. Le riz se sème dans la saison des pluies ; & ce travail est le partage des femmes. On le sème dans toutes les terres qui paroissent propres à le recevoir, & dont on n'est pas forcé de faire un autre usage. Les plus convenables à cette semence, sont les terres basses & plates, qui peuvent être percées de canaux pour les arroser. La Province de Figen est une des plus

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Agriculture.

Engrais des  
Terres.

Lois des ré-  
coltes.

Gokokf, ou  
cinq sortes de  
grains.

Riz, ou Kome.

**DESCRIPTION** fertiles en riz, & produit aussi le plus excellent. Aussi les campagnes y  
**DU JAPON.** font-elles coupées de toutes parts, par des canaux tirés des rivières; & quantité d'éclufes donnent la facilité de les inonder entièrement.

**Orge, ou l'Oo-** Quoique l'orge soit principalement destiné à la nourriture des chevaux  
**maïgi.** & du bétail, on ne laisse pas de l'employer quelquefois à l'appât des viandes, & d'en faire des gâteaux. Les pauvres en font même du pain. Il en

**Foinent, ou**  
**Kamougi.**

**Fèves Daid,**  
**& Fèves Fo.**

**Soja.**

**Raves & leurs**  
**qualités.**

**Plantes, Es-**  
**supérieures.**

**Plantes que**  
**les Japonais**  
**produisent le riz**  
**écou.**

croît, au Japon, une espèce, dont les épis prennent la couleur de pourpre en meurissant. Le foinent est à vil prix, & ne s'emploie qu'à faire des gâteaux. Des deux espèces de fèves, celle qu'on nomme Daidfu, ou Fèves Daid, sont de la grosseur des pois de Turquie, & croissent comme les lupins. Après le riz, c'est l'aliment le plus ordinaire des Japonais. Ils en font une espèce de bouillie nommée Midfu, avec laquelle ils apprennent leurs viandes; & une sorte de Saupiquet, ou d'*Embamma*, comme ils l'appellent, qu'ils mangent à l'entrée du repas, pour se mettre en appétit. Les Hollandois en apportent en Europe, sous le nom de *Soja* (9), qui est le terme Japonais. La seconde espèce de fèves, qui se nomme *Adzuki*, ou *Sodfu*, est blanche, & d'une figure assez semblable à la lentille. On fait des gâteaux de sa farine, paîtrie avec du sucre. Outre ces cinq fruits, on comprend encore, sous le nom de Gokokf, l'*Awa*, ou le bled des Indes; le *Kibi*, ou le millet; & généralement toutes sortes de grains & de légumes.

Les Raves croissent facilement au Japon, & sont d'une grosseur extraordinaire. De toutes les productions de la Terre, c'est peut-être celle qui fournit le plus à la nourriture des Habitans: mais, comme ils fument la terre avec les excréments humains, elles ont une odeur si forte, que les Européens ont peine à les souffrir. Elles se mangent crues, ou bouillies, ou confites au vinaigre. Les raisorts, les carottes, les courges, les melons, les concombres, le fenouil, & quelques espèces de laitues, qui ne se trouvent, parmi nous, que dans les jardins, croissent naturellement dans les Isles du Japon. Le panais de jardin n'y est pas connu; mais la Nature y offre partout des panais sauvages. Les Hollandois y sement, avec succès, du persil, du cumin, de la chicorée & des laitues communes; à l'exemple des Portugais, qui avoient apporté toutes ces graines.

On voit croître, sans culture, une infinité d'autres plantes, dans les champs, sur les montagnes, dans les bois, dans les marais, dans les lieux les plus stériles, & sur les Côtes mêmes de la mer. Il y en a très peu, dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ne servent de nourriture aux Habitans. Cette facilité à manger tout ce que la nature prend soin de leur offrir, les expose quelquefois à de fâcheuses méprises; mais ils ont l'art de faire perdre, à plusieurs plantes, leurs qualités venimeuses. Ainsi, du *Konjokf*, qui est une dangereuse espèce de dracunculus, ils font une bouillie assez douce & de fort bon goût. En faisant infuser les racines de la fougère, qu'ils nomment *Warabi*, ou *Ren*, ou de la fève d'Égypte, que quelques-uns nomment fleur de Tarate, & d'une autre racine, qu'ils appellent *Kafne*, ils en tirent une farine qui s'emploie dans l'appât des viandes, & qu'on

(9) *Amanitates exotica*, p. 319. On y trouve la manière dont il se fait, & la figure de la fève.

mange

mange aussi seule, après l'avoir fait dissoudre dans l'eau. De toutes les plantes molles, qui croissent au fond de la mer, il n'y en a presque pas une que les Japonais ne mangent. Ce sont les femmes des Pêcheurs, qui les préparent & qui les vendent. Leur adresse est extrême à les tirer du fond de la mer, en plongeant jusqu'à trente & quarante brasses de profondeur. (10).

Au Japon, comme à la Chine, on parle beaucoup de quelques animaux chimériques; & Kämpfer, qui croit ces fictions empruntées des Chinois, les juge dignes de quelque remarque, avant que de passer aux animaux réels.

Le Kirin est un des plus monstrueux. Les Japonais le représentent avec le corps d'un cheval, les quatre pieds d'un daim, la tête d'un dragon, deux ailes; & sur la poitrine, deux cornes recourbées en arrière. Ils lui attribuent une vitesse incroyable. Qu'il marche ou qu'il coure, c'est toujours avec une si grande légèreté, qu'il ne foule pas l'herbe, & qu'il ne se fait pas sentir au plus faible insecte qui se trouve sous ses pas. On en fait honneur à sa bonté. Aussi ne peut-il naître que sous certaines constellations, & dans le tems que la nature produit un *Sesin*; nom par lequel on entend un homme d'une intelligence & d'une bonté surnaturelle, tels que Gio & Sium, deux excellens Empereurs Chinois; tels que Koofi ou Confucius, Fiaci ou Xaca, Darma, Sokoktais, & d'autres grands Personnages, qui se sont signalés par leur mérite & leur vertu.

Le *Sunga* est un autre animal imaginaire, auquel les Japonais donnent la figure d'un léopard, avec deux cornes tendres devant la poitrine, recourbées en arrière. Un troisième se nomme *Kaisu*, ou *Kaisai*. Ils le représentent sous la forme d'un renard, qui a deux cornes devant la poitrine, & une autre sur le front, avec un rang de pointes sur le dos, comme le crocodile. Ils donnent le nom de *Tats*, ou *Dria*, ou *Dfia*, à une espèce de dragon à quatre pieds, dont leurs Chroniques rapportent quantité d'Avantures fabuleuses. On lui donne pour demeure le fond de la mer. Sa figure est celle d'un fort gros serpent, dont le corps est couvert d'écaillés, avec des pointes aiguës le long du dos, & une tête monstrueuse; la queue se termine en manière d'épée à deux tranchans. Quelques habits de l'Empereur, ses armes, ses cimenterres, ses coutreaux, les meubles & les tapisseries du Palais Impérial, ont pour ornemens des figures de ce dragon, tenant un joyau rond, ou une perle, dans sa patte droite de devant. Le même usage est établi à la Chine, avec cette différence, que le dragon Chinois a cinq ongles, & que celui du Japon n'en a que trois. Un autre, nommé *Tatsumaki*, est ce même dragon d'eau, à longue queue, qui faisant aussi son séjour au fond de la mer, s'élève quelquefois dans l'air, & forme, par son agitation, les trompes marines, qui sont si fréquentes dans les mers du Japon. Le sixième est un oiseau de Paradis, qui se nomme *Foo*, d'une beauté chatimante, & d'une grandeur extraordinaire; en un mot le Phenix des Anciens. Il habite les plus hautes régions de l'air, dont il ne descend jamais qu'à la naissance de quelque *Sesin*, ou de quelque Empereur, ou

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Animaux chi-  
mériques du Jap.  
pus.

Le Kirin.

Sunga.

Kaisu.

Tats.

Tatsumaki.

Foo.

(10) Kämpfer, Tome I. pages 195 & précédentes.  
Tome X.



DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Animaux do-  
mestiques.

pour quelque événement de la même importance. Les Chinois ont aussi leur Foo; mais ils le représentent différemment (11).

Il femble que toutes ces vaines imaginations viennent de la rareté des grands animaux réels, dans un Empire de l'étendue du Japon. Kämpfer remarque en général qu'il y a trop peu de lieux incultes & déserts, pour la retraite des bêtes sauvages; & que les domestiques se réduisent à ceux qui sont absolument nécessaires pour le service de l'homme, c'est-à-dire, pour les voitures & pour le travail. A la vérité les espèces domestiques doivent multiplier beaucoup, parce que l'opinion de la Métémpsychose, qui s'est répandue avec le Budfo, fait respecter leur vie. Les animaux domestiques à quatre pieds, sont le cheval, le taureau, le chien & le chat. On ne voit, au Japon, ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni éléphants. Les Portugais y avoient porté des moutons & des chèvres, qui avoient assez multiplié; mais les Japonais, ne trouvant aucune utilité à les nourrir, parce qu'ils n'osent en manger la chair, & qu'ils ne savent pas en travailler le poil & la laine, les ont laissé devenir sauvages.

Chevaux.

Les chevaux Japonais sont petits; mais il s'en trouve qui ne le cèdent, ni en beauté, ni en vitesse, à ceux de Perse. Les meilleurs viennent des Provinces de Sarfuma & d'Oxu. Celle de Rai en produit une race, qui est fort estimée. Les taureaux & les vaches servent uniquement pour l'agriculture & le charroi. On ne connoît, au Japon, ni le beurre, ni l'usage du lait. Mais on y trouve deux sortes de taureaux: les premiers diffèrent peu des nôtres; les seconds sont des buffles, d'énorme grosseur, qui ont une bosse sur le dos, comme les chameaux, & qui ne servent que pour le transport des marchandises. On nourrit quelques porcs, dans la Province de Figen; mais uniquement pour les vendre aux Chinois, qui les y ont portés. Quoique la transmigration des âmes soit reçue à la Chine, comme au Japon, les Chinois en observent moins scrupuleusement les maximes, & mangent volontiers de la chair de porc. On voit encore, à Firando, quelques chèvres & quelques brebis; reste de celles que les Portugais y élevoient en grand nombre.

Chiens du Ja-  
pon.

Depuis le règne de l'Empereur Tsinajos, qui occupoit le trône des Cubofamas du tems de Kämpfer, il y avoit plus de chiens, au Japon, qu'on n'en avoit jamais vû dans cet Empire, & peut-être plus que dans aucun autre pays du Monde. Quoiqu'ils eussent chacun leur Maître, ils se tenoient dans les rues, où ils étoient fort incommodes aux Passans. Chaque rue étoit obligée, par un ordre particulier de l'Empereur, d'entretenir un certain nombre de ces animaux, & de les nourrir. On y avoit bâti de petites loges, pour leur servir de retraite, lorsqu'ils étoient malades, & pour les y servir avec beaucoup de soin. Ceux qui venoient à mourir, devoient être portés sur le sommet des montagnes, lieu fixé pour leur sépulture. Il étoit défendu, sous de grosses peines, de les insulter, ou de les maltraiter. C'étoit un crime capital de leur ôter la vie, quelque désordre qu'il pussent causer. Les plaintes devoient être portées à leurs Maîtres, qui avoient droit seuls de les punir. Cette étrange attention, à les conserver, venoit d'une idée supersti-

A quelle occa-  
sion ils sont fort  
considérés.

(11) Kämpfer, *ubi supra*, page 198 & précédentes. Voyez l'Article des Animaux, dans la Description de la Chine.

rieuse de l'Empereur, qui étoit né sous un des douze Signes célestes, auquel les Japonois donnent le nom de Chien. Kämpfer en raconte un trait agréable. « Le Maître d'un chien mort le portoit au sonnet d'une montagne, » pour l'enterrer. Fatigué du poids, il se mit à maudire le jour de la naissance de l'Empereur, & le ridicule ordre qui causoit tant d'embarras à toute la Nation. Son Compagnon lui conseilla de se taire, quoiqu'il ne condamnât point son impatience & ses plaintes; mais, dans la nécessité d'obéir à la Loi, il lui dit qu'au lieu de se livrer aux imprécations, il devoit remercier les Dieux de ce que l'Empereur n'étoit pas né sous le Signe du Cheval, parce que son fardeau eût été bien plus pésant (12).

Les Japonois n'ont point de levriers, ni d'épagneuls, ni d'autres races de chiens pour la chasse. Cet exercice n'étant pas fort en usage, dans un pays si rempli d'hommes, & si mal pourvu de gibier, ceux qui en ont le goût, n'y employent que des chiens ordinaires. Ils ont une espèce particulière de chats, dont on vante beaucoup la beauté. Leur couleur est blanchâtre, avec de grandes taches noires & jaunes, & leur queue fort courte. Ils ne font pas la guerre aux souris. Leur unique usage est de servir à l'amusement des femmes, qui se plaisent à les caresser.

Chats d'une  
race beauté.

Les Quadrupèdes sauvages du Japon sont les lievres, les daims, les sangliers, dont quelques Sectes permettent de manger en certains tems de l'année, les singes, les ours, les tanukis, les chiens sauvages, les itutz, les tins, les tenards, les rats & les fouris.

Quadrupèdes  
sauvages.

L'Isle de Mijofima, qui se nomme aussi Akino-Mijofima, parce qu'elle est voisine de la Province d'Aki, est célèbre par une espèce particulière de daims, qui sont fort doux & naturellement apprivoisés. Les Loix du Pays défendent de les tuer, & font un devoir aux Habitans d'enterrer ceux qui meurent près de leurs maisons. Un Japonois, qui manqueroit à cette obligation, seroit condamné à quelques jours de travail, pour les Temples ou pour le Public.

Les singes du Japon sont extrêmement dociles; mais le nombre n'en est pas grand. Leur couleur est d'un brun obscur. Ils ont la queue courte, le visage & le dos rouges, & sans poil. Kämpfer en vit un, auquel on donnoit cent six ans, & qui faisoit quantité de tours, avec une adresse surprenante. Les Provinces du Nord ont quelques ours, mais fort petits. On y voit aussi des chiens sauvages, qui ont le museau grand & ouvert. Le Tanuki est un animal d'une espèce très singulière. Sa couleur est d'un brun obscur, & son museau ressemble à celui du renard. Il n'est pas fort gros. Kämpfer le prend pour une espèce de loup. L'itutz & le Tin sont deux animaux, de couleur roussâtre, qui ne seroient pas différens, si le Tin n'étoit plus gros que l'autre. Ils vivent si familièrement sous le toit des Maisons, qu'on peut les mettre au rang des Animaux domestiques. Ils font la guerre à la volaille & au poisson. Toutes ces Isles sont remplies de rats & de souris. Les Habitans apprivoisent de gros rats, & leur apprennent à faire divers tours d'adresse, surtout à Ofacka, qui est comme le rendez-vous de tous les Charlatans de l'Empire. Les renards ne sont guères moins communs

Singes;

Ours & Chiens  
sauvages.

Tanuki.

Itutz &amp; le Tin.

Rats &amp; Souris.

Renards.

(12) *Ibidem*, page 100.

DESCRIPTION  
DU JAPON.Fourmis blan-  
ches, & leurs  
propriétés.

Le peuple les croit animés par le Diable; ce qui n'empêche pas les Chasseurs de les tuer, parce qu'on fait, de leur poil, d'excellens pinceaux pour écrire & pour peindre. On ne voit, dans aucune île du Japon, ni tigres, ni lions, ni pantheres, ni d'autres especes d'animaux carnassiers.

Entre les Insectes reptiles, celui qu'on nomme *Fourmi* blanche, passe pour le plus nuisible. C'est un petit ver délié, & blanc comme la neige, à l'exception de la tête & de la gorge, qui sont d'un brun obscur. On le voit toujours en bande comme nos Fourmis, dont il ne differe pas beaucoup par la grosseur. Les Japonois le nomment *Do-Toos*, c'est-à-dire, *Perceur*; nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre, & s'il peut entrer dans un Magasin, il détruit en peu de tems les meilleures marchandises. Le seul préservatif, qu'on ait découvert jusqu'ici contre ces dangereux insectes, est de répandre du sel sur tout ce qu'on veut dérober à leurs morsures. Ils sont en guerre continuelle avec les autres Fourmis; & lorsqu'une des deux especes s'est emparée de quelque lieu, il ne faut pas craindre que l'autre s'y puisse loger. Les Fourmis blanches ne peuvent supporter l'air, & pour se transporter d'un endroit dans un autre, elles se bâtitent, le long des chemins, des voutes & des arcades qui tiennent à la terre. Elles marchent avec une vitesse incroyable, & souvent tout est ravagé avant qu'on ait pu s'apercevoir de leur arrivée. Quelques-uns attribuent des effets si prompts à l'acrimonie de leurs excréments; mais Kämpfer assure que quatre pincettes, recourbées & tranchantes, dont leur museau est armé, suffisent pour causer tous les desordres dont on les accuse. Il rapporte que s'étant une fois couché assez tard, il aperçut le lendemain, sur sa table, des traces de leurs voutes; & qu'en y jetant les yeux de plus près, il découvrit un trou de la grosseur du petit doigt, qu'elles avoient fait, dans l'espace de quelques heures, à l'un des pieds montans de la table, un autre en travers de la table même, & un troisième au milieu de l'autre pied en descendant, par lequel elles renfroient dans le plancher. On ne peut supposer que leurs excréments aient assez d'âcreté pour un effet si prompt: mais il y a beaucoup d'apparence que c'est la matiere dont ces petits animaux composent leurs voutes.

Mukade.

Millepede.

Serpens.

L'Insecte, que les Japonois nomment vulgairement *Mukade*, & qui porte le nom de *Goko*, dans le langage figuré, n'est pas l'*Afellus*, ou la *Cloporte*. C'est le *Millepede* des Indes, ver long de deux ou trois pouces, délié, de couleur brune, & qui a de chaque côté un grand nombre de pieds, d'où il a pris son nom. Il est très venimeux dans les Indes; mais, outre qu'il est rare au Japon, il y cause moins de mal, & sa morsure ne demande point d'autre remède que de la salive. Les Lézards du Pays ne diffèrent pas des nôtres. On y voit peu de Serpens. Le *Firakuts*, ou *Fibakari*, qui est un des plus remarquables, a la tête plate & les dents aigues. Sa couleur est verte. Il a pris son nom de la longueur du jour, ou de l'espace de tems que le Soleil demeure sur l'horison, parce que ceux, qui en sont mordus, meurent avant le coucher de cet astre. Les Soldats en mangent la chair, dans l'opinion qu'elle a la vertu d'échauffer leur courage. On en fait une poudre, nommée *Sjorwatso*, qui passe pour un spécifique contre plusieurs maladies internes, & qui étant placée sous les gouxieres d'un toit, produit,

dit-on, de petits Serpens de la même espèce. Le Jamakajatz, qui se nomme aussi Uwabami, & quelquefois Dja, c'est-à-dire Dragon, est une autre espèce de Serpent, d'une grosseur monstrueuse. On le trouve dans l'eau, ou sur les montagnes; mais il est très rare.

Les Japonais n'ont, à parler proprement, aucun animal domestique. S'ils nourrissent des poules & des canards, l'opinion de la Métempsychose ne leur permettant point d'en manger, ils n'y cherchent que de l'amusement. Cependant le Peuple ne fait pas scrupule d'en vendre, à ceux qui respectent peu la Religion. Dans les jours consacrés à la mémoire d'une Personne morte, il n'est pas permis, à ses Parens ni à ses Amis, de tuer un oiseau, ni le moindre animal. Pendant l'année du deuil de l'Empereur, il est défendu, dans tout l'Empire, de tuer ou de porter au Marché aucune créature vivante. Les coqs sont encore plus épargnés que les poules. On les conserve avec soin, surtout dans les Monastères, parce qu'ils mesurent le tems, & qu'ils prédisent les changemens de l'air.

Les oiseaux sauvages sont devenus si familiers, dans les Isles du Japon, qu'on en pourroit mettre plusieurs espèces, au rang des animaux domestiques. Le principal est le Tsuru, ou la Grue, qu'une Loi particulière réserve pour le divertissement ou l'usage de l'Empereur. Cet oiseau & la tortue passent pour des animaux d'heureux augure; opinion fondée sur la longue vie qu'on leur attribue, & sur mille récits fabuleux dont les Histoires sont remplies. Les Appartemens de l'Empereur & les murailles des Temples sont ornés de leurs figures; comme on y voit, par la même raison, celles du Sapin & du Bambou. Jamais le Peuple ne nomme une grue, sans y joindre le titre d'O-Tsurifama, qui signifie Monseigneur: on en distingue deux sortes; l'une aussi blanche que l'albâtre; l'autre, grise, ou couleur de cendre. Les Hierons, ou les Saggis, forment plusieurs espèces, qui ne diffèrent pas moins en couleur qu'en grosseur.

On distingue deux sortes d'oyes sauvages, qui ne se mêlent jamais; les unes, blanches comme la neige, avec les extrémités des ailes fort noires; les autres, d'un gris cendré; toutes si communes & si familières, qu'elles se laissent facilement approcher. Quoiqu'elles fassent beaucoup de dégât dans les campagnes, il est défendu de les tuer, sous peine de mort, pour assurer le privilège de ceux qui achètent le droit. Les Paysans sont obligés d'entourer leurs champs de filets, pour les défendre de leurs ravages. Entre plusieurs espèces de canards, le plus commun, qui se nomme Kinmodsui, est d'une beauté si rare, que les Etrangers, qui ne l'ont vu qu'en peinture, ne peuvent s'imaginer qu'il existe réellement. Son plumage forme des nuances admirables; mais le rouge domine autour du cou & de la gorge. Il a la tête couronnée d'une magnifique aigrette. Sa queue, qu'il élève obliquement, & ses ailes, qui sont placées régulièrement sur le dos, font un effet merveilleux. Le nouvel Historien est porté à le prendre pour ce que le Père le Blanc nomme la Poule du Japon, dans son Histoire de la Révolution de Siam; & si cette conjecture est juste, il faut joindre, à toutes les perfections de ce bel oiseau, une démarche majestueuse, qui les relève encore (13).

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Oiseaux domestiques.

Oiseaux domestiques.

Grues, & leur privilège.

Hierons, ou Saggis.

Oyes sauvages & leurs dégâts.

Canards d'une merveilleuse beauté.

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Faifans  
Beccafines.

Pigeons fau-  
vages.

Oifeaux de  
proie.

Foken.

Nifago.

Efpèce d'Infec-  
tes particulières  
au Japon.

Efcarbots.

Les Faifans du Japon font d'une extrême beauté; furtout une efpece particulière, qui fe distingue par l'éclatante variété de fes couleurs, & par une admirable queue, qui n'a pas moins de deux ou trois pieds de longueur. Les Beccafines font ici fort communes. Quelques Scédes en mangent, & fe permettent auffi les Faifans, les Oyes & les Canards. On ne connoit qu'une efpece de Pigeons fauvages, qui ont le plumage noir & bleu, fans aucune beauté, & qu'on éloigne foigneufement des Maisons, parce que l'expérience a fait connoître que leur fiente prend aifément feu. On voit des Cigognes, au Japon, pendant toute l'année. Les meilleurs Faucons viennent des Provinces Septentrionales; mais on les nourrit moins pour le vol, que par curiofité pour leur grandeur. Les Eperviers ne font pas ici moins communs que dans toutes les Indes orientales. C'eft un oifeau extrêmement fier. Kämpfer attribue la même qualité à des Corbeaux d'une grandeur médiocre, dont l'efpece eft venue de la Chine & s'eft fort multipliée au Japon. Il parle d'une autre efpece, qui eft venue de Corée, & qui fe nomme *Corigara*. Mais on ne trouve point, dans ces Ifles, les Corbeaux qui font communs en Europe, ni des Perroquets & d'autres oifeaux des Indes (14).

Le *Foken*, ou, fuivant le langage vulgaire, le *Foretenis*, eft un oifeau nocturne, d'un goût exquis, & qu'on ne feroit même aux tables des Grands, que dans les occafions extraordinaires. On affûre que fes cendres calcinées rétabliffent le Saki, lorsqu'il devient aigre. Le *Mifago*, ou *Bijago*, eft un oifeau de mer, du genre de l'Epervier. Il vit de poiffon. Sa retraite eft un trou, dans quelques rochers, où il mer fa proie; & l'on a remarqué qu'elle s'y conférve auffi parfaitement que le poiffon mariné, où l'Atfiarri d'où cet oifeau tire auffi le nom de *Bifagonofufi*, ou d'Atfiar-Bifago. Ceux qui découvrent cette provision en tirent un profit confidérable, parce que les Japonois en aiment le goût & qu'elle fe vend fort cher.

Les Mouettes, les Corbeaux marins, les Pies de mer, les Moineaux, les Hirondelles, & quelques autres efpeces d'oifeaux, font les mêmes au Japon qu'en Europe. Les Alouettes y chantent beaucoup mieux. On vante auffi le chant des Rollignols du Pays, qui ne doivent pas être communs, puifqu'ils fe vendent quelquefois jufqu'à vingt cobangs (15).

Les Japonois ont des Abeilles, qui font de la cire & du miel, mais en petite quantité. Les Abeilles fauvages, les Guêpes, les Mouches ordinaires, les Coufins, les Monches lufantes, les Efcarbots, les Punaifes, les Saurelles, & la plupart des autres Infeétes de l'Europe, font connues au Japon. Mais on en nomme quelques efpeces, qui paroiffent propres à ces Ifles.

Entre les Papillons, on en distingue un fort grand, nommé *Jamma-Tfio*, ou *Papillon de montagne*, qui eft ou tout-à-fait noir, ou d'une agréable variété de couleurs. Le *Komuri*, eft une groffe mouche de nuit, très belle, tachetée de diverfes couleurs, & tout-à-fait velue. De plufieurs efpeces d'Efcarbots, d'une rare beauté, on en admire un fort gros, qui refemble beaucoup à la mouche de fumier. Il eft lufant, noir; il a deux cornes recourbées & larges, dont la plus grande eft placée fur le nez comme celle du Rhinoceros, & la plus petite fort de l'épaule. Cet animal marche avec peine, &

(14) Kämpfer, ubi fuprà, page 107.

(15) Kämpfer, page 108.

vit sous terre. On appelle *Sebi*, & quelquefois *Semi*, une autre espèce d'Escarbot de couleur brune, qui fournit aux Naturalistes la matière de plusieurs observations. On en compte trois sortes : le plus gros, nommé *Kuma-Sebi*, a la figure & la grosseur de ces Mouches, qui ne volent que le soir en Europe ; mais il est sans ailes. Au Printems, il sort la nuit de dessous terre, où il se tient pendant tout l'Hyver. Ses jambes délicies lui servent à s'attachet aux branches des arbres, aux feuilles, & à tout ce qu'il peut saisir. Bien-tôt, il crève, & son dos se fend dans sa longueur, pour faire place à une autre mouche, qui s'y trouvoit renfermée & qui ressemble aussi à un Escarbot, mais qui paroît d'abord plus grande que sa prison. Quelques heures après, cette Mouche s'envole en bourdonnant (16). Lorsqu'elle rompt l'éclui qui l'enfermoit, & qu'en même-tems elle déploie ses quatre ailes, elle fait un bruit aigu & perçant, que les Japonois croient entendre à la distance d'un mille. Kämpfer assure, du moins, que les bois & les montagnes retentissent du bruit de ces petits animaux. Ils disparaissent dans les jours caniculaires. On prétend qu'ils rentrent dans la terre, pour y subir une nouvelle métamorphose & repaître l'année d'après. C'est ce que le même Voyageur n'eut pas l'occasion de vérifier ; mais il parle avec certitude de leur chant, qui commence lentement & d'un ton bas, & qui augmentant ensuite par degrés, en virelle & en force, baisse encore en finissant. Ce bruit lui parut ressembler à celui du fufeau d'un Boutonnier. Il commence au lever du Soleil & finit à midi. La dépouille du *Kuma-Sebi*, qui se nomme *Semino-Mukigara*, est employée dans la Médecine, & se vend dans les Boutiques du Japon (17).

Vers le tems où cet Escarbot dispaçoit, on lui en voit succéder un plus petit, qui se nomme *Ko-Sebi*, ou le petit *Sebi*. Il chante depuis midi jusqu'au coucher du Soleil. Sa vie dure jusqu'à la fin de l'Automne, & son chant s'élève moins que celui du premier. Une autre espèce, qui ne diffère de la seconde, ni par la grosseur, ni par la figure, chante du matin au soir. Les femelles des trois espèces sont muettes, & ressemblent d'ailleurs aux mâles, excepté qu'elles ont la poitrine fermée.

Les Cantharides du Japon sont de la couleur des nôtres ; mais plus rondes, & presque aussi grosses que les Escarbots communs de l'Europe. Les Japonois en ignorent absolument l'usage. Ils en ont une autre espèce, qu'ils nomment *Fammio* ; & qui, étant extrêmement caustiques, sont mises au rang des poisons. On les trouve sur les épis de riz. Elles sont longues, délicies, & plus petites que nos Cantharides bleues ou dorées, avec des taches & des lignes d'un rouge cramoisi ; ce qui leur donne beaucoup d'éclat. Enfin, parmi les Mouches de nuit, on en voit une très rare, à-peu-près de la longueur du doigt, déliée, ronde, avec quatre ailes, dont deux sont transparentes & cachées sous les deux autres, qui sont luisantes, comme si elles avoient été polies, & embellies d'un charmant mélange de taches & de lignes bleues & dorées. Cet insecte est d'une beauté si singulière, qu'on se fait un plaisir d'en conserver entre les bijoux les plus curieux. Elle a

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Singularités du  
*Kuma-Sebi*.

Autres Escar-  
bots.

Cantharides.

Fammio.

Charmante  
Mouche.

(16) Gesner, qui en a donné la description, la nomme *Cicada* ou *Cigale*.

(17) Kämpfer, *ubi supra*, page 209.

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Fable dont est  
le sujet.

fait naître aux Poètes Japonois, l'idée d'une assez jolie fable, qui explique l'ardeur inconsidérée, avec laquelle on voit les Moines se brûler à la chandelle. Ils racontent que toutes les autres Mouches de nuit sont devenues amoureuses de cet Ornement de leur espèce ; & que, pour se délivrer de leurs importunités, elle leur ordonne malicieusement, sous prétexte de mettre leur confiance à l'épreuve, de lui aller querir du feu. Ses Amans, ne consultant que leur passion, lui obéissent aveuglément ; & courant contre le premier feu qu'ils rencontrent, ils ne manquent pas de s'y brûler. La femelle n'approche pas de la beauté du mâle.

Les productions de la Mer ne fournissent pas moins à la subsistance des Japonois, que celles de la Terre ; si l'on en excepte le riz, qui fait la plus grande partie de leur nourriture. Les Côtes de chaque Isle abondent en toutes sortes de plantes marines, de poissons, d'écrevisses, & de coquillages. Il n'y en a presque point qui ne serve de nourriture aux Habitans ; & quelques-uns sont d'une bonté, qui fait honneur aux meilleures tables. On comprend, sous le nom général de Kiokais, ou Wokais, les poissons, les écrevisses & les coquillages.

Comment les  
Japonois  
pêchent la Baleine.

Le plus utile de tous les poissons de ces Mers, est le Kudfuri, ou la Baleine. On en pêche sur toutes les Côtes de l'Empire, particulièrement sur celles de Khumano & de toute la Partie Méridionale de la grande Isle de Nipon, autour des Isles de Tsushima & de Gocho, & sur les Côtes d'Omura & de Nomo. Elles se prennent ordinairement avec le harpon, comme en Groenlande ; mais les Bateaux des Japonois semblent plus propres, à cette pêche, que les nôtres. Ils sont petits, étroits ; un des bords se termine en pointe fort aiguë ; & chacun porte dix Rameurs, qui les font voguer avec une vitesse incroyable. Vers l'an 1680, un riche Pêcheur de la Province d'Omura inventa une nouvelle manière de prendre les Baleines, avec des filets de cordes fortes, d'environ deux pouces d'épaisseur. Cette méthode fut pratiquée d'abord avec beaucoup de succès ; & l'on prétend qu'aussi-tôt que la Baleine se sent la tête embarrassée dans le filet, elle nage avec plus de peine, & devient plus facile à tuer. Cependant on trouva, dans la suite, que la dépense étoit excessive pour les Pêcheurs ordinaires, & l'on revint à l'ancienne manière. La pêche commence au mois de Décembre. Dans une seule année, on a pris jusqu'à deux cens soixante-quatorze Baleines, aux Isles de Firando & de Gocho.

Différentes  
espèces de Balei-  
nes.

Les Japonois en connoissent plusieurs sortes, qui ne diffèrent pas moins de nom, que de figure & de grosseur. Celle qui se nomme Sebïo, est la plus grosse. On en tire beaucoup plus d'huile que des autres. Sa chair d'ailleurs est si bonne & si saine, que les Pêcheurs attribuent la force de leur santé, malgré la rigueur du froid & les fatigues de leur profession, à l'usage qu'ils en font continuellement. L'*Awo-Sangi*, ou le Kokadsuma, est une petite Baleine de couleur grise & cendrée, dont la figure est un peu différente de celle du Sebïo. Le *Nagass* a communément depuis vingt jusqu'à trente brasses de long. Elle peut demeurer deux ou trois heures sous l'eau ; avantage qu'elle a sur les autres Baleines, qui sont obligées de s'élever à tous momens sur la surface des flots pour respirer. Le *Sotrokadsuma*, c'est-à-dire, la Baleine des Aveugles, a reçu ce nom, parce qu'on lui voit sur le

dos,

dos, la figure d'un Bywu, espece de Luth, qui est l'instrument favori des Aveugles du Japon. Sa longueur est ratement de plus de dix bralles. On prétend que l'usage de sa chair cause des toux, des fièvres, des ulcères sur la peau, & quelquefois la perite verole. Le *Mako* est une petite Baleine, qui n'a jamais plus de trois ou quatre bralles de long; & de-là vient qu'on donne le même nom aux Baleines de toutes les especes. Elle se prend souvent sur les Côtes Orientales du Japon, & sur celles de Kijnokuni & de Satsuma. On trouve de l'ambre gris dans ses intestins; mais on ne tire, de sa tête, qu'une médiocre quantité d'huile.

L'*Wafukura*, dont le nom signifie Mangeur de sardines, ressemble aux poissons ordinaires par la queue & les nageoires. Kämpfer raconte que, dans son Voyage à la Cour de Jedo, il vit une Baleine de cette espece, entre Caminofeki & Simonofeki; & qu'il la pria pour le Poisson que les Hollandois nomment *Noord-Caper*. Dans tous ces monstrueux animaux, il n'y a rien qui ne soit de quelque utilité, à l'exception de l'os de l'épaule. La peau, qui la plupart ont noire, la chair, qui est rouge & semblable à celle du Bœuf, les intestins, que leur longueur fait nommer *Fackkuro*, c'est-à-dire, longs de cent bralles, & toutes les parties internes se mangent différemment apprêtées. De la graisse, on tire de l'huile, en la faisant bouillir. On mange même le sédiment qui reste, après l'avoir fait bouillir une seconde fois. A l'égard des os, on fait bouillir, dans leur fraîcheur, ceux qui sont d'une substance cartilagineuse, pour les manger aussi. D'autres les raffinent, les nettoient, & les font sécher pour la cuisine. Des parties nerveuses & tendineuses, blanches & jaunes, on fait des cordes, qui sont principalement d'usage dans les Manufactures de coton, & pour les instrumens de Musique. On ne jette pas même les intestins, qui se gardent aussi pour la cuisine. Enfin, des os de la machoite, des nageoires, & des autres os d'une substance plus solide, on fait diverses sortes de petites ouvrages, particulièrement de belles balances, qui servent à peser l'or & l'argent.

Le *Sagisoko* est un poisson de deux, trois, & quelquefois de cinq ou six bralles de longueur, avec deux dents fort longues, qui s'élèvent perpendiculairement hors de la bouche, & qu'on fait quelquefois servir d'ornement au sommet des Châteaux, des Temples, & des Edifices publics. On assure que ce poisson est l'ennemi mortel des Baleines, & qu'il les tue, en se glissant dans leur gueule, & leur dévorant la langue.

L'*Iruku* est un poisson connu dans les Indes, où il porte le nom de Terje. Le *Furube* en est un autre, qui n'est pas fort gros, & que les Hollandais nomment *Blaser*, c'est-à-dire, Souffleur, parce qu'il peut s'enfler, jusqu'à prendre la forme d'une boule ronde. On le met au rang des Poissons venimeux, jusqu'à prétendre qu'il est mortel pour ceux qui le mangent tout entier. Le Japon en a trois especes, toutes trois fort abondantes. Ceux de la premiere, nommés *Sufumebukas*, sont petits & fort dangereux. La seconde espece, qu'on appelle *Mabaku*, c'est-à-dire, le véritable Baku, passe pour un Poisson fort délicat; mais il en faut jeter la tête, les intestins & les os, laver & nettoyer la chair avec beaucoup de soin, sans quoi il causeroit infailliblement la mort. On prétend même qu'après les plus grands soins, il est toujours venimeux; & les Japonais, qui sont las de vivre, choi-

Utilité de toutes les parties de la Baleine.

Sagisoko

Iruku.

Furube, Poisson venimeux & les trois especes.



DESCRIPTION  
DU JAPON.

lissent souvent ce poison, plutôt qu'une corde ou un poignard. Il cause d'abord l'évanouissement, ensuite des convulsions, & un délire qui finit par un violent crachement de sang, après lequel on expire. Il est défendu aux gens de guerre, de manger du Mabaku, & même d'en acheter. Si quelqu'un d'eux en meurt, son fils perd le droit de succéder à son Office. On ne laisse pas de vendre ce poison fort cher, & d'en manger par friandise, mais il doit du moins être fort frais. La troisième espèce se nomme *Kimadura*, c'est-à-dire, Cousin Septentrional; apparemment, parce qu'il a la tête ordinairement tournée vers le Nord; car on nomme de même ceux qui dorment dans cette situation. Son poison est absolument mortel. Aussi n'est-il recherché que de ceux qui ont pris la résolution de mourir (18).

Cheval ou chien  
marin du Japon.

Le Cheval Marin, ou le Chien Marin des Mers du Japon, est un poisson très singulier, à-peu-près de la longueur d'un enfant de dix ans, sans écailles & sans nageoires; la tête, la bouche & la gorge grandes; le ventre large & plat comme un sac, & qui peut contenir une grande quantité d'eau. Il a les dents minces & aiguës, comme celles d'un serpent, & les parties internes si petites, qu'à peine sont-elles visibles. On lui voit, sous le ventre, deux pieds plats & cartilagineux, avec des doigts qui ressemblent beaucoup aux mains d'un enfant, & dont il se sert apparemment pour marcher au fond de la mer. Toutes ses parties se mangent sans exception. Il se pêche souvent dans le Golfe de Jedo, entre la ville de ce nom & Kamakura.

Tai, ou Steen-  
racin.

Le Tai, que les Hollandais des Indes nomment *Steen-brassem*, est regardé des Japonais, comme le Roi des Poissons, & passe, parmi eux, pour un animal d'heureux augure, parce qu'il est consacré à Jébus, Dieu de la Mer. Rien n'approche de l'éclat de ses couleurs, tandis qu'il est dans l'eau. C'est un mélange de rouge & de blanc. Sa femelle n'a qu'un petit nombre de taches rouges. Il a la forme de la Carpe. Mais il est si rare, qu'il ne se vend pas moins de mille cobangs. Un autre Poisson de la même espèce se nomme Khorotai, ou Sreen-brassem noir, à cause de sa couleur. On l'estime beaucoup moins.

## Sufuki.

## Funa.

Le *Sufuki* est le même Poisson, que les Allemands nomment *Kahlkopf*, c'est-à-dire, tête chauve. Le *Funa* ressemble à la Carpe, & se fait rechercher pour ses vertus médicinales, particulièrement contre les vers. On en distingue un plus gros, de la même espèce, qui porte le nom de *Nagos*. Le *Mebaar* est de couleur rouge, à-peu-près de la grosseur & de la figure du Sreen-brassem. Ses yeux s'avancent hors de la tête, comme deux balles. On le pêche par-tout, & c'est la nourriture ordinaire des Pauvres. Le *Koi* est de la même espèce, & ressemble aussi à la Carpe. Il se prend, surtout, près des chutes d'eau, qu'il s'efforce de remonter. On le transporte dans toutes les parties de l'Empire, frais ou mariné. Le *Maar*, ou le Saumon, se prend dans les rivières & dans les lacs d'eau douce. L'*Itojori* est un petit Saumon. Le *Makuts* est le Poisson que les Hollandais nomment *Hardet*. Le *Sawara* est celui qu'ils appellent Poisson du Roi. Le *Fiuvo* est leur *Draëvisah*; & l'*Ara*, leur Jacob-Everets. Le *Kufana* est le Nez-court. Le *Kamas* est le Bro-

Makuts,  
Sawara-  
Kammar.

cher. Le *Sufuki* (19) est le Schelvifch des Hollandois, mais plus long & plus délié. L'*Adfi* est leur Maafbaukes. On en distingue plusieurs especes, dont la plus grosse se nomme *Oadfi*. Le *Taka* est ce que les Hollandois appellent Taie. Le *Kame* & le *Takokome* sont deux especes de Raies, dont la peau, qui est fort dure, sert à faire des étuis, & d'autres curiosités. Il en vient aussi de Siam, & de plus belles que celles du Japon.

Le *Tesje* est un poisson large & plat, qui a la queue longue, & souvent au bout, un aiguillon de corne ou d'os, que les Hollandois des Indes nomment *Pylstaat*. Cet aiguillon, lorsqu'il est ôté au *Tesje* vivant, passe pour un remède infailible contre la morsure des Serpens. Aussi les Japonois en portent-ils toujours sur eux. Le *Bora* ressemble au Brochet. Il a la chair blanche & délicate. On le nomme aussi *Songaars*, parce qu'il se prend dans le mois de ce nom, qui est le premier de l'année Japonoise. On le marie & on le fume. Ce Poisson, & tous ceux qu'on prépare de même, sont compris sous le nom général de *Karafumi*. On les porte de Nangafaki & de Nomo, où il s'en prend beaucoup, à Jedo & dans les autres parties de l'Empire, attachés par dixaine à des cordes. Les Hollandois & les Chinois en transportent aussi.

Le *Katsiwo* est un bon poisson, dont la meilleure espece se prend aux environs de Gotto, & que les Hollandois transportent aussi sous le nom de *Combloomas*. La maniere de le préparer est de le couper en quatre, & de le faire sécher par degrés sur la vapeur de l'eau bouillante, pour le manger à l'eau. Le *Managatsiwo*, est un poisson plat, auquel la nature a donné un œil de chaque côté. Le *Saki*, qui est une espece de Cabliau, se marine, & ressemble à la Morue. On le tire du pays de Jessô; & son nom lui vient de son odeur, qui approche fort de celle du Saki. Le *Tara* est une sorte de Morue, qui vient des Provinces du Nord, & dont la meilleure espece se nomme *Tsiôfijn Tara*, parce qu'on la tire de *Tsiôfipo*. Le *Sajori*, que les Habitans de Nangafaki appellent *Sufomoiwo*, a reçu des Hollandois le nom de *Nadalvisch*, qui signifie Poisson aiguille. Il n'a pas plus d'un empan de longueur. Il est mince, avec un rang de pointes longues & aigues le long du dos. Le *Tobivo*, que les Hollandois nomment *Springer*, ou Poisson volant, parce qu'il saute hors de l'eau, n'a guères plus d'un pied de longueur; mais l'excellence de sa chair fait regretter qu'il soit rare. Les Japonois ont des Sardines, sous le nom d'*Iwas*, & des Éperlans qu'ils nomment *Kissugos*. Le *Jeso*, appelé *Sankruipet* par les Hollandois, est un poisson qui tient le milieu entre l'Éperlan & l'Anguille. Le Maquereau porte, au Japon, le nom de *Saba*. L'*Ai*, ou *Ai-no-wo*, que les Hollandois nomment *Modevish*, est un poisson d'eau douce, d'un empan de long, qui nage avec une vitesse surprenante. Le *Sijroivo*, ou le Poisson blanc, se pêche au Printemps, à l'embouchure des rivières. Le *Konofijo*, nommé par les Hollandois *Sassap*, est une espece de Hareng, qui ressemble aux *Srohmlings* des Suedois. Le *Kingjo*, ou le Poisson doré, n'excede guères la longueur d'un doigt: il est rouge, il a la queue d'un très beau jaune

DESCRIPTION  
DU JAPON.  
Taka.  
Kame & Takokome.

Tesje.

Bora.

Karafumi.

Katsiwo.

Managatsiwo.  
Saki.

Tara.

Sajori.

Tobivo.

Iwas & Kissu-  
go.  
Jeso.

Kingjo, ou  
Poisson doré.

(19) Ce nom, qu'on a lu quelques lignes plus haut pour un Poisson différent, est sans doute altéré dans l'un ou l'autre endroit.

|                                                              |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
|--------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>DESCRIPTION<br/>DU JAPON.</b>                             | luisant, ou de couleur d'or; mais, dans sa jeunesse, il est noirâtre. Au Japon, comme à la Chine & dans presque toutes les Indes, il fait l'ornement des Viviers, où on le nourrit de Mouches qui n'ont pas encore leurs ailes. Les Japonois en ont une espece, dont la queue est couleur d'argent.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
| <b>Unagi.</b>                                                | L' <i>Unagi</i> est l'Anguille commune; mais l' <i>Oounagi</i> en est une autre espece, d'une grosseur extraordinaire. Le <i>Saatme Unagi</i> , c'est-à-dire, l'Anguille à neuf yeux, est ce qu'on appelle, en Allemagne; Neunaug, espece de grande Lamproie. Le <i>Doodfio</i> , est le Puytaal des Hollandois, qui est de la longueur du doigt, & qui a la tête fort grosse en comparaison du corps. Il se trouve dans des champs de riz couverts d'eau, & dans les Etangs boutbeux. On en connoît deux especes; l'une avec une barbe, & l'autre qui n'en a point. Les Japonois prétendent qu'on peut former artificiellement des Doodfios, en coupant de la paille, la mêlant avec de la boue, & l'exposant le matin à la chaleur du Soleil. Le <i>Fammo</i> , que les Hollandois ont nommé <i>Congeraal</i> , est plus grand que l'Anguille commune, & plus mince, quoiqu'il lui ressemble lorsqu'il est sous l'eau.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
| <b>L'ika, ou le<br/>Polype.</b>                              | L' <i>Ika</i> est le Polype ordinaire, que les Japonois & les Chinois regardent comme un mets fort délicat. Il se prend avec un appas de sa propre chair.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |
| <b>Autres encore.</b>                                        | Le <i>Jako</i> est une autre espece de Polype, qui a de longues queues, ou plutôt une sorte de pieds, armés de petits crochets, avec lesquels il s'attache aux rochers & au fond de la mer. Il se mange frais, bouilli, ou mariné. Le <i>Kuragge</i> est encore un Polype, dont on distingue deux sortes; l'une nommée <i>Midsura</i> , ou Polype blanc, qu'on trouve dans toutes les mers, & qui est un fort mauvais aliment; l'autre, plus rare, charnue, & qui se mange avec goût, lorsqu'elle est bien apprêtée. Quelques-uns de ces Polypes sont si gros, que deux hommes ont peine à les soulever. Leur chair marinée a la même couleur & le même goût que ces nids d'oiseaux, qui se mangent en Orient, sur tout à la Chine; & <i>Kämpfer</i> paroît persuadé, sur l'autorité de quelques Pêcheurs Chinois, que ces nids prétendus ne sont que de la chair de ce poisson, apprêtée apparemment sous une forme trompeuse (20). Le <i>Namako</i> , que les Hollandois de Batavia nomment <i>Kasierkull</i> , se mange aussi. L' <i>Imori</i> est un petit Lézard d'eau, venimeux, qui a le dos noir & le ventre rouge. Le <i>Takanomakura</i> , est ce qu'on appelle l'Orciller du Polype. Le <i>Tako</i> est une Etoile de mer, que les Japonois ne mangent point. |
| <b>Les nids d'oiseaux qui se mangent sous de leur coque.</b> |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| <b>Namako.<br/>Imori.</b>                                    |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| <b>Ki, ou Came.<br/>espece de Tortue.</b>                    | De tous les animaux à quatre piés, qui vivent dans l'eau, il n'y en a point qu'ils estiment plus que le <i>Ki</i> ou <i>Came</i> , c'est-à-dire, la Tortue. On a déjà remarqué qu'ils la regardent comme un emblème particulier du bonheur, à cause de la longue vie qu'on lui attribue. Quoique cette espece particulière, à laquelle ils donnent une large queue, en forme de rondache, & qui est appelée <i>Mooki</i> dans la langue savante, ne soit qu'une chimere & une fiction, on la voit souvent parmi les figures emblématiques dont ils ornent les murailles de leurs Temples, celles de leurs Hôtels, & les Appartemens de l'Empereur & des Princes de l'Empire. Entre les véritables Tortues, les plus communes sont l' <i>Ificame</i> , ou <i>Sanki</i> , c'est-à-dire, la Tortue des pierres, ou de montagne, qui tire ce nom des lieux où elle se trouve; & l' <i>Io-Game</i> ,                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |

(20) *Vbi supra*, page 220. C'est une erreur. Ces aïds sont réels & fort connus.

ou *Doo-Game*, c'est-à-dire, Tortue-d'eau, ou Tortue poissonneuse, parce qu'elle vit dans l'eau. On raconte que sur les Côtes Septentrionales & Orientales du Japon, il se trouve des Tortues assez grandes, pour couvrir un homme de la tête aux pieds.

Les Japonais donnent généralement le nom de *Jebis* à toutes sortes d'Ecrevisses & d'Ecrevettes, quoiqu'ils en aient plusieurs especes particulieres. Le *Jebisako* est cette petite Ecrevisse commune, qu'on voit en abondance sur les Côtes de la Mer Baltique. Le *Si-Jebi* ne differe pas beaucoup des Ecrevisses ordinaires, non plus que le *Dakma-Jebi*; excepté que celle-ci ne vit que dans l'eau douce, & qu'à l'âge d'un an elle devient noire. Les *Kuruma-Jebi*, ou l'Ecrevisse à roue, tire ce nom de la figure de sa queue. L'*Umi-Jebi*, c'est-à-dire, la grande Ecrevisse, est ordinairement longue d'un pied. Sa queue, qui est noire, cause le mal de ventre, ou même le *Cholera-Morbus*. Le *Siakwa* a la queue large, & se prend souvent avec le petit poisson. Il a si peu de chair, qu'à peine lui en reste-t-il dans le tems de la pleine lune. Tous les animaux testacés & crustacés, de ces mers, sont alors plus pleins & plus charnus qu'au tems des nouvelles Lunes, contre l'expérience ordinaire des mers de l'Europe. Le *Gamina*, ou le *Koona*, est revêtu d'une coquille charnante. Le *Koni*, dont le nom signifie Ecrevisse de poche, est notre Ecrevisse de riviere. Le *Kabutogani*, ou l'*Unkiu*, est d'une forme singuliere : il lui sort de la tête une sorte d'épée, pointue, longue, dentelée, & son dos est un peu rond & fort lisse. Le *Gadjame* n'est pas plus gros que l'Ecrevisse de riviere; mais son écaille supérieure se termine en pointe des deux côtés : il a quatre pieds, dont les deux de devant sont plus grands que ceux de derrière. Le *Simagani*, c'est-à-dire, l'Ecrevisse de poche canelée, pourroit s'appeller aussi l'Ecrevisse à verrues, parce que sa coquille en est couverte, à l'exception des jambes de derrière, qui sont lisses & presque cylindriques. Quelques uns de ces difformes animaux sont d'une grosseur incroyable. *Kämpfer* en acheta une jambe de derrière, qui étoit aussi longue & aussi grosse que la jambe d'un homme.

Les Mers du Japon offrent une prodigieuse quantité de toutes sortes d'Huîtres, de Moules, & de Coquillages, qui se mangent crus, marinés, salés, bouillis ou frits. La marée en laisse tous les jours un grand nombre sur les Côtes; on les prend d'ailleurs en plongeant, ou dans des filets. Les plus connus sont l'*Awabi*, dont on a parlé à l'occasion des Perles. C'est un coquillage univalve, ouvert, & de la grosseur d'une médiocre coquille Perlienne, mais plus profond. Il se trouve à beaucoup de profondeur sous l'eau, attaché ordinairement, soit aux rochers, soit au fond de la mer, où les femmes des Pêcheurs, qui entendent mieux l'art de plonger que les hommes, vont les prendre, avec la précaution de s'armer d'un grand couteau, pour se défendre des Kaies ou des Marfouins. Lorsqu'elles découvrent un *Awabi*, elles doivent l'enlever brusquement, avant qu'il puisse les voir; sans quoi, il se colleroit au rocher avec tant de force, qu'il seroit impossible de l'en détacher. La coquille est remplie d'une grosse piece de chair, de couleur jaune ou blanchâtre, & très coriace, quoiqu'elle n'ait aucune fibre. Les Japonais racontent que c'étoit la nourriture ordinaire de leurs Ancêtres. C'est pour conserver la mémoire de ce tems d'indigence & de simplicité, qu'on

Q q q q. ij,

DESCRIPTION  
DU JAPON.

*Jebis*, ou Ecrevisses du Japon.

Quand les Testacés & les Crustacés sont pleins au Japon.

Coquillage de ces Mers.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Tairagi.

en sert dans les festins. C'est un usage, dans toutes les conditions, d'en joindre une pièce aux présens que l'on fait, parce que cette chair est un présage de bonheur. On la coupe en petites tranches, qu'on fait sécher sur des ais. Il se trouve quelquefois une perle, dans ce coquillage ; mais mal formée, de couleur jaunâtre, & de peu de valeur.

Akoja.

Le *Tairagi* est un Bivalve plat, long, mince & fort grand, presque transparent, d'une forme qui approche de la triangulaire, & qui, sur une large face, se termine en pointe. Le Poisson est attaché de chaque côté de la coquille, par un tendon très fort. Les meilleurs *Tairagis* se trouvent dans le Golfe d'Orima, & l'on en tire quelquefois des perles. L'*Akoja* est aussi un Bivalve plat, de la longueur de la main. Sa surface extérieure est couverte d'écailles, & d'une figure désagréable. Mais on y trouve une excellente nacre de perle reluisante. Ceux de la meilleure sorte, & qui produisent les plus belles perles, se pêchent dans le Golfe d'Omura. Le *Mirakai* est la Moule noire & commune, d'eau douce, qui n'est pas rare dans les Rivières & les Lacs d'Allemagne.

Famaguri.

Les *Famaguris* sont des Bivalves de la même figure & de la même grosseur, mais plus épais, lisses & blancs dans l'intérieur, & de couleur brune en dehors. On peint, en dedans, plusieurs figures curieuses ; & c'est un des amusemens de la Cour du Dairi. Elles servent à sonner une espèce de jeu, qui se joue de cette manière : on jette à terre plusieurs tas de *Famaguris* ; chaque Joueur en prend sa part ; le Vainqueur est celui qui en produit le plus grand nombre de paires. Chaque paire a des crochets particuliers, par lesquels on peut facilement les distinguer & les assembler, quelque mêlées qu'elles puissent être. Les meilleurs de ces coquillages se prennent sur les Côtes de Quanto, où ils se trouvent en abondance.

Sidsimi.

Kaifi.

Le *Sidsimi*, est un petit Bivalve, qui ressemble au *Famaguri*, mais qui est plus mince ; on le trouve enfoncé dans la bourbe. Les *Kaifis*, ou les *Utsinakis*, sont les huîtres. Celles du Japon sont difformes, raboteuses, pierreuses. Elles croissent attachées les unes aux autres, & collées aux rochers. On en distingue deux principales sortes ; les unes fort grosses, dont les meilleures & les plus estimées sont celles du Golfe de Kamakura ; les autres beaucoup plus petites. Le *Kifa*, ou l'*Akagai*, est un autre Bivalve, blanc en dehors, avec des raies profondes, & presque parallèles. En dedans, il est de couleur rougeâtre. On met un manche à cette coquille, pour la faire servir de cuillère. Le *Nagatahai* est une grande coquille noire, difforme, un peu ronde, & cannelée. L'*Asari* en est une petite, mince, de couleur grise ou cendrée. Le *Té*, ou le *Maré*, est un Bivalve oblong, mince, entr'ouvert à chaque bout, & son Poisson passe pour un mets délicieux.

Nagatahai.

Té.

L'*Umi Fake* est un autre Bivalve, à-peu-près de la même espèce, d'un épan de long, & si gros, qu'à peine peut-on le tenir entre le pouce & l'index. On en marine la chair. Ce coquillage ne se trouve que sur les Côtes de Tsikungo. Il est défendu d'en pêcher, avant qu'on en ait fait une provision suffisante pour la table de l'Empereur.

Tarangkai.

Saki.

Les *Tarangkais*, qui se nomment *Kowers* dans les Indes, sont de différentes espèces au Japon. On tire les meilleurs, des Îles Liqueios ; & les Dames Japonaises en font le principal ingrédient de leur fard. Le *Sasai* est

un Univalve turbiné, gros, épais, odoriférant, blanc & plein de piquants.

Il a la bouche fermée, & une espèce de couvercle plat, épais, de substance pierreuse, raboteux, & semblaible en dehors au *Lapis Judaicus*, mais plus pointu & plus lisse. Le *Nisi* est un autre Univalve, à-peu-près de la même forme, mais plus gros, & dont la chair n'a pas la même bonté. Ils se tiennent l'un & l'autre, fortement attachés aux rochers & au fond de la mer, comme l'Awabi.

Les Fananisis sont les Limaçons communs de terre. Ils sont noirs au Japon, & la Nature leur apprend à chercher leur nourriture dans la bourbe des champs de riz. Ils ont la bouche fermée. Leur coquille est oblongue & presque pierreuse. Le *Bai* est un Limaçon, renfermé dans une coquille blanche & turbinée. Le *Ras*, ou le *Milva*, en est un autre de la même espèce, mais noir & plus petit. L'un & l'autre se trouvent sur le rivage, en basse marée. Le *Kaburo* est un Univalve, petit, oval & turbiné. Le *Sugai* est plus petit encore, & de la même forme (11).

Quand le Japon n'auroit pas reçu tant de présens de la Nature, il n'en seroit pas moins un des plus riches Pays du Monde, s'il est vrai que la bonté du climat & l'industrielle activité des Habitans sont les véritables richesses. Les Japonois sont devenus riches à force de travail, sans cesser d'être laborieux. On a déjà observé qu'ils doivent un si rare avantage, à l'exclusion du Commerce étranger, qui les a mis dans la nécessité d'attendre tout d'eux mêmes, c'est-à-dire, de leur industrie & de leurs efforts. Aussi l'agriculture, qui est leur principale ressource, n'a-t-elle jamais été poussée si loin dans aucune autre Nation. Ils ont trouvé le moyen de faire naître l'abondance du sein de la stérilité; & leur exemple, suivant la réflexion de leur Historien moderne, semble prouver, contre l'opinion commune, que ce n'est pas tant la rosée du Ciel, que la sueur du front, qui donne aux campagnes une véritable fécondité.

Outre les richesses, qu'ils tirent de leurs terres en toutes sortes de grains & de légumes, on a vanté leur adresse à trouver, jusques dans l'écorce de leurs arbres, de quoi fournir aux besoins les plus essentiels de la vie. On a remarqué que celle d'une espèce de Meurier, qu'ils nomment *Kadsi*, leur fournit tout à la fois du papier, des cordes, diverses sortes de mèches, des étoffes, du drap, & plusieurs autres commodités. Donnons un exemple de ces opérations, dans la manière dont ils fabriquent le papier.

Après la chute des feuilles, c'est-à-dire, vers le mois de Décembre, les rejettons du *Kadsi*, qui sont fort gros, se coupent de la longueur d'environ trois pieds. On les met en faisceaux, qu'on fait bouillir dans de l'eau, avec des cendres. S'ils sont coupés depuis trop long-tems, & qu'ils se soient séchés, on les laisse tremper l'espace de vingt-quatre heures, avant cette lessive. Les faisceaux doivent être fort serrés; & lorsqu'on les a mis dans la chaudière, on a soin de les couvrir. On les y fait bouillir, jusqu'à ce que les bâtons laissent voir un demi-pouce de bois, dépouillé de leur écorce. Alors on les tire de l'eau, on les laisse refroidir à l'air; puis on les fend en longueur, on les dépouille entièrement de leur écorce, & l'on jette ce qui

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Nisi.

Tananisi,  
ou Limaçons de  
plusieurs espèces.

Résultats sur  
l'industrie des  
Japonnois.

Manière dont  
ils font du pa-  
pier, d'une écor-  
ce d'arbre.

(11) Kempter, *ubi supra*, pages 191 & précédentes.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

n'est utile à rien. On fait ensuite sécher l'écorce ; on la nettoie ; on la laisse tremper dans l'eau pendant trois ou quatre heures. Aussi-tôt qu'elle est assez ramollie, on en racle la surface avec un couteau, & l'on sépare en même tems l'écorce vieille d'une année, de celle qui est plus jeune & plus mince. La première donne le meilleur papier. La seconde en fait un plus noirâtre, mais qui n'en est pas moins bon. S'il se trouve de l'écorce plus vieille, on la met à part, pour en faire un papier plus grossier que les deux autres.

Lorsque toutes ces écorces ont été parfaitement nettoies, on les fait encore bouillir dans la cuve ; mais on y met moins de cendre que la première fois ; & pendant tout le tems qu'elles sont sur le feu, on les remue avec un roseau, en y versant de tems en tems de la nouvelle lessive, mais dans la quantité seulement qui est nécessaire pour arrêter la trop grande évaporation, & pour suppléer à ce qui est consumé. Cette opération continue, jusqu'à ce que la matière devienne si déliée, qu'étant légèrement touchée du bout du doigt, elle se réduise ou se sépare comme de la bourre, ou comme un amas de fibres. Observons que la lessive, dont on se sert ici, se fait de la manière suivante. On met en croix deux pieces de bois sur une cuve. On les couvre de paille, sur laquelle on répand de la cendre mouillée ; puis on verse dessus, de l'eau bouillante, qui à mesure qu'elle passe au travers de la paille, pour tomber dans la cuve, s'imbibe des parties salines de la cendre, & fait la lessive dont on a besoin.

On recommence à laver les écorces, après qu'elles ont bouilli pour la seconde fois ; mais c'est ce qui demande beaucoup d'attention. Si elles n'étoient pas assez lavées, elles ne feroient qu'un papier grossier ; si elles le sont trop, le papier sera fin & blanc, mais trop pénétrable à l'encre. Ordinairement, c'est dans une rivière qu'on les lave. On les y trempe dans une espece de van, ou de crible ; & tandis qu'elles y sont, on les remue avec la main, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à la consistance de la laine, ou d'un duvet fort doux. Pour le papier le plus fin, on les lave une troisième fois ; ou plutôt, on les laisse tremper, enveloppées dans un linge. On a soin aussi d'en ôter les nœuds, la bourre, & toutes les parties étrangères qui pourroient s'y être glissées. Ces superfluités se mettent à part, avec les écorces les plus grossières, pour le mauvais papier. Ainsi rien n'est perdu dans cette fabrique.

Comment le  
papier reçoit sa  
forme.

La matière étant lavée autant de fois qu'il est nécessaire, on la pose sur une table de bois, uni & épais, où deux personnes la battent avec des bâtons, jusqu'à ce qu'elle devienne aussi fine qu'on le desira. Dans cet état, elle ressemble à du papier qui, à force d'être trempé, n'auroit presque plus de consistance. Ensuite on la met dans une cuve, avec une infusion gluante & glairuse de riz & de racine d'Oveni, arbrisseau qui a les mêmes qualités. Tout est remué avec un roseau net & délié, pour aider la matière à s'imbiber de l'infusion ; ce qui se fait mieux dans une cuve étroite, d'où cette composition est transférée dans une plus grande, assez semblable à celle qu'on emploie dans nos Manufactures de papier. On tire, de cette seconde cuve, les feuilles une à une, dans des moules de jonc ; & pour les faire sécher à propos, on les met en pile sur une table couverte d'une double natte, en intercalant, entre chaque feuille, un roseau qui avance par les deux bouts, & qui sert, lorsqu'il le faut, à les soulever l'une après l'autre.

Chaque

Chaque pile est couverte d'un ais fort mince, de la grandeur & de la figure des feuilles; & par-dessus, on met d'abord des pouds assez légers, de peur que les feuilles humides ne se pressent trop entr'elles. Ensuite, on en ajoute de plus pesans, pour exprimer l'eau dont elles sont imbibées. Le jour d'après, on leve les feuilles, successivement, avec le roseau qui les séparait; & de la paume de la main, on les jette sur des planches longues & raboteuses, où le peu d'humidité, qui leur reste encore, les fait tenir aisément. On les expose ensuite au Soleil; & lorsqu'elles sont entièrement sèches, on les met en morceaux, on les rogne à l'entour; & rien ne manque alors à leur perfection.

La blancheur de ce papier lui vient de l'infusion de riz; & sa consistance, d'une glaire visqueuse, qui se trouve dans cette infusion & dans celle de la racine d'Oreni. L'infusion de riz se fait dans un pot de terre, qui ne doit pas être vernissé, où l'on fait tremper les grains de riz dans l'eau. Ensuite, après avoir agité le pot, d'abord assez doucement, puis plus fortement par degrés, on y verse à la fin, de l'eau fraîche. Tout est passé au travers d'un linge. Ce qui demeure dans le linge, après l'avoir laissé bien égoutter, est remis dans le pot, où l'on recommence la même opération, qui se répète aussi long-tems qu'il reste trop de viscosité dans le riz. Celui du Japon est d'autant meilleur, pour cet usage, qu'il est le plus blanc & le plus gros de toute l'Asie. L'infusion de la racine d'Oreni, qu'on joint à celle de riz, se fait aussi avec beaucoup de méthode. On coupe la racine en petits morceaux, qu'on pile, & qu'on jette dans de l'eau fraîche, où ils n'ont besoin que d'une nuit pour la rendre aussi glaireuse qu'elle doit l'être, après avoir été passée dans un linge. Mais les différentes saisons de l'année demandent une différente quantité de cette effusion. En Été, par exemple, il en faut davantage; parce que la chaleur dissout cette espèce de colle, & la rend plus fluide. D'ailleurs, une trop grande quantité de liqueur tendroit le papier trop mince, comme un défaut de quantité le rendroit trop épais, inégal & sec. En levant les premières feuilles, on s'aperçoit du mal, s'il est déjà commis; mais il n'est plus tems d'y remédier. Au lieu de la racine d'Oreni, qui est quelquefois très rare, surtout au commencement de l'Été, on se sert d'un arbrisseau rampant, nommé *Sane Kadsura*, dont les feuilles rendent une sorte de glue, assez semblable à celle de l'Oreni; mais l'infusion n'en est pas si bonne.

Kämpfer observe encore que les deux nattes, sur lesquelles on pose en pile les feuilles fraîchement levées de leurs moules, sont d'une forme différente. Celle de dessous doit être épaisse & grossière; l'autre plus claire & composée de jones plus minces. Les jones de celle-ci ne laisseroient pas un passage libre sur l'eau, s'ils étoient serrés; ils seroient aussi quelque impression sur le papier, s'ils n'étoient pas minces.

Les Japonais font une sorte de gros papier, pour les enveloppes, de l'écorce d'un arbrisseau, qu'ils nomment *Kadse-Kadsura*; & leur méthode est peu différente. On vend à Syriga, ville de la Province de Surunga, une espèce de papier fort, très proprement peint, & plié en si grandes feuilles, que d'une seule on peut se faire un habit. Ce papier, d'ailleurs, a tant de ressemblance avec une étoffe de laine, qu'on s'y méprend à la vue. En géné-

DESCRIPTION  
DU JAPON.

D'où lui vient  
sa blancheur & sa  
consistance.

Infusion de la  
racine d'Oreni.

Papiers fort;  
dont on fait des  
habits & des couvertures.



DESCRIPTION  
DU JAPON.

Observations  
sur l'Arbrisseau  
du Japon qui porte  
le Thé.

tal, tout le papier du Japon est si fort, qu'il n'y en a point dont on ne puisse faire de bonnes cordes (12).

Entre les observations, qui composent l'*Appendice* ou le Supplément des trois Tomes de Kämpfer, on trouve un Article fort curieux sur le Thé du Japon, dont on ne peut se dispenser de donner, du moins, quelque extrait. L'arbrisseau Japonais, qui porte le Thé, a la feuille du Cerisier, & la fleur semblable à la rose des champs. Son fruit n'a qu'une ou deux, ou tout au plus, trois coques. Il porte, à la Chine, le nom de *Theh*; au Japon, celui de *Tsjaa* ou *Tsjanoki*, qui se prononce Tchaa & Tchianoki. Mais on doit observer que dans la Langue savante, il n'a point de caractère propre, c'est-à-dire, qui donne la véritable idée. On y a suppléé par d'autres caractères, dont quelques-uns expriment simplement le son du mot, & d'autres font allusion aux vertus & à la description de la Plante. Kämpfer en distingue un, qui représente les paupières de Darma, vingt-huitième Successeur de Siaka, ou Xaca, & qui fleurissoit, à la Chine, dans le dixième siècle de l'Ere Chrétienne. La fable de son origine suppose que le Thé n'étoit pas connu avant Darma, & que les paupières de cet Apôtre des Forôques furent changées en autant de pieds de cet arbrisseau, dont il reconnut la vertu en goûtant de ses feuilles.

Sa Descrip-  
tion.

On a remarqué que l'arbrisseau du Thé (23) n'occupe, au Japon, que les bordures des champs, & que les lieux les plus stériles sont ceux où il croit le mieux. Il s'élève lentement, un peu plus qu'à la hauteur d'une brassée. Sa tige, qui est noire & ligneuse, jette irrégulièrement ses branches. Celles de la tige, & ses rejettons, n'ont pas plus de régularité. Il arrive souvent qu'on voit sortir ensemble, du même tronc, plusieurs tiges, si serrées l'une contre l'autre, & qui forment une espèce de buisson si épais, qu'on les prendroit pour le même arbrisseau. Cette confusion vient de plusieurs graines, qu'on met dans la même fosse. On observe encore, que si l'on coupe les vieilles Plantes à la tige, il en sort de nouveaux rangs de branches & de rejettons, plus touffus & en plus grand nombre. Mais ce n'est pas la première année; car les premiers rejettons sont plus rares que ceux des années suivantes. En récompense, ils sont plus grands & mieux nourris. Mais, dans tous les tems, ils sont courts, & de différentes longueurs. Ils n'ont pas les anneaux qui marquent l'accroissement annuel des arbres. Les premiers, comme ceux qui les suivent, sont environnés d'un très grand nombre de feuilles; mais sans ordre. L'écorce est couverte d'une peau fort mince, qui se détache, lorsqu'elle commence à sécher. Sa couleur est un charbon ordinaire, plus grisâtre à la tige, & tirant même sur le verd. Son odeur approche beaucoup de celle des feuilles du Noisetier; mais elle est moins agréable. Son goût est amer, astringent. Le bois est dur, composé de fibres fortes & épaisses, d'une couleur verdâtre qui tire sur le blanc, & d'une odeur très rebutant lorsqu'il est verd. La moelle est petite; & fort adhérente au bois. Les feuilles ont leur queue, ou leur pedicelle, court, gros,

(12) *Amanitates exotica*. Falters & Histoire du Japon, pages 112 & précédentes.

(13) Kämpfer le définit, *Thea frutex*,

*folio Cerasi, flore rose Sylvestris, fructu unicocco, bicocco, us & plurimum tricocco.*

verd, assez rond, assez uni au-dessous; mais creux, du côté opposé. Elles ne tombent jamais d'elles-mêmes, parce que l'arbrisseau est toujours verd. On les arrache de force. Elles sont d'une substance moyenne entre la membraneuse & la charnue, mais de différentes grandeurs. Les plus grandes ont deux pouces de long, sur un peu moins dans leur plus grande largeur. En un mot, lorsqu'il ne manque rien à leur forme, elles ont parfaitement la substance, la figure & la grandeur du Griotier (14). Elles sont dentelées. Un nerf remarquable, qui les traverse au milieu, se partage de chaque côté en six ou sept côtes de différentes longueurs, courbées sur le derrière. De petites veines s'étendent près du bord des feuilles, entre les côtes. Dans leur fraîcheur, ces feuilles n'ont aucune odeur & ne sont pas d'un goût aussi désagréable que l'écorce; quoiqu'elles soient astringentes & qu'elles tirent sur l'amer. Elles diffèrent beaucoup en grandeur & en figure; ce qui doit être attribué à leur âge, à leur situation & à la nature du terroir. De-là vient qu'on ne peut juger de leur figure, ni de leur grandeur, lorsqu'elles sont séchées & portées en Europe. Elles affecteroient la tête, si on les prenoit fraîches; parce qu'elles ont quelque chose de narcotique, qui assoupit les esprits animaux, & qui cause aux nerfs un tremblement convulsif. Mais cette mauvaise qualité se perd lorsqu'elles sont séchées.

En Automne, les branches sont entourées d'un grand nombre de fleurs, *Fleurs du Thé.* qui continuent de croître pendant l'Hyver. Elles sortent seules, ou deux ensemble, des aîles des feuilles, & ne ressemblent pas mal aux roses sauvages. Leur diamètre est d'un pouce, ou d'un peu plus. Elles sont composées de six pétales, ou feuilles, dont une ou deux se retirent, & n'approchent pas de la grandeur & de la beauté des autres. Elles sont rondes, creuses, attachées à des pédicules d'un demi pouce de long, qui s'agrandissent insensiblement, & qui se terminent par cinq ou six enveloppes, petites & rondes, qui servent de calice à la fleur. Le goût des fleurs est désagréable, & tire sur l'amer. Il affecte surtout la racine de la langue. On voit, au fond, un grand nombre d'étamines blanches, extrêmement petites, comme dans les roses. Le bout en est jaune, & de la forme d'un cœur. Kämpfer assure qu'il en a compté deux cens trente, dans une seule fleur.

Aux fleurs succèdent les fruits, en grande abondance. Ils sont d'une, de deux, & plus ordinairement de trois coques, semblables à celles qui contiennent la semence du Ricin, & composées de trois autres coques rondes, de la grosseur des Prunes sauvages, qui croissent ensemble attachées à une queue commune, comme à un centre, mais distinguées par trois divisions assez profondes. Chaque coque contient une gouffe, une noisette & sa graine. La gouffe est verte, tirant sur le noir lorsqu'elle est mure, d'une substance grasse, membraneuse, un peu ligneuse, s'ouvrant au-dessus de la surface après qu'elle a demeuré une année sur l'arbrisseau, & laissant voir la noisette qui y est renfermée. Cette noisette est presque ronde, mais un peu comprimée du côté par lequel les trois coques se joignent. Son écaille est mince, un peu dure, polie, couleur de châtreigne. Etant cassée, elle offre un pépin

Son fruit.

(14) Tendres, elles ressemblent plus aux feuilles de ce qu'on appelle *Evonymus vulgaria*, *fructu acido*, à l'exception de la couleur.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

rougeâtre, d'une substance ferme, comme celle des avelines, d'un goût doux-câtré, assez désagréable d'abord, & qui devient, dans la suite, plus rude & plus amer. Il fait saliver beaucoup. Il est fort dégoûtant lorsqu'il tombe dans le gosier; mais ce mauvais goût passe vite. Ces noisettes, ou ces pepins, contiennent beaucoup d'huile & rancissent fort aisément. Aussi n'en voit-on pas germer deux sur dix, lorsqu'ils sont semés. Les Japetois ne font aucun usage, ni des fleurs, ni des pepins.

Première ré-  
colte des feuilles.

A sept ans, l'arbrisseau du Thé est de la hauteur d'un homme. L'usage est de le couper à la rige, d'où il sort, dès l'année suivante, de jeunes branches assez chargées de feuilles. La récolte n'en est pas aisée. On loue des Ouvriers, qui n'ont pas d'autre profession, & dont l'adresse est singulière pour ce travail. Les feuilles ne doivent point être attachées à pleines mains. On les tire une à une, avec beaucoup de précaution. Elles ne se cueillent pas toutes en même-tems. On s'y prend à deux fois, & souvent à trois. Dans ce dernier cas, la première récolte se fait vers la fin du premier mois de l'année Japonoise, c'est-à-dire, les premiers jours de Mars. Les feuilles n'ont alors que deux ou trois jours. Elles sont en petit nombre, fort tendres, & peu déployées. Ce sont les plus estimées & les plus rares. Il n'y a que les Princes & les personnes aisées, qui en puissent acheter, & cette raison leur a fait donner le nom de *Thé impérial*. On les appelle aussi *Fleur de Thé*; d'où l'on conduiroit mal que ce Thé soit la fleur d'arbrisseau. Kämpfer ajoute, que le Thé Bouy des Chinois appartient à la même classe (25).

Seconde &  
troisième récol-  
te.

La seconde récolte, & la première pour ceux qui n'en font que deux par an, se fait au second mois; c'est-à-dire, vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril. Quelques-unes des feuilles sont alors parvenues à leur perfection. Quoique les autres ne le soient pas, on les cueille toutes indifféremment; mais, avant que de leur donner la préparation ordinaire, on les range dans leurs diverses classes, suivant leur grandeur & leur bonté. Celles qui n'ont pas encore toute leur grandeur naturelle, approchent des feuilles de la première récolte, & se vendent sur le même pied. La troisième récolte, qui est toujours la plus abondante, se fait au troisième mois de l'année Japonoise, lorsque toutes les feuilles ont leur perfection; & plusieurs n'en font pas d'autre. Cependant on y sépare aussi les feuilles, suivant leur âge & leur grandeur; & l'on en fait trois classes, qui sont distinguées sous les noms d'*Izibau*, de *Niban*, & de *Santan*, c'est-à-dire, première, seconde & troisième. La dernière contient les feuilles les plus grossières, qui ont deux mois d'âge, & dont le Peuple fait sa boisson ordinaire.

Le Japon n'a  
que trois classes  
de Thé.

Kämpfer assure qu'on ne connoît point, au Japon, d'autres espèces de Thé que ces trois différentes classes des feuilles d'un même arbrisseau (26). Le Thé impérial, lorsqu'il a toute sa préparation, se nomme *Ficki-Tsjaa*, c'est-à-dire, Thé moulu; parce qu'on le prend en poudre, dans de l'eau chaude. On lui donne aussi les noms d'*Udû-Tsjaa*, & de *Tacké-Sacki-Tsjaa*, de

(25) Il se trompe, suivant la remarque de l'Historien moderne, s'il entend qu'on appelle Thé Bouy, à la Chine, précisément celui qui s'y cueille, comme le Thé impérial au Japon; car le Thé Bouy est une espèce de Thé particulier. On compte, à la Chine, plus de cinquante espèces de Thé,

qui viennent d'autant d'arbrisseaux différens. Kämpfer paroît l'avoir ignoré.

(26) C'est ce qu'il est difficile de se persuader, après l'observation qu'on vient de faire sur la différence des arbrisseaux du Thé à la Chine.

quelques lieux particuliers dont on distingue les plants. Le plus estimé est celui d'Uddi, petite ville assez proche de Meaco. Tout le Thé, qui se sert à la Cour de l'Empereur & dans la Famille Impériale, doit être cueilli sur une montagne voisine de cette ville. On le cultive avec des soins & des précautions incroyables. Un fossé large & profond environne le plant. Les arbrisseaux y sont disposés en allées, qu'on ne manque pas un seul jour de balayer. On porte l'attention, jusqu'à ne souffrir aucune ordure sur les feuilles. Lorsque la saison de les cueillir approche, ceux qui sont chargés de cet office doivent s'abstenir de manger du poisson, & de toute autre viande qui n'est pas nette; de peur que leur haleine n'y répande quelque infection. Pendant toute la récolte, il faut qu'ils se lavent deux ou trois fois par jour, ou dans un bain chaud ou dans la rivière; & malgré tant de précautions pour se tenir propres, il ne leur est pas permis de toucher les feuilles avec les mains nues. Chacun doit avoir des gants. C'est le principal Inspecteur de la Cour Impériale pour le Thé, qui commande sur cette montagne. Il y entretient des Commis, pour veiller à la culture de l'arbrisseau, à la récolte & à la préparation des feuilles, & pour garder le passage du fossé, qui est, d'ailleurs, bordé d'une forte haie. Ce Thé, après la récolte & les préparations, est mis dans des sacs de papier, qu'on renferme dans des pots de terre ou de porcelaine; & pour le conserver plus parfaitement, on acheve de remplir les pots de Thé commun. Dans cet état, il est transporté à la Cour, sous une garde nombreuse. De-là vient que le prix en est exorbitant. En comptant tous les frais de la culture, de la récolte, de la préparation, & du transport, un Kin, ou un Catti de Thé impérial, monte ordinairement à trente ou quarante Siumomes, ou Taels, c'est-à-dire, à quarante deux ou quarante-six onces d'argent. Le Pourvoyeur, dans les comptes qu'il présente à la Cour des Finances, le fait quelquefois monter à un Obani, monnoye d'or de la valeur de cent onces d'argent. Mais on en sera moins surpris, si l'on considère qu'un pot de ce Thé, qui ne contient pas plus de trois ou quatre Cattis, est quelquefois conduit à la Cour par un cortège de deux cens personnes. Kempter raconte qu'écrivant à l'Audience de l'Empereur, avec l'Ambassadeur de la Compagnie Hollandoise, un Gentilhomme de service, qui lui présentait une tasse de Thé, lui dit: « Buvez-le de bon cœur; en voilà pour un Isebo. C'est une monnoye quartée d'or, qui vaut douze ou treize Schellings d'Angleterre.

Le Thé des feuilles de la seconde classe se subdivise en quatre autres, qui diffèrent en prix & en bonté. Il se nomme Tootsja, c'est-à-dire, Thé Chinois, parce qu'on le prépare à la manière Chinoise. Celui des feuilles de la troisième classe s'appelle Bantsjea. Comme il est composé des feuilles les grosses & fortes, qui ne peuvent être préparées à la manière des Chinois, c'est-à-dire, fêchées sur des poêles, & frittées, on l'abandonne au Peuple. Cependant les vertus de la Plante s'y conservent plus sûrement que dans les autres, dont les parties sont trop volatiles, pour ne pas s'affaiblir beaucoup dans la moindre exposition à l'air, ou dans une simple décoction.

La préparation du Thé n'est pas la moins curieuse partie de cet Article. Aussi tôt que les feuilles sont cueillies, on les étend sur le feu, dans une Plaine de fer; & lorsqu'elles sont bien chaudes, on les roule avec la paume de la main, sur une natte rouge très fine, jusqu'à ce qu'elles soient tout-à-fait frittées. Le feu leur ôte cette qualité narcotique & maligne, qui

DESCRIPTION  
DU JARDIN.  
Tie d'Uddi, la  
plus élevée.

Précautions  
avec lesquelles il  
est cultivé pour  
l'Empereur.

Se cherté.

Critique pré-  
paration des  
feuilles du Thé.

Rrrr iij,

DESCRIPTION  
DU JAPON.Comment on  
les fûte.

pourroit offenser la tête. On les roule, non-seulement pour les conserver mieux, mais afin qu'elles tiennent moins de place. Il faut leur donner sur le champ toutes ces façons; parce qu'étant gardées une nuit seulement, elles se noirciroient & perdrieroient beaucoup de leur vertu. On doit éviter aussi de les laisser long-tems en monceaux, si l'on ne veut pas qu'elles se corrompent en s'échauffant. A la Chine, on commence, dit-on, par jeter les feuilles de la première récolte dans l'eau chaude, où elles demeurent l'espace d'une demie minute; & la chaleur de l'eau sert à les dépouiller plus facilement de leur qualité narcotique. Mais il est certain que cette première préparation demande un soin extrême. On fait chauffer d'abord la platine dans une espèce de four, avec un feu modéré; & lorsqu'elle a le degré de chaleur qui convient, on y jette quelques livres de feuilles, qu'on ne cesse pas de remuer, jusqu'à ce qu'elles soient si chaudes, qu'à peine y puisse-t-on tenir la main. Alors on les retire de la platine, & les répandant sur une natte, on commence à les rouler. Cette seconde opération coûte beaucoup à l'Ouvrier. Il sort des feuilles rôties, un jus de couleur jaune, tirant sur le verd, qui lui brûle les mains. Malgré la douleur qu'il ressent, il doit continuer ce travail, jusqu'à ce qu'elles soient refroidies, parce que la fissure ne tiendrait pas, si les feuilles n'étoient pas chaudes. Il est même obligé de les remettre deux ou trois fois sur le feu; & quelques gens délicats les y font remettre jusqu'à sept fois, en observant néanmoins de diminuer toujours par degrés la force du feu; précaution nécessaire, pour conserver aux feuilles une couleur vive, qui fait une partie de leur prix. On ne manque pas non plus de laver, à chaque fois, la platine, avec de l'eau chaude; parce que le suc, qui sort des feuilles, s'attache à ses bords, & que les feuilles pourroient le reprendre.

Autres mé-  
thodes.

Lorsqu'elles sont bien trîsées, on les jette sur le plancher, qui est couvert d'une natte; & l'on sépare celles qui sont trop rôties, ou qui n'ont pas été roulées assez soigneusement. Les feuilles du Thé impérial doivent être plus rôties que les autres, pour devenir plus aisées à moudre; mais quelques-unes sont si jeunes & si tendres, qu'on est obligé de les mettre d'abord dans de l'eau chaude, ensuite sur un papier épais; & de les faire sécher sur des charbons, sans être roulées, à cause de leur extrême petitesse. Les gens de la campagne ont une méthode plus simple & plus courte, qui consiste à rôtir les feuilles dans des chaudières de terre, sans aucune autre préparation. Leur Thé n'en est pas moins estimé des Connoisseurs, quoiqu'il soit beaucoup moins cher. On lui croit même plus de force qu'au Thé impérial, qui, après avoir été gardé quelques mois, est encore remis sur le feu, pour lui faire perdre l'humidité qu'il pourroit avoir contracté dans la saison des pluies. Mais, ensuite, on prétend qu'il peut être gardé long-tems; pourvu qu'on ne lui laisse pas prendre l'air, qui en dissiperoit aisément les sels volatils. En effet, tout le monde convient que ce Thé, & les autres espèces à proportion, les ont perdu presque tous en arrivant en Europe. Kämpfer assure qu'il ne leur a jamais trouvé, hors du Japon, ni cet agréable goût, ni cette vertu de rafraîchir modérément, qu'on y admire dans le climat qui les produit.

Manshôus,  
ou l'œuf qui ser-  
vient à garder le  
Thé

Les Japonais mettent leurs provisions du Thé commun, dans de grands pots de terre, dont l'ouverture est fort étroite. Le Thé impérial se garde ordinairement dans des vases de porcelaine, particulièrement dans ceux qu'on

appelle *Maatubos*. Ils sont très anciens & d'un fort grand prix. On leur attribue la propriété, non-seulement de conserver le Thé, mais d'en augmenter les vertus. Le Thé vieux y reprend la force qu'il a perdue. Il n'y a point de Seigneurs, qui ne se procurent, à grand prix, quelques-uns de ces vases. On a déjà fait remarquer leur origine. Ils se faisoient, autrefois, d'une terre de l'Isle Mauri, voisine de Formoso. Cette Isle ayant été submergée, il n'en reste que des rochers, qu'on apperçoit dans les basses mers, & du milieu desquels on tire quelquefois des vases de porcelaine, qui se trouvent tout faits, lorsque l'Isle fut abîmée. Ils sont extrêmement défigurés par des coquillages, des coraux, & d'autres excrescences maritimes. Ceux qui les nettoient, se gardent bien de les raclez entièrement. Ils laissent toujours un peu de ce mélange étranger, pour faire connoître qu'ils ne sont pas contrefaits. Ainsi leur difformité leur sert de lustre. Ils sont transparents, extrêmement minces, d'une couleur blanche, qui tire sur le verd. Leur forme approche de celle des petits barils; avec un petit cou fort étroit, qui les rend aussi propres à tenir du Thé, que s'ils avoient été faits pour cet usage. On les reçoit, au Japon, de divers Marchands Chinois, qui les achètent pour les revendre. Les moindres valent environ cent tael. Les plus grands, & ceux qui sont entiers, se payent trois, quatre & jusqu'à cinq mille tael; mais l'Empereur se réserve le droit d'acheter les plus précieux. On en voit un grand nombre dans son trésor. Il est rare d'en trouver qui ne soient ni rompus ni fêlés; mais on a le secret d'une composition de blanc, qui les répare avec tant de propreté que, pour en découvrir les fentes, il faut les faire bouillir dans l'eau, pendant deux ou trois jours. Comme le Thé de la troisième récolte n'est pas si sujet que les autres à s'évenner, les Payfans le tiennent dans des corbeilles de paille, de la forme de nos tonneaux, qu'ils placent sous le toit des Maisons, à côté de l'ouverture qui sert de cheminée; car ils sont persuadés que la fumée conserve la vertu des feuilles. Ils n'en usent pas autrement pour le Thé de la première & de la seconde récolte, lorsqu'ils peuvent s'en procurer; & cette méthode leur réussit: peut-être, observe l'Auteur, parce qu'ils ont le goût moins délicat que les Grands. Quelques-uns mettent, par-dessus, des feuilles d'armoise commune, ou des feuilles tendres d'une plante, nommée *Safangua*, dans l'opinion qu'elles lui communiquent un goût plus agréable. Mais l'expérience a fait reconnoître que d'autres odeurs, dont on a voulu faire l'essai, ne s'allient pas bien avec les feuilles de Thé.

Le breuvage, le plus commun au Japon, est une infusion des grandes feuilles de cette Plante. On les fait bouillir dans un chaudron, qui se met dès le matin sur le feu; & pour les retenir au fond, en laissant la liberté d'y puiser de l'eau, on met, par-dessus, une corbeille, ou une claie. Quelquefois, au lieu d'une claie, on enferme les feuilles dans des sachets, qui demeurent au fond par leur propre poids. On tient, à peu de distance, un bassin d'eau froide, pour refroidir tout d'un coup la liqueur, autant qu'on le desire. Le Thé impérial ne se prend guères qu'en poudre. On apporte, sur une table, des tasses, de l'eau chaude, & du Thé fraîchement moulu (26); on verse de l'eau dans une tasse; on y jette, avec une petite cuil-

(26) On le réduit en poudre subtile par le moyen d'un moulinet, fait d'une pierre d'un noir verdâtre, qu'on appelle *Serpentine*. Cette opération se fait ou le jour ou la veille.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

Leur origine.

Comment les  
Japonais pré-  
parent le Thé.

DESCRIPTION  
DU JAPON.

lière, de la poudre de Thé, qu'on remue avec un petit instrument dentelé; jusqu'à ce qu'elle écume; & c'est dans cet état qu'on le présente. Il a la consistance d'une bouillie claire. Aussi l'appelle-t-on communément *Koits-jaa*, ou Thé épais. Quoique toutes ces méthodes n'aient rien de fort difficile, on en a fait un art, qui se nomme *Sado*, ou *Tsianofi*; & les Japonais ont des Maîtres, qui l'enseignent aux enfans des deux Sexes. Les Pauvres, surtout dans la Province de Nara, font quelquefois bouillir leur riz dans la décoction de Thé. Ils assurent qu'il devient beaucoup plus nourrissant par ce mélange. Enfin ce vieux Thé même, dont on ne veut plus boire, parce qu'il a perdu sa vertu, sert à teindre en brun des étoffes de soie. On envoie, tous les ans, pour cet usage, une grande quantité de ces vieilles feuilles, à Surate (17).

Remarque sur  
les qualités du  
thé.

Terminons cet Article, par quelques remarques intéressantes sur les bonnes & les mauvaises qualités du Thé. Ses feuilles, dit Kæmpfer, ont une qualité narcotique, qui met les esprits animaux dans un grand désordre, jusqu'à causer une sorte d'ivresse. Quoiqu'elles perdent la plus grande partie de cette vertu, après les préparations qu'on leur donne, ce n'est que dans l'espace de dix mois qu'elle s'évapore tout-à-fait. Alors, bien loin de troubler les esprits animaux, elle y répand une fraîcheur modérée. Elle récrée les sens, elle les fortifie. Ainsi, le Thé, pris dans l'année même où les feuilles ont été cueillies, est plus agréable au goût; mais si l'on en fait un trop grand usage, il attaque la tête, il la rend pesante, & fait trembler les nerfs. Le meilleur, c'est à-dire, le plus délicat & le plus sain, doit avoir du moins un an. Les Japonais ne le boivent jamais plus nouveau, sans y mêler une égale quantité du plus vieux. Alors, il dégage les obstructions, il purifie le sang; il entraîne, surtout, la matière terreuse qui cause la gravelle, la néphrétique & la goutte. Kæmpfer rend témoignage que pendant tout le séjour qu'il fit au Japon, il ne vit personne, parmi ceux qui en faisoient un usage habituel, qui fut attaqué de la goutte ou de la pierre; & si ces maux, dit-il, n'étoient héréditaires en Europe, il est fortement persuadé que le Thé y produiroit les mêmes effets. Il ajoute que ceux-là se trompent beaucoup, qui recommandent l'usage de la Véronique, & du *Myrtus Brabantia*, comme un équivalent pour le Thé. Il ne étoit pas qu'il y ait de plante connue, dont l'infusion, ou la décoction, pèse si peu sur l'estomac, passe plus vite, rende plus de vigueur aux esprits abatus, & ranime plus sûrement la gayerie. D'un autre côté, il convient, avec les Japonais, que l'usage du Thé arrête & trouble l'effet des autres remèdes; qu'il est particulièrement nuisible dans cette sorte de colique, qui est ordinaire au Japon (18); & que l'infusion des feuilles trop nouvelles, qui attaque la tête en général, augmente l'inflammation des yeux. Il est persuadé aussi, sur le témoignage des Médecins Chinois, qu'il ne manque point de consulter, que si l'on prenoit l'habitude de boire pendant tout le jour une infusion forte des feuilles du Thé, on détruiroit le principe radical de la vie, qui consiste dans un mélange bien conditionné de froid & de chaud, de sec & d'humide. Le même effet, dit-il, arriveroit, par des raisons contraires, d'un usage continuel de viande grasse, surtout de chair de porc; mais si l'on mêle ces deux choses ensemble, loin de nuire à la santé, elles y contribuent & procurent une longue vie (19).

(17) Appendice de Kæmpfer, pages 265 & ces du Japon.  
précédentes

(19) Kæmpfer, *ubi supra*, page 259.

(18) Voyez, ci-dessus, l'article des Scien-

Fin du Tome dixième.



6968hh



# T A B L E

## DES TITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT,

Pag. j

### SUITE DU LIVRE II.

|          |                                                                                 |     |                                                                                                                            |       |
|----------|---------------------------------------------------------------------------------|-----|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <b>I</b> | <b>INTRODUCTION.</b>                                                            | 1*  | <i>Oriental,</i>                                                                                                           | 282   |
|          | VOYAGE de Thomas Rhoe dans l'Indoustan,                                         | 1   | Parag. II. Voyage à Mouab, Cour Royale d'Yemen,                                                                            | 292   |
|          | Paragraphe II. Voyage de Rhoe à la suite du Grana Mogol,                        | 36  | Parag. III. Suite du Voyage de l'Arabie Heureuse,                                                                          | 299   |
|          | VOYAGE de Jean Albert de Mandeflo, dans l'Indoustan,                            | 57  | Parag. IV. Observations sur l'Arbre & le fruit du Cassé de l'Arabie Heureuse,                                              | 301   |
|          | VOYAGE de Bernier, au Royaume de Kachemira,                                     | 92  | RELATION du Carnate, par quelques Missionnaires Jésuites, pour servir de Supplément à la Description de l'Indoustan,       | 309   |
|          | VOYAGE de Tavernier. Introduction,                                              | 112 | MONNOYES, ou diverses sortes de Pièces métalliques, de Coquilles & d'Amandes, qui passent pour Monnoyes dans toute l'Asie, | 317   |
|          | Parag. I. Premiers Voyages de Tavernier,                                        | 114 | Parag. II. D'où l'Asie tire l'or & l'argent,                                                                               | 327   |
|          | Parag. II. Voyage de Tavernier, dans l'Indoustan,                               | 131 | VOYAGES aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest,                                                                            | 331   |
|          | DESCRIPTION de l'Indoustan,                                                     | 193 | Introduction,                                                                                                              | ibid. |
|          | Parag. II. Fondation de l'Empire Mogol, & Race Impériale,                       | 212 | Parag. II. Voyage de Ferdinand Magalhães, ou Magellan,                                                                     | 332   |
|          | Parag. III. Etat de la Cour du Mogol depuis le départ de Nadir-Chah,            | 227 | VOYAGE d'Olivier de Noort, aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest,                                                         | 337   |
|          | Parag. IV. Forces & Richesses des Grands-Mogols,                                | 232 | DESCRIPTION des Isles Mariannes,                                                                                           | 364   |
|          | Parag. V. Gouvernement & Police de l'Indoustan,                                 | 241 | DESCRIPTION des Isles Philippines,                                                                                         | 376   |
|          | Parag. VI. Religion, Figure, Habits, Mœurs & Usages des Peuples de l'Indoustan, | 250 | Parag. I. Idée générale de ces Isles, ibid.                                                                                |       |
|          | Parag. VII. Sectes Idolâtres des Indes,                                         | 262 | Parag. II. Description de l'Isle de Luzon, nommée aussi Manille,                                                           | 380   |
|          | PREMIER VOYAGE des François, dans l'Arabie Heureuse, par l'Océan                |     |                                                                                                                            |       |



# TABLE DES TITRES ET DES PARAGRAPHES.

|                                                                                                                                                                                   |     |                                                                                                          |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Parag. III. <i>Isles de Capoul, Tico, Bourias, Masbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babuyan, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibuyau, Romblou, Batan &amp; Tublas,</i> | 390 | au Japon. Circonstances de son arrivée,                                                                  | 484 |
| Parag. IV. <i>Isles de Samar, Leyte, Bool, Siu, Bantayan, Camotes, Negras, Fuegos &amp; Panamas,</i>                                                                              | 394 | Parag. II. <i>Son séjour au Japon, &amp; ses Voyages dans les principales Villes,</i>                    | 489 |
| Parag. V. <i>Isles de Mindanao, &amp; de Xolo,</i>                                                                                                                                | 398 | Parag. III. <i>Description de Nangasaki,</i>                                                             | 521 |
| Parag. VI. <i>Conquête des Isles Philippines,</i>                                                                                                                                 | 402 | DESCRIPTION des Isles du Japon,                                                                          | 544 |
| Parag. VII. <i>Gouvernement de Manille &amp; des autres Isles,</i>                                                                                                                | 405 | Parag. I. <i>Division générale de l'Empire du Japon,</i>                                                 | 545 |
| Parag. VIII. <i>Climat &amp; richesse des Philippines,</i>                                                                                                                        | 408 | Parag. II. <i>Description particulière des Provinces,</i>                                                | 549 |
| Parag. IX. <i>Animaux, Plantes &amp; Fruits des Philippines,</i>                                                                                                                  | 410 | Parag. III. <i>Origine des Japonais, &amp; forme de leur Gouvernement,</i>                               | 557 |
| Parag. X. <i>Langues &amp; Usages des Insulaires,</i>                                                                                                                             | 420 | Parag. IV. <i>Gouvernement général &amp; particulier du Japon,</i>                                       | 562 |
| NAVIGATION AUSTRALE, ou Voyage de Jacques le Maire, pour la découverte d'un nouveau passage, au Sud du Détroit de Magellan,                                                       | 431 | Parag. V. <i>Figure, Habilement, Education, Sciences, Arts &amp; Caractère des Japonais,</i>             | 576 |
| DESCRIPTION de l'Isle Celebes, ou Macassar,                                                                                                                                       | 457 | Parag. VI. <i>Villes, Bourgs, Villages, Châteaux, Jardins, Chemins, Voitures &amp; Bateaux du Japon,</i> | 592 |
| VOYAGE d'Engelbert Kämpfer au Japon,                                                                                                                                              | 480 | Parag. VII. <i>Commerce des Japonais avec les Etrangers,</i>                                             | 606 |
| Parag. I. <i>Kämpfer se rend de Batavia</i>                                                                                                                                       |     | Parag. VIII. <i>Religions, Sectes, Prêtres, Temples, Pélerinages &amp; Cérémonies du Japon,</i>          | 622 |
|                                                                                                                                                                                   |     | Parag. IX. <i>Histoire naturelle du Japon,</i>                                                           | 651 |

Fin de la Table des Titres & Paragraphes.

On trouvera le Privilège au premier Volume.

De l'Imprimerie de la Veuve de CLAUDE SIMON, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.

# AVIS AU RELIEUR.

N<sup>o</sup>.

*Pour placer les Cartes.*

|                                                                |      |
|----------------------------------------------------------------|------|
| 1. Carte de l'INDOUSTAN, première feuille,                     | 1.   |
| 1. Carte de l'INDOUSTAN, seconde feuille,                      | 1.   |
| 2. Carte de l'Archipel de SAINT-LAZARE, ou les ISLES MARIANES, | 364. |
| 3. Carte des ISLES PHILIPPINES, première feuille,              | 376. |
| 3. Carte des ISLES PHILIPPINES, seconde feuille,               | 376. |
| 4. Carte de l'ISLE CELEBES, ou MACASSAR,                       | 457. |
| 5. Carte de l'Empire du JAPON,                                 | 480. |
| 6. Plan de MEACO,                                              | 507. |
| 7. Plan de JEDO,                                               | 522. |
| 8. Plan de NANGASAKI,                                          | 533. |

N<sup>o</sup>.

*Pour placer les Figures.*

|                                                                                     |      |
|-------------------------------------------------------------------------------------|------|
| 1. L'Arbre du Café,                                                                 | 301. |
| II. Rameau de l'Arbre du Café avec la Fleur & le Fruit,                             | 302. |
| III. Cour du Grand-Mogol,                                                           | 244. |
| IV. Différentes sortes de Fakirs,                                                   | 266. |
| V. CHAH JEHAN,                                                                      | 214. |
| VI. Monnoies d'Arabie,                                                              | 317. |
| VII. Monnoies qui représentent les XII Signes du Zodiaque,                          | 319. |
| VIII. Monnoies d'un Roi & de deux Rajas, tous trois Tributaires du Grand Mogol,     | 320. |
| IX. Monnoies d'Or du Japon,                                                         | 326. |
| X. Coches Mogols tirés par des Bœufs,                                               | 256. |
| XI. Monnoie du Roi de Queda & de Pera,                                              | 323. |
| XII. Monnoies de la Chine & du Tonquin,                                             | 325. |
| XIII. BEGUM SAHEB,                                                                  | 132. |
| XIV. RAUCHENARA BEGUM,                                                              | 100. |
| XV. Armes de l'Empire & des Princes Japonais,                                       | 569. |
| XVI. Marques d'honneur des Princes & des Seigneurs du Japon,                        | 605. |
| Nota. Les quatre Monnoies de la même Planche, regardent la Figure IX & la page 326. |      |
| XVII. Sceau des Grands-Mogols.                                                      | 56.  |



